







# MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

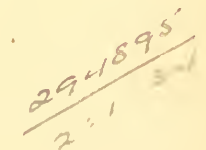
# Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

Tome LIV (1920)




ROME (2)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

1920



L. I. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

## OBLATS

DE

## MARIE IMMACULÉE

54e année. — N° 211. — Juin 1920.

# IMPORTANTE LETTRE PONTIFICALE

## La Propagation de la Foi à travers le Monde.

Nous empruntons à la *Documentation Catholique*, de Paris, la traduction suivante de la Lettre apostolique *Maximum illud* de S. S. Benoît XV aux patriarches, primats, archevêques et évêques de l'univers catholique sur « La Propagation de la Foi à travers le Monde (1) ». En voici le résumé analytique :

L'apostolat catholique à travers les âges. L'œuvre de demain : Un milliard de païens. — *a*) Devoirs des directeurs de missions : Etre l'âme de leur mission, bannir tout exclusivisme national et tout esprit de corps religieux, se retremper en de fraternelles

(1) Le texte latin de cette Lettre, datée du 30 novembre 1919, a paru dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, n° 13, 1a Decembris 1919, p. 440 (Tipografia Poliglotta Vaticana, Roma). Notre traduction française a été publiée dans le n° 47, 27 décembre 1919, p. 802, de la très intéressante *Documentation Catholique*, 5, rue Bayard, Paris (VIIIe).

réunions, travailler au développement de leur mission (création de centres nouveaux, noyaux de futures circonscriptions apostoliques), donner une formation complète au clergé indigène. — *b*) Devoirs des missionnaires : Etre animés d'une grande pureté d'intention et ne pas placer leur patrie d'ici-bas avant celle du ciel, portrait du missionnaire catholique vraiment désintéressé, culture intellectuelle générale requise, connaissance approfondie des langues des pays évangélisés, esprit de prière et amour de la vie intérieure. L'apostolat des femmes. — *c*) Devoirs des fidèles : Prier pour les Missions (Apostolat de la Prière), porter remède à la crise des missionnaires (aux évêques et aux supérieurs de discerner et favoriser les vocations), soutenir de leurs ressources l'œuvre des missionnaires (Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, Société de Saint-Pierre Claver). Association du Clergé pour les Missions. — *Duc in altum:* jetons dans les bras du Maître les âmes innombrables qui, de nos jours, vivent encore dans le paganisme.

Nous ne nous excuserons pas d'insérer ici cette Lettre magnifique: nos vénérés lecteurs en ont déjà compris toute l'importance. Et les *Missionnaires* Oblats de Marie Immaculée se feront une douce obligation de se conformer en tous points aux moindres désirs de l'illustre Pontife — qui a, en ces temps difficiles, *la sollicitude de toutes les Eglises*. Et — par leurs prières, leurs paroles et leurs œuvres — ils travailleront de plus en plus pour hâter le jour béni où, notre divin Maître étant partout connu et aimé, il n'y aura enfin qu'*un seul troupeau et un seul Pasteur.*

Vénérables frères,

Salut et bénédiction apostolique,

Belle et sainte mission entre toutes celle que, sur le point de retourner à son Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ confiait à ses disciples en leur disant : « *Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature* (1).»

La mort des apôtres ne devait pas mettre un terme à ce ministère, mais il allait être, jusqu'à la fin du monde, l'éternel héritage de leurs successeurs, — aussi longtemps que la terre porterait des hommes que pût délivrer la vérité.

Sur l'heure, *les disciples s'en allèrent prêcher partout* la parole de Dieu (2), si bien que *toute la terre retentit*

(1) *Marc.*, XVI, 15.
(2) *Id.*, XVI, 20.

*de leur voix et que leur parole atteignit aux confins du monde* (1). Fidèle à l'ordre du Maître, l'Eglise n'a jamais laissé, au cours des âges et jusqu'à ce jour, d'envoyer des apôtres annoncer et faire fructifier, dans toutes les nations, la vérité dont Dieu lui a confié le dépôt, le salut éternel que le Christ est venu apporter aux hommes.

Dès les trois premiers siècles, — où une persécution, déchaînée par l'enfer et toujours renaissante, s'acharna cruellement à étouffer l'Eglise dans son berceau, en versant partout à flots le sang chrétien, — la voix des hérauts de l'Evangile se fit pourtant entendre jusqu'aux derniers confins de l'Empire romain.

Quand le pouvoir eut rendu officiellement à l'Eglise la paix et la liberté, les missionnaires purent recueillir chez tous les peuples une bien plus riche moisson. C'est alors que des hommes d'une sainteté de vie éminente virent le succès couronner au centuple leurs labeurs. Tels Grégoire l'Illuminateur, qui amena l'Arménie à la foi chrétienne ; Victorin, qui convertit la Styrie, et Frumentius l'Ethiopie. C'est l'époque où Patrice fait naître au christianisme l'Irlande, — Augustin, l'Angleterre, — Colomban et Palladius, l'Ecosse, — puis Clément Willibrord, premier évêque d'Utrecht, fait rayonner sur la Hollande la lumière de l'Evangile, — Boniface et Ausgaire, Cyrille et Méthode amènent à la Foi catholique, les premiers, les tribus de la Germanie, et les autres, les nations slaves.

Plus tard, les missionnaires voient un champ beaucoup plus vaste s'ouvrir devant eux : Guillaume de Rubrecques porte en Mongolie le flambeau de la Foi, et le bienheureux Grégoire X envoie les premiers missionnaires en Chine. Presque aussitôt, les fils de François d'Assise marchent sur leurs traces et organisent en Chine une Eglise assez importante de fidèles — que vint bientôt jeter à terre le vent de la persécution.

L'Amérique une fois découverte, une phalange

(1) *Ps.* XVIII, 5.

d'apôtres — parmi lesquels il faut signaler tout particulièrement Barthélemy de Las Casas, gloire et lumière de l'Ordre de Saint-Dominique — entreprend à la fois de défendre les malheureux indigènes contre l'infâme tyrannie des hommes et de les arracher à l'implacable esclavage des démons. A la même époque, François Xavier, digne d'être comparé aux apôtres eux-mêmes, après avoir si généreusement répandu ses sueurs pour la gloire du Christ et le salut des âmes dans les Indes Orientales et au Japon, meurt au seuil de l'Empire chinois, où l'appelaient ses vœux, et sa mort semble ouvrir à une nouvelle prédication de l'Evangile l'entrée de ce vaste continent. On allait voir sur ce théâtre nouveau les fils de tant d'insignes Ordres religieux et de Congrégations de missionnaires, enflammés par l'amour de la Foi à répandre, se livrer à l'apostolat en des temps et des conditions extrêmement difficiles.

L'Australie enfin, dernier continent qui nous a ouvert ses portes, — comme aussi les régions reculées de l'Afrique centrale, qu'ont révélées nos audacieux et infatigables explorateurs contemporains — ont reçu à leur tour les envoyés de la Foi chrétienne ; et, dans l'immensité de l'Océan Pacifique, il n'y a plus d'île si reculée où ne se soit déployé le zèle actif de nos missionnaires. Bon nombre d'entre eux ont su, à l'exemple des apôtres, tout en travaillant au salut de leurs frères, parvenir eux-mêmes au faîte de la sainteté ; beaucoup aussi, couronnant leur apostolat de l'auréole du martyre, ont scellé de leur sang la vérité qu'ils annonçaient.

Or, au souvenir de la tâche immense qu'ont accomplie nos missionnaires pour la diffusion de la Foi à travers le monde, du zèle inlassable qu'ils ont déployé et des sublimes exemples qu'ils nous ont laissés d'invincible courage, on est douloureusement surpris de trouver encore des hommes innombrables assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, — à s'en tenir aux dernières données, on compte un milliard de païens.

Pour Nous, Nous déplorons le sort lamentable de cette immense multitude d'âmes. Il Nous tarde, de

par la sainteté de Notre charge apostolique, de pouvoir étendre à ces âmes le bénéfice de la divine rédemption ; aussi c'est avec bonheur et gratitude que Nous voyons, dans le monde entier et sous le souffle de l'Esprit de Dieu, se multiplier en tout sens les industries du zèle chrétien pour l'extension et le développement des missions. Et c'est pour réchauffer encore, s'il est possible, et enflammer ce zèle, conformément à Notre mission et à Nos désirs les plus chers, que Nous vous envoyons cette Lettre, Vénérables Frères, après avoir imploré en de longues prières la lumière et le secours d'en haut ; elle est à la fois un appel qui vous est adressé — à vous, à votre clergé et à vos fidèles — et l'exposé des moyens les mieux appropriés de venir en aide à cette œuvre si nécessaire.

### A. — Devoirs des Directeurs de Missions.

Nous Nous adressons tout d'abord à ceux qui, en qualité d'évêques ou de vicaires ou préfets apostoliques, sont placés à la tête des missions : c'est à eux tout les premiers que revient la pleine responsabilité des progrès de la Foi, c'est sur eux principalement que l'Eglise fonde l'espoir d'élargir ses frontières.

Certes, Nous savons quel zèle apostolique les consume ; Nous n'ignorons rien des innombrables et extrêmes difficultés qu'ils ont eu à vaincre, les dangers qu'ils ont courus, tout particulièrement ces dernières années, non seulement pour maintenir leurs œuvres et leurs positions les plus avancées, mais encore pour étendre davantage le royaume de Dieu. Au reste, sûr de leur docilité et de leur amour filial envers ce Siège apostolique, c'est en tout abandon que Nous leur ouvrons Notre cœur, — comme un père parlant à ses enfants.

Qu'ils se souviennent donc avant tout qu'ils doivent, chacun pour sa part, être, comme l'on dit, l'âme de leur mission. Ils doivent donc — par leurs paroles, leurs œuvres et leurs exemples — être un sujet d'édification pour leurs prêtres et leurs autres auxiliaires, et aiguil-

lonner leur courage à la poursuite d'un idéal toujours plus élevé. Il faut que tous les ouvriers — qui, à quelque titre que ce soit, travaillent dans cette partie de la vigne du Maître — constatent par leur propre expérience et soient profondément convaincus que la mission a à sa tête un père, gardien fidèle et actif, au cœur débordant de charité, dont l'absolu dévouement embrasse toute la mission, âmes et biens, qui se réjouit des succès de ses enfants, compatit à leurs misères, qui favorise et seconde les efforts et les entreprises légitimes, qui fait siens tous les intérêts de ses subordonnés. C'est de l'autorité qui gouverne que dépendent, presque exclusivement, la condition et le sort des missions : aussi on peut redouter les pires désastres, si l'on met à la tête d'une mission un homme dont les aptitudes ou les capacités laissent à désirer.

Presque toujours le missionnaire, qui quitte son pays et une famille aimée pour s'en aller répandre le nom chrétien, doit entreprendre un long voyage, bien souvent périlleux ; il court avec enthousiasme au-devant des épreuves les plus pénibles, — heureux s'il peut gagner au Christ le plus d'âmes possible. Que le missionnaire trouve un supérieur dévoué, qui lui assure en toutes circonstances l'appui de son expérience et de sa charité, son activité ne peut manquer d'être très féconde : si, au contraire, il se sent seul, il est bien à craindre que, lassé peu à peu par la fatigue et les difficultés, il ne se laisse aller au découragement et à l'oisiveté.

Le premier souci d'un chef de mission doit être encore d'en assurer, de tout son pouvoir, le progrès et le plein épanouissement. Dès là que toute la région, si vaste soit-elle, qui constitue sa mission, est confiée à ses soins, il est absolument tenu de travailler au salut éternel de tous ses habitants. Eût-il amené à la Foi quelques milliers d'âmes sur cette immense multitude de païens, il ne lui est donc pas permis de s'en tenir là et de se reposer. Prendre soin de ces conquêtes qu'il a données au Christ, veiller sur elles, entretenir leur ferveur, veiller que pas une seule ne vienne à s'égarer

et à se perdre, c'est bien assurément ; mais il s'illusionne, s'il pense avoir rempli sa mission comme il convient, s'il ne s'emploie de toutes ses forces et sans relâche à faire bénéficier les autres âmes, encore trop nombreuses peut-être, des bienfaits de la vérité et de la vie chrétiennes.

En ce sens, si l'on veut que la parole de l'Evangile puisse se faire entendre avec plus de rapidité et de facilité à tous les païens, il y a tout avantage à créer d'autres postes et centres de missions ; on aura ainsi comme autant de noyaux de futurs vicariats ou préfectures apostoliques qui, le temps venu, se partageront cette mission. Et, ici, Nous tenons à féliciter tous ceux des vicaires apostoliques qui, en s'inspirant de ces vues, ménagent une extension toujours plus large du royaume de Dieu et qui n'ont pas hésité, lorsque le nombre restreint de leurs confrères de mission ne suffisait pas à cette organisation, à faire cordialement appel au concours d'une autre Famille ou Société religieuse.

Comme il faudrait blâmer, au contraire, le missionnaire qui croirait avoir la propriété exclusive de la partie du champ que le Maître lui a confiée et ne pourrait souffrir que d'autres y missent la main ! Quelle sévère condamnation il se préparerait pour le jour du jugement, s'il allait, comme Nous avons vu le cas se présenter plus d'une fois, jusqu'à refuser le concours d'autres missionnaires, alors que le petit nombre de chrétiens, qui encadrent la masse des païens, ne le met pas en mesure de suffire avec ses seuls catéchistes à l'instruction des catéchumènes !

Un chef de mission catholique, à qui la gloire de Dieu et le salut des âmes tiennent seuls à cœur, recherche soigneusement, si le besoin s'en fait sentir, de nouveaux collaborateurs de sa tâche sacrée, sans se préoccuper de savoir qui ils sont, s'ils appartiennent à une Congrégation ou une nation autre que la sienne ; *il lui suffit, quel que soit l'ouvrier, que le Christ soit annoncé* (1). En

(1) *Philipp.*, I, 18.

plus des missionnaires, il fait appel au concours des femmes, plaçant des Sœurs dans les écoles, orphelinats, hôpitaux, hospices et tous autres établissements charitables ; il sait qu'il peut y avoir là, s'il plaît à la Providence, une force extraordinaire pour la diffusion de la Foi.

De plus, un vrai supérieur de mission ne se cantonne pas dans un seul district, comme si, par delà ses frontières, tout lui était étranger ; mais, prenant intérêt à tout ce qui peut procurer la gloire du Christ, dont la charité le presse, il s'efforce de lier amitié et d'entrer en rapports avec ses collègues des missions voisines. Il y a souvent une foule de questions qui intéressent une même région et que, manifestement, seule une entente commune peut résoudre.

De même, la Religion a tout à gagner à ce que les directeurs de missions se réunissent en aussi grand nombre qu'ils le pourront, à époques déterminées, pour se faire part de leurs projets et retremper leur courage dans des entretiens fraternels.

Signalons enfin ce qui doit être l'une des préoccupations principales de tout directeur de mission : la formation et l'organisation d'un clergé indigène. C'est là une source des plus fécondes en espérances pour les chrétientés nouvelles. En effet, le prêtre indigène, que tout — naissance, mentalité, impressions, idéal — rattache à ses ouailles, est merveilleusement armé pour acclimater la vérité dans les âmes : bien mieux que tout autre, il sait choisir les moyens de forcer la porte des cœurs. C'est ainsi qu'il a facilement accès auprès de bien des âmes dont le prêtre étranger se voit interdire le seuil.

Mais, pour produire les fruits qu'on en attend, il est de toute nécessité que ce clergé indigène reçoive une formation et une préparation appropriées. On ne peut se contenter, à cet effet, d'une initiation ébauchée et rudimentaire qui ne vise qu'à rendre possible l'accès à la prêtrise ; il faut une formation pleine, parfaite et complète dans toutes les branches qu'elle comporte, celle même que reçoivent d'ordinaire les prêtres des

pays civilisés. Les prêtres indigènes ne doivent pas, en effet, être seulement destinés à servir d'auxiliaires, dans les fonctions plus humbles du ministère, aux missionnaires étrangers ; eux aussi, mis à même de remplir cette mission divine, ils doivent pouvoir prendre un jour en main la direction de leurs ouailles. L'Eglise de Dieu est catholique ; nulle part, chez aucun peuple ou nation, elle ne se pose en étrangère ; il convient, de même, que tous les peuples puissent fournir des ministres sacrés pour faire connaître la loi divine à leurs compatriotes et les guider dans le chemin du salut. Partout où fonctionne, dans la mesure nécessaire, un clergé indigène dûment formé et digne de sa sainte vocation, on devra dire que le missionnaire a heureusement couronné son œuvre et que son église est désormais bien constituée. Le vent de la persécution pourra se lever un jour pour la renverser ; on est sûr que, assise sur ce roc et fixée par ces racines, elle défiera la violence de ses assauts.

Les Papes ont toujours demandé avec insistance aux supérieurs de missions de se faire une haute idée de cette partie si importante de leur charge et d'y employer tous leurs efforts. N'avons-nous pas une manifestation évidente des efforts du Saint-Siège à ce sujet dans ces collèges créés jadis et récemment encore, à Rome même, pour la formation de clercs étrangers, spécialement de rite oriental ? Il est regrettable que, en dépit de cette volonté des Souverains Pontifes, des contrées, nées depuis des siècles à la Foi catholique, se trouvent encore dépourvues d'un clergé indigène digne de ce nom. De même plusieurs peuples, éclairés de bonne heure du flambeau de la Foi, se sont élevés du niveau de la barbarie à un tel degré de civilisation qu'ils comptent des personnalités éminentes dans toutes les branches des arts libéraux ; profitant depuis de longs siècles déjà de l'influence bienfaisante de l'Evangile et de l'Eglise, ces peuples n'ont pourtant encore réussi à produire ni évêques pour les gouverner, ni prêtres dont la vertu conquît le respect de leurs compatriotes.

Il faut donc convenir qu'il y a un rouage absent ou faussé dans la méthode suivie partout jusqu'ici pour la formation du clergé qui se destine aux missions : c'est pour obvier à cette lacune que Nous demandons à la Sacrée Congrégation de la Propagande de prendre toutes mesures utiles, eu égard à la diversité des pays, d'assurer la création, pour chaque contrée ou pour un ensemble de diocèses, de nouveaux Séminaires et de veiller à la bonne direction de ceux qui existent, de se préoccuper enfin et surtout de la formation du nouveau clergé dans les vicariats apostoliques et autres lieux de mission.

### B. — **Devoirs des Missionnaires.**

C'est vers vous maintenant que Nous Nous tournons, Fils bien-aimés, vers vous tous, ouvriers de la vigne du Maître, qui avez la responsabilité immédiate de la diffusion de la vérité chrétienne et du salut de tant d'âmes. Tout d'abord, ne perdez jamais de vue la sublimité et la grandeur de l'idéal auquel vous donnez toutes vos forces. Mission divine qui vous est échue et qui laisse bien au-dessous d'elle la petitesse de nos calculs humains : porter la lumière aux infortunés assis à l'ombre de la mort et, à ceux qui courent à la perdition, ouvrir la porte du ciel !

Convaincus que c'est à chacun de vous que s'adresse l'appel du Maître : « *Oublie ton pays et la maison de ton père* (1) », souvenez-vous que vous avez un royaume à étendre, non celui des hommes mais celui du Christ, et une patrie à peupler, non celle de la terre mais celle du ciel.

Quelle pitié ce serait de voir des missionnaires méconnaître leur dignité, au point de placer dans leurs préoccupations leur patrie d'ici-bas avant celle du ciel, et témoigner d'un zèle indiscret pour le développement de la puissance de leur pays, le rayonnement et l'exten-

(1) *Ps.* XLIV, 11.

sion de sa gloire au-dessus de tout ! Ces dispositions seraient pour l'apostolat comme une peste affreuse ; elles ne tarderaient pas à énerver toutes les énergies de l'ouvrier des âmes au cœur du héraut de l'Evangile et à ruiner son influence auprès des populations. Si barbares et grossières qu'elles puissent être, elles se rendent facilement compte des intentions qui animent le missionnaire, du but qu'il poursuit au milieu d'elles ; et, s'il lui arrive de viser autre chose que le bien de leurs âmes, un instinct très subtil ne manque pas de les en avertir. Supposons que le missionnaire se laisse en partie guider par des vues humaines et que, au lieu de se conduire en tous points en véritable apôtre, il montre qu'il se préoccupe également de servir les intérêts de sa patrie : aussitôt toutes ses démarches seront discréditées aux yeux de la population, — elle en viendra facilement à s'imaginer que le Christianisme n'est que la religion de telle nation étrangère, que se faire chrétien c'est, semble-t-il, accepter la tutelle et la domination d'une puissance étrangère et renier sa propre patrie.

Nous éprouvons une peine profonde à constater que des périodiques consacrés aux missions, et qu'on s'est mis à répandre en ces dernières années, révèlent chez leurs rédacteurs un zèle ardent pour l'expansion de leur propre pays, plutôt que pour l'extension du règne de Dieu ; et, détail étrange, l'on ne se soucie nullement que cette politique discrédite la sainte Religion aux yeux des infidèles.

Ce n'est pas ainsi que se comporte le missionnaire catholique vraiment digne de ce nom ; il se rappelle toujours qu'il représente les intérêts du Christ et non, en aucune manière, ceux de son pays, et sa conduite est telle que chacun reconnaît en lui, sans la moindre hésitation, l'apôtre désintéressé du Christianisme, de cette Religion qui unit dans une seule étreinte tous les hommes qui adorent Dieu en esprit et en vérité, qui s'assimile à tous les peuples *et dans laquelle il n'y a ni Gentil ou Juif, ni circoncis ou incirconcis, ni Barbare*

*ou Scythe, ni esclave ou affranchi, mais le Christ tout en tous* (1).

Il est un autre abus, que le missionnaire s'interdira scrupuleusement et qui consiste à avoir en vue un autre avantage que celui des âmes. Il suffit de signaler d'un mot ce danger. Comment, en effet, un missionnaire esclave des avantages matériels sera-t-il capable de se dévouer tout entier à la gloire de Dieu, comme c'est son devoir, et disposé à tout sacrifier, jusqu'à sa vie même, pour cette gloire en apportant à ses frères la santé de l'âme ? Sans compter que cette tactique enlèverait au missionnaire le meilleur de son influence sur les infidèles, surtout si, par une pente trop naturelle, la passion du gain dégénérait en avarice ; rien n'est plus méprisable aux yeux des hommes, ni plus indigne du royaume de Dieu, que la honte d'un tel vice. Sur ce point encore, le vrai prédicateur de l'Evangile s'étudiera avec grand soin à imiter l'Apôtre des Gentils, dont on rapporte ce conseil adressé à Timothée : « *Dès là que nous avons le vivre et le vêtement, tenons-nous pour satisfaits* (2) », et qui, accablé des soucis d'une charge écrasante, était assez épris de la vertu de renoncement pour vouloir gagner sa nourriture au prix du travail de ses mains.

Mais encore faut-il qu'avant de s'engager dans l'apostolat le futur missionnaire reçoive une préparation soignée. Nous ne saurions suivre sur ce point ceux qui prétendent que, pour prêcher le Christ aux peuples les moins civilisés, il n'est point besoin d'un tel bagage de connaissances. Il est incontestable que le rayonnement de la vertu est plus puissant que celui de la science pour déterminer une solide conversion des âmes ; il n'en reste pas moins vrai que, faute d'une culture intellectuelle suffisante, le missionnaire se trouvera souvent dépourvu d'un secours précieux pour la fécondité de son saint ministère. Il n'est pas rare qu'il

(1) *Coloss.*, III, 11.
(2) *I Tim.*, VI, 8.

n'ait pas de livres sous la main ni autour de lui de maîtres à consulter ; pourtant, quand on l'interroge, il doit savoir répondre à toutes les objections contre la Foi et aux questions parfois les plus difficiles. De plus, l'étendue de son savoir ajoutera à son crédit devant les fidèles, surtout s'il vit dans un pays qui a en honneur et en haute estime les choses de la pensée, et il serait vraiment humiliant de voir les ministres de l'erreur en remontrer sur ce point aux ministres de la vérité. Ainsi donc, pendant la période où l'on prépare aux conquêtes de l'apostolat les jeunes clercs qu'a marqués l'appel de Dieu, on aura soin de leur enseigner l'ensemble complet des sciences sacrées et profanes, nécessaires aux prêtres dans les missions. Nous voulons que cette préparation soit donnée notamment, comme il est tout naturel, au Collège Pontifical Urbain de la Propagande ; et Nous y ordonnons l'érection d'une chaire spéciale consacrée à l'enseignement des matières qui concernent les missions.

Au premier rang de ces connaissances, que doit acquérir et posséder à fond le missionnaire, il faut placer évidemment la langue du pays qu'il se propose d'évangéliser. Qu'il ne se contente pas d'une connaissance superficielle de cette langue, mais qu'il la possède assez pour la parler couramment et correctement. Il se doit à tous, ignorants et lettrés, et il n'est pas sans savoir ce que peut le parfait maniement d'une langue pour attirer les sympathies de l'esprit public. Le missionnaire vraiment dévoué doit se garder de confier à des catéchistes l'explication de la doctrine chrétienne, mais se réserver personnellement à lui-même, comme la plus importante, cette partie de sa charge ; car Dieu ne lui a pas donné d'autre mission que la prédication de l'Evangile. Il lui arrivera parfois, en sa qualité de héraut et d'interprète de la sainte Religion, d'être reçu par les notabilités du pays ou d'être invité par des sociétés de savants. Or, comment garder son rang, dans ces circonstances, si l'ignorance de la langue ne lui permet pas d'exprimer sa pensée ?

Pour Nous, Nous avons porté récemment Notre attention de ce côté : préoccupé du développement et de la diffusion du Catholicisme en Orient, Nous avons fondé à Rome un centre spécial d'études, où ceux qui se destinent à cette mission pourraient se familiariser avec les langues et mœurs orientales et autres connaissances. Cet institut nous paraît être une fondation vraiment opportune ; aussi demandons-Nous à cette occasion, à tous les supérieurs de Familles religieuses chargées de missions en Orient, d'assurer cette formation et cette culture à ceux de leurs sujets qu'ils destinent à cette région.

Le missionnaire, qui veut être complètement armé pour l'apostolat, doit cependant, et avant tout, mettre dans sa vie ce facteur indispensable, le plus important, qu'est la sainteté. Celui qui annonce Dieu doit être l'homme de Dieu ; celui qui prêche la haine du péché doit le haïr tout le premier. Particulièrement chez les infidèles, plus sensibles aux impressions qu'aux raisonnements, l'exemple est pour la Foi un bien plus sûr véhicule que la parole. Il faut, certes, que le missionnaire se recommande par toutes les qualités d'esprit et de cœur, par une culture intellectuelle générale et une excellente éducation ; mais, s'il manque à ces dons le complément d'une vie irréprochable, ils n'aideront en rien, ou que bien peu, au salut des âmes et pourront même, le plus souvent, devenir des écueils pour le missionnaire lui-même et pour les autres.

Le missionnaire donnera donc l'exemple de l'humilité, de l'obéissance, de la pureté, et surtout de la piété ; il sera fidèle à l'oraison et gardera constamment l'union à Dieu, auprès de qui il intercédera pour les âmes avec ferveur. Plus intime est son union avec Dieu, plus abondamment aussi Dieu lui donnera sa grâce et son soutien. Puisse-t-il être fidèle à ce conseil de l'Apôtre : « *Témoignez, en élus que Dieu a sanctifiés et chérit, une cordiale miséricorde ; soyez condescendants, humbles, modestes et patients* (1). » Ces vertus éloignent tous les

(1) *Coloss.*, III, 12.

obstacles et ouvrent dans les âmes une voie large et facile à la vérité ; il n'est point de cœur si endurci qu'elles n'arrivent à gagner.

Voyez le missionnaire que la charité consume — à l'exemple de Jésus-Christ. Rangeant parmi les enfants de Dieu les plus déshérités des infidèles, puisque le même sang divin les a rachetés, il ne s'offense ni de leur barbarie ni de leurs mœurs dégradées, et ne leur témoigne ni mépris ni dégoût ; il ne se montre ni sévère ni dur à leur égard, mais utilise toutes les ressources de la charité chrétienne pour les attirer et les jeter enfin dans les bras du Bon Pasteur — qui est Jésus-Christ, notre Sauveur.

Sur ce point, il fait de ce passage de la Sainte Ecriture le thème habituel de ses méditations : — « *Avec quelle suavité, Seigneur, votre esprit agit en tout! Aussi vous ne châtiez que par degré ceux qui tombent, et quand ils pèchent vous les avertissez, et vous les reprenez, afin que, renonçant à leur malice, ils croient en vous, Seigneur... Maître de votre force, vous jugez avec douceur et vous nous gouvernez avec une grande indulgence* (1). »

Imagine-t-on une difficulté, un ennui, un danger qui soit de nature à ralentir dans son labeur un tel apôtre de Jésus-Christ ? Non, à coup sûr : profondément reconnaissant envers Dieu de l'avoir appelé à ce sublime ministère, il accepte avec un grand courage toutes les contrariétés et les souffrances qui s'abattent sur lui. — travaux, affronts, privations, la faim, et jusqu'à la mort la plus cruelle — satisfait de pouvoir arracher à l'abîme de l'enfer ne fût-ce qu'une seule âme.

Animé de ces sentiments et de ces desseins, qui sont ceux du Christ et des apôtres, le missionnaire peut aborder sans crainte le ministère qui l'attend, à condition toutefois de ne placer sa confiance qu'en Dieu. C'est, Nous l'avons dit, une mission toute divine que de répandre la vérité chrétienne : Dieu seul, en effet, peut forcer la porte des âmes pour faire rayonner la

(1) *Sap.*, XII, 1-2, 18.

vérité dans les intelligences, enflammer les cœurs par l'étincelle de la vertu et donner à l'homme les forces nécessaires pour suivre et faire régner en lui ce qu'il sait être la vérité et la vertu. C'est pourquoi l'ouvrier verra ses efforts demeurer stériles, si le Maître ne vient les féconder ; cette perspective ne doit pas l'empêcher, cependant, de donner à son œuvre tous ses efforts généreux, — fort du secours de la grâce, que Dieu ne refuse jamais à qui le lui demande.

Et ici, il Nous faut dire un mot de l'apostolat féminin. Dès les débuts du Christianisme, on a vu les femmes donner aux prédicateurs de l'Evangile le concours de leur zèle et d'une remarquable activité. Et, s'il en est qui méritent qu'on fasse principalement ici leur éloge, ce sont bien les vierges consacrées à Dieu que l'on rencontre fréquemment dans les missions religieuses, employées à l'éducation de l'enfance et à diverses œuvres de piété et de bienfaisance. Notre désir est que ce témoignage rendu à leur mérite leur apporte un renouveau de courage et d'ardeur au service de la sainte Eglise. Qu'elles soient bien persuadées que leur activité deviendra plus féconde à mesure qu'elles poursuivront avec plus de ferveur leur propre perfection.

### C. — **Devoirs des Fidèles**.

Nous désirons enfin Nous adresser à l'ensemble des fidèles, à tous ceux que la divine miséricorde a enrichis du don ineffable de la vraie Foi et mis en possession des bienfaits sans nombre dont elle est la source.

Tout d'abord, il importe que les fidèles se rendent compte du devoir sacré qui leur incombe d'aider les missions chez les païens, car Dieu *a fait une loi à chacun de s'intéresser à son semblable* (1) ; et ce devoir se fait d'autant plus impérieux que le prochain se trouve placé dans une plus grande détresse. Or, est-il des hommes méritant davantage la charité de leurs frères

(1) *Eccli.*, XVII, 12.

que les infidèles, que l'ignorance de Dieu voue au déchaînement aveugle des passions et tient enchaînés dans le plus odieux des esclavages — celui du démon. Tous les fidèles qui auront contribué, dans la mesure de leurs ressources, à éclairer ces infortunés, notamment en soutenant l'œuvre des missionnaires, auront par là même rempli une de leurs plus importantes obligations et donné à Dieu le plus agréable témoignage de leur gratitude pour le don de la Foi.

Il y a trois manières de donner aux missions le concours que les missionnaires eux-mêmes ne cessent de réclamer.

La première, qui est possible pour tous, consiste à appeler sur les missions les bénédictions divines. Nous avons dit déjà, à plusieurs reprises, que toute l'activité déployée par le missionnaire resterait stérile et vaine si la grâce de Dieu ne venait la féconder. Saint Paul nous l'affirme : « *C'est moi qui ai semé, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître* (1). » Cette grâce, il n'y a qu'un moyen de l'obtenir : la prière humble et persévérante, — le Maître ne dit-il pas : « *Pour tout ce qu'ils pourront demander, mon Père se rendra à leurs désirs* (2). » S'il est une intention pour laquelle nos prières sont assurées, ou jamais, d'être exaucées, c'est bien celle des missions, — intention essentielle et plus que toute autre agréable à Dieu. Autrefois, pendant qu'Israël luttait avec les Amalécites, Moïse, au sommet de la montagne, les bras levés, implorait l'appui du ciel ; de même, pendant que les ouvriers évangéliques arrosent de leurs sueurs la vigne du Maître, les chrétiens doivent leur assurer le réconfort de leurs ferventes prières. C'est pour leur permettre de bien remplir ce rôle qu'on a fondé l'œuvre de l'Apostolat de la Prière ; aussi Nous la recommandons vivement à tous les fidèles sans exception, souhaitant que personne n'omette de s'y affilier et que chacun tienne à collaborer, sinon de fait, au moins de cœur, à l'œuvre des Missions.

(1) *I Cor.*, III, 6.
(2) *Matth.*, XVIII, 19.

En second lieu, il faut remédier à la pénurie de missionnaires. Depuis longtemps, la crise se faisait sentir, et la guerre est venue la rendre plus aiguë que jamais, de sorte qu'en bien des endroits le champ du Maître manque d'ouvriers. Et ici, vénérables Frères, c'est à votre dévouement tout spécial que Nous faisons appel : vous ne sauriez donner de meilleur gage de votre amour de l'Eglise que de veiller avec un soin jaloux sur les germes de vocation apostolique que pourrait montrer l'un ou l'autre des prêtres ou des séminaristes de votre diocèse. Ne vous laissez influencer ni par tel prétendu bien à assurer ni par aucun calcul humain, et ne pensez pas qu'en autorisant des sujets à partir pour des missions étrangères vous portiez préjudice à votre diocèse : pour un prêtre que vous aurez donné aux missions lointaines, Dieu suscitera autour de vous plusieurs autres ouvriers actifs dans votre diocèse. Aux supérieurs des Ordres et Instituts religieux s'occupant de missions étrangères, nous demandons avec instance de ne désigner pour ce genre d'œuvres que des sujets d'élite, se recommandant par une vie irréprochable, une piété fervente et le zèle du salut des âmes. Quand les supérieurs auront constaté que leurs missionnaires ont pleinement réussi à ramener telle population d'une honteuse superstition à la vérité chrétienne et à y fonder une Eglise sur une base suffisamment solide, Nous leur demandons d'envoyer ces soldats d'élite de l'armée du Christ vers un autre peuple à arracher aux griffes de Satan, laissant à d'autres, sans regret, le soin de faire grandir et d'amener à maturité la moisson qu'eux-mêmes ont déjà fait lever pour le Christ. Agissant ainsi, ils recueilleront de précieuses gerbes d'âmes et attireront, par surcroît, sur leurs Familles religieuses, les plus abondantes bénédictions de la bonté divine.

Enfin, il faut aux missions des ressources, des ressources considérables, aujourd'hui surtout qu'elles ont à faire face à des besoins infiniment accrus du fait de la guerre — qui a tout ruiné et détruit : écoles, hôpitaux, hospices et autres dispensaires gratuits. Nous deman-

dons donc à tous de se montrer aussi généreux que le leur permettent leurs ressources. *Si quelqu'un, pourvu des biens de ce monde, ferme son cœur à son frère qu'il voit dans le besoin, comment est-il possible que l'amour de Dieu demeure en lui* (1) ? Ainsi s'exprime l'apôtre saint Jean, en parlant des infortunés qui sont plongés dans le dénûment matériel. Quand il s'agit des missions, le précepte de la charité revêt un caractère bien plus sacré encore : il ne s'agit plus seulement de diminuer les privations, le dénûment et le cortège des autres souffrances qui accablent d'innombrables populations, mais encore et surtout d'arracher cette foule d'âmes à l'orgueilleuse tyrannie du démon pour leur donner la liberté des enfants de Dieu.

Nous voudrions donc voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux œuvres dont le but est de venir en aide aux missions. Telle est, tout d'abord, l'*Œuvre* dite *de la Propagation de la Foi*, dont Nos prédécesseurs ont déjà fait l'éloge à plusieurs reprises ; aussi Nous demandons à la Sacrée Congrégation de la Propagande de veiller avec le plus grand soin à ce que s'accroisse encore à l'avenir la fécondité de cette œuvre excellente. Son rôle principal est de fournir les ressources nécessaires à l'entretien des missions déjà existantes ou de celles qu'on se propose de fonder. Alors que d'autres disposent de ressources immenses pour la propagation de l'erreur, l'univers catholique ne permettra pas, Nous en avons l'espoir, que ceux des nôtres qui sèment la vérité aient à se débattre avec la détresse.

Une autre œuvre que nous recommandons aussi vivement à tous est celle de la *Sainte-Enfance* ; elle a pour but d'assurer aux enfants infidèles en danger de mort le bienfait du Baptême. Détail qui doit nous rendre cette œuvre plus attachante : nos propres enfants peuvent y prendre leur part, et, comprenant ainsi de bonne heure le prix du don de la Foi, ils apprennent à

(1) *I Joan.*, III. 17.

travailler à leur manière à en faire bénéficier leurs frères. N'oublions pas non plus l'*Œuvre* dite *de Saint-Pierre*, qui travaille à la formation et à l'instruction d'un clergé indigène en pays de missions. — A ce propos, Nous demandons que soit fidèlement exécutée la prescription de Notre prédécesseur Léon XIII, d'heureuse mémoire, relative à la quête à faire le jour de l'Epiphanie, dans toutes les églises du monde catholique, « pour le rachat des esclaves d'Afrique », et dont le produit doit être adressé intégralement à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Pour que Nos désirs soient plus sûrement et pleinement réalisés, vous avez le devoir, Vénérables Frères, d'orienter tout particulièrement vers les missions les préoccupations de votre clergé. En général, les fidèles sont portés naturellement à aider les missionnaires ; c'est à vous d'utiliser, pour le plus grand bien des missions, ces dispositions sympathiques. Vous saurez donc que nous souhaitons voir s'établir dans tous les diocèses du monde catholique l'*Association* dite *du Clergé pour les Missions*, relevant de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à laquelle Nous avons déjà donné à cet effet pleins pouvoirs. De l'Italie, où elle a pris récemment naissance, elle s'est bien vite étendue à d'autres pays. Et, comme elle jouit de toute Notre bienveillance, Nous l'avons déjà enrichie de nombreuses indulgences pontificales. Cette œuvre les méritait bien, car elle amène très heureusement le clergé à inspirer aux fidèles la préoccupation du salut de tant de païens, et à soutenir les œuvres de tout genre que le Siège apostolique a approuvées en vue du bien des missions.

### « Duc in altum. »

Voilà, Vénérables Frères, ce que Nous voulions vous écrire au sujet de la diffusion de la Foi catholique dans le monde. Et maintenant, si tous accomplissent leur devoir comme ils le doivent, — les missionnaires dans les pays étrangers et les fidèles dans leur patrie — Nous

avons la ferme espérance de voir les missions se relever, sans tarder, des blessures et des ruines immenses accumulées par la guerre. Il Nous semble entendre, Nous aussi, à cette heure, l'ordre du Maître à Pierre : « *Avance en pleine mer* (1) », et il Nous met au cœur le désir ardent de pouvoir jeter dans ses bras les âmes innombrables qui, de nos jours, vivent encore dans le paganisme.

D'ailleurs, l'Esprit de Dieu demeure toujours le principe nourricier et vivifiant de l'Eglise, et le succès ne peut pas ne pas couronner les efforts de tant d'apôtres, qui ont travaillé et travaillent encore à accroître le nombre de ses enfants. Puisse leur exemple susciter une phalange nombreuse de missionnaires, qui s'en iront, soutenus de la sympathie et de la générosité des fidèles, recueillir pour le Christ une très riche moisson d'âmes !

Que l'auguste Mère de Dieu, Reine des Apôtres, bénisse nos vœux à tous, en obtenant pour les hérauts de l'Evangile l'effusion de l'Esprit-Saint ! Comme gage de ces faveurs et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur — à Vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à vos fidèles — la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 30 novembre 1919, de Notre Pontificat la sixième année.

BENOIT XV, PAPE.

RESSOURCES DE L'ERREUR. — A titre de renseignement, voici le total des sommes recueillies, en 1916, par les différentes sectes protestantes pour leur propagande étrangère : — *a*) Etats-Unis, 15.449.900 livres sterling ; *b*) Canada, 1.250.075 livres ; *c*) Grande-Bretagne et Irlande, 8.572.620 livres ; *d*) Europe continentale, 2.124.104 livres. Total : 27.686.789 livres, — soit, en francs, à cette époque-là, 138.333.945 et, au cours actuel du change, environ 414 millions de francs. Comparez ces chiffres avec les modiques ressources des œuvres catholiques de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et de Saint-Pierre Claver !

(1) *Luc.*, v, 4.

# VICARIAT DU BASUTOLAND

## Un Voyage dans les Malouti (1914).

Un voyage dans les Malouti, — cela devient quelque peu banal, quand, depuis sept ou huit ans, on en fait le pain quotidien de plusieurs mois chaque année ; mais, la première fois, l'attrait du nouveau, l'imprévu de chaque jour, le mouvement continuel, la variété et la beauté de paysages admirables, le pittoresque de la vie indigène que l'on peut prendre sur le vif, le rendent réellement intéressant.

Chers lecteurs, je vous invite à m'accompagner dans une de mes tournées apostoliques ; mais, pour vous éviter la fatigue de la chevauchée, je me contente de vous communiquer mes notes de voyage. Si je ne puis vous éviter l'ennui, pardonnez-moi : vous en serez quittes pour abandonner votre guide.

Les Malouti, — c'est le nom des hautes montagnes qui couvrent les deux tiers du Basutoland et dont les dernières chaînes le séparent du Griqualand et de Natal.

Tout d'abord, pour ne pas vous occasionner de désillusions, je dois vous prévenir qu'il faut laisser, avant de partir, l'espérance du confort et les vieux préjugés européens sur ce que l'on appelle « civilisation » : point d'hôtels, point de boutiques ou à peu près point, point de chemins de fer ni même de routes tant soit peu carrossables. Par contre, vous pourrez jouir à votre aise du grand air et de la liberté, admirer des sites merveilleux, — car nous sommes dans la Suisse de l'Afrique du Sud, — aspirer à pleins poumons un air pur et vivifiant ; et vous recevrez toujours une cordiale hospitalité des Basutos. Et, par-dessus le marché, vous aurez la consolation de porter Dieu à ceux qui ne le connaissent pas

encore : vous serez le commis-voyageur du bon Dieu, — un métier qui en vaut bien un autre !...

Si le cœur vous en dit, nous partirons demain ; la journée d'aujourd'hui sera consacrée aux préparatifs. Empilez en deux solides sacs de cuir ce qu'il vous faut pour dire la Messe aussi souvent que possible, un peu de linge, — le strict nécessaire, car il ne faut pas trop charger les chevaux — du thé, du café, de la saccharine en guise de sucre, pain et viande pour deux jours, quelques soupes Maggi s'il vous reste un peu de place ; et, surtout, n'oubliez pas la provision de tabac. Et bouclez, — les malles sont faites.

Et. maintenant, que je vous présente la cavalerie : trois petits poneys basutos aux jarrets d'acier, au pied sûr et à l'entretien facile, — Toki, Kariki et Rascal. Le premier aura l'honneur de porter votre serviteur, le second sera monté par mon « boy » et le troisième, solide gaillard mais mauvaise tête, recevra les bagages. Pauvre Rascal : voilà bien longtemps qu'il fait le métier, et je voudrais bien le remplacer par un plus jeune, — car le voilà entré dans son dix-huitième printemps, et les chemins de montagne sont fatigants — malheureusement pour lui, je n'ai pas les 3 ou 400 fr. nécessaires à l'achat d'un cheval, et je suis bien obligé de le prendre.

19 avril. — Au point du jour, nous sommes en selle. Sylvester ouvre la marche : petit homme dégourdi, trop parfois, mais plein de ressources et dévoué, il porte mon fusil et traîne par une corde Rascal chargé du *pack-saddle* (les deux sacs bouclés hier soir), une petite tente, quelques couvertures de peaux solidement fixées — et surmontées de la poêle à frire et de la *kettle* pour faire le café. Je suis par derrière, et veille à ce que rien ne tombe en chemin.

Nous allons bon train, et bientôt Roma disparaît. Nous grimpons par des chemins impossibles, — à donner le vertige à ceux qui n'y sont pas habitués — galopons sur le plateau, traversons plusieurs villages qui peu à peu se réveillent. Bientôt le soleil se lève, et le train-train de la vie reprend : les hommes s'assemblent au

*kholla* et nous regardent passer, étonnés de voir un blanc si matinal, — les bambins en costume adamique prennent un bain de soleil, ou gambadent dans la poussière parmi les poules, les chèvres et les cochons, — les bœufs dans le *kraal* réclament leur liberté par de longs mugissements, — les femmes vont à la fontaine, un grand pot de grès sur la tête et, quand elles nous reconnaissent, nous lancent de loin un perçant « Loué soit Jésus-Christ ! — Et Marie immaculée ! — Où vas-tu, Père ? — Dans la montagne. »... Elles feraient volontiers un bout de causette, mais nous sommes déjà loin. Toki, Kariki et Rascal ont eu double ration d'avoine et n'ont guère envie de s'arrêter ; d'ailleurs, l'étape sera longue, — d'autant plus que je veux aller par un nouveau chemin que je ne connais pas bien.

Nous grimpons de nouveau, traversons la première chaîne de montagnes et pouvons bientôt contempler la vallée du Makhaleng. Beau spectacle, en temps ordinaire : au fond, le Makhaleng déroule ses anneaux, comme un long serpent argenté, au milieu de champs fertiles que fait onduler la brise et crépiter le soleil, et, devant, de hautes montagnes aux cimes bleuâtres, aux flancs verdoyants où paissent d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons et où s'accrochent quantité de villages indigènes. L'air est si pur, en ce pays, que vous pouvez clairement distinguer à 4 kilomètres ce que vous verriez à peine à 2 kil. chez vous. Mais la descente est si mauvaise que vous êtes plus occupé à regarder à vos pieds, crainte de tomber, qu'à contempler le panorama ; d'ailleurs, nous en retrouverons souvent de semblables, et plus impressionnants encore, — et puis la sécheresse est si grande, cette année, que tout est triste. Le paysage est toujours grandiose, mais désolé : la montagne a dépouillé sa verdoyante parure, les semences n'ont pour ainsi dire rien donné, — c'est la famine en perspective — la rivière n'est plus qu'un mince filet d'eau, qu'on pourrait presque passer à pied sec.

Passons rapidement et grimpons de nouveau : cette fois, c'est plus raide, et il faudra souvent mettre pied

à terre, — tellement le chemin est mauvais. En arrivant au haut du Thaba-Putsoa, bêtes et gens suent à l'envi : il est presque midi, le soleil est chaud, l'estomac est vide. Nous dessellons, et nous mettons immédiatement en quête de combustible — pour faire chauffer le café. Inutile de chercher du bois, il y a longtemps que les Basutos ont brûlé les arbres rabougris et jusqu'aux moindres buissons ; par contre, la bouse de vache sèche est abondante, et bientôt une épaisse fumée monte vers le ciel. Pendant que Sylvester fait la cuisine, je m'assieds sur mes couvertures et récite mon bréviaire, puis fume une pipe, — tout en contemplant l'admirable panorama qui se déroule à mes yeux. C'est un des plus beaux de la montagne, je ne m'en suis jamais rassasié et je crois que le plus blasé même y trouverait une vraie jouissance. Derrière, par delà la chaîne de montagnes que nous venons de traverser, s'étendent les plaines du Lessouto et du Free-State, parsemées de collines rocheuses et de plateaux plus ou moins vastes qui en rompent la monotonie ; devant, en côtés, d'innombrables sommets bleus, aux formes variées, s'étagent à l'infini, — on dirait une mer en furie, subitement immobilisée et figée par la baguette d'un puissant magicien. C'est beau !... Et, dans chaque repli de cette immense étendue, vivent par milliers des âmes rachetées par le sang d'un Dieu et encore assises à l'ombre des ténèbres de la mort ; et c'est là le champ que Dieu m'a assigné pour y faire pénétrer la lumière et la vie. Combien admirable est le cadre créé par le divin Ouvrier, mais que de misères y a semées Satan ! Et je suis tout seul pour cette tâche surhumaine... « *Duc in altum !... Verbo tuo, Domine...*; mais, je vous en supplie, envoyez-moi du secours... » (1).

« Père, j'ai fini !... » C'est Sylvester qui me tire de ma rêverie. « *Deo gratias !* » répond mon estomac affamé. Le café fume : je tire du sac un pain (cadeau du bon Frère Steckenborn), un gigot de mouton (cuit avec soin par la Sœur Saint-Vincent), et nous faisons honneur

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 32.

au repas. Nous n'avons pas fini le gigot ; non, mais il faut avouer, cependant, qu'il est passablement diminué. Rascal ne s'en plaindra pas...

Vers 5 heures du soir, nous arrivions au village où je devais m'arrêter et bénir un mariage le lendemain. A première vue, on devine qu'il y aura grande fête : dames et demoiselles ont été laver leur garde-robe à la rivière, et ce n'est partout que robes et corsages aux couleurs voyantes qui se balancent et sèchent à la brise du soir, — pendant que leurs propriétaires finissent de préparer les nombreux pots de *leting* et de *mahleu* (bière faite avec de la farine de sorgho ou de maïs) qui doivent se vider, demain, à la santé du jeune couple. De ci, de-là, une peau de chèvre ou de mouton encore sanglante, étendue et fixée à terre par une multitude de chevilles de bois, prouve que les hommes n'ont pas été non plus inoccupés et que la victuaille sera abondante.

C'est un village composé de protestants et de catholiques ; mais ceux-ci sont les plus nombreux, nonobstant une église calviniste qui se trouve là. Nous n'y avons pas encore d'église : j'espère que les démarches, que j'ai commencées depuis longtemps dans ce but, vont enfin aboutir. En attendant, nos chrétiens se réunissent dans la maison de l'un d'entre eux — que j'ai établi catéchiste. Les conversions sont nombreuses : il y a six ans, je n'avais que 5 ou 6 catholiques dans ce district, — ils sont maintenant près de 200, y compris les catéchumènes. C'est un fait que, partout où nous avons un petit groupe de catholiques, ils tiennent en échec les protestants, — malgré leur forte organisation et leurs nombreuses écoles. Ah ! si nous avions plus de ressources et d'ouvriers, que ne pourrions nous pas faire dans ce Basutoland !

Tout le monde s'empresse de venir nous saluer : « *Ho rorisoe Jesu-Kriste*, Loué soit Jésus-Christ ! » proclament gaiement les chrétiens. — « *Le Maria a se nang le sekoli*, Et Marie Immaculée ! »

« *Maria ntapelle*, Que Marie prie pour moi ! »

murmurent plus humblement les catéchumènes. — « *Jesu a u bontse.* Que Jésus te montre la voie ! »

— « *Lumela, Ntate.* Bonjour, Père ! » disent les païens, en me serrant chaleureusement la main.

— « *Lumela, moruti.* Bonjour, prédicant ! » prononcent plus froidement les protestants.

— « *U sa phela.* Vis-tu encore ? » C'est la manière de demander des nouvelles de la santé, et l'entrée en matière de toute conversation. Et les langues de se délier, et les nouvelles de se communiquer.

Pendant ce temps, un catéchumène, chez qui je dois loger, s'en va chercher un gros mouton bien gras, qu'il me présente en disant : « Père, voilà un petit poulet pour ta nourriture. — Merci, mon brave : ton poulet en vaut la peine. »

Et Sylvester s'empresse de l'égorger et d'en mettre un bon morceau à la marmite : nous aurons des amis, ce soir, pour partager le menu.

Tout en causant, je prends possession de mon logement. C'est une hutte ronde, bâtie en pierres, d'environ douze à quinze pieds de diamètre et couverte en chaume. La première chose que vous remarquez, en entrant, c'est la forte odeur de bouse de vache qui vous prend au nez : en prévision de mon arrivée, on a renouvelé le parquet et recouvert les murs d'un enduit tout neuf. Or, ici, la cire pour le parquet et le plâtre pour les murs se composent d'un même ingrédient, la bouse fraîche, que les femmes mélangent de terre, pétrissent avec la main et étendent avec le même instrument. Dans les débuts, cela froisse bien un peu les jeunes nez, encore imbus des préjugés d'outre-mer ; mais on s'y fait vite, et cela n'incommode nullement. Pas de fenêtre à la hutte : la lumière y entre, et le vent aussi, par le trou de la porte, — et cela d'autant plus librement que le propriétaire n'a pas encore eu le temps ou l'argent nécessaires à l'achat d'une porte. Pour y remédier, Laurentina, toute fière de loger son prêtre, choisit sa plus belle natte et la suspend à l'ouverture — comme un store de fenêtre. Le mobilier consiste en quelques ustensiles

de ménage, une caisse où sont serrés les habits de fête, une chaise, et une corde tendue au plafond sur laquelle on suspend les peaux de chèvres et de moutons ; dans un coin, quelques sacs de maïs et de sorgho — provision de l'année.

La nuit est tôt venue, — nous sommes à l'automne — la cloche sonne pour la prière. Quand je dis cloche, c'est une façon de parler ; car elle consiste en un soc de charrue, suspendu par une corde en herbe, et sur lequel frappe vigoureusement un chrétien armé d'un bâton ou d'un morceau de fer. C'est bien un peu primitif ; mais le sonneur improvisé s'acquitte de ses fonctions avec autant de sérieux que s'il remuait la Savoyarde. Si quelqu'un de vos amis avait une cloche de trop, je trouverais vite où la placer.

Je commence la prière ; et tous continuent, lentement et à haute voix. Si ce n'est pas très harmonieux, ils prient de bon cœur et avec piété, — avec la ferveur de leur âme simple — et leur prière doit réjouir le Cœur de Dieu. En tout cas, il doit sûrement entendre, car ils font assez de bruit. Souvent, j'explique alors une leçon de catéchisme ; mais, aujourd'hui, je sens fortement mes 9 ou 10 heures de cheval dans les reins, et je me contente de quelques mots, — après quoi, on chante un cantique, à gorge déployée ; et chacun se retire.

Madame mon hôtesse reste, pour préparer ma couche. Une ou deux peaux de vache étendues à terre suffisent aux indigènes ; mais la brave femme sait que l'épiderme des blancs est plus sensible, et elle ne voudrait pas, pour tout au monde, que le prêtre souffrît chez elle ; aussi entasse-t-elle peaux de chèvres sur peaux de moutons. L'habitude m'a, d'ailleurs, rendu peu difficile pour le coucher ; et je n'aurai pas toujours si bien.

20 avril. — Ce matin, j'ai fait un peu le paresseux et me lève avec le soleil. A la fontaine voisine, un groupe de femmes et de jeunes filles, la tête ensavonnée, se débarbouillent au milieu de grands éclats de rire. Tout se passe ici en famille, et on ne craint point les regards du voisin. Comme les essuie-mains sont plutôt rares

dans le pays, quand elles ont fini la toilette, elles s'assoient sur une pierre et se sèchent au soleil — tout en babillant, évidemment.

La prière se fait en commun, comme hier soir ; puis je me mets à entendre les confessions, car tous les chrétiens veulent profiter de l'occasion pour recevoir les sacrements. Les gens des environs arrivent peu à peu... et la cérémonie commence.

Tout d'abord, le baptême de la jeune épousée, afin qu'elle puisse ensuite recevoir la bénédiction nuptiale. Depuis deux ans catéchumène, elle est bien instruite de la Religion, s'est toujours montrée pieuse : et j'espère avoir un bon ménage chrétien de plus, — son mari étant un ancien élève de notre école de Roma. La cérémonie est, évidemment, un peu longue : il faut prêcher pour le baptême et recommencer pour le mariage. C'est une bonne occasion pour exposer aux nombreux païens présents le sens des rites catholiques ; et ils s'en montrent toujours impressionnés. Joséphina, c'est le gentil nom de la néophyte, pleure abondamment, — la pauvre ! — elle comprend la grandeur du mystère qui s'opère en elle. Néanmoins, elle répond toujours, promptement et simplement, aux questions liturgiques.

Après l'âme, le corps : il est près de midi, tout le monde est à jeun, — on s'est réservé pour faire honneur aux cuisinières — et pourtant personne ne paraît pressé. Les noirs ont l'estomac solide et peuvent jeûner longtemps, sans perdre leur bonne humeur, — il est vrai qu'ils se rattrapent, après.

Le cortège se forme : un jeune homme, faisant fonction de maître des cérémonies, ouvre la marche. Il est armé d'un petit instrument de musique — tel qu'on les vend pour deux sous, chez nous, dans toutes les foires — et en tire continuellement des sons monotones et criards dont la cadence suffit pour entraîner les autres, et marque le pas avec toutes sortes de grimaces et de contorsions qui font ressortir ses grâces : les jeunes-filles l'admirent, et il le sait... Les mariés suivent : le jeune homme habillé à l'européenne, — il a travaillé plusieurs mois chez les

blancs pour se procurer son vêtement de noces — sa jeune femme marchant timidement à côté de lui, vêtue d'une robe blanche faisant ressortir encore davantage la noirceur de sa peau, et sur la tête un voile de mariée, et quelques fleurs d'oranger fixées dans ses cheveux crépus. Vous voyez que nous marchons à grands pas vers la civilisation. Il est déjà loin le temps où, en guise de collier, on passait au cou de la jeune épousée la graisse des entrailles d'un bœuf, immolé pour l'occasion, et où on baptisait le jeune couple avec le fiel du même animal. La pauvre n'en a pas l'air plus gaie, et cache son visage dans son mouchoir blanc : c'est la rubrique. Une fille qui ne semblerait pas pleurer, tout le jour de son mariage, ferait preuve de mauvaise éducation ; et puis, il faut bien montrer le mouchoir, car c'est la première et la dernière fois qu'elle s'en servira. Cette journée sera pour elle la plus maussade de sa vie : les autres vont rire et s'amuser, mais elle, elle n'ouvrira pas la bouche, pas un sourire ne viendra éclairer son visage, et elle n'aura d'autre amusement que de se laisser promener de-ci, de-là, comme une curiosité !

Les demoiselles d'honneur, cinq ou six, escortées d'un nombre égal de garçons, forment la procession : la première jeune fille porte l'ombrelle de madame, et le premier jeune homme la brosse de monsieur, — et les autres suivent. Damoiselles et damoiseaux vont côte à côte, parfois se tenant par la main, le plus souvent sans se toucher ; mais les langues marchent, et les œillades aussi. Tout le monde scande le pas au son de la musique et d'un air que chacun veut faire paraître décidé. Devant, derrière, en côté, vient la foule des parents et amis — qui jugent des attitudes et apprécient les toilettes.

Le cortège se promène ainsi jusqu'à l'heure du festin. Dans la hutte, on prépare du pain, de la viande, du *leting* et du thé — si on peut s'en procurer. On a fait son possible pour se procurer une table et deux ou trois chaises : c'est pour le repas des mariés et de leur suite.

Dehors, au milieu de la place, on entasse les pots de bière, les quartiers de viande froide, un peu de pain, —

s'il y en a, mais ce n'est nullement nécessaire — puis, quand tout est prêt, si c'est une fête chrétienne (comme celle-ci), le prêtre vient réciter le *Benedicite* et bénir la pitance ; et chacun attend, en silence, le moment de la distribution.

La foule est grande, évidemment : parents et amis ont été invités et ont apporté leur contribution au festin, — et les non invités sont plus nombreux encore ; ceux-ci n'ont rien apporté, mais mangeront quand même de bon appétit. La fonction de distributeur est dévolue à un des principaux membres de la famille ; elle n'est pas toujours facile à remplir, car il faut connaître tout le monde, savoir qui a apporté quelque chose et bien faire attention à ne froisser personne. C'est parfois assez délicat, car les Basutos sont très susceptibles sous ce rapport et ne se gênent ni pour dire ce qu'ils pensent ni pour réclamer leur part. Ils ont un proverbe qu'ils répètent souvent : « L'enfant qui ne pleure pas meurt de faim sur le dos de sa mère », — et, comme eux ont toujours faim, ils demandent sans vergogne. Le distributeur debout appelle les noms, en commençant par le plus digne — il y a là toute une hiérarchie à observer — et remet à chacun des appelés un morceau de viande et un pot de bière. Ceux-ci sont immédiatement entourés de nombreux clients et amis, qui réclament leur part, — allant de groupe en groupe, jusqu'à ce que tout soit avalé. Assiettes, verres, fourchettes sont choses absolument inutiles ; un couteau suffit, et encore, à la rigueur, on s'en passerait. Rappelez-vous les plantureux repas des héros d'Homère, et vous aurez une idée des festins basutos.

Entre temps, les langues se délient, les groupes se mêlent, les rires fusent de tous côtés ; et c'est bientôt un brouhaha indescriptible mais des plus pittoresques. Bientôt la jeunesse commence à danser le *sethapo :* gars et filles sautent d'une jambe sur l'autre, tournent les uns autour des autres sans se toucher, en se faisant des grimaces à faire peur, et avec des contorsions que nous trouvons ridicules mais qui, pour eux, sont le triomphe de l'art.

Au coucher du soleil, l'assistance se disperse, — il ne reste plus que les parents dont la demeure est trop loin — et la fête finit, pour recommencer demain ou après-demain, chez les parents du jeune homme. La jeune femme reste chez elle encore deux ou trois jours, puis est cérémonieusement conduite chez son mari par quelques matrones et ses demoiselles d'honneur — qui portent ses robes, ses couvertures et ses ustensiles de ménage.

Pour moi, je passe l'après-midi à traiter différentes affaires : encouragements, gronderies, petites disputes à arranger m'occupent jusqu'au soir.

21 avril. — Aujourd'hui il faut être plus matinal qu'hier : prière matinale, déjeuner rapide, — et nous sommes bientôt à cheval. Ce n'est pas que l'étape soit bien longue ; mais les chemins sont abominablement mauvais, et je tiens à visiter en passant le chef du district.

Nous passons devant l'église calviniste : l'évangéliste vient me saluer, et me prodigue ses compliments — dont je ne crois pas un mot. A part de rares et honorables exceptions, ils sont tous les mêmes : tout miel par devant, et par derrière ils vous dénigrent de leur mieux. Il est vrai que leurs ministres blancs leur donnent l'exemple : l'année dernière, l'un d'entre eux — qui, au Basutoland, proteste de son libéralisme et de son respect pour toute religion, y compris la romaine, et ne voudrait à aucun prix accepter une controverse ici, de peur de scandaliser les indigènes et par esprit de charité évangélique — nous accusait, dans des interwievs aux journaux européens, de permettre la polygamie. Un mensonge de plus ou de moins n'est pas pour embarrasser les onctueux disciples du « Pur Evangile » !

Partout les gens se plaignent de la famine : nous pouvons juger par nous-mêmes combien la détresse est grande, là plus que partout ailleurs. A Roma, les champs sont bien pauvres ; ici, il n'y a littéralement rien, — on dirait qu'on n'a même pas labouré les champs.

Dans la matinée, j'arrive chez le chef Marakabei, frère du grand chef actuel. Je le trouve assis au *kholla*, avec

ses hommes. C'est un ami de vieille date, et un bon sourire illumine son visage à mon arrivée. Je ne lui connais qu'un défaut, qui est d'exagérer encore la lambinerie des gens de sa nation : les Basutos ne sont jamais pressés, mais lui l'est encore moins que ses concitoyens. Depuis je ne sais combien de temps, je suis en pourparlers avec lui pour l'établissement d'une station : il la désire, me l'a souvent demandée dans le passé, le grand chef est prêt à concéder le terrain que je demanderai, et il suffit d'une démarche de Marakabei. Chaque fois que je le vois, il me promet de la faire immédiatement et... ne bouge pas. Il faut de la patience en ce pays. Il me renouvelle encore sa promesse d'une réponse prochaine ; après quoi, nous allons saluer sa femme, — laquelle n'attend que la fondation d'une église pour se convertir — et nous repartons.

Nous descendons au Sinkunyane (Petit Orange). Toutes ces rivières de montagnes sont profondément encaissées entre de vraies chaînes de montagnes, qu'il faut traverser pour aller de l'une à l'autre ; le courant en est excessivement rapide ; le lit — un fond de pierres glissantes, rempli de caves et de roches qui en rendent le passage dangereux quand l'eau est haute, à moins de connaître parfaitement les gués. Aujourd'hui, il n'y a qu'un mince filet d'eau : la sécheresse aura au moins l'avantage de faciliter le passage des rivières. Je ne parle plus de la beauté et de la variété des paysages, — il faudrait toujours répéter la même chose.

Dans l'après-midi, j'arrive dans la vallée du Mantsunyane, où je dois faire un baptême dimanche prochain. J'ai là une jeune chrétienne — encore à ses débuts, mais qui promet assez bien pour l'avenir. La première fois que nous y passâmes, il y a sept ans, le pays était encore peu peuplé, nous n'y trouvâmes qu'une seule chrétienne ; les païens nous regardaient passer avec étonnement, et je me souviens encore des railleries des protestants. Cela a changé, depuis : partout on voit de nouveaux villages, j'ai six communiants et une vingtaine de catéchumènes, les païens sont sympathiques et ne cachent pas leurs

préférences pour la Religion catholique ; quelques protestants se sont convertis — dont la femme du chef, et celui-ci me promet de bâtir une maison pour l'instituteur que je viens d'y placer.

Ce n'est pas à dire que la lutte soit finie entre le paganisme et le christianisme — loin de là : elle ne fait que de commencer et sera probablement dure, car les coutumes païennes sont fortement ancrées dans les mœurs. Il y a deux mois à peine, une grande fête de circoncision avait lieu dans ce village où j'arrive, et le *mophato* (hutte sacrée, où s'accomplissent, pendant plusieurs mois, les rites de la circoncision) s'élevait au lieu même où je dois bâtir une église. J'arrivais au jour où la fête se terminait, et je pus voir les flammes de l'incendie qui, selon les rites nationaux, dévoraient cette hutte, — car elle ne doit pas servir à autre chose.

Le lendemain, le chef venait me concéder l'emplacement ; et, quelqu'un ayant demandé si, dans l'avenir, le *mophato* s'élèverait encore au même lieu : « Non, répondis-je, il n'y en aura plus, — l'école de Dieu détruira l'école du diable. » Personne n'osa protester, mais je vis fort bien que ma réflexion n'était pas du goût de tout le monde. Je suis bien convaincu, cependant, que cela se réalisera : l'élan est maintenant donné.

Le chef Nyane, dont la femme doit être baptisée dimanche, m'a reçu cordialement, comme toujours, et me donne un mouton pour ma nourriture. Sa plus grande hutte servira d'église, ces jours-ci ; une autre est réservée à mon logement... Demain nous commencerons la retraite de baptême.

25 avril. — Bonne et consolante journée — bien faite pour réconforter le cœur du missionnaire. Depuis longtemps je défriche, depuis longtemps je sème : aujourd'hui je commence à récolter. Dieu soit béni !

Depuis trois jours mes néophytes se préparent par une fervente retraite ; l'œuvre de la grâce a été visible en eux, et j'ai toute confiance qu'ils ont reçu le baptême en d'excellentes dispositions.

Aucune maison du village n'étant assez grande pour

contenir la nombreuse assistance, je célèbre en plein air. Les hommes ont planté quelques arbres ; les femmes ont prêté leur couverture pour faire une espèce de tente, de 7 ou 8 pieds de large — juste la place pour mettre l'autel et m'abriter des rayons de soleil pendant la célébration de la sainte Messe. Quelques chrétiens de Lesobeng venant de Roma, — où ils ont été chercher divers matériaux pour leur future mission — passent par là et, comme ils ont les planches nécessaires pour faire une table, je les garde, la table montée me fournit un autel — comme je n'en ai pas souvent dans la montagne. Les chrétiens sont assez nombreux — car ils sont venus de tous côtés, quelques-uns de fort loin, pour pouvoir communier — et nombreux surtout sont les païens, et parmi eux se trouvent même quelques protestants. Le bruit s'est répandu que Nyane avait tué quantité de chèvres et de moutons ; et, comme c'est le premier baptême catholique solennel qui ait lieu dans le pays, ils tiennent à se rendre compte.

L'autel étant dressé sur une petite esplanade, haute d'environ trois pieds, tout le monde peut voir et entendre : au pied, les femmes étendent des peaux de vaches et de chèvres où elles pourront s'asseoir sans abîmer leur robe neuve, et les hommes se casent un peu où ils peuvent — qui sur une pierre, qui sur un banc de terre, une vieille souche ou une chaise plus ou moins primitive. Et toute cette foule — vêtue, à toutes les modes, de paletots, de couvertures, de châles aux couleurs voyantes, coiffée de chapeaux indigènes ou de turbans aux tons criards — forme une assemblée multicolore où le blanc, le bleu, le vert, le rouge, le jaune encadrent l'ébène du visage et des mains, et forment une bigarrure du plus pittoresque effet. Tous suivent respectueusement les cérémonies de la Messe et écoutent le sermon avec attention. Puisse Dieu faire germer la semence dans ces pauvres âmes ! Les chrétiens communient au nombre d'une quinzaine — dont deux pour la première fois.

Au second exercice, la foule augmente encore : car un petit chef voisin, ancien protestant redevenu païen,

arrive avec une nombreuse suite. Quatorze adultes et quatre enfants vont être baptisés. C'est peu, — si l'on compare aux grands baptêmes qui se font, chaque année, dans les vieilles missions de la plaine et où l'on compte 60, 80 et souvent plus de 100 baptisés — mais c'est le commencement : les gros coups de filet viendront plus tard. Je commente les paroles du VI[e] chapitre de l'épître aux Romains : « Ne savez-vous pas que nous, qui avons été baptisés dans le Christ, avons été baptisés dans sa mort ? » — puis les cérémonies du baptême des adultes se déroulent avec leur symbolisme et leurs admirables prières. Pendant que j'accomplis les rites, mon catéchiste en lit la traduction avec un court commentaire. Tous suivent attentivement, et plusieurs laissent voir combien ils sont impressionnés.

Après les adultes, je baptise les enfants, admets six païens au catéchuménat, et termine la longue cérémonie par une exhortation aux païens. Les chrétiens récitent à haute voix la belle prière de saint François Xavier pour la conversion des infidèles et clôturent le service par le cantique des fêtes : — « *Batho re thabile joale : ho hlabile taba e ntle...* O hommes, nous sommes heureux maintenant, il nous est survenu un heureux événement, le Seigneur nous a visités, il nous aime en vérité ! »

Une demi-heure après, viande et bière sont apportées au milieu du village : ce sera, plus en grand, le festin de mercredi. Je récite la prière, puis me répands parmi les groupes pour recueillir un peu les impressions :

« — Vous faites de bien longues prières, me dit l'un, mais cela ne m'étonne pas : il y a tant de crasse dans le cœur des Basutos !

— Lave le tien, mon vieux, lui répondis-je, il en a besoin aussi.

— Tu as dit qu'il fallait être baptisé pour aller au ciel, me demande une vieille toute ridée, à la mâchoire ébréchée.

— Aussi vrai que le soleil existe !

— Et qu'est-ce qu'on trouve dans le ciel ?

— Le bonheur, au milieu de gens tout resplendissants de sainteté et de beauté.

— Alors, si j'y vais, je redeviendrai belle ?

— Aussi fraîche qu'une jeune fille.

— Vraiment... *Ke lla imamela* (je vais réfléchir).

— Dépêche-toi, grand'mère ; car, si tu meurs païenne, tu resteras toujours vieille et laide. » Et je m'éloignai en me disant : Où diable la vanité va-t-elle se nicher !

« — Et toi, demandé-je à une jeune femme, quand seras-tu baptisée ?

— Ma tête est encore noire, et je suis bien jeune pour renoncer au péché ! »

Pauvres gens, combien pourraient faire la même réponse, que le péché et la chair retiennent loin de Dieu ! Du moins, ils ont l'humilité de reconnaître leur misère, et voilà pourquoi le bon Dieu se montre si miséricordieux pour beaucoup. « Prie pour moi », ajouta-t-elle. Pieuses âmes d'Europe, priez pour nos Basutos.

« — Moi, je voudrais bien, me dit tristement une autre, mais je suis *sethepu* (femme inférieure, concubine), et tu ne voudras pas me baptiser ; et pourtant j'ai une âme à sauver, moi aussi. » Je l'encourage à prier Dieu, qui peut tout et finit par exaucer les âmes bien disposées. Elles sont bien à plaindre, ces pauvres esclaves de la polygamie, liées au péché — malgré elles souvent : que de fois j'en ai vu pleurer des larmes amères, en voyant qu'on leur refuse le baptême, et qui n'en persévèrent pas moins à venir à l'église pendant de longues années. Une prière aussi pour ces malheureuses.

« — Père, me dit le jeune chef dont j'ai noté plus haut la venue, il y a longtemps que je voulais voir un baptême catholique ; aujourd'hui, j'ai vu et je suis content, — vraiment, votre baptême, à vous Romains, est une œuvre de vérité et un grand ouvrage. »

C'est une réflexion que j'ai bien souvent entendu faire par les païens : la beauté et le nombre des cérémonies, même quand ils ne les comprennent pas toutes, leur fait sentir qu'il y a là, non pas une simple formalité

marquant l'entrée dans l'Eglise, comme chez les protestants, mais une réelle transformation de l'âme.

26 avril. — Le travail est fini sur le Mantsunyane : nous partons de bonne heure pour la vallée du Semina. Nous remontons la pittoresque vallée du Tenane, traversons le Thaba-Tseka — d'où nous pouvons voir au loin les sommets du Drakensberg, par delà le fleuve Orange — et descendons chez le chef Ntaote. On y met ordinairement de 6 à 7 heures ; mais nous en mettons plus de 9, y compris un court arrêt pour le dîner, car nous nous sommes égarés en route.

Ntaote est un chef assez important : son village, un des plus grands qu'on trouve dans la montagne, est situé au flanc d'une colline et domine la superbe vallée du Semina, jusqu'à sa jonction avec l'Orange. La première fois que je m'arrêtai ici, au cours de mes pérégrinations apostoliques, le chef nous reçut fort aimablement, nous donna une maison pour la nuit et des vivres en abondance. A ma question, s'il n'y avait pas quelques catholiques dans son pays :

« — Non, répondit-il, jamais les catholiques ne sont venus ici ; mais je crois qu'on vous désire beaucoup. Allez donc voir ma femme : depuis longtemps elle m'ennuie pour se convertir, — j'ai appelé les protestants, car je ne pensais pas que vous viendriez jamais, — mais, maintenant qu'il y a une église, elle ne veut que celle-là. Peut-être vous arrangerez-vous avec elle. »

Nous entrâmes chez la reine ; et l'entente fut vite un fait accompli. C'était une jeune femme à l'air aimable et intelligent, mais à demi-vêtue, — comme les païennes dans l'intérieur de leur *lelapa*. Elle était en train de moudre du grain à la mode basuto — en l'écrasant entre deux pierres.

A peine étions-nous entrés qu'elle s'écria : — « Les Romains ! Aujourd'hui, je me convertis ! »

Et elle fit comme elle avait dit : elle fut la première baptisée de son peuple, et elle est maintenant une fervente chrétienne. Ses trois co-épouses, avec qui elle vit en très bons termes, — chose plutôt rare là où le mari

a plusieurs femmes — voulurent absolument l'imiter. J'eus beau leur représenter qu'étant femmes inférieures elles ne pourraient jamais être baptisées, à moins que leur mari ne les abandonne, — chose très improbable, au moins pour de longues années — elles tinrent bon. « J'aime mieux être toute ma vie catéchumène catholique que baptisée protestante », me déclara l'une d'elles.

Je ne voulus pas décourager d'aussi bonnes dispositions, et leur donnai croix et médailles — comme aux catéchumènes. Leur ferveur s'est maintenue depuis ; le chef lui-même se montre de plus en plus favorable et porté vers la Religion ; et j'ai fini par céder à ses instances et baptiser ses enfants, — de sorte que toute sa famille est catholique, à part lui.

Malgré la conversion de la reine et de quelques autres femmes importantes, le progrès a été excessivement lent, jusqu'à cette année ; mais, depuis l'installation d'un catéchiste, — il y a quelques mois — les conversions se sont multipliées d'une façon consolante. J'espère y avoir bientôt une florissante chrétienté. Ici, plus qu'ailleurs, nous aurons à lutter contre les protestants — qui sont solidement établis et ont une bonne école. Leur ministre indigène est un brave homme, très serviable et pas du tout bigot : il paraît qu'il ne parle jamais contre les catholiques — au contraire — et cette absence de sectarisme lui attire plus d'adeptes que la tactique contraire. Nous sommes en très bons termes ; et il ne manque jamais de venir me visiter.

Lors de mon dernier passage, j'ai choisi une place pour la future station : le catéchiste y est installé, dans une hutte provisoire. Mais les réunions du culte se font toujours chez le chef, dans une maison assez spacieuse et bien éclairée — qu'il a prêtée. La congrégation compte une vingtaine de baptisés et 30 catéchumènes.

27 avril. — Ntaote m'a procuré une paillasse, — luxe assez rare dans la montagne ; — malheureusement, il y avait tant de puces là-dedans que j'ai à peine dormi.

J'éprouve une déception, ce matin : j'avais prévenu depuis longtemps Gonzaga, le catéchiste, de mon arrivée

hier, — le brave homme s'était trompé de semaine et avait appelé tout son monde la semaine dernière. Personne ne manquait à l'appel, les femmes avaient même apporté des vivres pour faire une petite fête, — beaucoup de païens même étaient venus. Et, aujourd'hui, il n'y a que les gens du village et ceux des villages environnants — prévenus avant le lever du soleil. Je confesse tout le monde, dis la Messe, fais le catéchisme et annonce mon retour dans trois semaines. Puis, quand les chrétiens sont partis, je vais m'asseoir au *khotla* — où on est en train de juger un cas de sorcellerie.

Le *khotla* est un enclos, — plus ou moins rond et plus ou moins grand, selon l'importance du chef — entouré d'un petit mur ou d'une enceinte de roseaux ou de branches d'arbres, et à l'extrémité duquel se trouve une hutte, servant d'abri en temps de pluie, ou quand le soleil est trop ardent, et dont l'état de malpropreté est remarquable. Qui pourrait le balayer ? Les femmes n'y mettent jamais le pied ; c'est une enceinte rigoureusement réservée aux hommes, et la propreté n'est pas leur fort. Souvent, au milieu, s'élève un pieu ou une longue perche, que le sorcier a médiciné contre les mauvais sorts. C'est le parlement du village, la place publique, la cour du chef, le tribunal. Toutes les affaires de la tribu s'y traitent, tous les procès s'y jugent ; on peut dire que les hommes y passent les trois quarts de leur vie. Ils y ont pleine liberté de parole, — un proverbe souvent répété dit : « L'homme du *khotla* n'est jamais réprimandé pour ce qu'il y dit. » C'est l'immunité parlementaire, sans le nom ; et il faut reconnaître qu'ils en usent, et j'ai même parfois été étonné du sans-gêne avec lequel certains d'entre eux y critiquent leurs chefs.

N'importe à quelle heure du jour vous y arrivez, vous êtes sûr d'y trouver les hommes qui sont dans le village, — très souvent même ils y mangent en commun. Fréquemment, le chef tue pour eux une chèvre ou un mouton : ils le cuisent alors eux-mêmes, mangent tant qu'il y a de la viande, et jamais il ne leur viendra à la pensée d'en offrir à leurs femmes. Je l'ai déjà dit : celles-ci n'y péné-

trent jamais que pour y être jugées ou comme témoins dans un procès. Leur domaine à elles est le *lelapa* ou petite cour, entourée de roseaux, qui précède toute hutte indigène : là elles sont maîtresses, leur mari et seigneur n'y reste que le moins possible — souvent, tout juste le temps de manger, quand il a faim — et passe le reste du temps au *khotla*. Vous les y trouvez dans toutes les positions : les uns dorment le ventre au soleil, — suprême bonheur du noir — d'autres tressent des cordes en herbe ou bien fabriquent avec adresse des corbeilles de jonc ou d'énormes paniers en forme d'outres pouvant contenir jusqu'à huit ou dix sacs de grain, d'autres tannent une peau, d'autres encore sont tranquillement accroupis et fument leur pipe ou l'abrutissant chanvre.

Aujourd'hui, il y a un très grand nombre d'hommes au *khotla:* il paraît que le cas jugé les occupe depuis hier matin. Il s'agit d'un mari qui accuse sa femme de sorcellerie et veut la répudier de ce chef. Quand j'arrive, on me fait apporter une chaise, et je me mets à l'ombre pour suivre les débats. Les hommes sont assis ou accroupis tout autour de l'enclos, le chef occupe une chaise à l'extrémité, la femme accusée est assise par terre au milieu de l'assemblée et se défend de son mieux, — tout en allaitant son petit enfant. Près d'elle, sa belle-mère — leur réputation n'est pas meilleure au Basutoland que dans les autres pays — qui noircit sa bru le plus possible ; et il semble bien que ce soit elle qui excite le mari contre sa femme. Lui, il est assis dans un coin, et se lève de temps en temps pour répondre aux questions posées.

Les Basutos pratiquent la formule : Justice du peuple par le peuple. Chacun est libre de poser les questions qu'il lui plaît à chaque partie, d'exprimer sa pensée à sa guise et de donner son avis sur la culpabilité ou la non-culpabilité des accusés. Mais pas d'avocats : ils les ont en souveraine horreur, et prétendent qu'ils ne sont bons qu'à embrouiller les affaires et empêcher la justice, — ont-ils tort ?! Dépositions et interrogations sont

parfois d'un comique à faire éclater de rire le plus morose des auditeurs ; mais il faut avouer qu'ils savent joliment bien débrouiller les affaires les plus compliquées, — et ils finissent toujours par trouver la vérité ; mais, par exemple, ils y mettent du temps !

Je crois que ma présence n'est pas sans influer sur les discours : on connait l'opinion du missionnaire sur ces questions, et personne ne veut avoir l'air trop païen. Tous protestent contre l'accusation de sorcellerie — dans le cas présent, elle n'avait d'ailleurs aucun fondement — et accusent les devins de mensonge ; mais je sais fort bien que tous n'y croient pas moins et iront les consulter à la première occasion.

Le chef se lève enfin, et il se fait un grand silence. Lui aussi parle plus pour moi que pour les autres. En privé, il proteste toujours de ses sentiments chrétiens, il a même ordonné à ses femmes de le faire baptiser catholique, s'il tombait gravement malade, et il parle comme le plus pieux des hommes. La création, Dieu, le diable, le ciel, l'enfer, — tout y vient : il gronde le mari, gronde la femme, gronde la belle-mère, et leur ordonne de se réconcilier. Pour cette fois, il ne met personne à l'amende ; mais qu'on ne recommence plus, et surtout qu'on ne parle plus de *boloi* (envoûtement, sorcellerie) ! Il n'y a pas d'amende ; et, quoiqu'on l'oblige à garder sa femme, le mari remercie le chef, — il fera de son mieux pour faire régner la paix dans sa maison. Les femmes, moins habituées à obéir au chef, recommencent immédiatement à se dire des aménités, — ce qui suscite la colère du chef et une verte réprimande de sa part. Puis, après l'inévitable crise de larmes chez ces dames, tout le monde se sépare en paix.

Ntaote me demande alors ce que je pense de son jugement. Je lui réponds que j'aurais parlé comme lui, mais pas si bien — ce qui le flatte énormément.

28 avril. — Nous partons pour le district du chef Rafulatsane, où je dois prêcher deux retraites de baptême. Les chevaux commencent à se fatiguer un peu, — les pauvres bêtes n'ont d'autre nourriture, depuis le

commencement du voyage, qu'une herbe à moitié sèche et peu abondante, — aussi sommes-nous obligés de ralentir l'allure. Nous traversons le Semina, la plus grosse et la plus mauvaise rivière de la montagne. En passant, j'abats un canard sauvage, — que nous mettrons à la broche ce soir — chevauchons plusieurs heures sur le terrain de la tribu des Batlokoa, et débouchons sur la vallée de l'Orange.

Instinctivement, on s'arrête à contempler le grandiose panorama que déroule la vallée du fleuve Orange : l'œil embrasse d'un seul coup cette vallée, depuis presque les sources du fleuve jusqu'à Qacha's Neck, — immense espace qu'il faudrait au moins trois journées à cheval pour parcourir, — et, au delà de la rivière, se dressent majestueuses les montagnes du Drakensberg, avec leurs découpures et leurs ramifications sans fin. Ce sont de ces spectacles qu'on admire en silence mais dont la magnificence défie toute description.

Vers 4 heures du soir, nous arrivions sur les bords du fleuve. A la rigueur, nous aurions pu arriver, à la tombée de la nuit, au village où j'étais attendu ; mais il y a là de si belle herbe pour les chevaux, que je me décide à y coucher. Je suis un peu fatigué, du reste, et la perspective d'une nuit en plein air et d'un bon bain dans la rivière n'est point pour me déplaire. En peu de temps la tente est dressée, la provision de bois pour la soirée vite faite, et déjà Sylvester a allumé le feu et préparé une tasse de thé.

Rien d'intéressant et de reposant comme ces campements en plein air — surtout au milieu d'un paysage aussi beau. On jouit de la nature, on oublie tous les tracas, au milieu de ce grand silence que ne rompent que le cri des oiseaux chantant leur hymne du soir à Dieu et le bruit du fleuve roulant sur son fond de pierre, — ce bruit ne trouble ni le silence ni le calme, il en fait partie Et bientôt le soleil éteint ses feux derrière les hautes cimes, la nuit recouvre de ses ombres montagnes et vallées, l'œil ne distingue plus que le miroitement de l'eau qu'argentent les rayons de la lune et le scintillement

de milliers d'étoiles brillant dans un ciel admirablement pur. Le paysage du ciel succède à celui de la terre, — et cela aussi, c'est beau, c'est reposant !

Sylvester, lui, ne prête attention ni à la lune ni aux étoiles — qui l'intéressent fort peu — et s'occupe d'un autre spectacle plus pratique : il tourne et retourne, avec précaution, la broche primitive avec laquelle il a empalé notre canard, et celui-ci commence à se dorer sous l'action du feu et à répandre une odeur de rôti qui chatouille agréablement les narines. Vers neuf heures, il est cuit à point et, vingt minutes après, il n'en reste pas grand'chose : une journée de cheval et le bon air de la montagne vous fournissent un apéritif, comme on n'en trouve point chez les apothicaires. Et, alors, c'est le moment d'une bonne causette, — dont les Basutos, leur histoire et leurs coutumes font les frais — tout en fumant une pipe, jusqu'à ce que finisse la provision de bois. Et, après la prière autour du feu qui s'éteint, on s'enroule dans ses couvertures, et on s'endort sous la garde de Dieu.

28 avril. — Nous sommes arrivés de bonne heure chez Pathe, — mettant ainsi fin à l'anxiété de Francis, le catéchiste, et de tous les chrétiens. La fête de dimanche est annoncée depuis longtemps, les femmes ont moulu depuis plusieurs jours, pour que la bière soit abondante, et les païens ont promis de venir nombreux : quel fiasco, si le Père venait à manquer ! Déjà les chrétiens des villages environnants descendent au galop, en nous voyant arriver. Ne te tracasse pas, mon brave Francis ; nous allons commencer la retraite immédiatement.

J'ai là sept ou huit familles complètement chrétiennes et un bon nombre de fidèles : tous vont suivre les exercices de la retraite, en même temps que ceux qui se préparent au baptême. Les païens sont très serviables, très ouverts aussi et très libres avec le missionnaire ; et, cependant, ils sont durs à convertir, — la polygamie est trop répandue dans ce pays. Le chef Pathe est lui-même un brave homme, dont le père est mort baptisé et dont la femme et la mère sont d'excellentes catholiques ; il

est bien disposé pour nous, se proclame romain et ne manque jamais de venir à la prière le dimanche, — malheureusement pour lui, il a six femmes : c'est cinq de trop, et il est dur de les abandonner ! Je loge chez lui ; et soyez sûr que rien ne nous manquera ces jours-ci. Sylvester, à qui tout le monde apporte de nombreux pots de *leting*, y resterait volontiers plusieurs semaines.

Francis a commencé là une petite école, qui marche bien. Je vais examiner les enfants, puis leur donne congé jusqu'au dimanche ; car la hutte, qui sert provisoirement de salle de classe, sert aussi d'église, et j'en ai besoin pour les réunions de la retraite. Les enfants ne demandent pas mieux et, comme une bande de moineaux, ont vite disparu dans toutes les directions.

1er mai. — Grande foule, comme on me l'avait promis. Je suis surtout frappé du très grand nombre d'hommes : il y en a plus que de femmes, — ce qui n'est pas ordinaire. Sera-ce pour quelques-uns le commencement de la conversion ? Je le désire et l'espère ; mais il faut avouer que les conversions sont dures ici et que, jusqu'à ce jour, j'en ai eu moins qu'ailleurs. Je n'ai, nulle part, trouvé le paganisme aussi ancré dans l'esprit des gens, — excepté, peut-être, dans la tribu des Batlokoa — et il y aura fort à faire pour le détruire. Les protestants y ont aussi église et école, comme partout, mais ne sont pas fort à redouter, — ils n'ont aucune influence en cet endroit. En ce premier jour du mois de mai, je prie notre Mère immaculée d'avoir pitié de ce peuple et de l'amener à la connaissance et à l'amour de son divin et adorable Fils.

Comme dimanche, je célèbre la messe en plein air : j'ai une trentaine de communions, — il y a sept ans, j'en avais eu trois.

Huit adultes et quatre enfants sont baptisés : ici, comme au Mantsunyane, ce sont les prémices de la moisson. J'admets trois païens au catéchuménat, et, de plus, j'ai eu la consolation de voir rentrer au bercail un homme — baptisé enfant dans la mission de Saint-Michel et que ses parents avaient élevé dans la paganisme.

C'est un exemple, entre beaucoup d'autres, de la force de la grâce baptismale : j'ai très rarement trouvé une personne, baptisée dans son enfance et élevée sans religion par la faute de ses parents, qui refusât de se convertir, une fois remise en contact avec l'Église et le prêtre.

Vincenti se montra plein de déférence pour le prêtre, dès le commencement. Chaque fois que je lui rappelais son baptême, il me répondait : « Je le sais, Père, je suis chrétien ; mais tu vois toi-même qu'il me faut une nouvelle conversion. » Il se mit à fréquenter l'église, le dimanche ; et, si la lutte fut assez longue entre la nature et la grâce, celle-ci finit par triompher. Il m'arriva un jour d'un air très décidé : « Père, me dit-il, depuis longtemps tu me poursuis, comme un berger qui a perdu sa brebis ; hier encore tu m'exhortais ; aujourd'hui c'est fini, que faut-il faire ? »

Hier, j'ai béni son mariage. Ce matin, il a fait sa première communion ; son fils aîné a été reçu catéchumène, ses autres enfants baptisés ; et il se sent heureux comme un roi. Il ne désire plus qu'une chose : la conversion de sa femme, — laquelle, je l'espère, ne tardera pas. « Père, me disait-elle ce matin, je viens, moi aussi : la vache suit son veau, et tu as pris mes enfants aujourd'hui ; prie pour moi, car j'ai bonne volonté, mais je ne me sens pas encore la force. »

Toute la soirée et jusqu'à une heure avancée de la nuit, le village a retenti de cantiques chrétiens : nos Basutos ne se lassent jamais de chanter, et presque toujours, les jours de fête comme celle-ci, je suis obligé de les faire finir moi-même et de les envoyer se coucher.

2 mai. — Nombreuse assistance à la Messe, ce matin ; les chrétiens communient de nouveau, — et tous restent pour me saluer à mon départ. Je dois me rendre à un camp de police, qui se trouve environ à quatre heures de cheval et où se trouvent bon nombre de chrétiens.

En passant, je vais saluer le chef du district Rafulatsane, qui se prépare à partir, cette semaine même, pour le Lessouto. Son neveu et voisin réclame une rectifica-

tion de frontière sur leur limite commune, et tous les deux doivent aller exposer leurs raisons au grand chef, qui décidera. En bon païen superstitieux, il a recours aux pratiques des sorciers, pour s'attirer la protection des âmes des ancêtres et éloigner le mauvais sort que pourrait lui jeter son adversaire ; et il porte sur son visage la trace des médecines dont il a été pourvu. Tout *ngaka* (médecin, sorcier) est toujours craint et respecté des Basutos, surtout des chefs. La plupart du temps, quand ils veulent médiciner quelqu'un, ils lui font des piqûres ou incisions sur diverses parties du corps, lui donnent quelque sachet de poudre merveilleuse à porter sur lui comme un talisman. ou bien encore l'oignent de cette poudre mêlée à la graisse d'un animal, chèvre ou mouton, immolé sur les indications du sorcier à cet effet. Ces médecines sont presque toujours seulement ridicules, mais parfois aussi abominables : les sorciers ne reculent devant aucun crime pour se procurer ce qu'ils croient nécessaire à leur confection. Il y a quelques années, deux femmes ont été tuées dans des circonstances atroces et odieusement mutilées, uniquement pour permettre aux sorciers de se servir de certaines parties de leur corps pour faire ces affreuses médecines. Cette fois-là, les coupables furent saisis et jugés ; mais combien de cas qui sont restés inconnus !

Je crois, cependant, mon ami Rafulatsane bien incapable de commettre un pareil crime, — même par superstition. Il représente assez bien le type du vieux chef basuto : bon pour son peuple, le grugeant bien un peu mais juste cependant, et ne se donnant pas à la pratique du vol comme beaucoup d'autres, respectueux de la religion, — de toute religion, car pour lui toutes se valent — et, quand même, très superstitieux et très attaché aux coutumes païennes, déférant pour les blancs tout en restant un peu défiant, jugement assez droit et naturellement honnête ; ce qui n'empêche point un peu de ruse et même de fourberie, car ceci pour eux n'est que de la diplomatie. Un chef dit toujours de bonnes paroles et fait de belles promesses, mais ne se croit pas

lié par sa parole. « Ils sont nés diplomates », me disait un jour un officier anglais. Pour eux, d'ailleurs, mensonge n'est pas gros péché.

Juste pendant que nous faisions un bout de causette, un petit chef, son inférieur, vint le trouver : il le chargea de divers messages, lui donna quelques ordres, et lui faisait des recommandations très précises.

« — Tu as bien entendu. Feras-tu ce que je te dis ?

— Certainement, seigneur, peux-tu douter de moi ?

— Hum, tu es chef, et tous les chefs sont des menteurs... Tu les connais assez pour le savoir aussi bien que moi », ajouta-t-il en se tournant vers moi et en riant d'un bon gros rire jovial.

En somme, c'est un brave homme. Depuis longtemps il me demande une église ; je la lui ai promise pour l'année prochaine, et, de fait, j'ai acheté les bâtiments d'une boutique, la seule du pays, qu'on doit transporter ailleurs : une maison de 33 pieds sur 18, qui servira d'église-école, deux huttes et une écurie, — le tout pour 1.000 fr. C'est un peu cher, mais bâtir à neuf m'aurait coûté plus cher, sans compter les ennuis, et cela n'aurait peut-être pas été fini dans quatre ans. L'église est bien placée, au milieu d'une population assez dense ; et de belles sources très abondantes s'y trouvent. J'ai trouvé un catéchiste instituteur, qui doit s'y installer au mois de janvier.

Depuis que je connais Rafulatsane, ses sentiments sont devenus de plus en plus favorables au Catholicisme : la conversion du grand chef l'a impressionné, et il est frappé de voir le prêtre venir souvent et régulièrement visiter ses ouailles dans un district si éloigné.

« — Comment, toi blanc, voyages-tu tant que cela ? me demandait-il un jour. Est-ce que cela ne te fatigue pas.

— Si, tout comme les autres, mais la fatigue du prêtre est une semence qui germe tôt ou tard.

— Une semence ?... De fait, quoique tu ne fasses que passer, tu as beaucoup de conversions, même plus que les protestants.

— Il y en a une que je voudrais bien : c'est la tienne.

— La mienne !... Tu sais que c'est dur pour les chefs. »

Hélas, oui : c'est dur ! Malgré moi, quand je pense à eux, la parole de saint Paul se présente à mon esprit : *Animalis homo non percipit quæ sunt Dei.* Elle s'applique malheureusement trop à ces chefs, uniquement adonnés aux choses de la terre et à la chair. Celui-ci se convertira-t-il jamais ? Une douzaine de femmes, sans compter bien d'autres obstacles, s'y opposeront pendant longtemps. Si encore il y avait un prêtre près de lui !... mais, hélas ! quand serons-nous assez nombreux pour en mettre partout ?

Il a au moins une grande qualité, dont le bon Dieu lui tiendra compte : c'est de ne jamais mettre obstacle à la conversion de personne. Il avait marié, comme seconde femme, une jeune fille catholique qui, par le fait même, avait été retranchée de l'Eglise et était devenue apostate. Livrée à elle-même, elle était redevenue une bien mauvaise païenne, s'adonnant à tous les vices. Et pourtant, la première fois que le prêtre parut, les sentiments de foi se réveillèrent dans son âme, — je me souviens encore de la joie qu'elle manifestait à cette visite — et peu à peu le remords entra dans son cœur. Elle se rappela la prière, et finit par demander à son seigneur et maître la permission de revenir à Dieu. Rafulatsane m'en parla ; et je lui dis que la première condition de retour pour cette malheureuse était la séparation absolue. Il ne voulut pas y consentir. d'abord. Cependant, voyant que sa femme l'importunait, il m'appela un jour en particulier :

« — Père, me dit-il, je suis pécheur, mais je ne veux pas empêcher le salut d'une âme. Si j'ai d'abord refusé d'abandonner Zoé, c'est que je n'osais pas m'engager : je ne crains pas beaucoup de tromper les hommes, mais je ne veux pas mentir à Dieu. Aujourd'hui, j'ai pris mon parti, elle est libre. »

Et il fit appeler sa femme :

« — Mapeko, lui dit-il, es-tu toujours décidée à te convertir ?

— Oui, seigneur, si tu me le permets.

— Mais te sens-tu la force de vivre sans mari et de ne pas mener une vie mauvaise ?

— Oui, avec la grâce de Dieu.

— Bien, tu es libre. En parlant ainsi, je suis sincère et ne te tenterai jamais : je crains Dieu. Mais je te préviens que je te surveillerai ; et, si tu me déshonores et trompes le Père, tu goûteras du bâton. »

Et, ce disant, il nous laissa. Il paraît que la conversion a été sérieuse ; car aujourd'hui, quand je lui demande s'il est satisfait : « Viens avec moi, » me dit-il, et il me conduit dans sa maison. Quand nous sommes installés, il appelle son ex-épouse, qui vient s'accroupir timidement devant nous :

« — Zoé, commence-t-il.

— Seigneur...

— Le Père me demande si tu as persévéré.

— ?...

— Voici ma réponse. Depuis un an je te surveille : autrefois tu étais une ivrogne, maintenant on ne te voit plus aux fêtes de *Joala;* autrefois tu m'insultais, quand je te grondais, et tu ne passais pas de jour sans me scandaliser par tes disputes avec les autres femmes du village et tes grossières paroles, tandis que, depuis ta conversion, tu es respectueuse ; autrefois, combien de fois t'ai-je battue pour tes infidélités ?

— Plusieurs fois, seigneur.

— Aujourd'hui, je te rends cette justice que tu as une bonne conduite. Je vois que la Religion est puissante : elle t'a changée. Maintenant, écoute : je renouvelle l'engagement que j'ai pris devant le Père à ton égard, et je dis qu'aussi longtemps que tu continueras, tu ne manqueras ni de sorgho dans ta maison ni de vêtements pour te couvrir. »

La pauvre n'avait jamais tant reçu de compliments depuis vingt ans et, ne sachant que répondre, se mit à pleurer. Espérons qu'elle continuera de persévérer, car son exemple peut avoir beaucoup d'influence : elle est la mère du futur chef — la première femme n'ayant

pas d'enfant mâle — et, quoique séparée de son mari, n'en reste pas moins reine pour le peuple.

Décidément, Rafulatsane est de bonne humeur : la conversation étant venue à tomber sur les vieux costumes et les coutumes basutos, il fait appeler un de ses hommes, ordonne d'apporter des boucliers et des assagaies et autres ornements de guerre, puis me donne une représentation de danses guerrières et de simulacres de combats. Je ne croyais pas le vieux bonhomme si agile.

Le temps passe, je vais saluer la reine, — elle aussi une ancienne catholique apostate, que je ne désespère pas de ramener un jour — puis je repars, après en avoir reçu la promesse qu'elle viendrait à notre fête de dimanche. Je passe à la boutique, ma future propriété, dîne avec les marchands et arrive au camp dans la soirée. L'officier anglais — qui y réside, en compagnie d'une dizaine de *policemen* indigènes, afin de surveiller les différentes passes sur la frontière de Natal — m'y reçoit, avec l'amabilité ordinaire des officiers anglais, et m'invite à me reposer quelques jours. J'en profiterai pour visiter les chrétiens des villages environnants ; je ne suis pas fâché non plus de me retrouver en société blanche.

3 mai. — Journée de demi-repos. Ma seule occupation a été de catéchiser les chrétiens et catéchumènes des villages voisins : ils sont là une dizaine — fort peu instruits, car personne ne sait lire parmi eux.

Là encore, il me faudrait un catéchiste ; mais comment faire pour en mettre partout ? mes ressources n'y suffiraient jamais.

Malgré toutes les difficultés, — sans église, sans pasteur, sans autre encouragement que de voir le prêtre deux ou trois fois par an — ils persévèrent, cependant, et même font quelques conquêtes ; mais il leur faut avoir une foi bien solide.

4 mai. — Nous remontons l'Orange, pendant environ deux heures, et arrivons chez Seotsa — où j'ai aussi un embryon de chrétienté. Dimanche, je dois y baptiser les premiers convertis. Pays absolument païen : par extraordinaire, les calvinistes eux-mêmes n'y sont pas

encore installés, — de sorte que nous avons le champ libre de ce côté et que la lutte pourra être circonscrite entre le Catholicisme et le Paganisme. De toute nécessité, il m'y faut fonder une école dans le courant de l'année prochaine. L'ignorance et la grossièreté y sont incroyables et les coutumes les plus païennes en honneur.

A quelques centaines de mètres du village, caché dans le repli d'un vallon, on a construit un *mophato* — dans lequel une vingtaine de jeunes garçons de 14 à 15 ans sont en ce moment sous les rites de la circoncision. De ma hutte, je puis entendre l'écho de leurs chants monotones et sauvages. Vraiment, ici, je n'ai pas de chance : l'année dernière, lors de ma visite, il y avait une bande de jeunes filles soumises aux mêmes pratiques. Chaque matin, je les voyais partir pour les champs et revenir le soir en chantant ou plutôt en hurlant une triste et sauvage mélodie. Le corps tout badigeonné d'un enduit de terre grise, le visage voilé d'une petite natte en jonc à travers laquelle elles peuvent voir suffisamment pour se conduire et dont elles se couvrent en approchant du village, vêtues seulement d'un court jupon de peau, le torse (des seins jusqu'à la ceinture) enveloppé de grosses cordes en herbe, sur leurs épaules une peau de vache ou de mouton, elles ont l'air horrible. Aujourd'hui c'est le tour des garçons : on dirait que le diable veut me rappeler que je suis ici chez lui et qu'il est bien décidé à ne pas se laisser déposséder, — ce qui ne fait qu'augmenter mon grand désir de détruire son empire en ces lieux. Pauvres enfants, comme je les plains, et comme je voudrais bâtir pour eux une école — où ils apprendraient à aimer et servir Dieu, et qui remplacerait ces écoles de corruption !

Tout redit la sauvagerie et le paganisme : les vêtements sont encore à la sauvage, — bien peu d'hommes ont des pantalons, et les femmes, à l'exception des chrétiennes qui sont convenablement vêtues, se contentent d'un jupon souvent en peau et d'une couverture plus ou moins déguenillée. Quant aux petiots, tant qu'ils sont sur le dos de leur mère, ils ont les mêmes vêtements

qu'elle, et, quand ils sont par terre, ils se contentent de leur complet noir naturel.

Evidemment qu'il faudra défricher, avant de récolter ici une abondante moisson ; et ma chrétienté est encore à l'état le plus rudimentaire. J'ai là sept ou huit chrétiens et une quinzaine de catéchumènes — dont sept doivent être baptisés dimanche, et parmi elles la femme du chef Seotsa. Un seul sait lire — un enfant de 12 ou 13 ans — et c'est lui qui leur apprend le catéchisme, sous la haute direction de Marietta, la vieille mère de Seotsa. C'est une vieille chrétienne de la mission du R. P. Aloysius Biard, *O. M. I.*, venue ici depuis deux ans environ ; et c'est elle qui fait l'office de catéchiste. Elle est vieille, ma bonne Marietta : sa tête est blanche et ses jambes de 75 ans ont peine à porter son corps trop rond, mais la langue est restée agile, et elle en a à raconter sur tous les faits qui se sont passés depuis mon dernier voyage. Et, quand elle a fini de raconter, elle a encore assez de salive pour gronder un peu tout le monde, y compris le missionnaire — qui lui promet toujours un catéchiste pour sa bru et un instituteur pour ses enfants, sans jamais le lui donner :

« — Ah ! Père, tu as de la chance d'avoir Marietta ; car qui sonnerait la prière, sans Marietta ? et qui dirait le chapelet, sans Marietta ? et qui gronderait tes jeunes catéchumènes, sans Marietta ? et qui te raconterait toutes leurs faiblesses, sans Marietta ? Mais Marietta est vieille, et Marietta mourra bientôt — sans avoir vu une église bâtie chez son fils. Et ne te figure pas, Père, que ces jeunesses-là auront la foi solide comme Marietta. Ah ! tu verras, quand Marietta ne sera plus là, tu verras que les protestants viendront prendre la place ; et ce sera ta faute.

— Allons, ne te fâche pas, vieille grand'mère : tu sais que je mets un catéchiste d'abord là où il n'y a pas de Marietta à la foi solide pour gronder la jeunesse. Cela prouve que j'ai grande confiance en toi. J'espère que tu ne te feras pas protestante, ou bien que tu ne redeviendras pas païenne d'ici un an.

— Moi protestante, moi païenne : une vieille chrétienne du Père Biard ! Comment peux-tu dire des choses comme celles-là ? Mariette mourra romaine, — aussi vrai que le bon Dieu est Dieu !

— Bon, bon : je sais bien... Autrefois tu faisais de bon *leting:* donne-m'en un verre, car j'ai soif. »

Et nous faisons la paix, en louant son *leting*, et aussi sur la promesse de lui donner un catéchiste l'année prochaine. Mais où le prendrai-je, mon Dieu ? En attendant, commençons la retraite de baptême ; car, si mes pauvres catéchumènes savent la lettre du catéchisme, il y a fort à faire pour les aider à le comprendre.

10 mai. — Comme tous les matins, depuis que je suis ici, je m'éveille au son de deux bruits qui me font mal au cœur.

Du *khotla* m'arrive le son de cette toux particulière, bruyante et écœurante, des fumeurs de chanvre. Accroupis en cercle, malgré le froid du matin, ils se passent de main en main le *kakana* — la maudite pipe au chanvre. Elle se compose d'un long fourneau, ordinairement fait avec une corne de vache, souvent divisé en deux compartiments : dans la partie supérieure brûle le chanvre, et la partie inférieure contient de l'eau. Un très long tuyau en sort : le fumeur aspire l'âcre fumée qui passe à travers l'eau, la garde un certain temps dans la bouche et finit par la rejeter, au milieu de cet accès de toux bruyante dont je parlais tout à l'heure. Il paraît que ceux qui sont habitués à fumer le chanvre ne peuvent plus s'en passer : c'est une passion insurmontable pour eux, — fumer leur donne une excitation factice qui leur permettra de supporter facilement une grande fatigue momentanée, mais aussi les abrutira au bout de peu de temps. Le fumeur de chanvre se reconnaît, à première vue, à sa mine abrutie, à ses yeux mauvais et à sa voix éraillée. Combien finissent par la folie plus ou moins complète, — leur intelligence disparaît très vite, sous l'influence de cette drogue! Presque tous les hommes du village fument ainsi, à l'exemple de leur chef — qui

serait un brave homme sans cela — et ce sera un grand obstacle à la conversion de ces gens.

Et, de plus loin, du fond de la vallée, me parvient aussi l'écho du chant des *bashemane* (garçons sous le rite de la circoncision), triste et odieuse mélodie de la prière à Satan.

La journée commence mal. Mais je me console, en me disant qu'elle finira mieux, — par la prière à Dieu et des cantiques à la louange de sa très sainte Mère. Laissons le diable grogner : le baptême d'aujourd'hui va faire la première brèche à la forteresse qu'il occupe depuis si longtemps, et ce ne sera pas la dernière, car il n'aura pas le dernier mot, — foi de Breton !

Je sors prendre l'air, pendant que Pai, la femme du chef, vient plier les peaux qui m'ont servi de lit et balayer la maison. L'air est vif, car l'hiver commence, et nous sommes ici à environ 7.000 pieds d'altitude : une blanche gelée recouvre la terre, mais le soleil, qui commence à poindre, aura tôt fait de la faire disparaître. Pas l'ombre d'un nuage à l'horizon : la journée sera splendide.

Je rentre, sonne la cloche pour la prière du matin, que tous, païens et chrétiens, disent ensemble — ou plutôt crient de toutes leurs forces au bon Dieu. Puis, je me mets à entendre les confessions des quelques chrétiens — demeurant au loin et qui sont arrivés hier soir. Puis, quand tous ont fini de laver leur âme, je me mets en devoir de faire un autel dehors ; car nulle maison du village ne serait assez grande pour contenir la foule. Mais il faut s'ingénier pour trouver des matériaux, car il n'y a ici ni table ni planche. Je ramasse tout ce que je peux, — une ou deux chaises boiteuses, une vieille petite boîte, mes selles, mes couvertures, — j'assemble le tout le plus solidement possible, et je recouvre le monument avec la plus belle couverture de Marietta. Dessus, je plante ma croix d'Oblat, au milieu de deux chandelles piquées sur ma boîte à thé et ma boîte à café, devant j'étale une peau de vache : c'est fini, — et c'est splendide : tout le monde admire le chef-d'œuvre.

Peu à peu les gens arrivent. Les femmes ont mis leur plus belle couverture, presque tous les hommes ont une culotte, quelques paletots même : il me semble que l'atmosphère est moins païenne. Beaucoup viennent me saluer en arrivant, causent respectueusement, mais je ne sens pas la même sympathie qu'ailleurs ; la plupart de ces gens n'ont jamais été en relations avec les catholiques, n'ont jamais assisté à la prière des Romains et se montrent timides.

Tous regardent l'autel et se demandent ce qu'on va y faire. Marietta est dans son élément, elle leur explique la croix, leur parle du prêtre qui a fait quatre jours de cheval pour venir la voir — elle, Marietta — et baptiser sa bru, qui est la femme du chef. « C'est un blanc, mais c'est un *mossouto;* et puis, il n'a pas encore mangé, car nos prêtres à nous ne craignent pas la famine, et ils ne soignent pas leur ventre avant d'avoir prié Dieu. Et vous allez voir la Messe, — vous, païens basutos, qui ne savez rien, qui n'avez jamais vu une église, — et vous verrez que notre Religion à nous, c'est quelque chose de bien ! »

Les hommes écoutent sans rien dire ; les femmes, accroupies par terre, posent des questions et font de drôles de réflexions, tout en humant une prise de tabac. Vers 10 heures, je commence la Messe, que tous les païens regardent avec admiration : ils n'ont jamais rien vu de si beau. Je leur parle de la sainte Vierge, que je prie de leur ouvrir les yeux.

L'après-midi, baptême solennel : mêmes cérémonies, même attention et mêmes impressions que les dimanches précédents. Je fais une quête, qui me rapporte 30 shillings.

Quand tout est fini et que la foule se disperse, Marietta s'approche des nouveaux chrétiens — restés sans bouger devant l'autel — et leur fait un sermon à son tour, leur recommandant de bien persévérer et de ne pas faire honte à son Eglise, et de bien faire attention, — car ils sont jeunes, et les jeunes gens... Je crois qu'il vaut mieux ne pas vous répéter tout ce qu'elle leur dit des jeunes, car vos oreilles pourraient en être offensées.

Et elle a été jeune, Marietta, — oh ! il y a longtemps ! Elle termine, enfin, par une dernière recommandation — qui ne fut pas la plus mauvaise partie du discours, quoique la plus courte : « Et surtout n'oubliez pas qu'un vrai Romain prend son chapelet pour oreiller. »

Bientôt, tout le monde se rassemble de nouveau, car il y a là, devant *le lapa* de la reine, une peau de vache retournée qui se couvre de morceaux de viande et de pots de bière. Je bénis le festin, tous reçoivent leur part, mangent leur content, boivent aussi — peut-être même un peu plus que je n'aurais voulu, sans trop d'excès tout de même, car je gronderais sérieusement, et Marietta aussi, on le sait. Et, le soir, tout le monde chante des cantiques — jusqu'à ce que je les envoie se coucher, car je vous avoue que j'étais fatigué.

11 mai. — Messe, communion de tous les chrétiens présents, réception de trois nouveaux catéchumènes. Puis, je donne le scapulaire aux nouveaux chrétiens... Et nous remontons à cheval.

Le voyage sera encore long, car il me faut retourner chez Ntaote, descendre le fleuve Orange pour visiter deux petites chrétientés qui commencent à peine, revenir par Lesobeng : j'en ai encore pour un grand mois au moins.

Mais la bonne Mère, qui a protégé si manifestement la première partie du voyage, continuera de veiller sur son missionnaire.

HENRI LEBRETON, *O. M. I.*

---

CONVERSION DU BASUTOLAND. — De l'*Osservatore Romano*, du 17 juin 1920 (1re page, 5e colonne), sous le titre « Dans les Missions — Triomphes de la foi en Afrique », ce consolant alinéa : — Dans le nouveau Vicariat apostolique du Basutoland (Afrique méridionale), durant les seuls onze mois qui ont précédé le 1er août 1919, ont été conférés 3.653 baptêmes, dont 1920 à des païens adultes, et distribuées 144.600 communions ; et il s'y trouvait, à cette date, 10.789 catéchumènes, et 60 écoles avec 5.706 élèves.

# REVUE DES ŒUVRES [1]

## I. — Vicariat des Missions de l'Athabaska, Can.

### A. — Quelques mots d'introduction.

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a, sous la direction miséricordieuse de la divine Providence, produit des fruits de salut dans les différentes Missions qui lui ont été confiées ; dans l'Amérique du Nord, en particulier, c'est une chose évidente qu'elle a été destinée à remplir la fonction de mère — et de mère féconde — pour tout le nord-ouest canadien.

Cependant, qui aurait soupçonné, quand le P. Pierre Aubert et le Fr. Alexandre Taché venaient à la rivière Rouge, que leur présence assurait un avenir si brillant à la civilisation et à l'Eglise catholique ? Leurs débuts ont été bien modestes, — ils ne pensaient qu'à évangéliser quelques tribus sauvages, errant dans un vaste désert — mais ils ont ouvert le chemin aux Oblats qui, depuis, n'ont pas cessé d'y marcher ; et ils ont planté un arbre, qui a prodigieusement grandi et dont les branches s'étendent, aujourd'hui, jusqu'au Pôle nord.

Le Vicariat de l'Athabaska est une branche de cet arbre. Cette branche n'a encore produit que des fruits

(1) Sous cette rubrique, nous publions aujourd'hui trois rapports, préparés et adressés à S. G. Mgr le Supérieur général, à l'occasion du « Chapitre de 1914 ». Bien qu'ils ne soient plus *up-to-date*, ces rapports forment respectivement une page trop intéressante de l'histoire de chacun des Vicariats (ou Provinces) dont ils parlent, pour que nous nous excusions de les faire paraître si tard, — pour des raisons indépendantes de notre volonté, d'ailleurs. Ils seront, du reste, corrigés ou plutôt mis à jour par les rapports qui vont être incessamment présentés au Chapitre de 1920.

bien modestes ; mais, si la sève qui anime l'arbre ne lui manque pas, tout fait prévoir qu'elle ressemblera aux autres branches. Cette sève nécessaire, ce sont les Missionnaires Oblats ; et je soutiens que la Congrégation est obligée de nous en donner et de faire pour l'Athabaska ce qu'elle a fait pour l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba. On m'a dit de chercher des prêtres séculiers. Eh ! que ne dit-on cela aux ordres diocèses organisés et florissants de la Congrégation ? Nous, nous sommes encore des enfants trop petits et trop faibles pour nous passer du lait de notre Mère !

### B. — **Etat des Missions.**

1° *Mission Saint-Bernard.* — Le Vicaire apostolique y réside aujourd'hui, avec le R. P. Dosithée Laferrière, *O. M. I.*, Supérieur, le P. Yves Floc'h, *O. M. I.*, Curé, et le P. Jules Calais, *O. M. I.*, rappelé du lac d'Esturgeon pour cause de maladie. Les FF. Augustin Dumas, Nicolas Laurent et André Debs, *O. M. I.*, y travaillent de leur mieux. Couvent des Sœurs de la Providence, avec une école de plus de 120 enfants — dont quelques-uns seulement sont externes. Hôpital tenu par les mêmes Religieuses. Ville naissante, nommée Grouard — ce qui ne lui donnera jamais une importance considérable : cependant, elle compte déjà 1.700 habitants, population mêlée de Canadiens-Français, d'Anglais, de métis, etc. On doit prêcher, chaque dimanche, en trois langues.

*a*) *Mission Saint-Antoine.* — Ancienne mission, desservie par le R. P. Laferrière. Les FF. Jean Lecreff (1) et Joseph Kerhervé, *O. M. I.*, y demeurent et prennent soin de la ferme — la plus belle du pays et propriété de la Congrégation.

*b*) *Mission Saint-Benoît.* — De Saint-Bernard un Père va visiter Saint-Benoît, ou le Poisson Blanc, et pousse, quand il le peut, une course d'une centaine de

(1) Mort en 1919 (Voir *Missions*, décembre 1919, page 410

milles vers le nord, où quelques familles sont dispersées, et jusqu'à *Prairie River*, colonie de blancs et de métis.

2° *Mission Saint-Bruno*, — qui dépendait naguère de Saint-Bernard, d'où l'on se rendait, à des époques assez irrégulières, aux Réserves sauvages. Nous avons été obligés d'y bâtir une école — confiée aux Sœurs de la Providence. Le gouvernement nous autorisa à y recevoir, d'abord, 25 enfants sauvages comme pensionnaires, et puis, après maintes démarches, 40 et, enfin, 50 enfants — qui ont ainsi le bonheur d'y jouir de tous les avantages d'une éducation chrétienne. C'est le R. P. Edouard Pétour, *O. M. I.*, qui est actuellement chargé de cette mission. Il a pour compagnon le P. Joseph Dupin, *O. M. I.*, — vétéran infirme et en retraite (1) — et le Fr. Jean Pollet, *O. M. I.* Et il a les trois réserves de Mustus, de Kinuseu et de la rivière du Cygne sous sa dépendance, — ce qui lui occasionne de nombreux voyages.

3° *Mission Saint-Célestin*, — à Sawridge. (J'ai, par erreur, donné le nom de Saint-Constant à ce poste, dans le résumé que j'ai envoyé précédemment au rédacteur du *Personnel*.) Un Père de Saint-Bernard, jusqu'à présent, se rendait là, pour s'occuper des sauvages et des métis qui s'y trouvent. Mais les blancs s'y sont établis, et il nous faut en faire une résidence — confiée au R. P. Cyprien Batie, *O. M. I.*, qui doit, en outre, visiter *Mirror Landing* et les familles échelonnées le long de la rivière Athabaska, de la Petite Rivière des Esclaves et sur les bords orientaux du lac du même nom. — Le chemin de fer d'Edmonton à Dunvegan arrive maintenant à Sawridge.

4° *Mission Saint-Jean-Baptiste*, — à Falher. C'est là que nous dirigeons les colons canadiens-français que nous amène le R. P. Henri Giroux, *O. M. I.* Nous espérons y voir bientôt une paroisse florissante ; mais, pour le quart d'heure, tout y est à créer. Le R. P. Jean Dréau,

(1) Le P. Dupin est mort, le 12 mars 1920, à l'âge de 80 ans, dont 53 de vie religieuse.

*O. M. I.*, qui demeure là, n'a pas encore où se mettre à l'abri de la pluie — qui y tombe abondamment.

5º *Mission Saint-François Xavier*, — au lac Esturgeon. Mission sauvage, dont le R. P. Paul Serrand, *O. M. I.*, est le directeur, depuis que le P. Calais a dû la quitter. Je lui ai envoyé le P. Joseph Wagner, *O. M. I.*, pour compagnon. Ce dernier, tout en étudiant le cris, doit, de temps en temps, visiter les colons allemands — dispersés dans la Grande Prairie. Le Fr. Laurent Michel, *O. M. I.*, y est seul, et aurait besoin d'un ou de deux confrères. Il y a là un couvent de Sœurs de la Providence, avec une école.

6º *Mission Saint-Vincent Ferrier*, — Grande Prairie, résidence des RR. PP. Alexandre Josse et René Hautin, *O. M. I.*, et du Fr. Hervé Huitric, *O. M. I.* Il y a cinq ans, des sauvages castors et des métis iroquois ou cris se promenaient en maîtres dans cette grande Prairie ; mais, hélas ! ils en sont, maintenant, presque tous bannis. Une foule d'étrangers, en grande majorité hostiles à notre Foi, ont envahi ces belles contrées. On dirait que toutes les sectes s'y sont donné rendez-vous, — Anglicans, Méthodistes, Presbytériens, Baptistes, *Seventh Adventists*, *Christian Scientists*, etc. Quelques catholiques s'y établissent aussi, cependant, et les Pères ont à desservir plusieurs localités, outre Saint-Vincent, qui est comme la paroisse centrale : ils doivent aller, à tour de rôle, à Saskatoon Lake, à Smoky River, à Buffalo Lake, à Prairie Pouce-Coupé, etc. On me dit qu'un bon noyau de Canadiens et d'Irlandais catholiques se trouvent désormais à Prairie Pouce-Coupé et demandent un Père !...

7º *Mission Saint-Joseph*, — à Spirit River, résidence confiée au R. P. Louis Girard, *O. M. I.*, et établie d'abord pour le service des métis et sauvages cris et castors. Des blancs de différentes nationalités y sont arrivés, depuis, — Américains protestants surtout, mais on y rencontre aussi quelques catholiques allemands et même des Français de France ! Le cher P. Girard est là tout seul. L'année dernière, je lui avais envoyé un jeune Frère

convers, qui n'a pas persévéré, — et je n'en ai point d'autre à lui donner pour le remplacer.

c-d) *Mission Saint-Charles*, à Dunvegan, et *Mission Saint-Jean*, Hudson's Hope. — Postes inoccupés, malgré la présence des sauvages que nous y avons baptisés, jadis, et malgré le grand nombre des colons qui s'y installent et parmi lesquels il y a un certain nombre de catholiques. L'an passé, aucun de nous n'a pu visiter ces endroits ! Cette année, Mgr Joussard y est allé et y a fait une mission fructueuse, — plus de cinquante baptêmes. Il y faudrait un Père !...

8° *Mission Saint-Boniface*, — à Friedenstal, nouvelle résidence au milieu de colons allemands catholiques. Ces braves gens m'avaient demandé un Père parlant leur langue. Je n'avais que le R. P. Antoine Bichler, *O. M. I.*, alors au Fond du lac Athabaska. Je le fis venir à Saint-Augustin, et avertis les Allemands que le Père se bornerait à les visiter de temps à autre, — jusqu'à ce qu'on lui eût bâti une maison convenable. Malgré cela, le P. Bichler voulut se fixer prématurément au milieu de ses ouailles, — ce qui fut cause de bien des désagréments, de part et d'autre, car on n'improvise pas un établissement dans un pays où presque tous les matériaux doivent être importés de loin. Le P. Bichler tomba malade, et fut remplacé par le R. P. Lucien Croisé, *O. M. I.*, — qui vient de se bâtir une maison, où non seulement il s'est installé lui-même mais où il peut encore réunir les catholiques pour l'office du dimanche. La plupart des colons parlent l'anglais, et le P. Croisé aussi ; mais un bon nombre de familles, cependant, ne connaissent que l'allemand, et j'ai été heureux de pouvoir accéder à leurs instantes prières en leur envoyant le P. Guillaume Ebert, *O. M. I.*, — récemment arrivé dans le Vicariat, avec le P. Wagner. D'ailleurs, de nouveaux colons suivent leurs devanciers, et les Pères ont à visiter plusieurs localités à plusieurs milles à la ronde.

9° *Mission Saint-Augustin*, — Peace River Crossing. Le R. P. Arsène Alac, *O. M. I.*, en est le directeur, — succédant au bon P. François Le Serrec, *O. M. I.*, qui

l'aide de son mieux, ainsi que les chers FF. Joseph Milsent, Gustave Teillet, Jean Mathys et Joseph Eiseman, *O. M. I.* Les Sœurs de la Providence y ont un couvent et une école florissante. La mission possède un moulin à farine et une scierie à vapeur, ainsi que des champs vastes et fertiles : cela sert à faire vivre tout le personnel — Pères, Frères, Sœurs, enfants, etc. — et fournit encore des provisions à d'autres postes. D'abord bâtie pour les métis et sauvages cris et castors, l'église y est aujourd'hui trop petite, car, parmi les colons qui envahissent le pays, se trouvent un certain nombre de catholiques.

*e*) A huit milles de Saint-Augustin, en descendant la rivière la Paix, à *Peace River Crossing*, une ville vient d'éclore, comme un champignon, et se développe de jour en jour. Le chemin de fer va y arriver, peut-être, l'année prochaine ! — Il y a longtemps que j'avais pris des mesures pour y faire construire une chapelle. Des circonstances fâcheuses ont contrarié mes plans ; et, au lieu d'une terre que l'on eût pu avoir pour rien, j'ai été obligé, ce printemps, de payer 2.000 dollars pour deux maigres lots de ville, dont le prix, sur le marché, était 3.400 dollars, — ce qui vous donne une idée du progrès inimaginable dont nous sommes victimes !

10° *Mission Saint-Henri,* — Fort Vermillon. S. G. Monseigneur Joussard y demeurait, l'hiver dernier, avec le P. Alphonse Rault, *O. M. I.*, et les FF. Vincent Crofmat, Jean Wagner, Jules Nicol, *O. M. I.* Les Sœurs de la Providence avaient là un beau couvent, — avec école-pensionnat et abri pour vieilles ou infirmes. Mgr Joussard avait employé bien des années à préparer les matériaux de ce couvent, et il l'avait vu bâtir. Nous étions tous fiers de le voir se dresser sur les bords de la rivière la Paix ; les étrangers l'admiraient comme la plus belle construction de ce pays ; 70 enfants, — cris, castors, esclaves, métis et blancs — y recevaient une éducation chrétienne. Le bon Dieu nous l'avait donné ; le 16 mars dernier, il nous l'a enlevé, en permettant au feu de le

détruire. Heureusement que personne n'a péri dans les flammes. Que le saint Nom de Dieu soit béni !

*f-j)* A Saint-Henri se rattachent : — *f) Saint-Louis*, situé en face, de l'autre bord de la rivière ; *g) Saint-Edouard*, à 150 milles au nord-ouest, sur la rivière au Foin ; *h) le Sacré-Cœur*, à la petite rivière Rouge, au-dessous des chutes de la rivière la Paix ; *i) Saint-Michel*, à 60 milles, en remontant cette rivière, c'est-à-dire à la pointe Carcajou ; *j)* joignez-y un poste éloigné de deux jours de marche, dans de belles prairies, et, sur la rivière au Huard, à une distance respectable encore, les campements des Cris. Il faudrait trois Pères à cette Mission, — dont voici à peu près la surface. Prenez Saint-Henri pour centre, puis un rayon de 50 lieues françaises, et tracez une circonférence : le territoire compris dans ce cercle forme la paroisse, — territoire coupé de cours d'eau, de forêts, de montagnes, de vastes prairies et de marécages. Les sauvages, presque tous encore nomades, ont de l'espace pour chasser ; les métis bâtissent, cultivent, élèvent quelques troupeaux ; et des blancs arrivent, qui feront de l'élevage ou de la culture sur une rande échelle.

11° *Mission de la Nativité*, — au lac Athabaska. Le R. P. Joseph Le Treste, *O. M. I.*, en est le supérieur, en place du R. P. Louis Le Doussal, *O. M. I.*, affligé de 80 ans et de plusieurs autres infirmités. Le P. Alfred de Chambeuil, *O. M. I.*, y travaille aussi avec zèle, depuis longtemps ; et les FF. Hermas Charbonneau, François Hémon, Rodolphe Courteille et Louis Crenn, *O. M. I.*, y font tous les métiers, — aidés de deux jeunes novices bretons, qui y prennent des leçons de vie religieuse et apostolique. Les Sœurs Grises y ont un grand couvent, avec école-pensionnat. Les métis, les Montagnais et les Cris composent l'immense majorité de la population, et sont catholiques : mais on m'annonce que l'évêque anglican du Mackenzie quitte son diocèse et vient établir son siège sur les bords du lac Athabaska. Nos Pères avaient, pourtant, assez de besogne pour desservir leur vaste paroisse ! Quels voyages, longs et souvent dangereux,

ne font-ils pas, afin de visiter les malades ou les mourants !

12° *Mission Sainte-Marie*, — à Smith Landing. A la demande de Mgr Breynat, j'ai fait un arrangement au sujet de ce poste, et je lui en laisse la charge — pour un temps indéterminé.

13° *Mission Notre-Dame des Sept-Douleurs*, — Fond du Lac. Le R. P. Jean Riou, *O. M. I.*, en a la charge. Il avait pour compagnon le P. Désiré Bocquené, *O. M. I.*, — que j'ai appelé à la Mission Saint-Henri, afin d'en être le directeur. J'ai donné l'ordre : a-t-il été reçu, le Père B. vit-il encore, ou pourra-t-il se rendre à mon appel ? Il y a bientôt quatre mois que j'ai envoyé l'obédience, et je n'ai reçu aucune réponse (1) ! Cela ne me surprend pas, mais ailleurs on s'imagine peut-être des conditions plus faciles. Par exemple, ce que j'ai dit de l'étendue de la mission Saint-Henri est également vrai de l'étendue de celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs : prenez un centre, puis un rayon de 50 lieues, et tracez un cercle, — et tout le territoire dépendant de la mission du Fond du lac n'y sera pas enfermé ! Pays de rochers, de lacs, de rivières, de terres stériles, — *barren grounds*, disent les Anglais — habité par les Mangeurs-de-Caribous, tous bons chrétiens.

14° *Mission Saint-Julien*, du Fort Mackay, et *Mission Saint-Jean-Baptiste*, au Fort Mac-Murray. — Le R. Père Adolphe Laffont, *O. M. I.*, est le missionnaire des sauvages montagnais et cris, des métis et même des blancs qui s'établissent dans ces parages — où le pétrole, l'asphalte, le bitume, etc., ont décidé le gouvernement à ouvrir un chemin de fer jusqu'au fort Mac-Murray. Déjà une ville y prend naissance.

15° *Mission Saint-Martin*, — au lac Wabaskaw. Le R. P. Joseph Habay, *O. M. I.*, — avec le P. Edouard Jaslier, *O. M. I.*, et les FF. John. Behan, Joseph Leroux et Michel Mathis, *O. M. I.*, — dessert cette mission, la

(1) Le P. Bocquené est, Dieu merci, toujours en vie : après avoir servi son pays, durant la guerre, il vient de rentrer chez Mgr Grouard, plein de zèle et de... santé.

plus difficile du Vicariat. D'abord, elle est presque inabordable en été ; mais, en hiver, quand tout est gelé, on peut y passer assez facilement. Là aussi, pour vous donner une idée de l'immensité du pays, vous pouvez, avec un rayon de 50 lieues, tracer une circonférence — et vous aurez la paroisse de Saint-Martin ! Seulement, ce n'est plus comme au fort Vermillon, où vous trouvez de vastes prairies et de belles forêts. Ce n'est, cependant, pas non plus comme au Fond du lac Athabaska, où la terre cultivable fait défaut. A Saint-Martin, il y a surtout des lacs, — une douzaine, au moins — assez considérables et poissonneux, éloignés les uns des autres, parfois reliés entre eux par quelque rivière ou séparés par une forêt, une montagne ou des marécages. En été, le missionnaire visite les familles établies sur le bord de ces lacs, en canot et faisant maint portage, et, en hiver, il se sert de la raquette et des chiens : chaque voyage demande au moins un mois et souvent plus. Les sauvages cris ne sont pas encore tous convertis, — une mission protestante nous y dispute le terrain — mais on peut espérer que la Religion catholique triomphera de ses adversaires, car déjà, grâce à l'école tenue par les Sœurs de la Providence et grâce au zèle infatigable des Pères, nos ennemis battent en retraite sur toute la ligne.

J'ai mentionné le Fr. Leroux comme étant à Saint-Martin. En réalité, je ne sais pas s'il s'y trouve, — je lui ai donné l'ordre, il y a fort longtemps, de venir au secours du P. Habay, mais je ne sais pas si son obédience lui est parvenue. Le Fr. Leroux est un pêcheur émérite, et il rendra d'immenses services à Saint-Martin. J'ai nommé également le Fr. Michel Mathis ; mais il doit quitter le Lac Wabaskaw, où je l'avais envoyé construire une nouvelle bâtisse pour le couvent, et nous l'attendons au petit lac des Esclaves, où il va venir donner un coup de main au cher Fr. Dumas — occupé, lui aussi, à agrandir le couvent de Saint-Bruno... Que ces bons Frères nous sont donc précieux ! Je ne puis assez leur témoigner mon affectueuse reconnaissance pour leur admirable dévouement et l'efficacité de leur concours dans les missions de l'Athabaska.

### C. — « Rogate Dominum Messis... »

Comme conclusion pratique de ce rapport, je demande de nouveaux Pères et Frères. Il y a des postes à occuper, — surtout à Prairie Pouce-Coupé, à Hudson's Hope et au haut de la rivière la Paix — si nous voulons sauvegarder les intérêts de l'Eglise dans ce pays, et il n'y a pas à retarder plus longtemps, car ce serait compromettre l'avenir et le mal serait peut-être irréparable !...

Nous avons eu, dernièrement, l'avantage d'une visite canonique, dont nous devons remercier Monseigneur notre Révérendissime Père général — et celui qui l'a faite, le R. P. William Murphy, *O. M. I.* J'avoue que je fus d'abord inquiet au sujet du long et pénible voyage que ce cher Père allait entreprendre : sa constitution physique et ses longues habitudes de vie intellectuelle intense ne me semblaient pas une garantie suffisante de succès, au point de vue matériel, et je craignais de le voir tomber malade en route. Dieu merci, son courage l'a fait triompher des obstacles, et il a pu sortir du Vicariat dans un état de santé apparemment parfaite... Au point de vue religieux je n'ai qu'un mot à dire : *Pertransiit benefaciendo*. — et tous nos Pères et Frères sont d'accord là-dessus. Le R. P. Visiteur a été frappé du mouvement de colonisation dont ce pays est le théâtre : et il a insisté sur l'obligation qu'ont les missionnaires de se préparer par l'étude au rôle qu'ils devront remplir désormais. Et ceci est très juste... Nous sommes donc en état de transformation, de transition : la civilisation nous envahit, — il faut s'y résigner ! Mais faut-il dire adieu à l'ancien idéal qu'on avait ici du Missionnaire du Nord, — idéal réalisé par Mgr Taché, Mgr Grandin, Mgr Faraud et Mgr Clut, *O. M. I.*, etc., et non seulement par les Oblats du Nord-Ouest, mais par tous les vrais missionnaires de tous les pays, en remontant jusqu'aux Apôtres inclusivement, — idéal dans lequel l'étude et la prière occupent, sans doute, la plus grande place, mais d'où le travail des mains n'est pas exclu, tant s'en faut ? Non, je ne crois

pas qu'on puisse encore reléguer ce genre de vie au rang des souvenirs historiques, du moins dans la plupart de nos missions ; car presque tous nos Pères sont dans la nécessité physique et morale de s'occuper de travaux matériels et de payer de leurs personnes, — ce qu'ils font généralement, du reste, avec une abnégation souvent très méritoire. Bien souvent, ils seraient heureux d'avoir un bon Frère, qui vînt les délivrer de ces préoccupations terrestres ; mais, quand il n'y en a point, il faut bien qu'ils pratiquent un peu tous les métiers, — cuisinier, charpentier, bûcheron, pêcheur, jardinier, etc., — suivant l'adage : *Primum vivere, deinde philosophare...*

Je termine ce rapport, en renouvelant ma prière : *Ut in messem tuam mittas operarios secundum cor tuum, te rogamus, audi nos !* Et j'entends le bon Dieu qui me répond : « Adresse-toi à ta Congrégation, là tu trouveras les secours dont tu as besoin pour faire mon œuvre dans l'Athabaska ! » *Fiat, fiat !*

† Emile Grouard, *O. M. I.*,
*Vicaire apostolique d'Athabaska.*

## II. — Deuxième Province des Etats-Unis, Tex.

### A. — Chiffres et progrès.

1° *Personnel.* — Le dernier rapport de la deuxième Province des Etats-Unis date de l'année 1906, — deux ans après l'érection de la Province. Elle comptait alors 50 Pères, 16 Frères convers et 8 Frères scolastiques, — 5 Maisons et 10 Résidences.

Depuis lors, sont morts 6 Pères, 2 Frères convers et 1 Frère scolastique, — et ont été supprimées la Maison de Puebla et les deux Résidences de Sainte-Hedwige et de Beeville.

Actuellement, il y a, appartenant à la Province, 67 Pères, qui peuvent se répartir comme il suit : — Profes-

seurs au juniorat et au scolasticat, 7 ; employés au noviciat, 2 ; résidant à la Maison provinciale, 2 ; malades, 4 ; activement employés au ministère, 52. De plus, nous avons : — 2 Pères scolastiques ; 11 Frères scolastiques ; 10 Frères convers. Soit, en tout, 90 Oblats, auxquels nous pouvons ajouter 7 novices et 53 junioristes. — Depuis 1906, 8 Oblats, dont 4 Frères convers, ont été admis aux vœux perpétuels et 23 Oblats ont été ordonnés prêtres.

2° *Formation.* — Le juniorat, établi en 1905, a déjà donné 8 novices profès. Il avait, à la fin de juin 1914, 53 élèves — dont 9 ont commencé leur noviciat le 15 août dernier.

Le noviciat a été construit, il y a deux ans, sur les bords du Rio Grande, à La Lomita.

Du scolasticat, depuis 1906, sont sortis 21 prêtres ; il compte, actuellement, 2 Pères scolastiques et 11 Frères. Il occupe le même bâtiment que le juniorat à San-Antonio et la même Maison d'été à Port-Lavaca, près du golfe du Mexique.

3° *Missions.* — Le nombre des églises paroissiales desservies par nos Pères en 1910 était de 10, — bâties depuis, 11, — total : 21.

Le nombre des chapelles, visitées au moins une fois par mois en 1906, était de 39, — bâties depuis, 41 — total : 80.

Le nombre des écoles catholiques dans nos paroisses et missions en 1906 était de 2, — bâties depuis, 25, — total : 27. Ces écoles sont fréquentées par environ 5.000 enfants et sont maintenues, en partie, par un fonds spécial dont l'administration est confiée aux Oblats de la Province.

4° *Secours.* — *The Catholic Church Extension Society* — fondée il y a huit ans, pour venir en aide aux missions pauvres aux Etats-Unis — a, depuis lors, bâti plus de 600 chapelles et distribué plus de 5.500.000 francs.

Les Oblats du Texas ont été particulièrement favorisés par cette société, — la première demande de secours, pour bâtir une chapelle est venue d'Uvalde, l'une de nos

missions. Plus de 50 de nos chapelles ont été bâties en partie ou réparées avec son assistance ; elle nous a aussi obtenu des sommes considérables pour bâtir ou soutenir nos écoles. Elle nous a envoyé, de plus, des secours importants en meubles d'église : il n'est peut-être pas une de nos chapelles où on ne trouve soit un autel, soit des ornements, etc., provenant de l'*Extension.*

A tous ces dons, l'*Extension* a ajouté celui, grandement apprécié, d'une « Chapelle roulante ». Le *Motor-Chapel* Saint-Pierre, mis à notre disposition en 1913, a visité un grand nombre de *Ranches*, le long de la rivière, de Brownsville à Roma, — et il en est résulté un bien considérable. Il a été remplacé cette année par le *Motor-Chapel* Saint-Joseph — moins lourd et mieux adapté à la condition de nos chemins.

### B. — **Détail des Œuvres.**

Les nouveaux centres de missions, acceptés depuis 1906, sont : Stanton, Brownwood, Ballinger, Houston et Metepec (Mexique). Treize Pères y sont employés.

1° *Missions mexicaines au Texas.* — Nous évaluons à 90.000 environ le nombre des âmes confiées ici à la Congrégation ; et 34 Pères sont employés à ce ministère, — soit dans des paroisses, soit à la visite des chapelles, soit à la visite des Ranches.

Les principales paroisses sont : Brownsville, Eagle-Pass, Del Rio, Mission, Roma, Rio Grande City, Houston, Uvalde, Mercedes et San-Benito. Les deux dernières sont mixtes. — Elles ont toutes une école.

Les chapelles sont visitées régulièrement chaque mois, un dimanche fixe. Outre celles de la frontière mexicaine, qui sont de beaucoup les plus nombreuses, il y a une série de chapelles dans la vallée de la rivière Pecos et aussi celles qui dépendent de la Résidence d'Uvalde et des Maisons d'Eagle-Pass et de Houston. Il y a une école catholique attachée à 17 de ces chapelles.

Les Ranches sont disséminés le long du Rio Grande, sur

une longueur d'environ 150 milles et sur une profondeur d'environ 90 milles.

Les Pères, chargés de la visite des chapelles et des Ranches, sont presque continuellement en voyage et ont à faire de nombreux sacrifices de toutes sortes — que l'indifférence et parfois l'opposition de leurs ouailles rendent encore plus pénibles. Dans bien des endroits, le ministère consiste seulement à baptiser et à marier.

2° *Missions mexicaines au Mexique* (1). — *a*) L'église de San-Jeronimo — située à cinq minutes de marche de la cathédrale de Mexico, dans un quartier pauvre — attire une foule considérable. Le confessionnal, la chaire, les catéchismes et le soin des confréries et sociétés tiennent très occupés les quatre Pères desservants. Il s'y fait des démonstrations grandioses, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur et de celle de l'Immaculée Conception. Le bien qui s'y fait, depuis que nos Pères en ont la charge, ne pourrait que difficilement être apprécié.

*b*) Metepec est une paroisse du diocèse de Tulancingo, située à l'ouest de Mexico et distante de cette ville d'à peu près 70 milles. Après la fermeture du collège de Puebla, trois Pères y furent envoyés, sur les pressantes instances du digne évêque — qui a charge d'un diocèse qui compte plus d'un million d'âmes et seulement une centaine de prêtres. De la Mission de Metepec dépendent plusieurs chapelles — assez distantes les unes des autres. Chacun des Pères dit trois messes chaque dimanche, selon la coutume mexicaine ; et ils ne cessent de prêcher des missions aux différentes peuplades de leur district, — peuples fort ignorants, en général, mais bien disposés et dociles. Si notre nombre n'était pas si restreint et si la paix régnait au Mexique, nous pourrions établir de magnifiques Missions dans cette partie du pays.

3° *Missions américaines.* — Les églises paroissiales sont : Sainte-Marie à San-Antonio, le Sacré-Cœur à

(1) La révolution, qui sévit depuis si longtemps au Mexique, a obligé nos Pères à abandonner, au moins momentanément, ces deux Missions de San-Jeronimo et de Metepec.

Brownsville, Mission, Houston, Stanton, Brownwood, Ballinger, Eagle-Pass, Del Rio et Uvalde.

*a*) Sainte-Marie, à San-Antonio — la paroisse la plus en vue de la ville — est la paroisse modèle du sud-ouest des Etats-Unis, à cause de la ferveur et de la générosité de ses fidèles, à cause du zèle infatigable et intelligent des quatre Oblats qui la desservent, et à cause des nombreux moyens de sanctification qui y sont mis à la portée de tous. Les principaux moyens de sanctification sont : — la prière, chaque soir ; tous les vendredis de l'année et tous les jours de carême, le chemin de la croix, à 3 heures ; chaque dimanche, une messe avec sermon, à toutes les heures, de 5 à 11 heures ; six ou sept neuvaines publiques au cours de l'année ; deux retraites prêchées, l'une préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception et l'autre préparatoire à la fête de l'Assomption ; une mission pendant le carême, suivie d'une semaine de prédication aux non-catholiques ; enfin, pendant le carême, il y a de plus chaque jour, à midi et demi, un sermon de dix minutes, suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement, pour les hommes d'affaires, employés de bureaux et de magasins. — L'école paroissiale est fréquentée par près de 400 enfants. Outre les salles de classe et les appartements des Religieuses institutrices, elle contient un hall très spacieux pour les réunions de paroisse, une bibliothèque paroissiale, une salle de repos pour dames, une crèche où deux *nurses* prennent soin des bébés, — pendant que leurs mères sont à l'église — et enfin une salle à manger où le déjeuner est servi gratis, chaque matin, aux enfants de l'école qui ont reçu la sainte Communion et, le dimanche, aux membres des Sociétés qui communient en corps.

*b*) Houston. L'Evêque de Galveston nous a rappelés dans son diocèse, — où les Oblats avaient commencé leur ministère dans le sud des Etats-Unis, voilà plus de 60 ans — et nous a donné canoniquement, dans la banlieue de Houston, ville d'à peu près 100.000 âmes, un territoire de neuf milles carrés. Une paroisse y est en formation. Nous avons là, au centre même de notre terri-

toire, un bel emplacement — sur lequel sont déjà bâties une église provisoire, une maison pour dix Pères et une école fréquentée par 125 enfants, avec de l'espace pour la future église. — Houston est pour nous un poste de grand avenir : avant dix ans, cette maison devrait être la plus importante et la plus florissante de la Province.

Des séries de chapelles de langue anglaise — dépendant d'Uvalde, Houston, Brady, Brownwood, Stanton et Ballinger — sont visitées chaque mois par les Pères.

Ces quatre dernières missions, situées au centre-ouest du Texas, ont une étendue immense, — 25 comtés — où il n'y a que bien peu de catholiques, dispersés du reste parmi des populations hostiles et pleines de préjugés. Les Pères, à leur arrivée, ont été en général mal reçus et ensuite à peine tolérés. Leur prudence et leur zèle leur ont conquis une place ; mais que de temps il faudra pour faire impression sur ces populations et pour déterminer un courant de conversions !

4° *Missions allemandes.* — Nous dirigeons, à Dallas, une église pour la population de langue allemande, — à peu près 100 familles — et y rencontrons, de la part du peuple et du clergé, toutes les difficultés inhérentes aux églises nationales, dans les Etats-Unis. 400 enfants fréquentent l'école qui en dépend.

5° *Missions italiennes.* — Les Pères de Houston visitent deux colonies italiennes, — l'une de 150 familles, à Dickinson, et l'autre de 90 familles, à Little-York. Ces gens n'ont pas encore compris qu'aux Etats-Unis le prêtre doit être maintenu par les fidèles et qu'il a tout à dire en ce qui concerne le temporel comme le spirituel de son église. De là des difficultés — qui finiront par s'arranger, grâce à l'appui que l'évêque donne au Père missionnaire (1).

(1) Ce rapport, datant de 1914, ne peut nécessairement rien dire de la récente installation de nos Pères à l'église italienne de Sainte-Marie, à la Nouvelle-Orléans, — église que S. G. Mgr John Shaw, l'éminent Archevêque de cette ville, vient de leur confier, l'an dernier, en même temps du reste que sa cathédrale. (Voir *Missions*, juin 1919, page 57.)

6° *Missions bohémiennes.* — Environ 300 familles bohémiennes — dont la plupart sont groupées aux trois centres et les autres dispersées dans de vastes plaines — sont sous la direction de l'un de nos Pères. Ce Père fait là un grand bien ; mais ce poste n'a pas d'avenir.

7° *Pénitenciers du Texas.* — Les condamnés aux travaux forcés, au Texas, sont groupés dans deux pénitenciers — Huntsville et Rusk — et dans six fermes appartenant à l'Etat. Deux Pères de Houston les visitent assidûment et, au dire des Directeurs (protestants) eux-mêmes, y font un bien considérable. La visite du missionnaire est une fête pour tous, catholiques et autres ; l'assistance aux offices, messes et sermons, est toujours nombreuse ; la Ligue du Sacré-Cœur y est florissante ; et il y a déjà eu quelques conversions du protestantisme, et d'autres se préparent.

8° *Missions et retraites.* — Nous n'avons pas de corps de Missionnaires : nos œuvres réclament toutes les forces de notre personnel et, de fait, en demanderaient bien davantage. Nos seules églises et chapelles occuperaient facilement six Missionnaires, — quatre de langue espagnole et deux de langue anglaise — pendant neuf mois de l'année. Cependant, quelques Missionnaires, détachés de leurs paroisses pendant quelques semaines, ont donné 21 missions et retraites dans nos églises de langue espagnole.

### C. — **Difficultés et consolations.**

1° *Recrutement des vocations.* — A l'heure actuelle, nous dépendons de notre juniorat pour le recrutement de nos sujets ; et les junioristes sont difficiles à trouver au Texas. Nous en faisons venir de France, d'Irlande, d'Allemagne, du Canada et des Etats du nord ; et ils sont entièrement aux frais de la Province, — ce qui limite nécessairement leur nombre.

2° *L'isolement.* — Neuf résidences ne comptent que deux Pères — dont l'un ou l'autre est, presque continuellement, absent pour les besoins du ministère. Six résidences n'ont qu'un Père.

3° *Le surcroît de travail* tient, trop longtemps et trop fréquemment, les Pères absents de leurs Maisons ; et l'observance de la Règle et l'étude en souffrent nécessairement. Le nombre de nos églises et chapelles a augmenté depuis 1906 de plus de 100 % et le personnel de 34 % seulement. De là la prodigieuse activité que doivent déployer les Missionnaires et le besoin urgent de renforts.

4° *La pauvreté des Missions.* — Sans l'aide providentielle que nous a si gracieusement donnée l'*Extension*, nos Missions seraient restées à peu près stationnaires. Le Mexicain ne comprend pas que le prêtre doit vivre et que ses contributions sont nécessaires pour bâtir chapelles et écoles et pour les maintenir. Certains de nos Missionnaires ne peuvent même pas payer les taxes générales.

5° *Esprit religieux.* — En revanche, la piété et le meilleur esprit règnent dans nos Maisons de formation : nos juniorat, noviciat et scolasticat pourraient, sans désavantage, soutenir la comparaison avec ceux des autres Provinces — plus anciennes et plus avantagées. Et je dois à la vérité d'en dire autant de nos Maisons et Résidences : en général, tous nos Pères sont bons religieux, saints prêtres et zélés missionnaires, et, s'il y a parfois écart en quelque point de la Règle, il n'y a pas mauvaise volonté, ni parti pris, mais oubli. Nos retraites générales — qui, chaque année, les réunissent à peu près tous au scolasticat — sont pour beaucoup dans cet état si satisfaisant, en même temps qu'elles affermissent la charité fraternelle. Quant à nos Frères convers, ils sont très peu nombreux mais rendent d'excellents services, et sont tous des modèles de régularité.

5° *Conclusion.* — Le Texas mesure 265.000 milles carrés, divisés en 250 Comtés, et il est grand une fois et demie comme l'Allemagne. Les Oblats ont la charge exclusive de 60 comtés, — soit du quart du Texas. Sans doute, le pays n'est pas développé, surtout au point de vue catholique, mais il fait de grands progrès chaque année ; et la Congrégation devrait y croître dans la même proportion,

afin de ne pas perdre les positions qu'elle y occupe et qui, plus tard, — je devrais dire : bientôt — exigeront des centaines d'ouvriers évangéliques.

Albert Antoine, *O. M. I.*

## III. — Vicariat des Missions de Natal, S. A.

### A. — Œuvres et ouvriers.

Les œuvres, au Vicariat de Natal, sont multiples, — à raison de la multiplicité des races qui réclament l'attention des Missionnaires.

Ce sont : d'abord les Européens, puis les Indigènes, puis les Indiens, puis enfin les « Gens de couleur » — résultat du mélange des races. Cette dernière catégorie se subdivise encore, car il faut distinguer entre les Métis sud-africains et les Créoles de l'île Maurice. Ceux-ci parlent français ou, du moins, un patois français.

Vu le sentiment d'antipathie qui divise profondément ces différentes races, il est absolument impossible de les rapprocher, et, vu les différences de langue, il est également impossible de leur donner le même prêtre.

Donc, il y a des œuvres (églises, écoles, hôpitaux, orphelinats, etc.) pour les Blancs, — pour les Indigènes, — pour les Indiens, — pour les Mauriciens, — et pour les Métis...

Les Oblats ne sont, d'ailleurs, pas les seuls à travailler dans le Vicariat. Depuis vingt-sept ans, ils sont aidés dans leur tâche par les Pères Missionnaires de Marianhill, — autrefois Trappistes de Marianhill — qui s'occupent exclusivement des Indigènes et dont les œuvres, plus grandioses que les autres, ont conquis l'admiration des protestants eux-mêmes et du gouvernement de l'Union sud-africaine. Six prêtres séculiers, dont trois indigènes, aident aussi au travail. Et les Petits-Frères ont, chez nous, deux collèges.

Puis, toute une armée de religieuses est venue au secours des Oblats. Ce sont : les Sœurs de la Sainte-Famille (de Bordeaux), — les Sœurs Dominicaines (2 Prieurés), — les Sœurs Hospitalières de Saint-Augustin (4 maisons), — les Sœurs de Nazareth, — les Sœurs de la Sainte-Croix, — les Sœurs du Précieux-Sang, — et les Franciscaines Missionnaires de Marie.

Je dois, à tous ces auxiliaires dévoués, l'expression de la reconnaissance la plus profonde et, à la mémoire de Mgr Jolivet, dont l'intelligence prévoyante nous a procuré ces secours, un souvenir de pieuse gratitude...

Statistiques générales : — *a*) Oblats de Marie, 37 Pères et 3 Frères ; *b*) Missionnaires de Marianhill, 47 Pères et 204 Frères ; *c*) Prêtres séculiers, 6 (dont 3 indigènes) ; *d*) Religieuses, 750 ; *e*) catholiques, 30.175 ; *f*) protestants, 98.700 ; *g*) païens, 1.480.000 ; *h*) églises ou chapelles, 136 ; *i*) écoles, 142 (avec 9.310 élèves) ; *j*) hôpitaux, 4.

La moyenne des baptêmes, par an, durant les six dernières années, a été : *a*) d'adultes païens, 1.250 ; *b*) d'adultes protestants, 310 ; *c*) d'enfants, 1.953 (1).

### B. — Personnel des Oblats.

Le nombre des Pères suffit aux besoins actuels. Mais nous sommes constamment poussés à de nouvelles fondations parmi les Indigènes ; et il nous faudra incessam-

(1) Nous sommes heureux de pouvoir mettre, en regard des chiffres ci-dessus, ceux que S. G. Mgr Detalle nous a dernièrement communiqués et qui nous font connaître l'état de son Vicariat au début de juillet 1919 : — *a*) Oblats de Marie, 21 Pères et 3 Frères ; *b*) Missionnaires de Marianhill, 58 Pères et 167 Frères ; *c*) Servites de Marie, 2 Pères ; *d*) Prêtres séculiers, 14 (dont 4 indigènes) ; *e*) Frères Maristes, 10 ; *f*) Frère indigène, 1 ; *g*) Religieuses, 840 ; *h*) Catéchistes, 91 ; *i*) population catholique, 46.511 ; *j*) églises ou chapelles, 163 ; *k*) écoles, 146 (avec 11.799 élèves). Ajoutons que, de juillet 1918 à juillet 1919, dans le Vicariat, ont été : — *a*) baptisées, 7.693 personnes (dont 3.293 enfants, 2.498 adultes et 1.902 mourants) ; *b*) entendues, 291.354 confessions ; *c*) données, 744.471 communions ; et *d*) enterrés, 2.231 chrétiens.

ment de nouvelles recrues pour ces œuvres. De tous côtés, en effet, les Noirs demandent le missionnaire ; et nous manquerions à notre devoir si nous refusions de faire droit à leur désir. Nous ouvrons, cette année même, deux nouvelles Missions ; et, pendant quelques mois, le Père de la Mission la plus voisine s'en occupera ; mais cela ne peut durer bien longtemps, sous peine de voir à la fois la Mission péricliter et la santé du Père se perdre.

Quant aux Frères, il y a plus de 20 ans que nous n'en avons reçu aucun : j'ai bien souvent demandé du secours de ce côté, mais je n'ai encore rien obtenu. Pourtant, les Frères sont absolument nécessaires dans les Missions indigènes, car, à défaut de Frères, le Père est obligé de s'occuper de tous les soins matériels, — il doit labourer, semer, bâtir, surveiller les ouvriers, etc., — tout cela, évidemment, au détriment de son œuvre principale (le soin des chrétiens et l'évangélisation des païens) et au détriment aussi de la perfection religieuse. Ne serait-ce que pour donner au Père un compagnon, ce serait déjà beaucoup et plus d'un inconvénient eût été évité par là. J'ai bien essayé de former des Frères parmi les indigènes ; mais le succès est difficile, et peu de ces noirs sont disposés à se dévouer dans cette vocation.

Depuis le dernier Chapitre, la mort nous a enlevé trois Pères et un Frère :

*a*) Le R. P. William Follis, *O. M. I.*, décédé, en 1908, à Estcourt. Il avait longtemps enseigné au collège Saint-Charles, à Maritzburg, puis avait été placé à Estcourt — où il conquit l'affection des fidèles et des Sœurs par son dévouement et son affabilité ;

*b*) Le R. P. Justin Barret, *O. M. I.*, décédé à Durban, en 1911. Arrivé l'un des premiers à Natal, il y avait fourni une longue et belle carrière. Excellent religieux, Oblat dévoué et prêtre modèle, il a laissé une mémoire dont nous sommes fiers à bon droit. Sa vie presque entière s'écoula à Maritzburg, dont il fut le premier missionnaire. Sa mort a laissé un grand vide au milieu de nous, car il représentait le passé — les temps héroïques

de la fondation. Les Sœurs de la Sainte-Famille, qui avaient tant et si souvent apprécié son dévouement, lui prodiguèrent leurs soins durant les dernières années de sa vie ;

*c)* Le R. P. François Weinrich, *O. M. I.*, décédé à Umtata, en 1912. Depuis longtemps il souffrait de la poitrine, et, malgré cela, il travailla pendant près de 20 ans et put bâtir deux églises. Il s'occupa, surtout, des pauvres Métis du Transkei — qui l'aimaient comme un père. Son esprit vraiment oblat et sa vive charité lui avaient assuré l'affection de tous ses confrères ;

*d)* Enfin, le cher Fr. Laurent Tivenan, *O. M. I.*, décédé à Durban, en 1912. Il appartenait, lui aussi, à la petite bande de nos pionniers, et il avait eu, avec le R. P. Barret, la gloire de fonder la première école au Natal, — avant même que le gouvernement y eût songé. Il est mort de la mort du fidèle Oblat, — après une longue carrière de 83 ans, pleine de mérites et de travail — laissant après lui le souvenir du parfait Frère convers.

Tous ces défunts ont été dignes de leur sainte vocation, et ils ont bien mérité de la Congrégation des Oblats et du Vicariat de Natal. Que Dieu leur donne la couronne promise aux fidèles serviteurs et à nous la grâce de marcher sur leurs traces !...

Les vivants tâchent de remplacer les morts et travaillent, selon leurs forces et leurs aptitudes, dans le champ de l'apostolat.

A Natal, les œuvres sont difficiles, parce qu'elles ne se ressemblent guère l'une à l'autre. Chacune, par conséquent, demande des talents choisis, des dons particuliers, des aptitudes et des connaissances spéciales. Un Père, qui fait très bien dans les missions blanches, ne réussira pas dans les œuvres indigènes, ni parmi les Indiens, ni parmi les Métis, et *vice versa* ; et celui qui a du succès dans telle mission blanche, ne pourra peut-être rien faire dans une autre mission de même espèce, — tant les conditions en seront différentes. C'est là une source de bien des difficultés pour l'administrateur : une mort crée un vide qu'il est parfois très difficile de combler.

Les 37 Pères Oblats du Vicariat sont divisés pour le travail : — 20 pour les œuvres européennes, 3 pour les Indiens, 7 pour les Indigènes, et 7 pour des œuvres partie blanches, partie indigènes et partie métis.

Malgré le climat épuisant et malgré le travail, la santé des Pères — dont 13 ont dépassé la cinquantaine — se maintient assez pour garder à Natal la bonne réputation qui lui a été faite. Si la liste de nos morts s'est allongée plus que notre petit nombre n'eût dû le permettre, c'est que plusieurs sujets nous avaient été envoyés comme malades — que le climat devait guérir, croyait-on...

Avant de terminer ce paragraphe, je dois faire une mention spéciale du collège Saint-Charles à Maritzburg. Ce collège, depuis sa fondation, avait été dirigé par les Oblats. Mais le corps enseignant, quoique faisant de son mieux, ne pouvait plus, à cause de son petit nombre, maintenir ses positions devant la concurrence des écoles gouvernementales.

Ne pouvant obtenir des Pères professeurs, je me vis donc dans la dure nécessité de fermer temporairement le collège et de partir pour l'Europe — afin de chercher une Congrégation qui voulût bien s'en charger. Les Frères Maristes sont venus, et l'établissement s'est rouvert dans d'excellentes conditions de succès : il y a, déjà, une centaine d'élèves et des promesses de bel avenir.

Les Pères du collège ont immédiatement trouvé place parmi nos missionnaires, — excepté le prêtre séculier, qui est rentré en Europe. Il y avait dans le Vicariat des places vides, et il y en a encore ; d'ailleurs, il n'y avait que trois Pères au collège.

### C. — **Toujours de l'avant !**

Si par esprit religieux on entend l'attachement à la Famille religieuse, j'ose assurer que les Pères du Vicariat de Natal ne le cèdent en rien aux autres Oblats, pas même à ceux qui vivent tout près du centre de la Famille.

Que si l'on entend par là la régularité, l'observation

des saintes Règles, il y aurait peut-être quelques réserves à faire : les nécessités du ministère, le petit nombre des Pères et Frères, et la solitude de beaucoup d'entre eux sont autant de causes de danger pour la régularité. Jusqu'à quel point ce danger est-il évité par chaque Père ou Frère en particulier, je ne saurais le dire exactement. Je crois, pourtant, pouvoir assurer qu'en général nos Pères et nos Frères sont bons religieux, — aimant leur vocation et s'efforçant de s'en rendre dignes.

L'obéissance, lien de toute vie religieuse, me semble bien observée : je n'ai jamais eu à me plaindre de ce côté, — au contraire — bien que, parfois, j'aie dû demander à nos Pères de vrais sacrifices. Et ainsi des autres vertus.

Je dirai seulement que les Pères sont quelquefois peut-être un peu trop attachés à leur missions, que leur dévouement est peut-être parfois un peu trop circonscrit à telle ou telle œuvre, et qu'ils ne se rendent peut-être pas toujours assez compte des difficultés des supérieurs, etc.

Mais ces remarques — qui, du reste, sont loin de s'appliquer à tous — prouvent tout simplement que nous ne sommes pas parfaits.

Dieu aidant, nous essaierons de plus en plus généreusement de le devenir, — nous rappelant la recommandation suprême de notre vénéré Père mourant : « La charité, la charité, la charité, et le zèle pour le salut des âmes ! »

HENRI DELALLE, *O. M. I.*,
*Evêque de Thugga* (1).

(1) Sa Grandeur Mgr Henri Delalle — petit-neveu de Monseigneur Delalle, ancien évêque de Rodez — est né à Arracourt (diocese de Nancy), le 1er décembre 1869, a fait son Oblation le 26 octobre 1890, fut ordonné prêtre le 29 juillet 1894, nommé évêque titulaire de Thugga et Vicaire apostolique de Natal, le 19 décembre 1903 et sacré à Nancy, le 2 juin 1904. — (Thugga, *Thuggen.*, dans l'Afrique proconsulaire, aujourd'hui Dougga, est à 110 kilomètres du sud-ouest de Tunis, dans la vallée de la Medjerda).

# NOUVELLES DE PARTOUT

## I. — Les Oblats et l'Œuvre de Montmartre [1].

### A. — L'Œuvre des Oblats.

Dans le Bref apostolique, — qu'il adressait, le 27 septembre 1919, à S. E. le Cardinal Amette, Archevêque de Paris, relativement à la prochaine consécration de l'Eglise du Vœu national, à Montmartre — S. S. le Pape Benoît XV s'exprimait en ces termes : « *En attendant l'achèvement de cette église, un oratoire public fut élevé au même lieu et confié aux soins de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée; pendant de longues années, ces Religieux y remplirent avec zèle les fonctions sacrées et y favorisèrent la piété des pèlerins...* »

Le 16 juin 1875, le vénérable Cardinal Guibert — que Léon XIII appelait *Societatis Oblatorum Mariæ Immaculatæ lumen*, la gloire de la Société des Oblats de Marie Immaculée — procéda solennellement à la bénédiction de la première pierre de la future Basilique du Sacré-Cœur. Dès lors, il résolut, en attendant que l'édifice monumental fût construit, de faire élever une chapelle provisoire qui serait le rendez-vous des âmes avides d'implorer les divines miséricordes.

On se mit aussitôt en chantier. Hâtivement construite en pans de bois et en plâtras, dont les immeubles

(1) Les éléments de cet article sont empruntés à la *Bonne Nouvelle*, livraisons de novembre et de décembre 1919, et, sauf le second paragraphe, extraits en majeure partie d'articles signés « Edmond Thiriet, *O. M. I.* ». Nous prions le vénéré chanoine d'agréer, en même temps que nos plus sincères remerciements, nos plus humbles excuses pour la liberté que nous avons prise, en vue du but spécial de notre revue, de plagier ainsi ses écrits.

expropriés fournirent la plupart des matériaux, la chapelle provisoire se dressa, — simple, modeste, décente, comme la tente plantée par le voyageur sur le chemin de la demeure définitive.

Une question restait à résoudre. Quels seraient les prêtres chargés de desservir l'Eglise du Vœu national ? Le Comité fut d'avis qu'on s'adresserait à des religieux et pria Son Eminence de choisir l'Ordre auquel serait dévolu cet honneur.

Mgr Guibert — qui avait successivement appelé les Oblats dans les diocèses de Viviers et de Tours, à Notre-Dame de Bon-Secours et au Tombeau de saint Martin — pensait sans doute à ses Frères en religion, pour lesquels il garda toujours la plus affectueuse bienveillance. Cependant, par prudence et par délicate attention, il s'abstint de manifester ses sentiments et remit à son Conseil l'initiative du choix. Celui-ci désigna, d'une voix unanime, la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Le vénéré Prince de l'Eglise s'empressa d'annoncer cette nouvelle au T. R. P. Fabre, Supérieur général : — « ... Je suis heureux de ce choix, que je désirais vivement, écrivait-il, mais que, par délicatesse, j'avais laissé à mon Conseil. Une des consolations de ma vieillesse, c'est de voir les Oblats monter à Montmartre... »

Avec le concours de ses Frères en religion, — qui s'y installèrent, le 1er mars 1876, dans une pauvre habitation, qui devait leur servir d'asile provisoire — l'éminent Prince de l'Eglise, uniquement inspiré par des vues surnaturelles, a su vaincre les obstacles, déblayer le terrain et jeter, dans les entrailles d'un sol apparemment stérile, cette prodigieuse semence de résurrection et de gloire, dont l'éclat réjouit aujourd'hui tous les cœurs catholiques et français.

Le provisoire dont nous parlons dura vingt-sept ans, — durant lesquels quatre Supérieurs religieux se succédèrent à la tâche : les RR. PP. Achille Rey, « l'un des plus utiles ouvriers du Vœu national », Alfred Voirin, Jean-Baptiste Lémius et Edmond Thiriet, *O. M. I.*, —

jusqu'au jour où la présence des Oblats aux abords du Sanctuaire fut jugée compromettante pour les grands intérêts de l'Œuvre. Très préoccupé, à juste titre, de sauvegarder l'avenir, le Comité du Vœu national crut devoir prendre les mesures de prudence que nécessitait l'orage déchaîné contre les religieux au Palais-Bourbon.

Ajoutons que le Cardinal Richard, dont la haute sympathie pour les chapelains ne s'est jamais démentie, protesta qu'il ne céderait que devant l'impossibilité absolue de maintenir les Oblats au Sacré-Cœur. A maintes reprises, l'Archevêque de Paris confia au R. P. Thiriet, par lettres et de vive voix, la peine qu'il éprouvait d'être obligé, en présence de difficultés insurmontables, de pourvoir au remplacement du clergé régulier par des prêtres de son diocèse.

Et, le 27 mars 1903, le R. P. Thiriet — expulsé avec les seize chapelains, Oblats de Marie, attachés au service de la Basilique — remit entre les mains du clergé séculier la charge dont il était le dépositaire... Disons, tout de suite, que ces « prêtres zélés », sous la direction de MM. Peuportier et Crépin, ont parachevé l'œuvre si bien commencée.

### B. — **Départ des Oblats.**

« Hier soir, — écrivait M. François Veuillot, dans l'*Univers* du 29 mars 1903 — hier soir, à Montmartre, une tristesse nous a glacé, une douleur nous a étreint l'âme.

« Le contre-coup du vote infâme de la Chambre avait déjà retenti sur la Butte sacrée ; depuis quelques heures, les religieux Oblats, gardiens du Sanctuaire, étaient virtuellement remplacés : dans quelques jours, ils auront tous quitté ce poste d'honneur, de labeur et de dévouement.

« Ils l'occupaient depuis vingt-sept ans, depuis l'ouverture de la chapelle provisoire, — avec quel zèle et avec quels fruits, les pèlerins et les œuvres et jusqu'aux pierres elles-mêmes se lèveront pour l'attester ! Depuis

vingt-sept ans, ils étaient là, — identifiés, pour ainsi dire, avec la Basilique du Vœu national. Et il a suffi de quelques hottées de trembleurs, entraînés par quelques poignées de furieux, pour les arracher de ce temple, auquel ils étaient liés par toutes les fibres de leur être. Oh ! que de douleurs intimes et de blessures cachées crient vengeance aujourd'hui, devant Dieu, contre cette tourbe scélérate, et quels terribles châtiments s'abattraient sur les bourreaux, s'ils n'étaient protégés par les prières de leurs victimes !

« Mais nous ne laisserons point les Oblats s'éloigner de ce lieu, fécondé de leurs sueurs, sans nous incliner bien bas devant eux ni sans leur affirmer la sympathie, la gratitude et le respect de tous les catholiques.

« Le Sanctuaire de Montmartre est le palladium de la France. La France qui croit, qui espère et qui prie doit embaumer de sa reconnaissance — et garder fidèlement dans son souvenir — les Religieux qui ont contribué, avec le plus d'ardeur et d'efficacité, à lancer ce temple vers le ciel et à projeter son rayonnement sur le pays.

« Le Cardinal Guibert se connaissait en hommes et, surtout, il connaissait bien ces Oblats de Marie — dont il avait été l'enfant, dont il restait le frère et dont il est devenu la gloire. C'est donc à bon escient que, dès le premier jour, il leur confia le Sanctuaire du Vœu national ; et l'expérience a justifié son choix, que l'opinion catholique a ratifié.

« Nous ne nommerons personne. Il ne nous semble pas, en effet, que ce soit le temps des éloges individuels ; et il est des mérites, au surplus, qui n'en ont pas besoin. Mais, à la regarder d'ensemble, on peut bien affirmer, sans diminuer aucune autre Congrégation, que peu de religieux se trouvaient aussi bien préparés que les Oblats à la mission qui leur était dévolue. Apôtres pleins de flamme et de persévérance, prédicateurs entraînants et pieux, organisateurs solides et avisés, meneurs de foules et créateurs d'œuvres, ils possédaient toutes les qualités nécessaires à l'établissement, au maintien et au progrès de ce grand pèlerinage.

« Aussi, voyez les travaux qu'ils ont accomplis, voyez les résultats qu'ils ont obtenus durant ce quart de siècle !

« Sans doute, ils n'étaient point chargés de la construction du temple ; mais de quelles mains les bâtisseurs auraient-ils reçu les millions qu'ils devaient muer en montagnes de granit, sans le zèle et la ferveur de ces incomparables chapelains — qui, sans cesse, attiraient les foules, groupaient les fidèles, activaient la propagande et répandaient jusqu'au fond des provinces les merveilles et les bienfaits du Cœur de Jésus !

« De leur étroit et branlant presbytère, ils ont vu la Basilique s'élever et s'épanouir entre leurs mains, majestueuse et souriante : ils étaient là, pour en bénir les fondations enfouies dans la colline éventrée ; ils étaient là, pour consacrer l'Hostie sous le berceau des voûtes à peine closes ; ils étaient là pour chanter l'Hosanna du triomphe autour de la croix plantée, dans les airs, à son sommet !

« Et que dire encore de cet édifice de prières et d'œuvres qu'ils ont érigé dans le temple de pierre : cette archiconfrérie, cette adoration nocturne, ces bataillons de fidèles agglomérés et organisés, cette merveilleuse campagne, enfin, qui a groupé la France entière autour du Sanctuaire de Montmartre et qui, de ce sanctuaire, a fait vraiment, par son influence autant que par son origine et son but, le Temple national ?

« Le dépôt sacré que le cardinal Guibert avait confié aux Oblats de Marie, les Oblats de Marie pourront le remettre, entre les mains du cardinal Richard, enrichi au centuple.

« Nul doute, assurément, que le vénérable Archevêque de Paris ne trouve dans son clergé un faisceau de prêtres ardents et généreux, pour recueillir et faire fructifier l'héritage des religieux proscrits.

« Mais ceux-ci n'en garderont pas moins la gloire — et les catholiques ne l'oublieront pas — d'avoir créé l'Œuvre de Montmartre.

« Avant d'être emportés par cet orage diabolique, ils

nous ont bâti un dernier refuge, où nous saurons trouver la force et les moyens de préparer leur retour. »

### C. — Consécration de l'Eglise.

Les fêtes de la consécration de l'Eglise du Vœu national au Sacré-Cœur (16-19 octobre 1919), éclairées par un radieux soleil d'automne, ont grandement réjoui les catholiques du monde entier. Ce fut le triomphe des amis du Sacré-Cœur et la récompense des âmes dévouées qui ont contribué, depuis quarante-huit ans, à préparer le couronnement d'une œuvre entreprise en vue de la plus grande gloire de Dieu et du salut de la France.

Ces splendides manifestations constituent, de fait, l'événement le plus considérable de l'histoire religieuse de notre temps. Une telle assemblée de huit cardinaux et de cent six archevêques et évêques (1) — entourant le Légat du Saint-Siège, S. E. le Cardinal Vico, Préfet de la Congrégation des Rites — a donné à ces grandioses cérémonies le caractère d'une solennité à nulle autre pareille. Rien de surprenant, donc, si les milliers de prêtres et de fidèles, accourus de tous les points de la France et de l'étranger, ont emporté de cette vision un souvenir impressionnant.

Six mille personnes, le jeudi 16 octobre, prennent silencieusement leurs places dans la Basilique. Les portes de bronze se sont ouvertes, les couronnes de lumières resplendissent après la liturgie de la consécration, les cierges s'allument devant le monogramme du Christ, la croix d'or du tabernacle rutile dans les illuminations, les trophées de drapeaux frissonnent et, sous un souffle d'une infinie douceur, ondulent les oriflammes du Sacré-Cœur, la *Savoyarde* tonne, Widor est aux grandes orgues, — pendant que, dans un défilé d'une incomparable grandeur, s'avancent tous les évêques et les cardinaux de France.

(1) Parmi les archevêques et évêques se trouvaient S. G. Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, Archevêque d'Edmonton (Alberta), et S. G. Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, Evêque de Prince-Albert (Saskatchewan).

Le Cardinal Amette souhaite la bienvenue au Légat — qui répond par un discours dont nous détachons cette ligne : « Mes Frères, depuis Tolbiac et sainte Clotilde, Dieu a fait de vous une nation sainte, une race choisie, un peuple à lui. »

Le R. P. Janvier est en chaire : — « Toute la France a édifié le monument que la France attendait depuis 250 ans... Tout ce qui était français par le sang ou par l'âme affirmait sa volonté de favoriser notre entreprise... La France est ici avec ses riches, ses pauvres, ses femmes, ses enfants, ses vieillards, avec les membres de ses parlements et les docteurs de ses aréopages... Nos louanges s'élèveront vers le Cœur qui bat à Montmartre, et de ce Cœur descendra jusqu'à nous — pour régner entre la raison et la foi, entre le capital et le travail, entre le pouvoir et la liberté, entre l'Eglise et l'Etat — la paix qui est de vérité, de justice, de charité. »

Et la foule entonnait le cantique populaire : — « *Merci, mon Dieu :* c'est pour notre Patrie que de nos cœurs jaillit ce cri de foi !... »

S. G. Mgr Touchet, l'éloquent Evêque d'Orléans, parla, le deuxième jour (17 octobre), pour célébrer, en l'honneur de la France, « l'activité chrétienne la plus considérable de l'Europe ».

Le samedi (18) était réservé aux morts de la guerre : la cérémonie de l'après-midi s'ouvre par le *De profundis* en faux-bourdon — *Requiem* pathétique, pieusement redit par des milliers de voix. L'Evêque de Châlons-sur-Marne, puissant orateur autant que fécond écrivain, célèbre la merveilleuse coïncidence de la victoire et de la consécration de Montmartre. Avec une intensive émotion, Mgr Tissier évoque et pleure les morts de la grande guerre. Sa péroraison, d'une envolée superbe, est saluée par de justes applaudissements.

Le dimanche, la Messe solennelle était chantée par S. E. le Cardinal Bourne, Archevêque de Westminster. Puis, l'après-midi, — pendant qu'une foule indescriptible était massée à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de la Basilique — l'Evêque d'Angers, Mgr Rumeau,

chantait l'action de grâces pour la victoire et pour la paix... Et le cardinal Légat présida le Salut solennel de clôture du Triduum.

Et ainsi se terminèrent ces fêtes mémorables, — dans « ce temple si joyeux d'action de grâces d'un peuple sauvé, au frontispice duquel se détachait cette devise vraiment française : Dieu–Honneur–Patrie » — pendant que la *Savoyarde* (1) annonçait, de sa voix puissante qui domine tous les bruits de la grande ville, le *Te Deum* de la reconnaissance que chantaient, en lui faisant écho, des milliers et des milliers de Français, heureux et attendris d'avoir pu être témoins du mémorable et glorieux événement de la consécration solennelle de l'Eglise du Vœu national au Sacré-Cœur de Jésus !...

Pourquoi — dans les comptes rendus officiels de ces fêtes, dans la presse catholique, aussi bien que dans les discours — le nom des ouvriers de la première heure n'a-t-il été mentionné nulle part ? Ne convenait-il pas, du moins, que les rares survivants, après avoir été longtemps à la peine, fussent un peu à l'honneur ?...

Trêve aux récriminations, — il y a mieux à faire ! Nous passons ; mais nos œuvres restent — tâchons, avec le secours de Dieu et pour sa gloire seule, d'en assurer le succès. Et, pour cela, efforçons-nous de marcher sur les traces de nos Frères aînés, les premiers chapelains de l'Eglise du Vœu national et français ; engageons-nous résolument à la suite de ces admirables apôtres de Sacré-Cœur — dont le Souverain Pontife Benoît XV, dans le Bref apostolique conférant à Montmartre le titre de Basilique mineure, a loué hautement le zèle et la piété (2).

(1) Comme nos lecteurs le savent, cette gigantesque cloche est due à l'initiative du R. P. Charles Besson, *O. M. I.*

(2) Le R. P. Jean-Baptiste Lemius, *O. M. I.*, ancien supérieur de Montmartre, s'intéresse activement, en ce moment, à l'érection à Jérusalem d'une grande basilique, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Voir la brochure qu'il vient de publier à ce sujet. — *Vœu de l'Univers catholique pour l'érection d'une Basilique au Sacré-Cœur à Jérusalem* (1 fr. 25) : Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VIe).

## II. — La Paroisse St-Sauveur de Québec [1].

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs une esquisse historique — forcément concise, mais assez complète cependant — de l'importante paroisse de Saint-Sauveur de Québec, en 1919. Ces notes, pour une grande partie inédites, contiennent une foule de renseignements, qui ont été vérifiés aux sources mêmes et dont nous pouvons garantir la parfaite exactitude. Nous les devons au travail persévérant et laborieux d'un amateur de « vieux papiers », — dont la modestie nous force de taire le nom. Notre seul mérite est d'en avoir extrait la substance, que nous présentons dans cet article — trop court pour donner pleine justice au sujet.

Nous consacrerons une partie de cet article aux RR. PP. Oblats. Comment pourrions-nous faire autrement ? Ecrire l'histoire de Saint-Sauveur, n'est-ce pas, en effet, faire un peu celle des RR. PP. Oblats, qui en ont été, depuis cinquante années et plus, les ouvriers ? Dans ce précis de l'histoire de Saint-Sauveur, rien ne saurait donc être plus à propos, plus intéressant et plus édifiant à la fois que de rappeler d'abord les rapports antérieurs de la Congrégation des Oblats avec le diocèse de Québec.

A leur arrivée, Saint-Sauveur n'était qu'un hameau dans la savane ; et, lorsqu'ils en assumèrent définitivement l'administration et la direction, en 1867, la paroisse venait d'être complètement rasée par l'incendie et n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes.

C'est aujourd'hui, au point de vue affaires, l'une des plus belles et des plus florissantes paroisses du diocèse et, au point de vue religieux, un foyer dont les chauds rayons pénètrent bien au delà des limites du diocèse. Ce rapprochement est assez éloquent pour nous dispenser d'en

(1) Extrait de l'*Almanach de l'Action sociale catholique* (Québec), pour 1920 ; cet article est signé « P. L. » (Voir page 90.)

dire davantage. Nous entrons donc, sans plus, dans le vif de notre sujet.

L'établissement de Saint-Sauveur — autrefois Boisseauville, du nom du propriétaire des premiers terrains occupés — remonte à la grande conflagration de 1845, qui dévasta le quartier Saint-Roch. Un certain nombre de victimes de ce désastre, pour la plupart des familles pauvres, — afin, sans doute, de se soustraire aux taxes municipales — s'établirent en dehors des limites de la ville et donnèrent ainsi naissance à la paroisse de Saint-Sauveur. Jamais débuts ne furent plus modestes : le terrain — une savane non irriguée, et les résidences — de misérables cabanes.

L'année suivante, le 14 octobre 1846, M. Boisseau, en homme avisé, donna à la fabrique de Saint-Roch deux terrains, — à condition que, dans les dix années subséquentes, elle construirait sur l'une une église et que l'autre servirait de cimetière.

Le décret autorisant la construction de l'église — émis par Mgr Turgeon, à la demande de M. l'abbé Charest, curé de Saint-Roch (dont Boisseauville dépendait alors pour les fins du culte) — porte la date du 3 juillet 1850, et comporte que l'église aura 150 pieds de longueur, 70 de largeur, 40 de hauteur, et qu'elle sera érigée sous le vocable du Très Saint Sauveur des âmes, qui se rapporte généralement à la Noël.

La paroisse Saint-Sauveur avait alors pour limites : la rivière Saint-Charles au nord, le coteau du faubourg Saint-Jean au sud, la rue Caron à l'est, et à l'ouest elle s'étendait dans la campagne sur une distance d'environ 3 milles.

L'église, inachevée, fut bientôt ouverte au culte ; mais les abords en étaient presque inaccessibles. Aussi, à sa première réunion, le Conseil des Oblats desservants s'empressera-t-il de décréter qu'il serait « acheté une cinquantaine de madriers pour en faire des trottoirs le long de notre clôture jusqu'à la rue Saint-Vallier et de notre maison jusqu'à l'église ».

Le mot « Oblats » vient de tomber de notre plume. Il

est bon que nous nous y arrêtions un peu et que nous disions comment les missionnaires Oblats se trouvaient alors desservants de Saint-Sauveur.

Le 3 octobre 1844, Mgr Siguay appelait dans son diocèse de Québec la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et leur donnait pour mission d'évangéliser les blancs sur le Saguenay et les sauvages sur la côte nord du Saint-Laurent, — depuis le Saint-Maurice jusqu'à l'Anse au Blanc-Sablon (détroit de Belle-Isle).

Il y aurait ici tout un chapitre, palpitant d'intérêt, à écrire sur les rudes travaux des Oblats dans les missions lointaines du nord et de l'intérieur du Labrador ; malheureusement, le cadre qu'on nous a fixé est si étroit que nous devons nous en tenir exclusivement à notre paroisse, et encore serons-nous tantôt forcé de nous contenter de citer des dates et des faits.

Le premier novembre 1853, Mgr Turgeon appelait les Oblats au poste plus central de Saint-Sauveur de Québec. Mais, dès le 16 octobre précédent (1852), le Rév. Père Jacques Santoni, *O. M. I.*, alors provincial, était venu installer sa communauté à Saint-Sauveur, — logeant chez M. Giroux, coin des rues Boisseau et Lasalle, avec le Rév. Père Ferdinand Grenier et le Rév. Père Thomas Pinet, *O. M. I.* Le premier presbytère fut construit l'année suivante.

Le Rév. Père Flavien Durocher, *O. M. I.*, avait été nommé Supérieur de cette communauté ; mais il était en mission, au Saguenay, et ne put arriver qu'au mois de juin de l'année suivante.

Après le temple et le presbytère, le premier besoin d'une paroisse ce sont des écoles suffisantes, — où l'enfant puisse puiser, avec l'instruction nécessaire, la connaissance des principes élémentaires de notre sainte Religion.

La Providence vint ici en aide au Rév. Père Durocher. Un brave tailleur de pierre, du nom de Joseph Baker, avait gagné, à la sueur de son front, une petite fortune de six cents louis ; il la donna entièrement pour les écoles de Saint-Sauveur. D'autres secours ajoutés à ce don important permirent au Rév. Père Durocher

d'élever l'école des Sœurs, sur une partie du terrain donné par M. Boisseau. Cette construction — en briques, à trois étages, longue de 75 pieds et large de 18 — porte à son fronton une pierre commémorative avec le nom de M. Baker. Citoyens de Saint-Sauveur, vénérez la mémoire de ce philanthrope chrétien, bienfaiteur de l'enfance.

Il s'agissait ensuite de doter les garçons du même avantage. Le terrain occupé actuellement par les Frères des Ecoles chrétiennes se composait de dix lots. Les Révérendes Sœurs de l'Hôtel-Dieu, propriétaires, en donnèrent quatre. N'oublions pas, non plus, ces généreuses bienfaitrices. Deux ou trois autres lots étaient déjà concédés à des particuliers — qu'il fallut dédommager.

Les autres œuvres paroissiales furent ensuite établies : la confrérie de la Sainte-Famille, la société de Notre-Dame de la Couture, l'Union Saint-Joseph, la Société de Tempérance, la Bibliothèque paroissiale, la congrégation des Enfants de Marie, la confrérie du Saint-Scapulaire, l'œuvre de la Propagation de la Foi, l'archiconfrérie du Sacré-Cœur. Le P. Durocher était l'inspirateur et le directeur zélé de toutes ces œuvres.

Après l'incendie du 14 octobre 1866, — qui détruisit presque toutes les maisons et les établissements religieux de Saint-Roch — la fabrique de cette dernière céda ses droits, et Saint-Sauveur fut érigé en paroisse (1867). Le P. Durocher agrandit et restaura l'église, dont les murs restaient debout. Puis, il se dévoua de tout cœur au relèvement des écoles et des œuvres paroissiales.

Le deuxième curé fut le R. P. Ferdinand Grenier, *O. M. I.*, fidèle compagnon du R. P. Durocher depuis 1853.

Le R. P. Adolphe Tortel, *O. M. I.*. était alors (en 1879) Supérieur de la communauté.

C'est à cette époque que furent établis la Congrégation des Hommes mariés et le Tiers-Ordre de Saint-François, dont le R. P. Tortel fut le premier directeur.

Le R. P. Grenier fut nommé Supérieur en 1853. C'est durant son administration et par ses soins, que fut décorée l'église, que le chemin de croix fut érigé au cimetière et de nouveau à l'église (avec des stations en bas-relief), que le clocher fut terminé, que les sociétés nationales et de secours mutuel reçurent ses chaleureux encouragements, que l'Union Lambillotte fut fondée et commença dès lors à donner de l'éclat à toutes les grandes fêtes, — ainsi qu'elle le fait encore, après trente ans d'existence — que la société bienfaisante de Notre-Dame de Bon-Secours s'établit, en avril 1893, pour venir en aide aux demoiselles travailleuses, et enfin que les œuvres d'éducation et de piété firent de nouveaux progrès, en même temps qu'augmentait le chiffre de la population.

Le R. P. Pierre Drouet, *O. M. I.*, succéda au R. P. Grenier, le 6 septembre 1894. Prêtre pieux, travailleur infatigable, le P. Drouet a consolidé les œuvres de ses prédécesseurs, présidé à l'installation du carillon, d'un nouvel appareil de lumières et à de nouvelles décorations de l'église.

Il a assisté à la division de la paroisse et des congrégations — dont les membres furent invités à mettre leur zèle et leur piété au service de leurs propres paroisses. Les développements que prirent les œuvres de zèle dans les paroisses voisines, sans ralentir la marche de celles de Saint-Sauveur, démontrèrent la haute sagesse de l'autorité diocésaine et justifièrent la religieuse ambition des directeurs de ces œuvres.

Le R. P. Ernest Tourangeau, *O. M. I.*, succéda au R. P. Drouet, le 2 août 1900.

Sous son administration, l'orgue fut augmenté considérablement, — deux jubilés solennels eurent lieu, celui de quatre anciens Pères, et celui de la fondation de la paroisse, — le bureau des écoles fit construire l'école de l'Immaculée-Conception, — et la communauté agrandit le presbytère de manière à recevoir d'autres missionnaires.

Le R. P. Wilfrid Valiquette, *O. M. I.*, devint curé le 10 octobre 1904. Quand la charité envers Dieu et envers les âmes est secondée par une santé florissante,

on peut attendre beaucoup d'un prêtre qui possède ces qualités. Ces trois années de ministère paroissial démontrèrent que le R. P. Wilfrid Valiquette n'avait pas enfoui les talents du bon Dieu. Homme de règle et de devoir, il dirigea les nombreuses œuvres paroissiales, et ne recula pas devant de nouvelles fondations exigées par des besoins nouveaux.

Deux œuvres de jeunesse, — la Garde des Chasseurs de Salaberry et la deuxième Congrégation de jeunes gens — la dévotion du premier Vendredi du mois, la société de Tempérance et l'Orphelinat, ouvert au mois d'août 1907 : voilà les joyaux qui s'ajoutèrent à la couronne d'œuvres nombreuses que dirigea ou surveilla le R. P. Valiquette.

Son successeur, le R. P. Hormisdas Legault, *O. M. I.*, fut installé comme Supérieur des Oblats et curé de Saint-Sauveur, le 21 mai 1910. Pendant son supériorat, le R. P. Legault trouva le moyen de doter Saint-Sauveur d'une école de garçons — vraiment royale. Tout y est moderne et, on peût dire le mot, parfait. Appuyé par la générosité des paroissiens, il fit décorer à neuf la chapelle de Lourdes, en y renouvelant aussi le maître-autel. Cette restauration a fait de Lourdes une des belles églises de la ville. Il fut remplacé, le 24 mai 1916, par le R. P. Louis Beaupré, *O. M. I.*

Pendant un règne de trois années, celui-ci a trouvé moyen de faire beaucoup pour Saint-Sauveur. La population étant trop nombreuse pour le nombre d'ouvriers dont il disposait, il a obtenu de Son Eminence la création de la paroisse du Sacré-Cœur. Le temple paroissial réclamait une nouvelle toilette : c'est ce qui a amené le lavage des murs et la rénovation des boiseries. Les planchers, malpropres et usés, ont été remplacés par un plancher en *pyrofugont.* Les anciens bancs ont dû céder la place à de nouveaux. Pour accommoder pasteur et troupeau, les confessionnaux ont été installés dans l'église. Enfin, — pour la protection en cas d'accident, feu, panique ou autres — deux escaliers et deux nouvelles portes donnent une sortie facile et prompte.

Saint-Sauveur doit encore au R. P. Beaupré la fondation du bulletin *l'Etincelle du Sacré-Cœur*, appelé à unir plus étroitement les membres de la grande famille paroissiale. Sa santé étant fort compromise, le R. P. Beaupré a dû céder la place au R. P. Tourangeau, le 2 octobre 1919.

Le curé actuel, le R. P. Tourangeau, est un des religieux les plus remarquables de la Communauté des Oblats. Il a occupé, avec distinction, plusieurs postes importants et a même, pendant trois années, été investi de la plus haute dignité dans l'Ordre des Oblats au Canada, — celle de Père Provincial.

## III. — Mgr Legal, O. M. I., Archevêque d'Edmonton, Canada [1].

### A. — Testament de l'Archevêque.

L. J. C. et M. I. — *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Très Auguste Trinité, un seul Dieu en trois Personnes !*

Moi, Emile-Joseph Legal, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, et, bien qu'indigne, choisi par le Siège Apostolique pour de-

(1) Comme nous avons eu la douleur de l'annoncer dans notre dernière livraison, — voir *Missions*, N° 210, page 238, — Monseigneur Legal est mort, à Edmonton, le 10 mars dernier. Le pieux et regretté prélat était dans la 71e année de son âge, la 46e de son sacerdoce, la 40e de sa profession religieuse et la 23e de son épiscopat. Mgr Emile-Joseph Legal était, en effet, né à Saint-Jean-de-Boiseau (diocèse de Nantes), le 9 octobre 1849, — avait été ordonné prêtre le 29 juin 1874, — avait fait son Oblation le 24 septembre 1880, — et avait été sacré Evêque titulaire de Pogla et Coadjuteur de Mgr Grandin le 17 juin 1897 — pour devenir Evêque de Saint-Albert le 3 juin 1902 et Archevêque d'Edmonton le 30 novembre 1912.

venir le deuxième Evêque de Saint-Albert et le premier Archevêque d'Edmonton, dans la province d'Alberta (Canada), j'ai rédigé cet écrit — que je déclare être mon Testament et l'expression de mes dernières volontés.

Je nomme, comme exécuteurs testamentaires, l'Administrateur du Diocèse, s'il y en a un de nommé au moment de ma mort, ou sinon le R. P. Hippolyte Leduc, *O. M. I.*, et le R. P. Michel Mérer, *O. M. I.*, conjointement — ou séparément, si l'un d'eux n'est plus de ce monde.

Je déclare qu'à ma connaissance je n'ai aucune dette personnelle. Il y a certaines dettes contractées, dans quelques paroisses ou missions. Ces dettes ont été consenties par moi comme président des corporations paroissiales, en qualité d'Evêque de Saint-Albert ou plus récemment d'Archevêque d'Edmonton ; mais elles sont à la charge des missions ou paroisses qui les ont assumées, et non de la corporation archiépiscopale, à moins d'avoir été contractées nommément par ladite corporation archiépiscopale.

Je déclare également que, comme religieux, je ne possède rien en propre. Les sommes déposées en banques, même à mon crédit personnel, s'il y en a au moment de ma mort, ne seront pas davantage ma propriété privée, mais devront retourner à la corporation archiépiscopale. Je n'ai, non plus, aucun bien patrimonial : la petite propriété, que j'avais conjointement avec une sœur encore vivante actuellement (juin 1914), lui a été cédée en totalité, il y a plusieurs années, et, par conséquent, je n'ai rien à revendiquer de ce chef.

Les objets, qui sont à mon usage personnel, devront être considérés comme propriété de la corporation archiépiscopale catholique d'Edmonton. L'évêché et tout son ameublement, y compris la bibliothèque, appartiennent aussi à la corporation archiépiscopale, — sauf les objets personnels de chaque membre de la Congrégation des Oblats et des autres personnes qui y résideront, au moment de ma mort.

N'ayant personnellement aucune somme d'argent à ma disposition, je ne puis rien laisser pour faire célébrer des

messes pour le repos de mon âme ; mais je compte sur les suffrages que notre Congrégation accorde à chacun de ses membres et sur la charité que de pieuses âmes voudront bien me rendre — en faisant célébrer des messes pour moi. S'il m'était arrivé d'avoir omis, par oubli, de célébrer ou de faire célébrer quelques messes dont j'aurais reçu les honoraires, mon intention est que les messes célébrées pour moi, après ma mort, soient appliquées, tout d'abord, pour acquitter mes obligations sous ce rapport, et je prie les prêtres qui les célébreront d'avoir les mêmes intentions.

J'ai, maintenant, un devoir bien doux à remplir : je tiens, une dernière fois, à remercier tous ceux dont j'ai reçu quelque bienfait personnel, tous ceux qui m'ont aidé dans l'acquit de mes charges et tous ceux qui ont soutenu nos œuvres diocésaines.

Je suis reconnaissant envers la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui m'a accueilli dans son sein et qui, dans la personne de ses supérieurs, m'a honoré d'une si grande confiance. Je ne méritais point, assurément, tous ces égards ; j'ai essayé, toutefois, de m'en rendre digne. Je remercie ma chère Congrégation, en particulier, du précieux concours qu'elle m'a fourni, pendant que j'étais chargé de l'administration du Vicariat et même depuis, en m'envoyant, de temps en temps, des ouvriers capables et zélés, — des Pères et des Frères Oblats — qui nous ont aidés dans nos travaux d'une manière si efficace.

Merci aux Rév. Messieurs du clergé séculier, qui ont bien voulu renoncer à des positions plus agréables et plus avantageuses, pour venir partager nos travaux et partager aussi nos privations.

Merci aux différentes communautés religieuses, qui nous ont rendu, dans le passé, et qui nous rendent encore de si inappréciables services, — surtout pour l'éducation et la formation chrétiennes de l'enfance et de la jeunesse.

Je remercie également, du fond du cœur, tous mes Missionnaires. Sans doute, ils ont travaillé uniquement

pour Dieu et les âmes, mais leurs travaux et leur zèle ont été, pour moi, la source des plus douces consolations.

Je suis reconnaissant aussi aux grandes et belles œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, dont les Directeurs et les Conseils centraux ont toujours montré un intérêt spécial pour les pénibles Missions de l'Ouest canadien. L'œuvre de Ludwig Missions-Verein de Munich, intéressée aux Missions de Mgr Grandin par une pieuse religieuse de la Visitation, nous a fourni également d'importants secours. Les Œuvres Apostoliques, de Paris et de Lyon, et l'œuvre des Tabernacles, de Montréal, ont contribué beaucoup à soulager la pauvreté de nos sanctuaires. Merci à tous ces bienfaiteurs, évêques ou prêtres, qui, de temps en temps, nous ont facilité des quêtes ou nous ont envoyé des aumônes. Leurs bienfaits ont été enregistrés dans le livre d'or de la charité, et Dieu ne manquera pas de leur payer généreusement notre dette.

Maintenant, je demande pardon à tous ceux que j'aurais pu offenser, de quelque manière que ce soit. Je crois pouvoir me rendre le témoignage que je n'ai jamais cherché à faire, volontairement, de la peine à qui que ce soit et surtout à ceux sur lesquels s'étendait mon autorité ; mais, malgré tout, il y a eu sans doute, dans des observations que j'aurais faites ou dans des mesures que j'aurais prises, des choses qui ont pu mécontenter et même contrister et affliger quelques-uns. J'espère qu'ils voudront bien me pardonner ce que je leur aurais fait souffrir.

De mon côté, s'il arrivait que j'eusse quelques ennemis, je leur pardonne bien volontiers. Dans le cours de ma vie déjà assez longue et dans l'exercice de mes différentes charges, il y a eu aussi pour moi des causes d'affliction. J'ai essayé de les porter bravement et courageusement. Plaise à Dieu d'agréer ces peines, en expiation de mes propres défaillances ! Je pardonne d'autant plus volontiers à tous ceux dont j'aurais eu à me plaindre, que je sens davantage moi-même combien j'ai besoin de pardon.

Maintenant, je déclare vouloir mourir dans le sein et l'amour de la sainte Eglise catholique, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître et de vivre. Je crois et professe, comme j'ai toujours cru et professé, tout ce que cette Eglise — qui continue sur la terre l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'œuvre de notre Rédemption — a cru et enseigné. Je rejette et réprouve toutes les erreurs qu'elles a réprouvées et condamnées. Je professe, en particulier, le dogme de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie et celui de l'Infaillibilité du Souverain Pontife parlant à l'Eglise *ex cathedra*, — tels que l'Eglise entend et explique ces dogmes et croyances. J'abhorre nommément cette moderne hérésie appelée le *Modernisme*, résumé des hérésies de tous les temps.

Je déclare que ma suprême joie, en ce monde, a été de conformer ma foi aux saintes croyances de l'Eglise, qui est comme la voix du Sauveur nous parlant encore et l'interprète autorisé de sa doctrine. J'ai aimé cette Eglise d'un ardent amour, parce que j'ai toujours pensé qu'aimer l'Eglise était la manière la plus facile et la plus sûre de témoigner mon amour envers mon Sauveur et miséricordieux Rédempteur.

Au moment donc où j'aurai à payer mon tribut à la mort, en subissant la sentence commune à toute l'humanité, je veux regarder la mort comme une grande libératrice. Je l'accepte telle qu'il plaira à Dieu de la faire pour moi. Je veux faire le sacrifice de ma vie à l'infinie grandeur de Dieu le Père Tout-Puissant, qui m'a donné l'être. Je veux remettre mon âme à l'infinie miséricorde de mon Souverain Juge. Je le prie humblement de se souvenir de son infinie bonté, et de me pardonner mes manquements et péchés si nombreux. Plus j'ai été coupable à ses yeux, et plus éclatera la merveille de son infinie miséricorde.

Pour mon pauvre corps, le seul désir que j'ose formuler, c'est qu'il soit déposé et enseveli dans le tombeau qui aura été préparé pour lui dans la crypte de la nouvelle cathédrale — ou dans le cimetière commun, s'il n'y a pas

encore de tombeau ainsi préparé. Pour le reste, je veux que, tout en observant les prescriptions et rubriques de l'Eglise, on me fasse les obsèques les plus simples. Mon corps ne sera point embaumé et ne restera exposé que quatre jours tout au plus, — on pourra m'enterrer auparavant, si l'on veut. Que mon cercueil soit simple et commun et, s'il est possible, qu'il soit fabriqué par quelqu'un de nos Frères convers. Je m'oppose absolument à ce que l'on mette des fleurs sur ma bière, — c'est un usage que l'Eglise réprouve. Que les vêtements pontificaux dont je serai revêtu, tout en étant convenables, soient simples et sans valeur.

Que ceux qui voudront bien garder quelque souvenir de ma pauvre personne daignent me faire l'aumône de leurs prières et, si la chose leur est possible, faire célébrer quelques messes pour le soulagement de mon âme. Je leur promets, de mon côté, d'être reconnaissant et de prier Dieu de les récompenser généreusement de leur charité.

En foi de quoi j'ai apposé ma signature et mon sceau, à Saint-Albert, le 3 septembre de l'année de Notre-Seigneur 1914.

L. + S. + EMILE LEGAL, *O. M. I.*,
*Archevêque d'Edmonton* (Canada).

### B. — **Service et Funérailles** [1].

Edmonton vient d'assister à un triomphe d'un nouveau genre. Un homme qui a fait relativement peu de bruit ici-bas, dont la vie n'a été qu'une étude constante à s'oublier soi-même, qui n'est sorti de son cabinet de travail qu'aux heures où son devoir lui commandait de quitter le poste d'observation, — d'où, pendant dix-huit ans, il a dirigé la marche de l'Eglise et les progrès de la civilisation en Alberta — cet homme passait hier dans les rues de notre ville ; et, spontanément, tout le

(1) Ce paragraphe est tiré du *Patriote de l'Ouest* (Prince-Albert), 24 mars 1920 (page 4).

peuple s'est levé pour montrer son admiration devant une telle vie, et faire aux restes mortels de Mgr Emile-Joseph Legal, *O. M. I.*, d'Edmonton, un cortège d'honneur et de respectueux hommage, tel qu'on n'en a jamais vu dans la capitale de l'Alberta.

Depuis cinq jours, une foule énorme de catholiques et de protestants avait défilé dans la chapelle ardente du palais archiépiscopal, pour rendre une dernière visite à notre regretté pasteur. Chacun voulait revoir, pour se les mieux graver dans le souvenir, les traits du deuxième et dernier Evêque de Saint-Albert, en qui ont si bien revécu les vertus et l'esprit du saint Mgr Grandin.

Toute la population catholique d'Edmonton s'était promis d'accompagner le corps de Sa Grandeur, lorsqu'il serait transporté dans l'église Saint-Joachim, le dimanche 14 mars, à 2 h ½ de l'après-midi. Malheureusement, une grosse tempête de neige avait soufflé durant toute la nuit du samedi et une partie de l'avant-midi du dimanche. Il fallut faire contre mauvaise fortune bon cœur ; et, nos deux cercles des Chevaliers de Colomb s'étant donné la main, on eut vite organisé un long défilé d'automobiles.

NN. SS. Béliveau et Charlebois conduisaient le deuil, — étant tous deux comme le symbole vivant des deux champs d'action où se sont usées les forces de Monseigneur Legal : les missions sauvages et le ministère auprès des blancs. Lentement, la procession s'achemina vers l'église-mère d'Edmonton, où une grande multitude de fidèles s'était déjà rassemblée.

La levée du corps fut faite à l'entrée de l'église par Mgr Pilon, Vicaire capitulaire de l'archidiocèse ; puis le cercueil et sa précieuse dépouille furent placés sur un humble catafalque dans l'allée du milieu, pendant que les sanglots si profonds et les cris si poignants du *Miserere* faisaient monter de toutes les âmes une prière ardente vers le Cœur miséricordieux de Jésus.

Comme en réponse à cette supplication, la chorale du Scolasticat des Oblats fit entendre ce chant divin du *Subvenite* — doux comme le vol des anges que l'Eglise

invite à venir chercher l'âme chrétienne, doux comme la voix d'une mère qui endort son fils entre ses bras.

Enfin l'orgue entonna le *Libera* ; et, l'absoute étant finie, le cercueil fut ouvert pour permettre à tous les fidèles de contempler leur archevêque une dernière fois. Et ce fut là, devant ce cœur qui l'avait conçu avec amour, devant cette main qui s'était fatiguée à l'écrire, devant ces yeux qui l'avaient peut-être baigné de larmes, et devant ces lèvres qui l'avaient scellé de leur dernier baiser, que du haut de la chaire on lut le testament de Mgr Emile-Joseph Legal. On dit que le dernier chant du cygne est son chant le plus beau : les suprêmes volontés de Mgr Legal ont été ce que fut sa vie — un acte officiel où tout est réglé, tout est prévu, où rien n'est laissé au hasard de ce qui peut contribuer à sa perfection, et où l'on sent palpiter une âme souverainement réfléchie, maîtresse d'elle-même jusque dans la mort...

Lundi, le 15 mars, un premier service fut chanté, à 8 h., par le R. P. Henri Grandin, provincial des Oblats, pour les enfants des écoles, et un second, à 9 h., par Monseigneur Ovide Charlebois, *O. M. I.*, pour le public. A chacune de ces cérémonies, l'église était trop petite pour contenir la foule.

Les autorités civiles avaient tenu à être présentes aux funérailles, et, en outre de quelques membres du Parlement, on y remarquait le maire d'Edmonton, M. J. Clarke. On voyait au chœur Mgr Béliveau, Mgr McNally, Mgr Grouard, *O. M. I.*, et un grand nombre de membres du clergé — tant séculier que régulier.

Les Séminaristes et les Scolastiques, sous l'habile direction du R. P. Rodolphe Smit, *O. M. I.*, ont rendu avec beaucoup d'ensemble et d'expression les mélodies grégoriennes de la Messe des Morts.

Rien n'est beau comme ce chant : c'est la plus parfaite adaptation de l'âme humaine à la pensée divine. Rien de révolté dans ces cris de douleur, rien d'amer dans ces larmes, — tout y respire la résignation, la paix, la sainte espérance qui établit, dès ici-bas, l'âme chrétienne dans la certitude des réalités éternelles.

Dès la sortie de la messe de 9 h., on devait transporter le corps à Saint-Albert, où devaient avoir lieu les funérailles solennelles mardi matin, à 10 h. ; mais le mauvais état des chemins, sur un parcours de 9 milles, a obligé de renvoyer cette partie du programme à 2 h. de l'après-midi.

Quand cette nouvelle fut annoncée, les gens s'étaient déjà alignés en grand nombre le long de la 110e rue, pour escorter, encore une fois, celui qui a passé parmi nous en faisant le bien. Ah ! c'est que le peuple ne s'y trompe pas : Dieu lui a donné l'instinct de la sainteté et, lorsqu'un homme passe devant lui portant au front comme un rayon de la beauté divine, le peuple s'attache à ses pas, veut toucher la frange de son manteau, et baiser ses mains — fussent-elles celles d'un cadavre...

C'est le mardi 16 mars 1920, dans le cimetière de Saint-Albert, que la tombe s'est refermée pour toujours sur Mgr Emile-Joseph Legal, archevêque d'Edmonton.

Un long défilé d'automobiles, organisé par les Chevaliers de Colomb, avait, lundi après midi, accompagné le corbillard qui transportait les restes mortels de Sa Grandeur au lieu où il a voulu être inhumé parmi les membres de sa Famille religieuse. Le froid était rigoureux, les chemins presque impraticables ; mais rien ne put arrêter nos braves catholiques d'Edmonton dans l'expression de leur deuil et de leur reconnaissance pour une vie tout entière dépensée à leur service ; et, à voir tant de générosité, tant d'amoureux empressement s'épandre de toutes ces âmes à la fois, on sentait combien est profonde la blessure faite par la mort au cœur de notre population.

A 10 h., mardi matin, l'immense soubassement de la cathédrale inachevée est comble de fidèles. Les autorités civiles, tant provinciales que municipales, — le premier ministre de l'Alberta et plusieurs députés, le maire d'Edmonton et quelques échevins, — sont au premier rang ; c'est, pour ainsi dire, tout le pouvoir humain s'inclinant devant un homme que Dieu avait revêtu d'une puissance supérieure, d'une souveraineté qui surpasse toutes

les autres, puisqu'à elle seule est échu l'empire des âmes.

Presque tout le clergé du diocèse et les ordres religieux d'hommes et de femmes ont tenu à honneur de monter ensemble la dernière garde autour de leur chef vénéré. Ils sont là près de 200, venus de tous les coins de l'archidiocèse, pour porter témoignage de la fécondité de l'humble vie qui vient de s'éteindre, pour montrer à tous le prodigieux essor qu'a pris, sous ses soins intelligents, le petit arbre planté, il y a quelque 40 ans, à Saint-Albert, par les Lacombe et les Grandin, et pour unir leurs voix dans une même prière reconnaissante, vers le Cœur miséricordieux de Jésus, dans la crainte que, la gratitude et la louange ne trouvant pas assez d'écho dans la gorge des hommes, les pierres elles-mêmes ne vinssent à crier les grandes œuvres que Dieu a faites par le ministère du Pontife que nous pleurons.

Le chœur est rempli de dignitaires ecclésiastiques : — NN. SS. Béliveau, McNally, Forbes et Charlebois, M. le chanoine Le Pailleur représentant Mgr Bruchési, Monseigneur Pilon, Vicaire capitulaire du diocèse, le R. P. Alphonse Jan, *O. M. I.*, Administrateur de Prince-Albert, les RR. PP. Grandin et Beys, Provinciaux Oblats, etc., etc. Mgr Casey, Archevêque de Vancouver, Mgr Bunoz, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Yukon, et le R. P. John Welch, *O. M. I.*, Provincial de la Colombie, retenus par la neige, n'arrivèrent qu'à la fin de la cérémonie.

Mgr Emile Grouard, *O. M. I.*, malgré ses 80 ans, ne foulut céder à personne l'honneur de célébrer la sainte Messe et de se faire, auprès de la divine Victime, l'intermédiaire de tout ce peuple à genoux. Dans la demi-obscurité de ce sous-sol, dans cette atmosphère chargée d'encens et de l'odeur particulière à la cire qui brûle, au chant de la mélodie séculaire si grave et si prenante de la Messe des Morts, devant ce Pontife, vieillard à la barbe si blanche et à la voix si usée qu'elle font penser à un être qui n'est plus de la terre, au milieu de cette foule recueillie qui entoure un cadavre, on croirait revi-

vre l'une des scènes des Catacombes — où, autour de la dépouille mortelle d'un martyr, les premiers chrétiens venaient puiser le courage de leurs convictions, l'amour du devoir austère, et une foi invincible dans la victoire de la cause sainte pour laquelle ils luttaient.

Tant de sentiments divers et profonds se pressaient dans les cœurs, que tous avaient hâte d'entendre ceux qui étaient chargés de donner une voix à la douleur commune. Mgr Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface, se fit l'interprète de la population française, et Mgr McNally, Evêque de Calgary, parla au nom des catholiques de langue anglaise. Tous les deux firent un éloquent éloge de Mgr Legal, de son jugement sûr, de son talent d'organisateur, de sa vaste science, de son parfait désintéressement, et, devant sa tombe, évoquèrent l'armée géante de missionnaires au cœur de feu que la Congrégation des Oblats a lancée à la conquête de l'Ouest, au profit de la civilisation, et dont Mgr Legal fut l'un des membres les plus méritants et reste l'une des plus pures gloires.

Puis vint la touchante cérémonie des cinq absoutes traditionnelles. Mgr Charlebois prit ensuite la tête du cortège avec tout le clergé : l'on s'achemina vers le cimetière, et Mgr Legal parcourut pour la dernière fois le sentier solitaire qui longe le jardin de la Mission et mène, en passant sous les bras étendus de la grande croix, à l'endroit retiré où — dans la paix du tombeau, à l'ombre des saules et des trembles — dorment de leur dernier sommeil les premiers apôtres de l'Alberta, les frères en religion et les compagnons d'armes de celui qui fut le deuxième Evêque de Saint-Albert.

Mgr Legal avait demandé à être enterré dans le cimetière de famille que les Oblats possèdent à Saint-Albert. Jusque dans la mort, il a tenu à n'être pas séparé des siens, et à attendre le réveil du jugement à côté du dernier Missionnaire tombé comme lui au service de Dieu et de l'Eglise. « Si plus tard, disait-il, on veut mettre mes restes dans un caveau spécial destiné aux Evêques de l'Archidiocèse, on pourra tout aussi bien me retrouver

dans le champ commun que dans le soubassement actuel de la cathédrale. »

Avant de terminer cette trop longue chronique, il est une chose que nous aimerions à porter à la connaissance des nombreux lecteurs du *Patriote :* alors que tous ses autres membres s'étaient raidis dans la mort et avaient pris la rigidité du cadavre, la main droite de Mgr Legal est restée mobile et les chairs de l'avant-bras souples et malléables comme celles d'une personne endormie. Ce fait, que la science ne peut guère expliquer, a été constaté par une foule de gens. « C'est la main qui a béni, disait-on, c'est celle qui a travaillé, qui a absous, qui a oint les soldats du Christ et consacré les mains tremblantes des nouveaux prêtres. »

Mgr Béliveau a dit : « Sa vie prouve que les missionnaires des pauvres, les apôtres des sauvages ne sont pas des diminués. » Mgr McNally a ajouté : « Il a tout créé de ses mains. » L'histoire de l'Eglise dans l'Alberta centrale chantera avec le poète :

> Entre les plus beaux noms, son nom est le plus beau ;
> Toute autre gloire ici passe et tombe éphémère ;
> Et, comme ferait une mère,
> La voix d'un peuple entier le berce en son tombeau.

### C. — « **Lauda post Mortem** [1]. »

> « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. »
> (S. Jean, XI, 25-26.)

MESSEIGNEURS, — MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nous trouvons, dans les paroles de Notre-Seigneur, que je viens de citer, la réponse à la question angoissante que se pose parfois l'humanité qui souffre : « La vie vaut-elle la peine qu'on la vive ? »

(1) Discours prononcé — à Saint-Albert, le 16 mars 1920, aux funérailles de Mgr Legal — par S. G. Mgr Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface (Manitoba).

Non, certes, si elle n'a pas de lendemain aux tristesses dont elle est remplie ; oui, si on la considère, ainsi que la foi nous fait un devoir de la considérer, comme une préparation à la mort qui nous met en possession de la bienheureuse éternité. « Si vous eussiez été ici, dit Marthe au divin Maître, mon frère ne serait pas mort. » Et Notre-Seigneur de répondre qu'il possède mieux que la vie terrestre que Lazare vient de quitter, — c'est la gloire de l'éternité : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. »

L'Eglise d'Edmonton pleure son premier Pasteur ; et elle a bien raison d'être dans le deuil, car elle perd un ouvrier de la première heure — qui lui donna, sans compter jamais, l'ardeur de sa jeunesse, le plein rendement de son âge mûr et la direction expérimentée de sa vieillesse.

Enfant de la noble France, le missionnaire du monde, fils de l'illustre Communauté des Oblats de Marie Immaculée, — qui a pour devise : — *Evangelizare pauperibus misit me*, — il quitte de bonne heure sa patrie pour venir consacrer sa vie aux pauvres sauvages, au milieu desquels il espérait bien mourir.

Ordonné prêtre en 1874, ses remarquables qualités d'esprit avaient attiré sur lui l'attention de ses supérieurs ecclésiastiques, qui lui confièrent une chaire d'enseignement dans un des collèges de son diocèse. Ce n'est pas sans peine qu'il obtint, quatre ans plus tard, la permission de quitter ses fonctions pour suivre l'attrait qui l'attirait vers les missions lointaines.

C'est à Lachine, P. Q., qu'il termina son noviciat ; et, après un voyage de 90 jours, il arrivait à Saint-Albert, se mettre aux ordres de Mgr Grandin, de sainte mémoire, qui l'envoya chez les Pieds-Noirs évangéliser ces peuplades — en grande partie païennes.

Il exerça là son zèle apostolique, pendant 16 ans, et donna, sur ce champ d'action, la mesure de son esprit de foi, de sa persévérance à l'œuvre et de l'esprit de méthode qui l'ont distingué pendant toute sa vie. Le

secret de Dieu dans l'œuvre du salut des âmes est profond : « Mes voies ne sont pas vos voies », nous dit Dieu dans la sainte Ecriture ; toute la vie de Notre-Seigneur est le démenti donné à la sagesse humaine dans le choix des moyens pour arriver à la fin visée. C'est, on peut le dire, par une banqueroute suprême, au point de vue humain, que Notre-Seigneur a voulu terminer sa vie. C'est, cependant, par son crucifiement qu'il devait sauver le monde : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Nous devons retrouver les traces de cette économie dans l'histoire de la sainte Eglise, qui a hérité de la mission de son divin Fondateur et qui en est le corps mystique. Les hommes de Dieu l'ont toujours compris ainsi, et l'illustre défunt, dont l'Eglise d'Edmonton pleure le départ, était de ce nombre.

Son ministère fut longtemps infructueux, au milieu de ses pauvres sauvages. Baptiser les enfants en danger de mort, recevoir quelques adultes à l'article de la mort, — ce fut à peu près tout le fruit de son ministère pendant de longues années, nous dit l'auteur de la *Vie de Monseigneur Grandin*, dans le court passage qu'il consacre à Mgr Legal. Les champs d'apostolat ne manquaient pas dans l'Ouest canadien ; d'autres champs, où la moisson semblait mûrir plus vite, sollicitaient le zèle des Missionnaires. Plus d'une fois, Mgr Grandin songea à y envoyer le zélé Missionnaire des Pieds-Noirs, mais Mgr Legal répondit : — « Je préfère rester au milieu de mes sauvages, malgré le peu de fruits de mon ministère, malgré la stérilité de tous mes efforts. Il faudra des années, des générations peut-être, pour transformer ces nations. Quelques Missionnaires doivent assister à ces années d'insuccès et d'aridité, et je n'ai aucune objection à être de ce nombre. »

Mgr Legal fut tour à tour, sur cette réserve des Pieds-Noirs, maître d'école, architecte, cuisinier, médecin et même fossoyeur. Pour un gradué de l'Université de France, c'étaient de modestes emplois ; mais Dieu ne juge pas comme les hommes et les hommes de Dieu pensent autrement que les mondains. La divine Provi-

dence le préparait ainsi à occuper un poste qu'elle confie aux choisis entre mille. C'est au retour de l'ensevelissement d'un pauvre sauvage, qu'il avait déposé dans un cercueil fabriqué de ses mains, remarque le R. P. Jonquet, *O. M. I.*, qu'il reçut sa nomination de coadjuteur de Mgr l'Evêque de Saint-Albert.

Un plus vaste champ d'action était réservé à son zèle apostolique et à son talent d'administrateur. L'organisation qu'il laisse à sa mort prouve magistralement, ce nous semble, que ces hardis Missionnaires, à la claire intelligence et au cœur de feu — qui n'hésitaient pas à s'ensevelir vivants dans les profondeurs de la sauvagerie poue gagner les âmes à Jésus-Christ — sont loin d'être diminués, impuissants à suivre le mouvement et à se rendre compte des besoins nouveaux qui naissent autour d'eux. Après seize années d'une vie consacrée aux sauvages, les plus belles de sa vie, il passa tout naturellement à l'administration épiscopale, — dans un pays en formation, offrant des difficultés particulières, à cause de la progression rapide de la population et la diversité des nationalités qui affluaient vers l'Ouest canadien.

Les limites d'un éloge funèbre, qui doit être suivi d'un sermon en anglais, ne me permettent pas d'entrer dans le détail de cette difficile administration. Qu'il me suffise de dire que tout l'immense territoire, couvert actuellement par les deux diocèses d'Edmonton et de Calgary, contenait, en 1902, cinquante-deux prêtres, — dont quarante-deux appartenaient à la Communauté des Oblats de Marie Immaculée, la mère de l'Eglise de l'Ouest, — et dix prêtres séculiers ; six communautés de femmes, consacrées aux œuvres d'enseignement et de charité, secondaient le clergé dans son œuvre d'évangélisation. La population catholique était de 16.000. Le diocèse de Calgary a hérité de la moitié du territoire ; il reste cependant, à la mort de l'illustre défunt, dans le seul diocèse d'Edmonton, soixante-quatorze religieux, vingt-quatre prêtres séculiers, douze communautés de femmes et une population catholique de 40.000 âmes, — desservies par une organisation qui compte 69 paroisses,

missions ou postes visités régulièrement et un grand nombre de postes visités à intervalles plus ou moins éloignés.

Ce ne fut pas un mince travail de fournir la desserte religieuse et de voir à l'organisation matérielle de ces paroisses aujourd'hui en plein essor, à ces postes qui seront, à leur tour, de belles paroisses, si le fruit n'est pas étouffé dans son germe. Ce sera l'immortelle gloire des Oblats de Marie Immaculée, et un titre indéniable à la reconnaissance de tous, d'avoir donné sans compter et d'avoir suffi à tout, en attendant qu'une organisation plus régulière et des conditions de vie moins pénibles permissent aux autres de venir.

L'organisation religieuse allait trop bien son train, malgré des difficultés matérielles de toutes sortes, pour que l'ennemi de tout bien ne fût pas jaloux de l'extension du règne de Dieu dans ces pays de l'Ouest. A côté de l'église paroissiale s'élevait l'école catholique, — condition nécessaire de vie chrétienne, car, là où l'école catholique se vide, c'est l'église paroissiale qui se vide à la génération suivante. Satan l'a compris, — tout comme la sainte Eglise, mais en sens contraire — et, instruit par l'expérience, il a conclu que le plus sûr moyen d'éteindre l'idée religieuse dans un pays est de la faire disparaître de l'école catholique.

Notre pays a été fondé par des chrétiens et par des hommes d'ordre, soucieux de respecter le droit naturel des parents sur l'éducation de leurs enfants et ceux de la sainte Eglise sur des baptisés : ces hommes avaient voulu, pour tout le pays, l'école séparée et confessionnelle. La grande erreur moderne du naturalisme à outrance, qui a déjà accumulé tant de ruines et qui menace ce qui reste d'ordre dans le monde, a fait de l'école neutre son idéal et de l'Etat, maître d'école, son champion dans la lutte. Une expérience qui n'est plus à faire a montré que c'est la ruine certaine de toute idée surnaturelle. C'était prévu, c'était froidement voulu par les fauteurs de l'école neutre. Mais ce qu'ils n'ont peut-être pas prévu, et qui devait nécessairement se produire, est arrivé :

c'est que la ruine de la société menace de suivre la ruine de l'idée religieuse, et c'était fatal qu'il en fût ainsi, car tout ce qui affaiblit la religion ne tarde pas à affaiblir la société, en lui enlevant son meilleur élément de stabilité.

L'illustre défunt eut à vivre, comme un pilote préposé à la gouverne d'un navire ballotté par la tempête, les jours sombres où se joua le sort de l'école confessionnelle dans les deux grandes provinces de l'Ouest, l'Alberta et la Saskatchewan...

Il a bien travaillé pour vos âmes : vous lui devez l'aumône d'une prière, qu'il demande instamment dans l'admirable testament qu'il a laissé à notre édification. Alors que sa dépouille mortelle sera disparue de devant vos yeux, son souvenir vivra dans vos âmes. Mgr Legal a reçu une grâce précieuse avant de mourir, — celle que Dieu réserve aux âmes privilégiées — le désir de la mort. Il avait hâte de voir arriver le jour où il serait réuni à son Sauveur ; avec le grand Apôtre il disait : « Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain. » (Phil., I, 21.)

Mais le Saint-Esprit prend soin de nous avertir : « Qu'un jugement sévère est réservé à ceux qui commandent. » ( Sag., VI, 5.) Il n'ambitionna pas la charge redoutable que l'obéissance lui imposa ; il eut cependant à l'exercer. Nous nous unirons à la sainte Eglise pour dire à Dieu : « Commandez à vos saints Anges de recevoir dans leurs mains l'âme de votre serviteur. »

Vierge Marie, recevez votre Oblat. Si aucun de ceux qui ont recours à vous ne reste sans protection, vous donnez sûrement une place spéciale, dans le royaume de votre Fils, à ceux qui vous ont offert leur vie au printemps de leur existence.

Et vous, Seigneur, « donnez-lui le repos éternel ». Ainsi soit-il (1).

(1) Au moment où s'imprime cette livraison des *Missions*, on nous annonce également la triste nouvelle de la mort de Sa Grandeur Mgr Albert Pascal, *O. M. I.*, Evêque de Prince-Albert (Saskatchewan), décédé à Luynes (diocèse d'Aix), le 12 juillet 1920. Une prière aussi pour le repos de son âme !

## IV. — Pour mieux comprendre la Question mexicaine.

*Dans l'un de nos récents voyages en Louisiane,* — lisons-nous dans la « *Semaine religieuse de Québec* » (1) — *nous avons eu la bonne fortune de rencontrer un Missionnaire qui a exercé le ministère au Mexique, pendant les années les plus tourmentées de la révolution qui bouleverse, depuis dix ans, le pays de Porfirio Diaz. Cet excellent Missionnaire, homme de bon jugement et d'observation sûre, a bien voulu nous donner, pour la* Semaine religieuse, *ses impressions sur les événements qui troublent si profondément le Mexique depuis* 1910. *Nous lui laissons la parole, après l'avoir remercié de son obligeance.* — A. H.

Vous n'ignorez pas, sans doute, que la révolution mexicaine, qui a terminé la dictature souvent bienfaisante de Porfirio Diaz, a commencé en 1910, après avoir été préparée clandestinement par Madero, à la faveur du bruit et de l'éclat causés par les fêtes du Centenaire de l'Indépendance mexicaine. Ces fêtes avaient été vraiment magnifiques. La ville de Mexico avait vu défiler dans ses rues maints cortèges militaires brillants ; et le Palais national, qui est le siège du gouvernement, avait vu passer dans ses salles splendides de nombreuses missions diplomatiques, venues pour saluer le vieux dictateur au faîte de sa puissance.

Mais, au Mexique, comme à Rome, la Roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole ; et, à peine les fêtes du Centenaire terminées, Porfirio Diaz tombe, et Madero arrive au pouvoir. La lie de la population de Mexico, déchaînée dans les rues de la capitale, accueillit par des acclamations le nouveau maître du Mexique.

Quelle fut la cause première et principale de cette révolution ?

(1) Voir *Semaine religieuse* (Québec), 11 mars 1920, page 434.

Un peu d'histoire nous fera mieux comprendre les origines de ce mouvement. Une fois solidement maître du Mexique, qu'il gouverna souvent avec une poigne de fer, Porfirio Diaz, connaissant bien le peu d'esprit d'emprise des grands propriétaires mexicains, résolut de s'adresser aux capitalistes étrangers pour développer les immenses ressources naturelles du Mexique. Son appel fut entendu. Des Français se chargèrent de l'industrie de la confection des tissus et des hardes ; les Allemands prirent à leur compte les mines de fer ; les Américains et les Canadiens se chargèrent des chemins de fer et des tramways urbains ; les Anglais se lancèrent dans l'exploitation des puits de pétrole.

Devant cette installation d'entreprises étrangères de plus en plus nombreuses sur le sol mexicain, Madero crut le moment venu de faire valoir ses utopies aux yeux du peuple. Ces utopies étaient celles du socialisme et du communisme. Très riche pourtant lui-même, Madero, qui fut un peu le Jaurès mexicain, s'était lancé dans la propagande socialiste, soulevant le peuple contre la propriété... des autres et surtout des étrangers. « Sus aux étrangers et à la propriété des riches ! » tel fut le cri de guerre de la révolution mexicaine de 1910. Mais le chef communiste trouva sur son chemin un grand journaliste catholique, le rédacteur de *El Païs* de Mexico, — qu'on pourrait appeler le Louis Veuillot du Mexique — le célèbre Sanchez. Malheureusement, une fois les passions populaires déchaînées, passions de la cupidité et passions de l'orgueil nationaliste, les plus courageux lutteurs sont souvent écrasés. Le vieux président Porfirio Diaz eut beau décréter la nationalisation des chemins de fer, pour apaiser la populace, rien n'y fit. Et il dut se sauver en Espagne, — où il est mort en bon chrétien.

Le règne des chefs de bandes commençait, au Mexique. A la porte de Mexico, Zapata, qui n'a jamais voulu accepter Madero, était maître de la banlieue et de la campagne avoisinante. Tout à fait au nord du Mexique, Carranza et Obregon, à la tête d'une armée de bandits,

semaient l'anarchie. Le gouvernement américain, vexé de s'être vu refuser une concession sur la baie mexicaine de Magdelena, point stratégique de première importance, inclinait en faveur de Madero. A Vera-Cruz, le neveu de Porfirio, Félix Diaz, inaugurait la contre-révolution.

Le mouvement de Félix Diaz n'alla pas loin. Il fut bientôt capturé par les troupes de Madero et jeté en prison, à Mexico, où il trouva le général Reyes. Les Loges maçonniques sauvèrent la vie à Diaz. A peine les deux prisonniers étaient-ils au cachot, que voici l'un des partisans de Félix Diaz, le général Mondragon, qui réussit à entraîner à sa suite les cadets de l'école militaire nationale de la Capitale, et, à quatre heures du matin, un dimanche, s'empare, après une bataille en règle, de la ville. J'étais à dire la messe à quelques carrés de maisons du Palais national, lorsque les troupes de Mondragon arrivèrent au Palais. Après ma messe, je m'empressai d'aller administrer les blessés dans la rue.

La maîtrise du Palais ne resta pas longtemps aux mains des amis de Félix Diaz. A peine ce dernier et le général Reyes avaient-ils été tirés de prison, que le général Vilar, partisan de Madero, se rend au Palais national et somme audacieusement les cadres de l'école militaire de lui rendre les honneurs. Ces jeunes gens, presque des enfants encore pour la plupart, obéissent immédiatement à Vilar — qui appelle sur-le-champ un régiment d'artillerie de la garnison resté fidèle à Madero. Il fait disposer secrètement sur la terrasse, qui couronne le Palais, un nombre considérable de mitrailleuses. Pendant ce temps-là, la foule, acclamant sans scrupule ceux qu'elle avait maudits la veille, s'approchait du Palais, dans l'ignorance absolue de ce qui venait de se passer dans ce même palais, et portant en triomphe Félix Diaz et Reyes. Aussitôt que la foule fut arrivée en face du Palais, le général Vilar fit ouvrir le feu à toutes ses mitrailleuses. Ce fut un massacre : 500 morts, — dont le général Reyes, qui tomba le premier. Félix Diaz s'enfuit et va rejoindre Mondragon dans un autre quartier de la

ville, dont ce dernier était encore maître avec ses troupes. Diaz et Mondragon s'emparent de l'arsenal et de la prison. Dix jours de bataille entre les forces opposées.

Le général Blanquet, appelé par Madero, se prononce contre ce dernier et finit par entraîner Huerta. Sous l'inspiration de certains diplomates étrangers, un accord se fait entre les deux partis. Blanquet arrête Madero et le fait jeter en prison. La loi mexicaine exigeait la démission du président en charge, avant de procéder à une autre élection présidentielle. Madero démissionne, — à une condition, c'est qu'on lui laisse la vie sauve. Un nommé Lascurain est proclamé président provisoire du Mexique par les Chambres, et s'empresse de nommer Huerta « ministre du gouvernement », c'est-à-dire premier ministre. Vingt minutes après, Lascurain démissionnait, et Huerta devenait président de par la Constitution.

Il est intéressant de remarquer ici qu'il est faux de dire, comme on l'a souvent fait aux Etats-Unis, que Huerta a fait assassiner Madero pour devenir président à sa place. Madero fut assassiné deux jours après l'arrivée de Huerta à la présidence. Et voici comment, — ou, du moins, voici comment les journaux de Mexico nous racontèrent le fait. Nous lûmes, un jour, dans les journaux de la capitale, que la garde de Madero et de son vice-président (Cino Suarez) au Palais national étant devenue très difficile, Huerta avait résolu de faire transférer les deux prisonniers à la Prison de la Pénitencerie. Deux automobiles arrivèrent donc bientôt au Palais, avec une petite escorte. Les prisonniers y montèrent ; puis, rendus à une courte distance de la Pénitencerie, des soldats de Madero attaquèrent les automobiles, dans le but de délivrer les prisonniers — qui tentèrent de se sauver. Alors, les soldats de Huerta tuèrent Madero et Cino Suarez. Autre version de cette mort (pas celle des journaux) : Madero aurait été assassiné, au Palais même, par un sous-ordre de Huerta, — on craignait qu'il ne revînt plus fort avec l'appui des Etats-Unis.

Le gouvernement américain, dans tous les cas, traita

Huerta comme un assassin ; et la guerre fut bien près d'éclater entre le Mexique et les Etats-Unis, à l'occasion du fameux incident du drapeau américain, à Tampico, — on sait qu'il y eut même un débarquement de troupes américaines, à Vera-Cruz.

C'est alors que Huerta ordonna une levée de volontaires dans tout le pays, soi-disant pour repousser l'attaque des Américains. Une fois cette armée levée, avec un grand enthousiasme populaire, Huerta la lança contre les troupes de Carranza, qui — d'abord partisan de Madero, en sa qualité de gouverneur de la province de Chihuahua, puis contre lui, puis de nouveau se présentant au peuple mexicain comme le vengeur de Madero — s'était soulevé contre Huerta.

On connaît les triomphes de Carranza, qui fut toujours soutenu par le président Wilson. Carranza gouverne, aujourd'hui, le Mexique. C'est l'homme des sectes protestantes. Catholique apostat, il a pour généraux plusieurs Mexicains, apostats comme lui, et qui sont ministres protestants. Carranza n'a aucune autorité, même sur ses propres généraux — qui se moquent de ses ordres. En voici deux exemples : — Deux religieux français furent arrêtés, il n'y a pas très longtemps, à Atotonilco, sous prétexte d'amitié avec les partisans de Félix Diaz. Un financier étranger, très influent à Mexico, obtint de Carranza l'élargissement des prisonniers. Un aide de camp de Carranza va porter l'ordre présidentiel d'élargissement au gouverneur de la prison. Celui-ci se moque du président et expulse sans cérémonie du pays les deux religieux. Une autre fois, un représentant de la légation française arrive au Palais national et demande audience. A peine est-il introduit, qu'un général de l'état-major présidentiel s'approche de l'automobile de la légation française, saute dedans et donne l'ordre au chauffeur de filer vers une « destination inconnue ». Le diplomate français sort du palais et, ne retrouvant plus son automobile, remonte à pas précipités vers le cabinet du président Carranza pour protester contre ce vol. Carranza lui dit, sans s'émouvoir : « Combien vous a coûté

votre automobile ? » Et, sur la réponse précise du diplomate français, Carranza paye, ajoutant : « Avec ces gens-là, il n'y a pas d'autres moyens de régler cette question ! »

J'ai assisté moi-même à l'entrée triomphale de Carranza et de Villa (prononcez Viya) dans Mexico, — beaucoup d'enthousiasme et de tapage dans les rues... Depuis ce temps, le Mexique est gouverné par Carranza, — du moins apparemment.

Vous me demandez maintenant : Quelle est la solution du problème mexicain ?

N'oubliez pas d'abord que, sur les 13.604.000 habitants que compte le Mexique, il n'y en a pas plus de 100.000 qui veulent la révolution ; tout le reste de la nation désire sincèrement le retour de l'ordre et de la paix. Maintenant, pour tenir en respect les 100.000 agitateurs, que faut-il faire ?

Deux solutions s'offrent à l'esprit de l'observateur : une intervention armée des Etats-Unis, ou une intervention des Etats-Unis sans invasion du territoire mexicain.

L'intervention armée peut être considérée, à mon avis, comme une utopie extrêmement coûteuse et dangereuse. L'armée américaine réussirait certainement à s'emparer des ports et des grandes villes du Mexique. Mais il faudrait de longues années de combats partiels et une guerre continue de guerilla pour soumettre complètement le pays ; et cela coûterait des milliers de vies humaines. Pour moi, l'invasion du Mexique par une armée américaine serait une faute grave. Tous les Mexicains se coaliseraient contre l'étranger envahisseur.

A mon avis, la seule solution pratique du problème mexicain est celle-ci : Que le gouvernement américain donne son appui discret à un parti de l'ordre mexicain, ayant à sa tête un Mexicain, un chef énergique, capable de faire respecter le catholicisme, qui est encore la religion du peuple mexicain, — qu'il fournisse à ce chef et à ce parti les ressources dont ils ont besoin en argent, en armes et en munitions, — et qu'il boycotte impitoya-

blement tous leurs adversaires, les empêchant de se ravitailler et les réduisant à l'impuissance. Soyez sûr que — le jour où le parti de l'ordre, ainsi fortement appuyé, aura réussi à rétablir la paix, au Mexique — le peuple mexicain, à peu près tout entier approuvera cette politique et en sera vraiment reconnaissant au gouvernement américain.

Vous pouvez être aussi assuré que, dans moins d'un an, avec une politique aussi sagement ferme, la question mexicaine serait réglée.

Je suis certain, de plus, que le catholicisme n'attend que le rétablissement de la paix intérieure pour se développer merveilleusement, au Mexique. Sans doute, la révolution, qui bouleverse le Mexique depuis dix ans, a occasionné quelques graves défections dans les rangs catholiques, même dans le clergé. Mais, pour compenser largement ces quelques tares, il y a eu des résistances nombreuses, admirables, héroïques même; surtout dans l'épiscopat. L'histoire enregistrera un jour les noms de plusieurs Mexicains, ecclésiastiques et laïques, qui ont été de vrais martyrs de la foi pendant la révolution. La tempête — comme toutes les tempêtes, du reste — aura fait tomber les branches mortes du grand arbre catholique mexicain ; mais le tronc reste sain et vigoureux encore. La piété est grande, au Mexique. Il peut bien y avoir parfois un peu trop d'extérieur dans certains actes de piété, mais la foi est au fond du cœur mexicain, et surtout l'amour de la sainte Vierge — invoquée par toute la nation sous le vocable de Notre-Dame de la Guadeloupe. Cette dévotion remarquable du peuple mexicain à la sainte Vierge est, pour moi, un sûr garant du salut du Mexique. Voulez-vous un fait caractéristique ? Lors du défilé triomphal des troupes de Zapata devant le Palais national, à Mexico, il y a quelques années, Villa se tenait aux côtés de Zapata. A la tête des bataillons de Zapata, on voyait se déployer la bannière de Notre-Dame de la Guadeloupe. Zapata se découvre. Villa reste couvert, — Villa n'est rien autre chose qu'un bandit de la pire espèce — Zapata lui reproche son manque de

respect à l'égard de la sainte Vierge. Une discussion s'engage, assez vive, entre les deux chefs de bandes. Et bientôt, le peuple — qui suit, de loin, la discussion — voit le bandit Villa se découvrir, à son tour, et saluer la bannière de la Vierge. La peur du sentiment religieux populaire avait obtenu cet hommage forcé de la part du bandit. Il y a donc encore, au Mexique, malgré toutes les tempêtes et toutes les agitations, une opinion publique catholique assez forte pour s'imposer même à l'attention des pires brigands du pays. Malheureusement, les bons, qui sont la majorité, ont été terrorisés. Qu'on leur permette de parler et d'agir librement, en réduisant à l'impuissance la minorité qui gouverne à coups de fusils, et l'on verra la Religion catholique prendre un nouvel essor.

En deux mots, la principale cause de la révolution mexicaine a été la cupidité ; et la solution de ces troubles ne peut être que dans la charité chrétienne — largement pratiquée par les hommes d'Etat, mexicains ou étrangers, qui ont de l'influence sur les destinées de ce grand pays.

Mon espoir de voir bientôt la paix régner au Mexique s'appuie, avant tout, sur des raisons surnaturelles : — en 1914, en effet, au milieu de cérémonies grandioses, le Sacré-Cœur de Jésus était proclamé Roi du Mexique, dans toutes les églises du pays, le même jour et à la même heure ; et, le 8 décembre 1919, la nation tout entère se consacrait à la sainte Vierge. Les fêtes solennelles et les réjouissances populaires qui ont marqué récemment le retour des évêques exilés dans leurs diocèses respectifs n'ont fait que confirmer cet espoir. (1).

(1) Le R. P. Emile Lecourtois, *O. M. I.*, — depuis son départ du Mexique — était Supérieur de la communauté et Curé de la cathédrale Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans. L'Administration générale vient de l'en retirer, pour lui confier la charge de notre 2e Province des Etats-Unis. Le Conseil du nouveau Provincial se compose des RR. PP. James Quinn et Jean Guenneuguès, *O. M. I.*, Consulteurs ordinaires, — Robert Chatillon et Charles Sérodes, *O. M. I.*, Consulteurs extraordinaires, — et Henri Constantineau, *O. M. I.*, Econome provincial.

## V. - Une petite Poignée de Nouvelles ceylanaises.

### A. — **Mgr Brault, O. M. I.** [1].

Le R. P. Jules Brault, *O. M. I.*, — Vicaire général de Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, Archevêque de Colombo — avait été choisi par la Sacrée Congrégation de la Propagande, à la date du 28 juillet 1919, comme successeur du regretté Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*, à l'évêché de Jaffna ; et Sa Sainteté le Pape Benoît XV avait daigné ratifier le choix de la Propagande par Bulle pontificale datée du 5 août 1919.

Suivant le cours régulier des événements, la consécration de l'élu aurait donc dû avoir lieu depuis déjà longtemps, — en fait, la date en avait été fixée au 30 novembre dernier. Mais la mort du prélat, chargé de transmettre à l'Archevêque de Colombo les Bulles pontificales, vint — contrairement à toute prévision — ajourner les cérémonies du sacre et prolonger encore, de plus de deux mois, l'épreuve des catholiques de Jaffna, impatients d'acclamer leur nouvel évêque et de prévoir sa première bénédiction.

Les fêtes purent enfin avoir lieu, — dans la cathédrale Sainte-Lucie de Colombo — le samedi de la Quinquagésime, 14 février 1920 ; et elles ont été très belles. L'édifice, par ses vastes proportions, se prêtait admirablement au déploiement des cérémonies imposantes que l'Eglise a instituées pour le sacre de ses évêques ; et, pour la circonstance, la piété des catholiques ceylanais et leur goût naturel de l'ornementation ajoutèrent, sans parcimonie, les plus gracieuses décorations aux beautés architecturales de la maison de Dieu.

C'est à 8 ou 10.000 personnes qu'il faut évaluer la

(1) Voir *Missions*, décembre 1919, page 273.

foule accourue, de tous les points de l'île, pour assister à la fête. Nommons le Consul de France, M. Dupuis, qui était présent au milieu d'un grand nombre de notabilités du pays.

L'évêque consécrateur était S. G. Mgr Coudert, *O. M. I.*, Archevêque de Colombo, — assisté de S. G. Mgr Beckmayer, *O. S. B.*, Evêque de Kandy, et de S. G. Monseigneur Robichez, *S. J.*, Evêque de Trincomalie. L'Evêque de Galle, S. G. Mgr Van Reeth, *S. J.*, occupait dans le sanctuaire un siège d'honneur. Deux Missionnaires Oblats — le R. P. Germain Griaux, Vicaire général de Mgr l'Archevêque de Colombo, et le R. P. Louis Guitot, Vicaire général et Administrateur du diocèse de Jaffna — remplissaient les fonctions de prêtres assistants près de l'Archevêque consécrateur. Le R. P. de Géradon, *S. J.*, et le R. P. Lytton, *O. M. I.*, assistaient Mgr l'Evêque de Galle. Les RR. PP. Paul Figurado et Pierre Monnier, *O. M. I.*, dirigeaient les cérémonies.

Enfin, cent cinquante membres du clergé, dont les élèves du Séminaire Saint-Bernard (Borella), formaient autour de l'élu du Seigneur une belle couronne d'honneur, encadrant dignement la scène qui allait se dérouler.

Sans nous attarder aux détails des rites solennels d'une consécration épiscopale, disons que, sous le radieux soleil des Indes, — dans cette île de Ceylan, la perle de ces contrées — de pareilles cérémonies ont un cachet à part. Elles donnent lieu à des fêtes qui prennent, plus que nulle part ailleurs, les proportions d'un événement considérable. L'abondance de la lumière, la richesse des tons et des couleurs, — tout concourt à impressionner favorablement les esprits et à toucher les cœurs. Aussi, devons-nous dire que les heureux témoins du sacre de Mgr Brault en garderont à jamais le vivant et bienfaisant souvenir.

L'oubli est d'autant moins à craindre que — au jour de sa consécration épiscopale — c'est, autant qu'à l'évêque lui-même, à l'apôtre universellement connu par son influence, sa bonté de cœur et son zèle éprouvé que

s'adressaient les vivats répétés, les témoignages multipliés de reconnaissance et d'affection, ainsi que les vœux traduits tant et tant de fois par la formule d'usage : *Ad multos et faustissimos annos !*

*Petites Annales*, Paris.

### B. — **Madhu — Lourdes ceylanais.**

Sur la terre de France, là-bas dans le massif pyrénéen, l'Immaculée attire maternellement, pour les combler de grâces, des foules immenses — avides de l'acclamer et de mériter ses faveurs.

Dans la profondeur des forêts ceylanaises, la Mère de Jésus s'est aussi réservé un domaine, où elle donne à ses enfants des audiences spéciales et des témoignages de royale munificence.

C'est au nord-ouest de l'île, à quarante kilomètres de tout centre d'habitations... Une église, une maison pour le missionnaire, un abri pour les pèlerins peu nombreux, — voilà *Madhu*, en temps ordinaire.

Restez dans ces parages, de novembre à la fin de mars : vous aurez de gracieux compagnons, — des ours, des léopards, des buffles, des éléphants viendront tour à tour prendre leurs ébats autour de l'étang et charmer vos loisirs. Mais, d'avril à novembre, de nombreux pèlerins — de tout rang, de toute caste, de Ceylan et de l'Inde — viendront prier avec vous la Vierge puissante, car Marie choisit souvent les contrées les plus solitaires et les plus sauvages pour y distribuer ses présents à l'humanité...

Vers l'année 1640, vingt familles catholiques de Mannar-Mantotte prirent le chemin de l'exil et allèrent s'établir à Madhu, pour échapper à la persécution hollandaise. Elles emportaient avec elles une image de Marie, soustraite à la fureur des hérétiques.

La nouvelle chrétienté devait bientôt devenir fort importante et se trouver dans la nécessité de bâtir une église convenable.

Hélas ! la persécution la poursuivit jusque dans sa

retraite ; et, au début du XIXe siècle, une simple croix de bois était le seul indice rappelant à l'étranger que le Christ Jésus avait régné dans ces lieux...

Pourtant, la Reine du ciel n'avait point déserté son domaine, et les populations continuèrent à emporter avec foi la poussière de Madhu dans leurs demeures, — comme nos chrétiens d'Europe emportent l'eau jaillie de la fontaine de Lourdes. Cette poussière est pour tous — chrétiens, hindous, bouddhistes — *le grand remède contre la morsure des serpents.*

En 1805, la liberté religieuse ayant été proclamée dans toute l'île, un sanctuaire provisoire fut construit, — bien vite ruiné par la pluie et le vent. Ce ne fut qu'en 1876 que Mgr Bonjean, *O. M. I.*, put y poser solennellement la première pierre du magnifique édifice qui s'élève aujourd'hui, et qui est devenu le centre de pèlerinages grandioses réunissant, durant la neuvaine préparatoire à la fête de la Visitation, des auditoires de 20.000 à 30.000 personnes...

2 juillet !... Voici le grand jour !...

Les cloches ont déjà lancé leurs appels vibrants...

Que de communions !... Bon nombre de pèlerins se sont confessés dans leurs missions respectives et se présentent à la Table sainte. La joie que le divin banquet épand sur leurs fronts étonne les païens, et plusieurs se glissent jusqu'à l'autel.

Mais le missionnaire les discerne bien vite.

— T'es-tu confessé ?...

Point de réponse.

— T'es-tu confessé ?...

Un grand regard ahuri qui semble dire :

— Je ne comprends pas.

— C'est bien : va !

Et le Père passe outre.

Point de scandale dans ce refus, car les yeux sont habitués à voir des païens se présenter ainsi. Pauvres ignorants ! Eux aussi voudraient recevoir ce Pain enchanté, cette grande médecine des chrétiens.

Aux messes basses succède la messe pontificale... De

beaux chants, de longues cérémonies, de ferventes prières — et tout le monde est content.

Après la messe pontificale, deux grandes manifestations, savoir : la procession... et le banquet.

On devine ce que doit être la procession ; et l'on nous pardonnera de ne point la décrire. Quant aux « agapes indiennes », leur aspect est tellement unique, tellement particulier à Notre-Dame de Madhu, que ce serait enlever à la fête sa véritable physionomie que de les passer sous silence...

Le R. P. Victor Deslandes, *O. M. I.*, donne cette magnifique description du dîner en plein air sous les palmiers de Madhu :

« Le banquet compte 25.000 couverts !

Entre la procession et le banquet, les jeunes missionnaires ne demeurent pas oisifs. Il leur faut *bénir les bœufs.* On se trouve en présence de 800 charrettes et de 16.000 bœufs environ. Les pèlerins les amènent par troupes de 100 à 150.

Point de distinctions, ici encore, entre les divers cultes. Qu'on ne crie pas à la superstition ! Voici, du reste, la réponse d'un riche musulman.

— Pourquoi amènes-tu tes bœufs au missionnaire ?

— La bénédiction du *Prêtre catholique* porte bonheur.

Rien de vulgaire ou de singulier dans cette cérémonie.

Mais courons voir les préparatifs du festin.

Les cuisiniers sont 100 ou 150, tous plus ou moins improvisés. L'honneur de préparer le grand *virunthu* appartient, en effet, à l'une des castes de pêcheurs de Jaffna.

J'ai dit « honneur », et c'est le mot.

Voyez donc : des riches chettis de l'Inde et de Colombo, des vellabers fort pointilleux sur les droits de caste, ont fait leur offrande de riz. Et ce riz sera mélangé avec les petites poignées données par les grimpeurs, les kadéars, les valéars. La chèvre des haut-huppés devra bouillir dans une même chaudière avec le vieux coq d'un pauvre paria !... Et le tout sera préparé par des caréars de la caste des pêcheurs !... Et le brahmine de l'Inde, venu en

pèlerinage, devra recevoir sa portion de la main de ces pêcheurs !...

Pour qui connaît les exigences et l'esprit des castes, surtout parmi les païens assez nombreux, ces faits tiennent du prodige.

Le fourneau est une longue tranchée dans le sol. Sur les brasiers reposent de larges chaudières où bout le riz, des vases en terre où cuisent les carrys... Ici, les hommes apportent et fendent du bois ; là, des femmes, des enfants, des vieillards préparent les légumes ; ailleurs, on découpe la viande, — quelle boucherie !

Missionnaire, vous pouvez à votre aise circuler, admirer les travailleurs. Ils sont heureux de vous voir, mais soyez sûr qu'on va vous demander des ustensiles de cuisine. Répondez : « On verra », — et c'est tout.

Pour préparer le banquet, six heures ont suffi.

A trois heures de l'après-midi, les cloches appellent au festin. De tous côtés la foule accourt, chacun apportant son couvert, c'est-à-dire un petit panier : quelques-uns en apportent deux. Il faut bien que ceux qui gardent la charrette et le *valavou* (domicile) participent au banquet !

Les convives s'assoient sur le gazon un peu fané ; de la grande porte de l'église, on pourra tous les découvrir d'un regard.

Monseigneur s'avance, se dirige vers la cuisine et bénit solennellement tous les vivres. Puis, accompagné du préfet, du sous-préfet, d'un ingénieur, et suivi de ses missionnaires, il vient s'asseoir près de la porte de l'église.

Encore quelques instants, et cinquante à soixante hommes chargés de lourds paniers de riz et de sauce, déposent leurs fardeaux aux pieds de l'évêque comme pour lui offrir les prémices, puis, sur un signal de Sa Grandeur, se dispersent dans tous les sens.

Voilà bien l'agape chrétienne ; et Saint Paul n'aurait rien trouvé à blâmer dans ce festin.

En moins d'une heure, tout le monde sera servi ; mais personne ne touche aux aliments. Les mœurs indiennes semblent refuser de manger en public : chacun mangera

donc chez soi ; toutefois, les premiers servis attendent avec patience que tous fes frères aient reçu leur part.

Des scènes bien touchantes se passent sous nos yeux.

Regardez. Voici une riche brahmine (son costume, ses bijoux la font reconnaître) qui se traîne sur ses genoux et mendie une pincée de riz. On la lui donne... Déjà une partie de son vêtement est remplie...

Va-t-elle emporter le fruit de sa quête ?... Non ! elle commence à rendre à chacun de ce qu'elle a reçu ; toutefois, elle reconnaît les pauvres et leur donne davantage.

— Vraiment, c'est à ne pas y croire ! s'écrie le sous-préfet de *Mannar*. C'est le monde indien renversé !

Oui, c'est le monde indien renversé, et c'est *Madhu* seul qui peut dominer l'instinct de caste. Vive Marie, notre Mère !

La distribution est terminée...

Monseigneur gravit les degrés d'une estrade et donne à la foule la bénédiction solennelle.

Une immense acclamation y répond, puis la foule se disperse... En dix minutes, la « salle » du banquet est vide.

Le pèlerinage est fini.

Les charrettes sont prêtes pour le départ, les piétons s'engagent dans la forêt et bientôt on n'aperçoit plus qu'un épais nuage de poussière. »

*Messager de Marie Immaculée.*

### C. — Echos de Ceylan.

1. Archidiocèse de Colombo. — Voici quelques chiffres fort intéressants concernant les 61 missions de l'Archidiocèse de Colombo (1er septembre 1917–1er septembre 1918) : — *a)* Population catholique (recensement de 1914), 259.726 ; *b)* Baptêmes d'enfants nés de parents catholiques, 8.271 ; *c)* Baptêmes d'enfants hérétiques, 12 ; *d)* Baptêmes d'enfants païens, 352 ; *e)* Baptêmes d'adultes hérétiques, 127 ; *f)* Baptêmes d'adultes infidèles, 1.163 ; *g)* Total des baptêmes, 9.955 ; *h)* Mariages, 1.942 ; *i)* Confessions, 802.770 ; *j)* Communions, 2.545,341;

*k*) Viatiques, 2.634 ; *l*) Extrêmes-Onctions, 3.326 ; *m*) Confirmations, 3.566 ; *n*) Ecoles de garçons, 257 (avec 27.378 élèves) ; *o*) Ecoles de filles, 246 (avec 21.071 élèves) ; *p*) Total des élèves, 48.449 (1).

2. Collège Saint-Joseph. — Le Collège Saint-Joseph de Colombo, dirigé par les PP. Oblats, comptait l'année dernière 1.050 élèves. Il vient de rouvrir ses portes à un nombre d'étudiants encore accru. Un nouveau Recteur a été installé au début de l'annés scolaire. C'est — nos lecteurs le savent déjà (2) — le R. P. Maurice Le Goc, *O. M. I.*, originaire du diocèse de Quimper, qui recueille la succession des Pères Charles Collin, Charles Lytton et Emile Nicolas, *O. M. I.*, Les brillants succès qui ont terminé ses études dans les grandes universités de Cambridge et de Londres sont un gage que l'œuvre du Collège Saint-Joseph ne périclitera pas sous sa direction.

3. R. P. Lejeune, *O. M. I.* — Le R. P. Yves Lejeune, *O. M. I., D. D., M. A.*, Professeur au Collège Saint-Joseph à Colombo, parti pour l'Angleterre en 1914, vient de renter à Ceylan. Il venait, après avoir obtenu ses diplômes de pédagogie, — objet de son voyage en Angleterre — de quitter Londres, pour aller faire une visite à la Bretagne, son pays natal. C'est là qu'il se trouvait, quand éclata la guerre, qui l'obligea à rester chez lui, — à Pleyber-Christ, diocèse de Quimper — où il fut ainsi vicaire jusqu'au mois d'août dernier. Il en est reparti le 12 septembre, pour se rendre à Paris, — d'où, après avoir obtenu ses papiers, il s'est remis en route pour l'île de Ceylan. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la réception qu'on lui a faite à Colombo a été aussi cordiale que magnifique, — on le verra, d'ailleurs, plus bas.

4. Jeunes Missionnaires Ceylanais. — Partis, le 11 décembre, de Marseille, à bord du « Cap Ancona », — en

(1) Nous avons déjà publié le même relevé (1917 et 1918) pour les 28 Missions du diocèse de Jaffna (voir *Missions*, juin 1919, page 73).

(2) Voir *Missions*, juin 1919, page 171.

même temps que le R. P. Lejeune, *O. M. I.* — les jeunes PP. Collin et Morel, *O. M. I.*, ont débarqué à Colombo, juste à temps pour commencer leur vie apostolique avec la nouvelle année (1920). Le P. Edouard Collin, originaire de Laroche (diocèse de Namur), est prêtre depuis quelques années. La guerre ayant retardé son départ pour les Missions, il déploya son zèle, d'abord à la Basilique nationale du Sacré-Cœur (Bruxelles), puis au juniorat de Waereghem. Il est affecté au diocèse de Jaffna, — où il sera bientôt professeur ou missionnaire. Quant au P. Ernest Morel, — qui, lui, est originaire de Jersey (diocèse de Portsmouth), — il venait d'être ordonné prêtre à Liège. Il est nommé professeur au Collège Saint-Joseph, Colombo.

5. Réception à Colombo. — « La réception qui nous attendait, à notre descente du navire, au Collège Saint-Joseph de Colombo, » écrit le P. Collin, « fut enthousiaste et vraiment orientale. On nous acclama, on poussa des cris joyeux et l'on fit beaucoup de bruit. Pour un peu, je me serais cru en plein bombardement, — comme pendant la guerre. Cet accueil chaleureux nous rendit encore plus sympathique cette bonne population ceylanaise — qui plaît déjà tellement, dès l'abord. Quelle différence entre ces gens et ceux que nous avions vus à Port-Saïd et à Djibouti !... »

6. Autres Missionnaires Oblats. — Plusieurs anciens Missionnaires *O. M. I.*, retour du front, étaient déjà rentrés à Ceylan, depuis plus ou moins de temps, lorsque les PP. Lejeune, Collin et Morel y sont arrivés. Voici les noms de ceux dont nous avons appris le départ de Marseille ou l'arrivée à Colombo : — *a*) Le F. C. Léon Renaud (Nancy) s'est embarqué à Marseille le 8 août 1917 ; *b*) les RR. PP. François Breton (Quimper) et Germain Cazuguel (Quimper) ont quitté la France vers la mi-décembre 1917 ; *c*) le R. P. Pierre Marque (Tarbes) est parti en mars 1918 ; *d*) les RR. PP. Julien Tanter (Quimper) et Jean Mazoyer (Mende) se sont embarqués le 21 juin 1919 ; *e*) les RR. PP. Henri Devise (Viviers), Georges Guesnon (Laval), Victor Jaouën (Quimper) et

Joseph Majorel (Rodez) ont débarqué à Colombo le 4 novembre 1919 ; *f)* enfin, les RR. PP. François Goury (Chambéry) et Jean Masson (Chambéry) sont partis de Marseille le 21 novembre 1919. Ajoutons à ces noms celui du jeune P. Henri Hüber (Strasbourg), dont nous avons appris la nomination comme professeur de morale au Séminaire Saint-Bernard (Borella).

7. Ceylan à Londres. — Pendant que ces vaillants apôtres gagnaient ou regagnaient leurs postes respectifs dans le Champ du Père de Famille, à Ceylan, l'un des anciens élèves les plus illustres de leur Collège Saint-Joseph à Colombo se faisait recevoir, à Londres, par Sa Majesté le Roi d'Angleterre, au palais de Buckingham, et par Son Altesse royale le Prince de Galles, au palais de Saint-James. Le *Padikara Mudliyar*, N. D. H. S. Wizayasinghe, *J. P., U. P. M., M. R. A. S.* (C. B.), puissant chef singhalais, est un païen converti — devenu, parmi ses compatriotes, un catholique exemplaire et très généreux. Il a montré à tous sa piété, en assistant, le 11 janvier dernier, à la grand'Messe solennelle, ainsi qu'aux prières et au Salut du soir, dans l'église des Pères Oblats, à Tower-Hill ; et il a également prouvé sa grande charité, en pourvoyant, pendant la guerre, à la subsistance de 10.000 enfants belges — réfugiés en Angleterre. Honneur au grand chef singhalais et à ses anciens maîtres !

8. Cérémonie à Negombo. — Quelque temps auparavant, le 6 septembre 1919, à l'occasion de sa première visite à Negombo, le Gouverneur de Ceylan, Sir W. H. Manning, inaugurait, à l'église Sainte-Marie (Main Street), la statue du saint Mgr Vistarini, prêtre italien mort là-bas, en 1895. La statue avait été érigée grâce aux souscriptions des habitants de la ville — y compris les Hindous et les Mahométans. S'adressant au R. P. Joseph Milliner, *O. M. I.* (Quimper), — qu'entourait, d'ailleurs, une très nombreuse assemblée de sympathiques auditeurs — le gouverneur lui fit part de quelques-uns des beaux traits qu'il avait entendus ou lus de la vie du Père Vistarini, le *Sammanasu Swami*

(l'Ange-prêtre), et termina en faisant l'éloge du clergé catholique, dont il avait, dit-il, admiré le dévouement sous plusieurs cieux.

9. Couvent de Negombo. — Puisque nous sommes à Negombo, disons tout de suite que les Sœurs de la Sainte-Famille (Bordeaux), du couvent de la *Main Street* y ont reçu, le 1er mars dernier, la visite de Mgr Brault, *O. M. I.*, le nouvel Evêque de Jaffna. A cette occasion, dans une fête de famille, la joie là-bas s'est donné libre cours. Adresses, chants, pièce dramatique exécutée par les élèves de l'école, — tout avait été mis en œuvre par les Religieuses pour célébrer dignement le sympathique Pontife. Monseigneur en a profité pour remercier les Sœurs du dévouement dont elles font preuve, dans leur œuvre d'éducatrices de la jeunesse, et pour les féliciter du succès qui couronne leurs efforts et leurs sacrifices.

10. L'Evêque de Jaffna. — Nous venons de nommer Mgr Brault. Si nous parlions un peu, maintenant, de son entrée dans sa ville épiscopale ? Ç'a été, paraît-il, une véritable apothéose. Voici ce que dit le *Jaffna Catholic Guardian* de la procession qui conduisit Monseigneur à sa Cathédrale : — « Les membres de nombreuses Confréries, déployant au soleil drapeaux et bannières et suivis de fanfares, ouvraient la marche. Le landau, qui portait l'évêque, était tiré par des jeunes gens. Immédiatement après, venait une longue suite de voitures, où avaient pris place plus de quarante prêtres. Et puis, c'était la foule — immense, toute à l'allégresse... Toute la rue, sur une longueur de 1.500 mètres, était décorée à profusion, au-dessus des têtes, et à droite et à gauche. Une multitude d'arcs de triomphe s'élevaient tout le long du parcours. Le coup d'œil était splendide : on ne voyait qu'étoffes aux couleurs variées, feuilles de palmiers artistement enlacées, écussons aux armes épiscopales, arbres des pays chauds pavoisés à qui mieux mieux, lanternes vénitiennes, etc., etc. Et les cloches lançaient dans l'espace leurs notes les plus joyeuses, et le canon tonnait, et les acclamations enthousiastes saluaient le passage de Sa Grandeur. L'évêque donnait

sa bénédiction ; mais on se relevait bien vite pour de nouvelles salves d'acclamations (1). »

11. Notre-Dame du Refuge. — L'église de Notre-Dame du Refuge, à Jaffna, a son histoire : elle a été la cathédrale de l'un des prédécesseurs de Mgr Brault, — Mgr Bettachini, premier Vicaire apostolique de Jaffna. Mais, l'ancienne église tombant en ruines, il a fallu songer à en construire une nouvelle. Le regretté Père Joseph Aloysius, *O. M. I.*, s'y dévoua tout entier. Le R. P. Célestin Margerit, *O. M. I.*, son successeur immédiat, et le R. P. Jean Baron, *O. M. I.*, actuellement curé de la paroisse, ont continué son œuvre. Mgr Joulain, *O. M. I.*, fit la pose de la première pierre, le 8 septembre 1907. L'édifice, un peu plus d'à moitié achevé, a coûté jusqu'à ce jour 20.000 roupies. On espère que le nouvel évêque pourra, dans deux ans, faire la dédicace de l'église nouvelle de Notre-Dame du Refuge. C'est afin d'en hâter l'achèvement que le *Jaffna Catholic Guardian* vient de lancer un appel de secours aux chrétiens de l'Inde.

12. Journaux de Ceylan. — Beaucoup des renseignements précédents nous ont été fournis par le *Ceylon Catholic Messenger* ou par le *Jaffna Catholic Guardian*, — les deux grands journaux que publient les PP. Oblats de Ceylan, le *C. C. M.* deux fois et le *J. C. G.* une fois la semaine. Ce dernier en est à sa 45e année, tandis que le premier fêtait, le 11 février dernier, le cinquantenaire de sa fondation. Les *Missions* sont heureuses de souhaiter au *Messenger* — comme au *Guardian*, du reste — une longue et fructueuse carrière ; elles en reparleront plus tard. Est-ce que, — selon le mot de Léon XIII, que le *Messenger* a justement pris pour devise — « un journal catholique n'est pas une mission perpétuelle » ? *Ad multos annos !*

(1) Mgr Brault vient d'arriver en Europe et, dernièrement (en mai), nous avons, nous aussi, eu la joie de pouvoir acclamer Sa Grandeur, — lors de son passage à Rome pour sa première visite *ad limina*.

## VI. — Mission Sainte-Monique, au Basutoland, S. A. [1].

Sainte-Monique — vous le savez, Révérendissime et bien-aimé Père — est la mission du nord du Basutoland, fondée en 1876 par le vénéré P. Jean Gérard, *O. M. I.* Placée sur le bord du Caledon River, qui forme la frontière de l'Orange Free State et du Basutoland, elle a pour limite, à l'extrême nord, le fameux Mont-aux-Sources qui nous sépare de Natal. Le territoire du district de Leribe est pratiquement celui de la Mission ; or, il a environ 160 kilomètres de long sur 130 de large, — du moins à certains endroits — et le nombre des habitants dépasse 100.000.

Les sueurs et les larmes même du saint P. Gérard tombèrent d'abord sur un sol ingrat. En vingt ans de dur labeur il arrivait, cependant, à baptiser 700 âmes.

En raison des grandes distances, un compagnon d'apostolat lui fut donné ; et le P. Gérard pensa alors à fonder dans les environs deux nouvelles missions. C'est à ce moment — il y a de cela plus de 20 ans — que les stations de Sainte-Thérèse et Sainte-Anne virent le jour. Depuis ce temps, il y eut toujours des Pères à Sainte-Monique, — l'un chargé de la mission même, et l'autre des stations.

A Noël 1911, Mgr Jules Cénez, *O. M. I.*, m'envoya recueillir l'héritage du P. Gérard, — que le P. Marcellin Deltour, *O. M. I.*, et plusieurs autres Pères, leurs successeurs, avaient déjà bien fait fructifier.

Cependant, une tâche immense restait à accomplir ; et, vu la population, on peut dire qu'en somme le travail n'était encore qu'ébauché. Je m'en aperçus, surtout, quand il me fut donné de parcourir le pays — que je

(1) Lettre datée de St-Monica's (Leribe), 19 juin 1919 et adressée à S. G. Mgr le Supérieur général.

trouvai semé d'églises et d'écoles protestantes, tandis que le nom de catholique était pratiquement inconnu. Aussi, en 1913, après avoir mis la main sur un bon jeune homme, qui devait faire office d'instituteur-catéchiste, j'entrepris, à 40 kilomètres d'ici, une nouvelle mission que je confiai à Notre-Dame de Pontmain. Notre bonne Mère ne tarda pas à bénir mes efforts ; et, il y a deux mois, Mgr Cénez a bien voulu y donner la Confirmation à 100 nouveaux chrétiens, au milieu d'une foule considérable. J'y compte aujourd'hui, chrétiens et catéchumènes réunis, environ 800 âmes ; et le nombre des enfants de l'école est passé de 12 à 100.

La mission de Notre-Dame de Pontmain comblait une lacune dans la partie est du district, qui s'avance vers les montagnes du Drakensberg, mais le nord restait toujours dépourvu d'église catholique. Pour y suppléer, plusieurs fois l'an, je partais en expédition apostolique, — disant la sainte Messe dans les villages les plus éloignés — et, fait très consolant, j'ai remarqué que, partout où j'ai pu célébrer les saints Mystères, les conversions sont venues nombreuses.

Mais il fallait réunir tous ces groupes épars en une mission centrale. C'est ce que je fis en fondant, l'année dernière, la mission Saint-Paul, à 50 kilomètres d'ici. Là aussi, Notre-Seigneur a bien voulu bénir mes sueurs, puisque chrétiens et catéchumènes ensemble atteignent le chiffre de 700, et les enfants de l'école arrivent presque à la centaine, — malgré une concurrence effrénée de la part des hérétiques. Une preuve que le bien se fait, c'est que le démon, par l'intermédiaire des protestants, a terriblement lutté pour empêcher de fonder cette nouvelle mission.

Mais Notre-Dame du Sacré-Cœur — dont j'ai pu mettre là-bas la statue vénérée — a, une fois encore, écrasé la tête du serpent.

Aussi, il y a quinze jours, j'ai définitivement posé les premières assises de la nouvelle mission par une belle fête de baptême de 60 adultes — dont un chef très estimé de tous. En même temps que cette mission, je commençai

cinq nouvelles écoles avec des maîtres indigènes. Chaque école est aujourd'hui un centre, autour duquel se groupent déjà de nombreux catéchumènes.

De son côté, le cher P. Norbert Rindermann, *O. M. I.*, travaillait avec un grand zèle et un enthousiasme juvénile. Aussi ses deux missions de Sainte-Thérèse et Sainte-Anne prenaient-elles un nouvel essor ; les conversions venaient nombreuses, et les deux nouvelles églises étaient, dès le premier jour, trop petites pour contenir la foule sans cesse grossissante. Acharné contre les protestants, — dont le mot d'ordre est d'arrêter, coûte que coûte, les progrès incessants de la Religion catholique — le cher Père avait commencé une nouvelle école et préparait la fondation de plusieurs autres. Ensemble, nous travaillions et souffrions parfois, mais les âmes étaient sauvées et nous étions heureux ; nous n'attendions plus que la fin de la guerre pour recevoir le renfort espéré. Mais, hélas !... nous comptions sans cette terrible épidémie qui a fait tant de ravages. Le P. Rindermann, taillé en hercule, semblait avoir devant lui de longues années d'un fécond apostolat. En moins d'une semaine, il était terrassé par la mort, à la fleur de l'âge — à 32 ans. Quel coup terrible pour nous tous, mais surtout pour moi !

Je comptais sur les jeunes Pères pour développer les nouvelles missions qu'il était de mon devoir de fonder, afin de combler une lacune plus que regrettable et implanter notre sainte Religion dans des districts où elle était inconnue, où seule l'hérésie avait toutes les chances de se propager. Et cependant, chose extraordinaire, jusqu'à ces derniers temps, les protestants n'enregistraient chaque année qu'une moyenne de 5 ou 6 conversions par église. Toujours je me suis fait la réflexion que ces milliers de païens attendaient la venue de notre sainte Religion pour se donner au bon Dieu. Mes prévisions commençaient à se réaliser, quand la mort du cher P. Rindermann est venue brusquement mettre en péril l'existence même de ces belles œuvres et le salut de milliers d'âmes. En effet, j'ai maintenant sur les bras, à moi seul, 1.000 enfants dans les écoles et 5.000 chré-

tiens, avec les catéchumènes, dispersés sur une grande étendue d'un territoire divisé en 4 missions principales et 6 autres stations avec écoles.

Tout semble me faire croire qu'avec des prêtres la Religion catholique ferait la conquête de ce pays ; tandis que, si personne ne vient me prêter main forte, les œuvres vont dépérir et des milliers d'âmes, fatiguées de chercher la vérité, vont se donner à l'hérésie — qui est à la porte pour les tenter.

Révérendissime et bien-aimé Père, je veux vous dire toute la vérité : je sens moi-même que ma santé est déjà bien ébranlée, — l'année dernière, Mgr Cénez eut la bonté de m'envoyer prendre quelques semaines de repos à Natal, mais le bien que je ressentis s'évanouit aussitôt, à cause de la mort du R. P. Rindermann et du surcroit de travail qui en devint la conséquence nécessaire. Je ne me plains pas, certes, et j'aurais mauvaise grâce de le faire ; mais je souffre de voir les âmes périr et les œuvres, qui doivent les sauver, en péril !

Je sais, bien-aimé Père, que de tous côtés arrivent à vos oreilles les cris de vos enfants vous demandant du secours. J'espère, cependant, que vous écouterez la voix du dernier d'entre eux. Je suis, en effet, le porte-parole de plus de 100.000 âmes qui, dans ce seul district, sans parler du reste du Basutoland, attendent de vous le salut et vous supplient de leur donner des prêtres. Si nous pouvons avoir des ouvriers apostoliques, je ne doute pas que la Mission du Basutoland ne devienne bientôt l'un des plus beaux joyaux de notre chère et aimée Congrégation...

Je vous prie d'agréer, Révérendissime et bien-aimé Père, l'hommage des sentiments affectueux, avec lesquels je suis si heureux d'être de Votre Grandeur le fils très humble et reconnaissant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Henri Thommerel, *O. M. I.*

# ECHOS DE ROME

## I. — Les derniers Instants du Père Baffie [1].

Tous ceux qui connaissaient le R. P. Eugène Baffie, *O. M. I.*, ou qui ont lu ses ouvrages, ne peuvent manquer d'être douloureusement affectés de sa mort si imprévue. C'est à leur intention que ces lignes ont été écrites : leur sympathie réclame quelques détails, pour expliquer une catastrophe si soudaine, et leur édification les demande aussi, pour retrouver, dans l'attitude des derniers instants, le prêtre, le religieux qui fut un exemple toute sa vie...

Le R. P. Baffie, on peut le dire, est tombé en combattant. Assidu aux devoirs que lui imposait sa charge d'Assistant du Supérieur général, homme de conseil et d'administration, correspondant fidèle de tous ceux qui devaient s'adresser à lui dans la Congrégation, il était aussi le modèle de la régularité aux exercices — à tous les exercices, depuis la prière du matin jusqu'à la prière du soir.

(1) Le R. P. Eugène-Etienne-Marie Baffie était né, le 16 septembre 1855, à la Fage-Saint-Julien, diocèse de Mende. Après de fortes études secondaires, au Collège et au petit Séminaire de Mende, il était entré dans la Congrégation, le 26 décembre 1874, — à Notre-Dame de l'Osier, où il fit son Oblation perpétuelle, le 17 février 1877. Il passa ensuite au Scolasticat d'Autun, où il reçut : les ordres mineurs, en décembre 1876, — le sous-diaconat, en mai ou juin 1877, — le diaconat, en décembre 1877, — et la prêtrise, le 15 juin 1878. Nommé alors professeur au grand Séminaire de Fréjus (1878), il en devint Supérieur en 1894, — en attendant qu'après avoir passé par nos maisons d'Anvers (1901) et de Dinant (1902), il fût choisi comme Assistant général par le Chapitre de Liège (1904). Il a occupé ce dernier poste jusqu'à la fin de sa vie, — si nous exceptons les quelque vingt mois pendant lesquels, à deux reprises (1906 et 1907), il a même été Vicaire général de la Congrégation.

Mais cela ne suffisait pas à son activité sacerdotale : toujours, — ou presque toujours — il avait un ouvrage sur le métier. On se rappelle la liste de ceux qu'il a publiés et dont plusieurs — pour intéresser plus particulièrement telle ou telle communauté religieuse — n'en sont pas moins bien connus, fort au delà des limites de ces petits cercles, à cause de la notoriété et du talent de l'auteur. Tout dernièrement encore, il composa *Sainte Marguerite-Marie* actuellement en cours d'impression et qui paraîtra comme ouvrage posthume.

Est-ce tout ? Non encore : un tel prêtre ne pouvait passer inaperçu. Son expérience de supérieur de grand Séminaire, sa science théologique et ascétique très connues en faisaient un prédicateur tout indiqué pour nombre de retraites sacerdotales. Il était — disons-le, sans crainte de flatterie aucune — goûté, très goûté... et très redemandé, ce qui est la pierre de touche du succès. Tous ses étés étaient absorbés par ce travail ; et l'on imagine sans peine que des retraites aussi solides que les siennes n'allaient pas sans une intense préparation.

Enfin, pour occuper les intervalles encore vides dans une existence qui ne voulait pas l'être, il y avait les communautés françaises de Rome. Aussitôt qu'elles connaissaient le R. P. Baffie, les âmes désiraient profiter de ses hautes vertus. Confesseur ordinaire ou extraordinaire, conférencier spirituel, prédicateur de retraites, — il était tout cela, avec générosité, avec bonheur...

Un rhume mal soigné, c'est encore peu de chose, s'il ne s'aggrave pas. Mais, quand il s'y ajoute une marche en plein soleil, suivie, sans transition, d'une longue séance au confessionnal, — quand à cela viennent encore s'additionner deux journées occupées de la même manière, — quand, la fièvre survenant et le zèle empêchant de considérer comme sérieux de légers symptômes, le malade veut, malgré tout, ne pas priver une communauté de sa conférence spirituelle hebdomadaire, qu'y a-t-il d'étonnant ensuite si le mal devient grave et mortel ?...

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation de Marie, que le R. P. Baffie pensa ne pas pouvoir rentrer chez lui, tel-

lement il était pris de frissons, de fièvre et de faiblesse. Le sermon donné, la fatigue avait pris le dessus et terrassé le corps — qui s'obstinait à lutter contre le mal.

Il s'alita sans rien dire, se figurant que le malaise ne valait pas la peine d'inquiéter ses confrères. Mais quand, ne le voyant pas paraître au repas du soir, nous nous rendîmes à son chevet, il fut bien obligé de convenir qu'une visite du médecin s'imposait. Il avait 40 degrés de fièvre et la poitrine toute congestionnée.

Le lendemain matin, le médecin diagnostiqua immédiatement une pneumonie. « C'était grave, mais non dangereux encore : il faudrait surveiller le cœur, dégager le poumon — malheureusement déjà très engorgé. » Ce fut l'objectif de sa médication, dès la première heure.

Le R. P. Baffie avait trop vécu, pour ne pas être un homme de prévoyance ; il était trop souvent en contact avec le monde surnaturel, pour ne pas avoir avant tout le souci des choses de la foi ; il avait trop prêché la mort aux autres, pour ne pas l'envisager avec calme, c'est vrai, mais aussi avec cette attention en éveil qui commande les précautions. C'est dire qu'il para, dès le premier instant, à l'éventualité suprême avec une tranquillité parfaite.

Les soins de la médecine pouvaient empêcher le mal de suivre normalement la marche ascendante qui le caractérise. Rien de positif ne pouvait être dit avant quatre ou cinq jours.

Nous le suivions avec ce fraternel intérêt qui fait des malades de nos communautés les membres les plus aimés : nous allions le voir tour à tour, évitant de le faire parler, mais lui témoignant notre affection, l'assurant de nos prières, l'excitant à prendre son mal en patience.

Il nous accueillait, toujours souriant — de ce sourire qui gagnait tout le visage et l'épanouissait en un clin d'œil. Il nous faisait l'impression d'un malade bien sage, qui se laisse soigner, qui ne s'agite pas, qui a confiance et qui attend. Il ne se plaignait jamais, et nous n'avons pas pu savoir si réellement il souffrait. La seule plainte — et encore, chez lui, ce n'était qu'une constatation

toute simple — que nous ayons entendue sortir de sa bouche concernait la prière : il disait qu'il ne pouvait plus prier, mais qu'il regardait sans cesse le Crucifix et la Vierge placés devant son lit, leur disant son état, leur offrant son impuissance et se déclarant satisfait de les avoir là devant lui. Non, ce n'était pas une plainte : une âme si avisée dans les choses de Dieu, et si lucide en présence des phénomènes de la vie spirituelle, ne pouvait s'assombrir ni s'attrister de perdre la facilité des prières vocales, — du moment qu'elle gardait le sentiment habituel de la présence de Dieu.

Le mardi 30 mars, le docteur donna l'alarme : « La pneumonie s'aggravait. » Le Père demanda le ministère de son confesseur, et la journée se termina sur un mieux inespéré.

Le Mercredi Saint, 31, dès le matin, le médecin revint auprès de lui, constata que le dégagement du poumon ne se faisait pas et que le cœur faiblissait à vue d'œil. Il nous avertit alors que le malade était perdu.

En effet, il baissait de plus en plus ; un moment il délira. Est-ce sous l'empire du délire, — nous ne savons — mais, à plusieurs reprises, il insista pour qu'on lui permît de faire sa communion pascale avec la communauté, le Jeudi Saint. On lui fit comprendre que son état ne le permettait pas. Puis, comme l'oppression augmentait, on le mit au courant de sa situation. Dès ce moment, il se plaça entre les mains de Dieu, dans les sentiments de la plus tendre piété. Il s'unit d'intention au chapelet, que l'on récitait près de lui, et s'abandonna très volontiers à la protection de la sainte Vierge — dont il fixait constamment l'image.

Puis, vers 11 heures, comme le mal s'aggravait, il exprima spontanément sa complète résignation à la volonté divine, fit le sacrifice de sa vie, répéta une fois de plus combien il avait mis sa confiance en la protection de l'Immaculée, — il l'avait tant aimée, il avait tant essayé de la faire aimer ! Il redit alors cette prière qu'on lui faisait réciter : « O ma Souveraine, ô ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens tout entier, pour toujours,

jusqu'à la fin, à la vie, à la mort ! » ...Et ses yeux se portaient encore avec amour sur la statue de Marie, qu'il voyait en face de lui... Puis, ils se portaient aussi sur une image de notre vénéré Fondateur — pauvrement encadrée, mais qui lui était chère, son regard filial ayant l'habitude de la contempler souvent.

Pendant tout ce temps, il se prêta sans peine — disons plus, avec la docilité d'un enfant — aux suggestions pieuses de ceux qui l'entouraient. Tout cela lui était si familier qu'il obéit à son confesseur et accepta les Sacrements des mourants. Comme ce dernier lui administrait l'extrême-onction (vers 2 h. moins le quart), une crise d'étouffement survint — qui l'emporta en quelques minutes...

Les obsèques ayant lieu le Vendredi Saint, la cérémonie se fit dans la plus stricte intimité. Mgr De la Porte, ancien Evêque du Mans, avait tenu à y assister. Une délégation de nos Sœurs de l'Espérance et de différentes communautés, que le défunt avait édifiées par son ministère, complétait l'assistance.

Il repose au « Campo Verano », dans le caveau de famille des Oblats de Marie Immaculée.

*R. I. P.*

## II. — « Consociatio Mariae Immaculatae » : Modifications et Réapprobation.

BEATISSIME PATER, — *Augustinus Dontenwill, Archiepiscopus titularis Ptolemaiden., Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter provolutus, exponit quæ sequuntur :*

Anno 1840, instituta fuit a Religiosis hujus Congregationis pia Consociatio, cujus finis erat juvenes, ad vitam religiosam et sacerdotalem adspirantes, coadjuvare, ut propositum consequi valerent. Huic Consocia-

tioni, licet nunquam adprobationem quamcumque episcopalem obtinuisset, Sancta Sedes repetitis vicibus indulgentias concessit — quas, remoto quovis dubio, confirmavit per Indultum diei 17 Martii 1910 (sub N° 1031/10).

Promulgato vero Decreto Sancti Officii, diei 28 Maii 1913, cui titulus — *Sodalitates, promovendis juvandisque ecclesiasticis vocationibus constitutæ, spiritualibus gratiis ditantur* (1), deinceps etiam Decreto, diei 11 Octobris 1916, cui titulus — *Sodalitates, ad provehendas juvandasque religiosas vocationes, indulgentiis ditantur* (2), P. Josephus Lemius, Procurator generalis Oblatorum, Sacræ Congregationi Sancti Officii sequens proposuit dubium — utrum scilicet, vi horumce Decretorum, irritum evasisset supra-memoratum Indultum diei 17 Martii 1910; cui dubio responsum est — « Negative ». Tale tamen responsum Sacra Congregatio noluit tradere per scriptum, sed Rdo. Dno. Giambene, eo tempore Substituto pro Indulgentiis, mandavit ut illud viva voce supradicto Procuratori generali referret, addita etiam ratione — scilicet : « Lesdits Décrets ne contiennent pas une clause irritante quant aux associations (comme celle des Oblats), érigées en dehors des évêques et déjà enrichies d'indulgences par le Saint-Siège (3). » Unde factum est ut elenchus indulgentiarum, sodalibus propositus, mansit immutatus.

Nunc vero optimum fore existimatum est atque menti Ecclesiæ plane consentaneum, si finis Consociationis extenderetur ad opem spiritualem præstandam piis operibus Congregationis Oblatorum, — nimirum, sodales non solum promovere atque adjuvare satagerent vocationes religiosas ac sacerdotales, sed ipsos sacerdotes in apostolatus campum sequerentur, ibique eos, animas salvare conantes, adjuvarent precibus, præcipue ad intercessionem Beatæ Virginis Immaculatæ fusis.

Quapropter, Orator Sanctitatem Vestram deprecatur ut indulgentiæ, concessæ vel confirmatæ per jam pluries memoratum Indultum diei 17 Martii 1910, in pleno vigore maneant, licet Consociatio de qua agitur sequenti subji-

(1) *Acta Apostolicæ Sedis*, 1913, p. 236. — (2) Cfr. *ibid.*, an. 1916, p. 399. — (3) Archiv. Procur. gen.

ciatur immutationi, — nimirum : Deinceps ipsa simpliciter nuncupabitur CONSOCIATIO MARIAE IMMACULATAE, dempto scilicet quod addebatur : *ad fovendas religiosas et apostolicas vocationes.*

Duplex erit finis : — 1° Sacerdotum Oblatorum B. V. M. Immaculatæ piis, præcipue missionum, operibus spirituale auxilium ferre per preces Deo, præsertim ad intercessionem Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, oblatas ; 2° Vocationes provehere atque adjuvare, ex quibus sacerdotum Oblatorum major in dies exsurgat numerus. Consociatio centrum suum habebit in domo principi Congregationis Oblatorum, ubi nimirum sedes est Superioris generalis, in Urbe.

Indulgentiæ porro, de quibus supra, hæc sunt : — 1° Indulgentia plenaria, sequentibus diebus lucranda, scilicet : Inscriptionis, Pentecostes, atque Immaculatæ Conceptionis B. M. V., Nativitatis, Annuntiationis, Purificationis et Assumptionis ejusdem, Sancti Joseph et ejusdem Patrocinii, SS. Apostolorum Petri et Pauli, item singulis primis Feriis sextis cujuslibet per anum mensis ; 2° Indulgentia 300 dierum quoties sodales novum cœtui sodalem comparaverint, item 300 dierum quoties opus charitatis in ordinem ad dictas vocationes adimpleverint. Quæ omnes indulgentiæ declaratæ sunt defunctis applicabiles.

Quum vero Festum secundarium dictæ Consociationis sit Festum B. M. V. de Misericordia (die 11 Maii), enixe petit ut, ea etiam die, socii lucrari valeant indulgentiam plenariam, pariter defunctis applicabilem.

Et Deus.....

*Sacra Pœnitentiaria Apostolica benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.*

Datum Romæ, die 20 Julii 1920.

L. + S. B. COLOMBO, S. P. *Reg.* 1953/'20.
P. RAVELLI, *Off.*

## III. — La Descendance Pontificale des Evêques Oblats.

Il y a peut-être peu de Congrégations de Missionnaires et même d'Ordres religieux qui ont l'honneur d'avoir une liste épiscopale remontant directement à la source première. La Société des Oblats a le bonheur d'avoir eu pour Fondateur, non seulement un homme de Dieu, mais un évêque qui a été sacré par un cardinal et qui, par une marche ascendante, remonte jusqu'au Pape Clément XIII. Aussi constatera-t-on sans surprise le prompt développement de cette Société, — surtout, à partir du jour où il fut décidé que les Missionnaires de Provence, devenus les Oblats de Marie Immaculée, se dévoueraient aux missions étrangères. Le véritable esprit apostolique, dont fut imbu le vénéré Fondateur au jour de son sacre à Rome, se perpétue dans ses dévoués disciples devenus évêques.

Par un dessein tout providentiel, Mgr Eugène de Mazenod fut en effet sacré, non à Marseille, mais à Rome, — à Rome, source de la vérité sans mélange — et, par la suite, il a pu et toujours voulu faire aimer Rome par les membres présents et futurs de sa chère Congrégation. Evêque fondateur d'une Société de Missionnaires, il a tenu — et à bon droit — à sacrer lui-même ceux de ses fils que l'Eglise, durant sa vie, a daigné élever à l'épiscopat : il voulait leur donner la plus large part de l'esprit apostolique qu'il avait lui-même reçu du Vicaire de Jésus-Christ, par l'intermédiaire du Cardinal Odescalchi — dont la filiation épiscopale remontait à Clément XIII. Le seul évêque Oblat qui, sacré du temps de l'Evêque de Marseille, ne l'ait pas été par lui, fut Mgr Joseph Guigues, premier Evêque d'Ottawa, — lequel reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Gaulin, Evêque de Kingston, le 30 juillet 1848 — des difficultés spéciales

l'ayant empêché de faire le voyage de France en cette année-là.

Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, a été le dernier évêque sacré par Mgr de Marseille, — le 30 novembre 1859. Mgr de Mazenod mourut en 1861. Dans sa longue carrière épiscopale de quarante-trois ans, Mgr Grandin n'a sacré qu'un seul évêque, — Mgr Emile Legal, *O. M. I.*, son coadjuteur et, plus tard, son successeur. Le 17 juin 1897, Mgr Legal, Evêque de Pogla, entendait des paroles bien touchantes sortir de la bouche de Mgr Grandin. Déjà âgé et torturé de douleurs incessantes de toutes sortes, le premier Evêque de Saint-Albert tenait à sacrer lui-même son coadjuteur, malgré les fatigues de cette longue cérémonie. Entre autres paroles prononcées à l'occasion des agapes fraternelles qui suivirent la cérémonie, Mgr Grandin dit paternellement à son coadjuteur : — « J'ai tenu à vous consacrer moi-même, cher Mgr de Pogla, malgré mes souffrances ; je suis, en effet, le dernier évêque consacré par notre vénéré Fondateur, et je tenais à vous donner autant que possible cet esprit d'apostolat que j'ai reçu de ses mains ; car je désire que cet esprit se perpétue dans notre Congrégation. »

Mgr Legal, durant ses vingt-trois ans d'épiscopat, n'a sacré aucun évêque Oblat. La descendance directe s'arrête donc avec le premier archevêque d'Edmonton. Trois circonstances se sont pourtant présentées, — les sacres de NN. SS. Gabriel Breynat, Célestin Joussard et Emile Bunoz, *O. M. I.* Heureusement que déjà une branche importante est attachée au tronc. Mgr Taché, ayant été sacré par Mgr de Mazenod, a lui-même sacré Mgr Emile Grouard, *O. M. I.*, qui, à son tour, a sacré Mgr Breynat — rameau plein de vie qui continue à puiser l'esprit apostolique au tronc même.

Voici maintenant la liste régulière, descendant du Pape Clément XIII, des évêques sacrés jusqu'à Mgr Legal, — le vénérable évêque de Marseille servant pour ainsi dire de trait d'union auprès de la Chaire apostolique. Clément XIII est le deux cent cinquième pape, et régna de 1758 à 1769.

Dans la chapelle Pauline du Quirinal, le 25 avril 1762, Clément XIII sacra archevêque de Corinthe le cardinal diacre Marc-Antoine Colonna, nommé cardinal-vicaire. Le 2 mars 1777, Mgr Colonna sacra, à San-Carlo ai Catinari, Mgr Gerdil, élu Evêque titulaire de Dibona le 18 janvier précédent. Mgr Gerdil, devenu cardinal, sacra le 21 décembre 1788, à San-Carlo ai Catinari, Mgr della Somaglia, élu Patriarche titulaire d'Antioche le 15 décembre précédent. Mgr della Somaglia, devenu lui-même cardinal, sacra le 25 mai 1823, dans la basilique des Douze-Apôtres, Mgr Charles Odescalchi, créé cardinal et Archevêque de Ferrare le 10 mars précédent. Le cardinal della Someglia était le doyen du Sacré Collège et Evêque d'Ostie et de Velletri. Le cardinal Odescalchi, devenu Préfet des Evêques et Réguliers, sacra, dans l'église de Saint-Sylvestre au Quirinal, le dimanche 14 octobre 1832, fête de la Maternité de la B. V. Marie, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, élu Evêque titulaire d'Icosie le 30 septembre précédent et coadjuteur de son oncle — Evêque de Marseille. Le cardinal avait pour co-évêques consécrateurs Mgr Falconieri, Archevêque de Ravenne, et Mgr Frezza, Archevêque titulaire de Chalcédoine et Secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques.

Voici maintenant les noms des évêques sacrés par Mgr de Mazenod : — *a*) Mgr Hippolyte Guibert, *O. M. I.*, Evêque de Viviers, 11 mars 1842 ; *b*) Mgr François Allard, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Samarie, 12 juillet 1851 ; *c*) Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Arath, 23 novembre 1851 ; *d*) Mgr Etienne Semeria, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Olympe, 17 août 1856 ; *e*) Mgr Jacques Jeancard, Evêque titulaire de Cérame, 28 octobre 1858 ; *f*) Mgr Vital Grandin, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Satala, 30 novembre 1859.

Mgr Guibert, à son tour, a sacré : — *a*) Mgr Henri Faraud, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Anemour, 30 novembre 1863 ; *b*) Mgr Christophe Bonjean, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Médéa, 24 août 1868 ; *c*) Mgr Charles Jolivet, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Belline, 30 novembre 1874 ;

*d*) Mgr Mathieu Balaïn, *O. M. I.*, Evêque de Nice, 25 février 1878.

Puis : — *a*) Mgr Taché a sacré, le 1er août 1891, Monseigneur Emile Grouard, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Ibora ; *b*) Mgr Grandin a sacré, le 17 juin 1897, Monseigneur Emile Legal, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Pogla ; *c*) Mgr Faraud a sacré, le 15 août 1867, Mgr Isidore Clut, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Arindèle ; *d*) Monseigneur Bonjean a sacré, le 24 janvier 1880, Mgr André Mélizan, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Adrana ; *e*) Monseigneur Mélizan a sacré, le 24 août 1893, Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*, Evêque de Jaffna, et, le 30 novembre 1898, Mgr Antoine Coudert, *O. M. I.*, Evêque titulaire de Balanée ; *f*) Mgr Coudert a sacré, le 14 février 1920, Mgr Jules Brault, *O. M. I.*, Evêque de Jaffna ; *g*) Mgr Grouard a sacré, le 6 avril 1902, Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Evêque titulaire d'Adramyte (1).

JOSEPH BIGAOUETTE, *Prêtre.*

(1) Nous sommes grandement reconnaissant à M. l'abbé Bigaouette pour son étude si intéressante et au R. P. Paul Etienne, *O. M. I.*, pour les renseignements qu'il a bien voulu fournir au sympathique écrivain. Puis, nous nous permettons d'ajouter un petit paragraphe à cet article, en donnant ici la filiation épiscopale de notre Révérendissime Père général jusqu'à Pie VIII, — nous réservant de revenir plus tard sur ce sujet, si l'occasion s'en présente. S. G. Mgr Dontenwill — s'il n'a pas le bonheur d'appartenir, par Mgr de Mazenod, à la lignée pontificale de Clément XIII, — peut, en effet, se glorifier d'être de la famille épiscopale de Pie IX et de Pie VIII. Et voici comment : — *a*) Il fut sacré Evêque titulaire de Germanicopolis, le 22 août 1897, à New-Westminster, par Mgr Adélard Langevin, *O. M. I.*, Archevêque de Saint-Boniface ; *b*) Mgr Langevin avait été sacré à Saint-Boniface, le 19 mars 1895, par Mgr Fabre, Archevêque de Montréal ; *c*) Mgr Fabre avait été sacré à Montréal, le 1er mai 1873, par le cardinal Taschereau, Archevêque de Québec ; *d*) Mgr Taschereau avait reçu la consécration épiscopale des mains de Mgr Lynch, Evêque de Toronto ; *e*) Mgr Lynch avait été sacré par Mgr Charbonnel, Evêque de Toronto ; *f*) Mgr Charbonnel avait reçu la plénitude du sacerdoce des mains de Pie IX — lequel, s'appelant alors Mgr Mastaï, avait été sacré Evêque de Sinigaglia par le saint Pape Pie VIII.

# NOTRE CENTENAIRE (1916)

## I. — Notre Centenaire et la Presse Catholique.

### A. — « **Nouvelle-France** », **Québec** [1].

LABENTE JAM SÆCULO A FAUSTA DIE
QUA AQUIS SEXTIIS
OBLATI MARIÆ IMMACULATÆ
MANDATUM AUDIVERUNT
EUNDI IN MUNDUM UNIVERSUM
OMNIQUE CREATURÆ PAUPERIBUS PRÆSERTIM
EVANGELIUM PRÆDICANDI
BOREALEM AMERICAM MOX ADITURI
ET AB ARCTI GLACIE AD MEXICANUM SINUM
DIVINI VERBI PRÆCONES
LINGUARUM DONO PRÆDITI
NECNON PATRIÆ LOQUELÆ CUSTODES
ETHNICIS BARBARIS SYLVICOLIS
CONCIVIBUS ÆQUE AC SUIS PANEM VITÆ
ET DOCTRINÆ FRACTURI
ILLUSTRIS DE MAZENOD SANCTI LAZARI SUCCESSORIS FILII
QUI SEMINARANT IN LACRYMIS
MANIPULOS SUOS PORTANTES NUNC VENIUNT
HOC CENTESIMUM ANNUM AB ORDINE CONDITO
SÆVIENTE JAM NATIONUM STRAGE
SINE FASTU CELEBRANTES
DE TANTO OPERE
A. M. D. G.
ANIMARUMQUE SALUTEM PERFECTO
D. O. M.
EX IMO CORDE GRATIAS AGENTES

(1) Voir *Nouvelle France*, Québec, Février 1916.

Un siècle après l'heureux jour où, à Aix-en-Provence, les Oblats de Marie Immaculée entendirent le commandement d'aller dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature et surtout aux pauvres, — hérauts de la divine parole, destinés à aborder bientôt dans l'Amérique du Nord, doués du don des langues et gardiens de celle de leur patrie, prêts à rompre le pain de vie et de vérité aux païens, aux barbares, aux enfants des bois, aussi bien qu'à leurs compatriotes, depuis les glaces du Pôle jusqu'au Golfe du Mexique, — les fils de l'illustre de Mazenod, successeur de saint Lazare, après avoir semé dans les larmes, et les mains chargées aujourd'hui des gerbes de la moisson, viennent maintenant (sans faste, vu le conflit des nations qui sévit) célébrer le centième anniversaire de la fondation de leur Institut et, du fond du cœur, rendre grâces au Dieu tout-puissant de la grande œuvre accomplie pour sa gloire et pour le salut des âmes.

B. — « **Missions Catholiques** », **Lyon** [1].

Une des grandes Familles religieuses, dont une notable partie des enfants se consacrent à l'apostolat, célèbre en ce moment l'anniversaire séculaire d'une date chère à sa piété filiale.

Il y a juste cent ans, deux prêtres d'Aix-en-Provence prenaient possession de l'ancien couvent des Carmélites de cette ville et y commençaient à deux la vie de communauté. Ils n'avaient alors d'autre but que de se consacrer à la prédication des missions paroïssiales, sans émettre de vœux.

Ces deux prêtres étaient M. l'abbé de Mazenod et M. l'abbé Tempier. A leur insu, ils jetaient ainsi la première semence d'un arbre dont les rameaux bienfaisants devaient s'étendre sur les deux hémisphères. De ce germe, béni de Dieu, allait en effet sortir la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

(1) Voir *Missions Catholiques*, 11 février 1916.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod était né à Aix, le 1er août 1782. Ordonné prêtre, le 21 décembre 1811, il refusa des offres de situation brillante, afin de se faire, à Aix (de 1812 à 1815), l'apôtre des pauvres. C'est pour étendre ce ministère éminemment évangélique, en s'associant des collaborateurs, qu'il conçut l'idée de fonder une communauté de missionnaires séculiers.

Il acheta un ancien couvent de Carmélites, le 2 octobre 1815, et s'y installa avec M. Tempier (25 janvier 1816). Bientôt, la grâce divine les poussa à se lier par des vœux à leur nouvelle vocation : tous deux passèrent la nuit du Jeudi au Vendredi Saint (11-12 avril 1816) en prières, prononçant leurs vœux perpétuels. Ce fut le point de départ de la Congrégation, qui bientôt prenait son essor sous le nom de *Missionnaires de Provence*, donnait de nombreuses missions, et commençait ses fondations, — notamment à Notre-Dame du Laus, en 1818, et au Calvaire de Marseille, en 1820.

Quand, en 1823, M. Fortuné de Mazenod devint Evêque de Marseille, il voulut pour grand-vicaire son neveu, le P. Eugène. Celui-ci, en 1832, devenait son coadjuteur et, en 1837, son successeur.

Entre temps, les Missionnaires de Provence prenaient le nom d'*Oblats de Saint-Charles*. Mais, lorsqu'ils reçurent de Léon XII, le 17 février 1826, l'approbation et l'érection canoniques, ils changèrent encore une fois de dénomination : le Bref pontifical les déclarait *Oblats de Marie Immaculée*.

On sait quel champ immense d'évangélisation a été dévolu, dans les pays étrangers, par le Saint-Siège à cette noble Famille religieuse : en Asie, un tiers de l'Ile de Ceylan (Colombo et Jaffna), — en Afrique, une grande partie du sud de ce continent (Natal, Transvaal méridional, Orange, Basutoland et Basse-Cimbébasie), — et, en Amérique, les neuf dixièmes du Canada (Athabaska, Mackenzie, Yukon, Colombie britannique, Alberta, Saskatchewan, Keewatin et Manitoba).

Aussi ce centenaire ne saurait-il nous trouver indifférents. Nous prierons Dieu de bénir les Fils de Mgr de

Mazenod, et de rendre toujours plus fécond leur apostolat, toujours plus saintement productifs les efforts de leur zèle.

**C. — « Devoir » (Bourassa), Montréal** [1].

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée célèbre aujourd'hui le centenaire de sa fondation.

Le 25 janvier 1816, un prêtre encore jeune, l'abbé de Mazenod. unique rejeton d'une ancienne famille de Provence ruinée par la Révolution, jetait dans la terre inépuisable de France le grain de sénevé, devenu en un siècle l'arbre magnifique dont les racines ont pénétré sur toutes les terres du globe.

C'est dans un modeste réduit de la ville d'Aix, déchue de son ancienne splendeur, que l'œuvre prit naissance. Le seul collaborateur de l'abbé de Mazenod était un humble vicaire d'Arles, l'abbé Tempier. Quelques compagnons se joignirent à eux, afin de les aider à faire revivre, dans le midi de la France, la vie religieuse détruite ou mourante.

Comme tous les facteurs d'œuvres providentielles, l'abbé de Mazenod n'avait aucune visée ambitieuse. Il ne songeait nullement à augmenter le nombre des grandes fondations de l'Eglise. Ce n'est qu'après deux ans de prières et de méditation que, cédant aux vœux de ses compagnons et à l'appel manifeste de Dieu, il consentit à jeter les bases d'une congrégation régulière. Il mit la même sage lenteur à demander au Saint-Siège l'approbation de ses règles. Enfin, le 21 mars 1826, après dix années bien remplies de prière, d'études et d'apostolat, les Oblats de Marie Immaculée étaient solennellement admis au nombre des milices régulières de l'Eglise.

L'œuvre grandissait — lentement, mais sûrement. Vingt-cinq ans après sa naissance, elle s'étendait par toute la France ; elle avait franchi la frontière suisse et traversé la Manche pour s'établir en Grande-Bretagne.

(1) Voir *Devoir* (Montréal), 25 janvier 1916.

Mais, jusque-là, les Oblats avaient borné leurs travaux à suppléменter le ministère paroissial : ils prêchaient des retraites, ils portaient le ministère de salut et de consolation dans les campagnes abandonnées, chez les ouvriers des grandes villes et dans les prisons. C'était à peu près le champ d'action que saint Alphonse de Liguori avait assigné, au début, à sa Congrégation du Saint-Rédempteur. Mais la Providence appelait ces deux œuvres à des destinées plus vastes.

En 1840, Mgr Bourget inaugurait, à Montréal, sa glorieuse carrière épiscopale — si mouvementée, éprouvée par tant de traverses et de contradictions, si féconde en œuvres de régénération morale et sociale. L'année suivante, le nouvel évêque partait pour Rome. L'un de ses désirs les plus ardents était de ramener des missionnaires français, afin de compléter le ministère de son clergé.

La conquête anglaise avait à peu près éteint les foyers d'expansion religieuse au Canada. Profitant de la faiblesse de Clément XIV et de la haine folle des dynasties bourbonniennes contre la Compagnie de Jésus, les gouverneurs anglais de la colonie, moins complaisants d'habitude pour les décisions de Rome, s'étaient empressés de promulguer le décret de suppression et de faire main-basse sur les biens des Jésuites. Ils avaient également expulsé les Récollets et volé leurs propriétés. Ils avaient entravé de toutes manières l'apostolat catholique, l'enseignement catholique et même la simple gouverne des diocèses et des paroisses. Inutile d'ajouter qu'ils avaient opposé une résistance — hypocrite, mais efficace — à toute tentative d'expansion religieuse.

Longtemps, l'entrée de la colonie était restée interdite aux prêtres français. Au moment de la Révolution, les autorités britanniques laissèrent les portes s'entr'ouvrir devant quelques prêtres chassés de France, en qui l'Angleterre voyait des victimes de la République et des ennemis de l'Empire napoléonien — plutôt que des ouvriers actifs de l'apostolat catholique. Le séminaire de Saint-Sulpice avait surtout profité de cette demi-mesure de liberté. Mais le champ d'action de cette

vénérable institution se limitait, alors comme aujourd'hui, à l'œuvre des séminaires et, par surcroît, à la gouverne de quelques paroisses opulentes. Ses traditions monarchistes, fortifiées par l'horreur de l'anarchie révolutionnaire et la résistance à la tyrannie impériale, avaient développé chez ses membres un respect extraordinaire de l'autorité royale. Encouragés par les faveurs savamment mesurées des gouverneurs, retenus par la crainte légitime de perdre les riches domaines dont ils faisaient un si noble usage, les Sulpiciens reportaient sur le Roi d'Angleterre et ses représentants le culte qu'ils avaient voué en France au Roi très chrétien. La mésaventure de M. de Mongolfier, écarté de l'épiscopat par le général Murray, leur avait montré à quel prix ils pourraient conserver leur situation au Canada. Tout les portait à se consacrer exclusivement à la pieuse et rigide formation d'une docile jeunesse bourgeoise plutôt qu'à répondre à l'ardeur apostolique d'un évêque, jeune et zélé, dont les aspirations cadraient aussi peu avec leurs habitudes séculaires que son *romanisme* sans réserve avec leurs traditions gallicanes — légèrement teintées de jansénisme.

Par ailleurs, la France, même la France catholique, — ravagée par la révolution, épuisée par l'insatiable ambition de Napoléon, déchirée par les factions et les rivalités dynastiques — avait totalement oublié le Canada et reportait vers d'autres cieux l'ardeur renaissante de son admirable apostolat.

En route pour Rome, Mgr Bourget rencontra le Fondateur des Oblats, devenu Evêque de Marseille. Il lui fit part de ses pieux desseins et des besoins urgents du Canada. Mgr de Mazenod hésita longuement. Les missions étrangères n'entraient pas dans le cadre prévu de son œuvre. Avant de donner sa réponse, il voulut consulter Dieu et ses frères en religion. La réponse fut éclatante et décisive. Et, à son retour au pays, le 2 décembre 1841, Mgr Bourget ramenait avec lui les RR. PP. Jean Honorat, Lucien Lagier, Joseph Beaudrand et Adrien Telmont, *O. M. I.* Inclinons-nous devant la mémoire de ces premiers rénovateurs des missions

canadiennes et rendons grâces au zèle du grand évêque qui donna au saint Fondateur des Oblats l'occasion d'ouvrir à ces apôtres un vaste champ d'apostolat. On peut dire en toute vérité que Mgr Bourget compléta l'œuvre de Mgr de Mazenod et lui assura son plein développement.

L'œuvre des missions du Canada fut bientôt suivie de l'expansion de l'Ordre aux Etats-Unis, à Ceylan et dans l'Afrique australe.

Est-il nécessaire d'ajouter que les Oblats ont répondu, noblement, aux espérances de Mgr Bourget et fait fructifier, au centuple, la semence féconde que leurs premiers missionnaires apportèrent au Canada, en 1841 ?

Leur premier noviciat — installé à Longueuil, et bientôt transféré à Montréal, puis à Lachine — fut la source abondante qui a répandu ses bienfaits depuis les confins du Labrador jusqu'aux rives du Pacifique, depuis les plateaux brûlants du Texas jusqu'aux glaces éternelles du Cercle arctique.

Ils organisèrent les missions des *chantiers* et transformèrent ces rudes camps de bûcherons, trop souvent témoins de violences sauvages et de débauches crapuleuses, en autant de foyers de travail sain et de vie chrétienne. Ils étendirent rapidement les conquêtes pacifiques de la colonisation française et catholique. Ils furent les virtuels fondateurs des diocèses d'Ottawa, d'Haileybury et de Mont-Laurier. Ils reprirent les anciennes missions des Jésuites dans toute la région des Laurentides, depuis le Saguenay jusqu'au Témiscamingue.

Joignant les œuvres d'enseignement à l'apostolat des missions, ils fondèrent le Collège d'Ottawa, érigé plus tard en Université, et lui conservèrent son caractère fondamental, — en dépit des assauts de l'extérieur et parfois même de l'intérieur.

Mais leur principal champ d'action fut la vaste contrée qui s'étend du Lac Supérieur et de la Baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses, de la Rivière Rouge à l'embouchure du Mackenzie. Appelés par Mgr Alexandre

Taché, leur frère en religion, à fortifier le frêle arbrisseau planté par Mgr Provencher; ils ont couvert cet immense territoire, presque aussi étendu que l'Europe, de leurs œuvres multiples. S'adaptant merveilleusement à toutes les circonstances de lieu et d'époque, gardiens vigilants des traditions nécessaires, l'esprit toujours ouvert aux exigences nouvelles, ils ont été les apôtres zélés des sauvages, les tuteurs paternels des métis, les auxiliaires intelligents et actifs des nouveaux colons. Respectueux de tous les droits, de toutes les libertés légitimes, ils se sont faits tout à tous. Sans jamais trahir leurs devoirs de reconnaissance envers le Canada français, qui leur a ouvert ce champ d'apostolat et fourni tant et de si zélés missionnaires, ils ont fait bon accueil aux colons de race britannique ou étrangère et accordé à tous une égale part de leurs soins et de leurs lumières. En un mot, ils sont restés de vrais missionnaires catholiques. Ils ont donné l'exemple constant d'un juste accord entre le patriotisme humain et les exigences supérieures de la foi et du ministère apostolique.

Sait-on qu'en trois quarts de siècle ils ont fourni à l'Eglise du Canada seize archevêques et évêques ? Voici cette pléiade d'apôtres : Mgr Guigues, premier Evêque d'Ottawa, Mgr Taché, l'illustre Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert, — celui-là dont la rude vie de missionnaire inspirait à Louis Veuillot l'un de ses articles les plus touchants sous ce titre pittoresque : « *Un évêque pouilleux* » — Mgr Faraud et Mgr Clut, Vicaires apostoliques de l'Athabaska-Mackenzie, Mgr d'Herbomez et Mgr Durieu, de la Colombie anglaise, Mgr Dontenwill, autrefois Evêque de New-Westminster et aujourd'hui Supérieur général de la Congrégation, Mgr Legal, Archevêque d'Edmonton, Mgr Pascal, Evêque de Saint-Albert, Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska, et son coadjuteur Mgr Joussard, Mgr Breynat, du Mackenzie, Mgr Charlebois, du Keewatin, et Mgr Bunoz, Vicaire apostolique du Yukon.

Aucun de ces vénérables évêques, parmi les vivants,

aucun de leurs frères en religion, ne me reprocheront, j'en suis certain, d'avoir réservé pour une mention spéciale le nom et la mémoire de Sa Grandeur Mgr Langevin, Archevêque de Saint-Boniface. La Congrégation des Oblats n'eût-elle rendu à l'Eglise et au Canada français d'autre service que de leur avoir donné ce grand apôtre, ce champion inébranlable de la vérité, du droit et de la justice, qu'elle aurait mérité l'impérissable reconnaissance de tous les Canadiens français.

Qu'on me permette de relater ici le souvenir d'une impression toute personnelle : — Jeune homme, j'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité de l'un des premiers Oblats canadiens, mon proche parent. Avec le Père Honorat et, je crois, le P. Laverlochère, il avait repris les anciennes missions des Jésuites au Saguenay et au lac Saint-Jean. Plus tard, il avait parcouru les missions sauvages du haut Saint-Maurice et descendu le cours des rivières qui se déversent dans la baie d'Hudson. Puis il avait été l'un des premiers missionnaires des chantiers. Enfin, après avoir fondé une dizaine de missions permanentes sur les deux rives de l'Ottawa, il avait été appelé par Mgr Guigues à la desserte de l'une des paroisses du nouveau diocèse de Bytown. C'est là que je le connus, trente ans plus tard. Doué d'une mémoire fidèle, d'un esprit vif et original et d'un rare talent de conteur, sans prétention littéraire, il charmait mes soirées par le récit de ses longs et pénibles voyages dans la région des lacs et des forêts sans fin et par le souvenir vivace des consolations de son rude ministère parmi les sauvages et les bûcherons. C'est de lui que j'appris à aimer les Oblats, à admirer leur œuvre féconde et salutaire.

L'étude de l'histoire et les voyages à travers une partie des régions évangélisées par ces vaillants missionnaires ont fortifié en moi le culte de ma jeunesse.

Au milieu des témoignages illustres qui leur viennent de toutes parts, j'ai voulu déposer aux pieds des Oblats le modeste hommage d'un simple publiciste et balbutier

quelques-unes des paroles de reconnaissance qui doivent s'élever aujourd'hui du cœur de tous les Canadiens français.

### D. — « Action Catholique », Québec [1].

Ce matin, les Révérends Pères Oblats ont célébré à Québec, par une cérémonie religieuse toute simple et tout intime, le centième anniversaire de la fondation de leur Ordre.

C'est, en effet, le 25 janvier 1816 que Mgr de Mazenod établit sa Congrégation, — qui fut solennellement approuvée par Léon XII, dix ans plus tard, le 17 février 1826.

Nous donnons dans une autre page un bref résumé de ce siècle d'histoire pour l'Ordre des Oblats. Il est palpitant d'intérêt, plein d'enseignements, et propre à rajeunir, dans les cœurs canadiens, une reconnaissance qui date déjà de loin.

En effet, les Fils de Mgr de Mazenod ont été chez nous les dignes successeurs et émules des Récollets et des Jésuites. Leur Ordre avait à peine vingt ans d'existence lorsque, le 2 décembre 1841, les RR. PP. Honorat, Beaudrand, Telmont et Lagier arrivèrent au Canada. Après soixante et quinze ans, ils rayonnent dans le pays tout entier, où ils comptent plus de deux cent soixante et douze religieux, dont plusieurs évêques et archevêques.

L'Université d'Ottawa a été fondée par eux ; ils la dirigent encore, avec autant de dévouement que de compétence, et forment dans son sein ces apôtres qui vont relever leurs devanciers, dans les champs d'apostolat qui les ont épuisés, et pousser toujours plus loin leurs entreprises et leurs conquêtes. Les missions qu'ils cultivent montrent éloquemment ce qu'est leur formation : au lac St-Jean, dans les plaines de l'ouest, dans les montagnes de la Colombie et du Yukon, comme dans les solitudes glacées du nord, on rencontre l'Oblat de Marie Immaculée.

(1) Voir *Action Catholique*, 25 janvier 1916.

Depuis longtemps, il précède la civilisation dans tous les coins de notre vaste territoire. Il n'a attendu ni la locomotive, ni le bateau à vapeur, ni l'automobile, pour partir à la conquête des âmes ; mais il a chargé sur son dos un lourd bagage pour suivre à pied les sentiers des plaines ou franchir les passes des montagnes, il a manié la pagaie pour pousser son canot d'écorce sur nos rivières et nos grands lacs, il a couché souvent à la belle étoile, il a logé avec des sauvages dans des huttes sordides qui le défendaient à peine contre les intempéries.

Il n'a ménagé ni sueurs ni fatigues, il n'a reculé devant aucun sacrifice pour étendre le royaume de Dieu : mais il a aussi rendu un service de tout premier ordre au Canada, en jetant partout les germes d'établissements qui ont grandi et prospéré. L'on ne peut, en effet, faire un pas dans les régions nouvelles de notre pays, sans retrouver la trace de l'Oblat. La riche région du Témiscamingue, qui n'attend plus maintenant qu'une voie ferrée pour prendre un essor prodigieux, leur doit sa naissance à la civilisation. Mais c'est surtout le Nord-Ouest qui a été le champ de prédilection de leurs sacrifices. Pas une motte de terre qu'ils n'aient foulée, dans leurs longues pérégrinations à travers cette immense région ; et les RR. PP. Léon Fafard et Félix Marchand ont payé de leur vie leur tentative d'y maintenir la paix, aux époques troublées où les antiques possesseurs de ces plaines voulurent arrêter par les armes la marée montante des blancs.

Dans beaucoup des endroits où ils avaient bâti de leurs mains églises et écoles, ils ont cédé le pas à d'autres, pour s'enfoncer plus loin dans le nord, — là où tout est encore à faire. Mais, où ils sont restés, leur dévouement, leurs sacrifices et le prestige dont ils jouissent servent encore de boucliers à ceux que des nouveaux venus, ignorants et injustes, voudraient dépouiller de leurs droits.

Les Oblats sont désormais intimement liés à l'histoire canadienne ; ils ont été, ils sont et ils resteront des religieux dont on peut dire : « *L'éclat de leur voix s'est*

*répandu dans toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux confins du monde.* » Mais ils resteront aussi les patriotes qu'ils ont toujours été et qui comptent, aujourd'hui comme jadis, parmi les plus vigoureux défenseurs de la religion et de la langue des Canadiens français.

### E. — « **Semaine Religieuse** », **Quimper** [1].

Le 25 janvier, on a célébré le premier Centenaire de la fondation de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui est bien connue, des prêtres et des fidèles, dans le diocèse de Quimper et qui, répandue dans le monde entier, y a fait tant de bien.

Le vrai fondateur en fut l'abbé Eugène de Mazenod, fils d'un président à mortier du Parlement. Il s'adjoignit comme disciple l'abbé Tempier ; et ces deux prêtres, pleins de zèle et de charité, se consacrèrent, le 25 janvier 1816, — dans l'ancienne chapelle des Carmélites, à Aix — à la prédication des missions paroissiales.

L'œuvre prospéra rapidement ; et les *Missionnaires de Provence* opéraient un grand bien dans le Midi. Leur fondateur devint d'abord Vicaire général de son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, Evêque de Marseille, puis il lui succéda en 1836. Entre temps (17 février 1826), le Pape Léon XII avait canoniquement approuvé la nouvelle communauté, changé son nom et appelé les missionnaires *Oblats de Marie immaculée...*

Le Pape Benoît XV ne pouvait laisser passer cette date, sans donner une marque de sa haute bienveillance à un Institut qui a si bien mérité de l'Eglise, non seulement en Europe, mais aussi en Amérique, en Asie et dans l'Afrique du Sud. En Bretagne, nous n'avons connu les Oblats que comme prédicateurs ; mais, ailleurs, ils professent dans les petits et grands séminaires, dirigent l'Université d'Ottawa et y enseignent ; et ils ont

(1) Voir *Semaine Religieuse,* 18 février 1916.

de grandes missions aux Indes, dans l'Afrique du Sud, chez les Esquimaux, etc.

Le Saint-Père a nommé Assistant au Trône pontifical Mgr Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs, leur Supérieur général, et lui a adressé un Bref des plus élogieux...

Le 3 février, le Saint-Père a donné audience à Monseigneur Dontenwill et à ses Assistants ; et, répondant à l'adresse qu'il lui avait lue, il rappela de nouveau les services rendus par un Institut animé du plus pur zèle apostolique.

### F. — « Cloches », Saint-Boniface [1].

L'année jubilaire du Centenaire de la fondation de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée est sur son déclin, — elle touche même à sa fin. En la saluant à son aurore, nous avons annoncé un article qui serait un modeste hommage aux soixante et onze années de travaux apostoliques de ses Fils dans les immenses plaines de l'Ouest canadien. Cet hommage — dans lequel nous nous proposions de mettre en lumière le titre de *Sauveurs du Nord-Ouest*, que l'histoire leur a décerné — nécessitait un travail que nous n'avons pu trouver le temps de faire. Heureux contretemps ! Une parole beaucoup plus autorisée que notre plume va y suppléer. Pour racheter notre promesse et donner cours à notre reconnaissante admiration, nous allons remettre, sous les yeux des lecteurs des *Cloches*, une partie du sermon prononcé par S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, Archevêque de Séleucie et Auxiliaire de Québec, lors de la bénédiction de la cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre 1908 :

« Mes Frères, j'ai relu, avant de venir ici, quelques-unes des plus belles pages de notre histoire. J'ai suivi avec émotion les routes, pénibles et presque sanglantes, par où sont arrivées en ce pays la Foi catholique et, sa compagne inséparable, la vraie Civilisation. Et je me

(1) Voir *Cloches* (Saint-Boniface), 15 décembre 1916.

demande s'il est, dans l'histoire de l'Eglise, beaucoup de pages — je ne dis pas supérieures mais égales à celles-là.

« L'évangélisation du Nord-Ouest s'est faite dans des conditions d'isolement, de distance, de climat et de mœurs qui en font l'un des plus héroïques efforts d'apostolat que je connaisse. Et — quand on a vu se continuer pendant plus d'un demi-siècle ce sublime dévouement, quand on a suivi dans leurs courses gigantesques à travers les bois, sur les lacs immenses, dans les neiges sans fin, ces étonnants chercheurs d'âmes, quand on les a vus se disputer, avec une noble émulation, de si effrayants labeurs, et s'y attacher avec une sorte de passion douce et tenace — on ne peut s'empêcher de dire la parole que Louis Veuillot écrivait, après avoir entendu Mgr Grandin : « L'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes. »

« Et ç'a été, mes Frères, la grande bénédiction de ce pays, que les hommes que fait l'Eglise ne lui ont jamais manqué. Au début, pendant les vingt-cinq premières années, ils ne furent guère que douze à prêcher la bonne Nouvelle. Douze apôtres pour évangéliser cet immense morceau de continent ! C'était assurément fort peu ; mais c'est ainsi que l'Eglise commença la conquête du monde. Et c'est parce que ses plus grandes entreprises reposent sur de si faibles appuis, qu'elles portent dans leurs merveilleux développements le cachet divin de la stabilité.

« Bien des fois, sans doute, Mgr Provencher, jetant les yeux sur ce vaste champ du Père de famille, pensant à ces âmes perdues dans les ténèbres de la mort, dut répéter aux douze compagnons de son apostolat les paroles du Sauveur à ses douze apôtres : « Voilà une bien riche moisson ; que ne sommes-nous plus d'ouvriers ! *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* »

« Il fit mieux que jeter au vent de la plaine ce regret d'un grand cœur. Il prit les moyens pratiques de donner à ces moissons blanchissantes les moissonneurs qu'elles attendaient. Aussi, quelle fut sa joie quand, le 25 août

1845, il vit aborder au rivage, tout près d'ici, le canot qui portait le renfort désiré. Deux missionnaires en descendirent. L'un apportait au vieil évêque l'appui d'un zèle déjà éprouvé : il s'appelait le P. Aubert. L'autre, sous les apparences modestes et un peu déconcertantes d'un jeune novice, cachait l'une des plus fortes âmes d'apôtre qui aient illuminé et réchauffé ces territoires : il se nommait le Frère Taché. Tous les deux venaient fonder ici la dynastie de ces vaillants missionnaires, qui portent en religion le nom d'Oblats de Marie Immaculée et que la reconnaissance publique a pu justement appeler les Sauveurs du Nord-Ouest.

« Vous, mes Frères, — qui recueillez aujourd'hui les fruits de leurs labeurs et qui voyez se continuer, dans cette famille de vrais pêcheurs d'hommes, les nobles traditions de dévouement, d'abnégation, de sublime simplicité dans le sacrifice, d'infatigable ardeur au travail — vous ne me contredirez pas, si j'affirme ici que l'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les Fils de Mgr de Mazenod et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde. Il l'avait vu — cet ouvrage — et savait l'apprécier, le protestant qui disait au siècle dernier : « Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du Missionnaire Oblat. »

« Quel beau spectacle nous offrent, en effet, ces évangélisateurs du pauvre ! Leur vie est un tissu de sacrifices obscurs, qui prennent toutes les énergies de l'âme et toutes les forces du corps et qui touchent très souvent au véritable héroïsme. Ce n'est pas le martyre glorieux, où se donnent, dans une heure, tout le sang des veines et tout l'amour du cœur ; non. « Pas même de martyre à espérer », disait joyeusement Mgr Grandin, « sinon le martyre sans auréole, le martyre en détail, le martyre où l'on se donne tout entier chaque jour, sans s'épuiser jamais, le martyre à recommencer tous les matins et qui broie l'âme et le corps sans les désunir ».

« Tels furent, mes Frères, les hommes que Dieu suscita pour faire en ces contrées les miracles de sa droite.

Inutile, ou plutôt impossible, de citer leurs noms. Quand, dans une guerre, tous les soldats sont des héros, c'est l'armée tout entière, dans son glorieux anonymat, qu'il faut porter au rôle d'honneur. Qu'il me suffise de confier aux échos de cette cathédrale, et de rappeler à votre souvenir reconnaissant, les chefs illustres qui guidèrent tous ces braves au sacrifice et à la victoire : les Provencher, les Taché, les Grandin, les Faraud, les Clut. Je ne parle que des morts, de ceux-là que leurs œuvres ont suivis dans la gloire et dont l'amour garde la tombe.

« Et quelles sont les œuvres accomplies ? Ah ! mes Frères, comme on est fier de la sainte Eglise, quand on la voit ainsi porter la lumière dans les ténèbres, l'amour dans ces glaces du pôle et dans ces glaces des cœurs, la vie dans cette mort du paganisme et du péché ! Il lui a suffi d'un demi-siècle, à cette faiseuse d'hommes et à cette ouvrière de civilisation, pour changer la face de cet immense territoire. Elle a subjugué — pour les adoucir, les moraliser et les sauver — ces habitants des bois, que les trafiquants rapaces n'avaient jusque-là abordés que pour les exploiter et les abrutir. Grâce à elle, le divin soleil de justice et d'amour s'est enfin levé sur ces terres désolées et sur ces tribus assises à l'ombre de la mort. Il s'est levé, pour ne plus disparaître. Sous ses chauds rayons, la vie a jailli du sol et des âmes, les fortes vertus chrétiennes ont germé dans les cœurs, pendant que d'admirables institutions germaient au bord des lacs et dans la plaine.

« En 1858, il n'y avait qu'une quinzaine de missions, à peine ébauchées, jetées à tout hasard et séparées les unes des autres par des distances fabuleuses, et un seul évêque pour paître ces brebis et ces agneaux si lamentablement dispersés. Aujourd'hui, quatre évêques suffragants font couronne au vénérable Métropolitain de Saint-Boniface ; la paroisse, avec son admirable organisation religieuse, a, sur bien des points, remplacé la pauvre mission d'autrefois ; la rivière Rouge roule ici ses eaux étonnées parmi des temples, des collèges, des hôpitaux, des couvents, des écoles que pourrait lui envier le

Saint-Laurent ; la Sœur grise, qui fut la première au champ du sacrifice et du dévouement, peut maintenant contempler la magnifique floraison de ses œuvres de charité et partager avec de nouvelles ouvrières les saints labeurs de l'enseignement.

« C'est donc, après les pénibles mais féconds sacrifices du début, le bel épanouissement de la moisson. C'est la sauvagerie vaincue, la foi conquérante, c'est le Christ qui triomphe. Et la superbe cathédrale que vous consacrez à Dieu, en ce moment, est comme une solennelle affirmation de ce triomphe. Voilà pourquoi elle est si joyeuse et si attendrissante — la prière qu'elle fait monter vers le ciel ! C'est tout votre passé qu'elle glorifie et que nous glorifions avec elle. Ce sont les victoires de votre foi qu'elle raconte : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.* Et, dans ces victoires du passé, il nous plaît de voir et de saluer le gage des victoires futures... »

## II. — Fêtes du Centenaire aux Etats-Unis.

### A. — Scolasticat O. M. I., Washington.

La célébration du Centenaire des Oblats, dans la Province du Nord (ou première Province) des Etats-Unis, a eu lieu à Washington ; et la fête principale en a été l'inauguration solennelle du Scolasticat des *O. M. I.* — bâti récemment dans la *Lincoln-Road* et dûment affilié à l'Université catholique.

Ce magnifique bâtiment, qui sera le monument durable de l'énergie progressive et de l'esprit de sacrifice des Oblats, fut donc le théâtre sur lequel, le jeudi 16 novembre 1916, se déroula une grandiose cérémonie dont toute la Congrégation sera heureuse de lire ici le récit — bien pâle, malheureusement (1).

(1) Ce récit, fort abrégé, est emprunté à une élégante brochure illustrée (de 30 pages), — intitulée : *Souvenir of the Dedi-*

Ce jour-là, une représentation nombreuse et distinguée de la hiérarchie (comprenant cinq évêques), de la faculté de l'Université, du clergé et des laïques, — ayant à leur tête un illustre Prince de l'Eglise — se réunirent au Scolasticat pour manifester hautement leur appréciation de l'œuvre splendide accomplie par les Oblats dans le passé et prodiguer à leurs futurs efforts les meilleurs encouragements.

A 10 heures, S. E. le Cardinal Gibbons, Archevêque de Baltimore, — assisté par le R. P. Térence Smith, *O. M. I.*, Provincial, le R. P. Edward Strauss, *O. M. I.*, Supérieur, et les Pères professeurs, et accompagné par NN. SS. les évêques, les prélats, le clergé, les scolastiques et les fidèles rangés en procession, — bénit solennellement le Scolasticat, avec tous les rites impressionnants de la liturgie, et récita les saintes prières de la dédicace ou consécration, à l'entrée de la chapelle.

Il prit ensuite place au trône qu'on lui avait élevé dans le sanctuaire, ayant à ses côtés les RR. PP. Anselme Kennedy, *O. F. M.*, Edward Fitzgerald, *O. P.*, et Francis Barnum, *S. J.* Puis la Messe fut célébrée par S. G. Mgr Thomas Shahan, *D. D.*, Recteur de l'Université catholique.

Et jamais assistance ne fut plus imposante. On y remarquait, en effet, six évêques, trois prélats, un Supérieur général et dix Provinciaux de divers Ordres religieux, sept représentants de l'Université catholique, neuf Supérieurs de séminaires ou collèges, et un grand nombre de prêtres séculiers et réguliers aussi bien que de laïques éminents.

A l'Evangile, S. G. Mgr Michael Fallon, *O. M. I.*, Evêque de London (Ont.), — qui, en qualité de Provincial des Oblats, avait fait l'acquisition du site splendide sur lequel s'élève le nouveau bâtiment — prononça un discours très éloquent, où il glorifia les diverses œuvres de la Congrégation durant son premier siècle d'existence...

*cation of the Scholasticate of the Oblates of Mary Immaculate at Washington, D. C., to celebrate the Centenary of the Order.* Nous en reparlerons dans notre prochaine livraison.

A midi, un banquet eut lieu dans le vaste réfectoire du Scolasticat — décoré avec profusion de plantes et de fleurs. Vers la fin du repas, le R. P. Provincial, en termes émus, offrit les remerciements des Pères Oblats à Son Eminence, aux évêques, aux prélats, aux prêtres et aux laïques, pour avoir bien voulu honorer de leur présence cette belle et touchante fête.

Le Cardinal trouva les expressions les plus bienveillantes pour témoigner son admiration pour les œuvres splendides accomplies par la Congrégation des Oblats durant son premier siècle d'existence, notamment au Canada et aux Etats-Unis ; et il salua avec joie cette importante addition aux collèges affiliés à l'Université catholique, demandant à Dieu de répandre sur la nouvelle Communauté ses bénédictions les plus choisies.

Divers autres toasts furent portés par les évêques présents : — Mgr Shahan, Recteur de l'Université ; Mgr O'Connell, Evêque de Richmond ; Mgr Allen, Evêque de Mobile ; Mgr O'Brien, Evêque de Mobile ; et Mgr Fallon, Evêque de London.

N'oublions pas de faire remarquer une note intéressante et agréable de ce banquet, — nous voulons dire l'exécution d'un beau programme de musique par un orchestre exclusivement composé de Frères scolastiques Oblats...

Le jeudi suivant, 23 novembre, les fêtes du Centenaire se terminèrent par la visite et la bénédiction du représentant du Saint-Siège, — S. E. Mgr Jean Bonzano, Délégué apostolique aux Etats-Unis.

Son Excellence célébra la sainte Messe dans la chapelle du Scolasticat, — assisté par le R. P. John Sherry, *O. M. I.*, — en présence d'un certain nombre de professeurs de l'Université et de Pères Oblats. Pendant le saint Sacrifice, un chœur de Frères scolastiques fit entendre de beaux chants, appropriés à la circonstance.

La Messe fut suivie, après le déjeuner, d'une réception — durant laquelle l'orchestre des Frères Oblats exécuta des morceaux de choix. Puis, le R. P. Smith, *O. M. I.*, Provincial, en termes exquis, salua l'éminent représen-

tant du Saint-Père, et lui exprima toute la reconnaissance des Oblats pour cette honorable marque de sympathie qu'il leur donnait, à l'occasion du Centenaire de leur Congrégation.

Son Excellence, dans un langage tout paternel, souhaita la bienvenue à la communauté des Oblats à Washington. Il se sentait en famille chez les Oblats, dit-il, car ils étaient pour lui d'anciens amis, en ayant connu un grand nombre à Rome et à Colombo — où il avait été l'hôte de Mgr Bonjean, *O. M. I.* Il félicita la Congrégation des travaux si méritoires qu'elle avait, durant ces cent ans, accomplis dans différentes parties de l'univers et notamment aux Etats-Unis. Puis il termina son discours, en bénissant, au nom du Saint-Père, toutes ses œuvres et, en particulier, le nouveau Scolasticat de Washington.

### B. — **Immaculée-Conception, Lowell** [1].

Il convenait que Lowell (Massachusets) — qui a été, pendant plus de cinquante ans, le centre de l'activité des Oblats aux Etats-Unis — eût une large part dans les fêtes du Centenaire de la Congrégation.

La célébration solennelle du Centenaire eut lieu, dans l'église de l'Immaculée-Conception, le dimanche 3 décembre 1916, — jour où, par une heureuse coïncidence, se célébrait aussi la fête de saint François Xavier, le grand Apôtre des Indes et le patron spécial des missionnaires.

La solennité fut rehaussée par la présence de S. E. le Cardinal O'Connell, Archevêque de Boston, qui assista à la grand'Messe et fit un discours éloquent en faveur des Oblats. Dans les rangs du clergé présent se trouvait

(1) Ce second récit est extrait d'une jolie plaquette de 14 pages, — intitulée : *Centenary Celebration of the Oblates of Mary Immaculate* : Lowell, Massachusets ; December 3, 1916, — et qui fera également l'objet d'un petit paragraphe spécial dans notre prochaine étude sur les souvenirs littéraires du Centenaire de notre chère Congrégation.

encore S. G. Mgr da Silva et bon nombre de prêtres des autres églises de Lowell.

Une foule énorme remplissait, jusqu'aux moindres coins, le vaste édifice. Un bon nombre de personnes ne purent même y pénétrer et durent se contenter de stationner dans le vestibule. Ce fut, assurément, l'une des assemblées les plus considérables que l'on ait jamais vues aux cérémonies du matin dans l'église de l'Immaculée-Conception.

L'intérieur en avait été décoré avec beaucoup de goût. Le maître-autel était orné d'un grand nombre de fleurs de choix, de palmes et de lumières et, au-dessus, se détachait en lettres de feu la devise des Oblats : « *To preach the Gospel to the poor He hath sent me*, — Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. » Les autels latéraux étaient également parés de fleurs, tandis que l'église tout entière était baignée dans un océan de lumière... électrique.

La grand'Messe fut chantée par le R. P. T.-W. Smith, *O. M. I.*, Provincial, assisté (comme diacre et sous-diacre) des RR. PP. J.-H. Racette, *O. M. I.*, curé de Saint-Jean-Baptiste, et J.-P. Flynn, *O. M. I.*, curé du Sacré-Cœur ; le R. P. L.-F. Tighe, *O. M. I.*, curé de l'Immaculée-Conception, était maître des cérémonies, avec le R. P. E.-J. Fox, *O. M. I.*, de Tewksbury, comme adjoint. Le chœur, sous la direction de M. J.-P. Courtney, exécuta avec un art exquis la *Messe de Sainte-Cécile* de Turner et, à l'entrée et à la sortie, chanta avec *maestria* les cantiques favoris du Cardinal.

L'orateur de la circonstance fut le R. P. P.-B. Donnelly, *O. M. I.*, de Londres (Angleterre). Le P. Donnelly s'est fait un nom comme prédicateur et, en cette occasion, il ne s'est pas démenti. Il décrivit, avec de beaux accents, la vie du missionnaire Oblat dans les diverses œuvres où l'Eglise veut bien employer son généreux concours. Et ses paroles produisirent sur son immense auditoire une profonde impression.

Après la communion, le Cardinal voulut bien, à son tour, prendre la parole et, dans une allocution vivement

sentie, il rendit hommage aux Pères Oblats pour le zèle qu'ils manifestent, non seulement à Lowell, non seulement en Amérique, mais dans toutes les parties du monde — où ils ont les œuvres les plus florissantes.

Tous ceux qui eurent le bonheur d'assister à cette cérémonie en reçurent l'impression la plus favorable ; et il n'y eut qu'une voix pour dire que le premier Centenaire de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée avait été dignement célébré à Lowell.

### C. — Saints-Anges, Buffalo [1].

C'est à Buffalo que les Oblats établirent, en 1851, leur seconde communauté dans les Etats-Unis, — la première fut fondée à Brownsville (Texas), en 1849. Ils y avaient été appelés par Mgr Timon, qui voulait leur confier son séminaire-collège.

Ce séminaire-collège, faute de ressources, dut être fermé en 1855. Il n'en fut pas de même de la paroisse dont nos Pères avaient, en même temps, pris la charge, aux coins de la *West Avenue* et de la *York Street*. La paroisse des Saints-Anges n'a fait que progresser, durant ces cinquante années et plus, — sous l'habile et sage direction des supérieurs successifs qui en ont assumé la responsabilité : RR. PP. William Corbett, Joseph Guillard, Richard Molony, Antoine Paillier, Alexandre Trudeau, Edward Kuvanagh, Claude Sallaz, Daniel O'Riordan, Théophile Lavoie, James McGrath, James Quinn, Joseph Levoyer, Michael Fallon et William Kirwin, *O. M. I.*

Le R. P. Kirwin et ses auxiliaires voulurent donc donner — dans leur florissante paroisse, qui devait tant aux Oblats — tout l'éclat possible aux fêtes du Centenaire de la fondation de leur Congrégation. Ils

(1) Nous avons puisé les éléments de ce troisième compte rendu dans les journaux de Buffalo, — tels que le *Daily Courier*, le *Commercial Daily* et le *Daily Express*, etc., — dont le R. P. Charles Sloan, *O. M. I.*, a eu la bonne et louable idée de nous envoyer les coupures.

choisirent, pour cela, la fête de l'Immaculée Conception (8 décembre 1916), avec neuvaine préparatoire.

Ce jour-là, de 6 à 9 heures, des messes basses furent célébrées, auxquelles assistèrent de nombreuses foules de personnes, qui presque toutes s'approchèrent de la sainte Table et firent la sainte Communion aux intentions de la Famille religieuse de leurs dévoués pasteurs.

Puis, à 10 heures, la procession — composée de la maîtrise de cinquante enfants en soutanes rouges et de cinquante-cinq junioristes, suivis des officiants et du clergé — sortit du presbytère, passa par l'avenue Porter et pénétra dans l'église par la porte principale.

Le maître-autel était superbement décoré de fougères et de roses, tandis que les mille lumières, qui embrasaient l'église entière et surtout l'abside, faisaient ressortir les beautés architecturales de l'édifice et resplendir l'or et le pourpre des ornements sacrés.

Et l'église était archi-comble. Dans des places réservées se trouvaient de nombreux représentants des différentes communautés religieuses de la ville et du diocèse.

La grand'Messe fut alors chantée par S. G. Mgr Michael Fallon, *O. M. I.*, Evêque de London (Ontario), — assisté du Rév. M. John Nash, *D. D.* (Sainte-Famille), et du Rév. P. Anselm Kennedy. *O. F. M.* (Saint-Patrice).

Après l'Evangile, le sermon de circonstance fut donné par S. G. Mgr Denys Dougherty, Evêque de Buffalo : — « Le centième anniversaire de la fondation des Oblats, dit l'éloquent prélat, est une occasion de joie pour l'Eglise universelle ; mais c'est une occasion de joie toute spéciale pour l'évêque, le clergé et les fidèles de Buffalo, à raison des œuvres accomplies ici par les Oblats, durant les soixante-cinq dernières années. Après d'humbles débuts, ils ont bâti cette belle église, le presbytère, l'école paroissiale et leur juniorat — si prospères. Comme Evêque de Buffalo, je suis heureux de rendre un témoignage public à la sainteté de vie des Pères Oblats, à leur piété et à leur douceur, à leur esprit de solidarité et de coopération avec le clergé séculier,

à leur obéissance envers leur évêque et à leur inlassable dévouement aux devoirs de leur saint ministère... »

Puis Monseigneur termina par une fervente prière pour le succès toujours plus grand des missionnaires Oblats, dans leurs œuvres aussi nombreuses qu'importantes, et par une bénédiction toute cordiale à la communauté de Buffalo et aux ouailles confiées à leurs soins...

Le soir, la foule à l'église fut encore plus nombreuse, — si nombreuse que tous ne purent y trouver place. Tous voulaient voir et surtout entendre leur ancien pasteur, S. G. Mgr. Fallon, — qui parla des débuts apostoliques de la Congrégation des Oblats et de ses œuvres, aujourd'hui si prospères, dans les cinq parties du monde.

Le sermon fut suivi de la bénédiction papale, — donnée par le R. P. Martin Drennan, *C. M.*, prédicateur de la neuvaine, — et de la bénédiction du très Saint Sacrement. A cette dernière cérémonie, qui clôtura cette belle fête, S. G. Mgr Dougherty voulut encore officier, assisté du Rév. M. Thomas J. Walsh, *D. D.*, chancelier de l'évêché, et du R. P. Térence W. Smith, *O. M. I.*, Provincial des Etats-Unis (Nord).

## III. — Le Centenaire au Vicariat de Sud-Afrique.

Monseigneur et Révérendissime Père, — Le 25 janvier (1916), tous les Pères et Frères Oblats de ce Vicariat de missions se sont réunis à Johannesburg, — à l'exception du P. Eugène Noël, du P. Joseph Maher et du P. Daniel Durand, *O. M. I.*, empêchés.

S. G. Mgr Charles Cox, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Transvaal et Administrateur apostolique de Kimberley, a célébré la Messe pontificale, — durant laquelle le R. P. Thomas Ryan, *O. M. I.*, de Prétoria, a donné un beau sermon sur la vie de Mgr de Mazenod. Puis, le soir, à la bénédiction solennelle, présidée par le Vicaire

des missions, le R. P. Joseph Morin, *O. M. I.*, de Kimberley, a prêché, avec un véritable esprit d'Oblat, sur la Congrégation ; et tous les Pères et Frères ont renouvelé publiquement leurs vœux — après le Vicaire des missions.

Evidemment, nous avons été bons princes et avons eu un dîner de famille — auquel ont pris part le Supérieur et deux Pères Rédemptoristes, le P. Fitzgerald supérieur du collège des Jésuites à Grahamstown, deux Pères arméniens résidant à Johannesburg, et un prêtre séculier de mission à la Rochelle. Je regrette que le cher Fr. Callixte, le Provincial des Frères Maristes, n'ait pas eu le temps de se joindre à nous. En tout, nous étions 32 Oblats, Mgr Cox y compris, et 7 prêtres étrangers assis à ces agapes fraternelles.

Monseigneur présidait et a, le premier, parlé à la gloire de notre Congrégation. Puis, le P. Hilaire Lenoir, — le seul Oblat ici qui ait connu (pendant cinq ans) notre vénéré Fondateur et qui a reçu de lui tous les ordres sacrés ainsi que sa croix d'oblation — le Père Lenoir a fait revivre devant nous les traditions de la Famille. Et les PP. Rédemptoristes et le P. Fitzgerald ont répondu, avec beaucoup d'à-propos et de grâce — et d'éloges à l'endroit des Oblats.

Le soir, les laïcs ont, à leur tour, donné un concert et parlé tous en notre faveur. C'est la première fois qu'à Johannesburg on a, en public, formellement reconnu que les Oblats ont fait beaucoup pour le Transvaal et qu'ils sont sous la direction d'un Provincial.

Le vendredi suivant, un service funèbre a été célébré pour nos Pères et Frères défunts...

Notre fête a été bien simple et bien tranquille, comme il convient en ces temps de malheurs et de misère. Nous avons, cependant, tous été très heureux et très contents, à peu de frais, — ce qui n'est pas mauvais pour des gens qui prêchent la pauvreté...

Frédéric Porte, *O. M. I.*

# BIOGRAPHIES DE FAMILLE

## I. — R. P. Marius Roux, 1821-1895 (412).

Le R. P. Roux (Marius) a mérité le titre glorieux d'*Apôtre de l'Anjou*, que lui ont décerné à l'envi les évêques, le clergé et les fidèles de cette région si chrétienne ; c'est là qu'il a exercé le ministère de la prédication pendant près de trente ans et qu'il a remporté des succès magnifiques et sans nombre.

Nous n'avons, malheureusement, pas de renseignements détaillés sur ses années antérieures à son entrée dans la Congrégation. Il naquit, à Toulon, le 3 février 1821 et fut ordonné prêtre le 28 juin 1846. Il passa dix ans dans l'exercice du ministère paroissial, dans le diocèse et la ville de Marseille, et s'y fit remarquer par un zèle entraînant et de nombreux succès dans la chaire. Ce tempérament de missionnaire lui fit tourner les yeux vers notre Congrégation. Il commença son noviciat le 23 février 1856, à l'âge de 35 ans, et fit son oblation perpétuelle le 24 février de l'année suivante. Puis il entra aussitôt, de plain-pied et toutes voiles dehors, dans ce ministère actif et débordant des missions rurales qui le tint, pendant trente-six ans, infatigable sur la brèche, jusqu'aux deux dernières années de sa vie, — où, déjà âgé de 73 ans et arrêté par des infirmités douloureuses, il dut prendre, bien malgré lui, un repos si amplement mérité.

Après avoir fait ses premières armes dans le Dauphiné, pendant quatre ans, sous la direction de nos missionnaires les plus célèbres, il fut placé, en 1861, à la tête de la maison d'Angers. Il y arrivait escorté de merveilleux succès, de regrets éloquents et des plus ardents souhaits. Il venait faire fleurir en Anjou un genre enle-

vant de mission peu connu jusqu'à l'arrivée des Oblats, soulever l'enthousiasme des populations, faire des miracles de conversion et procurer magnifiquement la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. L'Anjou fut le principal et le plus fécond théâtre de son apostolat : il y prêcha pendant près de trente ans, pendant presque toute sa vie apostolique, — à l'exception des quelques années qu'il passa à la tête des maisons de Rennes, de Marseille et de Notre-Dame de l'Osier.

La liste des paroisses, des communautés et des pieuses associations qu'il évangélisa serait interminable. Le spectacle émouvant des cérémonies, des conférences, des communions générales, des plantations de croix et des autres fêtes ravissantes, dont il agrémentait ses missions, remuait toutes les âmes et demeurait gravé dans tous les cœurs. Grande et enthousiaste était l'admiration, mais aussi grande et profonde était la reconnaissance des prêtres et des populations évangélisées. Le nom du P. Roux et, avec le sien, celui des Oblats de Marie volaient de bouche en bouche, bénis et vénérés, et les chefs des paroisses angevines s'empressaient de solliciter pour leurs ouailles les bienfaits de leurs missions triomphales.

Aussi ne faut-il pas s'étonner, si ce vaillant chef de missionnaires reçut partout des témoignages innombrables d'estime et de reconnaissance de la part du clergé et des fidèles — électrisés, émus, convertis par sa parole ardente. « Mon bon Père et cependant bien cher Fils, lui écrivait Mgr Angebault, Evêque d'Angers, je viens de visiter diverses paroisses que vous avez évangélisées. Votre souvenir, et celui de vos bons Pères, y est vivant ; et ils vous portent au ciel dans leurs cœurs... Les bons curés ne me parlent que de leurs chers Oblats ; je finirai par être jaloux ! Je voudrais en avoir une légion, de ces Oblats, à commander ; je vous en nommerais capitaine et vous donnerais la croix ! » Et, vingt-cinq ans après, ce capitaine intrépide n'avait pas dégénéré ; et Mgr Freppel, renouvelant les manifestations de bienveillance et d'estime qu'il avait souvent témoignées

au P. Roux, disait de lui : « Il est le premier missionnaire de mon diocèse ; on peut l'appeler l'Evangéliste de l'Anjou. »

Infatigable autant qu'heureux en ses prédications, le P. Roux passait l'année presque entière sur la brèche. Les journées ne suffisaient pas aux exigences de son apostolat ; il y joignait souvent une partie des nuits, étonnant autant les populations par sa force de résistance qu'il les remuait par l'ardeur de sa parole et les enlevait par ses incomparables succès.

Le secret de cette vie, prodigieusement laborieuse et bénie, se trouvait dans le grand esprit de foi qui surnaturalisait son zèle et dans les dons admirables que la nature et la grâce lui avaient prodigués pour en faire un vrai missionnaire et assurer partout les triomphes de son apostolat. La taille élancée du P. Roux, sa belle carrure, son visage aux traits réguliers tout imprégnés d'amabilité et de bienveillance, son organe puissant et sympathique frappaient et captivaient à première vue ses auditeurs. L'aménité, l'entrain méridional de son caractère, sa verve gauloise — quelque peu marseillaise — mettaient la joie dans les presbytères, charmaient les populations et lui faisaient partout des amis.

Son zèle apostolique n'était déconcerté par aucune difficulté ni paralysé par aucun obstacle ; il le dépensait tout entier — esprit, cœur, santé — à toutes les besognes fatigantes, le jour, la nuit, sans trêve ni cesse, et il disposait ainsi victorieusement les âmes à recevoir ses salutaires enseignements.

Si ses sermons ne brillaient pas par la hardiesse de la conception, ni par l'élégance séduisante de la forme, ils étaient cependant nourris de doctrine, nettement divisés, essentiellement pratiques ; et, mis en bon français, à la portée de tous, ils opéraient le plus grand bien. Ils étaient écrits, et ainsi plus appliqués et plus sérieux ; et ils traitaient particulièrement les grands sujets de la foi, les fins dernières, les miséricordes divines. Ses conférences aux hommes roulaient habituellement sur la nécessité de la religion, Jésus-Christ, le blasphème,

l'intempérance, l'impureté, etc. ; tandis qu'aux réunions de femmes il prêchait volontiers les devoirs d'état, la piété, la médisance, la charité, etc. On le voit, il était pratique, — ce qui était loin de nuire à ses succès.

Mais ses plus beaux triomphes oratoires lui venaient des discours prononcés à l'occasion des grandes cérémonies de la mission, — la consécration à la sainte Vierge, la promulgation de la loi, la plantation de la croix. Toujours pénétré de son sujet, qu'il possédait admirablement, il le donnait chaque fois avec une animation et un zèle aussi ardents à la centième fois qu'à la première. On eût dit que ses sermons, si souvent répétés, étaient de saisissantes improvisations — dictées par les circonstances, par les besoins particuliers des paroisses évangélisées et toujours par un désir ardent de la gloire de Dieu et du bien des âmes.

Il excellait surtout dans les avis et les gloses. Par là, il combattait victorieusement les vices et les manœuvres qui pouvaient faire obstacle au bien de la mission. Plaisant sans trivialité, il égayait son auditoire par des traits piquants, qui tournaient en ridicule et rendaient odieux ce qu'il attaquait. Il savait mettre ingénieusement les rieurs de son côté, et arrivait ainsi à briser beaucoup de liens qui retenaient les pécheurs loin de Dieu. Le charme et l'entrain de ces gloses en faisaient oublier la longueur, et servaient grandement à assurer aux exercices de la mission un concours de peuple toujours plus assidu et plus empressé.

D'autre part, la droiture des vues du P. Roux, la pureté de ses intentions, l'abnégation généreuse de ses intérêts, le sacrifice de son repos, de ses talents, de ses forces, de sa vie, l'onction d'une piété solide, manifestée par de fréquentes prières, soutenaient et fécondaient son zèle intrépide, lui gagnaient facilement les cœurs, et lui faisaient opérer des merveilles de conversion, qui mirent ce grand missionnaire en haute estime et vénération dans l'Anjou.

Cependant, l'heure arriva où cet apôtre, à l'activité dévorante, dut se condamner au repos. Il était déjà

parvenu à la vieillesse, — il avait 73 ans — mais il en avait surmonté avec courage les fatigues et les infirmités, et il avait continué jusque-là sa carrière de prédications incessantes. Enfin, ses jambes devinrent tellement enflées et endolories, qu'il dut s'arrêter complètement ; bientôt même il subit la dure privation de ne pouvoir plus monter au saint autel. Et il était là, — vigoureux toujours, intrépide toujours, aimable et rieur toujours — cloué, tout le long de la journée et même souvent de la nuit, sur son fauteuil de malade. Il y repassait, devant Dieu, les œuvres de sa laborieuse existence, suivait avec le plus vif intérêt tous ses missionnaires sur les divers champs d'apostolat où leurs travaux les appelaient, et s'y préparait, par une patience héroïque, à quitter allègrement ce monde, au premier appel du bon Dieu.

Tant qu'il le put, il vécut en communauté avec ses frères. Appuyé sur deux bâtons, il se rendait à la chapelle, pour entendre la Messe et faire la sainte Communion. Puis, aidé d'une chaise, il se traîna quelque temps encore au réfectoire, plus voisin de sa cellule. Enfin, le terrible mal qui le travaillait le consigna définitivement sur son fauteuil. Durant ces longs mois de privations et de douleurs, le vénérable malade ne proféra pas une plainte, ne laissa pas même voir de l'impatience. Ceux qui l'approchaient tous les jours, celui même qui le soignait, en étaient arrivés à croire que le bon P. Roux n'avait d'autres souffrances que les peines morales occasionnées par les dures privations auxquelles son triste mal le condamnait. Un jour, cependant, que le P. Provincial, étonné de son calme et de sa patience, lui demandait s'il ne souffrait pas, il répondit : « Si l'on ne recevait pas de grandes grâces, il serait parfois difficile de supporter son mal. » Ce mal, qui lui paralysait les jambes, était vraiment un incessant et douloureux martyre ; il minait sa victime en la dévorant. Et quand, à la veille de sa mort, on fut amené à constater les effrayantes tortures qu'il avait endurées, on admira l'héroïsme du religieux patient, dont le supplice continu n'avait pas assombri le visage ni amoindri la gaieté.

Le 1er mai, le vénéré malade reçut les derniers Sacrements, avec une profonde piété et le plus grand calme. Il voyait venir la mort sans frayeur, serrant affectueusement sa croix d'Oblat, tandis que ses lèvres murmuraient des prières. Il pria jusqu'à la fin, s'unissant de cœur aux Pères qui récitaient autour de lui les litanies des agonisants ; et ce fut au milieu de ces pieuses invocations qu'il rendit son âme à Dieu, le 2 mai 1895, à l'âge de 74 ans, dont 38 de vie religieuse.

*R. I. P.*

## II. — R. P. Patrice Kirby, 1827-1907 (700).

Le R. P. Patrick Kirby naquit, le 3 août 1827, à Rathlejordan, diocèse de Cashel, en Irlande. Après avoir fait ses études au collège de Thurles, il entra dans la Congrégation, à l'âge de 21 ans, et fit son Oblation le 15 août 1849. Il commença son scolasticat à Oscott, en Angleterre, et alla le terminer à Montolivet, près de Marseille ; c'est là qu'il fut promu au sacerdoce, au mois de juin 1852.

Les premières années de son sacerdoce furent consacrées à la paroisse Saint-Mary's, Leeds. Il s'adonna à ce ministère, très varié, avec l'ardeur et l'entrain jovial de son tempérament ; et il y donna bientôt des preuves marquantes de cette activité, de ce dévouement, de cette puissance d'apostolat qui devaient bientôt faire de lui un missionnaire remarquable.

Au bout de quelques années, lorsqu'il eut ajouté à ces qualités la maturité et l'expérience, il fut placé à la maison d'Inchicore, à Dublin, laquelle était déjà, dans la Province, le centre de l'apostolat des missions ; et il commença alors cette longue et si fructueuse carrière de missionnaire — qui devait faire bénir son nom, pour ainsi dire, dans toutes les paroisses de l'Irlande. Cette période d'une quarantaine d'années, il la passa presque

entièrement à Inchicore, d'abord comme simple missionnaire, puis comme directeur des missions, enfin comme Supérieur de la maison pendant six ans (1871) ; et, après un court séjour à la paroisse de Leith, en Ecosse, il y revint encore pour y continuer son apostolat de missionnaire, y passer les dernières heures du repos et y mourir.

Nous ne suivrons pas le P. Kirby dans ses missions à travers l'Irlande — qu'il a parcourue en tous sens, faisant l'œuvre de Dieu, avec une énergie de caractère et une puissance de moyens apostoliques qui lui donnaient sur ces populations, si profondément catholiques, un ascendant extraordinaire. Nous nous contenterons de donner — bien imparfaitement peut-être, mais aussi exactement que possible — sa physionomie de missionnaire et d'homme sociable.

Le P. Kirby avait un aspect imposant, qui lui gagnait la sympathie des foules au premier abord ou, plutôt, les subjuguait et les disposait à se rendre à ses accents d'apôtre. D'une taille avantageuse, avec une large poitrine, des épaules d'athlète, une tête puissante, des yeux ardents, pendant l'action, et une voix forte et saisissante, il donnait l'impression d'un puissant lutteur ; et ses gestes, sans apprêt mais d'une singulière énergie, achevaient de lui donner cet aspect. Joignant à cela de l'érudition classique, des connaissances littéraires, une forte science théologique, une grande force de caractère, avec une note accentuée de jovialité et de bonne humeur et un entrain inlassable, il possédait un ensemble de qualités physiques, intellectuelles et morales qui donnent la raison humaine des magnifiques succès de son apostolat.

La grâce d'en haut, du reste, ne pouvait manquer de bénir abondamment ses efforts ; car il apportait dans ses missions un zèle, un dévouement, un esprit de foi, une conviction surnaturelle, qui ne pouvaient que toucher le cœur de Dieu et ouvrir le trésor de ses bénédictions.

D'ailleurs, son talent en chaire paraissait en quelque sorte universel, tellement il traitait avec à-propos les genres les plus divers. Quand on l'avait entendu parler

sur les grandes vérités, puis sur les sujets de piété, ensuite faire le panégyrique des saints, ou exposer aux hommes les questions les plus ardues, on se disait qu'il était difficile de traiter plus éloquemment tous ces divers sujets. Sa prédication était soutenue — et comme centuplée par cette éloquence entraînante de la personne, où tout parle à la fois et qui produit l'ébranlement puis la conviction dans l'esprit, et finit toujours par toucher le cœur même le plus endurci.

C'était, cependant, dans les grands sermons de mission que le P. Kirby excellait. Il semblait qu'on ne pouvait entendre rien de mieux ordonné, de plus empoignant, de plus irrésistible. Les preuves d'autorité et de raison théologique, exposées avec beaucoup de clarté et une grande force de conviction, puis des comparaisons familières, des images très simples, qui mettaient ces vérités à la portée des esprits les plus ordinaires, et, quand la conviction avait pénétré dans toutes les intelligences, des mouvements, des apostrophes, des appels de la conscience au repentir, à la réparation, à la conversion, faits avec une voix vibrante, dont parfois certains cris faisaient tressaillir l'auditoire, et tour à tour terrible, douce, attirante : tout cela produisait des effets extraordinaires dans l'assemblée, — et partout ce n'étaient que larmes de repentir ou d'émotion, gémissements, demandes de pardon, promesses de conversion et toutes ces mille manifestations exubérantes de la foi irlandaise, qui montraient la force de la grâce divine et la puissance du missionnaire. Aussi était-ce avec raison que son Supérieur pouvait écrire au T. R. P. Général, en 1877, que le P. Kirby était l'un des missionnaires les plus remarquables de l'Irlande.

Outre qu'il était un excellent missionnaire, le Père Kirby avait aussi de belles qualités en société : son commerce était agréable et plein de profit, et il faisait bon vivre en sa compagnie. Dans la conversation il exerçait le même ascendant qu'en chaire : il arrivait vite à dominer ses interlocuteurs et souvent même il les empoignait dans la discussion, — se montrant toujours prêt à

aborder et traiter avec autorité les questions théologiques.

Le charme de ses conversations résidait aussi dans l'entrain, la bonne humeur, la jovialité qu'il y apportait. On aurait dit qu'il avait toujours pour but de dérider tous les fronts ; et il y arrivait toujours, et très facilement, par le grand nombre, la verve et le pittoresque de ses anecdotes. Il en avait un recueil inépuisable ; il les narrait, sans se faire prier, avec une mimique parfaite, — d'où lui était venue la réputation, la mieux établie et la plus répandue, de conteur facond et agréable.

Cet homme, si marquant dans les missions et en société, savait cependant descendre aux détails religieux des pratiques de la règle, de la charité fraternelle et de l'humble simplicité. Lorsque, autour de lui, quelque membre de la communauté était souffrant, — notamment pendant l'époque où les frères scolastiques, chassés de France par la persécution, résidèrent à Inchicore, puis à Belcamp — il s'empressait autour de lui et s'ingéniait à lui procurer des soulagements. Il aimait à aller visiter les frères scolastiques, à passer de temps à autre une journée au milieu d'eux, — les charmant, par sa simplicité et sa belle humeur, et leur montrant en outre combien était vif son attachement à la Congrégation, dont il donna du reste des preuves bien fréquentes.

Le P. Kirby était animé aussi d'un sincère esprit religieux ; et il ne le montra jamais si bien que sous le coup d'une dure épreuve qu'il eut à subir de la part de l'autorité provinciale. Il fut relégué brusquement, et encore en pleine activité, dans une maison de repos, — ce qui ressemblait fort à une disgrâce, pour ne pas dire à une punition. La mesure fut rapportée, la déconsidération fut effacée, — car la justification avait été complète, — mais l'humble religieux avait témoigné d'une soumission et d'un esprit religieux peu communs.

Cependant, après une longue et féconde carrière de plus de quarante ans, l'heure de la récompense était arrivée pour ce lutteur infatigable des saints combats. Dieu voulut encore augmenter l'éclat de sa couronne

en lui donnant, à la fin de sa vie, le haut témoignage de satisfaction dont il favorise toujours ses amis privilégiés, — nous voulons dire, la souffrance.

Après une si longue et si active période de missions, où il avait dû endurer les plus grandes fatigues, il n'était pas étonnant que sa constitution, pourtant si robuste. fût victime de l'épuisement de ses forces. Mais il s'ajouta à sa fatigue la souffrance d'une opération, qui mina peu à peu, pour ainsi parler, le réservoir de ses énergies vitales. A ceux qui l'avaient vu autrefois si robuste et si puissant il ne paraissait plus que comme l'ombre du P. Kirby.

Ce fut dans ce déclin de lui-même — accepté avec un grand esprit de foi, supporté avec cette énergie de volonté qui avait caractérisé toute sa vie — qu'il se prépara à son entrée au ciel. Même dans sa dernière maladie, et jusqu'au moment suprême, il donna des preuves édifiantes de la fermeté de son caractère et de la solidité de sa piété. Enfin, le 27 avril 1907, il rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de 80 ans.

*R. I. P.*

## III. — F. C. Edouard M^c^Stay, 1832-1907 (692).

Le Fr. Edouard M^c^Stay était originaire de Ballinruy, près Dublin, en Irlande, où il naquit le 13 octobre 1832. Il fut élevé d'abord dans une école privée, puis dans un établissement tenu par les Frères de la Doctrine chrétienne et enfin à l'école nationale de Dublin.

Il entra au Noviciat de Sickling-Hall en 1860, à l'âge de 28 ans ; et, à peine son temps de probation terminé, il fut employé dans une école à Leeds, en Angleterre. L'éducation sérieuse qu'il avait reçue le rendait très apte à l'enseignement ; aussi fut-ce dans cette profession,

dont il sut faire un vrai apostolat, notamment à l'étranger, qu'il passa sa vie entière.

Après deux ans d'enseignement à Leeds et à Dublin, on voulut mettre à profit pour les Missions étrangères son talent d'éducateur ; et il fut envoyé en Colombie britannique, en 1862. Il enseigna d'abord dans l'école de Mgr Demers, à Victoria, puis au Collège Saint-Louis, dans la même ville. Puis, son talent et ses qualités l'ayant fait apprécier par Mgr d'Herbomez, celui-ci le prit avec lui pour visiter les missions de l'Etat de Washington ; et là il reçut du Département indien un témoignage de confiance par sa nomination à la direction de l'école de Tulalip.

Au bout de quelques années, en 1872, on recourut à lui pour la tâche difficile d'ouvrir une école à la mission de Willam's Lake, en Colombie ; et, quand elle fut solidement établie, il revint à Tulalip — où il avait laissé de si fortes empreintes qu'on l'y réclamait de nouveau.

Cette fois, c'était pour remplir une mission encore plus délicate et qui faisait honneur à la sûreté de son jugement : on lui confia une place importante dans la direction du Département indien. Après avoir rempli ces fonctions avec succès, pendant cinq ans, il fut placé de nouveau au Collège de Saint-Louis, à New-Westminster ; et il y professa, pendant quelques années encore, à la satisfaction générale.

Le Frère M^c^Stay ne possédait pas seulement un vrai talent pour l'enseignement ; il avait encore un sens pratique qui le rendait apte à d'autres fonctions. C'est pourquoi on lui confia la charge d'économe à la mission de Sainte-Marie. Il s'y dépensa avec zèle et intelligence, pendant de longues années, et y rendit les services les plus appréciables — aussi bien aux Pères missionnaires qu'aux sauvages.

Ce fut le dernier emploi et comme le couronnement de sa vie active. Ses forces déclinaient avec l'âge : et on dut lui donner des fonctions moins fatigantes. Il fut rappelé à New-Westminster, à la résidence épiscopale,

et fut chargé de la sacristie de la cathédrale. Il sut donner là toute la mesure de sa piété et de son esprit de foi ; et ces saintes occupations furent pour lui la meilleure préparation à une sainte mort.

Atteint de la grippe, au début de l'hiver de 1906, il fut transporté à l'hôpital de la ville. Le mal prit bientôt un caractère alarmant ; mais la patience et la résignation du cher malade n'en furent pas altérées. Il fit généreusement le sacrifice de sa vie et expira pieusement, le 22 janvier 1907, à l'âge de 75 ans.

Il laissait après lui le souvenir édifiant d'un bon religieux et d'un zélé serviteur des missions — qui avait conquis partout l'estime universelle. Par sa culture intellectuelle et la finesse de son esprit, il aurait pu sortir de l'humble rang de frère convers ; mais il avait compris que, dans la maison de Dieu, les serviteurs les plus humbles sont toujours les mieux appréciés.

*R. I. P.*

## IV. — R. P. Jean Jaffrès, 1840-1891 (349).

Le P. Jaffrès était Breton d'origine ; il vint au monde à Lampaul-Guimiliau, diocèse de Quimper, le 13 août 1840. Il fut longtemps enfant de chœur, dans sa paroisse, et prenait grand plaisir à chanter les cantiques bretons. Il aimait aussi beaucoup les psaumes des vêpres ; et, tandis qu'il gardait les bestiaux, il avait coutume de se réunir avec les autres enfants, pour les chanter au milieu des landes et des prairies.

Il fit ses premières études au Collège de Lesneven, où il montra un grand talent et une parfaite application à l'étude. Aussi se rangea-t-il parmi les premiers de sa classe et obtint-il facilement son diplôme de bachelier ès lettres.

Après dix-huit mois de théologie, au grand Séminaire de Quimper, il voulut entrer dans une voie plus parfaite

et prit le saint habit. au Noviciat de Nancy, le 18 mai 1862. Ses notes nous le dépeignent comme un fervent novice : — « Très capable et très humble ; désir solide de devenir un bon religieux, comme il était un modèle au grand séminaire ; piété très solide et modeste ; constamment régulier. souple, charitable, aimant l'obéissance, édifiant. »

Il suivit ensuite, pendant deux ans, les cours du Scolasticat à Autun, où il mérita les mêmes notes, qui se résument dans celle-ci, à la veille de son ordination : « Excellent esprit, il excelle par l'humilité et l'obéissance. » Il fut ordonné prêtre le 1er octobre 1865 et, conformément à son ardent désir des missions étrangères, il reçut aussitôt son obédience pour le Texas — où il devait exercer un fécond apostolat de vingt-cinq ans, tout de dévouement et de sacrifice. Nous laissons la parole au P. Clos, qui fut l'un des compagnons les plus assidus de son apostolat :

« Dans ses papiers intimes du scolasticat. le P. Jaffrès écrivait qu'il voulait s'appliquer toute sa vie à mettre en pratique l'esprit de dévouement et de sacrifice. parce que la maxime du religieux doit être : Jouir le moins possible, souffrir le plus possible. Il nous est permis, à nous qui en avons été les témoins, de dire qu'il réalisa parfaitement son généreux dessein et que sa vie de missionnaire fut une vie de dévouement et de sacrifice, une vraie vie d'Oblat de Marie, — à tel point qu'un de nos Pères Visiteurs disait que, si la Règle se perdait. on pourrait la reproduire en suivant pas à pas ce saint religieux. A son arrivée parmi nous. il nous frappa par sa piété, sa bonté et surtout par sa régularité. De suite. nous comprîmes que nous aurions en lui un vrai missionnaire, c'est-à-dire un homme de sacrifice — comme il en faut dans une mission aussi pénible que la nôtre.

« Dès le commencement. les épreuves ne manquèrent pas au P. Jaffrès ; il était à peine depuis quelques jours parmi nous qu'il eut le bonheur de souffrir persécution pour l'amour de Jésus-Christ ; il fut compris parmi les Oblats qui furent jetés en prison. par suite des intrigues d'un mauvais prêtre, — qui voulait exiger de nous qu'on

lui livrât les clefs de l'église de la paroisse, sans autre titre que celui de la force brutale. Il nous édifia tous, en même temps qu'il charma notre prison, par son hilarité continuelle et ses bons mots qui entretenaient en nous la gaieté. Il montrait par là, dès le début, quelle endurance il saurait avoir pour souffrir.

« Après être resté quelques mois à Brownsville, pour apprendre l'espagnol, il fut envoyé en 1867 à Roma, pour y fonder une mission. Tout était à créer dans cette nouvelle position, et des épreuves de tout genre l'y attendaient. La première nuit qu'il passa dans sa nouvelle résidence, il dut se coucher sans souper et dormir sur la dure. Au milieu de la nuit, il fut réveillé soudainement : sa couverture avait pris feu, — il s'était trop approché du feu qu'il avait allumé dans la pauvre hutte de terre qui devait être sa demeure. Et, à son lever, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il s'aperçut qu'on lui avait volé son cheval ! « C'est bon signe, dit-il à son compagnon en souriant, nous commençons bien ; puisque le Seigneur nous éprouve, nous allons faire beaucoup de bien aux âmes. »

« Quelques jours après, il commença sa vie de missionnaire — qu'il n'abandonna plus. Ayant une mission de 50 lieues de long et d'autant de large, ayant des centaines de *ranchos* à visiter, ne possédant pas de lieu fixe où dire la sainte Messe, il se mit tout d'abord à quêter auprès de ses pauvres ouailles, jusqu'à ce qu'il eût recueilli les fonds pour construire une église. Mais il n'oubliait pas le principal : il évangélisait les pauvres. Que de milliers d'âmes il a gagnées à Jésus-Christ, mais que de privations et de souffrances ces âmes lui ont coûtées, — le ciel seul peut le savoir ! Il ne fut exempt d'aucun genre de peines, et il aurait pu énumérer les mêmes que l'apotre saint Paul. Que de fois il a échappé à la mort, en se tirant à la nage dans les torrents et emmenant son cheval après lui ! Combien de fois il s'est vu obligé de coucher dans les bois, n'ayant rien à manger et exposé à toutes sortes de dangers, et combien de fois il s'est perdu dans les immenses plaines, au

risque de mourir de faim et de soif, surpris parfois par un vent glacial qui le gelait sur sa monture ! Que de fois nous l'avons vu arriver à la résidence, les habits en lambeaux et tellement épuisé qu'il fallait le descendre de cheval ! Malgré cela, il ne voulait pas interrompre ses courses apostoliques, ne cessant jamais de donner ses jours et une partie de ses nuits à la prédication, aux confessions, à l'instruction des enfants. Non seulement aucune plainte ne sortait jamais de sa bouche, mais encore il possédait toujours sa gaieté, son hilarité habituelles. « O mon Dieu, répétait-il souvent, des âmes, des âmes ! » et rien ne lui coûtait pour les sauver. Aussi les gens, parmi lesquels il passait en faisant le bien, savaient-ils apprécier son noble dévouement et l'appelaient-ils : *El santo Varon*, le saint homme, ou bien *El Padre de nosotros*, notre Père à nous.

« Saint à l'extérieur, le P. Jaffrès l'était encore plus, si on peut ainsi parler, à l'intérieur de la maison. C'était la règle vivante. Ce qui dominait en lui, outre sa piété et son affabilité ordinaires, c'était l'esprit d'obéissance aveugle. Durant les vingt-cinq ans que nous avons vécu à ses côtés, nous ne nous rappelons pas lui avoir entendu faire une seule réponse tant soit peu malédifiante à ce que l'obéissance exigeait de lui ; et, cependant, à combien d'épreuves cette obéissance ne fut-elle pas soumise ? S'agissait-il de remplacer un Père pour n'importe quelle besogne ? Le P. Jaffrès était toujours prêt, en dépit de sa fatigue et toujours avec son sourire habituel.

« On lui demanda de prêcher la retraite de la communauté de Brownsville, à la place du prédicateur choisi — qui était empêché. Il le fit avec sa bonne grâce ordinaire, et Dieu le récompensa de sa charité ; car cette retraite porta les plus heureux fruits et laissa un profond et durable souvenir. On put alors, mieux que jamais, apprécier le grand fonds de piété qui était en lui. Il n'était pas orateur, mais personne ne sentait mieux que lui ce qu'il prêchait, et il édifia tous ses confrères par la conviction de son âme, l'onction de sa parole et surtout par le feu divin qui le pénétrait.

« Pendant six ans, le P. Jaffrès fut économe à Brownsville, et il laissa les plus heureuses traces de son passage dans cet emploi. Les ressources de la maison se ressentirent de sa bonne administration ; l'ordre, le dévouement, l'activité qu'il sut y déployer produisirent les résultats les plus prospères.

« Depuis bien des années, le P. Jaffrès avait le germe d'une maladie, une gastrite, qui le faisait bien souffrir. Ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer à San-Antonio, dans la persuasion que le bon climat et l'assistance d'habiles médecins lui feraient recouvrer la santé. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi ; son état s'aggrava tellement qu'on dut le confier aux bons soins des Sœurs du Verbe Incarné, à l'hôpital. Le vénéré malade demanda bientôt à aller mourir auprès de ses premiers compagnons d'apostolat, dans cette mission où il avait dépensé toutes ses forces et, au mois de juin 1890, il nous revint à Roma.

« Nous le reçûmes avec bonheur, mais nous fûmes consternés de le voir dans un tel état de faiblesse ; il pouvait à peine se tenir debout. Comment put-il vivre encore quatorze mois ? C'est inexplicable. Pendant tout ce temps, il ne cessa de nous édifier par sa patience et sa profonde piété. Il passait, pour ainsi dire, ses journées entières devant le Saint Sacrement ; et, malgré sa grande faiblesse, il obtint la grâce de monter au saint autel jusque vers les derniers jours — pendant lesquels il put encore recevoir la sainte Communion.

« Il conserva jusqu'à la fin l'usage de ses facultés ; au dernier moment, il parut perdre connaissance : il avait son chapelet à sa main gauche, sa croix sur la poitrine, et la main droite dans la mienne. Je lui suggérai des actes d'amour de Dieu, ajoutant : « Si vous me comprenez, serrez-moi la main. » Aussitôt il détacha sa main de la mienne, la porta sur sa croix et expira paisiblement, à l'âge de 51 ans, après 27 ans de vie religieuse, le 17 août 1891. »

*R. I. P.*

## V. — R. P. Claude Sautin, 1867-1895 (421).

Le R. P. Claude Sautin naquit au Bouchage, diocèse de Grenoble, le 28 juillet 1867. Il eut le courage de résister aux vœux de sa famille, pour entrer dans la vie religieuse, et prit le saint habit à Notre-Dame de l'Osier, en 1886. Il alla ensuite au Scolasticat de Belcamp-Hall. en Irlande, où il fit ses vœux perpétuels, le 15 août 1888. Nous regrettons de n'avoir aucun détail sur cette première époque de sa vie.

Il n'était au scolasticat que depuis un an, et n'avait encore reçu que les ordres mineurs, lorsqu'il dut partir pour les missions de Jaffna, en septembre 1889. A son arrivée, il fut nommé professeur de chimie au Collège Saint-Patrice. Au mois d'octobre de l'année suivante, il fut ordonné prêtre et placé à la mission de Maravil. Il y exerça son zèle, pendant deux ans, et fut ensuite nommé directeur et professeur du Séminaire ecclésiastique de Saint-Martin, à Jaffna. Après s'être dévoué à cette double charge très onéreuse, pendant six mois, il reçut, le 18 octobre 1892, sa nomination de recteur de la paroisse de Trincomalie, — où il devait aussi remplir les fonctions d'aumônier militaire.

Il n'avait alors que 25 ans ; mais, à voir sa tenue et ses apparences extérieures, l'habileté, la prudence, le tact avec lesquels il savait diriger sa paroisse, la maîtrise qu'il possédait de l'anglais et du tamoul, à entendre ses sermons d'une éloquence impressionnante et persuasive, on avait l'impression que c'était un homme déjà mûr, un missionnaire à longue expérience, un prêtre qui n'avait pas des mérites ni des talents ordinaires.

Il eût été difficile de le surpasser dans son parfait renoncement à soi-même, dans son zèle ardent pour la gloire de Dieu, dans l'ardeur qui l'animait au service du divin Maître. Aussi sa besogne était-elle rude : dire deux messes le dimanche et prêcher à chacune en tamoul et en anglais, faire les catéchismes et préparer les enfants

à la première Communion, visiter les hôpitaux, s'occuper de six ou sept écoles, pourvoir aux besoins spirituels de 300 catholiques pratiquants, sans parler des 3 ou 4.000 âmes dont il avait la charge, et, après cela, trouver encore le temps d'apprendre le chant à quelques enfants tamouls — dont il accompagnait les cantiques sur l'harmonium ! Et il était loin de se plaindre qu'il eût trop de travail. Il acheva et bénit la chapelle de Saint-Antoine à Kottigar ; et il s'occupait d'établir une bibliothèque catholique pour la jeunesse, lorsque lui parvint la nouvelle que les Pères Oblats abandonnaient la mission de Trincomalie, par décision du Saint-Siège.

C'était pour lui un grand plaisir de voir célébrer avec piété les fêtes de l'Eglise. Lorsque arrivaient le Jeudi Saint, la fête du Sacré-Cœur ou de l'Immaculée Conception, on était sûr de le trouver, après une dure journée de confessions, occupé avec des jeunes gens à décorer l'église, et non seulement les dirigeant et les animant de sa présence, mais encore travaillant avec eux jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Il était infatigable pour le ministère du confessionnal : les samedis, il était encore à la tâche à 7 heures et demie du soir et parfois même à des heures encore plus tardives.

Il savait nourrir dans les âmes la ferveur religieuse, et il augmenta le nombre des catholiques fervents dans sa paroisse, — soupirant après la conversion de tant de catholiques tièdes, qui vivaient dans l'indifférence et le vice. Ce fut en faisant un grand effort — ce fut le dernier, hélas ! — pour atteindre le cœur de ces malheureux, qu'il reçut le premier coup de la mort.

Pendant le mois d'août de 1894, il voulut profiter de la grande affluence de fidèles, qui venaient assister à la neuvaine de l'Assomption et entraient rarement à l'église à d'autres époques, pour essayer de gagner ces âmes à Dieu. Tous les soirs, il sut produire sur eux une impression profonde, par des sermons très animés sur les grandes vérités, — où il mettait la plus grande véhémence dans son élocution et son débit. Il chantait ensuite les vêpres avec entrain et, sans compter avec la fatigue,

allait encore passer un certain temps au confessionnal. Aussi, lorsqu'il rentrait dans ses appartements, était-il dans un véritable état d'épuisement. A partir de cette époque, il parut souffrant et sa santé déclina sensiblement.

Environ une semaine avant Noël, étant en route pour visiter un malade, il fut surpris par une violente averse. Cet accident produisit chez lui un grave refroidissement, suivi bientôt d'une fièvre et d'une toux inquiétantes ; mais, avec sa générosité ordinaire, il en fit peu de cas. Le mal persistait, cependant, avec des recrudescences fréquentes. Dès qu'un mieux se produisait, il lui semblait qu'il était guéri ; et, quand on lui demandait avec anxiété de ses nouvelles : — « Oh ! disait-il, je vais très bien, maintenant ; j'ai seulement un peu de faiblesse. » Et cependant, à en juger extérieurement, on aurait cru qu'il était à peine capable de se tenir hors du lit. En un mot, il faisait peu de cas de son état de fatigue et ne se doutait nullement qu'il fût d'une nature si sérieuse.

Aussi, lorsqu'au mois de mars 1895, il dut partir pour Jaffna, d'après l'ordre de son évêque, il quitta sa mission avec le plus ferme espoir de revenir bientôt au milieu de ses fidèles — qu'il aimait tant. Il ne voulut pas même leur dire adieu, les assurant qu'il reviendrait auprès d'eux pour les fêtes de Pâques.

Mais, hélas ! la divine Providence avait décrété qu'il ne reverrait plus ses chers paroissiens en ce monde. Après son arrivée à Jaffna, on espéra quelque temps sa guérison ; mais, bientôt, il se produisit dans sa maladie une aggravation si sérieuse, qu'on dut juger que la fin était malheureusement prochaine.

Pour le récit de ses derniers jours, nous en empruntons les détails à la lettre d'un des Pères assistants de Jaffna. — « Il n'a pas plu à Dieu de nous accorder le miracle de sa guérison ; mais il n'a pas dédaigné d'exaucer nos prières quand même, car il lui a accordé une grâce encore plus précieuse, — celle d'une bonne mort. Quand je lui disais, un jour, qu'on faisait beaucoup de prières pour son retour à la santé, il me répondit : *Oh ! maintenant que je me suis préparé pour le grand voyage, il vaut mieux*

*que je m'en aille.* La semaine dernière, il reçut les derniers sacrements, en présence de la communauté et des séminaristes. Ce fut une scène bien édifiante. Le cher malade était parfaitement calme et recueilli. Il renouvela ses vœux, avec une voix pleine d'émotion qui allait au cœur. Après cela, il se trouva mieux ; et, pendant quelques jours, il fut à même de sortir avec nous sous la véranda, deux ou trois fois par jour. Hier, il faisait ainsi une petite promenade, quand, tout à coup, vers midi, le sang afflua à sa bouche. La Sœur qui l'accompagnait appela les Pères en toute hâte. On lui donna une absolution suprême ; et, quelques minutes après, il rendit le dernier soupir. » C'était le 10 août 1895.

Ainsi mourut, à l'âge de 28 ans, le cher P. Sautin, emporté par une maladie de poitrine, qui avait été amenée par un excès de travail et par les fréquentes intempéries auxquelles il s'exposait généreusement pour remplir ses devoirs de pasteur. Son souvenir vivra longtemps dans les cœurs de ses paroissiens. Il avait su gagner leur affection, aussi bien que leur estime, par son affabilité, son amour particulier pour les pauvres et les enfants, et par son dévouement sans relâche au bien de leurs âmes. Et de lui on pourra dire que, si sa vie a été courte, elle lui a valu de longues années aux yeux de l'Eternel.

*R. I. P.*

## VI. — Mgr Mathieu Gaughren, 1843-1914 (857).

Il y a de ces familles prédestinées où Dieu veut régner en souverain et réclamer pour son service tous les enfants qui la composent. Tel fut le bonheur de celle de Mgr Gaughren : de ses quatre enfants, deux furent évêques, un autre prêtre et le quatrième, une fille, religieuse et supérieure d'un couvent.

Matthew Gaughren naquit à Stillorgan, non loin de

Dublin, le 7 avril 1843. Après cinq années d'études, — durant lesquelles, dit son Maître des novices, il s'appliqua « à grandir et à avancer en science et en sagesse » — il prit le saint habit à Sickling-Hall. Durant son noviciat, il donna de bonnes preuves de vertu par sa régularité ; et, quoique d'une santé assez faible, il ne demandait jamais à se faire exempter de l'observance de la règle, s'abandonnant pour cela au jugement du Père Maître. Celui-ci ajoute que, « vu sa faiblesse, le Fr. Gaughren avait à lutter contre le sommeil, pendant la méditation, et remportait rarement la victoire, mais c'est encore un moindre malheur que celui de rester au lit, comme le font d'autres — moins vertueux. Il m'a solennellement promis de s'appliquer toute sa vie à la pratique de la régularité. Il nourrira, suivant en cela son attrait, une dévotion toute spéciale envers la sainte Vierge. Quant à ses talents, si sa lecture et sa déclamation sont monotones, son professeur le croit le plus subtil et le meilleur de ses philosophes. » Il fit son oblation le 15 août 1862, puis alla faire son scolasticat à Autun — où il reçut le sacerdoce, le 29 avril 1867.

Revenu en Grande-Bretagne, il fut d'abord placé à Leith, en Ecosse, puis à Liverpool — où il s'adonna avec zèle, pendant deux ans, au ministère des malades, dans un hôpital de cette grande ville. Il fut ensuite employé, pendant trois ans, à évangéliser les populations si pauvres de Tower-Hill, à Londres. Pendant ces six premières années de son ministère, il donna de telles preuves de son dévouement au bien des âmes et de sa puissance d'organisation, qu'on lui confia, malgré sa jeunesse, la direction de l'importante paroisse de Holy-Cross, à Liverpool.

De là il fut placé à la tête du Réformatoire de Glencree ; il dirigea cette école pendant quatre ans et y laissa des traces de sa bonne administration — qui durent encore. De nouveau, il revint successivement à Liverpool et à Tower-Hill ; il y avait laissé les meilleurs souvenirs, et il les y fit revivre, pendant cinq ans, par le même zèle et les mêmes talents.

En 1888, il reçut une mission de grande importance et de toute confiance : celle de traiter les affaires de la Congrégation dans divers endroits de l'Amérique du Sud, notamment dans l'Argentine. Il s'en acquitta si bien qu'à son retour on lui confia la direction de la Province britannique. Durant les six ans qu'il fut Provincial, de 1890 à 1896, il sut remplir les fonctions d'une charge si importante et si délicate à la satisfaction générale ; il conquit l'estime de tous par la sûreté de son jugement, l'amabilité de ses manières, et par la solide direction qu'il sut donner à ses jeunes sujets.

Ce fut pendant ce temps qu'il accomplit la grande œuvre de faire essaimer la Congrégation dans les parties les plus reculées du globe et de l'implanter en Australie — en 1894. Il voulut s'y transporter lui-même et établit à Fremantle, dans le diocèse de Perth, cette première fondation, qui a obtenu ensuite les plus heureux développements. Son mandat de Provincial terminé, il fut nommé Supérieur de Leith, où il resta six ans, de 1896 à 1902, — jusqu'au jour où le choix du Souverain Pontife tomba sur lui pour accomplir des œuvres plus grandes encore.

Le Saint-Siège jugea que nul n'était mieux qualifié que lui pour succéder à son jeune frère, Mgr Anthony Gaughren, *O. M. I.*, mort à la peine, et pour prendre la direction du Vicariat apostolique de Kimberley, dans l'Afrique du Sud ; en conséquence, il fut sacré évêque dans l'église de Leith, le 16 mars 1902.

Il avait déjà 59 ans ; le champ apostolique qu'il devait cultiver était alors d'une étendue immense et se trouvait dans des conditions malheureuses, — ayant été ravagée par la guerre des Boers. Mais rien ne put effrayer son énergie ; et son épiscopat montra combien vives étaient ses ressources. Il se rendit immédiatement dans ces régions lointaines, où il devait, pendant douze ans, donner les plus nobles preuves de son zèle et de son dévouement à l'œuvre de Dieu.

Dans une simple notice, qui doit être très courte, nous ne pouvons fournir le détail des diverses œuvres

de son apostolat. Nous nous contenterons d'en donner trois rapides aperçus, dus à la plume de trois écrivains étrangers à la Congrégation :

*a)* Mgr Hugh M^cSherry, Evêque de Port-Elisabeth et ami de vieille date de Mgr Gaughren, après avoir présidé ses funérailles, fit son éloge funèbre. Nous en donnons les points principaux : — « Vous êtes venus vous édifier, mes Frères, au souvenir des grandes choses que notre vénéré défunt a opérées durant son épiscopat, si laborieux et si fécond. Il a vraiment combattu le bon combat, pour Dieu et pour l'Eglise, et il l'a livré, pendant tout le cours de sa longue vie, avec une ardeur et un courage inlassables, — le combat de la vertu contre le vice, de la lumière contre l'ignorance, de la vérité contre l'erreur. Il s'est dépensé sans relâche pour le bien de vos âmes : vous l'avez vu à l'œuvre et vous savez ce qu'il a fait pour vous...

« Il arriva dans ce vicariat, alors que la guerre y avait opéré de grands ravages et qu'il y avait de nombreuses ruines à réparer. Il s'attela aussitôt à la besogne, avec courage et abnégation. Il parcourut ces vastes régions, pour visiter ses chères ouailles, jusqu'aux endroits les plus éloignés, — apportant partout avec lui le soulagement et la consolation. Il fit aussi le voyage d'Europe, deux ou trois fois, toujours pour l'intérêt de ses diocésains ; et il vous est difficile, à vous, de vous rendre compte des fatigues et des soucis que comportaient ces visites pastorales et ces lointains voyages. Il fallait subir de dures privations, de longs retards, de fréquents contretemps, et le fatigant ennui du changement perpétuel de nourriture, de lieux, de moyens de locomotion et de figures. Il fallait que le vaillant évêque portât partout avec lui, outre le poids de ses ans, celui non moins lourd d'anxiétés et de sollicitudes de toutes sortes ; et, dans tous les lieux où il arrivait, il trouvait de nouvelles causes de sollicitudes, de désagréments ou de chagrins. Il y avait là de quoi abattre la constitution la plus forte ; et il n'est pas étonnant que la sienne, qui n'était pas très vigoureuse, n'ait pas pu y résister.

« Il contracta cette terrible maladie qui s'appelle l'empoisonnement par ptomaïne ; mais, en dépit des grandes souffrances qu'elle lui occasionna, il eut l'énergie de faire le long voyage de Londres et de Vienne, pour assister au Congrès eucharistique et satisfaire son amour pour la sainte Eucharistie.

« Nous eûmes le plaisir de le voir à son retour. O Dieu ! qu'il était changé, que ses traits étaient fatigués, et comme nous eûmes le triste pressentiment que sa santé était profondément altérée — et pour toujours ! Nous osions, cependant, nourrir l'espoir que Dieu vous le conserverait encore de longs jours, sinon dans une santé robuste, du moins avec les forces suffisantes pour continuer son apostolat si fructueux. Mais la Providence en a disposé autrement.

« Il se rendit à Cape-Town, où on lui faisait espérer que la situation et les conditions climatériques lui donneraient un regain de vie. Hélas ! il n'en fut rien. Il ne put continuer son apostolat que par le bon exemple de sa patience et l'édification qu'il ne cessait de donner autour de lui. Il reçut de nombreux visiteurs, entre autres trois de ses frères dans l'épiscopat ; et nous admirâmes tous sa piété, son calme, sa résignation dans la souffrance, son abandon à la sainte volonté de Dieu.

« Malgré le voisinage de la mort, il avait encore le courage de s'occuper de ses chers diocésains, des œuvres nombreuses qu'il dirigeait pour leurs intérêts spirituels. Jusqu'à la fin, il fut le bon Pasteur qui s'intéressa au salut de ses brebis, donnant ainsi toute la preuve de cette ardente foi en Dieu, de cet amour profond pour l'Eglise et de cette énergie pour les glorifier et les défendre, qu'il avait montrés pendant sa vie entière dans ses actes, ses paroles et ses écrits.

« Vous accomplirez à son égard l'impérieux devoir de reconnaissance qui vous incombe — de prier pour le repos de son âme, afin que Dieu récompense au plus tôt une vie si bien consacrée à sa gloire et si remplie de bonnes œuvres. »

*b*) D'autre part, M. Georges Beck, l'un des plus anciens

catholiques des *Diamond Fields*, consacre à la mémoire de Mgr Gaughren les lignes suivantes : — « Mgr Gaughren arriva parmi nous au moment où notre pays sortait des maux d'une guerre qui l'avait rejeté de dix ans en arrière, plaçant ainsi de nombreux obstacles sur son chemin. Les communautés religieuses et le clergé séculier avaient beaucoup souffert de cette perturbation : les ouvriers du Seigneur étaient peu nombreux, les ressources pécuniaires très faibles, et il fut obligé, pour ces motifs, de faire, à plusieurs reprises, le voyage si lointain de l'Europe.

« Si ses efforts n'eurent pas un plein succès, ils le méritaient cependant, car il ne s'épargna aucune peine pour réussir dans toutes ces nobles entreprises. Il était doué de qualités éminentes, parmi lesquelles sa compassion effective pour les opprimés. Lors de la persécution des Juifs en Russie, il éleva la plus ferme protestation en leur faveur, à la salle municipale de Kimberley, dans un discours très puissant — qui ne sera jamais oublié de ceux qui eurent le privilège de l'entendre.

« Il avait une attitude imposante en chaire, et ses sermons produisaient de fortes impressions ; aussi attiraient-ils de nombreux auditeurs, gagnés par son talent et son érudition. Dans la vie privée, au contraire, il était plein de réserve, et ceux qui avaient le plaisir de le connaître étaient charmés par son affabilité et par l'agrément de sa conversation.

« C'était un défenseur intrépide des dogmes de la sainte Eglise ; et on se souvient qu'il y a deux ou trois ans, lorsque le Parlement élaborait des lois sur le mariage, il écrivit une série de lettres définissant la vraie doctrine de l'Eglise sur ce sujet. Il signala aussi des équivoques sur la question religieuse dans un livre qui avait cours dans les écoles ; et il obtint les modifications demandées. »

*c*) Enfin, le *Diamond Fields Advertiser* offre un juste tribut d'hommages à Mgr Gaughren, dans un article dont nous extrayons les passages suivants : — « Bien que les vastes proportions de son vicariat absorbassent forcément une grande partie de son temps, il savait

cependant s'occuper des œuvres locales. Il érigea un certain nombre de couvents, notamment celui de Notre-Dame, à Kronstadt, et celui des Sœurs de la Miséricorde, à Harrismith. Il dirigea le mouvement pour l'érection de la tour de la cathédrale de Kimberley, qui fait aujourd'hui l'ornement de la ville, et il mena à bonne fin la décoration de l'intérieur de l'église elle-même, œuvre d'un fini et d'un goût exquis. Et sa dernière apparition dans la chaire fut pour remercier les fidèles du concours qu'ils lui avaient donné pour l'exécution de cette entreprise.

« Il prenait le plus grand intérêt à la bonne formation des catholiques et à l'œuvre de l'éducation en général : il donnait spécialement de grandes marques de bienveillance aux Frères des Ecoles chrétiennes, à l'établissement si méritant de *Nazareth House* et à nombre d'autres établissements d'éducation.

« Mgr Gaughren avait des connaissances littéraires, avec une intelligence pénétrante et vigoureuse. Il possédait à fond l'histoire ecclésiastique, — ce qui le mit à même de rectifier maintes fois des assertions erronées dans ce domaine, soit par écrit, soit dans les assemblées publiques. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très large d'esprit, comme il le prouva en de nombreuses circonstances ; et, s'il soutint assez fréquemment la controverse, c'est parce qu'il y était poussé par sa grande foi et son amour profond pour l'Eglise catholique. On obtint plusieurs fois de lui qu'il assistât aux séances de l'Athéneum de Kimberley, et il y fit une intéressante conférence sur l'évolution.

« L'une des dernières cérémonies publiques, auxquelles il ait pris part, fut la bénédiction de la première pierre du nouvel hôpital de Kimberley. Il se montra toujours l'ami des pauvres et des affligés, et ses préférences allèrent toujours aux établissements qui les recueillaient. Il y avait dans son caractère un certain élément de réserve ; mais, avec ses manières polies et affables, il s'attachait bien vite et profondément ceux qui venaient à lui. Aussi les catholiques le révéraient et l'aimaient

profondément, et toute la ville s'unira à eux pour regretter amèrement la perte d'un ecclésiastique si pieux et si éminent. »

Mgr Gaughren mourut, le 1er juin 1914, à Cape-Town — où il s'était rendu dans l'espoir d'y trouver une amélioration de sa santé. Il y avait reçu les soins les plus assidus du R. P. Hilaire Lenoir, *O. M. I.*, et des Sœurs de Nazareth. Ses restes furent ramenés à Kimberley, où on lui fit, dans la cathédrale, des funérailles solennelles.

Mgr McSherry donna au vénérable défunt une dernière preuve de son amitié en venant de Port-Elizabeth pour les présider et faire ensuite son éloge funèbre — que nous avons en partie lu plus haut. Il repose maintenant à côté de son frère — dont il était l'aîné et dont il avait développé vigoureusement toutes les œuvres apostoliques. Une affection profonde les avait unis ici-bas, et ils ont sans doute reçu là-haut une même récompense, — unis plus que jamais dans la gloire éternelle (1).

*R. I. P.*

(1) Le Vicariat apostolique de Kimberley est administré, depuis le 15 septembre 1914, par Mgr Charles Cox, *O. M. I.*, Evêque de Dioclée et Vicaire apostolique du Transvaal. Mgr Cox — né à Claughton (diocèse de Shrewsbury), le 29 mai 1848 — fit son Oblation, à Stillorgan, le 24 mai 1871, et fut ordonné prêtre à Carlow, le 20 décembre 1873. Provincial des Iles britanniques, en 1898, il devint, en 1901, Vicaire des Missions d'Australie. Nommé Administrateur apostolique du Transvaal, le 27 juin 1912, il en fut préconisé Vicaire apostolique, le 6 juillet 1914, publié le 8 septembre et sacré, à Johannesburg, le 28 octobre suivant. Son double vicariat forme, au point de vue religieux, le Vicariat des Missions du Sud-Afrique, — administré par le R. P. Frédéric Porte et comprenant 30 Pères et 3 Frères convers, *O. M. I.*

# NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I.

## I. — Les Revues et Journaux des Oblats [1].

1. *Petites Annales de Marie Immaculée.* Revue mensuelle illustrée, 32 pages in-12 (3 fr. 50 par an). Rédaction et administration : *a*) Nord : Abbé Joseph Tissier, directeur, 4, rue Antoinette, Paris (18e) ; *b*) Midi : Abbé Charles Brun, 39, Quai Gailleton, Lyon (Rhône) ; *c*) Canada : R. P. Georges Verreault, *O. M. I.*, 600, rue Cumberland, Ottawa (Ont.).

Les *Petites Annales de Marie Immaculée* — jusqu'en 1914, les *Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* — célèbrent, cette année, leurs noces d'argent : elles furent fondées, en effet, en janvier 1891, par le R. P. Cassien Augier, *O. M. I.*, et, comme elles n'ont pas paru entre août 1914 et septembre 1919, elles n'en sont encore qu'à leur 25e année. — ce qui est déjà respectable ! Voici le sommaire du numéro de janvier 1920 : *a*) Bonne année : Tous à l'œuvre ; *b*) Vous êtes toute belle, ô Marie (Albert Perbal, *O. M. I.*) ; *c*) Les Oblats à Montmartre ; *d*) Notre-Dame de Pontmain, Notre-Dame des Vocations (Bernard Drouault, *O. M. I.*) ; *e*) Nouvelles de la mission Saint-Michel du Fort-Raë (Almire Bézannier, *O. M. I.*) ; *f*) J'ai confiance en toi (Félix Anizan, *O. M. I.*) ; g) Nouvelles diverses, Nécrologie, etc.

(1) Nous commençons aujourd'hui la publication de la liste des périodiques que dirigent actuellement les Pères de nos diverses Provinces ou Vicariats. Cette première série ne comprendra, à part peut-être une exception, que nos Revues officielles — celles qui s'occupent principalement de faire connaître et aimer notre Congrégation dans les pays où elles se publient. Nous parlerons, une autre fois, des organes de nos œuvres spéciales, de nos Bulletins paroissiaux, de nos journaux, etc. Il nous eût été agréable de consacrer, à chacune de nos revues, une notice plus détaillée ; malheureusement, les documents nécessaires pour cela nous font défaut. Mais nous comptons sur l'amabilité de leurs Directeurs respectifs pour nous fournir, chacun en ce qui le concerne, l'intéressante histoire de ces publications — qu'ils auront, nous osons l'espérer, la persévérante charité de nous adresser bien fidèlement : nous y tenons beaucoup, et comme rédacteur des *Missions* et comme bibliothécaire de la Congrégation.

2. *La Bonne Nouvelle.* Revue mensuelle, — honorée de la bénédiction et des encouragements de Pie X et de Benoît XV — 32 pages in-8° (5 fr. par an). Rédaction et administration : Chanoine Edmond Thiriet, 15, rue du Louvre, Paris (1er).

Cette très intéressante Revue — dont la devise est : « Au Sacré-Cœur par l'Evangile » — a commencé sa treizième année. Elle fut lancée, en 1908, par le chanoine Alfred Weber, l'apostolique éditeur des *Quatre Evangiles en un seul.* Mais elle passa, dès 1910, aux mains de son directeur actuel, qui en a fait l'une des revues les plus estimées du public auquel elle s'adresse. Sommaire du n° de janvier 1920 : Petite causerie du Directeur (Edm. Thiriet) ; *b*) Le Montmartre nantais (Edmond Thiriet) : *c*) L'Evangile en notre temps : Vagues (Pierre Huriet) ; *d*) Les Principes de 1789 (Armand Granel) ; *e*) La Paroisse (P. Camillus) ; *f*) Il y a encore des saints : le Saint de Montmartre (Jean-Etienne) ; *g*) La Bienheureuse Marguerite-Marie : son esprit de piété (Eugène Baffie) ; *h*) La Noël et les étrennes (Franciscus) ; *i*) Le Calendrier-Mémento des âmes (J.-M. Sarret) ; *j*) La Croisade eucharistique (Edmond Thiriet) ; *k*) Consignes sociales (Gilbert Dupé) ; *l*) Echos des Missions (Edmond Thiriet), etc.

3. *Maria Galm, — Kleine Annalen der Belgische Provincie, Congregatie der Missionarissen Oblaten van de Onbevlekte Maagd Maria.* Bulletin mensuel illustré, 24 pages in-8° (5 fr. par an). S'adresser : *a*) Belgique, R. P. Hector Hoornaert, *O. M. I.*, 71, Sint-Guidostraat, Anderlecht (Bruxelles) ; *b*) Hollande, Wel. Heer H. Teunissen, Langstraat, Weert (Limburg).

*L'Echo de Marie* en était à sa sixième année, lorsque la guerre vint brusquement mettre un terme à sa courte existence. Il vient de ressusciter, plus beau que jamais, sous le souffle puissant du R. P. Hector Hoornaert, son nouveau directeur. Il va, tous les mois, donner en bon flamand des nouvelles et des renseignements sur la Congrégation, sur la Province belge et sur nos Missions d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Australie. Voici le sommaire du 1er numéro de la septième année (janvier 1920) : *a*) Un mot d'introduction (Hector Hoornaert, *O. M. I.*) ; *b*) « Allez et enseignez tous les peuples » (La Rédaction) ; *c*) Notre Province belge (Auguste Bommenel, *O. M. I.*) ; *d*) Au Pays des Zoulous (Arthur van der Laenen, *O. M. I.*) ; *e*) L'Evangile dans les régions boréales ; *f*) Nouvelles diverses, etc.

4. *Messager de Marie Immaculée, — Petites Annales de la Province de Belgique, Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Bulletin mensuel illustré, 24 pages in-8° (4 fr. par an.) S'adresser au R. P. Léon Hermant, *O. M. I.*, 71, rue Saint-Guidon, Anderlecht-Bruxelles (Belgique).

Le *Messager de Marie Immaculée* va continuer en Belgique les *Petites Annales de Marie Immaculée* — rédigées, pendant un cer-

tain temps, à Thy-le-Château, et maintenant retournées à Paris. La Province belge de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée se donne ainsi — et nous nous permettons de l'en féliciter, bien chaleureusement — le moyen d'intéresser à ses œuvres et à celles de toute la Congrégation, spécialement aux pays de Missions, les âmes pieuses et zélées de la Wallonie, comme *Maria Galm* lui permettait déjà de le faire en Flandre. La direction et l'administration de la nouvelle revue — fondée par le R. P. Antonin Guinet, *O. M. I.*, Provincial de Belgique — sont confiées au talent si sûr et au dévouement bien connu du R. P. Léon Hermant, *O. M. I.*, le sympathique auteur du *Petit Tour du Monde*, de *Marie Reine du foyer* et de *Pour nos foyers* — dont nous parlons ailleurs. Sommaire du premier numéro (janvier 1920) : *a*) Notre Revue (Antonin Guinet, *O. M. I.*) ; *b*) « Allez, enseignez toutes les nations » (Léon Hermant, *O. M. I.*) ; *c*) Notre Province de Belgique (Auguste Bommenel, *O. M. I.*) ; *d*) Basutoland (Afrique), Halte-là (Léon Hermant, *O. M. I.*) ; *e*) Ceylan (Asie). Des Fleurs : *f*) Echo des cinq parties du monde, etc.

5. *Monatsblætter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria.* — *Zeitschrift des Marianischen Missionsvereins.* Revue mensuelle illustrée. 32 pages in-4° à 2 col. (4,75 marks par an). Rédaction et administration : Verlag der Oblaten, Hünfeld, Hessen-Nassau (Allemagne).

Cette magnifique revue — fondée, sous le provincialat du R. P. Simon Scharsch, *O. M. I.*, par les RR. PP. Joseph Classen et Maximilien Kassiepe, *O. M. I.*, et dirigée, depuis de nombreuses années, par le R. P. Jean Wallenborn, *O. M. I.*, — a été connue, pendant vingt-cinq ans, sous le nom de *Maria Immaculata.* En 1918, en élargissant son format, elle n'a conservé que son sous-titre de *Monatsblætter der Oblaten.* Voici le sommaire du n° de janvier 1918 (27e année) : *a*) Pour la nouvelle année (Rédaction et administration) ; *b*) Au jour de Noël, poésie (Annette von Droste-Hülshoff) ; *c*) O étoile de Bethléem, récit (Jassy Torrund) ; *d*) Pour la régénération de la famille allemande (Jean Wallenborn, *O. M. I.*) ; *e*) La guerre et l'avenir des Missions allemandes (Jean Pietsch, *O. M. I.*) ; *f*) Christophe Bonjean, *O. M. I.*, premier Archevêque de Colombo (Renaud Simon, *O. M. I.*) ; *g*) Les Sœurs Grises de l'Amérique du Nord, cinquante années de missions actives (Rodolphe Knackstedt, *O. M. I.*) ; *h*) Travail de paix pendant la guerre — La mission indigène de Windhuk au Sud-Ouest africain (Hermann Meysing, *O. M. I.*) ; *i*) Sur la question d'un clergé indigène dans le Sud-Africain (Joseph Schulte, *O. M. I.*) ; *j*) Bibliographie, gravures, etc.

6. *The Missionary Record of the Oblates of Mary Immaculate.* Bulletin mensuel illustré, 20 pages in-16 (2s. 6d. par an). Rédaction : Rev. Fr. Thomas Dawson, *O. M. I.*, House of Retreat, Inchicore, Dublin (Irlande) ; — Administration : Rev. Manager.

*O. M. I.*, College of Mary Immaculate, Belcamp Hall, Raheny, Co. Dublin (Irlande).

Ces *Annales apostoliques*, en langue anglaise, ont été fondées en juillet 1891, — époque où la Province britannique était gouvernée par le R. P. Mathieu Gaughren, *O. M. I.*, devenu plus tard Vicaire apostolique de Kimberley (Afrique du Sud). L'éclipse qu'elles ont subie, au début du siècle, explique pourquoi elles n'en sont encore qu'à leur dix-neuvième volume. Mais leur disparition fut si vivement ressentie qu'on a, avec raison, cru bon d'en reprendre la publication. Elles ont été, depuis le commencement, et sont toujours dirigées par le R. P. Thomas Dawson, *O. M. I.*, — un fin lettré, dont la collaboration est fort recherchée des Revues catholiques anglaises. Voici le sommaire du *Record* de janvier 1920 : — *a*) Trésors spirituels du Transvaal (Mgr Cox, *O. M. I.*) ; *b*) A Nazareth, poésie (Katharine Tynan) ; *c*) Le R. P. Ring, *O. M. I.* ; *d*) Notes bibliographiques ; *e*) Le Rêve de Desmond (Nora Tynan O'Mahony) ; *f*) Nouvelles de partout, etc. etc.

7. *La Bannière de Marie Immaculée.* Publiée une fois par an, par les Pères Oblats de Marie Immaculée. Brochure illustrée, d'environ 90 pages in-8° (Abonnement, 1 fr. 25). Direction et administration : Juniorat du Sacré-Cœur, 600, rue Cumberland, Ottawa (Canada).

La *Bannière de Marie Immaculée* parut, pour la première fois, en 1893 ; elle est donc à sa vingt-huitième année. Une sule livraison par an : c'est peu, — mais elle est si bien éditée et si intéressante ! Jugez-en par le sommaire du fascicule de 1920 : *a*) Noces d'argent du Juniorat ; *b*) Puissance et bonté de Marie (Emile David, *O. M. I.*) ; *c*) Jésus, il est temps de nous voir (Mgr Baunard, Lille) ; *d*) Règlement du Junioriste pendant les vacances (Maxime Harnois, *O. M. I.*) ; *e*) Pourquoi si peu d'apôtres (Albert Jacques, *O. M. I.*) ; *f*) Au pays des Esquimaux (Arsène Turquetil, *O. M. I.*) ; *g*) Lettre à un novice Oblat (Mgr Langevin, *O. M. I.*) ; *h*) Une vocation généreuse (Rodrigue Villeneuve, *O. M. I.*) ; *i*) Petit catéchisme sur la vocation (*O. M. I.*) ; *j*) A qui la gloire ? (*O. M. I.*) ; *k*) Le Père Jodoin (Joseph Dozois, *O. M. I.*) ; *l*) Sept années de mission (Joseph Allard, *O. M. I.*) ; *m*) Le Père Harnois (*O. M. I.*) ; *n*) Livres et Revues ; *o*) Choses et autres, etc.

8. *L'Ami du Foyer, Journal des Familles chrétiennes.* Publication mensuelle illustrée, 16 pages in-4 (75 cents par an). Rédaction et administration : R. P. Louis Péalapra, *O. M. I.*, Juniorat de la Sainte-Famille, Saint-Boniface, Manitoba (Canada).

*L'Ami du Foyer* a paru, pour la première fois, en août 1905. Il a été rédigé, depuis le début jusqu'au mois dernier, par le R. Père Louis Gladu, *O. M. I.*, — qui avait déjà autrefois fondé à Ottawa la *Bannière de Marie Immaculée*, après avoir coopéré à la fondation des *Annales du Saint-Rosaire* au Cap-de-la-Madeleine. Journal

des familles chrétiennes, l'*Ami* s'intéresse tout spécialement à l'Œuvre des Vocations en faveur de notre Province de Manitoba, et il faut croire qu'elle y réussit à merveille, puisqu'il compte actuellement 10.200 abonnés, — ce dont nous le félicitons bien cordialement. Nous trouvons au sommaire du n° de janvier 1920 les articles suivants : *a*) Pieuse Association universelle des Familles consacrées à la Sainte-Famille ; *b*) Le petit Jésus de cire (Conte de Noël) ; *c*) Le Cantique des trois Anges ; *d*) Gloire au Sacré-Cœur ; *e*) Cher petit (Faber) ; *f*) Des invités bien choisis ; *g*) Une expulsion ; *h*) Actions de grâces et recommandations ; *i*) Devinettes ; *j*) Livres et Revues ; *k*) Nécrologe, etc.

9. *Mary Immaculate.* A quaterly magazine, published by the Oblate Fathers, for the advancement of missionary Work. Revue trimestrielle illustrée, d'environ 80 pages (abonnement, 75 cents). Editor *Mary Immaculate*, Theological Seminary, Laurel Heights, San-Antonio, Texas (U. S. A.).

Nous nous permettons de dire que cette excellente revue est trimestrielle, parce que nous espérons qu'elle le... redeviendra. De fait, fondée en décembre 1915, elle n'est restée trimestrielle que jusqu'en décembre 1918, après quoi elle est devenue annuelle, — et encore ne savons-nous pas au juste si elle a paru cette année, car nous n'avons encore reçu que le fascicule de 1919. Voici, d'ailleurs, le sommaire de ce numéro (juin 1919) : *a*) Dédicace ; *b*) Au Cœur de Jésus (Paul Levis, *O. M. I.*) ; *c*) Le Sacré-Cœur et les Oblats (Gabriel Sexton, *O. M. I.*) ; *d*) Comment les Oblats sont venus au Texas (Charles Taylor, *O. M. I.*) ; *e*) Parmi les Esquimaux de la rivière Mackenzie (Pierre Duchaussois, *O. M. I.*) ; *f*) Marie Immaculée et ses Oblats dans le nouveau Monde (William Fritz, *O. M. I.*) ; *g*) Soixante-dix ans de sacerdoce (William Arnold, *O. M. I.*) ; *h*) Arrête, regarde, écoute ! (John Cozad, *O. M. I.*) ; *i*) Prospectus : Programme et personnel (John Collins, *O. M. I.*) ; etc. Vous voyez que nous avions bien raison d'exprimer l'espoir qu'une revue si intéressante devrait pouvoir vivre et... paraître le plus souvent possible.

## II. — Livres et Brochures parus depuis 1914.

1. T. R. P. Fabre, *O. M. I.* — *Instructions pour les Dimanches et Fêtes de l'année et les Retraites mensuelles*, à l'usage des Sœurs de la Sainte-Famille, — œuvre posthume du T. R. P. Joseph Fabre, *O. M. I.* 4 volumes grand in-8° de 356, 344, 299 et 265 pages. (Reproduction privée.) Couvent de l'Espérance, 134, via dei Gracchi, Rome. 1915.

Comme le dit si bien, dans sa lettre d'approbation, Sa Grandeur Mgr notre Révérendissime Supérieur général (en même

temps, Directeur général de la Congrégation de la Sainte-Famille), les Religieuses de la Sainte-Famille « ne sauraient se montrer trop reconnaissantes de la pieuse initiative de leur bonne Mère Supérieure générale de fournir à chacune de leurs Maisons les instructions du regretté T. R. P. Fabre ». Et il faut « la féliciter hautement et de son dessein et du soin qu'elle a apporté à en assurer l'exécution ». Ces instructions constituent, en effet, un véritable trésor spirituel : — « Doctrine sûre, fruit d'une science théologique et ascétique puisée aux sources les plus pures ; doctrine entièrement conforme aux enseignements et aux directions du Saint-Siège pour ce qui touche les Communautés religieuses ; doctrine marquée au coin de la sagesse que seule peut donner une longue expérience de la conduite des âmes jointe à une parfaite connaissance des œuvres de la Congrégation. » Ajoutons, qu'au point de vue matériel, l'ouvrage est un véritable chef-d'œuvre : beau papier, caractères superbes, impression soignée, etc. En voici les principales divisions : — I. Premier trimestre : Temps de l'Avent (6 instructions), Temps de Noël (13), Avant le Carême (5), Fêtes diverses (7), Retraites mensuelles (6). II. Deuxième trimestre : Temps du Carême et de la Passion (11 instructions), Temps pascal (12), Fêtes diverses (6), Retraites mensuelles (6). III. Troisième trimestre : Temps après la Pentecôte (18 instructions), Fêtes diverses (9), Retraites mensuelles (6). IV. Quatrième trimestre : Temps après la Pentecôte (10 instructions), Fêtes diverses (12), Retraites mensuelles (6).

2. R. P. Hermant, *O. M. I.* — *Pour nos Foyers*, par le R. P. Léon Hermant, *O. M. I.* Vol. in-12, de 366 pages, 5 fr. 50. Dupagne-Counet, éditeur, 33, rue de Bruxelles, Namur. 1919.

Le Directeur du nouveau *Messager de Marie Immaculée* avait déjà publié le *Petit tour du monde* et *Marie Reine du foyer* et doit bientôt faire paraître *Par delà les Océans* ; et tous ces ouvrages, comme celui qui nous occupe en ce moment, sont également en vente chez l'auteur, 71, rue Saint-Guidon, à Anderlecht-lez-Bruxelles (Belgique). *Pour nos Foyers*, — muni de l'approbation de Mgr Louis Heylen, évêque de Namur, et de celle du R. P. Antonin Guinet, *O. M. I.*, Provincial de Belgique — se divise en deux parties : I. *Les Devoirs* (Un mariage, en ménage, le berceau, les premiers pas, vers l'adolescence, le grand principe, veillez, le travail, vers l'idéal, aimez-vous, l'ordre, la prudence, les œuvres de charité, nos chers disparus) et II. *Les Amis* (Le Crucifix, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la sainte Vierge, l'Ange gardien, l'église paroissiale, le prêtre, les amitiés, la simplicité, les récréations, les bonnes lectures, épilogue — le bonheur dans la foi) Ce premier recueil sera suivi d'un second volume, qui traitera des *Ennemis* et du *Rempart* du Foyer chrétien. Important travail qui mérite la plus large diffusion et le plus vif succès. Pour en témoigner notre admiration, très sincère, nous ne pouvons mieux faire que

de reproduire ici quelques passages du long et intéressant article que lui consacre l'abbé Louis Leusch dans le journal *Vers l'Avenir*, de Namur (1) : — « Quiconque lira *Pour nos foyers* ne pourra dénier au R. P. Léon Hermant le sens de l'opportunité : rarement livre vint mieux à son heure, rarement livre fut appelé à faire plus de bien. La société contemporaine est malade, et les remèdes empiriques qui lui sont prescrits ne parviennent pas à enrayer le mal, parce que le mal est profond, parce que la société est atteinte dans ses œuvres vives, dans son élément essentiel — la famille : seule, la restauration du foyer sur ses vraies bases ramènera parmi les enfants des hommes la paix et le bonheur. C'est ce que le R. Père Hermant a judicieusement compris ; et il apporte à l'édifice du salut sa pierre, et c'est une pierre de choix. Son livre est comme une encyclopédie de la vie familiale, — encyclopédie qui n'a rien de hérissé ni de rébarbatif, et que nous souhaitons ardemment voir à une place d'honneur en tous nos ménages chrétiens. Pour mettre les grands principes de la morale chrétienne à la portée de toutes les intelligences, l'auteur a fait appel à tous les éléments d'intérêt : dans *Pour nos foyers*, l'histoire, la littérature et la poésie s'unissent à la science théologique et scripturaire pour captiver, retenir, enchaîner le lecteur. C'est un beau livre, c'est un bon livre, qui pénétrera, comme la bénédiction de Dieu, dans toutes nos familles chrétiennes. »

3. Mgr Cox, *O. M. I.* — *Sweet Sacrament Divine : Daily and other Devotions for Holy Communion*, by Right Rev. Bishop Charles Cox, *O. M. I.*, Vicar Apostolic of the Transvaal. 1 vol. in-24, relié toile anglaise, de x-96 pages. R. & T. Washbourne, Ltd., Paternoster Row, London. E. C. (and at Manchester, Birmingham & Glasgow). 1914.

Imprimé à la monotype sur papier fort, ce gentil petit livre serait très utile aux âmes pieuses qui, dans nos paroisses ou missions de langue anglaise, observent la salutaire pratique de la communion fréquente. Il est, du reste, déjà apprécié, puisqu'en 1918 il en était à sa 4e édition. Divisé en deux parties, — I. Dévotions journalières pour la sainte communion (pour le dimanche, lundi, mardi, etc.) ; II. Autres dévotions pour la sainte communion (actes avant et après la communion par saint Alphonse, etc.). — il se termine par un appendice sur la confession et quelques autres prières telles que le *Miserere* et le *De profundis* (en anglais), etc. (2).

(1) Voir *Vers l'Avenir*, journal quotidien, 29, rue de la Croix, Namur : N° 103, 1-2 mai 1920, page 2, col. 2 : « Les Livres, *Pour nos Foyers* ».

(2) Nous voulions publier, dans ce numéro des *Missions*, une petite étude sur tous et chacun des ouvrages du vénéré Vicaire apostolique du Transvaal ; mais il nous a été, jusqu'à présent, impossible de nous procurer le plus important d'entre eux. En

4. R. P. GUESDON, *O. M. I.* — *A celles qui vont seules*, par Noël Guesdon, docteur en philosophie. 1 vol. in-12, de 92 pages (3 fr.). Imprimerie Saint-Paul, 36, boulevard de la Banque, Bar-le-Duc (Meuse) ; et librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VI^e^). 1919.

Ce gracieux petit volume est dédié par l'auteur à celles qui vont seules dans la vie, — soit qu'elles l'aient voulu, soit qu'elles y soient contraintes — heureux de leur montrer que, si elles le veulent, leur solitude (il ne dit pas : leur isolement) peut être belle et féconde. Voici ce qu'en écrit Sa Grandeur Mgr Ginisty, évêque de Verdun : — « Votre opuscule, *A celles qui vont seules*, fruit de vos méditations et de vos prédications, continuera un apostolat particulièrement utile et comblera une lacune qu'un sujet si délicat explique aisément. Ce sujet, vous l'avez abordé franchement et vous l'avez traité avec délicatesse, l'embaumant de poésie et l'éclairant d'une lumière douce et bien tamisée à travers les écrits des Pères de l'Eglise et des Saints. Il n'est pas toujours aisé de toucher aux lis, sans altérer leur blancheur ou leur parfum. Si vous écartez, d'une main sévère, ceux qui ont perdu leur éclat ou qui se sont plus ou moins effeuillés, vous avez su composer, avec les autres, un bouquet très agréable à Dieu et une belle parure pour l'Eglise. Je souhaite donc plein succès à cet ouvrage, que la guerre a rendu si actuel et si opportun. S'il n'ôte rien au diadème royal des mères et des épouses dignes du Christ, il met au front des vierges une auréole d'une incomparable beauté. »

5. R. P. MAZURE, *O. M. I.* — *La Royauté du Cœur de Jésus*, par le R. P. Henri Mazure, missionnaire Oblat de Marie Immaculée. 1 brochure in-18, de 56 pages (prix : 1 fr. 25). Imprimerie Demarteau, 8, rue Saint-Michel, Liège (Belgique). 1918.

Le R. P. Mazure, auteur de quelques autres opuscules fort estimés (1), traite dans celui-ci les sujets suivants : — I. Le Cœur de Jésus est Roi ; II. Consacrons nos personnes au Cœur de Jésus ; III. Faut-il introniser le Sacré-Cœur de Jésus dans les familles ? IV. La consécration des familles au Sacré-Cœur et l'intronisation ; V. Avantages de l'intronisation du Sacré-Cœur ; VI. Intronisation du divin Cœur de Jésus dans les diverses Associations et Sociétés ;

attendant que nous puissions en parler plus longuement, donnons-en du moins les titres : — *a*) *Retreat Conferences for Convents* (3 séries) ; *b*) *Daily Reflections for Christians* (2 volumes) ; *c*) *Short Readings for Religious* ; *d*) *Visits to Jesus and Mary* ; *e*) *The Catholic Prayer-Book* ; *f*) *A Bishop's Letters to Boys and Girls*. Tous ces ouvrages ont été édités par la Maison Burns, Oates & Washbourne, ltd., 28, Orchard Street (W. 1) et 8-10, Paternoster Row (E. C. 4), London (Angleterre).

(1) Nous possédons : *a*) *La Communion des enfants*, in-24, Paris, 1908 ; *b*) *La confirmation des enfants*, in-24, Paris, 1912.

VII. Cérémonial ou formulaire de la consécration au Sacré-Cœur et de l'intronisation du Sacré-Cœur. Brochure fort utile : — *a*) aux Prêtres de Jésus-Christ, auxquels surtout « il appartient d'établir dans le monde la royauté du Cœur de Jésus » : *b*) aux religieux et religieuses qui, « voués à la pratique des conseils évangéliques et à la perfection de la vie chrétienne, doivent être aussi les apôtres du Cœur de Jésus » ; *c*) enfin, aux chrétiens et chrétiennes qui, bien que « vivant au milieu des soucis et des dangers du monde, peuvent aussi coopérer à la grande œuvre de la régénération de l'humanité par le Cœur de Jésus. » Nous nous permettons donc de le recommander à nos vénérés missionnaires, non seulement pour eux-mêmes et leurs confrères en sacerdoce, mais encore pour les communautés et les paroisses qu'ils évangélisent. Et nous terminerons cette courte notice, en adressant à notre cher Père Mazure, avec nos sincères félicitations, nos humbles encouragements à poursuivre la voie où il s'est lancé à la suite ou en compagnie des Yenveux, des Lemius, des Thiriet, des Louvel, des Anizan, des Guinet et autres *O. M. I.* qui, par la plume aussi bien que par la parole, se sont fait un nom comme apôtres du Sacré-Cœur.

6. R. P. Kassiepe, *O. M. I.* — *Gedæchtnis- und Bekenntnisfeier für die Heimkehr unserer Krieger und den Anfang einer neuen Zeil — Prediglenwürfe und praklische Winke,* herausgegeben von P. Max Kassiepe, *O. M. I.* — Brochure in-12, de 64 pages. Druck der Gesellschaft für Buchdruckerei in Neuss a / Rhein (Rheinland). 1918.

Comme son titre l'indique, cette plaquette, fort élégamment imprimée, contient des *Plans de Sermons* et des *Avis pratiques* pour un triduum solennel — « Commémoration de nos morts et Profession de foi » — à célébrer dans les paroisses, à l'occasion du retour des soldats dans leurs foyers. L'auteur commence par donner ses avis concernant la préparation, la solennisation et la clôture du triduum. Puis il publie quatre séries de sermons (ou plans de sermons) pour la commémoration des morts et la profession de foi. En voici quelques titres : — *a*) Que nous enseignent les morts ? (R. P. Krausse, *C. SS. R.*), Que nous disent nos soldats morts ? (R. P. Elpidius, *O. F. M.*), Prière de nos frères morts — Pensez à moi (R. P. Kassiepe, *O. M. I.*), etc. ; *b*) Fidélité au Christ (R. P. Krause, *C. SS. R.*), Jésus-Christ notre Roi (R. P. Becker, *S. J.*), La vieille Foi et l'ère nouvelle (R. P. Kassiepe, *O. M. I.*), etc. Très instructive, cette brochure, — qui a, du reste, été publiée au nom de la « Conférence des Missions » catholiques d'Allemagne. Nous la recommandons surtout à ceux des nôtres qui ont à s'occuper, comme organisateurs ou prédicateurs, des fêtes du Souvenir — lesquelles vont désormais être de tradition dans tous les pays qui ont pris part à la terrible guerre de 1914-1918.

7. R. P. Lacasse, *O. M. I.* — *Une Mine de Souvenirs*, par le R. P. Zacharie Lacasse, *O. M. I.* 1 vol. in-12, de 180 pages

(l'exemplaire, 1 piastre). Chez l'auteur, au Juniorat de la Sainte-Famille, Saint-Boniface, Manitoba, Canada. 1920.

Cette *Mine de Souvenirs* — « pour être exploitée par mes chers compatriotes, sous la protection de Marie Immaculée » — consiste en une série d'anecdotes, de scènes et de traits personnels, racontés avec humour, pour en venir à une conclusion pratique relativement à l'éducation des enfants, à l'amour de la terre, au culte de la patrie, au dévouement en faveur de la sainte Eglise de Dieu. Le vénérable auteur a 70 ans passés ; et, « penché vers la tombe où il va, croit-il, être enfermé bientôt, il veut goûter encore une fois le plaisir de s'entretenir avec ses chers Canadiens ». Ceux-ci, et beaucoup d'autres encore, s'empresseront de l'écouter, — en se procurant cet ouvrage écrit, comme nous le dit la R. P. Arthur Joyal, *O. M. I.*, « d'une plume encore alerte et avec une verve qui semble ne pas vouloir s'éteindre » (1) — d'autant plus volontiers qu'il se vend, comme ses fameuses *Mines* d'il y a quarante ans, au profit des missions sauvages. Voici, du reste, les titres des quinze chapitres de cet intéressant volume : — I. Extrait du cahier de ma sœur ; II. Mes souvenirs d'enfance ; III. Souvenir d'un coup de hache ; IV. Souvenir d'un jour d'école ; V. Souvenir d'un jour de chasse ; VI. Ma visite dans la haute société ; VII. Souvenir d'un discours politique ; VIII. Souvenir d'une lutte politico-religieuse ; IX. Le souvenir de deux élèves ; X. A l'occasion d'une maladie ; XI. Le grand souvenir du temps et de l'éternité ; XII. En mission sauvage ; XIII. Souvenirs de colonisation ; XIV. Il faut des protecteurs aux colons ; XV. La force expansive des protectorats.

8. R. P. Le Borgne, *O. M. I.* — *Souvenirs d'un Embusqué* (*Liège*, 20 *juillet* 1917 — 11 *novembre* 1918), par le R. P. Corentin Le Borgne, *O. M. I.* 1 brochure in-12, de 47 pages (2 fr. l'exemplaire, franco). Imprimerie Benderitter, 11-15, rue Saint-Jacques, Le Mans (Mayenne) ; et *Petites Annales*, 4, rue Antoinette, Paris (18e). 1920.

Délicieuse et spirituelle plaquette que voudront connaître la plupart de nos lecteurs. Le 20 juillet 1917, la police de l'armée occupante se lançait à la poursuite de plusieurs membres de la Communauté des Oblats de Marie, à Liège (Belgique), — accusés de divers crimes politiques. Le Supérieur du Scolasticat (le R. Père Pierre Richard, *O. M. I.*) et le Frère portier furent arrêtés et emprisonnés. Le R. P. Le Borgne, économe de la Maison et directeur de l'Eglise Saint-Lambert, réussit, par une fugue habile, à dépister la police et se réfugia dans une prison de son choix ; et, seize mois durant, il y mena la vie bien édifiante d'un Chartreux. Avec une verve sans pareille, il nous raconte ici ses impressions et ses passe-

(1) Voir *Annales de Notre-Dame du Cap* (Canada), juillet 1920, page 270.

temps de reclus. Voici, d'ailleurs, le *Sommaire* des quinze chapitres de l'ouvrage, que l'auteur a dédié *Meis et Amicis* et dont la *Préface* est signée du nom bien connu de « Ch.-M. Bargilliat », l'auteur si estimé des *Prælectiones Juris Canonici*, etc. : — *Les Poursuites, Contre-Attaque, Ma Cachette, Les Accusations, Ma Cellule, Ma Chapelle, Mon Bureau, Mon Atelier, Les Légendes, La Chartreuse, L'Eglise Saint-Lambert, Le Cercle Saint-Lambert, Le Parc, L'Armistice, En Bretagne.* Ce récit, alerte et vivant, se termine par une description poétique de la pittoresque Bretagne, dont le souvenir est demeuré bien vivace dans le cœur du vrai Breton qu'est resté le R. P. Le Borgne. Mais c'est encore, et bien plus, son cœur de missionnaire qui se réjouit dans l'espoir de trouver là-bas de généreux dévouements pour combler les vides creusés par la grande guerre aux pays des missions. Avec M. le chanoine Bargilliat, « nous souhaitons que cet appel soit entendu, et que de nouveaux apôtres, possédant la vaillance de cet *embusqué* d'un nouveau genre, viennent bientôt se joindre à la nombreuse phalange que le diocèse de Quimper et de Léon a déjà fournie à la Congrégation des Oblats de Marie ».

9. R. P. O'Connor, *O. M. I.* — *Souvenir of the Silver Jubilee of the College of Mary Immaculate, Raheny, Co. Dublin.* Plaquette illustrée, grand in-12, de xiv-40 pages. Printed by John Falconer, 53, Upper Sackville Street, Dublin, 1920.

Le Juniorat de Marie Immaculée de Belcamp-Hall, à Raheny, près Dublin, vient de célébrer, le 8 décembre dernier, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Les fêtes furent belles ; et le digne Supérieur de la maison (le R. P. W. F. O'Connor, *O. M. I.*) a eu l'heureuse idée d'en perpétuer le souvenir par la publication de cette gentille plaquette — fort bien écrite et parfaitement éditée. Titres des principaux chapitres : — *a*) Belcamp Hall ou le Juniorat des Oblats : *b*) Les Fêtes du Jubilé de 25^e^ anniversaire ; *c*) Le Père Ring ; *d*) Le Prêtre Oblat, par le R. P. Nicolas Treacy, *O. M. I., D. D.* ; *e*) Le Frère Soden, par le R. Père Louis Foley, *O. M. I., M. A.* ; *f*) Eire a Musgailt, par Domhnall Ui Coillear, *O. M. I.* ; *g*) Belmont House ; *h*) La Crèche de Noël à Inchicore ; etc. Parmi les nombreuses et superbes gravures qui illustrent les pages de cette intéressante brochure, citons : Marie Immaculée, Monseigneur de Mazenod, Monseigneur Dontenwill, Monseigneur Lennon, R. P. Leahy, Vieux Belcamp, Nouveau Belcamp, R. P. Ring, R. P. O'Connor, Chapelle de Belcamp, Chapelle de Belmont, Crèche d'Inchicore, etc. (1).

(1) Le R. P. Joseph Lemius, notre aimable et distingué Procureur général près le Saint-Siège, nous prie d'annoncer ici, et de recommander à nos Pères, le très utile petit opuscule qui a pour titre — Jus Religiosorum, *ex Codice novissimo eiusque authenticis interpretationibus ac legibus hodiedum latis*, auctore Sac. A.-M. Micheletti (ex Officina Petri Marietti, Editoris, Romæ

## III. — Petites Notices sur notre Famille religieuse.

1. *Notice sur la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8°, de 14 pages. Veuve Marius Olive, imprimeur de Mgr l'Evêque, 28, rue Mazade, Marseille. 1854.
2. *Brevi Cenni sulla Congregazione de' Missionari Oblati di Maria Santissima Immacolata.* Brochure in-8°, de 40 pages. Fratelli Pallotta, Tipografi, Piazza Colonna, Roma. 1869.
3. *Notice sur la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8°, de 36 pages. Typographie A. Hennuyer, 7, rue du Boulevard, Paris. 1873.
4. *Brevi Cenni sulla Congregazione de' Missionari Oblati di Maria Immacolata.* Brochure in-8°, de 39 pages. Tipografia Tiberina di F. Setth, 30, Vicolo della Lupa, Roma. 1888.
5. *I Missionari Oblati di Maria Immacolata e le loro Scuole Apostoliche.* Brochure in-8°, de 20 pages. Tipografia Artigianelli di S. Giuseppe, 149, via Monserrato, Roma. 1893.
6. *Notice sur la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8°, de 32 pages. Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 36, boulevard de la Banque, Bar-le-Duc. 1894.
7. *La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-12, de 38 pages. Maison générale, 5, Via Vittorino da Feltre, Rome ; et imprimerie Saint-Paul, 36, boulevard de la Banque, Bar-le-Duc. 1907.
8. *I Missionnari Oblati di Maria Immacolata e l'Opera delle Vocazioni religiose ed apostoliche.* Brochure in-8°, de 24 pages. Tipografia e Libreria Pontificia, A. e S. Festa, Editori, Napoli. 1909.
9. *Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, par le R. Père Antonin Guinet, *O. M. I.* Brochure in-8° illustrée, de 72 pages. Société Saint-Augustin (Desclée, de Brouwer et C[ie]), 41, rue du Metz, Lille, et 30, rue Saint-Sulpice, Paris. 1912.
10. *Los Misioneros Oblatos de Maria Inmaculada* (Traduction espagnole du précédent opuscule). Brochure in-8° illustrée, de 72 pages. Société Saint-Augustin (Desclée, De Brouwer et C[ie]), 41, rue du Metz, Lille, et 30, rue Saint-Sulpice, Paris. 1913.
11. *Notice sur la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8° illustrée, de 64 pages. Noviciat de Notre-Dame des Anges, Ville-Lasalle, Qué., Canada. 1917.

& Taurini) : 1 vol. in-24, relié, de XII-184 pages (L. 8,50). S'adresser, pour l'avoir à ce prix de faveur, au Rédacteur des *Missions* 5, Via Vittorino da Feltre, Rome-2.

12. *Les Frères Convers dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8°, de 8 pages. Imprimerie de l'Œuvre des Pauvres du Sacré-Cœur, 31, rue Lamarck. Paris. 1899.

13. *Les Frères Convers dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* Brochure in-8°. de 47 pages. Noviciat de Notre-Dame des Anges, Lachine Locks, Qué., Canada. 1915.

14. *Œuvre des Vocations ou Association de Marie Immaculée.* Brochure in-8° illustrée, de 16 pages. S'adresser à l'imprimerie Desclée, de Brouwer et Cie, Lille ; ou au R. P. Méline, *O. M. I.*, Thy-le-Château, Province de Namur, Belgique.

15. *Association de Marie Immaculée. — Epis d'Or* (1913). Edité par le R. P. Edmond Thiriet, *O. M. I.* Brochure in-8° illustrée, de 96 pages. Société Saint-Augustin (Desclée, De Brouwer & Cie), 30, rue Saint-Sulpice, Paris, et 41, rue du Metz, Lille. 1914.



*Nihil Obstat.*

Romæ, die 1a Novembris A.D. 1920.

✝ AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 2956,1,21.



L. I. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

# OBLATS

DE

# MARIE IMMACULÉE

54e année. — No 212. — Décembre 1920.

## VINGTIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL

### Neuf Feuillets extraits d'un Intéressant Dossier.

#### A. — Vingt Chapitres O. M. I.

*Le XXe Chapitre général de la Congrégation — nos vénérés lecteurs le savent déjà — vient de tenir, à Rome, ses assises fraternelles. « Ouvert le 1er octobre, il a clôturé ses travaux le 22, après avoir fourni une somme de labeurs, dont on ne peut donner une idée plus exacte qu'en citant le chiffre de ses séances plénières : 37 en 22 jours ! »*

*Une Circulaire officielle doit bientôt rendre compte à la Famille des résultats de ces délibérations. Nous ne voulons, pour aujourd'hui, publier ici que quelques documents — très intéressants, du reste — se rapportant plus ou moins directement à l'histoire de ce Chapitre.*

*Il nous semble qu'on sera d'abord fort heureux de nous*

*permettre de commencer par le tableau suivant de tous les Chapitres généraux de la Congrégation, depuis son origine. Nous n'avons, malheureusement, pas eu le temps de recueillir tous les renseignements que nous désirions sur chacune de ces Assemblées capitulaires. Mais, tel qu'il est, ce tableau ne manque pas d'être fort instructif.*

1. Le Ier Chapitre général des *Missionnaires de Provence* se tient à Aix-en-Provence, du 25 octobre au 1er novembre 1818, et s'occupe surtout de la question des vœux de religion (pauvreté, chasteté et persévérance).

2. Le IIe Chapitre se réunit, dans la même ville d'Aix, en octobre 1821, et résout par l'affirmative la question du vœu de pauvreté dans l'Institut.

3. Le IIIe Chapitre s'assemble, toujours à Aix, le 29 septembre 1824, et décide que le T. R. P. Fondateur et le P. Tempier doivent, pour le bien de la Société, continuer leurs fonctions de Vicaires généraux de Marseille.

4. Le IVe Chapitre général des *Oblats de Marie Immaculée*, composé de 12 membres, est convoqué à Aix, le 10 juillet 1826, à la suite de l'approbation par le Saint-Siège des Règles et Constitutions de l'Institut.

5. Le Ve Chapitre s'ouvre à Marseille, le 28 septembre 1831, et condamne les erreurs lamennaisiennes : séparation totale de l'Eglise et de l'Etat, abrogation du Concordat, concession des mêmes droits au bien et au mal, etc.

6. Le VIe Chapitre tient ses assises, également à Marseille, du 4 au 12 août 1837, et travaille efficacement à resserrer les liens indissolubles qui doivent exister entre tous les membres de la Société.

7. Au VIIe Chapitre général, réuni à Marseille, au mois d'août 1843, assistent des Pères députés par l'Angleterre et le Canada : l'attention des Capitulants s'y concentre surtout sur la question des Missions étrangères.

8. Le VIIIe Chapitre, assemblé à Marseille, le 26 août 1850, comprend une vingtaine de délégués, — dont deux évêques, Mgr Guibert et Mgr Guigues — qui y résolvent la question de la division de la Congrégation en Provinces et en Vicariats.

9. Le IX$^{e}$ Chapitre, tenu à Montolivet, du 5 au 12 août 1856, réunit, autour de Mgr de Mazenod, l'élite de ses enfants, accourus de toutes les parties du monde, qui lui prouvent que l'éloignement n'a pas tari, parmi eux, les sentiments de l'affection fraternelle.

10. Le X$^{e}$ Chapitre général, le premier après la mort de notre vénéré Fondateur, se réunit à Paris, le 5 décembre 1861, et comprend 20 membres, qui élisent, comme second Supérieur général, le T. R. P. Joseph Fabre.

11. Au XI$^{e}$ Chapitre, réuni à Autun, du 5 au 18 août 1867, le T. R. P. Général annonce que la Famille comprend actuellement 452 membres, — soit 324 Pères, 39 Frères scolastiques et 89 Frères convers à vœux perpétuels.

12. Les membres du XII$^{e}$ Chapitre, qui se tient à Autun, du 31 juillet au 8 août 1873, ne sont, pour ainsi dire, préoccupés que de la pensée suivante : recommander à toute la Congrégation une plus grande fidélité à la Règle et lui fournir les moyens de procurer une observation toujours plus complète et plus entière de nos saintes Constitutions.

13. XIII$^{e}$ Chapitre général, encore à Autun, du 30 juillet au 6 août 1879 : la principale pensée qui inspire tous ses actes, c'est de nous rappeler notre double obligation de la prière et l'étude pour nous rendre dignes de notre sublime ministère.

14. Le XIV$^{e}$ Chapitre, le premier qui ait lieu à Rome (du 25 avril au 6 mai 1887), apprend avec joie et reconnaissance que le cercle de la Famille s'étend toujours : nous comptons, en ce moment, 12 Évêques, 517 Pères, 86 Frères scolastiques et 183 Frères convers à vœux perpétuels.

15. Le XV$^{e}$ Chapitre, qui compte 31 membres, se réunit à Paris, du 11 au 23 mai 1893, pour donner un successeur au T. R. P. Fabre (décédé le 26 octobre 1892) : son choix tombe sur le T. R. P. Louis Soullier, qui va nous gouverner pendant quatre ans († 30 octobre 1897).

16. C'est justement le XVI$^{e}$ Chapitre général qui élira, le 19 mai 1898, notre quatrième Supérieur général (le

T. R. P. Cassien AUGIER) : ce Chapitre s'est rassemblé à Paris, du 16 au 28 mai, composé de 42 membres, représentant 1285 Oblats, — soit 13 Evêques, 745 Pères, 277 Frères scolastiques et 250 Frères convers à vœux perpétuels.

17. Assemblé à Liège, du 15 août au 2 septembre 1904, le XVII^e Chapitre s'occupe surtout du sort fait à la Congrégation, et en particulier à l'Administration générale, par suite de la persécution et des expulsions françaises. (La liste des Oblations atteint le n° 2.467.)

18. Le XVIII^e Chapitre, qui compte 50 membres, se réunit à Rome, du 19 septembre au 10 octobre 1906, et nous donne, comme cinquième Supérieur général, le T. R. P. Auguste LAVILLARDIÈRE : la Congrégation est, en ce moment, divisée en 6 Provinces et 14 Vicariats.

19. Le XIX^e Chapitre général tient encore à Rome ses nombreuses assemblées (20 septembre au 24 octobre 1908) : après nous avoir donné comme Chef et Père Sa Grandeur Mgr DONTENWILL, il s'adonne surtout au travail de revision de nos saintes Règles.

20. Enfin, notre XX^e Chapitre, réuni à Rome, après un intervalle de douze ans, vient tout juste de clore ses 37 séances (1^er au 22 octobre 1920) : ses membres, au nombre de 55, ont — entre autres choses aussi nombreuses qu'importantes — décidé la fondation des Provinces d'Italie, d'Alsace-Lorraine, de Lowell et d'Alberta-Saskatchewan.

Tel est, en quelques lignes, l'historique des vingt premiers Chapitres généraux de notre chère Famille religieuse. N'avons-nous pas lieu de remercier Dieu de la façon vraiment merveilleuse dont il l'a protégée et bénie ? A l'œuvre donc, tous, avec plus d'ardeur que jamais, à l'ombre de la bannière de notre Mère Immaculée, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et notre sanctification personnelle, en ayant toujours devant les yeux notre belle et apostolique devise : *Evangelizare pauperibus misit me !...*

### B. — Membres du Chapitre.

1 Mgr Aug. DONTENWILL, Révme Supérieur général.
2 R. P. Servule DOZOIS, 1er Assistant général.
3 R. P. Simon SCHARSCH, 2e Assistant général.
4 R. P. Isidore BELLE, 3e Assistant général.
5 R. P. Euloge BLANC, 4e Assistant général.
6 R. P. Edmond DUBOIS, Econome général.
7 R. P. Joseph LEMIUS, Procureur général.
8 Mgr E. GROUARD, Vicaire des Missions d'Athabaska.
9 Mgr G. BREYNAT, Vic. des Missions du Mackenzie.
10 Mgr H. DELALLE, Vicaire des Missions du Natal.
11 Mgr J. CÉNEZ, Vic. des Missions du Basutoland.
12 Mgr O. CHARLEBOIS, Vic. des Missions du Keewatin.
13 Mgr E. BUNOZ, Vicaire des Missions du Yukon.
14 Mgr J. BRAULT, Evêque de Jaffna, convoqué nomm.
15 R. P. M. BERNAD, Prov. de la 2e Prov. de France.
16 R. P. Guill. CHARLEBOIS, Provincial du Canada.
17 R. P. T. SMITH, Prov. de la 1re Prov. des Etats-Unis.
18 R. P. L. LEYENDECKER, Provincial d'Allemagne.
19 R. P. Th. LEAHY, Prov. de la Province britannique.
20 R. P. H. JUGE, Prov. de la 1re Province de France.
21 R. P. E. LECOURTOIS, Provincial de la 2e Pr. des E.-U.
22 R. P. J.-B. BEYS, Provincial du Manitoba.
23 R. P. Antonin GUINET, Provincial de Belgique.
24 R. P. H. GRANDIN, Vic. des Miss. d'Alb.-Saskatchewan.
25 R. P. Fréd. PORTE, Vic. des Missions du Sud-Afrique.
26 R. P. Louis COQUIL, Vicaire des Missions de Ceylan.
27 R. P. Eug. CALLAN, Vic. des Missions d'Australie.
28 R. P. J. WELCH, Vic. des Mis. de la Colombie britan.
29 R. P. Alph. LOOS, Vice-Provincial d'Alsace-Lorraine.
30 R. P. J.-B. LEMIUS, convoqué nommément.
31 R. P. E. CHIROUSE, dél. du Vic. de la Colombie brit.
32 R. P. N. COCCOLA, délégué du Vicariat du Yukon.
33 R. P. Prisque MAGNAN, délégué du Manitoba.
34 R. P. D. WILKINSON, délégué de la Prov. britannique.
35 R. P. A. SCHAUFFLER, délégué de la 2e Prov. d. France.
36 R. P. Camille LEFEBVRE, délégué du Mackenzie.

37 R. P. Aug. Chauvin, délégué du Vicariat du Natal.
38 R. P. Pierre Deguire, délégué de la Prov. du Canada.
39 R. P. Jacques Quinn, délégué de la 2e Prov. des E.-U.
40 R. P. Théophile Ortolan, convoqué nommément.
41 R. P. N. Lefrère, délégué du Vicariat de Ceylan.
42 R. P. Léon Lamothe, convoqué nommément.
43 R. P. C. Léglise, délégué du Vic. du Basutoland.
44 R. P. J. Morin, délégué du Vic. du Sud-Afrique.
45 R. P. J. Bernard, dél. de la 1re Prov. de France.
46 R. P. J.-B. Hagen, dél. de la Vice-Prov. d'Als.-Lorr.
47 R. P. Jean Pietsch, dél. de la Province d'Allemagne.
48 R. P. Jean Wallenborn, représentant du Vicariat des Missions de Cimbébasie.
49 R. P. Max. Krist, dél. du Vic. d'Alberta-Saskatch.
50 R. P. G. McCallion, dél. du Vic. des Miss. d'Australie.
51 R. P. Alex. Josse, délégué du Vic. d'Athabaska.
52 R. P. H. Jacobs, dél. du Vic. des Miss. de Cimbébasie.
53 R. P. H. Racette, délégué de la 1re Prov. des Etats-U.
54 R. P. Jos. Guy, dél. du Vic. des Miss. de Keewatin.
55 R. P. L. Pescheur, délégué de la Prov. de Belgique.

### C. Adresse au Cardinal.

*Le mercredi 20 octobre, Son Em. le cardinal Guillaume Van Rossum, C. SS. R., notre nouveau Protecteur, a fait au Chapitre l'honneur et la faveur d'une paternelle visite* (1). *Voici le texte de l'adresse que lut à Son Eminence Mgr notre Supérieur général :*

Éminentissime Seigneur,

En venant parmi nous, pour la première fois, Votre Éminence comble un désir, qui est le nôtre à tous depuis le 15 mai dernier.

En choisissant cette circonstance du Chapitre général, Elle a imprimé, à son geste de condescendance et de bonté, le caractère qui pouvait nous être le plus agréable. Cette

(1) Voir plus loin, — aux *Echos de Rome*, p. 305-306 — les quelques lignes que nous consacrons, par ailleurs, à Son Eminence.

première rencontre met, en effet, notre Cardinal-Protecteur en présence d'une assemblée qui lui offre en raccourci toute la Congrégation, toutes ses Provinces et Vicariats, le plus grand nombre de ses Evêques et des Délégués de toutes les parties du monde.

Laissez-nous vous dire, Éminentissime Seigneur, combien nous nous réjouissons de posséder Votre Éminence aujourd'hui.

Elle sait le culte qu'avait notre vénéré Fondateur, Mgr de Mazenod, pour saint Alphonse de Liguori, les larges emprunts qu'il fit à son esprit et à ses enseignements et ses efforts pour introduire en France sa « Théologie ». C'est même un des nôtres, un de nos premiers Pères, qui écrivit la première *Vie* française du Fondateur de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Celle-ci, d'ailleurs, reconnut aimablement notre fraternité d'armes et de sentiments, en consentant avec bonheur à nous communiquer les privilèges dont elle jouissait.

Cette similitude de but et cette intimité surnaturelle de nos Familles religieuses auraient suffi à expliquer notre joie de la nomination du 15 mai.

Mais il y a plus. Tout bas, nous avions la grande audace de souhaiter un Cardinal qui eût pleinement la confiance du Saint-Père et du Sacré-Collège.

Or, le 15 mai, Sa Sainteté nous donna, comme Protecteur, un Cardinal qui avait mérité la Pourpre romaine, sans avoir passé par des postes cardinalices, par sa seule science théologique, canonique et scripturaire, — qui faisait sa grande préoccupation de jeter la lumière sur des points de théologie restés jusque-là obscurs, et dont le Saint-Office avait bien des fois apprécié les services, — un Cardinal à qui le Pape confia ensuite la présidence d'une des commissions les plus délicates de la Curie romaine...

Notre satisfaction, Éminence, s'éleva — pouvons-nous le dire ? — à la hauteur de notre audace.

Nous avions eu encore cette hardiesse extrême — étant une Congrégation composée, pour une bonne part, de Missions étrangères — d'espérer un Cardinal qui fût très écouté de la Propagande.

Et il se trouva qu'ici votre bienveillant consentement combla notre attente. Nos Vicaires apostoliques apprécient mieux que quiconque d'entre nous cette très heureuse rencontre, en la personne de Votre Éminence, de la Préfecture de la Propagande et du Protectorat de notre chère Famille religieuse.

Quant à nous, Éminentissime Seigneur, vous comprenez que notre contentement ait ici largement renchéri sur notre hardiesse elle-même.

Contentement, joie et fierté : Éminence, nous résoudrons tout cela en prières pour votre personne et vos intentions. Tous les jours, nous porterons votre pensée au pied des autels.

Nous espérons, d'autre part, ne vous donner que des consolations dans votre charge de Protecteur, et nous ferons en sorte que Votre Éminence n'ait jamais à se repentir d'avoir bien voulu accepter de remplir cet office auprès de nous.

Puisse, au contraire, durer longtemps — et pour votre satisfaction et pour notre avantage — ce Protectorat, qui nous est donné après les épreuves de la guerre comme l'arc-en-ciel, présage des bénédictions de Dieu !

### D. — **Réponse du Cardinal.**

Messeigneurs et Révérends Pères,

Je vous remercie des bonnes paroles que vient de m'adresser votre Révérendissime Père Général, en votre nom et au nom de toute votre Congrégation.

Si j'ai accepté la charge de Cardinal-Protecteur des Oblats, c'est uniquement pour vous faire du bien, pour vous aider, vous protéger et vous assister, — autant qu'il me sera possible. Tel est bien mon unique désir.

Si vous êtes heureux de me posséder parmi vous, soyez assurés que mon bonheur est au moins aussi grand de me trouver au sein de cette magnifique assemblée : vous représentez, en effet, ici une grande et belle Congrégation.

Et vous êtes venus, pour ainsi dire, de tous les points

du globe pour travailler ensemble à procurer le bien de cette Congrégation et assurer à l'extérieur le bien qu'elle a fait dans le passé, qu'elle continue à faire présentement et dont l'Eglise espère encore tant bénéficier à l'avenir.

Justement, mes bien chers Pères, à mon esprit se présente maintenant une des grandes pensées de saint Alphonse de Liguori. Le Fondateur des Rédemptoristes — auquel, comme vient de le rappeler le Rév$^{me}$ Père Général, votre vénéré Fondateur a emprunté quelques-unes de ses inspirations — était persuadé que les œuvres extérieures doivent procéder de l'esprit intérieur, qu'on ne peut faire du bien aux âmes si l'intérieur n'est pas formé, si l'âme n'est pas unie au bon Dieu, et qu'au contraire, quand l'âme est unie à Dieu, le missionnaire devient le réservoir et le canal des grâces d'En Haut. Saint Alphonse se préoccupait surtout de former ses enfants à la vie intérieure, à l'union à Jésus-Christ, à la vie spirituelle et aux vertus religieuses : cela obtenu, il savait qu'ils pourraient faire un grand bien dans l'Eglise.

En venant ici, vous avez, vous aussi, — je l'espère devant Dieu — en vue, avant tout, la vie intérieure, le progrès spirituel des membres de votre Congrégation. Oui, mes bien chers Pères, occupez-vous tout d'abord de la formation intérieure de vos sujets.

Oui, formez bien vos jeunes gens, vos novices. Et, pour cela, il faut, avant tout, les bien choisir : ne laissez pas entrer chez vous ceux qui n'y seraient pas appelés. Puis, inculquez-leur fortement l'esprit religieux ; et, s'ils ne se pénètrent pas de cet esprit, débarrassez-vous-en au plus tôt.

Il faut des études, il est vrai, pour être missionnaire, — plus que pour les prêtres séculiers — et plus étendues seront ses connaissances, plus le missionnaire sera un instrument utile au service de Dieu : la science lui est donc nécessaire. Mais, avant et par-dessus tout, il lui faut la formation intérieure, les vertus religieuses, l'union à Jésus-Christ, le désir et le ferme propos de ne travailler que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Si donc vous êtes réellement animés de cet esprit sur-

naturel, après vous être mieux rendu compte ici des difficultés et des besoins de vos missions, vous partirez de Rome avec la ferme volonté de favoriser partout et toujours la vie intérieure, — et votre Chapitre aura fait un très grand bien.

Comme votre Protecteur et comme Préfet de la Propagande, je vous recommande à tous la prière pour les missions et pour la conversion des pécheurs et des infidèles ; et je vous demande de bien vouloir transmettre cette recommandation à tous vos confrères.

Vous avez vous-mêmes promis de ne pas m'oublier dans vos prières, et votre Rév[me] Père Général m'a même dit que vous avez préparé un décret ordonnant de prier chaque jour, dans toutes vos maisons, pour votre Cardinal-Protecteur : je vous en suis bien reconnaissant (1).

De mon côté, soyez sûrs que je n'oublierai point, au saint Sacrifice surtout, de recommander à Dieu tous et chacun des membres, Pères et Frères, de votre belle Congrégation — sur laquelle j'implore instamment les bénédictions de ce Dieu tout-puissant et de votre Mère Immaculée.

Et, comme gage des grâces du Très-Haut, je suis heureux de vous donner maintenant à tous ma propre bénédiction.

### E. — Audience du Chapitre [2].

Dans la matinée du jeudi 21 octobre 1920, le vingtième Chapitre général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée — composé d'une soixantaine de Pères, venus de toutes les parties du monde et parmi lesquels on comptait huit évêques missionnaires — était reçu en audience spéciale par Sa Sainteté le Pape Benoît XV.

(1) « *Répandez, Seigneur, vos bénédictions et vos grâces sur notre Saint-Père le Pape, sur notre Cardinal-Protecteur...* » (Prière du soir.)

(2) Ce paragraphe est dû à la plume, bien connue parmi nous, du R. Père Théophile Ortolan — que nous prions de vouloir bien accepter, pour cette nouvelle preuve de son dévouement à notre *Revue*, nos fraternels et sincères remerciements.

Dès que nous eûmes franchi le seuil de la grande porte de bronze du Palais apostolique du Vatican, ce qui frappa d'abord nos regards fut un peloton de gardes suisses, qui, alignés à gauche de l'entrée, présentèrent les armes à Monseigneur Dontenwill, archevêque de Ptolémaïs et Supérieur général des Oblats, ainsi qu'aux évêques qui l'accompagnaient. Telle est, en effet, la consigne des soldats du Pape, à l'égard des dignitaires ecclésiastiques.

Ils sont bien curieux, ces gardes suisses, avec leur uniforme original à longues et minces bandes jaunes, rouges et noires, dessiné par Raphaël lui-même. Non moins singulière est la hallebarde dont ils sont armés. Leur casque, dans les solennités, est orné d'un grand panache blanc, qui ondoie sur leur tête.

Ces gardes suisses, on les trouve à toutes les entrées principales, à tous les paliers de l'escalier pontifical, et dans la grande salle Clémentine — qui précède les antichambres.

Après avoir passé la porte de bronze, on a devant soi une longue galerie, au fond de laquelle est la *scala regia* ou escalier royal, qui conduit à la salle royale, à la salle ducale et à la chapelle Sixtine, dont les murs sont couverts des gigantesques et sublimes fresques de Michel-Ange.

Aujourd'hui, nous n'allons pas dans cette direction, mais nous prenons, à droite, la *scala Pia* ou escalier bâti par Pie IX, escalier non moins monumental, très large, très éclairé et tout en marbre. Nous le montons jusqu'à la hauteur d'un second étage. Quel n'est pas, alors, l'étonnement du visiteur d'entrer dans une vaste cour, la cour Saint-Damase, où se trouvent des voitures et des automobiles. Par où sont donc passés ces véhicules princiers ? Ils ont contourné l'immense Basilique de Saint-Pierre et se sont élevés ainsi, par pentes faibles, jusqu'à une autre porte, de l'autre côté de la colline du Vatican, sur laquelle le palais est construit, et ont pu pénétrer ainsi dans l'intérieur.

On pensait être au second étage, et l'on n'est encore qu'au rez-de-chaussée. Elle est très importante, cette cour Saint-Damase, — carré parfaitement régulier, sur trois côtés

duquel s'élèvent quatre étages de galeries vitrées. Là, sont les fameuses loges de Raphaël, peintures incomparables qu'on vient admirer de toutes les parties du monde.

Traversant cette cour, nous nous dirigeons à droite, et nous passons sous une véranda. Là commence le grand escalier pontifical, la *scala pontificia*. Qu'il est large, cet escalier ! Qu'elles sont douces à monter, ces marches de marbre blanc ! Qu'ils sont beaux, ces murs recouverts de marbres de diverses nuances ! Et ces vitraux colorés, qui tamisent les rayons d'un gai soleil !

Au premier étage se trouvent les appartements somptueux du Cardinal Secrétaire d'Etat. Nous continuons notre ascension, sans nous arrêter, et nous arrivons au second étage, où sont les appartements du Souverain Pontife.

Tout d'abord, une immense salle à la voûte très élevée. C'est la salle Clémentine, ainsi appelée parce que le Pape Clément VIII l'a fait construire et orner, en 1595. Près de la porte intérieure, qui s'ouvre sur les antichambres, sont de planton douze gardes suisses, qui, dès qu'apparaissent nos évêques, se mettent en position réglementaire et présentent les armes. Dans cette salle s'arrêtent les domestiques des cardinaux ou des prélats qui se rendent à l'audience du Souverain Pontife. Tandis que leurs maîtres vont conférer des affaires de l'Eglise avec le Vicaire de Jésus-Christ, ils ont le temps d'admirer les magnificences de cette salle, au pavé de marbre, aux peintures murales superbes, à la voûte très élancée — du haut de laquelle pend un lustre gigantesque, du cristal le plus pur.

Mais nous, nous continuons notre marche, et nous entrons dans la première antichambre, où des valets de pied, habillés de damas rouge, accueillent les visiteurs et les annoncent à leur chef — costumé comme nos modernes maîtres d'hôtel, frac noir et cravate blanche.

En attendant que sonne l'heure de notre audience, on nous introduit, par une porte située à gauche, dans l'immense et magnifique salle du Consistoire secret, qui a près de trente mètres de long, sur dix de large. Ses murs

sont couverts, jusqu'aux deux tiers de la hauteur, par des tentures rouges, sur lesquelles sont placés de grands tableaux. Il n'y a pas de voûte, mais un plafond très remarquable par ses caissons dorés. D'un côté, se dresse le trône du Pape ; tout le long des murs, sont des sièges pour les Cardinaux — qui, seuls, ont le droit d'assister au Consistoire secret. Cette salle sert aussi pour d'autres cérémonies solennelles, — par exemple, pour la lecture officielle des décrets pontificaux, dans les causes de béatification et de canonisation.

Mais l'heure de notre audience ne tardera pas à sonner. On nous invite à traverser la longue enfilade des antichambres pontificales. Nous passons, d'abord, dans la salle des gendarmes, ainsi appelée parce que deux gendarmes pontificaux y sont constamment de planton. Ce sont des hommes grands et superbes, ces gendarmes pontificaux, — assez semblables aux grenadiers du premier Empire, avec leurs longues bottes, leurs culottes blanches, leur tunique bleu sombre et leurs hauts bonnets à poil. A cette salle s'arrêtent les secrétaires des cardinaux et des prélats qui vont à l'audience du Souverain Pontife.

L'antichambre qui vient ensuite est celle de la garde palatine, milice composée de bourgeois romains, revêtus d'un costume bleu et amarante, coiffés d'un shako à pompon rouge, ce qui les fait ressembler à certains corps d'infanterie de l'armée française, avant la dernière guerre. Sur les murs de cette salle, tendus aussi de damas rouge, sont appliqués des tableaux, dont quelques-uns ont appartenu autrefois aux galeries du Capitole et dont un certain nombre sont signés d'auteurs célèbres. Cette salle, étant à un angle du palais, a quatre grandes fenêtres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur une partie notable de la Capitale du Monde chrétien et sur la campagne romaine, qui s'étend au nord de la Ville éternelle.

La salle suivante, plus grande encore, est appelée la salle des *Arazzi* ou des tapisseries, à cause des trois grandes tapisseries des Gobelins, portant les armes de France et représentant des scènes de la vie du Sauveur. Chacune de ces tapisseries superbes vaut plus de cent mille francs.

C'est dans cette salle que, les jours de réception, se réunissent les prélats et les autres personnages de distinction, qui attendent l'honneur d'être présentés à Sa Sainteté.

Ensuite, vient la salle dite des gardes-nobles, parce que c'est dans cette salle que se tient le peloton des gardes-nobles, — élégants cavaliers au casque argenté et doré, sanglés dans leurs courtes tuniques bleues, qu'orne un baudrier galonné d'or, et armés du grand sabre de cavalerie. Ils appartiennent tous à la noblesse de Rome.

A mesure que l'on s'avance à travers ces antichambres, plus belles les unes que les autres, on sent que l'on s'approche de la plus haute Majesté qui soit sur terre.

Enfin, vient la salle du Trône, où le Saint-Père, entouré de ses camériers secrets, des principaux dignitaires de sa cour et des gardes-nobles, donne les audiences solennelles.

C'est là qu'il voulut bien nous recevoir. Nous y étions depuis quelques minutes, quand il apparut sur le seuil, accompagné de plusieurs prélats et camériers. Nous tombâmes à genoux. Il alla s'asseoir sur son trône, et nous fit signe de nous relever. Alors, Mgr Dontenwill, Supérieur général, — qui, pendant que nous attendions dans la salle du Consistoire secret, avait été reçu en audience particulière, — s'avança vers le trône du Saint-Père et lut, au nom de tout le Chapitre général, une belle adresse que le Pape écouta avec un grand intérêt et une visible sympathie.

Le Souverain Pontife, répondit ensuite en français, — langue qu'il parle très facilement — et nous tint longtemps sous le charme de sa parole éloquente, douce, paternelle et persuasive.

Son discours terminé, et après nous avoir bénis en groupe, il descendit de son trône et fit le tour de la salle, afin que chacun pût lui baiser la main, s'agenouiller et recevoir une nouvelle bénédiction pour lui, pour ses amis et pour ses œuvres.

A mesure que le Souverain Pontife passait devant nous, Mgr Dontenwill, qui l'accompagnait, lui présentait et lui nommait, un à un, tous les membres du Chapitre.

Tant de bonté, de la part du Vicaire de Jésus-Christ, nous toucha profondément ; et — lorsque fut terminée cette longue audience, que notre piété filiale avait trouvée trop courte, le Pape se retira dans ses appartements particuliers — nous le suivîmes du regard, tandis qu'il traversait les salles qui font suite à la salle du Trône et conduisent à sa bibliothèque.

A notre tour, nous quittâmes la salle du Trône, pour retraverser la longue enfilade des antichambres et redescendre l'escalier pontifical. La joie illuminait tous les visages. Nous nous entretenions, à l'envi, de tous les détails de cette mémorable audience — qui laissera, dans nos cœurs émus et reconnaissants, un impérissable souvenir.

### F. — **Adresse au Saint-Père.**

Très Saint-Père,

Voici, humblement prosternés aux pieds de votre Sainteté, les membres du XXe Chapitre général des Oblats de Marie Immaculée.

Ils sont une émanation directe de la Congrégation tout entière, dont ils offrent à Votre Sainteté un résumé parfait.

Ils viennent de toutes les parties du monde, où ils se dépensent pour étendre l'influence de l'Eglise et les bienfaits de la Croix.

Ils se sont réunis pour assurer à leur Famille religieuse les moyens les plus propres à conserver sa ferveur et à intensifier son apostolat.

Ils ont voulu, au cours de leurs assises fraternelles, faire hommage, au Vicaire de leur Maître, des sentiments de filiale affection et de soumission totale dont leur cœur est rempli.

Ah ! Très Saint-Père, c'est que, chez nous, l'amour du Pape est de règle et de tradition :

De règle, car notre vénéré Fondateur nous avait fait une loi, dès l'origine, de considérer le Souverain Pontife comme un Père aimé et comme un Chef obéi :

De tradition, car cette prespription, il ne la regardait pas comme un simple acquit de conscience : il était, au

contraire, un exemple vivant de cette parole de lui que nous conservons précieusement : « Parmi nous, tout catholique est romain », — et de cette autre qui nous est restée si chère : « J'attache un prix infini à tout ce qui me rapproche du Souverain Pontife. »

Très Saint-Père, cela fait comprendre à Votre Sainteté pourquoi nos cœurs ont tressailli de joie à la pensée de venir battre quelques instants auprès de celui de Pierre et de recevoir sa bénédiction paternelle.

Un autre motif nous conduit aux pieds de Votre Sainteté. Si, de par notre formation séculaire, nous sommes dévoués, corps et âme, au Siège apostolique, il ne nous a jamais été plus facile de suivre ses directions et ses enseignements que pendant cette longue guerre.

Composée de plusieurs nationalités, qui avaient le malheur d'être ennemies, notre Famille religieuse souffrait, au plus sensible d'elle-même, de ces déchirements interminables ; et ceux d'entre nous qui se trouvaient dans la situation de le faire, ne négligèrent rien pour adoucir le sort de leurs frères envahis ou prisonniers. Aussi avons-nous salué, avec une grande joie et une fierté non dissimulée, les nombreuses initiatives de Votre Sainteté en faveur des victimes de la guerre, et surtout celles qui avaient pour but le rétablissement de la paix et de la concorde entre les nations.

Nous sommes heureux de le dire à Votre Sainteté : la conclusion de la paix a retrouvé tous les Fils de Mgr de Mazenod unis en une seule Famille et pleinement d'accord pour maintenir les liens fraternels qui les fortifient. Ce Chapitre en a fourni la preuve la preuve éclatante, et il nous a été doux de constater que, en fait comme en principe, nous étions fidèles aux directions de notre Fondateur, — c'est-à-dire, en d'autres termes, soumis aux directions de Votre Sainteté.

Plus de la moitié de nos Pères capitulants sont des Missionnaires des Missions étrangères : c'est dire, Très Saint-Père, que nous n'avons pas eu de peine à nous mettre à l'unisson des sentiments qui ont dicté à Votre Sainteté la si réconfortante lettre apostolique *Maximum illud.*

Les Oblats ont pour devise : *Pauperes evangelizantur*, et ils ont toujours considéré, comme les âmes les plus pauvres et les plus abandonnées, ces malheureux païens, sur lesquels Votre Sainteté a bien voulu appeler l'attention du monde catholique. Notre préoccupation, durant ces réunions fraternelles, a été de nous stimuler à l'observance des sages conseils de Votre Sainteté : les Chefs de Missions, « *suæ quemque Missioni tamquam animam esse debere* », et chacun des Missionnaires, « *alacer et promptus ad durissima quæque toleranda dum quam plurimas Christo animas lucretur* ». Nous nous sommes toujours efforcés — et Votre Sainteté nous y encourage une fois de plus — de reproduire le portrait qu'elle a tracé du Missionnaire : « *Sit ille in exemplum humilis, obediens, castus ; sit præcipue pius, sanctæque orationi ac perpetuo cum Deo conjunctioni deditus, sedulo apud Eum causam agens animarum.* » Ce sera notre programme.

Rien ne nous sera plus cher que de travailler ainsi à la gloire de ce Pontificat, commencé dans la tristesse du sang versé sur les champs de bataille ; et, s'il ne tient qu'aux Oblats de Marie Immaculée, longtemps encore il se poursuivra dans la paix, *munus Dei pulcherrimum*, et dans le triomphe de la Papauté — enfin reconnue comme la plus haute et la plus sainte autorité en ce monde. A cette fin, et pour donner à leurs âmes le réconfort des grâces divines, les membres du XX[e] Chapitre des Oblats de Marie Immaculée sollicitent de Votre Sainteté la faveur de sa bénédiction apostolique.

### G. — Discours du Saint-Père.

Ce n'est pas la première fois que nous avons le plaisir de voir, groupés autour de nous, les représentants de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Nous n'avons pas oublié qu'ils sont venus, à l'occasion du Centenaire de leur institution, nous demander une bénédiction apostolique spéciale, en vue de se livrer au labeur de l'apostolat avec un renouveau de zèle. Aujourd'hui,

nous avons la satisfaction de les revoir à l'occasion de leur XXe Chapitre général.

C'est pour nous une joie d'autant plus vive que le caractère de la délégation est plus remarquable. Représentant toutes les parties du monde, elle est une émanation directe de la Congrégation : c'est donc à elle tout entière que nous nous adressons. C'est aussi pour nous une très agréable occasion de faire parvenir, par votre entremise, le témoignage de notre bienveillant intérêt jusqu'aux contrées les plus lointaines de l'univers où les enfants de Mgr de Mazenod se dévouent sans compter.

N'oubliez pas que vous êtes réunis à Rome, non seulement pour vous renouveler dans l'esprit de votre vocation, mais pour conformer votre apostolat aux nouvelles lois de l'Eglise, afin de rendre votre ministère plus profitable aux âmes.

Le XXe Chapitre a donc eu un but de grande importance. Mais la présente réunion est précieuse à son tour.

Mgr le Révme Père Général a exprimé, d'une manière éloquente, le sentiment de filial dévouement au Saint-Siège qui a toujours fait l'honneur des Oblats. Cet attachement profond ne fait qu'augmenter à leur égard notre bienveillance habituelle ; et nous sommes dans le vrai en disant qu'en vous recevant nous éprouvons une joie d'autant plus vive que nous apprécions hautement le caractère de cette réunion.

Cette joie s'épanouit dans nos vœux sincères pour le bonheur des Oblats de Marie Immaculée et le succès de leurs travaux apostoliques. Que ce qui a été réalisé dans le passé, on puisse, au lendemain de ce Chapitre, l'intensifier encore. Puissent les ouvriers ne pas manquer pour receuillir les moissons abondantes qui mûrissent !

**Je forme les vœux les plus ardents pour le recrutement des Oblats.**

e souhaite que ces ouvriers soient bien préparés. Ayez à cœur la formation des jeunes Oblats. Nous savons que l'objectif de votre Chapitre a été, comme une parole autorisée vient de nous le dire, de travailler à reproduire dans chacun de vos Missionnaires le portrait de l'homme

apostolique tel qu'il a été tracé par nous dans l'Encyclique sur les Missions. Que Dieu féconde ces nobles desseins !

C'est pour vous aider à les réaliser que, de tout cœur, nous accordons la bénédiction apostolique à Monseigneur le Révme Père général, aux Assistants, aux Vicaires apostoliques, à tous les membres du Chapitre, aux Oblats du monde entier. Qu'elle soit pour vous un témoignage de notre paternelle bienveillance et un gage de bénédictions célestes !

## II. — **Honorons Saint Joseph** [1].

Le 8 décembre 1920 ramène, pour la cinquantième fois, le souvenir de la journée « heureuse et féconde » (2) où Pie IX proclama saint Joseph Patron de l'Eglise universelle.

Dans son *Motu proprio* du 25 juillet 1920, Sa Sainteté Benoît XV a daigné souligner l'anniversaire de ce grand acte et en faire ressortir la haute opportunité. Désirant une célébration exceptionnelle de ce jour jubilaire, il invite le monde chrétien à rendre de plus en plus effectif, par ses prières et sa dévotion, le Patronage de l'Époux de Marie Immaculée.

Ce n'est pas nous qui serons les derniers à entrer dans les vues du Saint-Père. Depuis bien longtemps en effet (17 février 1832), nous avons la joie d'honorer saint Joseph en l'unissant étroitement à Marie : quand les fêtes de notre Mère nous donnent la consolation de lui présenter nos hommages, trois fois pendant l'Office et autant de fois à la sainte Messe, nous ajoutons immédiatement la mention de saint Joseph.

Nous n'apprendrons à aucun d'entre vous, bien chers Pères et Frères, que notre vénéré Fondateur avait pour lui un culte très prononcé. C'est l'occasion de relire les pages filiales que le regretté Père Baffie nous a laissées à la mémoire de notre Père très aimé (3).

(1) Extrait de la *Circulaire* n° 126, du 9 novembre 1920, adressée par Monseigneur le Supérieur général à toute la Congrégation.
(2) Motu Proprio *Bonum sane*, du 25 juillet 1850.
(3) *Esprit et vertus du Missionnaire des Pauvres*, p. 215-217.

Nous y lisons que Mgr de MAZENOD aimait à l'appeler « mon grand Patron », « mon Patron de prédilection », « le Père nourricier de la Congrégation ». Inutile d'ajouter qu'il l'invoquait constamment et ne laissait passer aucune occasion de recommander à ses religieux un fréquent recours à celui qu'il leur avait donné pour Protecteur spécial.

Si la dévotion à saint Joseph, au témoignage de Sa Sainteté Benoît XV, s'est développée progressivement depuis un demi-siècle, il ne faut pas que notre Famille, qui a devancé ce mouvement, reste désormais en arrière. Sans affecter de renchérir sur les recommandations du Souverain Pontife, ne nous est-il pas permis de nous demander si nous ne pouvons pas ajouter quelque chose à nos hommages reconnaissants ?

Et — puisque, de l'avis du Saint-Père, l'heure exige un rappel plus actif des exemples du saint Patriarche, une présence plus vive de son souvenir, une affection plus chaude et plus intense pour sa personne — il a paru au Chapitre qui vient de tenir ses assises, qu'il y avait lieu d'accroître parmi nous le culte public de saint Joseph et d'augmenter nos marques de dévotion à son endroit.

Pour réaliser cette intention, le Chapitre général n'a voulu accepter aucun changement aux usages universellement admis parmi nous, aucune substitution qui dénaturerait la note particulière des deux oraisons mentales. Mais, comme les litanies récitées après le chapelet n'avaient pas un caractère uniformément obligatoire, que d'ailleurs elles ne pouvaient plus répondre à leur but primitif, il a été décidé qu'on réciterait à partir de ce moment, dans toute la Congrégation, après le chapelet, les litanies de saint Joseph. Ce sera notre manière de répondre au désir de Sa Sainteté Benoît XV et d'accentuer notre amour envers notre « Patron de prédilection ».

Tous voudront bien, dorénavant, se conformer à cette réglementation. L'obéissance sera douce ; car il nous sera consolant, et précieux à la fois, d'invoquer chaque jour celui dont les mérites nous sont un soutien, *meritis adju-*

*venur*, et l'intercession un recours efficace, *quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur.*

Puissions-nous profiter amplement de tout ce que nous inspirera cette récitation quotidienne, nous renouveler au contact de saint Joseph dans l'esprit de notre vocation, et reproduire courageusement en nous les exemples que nous rappellent ces douces invocations : *Joseph castissime, Joseph obedientissime, Amator paupertatis, Joseph fidelissime, ora pro nobis !*

Il va sans dire que cette décision ne tient pas lieu des actes officiels de piété dont le Saint-Père laisse la détermination au choix des Evêques. Dans chaque diocèse, vous voudrez bien vous acquitter avec joie de ce qui aura été réglé par l'Ordinaire, pour le 8 décembre.

Le souci auquel a obéi le Chapitre général est une indication pour chacun de nous. Nul doute qu'à cette occasion nous ne fassions tout ce qui est en nous pour mieux connaître saint Joseph et concevoir pour lui une dévotion privée de plus en plus en rapport avec les besoins de l'Eglise et de la Congrégation, ainsi qu'avec le désir de notre propre sanctification.

## I. — Consécration à l'Immaculée.

« *Considérant que des enfants bien nés aiment à faire toujours davantage pour leur mère et se reprochent parfois les moindres lacunes qu'ils découvrent à ce propos dans leur conduite passée, le Chapitre a pensé qu'il n'y avait pas lieu d'accueillir avec indifférence une proposition toute filiale qui lui fut présentée. Il s'agissait de consacrer solennellement la Congrégation à Marie Immaculée.*

« *Elle l'est effectivement depuis l'imposition par Léon XII de notre nom d'Oblats de Marie Immaculée ; elle l'est éminemment par tous les témoignages publics et privés qu'elle n'a cessé d'offrir à sa céleste Patronne, tant sous l'impulsion de la tendre et vive dévotion mariale de notre vénéré Père et Fondateur, qu'en raison de nos sentiments personnels à tous.*

« *Cependant, il a semblé bon au Chapitre général de* 1920 (*et cela lui restera comme un titre de gloire*) *de concrétiser, pour ainsi dire, tout ce qu'éprouvaient nos âmes, en une Consécration publique, qui serait prononcée officiellement à la fin des sessions et renouvelée dans tout l'Institut le* 17 *février et le* 8 *décembre de chaque année. Voici donc le texte de la Consécration, qui devra être lue par les Supérieurs ou leurs remplaçants, dans toutes nos maisons et résidences, les deux jours précités, au Salut du Très Saint Sacrement, avant le* Tantum ergo » (1) :

O Marie Immaculée, Mère de Dieu et notre Mère ;

A genoux devant votre image, pénétrés de la plus vive reconnaissance pour une protection qui ne s'est jamais démentie :

Désireux de vous marquer solennellement notre amour filial, notre confiance illimitée, et d'obtenir de votre Cœur maternel un redoublement de bontés ;

Nous, vos Missionnaires Oblats, nous vous consacrons notre Famille religieuse, dans la personne de son Supérieur général, de ses Assistants et de tous ses membres.

Nous sommes vos Missionnaires : ainsi en a décidé la sainte Eglise en 1826, en nous donnant votre Nom béni et en nous soumettant à votre Patronage. Par là, elle a exprimé le désir « que nous travaillions de toutes nos forces à ramener les âmes dans vos bras maternels » (2) : ce désir a toujours été et sera toujours pour nous un ordre. C'est « vous qui avez présidé toutes nos Missions », béni tous nos efforts, reçu l'hommage de tous nos succès.

Nous vous associerons de plus en plus intimement à notre ministère, en vous faisant connaître, aimer et invoquer par les pauvres pécheurs et en vous priant nous-mêmes pour eux.

Nous sommes vos Oblats : aussi serons-nous toujours fiers de porter ce nom, qui est « un brevet pour le Ciel » et « un signe de prédestination ».

(1) *Circulaire* n° 126, 9 novembre 1920.
(2) Cfr. Lettre apostolique *Si tempus*, du 21 mars 1826.

Fiers de notre titre, nous nous souviendrons que, par votre intercession, nous avons étendu nos rameaux jusqu'aux extrémités du monde ; nous y recourrons souvent, et, aujourd'hui encore, nous nous plaçons sous votre manteau de Mère, dans la conviction que, par vous, nous obtiendrons des ouvriers plus nombreux pour travailler dans la vigne du Maître et aussi les bénédictions qui font les entreprises prospères et les familles heureuses.

Fiers de notre titre, nous voulons nous efforcer de réaliser sans cesse davantage la pensée, le sentiment, la volonté qui a dicté ces paroles, sacrées pour nous : « Les « Oblats auront une dévotion tendre et toute particulière « pour la douce Marie et la regarderont toujours comme « leur Mère. »

O Marie Immaculée, Mère de Miséricorde, nous vous donnons nos œuvres, nos efforts, nos travaux ; à vous notre confiance et notre dévouement !

O Marie Immaculée, Reine des Oblats, nous vous abandonnons nos cœurs, nos personnes, nos maisons ; à vous notre Famille très chère, ses intérêts, ses espérances, toutes ses énergies !

Mère du bel Amour, inspirez-nous pour votre divin Fils cette charité si nécessaire aux apôtres, puisque sans elle ils ne sont qu'airain sonnant et cymbales retentissantes, et cet amour, foyer de toutes les vertus religieuses et sacerdotales, et que nous répandrons partout sur la terre, après nous en être imprégnés.

Vierge sans tache, obtenez-nous ce qui est la condition de tout amour véritable : le renoncement à nous-mêmes, le détachement des créatures et surtout de ce qui ternirait la beauté de notre âme.

Nous nous en voudrions, Mère très bonne, d'oublier en ce moment celui que nous nous faisons une douce loi d'associer à votre souvenir, dans nos prières sacerdotales, votre virginal Époux, notre Protecteur, le grand saint Joseph. Qu'il reçoive ici, après vous et avec vous, un témoignage manifeste de notre souveraine vénération, et qu'il demeure ce qu'une tradition paternelle et sacrée veut qu'il soit : notre « Patron de prédilection ».

Nous vous en supplions, Vierge immaculée, notre douce Mère, daignez avoir pour agréable ce don de nous-mêmes : bénissez-nous, protégez-nous, sanctifiez-nous, unissez-nous tous les jours davantage les uns aux autres et à votre Fils Jésus ; afin que nous puissions nous reformer en une famille glorieuse, à vos pieds, dans la louange éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il (1).

(1) Cette *Consécration* fut récitée publiquement, pour la première fois, par Sa Grandeur Mgr le Supérieur général, durant le Salut solennel du Très Saint Sacrement qui clôtura le Chapitre, dans la soirée du 22 octobre. Les Capitulants avaient terminé leurs travaux quelques heures auparavant, en élisant les membres du nouveau Conseil du Révérendissime Père Général. Ils avaient élu : — *a*) le R. P. Servule Dozois, 1er Assistant général et Admoniteur du Supérieur général : *b*) le R. P. Isidore Belle, 2e Assistant général ; *c*) le R. P. Euloge Blanc, 3e Assistant général et Secrétaire général ; *d*) le R. P Maximilien Kassiepe, 4e Assistant général ; *e*) le R. P. Edmond Dubois, Econome général. Comme on le sait, les deux premiers de ces Pères font partie du Conseil général depuis respectivement 16 et 11 ans ; nous parlons plus loin du R. Père Blanc (voir p. 303-305) ; quant au R. P. Kassiepe, — « ancien Capitulant de 1904, ancien Provincial d'Allemagne et missionnaire de grand talent, de la trempe de ceux que formait et aimait notre vénéré Fondateur », — tous augurent beaucoup de bien pour la Famille de sa présence au Conseil suprême de la Congrégation.

~~~~~~~~

Consulteurs aux Congrégations. — Voici la liste (complète, croyons-nous) des Congrégations romaines dont nos Pères ont fait, ou font toujours, partie comme Consulteurs ou Qualificateurs : — *a*) S. C. des Etudes, le R. P. Joseph Lemius (1888 ?) : *b*) S. C. de la Propagande, R. P. Joseph Lemius (7 juillet 1905) : *c*) S. C. du Concile, le R. P. Alphonse Fabre (7 décembre 1906 et 4 novembre 1908) ; *d*) S. C. de l'Index, le R. P. Joseph Lemius (29 janvier 1913) ; *e*) S. C. des Sacrements, le R. P. Charles Thévenon (15 février 1914) ; *f*) S. C. des Rites, le R. P. Joseph Lemius (29 novembre 1914) : *g*) S. C. du Saint-Office, le R. Père Joseph Lemius (24 mai 1917). Ajoutons que Mgr Jean Allard — ancien Evêque titulaire de Samarie et Vicaire apostolique de Natal et plus tard, Archevêque titulaire de Taron — remplit aussi les fonctions de Consulteur de la S. C. de la Propagande, durant ses nombreuses années de retraite à Rome († 26 septembre 1889).
~~~~~~~~

# RAPPORTS DU CHAPITRE

## I. — La Famille, de 1908 à 1920 [1].

### A. — Salut de Bienvenue.

Messeigneurs, Révérends et bien-aimés Pères,

Le Chapitre général que nous allons tenir tranche nettement sur tous ceux qui l'ont précédé, à cause du long intervalle qui le sépare de notre dernière Assemblée capitulaire. A ce point de vue, il n'a pas son pareil dans l'histoire de la Congrégation : jamais, en effet, notre Famille religieuse ne s'était vue dans l'obligation de proroger ses assises jusqu'à la date exacte du Chapitre suivant et de mettre ainsi douze années complètes entre deux de ces réunions — qui sont si importantes pour la bonne marche de toutes nos œuvres.

Nous n'avons pas à justifier ici une mesure qui ne nous a été imposée que par la force des choses. Et, si la grande guerre s'est terminée en 1918, il n'est personne parmi vous qui puisse s'étonner de nos hésitations à vous convoquer dès cette époque : les divers armistices de cette année-là ne suffisaient pas à ramener dans le monde la liberté des communications et la sécurité des voyages.

Si, d'ailleurs, nous ne nous sommes décidé qu'au bout de quinze mois à lancer la convocation si impatiemment attendue, vous savez comme nous que la S. C. des Religieux nous avait imposé ce prudent retard — heureusement réparé aujourd'hui.

Notre premier devoir est de remercier Dieu, qui nous

(1) Extrait du Rapport présenté par Mgr le Supérieur général au Chapitre de 1920.

a permis de nous retrouver et de nous réunir en Chapitre, après la tourmente. Grâces lui en soient éternellement rendues ! Si la Congrégation a souffert très cruellement, pendant ces cinq années, Il a cependant voulu qu'elle sortît de l'épreuve, — vivante et, nous osons le croire, grandie !

Demandons-lui de bénir nos douleurs, nos blessures (pas encore toutes cicatrisées), et, puisque nous sommes assemblés en partie pour les panser et les guérir, appelons sur nos séances les grâces de choix qui leur feront produire pour notre chère Famille le bien qu'elle en espère.

Ne manquons pas, non plus, de faire monter, vers Celle qui est la *Tutela nostræ Congregationis Immaculata,* les accents de notre reconnaissance, pour la remercier de sa protection visible durant la guerre, et nos supplications, pour obtenir son aide maternelle pendant ces jours de travail.

Enfin, comme saint Joseph est, lui aussi, notre Patron spécial et que nous avons besoin de son crédit en maintes circonstances, nous ne le séparerons pas de son Épouse Immaculée : c'est d'ailleurs notre chère tradition...

Nous nous retrouvons sensiblement les mêmes qui aurions dû nous rencontrer au Chapitre de 1914. Vous savez, à ce propos, la réponse de la S. C. des Religieux, qui nous a rappelé le droit strict des Délégués d'alors à prendre part au Chapitre prorogé.

Pourtant, depuis cette date, des événements se sont produits, que nous devons signaler dès maintenant, parce qu'ils introduisent dans notre Assemblée des modifications plus ou moins importantes.

Le Conseil général a perdu le R. P. Frédéric Favier, Econome général, emporté subitement, le 10 septembre 1917, et remplacé par le R. P. Edmond Dubois, bien connu de nos Capitulants de 1908 (1) ; — puis le R. P. Eugène Baffie, deuxième Assistant général, qui nous a été ravi, le 31 mars 1920, après une très courte maladie, et auquel le Conseil a substitué le R. P. Euloge Blanc.

(1) Voir *Missions,* nº 210, p. 310.

Ces deux pertes sont très sensibles pour toute la Congrégation : le R. P. FAVIER tenait, depuis 1906, la gestion des intérêts matériels de la Famille et le R. P. BAFFIE était Assistant depuis 1904. Vous connaissiez leur dévouement et vous saviez leurs hautes vertus religieuses ; du second, dont la mort est plus récente, vous aviez apprécié la fine intelligence et le brillant talent d'écrivain.

Tous deux furent remplacés avec le moins de retard possible ; et tout nous indique, d'une manière suffisamment claire, que ces choix ont tourné au bien de la Congrégation.

D'autres changements ont été apportés, au personnel du Chapitre, par des nominations de nouveaux Provinciaux, les titulaires étant arrivés au terme de leur mandat, — ce qui se comprend fort bien, dans une période de douze années. Cependant, la S. C. des Religieux nous a autorisé à prolonger jusqu'à ce Chapitre les pouvoirs de ceux d'entre vous dont le second triennat expirait quelques mois seulement avant sa venue.

Enfin, une nouvelle Province a été créée ; nous en parlerons plus loin.

Parmi les membres de la Congrégation que, suivant le droit conféré par la Règle au Supérieur général, nous avions convoqués nommément pour 1914, trois ont dû être remplacés : — Mgr Charles Cox (empêché) par Mgr Jules BRAULT, le R. P. Jean DUVIC (décédé) par le R. P. Léon LAMOTHE, et le R. P. Edouard GANDAR (trop affaibli pour entreprendre ce voyage) par le R. Père Théophile ORTOLAN.

Nous saluons ici sept de nos Evêques et leur offrons, avec le nôtre, le salut de la Famille tout entière. C'est toujours une joie et une fierté pour nous de voir siéger dans les Chapitres nos vénérés Frères dans l'épiscopat : leur présence nous dit très haut combien ils aiment la Congrégation et, leur dévouement nous étant connu, nous entendons avec plaisir leurs voix retentir au cours de ces assises fraternelles, — où ils se souviennent qu'ils sont les enfants de la même Mère que nous.

Nous vous saluons tous, bien-aimés Fils, qui nous êtes

venus de tous les points cardinaux et qui réalisez si parfaitement ici, au centre de la Catholicité, notre petite catholicité de religieux missionnaires... Vous représentez toutes les parties de la Congrégation ; toutes ses affections, toutes ses espérances, toutes ses douleurs, toutes ses joies, toutes ses grandeurs nous sont et nous seront rendues présentes par vous.

Puissions-nous, tous ensemble, nous animer de cet esprit d'unité qui a distingué nos Chapitres, depuis la naissance de notre Famille religieuse, et réaliser pendant ces jours, pour le répandre ensuite dans toutes nos Provinces et Vicariats, le *Cor unum et anima una* auquel tenait tant notre vénéré Fondateur...

### B. — Centenaire, Visites, Fondations.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les événements qui ont marqué ces douze années de l'histoire de notre Congrégation.

Le plus important est le *Centenaire*. C'est en 1916 — malheureusement en pleine guerre — que notre chère Famille atteignait ses cent années d'existence. Son premier devoir était de remercier Dieu. Elle n'avait besoin, pour cela, ni de grandes fêtes ni de somptueux banquets. L'*Ordo*, dans sa petite remarque annuelle, rappelait à chacun de nous la date aimée : il suffisait à nos cœurs de ce simple rappel, pour qu'ils fissent monter vers le ciel les accents de leur reconnaissance. De fait, plusieurs n'ont pas eu davantage. Nous ne pouvions les atteindre, puisque toute communication régulière nous était interdite et que nous étions réduit à leur faire savoir les nouvelles par des intermédiaires, courageux mais souvent impuissants, qui risquaient de graves dommages aussi bien que les destinataires eux-mêmes... Cependant, partout, l'anniversaire fut dignement célébré.

Le 25 décembre 1915, nous envoyions une Circulaire à toute la Congrégation, pour inviter les nôtres à remercier Dieu, à reporter leurs pensées sur nos premiers Pères et à mériter, en les imitant, de nouvelles années de béné-

dictions. Nous nous permettions, en présence du magnifique déploiement de nos œuvres, d'insister sur les vertus qui font, développent et intensifient la vie intérieure — si nécessaire à la vie apostolique.

A Rome, nous eûmes la joie d'obtenir du Saint-Père une bénédiction particulière, des indulgences nouvelles et des faveurs flatteuses ; dans une audience, dont nos Annales garderont le souvenir, le Père commun des fidèles marqua son estime de notre Famille religieuse, et une lettre — publiée par les *Acta* et que nous vous avons communiquée, vous devinez avec quelle joie — traduisit devant le monde les sentiments de son cœur à notre endroit.

A l'occasion de cette date mémorable, nous avons accueilli bien des témoignages d'estime, — récompense précieuse d'un dévouement de cent années. Dieu l'a permise, cette récompense ; et nous ne la jugerons pas vaine, car elle s'adresse surtout à ceux qui ont été les artisans de ce siècle de bonne renommée, à nos chers disparus, qui ont accumulé sur notre Société une affection et une gloire universelles.

Pour nous, qui n'avons pas encore conquis le droit au repos et à la récompense, veillons à conserver intact leur noble héritage, augmentons par nos vertus le trésor de la Famille et justifions de plus en plus sa bonne réputation.

La solennité extérieure du Centenaire a été très différente suivant les lieux. Nos Provinciaux et Vicaires des Missions diront avec fierté les splendeurs de ces fêtes hors d'Europe. Mais les Provinces en deuil, que pourront-elles raconter pour ajouter à la joie de tous ? Ce qui nous est le plus sensible, c'est que le pays où la Congrégation est née et s'est développée, pour rayonner ensuite au dehors, — le pays où, par conséquent, elle compte son siècle intégral d'existence — est justement celui où, par prudence, nos Pères ont dû se taire, renfermer en leur cœur l'allégresse du souvenir et continuer à vivre comme s'ils n'étaient pas Oblats...

Un des grands devoirs de l'Administration générale,

c'est d'assurer aux membres de la Congrégation le bienfait des *Visites*.

Celles que nous avons pu accomplir avant la guerre sont les plus nombreuses ; on comprendra facilement qu'il nous ait été moins commode, après 1911, d'entreprendre de longs déplacements. Quant aux Provinces d'Europe, il n'y fallait pas songer : elles étaient ou dévastées par la bataille ou désorganisées par la mobilisation d'un grand nombre de leurs Pères et Frères.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons citer, comme visites entreprises par les membres de l'Administration : — *a*) celle des Vicariats du Sud de l'Afrique, en 1909-1910, par le R. P. Scharsch. — *b*) celle de la Province belge, en 1910-1911, par le R. P. Baffie, — *d*) celle du Canada, du Manitoba et du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan, en 1910-1911, par le R. P. Dozois, — *d*) celle de Ceylan et de l'Australie, en 1912-1913, par nous-même, — et *e*) celle du Mackenzie, du Yukon, de la Colombie Britannique et des Etats-Unis, en 1915-1916, donc en pleine guerre, par le R. P. Belle.

Une seule a été accomplie par un Père ne faisant pas partie de l'Administration générale, — celle du Vicariat d'Athabaska, par le R. P. William Murphy, en 1912.

Il semble bien que, si les visites doivent être faites par les Assistants ou le Supérieur général, elles ne peuvent pas avoir lieu aussi fréquemment que le demande la sainte Règle : sinon, elles compromettraient, dans une certaine mesure, la direction de la Congrégation. En revanche, les confier à d'autres Pères (ce qui serait excellent) ne paraît pas souvent possible. Il faut, en effet, choisir des hommes capables et consciencieux : certes, nous les avons : mais, ou bien ils sont en charge comme Provinciaux ou Supérieurs, ou bien ils sont tellement nécessaires dans les œuvres, que l'on craint d'affaiblir notablement celles-ci en soustrayant, pour de longues périodes, ceux qui les soutiennent. Bref, sans pousser à l'extrême les difficultés de ce genre, il apparaît pourtant qu'il n'est pas toujours si simple d'organiser les visites, et que l'Admi-

nistration est fort excusable de n'avoir pu les rendre plus fréquentes et plus nombreuses.

Et, cependant, qu'elles sont utiles à la ferveur religieuse, à l'activité, au bon ordre, au maintien de la Règle dans tous les rouages de la Congrégation !

Un détail important nous reste à signaler sur cette matière : c'est que, pendant nos voyages au loin, l'administration dévouée et intelligente du R. P. Dozois, premier Assistant général, désigné comme Vicaire, a pu assurer parfaitement le fonctionnement de la Congrégation. Nous en dirons autant, puisque l'occasion s'en présente, de son dernier intérim, durant notre maladie : nous avons dû le rappeler, en pleine visite du Canada, qu'il venait de commencer, pour le prier de reprendre les rênes une fois de plus. Vous savez avec quel zèle et quel succès il s'est acquitté de cette tâche ! Nous unissons, dans ce témoignage de gratitude, le R. P. Dozois à tous les autres Assistants, qui l'ont parfaitement secondé et nous ont donné la consolation d'une complète sécurité — reposant sur leur entier dévouement et sur la confiance, bien des fois justifiée, que nous avions en eux...

Nous n'avons plus à toucher que la question des « *Fondations* ». Malgré l'étendue anormale de cette période, nous n'avons constitué que deux unités nouvelles dans la Congrégation, et encore ne les devons-nous qu'à des circonstances particulières. Ce n'est pas au moment où la pénurie des vocations se fait sentir que nous pouvons être tentés de nous élargir imprudemment : le devoir est, plutôt, de plonger, dans le sol où nous a établis la Providence, de profondes et puissantes racines.

Nous avons dû fonder le Vicariat des Missions du Keewatin. Institué comme Vicariat apostolique, sans que nous en ayons eu connaissance ni sans que nous ayons consenti à en assumer la responsabilité et la charge complètes, ce Vicariat est resté quelque temps sous la juridiction religieuse du Vicaire des Missions résidant à Edmonton. Mais nous avons vite compris qu'il fallait une autorité sur place ; et nous avons réuni les deux juridictions entre les mains du Vicaire apostolique, en 1911.

Le Vicariat, depuis Vice-Province, d'Alsace-Lorraine a pris naissance, en 1919, aussitôt après l'armistice. Ce pays allant être rendu à la France, il semblait difficile de maintenir unies à la Province allemande des maisons qui allaient être privées de communications aisées avec l'autorité provinciale, pendant plusieurs mois, et qui, plus tard, en seraient détachées par la rupture des liens nationaux. D'un autre point de vue, il paraissait probable que la jonction administrative avec la France ne se ferait que peu à peu. Pour ces motifs, il devenait presque nécessaire d'opérer, sans tarder, une séparation d'avec la Province allemande, sans rattachement avec la Province du Nord de la France. De là est sorti le Vicariat d'Alsace-Lorraine, devenu cette année Vice-Province.

La S. C. des Religieux a demandé au Chapitre de vouloir bien étudier la question de la transformation de cette Vice-Province en Province régulière.

### C. — Administration et Scolasticat.

Passons à la troisième partie de ce Rapport, celle qui regarde la situation présente de la Congrégation.

La Maison générale est fixée à Rome depuis quinze ans. Nous n'avons pas à revenir sur cette mesure. Nous nous trouvons, aujourd'hui, en face de la période 1908-1920 et de la situation actuelle, et nous constatons simplement un avantage réel dans cette proximité de l'Administration générale avec le Scolasticat.

Qu'on nous entende : nous ne prétendons pas dire que cette proximité — telle que les circonstances nous l'imposent actuellement (et c'est une véritable cohabitation) — soit sans inconvénients. Il y en a, et personne ne s'en rend compte mieux que nous. Mais nous n'avons pas l'intention de nous y attarder et ne voulons parler que des utilités de la situation que nous offre la Providence.

D'abord, elle nous permet de satisfaire à une prescription intéressante de nos saintes Règles, demandant au Supérieur général d'avoir près de lui de jeunes Oblats,

dans le but de leur inculquer l'esprit de la Famille. — ce que nous appellerions *l'esprit général*, destiné à faire contrepoids à l'esprit particulier ou provincial (très légitime, quand il n'excède pas certaines limites). A la longue, le fait que chaque province s'ingénie à se recruter par son noviciat et son scolasticat, engendrerait un particularisme qui ne serait pas sans inconvénient pour l'unité de la Famille. Le droit du Supérieur général sur la première obédience ne suffirait pas à contrebalancer ce mauvais effet. La Règle y a sagement pourvu par l'article 575 (1) ; et nous possédons, dans cette dualité apparente de nos deux communautés romaines, le moyen de nous procurer ce précieux avantage de la formation d'une sorte d'élite, qui distribuera partout l'esprit d'union et le sens très vif de la cohésion des Provinces, *quo totum corpus magis vivificetur*.

Nous avons parlé de dualité apparente : c'est qu'en réalité il n'y a qu'une seule communauté. Non seulement du point de vue des intérêts financiers, que le R. Père Econome gère avec une sollicitude pareille pour les deux maisons, — aidé par les Frères convers qui, à côté de lui, assurent le bon fonctionnement et de la Maison générale et du Scolasticat, comprenant parfaitement leur situation, se prêtant aux besoins spéciaux de l'Administration et se dévouant sans mesure à son service, tout en restant sous la juridiction religieuse du Supérieur du Scolasticat. Mais nous voulons le proclamer aussi du point de vue de la vie conventuelle : la maison d'études demande, en effet, à la maison d'Administration son esprit de Famille, l'appoint de sa haute autorité et souvent les lumières de ses prédications, et notre Administration profite, à son tour, de l'atmosphère de régularité qui règne toujours dans un scolasticat — et surtout dans celui-ci.

Le personnel de notre Maison générale est très restreint.

(1) Cet article doit être compris du Supérieur général, à l'encontre d'une interprétation non officielle qui l'entend du Provincial. Le texte de l'ancienne Règle est parfaitement clair ; celui de la nouvelle nécessiterait la répétition d'un mot pour l'être tout à fait autant.

Nous n'avons plus, comme autrefois à Paris, des œuvres à diriger, une chapelle à desservir. Cependant, nous demandons à nos Pères un travail qui n'est pas des plus légers : sans parler de la tâche qui pèse sur les épaules de l'Administration elle-même, du R. P. Econome général et du R. P. Procureur auprès du Saint-Siège, nous comptons la Postulance des Causes, la rédaction de l'Histoire de la Congrégation et des Notices nécrologiques, la direction des *Missions*, nos Archives et le Secrétariat, *Ordo*, *Personnel*, etc... Si nous n'avions pas une peur extrême de désorganiser vos cadres, nous vous demanderions volontiers quelques hommes, et des meilleurs, pour nous aider dans tous ces travaux...

Le Scolasticat de Rome a passé des mains du R. Père Alphonse Fabre dans celles du R. P. Charles Thévenon, auparavant Supérieur du Scolasticat de Liège, puis dans celles du R. P. Belle, — en attendant le R. P. Auguste Estève, arrivé d'hier à peine.

Le Scolasticat fut atteint, en pleine floraison, par la guerre, qui démolit de même trois autres scolasticats. Il ne nous restait que de rares scolastiques, achevant leurs études dans une maison presque vide.

Nous essayâmes, après l'armistice, de reconstituer l'œuvre, coûte que coûte. Le Scolasticat de Rome a, en effet, une raison d'être impérieuse par lui-même. Il est placé au centre de la Catholicité : qui niera l'importance, pour une Congrégation comme la nôtre, de posséder, dans toutes ses Provinces, des hommes sortis de Rome et imbus de l'esprit romain ? L'esprit romain, qui se trahit dans ce qu'on appelle proprement le « sens catholique », donne à l'Administration générale la sécurité complète sur la marche des scolasticats au point de vue doctrinal. Ailleurs, grâce surtout au corps professoral issu de Rome en grande partie, on pourra former des Romains ; mais Rome seule donne à la perfection l'acuité du sens catholique, le *sentire cum Ecclesia* — si nécessaire de nos jours.

On peut y former une véritable élite, à condition du moins qu'on nous envoie des sujets de choix. On nous opposera le danger de décapiter les scolasticats provin-

ciaux et d'y ruiner l'émulation. Mais ne pourrait-on pas prélever, chaque année, des élèves intelligents sans les prendre tous ?

Au surplus, toutes les Congrégations de quelque importance ont à Rome leur scolasticat. Leur renom y gagne et leur esprit également. Aucune ne songe à revenir en arrière. Il y a là un fait qui doit nous encourager à faire tous les sacrifices pour rester à la hauteur de notre réputation romaine.

Lors de la reconstitution, il fallait donc éviter, à tout prix, une solution de continuité. Aux deux scolastiques restants s'ajoutèrent deux anciens, revenus des tranchées belges, puis six nouveaux. C'était peu encore : on doutait, on craignait, les communications n'étaient pas encore très faciles...., et le supérieur nommé n'arrivait pas. Nous fûmes obligé de faire appel au dévouement du R. Père Belle, — qui se chargea généreusement de l'intérim, malgré ses occupations d'Assistant général. Nous devons dire ici, à sa louange, et quoi qu'il en pense, qu'il s'est acquitté de ces fonctions temporaires comme si elles eussent dû lui incomber toujours, c'est-à-dire avec un zèle entier et continu, avec une affection maternelle aussi et une compétence dont nous avons mesuré les effets. Qu'il reçoive, devant toute la Congrégation, l'expression de notre gratitude émue pour le grand service qu'il a rendu à la Famille.

Nous devons lui associer, dans cet éloge, le R. P. Lemius qui, malgré ses écrasantes occupations de Procureur, a généreusement accepté d'être, pendant cette année, le seul Répétiteur des scolastiques ; et l'on sait que le travail reste sensiblement le même, qu'ils soient dix ou qu'ils soient cinquante.

Sous la direction du R. P. Belle, l'esprit du Scolasticat renaissant a retrouvé les chemins d'antan : piété et sacrifice — les vertus qui font le missionnaire — refleurissent à l'ombre de cette maison. Aucun détail, aucun effort ne lui ont paru trop petits, quand il s'est agi de faire aimer la sainte Vierge, patronne de l'Oblat, la Congrégation, la vocation d'apôtre des humbles, la vertu de

renoncement qui nous fait grands et puissants devant Dieu. Il a été secondé dans cette tâche par ses deux collaborateurs — aides dévoués, exemples parfaits de régularité.

Deux autres aspects de la vie scolastique ont préoccupé le R. P. Belle : le travail — auquel il faut subordonner ici bien des choses, car l'Université a ses heures, qu'il ne nous est pas possible de changer — et la santé des jeunes religieux. Laissez-nous vous dire, bien chers Pères, que vous pouvez avoir en nous toute confiance. Les novices que vous nous enverrez ne pourraient être observés et suivis avec une sollicitude plus tendre qu'ils ne l'ont été cette année et qu'ils ne le seront désormais. Nous sentons que, s'il leur est demandé un grand effort, ils ont besoin de forces physiques suffisantes : nous sommes prêts à tous les sacrifices, pour leur assurer le moyen de pourvoir à ces sept années de travail. Mieux vaut, assurément, obtenir moins de grades et garder les forces nécessaires pour affronter le ministère en pleine possession de ses disponibilités physiques. D'ailleurs, nous ne perdons jamais de vue que, s'il nous faut des théologiens, — des docteurs, autant que possible — il nous faut surtout des missionnaires capables de travailler.

### D. — **Progrès et Concentration.**

Cette partie de notre exposé fait pendant à la teneur de vos Rapports sur vos Provinces et Vicariats Messeigneurs et bien chers Pères. Le reste, nous ne devrions l'aborder qu'après vous avoir entendus.

Cependant, il nous sera permis de vous dire ce que nous croyons remarquer dans la Congrégation. Les visites, les vôtres aussi, — dont le compte rendu nous arrive ou devrait nous arriver chaque année (article 567) ou au moins tous les deux ou trois ans pour les Vicariats — et les lettres que notre position dans la Famille nous vaut incessamment, tout cela nous permet de juger, de haut et de loin, l'état général.

Somme toute, à part l'arrêt très accidentel causé par la guerre religieuse et la grande guerre mondiale, nous sommes en *progrès*.

Notre *Personnel* l'accusera nettement, tant pour l'ensemble que pour chaque Province. Le nombre des Provinces et Vicariats s'est élevé à 22, celui des scolasticats s'est accru, ainsi que celui des noviciats et juniorats, — comme vous pourrez en juger par les Rapports de nos diverses Provinces ou Vicariats.

Nous devenons une Congrégation de plus en plus *cosmopolite*, — si vous nous permettez ce terme, un peu en défaveur, mais qui traduit bien notre pensée.

Les missions se développent dans tous les pays, et, à leur suite, — sous leur impulsion, pour ainsi dire — se créent des œuvres de formation destinées à en assurer la continuité sur place.

Il en résulte une orientation quelque peu différente de celle d'autrefois.

Jadis, les missionnaires venaient tous d'Europe, fournis par les anciennes Provinces, qui seules possédaient des maisons de formation. Aujourd'hui, il y a partout des œuvres de recrutement, et plusieurs contrées n'ont plus à demander de renforts.

Jadis, il n'y avait pas de milieu entre la vie de communauté en Europe, avec le ministère intense de prédication, et la vie isolée des Missions étrangères, avec ses longs voyages et ses « poétiques » aventures. Aujourd'hui, le développement des pays nouveaux et l'extension prise en ces régions ont restreint notablement le nombre des Missions dites étrangères ; par la force des choses, on a renoncé à une certaine quantité de postes dispersés, devenus des paroisses ordinaires ; on s'est réservé davantage les œuvres spéciales à la Congrégation, — missions, retraites, etc...

Si bien que plusieurs de ces contrées où, il y a cinquante ans, nous ne comptions que de rares missionnaires de sauvages ou de métis, éparpillés sur des espaces immenses, se trouvent dotées aujourd'hui de maisons régulières, de juniorats, de scolasticats même, — avec toute

l'organisation que comporte la volonté de vivre et de progresser.

Et c'est un grand bien. Les Missions étrangères ont été et sont encore pour nous une source, féconde quoique indirecte, de vocations, un moyen de développement ; mais elles auraient pu nous devenir fatales, parce qu'elles rendent indispensable la dispersion des sujets. De plus en plus, là surtout où le mouvement de colonisation et l'arrivée des prêtres séculiers le permettent, il faut que les Provinciaux et Vicaires s'inspirent de ce mot d'ordre : « Abandon des petits postes, des petites paroisses, etc., et concentration en maisons nombreuses, pour rester forts. »

En faisant cette remarque, nous ne voulons pas dire qu'il y ait eu diminution importante de l'*esprit religieux*. Et pourtant, comme les circonstances l'auraient rendue possible ! Cette dispersion même, les persécutions en France, la pénurie des sujets, les prélèvements si prolongés causés par la guerre, — tout cela s'est fait sentir par un accroissement exagéré de la besogne pour ceux qui étaient au poste et, forcément, par un ralentissement de la régularité. Mais, à part des exceptions toujours regrettables, le cœur est demeuré solidement religieux. En France, dans les Missions, partout, on s'est dépensé sans compter, — avec l'espoir de reprendre contact, après les diverses crises, avec la plénitude de l'esprit de notre vocation.

### E. — Régularité, Retraites, Voyages.

N'y aurait-il pas, pourtant, quelques observations à faire, quelques désirs à formuler ?

Vous nous permettrez bien, Messeigneurs et chers Pères, de nous y croire autorisé. Notre situation nous met à même de juger ces remarques opportunes ; et vous voudrez bien les joindre aux vôtres, pour les porter à la connaissance de tous, selon les occasions.

Ne pourrions-nous donner à notre *vie intérieure* un aliment plus régulier et plus abondant ?

Le silence, la prière et surtout l'oraison en constituent

les bases ; l'éloignement du monde la préserve ; la mortification et l'obéissance la développent...

N'avons-nous pas perdu, pour toutes ces vertus, pour cet héritage sacré, notre estime d'autrefois ? Ne sacrifions-nous pas au zèle extérieur, aux œuvres, la part que notre vénéré Fondateur réserve intentionnellement à notre âme ? Et, pourtant, avec quel soin il nous trace, dans la Préface de nos saintes Règles, le portrait de l'homme intérieur ! Comme il sait nous rappeler le mot de saint Paul : — *Attende tibi et doctrinæ, insta in illis : hoc enim faciens, et te ipsum salvum facies et eos qui te audiunt.* Ne sentons-nous plus la raison de la première place donnée à la sollicitude pour nous-mêmes et pour notre salut ? Et ce *Nota bene* de l'article 268 de nos saintes Règles, est-il assez pressant, assez éloquent, suppliant même ?

Que nos Provinciaux s'en inspirent dans leurs Actes de Visites. Que les prédicateurs de nos retraites se souviennent qu'ils remplissent un grave ministère et qu'ils rendront compte de la manière dont ils s'en seront acquittés : ils doivent faire ressortir le vide de l'apostolat sans vie intérieure (*Vacuum in æternum fore ministerium nostrum*), l'infériorité flagrante du missionnaire qui s'absorbe dans les œuvres et se néglige lui-même (*Vocationi semper impares*), et le danger positif de sa perte (*Ipsi reprobi*). Qu'ils ne craignent pas d'être taxés de rigides : la sainte Règle à la main, ils seront toujours dans le vrai, et les circulaires de Mgr de Mazenod, ainsi que celles du T. R. P. Fabre, leur fourniront le ton et les arguments appropriés.

Que les Supérieurs, enfin, soient les hommes de leurs sujets. On a besoin d'être soutenu, d'être porté même, dans ce travail incessant de rappel à la vie intérieure et de lutte contre la tendance à sortir de soi. Si les Supérieurs eux-mêmes se lancent à corps perdu dans le ministère extérieur, s'ils renchérissent encore sur leurs Pères, s'ils sont curés, directeurs de congrégations, etc., et s'ils cèdent, en outre, à cette malheureuse habitude de vouloir tout faire par eux-mêmes, comment voudrions-nous espérer conserver parmi nous l'avantage miséricordieux

procuré par la sainte Règle : *Sub providentissimam Regulam tuti et cauti confugiamus ?* Ces mots si beaux, ces choses si douces, ce *tuti* et ce *cauti* seraient notre condamnation, si nous ne nous préoccupions pas davantage d'en assurer le bénéfice aux âmes qui doivent nous être les plus chères — celles de nos Prêtres et de nos Frères...

Les Provinciaux et Vicaires de Missions ne pourraient-ils pas insister davantage sur *la récitation du bréviaire en commun ?* Si l'observance régulière doit souffrir, de temps à autre, des accrocs inévitables, en raison d'un ministère trop chargé, n'aurions-nous pas, dans cette prière si belle, adressée en communauté à l'Auteur de tout bien, le moyen le plus efficace de compenser toutes ces omissions — que nous supposons, du reste, toujours justifiées ?

Notre vénéré Fondateur a vu constamment, dans l'Office récité de la sorte, la base de notre fécondité spirituelle. Si nous oubliions ces traditions, précieuses entre toutes, nous perdrions, ce nous semble, toute raison sérieuse de compter sur le secours d'En Haut, dans le travail que l'Eglise nous a confié.

Le Souverain Pontife, qui nous a si paternellement bénis et loués lors du Centenaire, fait confiance à nos vertus religieuses. Sachons nous montrer dignes de cet hommage ; et donnons, de plus en plus, à nos exercices religieux la place qui leur revient.

Nous voudrions aussi que les *retraites* fussent données très régulièrement et suivies de même. Certaines Provinces et Vicariats y pourvoient avec un zèle admirable : tous les Pères et Frères y sont convoqués à temps, et l'organisation en est faite de telle sorte que pas un seul ne puisse être privé de ce bienfait.

Nous signalons cet exemple. Chaque Vicariat doit avoir sa maison de retraites et ses retraites générales annuelles. Nous savons bien que personne d'entre nous ne serait capable de chercher à se soustraire à ce grand devoir, qui est aussi une impérieuse nécessité. Mais ne sacrifie-t-on parfois pas l'intérêt des âmes sacerdotales à des considérations de ministère ? C'est le contraire qui doit avoir

lieu ici : aucun sacrifice n'est trop lourd, quand il s'agit de procurer à nos dévoués Pères et Frères le bain spirituel, le rafraîchissement intérieur, le repos d'âme qui s'appelle la retraite. La conscience des Supérieurs locaux, vicariaux et provinciaux reste chargée de toutes les négligences qui auraient été commises à ce propos...

On s'est étonné, quelquefois, de notre facilité à permettre les voyages des missionnaires.

Nous réprouvons, certes, les voyages de pur agrément, ceux qui trahissent un manque d'esprit religieux ou une légèreté inquiétante, ceux que motivent de pâles prétextes ou des illusions de zèle. Mais nous ne croyons pas qu'on puisse s'opposer systématiquement à ce que les missionnaires, pour de sérieuses raisons, reviennent dans leur pays.

D'abord, il faut prendre la précaution de ne pas jeter dans les cadres une désorganisation qui, pour être temporaire, n'en causerait pas moins de grands dommages. Aussi, nous sommes-nous fait une loi de ne permettre ces déplacements qu'après entente avec l'Autorité provinciale ou vicariale.

Nous nous permettons de demander à ces missionnaires de profiter de leur apparition au pays pour se faire recruteurs de vocations : ils auront ainsi donné à leur voyage une utilité générale, en surplus de l'avantage personnel premièrement visé.

Nous les prions instamment de se renfermer dans les limites de la permission qu'ils auront reçue et de ne pas céder à la tentation de dépenser en tournées coûteuses des sommes qui devraient leur être précieuses. Rien ne scandaliserait nos Pères d'Europe comme de voir les missionnaires transformer leurs déplacements en excursions au long cours...

Nous sera-t-il permis d'attirer aussi votre attention sur quelques points de Règle, qu'il est toujours très opportun de rappeler, comme l'obligation des *Conférences théologiques* dans nos maisons, — la vigilance des Supérieurs locaux à surveiller la *formation oratoire* des jeunes Pères — et, pour éviter de graves ennuis, à limiter les

*relations avec l'extérieur* et les *sorties* non justifiées par un motif de ministère ?

Il semblerait que, parfois, on ne se soucie pas assez de consolider le travail du scolasticat et que l'on boude les livres de théologie. Notre vénéré Fondateur y a pourvu, en instituant les Conférences hebdomadaires. Cet article de nos saintes Règles n'a pas été supprimé. De grâce, ne soyons pas inférieurs au clergé séculier, nous qui devrions être ses modèles en tout !

Il semblerait aussi que certains Supérieurs n'osent plus se montrer assez fermes en matière de formation des jeunes Pères à la prédication. Une trop grande délicatesse n'est pas ici autre chose qu'une faiblesse coupable. Il faut que ces Pères ne puissent pas, plus tard, reprocher à leurs Supérieurs d'avoir hésité à leur faire les remarques convenables, à leur donner les indications nécessaires, à imposer même à leurs sermons les retouches indispensables. Si, aujourd'hui, ils n'apprécient qu'à moitié ce genre de services, ils les reconnaîtront dans la suite. D'ailleurs, un Supérieur n'a pas à se préoccuper des approbations de ses sujets, ni de sa popularité parmi eux, mais à se conformer à la Règle.

Enfin, il semblerait que certains supérieurs locaux se désintéressent un peu trop des relations de leurs Pères, de leurs allées et venues, etc... Nous n'insistons pas. Que les Provinciaux soient fermes, et, lors des visites annuelles, s'enquièrent de la conduite des Supérieurs en face de ce grave devoir...

Nous nous sommes étendu longuement sur la situation de la Congrégation, envisagée du point de vue spirituel.

Du matériel nous dirons peu de chose, le R. P. Econome général devant en parler plus en détail.

Il vous dira que notre situation financière est sensiblement améliorée. Grâces en soient rendues à Dieu, Maître de de tout bien ! Il a jugé que l'épreuve avait été assez rude et, dans sa bonté miséricordieuse, Il a daigné y mettre fin. Qu'Il en soit éternellement béni !

Notre Mère Immaculée et saint Joseph, qui nous pro-

tègent si visiblement, ont droit, eux aussi, à notre reconnaissance. Nous ne la leur ménagerons pas.

Accordons le juste tribut de notre gratitude au R. Père Favier, dont l'excellente gestion a mis nos affaires sur la voie de la prospérité. Sa patience assidue et son respect absolu des décisions du précédent Chapitre ont valu à l'Administration, après plusieurs années d'une tranquillité que justifiaient notre confiance dans son âpre travail et sa prudence consommée, la joie de voir se lever sur notre Famille une ère nouvelle — non point faite de richesse, mais de sécurité.

Nous n'osons pas, de peur de blesser sa modestie, ajouter à cet éloge posthume les remerciements que mérite le dévoué successeur du R. P. Favier. Nous pouvons dire, cependant, que sa perspicacité et sa compétence ont plutôt accentué le mouvement d'amélioration, et qu'avec sa ténacité il est parvenu à mettre un ordre parfait dans toutes les questions qui concernent l'avoir mobilier et immobilier de la Caisse générale.

## F. — Recrutement et Statistique.

Nous arrivons, enfin, à cette partie de la situation, qui pourrait prendre le nom de *statistique*. Mais, avant de l'aborder, qu'on nous permette de dire un mot du *recrutement*.

Le grand attrait de la jeunesse pour les Missions étrangères ayant été jusqu'à ces derniers temps et demeurant encore, croyons-nous, le principal stimulant des vocations, il est nécessaire que nous le conservions comme un de nos caractères distinctifs. C'est pourquoi nous vous prions, bien-aimés Pères, de faire bon accueil aux appels angoissés qui vous viennent de Ceylan, du Basutoland, du Natal, de Kimberley et du Transvaal, ainsi que du Nord canadien, en faveur des ouvriers apostoliques. Sous peine de voir se tarir la source de nos vocations, nous devons faire de réels sacrifices en faveur de ces Vicariats. Il nous faut rester, en partie, des missionnaires des œuvres

indigènes : la Providence nous a indiqué ce champ d'action, qui a peuplé nos scolasticats par le généreux attrait du dévouement.

Ceci n'est pas en contradiction avec ce que nous disions plus haut — que les Provinces à ministère non indigène se concentrent et laissent, de plus en plus, aux prêtres séculiers les petites paroisses, mais que, dans nos Vicariats, abondent les ouvriers évangéliques! Ils pourront se réunir plus souvent, se grouper, s'entr'aider ; on ne sera plus si en peine d'en laisser partir de temps en temps pour l'Europe, quand des motifs graves les y appelleront ; surtout, on évitera le surmenage et l'isolement, qui tuent le corps et anémient l'âme.

Nous venons de reparler des voyages. Les missionnaires venant en Europe doivent se souvenir des exemples de ceux qui les ont précédés et qui ont considéré ces retours au pays comme des randonnées apostoliques. Ainsi faisaient Mgr Vital GRANDIN, Mgr Christophe BONJEAN, Mgr Isidore CLUT, les RR. PP. Nicolas LAVERLOCHÈRE et Léonard BAVEUX, et tant d'autres : ainsi font encore nos vénérés frères dans l'épiscopat, dont le passage est le signal d'une levée de missionnaires futurs.

Nous pourrions ajouter que, si les Pères écrivaient davantage, leurs missions seraient plus connues et plus désirées. Mais il paraît que l'on tourne dans un cercle vicieux. « Donnez-nous plus de Pères, nous dit-on, et ils auront le temps d'écrire. » — « Ecrivez, disons-nous, et vous susciterez des vocations, et nous vous donnerons plus de Pères. » Qui a raison ?...

Nous tenons pour un principe très admissible que chaque Père devrait se donner la peine de trouver au moins une vocation. Neveux, amis, fils d'amis, — il est facile de voir où faire discrètement porter nos efforts, puis de diriger notre correspondance vers cet objectif, avec prudence et tact, d'y ajouter l'appoint de nos prières, et enfin de ne jamais nous décourager dans cette œuvre, féconde plus que toutes en échecs et en désillusions.

Si chaque Père de la Congrégation agissait de la sorte, nous verrions bien vite se lever des jours meilleurs.

Car ils ne sont pas rassurants de tous les côtés, ceux que nous vivons actuellement !...

Nous avons eu la curiosité de rechercher le rendement qu'avaient donné, depuis 1900, le Scolasticat de Liège et ceux qui en sont issus (San-Giorgio et Belmont).

Pendant la période quinquennale 1900-1904, les chiffres sont consolants : 108, 118, 120, 118 et 101 présences, avec un total de 109 prêtres, soit 22 par an.

Période 1904-1909 (Liège se dépouille en faveur de San-Antonio, et la persécution de France porte déjà ses fruits) : 92, 79, 91, 95, 85 présences, — 85 prêtres seulement, soit 17 par an (20, si l'on ajoute les envois au Texas).

Période 1909-1914 : 88, 83, 82, 68 et 56 présences, et 65 ordinations sacerdotales, soit 13 par an.

Période 1914-1919 : 13, 36, 27, 33, 39 présences, et 20 prêtres, soit 4 par an. C'est la guerre !

L'année 1919-1920 accuse déjà un relèvement : 67 scolastiques dans nos trois Scolasticats de Liège, Belmont et San-Giorgio, avec 11 ordinations sacerdotales.

Nous espérons (et le demandons à Notre-Dame des Vocations) qu'un recrutement régulier fera revivre — pour les Provinces de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Belgique — les beaux jours du commencement de ce siècle, où le Supérieur général avait la consolation de compter, chaque année, jusqu'à près de 60 nouveaux prêtres en Europe. Nous le demandons pour toutes nos Provinces, et saluons les espérances que suscitent le mouvement d'apostolat et le zèle de nos Pères en Italie, en Espagne, en Tchéco-Slovaquie, en Pologne, dans toute l'Amérique et même au Sud-Africain.

Voici maintenant l'état général de la Congrégation, calculé d'après les derniers renseignements que vous nous avez fait parvenir.

Nous comptons actuellement 12 Archevêques et Évêques, 1331 Pères non scolastiques, 287 Pères et Frères scolastiques, et 462 Frères convers, — soit un total de 2080 Oblats. Il faut ajouter à ces chiffres 150 novices et 705 Junioristes.

Qu'on nous permette quelques rapprochements avec la statistique de 1907, la plus rapprochée du dernier Chapitre, et avec celle de 1911 (« Personnel ») :

| | 1907 | 1911 | 1920 |
|---|---|---|---|
| Evêques et Pères. . . . . . | 1182 | 1258 | 1331 |
| Scolastiques . . . . . . . . . | 250 | 298 | 287 |
| Frères convers . . . . . . . | 485 | 507 | 462 |
| Total des Oblats . . . . . . | 1917. | 2063 | 2080 |
| Novices . . . . . . . . . . . | 131 | 111 | 150 |
| Junioristes. . . . . . . . . | 500 | 583 | 705 |

Nous tenons à faire remarquer qu'il ne faut pas attacher d'importance à la diminution du chiffre des scolastiques. Le cours des jeunes Pères finissant leurs études théologiques, en additionnant tous les scolasticats, ne dépasse pas 25 sujets. Or, ces 25 Pères, sortis en juillet, seront remplacés, en octobre, par 110 nouveaux scolastiques et plus. De telle sorte que les chiffres d'octobre pourraient être approximativement les suivants : — 1356 Pères, 375 scolastiques et 130 novices (1). L'inflation anormale de certains noviciats et la disette des hautes classes des scolasticats sont dues à une cause très temporaire — la guerre.

Dans les 13 dernières années (du 1er janvier 1917 au 31 décembre 1919), nous avons perdu 492 Oblats perpétuels ; en revanche, nous avons enregistré 638 Oblations. La période de guerre, à elle seule, nous a fait perdre environ 240 membres, contre 175 Oblations seulement.

Bénissons le Seigneur d'avoir fait cesser la tourmente et permis la reprise du travail. Déjà la moisson s'annonce opulente et chargée : préparons-nous à la recueillir. Efforçons-nous d'en être dignes !

† Augustin Dontenwill, *O. M. I.*,
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général O. M. I.*

(1) D'après les derniers renseignements, nous comptons, à l'heure actuelle (25 janvier 1921), exactement 1.372 Pères, 360 Scolastiques, 341 Frères convers, — soit en tout 2.073 Oblats — plus 134 Novices et 873 Junioristes.

## II. — Province du Midi (Première de France) [1].

### A. — Maisons et Personnel.

*Depuis le Chapitre général de* 1908, *sous les administrations successives des RR. PP. Alphonse* DURIF, *Euloge* BLANC *et Hippolyte* JUGE, *bien des événements se sont déroulés dans la Province du Midi. Je n'en relèverai que les plus importants.*

La Province compte 17 maisons, dont 7 en Italie et 2 en Espagne, avec un personnel de 137 membres, répartis ainsi par nationalités : — *a*) 74 Pères et 9 Frères convers français ; *b*) 26 Pères et 6 Frères convers italiens ; *c*) 13 Pères et 9 Frères convers espagnols. A ce nombre, il faut ajouter 18 Frères scolastiques et une quinzaine de novices. Sur ces 113 Pères, une quarantaine sont missionnaires actifs, 32 sont professeurs, 12 aumôniers de religieuses, 14 chapelains, 6 curés ou vicaires, et les autres sont ou infirmes ou vieillards.

La Province a conservé et même augmenté le nombre de ses maisons, mais son personnel français a considérablement diminué depuis trente ans, — les vides faits dans nos rangs par la mort n'ont pas été comblés. Les vocations ne nous ont pourtant pas manqué, sauf en ces dernières années : mais la plupart de nos sujets ont reçu une affectation autre que celle de la Province du Midi. Je crois qu'il serait sage de ne pas épuiser les Provinces de France : les Missions étrangères ont tout à y gagner.

### B. — Œuvres et Progrès.

Nos œuvres sont la prédication, l'enseignement, et la desserte de quelques chapelles publiques, de plusieurs aumôneries de religieuses et de trois ou quatre paroisses.

(1) Extrait du Rapport présenté au Chapitre de 1920.

Nos missionnaires continuent la tradition apostolique de notre vénéré Fondateur et de ses premiers compagnons, — dans le même esprit et selon la même méthode. Ils sont très demandés et très goûtés par les curés et les communautés religieuses. Leur petit nombre les oblige à refuser beaucoup de travaux et à se surmener plus que ne le voudraient nos saintes Constitutions. Ce n'est pas six mois, mais dix et onze mois de travail qu'ils fournissent : ils donnent en moyenne de 3 à 400 sermons par an. Le travail personnel et la régularité souffrent nécessairement un peu de ce surmenage.

Les missions paroissiales nous occupent du commencement d'octobre à la fin du mois de mai, — quelquefois au delà. Elles sont toutes d'au moins quinze jours, souvent de trois semaines et, pendant le Carême, de quatre semaines — à deux, trois et même quatre missionnaires. Puis, viennent les Mois de Marie, les Octaves du Très Saint Sacrement et du Sacré-Cœur, les retraites de première Communion et les retraites religieuses, — sans parler des sermons détachés. Les stations de Carême n'entrent qu'à titre d'exception dans notre ministère. En revanche, les missions proprement dites sont, de plus en plus, le seul moyen de régénération spirituelle des paroisses de notre région ; et nous pouvons dire que celles que donnent nos Pères sont particulièrement bénies de Dieu. Que n'avons-nous un plus grand nombre de missionnaires pour évangéliser le centre et le sud de la France !

L'enseignement nous prend un tiers de notre personnel actif. Nous avons un grand Séminaire, un scolasticat (à San-Giorgio), un noviciat (à Saint-Pierre d'Aoste) et trois juniorats — français, italien et espagnol. Ceux de nos Pères qui s'adonnent à ce genre d'apostolat ont encore plus de mérite que nos missionnaires, parce que l'enseignement est plus absorbant et plus ingrat que la prédication. Il y aurait des avantages sérieux, à tous les points de vue, à n'avoir qu'un scolasticat en France.

Le bien se fait également dans nos chapelles publiques de Maddaloni, de Santa-Maria a Vico, etc., et dans nos aumôneries de Madrid et de Naples. La chapelle de N. —

mérite une mention spéciale : nos Pères en ont fait un centre de piété intense, qui fait l'édification de toute la ville, — les conversions y seraient, paraît-il, aussi nombreuses que dans nos missions de paroisse.

Nos Pères italiens, par leur ministère dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance et par leurs prédications en ville, se sont fait apprécier et sont très demandés à Naples. Nous pensons pouvoir, sans plus tarder, transformer leur résidence en maison régulière. — Ils ont, également, pu pénétrer dans le diocèse si chrétien de Trévise, en ouvrant une maison à Onè di Fonte.

### C. — Saints et Apôtres !

Mais l'œuvre essentielle que nous poursuivons et nous efforçons de réaliser en nous-mêmes est celle de notre sanctification personnelle. Les exercices de règle se font partout, — d'une manière exemplaire, dans nos maisons de formation et d'enseignement, et avec un peu moins de régularité (ce qui s'explique), dans nos groupes de missionnaires. En France, la loi contre les Congrégations avait brisé la vie de communauté, mais non les liens religieux qui nous unissaient entre nous. Aussi la large tolérance que le Gouvernement français semble actuellement accorder aux Congrégations va-t-elle nous permettre — nous l'espérons, du moins — de nous reconstituer. Et je puis dire que tous les Pères de la Province aspirent à chanter à nouveau l'*Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Nos Pères et Frères mobilisés se sont montrés, sous le costume militaire, particulièrement édifiants, dévoués et vaillants, — je n'ai reçu que des éloges à leur sujet. C'est en remerciant Dieu et la Vierge Immaculée que je leur rends ici ce témoignage — si bien mérité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous souhaitons et demandons que notre Province puisse désormais porter tous ses efforts et consacrer toutes ses ressources aux œuvres de recrutement de langue française. Et j'espère que Dieu les bénira, ces œuvres, et que

le Midi redeviendra la ruche-mère d'où partiront, tout comme autrefois, des essaims vigoureux — pour la diffusion de la Congrégation, l'honneur de l'Eglise et le bien des âmes.

Hippolyte Juge, *O. M. I.*,
*Provincial du Midi.*

## III. — Rapport du R. P. Provincial de Belgique [1].

### A. — Maisons et Résidences.

La Province de Belgique se composait, lors du Chapitre de 1908, des Maisons d'Anvers, de Waereghem (juniorat), de Nieuwenhove-lez-Waereghem (noviciat), du Sacré-Cœur, à Bruxelles, et de La Panne. Elle était alors sortie des premières difficultés de la fondation et centralisait son activité tout spécialement sur l'œuvre de la Basilique du Vœu national, à Bruxelles.

Aujourd'hui, la Province se compose de Waereghem (juniorat), de Nieuwenhove (noviciat), de La Panne, de Jambes-lez-Namur et d'Anderlecht-lez-Bruxelles. — ces trois dernières, maisons de missionnaires.

Deux maisons ont donc été fermées, celle d'Anvers et celle du Sacré-Cœur, à Bruxelles, et deux ont été fondées, celle de Namur et celle d'Anderlecht.

### B. — Anvers et Namur.

La maison d'Anvers offrait le double désavantage de ne pas être, pour le personnel d'alors, un centre de travaux apostoliques et d'être, au contraire, pour la Province, une lourde charge financière. Quand, à la suite d'événements divers, l'occasion se présenta de la transférer à Namur, on saisit de suite cette occasion, et la liquidation des immeubles d'Anvers put se faire avec un léger profit.

(1) Présenté au Chapitre général de 1920.

La nouvelle fondation de Namur — sise d'abord Avenue de Salzines et transférée, quinze jours seulement avant la guerre, au Quai de Meuse — fut, pendant les pénibles années de l'occupation, réduite à un personnel très restreint qui, gardant le poste pendant que les autres étaient au front, s'adonna à la prédication, dans la mesure où la chose fut possible.

La maison ayant été éventrée par un obus et le propriétaire ayant été tué à la guerre, il parut préférable, à l'armistice, de ne pas renouveler le bail, de chercher plus grand et d'acheter. Ce qui fut fait. Et, aujourd'hui, les huit Pères et les trois Frères occupent — au 123, Avenue des Acacias, Jambes-lez-Namur — un bel immeuble, entouré de vastes jardins. Nos missionnaires en partent pour se livrer aux labeurs de l'apostolat, dans le Diocèse de Namur, dans les diocèses limitrophes et jusqu'en France. L'ardeur de nos Pères est bénie de Dieu, la sympathie et l'estime du clergé leur sont acquises, et cette phalange d'apôtres rivalise facilement avec les établissements similaires de toute la Belgique.

### C. — **Basilique nationale, Bruxelles**

La maison du Sacré-Cœur, de Bruxelles, était la plus importante de la Province. L'œuvre de la Basilique nationale, confiée à nos Pères, ne cessa jamais, depuis 1908 et toujours sous la direction du R. P. Cyprien Delouche, de se développer. Les difficultés ne manquaient pas. Elles n'empêchèrent pas l'œuvre spirituelle de progresser — dans de telles proportions que Rome érigea en Archiconfrérie notre Confrérie du Sacré-Cœur. Cette Archiconfrérie — très étudiée, bien articulée et richement dotée de faveurs spirituelles — prit nettement le pas sur toutes les nombreuses associations en l'honneur du Sacré-Cœur répandues en Belgique.

Et l'œuvre matérielle — dont nos Pères durent s'occuper, peut-être trop, bien qu'elle ne leur fût pas directement confiée — progressa pareillement. Les fondations

du chœur furent faites, et on envisageait, en 1914, la construction de la crypte, quand la guerre éclata.

Les conséquences de cette guerre pesèrent lourdement sur l'œuvre, — pendant les trois premières années surtout. De 1917 à 1918, on put réaliser, principalement dans la périphérie de Bruxelles, de magnifiques progrès ; et, à l'armistice, toutes les mesures étaient prises pour intensifier le mouvement, à la faveur de la liberté reconquise et de la reconnaissance qui amenait les âmes aux pieds de Notre-Seigneur.

Soudain, la nouvelle nous parvint, de la part de l'Administration générale, que nous étions déchargés de l'œuvre. Son Eminence le Cardinal Mercier s'était adressée directement au Conseil général, demandant le retrait de nos Pères, pour les remplacer par des prêtres séculiers, — et à cette demande il avait été fait droit !

C'était pour nous l'effondrement. Les négociations — qui se poursuivirent, pendant trois mois encore, entre l'Archevêché de Malines et la Province de Belgique — n'eurent d'autres résultats que de dégager la question de tous les faux prétextes et de la circonscrire à une nécessité d'ordre politique. Le 30 juin 1919, — au lendemain de la fête grandiose de la reconnaissance de la Belgique au Sacré-Cœur pour la victoire, fête qui réunit sur le plateau de Kœkelberg plus de 250.000 pèlerins — nous cessions nos fonctions de Chapelains de la Basilique nationale du Sacré-Cœur, œuvre qui, passant en d'autres mains, modifiait elle-même son but et sa fin.

En nous invitant à quitter le plateau de Kœkelberg, Son Eminence le Cardinal de Malines nous offrait un autre poste dans son diocèse, — une paroisse nouvelle à constituer dans un des futurs quartiers de Bruxelles. Dans l'intervalle, il nous fallait un pied-à-terre. Nous le trouvâmes à Anderlecht — au 71, rue Saint-Guidon, qui fut acheté. Les Pères, qui composent cette nouvelle résidence, s'adonnent aux travaux de la prédication des missions et retraites.

## D. — Juniorat de Waereghem.

Le rapport, présenté au Chapitre de 1908, s'étendait longuement sur les constructions nouvelles projetées à Waereghem pour faire de cette maison un juniorat modèle. En 1914, tout était fini ; et, le 17 juillet, Monseigneur le Très Rév. Père Général inaugurait, dans la grande allée du jardin, la statue de Mgr de Mazenod, — cérémonie qui marquait l'achèvement des travaux.

Au mois de septembre suivant, la rentrée ne s'effectuait pas : les troupes allemandes remplissaient le vaste et beau couvent et, pendant quatre ans, elles allaient l'occuper. En 1917, au mois d'août, nous en fûmes même complètement chassés : le juniorat devenait un lazaret et une caserne.

A la fin de la seconde phase de l'offensive des Flandres, en octobre 1918, la petite ville de Waereghem fut le théâtre d'une vive action militaire. Prise enfin par les Français, elle resta huit jours sous le canon allemand — qui la détruisit à moitié. Le juniorat fut particulièrement éprouvé : murs béants et toits effondrés, on l'eût cru irréparable, et il offrait un spectacle d'horreur, pour ceux surtout qui avaient pu admirer ce bel établissement en 1914.

La première minute de découragement passée, on se mit à l'œuvre, dès le mois de novembre 1918. Et, le 1er octobre 1919, le juniorat — corps professoral nouveau et nouveaux élèves — rouvrait ses cours.

On a, depuis, continué les réparations. Elles ne sont pas encore terminées, — et le mobilier et le linge surtout font défaut. Malgré cela, la nouvelle année scolaire s'ouvre avec 52 élèves !

Une œuvre immense a été opérée là en bien peu de temps, au milieu de grandes difficultés et sans que nous ayons encore obtenu un sou d'indemnités. Celles-ci, pour compenser nos pertes et nous permettre de revenir à notre situation d'avant-guerre, devraient dépasser 350.000 fr. Pouvons-nous garder l'espoir que justice nous sera rendue, au moins partiellement ?

### E. — Nieuwenhove-lez-Wàereghem.

En 1913, nous avions acquis — à Zulte, petit village situé à sept kilomètres du juniorat — un vieux château avec son parc, ses *drèves* (ou allées) et ses étangs, afin d'y transférer notre noviciat, le jour où l'Évêché de Bruges élèverait au rang d'église paroissiale notre église Sainte-Marguerite de Nieuwenhove-lez-Waereghem. Les pourparlers, à cet effet, étaient en cours, — la guerre les suspendit. Sitôt après l'armistice, Mgr de Bruges nous fit savoir qu'il était obligé de remettre à plus tard l'érection de la paroisse. Cela nous laissait, pour longtemps, tranquilles possesseurs de notre noviciat et, dès lors, Zulte nous devenait inutile. La vente en fut décidée.

C'est que le cœur nous manquait, aussi bien que les ressources, pour entreprendre, là encore, la restauration des ruines. Ce beau domaine, entouré d'eau de tous côtés et appuyé en outre sur la Lys, avait été, en octobre 1918, le centre principal de la résistance allemande sur le fleuve. La grosse artillerie française d'abord, puis celle des Allemands en retraite avaient consciencieusement pilonné parc, jardin et château. C'eût été folie de notre part de vouloir, sans nécessité d'œuvres, nous atteler à cette restauration, — des mains plus robustes que les nôtres pouvaient seules l'entreprendre. Nous liquidâmes donc la situation, en éteignant les hypothèques qui grevaient la propriété et en nous réservant une partie des indemnités.

Nieuwenhove-lez-Waereghem reste donc notre noviciat. Depuis la guerre, le recrutement des scolastiques laisse beaucoup à désirer. Cela provient surtout de la suppression, pendant cinq ans, de notre juniorat. Mais cette petite crise ne durera pas, et, l'an prochain, nous comptons bien avoir une bonne escouade de novices scolastiques. Nos novices convers, au nombre de six, nous consolent en attendant. L'église publique de Sainte-Marguerite continue à être un centre d'esprit chrétien, et la partie de la paroisse de Waereghem, qui se groupe autour d'elle, est

réputée la plus heureuse, — profitant du dévouement de nos Pères. Les réparations des dégâts causés par la bataille ne sont pas achevées ; mais elles sont, cependant, suffisamment poussées pour permettre la vie de communauté et le service religieux. Pour parer à la vie chère, une basse-cour a été aménagée, depuis l'armistice, et elle nous rend de précieux services.

### F. — **La Panne et... Conclusion.**

Nos revues — le *Maria Galm* et le *Messager de Marie Immaculée* — ont publié une série d'articles, signés Bommenel, sur notre maison de La Panne pendant la guerre. Seule de toutes celles de la Province, cette maison ne fut pas dans la zone occupée ; mais, située dans la zone d'opérations des Alliés, elle fut le centre de l'aumônerie belge, et notre chapelle offrait à la famille royale, qui en profita largement, tous les secours religieux, tandis que, pour toute l'armée belge, elle fut un sanctuaire aimé, d'où rayonnait une action religieuse puissante. Après l'armistice, elle reprit son allure habituelle : service religieux des baigneurs, pendant la saison, et prédications en Belgique et dans le nord de la France, pendant le reste de l'année (1)...

L'épreuve retrempe, — et nous avons passé par la grande tribulation : plus que toutes les Provinces de la Congrégation, celle de Belgique a souffert de la guerre, — elle n'était que ruines, au lendemain de l'armistice. Et la voilà relevée, et pourvue de tous ses moyens d'activité et de recrutement. Et elle s'est nettement orientée vers le travail apostolique ! Peu nombreuse encore, elle peut cependant, avec les éléments indigènes, faire face à ses œuvres, au point que l'équipe des Pères français de la

(1) Nous venons de nommer nos deux revues, — équivalents des *Petites Annales* — le *Maria Galm*, édition flamande, et le *Messager de Marie Immaculée*, édition française. Ils furent, le premier repris et le second fondé, en janvier 1920. Le *Maria Galm* a 1.000 abonnés et le *Messager* en a 1.500, — ce qui est plutôt un succès ! (Voir *Missions*, n° 211, page 201.)

fondation peut, petit à petit, faire retour aux Provinces d'origine.

L'esprit religieux est bon, et la régularité est à l'ordre du jour dans nos maisons, ainsi que la charité, l'entrain et le goût du travail. Ce furent les conditions du relèvement ; elles resteront celles du développement. L'union fait la force, dit la devise nationale : que cette union, existant actuellement entre les deux éléments wallon et flamand, se maintienne, que la vie intérieure s'accentue encore et que les ressources nous permettent de ne pas restreindre notre recrutement, et la Province belge sera, s'il plaît à Dieu, à même de fournir à la Congrégation de bons éléments d'apostolat en Pères et en Frères convers. Nous ne sommes pas riches, certes ; nous n'avons, cependant, pas hésité à commencer notre relèvement par la restauration de notre juniorat et à intensifier notre recrutement, malgré les charges écrasantes qui en résultent pour nous, afin de hâter le jour où notre Province pourra répondre aux appels — qui lui sont déjà adressés de toutes parts. Pour cela, nous comptons sur la Providence, sans doute, mais aussi sur le concours bienveillant du centre de la Famille et des Missions intéressées.

Antonin GUINET, *O. M. I.*,
*Provincial de Belgique.*

## IV. — Rapport du R. P. Provincial du Manitoba.

### A. — 1908 à 1920.

Avant d'en venir à l'exposé de nos diverses œuvres, je voudrais d'abord noter quelques événements importants qui, depuis le dernier Chapitre, sont venus modifier considérablement la physionomie de notre Province.

1° Erection du Vicariat du Keewatin. — Cet acte administratif nous enleva deux résidences avec leur personnel,

— résidences de Cross-Lake et de Norway-House, desservies par les RR. PP. Etienne BONNALD, Pierre LECOQ, Julien THOMAS et le Frère Adolphe GAUTHIER. Ces deux Missions, de fondation récente, étaient exclusivement pour les sauvages ; malgré la perspective qu'elles nous seraient bientôt enlevées, l'Administration provinciale n'y épargna point ses peines ni ses deniers, sachant qu'elles deviendraient l'apanage d'un évêque Oblat.

2° Visite du R. P. Servule DOZOIS, Assistant général. — La présence d'un Visiteur extraordinaire, venant du siège central de la Famille, est toujours appréciable et appréciée. C'est un puissant moyen d'affermir la discipline et d'apporter à tous les membres l'esprit du Père de famille. En plus, la visite du R. P. DOZOIS a eu pour résultat une modification notable dans le temporel de nos œuvres.

Jusqu'à cette date toutes les propriétés servant à des fins paroissiales — telles que terrains, églises et dépendances — étaient en notre nom au civil et étaient considérées en fait comme notre propriété. Pour prévenir toute complication future, et pour profiter des bonnes dispositions de Mgr LANGEVIN à notre égard et de sa connaissance intime de notre situation, nous avons voulu mettre fin à ce mode d'administration mixte et nous ranger sans réserve sous le régime paroissial. Le R. P. Visiteur est entré pleinement dans nos vues, et a mis à notre disposition tout son savoir financier et toute sa capacité d'analyse des situations difficiles. Il s'agissait donc d'établir, selon l'équité et pour chaque cas en particulier, quelle était la part des Oblats et quelle était la part du peuple dans les œuvres dont nous avions la charge, en vue d'arriver à une séparation de biens. Cette tâche ardue fut accomplie par le R. P. Visiteur, avec le concours efficace du Provincial d'alors — le R. P. Prisque MAGNAN. Je tiens à noter que, dans quelques cas, nous avons retenu la possession du presbytère, — ce qui, en donnant une grande sécurité et permanence à nos établissements, nous laisse aussi une grande latitude quant au personnel à placer dans ces maisons.

En 1918 nous attendions encore la faveur d'un Visiteur extraordinaire. Malheureusement, la maladie de Monseigneur notre Révme Père Supérieur général vint empêcher le R. P. Dozois d'accomplir cette visite tant désirée et qui nous aurait certainement donné un élan considérable.

3° Erection des Sièges de Regina et de Winnipeg. — Notre pays de l'Ouest se développant avec une très grande rapidité, deux nouveaux archevêchés furent érigés dans notre Province : ce fut d'abord celui de Regina et ensuite celui de Winnipeg. L'érection de Regina nécessita pour nous, sinon la cession de nos établissements, au moins des sacrifices pécuniaires assez considérables. Dans le diocèse de Winnipeg, le Saint-Siège demanda à notre Administration générale la cession de notre paroisse de Sainte-Marie, un de nos établissements les plus importants. Peu de temps après, Mgr de Winnipeg, désirant établir près de lui le curé de langue française destiné à faire partie de son conseil, nous demanda la paroisse de Saint-Charles, qui nous était confiée par le Saint-Siège à perpétuité, nous promettant en retour d'obtenir pour nous un Indult semblable pour notre paroisse du Sacré-Cœur à Winnipeg. On comprendra facilement aussi que la multiplication des diocèses entraîne un surcroît de travail et de soucis pour l'Administration de notre Province.

4° Nos morts. — Ce qui fut encore pour nous, je crois, le plus dur sacrifice, fut la perte d'un très grand nombre des nôtres que le Maître de la Vigne appela — quelques-uns bien prématurément, hélas ! — à leur récompense.

La Congrégation tout entière ressentit douloureusement la perte de Sa Grandeur Mgr Adélard LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface. Avec lui disparaissait une très grande et très noble figure d'Oblat. Fier d'appartenir à notre humble Famille religieuse, il fut pour nous un Père très aimant et qui nous entourait de sa chaude protection.

Peu après, nous perdions le bon Père Charles CAHILL, au moment où il venait de recevoir sa nomination comme Provincial pour un troisième terme. On comprendra faci-

lement que notre Province se ressente encore bien douloureusement du contre-coup de telles pertes.

L'épidémie d'influenza, la guerre et l'âge vinrent aussi faucher largement dans nos rangs. Ce furent, tour à tour, le P. Joseph HUGONARD, fondateur et soutien jusqu'à sa mort de l'école de Qu'Appelle, la plus grande et la plus prospère des écoles sauvages du Canada ; le P. Adélard CHAUMONT, la grande ressource de notre Province pour les œuvres les plus difficiles et les plus importantes ; le P. Joseph CAMPER, notre grand apôtre des sauvages : les Pères Jules DECORBY, Pierre SAINT-GERMAIN, Joachim ALLARD, Charles MCCARTHY, Jean DORAIS. Plus récemment, et fauchés à la fleur de l'âge, — au moment où ils nous rendaient les plus précieux services — les Pères Augustin SUFFA, supérieur de Regina, Alphonse DUGAS, principal de l'école de Qu'Appelle, Xyste PORTELANCE, fondateur et premier curé du Sacré-Cœur de Winnipeg, et, enfin, le P. Ernest CROISIER, prédicateur de talent, nous furent ravis.

On ne s'étonnera pas, après cet exposé, que nos Pères soient en trop petit nombre, même pour les œuvres actuelles, — sans parler de celles qu'il serait urgent de développer. A tous nos chers disparus nous envoyons l'hommage de nos prières et d'un impérissable souvenir.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de remercier notre sœur aînée, la Province du Canada, que nous devons plutôt appeler notre mère, des Pères nombreux et dévoués qu'elle nous a envoyés dans nos besoins les plus pressants. Je crois, du reste, qu'elle a fait l'expérience que la charité n'appauvrit pas et que Dieu rend au centuple ce qu'on donne en son nom.

### B. — Œuvres en général.

Des 81 Pères et 23 Frères qui composent actuellement notre Province, 23 Pères sont occupés aux missions sauvages, aidés de 18 Frères, — 18 Pères et 2 Frères convers seulement s'occupent de nos missions et paroisses françaises ou franco-anglaises, — 17 Pères et 1 Frère convers

travaillent au milieu de nos populations allemandes, — 5 Pères polonais et 1 Frère convers évangélisent leurs compatriotes, — 4 Pères exercent le ministère de la prédication, — 4 travaillent à des publications diverses, — et les autres sont employés dans notre œuvre du juniorat, s'ils n'en sont empêchés par la vieillesse ou les infirmités.

Un mot sur chacune de ces œuvres, — dans l'ordre que je viens d'indiquer : il m'a semblé, en effet, qu'on se rendrait mieux compte de la physionomie de notre Province, si l'exposé de nos œuvres était fait suivant les diverses langues dans lesquelles nos Pères exercent leur ministère et les différentes populations dont ils sont chargés. Nous examinerons donc successivement nos œuvres françaises ou franco-anglaises, allemandes, polonaises, et enfin nos missions sauvages.

1° Œuvres de langue française. — Nous n'avons, dans notre Province, que deux œuvres exclusivement françaises. Ce sont nos paroisses du Sacré-Cœur, de Winnipeg, et de Saint-Jean-Baptiste, dans la ville de Duluth (Etat du Minnesota, E.-U.). La première de ces œuvres fut fondée par notre regretté P. Portelance, qui y déploya un grand talent et y dépensa ses forces et sa vie ; nous devons celle de Duluth au dévouement de nos Pères Zacharie Lacasse et Didace Guillet.

Ces paroisses — établies dans le but de venir en aide aux populations canadiennes-françaises, dispersées dans ces milieux en grande majorité anglais — s'étendent dans toute la ville où elles sont situées. Nos Pères ont accompli là une œuvre considérable et bien consolante. Des églises, encore provisoires mais grandes et déjà très belles, réunissent, encouragent et soutiennent une population nombreuse et très exposée, dans ces milieux, à tomber dans l'indifférence religieuse. De grandes écoles catholiques, sous la direction des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, donnent une éducation chrétienne et française à plus de 300 enfants dans chacune de ces paroisses. Ce nombre va sans cesse en augmentant, et, avec la formation chrétienne des enfants, nos Pères ont eu le bonheur de voir augmenter aussi, dans des proportions bien con-

solantes, et le nombre et la ferveur de leurs fidèles. Ces paroisses comprennent chacune environ 300 familles, et nos Pères qui y travaillent ont été souvent donnés comme exemple au clergé séculier par les évêques, — lesquels ne nous ménagent pas leurs éloges.

Dans nos autres paroisses, des fidèles de langue anglaise se trouvent joints en proportion plus ou moins importante à la population française. Ce sont nos paroisses de Lebret (Saskatchewan, diocèse de Regina), Saint-Laurent (Manitoba, diocèse de Winnipeg), Kenora et Fort Frances (Ontario, diocèse de Saint-Boniface), International Falls (Minnesota, E.-U., diocèse de Duluth).

*Lebret* est la plus ancienne de nos missions à l'ouest du Manitoba. Originairement composée de métis, qui y sont encore assez nombreux, la partie la plus importante de la paroisse se compose de colons canadiens-français ou anglais et de quelques familles slaves. Elle compte environ 125 familles. De ce poste central, nos Pères missionnaires visitent régulièrement huit réserves sauvages : Cris, Sioux, Sauteux, Assiniboines. Consacrée au Sacré-Cœur, dès le commencement, cette mission est restée un centre de dévotion pour toutes les paroisses des environs. Dans ces derniers temps, les populations s'y sont rendues en pèlerinage, et nous espérons que ce mouvement ira croissant. Une chapelle dédiée au Sacré-Cœur a été érigée sur l'emplacement de la première croix plantée dans ce pays par Mgr Taché — alors le Père Taché. Située sur les bords du lac Qu'Appelle, un des plus beaux sites de l'Ouest, cette mission semble être choisie par Dieu pour y attirer tous les cœurs.

*Saint-Laurent* était autrefois une mission sauvage et sa population, encore aujourd'hui, est composée presque exclusivement de métis. Ces pauvres gens semblent avoir, par le mélange du sang, hérité surtout des défauts des deux races et exercent beaucoup le zèle et la patience de leurs curés. Le P. Camper, le P. Hervé Péran dirigèrent longtemps cette mission, et actuellement le P. Lecoq, malgré son grand âge, se dépense sans compter pour cette population, qui semble lui être d'autant plus chère qu'elle

est plus faible et plus misérable. Nos Pères dans cette mission desservent encore deux postes métis : Saint-Ambroise et Posen, — ce qui, avec l'aumônerie d'un grand couvent, ne laisse pas que de les tenir très occupés.

*Kenora, Fort Frances* et *International Falls* nous ont été confiées et nous les avons gardées : — 1° parce que composées en très grande partie de populations pauvres, travaillant aux scieries mécaniques et aux manufactures de pulpe qui sont la principale industrie de ces localités. Le ministère, parmi ces pauvres nomades, est toujours difficile et demande un zèle que l'on ne trouve, en général, que chez les religieux : — 2° une seconde considération, qui nous a portés à retenir ces paroisses, fut la proximité de réserves sauvages que nos Pères étaient appelés à évangéliser. Dans ces paroisses encore, le zèle de nos Pères a maintenu dans les pratiques religieuses ces populations : des églises et des écoles catholiques y ont été érigées ; les enfants, sous la direction des Sœurs, y reçoivent une éducation chrétienne et l'enseignement du français et de l'anglais. La paroisse d'International Falls — nouvellement acceptée par la Province, pour donner un pied-à-terre à nos Pères obligés de quitter Sainte-Marie de Winnipeg — n'a pas encore d'école catholique : mais tout nous fait espérer que, là aussi, on ne tardera pas à en ériger une pour répondre aux besoins les plus pressants. Ces paroisses comptent une centaine de familles.

2° Œuvres de langue allemande. — Nos œuvres allemandes comprennent la paroisse de Saint-Joseph à Winnipeg, les maisons de Regina et de Grayson, et enfin les districts de Prelate et de Saint-Paul, E.-U.

*Saint-Joseph* est la seule paroisse allemande de Winnipeg et même du Manitoba. Le P. Paul Hilland en a la direction, depuis un grand nombre d'années. Ce Père se trouve ainsi isolé des autres Pères allemands. Cette paroisse, qui compte environ 300 familles, est très fervente, grâce au zèle et à l'intelligence des Pères qui en ont eu la direction. La population se compose surtout de journaliers et de petits marchands. Nous avons érigé là une église-école de dimensions considérables. La paroisse s'est

trouvée, de ce fait, grevée d'une dette lourde, — tous les établissements lui appartenant, même le presbytère. Mais elle a pu, non seulement payer les intérêts, mais diminuer même le montant de ses obligations. Aucun contrat ne nous lie définitivement à cette œuvre.

*Regina.* — La paroisse de Regina, fondée par le regretté P. SUFFA, compte plus de 100 familles, la plupart très nombreuses. Population très chrétienne. Le P SUFFA eut tôt fait de gagner tous les cœurs et, peu après son arrivée, commençait la construction d'une église — qui compte aujourd'hui parmi les plus belles et les plus riches de l'Ouest canadien. Lors de l'érection du siège de Regina, l'élément anglais fut séparé de sa paroisse, qui était jusque-là la seule dans la ville ; mais, malgré cette division, la paroisse est restée prospère et, si sa dette est considérable, sa situation financière ne nous inspire aucune inquiétude. Deux écoles catholiques y instruisent plus de 900 enfants. Le presbytère nous appartient et peut facilement abriter au moins six Pères. Plusieurs de nos Pères dépendant de cette maison dirigent des paroisses autour de Regina. Le P. Auguste KIM est chargé de la paroisse de Clay Bank, le P. Pierre HABETS dirige celle de Winthorst et, enfin, le P. Bernard UEBERBERG est curé de Holdfast. Ce dernier est actuellement occupé à construire une église pouvant asseoir 600 personnes et qui coûtera $ 50.000. C'est dire que cette paroisse, à 60 milles au nord de Regina, sur les bords du lac Long, est très prospère et pourrait facilement se prêter à l'établissement de certaines de nos œuvres de recrutement. Seule, dans ce district, la paroisse de Regina nous est concédée à perpétuité.

*Grayson.* — Cette paroisse nous est aussi concédée à perpétuité et la maison, qui nous appartient, est occupée en ce moment par les RR. PP. François RAPP et Francis PLEISCHKE, desservant les paroissiens de Grayson, Mariahilf et Killaley. Nous possédons de plus, dans le voisinage immédiat de l'église, une grande construction (presbytère primitif très agrandi), occupée par les Sœurs Ursulines, qui y ont ouvert un pensionnat. Cet éta-

blissement n'est pas endetté ; mais, la population croissant rapidement, les églises, pourtant récentes, devront bientôt être remplacées par de plus vastes, — ce qui n'ira pas sans imposer un fardeau sur ces paroisses.

Les Pères Léon Gabriel et Théodore Jorissen dépendent de la maison de Grayson et desservent, le premier, la paroisse de Southey et, le second, celle de Lemberg, situées le long de la même ligne de chemin de fer passant à Grayson.

Restent encore ce que j'appellerai les districts de Prelate et de Saint-Paul, — districts non encore organisés, mais où nos Pères se trouvent groupés à des distances ordinairement peu considérables.

*Prelate.* — Ce district, situé dans les confins sud-ouest de la Saskatchewan, compte sept ou huit groupes de population, qui pourraient former autant de paroisses. Trois Pères seulement ont habituellement travaillé dans ce district, qui ne manquera pas de se développer, quoique se trouvant dans la zone sèche de la Province.

*Saint-Paul.* — Quatre de nos Pères allemands occupent des postes provisoires dans le diocèse de Saint-Paul, Minnesota, Etats-Unis. Tous ces postes sont temporaires, et ont été acceptés, soit sur la demande de Mgr de Saint-Paul, soit même à notre demande. Voici les postes occupés par nos Pères : — Rogers et Fletcher, deux postes à une trentaine de milles de Saint-Paul et à deux ou trois milles à peine l'un de l'autre, occupés, le premier, par le P. Edouard Hesse et, le second, par le P. Jean Schulte. Environ dix milles plus loin, se trouve la paroisse d'Albertville, desservie par le P. Pierre Bour. Enfin, à l'extrémité sud du diocèse, le P. Marc Kasper se trouve chargé de Wonda. Inutile de dire que ces Pères ne se trouvent pas dans une situation régulière ; des circonstances exceptionnellement difficiles ont pu nous obliger à les disperser ainsi momentanément, mais nous ferons tous nos efforts pour améliorer leur situation au point de vue religieux.

Nous avons en tout dix-sept Pères, occupés ainsi dans nos paroisses allemandes, et un seul Frère convers, le

F. Jean SCHUMACHER — qui a montré un grand dévouement partout, malgré un état de santé précaire.

3° Œuvres de langue polonaise. — Nous n'avons actuellement, dans notre Province, que cinq Pères polonais. La population polonaise du Manitoba en exigerait seule un bien plus grand nombre ; en général, nos Pères travaillent au delà de leurs forces et s'épuisent avant l'âge. Nous avons dû dernièrement abandonner la résidence d'Arborg, pour restreindre les efforts de nos Pères et les grouper davantage.

*Saint-Esprit.* — La paroisse du Saint-Esprit, de Winnipeg, est la première de nos fondations polonaises ; elle comprenait, jusqu'à ces dernières années, toute la population polonaise de Winnipeg, plus considérable autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. La Congrégation entreprit avec zèle de donner les secours religieux à ces immigrants qui venaient, en foule et réduits à la dernière misère, chercher fortune dans l'Ouest canadien. Notre Province dépensa ainsi des sommes très élevées pour ériger église, école et presbytère en rapport avec ces nombreuses populations. Toutes ces constructions et terrains leur furent cédés ensuite, en pleine propriété. On comprendra que la paroisse fut ainsi chargée d'une lourde dette ; et sa situation fut encore aggravée par la division de la paroisse, décrétée par Mgr l'Archevêque de Winnipeg. Actuellement, c'est la seule de nos paroisses qui ne puisse complètement faire face à ses obligations financières. Nous espérons, toutefois, qu'il nous sera possible d'améliorer sa situation, soit en reprenant pour nous le presbytère qui deviendrait ainsi une maison centrale pour nos Pères, soit en procurant la vente de certains terrains non nécessaires aux œuvres de la paroisse.

*Beauséjour.* — A quelques milles à l'est de Winnipeg, se trouve un district occupé par une population polonaise d'environ 1.200 familles, distribuées en paroisses ou missions ou groupes de moindre importance. Trois de nos Pères travaillent actuellement dans cette région, que Mgr de Saint-Boniface serait heureux de nous voir accepter définitivement. Nous nous sommes assuré un terrain

dans la petite ville de Beauséjour, centre de ce district, en vue d'un établissement permanent, — si ce projet rencontre l'approbation de nos Supérieurs.

Je dois enfin mentionner la paroisse de *Saint-Casimir*, dans la ville de Saint-Paul (Minnesota, E.-U.), confiée par Mgr l'Archevêque au P. André Steuer. Ce Père — envoyé temporairement dans ce poste, à la demande de Monseigneur de Saint-Paul, alors très embarrassé, pour desservir cette paroisse — s'y est acquis l'estime générale, et il sera difficile de l'en retirer.

Avant de passer à nos Missions sauvages, je voudrais mentionner le travail du P. Agapit Page. Malgré ses souffrances et ses infirmités, qui l'empêchent de marcher autrement que soutenu par des béquilles, ce Père donne les secours religieux à des populations hongroises autour de notre résidence de la Montagne-du-Tondre ; il fait ainsi un très grand bien au milieu de ces populations sans prêtre de leur langue pour les desservir.

4° Missions sauvages. — Les Missions sauvages sont, sans contredit, notre œuvre la plus importante : à elles, en très grande partie, nous devons les bénédictions de Dieu, ainsi que la sympathie et l'admiration que le très grand nombre nous témoignent.

La population indienne totale du Canada est approximativement de 110.000 âmes : les sauvages catholiques se chiffrent à environ 50.000. Nous en comptons près de 13.000 dans les limites de notre Province ; sur ce nombre 3.500 sont catholiques, un peu plus de 5.000 sont protestants, et la balance, plus de 4.000, sont infidèles. Le chiffre des sauvages catholiques de notre Province est relativement restreint ; cependant, on y voit un gain de 1200 dans les dix dernières années. C'est bien cette région de la Rivière-Rouge qui, la première, a reçu le bénéfice de la visite des Missionnaires catholiques ; mais les Cris et les Sauteux, qui l'habitaient, se sont montrés bien rebelles à la grâce. C'est pourquoi nos Missionnaires ont pratiquement secoué la poussière de leurs pieds sur cette terre ingrate et se sont dirigés vers le Nord — où ils ont été reçus comme des envoyés du ciel. Plusieurs même de nos

petites chrétientés de la première heure sont passées entièrement au protestantisme. Pendant ce temps, les sectes protestantes ont pris un peu le devant sur nous ; mais, dans ces dernières années, elles ne font plus de nouvelles conquêtes et perdent même du terrain. Nous leur arrachons bon nombre d'adeptes tous les ans, et les païens ne vont plus vers eux. Le moment semble venu de donner un nouvel élan à nos Missions sauvages, et c'est de tout cœur que nous nous y mettons.

Notre œuvre principale parmi les Indiens, ce sont les écoles-pensionnats, institutions soutenues en partie par le Gouvernement fédéral du Canada et en partie par nous. Certaines de nos écoles — quatre sur huit que nous avons actuellement — nous appartiennent ; les autres appartiennent au Gouvernement. Ces écoles abritent, à l'heure présente, environ 600 enfants. Nous avons partout, dans ces écoles, des communautés de Sœurs qui s'occupent de l'enseignement, de la tenue de la maison et de la discipline des filles, tandis que le Père principal a en mains l'administration générale de l'Œuvre et qu'un autre Père ou Frère s'occupe particulièrement de la surveillance des garçons. La position de nos Pères dans ces écoles est certainement difficile. On peut deviner que les soins matériels y occupent une grande place ; et la variété du personnel de ces établissements demande beaucoup de prudence, de savoir-faire et d'esprit surnaturel. Dieu toutefois semble bénir les efforts de nos Pères, et il n'y a pas de doute que ces écoles ont accompli un grand bien. Elles étaient, au milieu de certaines tribus, le seul moyen de conversion. Les enfants, une fois placés dans ces écoles, nous sont assurés. A très peu d'exceptions près, ils demandent le baptême avec instance et même avec larmes, dès qu'ils ont une connaissance sommaire de notre sainte Religion. Ces enfants prient beaucoup pour la conversion de leurs parents, et bon nombre d'hérétiques et d'infidèles doivent leur conversion à l'apostolat de ces enfants. Somme toute, ces établissements font un grand bien et le Gouvernement du Canada en a plusieurs fois exprimé sa satisfaction.

Les huit écoles situées dans notre Province sont celles de Lebret (anciennement Qu'Appelle), Kenora, Fort Frances, Fort Alexandre, Camperville, Sandy Bay, Lestock (Montagne du Tondre), enfin Marieval (Lac Croche).

*Berens River.* — Outre ces œuvres scolaires, nous avons la Mission de Berens River, située sur la côte est du lac Winnipeg, et centre d'un bon nombre de réserves païennes. C'était autrefois une petite chrétienté de 60 âmes, visitée de temps en temps par nos Pères du Fort Alexandre, qui y avaient érigé une petite chapelle. Le P. Siméon Perreault en fut le premier missionnaire résidant. En 1912, il y construisit une église fort convenable : et, bientôt après, le P. Philippe Valès y ouvrait la première école catholique.

*Bloodvein River.* — Animée par cet exemple, une des réserves avoisinantes voulut aussi avoir son école catholique ; ce fut le zélé Fr. Frédéric Leach qui fut le premier maître d'école à Berens River comme il l'est encore à Bloodvein River. Ce cher Frère a montré dans ces œuvres un dévouement et un savoir-faire au-dessus de tout éloge.

Nous fondons sur cette Mission de grandes espérances. Le mouvement des conversions semble s'étendre partout dans les réserves environnantes. Dans leurs voyages, l'hiver dernier, les PP. Valès et Joseph de Grandpré ont eu la consolation de faire plus de vingt baptêmes d'adultes et au moins autant d'enfants de parents païens ou protestants. Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface ne nous ménage pas dans cette œuvre ses encouragements. Mais c'est toujours la même plainte que nous devons faire entendre : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* » Il nous faudrait, en ce moment, trois ou quatre Pères, qui pourraient se consacrer à cette œuvre des Missions sauvages, — œuvre qui a, sans doute, ainsi que nous le disions plus haut, attiré les bénédictions de Dieu sur notre Congrégation et fait notre gloire dans l'Ouest canadien.

Le Gouvernement du Canada prépare, en ce moment, une loi pour l'émancipation des sauvages. Ceci pourra

peut-être, sous peu, empêcher la marche de nos écoles, mais ne saurait empêcher l'évangélisation des sauvages ; et j'espère que nous trouverons encore assez de cœurs vaillants et généreux pour continuer et même donner un nouvel essor à cet humble mais bien méritoire apostolat. C'est encore cet apostolat qui occupe le plus grand nombre de nos Pères dans notre Province : 23 Pères et 14 Frères se livrent exclusivement à ce ministère.

### C. — Quelques Œuvres spéciales.

Outre ces œuvres générales, je dois mentionner d'autres œuvres qui ne sont pas de moindre intérêt, quoique dans un cadre plus restreint : — 1° Juniorat, 2° Missions et retraites, 3° Œuvre de presse, 4° Personnel et son esprit religieux.

1° Notre Juniorat. — On comprendra que cette œuvre nous soit tout particulièrement chère et que nous la considérions comme une de nos plus importantes ; c'est d'elle que dépend surtout notre avenir. Fondée en 1905 par le R. P. J.-P. Magnan, premier Provincial du Manitoba, cette œuvre passa d'abord par bien des épreuves. Le feu détruisait, en 1910, les locaux de l'ancienne école industrielle de Saint-Boniface, qui lui avait servi de premier abri. Mais la divine Providence nous fournit, un peu plus tard, l'occasion de nous rendre propriétaires de l'académie des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, à Saint-Boniface ; et c'est dans cette maison, spacieuse et à proximité du Collège de Saint-Boniface, que notre Juniorat est resté jusqu'ici. Les Pères Adélard Chaumont, Zacharie Lacasse et Jean Van Gistern dirigèrent tour à tour ses débuts et lui firent franchir les premières épreuves. En 1910, l'Administration provinciale confia cette œuvre au Père Josaphat Magnan, encore jeune, mais qui semblait pouvoir s'identifier avec l'œuvre et la faire prospérer. Cet espoir ne fut pas trompé ; et, sous son habile direction, le Juniorat nous a donné des consolations de plus en plus grandes et justifie en ce moment tous nos espoirs. Je me reprocherais de ne pas rendre hommage aussi au dévouement du P. Joseph

Caron, qui a toujours été le bras droit et un peu le factotum de son Supérieur.

Les junioristes suivent les cours du Collège de Saint-Boniface ; nous ne pouvons pas encore disposer d'un personnel suffisant pour enseigner le cours complet dans les deux langues française et anglaise ; toutefois, les classes élémentaires étant enseignées au juniorat, nos enfants reçoivent ainsi dès leur entrée l'esprit du juniorat, et, après cette première formation, sont plus aptes à résister à l'influence toujours un peu défavorable d'un collège. Puisse le bon Dieu continuer à bénir cette œuvre ! Ces dernières années, le nombre de nos junioristes s'est maintenu à soixante ; et tous les ans nous avons le bonheur d'en voir quatre ou cinq entrer au noviciat et au scolasticat.

2° Missions et Retraites. — Notre Province s'est toujours efforcée, malgré sa pénurie de personnel, de maintenir chez nous l'œuvre des Missions paroissiales et Retraites de communautés. Trois ou quatre de nos Pères ont toujours été à peu près exclusivement employés à ce travail, qui est le but premier et caractéristique de notre Congrégation. En ce moment, les Pères William Patton et George Nolan se livrent au ministère de la prédication en anglais, pendant que les Pères Zacharie Lacasse, Joseph Emard et Joseph Poulet prêchent en français — et même en anglais, dans les milieux où ces deux langues sont nécessaires. Nos Pères du juniorat se font aussi un bonheur, quand leurs travaux leur laissent quelque loisir, de prêcher des retraites dans les communautés. Je puis dire que, jusqu'ici, ce sont nos Pères qui ont donné dans le pays le plus grand nombre de ces travaux, — et ils sont partout très appréciés.

3° Œuvre de presse. — A l'apostolat de la parole nous joignons l'apostolat de la presse. La Province du Manitoba a cru faire œuvre d'apostolat, en effet, en entreprenant la publication de journaux catholiques. C'est une œuvre de grande actualité dans notre pays. Il faut le journal catholique pour faire contrepoids aux mauvais journaux. Il faut le journal catholique pour éclairer et

unir nos fidèles nouveaux venus de toute nation et qui, sans cela, se laisseraient enrégimenter facilement par les zélotes protestants. C'est ce journal qui porte la parole de Dieu à bien des familles, lesquelles, dans nos immenses plaines, ne voient le prêtre que rarement. Aussi nos Pères se sont-ils mis à cette œuvre importante avec zèle, et la Province l'a aidée même de généreuses contributions financières. Depuis, Mgr le T. R. P. Général nous ayant enjoint de limiter notre coopération à fournir à cette œuvre le personnel de direction, nous avons suivi ses instructions à la lettre. Cette œuvre de presse est organisée en Compagnie incorporée civilement sous le nom de « West Canada Publishing C^o ». Elle publie, en ce moment, cinq journaux hebdomadaires, — deux en français, un en anglais, un en allemand, et un autre en polonais. Le journal ruthène, dont nous avons commencé la publication, a été remis à l'évêque ruthène, Mgr Budka. C'est des presses de la C^ie que sortent aussi les *Cloches de Saint-Boniface* et l'*Ami du Foyer*. Cette dernière revue a été fondée par le P. Aloïs Gladu et compte aujourd'hui plus de dix mille abonnés. Sans exagération, on peut dire que *L'Ami du Foyer* n'est surpassé par aucune autre publicatoin de ce genre au Canada. Pendant les premières années, le P. Lacasse y apporta une collaboration fidèle et ses *Légendes du Peuple canadien à l'ombre de la Croix* eurent un très grand succès. C'était bien l'auteur populaire des *Mines* d'autrefois. — « Mines » qu'il continue d'exploiter encore aujourd'hui. Le P. Gladu est un vétéran de la presse. Il y a 50 ans, il occupait le fauteuil éditorial du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, comme il aime à le dire lui-même avec une douce bonhomie. *L'Ami du Foyer* se publie dans l'intérêt de notre juniorat et lui apporte un secours précieux.

C'est ainsi que nos Pères, en dirigeant cette grande Œuvre, rendent un service immense à l'Ouest canadien. Un seul Père, le P. Omer Plourde, donne à peu près tout son temps à cette œuvre, dont il est le gérant et directeur général. Ses talents de financier ont permis à l'Œuvre de subsister dans des circonstances critiques ; son grand tact

et la grande élévation de son caractère lui ont permis de conduire un personnel de races et langues variées, de satisfaire les administrations diocésaines multiples, où les frictions et les divergences ne sont pas toujours faciles à éviter.

Le P. Adrien Morice, écrivain infatigable, consacre tout son temps à des travaux littéraires et a livré au public plusieurs ouvrages d'une grande actualité et d'une haute valeur historique.

1° Personnel et son esprit religieux. — Le personnel de notre Province — nous l'avons déjà dit — se compose de 81 Pères et 22 Frères convers. Notre Province a aussi envoyé au scolasticat 23 scolastiques. Cinq de nos junioristes font leur noviciat à Lachine.

Nous avons aussi, parmi nous, plusieurs vétérans du sacerdoce et de la vie religieuse, qui sont pour nous la Règle vivante. C'est d'abord le vénérable P. Damase Dandurand, premier Oblat canadien, maintenant âgé de 102 ans, le plus vieux prêtre du monde. Dieu lui a laissé le plein usage de toutes ses facultés intellectuelles et, si ses jambes étaient plus fortes, il n'aurait aucune des infirmités, compagnes ordinaires de la vieillesse. Mentionnons aussi le P. Gladu, le P. Lacasse, le P. J.-U. Poitras, le P. Georges Marion, le P. Moïse Blais, — arrivés déjà à leur cinquantenaire de vie sacerdotale et religieuse. Puisse Dieu nous les conserver longtemps !

D'après l'exposé de nos œuvres, on comprendra que — nos Pères vivant quelquefois seuls, très souvent rien qu'à deux — on ne puisse pas suivre un règlement complet, tel que dans les communautés nombreuses. Il se produit même sous ce rapport des négligences qu'il est facile d'expliquer ; mais les difficultés même de leurs œuvres, le travail continu auquel ils se livrent, leurs souffrances, sont pour nos Pères un préservatif, et ceux qui viennent de Provinces mieux organisées se sont toujours trouvés surpris et édifiés par l'esprit de sacrifice, d'obéissance, de piété de nos Pères.

Nos retraites annuelles se font très fidèlement et avec une ferveur remarquable. Nos Pères sont très attachés

à la Congrégation; et chaque maison et résidence entre dans une louable émulation pour aider financièrement, et dans toute la mesure du possible, l'Administration provinciale. Les joies et les peines de la Congrégation, ils les ressentent, et cela bien vivement. Séparés les uns des autres, ils sont affamés des nouvelles des autres Missions et de la Congrégation en général. Une charité profonde, charité qui n'est point atteinte par les petites frictions de surface, nous unit tous; et dans notre Province règne un esprit de corps remarquable.

Je puis dire avec joie que les nôtres sont tous de bons prêtres, de bons religieux et de dignes enfants de la Congrégation notre Mère.

Jean-Baptiste Beys, *O. M. I.*,
*Provincial du Manitoba.*

## V. — Vicariat des Missions du Mackenzie, Can.

### A. — Visite canonique (1915).

Depuis le dernier Chapitre, le Vicariat du Mackenzie a eu l'honneur et le bienfait d'une visite par un des membres de l'Administration générale. Nous l'avons appréciée, d'autant plus que nous en étions privés depuis vingt ans, — nous nous sentions si peu de chose dans la Congrégation que l'objection se dressait d'elle-même, et nous la redoutions : le Vicariat valait-il la peine qu'on affrontât les dépenses et les fatigues d'une nouvelle visite ?

Au nom de tous mes missionnaires, merci à l'Administration générale, qui voulut bien se rendre à nos instances! Merci au R. P. Belle, dont le zèle, croissant avec les obstacles, l'a conduit dans la plus humble de nos missions — pour nous voir, nous entendre et nous réconforter dans notre solitude !

Et nous soupirons après le jour où un Chapitre général

trouvera un moyen pratique d'assurer, suivant les prescriptions de nos saintes Règles, la visite à intervalles déterminés, non seulement des Provinces, mais encore des Vicariats — même les plus éloignés.

### B. — Personnel et Régularité.

D'après le *Personnel* de 1911, le Vicariat comptait alors 22 Pères ; aujourd'hui, il nous en reste 19. Nous avions 21 Frères convers ; ils sont réduits à 20 — dont un mourant en France, et plusieurs complètement épuisés par le surcroît de travail que leur impose le souci d'assurer la vie de nos œuvres dans un pays où la main-d'œuvre est à peu près introuvable.

A l'époque du dernier Chapitre, un seul de nos missionnaires restait sans compagnon. Actuellement, nous en avons quatre qui ont à faire 300 à 400 kilomètres pour se procurer le bienfait d'une rare confession. Ils n'ont même plus ou pas encore de Frère pour les aider aux travaux matériels et leur assurer, pendant nos longs mois d'hiver, le minimum de vie de famille que nous devons leur procurer.

Tous les Pères du Vicariat — à part notre Procureur, venu d'Ottawa, il y a trente ans — nous ont été fournis par les Provinces de France. Des Frères convers, 6 (dont 4 novices) viennent du Canada, 2 d'Allemagne, 1 d'Irlande et 1 de Belgique ; les autres nous ont été envoyés par la France.

Depuis 1908, la mort nous a enlevé quatre Pères — dont deux furent massacrés par les Esquimaux, en 1913 — et un Frère convers. Un Père, pour raison de santé, est rentré dans la Province du Canada. Enfin, quelques Frères convers nous ont quittés pour diverses raisons.

Pères et Frères font leur devoir généreusement. Ils sont la consolation et la joie du Vicaire apostolique, qui se plaît à rendre témoignage à leur charité à son égard, à leur esprit d'obéissance et d'abnégation. Leur désir est évidemment de se montrer, suivant leurs forces et les circonstances, dignes de leurs devanciers.

Le R. P. Visiteur nous a assuré que la vie régulière était aussi bien observée chez nous que dans les meilleures Provinces. J'aurais mauvaise grâce à le contredire. En tout cas, nous avons confiance que les circonstances — particulièrement difficiles — où nous vivons, plaideront en notre faveur auprès du Juge suprême.

### C. — Résidences et Œuvres.

Nous avons onze maisons ou résidences à poste fixe. La mission Sainte-Marie, jusqu'ici desservie par le Vicariat au nom de l'Athabaska, a été, par suite du manque de personnel, rendue à Mgr Grouard — qui n'est guère plus riche que nous, mais à qui en revient la responsabilité. Faute de missionnaires, nous avons dû aussi nous contenter d'une visite ou deux par an à la mission Saint-Raphaël, du Fort-Nelson, qui, elle aussi, de droit appartient au Vicaire apostolique d'Athabaska.

Le Vicariat possède deux écoles-pensionnats, avec 180 orphelins. Les bâtisses ont été complétées ; et celle de Saint-Joseph de Résolution, en particulier, avec ses 144 pieds de façade sur le lac des Esclaves, peut rivaliser avec plus d'une institution du même genre en pays civilisés. De fait, tous les visiteurs en sont dans l'admiration ; et les rapports du Gouvernement l'ont plusieurs fois citée à l'ordre du jour.

Deux hôpitaux ont été construits sur des points stratégiques : l'un à Saint-Isidore du Fort Smith, mission située au pied de pouvoirs d'eau au moins aussi considérables que ceux du Niagara, et l'autre à la mission du Sacré-Cœur du Fort Simpson, au confluent de la Liard et du Mackenzie, en plein centre du district. Ce dernier poste était autrefois, en même temps que le quartier général des gros bourgeois de la Cie de la Baie d'Hudson, le siège de l'évêque protestant. Les épreuves ont abondé dans les commencements. Mais ce n'est pas en vain que la mission est sous le vocable du Sacré-Cœur... Devant nos progrès, le *bishop* a plié bagage et transporté ses pénates au Fort Chipeweyan, sur le lac Athabaska. Ces deux

hôpitaux sont pourvus de salles et d'instruments d'opération et de chambres bien meublées, — le tout aux frais du Gouvernement. Nous y avons habituellement, sous les soins de nos bonnes Sœurs Grises, de 15 à 20 patients. — A chaque hôpital a été adjointe une petite école pour externes.

Enfin, depuis le Chapitre de 1908, nous avons entrepris l'évangélisation des quelques Esquimaux — environ 2.000 — qui errent aux bords et à l'est du grand lac d'Ours.

Le R. P. Jean Rouvière fut le premier à entrer en contact avec eux. C'était en 1911, le 15 août, — donc sous les auspices de notre bonne Mère du ciel. Le R. P. Guillaume Leroux se joignit au P. Rouvière, l'année suivante. L'un et l'autre se mirent activement, sans maître ni grammaire, à l'étude de la langue. Ils commençaient à la parler assez couramment et s'étaient concilié la confiance de la majorité de la tribu, — au point de concevoir légitimement les plus belles espérances — quand, en novembre 1913, ils furent massacrés par un faiseur de médecines, qui voulait s'approprier leurs carabines. Leurs corps furent mutilés ; le meurtrier et son complice mangèrent le foie de leurs victimes pour se donner du courage, — à l'exemple des blancs, avouèrent-ils plus tard. Il fallut trois ans pour s'assurer de la réalité des faits. A ma demande et à ses frais, le Gouvernement voulut bien envoyer un détachement de police pour faire les recherches. Les meurtriers furent arrêtés, jugés et condamnés, puis, à ma suggestion, graciés apres deux ans de réclusion modérée auprès d'une de nos missions (1).

Sur les instances de tous les Pères du Vicariat, — et pour ne point perdre, au profit des ministres protestants, qui nous harcèlent jusque dans ces déserts glacés, le terrain gagné au prix du sang de nos martyrs — nous rouvrîmes la mission, il y a deux ans. Les RR. PP. Joseph Frapsauce et Pierre Falaize, aidés du bon Frère Nicolas Meyer, s'y dévouent avec joie. Que n'ont-ils autant de

(1) Voir *Missions*, n° 209, p. 94.

santé que de zèle ? Mais Notre-Dame du Rosaire, Patronne de la mission, veille sur eux, — en attendant que quelque Province s'impose les sacrifices nécessaires pour leur donner de l'aide ou même les remplacer.

Notre premier baptême a été fait, au mois de mai dernier, à la mission Saint-Joseph. Le brave enfant — une quinzaine d'années — est bien résolu à travailler à la conversion de ses parents et de ses amis. Il sera certainement d'un précieux secours pour les missionnaires.

Dois-je mentionner que deux livres de prières assez volumineux — l'un en esclave et l'autre en peau-de-lièvre — ont été imprimés en 1911 ? Actuellement, nous avons sous presse les *Evangiles de chaque dimanche de l'année*, en peau-de-lièvre.

Enfin, le R. P. Pierre Duchaussois — qui, avec l'approbation de l'Administration générale, nous a été généreusement prêté par le R. P. Henri Grandin, Vicaire des Missions de l'Alta-Sask., — travaille activement à l'histoire de nos Missions de l'Extrême-Nord. Le premier volume, *Les Sœurs Grises*, a paru déjà. J'espère recevoir quelques exemplaires de la seconde édition avant la fin du Chapitre. Une édition anglaise, traduction du R. Père Thomas Dawson, a été publiée à Toronto. De l'ouvrage, journaux et revues on fait le plus bel éloge, allant jusqu'à le juger digne de prendre place à côté des *Actes des Apôtres*

Le second volume — *Aux glaces Polaires : les Vicariats de l'Athabaska et du Mackenzie* — est achevé et sera présenté sous peu aux éditeurs. C'est un tableau complet et très riche de la vie de nos missionnaires.

Le troisième volume aura pour titre : *Apôtres inconnus*. Son but est de faire connaître la vie admirable de nos chers Frères convers et le concours dévoué qu'ils ont fourni au développement de nos missions.

Enfin, un quatrième volume, sous le titre de *Récits et Souvenirs de Voyages*, recueillera faits et récits qui n'auront pu trouver place dans les précédents. Le tout sera achevé dans le courant de l'année. Ainsi seront préservés pour la postérité des souvenirs précieux et tout à l'hon-

neur de la Congrégation et de l'Eglise ; et ces publications aideront, nous en avons la confiance, au recrutement des vocations — dont nous avons tant besoin !

### D. — Importants Progrès matériels.

La plupart de nos maisons ont été reconstruites, dans un style plus moderne et plus confortable. Il nous reste encore cinq ou six églises à refaire.

Sur plusieurs points du Vicariat, avec les encouragements du Gouvernement, des expériences très intéressantes d'agriculture ont été faites et ont donné d'excellents résultats. Les petits jardins d'autrefois se sont agrandis et se transforment graduellement en véritables fermes — avec bêtes à cornes, poules, etc.

A 20 milles de la mission Saint-Isidore du Fort Smith, — près d'une saline, propriété de la mission, qui fournit le sel à tout le Vicariat — une ferme a été fondée sur une plus grande échelle. Nous y avions, au mois de juillet dernier, 120 bêtes à cornes, 12 chevaux, etc. Ce n'est qu'un commencement ; et, tous les ans, nous en retirons déjà, en viande et en beurre, un secours très précieux pour les missions.

Une belle maison très confortable y a été construite, dès que les résultats des expériences nous permirent d'espérer un succès durable. Cette maison est destinée à être le noviciat pour nos Frères convers — quand nous en aurons. Un indult nous a été concédé à cet effet.

En somme, au point de vue matériel, notre situation s'est considérablement améliorée et va s'améliorer encore rapidement. Un chemin de fer a été construit d'Edmonton jusqu'au fort MacMurray, qui se trouve seulement à environ 600 kilomètres du premier poste du Vicariat. Les grands rapides de l'Athabaska sont ainsi évités et, en devenant plus rapides et plus sûrs, nos transports sont plus économiques.

Pour encourager la compétition et nous délivrer de gros soucis, nous avons vendu notre grand bateau à vapeur à une Compagnie qui nous assure notre ravitaille-

ment à meilleur compte que nous ne pouvions le faire nous-mêmes. Nous devions, cependant, garder notre indépendance et assurer la liberté de nos mouvements pour la visite de nos missions : un yacht de 24 chevaux a été acheté à cet effet.

C'est un devoir de reconnaissance pour nous de proclamer ici que, si nos missions ont tant prospéré durant les dernières années, c'est à saint Joseph, notre premier Procureur, que nous le devons. Son assistance bienveillante et généreuse a été évidente dans bien des circonstances.

### E. – **Avenir du Pays.**

Par suite de la construction du nouveau chemin de fer, l'accès du Mackenzie se trouve facilité au point que l'on entrevoit, pour un temps rapproché, la possibilité de se rendre d'Edmonton à l'entrée du district en trois ou quatre jours. Le moment semble donc venu où les immenses richesses minières du pays et ses pouvoirs d'eau considérables seront avidement exploités. Déjà, plusieurs compagnies puissantes ont entrepris des sondages pour découvrir les réservoirs de pétrole — dont des traces abondantes se retrouvent presque partout.

A mon humble avis, le district pourrait bien être un jour, et avant longtemps, un des plus riches du Canada au point de vue minier et industriel.

Quoi qu'il arrive, dans le Mackenzie, — comme dans tout l'Ouest canadien, du reste — durant les temps héroïques de sa pauvreté et de ses vastes solitudes, les Oblats auront été les pionniers de l'Evangile et de la civilisation. Ils seront là bien établis pour recevoir les nouveaux venus et faire honneur à l'Eglise.

### F. — **Du Renfort, s. v. p.**

Si nos quelques milliers de sauvages étaient réunis en un seul village, deux ou trois Pères suffiraient pour subvenir à leurs besoins spirituels. Mais ils sont nomades et

dispersés sur les lacs, les rivières et dans les bois d'un pays trois ou quatre fois grand comme la France. Nulle part, je crois, ne se présente un ministère aussi ingrat : rien, absolument rien, pas même la fascination du nombre d'âmes à sauver, pour exciter l'enthousiasme ! La Providence semble avoir voulu, en laissant chez nous se multiplier les obstacles au ministère apostolique, montrer que rien ne résiste à sa miséricorde, quand elle veut sauver une âme, — cette âme fût-elle perdue aux confins du monde, jusque dans les glaces du pôle.

D'aucuns seraient, peut-être, tentés de croire que la Congrégation consacre trop de sujets et fait trop de dépenses pour l'évangélisation de notre poignée de pouilleux (1). Il est certain que — si nos vingt missionnaires du Mackenzie, et les 35.000 dollars environ que nous consacrons actuellement chaque année à nos missions, étaient employés chez les nègres du centre de l'Afrique ou les peuplades d'Orient — les résultats seraient plus tangibles et plus attrayants ! Mais le bon Maître recherche-t-il seulement le nombre ? Et peut-on douter que son Cœur, débordant d'un amour tout spécial pour les plus déshérités, n'ait inspiré et soutenu les premiers missionnaires qui sont allés planter la Croix jusqu'aux bords de l'Océan Glacial ?

N'a-t-on pas dit que ces missions, où jamais prêtre étranger n'a encore mis le pied, était une des gloires les plus pures de la Congrégation ? Enfin, que de sujets ont été attirés par les récits de nos missionnaires et qui, actuellement, travaillent sous tous les climats et dans tous les pays !

Si nous nous réjouissons de tout cœur du développement merveilleux des œuvres de la Congrégation, sous des climats plus heureux et sur des champs plus favorables, et si nous appuyons de toutes nos sympathies les demandes de renforts adressées par nos vénérables frères les Vicaires des Missions, nous nous permettons hum-

(1) Voici quelques chiffres pour l'année 1919 : — *a*) 4.000 catholiques ; *b*) 7 ou 800 protestants ; *c*) 2 ou 300 Esquimaux ; *d*) 14.084 confessions ; et *e*) 36.730 communions.

blement d'attirer l'attention bienveillante du Chapitre et de l'Administration générale sur la situation particulièrement pénible de ces pauvres Oblats, qu'on peut bien appeler les « grands isolés », qui se dévouent — sans témoin, sans soutien fraternel — dans des œuvres extrêmement arides, œuvres que nous tenons de notre vénéré Fondateur et dont la Congrégation porte toute la responsabilité devant l'Eglise.

D'une partie de cette responsabilité la Congrégation s'est déchargée sur nous, missionnaires du Mackenzie. Nous sommes prêts à tenir *usque ad internecionem :* mais nous faiblissons sous la tâche. Avant de succomber, nous crions : Au secours ! »

† Gabriel BREYNAT, *O. M. I.*,
*Evêque tit. d'Adramyte, Vicaire des Missions.*

## VI. — Vicariat des Missions du Yukon, Can.

### A. — Quelques Données générales

Le Vicariat du Yukon fait aujourd'hui, pour la première fois, son apparition dans une assemblée plénière de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. C'est un nouveau venu — encore jeune et petit. En sa qualité de Benjamin de la famille, il compte sur l'indulgence de ses aînés, en prenant place parmi eux.

Et, tout d'abord, permettez-moi de vous le présenter. Le Vicariat du Yukon a été fondé en 1910. Il comprend le Yukon, détaché du Mackenzie, et la partie nord de la Colombie britannique, détachée du Vicariat du même nom. Il occupe donc l'extrême Nord-Ouest canadien et sera l'un des derniers, pour ne pas dire le dernier coin de la Vigne du Seigneur que les Oblats auront à défricher et à planter dans l'Amérique septentrionale.

Il a d'abord été circonscrit par les mêmes limites que

la Préfecture du même nom, érigée en mars 1908; et, cette dernière ayant été élevée par le Saint-Siège à la dignité de Vicariat apostolique en novembre 1916, avec accroissement d'un degré au sud, le Vicariat des Missions occupe les mêmes dimensions que ce Vicariat apostolique, — c'est-à-dire qu'il s'étend du 53e degré de latitude à l'Océan Arctique (pôle Nord), et du sommet des montagnes Rocheuses (qui le séparent de l'Alberta, de l'Athabaska et du Mackenzie à l'est) au 141e méridien, lequel représente la ligne internationale entre le territoire canadien et l'Alaska. Au sud-ouest, il a 200 milles baignés par les eaux de l'Océan Pacifique. Du nord au sud, il mesure plus de 1.500 milles, et, de l'est à l'ouest, il en mesure 720, sous une forme triangulaire. A cela il faut ajouter le groupe des îles de la Reine Charlotte, qui sont très considérables — ce qui nous donne une superficie d'environ 171.000 milles carrés.

En étendue, le Vicariat de Yukon a donc les dimensions d'un grand royaume ; mais, jusqu'à présent, sa population est loin de correspondre comme chiffre à ses vastes proportions territoriales, car on n'y compte guère plus de 50.000 habitants — très cosmopolites. Bien que la majorité soit de langue anglaise, on y rencontre des gens de toutes les nations de l'Europe, y compris des Orientaux, — tels que Hindous, Chinois, Japonais — et ces derniers n'y sont pas les moins nombreux.

Au point de vue religieux, la grande majorité de la population du pays est protestante ou d'origine protestante — appartenant à toutes les sectes anciennes ou modernes : et les plus modernes ou les plus nouvelles, telles que la *Christian Science* et le spiritisme, sont très en vogue en ce moment. Il faut ajouter, toutefois, que bon nombre ne se nomment protestants que par défaut d'un autre nom reçu pour exprimer leur mentalité religieuse : car ils ne mettent jamais le pied à l'église, encore qu'ils n'aiment pas qu'on les appelle des infidèles ou des païens. Les païens proprement dits n'existent plus ici, excepté parmi les races jaunes citées plus haut. Nous avons quelques Ruthènes et aussi quelques représentants des rites

orientaux (catholiques et orthodoxes), mais ils sont peu nombreux.

C'est au milieu de cette Babel de croyances et de cultes que vivent nos 8.500 catholiques — dont 2.000 sont sauvages. C'est là le grain de sénevé planté, ici et là, dans une terre immense et fertile mais couverte de ronces et d'épines. C'est autour de cette plante, encore petite et délicate, que travaillent, avec un zèle digne de tout éloge, nos 12 Oblats du Yukon, — préparant le terrain et arrosant la tige, afin qu'avec l'accroissement qui vient d'en haut, elle se développe et que ceux qui nous suivront puissent la voir transformée en un grand arbre, riche en fleurs et en fruits.

### B. — Missions et Missionnaires.

Avec ces données générales devant l'esprit, il suffira d'un bref aperçu sur chaque mission en particulier pour donner une idée assez exacte de l'état de la religion et de la situation spéciale de nos missionnaires dans ces régions lointaines.

Commençant par le Nord, qui a été d'abord la partie la plus importante du Vicariat, nous rencontrons, en premier lieu, Dawson, la capitale du Yukon et le centre commercial du fameux Klondike. Dawson a été et est encore la première mission de ce territoire. Elle est bien pourvue d'institutions religieuses. Elle a église, école et hôpital, — le tout en excellent état. L'école et l'hôpital sont subventionnés par le Gouvernement et placés sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne qui, par leur dévouement admirable, y font un très grand bien. C'est le P. Léon Plamondon qui est le chef de cette résidence et le curé de la paroisse : il a le P. Philéas Gagne comme socius et, par sa sagesse et son dévouement, fait prospérer toutes les œuvres...

Dawson a perdu sa splendeur des premiers jours. Ses champs d'or ont été vite dépouillés de leurs trésors, et des milliers de mineurs et d'aventuriers ont dû aller chercher fortune ailleurs. Les Creeks — où se trouvèrent, pendant

une dizaine d'années, des centres catholiques de 200 à 300 hommes — ont été abandonnés ; en conséquence, six églises ou chapelles ont été abandonnées aussi ou détruites ; mais, heureusement, — l'éventualité avait été prévue — elles n'étaient grevées d'aucune dette. Des dragues puissantes et des jets hydrauliques y ramassent, en ce moment, les pépites ou paillettes qui ont échappé aux premiers fouilleurs. D'un autre côté, on y a découvert, dernièrement, de riches mines d'argent. De sorte qu'il est bien difficile de prédire, à moins d'être prophète, ce que sera le Yukon dans quelques années.

A 400 milles au nord de Dawson, se trouve une intéressante petite tribu sauvage, qui a passé du Mackenzie dans le Yukon. Ces braves gens se sont fixés à Lansing, et ils y restent, — malgré les conseils qu'on leur donne de s'en retourner chez eux, où ils seraient en contact fréquent avec le missionnaire de leur pays d'origine : à nos instances ils répondent qu'ils sont fatigués des poissons du Mackenzie et très friands, au contraire, de l'orignal du Yukon, qu'ils y trouvent en grande abondance. Ils sont visités une fois par an de Dawson. En vue de cette mission et de beaucoup d'autres, je salue l'ère des aéroplanes et fais des vœux pour que ces machines aériennes deviennent aussi communes que celles qui roulent sur terre. Mgr Breynat sera l'un des premiers à les adopter pour ses missions ; et, comme il a été si bon autrefois pour le Yukon, lorsque ce pays était sous sa juridiction, il permettra sans doute au missionnaire qui connaît la langue de ces sauvages de prendre, de temps à autre, une envolée sur les Rocheuses et d'apporter les secours spirituels à ces sauvages — qui sont, d'ailleurs, bien disposés.

Prenant la direction opposée, en remontant le Yukon, — fleuve providentiel, qui est navigable, pendant 2.000 milles, sans un seul portage — nous rencontrons un immense district, dont les principaux centres sont White Horse et Atlin. White Horse, à 350 milles vers le sud, a été une place florissante, pendant les beaux jours du Klondike. Elle est aujourd'hui réduite à sa plus simple expression. Elle est desservie par un prêtre séculier de

Skagway, Alaska. Il en est de même d'Atlin, dont les mines de placer sont à peu près épuisées. De sorte que la grande portion de la population catholique de cet immense district est formée par les sauvages convertis par le Père Joseph ALLARD, au prix d'un dévouement héroïque et d'immenses sacrifices, il y a quelques années. Atlin et White Horse deviennent, de plus en plus, des places de tourisme pendant les trois mois de l'été, à cause de la fraîcheur de leur climat.

Pour nous rendre maintenant à la mission suivante, il nous faudra faire un bond de 550 milles, vers le sud : nous descendrons les montagnes du White Pass en chemin de fer et nous longerons la côte du Pacifique sur un vapeur confortable — qui nous débarquera à Prince-Rupert. C'est la résidence vicariale. Prince-Rupert est une ville toute nouvelle, d'environ 8.000 habitants. Fondée en 1909, elle n'a pas encore réalisé ce qu'on attendait d'elle dès les premiers jours de son existence. Mais ce n'est là qu'un retard ; elle sera un jour une grande ville, car c'est un magnifique port de mer, terminus d'un chemin de fer qui traverse le Canada, et un centre de commerce, de pêcheries et de ressources naturelles très considérables. L'Eglise catholique a pris ici sa place d'honneur. Bien que de date récente, nous y avons déjà érigé une église, dédiée à l'Annonciation, qui sert de pro-cathédrale, une résidence, une école paroissiale et un pensionnat pour filles. Le Père Patrick McGRATH y remplit les fonctions de curé, à la satisfaction de tous. L'école paroissiale et le pensionnat sont sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph, de Toronto, qui les dirigent avec dévouement et compétence. Prince-Rupert n'est pas la ville aux 7 collines, mais bien aux 5 collines ; et notre ambition est de les couronner toutes par un édifice dédié à la gloire de Dieu et surmonté de l'étendard de la Croix. Nous avons déjà pris possession de 3 sommets ; et nous espérons nous assurer les deux autres, quand le moment sera venu.

A Prince-Rupert sont rattachées un bon nombre de petites missions, qui naissent le long de la côte de l'Océan Pacifique et sur le groupe des îles Charlotte. Elles sont

desservies par le P. Honorius RIVET, qui met tout son cœur dans ce travail un peu ingrat. Mais, comme il n'a pas le don de bilocation, il ne pouvait pas suffire à la tâche, et il lui fallait de l'aide, — je lui ai adjoint le P. Emile LERAY. C'est une œuvre qui demande beaucoup d'abnégation et de bons marins.

De Prince-Rupert on se rend par mer à la mission de Anyox, qui est à 90 milles au nord. C'est un grand camp, exclusivement habité par des gens travaillant aux mines de cuivre. C'est là que le P. Louis LEWIS exerce son zèle et ses talents oratoires auprès des employés et des mineurs de cette compagnie, qui, en bonne partie, ne sont pas venus là pour se sanctifier.

Prenant le train dans la direction de l'est, nous rencontrons New-Hazelton à 180 milles de la côte. C'est là que le P. Godefroy EICHELSBACHER se dévoue, sans mesure, au service des sauvages et des blancs de la vallée Bulkley, — vallée fertile qui se développe rapidement.

De là, nous n'avons qu'à faire 75 milles pour entrer dans le domaine du P. Nicolas COCCOLA, le vétéran et le doyen de nos missions, mais dont la vaillance semble défier le nombre des années. Il a la charge du plus grand nombre des sauvages, parmi lesquels il maintient les anciennes traditions. Il bâtit des églises, fait de nombreux voyages, longs et pénibles, et il a fondé, l'an dernier, une nouvelle mission à Telegraph-Creek.

En continuant sur la même route, nous nous rendons, en 3 heures environ, à Prince-George, nouvelle ville bâtie à la jonction de 2 voies ferrées. Le P. Charles WOLFE en est le prêtre résident, avec charge de la paroisse. Il lui faudrait un assistant pour s'occuper des petites missions environnantes.

En dernier lieu, nous montons à Stuart's Lake, mission assez importante, à 45 milles de Vanderhoof — le point le plus rapproché de la voie ferrée. Avec le consentement et l'aide du Gouvernement, une école y a été fondée, en 1917, pour les enfants sauvages des tribus voisines. L'école est sous la direction du P. Joseph ALLARD, assisté par son frère Elphège et 5 Sœurs de l'Instruction

du Saint Enfant-Jésus. Pour faire réussir cette fondation, les Pères et les Sœurs ont dû faire revivre dans cette mission les vertus héroïques des premiers missionnaires. Le Gouvernement a consenti à payer, en partie, la pension des élèves, mais a refusé de bâtir durant la guerre : il a donc fallu se contenter d'un local temporaire, étroit et insuffisant. Tout y a été gêne, privations et sacrifices de tout genre. Mais, grâce à Dieu, le personnel n'a jamais fléchi : il s'est montré à la hauteur de sa tâche ardue, pour le bien de cette œuvre très importante et que, vu les circonstances, on ne pouvait plus différer. Maintenant, les jours de douleur touchent à leur fin : bientôt maîtres, maîtresses et élèves vont entrer en possession d'un magnifique palais scolaire, pour 160 élèves, que le Gouvernement est en train d'élever pour eux. Espérons qu'après avoir semé dans les pleurs ils récolteront dans l'allégresse et la joie.

L'école est devenue une nécessité pour ces sauvages. La plus grande partie d'entre eux sont maintenant en plein contact avec des blancs — venus d'un peu partout. Ils commercent et travaillent avec eux. Ils vivent dans leur voisinage et aiment à s'entretenir avec eux. Evidemment, l'influence de ces gens, souvent protestants ou infidèles, n'est pas pour favoriser le bien spirituel du sauvage — ni même son bien temporel. Sa foi, simple et naïve, et sa discipline religieuse sont souvent tournées en dérision. Quelques-uns de ces soi-disant civilisés profitent de tous les moyens pour exploiter sa nature faible et insouciante. Ils l'attirent à la boisson, aux jeux, aux dissipations de tout genre qui, toutes, tendent à lui faire négliger la prière et l'éducation chrétienne de ses enfants. L'école est devenue l'aide indispensable du missionnaire pour la protection et le développement de la foi de ces chrétiens, pour l'enseignement du catéchisme et, autant que possible, la formation du caractère spécial requis par leur nouveau genre de vie.

Les pasteurs de ces âmes ont donc à veiller assidûment et à lutter fortement pour les tenir sur le chemin du ciel. Et c'est pour moi une grande satisfaction de pouvoir

témoigner ici que, grâces à Dieu et à leur dévouement sans bornes, ils y réussissent d'une manière remarquable. Ces sauvages, malgré tant d'embûches, sont encore de bons chrétiens, font souvent de grands sacrifices pour la pratique de leur Religion (quelques-uns font 50 milles à cheval pour pouvoir communier, le premier vendredi du mois), aiment à travailler à l'embellissement de leurs églises, en un mot, mettent l'affaire de leur salut au premier rang et font immanquablement des morts édifiantes.

Voilà pour les travaux des Pères (1). On s'attend, sans doute, à ce que je dise également un mot des travaux des Frères dans nos missions. Du moins, pour ma part, j'aimerais bien à le faire ; cependant, j'espère que le Chapitre voudra bien me permettre de les passer sous silence, — car je n'en ai pas un seul ! C'est un manque que nous déplorons ; car des Frères auraient pu nous rendre de grands services dans la fondation et le soutien de nos nouvelles missions. Ajoutons que nous avons pourtant 2 Frères scolastiques à Edmonton.

### C. — **Apôtres et Religieux !**

La vie religieuse, sans être parfaite, est pourtant très intense chez la plupart de nos Pères. Ce sont des hommes de règle et, par suite, des hommes d'œuvres ; et leurs œuvres sont telles qu'elles indiquent sans équivoque des hommes de Dieu, car *Nemo potest hæc signa facere nisi fuerit Deus cum eo.* Il y a, pourtant, des cas où la Règle est un peu négligée sans raison péremptoire, et des cas où on ne sait pas mener de front le travail de Marthe et de Marie, — et, quand il y a des excès, c'est du côté de Marthe que la balance penche : l'agitation *erga plurima* fait un peu perdre de vue l'*Unum necessarium.* Mais il y a, chez tous, une grande bonne volonté.

(1) En moyenne, par an, nous avons désormais : — *a*) 35.000 communions ; *b*) 23.000 confessions ; *c*) 110 viatiques ; *d*) 100 extrêmes-onctions ; *e*) 90 enterrements ; *f*) 75 confirmations ; *g*) 192 baptêmes (dont une vingtaine de baptêmes d'adultes).

Et je puis affirmer que, parmi nous, règnent la charité et l'esprit fraternel : jamais nos Pères ne sont si heureux que lorsqu'ils peuvent trouver l'occasion de passer quelques jours ensemble, — et cet *Ecce quam bonum*, nous tâchons effectivement de nous le procurer aussi souvent que les travaux du ministère nous le permettent.

Enfin, pour terminer ce rapport par un des événements les plus importants de l'histoire de notre Mission durant ces dernières années, j'ai à signaler la visite canonique de notre Vicariat. Durant l'automne de 1915, nous avions le bonheur de recevoir parmi nous, comme Visiteur officiel, le R. P. Isidore BELLE, Assistant général. Son passage a été pour tous une source de consolations et d'encouragement. Pour se rendre compte de la situation faite à nos Pères, il a bien voulu visiter tous nos postes. Il a partout laissé des règlements pour la direction des résidences et, enfin, nous a envoyé de Rome un acte de visite — qui est le premier de ce genre et qui, par conséquent, est la charte du nouveau Vicariat, tant au point de vue temporel que spirituel, et le directoire compétent de l'Oblat du Yukon dans sa vie intérieure et extérieure. Qu'il en soit vivement remercié !

† Emile BUNOZ, *O. M. I.*,

*Evêque de Tenlyre, Vicaire des Missions*

---

INDULGENCES DU ROSAIRE. — D. Georgius Bruley des Varannes, Protonotarius apostolicus *ad instar*, hæc sequentia dubia proponit : — I. An in publica Rosarii recitatione addi possint, ad quamlibet *Ave Maria*, alia verba quæ ad diversa mysteria se referunt, præsertim quia hoc, fere ubique, in aliqua regione invaluit : II. An, stantibus dictis interpolationibus, fideles lucrari valeant Indulgentias recitationi Rosarii adnexas, non obstante præscripto can. 934 (Par. 2). SACRA PŒNITENTIARIA APOSTOLICA AD PROPOSITA DUBIA RESPONDENDUM CENSUIT : *Negative*. Datum Romæ, die 27 Julii 1920. (Signé) B. COLOMBO, *Sacræ Pœnitentiariæ Regens* (2401/20).

# ECHOS DE ROME

## IV. — Un nouvel Assistant, — un Cardinal Protecteur [1].

Nos bien chers Pères et Frères,

Lorsque, le 19 mars dernier, nous vous annoncions la tenue du prochain Chapitre, il ne nous venait guère à l'idée que la mort allait ravir à la Famille un des membres de l'Administration générale, et enlever au Chapitre un de ses présidents de commissions, un des Capitulants les plus actifs.

Le R. P. Baffie était encore plein de force et de santé, quand la maladie le surprit traîtreusement, en cours de travail, et le terrassa en quelques jours — qui passèrent pour nous comme un douloureux cauchemar (2).

Il était de ceux que la Congrégation ne peut oublier. Successivement professeur puis Supérieur au grand Séminaire de Fréjus, il tint dans ce diocèse une place importante. Le clergé du Var se ressent encore de la formation énergiquement surnaturelle qu'il imprimait, et les sympathies qu'il laissa se sont plusieurs fois manifestées après son départ (1902).

Vous vous rappelez, mes bien chers Pères et Frères, les événements de cette lugubre période d'expulsions. La tourmente passée, le R. P. Baffie se retrouva en Belgique. On jugea bon d'appeler cet ancien Supérieur de grand Séminaire et Consulteur provincial aux fonctions de Procureur de la Province du Nord : il ne les conserva guère.

(1) Voir *Circulaire* 125, 11 juin 1920.
(2) Voir *Missions*, nº 211, page 137.

En effet, le Chapitre général de 1904 le fit entrer dans l'Administration de la Famille ; et il y resta jusqu'à sa mort. Par deux fois, il tint les rênes de la Congrégation en qualité de Vicaire général, en 1906 et en 1907. Les chiffres disent peu de chose ; et cependant, si l'on se souvient (et comment ne pas se souvenir ?) de tout se qui ce passa en 1906, par exemple, on ne peut méconnaître la délicatesse de la position d'un Vicaire général, à cette heure si difficile, ni refuser au regretté défunt le témoignage d'un dévouement illimité à la cause de la Famille.

Au milieu de toutes ses occupations, le R. P. Baffie fut et demeura jusqu'au bout un travailleur infatigable de la plume.

Il a mené à bonne fin l'ouvrage du R. P. Jean Corne, son Supérieur et prédécesseur à Fréjus, — esquissé en traits inoubliables la physionomie surnaturelle de notre vénéré Fondateur, — chanté tour à tour les louanges de l'Immaculée, du Sacré-Cœur, de saint Gabriel, — travaillé à l'histoire du R. P. Achille Rey, puis du bon Père Noailles (en deux volumes, dont le second va paraître), — prêché de nombreuses retraites religieuses et sacerdotales, toutes élaborées avec soin et données avec cœur...

Nous n'avons pas à vous faire l'éloge du religieux. Vous savez tous combien il aimait la régularité ; c'était une des formes, et non des moins vives, de son affection pour la Congrégation.

Il avait puisé cet esprit aux sources mêmes, dans le commerce des écrits de notre vénéré Fondateur et, disons-le aussi, au contact des anciens Pères, dont sa Province d'origine était si abondamment pourvue...

Ce même esprit religieux, nous le trouvons également dans celui que nous avons choisi pour combler le vide causé par une mort si inopinée.

Il nous a paru qu'il fallait d'abord porter nos regards vers cette Province, mère de toutes les autres, et nous croyons avoir répondu aux desseins de la divine Providence, en faisant tomber notre choix sur le R. P. Euloge Blanc.

Il sera inutile de le présenter à beaucoup d'entre vous,

qui l'ont connu à Rome, — où il s'acquittait parfaitement des fonctions de Répétiteur au Scolasticat, après avoir brillamment emporté grades et prix à l'Université grégorienne.

Ce qu'on sait moins, et que pourtant toute la Famille doit savoir, c'est qu'il tint pendant deux triennats (trop courts, au gré de ses sujets) le supériorat de Santa-Maria a Vico, juniorat et collège; et il mit ces œuvres sur un pied de prospérité et de bon esprit qui subsistent encore, avec le souvenir reconnaissant de son passage.

Nommé Provincial du Midi, il fut, sur sa demande, déchargé de cette dignité au bout d'un an, afin de fonder et de soutenir une œuvre de recrutement, à Lyon.

Au commencement de la guerre, cette maison fut supprimée et le R. P. Blanc put accepter la direction du Noviciat de la Province.

N'était la modestie très connue du nouvel Assistant général, nous vous dirions que partout il a travaillé courageusement au bien de la Congrégation, satisfaisant toujours ses Supérieurs comme aussi ses inférieurs, réussissant dans les conjonctures les plus difficiles, imprimant partout le cachet de ses vertus de douceur, d'esprit de foi et d'humilité (1).

(1) Voici, d'une façon plus précise (quant aux dates) le *curriculum vitæ* du R. P. Blanc: — Né à Sainte-Croix du Verdon, Diocèse de Digne, le 6 février 1871, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 19 janvier 1891, après avoir passé cinq ans au Juniorat de Notre-Dame de Lumières. Il fut ensuite envoyé au Scolasticat de Rome, où il arriva le 3 février 1892 et où il fit son Oblation perpétuelle le 2 avril 1893. C'est dans la Ville éternelle qu'il eut aussi le bonheur de franchir les divers degrés de la hiérarchie cléricale : *a*) Tonsure, le 15 avril 1894 ; *b*) Ordres mineurs, même année 1894 ; *c*) Sous-diaconat, le 1er novembre 1895 ; *d*) Diaconat, le 19 janvier 1896 ; et *e*) Prêtrise, le 30 mai 1896. Docteur en philosophie et en théologie, il fut ensuite nommé Répétiteur au même Scolasticat de Rome, en octobre 1898. Puis, il devint Économe à Diano-Marina, en octobre 1904, — Supérieur de Santa-Maria a Vico, en octobre 1907, — Provincial du Midi, en octobre 1912, — Supérieur du Juniorat de Lyon, en octobre 1913, — Professeur au Juniorat d'Urnieta, en janvier 1915, et au Scolasticat de San-Giorgio, en septembre 1915, — et, enfin, Supérieur et Maître des novices à Aoste, en février 1916.

Le passé nous est un gage de l'avenir : nous avons confiance que le R. P. Blanc nous sera d'un précieux secours, — tout nous en donne la consolante certitude.

L'accueil que vous ferez à cette nomination ne nous est pas douteux : nous vous demandons de traduire vos sentiments pour le nouvel Assistant général par de ferventes prières, tant pour lui que pour l'Administration tout entière, que sa présence vient compléter (1)...

Il nous reste à vous entretenir d'un sujet quelque peu nouveau pour vous : la nomination récente, par le Saint-Siège, d'un Cardinal-Protecteur pour notre Congrégation.

Cette institution est chez nous tellement inusitée, que plusieurs désireront des éclaircissements, aussi bien pour comprendre la nature des services que ce Cardinal pourra nous rendre que pour se convaincre de l'opportunité de sa désignation.

Le Cardinal-Protecteur est nommé par le Souverain Pontife, avec des attributions dont vous trouverez l'exposé succinct dans le *Codex Juris Canonici* (c. 499, § 2), parmi les Cardinaux résidant à Rome : eux seuls, en effet, sont en mesure de prendre efficacement en main la défense de leurs clients devant les Congrégations romaines.

Vous savez, mes bien chers Pères et Frères, quel vif intérêt nous portait jadis le cardinal Oreglia di San-Stefano. Sans avoir le titre de Cardinal-Protecteur, il ne laissait jamais échapper une occasion de soutenir nos droits et de défendre notre cause. Par sa situation exceptionnelle et son amitié notoire pour nous, il nous procurait en fait les avantages d'un Cardinal-Protecteur. Que de fois il a jeté dans la balance, en notre faveur, une parole dont nous bénissons encore aujourd'hui les heureuses conséquences ! Et avec quelle affection paternelle il suivait nos affaires et nos missions !

(1) Nous parlons ailleurs, dans le présent numéro, de la nomination, plus récente, du R. P. Maximilien Kassiepe comme Assistant général (Voir p. 24). Nous publierons, plus tard, les principales dates de la vie, si bien remplie, de ce grand missionnaire.

Depuis sa mort, survenue en 1913, les sympathies efficaces ne nous ont pas manqué dans le Sacré-Collège. Mais il nous a semblé qu'il est des circonstances où un appui officiel, autorisé, devient indispensable.

Nous nous sommes donc décidé à faire au Saint-Siège la demande d'un Protecteur, — démarche déjà résolue avant la guerre. Sa Sainteté Benoît XV a daigné accueillir favorablement notre requête et, sur notre désir, nommer le cardinal Van Rossum, qui est Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande (1).

Le culte de notre vénéré Fondateur pour saint Alphonse de Liguori, nos traditions, nos relations spirituelles avec les Pères Rédemptoristes, sont autant de motifs de nous réjouir de cette désignation.

Nous devons être d'autant plus reconnaissants au Cardinal Van Rossum d'avoir accepté ce titre et cette charge, qu'il est déjà fort accablé de travaux et de soucis, en sa qualité de Préfet de la Congrégation la plus importante des Dicastères pontificaux.

Aussi, désormais, nous introduirons, dans nos prières pour nos bienfaiteurs, une intention spéciale pour notre Cardinal-Protecteur. Dieu daigne bénir les relations qui vont s'établir entre Son Eminence et notre chère Famille !

(1) Nos lecteurs seront heureux de trouver ici quelques détails sur la personne et les œuvres de notre éminent Protecteur : — Guillaume Van Rossum naquit à Zwolle (Hollande), le 3 septembre 1854, — fit profession dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur, à Bois-le-Duc, en 1874, — et fut ordonné prêtre à Wittem, en 1879. Après avoir professé le dogme au Scolasticat de Wittem, dont il devenait Recteur en 1893, le P. Van Rossum fut bientôt (en 1895) appelé à Rome, où il fut nommé Consulteur du Saint-Office en 1900 et de la Commission de la codification du Droit canonique en 1904, et Consulteur général de son Ordre en 1909. Créé cardinal-diacre, le 27 novembre 1911, il fut envoyé comme Légat pontifical au Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, devint Président de la Commission biblique en 1914, grand Pénitencier en 1915, et Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande en 1918, — année où il fut également sacré Archevêque de Césarée (en Mauritanie), etc. Adresse : *Sua Eminenza Rma il Signor Cardinale Guglielmo VAN ROSSUM, Prefetto della Propaganda, Palazzo Propaganda Fide, Piazza di Spagna, ROMA.*

Recevez, bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'expression de nos sentiments les plus affectueusement dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général O. M. I.*

## V. — La Cause du Père Albini, O. M. I. [1].

Sacra Congregatio Rituum : Adiacen. seu Nicien. : Beatificationis et canonizationis servi dei Caroli Dominici Albini, e Congregatione Oblatorum B. V. Mariæ Immaculatæ. — Decretum de causa introducenda.

In urbe *Mentone*, Principatus Modœcensis, die Novembris 1790, Carolus Dominicus Albini, e parentibus honestate et religione claris ortus, pueritiam et adolescentiam, sub tutela et protectione Deiparæ Virginis et S. Aloysii Gonzagæ, ita exegit ut ingenio, docilitate ac pietate æqualibus præstaret.

Humanioribus litteris in patria expletis, Dei servitio se mancipare cupiens, in Niciensem diœcesim se contulit, ubi, in Seminario majori *Cimiez* erecto, superiores disciplinas cum laude absolvit.

Anno 1815 sacerdotio auctus, statim sacrum ministerium, per urbes pagosque discurrens, salutariter exercuit. Tum Episcopo Niciensi probatus, primum ad confessiones monialium excipiendas, dein ad seminarium majus gubernandum deputatur.

Verum majora molitus, Dei Famulus inter Oblatos Mariæ Immaculatæ, anno 1824, Aquis Sextiis tirocinium ingressus est ; et, paucos post menses, dignus est habitus

(1) Voir *Acta Apostolicæ Sedis*, vol. VII (6a Maii 1915), pag. 214-216 ; voir aussi *Missions*, n° 209, p. 129-132.

qui, de apostolico Indulto, ad votorum professionem admitteretur.

Scientia scripturali, patristica et historica instructus, ab Evangelii prædicatione numquam destitit ; itemque, superiorum jussu, anno 1827 Massiliam petiit, ubi, uti fertur, tam clero christianæque plebi quam Sororibus S. Caroli atque Operi ab Italis nuncupato, — quod ipse in ecclesia Montis Calvarii erexerat, ad fidem moresque tuendos — mirum in modum profuit.

Volvente autem anno 1835, cum sociis ab ipso Fundatore Oblatorum in insulam Corsicam missus et domui Vicensi præpositus, regionem illam fere totam sacris missionibus peragravit.

Tandem, Vir Dei, laboribus viriumque debilitate confectus, morbo in dies ingravescente, a P. Guibert, sodali suo, — postea Cardinali Archiepiscopo Parisiensi — sacramentis Ecclesiæ receptis, migravit ad Dominum, die 20 Maii anni 1839.

De opinione sanctitatis hujus sacerdotis religiosi et missionarii Processus Ordinarii informativi in diœcesibus Adjacensi et Niciensi adornati sunt et Romam ad S. Rituum Congregationem transmissi.

Quum vero omnia in promptu essent ad normam juris, instante R. P. Josepho Lemius, Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ Procuratore generali et Causæ Postulatore, attentisque litteris postulatoriis quorumdam Emorum S. R. E. Cardinalium, plurium Rmorum Archiepiscoporum et Episcoporum, necnon Præpositorum generalium Ordinum aut Congregationum aliarumque personarum ecclesiastica vel civili dignitate præstantium, Emus et Rmus Dnus Cardinalis Benedictus Lorenzelli, ejusdem Causæ Relator, in ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis comitiis, subsignata die ad Vaticanum coactis, sequens dubium discutiendum proposuit : *An signanda sit Commissio introductionis Causæ, in casu et ad effectum de quo agitur ?* Et Emi et Revmi Patres sacris tuendis Ritibus præpositi, post relationem ipsius Emi Ponentis, audito etiam voce et scripto R. P. D. Alexandro Verde, sanctæ Fidei Promotore, omnibus maturo examine

perpensis, rescribendum censuerunt : *Affirmative, seu Signandam esse Commissionem, si Sanctissimo placuerit* (die 13 Aprilis 1915).

Facta postmodum de his Sanctissimo Domino nostro Benedicto Papæ XV. per infrascriptum Cardinalem S. Rituum Congregationis Pro-Præfectum relatione, Sanctitas Sua rescriptum ejusdem Sacri Consilii ratum habens, propria manu signare dignata est Commissionem Introductionis Causæ beatificationis et canonizationis servi Dei Caroli Dominici ALBINI, e Congregatione Oblatorum B. V. Mariæ Immaculatæ, die 14, eisdem mense et anno.

A. Card. VICO, *Pro-Præfectus.*

L. † S. PETRUS LA FONTAINE,
*Patriarcha electus Venetiarum, Secretarius.*

# VI. — Nouvelles Provinces et Nouveaux Provinciaux O. M. I.

## A. — Province d'Alsace-Lorraine.

*Monseigneur notre Révérendissime Père adressait, le 1er décembre courant, la Circulaire suivante aux Religieux Oblats de la Vice-Province d'Alsace-Lorraine :*

« Le 8 décembre 1918, nous vous faisions part de notre volonté de vous organiser en Province séparée, en raison des circonstances dans lesquelles vous vous trouviez placés désormais.

« Un Rescrit de la S. C. des Religieux, en date du 31 mars 1919, nous donna le pouvoir d'ériger vos Maisons en Vicariat ; et un Indult de la même Congrégation, le 4 juin 1920, nous permit de constituer votre Vicariat en Vice-Province, pour deux ans.

« La Sacrée Congrégation nous invita, le 5 mars 1920,

à étudier au Chapitre la question de l'érection de votre Vice-Province en Province régulière. La solution du Chapitre a été favorable ; et nous nous empressons de vous faire savoir aujourd'hui que ladite Congrégation a ratifié la décision capitulaire. L'Indult du 18 novembre dernier nous autorise à procéder à la constitution de votre Province ; et nous le faisons avec joie.

« Nous nommons donc par les présentes, de l'avis de notre Conseil, le R. P. Alphonse LOOS, Provincial d'Alsace-Lorraine. Son Conseil sera composé comme suit : — *a*) R. P. Célestin LÉGLISE, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Nicolas RAVAUX, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Jean-Baptiste HAGEN, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Jules-Mathias DUBACH, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Jean METZINGER, Econome provincial.

« Votre reconnaissance pour cette nouvelle marque des prédilections divines s'exprimera par une plus grande ferveur et un esprit religieux plus prononcé. Vous aurez à cœur de mériter, comme par le passé, et toujours davantage, les grâces qui féconderont votre apostolat et feront prospérer vos maisons de recrutement. Et que Dieu et Marie Immaculée donnent de beaux jours à votre Province ! »

### B. — Vice-Province d'Italie

*En second lieu, à la date du 21 décembre, Monseigneur le Supérieur général vient d'écrire aux Religieux Oblats de Marie Immaculée des Maisons de Santa-Maria a Vico, de Maddaloni, de Naples et d'Onè di Fonte :*

« Le Chapitre général s'est demandé si le temps n'était pas venu de détacher de la Province du Midi les Œuvres de langue italienne. D'un côté, l'étendue de la Province et le grand éloignement de ces Œuvres, par rapport au centre de l'Administration provinciale, paraissaient un réel inconvénient : mais, d'autre part, ces Œuvres avaient-elles un développement suffisant pour constituer une Province ?

« Telle était la question qu'on se posait. Le Chapitre la résolut par un vœu favorable. Et la S. C. des Religieux, consultée, a répondu qu'il était opportun, pour le moment, d'effectuer la séparation des Maisons italiennes de la Province du Midi, mais de ne constituer encore qu'une Vice-Province.

« C'est le parti auquel s'est rangé le Conseil général; et, par les présentes, nous vous faisons part de sa décision de former une Vice-Province d'Italie.

« Elle comprendra les Maisons et Résidences de Santa-Maria a Vico, Maddaloni, Naples et Onè di Fonte.

« Le Vice-Provincial sera, en vertu d'un Indult, le R. P. Euloge Blanc, Assistant général. Et son Conseil sera composé comme suit : — *a*) R. P. Aristide Ferri, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Giuseppe Drago, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Giacomo Nanni, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Salvatore Ioppolo, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Emigdio del Re, Econome provincial.

« Cet acte du Saint-Siège est, à la fois, une récompense des travaux effectués dans le passé et un espoir de plus grands développements dans l'avenir.

« Nous sommes intimement convaincu de la bonne volonté que vous mettrez à le comprendre et à faciliter la tâche de celui qui est mis à votre tête. Vous y serez aidés par l'encouragement que vous procure cette fondation, par l'appoint religieux qu'elle apporte à vos âmes et à vos œuvres, et par le contentement que vous éprouverez à sentir l'autorité plus près de vous.

« Vous y serez aidés encore par la confiance dont vous entourez, depuis longtemps, votre nouveau Vice-Provincial, qui est loin d'être un inconnu pour vous, en raison du temps qu'il a passé au milieu de vous et du bien qu'il y a fait. »

### C. — Quelques autres Nominations.

1° Province britannique. — Nous n'avons, croyons-nous, pas encore publié le nom du Provincial des Iles

britanniques, qui a remplacé le R. P. James O'Reilly († 11 février 1916), ni ceux des membres de son Conseil. C'est le R. P. Thomas Leahy qui dirige actuellement cette Province, et son Conseil est composé comme suit : — *a*) R. P. Joseph Scannell, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Matthew O'Reilly, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Daniel Wilkinson, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Patrick Wheeler, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Daniel O'Ryan, Econome provincial.

2° Province d'Allemagne. — Le R. P. Huss étant parvenu au terme de son second triennat, le R. P. Léonard Leyendecker lui a été donné comme successeur, à la date du 14 janvier 1920. Le Conseil provincial est actuellement composé ainsi qu'il suit : — *a*) R. P. Ignaz Watterott, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) Rév. P. Johann Pietsch, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) Rév. P. Joseph Huss, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) Rév. P. Bernhard Langer, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Mathias Mathar, Econome provincial.

3° Province de Belgique. — En Belgique, c'est le Rév. P. Lucien Pescheur qui succède au R. P. Antonin Guinet, arrivé au terme de son mandat de Provincial. Le Conseil du nouveau Provincial, nommé par lettres du 4 novembre 1920, est composé comme suit : — *a*) R. Père Charles Stubbe, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Léon Brahy, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. Père Eugène Pierlot, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) Rév. P. Joseph Laurent, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Emmanuel Teunissen, Econome provincial.

4° Province du Midi. — Le R. P. Juge, se trouvant au terme de son mandat comme Provincial de la première Province de France, vient, à la date du 1er décembre courant, d'être remplacé par le R. P. Antonin Guinet. Voici les noms des membres du nouveau Conseil de cette Province : — *a*) R. P. Hippolyte Juge, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. François Masson, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Auguste Salina, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Joseph Balmès, 2e Consul-

teur extraordinaire ; c) R. P. Jean PAVILLET, Econome provincial.

5° Province du Nord. — Le R. P. Adolphe MUNIER remplace, à la tête de la deuxième Province de France, le R. P. BERNAD, parvenu au terme de son mandat. Le nouveau Provincial, nommé par Circulaire, en date du 1er décembre 1920, est assisté, comme Conseillers, des Pères dont les noms suivent : — a) R. P. Marcel BERNAD, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; b) R. P. Edmond LOUIS, 2e Consulteur ordinaire ; c) R. P. Jean-Baptiste LEMIUS, 1er Consulteur extraordinaire ; d) R. P. Aimé SCHAUFFLER, 2e Consulteur extraordinaire ; e) R. P. Jules REMY, Econome provincial.

6° Province du Manitoba. — Le retard apporté à la publication de cette livraison des *Missions* nous permet d'y annoncer, encore, les quelques changements survenus dans l'Administration de la Province du Manitoba (20 janvier 1921). Le R. P. Jean-Baptiste BEYS reste à la tête de la Province (pour un second triennat). Mais son Conseil est modifié ainsi qu'il suit : — a) R. P. François KOWALSKI, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; b) R. P. Alcide NORMANDIN, 2me Consulteur ordinaire ; c) R. P. William PATTON, 1er Consulteur extraordinaire ; d) R. P. Omer ROBILLARD, 2me Consulteur extraordinaire ; et e) R. P. Prisque MAGNAN, Econome provincial.

---

« TRANSITUS SANCTI JOSEPH. » — Près de la Porte Triomphale, à Rome, il se trouve une belle église, dédiée au glorieux Patron de l'Eglise universelle. Cette église est le siège d'une Archiconfrérie, connue sous le vocable qui sert de titre à cet entrefilet, « en faveur des agonisants de chaque jour ». Les prêtres, qui désirent faire partie de cette pieuse union (inscription, 50 centimes), s'engagent à célébrer une messe par an, aux intentions de l'Œuvre et au jour qui leur aura été désigné d'avance. En retour, ils reçoivent le pouvoir de bénir chapelets, crucifix, médailles, etc., et d'y attacher les indulgences apostoliques, — d'appliquer aux chapelets les indulgences des Dominicains et des Croisiers, — et d'imposer, par une seule formule, les scapulaires de la sainte Trinité, de la Passion, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de l'Immaculée-Conception, de Notre-Dame du Mont-Carmel, etc.

# CENTENAIRE D'UNE FONDATION

## Les Sœurs de la Sainte-Famille [1].

### A. — **Lettre du Pape** [2].

A NOTRE CHÈRE FILLE, SŒUR MARIE DE LA NATIVITÉ, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE LA CONGRÉGATION DE LA SAINTE-FAMILLE, DE BORDEAUX.

Chère Fille. — Salut et Bénédiction apostolique.

Il Nous a été particulièrement agréable d'apprendre, par votre lettre du 2 février et de la bouche de votre Cardinal-Protecteur, que vous célébrez, cette année (1920), le premier centenaire de votre Congrégation de la Sainte-Famille.

L'intéressant mémoire, joint à votre lettre Nous a permis de constater avec satisfaction que, semblable au grain de sénevé, votre Institut s'est développé et est devenu un arbre — étendant aujourd'hui ses branches *de l'éducation des orphelines, de l'enseignement des enfants et du soin des malades* jusqu'aux régions lointaines de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et y portant des fruits précieux de salut.

Ces progrès et ces résultats consolants, au milieu des difficultés et des épreuves, qui n'ont pas manqué, sont un témoignage des bénédictions que le divin Maître s'est plu à accorder à votre chère Congrégation, pendant ce premier siècle d'existence, en même temps qu'ils sont un heureux présage pour l'avenir.

Aussi, Nous Nous associons de cœur à votre joie et à celle de votre Famille religieuse, ainsi qu'à vos actions de grâces à Dieu pour les bienfaits signalés qu'Il a daigné répandre sur votre Institut, au cours de ces longues années.

(1) Voir *Missions*, nº 210, page 198.
(2) *Ibid.*, page 204, note édit. (2).

Afin d'assurer toujours davantage les bénédictions divines sur votre Congrégation, et pour contribuer à rendre vos fêtes du Centenaire plus riches en fruits de salut, Nous accordons une indulgence de sept ans et sept quarantaines aux personnes prenant part au *Triduum* préparatoire à la Solennité qui, dans chacune de vos maisons, aura été établie pour célébrer ce Centenaire, et une indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, pour tous ceux qui, ayant assisté au *Triduum*, recevront la sainte Communion, le jour de la fête susdite.

En témoignage de Notre paternelle bienveillance, et comme gage des faveurs célestes qui vous aident toutes à remplir les devoirs et à acquérir la perfection de votre saint état, Nous vous accordons de cœur la Bénédiction apostolique — à vous, chère Fille, aux membres de votre Conseil, aux Sœurs qui composent les trois branches de l'Institut, ainsi qu'aux noviciats et à vos maisons de retraite, bénissant en même temps les Dames de la Sainte-Famille, les Associés, les Congrégations et vos bienfaiteurs.

Rome, du Vatican, le 9 mars 1920.

BENOIT XV, Pape.

### B. — **Cérémonies à Bordeaux.**

Comme nous l'avons annoncé précédemment, dans toutes les villes (et elles sont nombreuses), où les *Sœurs de la Sainte-Famille* ont une résidence et dirigent une œuvre, a été célébré — par un Triduum solennel d'actions de grâces, les 26, 27 et 28 mai 1920 — le Centenaire de la Fondation de leur Société. A Bordeaux, la solennité de ces jours de prières a, naturellement, revêtu un éclat particulier.

Pierre-Bienvenu Noailles était vicaire à Sainte-Eulalie de Bordeaux, sa paroisse natale, lorsqu'il fonda la Congrégation de la Sainte-Famille, en mai 1820. C'est dans cette église, berceau de leur Institut, que les Sœurs

ont célébré leur Centenaire, — la paroisse entière s'associant à leur joie et à leur triomphe.

Bien rarement, l'église Sainte-Eulalie fut aussi somptueusement ornée et illuminée qu'en cette circonstance. A l'extérieur, la porte principale et, à l'intérieur, tous les piliers de la nef et du sanctuaire sont revêtus de tentures de velours rouge, à crépines d'or, sur lesquelles se détachent d'élégants symboles ou monogrammes de chacune des Œuvrres de la Congrégation en fête. Sur une immense bannière, suspendue à la voûte du sanctuaire magnifiquement orné, sont représentées les trois Personnes de la sainte Famille de Nazareth. Deux autres bannières portent l'effigie du Christ, tel qu'il est apparu en 1822, et la feuille de trèfle qui constitue les armes parlantes de la Congrégation. Des corbeilles de fleurs, des plantes exotiques, des candélabres et des lustres contribuent à former une ornementation ravissante, qui commence dès l'entrée de l'église — où se trouvent des faisceaux de drapeaux français et des autres nations chez lesquelles les Religieuses de la Sainte-Famille exercent leur action bienfaisante en faveur des pauvres, des orphelins, des malades, etc. Des lignes de lampes électriques dessinent les arcades du sanctuaire et du chœur, et complètent d'artistique manière un ensemble admirable. Enfin, sur un modeste écusson, à l'entrée, sont les initiales du Fondateur et, sur une banderole, la devise de la Sainte-Famille.

Ainsi parée, Sainte-Eulalie, aux grandes cérémonies du Triduum, a vu se presser dans ses nefs, devenues trop étroites, une pieuse assistance. « Aux premiers rangs on remarquait, lisons-nous dans la *Semaine Religieuse*, les membres de la famille du Fondateur, les Mères et les Sœurs de la Congrégation, et des représentants de toutes les Communautés d'hommes et de femmes du diocèse. Au chœur se trouvait rangé un nombreux clergé : plusieurs chanoines; des curés de la ville et autres notabilités ecclésiastiques. »

La première cérémonie publique du *Triduum* eut lieu le mercredi soir, 26 mai, à 5 heures. Elle était pré-

sidée par S. G. Mgr Adam, Evêque titulaire de Tmui. Et le sermon de circonstance fut donné par M. le Chanoine Bassibey, qui parla fort éloquemment de la fondation et du Fondateur de la Sainte-Famille.

Le jeudi, 27, également à 5 h., S. E. le Cardinal Andrieu, Archevêque de Bordeaux, présidait la seconde cérémonie. S. G. Mgr Adam officiait. Nos lecteurs nous sauront gré de citer encore ici la *Semaine Religieuse* de Bordeaux, qui relate que, ce soir-là, ce fut le R. P. Jean-Baptiste Lemius, ancien Supérieur des Chapelains de Montmartre, « avec sa chaude parole et son âme d'apôtre, qui exalta le miracle eucharistique dont fut favorisée la Sainte-Famille naissante, dans la pauvre petite chapelle de la rue Mazarin. Le 3 février 1822, dimanche de la Septuagésime, Notre-Seigneur apparaissait pendant vingt minutes, dans l'ostensoir, et bénissait les humbles Filles. De cette marque insigne de protection et d'amour, — unique, peut-on dire, dans les annales des Congrégations religieuses — l'orateur a su tirer de précieuses leçons, en établissant tour à tour l'*authenticité*, la *beauté* et l'*efficacité* du prodige. Appuyé sur une doctrine théologique très sûre, il a prouvé magnifiquement cette triple thèse. Le nombre, la diversité, le caractère des témoins, la concordance et la persévérance des témoignages, les approbations épiscopales, les fruits de sainteté qui ont résulté de l'apparition, ne permettent pas de mettre sagement en doute la vérité du miracle. Sa beauté est proclamée aussi, et par la forme sous laquelle Notre-Seigneur se révéla, — *non point petit enfant ni Christ ensanglanté, mais roi triomphant qui vient reconquérir son royaume* — et par la splendeur douce et majestueuse de son visage, de son regard, de son sourire, et par l'écharpe écarlate, symbole d'ardente charité, dont il était revêtu, et par les gestes affectueux que dessinaient ses divines mains. L'efficacité, enfin, en est évidente, puisque la manifestation de 1822 a fait de l'Eucharistie le lien, le *centre dynamique* de la Sainte-Famille, et de chacun de ses membres autant d'apparitions nouvelles du Christ

vivant parmi les hommes : cette Congrégation est devenue *comme un immense Ostensoir*, qui fait rayonner Jésus-Christ à travers le monde. Dans une vibrante péroraison, rappelant le privilège par lequel le Cardinal GUIBERT confia aux seules Filles de Noailles l'entretien de notre plus illustre Sanctuaire national, le Père LEMIUS a fait un pathétique rapprochement entre le modeste Ostensoir de 1822 et celui de Montmartre, où, exposé nuit et jour depuis plus de quarante ans, le Sauveur reçoit les hommages de la France, versant les grâces à flots sur son peuple de prédilection... »

Enfin, le vendredi 28 mai, dernier jour du Triduum, Mgr Adam célébra pontificalement, à 10 h., tandis que les chœurs interprétaient, de façon impeccable, la belle *Messe de Sainte-Cécile*, de Gounod. Et le soir, à 5 h., la cérémonie de clôture fut d'un éclat incomparable. S. E. le Cardinal Andrieu daigna encore la présider, donnant ainsi aux heureuses Jubilaires une preuve touchante de sa particulière bienveillance. Il était entouré de S. G. Mgr Adam, de M. le Chanoine Lalanne, Vicaire général, de M. le Chanoine Cartau, Archiprêtre de la Primatiale, de M. l'Abbé Ciron, Curé de Sainte-Eulalie, de plusieurs autres curés de la ville, etc., etc. M. l'Abbé Carrère, Directeur au grand Séminaire, donna le sermon. Le distingué prédicateur, animé d'un grand esprit de foi et d'une ardeur apostolique, fit admirer l'œuvre du saint Fondateur de la Sainte-Famille, en faisant connaître les diverses Œuvres de cette grande, belle et bienfaisante Congrégation. Puis, un *Te Deum* solennel a retenti sous les antiques voûtes gothiques de la vénérable église, après lequel la bénédiction du Très Saint Sacrement a été donnée par S. E. le Cardinal-Archevêque.

Ajoutons, d'après la *Liberté du Sud-Ouest* (J. C.), que, « durant les trois jours de fête, les chants les plus artistiques et les plus pieusement exécutés ont été, tout à tour, interprétés par les élèves de l'Ecole normale de la rue du Mirail et par les élèves du Pensionnat des Pères de Famille de la rue de Saintonge. »

On gardera longtemps, à Bordeaux, le souvenir de ce splendide et admirable Triduum, — dont les échos, un peu grâce à nous, retentiront au loin, dans les cinq parties du monde, et dont la vaillante Congrégation de la Sainte-Famille a le droit d'être fière.

### C. — Rome et Paris.

1° *A Rome.* — L'*Espérance* de Rome — 134, via dei Gracchi — a fêté, par un Triduum très solennel, célébré dans la chapelle de sa Communauté, le premier Centenaire de la Fondation de l'Institut de la Sainte-Famille.

Le mercredi 26 mai, un sermon de circonstance (en français) par le R. P. Joseph Lemius, Procureur général des *O. M. I.* près le Saint-Siège, marqua l'ouverture des saints exercices. L'orateur retraça avec éloquence l'histoire de ce premier siècle d'apostolat, mit en relief le bien accompli et fit monter vers Dieu l'hymne de l'action de grâces, — avec une émouvante invocation pour un avenir plein de prospérité. Après le sermon, salut solennel — présidé par S. E. le Cardinal Geatano Bisleti, Préfet de la Sacrée Congrégation des Séminaires.

Le lendemain 27, second jour du Triduum, sermon en italien par Mgr Domenico Facchini, Archiviste du Saint-Office et Aumônier de la Communauté. Puis, Salut par S. E. le Cardinal Teodoro Valfrè di Bonzo, Préfet de la S. C. des Religieux.

Le vendredi 28 vit se dérouler les cérémonies les plus imposantes. A 8 h., messe de communion, célébrée par S. E. le Cardinal Basilio Pompilj Vicaire général de Sa Sainteté et Archiprêtre de l'Archibasilique patriarcale du Latran. A 10 h., grand'messe pontificale par S. G. Mgr Augustin Dontenwill, — Archevêque de Ptolémaïs et Directeur général de la Congrégation de la Sainte-Famille, — avec le R. P. Simon Scharsch comme prêtre-assistant et les RR. PP. Théophile Ortolan et Goulven Trébaol comme diacre et sous-diacre d'office.

Le soir, au Salut de clôture, — présidé par S. E. le Cardinal Antonio Vico, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et Protecteur de l'Institut — le sermon fut prêché par le R. P. Filippo Toti, *C. SS. R.*, Recteur de l'église Saint-Joachim, paroisse de la Communauté. Enfin, après le *Te Deum*, la Bénédiction papale fut donnée à la pieuse et nombreuse assistance.

Ajoutons, pour terminer ce pâle compte rendu, qu'à l'occasion de ce Triduum la gentille chapelle des Sœurs fut superbement décorée et gracieusement illuminée, — que la musique et les chants ne laissèrent rien à désirer — et que les cérémonies, confiées à nos chers Scolastiques de la Via Vittorino da Feltre, furent exécutées avec toute la perfection et la piété désirables.

2° *A Paris.* — A Paris, c'est à l'église de la Trinité que les Filles du Bon Père Noailles sont venues remercier Dieu des grâces dont il a comblé leur Institut, durant tout un siècle, et entendre, le premier jour, le R. P. Aimé Schauffler, — dont la chaude et éloquente parole a buriné, devant un auditoire d'élite, sous des traits révélateurs et saisissants, la sainte et originale figure du Fondateur, sa personnalité et ses œuvres.

Le second jour, l'action de grâces a jailli, vibrante et spontanée, des lèvres et du cœur apostolique de M. le Chanoine Poulin, en présence d'une assistance aussi nombreuse et recueillie que la veille.

Enfin, c'est aux pieds de Notre-Seigneur, dans la Basilique du Vœu national, que les Sœurs de la Sainte-Famille des résidences de Paris voulurent terminer, au soir du troisième jour de leur Triduum, le cantique de leur reconnaissance. M. le Chanoine Crépin, Supérieur des Chapelains de Montmartre, en chanta le couplet final, en résumant en deux strophes vigoureuses l'histoire de la Congrégation. S. E. le Cardinal Léon Amette, Archevêque de Paris, entouré d'un nombreux clergé, daigna présider à la clôture de ces fêtes de famille et l'honorer de sa présence.

# VICARIAT DU KEEWATIN

## Mission Esquimaude de Chesterfield Inlet, Can. [1].

### A. — 17 février 1919.

1° BILAN. — Nous n'avons pas de rapport de conversions en masse à vous envoyer ; et la chose ne surprendra aucun de ceux qui ont suivi les débuts de cette Mission, de 1912 à 1917. Le P. PIOGET, à son arrivée, a eu le bonheur de faire son premier baptême d'Esquimau : c'était le premier enfant né de parents chrétiens en ce pays et comme le premier fruit de nos travaux de cinq ans. Puis, au printemps prochain, nous aurons un baptême d'adulte, catéchumène de deux ans dont je vais terminer l'instruction, et la première communion d'une petite fille de 7 ans. Et voilà à peu près tout le bilan que j'entrevois pour le moment, — à moins, naturellement, que le bon Dieu n'en appelle d'autres que nous ne connaissons pas encore, car c'est Lui qui convertit les cœurs : nous ne faisons qu'instruire, préparer les voies à la grâce et conférer les sacrements.

Nous n'avons, près de nous, qu'une seule famille de chrétiens. C'est peu, mais ce peu signifie beaucoup pour nous. Ce n'est plus la solitude des quatre premières années : nous avons des âmes à diriger, à instruire de plus en plus. Il y a là, pour nous, un encouragement et comme une nécessité de continuer le bien commencé.

Je vais essayer de vous donner une idée de notre vie ici, depuis notre retour, afin de répondre au légitime désir des âmes charitables qui s'intéressent à nous et dont la sympathie nous est si précieuse — et mérite toute notre reconnaissance.

(1) Voir *Missions*, juin 1919, page 60.

2° Chrétiens. — La première parole que je saisis en approchant de terre, le 23 août dernier, furent ces cris joyeux d'une petite chrétienne de 4 ans qui m'avait aperçu : « *Atâtatsiar* — Mon grand-père ! » C'est le titre que me donnent bien des enfants par ici. Je crois que la joie était bien aussi le sentiment de tous nos chrétiens. Les hommes étant à la chasse, nous ne vîmes ce jour-là que les femmes et les enfants. Ils nous accompagnèrent jusqu'à la maison, portant nos petits bagages. Ce n'était plus, cette fois, les larmes aux yeux, comme en septembre 1917, quand je les quittais pour un an : le bonheur se lisait sur leurs visages. Dès le lendemain, tout ce monde était à la Messe ; et, dès que je commençai les prières, tous répondirent avec entrain, sans hésitation, — preuve qu'ils ne les avaient pas oubliées et que, par conséquent, ils avaient été fidèles à les réciter.

Le lendemain, arrivent les hommes — qui joignent leurs voix mâles à celles des enfants. Il y a, dans leur ton de voix, un accent de conviction qui touche et montre bien que ces gens ont réellement la foi et sentent ce qu'ils disent. Bien vite, ils demandent à se confesser, pour pouvoir recevoir la sainte Communion. Béni soit Dieu, qui les a si bien conservés : le travail de sa grâce en ces cœurs est bien admirable.

Mais, bientôt, ces chers chrétiens doivent s'éloigner et partir pour leurs camps d'hiver. C'était à la mi-septembre. Seule une famille reste avec nous ; et j'ai dit que sa présence nous est une grande consolation.

3° Noel. — Les chrétiens n'ont pas pu tous venir pour les fêtes de Noël. Le mois de décembre avait été bien mauvais : ce n'était que tempêtes de neige, par temps couvert, et la neige fondante, pleine d'eau, rendait la marche presque impossible, — on calait jusqu'au dessus du genou, comme dans le bois fort. Pierre, un de nos chrétiens, était venu au commencement de décembre, mettant dix jours à faire un trajet qui n'en demande que deux, d'ordinaire. Il se reposa une semaine, avec nous, et devait revenir pour Noël, avec son beau-frère — qui demeure avec lui. Nous attendîmes jusqu'à

la dernière minute ; mais personne ! Nous n'avions donc, aux pieds de la Crèche, que cette famille restée avec nous ; et, tous ensemble, nous priâmes pour ceux qui n'avaient pu venir.

Le surlendemain de la fête, voici Georges, un autre de nos chrétiens, qui arrive de l'ouest. Les mauvais chemins l'ont mis en retard ; mais il a dû avoir bien du mérite devant Dieu, car il n'est pas fort, — ayant passé sept ans sur un lit de douleur, sans pouvoir se lever. Le dimanche dans l'octave de la fête, puis les jours de l'An et de l'Epiphanie, nous avons ainsi deux familles au complet.

Les sermons de circonstance, les cantiques de Noël, la sainte Communion firent beaucoup de bien à cette belle âme de Georges. Après l'un de nos offices, où j'avais été touché moi-même de la piété de ces gens, je fis remarquer à mes premiers chrétiens qu'il n'était pas nécessaire d'avoir de grandes églises, remplies de milliers de personnes priant et chantant ensemble, pour sentir le bienfait de la prière, — que nous autres, ici, bien que si peu nombreux, nous avions bien prié et chanté, — que notre cœur était content de ces fêtes. « Ah ! me fit Georges, cela ne ferait pas pour moi, ces grandes cérémonies chez les blancs ! » Je pensais qu'il voulait dire qu'il aurait peur de voir tant de monde, mais il s'expliqua : « Je ne pourrais pas chanter, je ne pourrais pas prier ; même ici, j'ai failli pleurer cet après-midi ! » Il prenait cela pour une faiblesse et presque pour une faute.

4° Famine. — Il nous tarde, cependant, d'avoir des nouvelles de nos gens qui n'ont pas pu venir ; car c'est la famine, cet hiver, dans tout le pays. Pas de caribous. A l'automne, passe, il y a le poisson dans les lacs ; mais, en février, quand cela prend un jour de travail pour creuser, dans la glace, un trou à hameçons, et que le poisson ne tient qu'aux endroits les plus creux, la vie n'est pas gaie pour des gens qui n'ont pas une once de nourriture en avant. Survienne une *poudrerie* de quelques jours de suite, personne ne peut sortir ; et c'est la mort qui guette

ces pauvres affamés. C'est ainsi que 40 à 60 Esquimaux du sud ont péri, l'an dernier. Cette année, nous savons qu'il y a déjà 5 enfants morts de faim, dans une seule famille. Mais nous sommes loin d'avoir des nouvelles de tout le monde. En novembre dernier, un de ces malheureux affamés s'affaissait sans connaissance sur le petit lac en arrière des maisons. Heureusement que les enfants, qui jouaient dehors, l'aperçurent. Mais d'où venait-il ? Où était sa famille ? Ce n'est que le lendemain qu'il reprit ses sens et put donner des renseignements. Alors on alla chercher sa vieille — qui attendait stoïquement la mort, sous les débris d'une tente mise en pièces par le vent. Combien d'autres drames de ce genre en ces pays de misère, où la vie est si pénible ! Hier, arrivait un fort gaillard d'autrefois — aujourd'hui bien décharné. Pas un chien : il hale sa traîne, — portant dans ses bras, sous son capot, comme sur son cœur, un enfant de 7 à 8 ans, qui ne peut plus marcher et que son père essaie ainsi de protéger contre le froid.

Mais c'est la misère des orphelins et des orphelines qu'il faut voir : il y a de quoi fendre le cœur ! Nous avons ici une jeune fille, qui peut bien avoir de 15 à 16 ans. Tous ses parents sont morts, l'an dernier. Un an de misère a suffi pour en faire un être hébété, comme abruti et plus ou moins responsable de ses actes. Par charité, je lui donnais un morceau de pain, avec une tasse de thé, de temps à autre. Bien vite alors, nous constatâmes maint petit larcin à la cuisine. Et, quand l'empreinte de ses quatre doigts dans le beurre m'eût donné une preuve de sa culpabilité, que je lui mis la chose sous les yeux, elle me demanda d'un air ingénu si c'est mal de voler. Elle a tant faim et toujours faim ! Son gardien vient vite m'avertir de ne pas la laisser entrer, ou de la mettre de suite à la porte, si elle vient chez nous, — « car c'est une voleuse, dit-il, et elle sait mentir aussi ! » Sans doute que notre homme n'aime guère voir la fille venir raconter chez nous comment elle est traitée par son père adoptif.

Que c'est triste ! Si seulement nos ressources nous

permettaient de venir en aide à ces infortunés ! Quelques sacs de farine ou de biscuits sauveraient la vie de plusieurs à l'occasion : sans chercher à les attirer par le ventre, nous serions réellement des pères à leurs yeux. Mais que faire ? Nous ne jeûnons pas, c'est vrai, mais nous en sommes au régime d'abstinence continuelle depuis six mois. Des fèves et de la farine d'avoine constituent nos repas, — et, oublie-t-on d'en faire cuire à temps ? ce sera alors le pain et le thé. Cela nous soutient, et nous suffisons à l'ouvrage de chaque jour ; mais, s'il nous fallait, comme les Esquimaux, partir, chaque matin, le ventre creux, sans même une tasse de thé chaud, par les gros froids actuels, je doute fort que notre peau résisterait aux caresses du vent du nord.

5° Travaux. — Un mot maintenant sur nos occupations cet hiver. Après le départ du bateau, nous commençons par mettre une nouvelle rangée de planches sur les murs intérieurs de notre chambre à coucher. Ce n'était pas du superflu. Chaque mois, les années précédentes, il fallait, en hiver, prendre la hache pour enlever des murs la glace — qui avait plusieurs pouces d'épaisseur. Cet hiver, une fois seulement, au moment des gros froids, nous avons, à la chaleur de la lampe à flamme bleue, enlevé un peu de givre qui se formait autour de nos lits. C'est un progrès sensible. Nous n'en restons pas moins au régime du chauffage primitif : le soir, on se déshabille dans la salle, laissant là les habits de peau pour qu'ils sèchent près du feu et ne prennent point de givre. Puis, à la course, à l'assaut des lits. Vite on se glisse dans les sacs en peau de caribou, et vive le sommeil ! Le matin, au son du réveil, on ne traîne guère, car il ne fait pas chaud. On se lave et on s'habille dans la salle, où la température est moins crue. Si le feu a par trop baissé ou s'est éteint, on revêt d'abord des peaux de bête avant de prendre la soutane ; et, en attendant que le feu monte, on médite un peu sur les misères de la vie présente.

Mais revenons à nos travaux. En octobre, un coup d'œil et aussi un coup de main aux portes et fenêtres,

pour boucher toute issue et empêcher le vent de pénétrer ; et nous voilà prêts à la réclusion. Alors, nous nous mettons à l'étude. Nos chrétiens ayant bien conservé les petits livres que j'avais faits pour eux en 1917, au lieu d'en imprimer de nouveaux, nous entreprenons le travail de la grammaire. Il importe de fixer la langue et d'utiliser les données que j'en ai, — surtout pour le cas où je viendrais à manquer. Il fallait, d'ailleurs, faire la classe à mon compagnon. Déjà, tout le long du chemin, le P. Pioget avait noirci maint cahier de longues listes de mots, et sa mémoire heureuse en avait retenu un grand nombre, — mais de là à parler il y a loin. La langue esquimaude n'est pas de celles où les mots, presque toujours invariables, s'alignent à la suite les uns des autres, comme en français. Par exemple, le verbe esquimau, avec plus de 700 terminaisons de personnes, — voilà une conjugaison respectable — trouve encore le moyen de s'incorporer tout ce que nous appelons adverbes. « Je marche, je marche vite, je puis ou ne puis pas marcher », etc., etc., — tout se rend à l'aide du même verbe, de sorte qu'à ne prendre même que les formes ordinaires, on arrive à plus de 100.000 manières de présenter n'importe quel verbe esquimau. Y aller de pure mémoire est peine perdue : il faut des clés qui permettent de composer ces mots-phrases, qu'on n'a jamais vus écrits ni entendu prononcer peut-être, mais qui sont bien la seule manière de rendre telle ou telle idée. Ce travail va me prendre toute l'année. Le P. Pioget appelle cela le cours d'Université de Chesterfield. Elève et secrétaire, il étudie mes notes, les met au clair sur manuscrit et avance à grands pas dans la connaissance de la langue.

Naturellement, nous sommes cuisiniers, boulangers, menuisiers, raccommodeurs de tout ce qui se casse, etc. Il faut aussi avoir l'œil à tout : autrement, tantôt ce sera une chaudière quelconque, remplie d'huile de phoque, que vous sentirez avant de l'avoir aperçue sur le poêle, ou quelques paires de vieux souliers, accrochés aux murs de la cuisine pour y sécher, qui chatouilleront vos nerfs olfactifs de leur odeur *sui generis*, ou même

quelques bouts de peau de caribou, langes de bébé qu'une mère soigneuse aura mis là à sécher, qui vous forceront à jouir, malgré vous, du parfum tout esquimau qui s'en dégage. Ces menus travaux et ces distractions ont, d'ailleurs, le don de reposer un peu, quand la fatigue de l'étude continuelle se fait sentir.

6° Paiens. — Il y a ici, actuellement, plusieurs familles de païens, venus au poste pour échapper à la famine. Il en est qui ne viennent jamais nous voir, aimant mieux souffrir de la faim que de s'exposer, en nous fréquentant, à manquer à leurs superstitions ; car ils voient que nos chrétiens ont laissé tout cela de côté. Naturellement, les sorciers sont en tête du mouvement qui tient les païens à l'écart. Mais ceci ne doit pas nous décourager, — c'est plutôt une preuve que notre travail avance et que ces gens réalisent qu'ils ne peuvent être à la fois païens et chrétiens, en prenant un peu de chaque religion, mais qu'un chrétien doit l'être tout entier. Il y a là un gage de bon espoir, pour le jour où l'heure de la grâce sonnera pour eux. Nous n'allons donc pas à la course en fait de conversions, et ne devons pas le faire. Une jeune fille — qui avait fréquenté notre école, en 1915, connaissait assez bien le catéchisme et désirait alors le baptême — a été vendue, bon gré, mal gré, à un bigame païen. Elle n'avait rien à dire au marché, bien entendu, et n'est guère coupable, sans doute ; mais les faits montrent bien déjà que nous avions raison de ne point baptiser tous ces enfants, tant qu'ils restent au pouvoir de parents païens. Nous continuerons donc à étudier nos gens et leur langue, nous mettant ainsi à même de faire du bien à ceux que le bon Dieu nous enverra. C'est en cela que nous serons missionnaires, — la question des conversions ne dépend pas de nous, mais de Dieu seul. Puissent un grand nombre d'âmes nous aider par leurs prières à mériter cette grâce de la conversion pour tant de pauvres païens !

Cette lettre ne partira d'ici qu'à la fin du mois. Quant elle vous parviendra, il sera bien tard, pour vous, de recevoir nos vœux et souhaits de nouvelle année. Mais

notre cœur n'a pas été en retard pour les formuler : au jour de l'an, nous avons eu une action de grâces spéciale, où tous, nouveaux chrétiens et leurs missionnaires, nous avons prié aux intentions des bienfaiteurs de cette Mission. Daigne le Seigneur exaucer nos vœux, et récompenser lui-même les âmes charitables qui ont bien voulu s'intéresser à elle !

*P.-S.* — Après que j'eus écrit ces lignes, nous avons reçu des nouvelles de nos chrétiens, sur le sort desquels nous étions inquiets. Ils vivent de la mer, chassant et mangeant le phoque. Joseph a été bien malade, cet hiver, mais il est rétabli : il m'écrit que, lorsqu'il tombe malade, il a recours à la prière, et se remet. C'est bien la foi simple et naïve, qui arrive au cœur de Dieu et est exaucée.

Arsène Turquetil, *O. M. I.*

## B. — 25 août 1919.

1° Difficultés. — Le bateau doit arriver sous peu, — cette semaine probablement. Nous attendons des nouvelles de nos amis, et nos amis en attendent de nous. Donc, pas de temps à perdre : je m'y mets.

A notre retour ici, l'an dernier, nous retrouvâmes nos chrétiens bien conservés, grâces à Dieu ; mais nous ne pûmes jouir longtemps de leur présence près de nous. Dès le 6 septembre, ils étaient tous repartis à leurs camps d'hiver. On n'oublie pas que Chesterfield n'est ni une ville, ni un village, ni même un camp. Les sauvages viennent ici, de temps à autre, pour traiter, mais n'y demeurent pas, — le gibier ne se tient pas près des maisons : il n'y reste donc que les gens du poste et leurs engagés. Une seule famille de chrétiens reste près de nous, et sa présence nous aide à supporter la solitude du pays. Sans elle, nous aurions eu bien des dimanches vacants : car les sauvages païens, qui résident au poste, se tiennent à l'écart de nous, — même ceux qui viennent en passant, pour traiter, ne nous font plus visite, comme

autrefois, — de sorte que, tout l'hiver, nous n'avons guère eu que la visite passagère de deux familles chrétiennes. Joseph, notre premier catéchumène de 1916 et le plus âgé de nos chrétiens, ne peut venir nous voir : tout l'hiver, il a été bien malade et a failli mourir. Enfin, nous avons pu le revoir au mois de juin : il est maigre, étiré, blanchi, — on voit qu'il a souffert, mais il est heureux et content comme auparavant. Il me répète de vive voix ce qu'il avait écrit cet hiver : — « Merci, merci au Père de nous avoir appris à prier : j'ai été bien malade et, chaque fois, nous avons prié en famille, et la prière seule m'a fait vivre. » Puis il ajoute : — « Si j'étais seul, je serais bien aise de mourir pour aller au ciel maintenant, pendant que mon âme est encore bonne depuis son baptême, mais il vaut mieux sans doute que je vive encore, quand je vois ma femme et mon enfant, si jeunes encore tous les deux, qui pleurent à la pensée que je vais mourir et être séparé d'eux ! »

Une seule fois, dans l'année, nous avons eu une assistance nombreuse, attentive, consolante : c'étaient des gens venus du nord, complètement indépendants du poste d'ici. Ces gens me disaient, l'après-midi, après avoir assisté aux deux offices et catéchismes, combien ils étaient heureux et contents d'entendre parler de la prière : ils regrettaient de n'être pas là plus souvent, même chaque dimanche, et demandaient si je ne pourrais pas passer quelque temps dans leurs camps. Les dispositions de ces gens, indépendants du poste, donnent l'explication de l'indifférence, de l'éloignement, des moqueries de ceux qui y résident. L'Esquimau, en effet, a bien de la peine à gagner sa vie dans le pays misérable qui est le sien, — l'an dernier, 10 morts de faim ; et 30 encore, cette année. Par suite, il apprécie beaucoup l'aide qu'il reçoit des blancs sous ce rapport. Or, au poste, il y a un grand magasin où l'Esquimau trouve fusils, munitions, vivres et marchandises de toutes sortes, voire même des douceurs et articles de luxe en abondance. Sans doute, il lui faut payer pour obtenir tout cela ; mais, si on lui met en tête qu'il ne sera le bienvenu,

n'obtiendra de faveurs qu'en se tenant à l'écart de nous, en se moquant de nous, en faisant tout le contraire de ce que nous enseignons, s'il voit que les favoris du poste sont les chefs et meneurs du mouvement qui nous fait opposition, on ne peut s'attendre qu'il sacrifie ses intérêts matériels, le bien-être pour lui et les siens, dans le but de nous plaire, — à nous qui n'avons pas de magasin pour l'aider, et venons seulement lui prêcher une morale toute nouvelle et assez difficile pour lui.

C'est précisément ce qui se fait ici : l'agent du poste se tient ostensiblement lui-même à l'écart, on ne peut le voir qu'une fois l'an, — sa conduite, en bien des points, est en contradiction formelle avec nos enseignements, — ses favoris, ceux qu'il engage, sont nos pires ennemis, et il tient à les conserver et il les favorise plus que les autres, — dans sa maison, en sa présence, ces gens peuvent se moquer de nous, — au lieu de les arrêter, il rira avec eux, disant que ces païens ne savent pas mieux. Tout Esquimau qui va ou vient au poste, voit et entend tout cela, et il ne s'y trompe pas : dès qu'il obtient un emploi, ne fût-ce que pour quelques jours, dès qu'il a quelque chose à traiter, il se met du côté des moqueurs, contre nous, dans le but d'obtenir les bonnes grâces de l'agent, il nous évite, et c'est ainsi que, peu à peu, l'idée se fait et se répand que, pour obtenir de bonnes conditions au magasin dont dépend son bien-être et sa vie, il doit être notre ennemi.

C'est un fait évident que, sans cette opposition de mauvais aloi, nous pourrions avoir une assistance moyenne de 25 à 30 personnes, chaque dimanche. Un, deux ou trois ans de catéchisme, suivis de la sorte, auraient vite fait d'avancer notre œuvre : nous aurions une chrétienté naissante de 15 à 20 familles au moins, maintenant. C'est un temps précieux que cette opposition indigne nous fait perdre, c'est un temps précieux perdu pour ces pauvres âmes païennes — dont plusieurs se trouvent être plus coupables, parce qu'elles étouffent la voix de leur conscience pour ne suivre que l'appât du gain.

Nous sommes actuellement en relation avec les autorités de la Compagnie (de la Baie d'Hudson) pour faire cesser cet état de choses : et nous espérons que justice sera faite.

Ce temps n'est pas complètement perdu pourtant, — à Dieu ne plaise. Tout d'abord, de cette situation si pénible nous comptons bien retirer quelques mérites de conversion pour le jour — et il viendra — où l'œuvre du démon devra céder le pas à la grâce de Dieu.

Puis, malgré tout, notre travail avance : par ce contact journalier avec quelques-uns, nous nous familiarisons de plus en plus avec la langue. Un païen, venu récemment, le dimanche, assister au catéchisme, alla tout de suite publier dans le camp que, la dernière fois qu'il était venu, — c'était en 1916 — j'étais encore un blanc, mais qu'aujourd'hui j'étais bien un Esquimau ; il voulait dire par là que ma façon de parler maintenant lui paraissait toute naturelle, comme si c'était un Esquimau qui parlait, et que, par suite, il comprenait très bien.

2° Occupations. — Tout l'hiver, sept mois durant, — de la mi-octobre au milieu du mois de mai — enfermés, comme des reclus, dans notre maisonnette, nous étudions la langue, dont j'essaie de fixer la grammaire, pour l'usage des missionnaires qui auront à l'apprendre. Puis, il y a les sermons-catéchismes du dimanche, quelques cantiques et des prières à composer, pour compléter mon premier livre de 1917. L'étude de cette langue est pénible — car je suis sans aide et n'en suis encore qu'aux débuts — et attrayante à la fois, car la langue est belle, riche et bien ordonnée. Il faut aussi savoir se distraire de temps à autre, si on veut conserver sa santé. Ici, pas de distractions ; on peut s'adonner tout entier à l'étude et au recueillement de la pensée. Pas de visites à faire ni à recevoir, pas de téléphones, ni de journaux quotidiens à nouvelles sensationnelles : si on n'y prend garde, on se laisse absorber tout entier, alors que, des semaines et des mois entiers, rien autre chose ne vient à l'esprit que ce travail d'étude qui préoccupe.

Ainsi, nous sommes allés, du mois d'août 1918 au

23 avril 1919, sans aucune nouvelle du monde civilisé. Et les quelques nouvelles du pays que nous habitons, qui nous parviennent de temps à autre, ne sont guère faites pour distraire et réconforter : indifférence ou moqueries à notre endroit et, en ce qui regarde les intérêts des sauvages, famine, morts de faim, noyades, meurtres pour question de femmes, mariages à la façon des brutes après échanges de coups de poings, — voilà les grandes et menues nouvelles du pays.

Sans doute, nous nous récréons un peu après les repas, puis nous avons tous les soins du ménage qui reposent un peu l'esprit ; mais, tout en faisant la cuisine, tout en lavant les assiettes et le linge, tout en raccommodant et nous occupant de mille autres détails, notre attention reste encore concentrée sur l'étude.

3° Climat. — Pourquoi ne pas sortir de temps à autre ? Ce n'est pas l'envie qui nous en manque, certes, mais la chose est si difficile !

Nous commençâmes notre vie de renfermés à la mi-octobre, en même temps que les Esquimaux se bâtissaient leurs maisons de neige. Jusqu'aux environs de Noël, il n'y eut pas de gros froids, mais il neigeait et neigeait sans cesse : nous essayâmes bien de sortir quelquefois, mais ce fut à y renoncer, on ne pouvait voyager, même à de courtes distances, — on calait partout jusqu'aux genoux. Puis vinrent les gros froids : c'était pitié de voir de malheureux Esquimaux, souffrant de la faim, partir à jeun sur la mer, en quête de phoques, — pendant le jour, chassant près de l'eau où il fait si froid, et, la nuit, sommeillant assis près d'un trou de phoque, attendant qu'il vienne respirer pour le darder, — tout cela, alors qu'il en coûte pour mettre le nez dehors, fût-ce seulement quelques instants. Nous, qui n'avons pas été élevés à ce genre de vie, qui n'avions que le régime de végétarien, — du pain et des fèves, car il n'y avait pas le moindre gibier — nous ne nous sentions guère l'envie de nous promener.

Voici plutôt le bilan de la température et du climat : — Par une moyenne de 30° au-dessous de zéro, nous

eûmes, en janvier, trois jours de calme, douze jours de vent avec temps clair et froid vif, seize jours de *poudrerie* dont six d'une violence extrême. Février, surtout la seconde moitié du mois, fut un mois de vent continu. Mars fut bien sombre : cinq jours de soleil, durant tout le mois. Avril s'adoucit un peu à certains jours, mais nous eûmes encore quatre jours de poudrerie intense ; les premiers oiseaux de neige arrivèrent à la fin du mois, — qu'ils étaient les bienvenus ! Mai débuta par une poudrerie de six jours, qui cessa le 7 pour reprendre le 8 et le 9 ; ce n'est que vers le 15 qu'il commença à faire plus chaud, puis, le 30, première pluie : et les oies arrivent.

On comprend maintenant que nous ne sortions guère par plaisir, — quand tout est désert, qu'on souffre du froid — avec la constante appréhension de se laisser surprendre par quelque tempête, qui n'aiderait pas à retrouver son chemin !

Au printemps, c'est différent. Juin fut triste, c'est vrai, — un mois de neige et de pluie continuelles — mais l'air est plus chaud : on ne court plus aucun danger, il n'y a pas de nuit, les canards abondent, et notre fusil, inséparable compagnon, rapporte toujours, et sans faute, quelque oiseau pour le dîner ou le souper ; et c'est la vie, le repos, la récréation, c'est la santé qui se remet à plein de la fatigue de l'hiver...

Voilà un aperçu de cette année. S'il y a un desideratum, le voici : à quand le mouvement de conversions, à quand aussi de meilleurs jours pour le côté matériel ? Tout est extrêmement cher, et le chauffage à lui seul absorbe toutes nos ressources. Nous avons beaucoup reçu des âmes généreuses ; mais que nous sommes loin du confort ! S'il en fallait pour demeurer ici, ou nous ne serions pas revenus, ou nous partirions tout de suite. Mais, tant que nous aurons l'indispensable, que notre santé tiendra, nous resterons à ce poste choisi ; et l'aide de Dieu ne nous manquera pas, et nous réussirons un jour à le faire connaître et aimer de nos pauvres païens esquimaux !

ARSÈNE TURQUETIL, *O. M. I.*

## C. — 17 février 1920.

1° Misères. — Durant les quatre mois écoulés depuis mon dernier rapport (25 août 1919), nous avons à signaler quelques misères inhérentes au pays, — sans lesquelles Chesterfield ne serait plus Chesterfield — mais la note dominante, c'est bien la joie, malgré les multiples difficultés que l'on connaît déjà. Je ne ferai donc qu'indiquer les nouvelles locales les plus saillantes ; puis, j'essaierai de donner une idée du travail de la grâce parmi les Esquimaux, en parlant de nos catéchumènes de l'heure actuelle.

La note caractéristique de cet hiver 1919-1920, c'est encore la famine. Pas de caribous, pas de vivres, pas d'habits : voilà le sort d'un trop grand nombre d'Esquimaux. En octobre, deux familles arrivent exténuées ; j'ai peine à reconnaître ces gens. Comme le jeûne les change ! Ils ont mangé leurs chiens, et ont rôdé des semaines entières à la recherche du gibier introuvable. Un homme est mort ici, quinze jours après son arrivée, laissant une veuve et deux enfants dans la misère noire. Les autres s'en sont tirés, mais ils ont subi un traitement ; une simple tasse de thé produisait chez ces gens une réaction qui ressemblait à de l'ivresse. Six familles arrivent ainsi de suite, l'une après l'autre ; mais nous sommes, encore aujourd'hui, bien inquiets au sujet d'une autre famille, qu'on attend toujours, qu'on cherche sans pouvoir en trouver la moindre trace.

Ces recherches ont amené la découverte de deux cadavres, gelés dans une misérable hutte de neige : un enfant de 8 à 10 ans, à moitié découvert, et un adulte, — homme ou femme, on ne sait pas — gelé sous sa couverture et recouvert de neige. La crainte des morts a empêché les païens de s'approcher de ces corps. Et cela à 30 milles à peine du poste, vers le sud.

Loin, à l'ouest, on rapporte l'abondance ; mais on dit aussi qu'un jeune gamin, de 20 ans à peine, entra l'été dernier, de bonne heure le matin, dans la tente occupée par deux familles et, trouvant ces gens encore au lit, saisit

une carabine et tua les deux hommes. Enlevant l'une des femmes, il menace de mort quiconque veut trouver à redire, et s'en va. Il paraît que les Esquimaux de là-bas ont résolu de l'affamer.

Puis, au nord, un jeune homme se noie, plusieurs morts de tout âge. Nous sommes loin pourtant de connaître le bilan des misères de cette année, car il est venu bien peu de monde ici depuis l'été.

Quant à la température, la saison est assez bonne : il y a eu peu de poudreries, relativement aux hivers précédents. Janvier a été bien froid ; la fumée, l'air chaud du poêle se sont congelés en haut de la cheminée, — ce n'était plus qu'un paquet de glace — heureusement, nous avons échappé à l'asphyxie, nous en tirant avec un léger mal de tête.

2° Catéchumènes. — Maintenant, à notre œuvre de missionnaires. Au nombre des affamés, venus ici pour échapper à la mort, il y avait un païen bigame. Cet homme n'est pas un étranger pour nous. Il ne manquait jamais de venir assister aux deux catéchismes du dimanche, quand il était ici ; l'été dernier, on le voyait même chaque matin à la Messe, priant, chantant avec les autres. Mainte allusion à sa fausse position, reproches directs aux polygames, dans le courant des sermons, le dimanche : rien ne le décourageait, — si bien que j'avais eu la hardiesse, l'été dernier, de lui conseiller de ne garder qu'une seule femme. Il avait bien pris mes avis et ne s'en était pas montré offensé, comme ces endurcis qui me répondaient invariablement de m'occuper de ce qui me regarde et de les laisser tranquilles.

Dès le lendemain de son arrivée, toute la famille vient à la Messe : nous n'avions pas de chrétiens alors, ce n'était donc pas pour suivre les autres. Le dimanche arrive, mes gens écoutent avec avidité, on dirait que ce n'est pas de la pure curiosité mais de l'assentiment ; même quand je parle contre la polygamie, ils approuvent, comme s'ils étaient décidés, tout prêts à se convertir. Mais, pensais-je en moi-même, qui saura jamais ce qu'un Esquimau pense réellement ?

Or, quelques jours après, voici venir l'une des femmes, — la plus âgée, bien que jeune encore : elle peut avoir une trentaine d'années. « Je voudrais être baptisée, dit-elle, je ne veux pas aller en enfer, j'aime bien Jésus, je voudrais aller le voir au ciel. » — « C'est là une bien bonne pensée, lui dis-je, mais c'est parfaitement impossible tant que tu seras la femme d'un polygame. » — « Oh ! fit-elle, je sais bien cela ; mon mari, ma compagne de maison, et moi, nous savons bien cela ; ce que je dis, nous le pensons et le disons tous les trois. Depuis l'an dernier, toutes les deux nous disons à notre mari d'en choisir une et de laisser l'autre ; il voulait bien, mais n'avait pas le courage ; aujourd'hui, il est décidé, nous ferons comme tu diras, tu nous instruiras et nous serons baptisés. »

Est-il possible, pensais-je en moi-même, que ces pauvres femmes consentent ainsi à n'avoir plus de maison ? La jeune a bien ses parents, mais l'autre n'a personne au monde qui la fasse vivre, jusqu'à ce qu'elle trouve un mari, — et cela n'est pas sûr non plus. Je lui fais entrevoir la possibilité d'une telle position, si son mari se décide pour l'autre. « Oui, dit-elle, c'est vrai, mais cela ce n'est rien auprès de l'enfer. » J'avais peine à croire à tant de résolution et de courage en cette femme païenne. Serait-ce jalousie, et parce qu'elle a deux enfants, espérant être choisie et se débarrasser de l'autre ? Nous allons vite savoir ce qu'il en est.

L'homme vient à son tour, expose le même désir, se disant prêt à tout. Il s'agit, d'abord, de savoir quelle femme il gardera. Le mariage, tel qu'il est en usage chez ces païens, n'est pas un vrai mariage, n'est pas valide même du seul point de vue naturel. Il n'est donc pas question de l'obliger à garder la première et à répudier la seconde. Je pose donc la question, à l'effet de savoir comment il se fait que, l'an dernier, il a pris cette jeune fille pour seconde femme, après tant d'années d'union avec l'autre qui a deux enfants de lui. J'apprends alors que la jeune était sa fiancée, la seule qui, à ses yeux, est sa femme légitime ; l'autre, orpheline, est sa sœur d'adoption, — il en a fait sa femme, jusqu'à ce que sa

fiancée soit adulte. Il s'est naturellement attaché à la « première », après tant d'années de vie conjugale, il n'osait la renvoyer, l'exposer à la mort : voilà pourquoi il la gardait. Mais sa seule femme légitime, c'est la jeune « seconde » ; et il la gardera. Tout se fit comme dit et promis : il logera, nourrira la « première » jusqu'à ce qu'elle trouve un autre mari, la regardant comme sa sœur, ne l'appelant plus que de ce nom, désormais. Je vis alors que tout avait été bel et bien décidé entre eux. La « première » ne se décourage pas, mais, au contraire, se montre toute heureuse de ce que, désormais, elle pourra se faire instruire en vue du baptême.

Je me souviens alors que c'était elle que j'entendais souvent, l'été dernier, dehors ou dans sa tente, chanter, de tout cœur, le cantique de la communion, sur l'air de : « Le voici, l'Agneau si doux » : — « Oh ! viens à moi, Jésus, je m'ennuie sans toi, j'ai hâte de t'avoir, car je t'aime beaucoup. » La grâce produit aujourd'hui son plein effet. Huit jours plus tard, nos gens devaient commencer leur catéchuménat, le 3 décembre, en la fête de saint François Xavier.

3° Accident. — Comme si le « Charlot » voulait se mettre de la partie et effrayer nos gens, ce jour-là, notre homme faillit mourir de façon tragique. Il était à la chasse au phoque, sur la glace de la mer. Le courant de l'Inlet n'était pas gelé encore, et il guettait les phoques qui viennent respirer à la surface. Il en avait déjà tué un. Un autre montre le nez, — un coup de feu : l'animal est mort, mais le vent d'ouest et le courant du golfe, très fort en cet endroit, l'emportent rapidement au large.

Vite, notre homme met le canot à l'eau. En quelques secondes, il arrive jusqu'à sa proie, la saisit, la soulève hors de l'eau pour la mettre dans le canot, et fait un faux mouvement. Le canot chavire ; le chasseur se dégage, cependant, et essaie de grimper sur le canot, qui se dérobe et enfonce sous lui. Le courant l'emporte rapidement. La terre est loin, mais la seule chance qui lui reste, c'est d'essayer de nager.

Sans hésiter, notre homme s'y met résolument, avec

toute l'énergie du désespoir. Il n'a jamais nagé de sa vie, mais frappe vigoureusement, comme un chien à la nage. Arrivera-t-il ? C'est loin. Il commence à perdre l'équilibre, les pieds paraissent hors de l'eau, la tête enfonce, il avale de l'eau. Deux Esquimaux et un blanc — qui le regardent, désolés et impuissants — s'attendent à le voir enfoncer d'un moment à l'autre.

A ce moment, la cloche de la mission sonne l'Angélus de midi. Ce son rappelle au malheureux en détresse ses projets de devenir chrétien ; du coup, il oublie tous ces esprits malfaisants, ces génies protecteurs qui l'occupaient tout entier, un moment auparavant ; il s'adresse à Jésus. Sur la glace, les spectateurs le voient avec surprise résister si longtemps au courant, au froid terrible, au poids énorme de ses habits trempés d'eau, s'approcher peu à peu, arriver à une étendue de glace mince, qu'il perce à grands coups de poing, brise avec sa poitrine ; et, finalement, on peut lui lancer une corde qu'il saisit, et on le hale sur la glace ferme. Il se lève, mais retombe épuisé et perd vite connaissance.

On l'apporte au poste. Tous s'attendent à une complication, soit du côté des poumons, soit du cerveau. Rien de tout cela : quelques heures après, rien n'y paraissait, — à peine quelques légères égratignures de la glace sur les mains. Le lendemain, il vient au catéchisme du soir, et commence son catéchuménat.

Bien que taciturne et parlant peu d'habitude, notre homme m'interrompt pour dire sa reconnaissance à Jésus, qui l'a sauvé hier, et pour lui promettre de devenir chrétien.

4° Conversions. — Depuis lors, il faudrait être bien difficile pour trouver à redire à la conduite de ces gens. Ils me rappellent, de point en point, mes premiers catéchumènes de 1916-1917. Si vous les voyiez autour de moi, chaque soir, tout yeux, tout oreilles, leurs traits réflétant toutes les idées que j'exprime : le désir, la joie, la crainte, l'horreur se lisent tour à tour sur leurs visages. On ne se fatigue pas d'enseigner de telles gens.

Hier soir, le rescapé vient me trouver après souper. Le

désir du baptême le presse. Il voulait savoir quand il serait baptisé. Je lui explique les raisons du délai imposé aux catéchumènes. — « Ah ! oui, fit-il, j'ai dit aux femmes, qui ont peur de leurs vieux péchés, et voudraient les enlever au plus tôt par le baptême, que ces péchés font bien peur, c'est vrai, mais que, si nous péchons de nouveau après notre baptême, ce serait bien pis, ce serait un bien plus grand péché : il faut bien connaître la religion, et s'y mettre de toutes ses forces, pour être bien baptisés et ne plus pécher après. »

Il ouvrait maintes parenthèses, pour me citer ceux de ses parents qu'il sait être bien disposés, qui ne manquent pas d'instruction pour se décider. Car c'est une chose qui m'a fait grand plaisir d'entendre de la bouche de ces gens qu'aujourd'hui les moqueurs sont bien rares parmi les Esquimaux ; ils ne se montrent plus, tout le monde parle de la religion, du ciel, de l'enfer, — quelques-uns manquent de courage pour s'y mettre, mais à la plupart il ne manque que l'occasion d'entendre parler plus à fond des vérités du salut.

Et cela seul vaut mieux pour nous que des listes de chrétiens baptisés à la hâte. Notre tactique a toujours été d'éprouver, d'instruire à fond les premiers chrétiens : nous ne voulons pas de chrétiens pour qui Jésus et Marie ne seraient que des esprits de plus à ajouter à la liste de leurs bons génies, mais des chrétiens instruits, fermes, qui brisent avec toute superstition, tout culte des faux dieux et tout faux culte du vrai Dieu...

Il y a quelques jours, la « première » sortait heureuse d'un catéchisme, le dernier de la série sur les sacrements. Je n'avais pas encore traité de la prière, ni de la dévotion à la sainte Vierge. Ce n'est qu'incidemment que le nom de la Mère de Dieu était venu au cours des instructions, et nos gens ne connaissaient Marie que par les cantiques en usage, le samedi.

« Et toi, lui dis-je, quel nom voudras-tu avoir, quand tu seras baptisée ? » Sans hésiter un instant, avec une précipitation qui trahissait l'ardeur de son désir : « Marie, dit-elle, je veux m'appeler Marie. » Et comme elle pronon-

çait ce nom ! Ce n'était plus une païenne pour qui le nom de Marie manque de signification : il y avait dans sa voix, sur son visage, l'amour, la confiance et le bonheur d'une vraie chrétienne.

5° Espoirs. — Nous avons eu aussi, pendant deux mois, un autre catéchumène, dont la conversion nous intéresse au plus haut point. Ce jeune homme, bon chasseur, jouit d'une certaine influence parmi les siens : ce n'est pas un misérable qui vit de charité, c'est plutôt lui qui fait vivre tout un groupe. Il appartient à la tribu de ceux qui se tiennent à l'écart et ont mérité le nom de moqueurs, jusqu'à ces derniers temps. Lui se sépare résolument de ces endurcis, — même de sa femme qui, bien qu'assez bien disposée, n'a pas le courage de venir — et il passe par-dessus tout. Chez lui, il est le maître, on ne se permettra pas de plaisanteries en sa présence ; l'image du Sacré-Cœur est exposée, notre homme prie, sans ostentation ni respect humain, et vient soir et matin à la Messe et au catéchisme.

Au bout de deux mois, il se voit obligé de partir — loin, à l'ouest — et ne reviendra qu'au printemps prochain. Il part à contre-cœur et les larmes au yeux. Je n'ai pas su qui l'envoyait, mais je serais bien trompé si cet homme, au printemps prochain, oublie ses premiers catéchismes, et ne revient pas de suite terminer son instruction, en vue du baptême. Une prière, s'il vous plaît, à l'intention de nos catéchumènes, — à l'intention de ce dernier surtout, sur la conversion duquel nous fondons de grandes espérances.

Nous aurons donc cette année, au printemps, 6 baptêmes qui ne font plus de doute aujourd'hui, — 2 hommes, 2 femmes, 2 enfants. Plus tard, si notre catéchumène absent persévère, il amènera au moins sa femme et son enfant, et sa conversion pourrait bien être suivie de plusieurs autres en peu de temps. On voit donc que nous n'en sommes plus à nous demander, comme il y a seulement trois ans, si jamais nous aurons des conversions parmi ce peuple. Le mouvement s'accentue et, une fois lancé, sera de plus en plus facile.

On devine bien que nos instructions à ces païens ne ressemblent guère aux prônes du dimanche dans les paroisses : la superstition, la sorcellerie, la polygamie, — toutes choses qu'on ne traite guère en chaire, par chez vous — tout cela fait le fond des catéchismes. Il faut des détails ; un principe général ne suffit pas. Pour donner des détails, il faut connaître ses gens, leurs mœurs, les termes qui leur servent à désigner toutes ces pratiques, l'idée qu'ils s'en sont faite jusqu'aujourd'hui, etc. Nous mettons à profit, maintenant, l'expérience acquise durant les premières années.

Puis ici, encore, nous sommes loin du parfum d'encens, qui embaume vos églises où se fait le catéchisme. Le matin, à la Messe, dans notre petite salle convertie en chapelle, nous avons une dizaine d'Esquimaux, petits et grands, habillés de haillons de peaux de bêtes qui datent de plus de deux ans. L'odeur aiguë de ces peaux surchauffées, imprégnées de sueurs, d'huile de phoque et autres parfums : voilà l'apéritif avant de déjeuner. Le soir, nous les respirons une heure entière avant le souper. Le dimanche, nous avons triple dose. Souvent, il faut aérer, — on n'y peut plus tenir.

Vous voyez donc que c'est bien vrai que les dispositions de ces gens nous donnent de grandes consolations, puisque, loin de nous décourager de ce régime, nous en sommes heureux ; et c'est précisément le bonheur d'avoir affaire à ces gens qui nous soutient et nous réconforte toujours.

6° Résultats. — Un mot maintenant sur nos premiers chrétiens de 1917. Nous avons appris la mort de Georges, ce pauvre souffreteux dont je vous ai parlé. Il était ici avec nous, l'été dernier, vivant en bon chrétien, nourrissant chaque jour son âme du Pain des forts. Il mourait quelques jours après son départ. Nous avons prié pour son âme, — nous, nos chrétiens, et nos catéchumènes eux-mêmes.

Joseph, Pierre et leurs familles sont au nord, à 150 milles d'ici. Ils nous ont écrit ; ils nous disent de n'être pas inquiets à leur sujet, — après quelques jours de disette, ils

se sont munis de vivres pour tout l'hiver. Joseph a été bien malade, — on l'avait dit mort, — les deux familles réunies ont prié avec ferveur, et le vieux s'est bien rétabli. Ces gens écrivent qu'ils n'oublieront jamais combien Jésus les a aidés alors. Ils vont revenir au printemps ; et j'avoue que j'ai hâte de les revoir, pour jouir de leur agréable compagnie.

Et maintenant, comme toujours, je veux redire à tous notre vive reconnaissance, pour les secours en prières, dons, marques de sympathie et de charité, qui nous ont soutenus jusqu'à maintenant, nous ont aidés à faire un peu de bien parmi ces pauvres païens, et qui nous permettront encore, j'en suis sûr, de continuer notre œuvre de missionnaires et d'apôtres, — bien loin de ceux qui nous sont chers, mais sous le regard et avec l'aide de Dieu et de sa sainte Mère.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

NOUVELLES DE POLOGNE. — Extraits d'une lettre du R. Père Paul CZAKAJ, à Mgr le T. R. Père Général : — « Notre Juniorat polonais, ouvert depuis la mi-septembre (1920), compte déjà 28 Junioristes. On nous a envoyé de Saint-Charles les cinq Junioristes polonais qui y avaient commencé leurs études, de sorte que nous avons été obligés de faire trois cours dès le début. Trois Pères se partagent les classes : ce sont les RR. PP. Jean NAWRAT, François KOSIAN, et votre serviteur. Les Pères Jean PAWOLLEK et Guillaume KULAWY se consacrent au ministère des Missions. Ce dernier se trouve en ce moment chez nous ; et nous en profitons pour lui faire prêcher la première retraite de nos enfants.

« Tous nos Junioristes, je puis bien le dire sans exagération, sont animés d'un bon esprit et pleins de bonne volonté. La vie de notre vénéré Fondateur, que je leur raconte peu à peu, semble faire bonne impression sur eux et les attacher à notre chère Congrégation. Nous leur parlons bien souvent de cette bonne Mère, de l'Administration générale ; et, tous les jours, nous prions spécialement, avec eux, pour la santé de notre Très Révérend Père Général.

« Nos bons Frères sont trop peu nombreux. Ils font l'impossible pour suffire aux premiers besoins. Le Fr. Jacques CIESIELSKI, le patriarche des Frères polonais et mécanicien habile, s'occupe des réparations de la maison. Le Fr. Jean SCHROEDER, un peu factotum, remplace aussi le menuisier. Le Fr. Antoine ADAMSKI, cuisinier exquis, nous aide à vivre. Nous avons des postulants, qui travaillent çà et là. Il nous manque un jardinier, un cordonnier, un tailleur, un relieur, etc., etc. »

# BIOGRAPHIES DE FAMILLE

## VII. — R. P. Eugène ANTOINE, 1826-1900 (513).

Ce n'est pas dans le cadre restreint de nos *Notices Nécrologiques* que peut être contenue la vie si pleine, si apostolique et, grâce à Dieu, si longue du R. P. Antoine. Espérons qu'elle sera racontée, un jour, à la Congrégation et au public par une plume autorisée, avec l'ampleur qui convient à une si belle existence ; et contentons-nous à regret, pour le moment, d'en donner un court aperçu, dans les limites ordinaires des biographies de nos chers défunts.

Joseph-Eugène Antoine naquit à Avriménil, humble village du département des Vosges, au diocèse de Saint-Dié, le 1er mai 1826, de parents foncièrement chrétiens. C'est à leur piété, après Dieu, qu'il aimait à attribuer sa vocation sacerdotale, ainsi que celle de son frère aîné — qui resta parmi les rangs du clergé séculier, dans son diocèse d'origine.

Pour lui, sentant l'appel d'en haut vers une vie plus parfaite, il alla frapper à la porte de notre Noviciat de Nancy, — où il prit le saint habit, le 15 janvier 1849, à l'âge de 23 ans. Il fut ensuite envoyé à Marseille, pour y achever ses études théologiques. Il n'y resta que quelques mois ; le 17 février 1850, il fit ses vœux perpétuels et, le 30 septembre de la même année, il reçut l'ordination sacerdotale, — ayant le bonheur d'être ordonné par notre vénéré Fondateur lui-même.

L'âme ardente et énergique du P. Antoine rêvait aux missions lointaines : il en fit la demande et, quelques jours plus tard, il voguait vers l'Amérique. La traversée fut longue, mouvementée et périlleuse ; on mit sept longs mois à faire un trajet qui s'accomplit aujourd'hui en sept

jours, et il semblait que tout se fût conjuré pour empêcher le jeune missionnaire d'atteindre la terre de son apostolat. A peine débarqué au Canada, le P. ANTOINE fut attaché aux missions sauvages des Iroquois. C'était un ministère difficile ; mais sa fermeté, soutenue par un zèle ardent, sut tenir tête à ce peuple fier et indépendant, et même l'assouplir puis le plier à l'obéissance à l'Eglise. Pendant une douzaine d'années, il s'adonna à ce rude apostolat avec une vigueur et un zèle soutenus, qui furent couronnés de beaux succès. Ayant ainsi fait abondamment ses preuves et donné la mesure de son âme, il fut placé à la tête de la Maison de Montréal.

Dans cette nouvelle position, il ne donna aucun ralentissement à son zèle et à son ardeur, qui n'en parurent que mieux trempés pour s'exercer sur un théâtre plus vaste et plus varié. Il y montra aussi d'autres capacités non moins remarquables, — la sagesse dans l'administration, le tact dans le gouvernement des sujets, etc., — si bien qu'on lui confia bientôt la direction de la Province du Canada et des Etats-Unis.

La confiance de ses supérieurs le maintint, pendant 16 ans, dans cette charge, où il montra des talents d'administration et d'organisation et des qualités de cœur qui le firent hautement apprécier. Pour donner une idée de la profonde estime dont il jouissait auprès des Pères de la Province, alors qu'il partait pour le Chapitre général de 1879, nous transcrirons une lettre du R. P. Joseph LEFEBVRE, supérieur de la Maison de Québec, au Très R. P. FABRE, Supérieur général : — « Nous sortons tout fervents de notre retraite annuelle, présidée par notre bien cher Père Provincial, qui va s'embarquer demain pour la France. Ce bon Père vous dira combien vos enfants du Canada vous sont dévoués et combien ils ont à cœur de se montrer dignes de leur chère et belle vocation. Impossible, mon Très Révérend Père, de vous exprimer l'affection de *tous* les membres de notre Province pour ce cher Père ANTOINE — si bon, si dévoué et si habile. Que vous eussiez été touché, au moment de son départ, de voir, d'un côté, le regret de le voir s'éloigner

et, de l'autre, les vœux ardents pour son prompt retour ! Oh ! c'était bien dans leur plus belle expression le *Cor unum et anima una*. Malheureusement, c'est le mérite même de ce Père si aimé qui excite nos craintes. Nos Seigneurs les Evêques, — et, en particulier, Mgr d'Ottawa, — semblent désirer qu'il soit élevé à la dignité épiscopale. Evidemment, il serait bien difficile de jeter les yeux sur un plus digne sujet. Mais ce serait nous *décapiter* et servir admirablement nos adversaires. Veuillez croire, mon Très Révérend Père, que la perte du P. ANTOINE serait pour notre Province un véritable malheur. Nous espérons donc que l'Administration générale ne négligera rien pour parer le coup. Si, après le Chapitre général, il pouvait être maintenu comme Provincial !... Pardonnez, mon bien-aimé Père, cette expression toute naïve d'un cœur qui ne saurait être dépassé en dévouement pour votre personne et pour notre chère Famille religieuse ! »

Le désir si vif des Pères du Canada fut exaucé ; le P. ANTOINE fut maintenu à la tête de la Province, et le P. LEFEBVRE en exprimait ainsi sa reconnaissance au T. R. P. FABRE, le 5 septembre 1879 : — « Assurément, vous ne pouviez nous faire un plus grand plaisir que de maintenir notre cher P. ANTOINE dans sa charge de Provincial, convaincus que nous sommes qu'il est l'*homme* de notre Province. En retour de tant de bonté, nous redoublerons d'efforts pour le seconder. »

A son tour, Mgr LANGEVIN faisait ainsi l'éloge du P. ANTOINE, dans une lettre au Très Révérend Père Supérieur général : — « Le R. P. ANTOINE était universellement estimé et aimé au Canada. Peu de religieux européens ont eu le don de s'identifier comme lui avec notre patrie canadienne ; aussi le clergé et les fidèles le considéraient-ils comme un des nôtres. Il savait mettre une telle délicatesse de procédés dans ses rapports sociaux et dans ses relations avec nos Pères et Frères, qu'il évitait facilement ces mille froissements dont la vie est pleine. Pour ma part, il a été mon Père spirituel — toujours indulgent, sage et bien tendrement aimé. »

Malgré les soucis d'une grande administration, le Père Antoine sut donner encore au saint ministère une large part de son temps. Il évangélisa presque toutes les paroisses françaises du Canada, prêcha une infinité de retraites religieuses et dirigea un grand nombre d'âmes ; les ecclésiastiques, en particulier, aimaient et recherchaient sa direction. Les évêques eux-mêmes l'employèrent plus d'une fois pour traiter des affaires délicates ou aplanir des difficultés : il y réussit toujours à merveille. Rien d'étonnant, dès lors, qu'on ait songé à lui imposer à lui-même la charge si difficile de l'épiscopat. Une première fois, les Evêques du Canada le choisirent pour occuper le siège de Pembroke ; mais l'humble religieux résista, — il écrivit des lettres pleines d'instances aux Supérieurs majeurs et fit même le voyage de Rome, pour plaider la cause de son refus. Il finit, non sans peine, par triompher. Une autre fois, ce fut Mgr Taché, Archevêque de Saint-Boniface, qui jeta les yeux sur lui, afin de se l'associer en qualité de Coadjuteur. L'archevêque, lui non plus, n'eut pas de succès : ses avances ne purent ébranler la modestie de l'humble religieux, qui déclara qu'il s'était fait Oblat de Marie pour être simple missionnaire, pour évangéliser les pauvres sauvages, et non pour conduire un diocèse ni parvenir aux honneurs. Et ce fut ainsi que, grâce à son humilité seule, le P. Antoine ne fut jamais évêque.

Il ne put, cependant, pas échapper complètement aux dignités. En 1887, il prit part au Chapitre général, qui se tint à Rome, et il y fut élu Assistant général. Malgré ses vives répugnances, le religieux dut, cette fois, courber la tête et entrer dans un nouveau genre de vie, où le fardeau des lourdes responsabilités l'impressionna bien plus que l'auréole des honneurs. Quelques années plus tard, à la mort du T. R. P. Soullier, en 1897, le choix des Assistants le désigna pour remplir, durant six mois, les importantes fonctions de Vicaire général de la Congrégation. Il fit, à deux reprises différentes, la visite régulière de nos missions d'Amérique, au cours desquelles il put recueillir, avec de nombreux témoignages d'estime, les précieux

fruits de son apostolat et de son administration si paternelle et si éclairée.

En dehors de ces deux longues absences, le P. Antoine ne quitta plus guère la Maison générale à Paris. Mais, tout en devenant Assistant, il resta missionnaire et, bien que gardant la résidence, il voulut être apôtre dans la grande ville. Confesseur ordinaire et extraordinaire de plusieurs communautés importantes, il dirigeait encore un grand nombre d'âmes dans notre chapelle de la rue Saint-Pétersbourg. Son activité était prodigieuse ; très dur pour lui-même, d'une santé robuste et d'une énergie de fer, il ne reculait, malgré son grand âge, devant aucun travail ni aucune fatigue.

L'énergie — tel était bien le trait saillant du P. Antoine, celui qui se manifestait sur son visage et dans toute son attitude. Ce n'était-là, pourtant, qu'une partie de lui-même ; et, quand on savait briser le masque quelque peu austère sous lequel il cachait son âme, on trouvait en lui les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Elle était vraiment sympathique, cette nature franche et loyale, ardente et énergique, pleine de bon sens et d'une gaîté de bon aloi, qui lui faisaient toujours prendre le bon côté des choses. Aussi, n'est-ce pas étonnant qu'il comptât beaucoup d'amis, depuis les petites orphelines des couvents sous sa direction, — qui aimaient à l'appeler *grand-père*, à cause de ses gâteries — jusqu'aux personnages les plus haut placés du monde ecclésiastique et laïque. Pour tous il n'avait qu'un nom, qu'un qualificatif : le *bon* Père Antoine. Dieu seul sait combien de cœurs ont saigné et combien de larmes ont coulé à la nouvelle de sa mort !

Elle fut si inopinée, si imprévue, cette mort ! Robuste comme un roc, le P. Antoine n'avait, pour ainsi dire, jamais été malade jusque vers la fin de sa vie. Au milieu de l'année 1899, il fit une maladie qui donna des craintes assez graves ; mais il s'en était remis, si vite et si bien, que toutes les inquiétudes étaient dissipées. Il semblait même avoir pris un regain de vie : jamais il n'avait été plus alerte, plus actif, plus enjoué, — on le croyait rattaché à la vie pour longtemps, et on se préparait à célébrer

bientôt ses noces d'or religieuses et sacerdotales. Lui-même s'en faisait une fête ; il y pensait volontiers et faisait, à ce sujet, de doux rêves. Il rêvait de revoir Rome et de faire bénir, de la main même du Pape, ses 50 années de sacerdoce. Il rêvait même au Canada, et caressait un peu l'espoir de répondre à l'invitation de ses nombreux amis d'outre-mer qui, eux aussi, voulaient le fêter. Il rêvait surtout à sa chapelle, la nouvelle chapelle de Notre-Dame de Lourdes attenante à la Maison générale et dont il dirigeait la construction. Il la regardait grandir avec tant de complaisance, et le T. R. P. FABRE voulait la lui offrir, complètement terminée, comme un cadeau de fête. Avec quelle joie il recueillait les dons de ses pieux amis pour ce cher sanctuaire, et quel bon sourire illuminait son visage quand on lui disait : « C'est pour la chapelle ! »

Hélas ! ces beaux rêves ne devaient pas se réaliser : les noces d'or du P. ANTOINE ne devaient pas se faire sur la terre. Le jeudi matin, 4 janvier 1900, il se rendait à une de ses communautés pour y dire la sainte Messe et y entendre les confessions. En traversant la place de l'Europe, il fut renversé par une voiture et perdit connaissance. Des agents de police le relevèrent et lui offrirent de le reconduire chez lui, mais il refusa et voulut continuer sa route. C'est seulement en arrivant chez les Sœurs qu'il s'aperçut qu'il avait la tête en sang et une clavicule brisée ; il avait, de plus, deux côtes enfoncées ; mais telle était l'énergie de cet homme de fer, qu'il eut le courage de célébrer la sainte Messe. Ces blessures, quelque douloureuses qu'elles fussent, sa robuste constitution en eût triomphé, sans une pneumonie qui se déclara presque immédiatement ; et c'est à cette grave complication que le vénéré malade succomba, au bout de trois jours.

En face de la mort, le P. ANTOINE se montra lui-même : plein de courage et de sang-froid, il entendit sans sourciller l'annonce de sa fin, et fit aussitôt à Dieu le sacrifice de sa vie. Durant ses derniers moments, il ne cessa de prier et de faire prier ; il demandait surtout des prières à la très sainte Vierge, spécialement ses litanies, — il les suivait et y répondait en agitant les lèvres. C'est ainsi

qu'il mourut, le 11 janvier 1900, en pleine connaissance et dans les plus ferventes dispositions, fortifié par la bénédiction du Cardinal de Paris et par la présence du Très Révérend Père général — qui ne l'avait pas quitté un seul instant. Il était dans la 71[e] année de son âge et la 50[e] de sa profession religieuse. Ainsi tomba vaillamment sur la brèche cet intrépide missionnaire, laissant après lui de nombreux regrets et une mémoire qui sera toujours en bénédiction.

*R. I. P.*

## VIII. — F. S. Gabriel LeGAC, 1872-1898 (480).

Gabriel-Marie LeGac naquit à Plouzané, diocèse de Quimper, le 18 février 1872, et fut baptisé le lendemain, dans l'église paroissiale.

« J'ai connu ce bon ami à l'âge de 10 ans, écrit M. l'abbé Berthou, vicaire à Plouzané. Il commençait alors à fréquenter le catéchisme pour se préparer à la première communion. Je me rappelle qu'il y était très assidu et qu'il y prêtait la plus grande attention. C'était un enfant d'un caractère très gai et très aimable, et je puis affirmer qu'il était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Je le savais intelligent ; et, lorsqu'il eut près de 12 ans, je lui proposai de lui donner quelques leçons de latin. Il déclina mon offre, en me remerciant : il n'avait pas encore entendu l'appel de Dieu. Il fut envoyé à l'école des Frères de Saint-Renan, pour y terminer ses études primaires. Rentré à la maison, il aidait son père dans ses fonctions de secrétaire de la mairie, lorsqu'il me demanda spontanément de lui donner les premières notions de latin. Il avait 16 ans. Peu après, il entra au petit Séminaire de Pont-Croix. Il y passa quatre ans. Il devait être un bon élève, car il y a remporté quelques succès, bien qu'il fût

obligé de faire ses classes rapidement, à cause de son âge. »

Appelé à endosser la capote, le séjour d'un an à la caserne ne le détourna point de son dessein de se faire soldat de Dieu. Ce fut avec bonheur qu'il rentra au grand Séminaire de Quimper : — « Me voici de nouveau parmi mes bons camarades d'autrefois. Merci, mon Dieu, ce n'est plus la caserne, le *chacun pour soi* du métier militaire, mais plutôt une charité, une entente vraiment fraternelle. »

Souvent, dans ses prières, Gabriel s'entretenait avec Dieu de son avenir : — « Indiquez-moi, Seigneur, la voie que je dois suivre. Faut-il quitter la patrie et mourir sur une terre lointaine ? Je suis prêt. Tête nue, nu-pieds et le chapelet à la main, tel je voudrais vous visiter, ô Notre-Dame du Folgoët, pour vous demander de m'éclairer sur ma vocation, avec la grâce d'y correspondre. » A ce cœur, qui le cherchait si loyalement, Dieu fit connaître clairement sa volonté. Les aspirations du pieux séminariste à la vie apostolique, d'abord vagues, se précisèrent très nettement.

Pendant son séjour au petit séminaire, il avait eu l'occasion de voir et d'entendre, pour la première fois, un de nos missionnaires, — le R. P. Joseph CAMPER. Le récit de la vie, des souffrances et des privations de nos Pères, dans l'Amérique du Nord, avait fait naître en lui le désir de se dévouer, lui aussi, à l'évangélisation des peuplades infidèles. De retour de nos missions d'Afrique, le R. Père Cassien AUGIER, qui était alors Assistant général, vint faire une visite au grand Séminaire de Quimper. L'abbé LEGAC voulut avoir avec lui un entretien particulier. A partir de ce moment, sa résolution d'entrer dans la Congrégation des Oblats fut définitivement arrêtée.

Vers la fin de décembre 1895, après avoir reçu la tonsure, il disait adieu à sa mère et partit pour le Noviciat d'Angers, fondé quatre mois auparavant. — « Dieu veut que je sois missionnaire. Ne faut-il pas obéir, ma bonne mère ? Pour moi, j'ai dit à Dieu, dans le calme de mon âme : Seigneur, me voici entre vos mains, je veux faire

votre volonté. Point de bonheur ailleurs. Vous savez, ma chère mère, que j'ai toujours eu cette intention, même dès le collège. Depuis, la voix de mon Sauveur me poursuit. Sans doute, vous pourriez espérer plus de consolation de ma part, si je restais auprès de vous ; mais c'est à ceux qu'il aime que Dieu demande des sacrifices. »

Son année de probation terminée, on l'envoya continuer ses études de théologie au Scolasticat de Liège. C'est là qu'il fit ses vœux perpétuels, le 6 janvier 1898, et reçut les ordres mineurs, trois mois plus tard. Alors se déclara la maladie qui devait l'emporter au bout de quelques autres mois (août 1898).

A voir le frère LeGac, au noviciat et au scolasticat, constamment fidèle à la règle, doux et bon à l'égard de tous, sans jamais se démentir, quelques-uns auraient été tentés de faire honneur de sa vertu à un heureux tempérament. Sans doute, la nature ne fut pas ingrate à son endroit. Mais il est juste de regarder cette formation d'âme et de caractère comme le fruit de plusieurs années de travail. C'est ainsi que sa douceur, par exemple, n'était pas précisément l'effet d'un caractère naturellement paisible, — c'était la grâce divine qui avait formé cette vertu dans son cœur. « Je le vis bien, rapporte un condisciple, un jour que je lui lançai, inconsidérément, je ne sais quelle parole blessante. Sur le moment même, un éclair brilla dans ses yeux et il ouvrit la bouche pour riposter; mais il se domina aussitôt, pas une parole amère ne sortit de ses lèvres et sa figure reprit son calme habituel. »

Dès son entrée au petit séminaire, il s'était mis bravement à travailler à la réforme de son caractère et à l'acquisition des vertus qui font les bons prêtres. Quelques notes, trouvées parmi ses papiers, nous offrent une preuve de cette lutte incessante avec lui-même. — « Mon Dieu, pardonnez-moi ma légèreté : désormais je ne rirai plus à tout propos. Pardonnez-moi cette conversation : je veux veiller sur mes paroles à l'avenir. Je me suis dissipé cette semaine, peut-être même serai-je signalé par M. le Supérieur : pardon, Seigneur, je veux réparer cela par

une meilleure conduite. J'éviterai d'être familier avec certains camarades. Je ne me mettrai plus en colère : aidez-moi à dompter ma nature emportée. Donnez-moi le goût des grandes choses : élevez mon cœur. Je vous promets de ne jamais vous offenser, même véniellement : je serai victime de ma faiblesse, mais je ne vous offenserai pas délibérément. »

Avec cette ferme volonté qui le caractérisait, il n'est pas étonnant que le frère LeGac fût déjà bien avancé dans la voie de la perfection. C'était un jeune homme d'une ardente piété et d'un grand esprit de foi. « Le premier jour de sa retraite de prise d'habit, raconte un Frère, j'allai le trouver dans sa chambre pour l'inviter à venir à l'office. Il se lève immédiatement et me suit. Nous avions déjà fait quelques pas, quand tout à coup, se ravisant, il se rappelle qu'il n'a pas récité son *Sub tuum*, en quittant le travail que je venais de lui faire brusquement interrompre. Je vais le dire, ajouta-t-il ; et, me laissant, il retourne à son bureau, s'agenouille et récite sa prière. C'était de bon augure pour son année de noviciat. » Et, de fait, il poursuit avec plus d'énergie encore l'œuvre de sa formation spirituelle commencée au séminaire, — heureux d'avoir tout quitté pour se donner à Dieu, acceptant avec reconnaissance les humiliations et les mortifications qu'il plaisait à la Providence de lui ménager. « J'ai offert cette humiliation au Sacré-Cœur. J'ai subi une humiliation ce matin, devant tous mes frères : j'en ai remercié le bon Dieu. » Viennent-elles à lui faire défaut, il s'en plaint : « Le bon Dieu m'épargne les humiliations et les observations du Père Maître : ce n'est pas l'idéal. » Il veille avec un soin jaloux sur son cœur, afin qu'il ne s'y trouve aucune fibre qui ne vibre pour Dieu. « Je n'aime pas un Frère autant que je le voudrais. J'ai, depuis quelque temps, à réprimer certains mouvements moins sympathiques pour deux ou trois de mes Frères. Souvent je demande à Dieu d'aimer beaucoup, sans être aimé. » Ainsi, notre novice ne perdait pas de vue l'œuvre pour laquelle il était entré dans la Congrégation. « Quel malheur, répétait-il, si jamais nous oubliions que nous sommes

ici pour nous sanctifier. » Il était de ces novices parfaitement réguliers, amis de l'ombre et du silence, qui passeraient inaperçus, si la vertu, semblable à la violette, ne se trahissait par son parfum.

Sous un aspect réservé, timide même, il cachait un cœur d'or. Il s'oubliait constamment, pour penser aux autres. Il avait surtout une merveilleuse intuition pour deviner les peines, les tristesses cachées. Que de fois ne l'a-t-on pas vu s'approcher doucement d'un de ses Frères, en lui disant d'un air souriant et plein de bonté : « Vous êtes triste, aujourd'hui. — Oui », lui répondait-on quelquefois. Aussitôt, le Frère LeGac savait trouver de ces paroles qui vont droit au cœur, consolent et encouragent. C'était l'ami véritable, qu'on est toujours sûr de trouver aux moments difficiles. Plein de respect pour ses Frères, on sentait que son esprit de foi le guidait dans tous ses rapports avec eux. En récréation, la compagnie qui se présentait la première était la sienne et la bienvenue. Sa conversation était plutôt sérieuse qu'enjouée ; il aimait les entretiens qui roulaient sur des sujets édifiants et instructifs et sur les œuvres de la Congrégation. Il aimait mieux écouter que tenir le premier rôle : il lui arrivait même, parfois, de faire l'étonné, de poser des questions à ses interlocuteurs sur des choses qu'il connaissait parfaitement, voulant par là montrer l'intérêt qu'il prenait à l'entretien et faire plaisir à celui qui parlait. On sentait en tout cela cet esprit de foi qui avait profondément pénétré sa nature ; point de doute que ses pensées et ses sentiments ne fussent empreints, aussi bien que sa conduite extérieure, de cette charité si simple, si aimable et si forte.

Il était admirable de régularité. « Pour ma part, ajoute un Frère, pendant les deux ans que je l'ai connu, je ne l'ai jamais vu en défaut. » Il était toujours arrivé aux exercices à l'instant fixé, non pas qu'il accomplît son règlement d'une manière cassante, mais toute simple, toute naturelle, se tenant à genoux ou debout, — dans cette attitude modeste qui annonce une âme profondément recueillie.

C'était plaisir de le voir à la salle d'étude : pas un regard jeté à droite, à gauche ou en arrière ; et, cependant, Dieu sait s'il était exposé aux distractions par suite des allées et venues des Frères, qui passaient justement devant son bureau pour entrer ou sortir. C'était, chez lui, un travail ininterrompu. Il se rendait bien compte que l'étude était la préparation à son futur ministère et que, du plus ou moins de connaissances qu'il aurait acquises, dépendrait peut-être le salut d'un plus ou moins grand nombre d'âmes. Voilà pourquoi il se gardait bien de perdre son temps.

On ne pouvait s'y tromper : les pensées de la foi étaient véritablement l'âme de sa vie. « Oui, écrivait-il à ses parents, soyons toujours des gens de foi, ne nous arrêtons pas à ce qu'il y a ici-bas, mais regardons toutes choses du point de vue de notre avenir éternel. » Et fréquemment, dans ses lettres, il faisait appel aux pensées surnaturelles pour consoler sa mère de son départ : — « Sans doute, de temps en temps vous pensez à moi, mais je vous conjure de le faire dans la joie de votre cœur. Pour moi, je bénis Dieu chaque jour d'avoir jeté les yeux sur notre famille pour se choisir un missionnaire. Bien chère mère, avoir un fils priant chaque jour pour vous, destiné à faire, pendant toute sa vie, l'œuvre du bon Dieu, à sauver les âmes, quelle grâce ! Remerciez-en le bon Maître pour vous et pour moi. »

On le voit, notre cher Frère estimait hautement sa vocation, et il était heureux. « Je me plaisais bien au séminaire ; mais la Congrégation des Oblats, voilà bien où Dieu me veut. Je suis heureux, ma bien chère mère ; et je tiens à vous le répéter souvent, parce que je sais que souvent aussi vous pensez à moi. » Aussi, avec quelle joie il vit arriver le jour où il allait pouvoir se donner irrévocablement à Dieu par les vœux de religion. A sa sœur, qui venait de se marier, il écrivait : — « Te souviens-tu, ma chère sœur, que l'année dernière, à la fin de mon noviciat, je m'approchai de l'autel pour y prononcer mes vœux d'un an ? Cela, c'étaient mes fiançailles. Dans quelques jours, je m'en approcherai de nouveau pour prendre un

engagement perpétuel, comme tu as fait au jour de ton mariage. Le 6 janvier sera pour moi une véritable noce. » — « Ah ! ma chère mère, écrivait-il quelques jours après, quel beau jour ! Je crois qu'en faisant mes vœux perpétuels, j'ai fait provision de joie et de bonheur pour toute ma vie. Ce qui est certain, c'est que, depuis l'Epiphanie, la pensée qui me vient en me levant et le soir quand je vais prendre mon repos, est celle-ci : je suis et je mourrai enfant de la sainte Vierge. » A un marin, son beau-frère, il exprimait les mêmes sentiments : — « Maintenant, je suis comme un marin entré au port. L'an dernier, j'étais encore en pleine mer et je me disais parfois : La sainte Vierge conduira-t-elle ma barque jusqu'au port ? Voudra-t-elle de moi comme Oblat ? Voilà que l'Etoile des mers m'a conduit : je suis au port, je suis Oblat. Cela, on ne se lasse jamais de le répéter. »

Il n'oublia jamais cette fête de l'Epiphanie, 6 janvier 1898, où il avait eu le bonheur de se consacrer à Dieu pour la vie. Pour mieux en graver la pensée dans son esprit, il avait placé sur son bureau de travail une petite image représentant l'Adoration des Mages ; et il se faisait un plaisir de la montrer à ses condisciples pendant les récréations : « C'est un souvenir de mon oblation perpétuelle », disait-il en souriant.

C'est à la sainte Vierge que le Frère LeGac attribuait sa vocation. Tout jeune encore, il s'était consacré à Marie dans le sanctuaire de Notre-Dame du Folgoët. Il avait toujours nourri pour elle une tendre piété. Au scolasticat et au noviciat, dans les intervalles entre les différents exercices, on le voyait habituellement égrener son rosaire, qu'il récitait tous les jours. Chaque promenade à la maison de campagne se terminait pour lui, aussi souvent que la permission en était accordée, par une visite à N.-D. de Chèvremont, sanctuaire situé à quelques kilomètres de Liège. Pendant sa dernière maladie, lorsqu'il avait encore la force de se traîner jusqu'à la chapelle, on pouvait le voir, plusieurs fois par jour, priant de tout son cœur, devant l'autel de la sainte Vierge.

Faut-il parler de son amour pour Notre-Seigneur ? Qui ne l'a remarqué le soir à l'oraison, mais surtout à son retour de la Table sainte? On devinait, à son attitude, que son âme était bien tout entière à Jésus, dans la plus grande intimité. Quelle ferveur dans ses communions ! Il s'y préparait dès le jour précédent, et cet air recueilli qu'il avait, en apportant du vestiaire sa plus belle soutane la veille au soir, faisait pressentir la grande action du lendemain. Chaque vendredi soir, et même plus souvent, on était sûr également de le voir faire le chemin de la croix. Sans doute, il voulait apprendre, par la considération des souffrances du Sauveur, à souffrir lui-même. « Priez, écrivait-il à sa mère, priez pour que je comprenne bien la nécessité de souffrir quelque chose pour Jésus, qui a tant souffert pour moi ; car la souffrance est la monnaie avec laquelle on achète le ciel. »

Cette sorte de monnaie, Dieu allait lui en donner une forte somme : et, assurément, notre fervent scolastique n'en aura pas laissé perdre une obole.

On était au mois de juin 1898. Depuis quelque temps déjà, le Frère LeGac luttait contre le mal qui le minait lentement ; bientôt, la maladie s'accentua de plus en plus, et des soins assidus devinrent nécessaires. Il comprit que Dieu ne tarderait pas à l'appeler à lui ; et, dès lors, il se prépara à la mort par une prière plus fréquente, un recueillement plus profond, s'il est possible.

Le jour où son directeur lui annonça que le médecin n'avait plus d'espoir de guérison, fut pour lui comme un jour de fête : « C'était, disait-il, un des plus beaux jours de sa vie. » Bien volontiers donc, il se soumit au sacrifice ou, plutôt, il l'accepta avec bonheur comme une grâce précieuse. Et, lorsqu'on lui parlait de guérison ou qu'on lui demandait ce qu'il fallait obtenir de Dieu pour lui, il répondait invariablement : « Oh ! sa sainte volonté. »

Il faudrait parler de sa paix, de sa tranquillité durant sa maladie. Il ne souffrait pas beaucoup, mais sa faiblesse extrême (surtout dans les derniers jours), les nuits sans sommeil, les longues heures qu'il passait seul sans pouvoir s'occuper, tout cela lui était fort pénible. Et, cependant,

il ne se plaignait jamais, avait toujours un visage content et heureux : il voulait ce que l'on voulait, était toujours satisfait des soins dont on l'entourait, demandait souvent pardon de la peine qu'il donnait.

On était sûr de lui faire plaisir en lui parlant de la mort, du ciel ; il le manifestait, non par la parole, — car il parlait peu — mais par un sourire : « Vous allez voler le ciel, Frère LeGac, sans vous en apercevoir », lui disait-on. Un Père, qui était venu le voir, avait un indicateur de chemins de fer à la main ; et, comme notre malade regardait cet indicateur, le Père lui dit : « Oh ! ce n'est pas pour vous. Le train qui vous emmènera n'est point indiqué ici : c'est un rapide qu'il vous faudra. — Oui », dit-il faiblement, avec un sourire de bonheur.

Dans le courant du mois d'août, sa mère vint le voir, à Liège, et lui offrit de l'emmener au pays natal ; il refusa, voulant mourir au milieu de ses Frères en religion. Après son départ, il dicta à l'infirmier la lettre suivante, pour son frère, alors soldat :

« Tes prévisions, mon bien-aimé frère, n'étaient que trop bien fondées, en disant que tu me croyais malade ; car, sans cela, je n'aurais pas manqué de t'écrire. Je ne sais si nos parents t'auront fait connaître la gravité de mon état. Mon pauvre Jean-Marie, je suis consumé par la même maladie que notre regretté frère aîné. Jusqu'à présent, je n'ai éprouvé aucune souffrance, et suis entouré de soins dont tu ne pourras jamais te faire une idée ; avec la meilleure volonté possible et toute sa tendresse maternelle, notre chère mère n'aurait pu me prodiguer les soins que je reçois ici.

« Le bon Dieu, qui est tout-puissant, tient entre ses mains nos destinées et peut toujours m'accorder la guérison ; mais, pour le moment, ma situation inspire de sérieuses inquiétudes. A cette nouvelle, je sais que tu ne manqueras pas d'adresser pour ton seul frère, qui t'aime tant, de ferventes prières au ciel. Tu penseras aussi à notre excellente mère, qui est dans les larmes à cause de moi. Pour toi, ne te désole pas ; je prie Dieu afin que tu puisses finir heureusement ton service et retourner à

Plouzané, pour consoler notre vieille mère et l'assister dans ses vieux jours.

« Je ne m'attarderai pas à te prodiguer de longs conseils : Tu seras toujours bien sage, ton esprit de foi saura te garder contre les excès et te faire suivre le bon chemin. Tu vois, par mon exemple et par tant d'autres, combien la vie est fragile et combien il est important de bien employer le peu de jours que Dieu nous donne ici-bas.

« Cependant, ne va pas croire que j'ai absolument perdu toutes mes forces et que je sois, du matin au soir et du soir au matin, à faire le paresseux dans mon lit. Non ! je me lève chaque jour, vers neuf heures, pour descendre respirer l'air pur des bosquets de notre parc et jouir de la mélodie du chant des oiseaux, en attendant de jouir de celle des anges dans le ciel. Presque chaque soir, on se reporte vers la Bretagne et chacun a toujours à raconter de joyeuses histoires bretonnes. Ainsi, comme tu le vois, je suis en famille ; aussi, grâce au dévouement de mes Frères, je passe les journées aussi agréablement que possible.

« En terminant cette lettre, le souvenir de nos petites misères d'autrefois, inévitables même entre frères, se présente à mon esprit, et je te demande pardon de celles que j'ai pu te faire... Mon bien-aimé frère, je te presse sur mon cœur : Au revoir, ici-bas ou au ciel ! »

La maladie suivait graduellement son cours. Les promenades sur la terrasse devinrent de plus en plus courtes et rares : la chaleur l'accablait. De plus, il s'était formé au dos une plaie très douloureuse, qui le faisait beaucoup souffrir, sans qu'il en dît un mot à qui que ce fût. Le 19 août, il se sentait très fatigué ; le Père infirmier lui conseilla de renoncer à sa promenade, à cause de la chaleur excessive qu'il faisait. Vers dix heures, il était déjà au haut de l'escalier, prêt à descendre. Tout à coup il arrête le Frère qui l'accompagnait : « Rentrons, j'oubliais que le Père infirmier m'a dit de ne pas sortir. » Et il rentra. Plusieurs fois il se ravisa ainsi, montrant par là combien il était disposé à accomplir les moindres conseils de ceux qui l'entouraient.

Le 21, il descendit sur la terrasse, mais put à peine faire quelques pas. Quelqu'un lui ayant alors manifesté ses craintes de le voir nous quitter : « J'ai entendu dire que, chez les Oblats, on mourait saintement, répondit le Frère LeGac ; eh bien ! je suis venu y mourir. »

Le lendemain, sur sa demande, on lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Il était assis dans un fauteuil et répondait à toutes les prières, avec un calme et une sérénité qui frappaient tout le monde. Dans l'après-midi, il descendit pour la dernière fois. A peine sorti de la maison, il s'arrêta comme pour se recueillir. Puis, levant les yeux sur les arbres de la terrasse et les abaissant aussitôt, il dit : « Mon Dieu ! que de feuilles à terre ! D'où vient cela ? — Le soleil les a grillées, lui répondit le Père infirmier ; elles tombent avant le temps. — Eh bien ! moi aussi, je m'en irai avant le temps ! »

Quelque temps après, il reçut la visite du R. Père Charles Tatin. C'était peu après la mort du P. Marc Sardou. « Le P. Sardou, lui dit entre autres choses le R. P. Assistant général, pouvait aller recevoir la couronne, car il avait beaucoup travaillé ; mais vous... — Oui, c'est vrai, repartit notre malade, mais ce sera comme le bon Dieu voudra. »

Il vécut encore quelques jours, épuisé par la faiblesse et les crises, qui présageaient le dénouement fatal. On venait le voir et s'édifier au spectacle de ses souffrances patiemment supportées. Chacun lui faisait ses commissions pour le ciel : « Vous direz à Mgr de Mazenod d'obtenir de la sainte Vierge, pour lui-même, sa canonisation. — Oui, répondit-il avec force, pour marquer combien il aimait la Congrégation, il le faut pour le bien de l'Eglise et de notre Famille religieuse. »

Le 23 août devait être son dernier jour sur cette terre. Aux premiers symptômes de l'agonie, alors qu'il avait encore toute sa connaissance, on lui proposa de renouveler ses vœux. Avec empressement, il réitéra ses engagements sacrés, auxquels il avait toujours été fidèle et que Dieu, dans quelques instants, allait récompenser. Il baisa avec effusion sa croix d'oblation ; on lui mit dans les mains

son livre des Règles, avec son chapelet : et c'est en pressant sur son cœur ces objets vénérés qu'il a rendu le dernier soupir, au moment même où il venait de recevoir une dernière absolution.

« Dieu, disait un ancien du scolasticat, le soir de la mort du Frère LeGac, Dieu semble toujours choisir les meilleurs : c'est le quatrième que je vois mourir ici, et tous étaient des modèles. » Le lendemain, à la lecture spirituelle, le R. P. Supérieur parlant de notre cher défunt ajoutait : « Je ne désire qu'une chose, c'est de vous voir marcher sur ses traces. »

Le Frère LeGac était âgé de 26 ans. Il y avait 18 mois qu'il se trouvait au Scolasticat de Liège et 6 mois qu'il avait prononcé ses vœux perpétuels.

*R. I. P.*

## IX. — R. P. Guillaume KOHLMANN, 1885-1910 (771).

Le P. Guillaume-Joseph Kohlmann naquit à Caternberg (Prusse Rhénane), Diocèse de Cologne, le 31 octobre 1885, de Guillaume Kohlmann et Anne Oertgen. La famille était foncièrement chrétienne : la piété, l'esprit de foi, le sentiment du devoir, les habitudes de travail y étaient en honneur. Le père, qui travaillait comme maître mineur dans les mines de houille du pays, devait gagner le pain quotidien pour les dix-huit enfants que Dieu lui accorda ; et, de concert avec sa digne épouse, il sut les élever dans ces principes de foi qui l'animaient lui-même. Une sœur du défunt entra dans la Congrégation de la Sainte-Famille, un frère plus jeune se prépare à prendre peut-être un jour la place de son aîné dans notre Famille religieuse. Dès son enfance, notre futur Oblat se sentit appelé à l'état ecclésiastique et religieux.

Après avoir fait quelques études dans le monde, il vint frapper à la porte de notre Juniorat de Saint-Charles,

en Hollande. Il y passa cinq ans et demi. Il était bien doué et réussissait très bien dans les matières pour lesquelles il avait du goût. Du reste, il travaillait consciencieusement, comme en témoignent les certificats qu'il obtint d'une année à l'autre. Sa piété était profonde, son caractère sérieux et énergique, en dépit de quelques étourderies propres au jeune âge. En récréation, il était d'une gaieté bruyante : il avait le don de porter le rire et la joie dans les groupes auxquels il se joignait. Il excellait surtout à jouer au théâtre et interprétait très bien les rôles qu'on lui confiait volontiers, pour les petites représentations qui passent sur la scène d'un juniorat.

Ses études humanitaires terminées, le Frère passa, avec une vingtaine de condisciples, au Noviciat de Saint-Gerlach et y prit l'habit, le 14 août 1901. Il se mit à l'œuvre de sa sanctification avec cette énergie qui distingua son caractère. Le 15 août 1905, il eut le bonheur de faire ses premiers vœux ; et, le lendemain, il s'achemina vers le Scolasticat de Hünfeld, pour y commencer les études qui devaient le préparer plus immédiatement au sacerdoce. L'oblation perpétuelle, faite le 15 août 1906, l'attacha définitivement à sa vocation, qu'il aimait de tout son cœur et de laquelle il tâchait tous les jours de se rendre plus digne.

Tout semblait bien marcher, la première et la seconde année de son scolasticat. Les notes de classes étaient très bonnes et la conduite était celle d'un excellent religieux. Mais, peu à peu, la santé du Frère, jusque-là si robuste, commença à décliner et, bientôt, la phtisie se déclara. Il lui fallait prendre des ménagements, s'entourer de précautions, et le chère Frère se fit d'abord difficilement à un régime de soins continuels pour sa santé. Lui, autrefois si alerte, si entreprenant, il se voyait maintenant obligé à se traîner, à suivre la communauté de loin.

Peut-être sa constitution vigoureuse aurait-elle eu raison du mal qui le minait, si une autre cause n'était venue se surajouter pour ébranler une santé déjà si chancelante. Le Frère commença à devenir scrupuleux ; et bientôt cet état d'âme ne lui laissa plus de repos, ni la

nuit ni le jour. Les troubles de sa conscience, suscités à propos de rien, le tourmentèrent sans cesse et le remplirent d'angoisses et de terreurs. Les sages conseils de ses directeurs, les remarques bienveillantes que lui faisaient ses confrères n'obtinrent aucun effet. Naturellement, cet état d'esprit exerça la plus fâcheuse influence sur sa santé, qui baissa toujours davantage.

Durant l'été de 1909, on envoya le malade passer quelque temps à Lippspringe, station balnéaire des plus célèbres pour les tuberculeux. Mais il s'y occupa beaucoup plus de ses scrupules que du soin de sa santé ; et, quand il en revint, on constata avec tristesse les progrès du mal. Il n'y avait plus de doute : les jours de notre malade étaient comptés. Dès lors, il resta confiné à l'infirmerie. On lui prodigua les soins que réclamait sa situation, et il se montra toujours très reconnaissant des services que lui rendirent des infirmiers dévoués. Il voyait avec tristesse les ravages que la maladie impitoyable faisait en lui ; mais il supporta, sans se plaindre, les ennuis et les douleurs de son triste état, — s'abandonnant à la volonté de Dieu, le Maître de la vie et de la mort.

On voulait au moins lui procurer le bonheur de mourir prêtre. C'était là la grande, la suprême grâce vers laquelle il soupirait. Il avait pu suivre les cours de théologie, pendant un an et demi, et avait continué à étudier quelque peu, pendant que sa maladie progressait. Le 9 mai 1907, il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs. En 1908, il avait été appelé au sous-diaconat, mais n'avait pas voulu avancer. Ce n'est que le 19 février 1910 qu'il fut ordonné sous-diacre à Fulda, et, le lendemain, il reçut le diaconat. Le 24 février 1910, Mgr l'Evêque de Fulda vint à Hünfeld lui conférer la prêtrise.

Le malade était plus mort que vif, quand il s'avança vers l'autel pour recevoir l'onction sacerdotale. Un frisson traversa toute la communauté, quand il se leva pour aller vers le pontife. C'était comme un fantôme venu d'un autre monde : son visage était aussi pâle que l'aube dont il était revêtu. Ses bons parents, qui étaient arrivés la veille au soir et n'avaient pas encore pu voir leur enfant,

éclatèrent tout haut en sanglots, quand ils l'aperçurent en ce triste état. Le lendemain, il monta pour la première fois à l'autel; et, pendant les deux mois qu'il avait encore à vivre, il put, presque tous les jours, offrir le divin Sacrifice et y unir celui de sa vie.

A la fin du mois d'avril, il voulut se rendre chez ses bons parents qui désiraient posséder leur fils, devenu prêtre, pendant quelque temps au sein de la famille. Une petite fête avait été préparée pour le 30 avril, jour où il devait dire sa première Messe dans la paroisse de Borbeck — sur laquelle habitaient alors ses parents. Mais les fatigues du voyage, jointes probablement aux émotions qui l'assaillirent, finirent par épuiser les dernières énergies vitales de notre cher Oblat. Et précisément, dans la nuit du 29 au 30 avril, un peu après minuit, une hémorragie mit fin à ses jours. Il était prêt à paraître devant Dieu. Grande fut la douleur de la famille en face de ce dénouement tragique. Le défunt fut enterré, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles, dans le cimetière de la paroisse de Borbeck.

*R. I. P.*

## X. — R. P. Joachim ALLARD, 1838-1917 (955).

On ne saurait faire un portrait plus fidèle du R. Père Allard que celui qu'en a retracé, en trois mots, le jour de ses funérailles, Mgr Cherrier, qui le connaissait depuis 40 ans : « C'était un parfait gentilhomme, un saint prêtre et un religieux modèle. » Quelle belle couronne ! Comme elle décore bien la tombe du vaillant missionnaire qui fut, pendant 28 ans, Vicaire général du Diocèse de Saint-Boniface ! Nous pourrions borner à ces traits lapidaires l'hommage que la vénération et la reconnaissance nous font un devoir d'offrir à sa mémoire, car ces

trois grands mots disent tout. Mais ses cinquante années de travaux apostoliques dans l'Ouest canadien méritent une esquisse, si brève soit-elle ; et les diverses étapes de cette longue carrière si bien remplie doivent, pour le moins, être pieusement marquées.

Le P. Joachim Allard naquit, le 30 janvier 1838, à Châteaugay, à proximité de Montréal, d'une famille profondément chrétienne. Des quinze enfants dont elle se composait, quatre fils devinrent prêtres et une fille religieuse (chez les Sœurs Grises).

Le jeune Joachim fit ses études au Collège de Montréal, entra au grand Séminaire de cette ville, en 1862, et fut ordonné prêtre par Mgr Guigues, le 23 septembre 1865. La ville de Berthier eut les prémices de son ministère sacerdotal. Mgr Taché y fit une visite, dans l'intérêt des missions de la rivière Rouge. La parole tout apostolique de l'évêque missionnaire remua profondément le cœur du jeune vicaire et détermina sa vocation pour les missions de l'Ouest. Il le suivit à Saint-Boniface et, quelques jours après son arrivée, il entra au noviciat. L'année suivante (le 4 novembre 1867), il prononça ses vœux perpétuels dans la cathédrale, entre les mains de Monseigneur Taché, — lequel disait de lui, dans un rapport officiel, qu'il lui paraissait « doué de toutes les qualités qui font le bon religieux et le zélé missionnaire ». Il avait fait son noviciat, en enseignant au collège, et il y continua son cours une année encore. Il fut alors nommé curé de Saint-Charles et y exerça son zèle, pendant huit ans, avec le plus généreux dévouement : car, outre le service de la paroisse, il lui fallait encore desservir les missions indiennes de Péguis, de Fort-Alexandre, du lac Winnipeg, du lac des Bois, du lac Seul et de Fort-Frances.

En 1876, il fut transféré à Fort-Alexandre, où il établit une école sauvage, bâtit une église et jeta les fondations d'une petite colonie canadienne-française, — qui est devenue la paroisse de Saint-Georges de Châteaugay. Au printemps de 1880, Mgr Taché décida l'établissement d'une école indienne dans la réserve de Péguis, et, comme le P. Allard avait déjà donné les meilleures

preuves de son savoir-faire, il lui en confia la fondation. Le zélé missionnaire y construisit une église et en conserva la desserte pendant 18 ans, malgré ses autres occupations fort variées. C'est ainsi que, tenant la truelle du maçon avec la même vigueur et le même zèle que le bâton apostolique, il bâtit, pendant cet intervalle, une église à Selkirk, en 1887, et une autre à Whitemouth, en 1889. Et son ardeur à élever des temples à la gloire de Dieu pour ses pauvres sauvages ne s'arrêta pas là : il en construisit encore deux autres à Big-Fork, en 1903, et, en 1904, à Fort-Frances — où il resta en résidence pendant six ans.

De 1905 à 1915, le P. ALLARD demeura au presbytère de Sainte-Marie de Winnipeg, où il fut, pendant quatre ans, aumônier de l'Académie de Sainte-Marie et, pendant six autres années, aumônier de l'Hôpital de la Miséricorde. Mais il ne pouvait pas borner à ces occupations sédentaires son activité apostolique. Entre temps, il visitait les missions sauvages, pour lesquelles il garda toujours une affection spéciale. Ce fut même dans deux courses fort pénibles, au cours de ces missions, qu'il contracta la maladie qui devait mettre fin à sa carrière — si longue et si bien remplie.

A l'automne de 1915, le P. ALLARD, parvenu à l'âge de 77 ans, fit un voyage de repos, si amplement mérité, dans la Province de Québec, et revint à l'Ecole indienne de Kénora — où il enseigna pendant un an le catéchisme aux enfants, dans leur langue sauvage. L'heure de la récompense allait bientôt sonner. Au mois d'octobre 1916, il fut obligé d'abandonner tout ministère. Il fit un premier séjour à l'Hôpital de Kenora et fut ensuite transporté à celui de Saint-Boniface. C'est ici qu'une mort pieuse et édifiante vint couronner de si longs travaux et de si grands mérites, le 10 janvier 1917. Monseigneur l'Archevêque voulut bien chanter le service solennel des funérailles : puis, le cher défunt fut inhumé au cimetière de la Communauté de Saint-Charles.

Nous avons passé rapidement en revue le rôle du missionnaire, du constructeur d'églises et d'écoles, du fon-

dateur et de l'organisateur de paroisses et de missions. Il nous reste à retracer celui du Vicaire général et de l'Administrateur du Diocèse de Saint-Boniface, en l'absence de l'Archevêque et pendant les neuf mois qui s'écoulèrent entre la mort de Mgr TACHÉ et la prise de possession de Mgr LANGEVIN.

Le 13 octobre 1887, Monseigneur nomma le P. ALLARD son Vicaire général. Ce témoignage de haute estime l'obligea à s'adonner à de nouvelles fonctions. Mais il était trop missionnaire dans l'âme, pour ne pas continuer à prendre un très vif intérêt à l'œuvre des missions sauvages, et il prit à cœur de les visiter régulièrement. Les graves maladies qui marquèrent les dernières années de la vie de Mgr TACHÉ obligèrent le Vicaire général à prendre une part assez active à l'administration diocésaine, bien que le vaillant prélat tînt jusqu'au bout, dans la mesure du possible, à avoir l'œil à tout. On sait, en particulier, avec quelle indomptable énergie il demeura constamment sur la brèche, pour la défense des écoles catholiques, et au milieu de quelles douleurs physiques et morales il écrivit ses nombreux et irréfutables plaidoyers, où la question est exposée avec une superbe maîtrise.

Pendant l'hiver de 1888, le P. ALLARD reçut — au nom de Mgr TACHÉ, alors retenu dans sa chambre par la maladie — les solennelles promesses de M. Greenway, qui venait d'être appelé à former un ministère provincial et qui désirait y faire entrer un ministre canadien-français. On connaît la suite des événements ; les promesses furent indignement violées et l'honorable ministre canadien, M. Prendergast, remit son portefeuille. Ajoutant l'impudence à la déloyauté, M. Greenway eut l'audace d'affirmer, devant l'assemblée législative, qu'il n'avait jamais fait de telles promesses. C'est alors que le P. ALLARD, dans une déclaration faite devant un officier public, raconta tous les détails de la double entrevue qu'il avait eue avec le premier ministre à l'archevêché et au bureau de M. Alloway. Ce dernier, témoin très honorable, par une semblable déclaration, certifia celle du Vicaire général, et M. Greenway fut réduit au silence.

Jusqu'à la fin de la vie de Mgr TACHÉ, le P. ALLARD lui continua ses bons offices. Il l'assista dans sa dernière maladie : c'est lui qui lui parla de la réception du saint viatique, qui lut en son nom le *Credo* et la formule d'oblation, et finalement récita les prières des agonisants et l'exhorta au suprême sacrifice.

Au milieu du deuil immense de l'Eglise de Saint-Boniface, le Vicaire général, devenu Administrateur du diocèse *sede vacante*, fut à la hauteur de la situation. Nous ne saurions en fournir une meilleure preuve que le témoignage solennel qui lui en fut rendu le jour du sacre de Monseigneur LANGEVIN. Au banquet qui suivit la cérémonie, Mgr Cherrier prononça les paroles suivantes : — « Permettez-nous, Monseigneur, de profiter de cette occasion solennelle et si bien choisie afin d'offrir nos remerciements les plus sincères au R. P. ALLARD, pour l'administration si sage et, en même temps, si paternelle, dont il a fait preuve durant les neuf mois de vacance que vient de traverser le siège archiépiscopal de Saint-Boniface. Nous avions trouvé, dans la personne du regretté Mgr TACHÉ, un Père si aimant que, pour rien au monde, nous n'aurions voulu lui causer de la peine. Ayant retrouvé l'affection du vénérable défunt dans le cœur de son Vicaire général devenu l'Administrateur du diocèse, nous avons reçu avec la plus affectueuse soumission, l'expression de chacun de ses désirs. Nous le remercions donc, avec toute la sincérité d'âmes reconnaissantes, et nous prions le divin Maître de récompenser lui-même son bon et fidèle serviteur. »

Mgr LANGEVIN apprécia, lui aussi, les services et les mérites du regretté P. ALLARD, en lui maintenant, pendant ses vingt années d'épiscopat, les pouvoirs de Vicaire général.

Nous terminons cette trop courte notice par l'hommage que la *Semaine religieuse de Montréal* a bien voulu offrir à notre cher défunt. — « Le P. ALLARD était un vrai missionnaire. Ainsi qu'il le disait, il s'était donné tout entier aux missions et il ne se reprit jamais. Il a, dans ses courses et ses constructions, beaucoup travaillé et très longtemps. Ce n'était pas un tempérament vif ;

il était plutôt lent. Mais il était laborieux et homme d'un jugement sain et sûr. Les anciens pourraient nous dire que — s'il ne répondait pas toujours et tout desuite aux attaques aimables et spirituelles que se permettaient ses confrères à la table de Mgr TACHÉ, qui lui-même faisait bien sa part de temps en temps — sa riposte, quand elle venait, était toujours sûre, à plomb et réjouissante.

« Surtout il était homme de Dieu et dévoué aux âmes. Vrai missionnaire, avons-nous dit, et c'est tout dire ! Sa parole facile et sa connaissance parfaite des langues française, anglaise et sauvage lui permettaient de donner libre cours à ce zèle si pieux. Il chantait superbement et, à ses heures, parlait vraiment avec éloquence. Parmi ceux qu'il a si longtemps et si heureusement évangélisés, on gardera longtemps sa mémoire.

« Bref, c'est une belle vie qui vient de s'éteindre, une vie qui fut utile aux hommes et profitable aux œuvres de Dieu. Devant la tombe du P. ALLARD, comme hier devant celle du P. LACOMBE, comme naguère devant celle de Mgr LANGEVIN ou devant celle de Mgr TACHÉ, les Canadiens-Français, et surtout nous, leurs prêtres, nous devons nous incliner avec respect. Ces hommes des missions lointaines ont honoré magnifiquement notre sang, notre foi et notre sacerdoce. Bienheureux ceux qui évangélisent les pauvres de la terre !... »

*R. I. P.*

## XI. — F. C. Jacques MANUEL, 1881-1918 (1020).

Le Frère MANUEL (Santiago) était originaire de Ceylan, étant né à Jaffna, le 30 mai 1881. Il fit ses études au Collège Saint-Patrice, où il se distingua par sa piété et par les qualités les plus sérieuses. C'étatt comme le germe de la vie religieuse, dont le désir pressant ne tarda pas

à se manifester en lui. Après avoir donné de fortes preuves d'une vraie vocation, il fut admis au Noviciat de Jaffna, comme Frère convers, le 15 mai 1901, à l'âge de 23 ans ; et, ayant subi la période d'attente et les épreuves nécessaires, il put prononcer ses vœux perpétuels, le 21 mai 1911.

Il fut alors employé au service des missions, dans divers emplois, les remplissant tous à l'entière satisfaction de ses Supérieurs, — notamment dans la fonction d'assistant du Procureur diocésain, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Mais, ce qui fera conserver précieusement son souvenir, ce fut le bien moral qu'il opéra parmi les jeunes et même les vieux dont ses Supérieurs, appréciant son esprit de zèle, lui avaient confié la direction. Nous voulons parler du progrès spirituel qu'il imprima à trois œuvres, dont la confiance de l'Autorité lui avait confié la charge : la confrérie du Mont-Carmel, la ligue de l'Abstinence totale pour les jeunes gens de Karayoor et l'association de la bonne Mort, destinées à fortifier l'esprit catholique parmi les fidèles en général. Par un zèle plein d'abnégation, il contribua à augmenter notablement l'assistance à l'église de ces confréries, sous la direction et avec l'encouragement des Pères chargés du service de la cathédrale.

Il arriva même, grâce à sa ténacité persévérante, à faire ériger, pour la confrérie du Mont-Carmel, une salle et un oratoire, qui restent comme la preuve de son influence bienfaisante parmi les habitants de Karayoor. La construction de cet édifice entraîna une dépense d'au moins 10 mille roupies ; et le Fr. Manuel, ne reculant devant aucune fatigue, vint à bout de recueillir cette somme importante, avec le concours de quelques bienfaiteurs, — en tête desquels il convient de placer Monseigneur l'Evêque de Jaffna. Ce fut Mgr Dontenwill, Supérieur général de la Congrégation, qui en bénit la première pierre, le 2 février 1913 ; et, deux ans après, en la même fête de la Purification de la très sainte Vierge, Mgr Joulain ouvrait et consacrait au culte la nouvelle construction, entièrement achevée.

Pourquoi faut-il qu'une mort prématurée soit venue nous enlever à l'improviste, à l'âge de 37 ans, celui qui

s'était montré le soutien si influent et si énergique de la cause de la Religion catholique parmi nous? Sans doute. Dieu avait jugé que sa couronne éternelle était prête, et il a voulu se hâter de donner la récompense suprême à son fidèle serviteur. Mais les jeunes gens de Karayoor garderont fidèlement le souvenir pieux des humbles vertus de celui qu'ils doivent regarder comme leur bienfaiteur et leur modèle, et ce sera en s'efforçant de les imiter qu'ils lui paieront le juste tribut de leur reconnaissance.

Le Fr. MANUEL fut saisi, le 2 octobre 1918, par une attaque très sérieuse de l'influenza — qui faisait alors de si grands ravages en tous lieux. Son état devint bientôt très grave, à cause d'une double pneumonie qui ne tarda pas à se déclarer. Le cher malade reçut les Sacrements avec une piété édifiante, offrit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie, pour la sainte cause de la Religion catholique, et remit son âme à Dieu, le 11 octobre 1918.

*R. I. P.*

## XII. — R. P. Odilon MONGINOUX, 1849-1917 (988).

« La mort de ce prêtre, si rempli d'abnégation et de sainteté, n'a pas seulement privé la mission de Cala de son pasteur si dévoué et si aimé, mais elle a encore fait perdre au clergé du Sud-Africain un de ses membres les plus laborieux, les plus durs à la peine et les plus cultivés, et à la Congrégation des Oblats de Marie un confrère très apprécié, qui lui faisait grand honneur. Dans les Vicariats du Sud de l'Afrique, il n'y avait pas un évêque ou un prêtre qui ne connût le P. MONGINOUX, en personne ou de réputation, et ne l'estimât beaucoup; et elles seront très nombreuses, les familles qui pleureront sa mort, à cause de ses vertus sacerdotales et de son dévouement

assidu pour leurs intérêts spirituels et ceux de l'Eglise — qu'il a servie avec tant d'amour et de fidélité. » C'est par cet éloge si sincère qu'un journal de Natal annonçait la mort du R. P. MONGINOUX.

Odilon MONGINOUX vit le jour sur les rives du Tarn, dans la petite paroisse de La Malène, diocèse de Mende, le 3 mai 1849. Après cinq ans de brillantes études au Collège des Jésuites, à Mende, il entra au Juniorat de Notre-Dame des Lumières et y fit, avec distinction, ses deux dernières classes.

Il prit l'habit, à Notre-Dame de l'Osier, le 14 août 1866, et s'y montra « fervent novice, très pieux et très régulier », d'après les notes du P. Maître, — qui ajoute : « Je suis très content de lui. » Il y prononça ses vœux perpétuels, le 29 août de l'année suivante, et se rendit ensuite au Scolasticat d'Autun, où il laissa un souvenir édifiant. A son appel à la prêtrise, il était noté comme « ayant une régularité et une piété exemplaires, une bonne volonté incontestable, un grand désir constamment manifesté des Missions étrangères, mais un caractère un peu brusque. » Il fut promu au sacerdoce, le 25 mai 1872. Puis il passa deux ans dans la Province britannique, s'appliquant à l'étude de la langue anglaise, qu'il arriva à parler avec la plus grande facilité, et reçut, en 1874, son obédience pour le sud de l'Afrique, — où il devait fournir une brillante et très fructueuse carrière apostolique de 43 ans.

Après neuf ans du ministère le plus actif et le plus fécond, il fut élevé aux fonctions de Supérieur de la mission de Durban et, pendant de longues années, il resta revêtu des charges les plus importantes, — soit comme supérieur de maison ou de district, soit comme délégué au Chapitre général en 1893, soit comme grand Vicaire de Mgr JOLIVET, soit comme Préfet apostolique. Il eut la direction de la Préfecture apostolique du Transvaal pendant près de six ans, de 1886 à 1892, et celle de la Préfecture apostolique du Basutoland pendant trois ans, de 1894 à 1897.

Nous ne suivrons pas le vaillant apôtre dans toutes ses courses à travers les divers vicariats sud-africains,

qu'il a sillonnés dans tous les sens, laissant partout de fortes traces de son zèle ; nous nous contenterons de peindre en quelques traits sa physionomie de missionnaire.

Il fut un ouvrier éminemment actif et zélé dans le champ de l'apostolat ; il travailla comme bien peu, se dépensant sans compter, oublieux de lui-même, infatigable à la tâche. Lorsque le devoir l'appelait, il ne considérait ni la distance des lieux, ni les conditions du temps, ni les risques personnels, et répondait toujours, au temps voulu, à son appel. Que de malades et de mourants eurent lieu de bénir ce prêtre zélé qui, sans regarder à leur condition, — qu'ils fussent civilisés ou sauvages, blancs ou indigènes — ne savait pas s'écouter et accourait en toute hâte à leur chevet, pour leur donner les consolations suprêmes de la religion ! Son dévouement pour les pauvres, les malades et les mourants était sans bornes, poussé pour ainsi dire jusqu'à la tendresse, et était reconnu par prêtres et fidèles comme la caractéristique de son zèle sacerdotal.

Quelle édification on trouverait dans le récit des innombrables courses apostoliques de cet infatigable missionnaire, voyageant de très longues distances à travers les montagnes du Basutoland, les solitudes de la Cafrerie, les vastes espaces du Velt, au sein des Etats confédérés et du Transvaal ! On le voyait s'acheminer — sous les rafales torrentielles ou aveuglantes de la pluie, de la neige, du grésil — vers la misérable cabane où agonisait un malheureux aux prises avec la mort. On savait qu'il avait quitté son lit, abandonné son repas, pour se rendre à l'appel du devoir, dans l'obscurité de la nuit, au cœur des montagnes, au milieu des marécages, et que le danger de la route ou la crainte de la contagion ne pouvaient jamais l'arrêter. Des témoins oculaires nous parlent avec admiration de son courage et de son calme, au chevet des malades en proie aux sueurs de la fièvre ou aux spasmes du choléra, et de son dévouement héroïque qui le portait à prendre dans ses bras ces masses de chairs vivantes, à respirer leur contagion mortelle, pour les rendre

mieux à même de se confesser plus librement ou avec un plus grand secret. En vérité, son grand cœur n'était-il pas fait à l'image de celui du divin Maître — qui montrait si admirablement sa compassion divine, quand on lui disait : « Celui que vous aimez est malade » ?

L'amour du P. MONGINOUX pour les pauvres et les malheureux n'était pas moindre. Donnant aux fidèles l'exemple de la vraie charité pour les infortunés, il ne se contentait pas de les consoler par des paroles affectueuses ou par l'espérance d'un monde meilleur ; il avait encore la générosité d'alléger matériellement leurs souffrances et de leur procurer les ressources nécessaires pour vivre. Il ouvrait largement sa bourse et leur donnait tout ce qu'il pouvait, — et même souvent ce qu'il ne pouvait pas — se confiant à la bonne Providence pour subvenir à ses propres besoins. L'importunité des demandes de ces malheureux n'amenait jamais un murmure ou une plainte sur ses lèvres, et il se gardait bien de les humilier par sa manière de leur faire l'aumône ; il y mettait, au contraire, tant de tact et de gracieuseté, qu'il faisait sentir que c'était pour lui une affaire de sympathie et même de plaisir de venir à leur aide.

Il remplissait avec non moins de zèle un autre devoir de sa charge pastorale, — celui de la confession. Dans le temps normal, c'était son occupation la plus assidue et aussi la plus fructueuse ; il recueillait là les précieux fruits de ses catéchismes et de ses prédications, comme aussi des saints exemples qu'il ne cessait de donner par la ferveur de sa vie apostolique.

Le théâtre de son apostolat s'étendit à toutes les provinces de l'Union, — à Kimberley, à Bloemfontein, à Johannesburg, à Roma (Basutoland), à Maritzburg, à Durban, etc. — et, partout où il séjourna, on put constater une somme de travail apostolique et de progrès spirituel comme on n'en avait jamais vu avant lui. D'une démarche alerte, d'une figure toujours joyeuse, le cœur rempli de chaleur, toujours prêt à secourir, à encourager, à conseiller et même à gronder, quand besoin était, il gagnait vite les cœurs et se faisait bientôt estimer par

ses ouailles comme le pasteur le plus affectionné et le plus dévoué. Il assista à la naissance de presque toutes les missions dans le Transvaal, l'Etat d'Orange et le Natal, il en inaugura quelques-unes, il en dirigea d'autres aussitôt après leur fondation, et il contribua puissamment à les affermir toutes et à les établir dans la voie du progrès. Il se faisait gloire d'être le pionnier des nouvelles missions, et aucun évêque du Sud-africain ne possédait de missionnaire plus disposé que lui à commencer une fondation et à s'adonner aux fatigues et aux privations qu'elle nécessitait. Il est juste de dire aussi que ces admirables dispositions de son âme tout apostolique, et les immenses services qu'il rendit aux missions, lui valurent en haut lieu un large tribut de reconnaissance.

Il y a, toutefois, dans la vie du P. Monginoux, d'autres aspects qui ne sont pas moins méritoires pour lui et ne méritent pas moins l'admiration des autres. Dans toutes ses lettres à l'Administration générale on voit un sentiment de soumission filiale, d'ouverture sincère, de droiture et de franche humilité, d'affection persévérante quand même, qui sont d'une haute édification et témoignent d'un profond esprit religieux. En même temps, il s'y manifeste une estime et une charité pour ses sujets qui ne se démentent pas, même envers ceux qui sont l'objet de ses justes sévérités, pas même envers ceux qui ont démérité à son égard en faisant contre lui des rapports à l'Autorité supérieure.

Comme tout supérieur plein de fermeté et de caractère un peu vif, qui régit des pays neufs, organise des œuvres difficiles, gouverne des sujets de nationalités différentes, il fut en butte à des critiques, à des plaintes, à des récriminations, qui amenèrent l'Administration générale à lui demander de se sacrifier au bien de la paix et de donner sa démission de Préfet apostolique du Transvaal, au commencement de sa sixième année.

Il obéit aussitôt avec un filial empressement ; et il faut nous édifier, en lisant dans ses lettres comment il accepte les avertissements paternels d'en haut et les critiques exagérées d'en bas, comment il justifie son adminis-

tration avec calme et sérénité, et comment il veut toujours rester le fils obéissant de ses supérieurs majeurs, le vrai frère de ses administrés et le digne enfant de la Congrégation.

Il écrit au T. R. Père Supérieur général : — « Je vous prie de ne pas craindre de me faire de la peine. Quelque pénibles que soient les remarques que vous croyez devoir me faire, soyez bien sûr que je les recevrai avec reconnaissance, et, alors même qu'elles n'auraient pas toute la portée voulue, je les accepterai avec soumission et j'en tirerai tout au moins le bon parti d'un acte d'humilité. Que le bon Père visiteur soit bien sûr que je n'ai pas oublié ses conseils : il m'a laissé par écrit quelques avis tout paternels ; ces bons avis, je les ai lus bien souvent et j'en fais l'objet de mon examen. Il paraît que je suis tellement enraciné dans mes mauvais penchants, que je ne m'aperçois pas de mes transgressions. Je n'oserais jamais supposer que les rapports que l'on vous fait ne soient pas vrais ; je dois donc faire mon *mea culpa*. Je le fais, toutefois, en remarquant que je ne me souviens pas d'avoir, *volontairement* et *sciemment*, transgressé ou oublié les conseils qui m'ont été donnés. »

Puis, quand il a donné sa démission, il écrit : — « Je suis heureux de vous avoir fait plaisir, en vous donnant ma démission et en vous priant de l'envoyer à Rome. Les raisons que vous avez mises en avant pour me la demander étaient très générales ; je me suis abstenu de les juger et, ne considérant que votre désir, j'ai agi comme vous le savez. Du reste, vous me dites dans votre dernière lettre que, si j'ai pu me tromper dans le choix des moyens, je n'ai voulu que le bien des œuvres et des âmes. »

Peu après, à l'occasion du premier de l'an, il montre combien il a le cœur trop haut placé et l'âme trop religieuse pour y laisser entrer le fiel ou la rancune : — « Permettez-moi, mon Très Révérend Père, écrit-il, de vous offrir mes humbles mais, en même temps, bien sincères et bien affectueux souhaits de bonne année. Que le bon Dieu vous conserve longtemps encore à notre affection et

vous permette de nous diriger longtemps encore dans la voie du devoir et de la vertu. Vous voudrez bien oublier toutes les peines que j'ai pu vous causer et me compter toujours parmi vos enfants bien dévoués. L'affection que vous m'avez toujours témoignée me permet d'attendre de vous cette faveur. Je vous promets, dans toute la sincérité de mon âme, de faire tout en mon pouvoir pour me montrer digne enfant de la Congrégation et, dès lors, d'être pour votre cœur de Père un sujet de consolation. »

Très peu de temps avant qu'il fut question de sa démission, il nous avait envoyé le tableau des missions de sa Préfecture apostolique : il n'y cachait pas les ombres et finissait ainsi : — « Malgré toutes ces misères, aidez-moi, mon Très Révérend Père, à remercier le bon Dieu pour tout le bien qu'il nous a permis de faire. La marche que nous avons fournie, pendant ces cinq années, est vraiment miraculeuse. Le bien qui s'est fait est merveilleux : je ne puis y penser, sans sentir les larmes me venir aux yeux. Dieu nous a aimés et nous aime encore ; il a bien voulu se servir de nous, malgré nos fautes, et, je l'espère, il se servira encore de nous dans l'avenir. Si cependant nous avions été meilleurs ?... Somme toute, je crois que vous avez raison d'être fier de vos Oblats du Transvaal ; quant à moi, je suis certainement fier de mes Pères. Un protestant, honteux de ses ministres, dont les journaux publient fréquemment les iniquités, disait dernièrement à un de nos catholiques : Comment se fait-il qu'on ne parle jamais légèrement de vous et de vos prêtres ? Je les rencontre tous les jours : ils sont aimés et respectés de tout le monde. Ce témoignage d'un ennemi vaut bien quelque chose, et n'aurai-je obtenu que ce résultat, même au prix d'un petit malaise, j'en serais heureux. »

Hâtons-nous de dire que la confiance de ses Supérieurs majeurs resta toujours au P. Monginoux ; car, après sa démission, ils le nommèrent Supérieur des missions de la Cafrerie, dans le Vicariat de Natal, et, deux ans après, quand le Basutoland fut détaché du Vicariat de l'Etat libre d'Orange, en 1894, c'est lui qui en fut nommé le

premier Préfet apostolique. Entre temps, les Pères du Vicariat du Natal, dont une bonne partie étaient ses administrés, lui avaient donné un témoignage d'estime, en le déléguant en leur nom au Chapitre général de 1893.

Cependant, une telle vie de dévouement et d'action apostolique sans relâche finit par miner et épuiser peu à peu sa constitution si robuste. L'heure était venue de prendre un repos qu'il avait si amplement mérité. Mais le repos était impossible à une âme d'un zèle si actif : il a voulu travailler et combattre le bon combat jusqu'à la fin. Comme un preux chevalier du Christ qu'il avait été toute sa vie, il voulut mourir sur la brèche : son ardeur pour l'apostolat ne put être arrêtée que par la mort, et ce fut, pour ainsi dire, sur le champ de bataille qu'il expira, à Durban, le 28 novembre 1917, à l'âge de 68 ans.

*R. I. P.*

Oblats de Quimper. — Plusieurs de nos vénérés lecteurs seront heureux, pensons-nous, de trouver ici la liste, par ordre alphabétique, de nos Pères et de nos Frères (défunts) originaires du diocèse de Quimper et de Léon : — 1. Mgr Charles Jolivet (1903) ; 2. Rév. P. Alexis André (1893) ; 3. R. P. Jérôme Bécam (1868) ; 4. Rév. P. Louis Berthelon (1896) ; 5. R. P. Jean Le Bescou (1867) ; 6. R. P. François Le Bihan (1916) ; 7. R. P. Yves Le Cam (1916) ; 8. R. P. Joseph Camper (1916) ; 9. R. P. Joseph Castel (1878) ; 10. R. P. François Chalmet (1918) ; 11. R. P. Joseph Cléac'h (1896) ; 12. R. P. Ernest Croisier (1915) ; 13. R. P. Gustave Desforets (1876) ; 14. R. P. Pierre Féat (1917) ; 15. R. P. Jean Le Floc'h (1888) ; 16. R. P. Ferdinand Grenier (1903) ; 17. R. P. Jean Guéguen (1909) ; 18. Rév. P. Emile Henry (1916) ; 19. R. P. Jean Le Jacq (1899) ; 20. Rév. P. Jean Jaffrès (1891) ; 21. R. P. Pierre Kéralum (1872) ; 22. R. P. Ambroise Kéryvel (1898) ; 23. R. P. Jean Le Lons (1904) ; 24. R. P. Michel Mérer (1920) ; 25. R. P. François Messager (1915) ; 26. R. P. Joseph Le Moine (1878) ; 27. R. P. Jean Nédélec (1896) ; 28. R. P. Louis Pouliquen (1877) ; 29. R. Père Guillaume Le Roux (1913) ; 30. R. P. Gabriel Salaun (1874) ; 31. R. P. Joseph Le Stanc (1912) ; 32. R. P. Joseph Thévenon (1898) ; 33. F. S. Albert Camper (1874) ; 34. F. S. Francois Camper (1856) ; 35. F. S. Gabriel Le Gac (1898) ; 36. F. C. Yves Bréhier (1917) ; 37. F. C. Jean Le Gac (1901) ; 38. F. C. Jean Piolot (1914).

# NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I.

## IV. — Les Revues et Journaux des Oblats [1].

10. *L'Etincelle des Confréries du Sacré-Cœur.* Feuille mensuelle, de 4 pages in-4 à 2 colonnes (1 fr. par an). Rédaction et Administration : Abbé E.-M. THIRIET, 12, rue de l'Hospice, à Bar-le-Duc (Meuse).

Ce petit « journal » mensuel fut fondé, en 1906, par le R. Père Félix ANIZAN — jusqu'à la guerre, conférencier des Confréries du Sacré-Cœur, dans le diocèse de Verdun. Le R. P. Edmond-Marie THIRIET, assisté par le R. P. Jules CROSNIER, l'a ressuscité au début de cette année. Voici le sommaire du numéro de février 1920 (9e année, n° 1) : — *a*) Le mot d'ordre : Le zèle (Edmond THIRIET) ; *b*) La Confrérie du Sacré-Cœur (Mgr Ginisty) ; *c*) *Resurrexit* (Paul Maucotel) ; *d*) Epreuves et Joies (Jules CROSNIER) ; *e*) Programme (Paul Maucotel) ; etc.

11. *Annales de Notre-Dame du Cap. Bulletin mensuel* (illustré) *du Pèlerinage national de la très sainte Vierge au Canada*, publié par les RR. Pères Oblats de Marie Immaculée. 40 pages in-12 (60 sous par an). Rédaction et Administration : R. P. Arthur JOYAL, Couvent des Oblats, Cap-de-la-Madeleine (Champlain), P. Q., Canada.

*Les Annales de Notre-Dame du Cap — Chronique du Pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine* — finissent leur vingt-neuvième année. C'est en 1902 que les Oblats ont assumé la charge du Pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine et pris, par le fait même, la direction des *Annales du Très Saint Rosaire*, — le premier numéro publié par eux porte la date de mai de cette année-là. Le premier directeur Oblat en fut le R. P. Louis GLADU, plus tard (en 1905) fondateur de l'*Ami du Foyer*, de Saint-Boniface, — il fut alors remplacé par le R. Père Alexandre FAURE, auquel succéda, en 1914, le R. P. Arthur JOYAL, qui continue à conserver au Bulletin son cachet de Revue vraiment pieuse, instructive et intéressante. Voici, d'ailleurs, pour vous en convaincre, le sommaire du fascicule de janvier 1920 :

(1) Voir notre précédente étude sur cet intéressant sujet, dans le n° 211 des *Missions* (juin 1920), pages 200-204 ; et prière instante aux directeurs de celles de nos Revues qui ne seraient mentionnées ni dans l'une ni dans l'autre de ces études de bien vouloir, au plus tôt, réparer *leur négligence*, en nous inscrivant au nombre de leurs abonnés... honoraires.

— *a*) Chronique du Pèlerinage (Arthur JOYAL) ; *b*) Affermissez-nous dans la paix (Les Gardiens du Pèlerinage) ; *c*) Abandon à la Providence (Saint François de Sales) ; *d*) Le *Stabat* de la Crèche (Poésie) : *e*) Le retour de Félix (Arthur GUERTIN) ; *f*) Le Père HARNOIS, *O. M. I.* (Oblat de Marie) ; *g*) Travaillez à votre salut (Cantique harmonisé) ; *h*) Questions et Réponses (Eugène Duplessy) ; *i*) Le Prêtre (Louis Veuillot) ; *j*) Chronique mariale internationale (Arthur JOYAL) ; *k*) Actions de grâces ; *l*) Recommandations ; *m*) Nos chers Défunts ; *o*) Bibliographie mariale, etc.

12 *L'Etincelle du Sacré-Cœur*, — *Bulletin paroissial de Saint-Sauveur de Québec.* « Journal » hebdomadaire, publié par les Pères Oblats (4 pages à 4 colonnes, $ 1.50 par an). Rédaction et Administration : R. P. Louis BEAUPRÉ, *O. M. I.*, Presbytère Saint-Sauveur, 15, rue Massue, Québec (Canada).

Tous nos lecteurs connaissent Saint-Sauveur de Québec (1) et savent même, peut-être, tous les vaillants efforts — couronnés de succès — que nos Pères y ont faits, pour répandre dans leur belle paroisse la salutaire dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Pour se mettre au courant de ces efforts et de ces succès et s'animer, en même temps, à la poursuite du même idéal dans leurs œuvres respectives, ils (nos lecteurs) n'ont qu'à parcourir la collection, déjà respectable, de l'*Etincelle du Sacré-Cœur*. Ce Bulletin paroissial, publié sous forme de « journal » hebdomadaire, paraît depuis le 3 novembre 1916, — époque où il fut fondé par le R. P. Louis BEAUPRÉ, alors comme aujourd'hui Supérieur de la Communauté et Curé de la Paroisse Saint-Sauveur. Voici, comme spécimen, le sommaire du numéro du 1er janvier 1920 : — *a*) Le Premier de l'An ; *b*) Etrennes au Sacré-Cœur ; *c*) Evangile (de la Fête de la Circoncision) ; *d*) Aux Familles qui pleurent (Poésie) ; *e*) Gouttes de sang (Général Ambert) ; *f*) Bonne année, petit Jésus (Valier Le Roy) ; *g*) Une Première Messe (Poésie) ; *h*) Les bonnes habitudes d'autrefois dans la famille ; *i*) Les Etrennes du Petit Jésus (Xavier Marmier) ; *j*) Echo paroissial, etc.

13. *Bulletin paroissial de l'église Saint-Pierre de Montréal.* Petite revue hebdomadaire, 16 pages in-12. Rédaction et Administration : R. P. Joseph DOZOIS, *O. M. I.*, Eglise Saint-Pierre, 213, rue Visitation, Montréal, Canada.

Ce *Bulletin* a déjà atteint sa onzième année, — ce qui prouve et le zèle persévérant des Pères qui le rédigent et le vif intérêt qu'il présente aux nombreux lecteurs qui le soutiennent. Honneur à eux ! Le numéro du 4 janvier 1920 contient les articles suivants : — *a*) Dimanche dans l'octave de la Circoncision

(1) Voir, entre autres articles, celui que nous avons publié dans notre dernière livraison (*Missions*, n° 211, pages 90-96) sur cette paroisse modèle.

(Epître, avec explication) ; *b*) Congrégation des Jeunes Gens (Conseil pour 1920) ; *c*) Chez nous (Courage !) ; *d*) La politesse (en conversation) ; *e*) La belle démonstration du dimanche 21 décembre, etc.

14. *Bulletin paroissial de Notre-Dame de Grâce, Hull, P. Q., Canada.* Publication hebdomadaire, de 16 pages in-12 (avec frontispice). Direction et Administration : R. P. Philémon BOURASSA, *O. M. I.*, Eglise Notre-Dame, Hull, P. Q., Canada.

Très instructif et très édifiant, cet autre *Bulletin*, fondé le 24 décembre 1911, — dans lequel les paroissiens de Notre-Dame de Hull trouvent, chaque semaine, depuis neuf ans, un aliment très substantiel et très varié pour leurs âmes si religieuses. Sommaire du numéro du 4 janvier 1921 (vol. IX, nº 1) : — *a*) Nos souhaits de bonne année ; *b*) Bon voyage et succès ; *c*) Pour le monument du Sacré-Cœur ; *d*) Décès du R. P. PORTELANCE, *O. M. I.* ; *e*) *Gloria in excelsis Deo* ; *e*) Un triste Noël ; *f*) A propos des élections ; *g*) L'Epiphanie : Les Rois Mages ; *h*) Le bon cœur de Maria, etc.

15. KITCHITWAW MITCH ATCHIMOMASINAHIGANISA, *a Monthly Cree Review.* Publication mensuelle illustrée, 16 pages in-8º (50 cents par an). S'adresser au R. P. Pierre MOULIN, *O. M. I.*, Catholic Mission, Hobbema, Alta., Canada.

Nous sommes obligé d'avouer que nous n'avons pas la compétence voulue pour apprécier, à sa juste valeur, ce gentil petit Bulletin en langue crise, — illustré et imprimé par le R. P. Victorien MARCHAND, l'auxiliaire du R. P. MOULIN à la mission d'Hobbema. La « Petite Revue du Sacré-Cœur » — « remplie de piété, de nouvelles et d'historiettes — s'envole à plus de 600 exemplaires, chaque mois, et va faire du bien parmi toutes les tribus crises du Canada et même des Etats-Unis ». Voici le sommaire du double fascicule de janvier-février 1920 : — *a*) Hobbema, 8 janvier 1920 (Pierre MOULIN, *O. M. I.*) ; *b*) R. P. CUNNINGHAM ; *c*) Noces d'argent ; *d*) Shell River, Saskatchewan ; *e*) Le royaume de Juda, etc.

16. *The Monthly Bulletin.* — *a monthly Journal devoted to religious and educational Affairs.* Revue mensuelle illustrée, de 18 pages in-12 ($ 1.00 par an). Rédaction et administration : R. P. William-Patrick O'BOYLE, *O. M. I*, 646, Richards Street, Vancouver, B. C., Canada.

Fort bien imprimé sur beau papier, le *Bulletin paroissial* de Vancouver est aussi fort bien édité. Pour nous, il n'a qu'un petit défaut, — qui lui est, d'ailleurs, commun avec à peu près toutes les autres revues américaines — c'est celui d'insérer ses annonces commerciales dans le corps du texte de ses articles. Il fut fondé, en janvier 1917, par le R. P. O'BOYLE, qui le dirige encore, avec un zèle et un talent admirables. Voici quelques-uns des articles

que nous avons remarqués dans le nº d'avril 1920 : — *a) Resurrexit* (Poésie par M. E.) ; *b)* Résurrection (Nouvelle par F. L.) ; *c)* Funérailles de Mgr LEGAL ; *d)* Soutenons notre église ; *e)* La jeune fille catholique (Agnes Egerton Castle) ; *f)* Sœur Mary-Malachy ; *g)* Dans une cantine canadienne (Mary Quinlan, *Tablet*) ; *h)* La vie vaut le prix que nous lui donnons (Réflexions par F. L.), etc.

17. *The Calendar of the Sacred Heart Church, Lowell (Mass.)* Bulletin paroissial mensuel, 24 pages in-12. Rédaction et Administration : Rev. Fr. Charles SLOAN, *O. M. I.*, Sacred Heart Church, 159, More Street, Lowell, Mass. (U. S. A.).

Fondé en décembre 1902, cet intéressant *Calendrier* a — sans interruption, croyons-nous — continué depuis lors à instruire et à édifier les paroissiens de l'église du Sacré-Cœur, à Lowell. Le numéro de janvier 1920 contient, entre autres, les articles suivants : — *a)* Un souhait de nouvel an ; *b)* La place de la religion dans la démocratie sociale ; *c)* La liberté de la presse (Mgr W.-J. Walsh) ; *d)* Le cas des mineurs ; *e)* La pensée sociale catholique, etc.

18. *The Calendar of Saint-Patrick's, McCook (Nebraska).* Bulletin paroissial mensuel, 24 pages in-12 ($ 1.00 par an). Rédaction et Administration : Rev. Fr. Andrew KUNZ, *O. M. I.*, Saint-Patrick's Church, McCook, Nebraska (U. S. A.).

Ressemblant au précédent, quant à la forme extérieure et à la rédaction, le *Calendrier de Saint-Patrice* est publié, depuis mai 1918, pour promouvoir les intérêts de l'église et de l'école de cette importante paroisse — et des nombreuses missions ou stations qui en dépendent. Voici le sommaire du numéro de mars dernier, le premier qui nous soit parvenu : — *a)* A l'Irlande qui agonise (Rev. James Dollard) ; *b)* Mois de saint Joseph ; *c)* La fête de saint Patrice ; *d)* Pensées pour le Carême ; *e)* Le Carême des enfants ; *f)* La fête de l'Annonciation ; *g)* Mangez-vous du poisson ; *h)* La place du Crucifix dans un foyer catholique ; *i)* Le devoir des catholiques ; *j)* La leçon d'une mère ; *k)* Rappelez-vous ; *l)* Nouvelles de McCook et de ses Missions, etc.

19. *Bulletin paroissial Franco-Américain de Lowell (Mass.).* Revue mensuelle, — publiée par les RR. Pères Oblats de la paroisse Saint-Joseph — 32 pages in-12 (50 cents par an). S'adresser au R. P. Armand BARON, *O. M. I.*, Saint-Joseph's Church, 725, Merrimack Street, Lowell, Mass. (U. S. A.).

Encore un de ces vaillants messagers de la bonne nouvelle, que nous sommes heureux de saluer, en lui offrant tous nos vœux de longue vie et de succès. Ses dix ans révolus prouvent, d'ailleurs, que ce double but est déjà atteint. Nous n'avons donc qu'à prier Dieu de vouloir bien continuer à répandre sur lui ses plus abondantes bénédictions. Si nous comptons bien, — nous n'avons malheureusement pas les premiers volumes de la collection — ce

*Bulletin* fort spécial fut fondé en mai 1910. Voici quelques titres empruntés au numéro de janvier dernier : — *a*) Encore une année ; *b*) Chronique paroissiale ; *c*) Actes paroissiaux ; *d*) Vie et vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ; *e*) Echos des Missions ; *f*) La vie paisible ; *g*) Bibliographie ; *h*) Petits conseils de direction ; *i*) Journal de voyage ; *j*) Une mère héroïque ; *k*) Fleurs de guerre, etc.

20. *St. Louis Cathedral Parish Monthly* (*New-Orleans*). Bulletin mensuel, publié par la « Société du Saint-Nom » de la Cathédrale Saint-Louis et édité par les Pères Oblats. — 24 pages in-12 (75 cents par an). Rédaction et Administration : 615, St. Anthony Place, New-Orléans, La., U. S. A.

Nos meilleures félicitations d'abord à l'artiste qui a dessiné la couverture-frontispice de ce magnifique petit Bulletin, fondé par le R. P. Emile Lecourtois, aujourd'hui Provincial du Texas : ce frontispice, — tiré en plusieurs couleurs et représentant la façade de la cathédrale de la Nouvelle-Orléans, avec l'image du Sacré-Cœur à gauche et les armes des Oblats à droite, etc., — fait vraiment bel effet. Et le contenu est loin de faire déprécier la valeur de l'étiquette, si nous en jugeons par les premiers numéros de la Revue, les seuls qui nous soient parvenus jusqu'à présent. Voici, d'ailleurs, le sommaire du tout premier numéro (janvier 1920) de ce *Parish Monthly*, qui est édité, n'oublions pas de le dire, en deux ou même trois langues (français, anglais et espagnol) : — *a*) Joyeux Noël ; Heureuse et sainte année ; *b*) La royauté du Sacré-Cœur ; *c*) Paillette d'or ; *d*) Fête de l'Epiphanie ; *e*) Règlements paroissiaux ; *f*) La *Holy Name Society* de la cathédrale Saint-Louis ; *g*) Œuvres paroissiales ; *h*) Heures des offices à l'église italienne de Sainte-Marie, etc.

21. *Blue and White. — St. Joseph's College Magazine.* Revue annuelle, publiée par les Pères Oblats du Collège de Colombo. — 130 pages in-4°, avec nombreuses illustrations. Rédaction et Administration : R. P. John Lanigan, *O. M. I.*, St. Joseph's College, Colombo (Ceylan).

Nous venons justement de recevoir le seizième fascicule (octobre 1920) de ce très intéressant annuaire : et nous sommes heureux d'en féliciter qui de droit. Ces 16 brochures forment déjà une collection fort imposante de documents relatifs à l'histoire du florissant Collège Saint-Joseph de Colombo. Celle que nous avons actuellement entre les mains contient, entre autres articles, les suivants, que nous avons spécialement remarqués : — *a*) Notre jubilaire (le R. P. John Lanigan) ; *b*) Distribution des prix ; *c*) Sur le seuil (Manes) ; *d*) L'appel de l'idéal (G. O. G.) ; *e*) La fête du Recteur ; *f*) Poète, patriote et prophète (Annesley de Silva) ; *g*) Notes du rédacteur ; *h*) Un souvenir et un regret (W. de Silva), etc. *Floreat in ævum alma Mater !*

## V. — Ouvrages des Pères Kassiepe, Dawson et Devès.

1. R. P. KASSIEPE, *O. M. I.* — HOMILETISCHES HANDBUCH *für Missionen, Missionserneuerungen, Exerzitien, Oktaven, Triduen und für Religionsvortræge in Standesvereinen*, von P. Max KASSIEPE, *O. M. I.*, Missionar. 2 volumes grand in-8°, de VII-272 pages (2e édition) et de VIII-474 pages (1re et 2e édition). Librairie Ferdinand Schœningh, Paderborn, 1920.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer ce nouvel ouvrage du R. P. Maximilien KASSIEPE, — naguère Supérieur de notre Maison de Saint-Nicolas (Province d'Allemagne), et maintenant quatrième Assistant général de notre Congrégation (1). De ce *Manuel homilétique, pour Missions, Retours de mission, Retraites, Octaves, Triduums et Conférences religieuses dans les Associations d'état*, les deux premiers volumes seuls ont paru, — il y en aura trois — et ces deux volumes en sont déjà à leur seconde édition (6e mille). En tête de l'ouvrage se trouve une lettre, fort belle et fort élogieuse, de Sa Grandeur Mgr Charles Schulte, Archevêque de Cologne. Inutile de notre part, après une telle recommandation, de prendre la peine de présenter ce travail à nos vénérés lecteurs. Disons simplement que ce manuel est un vrai répertoire, qui pourra rendre à nos missionnaires, jeunes et vieux, — si surchargés de besogne — de très grands et appréciables services. Pour les en convaincre d'avance, contentons-nous de donner les principales divisions de l'ouvrage : — la Ire partie du premier volume est un abrégé d'éloquence sacrée, fruit d'une étude profonde des meilleurs auteurs, anciens et modernes, et résultat d'une longue expérience ; — la IIe partie est intitulée *Vérités fondamentales*, et le missionnaire trouvera dans cette partie, ainsi que dans le second volume, de très nombreux plans de sermons, précédés d'avis pratiques, qui ont pour but de faciliter l'arrangement et la composition des sermons ; — la IIIe partie (Ire du 2e volume) a pour sujet *Le Christ dans les Missions* (Divinité, doctrine, Passion, Eucharistie, Eglise, Sainte Vierge, etc.), et se termine par un paragraphe spécial sur les *Cérémonies et exercices de piété pendant la Mission* ; — et la IVe partie, enfin, se compose de *Sermons sur le Décalogue, les péchés capitaux et les commandements de l'Eglise*. Disons, en terminant cette trop courte notice, que les *Plans de sermons* dont il s'agit plus haut ont été soigneusement

(1) Nous avons déjà, dans notre dernier numéro, — voir *Missions*, n° 211, p. 208 — parlé d'un opuscule du R. P. KASSIEPE sur la *Commémoration de nos morts et Profession de foi.*

choisis : ils ne sont pas tous de l'auteur ou des Pères de la Province d'Allemagne, au contraire, — beaucoup en ont été fournis par les prédicateurs les plus connus d'Allemagne, de France, de Belgique, etc., et nous ne parlons pas des nombreux auteurs recommandés à la suite des *Avis pratiques* qui précèdent ces *Plans*. Nous espérons que le troisième volume de cet excellent ouvrage ne tardera pas trop longtemps à paraître.

2. R. P. Dawson, *O. M. I.* — *The Grey Nuns in the Far North* (1867-1917), by Rev. Father Peter Duchaussois, *O. M. I.* Un beau volume in-12, illustré et relié, de 287 pages. McClelland et Stewart, Publishers, Toronto, 1919.

On se souvient peut-être que nous avons déjà consacré quelques lignes à l'original francais de cet ouvrage (1). Celui-ci était intitulé : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord — Cinquante ans de Missions*. Et nous nous permettions, à la suite de Mgr Gabriel Breynat, de féliciter le R. P. Duchaussois de son talent d'historien et d'écrivain. Aujourd'hui, toujours avec le même digne et sympathique prélat, nous pouvons remercier et féliciter également le R. P. Thomas Dawson de la belle traduction qu'il nous donne de ce livre — « plein d'incidents d'un intérêt si extraordinaire et d'une émotion si communicative (2). » Mais, au lieu de nous attarder à prodiguer au brillant rédacteur du *Missionary Record* des éloges dont il n'a que faire, d'autant plus que nous ne pourrions que nous répéter (3), essayons plutôt, pour le bénéfice de nos lecteurs, d'analyser l'ouvrage en question, lequel n'est autre chose que le récit de l'héroïsme, de l'abnégation et de l'esprit de sacrifice déployés, pendant cinquante ans, par les Sœurs Grises dans nos Missions de l'Extrême-Nord, — c'est, en effet, en 1867 qu'elles établirent leur premier couvent, avec l'hôpital du Sacré-Cœur, au fort Providence, sur la rivière Mackenzie, et qu'elles inaugurèrent la tâche, qu'elles venaient de s'imposer, de procurer l'instruction et l'éducation chrétienne aux Indiens de ces sauvages régions. Les premiers chapitres du volume nous racontent l'histoire de la fondation de la Congrégation des Sœurs Grises de Montréal, par Madame d'Youville, et l'extension, plus tard, de leur œuvre au Manitoba. Le reste du livre nous fournit le récit émouvant des exploits accomplis par les Sœurs Grises pour travailler, avec toujours plus de succès et d'efficacité, à la guérison de l'âme et du corps de ces pauvres Indiens — jusqu'alors si négligés.

(1) Voir *Missions*, nº 209, page 169.

(2) Voir plus haut, dans le Rapport du *Vicariat des Missions du Mackenzie, Can.*, ce que Monseigneur le Vicaire pense et dit (page 289) de cette traduction.

(3) Cfr. *Missions*, nº 209, pages 162 et 163, et nº 211, page 203.

3. R. P. Devès, *O. M. I.* — *Le R. P. Aimé* Dalverny, *missionnaire Oblat de Marie Immaculée, avec, en appendice, trois Médaillons : Félix* Juge, *Jean* Plancher et *Marcellin* Therme, par le R. P. Marius Devès. Beau vol. in-8° carré, 276 pages, avec 2 photos hors texte (4 fr. 50, *franco* 5 fr.). Librairie de l'Archevêché, J. Deprelle, 3, Avenue de la Bibliothèque, Lyon (Rhône) ; et librairie G. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris (VIe).1920.

C'est la biographie d'un prêtre-soldat, — âme sensible, délicatement tendre, enjouée et, par-dessus tout, animée du plus pur esprit de foi et de sacrifice, — suivie des notices de trois autres jeunes Oblats, tombés comme lui au champ du devoir et du dévouement. Pages empreintes d'une grande piété, qui feront l'édification des prêtres aussi bien que des fidèles. Voici ce qu'écrit à l'auteur un prêtre hautement apprécié pour ses œuvres et pour ses communications remarquées aux Congrès des Sociétés savantes : « Très intéressante, votre biographie du R. P. Aimé. Ils ne sont pas rares, les endroits de votre livre où l'on sent une réelle et douce émotion. Le cœur et l'esprit ont marqué leurs bonnes traces dans cet édifiant récit d'une haute inspiration... » La Supérieure d'un couvent des Dames du Sacré-Cœur écrit à son tour : « Vie si parfaitement écrite, si vivante, que je voudrais la savoir dans tous les foyers de notre chrétienne région et bien au delà, si c'était possible. Oui, cette œuvre est appelée à faire le plus grand bien, surtout parmi la jeunesse française... » Détachons, enfin, d'une lettre de Sa Grandeur notre Révérendissime Père, ces quelques passages : « Je me suis donné un peu de temps pour lire le beau livre que vous avez écrit. Ce retard m'a servi à savourer ces belles pages et à faire mienne l'admiration qu'on en avait traduite, plusieurs fois, devant moi. En raison des jugements que j'en avais entendu porter, j'avais hâte de parcourir ces biographies, espérant y trouver ce qui justifiait l'épithète de délicieuses qu'on leur avait souvent attribuée. Je n'ai pas été déçu. Non seulement les confrères en religion du R. P. Dalverny, mais toute âme sacerdotale et chrétienne, surtout les jeunes gens des collèges et des séminaires, pourront trouver dans ce livre de véritables délices... » Donnons-en le sommaire, d'après la *Table des Matières* : — A. Première partie, L'apprentissage du sacrifice : L'enfance et la vocation, Le petit Élève, La première persécution, Notre-Dame de Sion, En Belgique ; B. Deuxième partie, Sacrifice sacerdotal et patriotique : La mobilisation, Esprit de foi et ardeur patriotique, Courte campagne en Orient, Deuil et consolations fraternelles, Dans la Somme, Sa petite Famille douloureuse, Fusilier-mitrailleur instructeur, Sa hauteur d'âme en face du sacrifice, Dans les tranchées de l'Oise de (l'Ascension à la Trinité), Agent de liaison ou Coureur, Sacrifice suprême (13 juin 1918) ; C. Appendice, Trois autres Médaillons : Félix Juge, Jean Plancher, Marcellin Therme.

## VI. — Notre Centenaire (1916) : Brochures et Articles.

1. R. P. ORTOLAN, *O. M. I.* — *Centenaire des Origines de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.* — Discours prononcé dans la chapelle de la Maison générale, à Rome, le 25 janv. 1916, durant la Messe pontificale, célébrée par Mgr Augustin DONTENWILL, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général *O. M. I.*, par le R. P. Théophile ORTOLAN, *O. M. I.* Brochure grand in-8°, de 22 pages. Imprimerie polyglotte vaticane, Rome. 1916.

Cette élégante plaquette, déjà annoncée dans une de nos précédentes livraisons (1), est divisée comme suit : — I. Le Fondateur ; II. La Congrégation ; III. L'Avenir. Nous sommes heureux de la recommander de nouveau, surtout comme brochure de propagande.

2. Abbé PARASCANDOLO, prêtre. — *Per il compiuto Centenario del fausto Giorno in cui la Congregazione dei Missionari Oblati di Maria Immacolata cominciò il suo Apostolato,* — Discorso recitato, nella loro Chiesa a S. Maria-a-Vico, il 6 Febbraio 1916, dal Sac. Vincenzo Parascandolo. Brochure grand in-8°, illustrée, de 23 pages. Tipografia e Libreria Pontificia A. & S. Festa, Napoli. 1916.

Encore une gentille plaquette, — illustrée de trois magnifiques gravures hors texte, représentant respectivement Notre-Dame de Vico, le vénéré Mgr de MAZENOD et le saint P. ALBINI — reproduisant un beau discours avec, pour texte, ces paroles d'Isaïe : *Cantate Domino, quoniam magnifice fecit, annuntiate hoc in universa terra* (Isai., XII, 5.).

3. R. P. HAMONIAUX, *O. M. I.* — *Souvenir du Centenaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* (1816-1916) : *Les Oblats de Marie Immaculée* (*dans l'Ile de Jersey*), par le R. P. François HAMONIAUX, *O. M. I.* Brochure in-8°, illustrée de 45 pages. Imprimerie catholique de l'Orphelinat du Sacré-Cœur, St. Mary's House, Roussel Street, Saint-Hélier, Jersey. 1916.

Fort bien imprimée sur papier couché, cette brochure, dont nous avons déjà parlé (2), nous fait surtout l'historique des Œuvres

(1) Voir *Missions*, n° 210, page 387.
(2) Voir *Missions*, n° 209, page 10, et n° 210, page 205.

des *O. M. I.* dans l'Ile de Jersey. En voici les principales divisions : — I. Le Fondateur ; II. Les Œuvres des Oblats ; III. Renaissance et progrès du catholicisme dans l'Ile de Jersey. Principales gravures : — *a*) Monseigneur de Mazenod ; *b*) Mgr Aug. Dontenwill ; *c*) R. P. Charles Albini ; *d*) R. P. Donat Michaux ; *e*) Eglise Saint-Thomas ; *f*) Eglise Saint-Mathieu, etc.

4. R. P. Wallenborn, *O. M. I.* — *Die Genossenschaft der Missionare Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria, im ersten Jahrhundert ihres Bestehens* (1816-1916), dargestellt von mehreren Patres der deutschen Ordensprovinz. Brochure in-8° illustrée, de 114 pages. Verlag der Zeitschrift « Maria Immaculata », Hünfeld bei Fulda. 1916.

Publication vraiment artistique, parfaitement imprimée et richement illustrée (9 gravures en couleurs et 77 photographies dans le texte), cette brochure est divisée en deux parties, traitant l'une des origines et des œuvres générales de la Congrégation (5 chapitres), et l'autre, de ses œuvres en Europe, en Amérique, en Asie (Ceylan), en Afrique et en Australie (9 chapitres). Nos félicitations, aussi humbles que sincères, aux rédacteurs et aux éditeurs !

5. R. P. Strauss, *O. M. I.* — *Souvenir of the Dedication of the Scholasticate of the Oblates of Mary Immaculate at Washington, D. C., to celebrate the Centenary of the Order.* Brochure in-8 illustrée, de 30 pages. Oblate Scholasticate, 391, Michigan Avenue N. E., Washington D. C., U. S. A. 1916.

Imprimée sur papier glacé, cette plaquette, ainsi que l'indique son titre, nous donne surtout le compte-rendu des fêtes de l'inauguration du Scolasticat de la 1re Province des Etas-Unis (16 novembre 1916). Nous y avons admiré les portraits du vénéré Monseigneur de Mazenod, de Son Em. le Cardinal Gibbons, de Sa Grandeur Mgr Dontenwill, de Sa Grandeur Mgr M.-F. Fallon, de S. Exc. Mgr Bonzano, du R. P. Térence W. Smith, etc.

6. R. P. Tighe, *O. M. I.* — *Centenary Celebration of the Oblates of Mary Immaculate, December* 3 1916, at Lowell, Massachusetts. Brochure in-8°, illustrée, de 14 pages. Oblate Fathers, Columbus Park, Lowell, Mass., U. S. A. 1916.

Divisions : Préface, Solennités de Lowell, Sermon du Centenaire (par le R. P. Pierre Donnelly). Gravure : Son Em. le Cardinal William O'Connell, Archevêque de Boston. Inutile d'ajouter que cette plaquette est aussi fort bien éditée.

a. *The Tablet,* — *a weekly Newspaper and Review* (30 — par an). *The Tablet* Office, 19, Henrietta Street, Covent Garden London, W. C. 2.

N° 3.951, 29 janvier 1916, pages 137-138 : — *The Oblates of Mary Immaculate* (1).

b. *The Irish Ecclesiastical Record*, — *a Monthly Journal under Episcopal sanction* (14|- par an). Browne & Nolan, ltd., Publishers and Booksellers, Nassau Street, Dublin.

N° 580, avril 1916, pages 313-321 . *Charles-Joseph-Eugene de Mazenod, Bishop of Marseilles, Founder of the Oblates of Mary Immaculate* (1816 to 1916), by Right Rev. John S. Vaughan, D. D., Bishop of Sebastopolis.

c. *The Irish Rosary*, — *a monthly Magazine, edited by the Dominican Fathers* (6|- par an). St. Saviour's Priory, Dominick Street, Dublin (Irlande).

N° 2, février 1916, pages 146-149 : — *The Centenary of the Oblates*, by R. F. O'Connor.

d. *The Ave Maria*, — *devoted to the honor of the Blessed Virgin*, edited by Rev. D. E. Hudson, *C. S. C.* (12|- par an). The *Ave Maria* office, Notre-Dame, Indiana, U. S. A.

N° 3, 15 janvier 1916, pages 76-79 : — *The Oblate Centenary*, by F. R. O'Connor.

e. *The American Catholic Quarterly Review*, — published ($4.00 par an) at 610, South Washington Square, Philadelphia, U. S. A.

N° , octobre 1915, pages 679-701 : — *Centenary of the Oblates — Their Work in Canada*, by R. F. O'Connor.

f. *The Catholic World*, — *a monthly Magazine of general Literature*, edited by the Paulist Fathers (15|- par an). Paulist Fathers, 120, West 60th Street, New-York, U. S. A.

N° , février 1916, pages 657-664 : — *The Centenary of the Oblates*, by R. F. O'Connor.

(1) Nous ne mentionnons pas ici les articles parus, à l'occasion de notre Centenaire, dans nos Revues de Famille, lesquelles, naturellement, en ont toutes alors parlé plus ou moins longuement ; nous ne dirons rien non plus des articles de Revues ou de journaux que nous avons déjà cités (Voir *Missions*, n° 211, page 148) ; nous nous occupons exclusivement, cette fois, des études de longue haleine qui ont, à notre connaissance, paru à cette époque, dans les grandes Revues catholiques de langue anglaise

VIENNENT DE PARAITRE. — Nous ne pouvons aujourd'hui, faute d'espace, qu'annoncer, et recommander à nos lecteurs, la *Revue apostolique de Marie Immaculée* (5 fr.), 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône), et l'*Immaculata — Organ des Marianischen Missionsvereins* (4 fr.) 1, rue Principale, Strasbourg-Robertsau (Bas-Rhin).

# JOIES ET DEUILS

## I. — Tableau des Oblations (1914 à 1920) [1].

### A. — Année 1914 (50).

3114 GOMEZ, Grégoire (F. C.), 6 janvier, Urnieta (Espagne).
3115 MERTZ, Joseph (F. C.), 2 février, St-Gerlach (Hollande).
3116 VIGNAL Jean-Marie (F. C.), 17 février, St-Hélier (Jersey).
3117 ASSÉNAT, Alphonse (F. C.), 17 février, Liège (Belgique).
3118 PICHMANN, Joseph, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
3119 GERER, Sébastien (F. C.), 17 février, Hünfeld (Allemagne).
3120 LARBIG, Joseph (F. C.), 17 février, St-Charles (Hollande).
3121 BOEHLEFELD, Albert (F. C.), 17 février, St-Charles (Holl.).
3122 VARRIE, Edward, 17 février, Liège (Belgique).
3123 COTARMANACH, Charles, 17 février, Waereghem (Belgique).
3124 GIRARD, Prime (F. C.), 20 février, Lestock (Alberta).
3125 CHICOINE, Joseph (F. C.), 19 mars, Ottawa (Canada).
3126 SPIN, Pierre (F. C.), 26 avril, Bruxelles (Belgique).
3127 POLLMANN, Hermann (F. C.), 10 mai, Hünfeld (Allemagne).
3128 STUMPP, Antoine (F. C.), 21 juin, Hünfeld (Allemagne).
3129 JACQUES, Julien, 29 juin, Liège (Belgique).
3130 MIRGAIN, Léon, 29 juin, Liège (Belgique).
3131 O'DEE, Maurice (F. C.), 5 juillet, Stillorgan (Irlande).
3132 BRUNNER, Louis, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3133 GAUTHIER, Pierre, 15 août, Hünfeld (Allemagne)
3134 BECKERS, Charles, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3135 BOZZETTI, François, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3136 JURCZYK, Etienne, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3137 BACHMANN, Antoine, 15 août, Hünfeld (Allemagne).

(1) Voir *Missions*, n° 208, p. 533, — n° 209, p. 172, — n° 210, p. 397. Les numéros d'Oblation, que nous publions aujourd'hui, sont officiels et définitifs jusqu'au numéro 3336 inclusivement. Ajoutons que, par suite d'une double omission, les derniers numéros de 1913 (voir *Missions*, n° 208, p. 535) doivent être rectifiés comme suit :
3109 TURGEON, Joseph (F. C.), 8 décembre, Albany (Canada).
3110 KLINGEBIEL, Joseph (F. C.), 25 déc., Strasbourg (Alsace).
3111 GOLD, Joseph (F. C.), 25 déc., Maria-Engelport (Allemagne).
3112 HACKERT, Henri (F. C.), 25 déc., Maria-Engelport (Allem.).
3113 GALLAGHER, James (F. C.), 31 déc., Tewksbury (Etats-Un.).

3138 SCHWERIUS, Othon, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3139 THIEL, Joseph 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3140 HARDT, Félix, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3141 DIETRICH, Martin, 25 août, Hünfeld (Allemagne).
3142 NOLTE, Louis, 1er septembre, Mayence (Allemagne).
3143 BRODMANN, Joseph (F. C.), 8 septembre, Okombahe (Cimb.).
3144 VALIQUETTE, Wilfrid (F. C.), 8 sept., Lachine (Canada)
3145 PRATT, Arthur, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3146 JACQUES, Albert, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3147 POULET, Donat, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3148 MEILLEUR, Edouard, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3149 PÉPIN, Pierre, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3150 GRAVEL, Joseph, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3151 CARDIN Henri, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3152 PAQUETTE, Elzéar, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3153 LAMOUREUX, René, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3154 DILLENSEGER, Félix, 8 septembre, Hünfeld (Allemagne).
3155 REMINIAC, Jean-Marie (F. C.), 29 septembre, Liège (Belg.).
3156 VIDAL, Georges, 29 septembre, San-Giorgio (Italie).
3157 CARTIER, Gustave, 18 octobre, San-Antonio (Texas).
3158 MUNIVE, Manuel, 18 octobre, San-Antonio (Texas).
3159 RODRIGUEZ, David, 21 octobre, San-Giorgio (Italie).
3160 CASEY, John, 8 décembre, Liège (Belgique).
3161 MAC-CANN, James, 8 décembre, Liège (Belgique).
3162 FOLEY, Francis, 8 décembre, Liège (Belgique).
3163 GLEESON, Richard, 8 décembre, Liège (Belgique).

## B. — Année 1915 (32).

3164 KERIVEN, Jean-Franç. (F. C.), 17 février, St-Hélier (Jersey).
3165 FLYNN, Clément, 11 avril, Tewksbury (Etats-Unis).
3166 REITEMEIER, Jean (F. C.), 23 mai, Hünfeld (Allemagne).
3167 FAZZOLARE, Vincenzo (F. C.), 22 juin, St-Mary's (Colombie).
3168 KALTENHAEUSER, Joseph (F. C.), 15 août, St-Nicolas (All.).
3169 FRANCKEN, Jean (F. C.), 15 août, Waereghem (Belgique).
3170 STAUDT, Antoine, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3171 VORTMANN, Joseph, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3172 MASSÉ, Nestor, 15 août, Rome.
3173 PEEL, Flavien, 15 août, Rome.
3174 KESSLER, Jean, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3175 GRUEHL, Charles, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3176 KADENBACH, Jean, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3177 MONGE, Anastase, 15 août, Rome.
3178 ENGLISH, Matthew, 8 septembre, Tewksbury (Etats-Unis).
3179 BEAUPRÉ, Jean-Baptiste, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3180 PLISCHKE, Francis, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3181 COTNOIR, Narcisse, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3182 BYRNE-GRANT, William, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3183 PILON, Cyrille, 8 septembre, Ottawa (Canada).

3184 Curry, Francis, 8 septembre, Tewksbury (Etats-Unis).
3185 Mercil, Aurélien, 8 septembre, Tewksbury (Etats-Unis).
3186 Mac-Cartin, James, 8 septembre, Tewksbury (Etats-Unis).
3187 Kennedy, Thomas, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3188 Hill, Francis, 8 septembre, Tewksbury (Etats-Unis).
3189 Beauchamp, Adélard, 7 octobre, Ottawa (Canada).
3190 O'Ryan, Michaël, 7 octobre, Liège (Belgique).
3191 Smit, Rodolphe, 15 octobre, St-Gerlach (Allemagne).
3192 Krimmel, François, 15 octobre, St-Gerlach (Hollande).
3193 Janssen, Hermann, 15 octobre, St-Gerlach (Hollande).
3194 Anhuth, Joseph, 25 décembre, Njangana (Cimbébasie).
3195 Heckmann, Conrad, 25 décembre, Andara (Cimbébasie).

## C. — Année 1916 (31).

3196 Fernando, Joseph, 7 mars, Colombo (Ceylan).
3197 Fernando, Félicien, 7 mars, Colombo (Ceylan).
3198 Fernando, Romuald, 7 mars, Colombo (Ceylan).
3199 Bastiampillai, Jean, 7 mars, Colombo (Ceylan).
3200 Iglesias, Grégoire (F. C.), 26 avril, San-Giorgio (Italie).
3201 Spiegel, Charles (F. C.), 10 mai, Dœbra (Cimbébasie).
3202 Bleses, Jean (F. C.), 1er juin, Swakopmund (Cimbébasie).
3203 Donnelly, Edouard (F. C.), 5 juin, St-Charles (Manitoba).
3204 Desjadons, Louis (F. C.), 30 juin, Tewksbury (Etats-Unis).
3205 Nicol, Tugdual (F. C.), 2 juillet, St-Henri (Athabaska).
3206 Dallé, Jean-Marie (F. C.), 14 juillet, Ft-Résolution (Mack.).
3207 Kock, Jean-Baptiste (F. C.), 23 juillet, Bruxelles (Belgique).
3208 Morel, Ernest, 26 juillet, Liège (Belgique).
3209 Renault, Charles, 26 juillet, Liège (Belgique).
3210 Weilhoefer, Grégoire, 15 août, Hünfeld (Allemagne).
3211 O'Brien, Ernest (F. C.), 8 septembre, Tewksbury (Etats-U.).
3212 Bilodeau, Arthur, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3213 Bonhomme, Joseph, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3214 Pratt, Edmond, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3215 Nadeau, Léon, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3216 O'Reilly, Bernard, 8 septembre, Aoste (Italie).
3217 Conway, Jean, 8 septembre, Belmont (Irlande).
3218 Ahearne, Joseph, 8 septembre, Belmont (Irlande).
3219 Gaffney, Pierre, 8 septembre, Belmont (Irlande).
3220 Doherty, Eugène, 8 septembre, Belmont (Irlande).
3221 Ducharme, Jean-Baptiste, Lachine (Canada).
3222 Moriarty, Louis, 1er novembre, San-Antonio (Texas).
3223 Durbin, Charles, 1er novembre, Rome.
3224 Taillon, Armand, 1er novembre, San-Antonio (Texas).
3225 Brillowski, Franç. (F. C.), 12 nov., Klein-Windhuk (Cimb.).
3226 Cléry, André, 21 novembre, Liège (Belgique).
3227 Perriens, Guillaume, 25 janvier, San-Giorgio (Italie).

## D. — Année 1917 (36).

3228 Allard, Elphège, 25 janvier, Ottawa (Canada).
3229 Doherty, Jean, 1er février, Washington (Etats-Unis).
3230 Herchenbach, Henri (F. C.), 17 fév., Prince-Alb. (Alta-S.).
3231 Dumaine, Léonidas, 17 février, Ville-la-Salle (Canada).
3232 Lafrance, Francis, 17 février, Rome.
3233 Drouault, Bernard, 19 mars, Liège (Belgique).
3234 Blary, Augustin, 19 mars, Liège (Belgique).
3235 Pohl, Charles (F. C.), 8 mai, Hünfeld (Allemagne).
3236 Uré, Martin, 15 août, Diano-Marina (Italie).
3237 Sanchez-Garcia, Félix, 15 août, Aoste (Italie).
3238 De Anta, Valérien, 15 août, Aoste (Italie).
3239 Castrillo, Ildefonse, 15 août, Diano-Marina (Italie).
3240 O'Halloran, Jacques, 8 septembre, Rome.
3241 Morisseau, Henri, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3242 Duplain, Emmanuel, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3243 Rousseau, Joseph, 8 septembre, Rome.
3244 Leblanc, Raoul, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3245 O'Sullivan, Jacques, 8 septembre Washington (Etats-U.).
3246 Coffey, Thomas, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3247 Fox, George, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3248 Dubeau, Joseph, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3249 Cornellier, Philippe, 8 septembre, Rome.
3250 Kennedy, Thomas, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3251 Dwan, Joseph, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3252 Coonly, Jacques, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3253 Noonan, Guillaume, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3254 Fritz, Gauthier, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3255 Taylor, Charles, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3256 Girard, Adolphe, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3257 Heuchert, Jean, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
3258 Cyriaque, Louis, 25 septembre, San-Giorgio (Italie).
3259 Collins, Michel, 1er octobre, Belmont (Angleterre).
3260 Fitzpatrick, Michel, 1er octobre, Belmont (Angleterre).
3261 Adamski, Antoine (F. C.), 8 décembre, St-Nicolas (Allem.).
3262 Douche, André, 8 décembre, Mission (Texas).

## E. — Année 1918 (34).

3263 Hilkinger, Aloys (F. C.), 22 janvier, Hünfeld (Allemagne).
3264 Burdish, Joseph (F. C.), 17 février, Belmont (Irlande).
3265 Sexton, George, 17 avril, San-Antonio (Texas).
3266 Schueler, Joseph, 9 mai, Hünfeld (Allemagne).
3267 Robbe, Henri (F. C.), 21 juin, St-Hélier (Jersey).
3268 Cordeau, Joseph (F. C.), 24 juin, Cross-Lake (Manitoba).
3269 Meyer, Benoît (F. C.), 3 juillet, Ft-Résolution (Mackenzie).
3270 Drouin, Urbain (F. C.), 16 juillet, Le Pas (Keewatin).

3271 Celeste, François, 15 août, Rome.
3272 Toupin, Albert, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3273 Belleau, Henri, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3274 Collins, Jean-Augustin, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3275 Cozad, Joseph-Wayne, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3276 Brassard, Lucien, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3277 Norton, Martin, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3278 Connors, Arthur, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3279 Mac-Fadden, Guillaume, 8 septembre, Washington (E.-U.).
3280 Cholette, Hilaire, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3281 Unger, Ambroise, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3282 Power, Jean, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3283 Kacl, Charles, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3284 Baderski, Stanislas, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3285 Ehmann, Joseph, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3286 Lajeunesse, Martin, 29 septembre, Lac La Plonge (Keew.).
3287 Lussier, Barthélemy, 29 septembre, Ottawa (Canada).
3288 Larocque, Joseph (F. C.), 7 octobre, Ville-La-Salle (Canada).
3289 Breukers, Herman, 21 novembre, St-Gerlach (Hollande).
3290 Grall, Jacques (F. C.), 8 décembre, Berens-River (Man.).
3291 Thampirajah, Philippe, 8 décembre, Colombo (Ceylan).
3292 Augustine, Joseph, 8 décembre, Colombo (Ceylan).
3293 Wiratunga, Basile, 8 décembre, Colombo (Ceylan).
3294 Fernando, Manuel, 8 décembre, Colombo (Ceylan).
3295 Perera, Aloys, 8 décembre, Colombo (Ceylan).
3296 Diez, Emilien (F. C.) 11 décembre, Madrid (Espagne).

## F. — **Année 1919 (40).**

3297 Cooray, Anthony, 6 janvier, Colombo (Ceylan).
3298 Kérouanton, Franç. (F. C.), 17 fév., St-Boniface (Manit.).
3299 Rheinlaender, Franç. (F. C.), 19 mars, Hünfeld (Allem.).
3300 Brockway, Thomas (F. C.), 2 avril, New-Westminster (Col.).
3301 Schnerch, Jacques, 2 août, Winnipeg (Manitoba).
3302 Provoost, Henri (F. C.), 16 août, La Panne (Belgique).
3303 Aguirre, François, 28 août, San-Giorgio (Italie).
3304 Perez, Anastase, 28 août, San-Giorgio (Italie).
3305 Bolduc, Emile, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3306 Richard, Elphège, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3307 Verville, Emery, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3308 Leclerc, Isidore, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3309 Hébert, Joseph, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3310 Kerrigan, Jean, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3311 Barry, Charles, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3312 Lopez, Ladislas, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3313 Kennedy, Philippe, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3314 Robbins, Amos, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
3315 Menard, Hervé, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3316 Michaud, Adolphe, 8 septembre, Ottawa (Canada).

3317 Gagnon, Louis, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3318 Chartrand, Joseph, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3319 Coudert, Jean, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
3320 Lavigne, Majorique, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3321 Betournay, Alfred, 8 septembre, Ottawa (Canada).
3322 Salamon, Georges, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3323 Forbes, Georges, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3324 Desormeaux, Emile, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3325 Goetz, Valentin, 12 septembre, St-Albert (Alta-Sask.).
3326 O'Toole, Edmond, 29 septembre, Belmont (Irlande).
3327 Long, Timothée, 29 septembre, Belmont (Irlande).
3328 Haugh, Thomas, 29 septembre, Belmont (Irlande).
3329 Ryan, Patrice, 29 septembre, Belmont (Irlande).
3330 Michel, Jean-Louis, 8 décembre, Liège (Belgique).
3331 Schmitt, Guillaume, 8 décembre, Hünfeld (Allemagne).
3332 Juergens, Guillaume, 8 décembre, Hünfeld (Allemagne).
3333 Le Blanc, Pierre, 25 décembre, St-Charles (Manitoba).
3334 Hoffmann, Auguste, 25 décembre, St-Charles (Manitoba).
3335 Monje, Delphin, 25 décembre, San-Giorgio (Italie).
3336 Gumede, Léon, 25 décembre, Durban (Natal).

## G. — Année 1920 (87).

1 Brugel, Adrien, 19 janvier, Madrid (Italie).
2 Duffy, Philip, 2 février, Belmont (Irlande).
3 Staufenbiel, François (F. C.), 17 février, Hünfeld (Allem.).
4 Niehentiedt, Théodore (F. C.), 17 février, St-Gerlach (Holl.).
5 Fuhrmann, Othon (F. C.), 17 février, St-Charles (Hollande).
6 Russ, Jean, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
7 Buecking, Hermann, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
8 Seidler, Joseph, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
9 Schwiete, Guillaume, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
10 Loewenich, Joseph, 17 février, Hünfeld (Allemagne).
11 Leach, Frederick (F. C.), 9 mars, Berens-River (Manitoba).
12 Lenzen, Charles, 19 mars, Hünfeld (Allemagne).
13 Brard, Joseph (F. C.), 3 mai, Thy-le-Château (Belgique).
14 Vermesse, Louis (F. C.), 3 mai, Thy-le-Château (Belgique).
15 Gnanapragasam, Hilary, 3 mai, Anuradhapura (Ceylan).
16 Holloman, William (F. C.), 6 mai, William's Lake (Colombie).
17 Klein, Louis, 15 mai, Liège (Belgique)
18 Resle, Joseph, 15 mai, Liège (Belgique).
19 Paul, Jean, 15 mai, Liège (Belgique).
20 Droessler, Franz, 2 juillet, Hünfeld (Allemagne).
21 Mays, Bertram, 2 juillet, Hünfeld (Allemagne).
22 Schievenhoevel, Peter, 2 juillet, Hünfeld (Allemagne).
23 Dasbach, Johann, 2 juillet, Hünfeld (Allemagne).
24 Spellerberg, Laurent, 2 juillet, Hünfeld (Allemagne).
25 Mousset, Tugdual (F. C.), 14 juillet, Nativité (Athabaska).

26 DUGAS, Valentin (F. C.), 14 juillet, Fort-Vermillon (Athab.).
27 PENNAMEN, Michel (F. C.), 16 juillet, Waereghem (Belgique).
28 VON DER KALL, Hub. (F. C.), 25 juil., Essen-Borbeck (Allem.).
29 BRETON, Noël (F. C.), 2 août, Ville-La-Salle (Canada).
30 SCHIMNOWSKI, Alfred, 2 août, Edmonton (Alberta).
31 MAJOOR, Henri (F. C.), 15 août, Nieuwenhove (Belgique).
32 BOEHLEFELD, Joseph, 15 août, Essen-Borbeck (Allemagne).
33 TAUBENTHALER, Lambert, 8 septembre, Hünfeld (Allemagne).
34 DARI, Francesco (F. C.), 8 septembre, Sta-Maria-a-Vico (It.)
35 SERRU, Alexis, 8 septembre, Liége (Belgique).
36 KERAUTRET, Joseph, 8 septembre, Liège (Belgique).
37 DE COENE, Camille, 8 septembre, Rome.
38 NORMAND, Arthur, 8 septembre, Ottawa (Canada).
39 POIRIER, Philippe, 8 septembre, Ottawa (Canada).
40 DUCHARME, Lionel, 8 septembre, Ottawa (Canada).
41 ALLIE, Emile, 8 septembre, Ottawa (Canada).
42 SAMMON, Jean, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
43 MOZOS, Siméon, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
44 DORAN, Vincent, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
45 SAINT-CYR, Arthur, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
46 CHAMBERS, Léon 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
47 KENNEDY, Jean, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
48 CHEVRIER, Odilon, 8 septembre, Ottawa (Canada).
49 ARNOLD, Walter, 8 septembre, San-Antonio (Texas).
50 SAINDON, Emile, 8 septembre, Ottawa (Canada).
51 ADAM, Médéric, 8 septembre, Ottawa (Canada).
52 KENEALY, Gérald, 8 septembre, Washington (Etats-Unis).
53 PELLETIER, Louis-Philippe, 8 septembre, Ottawa (Canada).
54 LECLERC, Rosario 8 septembre, Ottawa (Canada).
55 CZUJAK, Jean, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
56 TWARDOCHLEB, Emile, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
57 SIMON, Alphonse, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
58 BARTLEY, Léon, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
59 SULLIVAN, James, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
60 TEDROW, Floyd, 12 septembre, Edmonton (Alta-Sask.).
61 SENG, Amand, 14 septembre, Hünfeld (Allemagne).
62 BROS, Maurice, 29 septembre, Liège (Belgique).
63 WIEGAND, Léon, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
64 SCHOENEN, François, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
65 BRABELET, Marcel, 29 septembre, Liège (Belgique).
66 KOETHE, Paul, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
67 GABEN, Victor, 29 septembre, San-Giorgio (Italie).
68 KRAUS, Adam, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne):
69 ACKERMANN, Charles, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
70 DAHL, Jean-Baptiste, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
71 WISSKIRCHEN, Antoine, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne)
72 KAEMMERER, Joseph, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
73 ROEHR, Charles, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
74 SCHULTE, Paul, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).

75 FUHRMANN, Otto, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
76 PAQUET, Eugène, 29 septembre, St-Boniface (Manitoba).
77 GRIMBERG, Wilhelm 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
78 THEISEN, Philippe, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
79 RHEIDT, Jean, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
80 ROMMERSKIRCHEN, Jean, 29 septembre, Hünfeld (Allemagne).
81 GREENE, James, 29 septembre, Belmont (Irlande).
82 GREENE, Patrick, 29 septembre, Belmont (Irlande).
83 IMME Vincent, 3 octobre, San-Giorgio (Italie).
84 BLANCHET, Mathurin, 18 octobre, San-Giorgio (Italie).
85 BOTT, Adalbert (F. C.), 8 décembre, Bingen (Allemagne).
86 OTRZONSEK, Joseph (F. C.), 8 déc., St-Nicolas (Allemagne).
87 DOYON, Napoléon, 8 décembre, Le Pas (Keewatin).

## II. — Tableau des Obédiences (1914 à 1920) [1].

### A. — Maison Générale, Rome.

22 mars 1914. F. C. HACKERT, Henri, Prov. d'Allemagne.
25 juin 1914. F. C. KOCH, Mathias. »
25 déc. 1918. R. P. TRÉBAOL, Goulven, Prov. Brit. (Galles).
2 juillet 1919. R. P. ESTÈVE, Auguste (2), Prov. du Canada.
19 sept. 1919. R. P. PERBAL, Albert, Prov. de Belgique.
14 juillet 1920. R. P. LAHONDÈS, Jean, Scol. de San-Giorgio.
11 nov. 1920. F. C. PENNAMEN, Michel, Province du Nord.

### B. — Province du Midi.

5 juin 1914. R. P. COMBALUZIER, Jul., Scol. de San-Giorgio.
» R. P. COUMET, Emile, »
» R. P. BASILE, Jean, »

(1) Dans cette liste, la Province ou le Vicariat mentionné à la suite du nom, indique la résidence du Père ou Frère, au moment où il reçoit son obédience, — laquelle, au contraire, a pour objet le Vicariat ou la Province qui sert de titre au paragraphe.

(2) Le R. P. ESTÈVE a été rappelé à Rome comme Supérieur du Scolasticat ; le R. P. LAHONDÈS, mentionné deux lignes plus bas, y est venu comme Répétiteur.

| | |
|---|---|
| 24 mai 1915. | R. P. NUZZO, Pierre, Scolasticat de Rome. |
| 30 juin 1915. | R. P. ANDRÈS, Florent., Scol. de S.-Giorgio. |
| » | R. P. BALZOLA, François. » |
| 24 mai 1916. | R. P. DE ANTA, André, Scol. de San-Antonio. |
| 23 juin 1916. | R. P. ALONSO, Emile, Scolasticat de Rome. |
| 23 juin 1916. | R. P. BURON, Félix, Scolasticat de Rome. |
| 1er juillet 1917. | R. P. VIDAL, Georges, Scol. de San-Giorgio. |
| 1er juillet 1917. | R. P. RODRIGUEZ, David, » |
| 18 juin 1919. | R. P. BALMÈS, Hilaire, Province du Nord. |
| 30 sept. 1919. | R. P. ANZALONE, Ferd., Prov. du Manitoba. |
| 14 juillet 1920. | R. P. DE ANTA, Valérien, Scol. de S.-Giorgio. |
| 6 août 1920. | R. P. ROUDAUT, Charles, Scol. de S.-Giorgio |

## C. — Province du Nord.

| | |
|---|---|
| 5 juin 1914. | R. P. GIUDICELLI, Paul, Scolasticat de Rome. |
| » | R. P. MESSAGER, Franç., Scolasticat de Liège. |
| » | R. P. GUYNOT, Charles, » |
| » | R. P. MAILLERY, Jean, » |
| 8 octobre 1917. | R. P. HOREAU, Jean, Ste-Famille (Bordeaux). |
| 2 juin 1919. | R. P. LE TERTE, Alex., Prov. de Belgique. |
| » | R. P. L'HELGOUALC'H, Jean, » |
| » | R. P. SCHMITT, Aloys, » |
| 18 juin 1919. | R. P. LÉVÊQUE, Victor, Province du Midi. |
| 2 juillet 1919. | R. P. THÉVENON, Charles, Scol. de Rome. |
| 22 juillet 1919. | R. P. MORARD, Félix, Province de Belgique. |
| 26 nov. 1919. | R. P. DELOUCHE, Cyprien, » |
| 15 juin 1920. | R. P. CYRIAQUE, Louis, Scolasticat de Liège. |
| 30 juin 1920. | R. P. WEISLINGER, Jean, Prov. de Belgique. |
| 4 juillet 1920. | R. P. MAURE, André, Scolasticat de Liège. |
| 2 août 1920. | R. P. LIONNET, Léopold, Prov. de Belgique. |
| » | R. P. LE JEUNE, Joseph, » |
| » | F. C. WACK, Pierre, » |
| » | F. C. PASQUIER, Jean, » |
| » | F. C. LÉCUYER, Pierre, » |

## D. Province d'Alsace-Lorraine.

| | |
|---|---|
| 6 juin 1919. | R. P. MIRGAIN, Léon, Scolasticat de Liège. |
| 6 nov. 1919. | R. P. BRUNNER, Louis, Scolast. de Hünfeld. |
| » | R. P. ADAM, Ferdinand, » |
| » | R. P. THIEL, Joseph, » |
| » | R. P. GAUTHIER, Pierre, » |
| » | R. P. DILLENSEGER, Félix, » |
| 2 déc. 1919. | R. P. BOULANGER, Nicolas, Vic. du Basutol. |
| 15 juin 1920. | R. P. BERNARD, Auguste, Province du Nord. |

26 juillet 1920. R. P. ISLER, Mathias, Province d'Allemagne.
24 octobre 1920. R. P. HECTOR, Joseph, »
6 nov. 1920. R. P. DINDINGER, Ant., »
15 déc. 1920. R. P. KLAEYLÉ, Eugène, Vic. de Cimbébasie.

## E. — Province de Belgique.

5 juin 1914. R. P. PICARD, Joseph, Scolasticat de Liège.
» R. P. COTARMANACH, Ch., »
20 juillet 1915. R. P. TEUNISSEN, Pierre. »
» R. P. VAN KEIRSBILCK, Firmin, »
20 mai 1919. R. P. MAZURE, Henri, Province du Nord.
2 juin 1919. R. P. DE BACKER, Louis, »
2 août 1920. F. C. JANSEN, »

## F. — Province d'Allemagne (Pologne).

9 déc. 1913. F. C. FALKENHAHN, Méd., Mais. Gén., Rome
21 mars 1914. R. P. SCHNEIDER, Guill., Scol. de Hünfeld.
22 mars 1914. F. C. DIETZ, Aug., Maison générale, Rome.
5 juin 1914. R. P. GÉRARDI, Bernard, Scol. de Hünfeld.
» R. P. CARDUCK, Michel, »
» R. P. ASHAUER, Guillaume, »
» R. P. BACKHAUS, Aloys, »
» R. P. IFFLAND, Charles, »
» R. P. DUBACH Jules, »
» R. P. WYCISK, Jean, »
» R. P. EYL, Jacques, »
» R. P. FEIL, Joseph, »
9 mars 1920. R. P. ANDRÈS, Paul, »
14 juillet 1920. R. P. JANSSEN, Hermann, »
14 juillet 1920. R. P. KADENBACH, Jean, »
19 juillet 1920. R. P. SCHOENWASSER, J., Vic. de Cimbébasie.
30 octobre 1920. R. P. SCHARSCH, Simon, Mais. gén., Rome.
28 nov. 1920. R. P. NOLTE, Aloys, Scolast. de Hünfeld.

## G. — Province Britannique.

5 juin 1914. R. P. SWEENEY, Michel, Scolasticat de Liège.
1er sept. 1914. R. P. WHEELER, Patrice, Vic. de l'Australie.
30 mai 1915. R. P. TREACY, Nicolas, Scolasticat de Rome.
1 octobre 1915. R. P. MAC-CALLION, Guil., Vic. de l'Australie.
23 juin 1916. R. P. BUTLER, Michel, Scolasticat de Rome.
29 août 1916. R. P. COLLINS, Patrice, »
1er juillet 1917. R. P. DOYLE, Guillaume, »

| | |
|---|---|
| 8 janvier 1919. | R. P. Ryan, Richard, Scolasticat de Liège. |
| » | R. P. MacCann, Jacques, » |
| » | R. P. Foley, Francis, » |
| » | R. P. Gleeson, Richard, » |
| » | R. P. O'Ryan, Michel, » |
| » | R. P. Cléry, André, » |
| 30 août 1919. | R. P. O'Reilly, Bernard, Vicariat de Ceylan. |
| 12 juin 1920. | R. P. Conway, Jean, Scolasticat de Stillorgan. |
| » | R. P. Gaffney, Pierre, » |
| » | R. P. Doherty, Eugène, » |

## H. — Province du Canada.

| | |
|---|---|
| 5 juin 1914. | R. P. Sylvain, Oscar, Scolasticat d'Ottawa. |
| » | R. P. Leclerc, Joseph, » |
| » | R. P. Daniel, Ivor, » |
| » | R. P. Ménard, Joseph, » |
| » | R. P. Perreault, Wilbrod, » |
| » | R. P. Saint-Georges, Léop., » |
| » | R. P. Marchand, Gilles, Scolasticat de Rome. |
| 3 octobre 1914. | R. P. Paquette, André, Province du Texas. |
| 13 mars 1915. | R. P. Cornell, Edm., Prov. des Etats-Unis. |
| 11 mai 1915. | R. P. Desnoyers, Anthime, Scol. de Rome. |
| » | R. P. Renaud, Ernest, Scolasticat d'Ottawa. |
| » | R. P. Coté, Valère, » |
| » | R. P. Archambault, Alph., » |
| 29 juillet 1915. | R. P. Gérard, Wilfrid, Vicariat du Keewatin. |
| 24 mai 1916. | R. P. Cardin, Henri, Scolasticat d'Ottawa. |
| » | R. P. Allaire, Raphael, » |
| » | R. P. Bergevin, Jean, » |
| » | R. P. Choquette, Félix, » |
| 1er août 1916. | R. P. Killian, Edouard, Collège d'Ottawa. |
| 22 octobre 1916. | R. P. Massé, Nestor, Scolasticat de Rome. |
| 25 nov. 1916. | R. P. Bernèche, Arthur, Prov. des Etats-U. |
| 14 avril 1917. | R. P. Gravel, Joseph, Scolasticat d'Ottawa. |
| » | R. P. Pépin, Pierre, » |
| » | R. P. Paquette, Elzéar, » |
| » | R. P. Cotnoir, Narcisse, » |
| » | R. P. Lamoureux, René, » |
| » | R. P. Beauchamp, Adélard, » |
| » | R. P. Pratt, Arthur, » |
| » | R. P. Meilleur, Edouard, » |
| » | R. P. Poulet, Donat, » |
| » | R. P. Jacques, Albert, » |
| 24 sept. 1919. | R. P. Bonhomme, Joseph, » |
| » | R. P. Nadeau, Léon, » |
| » | R. P. Bilodeau, Arthur, » |

24 sept. 1919. R. P. Cornellier, Philippe. Scol. de Rome.
13 juin 1920. R. P. Leblanc, Raoul, Scolasticat d'Ottawa.
» R. P. Morisseau, Henri, »
» R. P. Girard, Adolphe, »
» R. P. Lussier, Barthélemy, »
» R. P. Cholette, Hilaire, »

## I. — Province du Manitoba.

5 juin 1911. R. P. Fafard, Gustave, Prov. du Canada.
29 janvier 1915. R. P. Nolan, Georges. Prov. des Etats-Unis.
11 mai 1915. R. P. Péalapra, Louis, Scolasticat d'Ottawa.
21 mai 1916. R. P. Schnerch, Thomas, »
10 sept. 1916. R. P. Thomas, Julien, Vicariat du Keewatin.
1er déc. 1916. R. P. Lecoq, Pierre, »
14 avril 1917. R. P. Beaupré, Jean, Scolasticat d'Ottawa.
5 mai 1919. R. P. Boening, Henri, Vicariat de Colombie.
12 janvier 1920. R. P. Kerbrat, Claude, Vicariat de Ceylan.
10 nov. 1920. F. C. Paquet, Eugène, Province du Canada.
17 nov. 1920. R. P. Kierdorf, Augustin, Prov. d'Allem

## J. — Province d'Alberta-Saskatchewan.

20 janvier 1914. R. P. Dagenais, Fern., Vic. de l'Alta-Sask.
5 juin 1914. R. P. Angin, Joseph, Scolasticat de Liège.
4 février 1915. F. C. Mallien, Joseph, Vicariat du Mackenz.
11 mai 1915. R. P. Langlois, Ubald, Scolasticat d'Ottawa.
7 octobre 1915. R. P. Murphy, Michel, Province du Canada.
16 avril 1918. R. P. Schuster, Joseph, Vicariat du Yukon.
» R. P. Engelhardt, Henri, Vicariat de Ceylan.
» R. P. Siebert, Auguste, »
8 janvier 1919. R. P. Grant, Guillaume, Scol. d'Edmonton.
» R. P. Kennedy, Thomas, »
2 juillet 1919. R. P. Smit, Rodolphe, Scolasticat de Rome.
26 juillet 1919. R. P. Monje, Anastase, »

## K. — Province Américaine (Nord).

5 juin 1914. R. P. Webb, Charles, Scol. de Tewksbury.
» R. P. MacCartin, Jacques, »
» R. P. Bolduc, Joseph, »
» R. P. Gallagher, Jacques, »
19 juin 1914. R. P. Fallon, Jacques, Province du Canada.
11 mai 1915. R. P. Haley, Guillaume, Scol. de Tewksbury.
» R. P. Fallon, Charles, »
» R. P. Loftus, Térence, »
» R. P. Jalbert, Joseph, »

17 juillet 1915. R. P. Stanton, Guillaume, Prov. du Canada.
7 octobre 1915. R. P. Sherry, Jean, »
» R. P. Hammersley, Patrice, »
2 juin 1916. R. P. MacDermott, Alb., Scol de Tewksbury.
» R. P. Mahon, Guillaume, »
» R. P. Bachand, Aloys, »
» R. P. Moriarty, Denis, »
» R. P. Burns, Henri, »
» R. P. O'Brian, Thomas, »
25 nov. 1916. R. P. Turcotte, Eugène, Province du Canada.
24 août 1917. R. P. Flynn, Guillaume, Scol. de Washington.
» R. P. English, Jean, »
15 janvier 1918. R. P. Vogel, Emile, Vicariat de Ceylan.
» R. P. Kieger, Aloys, »
» R. P. Heimbucher, Ant., »
20 février 1918. R. P. Wagner, Jacques, Vic. de Colombie.
8 janvier 1919. R. P. Curry, Thomas, Scol. de Washington
R. P. Mercil, Aurélien, »
» R. P. MacCartin, Jacques, »
» R. P. Hill, Francis, »
15 juillet 1919. R. P. Doherty, Jean, »
» R. P. Unger, Ambroise, »
1 sept. 1920. R. P. O'Sullivan, Jacques, »
» R. P. Fox, Georges, »
» R. P. Noonan, Guillaume, »
» R. P. Coffey, Thomas, »

## L. — Province du Texas

28 juin 1915. R. P. Dupassieux, Fr., Scol. de San-Antonio.
» R. P. Dusseau, Arthur, »
» R. P. Hullweg, François, »
5 juin 1916. R. P. Lewis, Paul, »
15 juin 1917. R. P. Cartier, Gustave, »
» R. P. Munive, Manuel, »
15 janvier 1918. R. P. Haas, Jean, Vicariat de Ceylan.
» R. P. Kistner, Etienne, »
» R. P. Simon, Alphonse, »
31 janvier 1918. R. P. Douche, André, Scol de San-Antonio.
18 février 1919. R. P. Sirois, Joseph, Prov. des Etats-Unis
25 mai 1919. R. P. Taillon, Arm., Scol. de San-Antonio.
25 mai 1919. R. P. Moriarty, Louis, »
26 juillet 1919. F. C. Mozos, Siméon, Province des Etats-U'
» F. C. Diez, Emilien, »
1 juin 1920. R. P. Dwan, Joseph, Scol de San-Antonio.
» R. P. Kennedy, Th., »
» R. P. Fritz, Walter, »
» R. P. Taylor, Charles, »
» R. P. Durbin, Charles, Scolasticat de Rome.

### M. — Vicariat du Keewatin.

6 juin 1914. R. P. Villeneuve, E., Scolasticat d'Ottawa.
11 mai 1915. R. P. Moraud, Louis, »
11 avril 1917. R. P. Ducharme, Jean, »
1 déc. 1918. F. C. Dumaine, Léonidas, Prov. du Canada.

### N. — Vicariat de l'Athabaska.

5 juin 1914. R. P. Kaufmann, Joseph, Scol. de Hünfeld.
17 mai 1916. R. P. Deman, Camille, Vic. de l'Alta-Sask.

### O. — Vicariat du Mackenzie.

2 mai 1919. R. P. Pratt, Edm., Scolast. d'Edmonton.
5 novembre 1920. R. P. Lang, Richard, Province d'Allemagne.

### P. — Vicariat de Colombie.

17 juillet 1915. R. P. Murphy, Etienne, Province du Canada.
» R. P. Kennedy, Barthél., »
7 octobre 1915. R. P. MacGuire, Jacques, »
12 mai 1916. R. P. Brabender, Vicariat de l'Alta-Sask.
7 octobre 1918. R. P. Power, Jean, Scolast. de Washington.

### Q. — Vicariat du Yukon.

5 juin 1914. R. P. Leray, Emile, Scolasticat de Liège.

### R. — Vicariat de Ceylan.

5 juin 1914. R. P. Gœbel, Charles, Scolast. de Hünfeld.
» R. P. Burns, Guill., Scol. de San-Giorgio.
» R. P. Mauss, Henri, »
28 février 1917. R. P. O'Reilly, Bernard, »
25 juin 1919. R. P. Huber, Henri, Vic. d'Alsace-Lorraine.
2 juillet 1919. R. P. Morel, Ernest, Scolasticat de Liège.
» R. P. Collin, Edouard, Province de Belgique.
12 juin 1920. R. P. Long, Timothée, Scol. de Stillorgan.

### S. — Vicariat du Sud-Afrique.

9 déc. 1913. R. P. De Hovre, Camille, Prov. de Belgique.
16 déc. 1913. R. P. Van Hecke, Alph., »
5 juin 1914. R. P. Rickerbrauck, Th., Scol. de Hünfeld.
2 sept. 1914. R. P. O'Dwyer, André, Scol. de S.-Giorgio.
9 juillet 1916. R. P. Varrie, Edouard, Scolasticat de Liège.
» R. P. Delport, Arthur, »

| | |
|---|---|
| 10 déc. 1918. | R. P. O'Shea, Jacques, Scolastical de Rome. |
| 25 déc. 1918. | R. P. Mérour, Pierre, Prov. Britan. (Wales). |
| 21 juillet 1919. | R. P. Van Keirsbilck, F., Prov. de Belgique. |
| 5 mars 1920. | R. P. Quinlivan, Guil., Vic. de l'Australie. |
| 24 octobre 1920. | F. C. Kock, Jean, Province de Belgique. |

### T. — Vicariat du Basutoland.

| | |
|---|---|
| 29 juillet 1919. | R. P. Romestaing, Philippe, Prov. du Nord. |
| 24 octobre 1920. | F. C. Klinkaert, Franç., Prov. de Belgique. |

### U. — Vicariat de Cimbébasie.

| | |
|---|---|
| 5 juin 1914. | R. P. Dagge, Joseph, Scolast. de Hünfeld. |

### V. — Vicariat de l'Australie.

| | |
|---|---|
| 4 octobre 1915. | R. P. Quinlivan, Guill., Scol. de S. Giorgio. |
| 8 janvier 1919. | R. P. Casey, Jean, Scolasticat de Liège. |
| 12 juin 1920. | R. P. Ahearne, Michel, Scol. de Stillorgan. |

## III. — Nécrologe de l'Année 1920 (35 Décès).

1086 R. P. Rhode, Joseph, du Vicariat de Ceylan, décédé aux Etats-Unis, le 31 janvier 1920, à l'âge de 35 ans, dont 13 de vie religieuse.

1087 F. Sc. Franco, Gaétan, de la 2e Province des Etats-Unis, décédé à San-Antonio, le 10 février 1920, à l'âge de 22 ans.

1088 R. P. Dorais, Jean-Baptiste, de la Province du Manitoba, décédé à Saint-Boniface, le 12 février 1920, à l'âge de 61 ans, dont 31 de vie religieuse.

1089 F. C. Bélanger, Samuel, du Vicariat de Natal, décédé à Pieter-Maritzburg, le 17 février 1920, à l'âge de 74 ans, dont 29 de vie religieuse.

1090 F. C. Francken, Jean-Marie, de la Province de Belgique, décédé à Waereghem, le 21 février 1920, à l'âge de 33 ans, dont 5 de vie religieuse.

1091 R. P. Moulin, Julien, du Vicariat d'Alberta-Sask., décédé à Edmonton, le 25 février 1920, à l'âge de 90 ans, dont 65 de vie religieuse.

1092 R. P. SCHMITZ, Henri, de la Province d'Allemagne, décédé à Essen-Borbeck, le 27 février 1920, à l'âge de 33 ans, dont 13 de vie religieuse.

1093 R. P. PERRAULT, Hormisdas, de la Province du Canada, décédé à Ville-Marie, le 3 mars 1920, à l'âge de 59 ans, dont 36 de vie religieuse.

1094 S. G. MGR LEGAL, Emile, Archevêque d'Edmonton, décédé le 10 mars 1920, à l'âge de 71 ans, dont 40 de vie religieuse.

1095 R. P. DUPIN, Joseph, du Vicariat d'Athabaska, décédé le 12 mars 1920, à l'âge de 80 ans, dont 53 de vie religieuse.

1096 R. P. FABRE, Alphonse, de la Province du Midi, décédé à San-Giorgio, le 19 mars 1920, à l'âge de 55 ans, dont 35 de vie religieuse.

1097 R. P. BAFFIE, Eugène, Assistant général, décédé à Rome, le 31 mars 1920, à l'âge de 65 ans, dont 13 de vie religieuse.

1098 R. P. RILLOT, Georges, de la Province du Midi, décédé à La Canourgue, le 10 avril 1920, à l'âge de 60 ans, dont 21 de vie religieuse.

1099 R. P. VAN KEIRSBILCK, Firmin, de la Province de Belgique, décédé à Waereghem, le 23 avril 1920, à l'âge de 33 ans, dont 10 de vie religieuse.

1100 R. P. PEYTAVIN, Anselme, de la Province du Midi, décédé à Rome, le 4 juin 1920, à l'âge de 59 ans, dont 40 de vie religieuse.

1101 R. P. O'CARROLL, Jean, de la Province britannique, décédé à Inchicore, le 23 juin 1920, à l'âge de 77 ans, dont 53 de vie religieuse.

1102 R. P. DUHAUT, Augustin, de la Province du Canada, décédé au Cap de la Madeleine, le 30 juin 1920, à l'âge de 65 ans, dont 42 de vie religieuse.

1103 S. G. MGR PASCAL, Albert, Evêque de Prince-Albert, décédé le 12 juillet 1920, à l'âge de 72 ans, dont 47 de vie religieuse.

1104 R. P. CUNNINGHAM, Edouard, du Vicariat d'Alberta-Sask., décédé à Onion Lake, le 18 juillet 1920, à l'âge de 59 ans, dont 31 de vie religieuse.

1105 R. P. KEMPF, Antoine, du Vicariat du Sud-Afrique, décédé à Bloëmfontein, le 18 juillet 1920, à l'âge de 46 ans, dont 25 de vie religieuse.

1106 R. P. DI GIOVINE, Guillaume, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 22 juillet, à l'âge de 61 ans, dont 29 de vie religieuse.

1107 F. C. HACK, Léonard, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 25 juillet 1920, à l'âge de 54 ans, dont 21 de vie religieuse.

1108 R. P. Ure, Martin, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 29 juillet 1920, à l'âge de 27 ans, dont 4 de vie religieuse.

1109 R. P. Cotarmanach, Alfred, de la Province du Nord, décédé à Angers, le 6 août 1920, à l'âge de 56 ans, dont 31 de vie religieuse.

1110 F. C. Barthélemy, Jean-Baptiste, de la Province du Midi, décédé à Marseille, le 11 août 1920, à l'âge de 61 ans, dont 20 de vie religieuse.

1111 R. P. Stouter, Marcien, du Vicariat de Ceylan, décédé à Kurunegala, le 24 septembre 1920, à l'âge de 61 ans, dont 40 de vie religieuse.

1112 R. P. Guth, Joseph, du Vicariat d'Alberta-Sask., décédé à Saint-Michel, le 26 septembre 1920, à l'âge de 38 ans, dont 15 de vie religieuse.

1113 R. P Roure, Bruno, du Vicariat du Mackenzie, décédé à La Providence, le 3 octobre 1920, à l'âge de 78 ans, dont 49 de vie religieuse.

1114 F. C. Carrour, Olivier, du Vicariat du Mackenzie, décédé le 7 octobre 1920, à l'âge de 75 ans, dont 38 de vie religieuse.

1115 F. C. Dreyer, André, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 15 octobre 1920, à l'âge de 77 ans, dont 44 de vie religieuse.

1116 R. P. Owen, William, du Vicariat de Ceylan, décédé le 16 novembre 1920, à l'âge de 58 ans, dont 32 de vie religieuse.

1117 R. P. Paquet, André, de la Province du Canada, décédé à Ottawa, le 30 novembre 1920, à l'âge de 42 ans, dont 19 de vie religieuse.

1118 F. C. Lawlor, Michel, du Vicariat d'Australie, décédé à Glendalough, le 16 décembre 1920, à l'âge de 58 ans, dont 32 de vie religieuse.

1119 F. C. Ravel, François, de la Province du Midi, décédé à Aoste (San-Giorgio), le 17 décembre 1920, à l'âge de 76 ans, dont 43 de vie religieuse.

1120 R. P. Mérer, Michel, du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Saint-Albert, le 26 décembre 1920, à l'âge de 69 ans, dont 44 de vie religieuse.

R. I. P.

Nécrologe des Missions. — Il est mort, en 1919, 159 Missionnaires, dont 6 Evêques et 153 Prêtres. Parmi les Evêques se trouvait Mgr Henri Joulain (Poitiers), Evêque de Jaffna. Des Prêtres le doyen d'âge et d'apostolat était le R. P. Alphonse Gasté (Laval), né en 1830, et missionnaire au Saskatchewan depuis 1855 — soit pendant cinquante-quatre ans.

# TABLE DES MATIÈRES

## *Sommaire des Numéros 211 et 212.*

### N° 211.



*Nihil Obstat.*

Romæ, die 1a Aprilis A.D. 1921.

✝ Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3155,4,21.

# MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

# Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

Tome LV (1921)




ROME (2)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

Via Vittorino da Feltre, 5.

1921



L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

# OBLATS

DE

# MARIE IMMACULÉE

55e année. — N° 213. — Juin 1921.

## RAPPORTS DU CHAPITRE [1]

### I. — Province du Nord (Deuxième de France).

#### § I. — Oblats, Décès, Recrues.

Depuis de longues années, le personnel de la Province reste sensiblement le même. Nous avons actuellement 120 Prêtres, une vingtaine de Scolastiques et 34 Frères convers. Parmi ces prêtres, une cinquantaine sont missionnaires, une trentaine dans le ministère paroissial, une dizaine chapelains ou aumôniers, une vingtaine employés dans les œuvres de recrutement (Juniorat, Noviciat et Scolasticat) ; une

(1) Voir *Missions*, n° 212, pp. 237-301 : Rapports de Monseigneur le Supérieur général, des Provinciaux du Midi et de Belgique et du Manitoba, et des Vicaires du Mackenzie et du Yukon.

quinzaine, enfin, ont dépassé 60 ans et, parmi ceux-ci, sept sont même septuagénaires.

Depuis le dernier Chapitre général, nous avons perdu 20 Prêtres et 17 Frères convers.

En ce moment, le Juniorat de Jersey compte une centaine d'élèves ; le Noviciat 9 Novices scolastiques, dont 4 font leur service militaire, et pas un seul Novice convers ; le Scolasticat de Liège 33 Scolastiques, dont une vingtaine de la Province du Nord de la France.

## § II. — Missions, Paroisses, Recrutement.

1° Si le nombre des ouvriers n'augmente pas, les œuvres ne sauraient se développer. Elles se soutiennent péniblement. La première de toutes est *l'œuvre des missions.* Une cinquantaine de Pères s'y consacrent — à Paris, dans le Calvados, la Mayenne, l'Anjou, la Gironde, l'Autunois, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle, à Dinant, où se forment les jeunes, et dans le Nord, où nous venons d'ouvrir une nouvelle maison.

Les travaux ne manquent généralement pas. A certaines époques de l'année, dans quelques districts en particulier, on a trop de demandes et l'on est obligé d'en refuser. On aime notre genre de prédication, populaire et vraiment apostolique, notre habitude de la vie de famille, qui nous met vite à l'aise avec le clergé séculier, et notre facilité d'adaptation aux mœurs et au caractère de la population que nous évangélisons : un Oblat breton, missionnaire en Lorraine, est vite considéré comme un Lorrain du pays.

En 1912, 1913, 1914 et 1919, nous avons eu ce que nous appelons « les grandes manœuvres ». Ce sont des exercices de composition et de débit que, pendant un mois environ, les jeunes font sous la direction d'un ancien. Leur utilité, pour la formation des jeunes missionnaires, n'est plus à démontrer. Ces manœuvres se terminent par les examens prescrits aux jeunes prêtres.

2° J'ai dit qu'une trentaine de Pères travaillent dans le *ministère paroissial.* C'est trop, assurément.

Une douzaine d'entre eux se dévouent à Jersey, où nous sommes chargés des trois paroisses et des huit églises de langue française. Ils font là une œuvre aussi belle que celle de nos Missionnaires à l'étranger. Si leur vie est matériellement moins pénible, ils rencontrent les mêmes difficultés d'ordre moral, dans leur lutte contre le sectarisme protestant des ministres de l'erreur et des autorités civiles elles-mêmes. La plupart de leurs écoles viennent d'être fermées, et ils sont menacés de perdre plusieurs de leurs églises.

Ailleurs, des Pères — incapables de se livrer au ministère des missions et ne pouvant se rendre utiles dans aucune de nos œuvres — ont trouvé, dans le ministère paroissial, un moyen de gagner leur vie et de continuer à faire le bien.

3° *Les œuvres de recrutement* comprennent le Juniorat, le Noviciat et le Scolasticat.

Avant notre expulsion, nous avions deux sources de recrutement à peu près égales : deux juniorats et les séminaires diocésains. Elles ont été fermées par la persécution religieuse.

Aussi, avant la guerre, le chiffre des scolastiques de Liège — y compris les Belges et les Irlandais — était-il tombé à une quarantaine. C'était l'épuisement : il fallait y remédier.

a) *Un Juniorat* s'est ouvert à Jersey. Il compte actuellement une centaine d'élèves, distribués en sept classes. Trois cours de rhétoriciens, peu nombreux malheureusement, sont déjà entrés au noviciat. La Providence a béni l'œuvre, et, pour la faire prospérer, elle s'est servie du R. P. Léon LEGRAND, fondateur du Juniorat de Saint-Charles, en Hollande.

Nous rencontrons deux obstacles : le manque de ressources et la difficulté du recrutement.

La plupart des familles qui nous confient leurs enfants sont de condition très modeste, presque tous nos élèves sont à notre charge, et nous sommes nous-mêmes trop pauvres. Lorsque le Juniorat a été fondé, nous n'avions qu'une trentaine de junioristes à Waereghem, très peu

de novices et de scolastiques, et l'excédent de nos recettes annuelles sur les dépenses était absolument insuffisant. Nous avons eu confiance dans la Providence, et elle est venue à notre secours.

La difficulté du recrutement des enfants provient du nombre de Congrégations qui se les disputent en Bretagne, et de l'opposition que nous font parfois les autorités religieuses — qui tiennent, naturellement, à garder les meilleurs sujets pour leur diocèse. Nous risquons d'en trouver peu et de n'avoir que des enfants moins bien doués. La qualité du recrutement s'en ressent, et le déchet est trop considérable.

Depuis 1919, un Père breton se consacre entièrement à l'œuvre du recrutement en Bretagne. Il prêche, nous fait connaître, et cherche des junioristes.

Ce sera mieux encore, lorsque nous aurons une maison de missionnaires dans ce pays — où il ne nous a pas encore été possible de faire une fondation.

b) *Noviciat.* — Le château du Bestin a été rendu à la famille qui nous l'avait donné. On a loué une propriété à Thy-le-Château, près de Charleroi, à quelques kilomètres de la frontière française.

Le Noviciat y est bien. En ce moment, il compte 9 novices scolastiques, dont 4 font leur service militaire, et pas un seul convers.

Le recrutement de ces auxiliaires dévoués devient de plus en plus difficile ; et nous allons nous trouver dans un grand embarras, le jour où nous pourrons reprendre la vie commune.

c) *Le Scolasticat de Liège* ne reçoit plus que les Scolastiques du Nord de la France, de la Belgique et de l'Alsace-Lorraine. Ils sont actuellement une trentaine.

Si les Belges et les Alsaciens-Lorrains nous restent fidèles, j'ai la confiance que, dans quelques années, la maison se remplira comme autrefois.

Laissé à lui-même, le Nord de la France peut espérer, sans présomption, une dizaine de novices par an et avoir ainsi une soixantaine de scolastiques.

d) *Bureau de Presse.* — Une œuvre qui se rattache à

celle du recrutement, c'est le Bureau de Presse, fondé en 1912 à Thy-le-Château et établi récemment à Paris. Il a pour but de nous faire connaître et de nous procurer des sujets et des ressources.

Les moyens principaux à employer sont : des *publications* diverses, — revues, ouvrages, brochures de propagande, — les *communications* à la Presse catholique, la diffusion de l'*Association de Marie Immaculée, la propagande personnelle* dans les séminaires, les écoles, les cercles et les œuvres charitables (1).

## § III. — **Dispersion, Discipline, Communauté.**

Passons à l'état moral et disciplinaire. C'est ce qui nous intéresse le plus. Nous avons souffert, nous souffrons beaucoup de la dispersion. A la place de la vie commune, vie solitaire ou à deux dans des installations de fortune, — sans oratoire, sans bibliothèque, sans jardin, sans rien de ce qui favorise la prière et l'étude. Se conduire comme un bon prêtre séculier est un idéal dont quelques-uns sont peut-être tentés de se contenter ; mais ils oublient, en cela, que nous avons d'autres obligations à remplir.

Dans cet article du statut publié par le Chapitre général, à la demande du Saint-Siège, on ne voit parfois qu'un point intéressant la discipline — non pas le vœu de pauvreté ni, par là-même, la conscience. Parce qu'on ne peut demander toutes les permissions, on en vient parfois à se passer de celles qui sont absolument nécessaires.

Vivant seul ou avec un ami, on surveille moins son caractère, les défauts s'accentuent, et la charité n'est pas toujours assez grande pour faire supporter la compagnie de

(1) Le Bureau de Presse a pour organe *Les Petites Annales de Marie Immaculée*, dont la direction vient d'être confiée au R. P. Cyprien Delouche, lors du « Congrès » qui s'est tenu à Paris, ces temps derniers. Nous avons déjà, plus d'une fois (v. g. *Missions*, nº 211, p. 200), parlé des *Petites Annales ;* mais nous sommes heureux de profiter de l'occasion pour recommander ici, à nouveau, le plus ancien et l'un des plus intéressants de nos périodiques provinciaux (5 fr. par an : union postale, 6 fr.). S'adresser : 4, rue Antoinette, Paris (XVIII^e).

celui qu'on vous donne pour « socius ». Inévitablement, on est exposé à devenir plus égoïste, moins sociable. Privé des communications d'autrefois avec la Congrégation, le cœur se rétrécit, et il lui en coûte davantage de se sacrifier au bien commun.

Malgré ces conséquences à peu près inévitables de la persécution, l'état moral de la Province est généralement bon. Je me plais à rendre, en toute sincérité, ce bon témoignage à nos Pères et Frères. Ils tiennent à leur vocation, et ils en remplissent les devoirs. Ils savent obéir ; ils savent faire des sacrifices parfois très pénibles, — ils travaillent, sans jamais dire : C'est assez, — ils vivent dans la pauvreté et parfois même, j'ose le dire, presque dans la misère, — et ils ne se plaignent pas. Ce n'est pas un mince mérite.

Ce mérite s'est accru du fait de la guerre. Une centaine, on le sait, ont été mobilisés. Ils ont eu une belle tenue, et ils se sont montrés de vrais prêtres-soldats. Quoique la discipline militaire leur ait paru plus dure que la discipline religieuse, l'obéissance n'en est pas devenue moins lourde, la volonté plus souple, le caractère plus facile, le travail intellectuel moins pénible. Nous les devons féliciter de s'être remis si vite, après l'armistice, à leurs devoirs de religieux-missionnaires.

Le vrai remède à tous ces maux, c'est le retour à la vie commune. Nous avons espoir de la pouvoir reprendre sans tarder. Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

Marcel BERNAD, *O. M. I.*,
*Provincial du Nord.*

## II. — Rapport du Révérend Père Provincial d'Allemagne.

### § I. — Province et Provinciaux.

Le Provincial actuel est le quatrième qui gouverne la Province d'Allemagne, depuis 1908.

Le second triennat du R. P. Ignace WATTEROTT prit

fin en 1910 ; et il fut heureux, alors, de pouvoir se vouer plus exclusivement à ses travaux ascétiques. Ses deux volumes, parus depuis, — *Ordensleben und Ordensgeist* (Vie et Esprit religieux) et *Ordensleitung* (Gouvernement religieux) (1), — lui ont assuré une place d'honneur parmi les écrivains ascétiques de notre pays ; et ce sera plus encore le cas, quand pourra paraître son ouvrage, en 4 volumes, contenant l'Evangile intégral mis en méditations pour les personnes religieuses et ecclésiastiques.

Le R. P. Maximilien Kassiepe gouverna la Province de 1910 à 1913. Ce fut vraiment providentiel que ce guide de la première heure pût alors reprendre le ministère des missions, où, malgré son unique poumon et ses fréquents vomissements de sang, il dépense une voix et une énergie apostolique incomparables. Son ouvrage *Homiletisches Handbuch für Missionen*, etc. (Manuel pour Missions, etc.), — dont le second volume vient de paraître et le troisième est en préparation (2), — est, nous pouvons bien le dire, le manuel accrédité chez grand nombre de religieux pour la formation des jeunes prédicateurs.

C'est le R. P. Joseph Huss qui lui succéda, de fin 1913 jusqu'au commencement de 1920. Il a été le Provincial des temps difficiles, le Provincial des nombreux *De profundis* pour les Frères, scolastiques et convers, tombés à la fleur de l'âge. La Province est fière de le garder dans ses rangs, après les longues et fructueuses années qu'il a vouées à notre jeunesse de Hünfeld — comme professeur, supérieur et provincial.

Celui qui dut le remplacer mi-février 1920, bien jeune encore dans le métier, doit maintenant vous faire un rapport sur des faits et gestes auxquels il a été assez étranger.

Il sera bref et parlera le plus possible en chiffres.

## § II. — Missions et Résidences.

En 1908, nous comptions neuf maisons : Saint-Ulrich, Saint-Gerlach, Saint-Charles, Hünfeld, Arnhem (Hol-

(1) Nous y reviendrons dans l'une de nos prochaines livraisons.
(2) Voir *Missions*, n° 212, page 383.

lande), Engelport (Moselle), Saint-Nicolas (près Neuss), Bruxelles et Strasbourg, — les deux dernières fondées peu de mois avant le Chapitre de 1908.

Il y a eu croissance depuis : fin 1913, nous avions des résidences à Neuss, Mayence, Warnsdorf (Bohême), Frischau (Moravie) et Neunkirch (Alsace), — résidences destinées toutes, à l'exception de celle de Neuss, à devenir plus tard des maisons complètes. En somme donc, fin 1913, nous avions quatorze maisons ou résidences.

Sous mon prédécesseur et depuis encore, nouvelle croissance, mais diminution aussi. D'une part, maison à Essen-Borbeck, dans le centre industriel, — résidence à Hœntrop-Westphalie, pour les Pères polonais, — résidences à Cologne, sur les hauteurs de Coblence-Niederlahnstein (Allerheiligenberg), et à Aufhofen, dans le Wurtemberg, destinées toutes à devenir des maisons complètes de missionnaires, — maisons enfin à Gelsenkirchen-Westphalie et sur les hauteurs du Rochusberg à Bingen. Cela ferait donc un total de 21 maisons ou résidences. Mais, d'autre part, nous avons abandonné la maison de Bruxelles, nous avons cédé au Vicariat nouvellement érigé d'Alsace-Lorraine les maisons de Saint-Ulrich, de Strasbourg et de Neunkirch, enfin les Pères polonais ont renoncé à leur résidence de Hœntrop et sont allés s'établir à Krotoszyn, dans le diocèse de Posen, y relevant directement de l'Administration générale. Reste, par conséquent, un total de 16 maisons ou résidences.

Mais nous ne sommes pas au bout des changements : prochainement, nous ouvrirons une fondation à Kronach, en Bavière, diocèse de Bamberg, et nous espérons nous établir sous peu à Oberelchingen, dans la Souabe bavaroise, diocèse d'Augsbourg, ainsi que dans le pays de la Sarre, à Sarrebruck. Par contre, nous abandonnons les maisons d'Arnhem et de Saint-Gerlach, en partie sous la pression de la triste dépréciation de notre monnaie.

### § III. — **Situation du Personnel.**

Etat au Chapitre de 1908 : — la Province comptait 78 Pères, 100 Frères convers profès, 75 Pères et Frères

scolastiques, 22 Novices scolastiques, 30 Novices convers et 190 Junioristes. Toutefois, ces chiffres ne prétendent pas être absolument exacts.

En ce moment, la Province se compose comme suit : — 131 Pères (en comptant le R. P. Simon SCHARSCH, Assistant général, comme un des nôtres), 96 Frères convers, 85 Frères scolastiques (dont quelques-uns se sont rendus ou se rendront à Rome), 31 Frères scolastiques novices, 15 Novices convers, 10 Novices postulants et 160 Junioristes.

Comme nous avions cédé des maisons, nous avons aussi cédé du personnel, sans quoi nous serions plus nombreux : — 22 Pères et 10 Frères convers au Vicariat d'Alsace-Lorraine, 7 Frères scolastiques à la maison de Liège, 5 Pères enfin et 3 Frères convers à la fondation polonaise — à laquelle nous céderons volontiers aussi nos Junioristes de nationalité polonaise, si les familles y consentent.

## § IV. — Principaux Travaux accomplis.

a) *Travaux de Missions et de Retraites ou œuvres similaires :*

| | |
|---|---|
| Missions de 14-16 jours | 250 |
| Missions de 8-10 jours | 704 |
| Retours de Missions | 139 |
| Retraites pour religieux ou prêtres | 398 |
| Retraites pour séculiers | 853 |
| Octaves | 219 |
| Triduums | 512 |
| Carêmes | 35 |

A ces divers travaux, surtout à ceux de missions proprement dites, se vouaient en règle générale un peu moins de la moitié des Pères.

Les autres en étaient empêchés par leurs charges au Juniorat, au Noviciat ou au Scolasticat, par les économats devenus bien plus absorbants de nos jours, par le

ministère dans les églises attachées à diverses maisons, par l'état de santé exigeant un travail moins accablant, — comme c'est le cas dans les résidences de Neuss et de Cologne, où nos Pères s'occupent d'un hôpital et de trois maisons de réforme, — enfin par la préparation plus immédiate aux missions, comme il est de rigueur pour les jeunes Pères.

Toutefois, à peu d'exceptions près, tous nos Pères s'exercent à donner des retraites, ou du moins se rendent utiles en aidant — au confessionnal, en chaire ou dans les cercles catholiques — le clergé séculier. Je n'exagère pas en calculant ces secours transitoires à 12.000 et au delà, depuis 1908.

Je tiens à faire remarquer que, dans ce tableau, ne figurent ni les travaux apostoliques des Pères polonais, depuis la fondation de Hœntrop en 1917, ni ceux des maisons de Saint-Ulrich, de Neunkirch et de Strasbourg depuis 1908, — réserve faite, pour Strasbourg, des travaux accomplis dans le diocèse de Fribourg en Bade.

Grâce à Dieu, la Foi n'a pas disparu dans les contrées que nous évangélisons ; mais, par suite, le confessional entraîne le plus souvent des fatigues extraordinaires, et le zèle de nos Missionnaires mérite tout éloge.

b) *Travaux dans nos Eglises et nos Maisons.* — Une église est attachée aux maisons de Hünfeld, Engelport, Saint-Nicolas, Warnsdorf, Frischau (église paroissiale), Allerheiligenberg, Aufhofen, Rochusberg, et le sera aux fondations de Kronach et d'Oberelchingen. Les confessions et les communions y sont très nombreuses et vont croissant d'année en année, — et cela, sans compter nombre de pieuses confréries.

On connaît le travail monotone, mais bien nécessaire, dans un juniorat, noviciat ou scolasticat. Nous y plaçons les sujets d'élite et les y tenons le plus longtemps possible. Ils estiment leur poste de confiance, et tâchent surtout de perfectionner leurs connaissances — et d'écrire, quand leur temps est venu.

Nous devons toute reconnaissance aux Pères qui s'occupent de notre revue *Maria Immaculata* — main-

tenant *Monatsblætter*. Dans sa 27e année, est elle tirée à 11.500 exemplaires et marche — soit pour le texte, soit pour les illustrations — à la tête des publications similaires. C'est le jugement d'hommes compétents dans la matière. Du reste, le rédacteur en chef est parmi nous, comme représentant du R. P. Préfet de la Cimbébasie : le R. P. Jean WALLENBORN.

Les Pères de la rédaction s'occupent aussi de notre *Missionsverein*, qui a été dans le passé d'un secours bien précieux, aux Missions étrangères aussi bien qu'à nous. Les sommes qu'il a versées, depuis son origine, aux Missions étrangères ou tient prêtes pour des temps meilleurs, représentent un total de 300.000 marks. Malheureusement, Rédaction et *Missionsverein* traversent des jours bien difficiles, par suite de la cherté du papier et de la main-d'œuvre, ainsi que de la malheureuse dépréciation de la monnaie allemande.

Mais ce ne sont pas les seuls Pères de la rédaction qui manient la plume ; bon nombre de nos professeurs ou missionnaires y consacrent pareillement leurs loisirs, et bientôt nous aurons une bonne bibliothèque d'Oblatica de notre Province. J'ai nommé les RR. PP. WATTEROTT et KASSIEPE ; j'en pourrais nommer une bonne douzaine d'autres. J'ai garde de le faire, de peur d'en oublier. Je dois faire une exception pour le R. P. Robert STREIT : sa collaboration assidue au périodique scientifique des Missions (*Zeitschrift für Missionswissenschaft*), ses mérites dans le développement de « l'Institut international pour Recherches scientifiques des Missions », ses voyages en Espagne dans les bibliothèques de ce pays, et surtout son grand ouvrage *Bibliotheca Missionum*, dont le premier volume a été publié en 1916 par l'Institut susdit, — tout cela lui a créé un nom et donne du relief à la Province.

Ces ouvrages, comme tout ce que nos Pères publient, ont un but prononcé de religion et de zèle, — ce qui est vrai encore des nombreuses pièces de théâtre composées par le R. P. Paul HUMPERT pour nos Associations catholiques.

c) Il me reste à parler du *travail extraordinaire de* 1914-1919, occasionné par la guerre — qui a considérablement amoindri nos travaux de missions et retardé nos œuvres de recrutement. Je me sers du tableau publié par les *Monatsblætter*, en juillet 1919.

1° Ministère auprès des soldats à l'intérieur du pays, dans les étapes ou au front, soit pour soldats allemands, soit pour étrangers : 104 Pères.

2° Ambulances, toutefois par intermittence : 81 Pères, 65 Frères scolastiques, 2 Novices scolastiques, 15 Frères convers et 6 Junioristes.

3° La maison de Hünfeld est devenue, en grande partie, ambulance : 100 lits, 2.585 soldats soignés, 104.049 jours de traitement. La maison de Strasbourg était maison de convalescence : 70 lits.

Nous ne voulons rien dire ici de nos pertes de vie si cruelles (1) ; mais nous devons avouer que, grâce aux

(1) Nous prenons occasion de cette allusion aux décès des nôtres dans la Province d'Allemagne, pour donner ici la Liste des Pères et Frères, morts dans cette Province, dont la Notice nécrologique n'a pas encore été publiée : — 1. F. C. Conrad ADLER (1906) ; 2. R. P. Jacques BACH (1908) ; 3. R. P. Jean BAUER (1915) ; 4. F. C. Gustave BOMEKE (1919) ; 5. R. P. Nicolas BOUR (1915) ; 6. R. P. François BOZZETTI (1918) ; 7. R. P. Théodore BRANDENBURG (1904) ; 8. F. C. Joseph BREIT (1903) ; 9. R. P. Joseph CLASSEN (1916) ; 10. F. C. Aloys DIEFENBACH (1918) ; 11. R. P. Jean DIES (1917) ; 12. R. P. Raymond DIRK (1906) ; 13. R. P. Jean DŒTZER (1909) ; 14. R. P. Werner EBERT (1918) : 15. F. C. Corneille FRENDGEN (1919) ; 16. F. C. Louis HERDA (1918) ; 17. Rév. P. Bernard HÆLSCHER (1917) ; 18. F. C. Auguste HÆPPNER (1896) ; 19. F. C. Ernest HUCK (1916) ; 20. F. C. François IUNGEN (1916) ; 21. F. Sc. Joseph IZRAEL (1918) ; 22. R. P. Joseph KISTNER (1916); 23. R. P. Guillaume KOCH (1905) ; 24. R. P. Eugène KOHLER (1917) ; 25. F. C. Joseph KOHNEN (1916) ; 26. R. P. Augustin MAUSS (1900) : 27. F. C. Joseph MERTZ (1914) ; 28. R. P. Nicolas MEYER (1905) ; 29. F. C. Pierre MINWEGEN (1916) ; 30. F. Sc. Léon MÜLLER (1908) ; 31. R. P. Auguste MÜNSTER (1904) ; 32. F. C. Joseph PAPPERT (1918) ; 33. F. Sc. Bernard SACHSE (1896) ; 34. Rév. P. Joseph SCHEMMER (1912) ; 35. F. C. Jacques SCHEUERN(1898) ; 36. F. C. Jean SCHMITT (1908) ; 37. R. P. Henri SCHMITZ (1920) ; 38. R. P. Guillaume SCHWANE (1914) ; 39. R. P. Othon SCHWEBIUS (1918) ; 40. F. C. Joseph STEIN (1919) ; 41. R. P. Philippe VOLTZ (1910) ; 42. F. Sc. Ernešt ZIMMERMANN (1918).

malheurs des temps, le grand nombre a gagné au point de vue du caractère et de l'esprit de sacrifice : jamais le sens religieux n'a été plus sain au Noviciat et au Scolasticat. Je dois dire aussi que nos Pères, en contact avec nos soldats ou avec des prisonniers, ont été larges en charité e. en dévouement, surtout vis-à-vis d'Oblats d'une autre nationalité.

En somme, nous ne sommes pas parfaits, — ni comme particuliers, ni comme communautés. Mais la volonté chez tous est bonne, très bonne. Et nous avons surtout gardé intact l'esprit de famille et l'attachement au Chef vénéré et à tous les Membres de la Congrégation.

### § V. — **Projets et Espoirs.**

La Commission qui examinera les finances, et par suite les nôtres aussi, verra bien combien difficile est notre situation actuelle.

Néanmoins, nous avons des projets considérables ; et nous devons les nourrir et les faire avancer, par devoir de conscience, si nous voulons rester Missionnaires des pauvres.

Nous devons fonder au moins deux nouveaux *juniorats* en Allemagne, soit pour décharger le Juniorat de Saint-Charles, qui ne recevrait plus que les classes supérieures, soit pour augmenter les vocations.

Nous devons fonder un *second noviciat* pour *Frères convers*, et désirons y donner aux Frères une instruction professionnelle de plus en plus parfaite. Nous ne pouvons nous contenter de ce qui jusqu'ici a pu se faire en ce sens, au Noviciat d'Engelport.

Nous désirons des *maisons pour retraites fermées*, et voudrions y former une élite des deux sexes pour les luttes présentes et celles de l'avenir. On demande cela dans les centres populeux.

Nous désirons entrer dans la *diaspora* de notre pays, dans la Saxe et le Nord protestant, pour y donner des retraites aux catholiques dispersés, mais aussi pour atteindre nos frères séparés. Un heureux essai a été fait, en 1919, par des missions générales dans les villes de

Dresde, de Leipzig et de Chemnitz ; mais il nous faudrait des maisons fixes dans ces contrées.

Pour ces entreprises, il nous faut des deniers et il nous faut des hommes. Pour cela, nous espérons que l'Administration générale tiendra compte de nos besoins, quand il s'agira d'envois des nôtres aux Missions étrangères. Non pas que la pensée des Missions aille s'éteignant dans nos rangs, — tout au contraire : nous pensons à toutes nos Missions et nous pensons encore à d'autres, car le monde est grand encore. Mais, après les pertes de la guerre et l'absence de nouveaux Pères et Frères depuis 1914, il nous faut un peu de répit, pour assurer nos positions et prendre haleine en vue des entreprises futures.

J'ai dit ce que nous désirons. Mais, pour le répéter encore une fois : notre désir fondamental est de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, dans le sein de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

## § VI. — **Jubilé et Statistique.**

Le 5 mai de cette année, notre Province était âgée de 25 ans. Nous avons fêté modestement ce jour, le faisant précéder de la neuvaine (en forme de triduum) que le T. R. P. Soullier avait prescrite lors de notre érection en Province pour la Congrégation (1). Nous avons aussi fêté le 2 juillet, le 25e anniversaire de l'arrivée du premier Oblat à Hünfeld, — le R. P. Simon Scharsch venant voir le terrain que la ville de Hünfeld offrait, à titre gratuit, comme emplacement pour notre Scolasticat. Nous étions à la joie, ces jours-là, malgré les temps si difficiles que nous traversons, — si l'on compare le passé au présent. A la joie étaient surtout ceux qui avaient dépassé leurs 25 ans d'Oblation, les anciens et notre premier chef avant tous les autres.

Nous avons remercié Dieu et notre Mère du ciel et notre patron saint Boniface. Mais nous avons fait aussi notre statistique. Je vais vous la présenter telle quelle :

(1) Voir *Circulaire*, n° 60, page 12.

1° *Statistique des Pères et Frères scolastiques :*

Je trouve 555 noms, dont 13 appartiennent ou ont appartenu à la Province, venant pour ainsi dire du dehors, tandis que les autres ont passé, comme Allemands, par le Noviciat ou par Hünfeld. — Donc . . . . . . 555

Sur ce nombre sont morts :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pères de la Province. . . . . . | 25 | | |
| Frères de la Province. . . . . . | 22 | 47 | |
| Pères aux Missions étrangères . . | 23 | | |
| Frères aux Missions étrangères. . | 3 | 26 | 73 |
| sont devenus Frères convers. . . . . . . . | | | 3 |
| ont passé au Vicariat d'Alsace-Lorraine. . . | | | 22 |
| ont passé à la Fondation polonaise. . . . . | | | 5 |
| se sont rendus comme Frères scolastiques à Liège . . . . . . . . . . . . . . . . . | | | 9 |
| sont en d'autres Provinces . . . . . . . . | | | 2 |
| sont dans les Missions étrangères . . . . . | | | 115 |
| sont Pères de la Province . . . . . . . . . | | | 131 |
| sont Frères scolastiques de la Province . . | | | 85 |
| | | | 425 |

2° *Statistique des Frères convers :*

Nombre total de Frères convers allemands, qui ont terminé leur noviciat à Saint-Gerlach, Hünfeld et Engelport . . . . . . . . . . . . . . . . . . 339

De ce nombre sont morts :

| | | |
|---|---|---|
| Dans la Province . . . . . . . . . . | 35 | |
| Hors de la Province. . . . . . . . . | 11 | 46 |
| ont passé au Vicariat d'Alsace-Lorraine. . | 10 | |
| ont passé à la Fondation polonaise. . . . | 3 | 13 |
| sont aux Missions étrangères . . . . . . . | 38 | |
| sont dans d'autres Provinces . . . . . . . | 5 | 43 |
| restent dans la Province . . . . . . . . | | 96 |
| | | 198 |

Il ressort de ces statistiques que nous avons fait le choix, avant d'admettre aux vœux perpétuels. D'autres ont fait un nouveau choix après l'oblation : Dieu sera leur juge, nous prions pour eux. Mais le ciel aussi a fait son choix : 82 morts dans la Province et 37 en dehors, en tout 119 défunts. Dans leur nombre il y a un seul vrai vieillard, le bon Père Jacques Bach ; tous les autres sont morts à l'âge de force !

Aux murs d'une des chapelles de notre oratoire privé, à Hünfeld, nous venons d'ériger un autel commémoratif en l'honneur de nos victimes de la guerre. Sur les murs je lis quatre inscriptions. Je les inscris sur les 82 ou plutôt les 119 tombes de nos Frères bien-aimés, y joignant les 16 tombes de nos Junioristes, et j'en fais mon sujet de méditation :

1. *Vos estis corona nostra et gaudium* (I Thess., II, 20), parole qui nous console ; 2. *Labora sicut bonus miles Christi Jesu* (II Tim., II, 3), parole des morts qui nous anime ; 3. *In capitibus eorum coronæ aureæ* (Apoc., IV, 4) ; et enfin 4. *Et palmæ in manibus eorum* (*ib.*, VII, 9), ce que nous espérons. *R. I. P.*

Léonard Leyendecker, *O. M. I.*,
*Provincial de l'Allemagne.*

## III. — Rapport du Révérend Père Vicaire de Colombie.

### § I. — L'Archevêque de Vancouver.

Le Chapitre général de 1908 restera longtemps dans le souvenir des Oblats de la Colombie. Ce fut alors que S. G. Mgr Dontenwill, notre Vicaire de Missions, qui venait d'être élevé à la dignité d'Archevêque de Vancouver, fut élu Supérieur général de la Congrégation.

Grande, certes, fut notre joie pour un si insigne honneur, et nous la manifestâmes par un câblogramme

exprimant nos félicitations ; mais ces félicitations étaient mêlées d'un profond regret, causé par la perte considérable que faisait le Vicariat. Et ces divers sentiments, nous les éprouvons encore aujourd'hui.

Dès le début, le siège épiscopal de la Colombie sur le continent fut occupé par les Oblats : à Mgr D'Herbomez, notre premier Évêque, avaient succédé Mgr Durieu et Mgr Dontenwill. Tous, naturellement, espéraient que cette chaîne n'aurait pas été interrompue de sitôt. Il n'entra, cependant, pas dans les vues du Souverain Pontife de nommer un Oblat comme successeur de Mgr Dontenwill ; et par ce fait le siège de Vancouver entra dans une nouvelle phase de son histoire.

## § II. — **Nos Œuvres Indiennes.**

Il y a actuellement, dans notre Province, 33 Pères Oblats, 11 Frères convers et 1 Frère novice ; et tous, sauf de rares exceptions, jouissent d'une bonne santé.

Ici, comme dans les autres parties du Canada, notre œuvre est partagée en deux sections : les Blancs et les Indigènes. Nous parlerons d'abord de ces derniers.

S'il faut s'en tenir au dernier recensement, fait en 1915, on compte dans le Vicariat 9.649 indigènes, dont 7.833 catholiques et 1.816 païens ou protestants.

Inutile de commenter ces chiffres : ils suffisent pour nous donner une idée de l'immense travail accompli par les Oblats dans cette portion éloignée de la Vigne du Seigneur. Inutile, également, de chercher un témoignage plus éclatant du zèle et du dévouement de nos premiers Missionnaires.

Actuellement, un tiers de nos Pères se consacrent à la formation temporelle et spirituelle des Indiens.

Blancs comme indigènes, nos gens sont dispersés sur toutes les parties les plus reculées du Vicariat ; et, bien que le plus grand nombre puisse être atteint par les chemins de fer ou par bateau, le Missionnaire rencontre, dans l'exercice de son ministère, de grandes difficultés, — si l'on considère les grandes distances qu'il doit parcourir,

les intempéries des saisons qu'il est obligé de subir, la pauvre nourriture (quelquefois révoltante) dont il doit se contenter, et les misérables abris où il doit passer la nuit. Mais il est au-dessus de tout cela ; et rien ne l'arrête, car il n'a en vue que le salut des âmes.

Généralement, nos Indiens sont heureux de voir leur prêtre, et s'empressent de profiter de ses visites pour s'approcher des Sacrements.

Un de nos Pères me dit qu'il reçoit annuellement 150 intentions et qu'il distribue à ses fidèles au moins 15.000 communions.

Ce Missionnaire a à parcourir plus de 700 milles pour visiter chaque année les différents camps, — ce qui absorbe tout son temps.

Ces deux dernières années, la grippe a fait parmi nous de grands ravages : plus de 600 de nos Indiens en ont été victimes, — ce qui a tenu les Pères toujours en course, de village en village, pour administrer les derniers Sacrements, que presque tous ont eu ainsi le bonheur de recevoir, avant de paraître devant leur Juge.

Un autre Père, chargé de 2.000 indigènes, m'informe qu'il distribue environ 10.000 communions par an ; et tous nos Missionnaires sont unanimes à dire que la communion est en honneur, dans leurs missions respectives, et que même plusieurs de leurs fidèles seraient heureux de communier tous les jours, s'ils en avaient l'opportunité.

Malheureusement, tous nos Indiens n'en sont pas là. Sur les bords de l'Océan Pacifique et le long de la rivière Fraser, quelques-uns ont perdu de leur première ferveur. Cela provient de leur contact avec les sauvages protestants qui, bien que chrétiens de nom, persistent dans leurs anciennes pratiques de sorcellerie et d'immoralité ; car leurs ministres ne s'occupent guère d'eux, ou plutôt, à supposer qu'ils essaient de le faire, ils n'auraient sur eux aucune influence.

Tout dernièrement, un des agents du Gouvernement me disait :

— « Père, vous avez peut être une piètre opinion de quelques-uns de nos Indiens. Eh ! bien, permettez-moi

de vous dire que je les trouve des saints, quand je les compare aux sauvages protestants. »

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute que les mauvais exemples — donnés par les Indiens protestants ou les Blancs peu scrupuleux avec lesquels nos gens sont obligés de se mêler dans les travaux soit des champs, soit des chemins de fer, soit des usines — paralysent les efforts de nos Missionnaires. Les jeunes gens surtout ont une tendance à secouer le joug de la religion et, non seulement retournent aux pratiques sauvages d'autrefois, mais acquièrent trop facilement les vices des Blancs.

Il faut admettre, cependant, que nos Indiens en général font de grands pas dans le chemin de la civilisation ; et nos enfants des deux sexes sortent de nos écoles bien équipés, et apportent dans leurs camps respectifs des éléments de prospérité et de bien-être.

## § III. — Ecoles pour Indiens.

C'est avec plaisir que j'aborde le sujet de ces écoles. Nous avons pour les enfants des deux sexes : 4 écoles industrielles, 2 pensionnats et 6 écoles de jour.

Les écoles industrielles sont : celle de Sainte-Marie sur la rivière Fraser, celle de Saint-Joseph au lac William, celle de Saint-Alphonse à Kamloops, et celle de Saint-Eugène à Crambrook.

Les pensionnats sont : celui de Notre-Dame de Lourdes à Sechelt, et celui de Saint-Paul à North-Vancouver.

Ecoles de jour : Homalco-Slaïamin, Chilwake, Chehalis, Osoyoos et Ketzé.

1° *Ecole de Sainte-Marie.* — L'Ecole de Sainte-Marie, propriété des Oblats, est la plus ancienne dans la Colombie et l'une des plus florissantes aussi — par le nombre des élèves et le bon esprit qui les anime. Dans une visite faite dernièrement, je demandais aux Sœurs de Sainte-Anne, qui en ont la direction, quelle était la conduite des élèves. Elles me répondirent qu'elle était très satisfaisante — et qu'il ne pouvait en être autrement, à cause

de la Communion fréquente, très en honneur chez elles : 75 enfants, en effet, s'approchent chaque jour de la sainte Table.

Quant au progrès matériel, il n'a fait que se développer ; une centaine d'arpents du terrain ont été récemment défrichés, et plus de 400 arbres ajoutés au verger. Une machine électrique vient d'y être installée, ainsi qu'une fournaise chauffant les trois maisons d'école et l'église, — ce qui a contribué de beaucoup au confort des enfants et du personnel. Le R. P. Victor ROHR, secondé par 4 Frères convers, fait tout le travail.

Dépendant de l'Ecole de Sainte-Marie, nous avons une mission de plus de 2.000 indigènes, répandus sur un parcours de 400 milles environ. Vu la pénurie de Missionnaires, un seul Père en est chargé.

2° *Ecole Saint-Joseph,* William's Lake. — La mission de Saint-Joseph a été, depuis plusieurs années, et est encore le principal soutien du Vicariat, grâce à l'étendue du terrain cultivable et à l'habile administration de ceux qui en ont eu ou en ont encore la charge.

On peut y cultiver toute espèce de céréales et de légumes ; et le moulin à farine que nous y possédons est de la plus grande utilité. On est en train d'y installer l'électricité.

La communauté se compose des RR. PP. Edmond MAILLARD, Supérieur, Joannès DUPLANIL et François THOMAS, et des Frères Patrick COLLINS, Georges LAJOIE, Joseph SCHAUENBURG, William HOLLOMAN et William PURCELL — tous animés d'un bon esprit religieux et rendant d'excellents services.

L'infatigable P. THOMAS a sous sa houlette 1.400 Indigènes et 500 Blancs ou Métis, qu'il visite aussi souvent que les distances le permettent, — il doit rayonner sur une superficie de 600 milles. Le nombre des communions, dans ce district, s'élève à 4.000 par an.

Ce même Père me faisait remarquer récemment que les 75 indomptables de la farouche tribu des Chicoltins se sont enfin rendus et se sont convertis au Christianisme.

3° Quant aux autres écoles indigènes, je puis dire que toutes donnent satisfaction.

Le R. P. James McGuire, durant son court séjour à l'*Ecole de Kamloops*, a réussi à mettre cette institution sur un bon pied, en y installant un système d'irrigation qui a donné une nouvelle vie à la ferme.

L'*Ecole de Saint-Eugène*, récemment rebâtie, constitue le *nec plus ultra* dans le confort qu'une institution de ce genre peut atteindre.

## § IV. — **Œuvres pour Blancs.**

Je n'en dirai qu'un mot. Après l'arrivée de l'Archevêque McNeil à Vancouver, nous lui fîmes la demande formelle de donner canoniquement aux Oblats trois paroisses. Il nous offrit les paroisses du Saint-Rosaire et de Saint-Augustin, à Vancouver, et celle de Saint-Pierre, à New-Westminster. Les documents furent dûment préparés et signés ; mais, pour des raisons qu'on ne nous a pas encore communiquées, les documents regardant la transmission du Saint-Rosaire ne furent pas envoyées à Rome. Les deux autres demandes, concernant Saint-Augustin et Saint-Pierre, approuvées par la Congrégation des Religieux, en date du 20 juin 1910, nous ont mis en possession desdites paroisses.

1° *Paroisse du Saint-Rosaire.* — Le 10 décembre 1912, Mgr McNeil était remplacé par Mgr Casey qui, peu après son arrivée, choisit l'église du Saint-Rosaire pour sa pro-cathédrale, laissant cependant les Oblats temporairement en charge. Le personnel se compose des Pères William O'Boyle, Henry Thayer, Herbert Bessette et Julien Bédard.

Le Saint-Rosaire est, sans contredit, la plus importante paroisse de l'archidiocèse. L'église en style gothique, bâtie en granit, avec une capacité de 1.000 personnes, est l'œuvre du R. P. Jacques McGuckin (*R. I. P.*). Mais la dette sur cette église est de $ 94.381, les taxes

annuelles sont de $ 4.200, lesquelles, ajoutées aux intérêts sur la dette, sont la cause d'une préoccupation continuelle pour les Pères en charge. Ce n'est que par un effort extraordinaire et par des collections hebdomadaires qu'on réussit à y faire face à tout.

2° *Eglise ou Paroisse de Saint-Augustin.* — Comme nous l'avons déjà dit, cette paroisse nous fut concédée, par l'Archevêque McNeil, en 1911. Ce fut alors que les Oblats y achetèrent deux emplacements. Sur l'un d'eux, ils construisirent une bâtisse à trois étages, au prix de $ 40.000. Le premier étage sert de salle de réunion pour les cercles ; le second est divisé en cinq salles de classe pour les enfants, sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne ; et le troisième, avec une capacité de 600 personnes, sert d'église provisoire. Le second emplacement est déjà doté d'un presbytère pour les Pères en charge ; et c'est sur ce terrain que nous bâtirons également l'église permanente, — quand les circonstances l'exigeront et le permettront, — ainsi que la Maison provinciale.

L'Eglise Saint-Augustin est située au milieu d'une population catholique qui augmente de jour en jour, — en 1914, l'assistance à la Messe était de 250, tandis qu'elle est aujourd'hui de 850.

Je suis heureux de constater que la dette sur cette église est réduite à $ 16.000, grâce en partie à la générosité des paroissiens, mais grâce surtout à l'aide fournie par la Caisse vicariale.

Sur les neuf paroisses de la ville de Vancouver, avec sa population de 150.000 âmes, les deux dirigées par les Oblats sont les seules à avoir leurs écoles.

3° Depuis le dernier Chapitre, nous ne sommes pas restés dans l'inaction ; mais, ne voulant pas fatiguer par de trop longs détails, je me contenterai de dire qu'en addition à l'église Saint-Augustin, nous avons bâti en 1909, à North-Vancouver, une église avec presbytère et école paroissiale.

De plus, en 1914, nous avons fondé une autre paroisse à Penticton, avec une belle église et un presbytère. Située sur les bords du lac Okanagan, cette mission

est le centre d'une grande population de Blancs et d'Indigènes.

A Kamloops, l'église, devenue la proie des flammes le jour du mercredi des Cendres, l'année dernière, sera bientôt remplacée par une église plus belle et plus spacieuse — déjà en voie de construction.

Le Père Ambroise MADDEN en a la charge. Je dirai, en passant, que le Père MADDEN a fait la campagne, comme chapelain des troupes canadiennes, et nous est revenu couvert de gloire et de décorations.

Le Père Jean LEJEUNE, son collaborateur, s'est dépensé, pendant 41 ans, dans la Province au service des Blancs et des Aborigènes : et, bien qu'il soit encore plein de vigueur, il devient nécessaire de lui trouver un socius — qui l'aide à porter le fardeau et qui, sous sa direction, pourrait facilement acquérir la connaissance des langues indiennes.

En quittant Kamloops, nous passons par Crambrook, où le travail ne manque pas, non plus. Nous avons ici une belle église et un grand hôpital — reconnu par tous comme un des meilleurs de l'intérieur.

De là, nous arrivons à Fernie. Fernie, avec sa population de 6.000 âmes, est le centre d'importantes mines de charbon, au pied des montagnes Rocheuses.

En 1908, la ville de Fernie fut entièrement brûlée, y compris notre église. Une autre église, temporaire, fut promptement bâtie, qui fut ensuite remplacée par une nouvelle construction, spacieuse, complétée en 1912, au prix de $25.000 — déjà payés à moitié.

Le besoin pressant de cette ville minière est une école catholique. Nous y comptons 200 enfants en âge de fréquenter l'école ; mais, comment pourvoir à leur éducation ? La population est pauvre et composée de gens de toute nationalité.

Le *Collège Saint-Louis*, à New-Westminster, qui pendant plusieurs années avait rendu de si grands services à la jeunesse de la Colombie, a été fermé en 1917. A cette époque, le nombre réduit des pensionnaires n'en justifiait plus les frais d'entretien. Ce fut avec une peine

extrême qu'après sérieuse délibération, et avec l'approbation de l'Archevêque et de l'Administration générale, nous nous vîmes dans l'obligation de sacrifier cette belle institution.

## § V. — Passé, Présent, Avenir.

Depuis le dernier Chapitre, la mort nous a enlevé plusieurs Pères et Frères : — les RR. PP. Jean Chiappini, Joseph Rocher, Léon Fouquet, Edmond Peytavin, Alphonse Carion, et les FF. CC. Patrice Allen, Jacques Flynn et Michel Cunningham (*R. I. P.*). Je suis heureux de dire, à ce propos, que le cimetière Sainte-Marie, où reposent nos devanciers, a été l'objet de grands travaux d'embellissement.

En ce qui concerne le présent, je puis affirmer que nos Pères et Frères du Vicariat constituent une heureuse famille, attachée à la Congrégation, et sont unis par les puissants liens de la charité fraternelle (1). On ne trouve pas la perfection partout ; mais je puis constater que des efforts très sérieux sont faits pour l'observance de la Règle.

Nous avons, chaque année, une retraite pour les Pères et les Frères. Nos 11 Frères sont de très bons religieux et nous rendent, sur bien des points, des services signalés ; et nous aimons à les encourager dans cette voie.

En vue des luttes de l'avenir, nous avons envoyé six jeunes gens au Juniorat d'Edmonton et trois au Scolasticat de la même ville ; nous comptons, de plus, un autre Junioriste à Belcamp (Irlande) et deux Novices à Ville-la-Salle (Canada). Autrefois, nous pouvions attendre des recrues d'Europe ; mais la chose paraît impossible à cette heure. Les conséquences de la guerre mondiale démontrent assez clairement ce fait, et il ne nous reste qu'à chercher des vocations. J'espère d'ailleurs que, Dieu aidant, nous y arriverons.

(1) Administration du Vicariat : — *a*) R. P. John Welch, Vicaire des Missions : *b*) RR. PP. William O'Boyle et Victor Rohr, Consulteurs ordinaires ; *c*) RR. PP. Félix Beck et Julien Bédard (Econome vicarial), Consulteurs extraordinaires.

## § VI. — Quelques événements mémorables.

Pour finir mon Rapport, permettez-moi de mentionner quelques événements, qui se sont passés dans notre Vicariat depuis le dernier Chapitre.

Au commencement de l'année 1910, au milieu d'un enthousiasme général, les citoyens de Vancouver organisèrent une réunion pour fêter notre Très Rév. Père Supérieur général, avant son retour à Rome — d'où il était venu nous visiter, tôt après sa nomination. Dans une adresse, accompagnée d'une bourse en or, ils lui exprimèrent leurs sentiments d'admiration et de remerciement pour les années dépensées au salut des âmes, dans ces pays reculés de l'Empire britannique.

A cette époque aussi, Monseigneur le Révérend Supérieur général assista à la consécration de l'église Saint-Patrice — qui, quoique bâtie par les Oblats, était confiée, l'année d'après, par Mgr McNeil aux prêtres séculiers.

L'église du Sacré-Cœur, qui avait été bénite par Monseigneur Dontenwill, le 3 septembre 1905, fut, elle aussi, en 1911, confiée aux prêtres séculiers par Monseigneur McNeil. Fort heureusement, les sommes dépensées par les Oblats pour cette paroisse leur furent restituées.

En 1915, le Rév. Père Isidore Belle visitait canoniquement notre Vicariat, et nous laissa de sages règlements — qui portent encore leurs fruits.

Le 18 octobre 1917, Mgr Emile Bunoz était sacré Évêque, dans notre église du Rosaire. 15 archevêques ou évêques, 50 prêtres et un grand nombre de laïques rehaussaient la cérémonie par leur présence. Le soir, un banquet à l'Hôtel Vancouver réunissait de nouveau le clergé et les principaux paroissiens de la ville. Les discours et les toasts s'y suivirent, exprimant les souhaits de tous au nouveau Prélat. *Ad multos annos !*

Enfin, un mot sur la célébration du 50e anniversaire de l'arrivée des Oblats dans la Colombie britannique.

Une grande réunion eut lieu au Club Saint-Patrick, à New-Westminster, le 15 août 1910. L'Archevêque McNeil et NN. SS. McDonald (Victoria) et O'Dea (Seattle) voulurent honorer de leur présence cette fête de famille. A la grand'Messe pontificale, le matin, Mgr O'Dea avait déjà prononcé le discours de circonstance. Dans la soirée, un concert fut donné à l'Opera House — où, parmi nos nombreux invités de distinction, figurait l'honorable Richard McBride, ancien élève de notre collège Saint-Louis et alors Premier de la Province. Lui aussi, dans un speech fort applaudi, passa en revue les services rendus à la cause de la civilisation par les Oblats de la Colombie britannique.

John Welch, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions, Colombie anglaise* (Canada).

## IV. — Rapport du Révérend Père Vicaire de Ceylan.

### § I. — Visite canonique (1913).

Durant le long espace de 65 ans qui s'est écoulé de 1847 à 1912, les Oblats de Ceylan n'avaient vu que deux Visiteurs, — à savoir : le R. P. Louis Soullier, en 1879, et le R. P. Cassien Augier, en 1897.

Aussi, à la première nouvelle de la prochaine visite du Chef vénéré de la Famille, à peine osa-t-on y croire. On eut, néanmoins, bientôt des assurances, — S. G. Monseigneur Dontenwill débarquait à Colombo, le 5 novembre 1912, — et l'on eut, du reste, vite fait d'apprendre la grande bonté de l'illustre et bien-aimé Visiteur. Mais, dès la première entrevue, on s'aperçut que la réalité dépassait de beaucoup toutes les espérances ; et cette première impression se maintint et s'accentua durant

tout le cours de la Visite. Au milieu de toutes les ovations, de tous les triomphes que le vénéré Visiteur ne cessa de recevoir sur son passage, le Père a toujours su trouver tout le loisir voulu pour voir en particulier, écouter et questionner jusqu'au moindre des siens. Tous ont eu ample occasion de déverser le trop-plein de leurs cœurs dans un cœur paternel qui invitait à la confiance.

Aussi ne puis-je laisser ce premier sujet, sans témoigner à notre Révérendissime et bien-aimé Père la plus filiale et la plus sincère reconnaissance de tous ses enfants de Ceylan, auxquels sa visite a fait tant de bien. Et puissent de pareilles visites se renouveler de temps en temps pour le plus grand avantage de notre Vicariat !

*N. B.* — Comme S. G. Mgr BRAULT sera présent au Chapitre, il sera déjà connu des membres de l'assemblée avant la lecture de ce court Rapport, si tant est qu'il doive être lu ; je n'ai donc nul besoin de le présenter, encore moins de faire ressortir les qualités qui l'ont désigné pour l'Évêché de Jaffna, — on ne peint pas les lis. Qu'il me suffise de dire, en passant, que Sa Grandeur a été désirée de tous nos Pères de Jaffna, et très regrettée de tous nos Pères de Colombo — S. G. Monseigneur l'Archevêque y compris (1).

## § II. — Jaffna et Colombo.

On sait que, depuis septembre 1907, les deux Missions de Jaffna et de Colombo — aujourd'hui diocèses — ne forment qu'un seul Vicariat, *i. e.* le Vicariat de Ceylan, avec cette restriction que les Missionnaires, affectés par leur première obédience à Jaffna ou à Colombo, restent attachés à leur diocèse respectif, sans qu'il soit au pouvoir du Vicaire de les faire passer de Jaffna à Colombo ou de Colombo à Jaffna, — et cela pour des raisons fort plausibles.

(1) Nous avons déjà, plus d'une fois, parlé de Mgr Jules BRAULT et de sa récente nomination à l'Évêché de Jaffna : voir *Missions*, nº 210, page 273, et nº 211, page 121.

Je donnerai donc séparément le personnel et les œuvres des deux diocèses — qui possèdent, à eux deux, 157 Pères, plus 6 Frères scolastiques et 11 Frères convers, soit en tout 174 Oblats. Je rappelle aussi que nous avons 5 prêtres séculiers indigènes à Jaffna et 14 prêtres séculiers (dont 1 Italien) à Colombo.

Le diocèse de Jaffna a 52 Missionnaires, dont 14 dans l'enseignement et l'administration et 38 dans le ministère paroissial ou quasi-paroissial.

Ces quarante Missionnaires sont répartis entre 28 à 30 Missions différentes. Dans les Missions tant soit peu éloignées, nos Pères sont généralement deux ensemble, pour se partager le travail.

Comme un certain nombre de Missions n'ont qu'une population catholique bien restreinte, on peut dire que, par ailleurs, la moyenne des chrétientés confiées à chaque Missionnaire est d'environ 2.000 catholiques.

Ces diverses Missions sont groupées en ce que nous appelons trois districts différents, — qui ont leurs Supérieurs et Assesseurs, — à savoir : le District de Jaffna, qui comprend toute la péninsule, plus Caïts et Delft, soit une vingtaine de Missionnaires ; le District de Mannar, qui en comprend six ; et le District de Vavunizam, qui en occupe six autres.

A ces trois districts il faut ajouter la maison régulière de « Saint-Patrick's College », qui comprend six Pères et un Frère convers.

Le District de Jaffna a pour centre « Saint-Charles », maison régulière qui comprend S. G. Monseigneur l'Évêque, le R. P. Vicaire général, actuellement Supérieur, le R. P. Économe diocésain, les Pères chargés du ministère de la Cathédrale, le Rédacteur du *Guardian*, journal hebdomadaire anglais et tamoul, et deux Frères convers.

Sur les 105 Missionnaires que comprend le Diocèse de Colombo, 20 Pères sont dans l'enseignement, 6 dans l'administration et environ 80 dans l'exercice du ministère.

Ces 80 Missionnaires sont répartis dans 62 Missions différentes, groupées en six districts différents, avec

Supérieurs et Assesseurs, comme dans le diocèse de Jaffna, — à savoir : les Districts de Vennappuwa, Negombo, Kotahena (Colombo ville), Borella (Colombo ville), Bambalapitiya et Maggona.

Kotahena et Borella sont des communautés complètes, avec une moyenne de 5 à 6 Pères Oblats. Si nous y ajoutons « Saint-Joseph's College », nous avons à Colombo sept maisons ou groupements de Pères, dont les moins nombreux sont : Bambalapitiya, Maggona et Kotahena.

Dans le diocèse de Colombo, les Missionnaires sont très rapprochés les uns des autres, et même relativement rapprochés des centres de Districts, où ils se voient généralement tous les 8 ou 15 jours.

Depuis 1908, nous avons eu, dans tout le Vicariat, vingt-deux décès de Pères, trois de Frères scolastiques, et un Frère convers, — sans compter le cher Frère François Dœhren, mort en Australie.

Sur le nombre des mobilisés, un — le R. P. Ambroise Tizon — est mort des fatigues de la guerre, et quatre autres ne sont pas encore rentrés.

Sur les quatorze internés durant la guerre, deux — le R. P. Joseph Rhode et le Fr. Dœhren — sont morts ; quelques autres ont été incorporés dans nos Provinces d'Amérique. Plusieurs de ces derniers nous sont restés attachés ; et nous serions, nous-mêmes, très heureux de les voir, sous le plus bref délai, revenir remplir les vides qu'ils ont laissés chez nous. Si les lois continuaient à s'opposer à leur retour, qu'il me soit permis de leur rendre ici le sincère témoignage qu'ils se sont toujours conduits parmi nous en vrais Oblats et en excellents Missionnaires.

Si nous additionnons ces décès et ces départs, nous avons en tout une diminution de quarante-neuf Pères en douze ans. Par contre, nous avons, en 12 ans, reçu 35 Pères d'Europe et fait ordonner 18 *Oblats* indigènes, — ce qui fait 53 Pères ou une augmentation de 4 Pères dans notre personnel.

## § III. — Missions et Ecoles.

Nos principales œuvres sont l'administration, tant spirituelle que temporelle, des 90 Missions que comprennent nos deux diocèses.

Comme je l'ai dit, cela représente environ 2.000 âmes (catholiques) par Père à Jaffna, tandis qu'à Colombo, qui a une population catholique de 265.000 âmes, chaque Missionnaire a à sa charge une moyenne de 3.300 catholiques.

Sans vouloir entrer dans trop de détails, je dirai que le travail du ministère a à peu près doublé, sinon triplé, depuis 1908. Ainsi, nous n'avions à Colombo, en 1908, que 258.000 confessions et 632.000 communions ; tandis qu'en fin 1919, nous avions 739.000 confessions et 2.348.000 communions.

De plus, chaque Mission comprend une moyenne de quatre chrétientés avec églises ; et, à côté de chaque église, vous rencontrez régulièrement une école vernaculaire de garçons et une de filles ; et ces écoles sont sous la surveillance et sous la direction des Missionnaires locaux, qui en sont les *local Managers* aux yeux du Gouvernement.

Car, il faut le dire en passant, toutes nos écoles sont subventionnées par le Gouvernement et, par le fait même, soumises aux visites et inspections des officiers du département de l'instruction publique — qui édite régulièrement un code, dont il faut observer fidèlement toutes les prescriptions. Or, c'est aux Missionnaires en charge de voir si lesdites prescriptions sont observées.

Nous avons ainsi 48.000 enfants dans nos écoles catholiques du diocèse de Colombo, et environ 10.000 dans celles du diocèse de Jaffna (1).

(1) Voir, plus loin, des renseignements plus complets sur *Les Œuvres au Diocèse de Colombo* (page 142) et sur l'*Etat du Diocèse de Jaffna* (page 243), à la fin de l'année 1920.

## § IV. — Collèges et Séminaires.

Je ne puis dire que quelques mots de nos écoles anglaises secondaires, tant de garçons que de filles, soit à Jaffna soit à Colombo.

Le Collège Saint-Patrice, dirigé par nos Pères, à Jaffna, tient le haut du pavé, au jugement même des inspecteurs, dans toute la péninsule — qui ne possède pas moins de six autres collèges (protestants ou hindous). Il comprend actuellement plus de 700 élèves, et a dû refuser des demandes d'admission.

A Colombo, le Collège Saint-Joseph, également dirigé par nos Pères, tient avec succès tête aux meilleurs collèges de la capitale, et vient de recevoir, cette année même et pour la troisième fois, le *Scholarship* ou prix de concours dans l'examen de l'*Inter-Arts* de Londres. Le nombre de ses élèves est d'environ 1.100, avec 200 pensionnaires.

Nous avons, dans la même ville de Colombo, Saint-Benedict's College, tenu par les Frères des Ecoles chrétiennes, — avec, à peu près, le même nombre d'élèves et les mêmes succès, surtout dans la branche des sciences.

Il y a, dans le diocèse de Colombo, deux autres collèges : l'un, confié récemment aux Frères Maristes, à Negombo, et l'autre, à Kalutara, sous la direction du R. P. François Breton. Chacun de ces deux collèges contient une moyenne de 350 à 400 élèves.

L'éducation des filles n'est pas négligée. Nous avons, dans la ville même de Colombo, trois couvents, dont deux du Bon-Pasteur (d'Angers) et un de la Sainte-Famille (de Bordeaux), avec une moyenne de 400 à 500 élèves chacun ; puis un couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie à Moratuwa, un troisième couvent du Bon-Pasteur à Negombo, un second couvent de la Sainte-Famille à Kurunêgala, et un troisième à Chilaw. A Jaffna, nous avons également une école anglaise des Sœurs de la Sainte-Famille.

Outre ces diverses institutions de langue anglaise, tenues par des religieux ou des religieuses, nous avons, dans le diocèse de Colombo, plus de 200 Religieuses indigènes, soit du Bon-Pasteur soit de la Sainte-Famille, à la tête de bon nombre de nos écoles vernaculaires de filles, et les Frères dits de Saint-Vincent (de Maggona) à la tête d'une dizaine de nos écoles vernaculaires de garçons ; tandis qu'à Jaffna une cinquantaine de Sœurs indigènes sont chargées d'un certain nombre d'écoles vernaculaires de filles, et les Frères de Saint-Joseph (de Colombogam) sont à la tête d'un certain nombre d'écoles — tant vernaculaires qu'anglo-vernaculaires.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie,— déjà établies dans notre Hôpital général de Colombo, où elles font un bien immense, et dans la petite ville de Moratuwa, à 12 milles de Colombo, — ont, depuis le dernier Chapitre, ouvert deux autres maisons : un ouvroir, dans la ville même, où elles donnent de l'ouvrage, le pain quotidien et une rémunération mensuelle à plus de 200 filles ou femmes pauvres, et un second couvent, pour prendre soin de l'Hôpital des Lépreux, à la porte même de Colombo, où elles ont plus de 300 de ces malades — si difficiles à contenter.

Notons enfin, en passant, que notre Réformatoire de Maggona, où 8 de nos Frères convers se dévouent sans relâche, sous la direction des RR. PP. Narcisse Lefrère et Philippe Coumoul, est plus prospère que jamais, et contient actuellement dans les 300 élèves.

Nos deux petits Séminaires de Jaffna et de Colombo, avec une vingtaine d'élèves à Jaffna et une quarantaine à Colombo, continuent à donner des résultats satisfaisants.

Depuis 1908, les deux grands Séminaires ont été réunis en un seul — le Séminaire Saint-Bernard, à Colombo, où il y a actuellement 24 élèves, dont 6 Oblats scolastiques à vœux perpétuels, qui commenceront leur quatrième et dernière année de théologie, en janvier prochain.

Notre Noviciat comprend 10 novices scolastiques, qui termineront leur noviciat le 25 janvier prochain, de ma-

nière à pouvoir reprendre leurs études à l'ouverture des cours au grand Séminaire. Il ne faut pas en conclure que nous ayons une dizaine de novices par an ; nous attendons qu'il y ait un certain nombre de demandes, qui nous viennent toutes du Séminaire, pour nommer un Maître des Novices, et leur faire faire le noviciat. Notre Noviciat reste ainsi deux et même, quelquefois, trois ans sans novices.

### § V. — **Journaux et Conversions.**

Nos journaux catholiques — anglais et tamouls, à Jaffna, et anglais et singhalais, à Colombo — continuent à tenir en respect les ennemis de notre sainte Religion.

Je n'ose, cependant, pas affirmer qu'ils sont très lus par nos catholiques eux-mêmes ; ils sont hebdomadaires à Jaffna et semi-hebdomadaires à Colombo, et ne peuvent publier les télégrammes venant du dehors que quarante-huit heures après qu'ils ont paru dans les journaux quotidiens, — ce qui rend lesdits journaux bien moins intéressants pour les lecteurs.

Au point de vue de l'évangélisation des Indous à Jaffna et des bouddhistes à Colombo, nous n'avons pas, jusqu'ici, obtenu tous les résultats que nous étions en droit d'espérer. A Jaffna, le nombre des baptêmes d'adultes est dans les 450 par an ; à Colombo, il varie entre 2 et 3.000 par an.

### § VI. — **Oblats de Marie.**

La vie religieuse est, je puis l'affirmer sans réserve, en honneur parmi nous.

En fait d'obéissance, il a été jusqu'ici inouï parmi nous qu'un Oblat ait refusé une mission ou un poste quelconque, — si ce n'est celui de Vicaire général, dans un cas donné.

Nous avons, d'ailleurs, au milieu de nous, un vétéran, ouvrier de la première heure, dans la Mission de Ceylan, — *i. e.*, le R. P. Constant Chounavel, âgé de 96 ans et conservant encore toutes ses facultés, — et ce vétéran nous rappelle, par ses exemples encore plus que par ses paroles, ce que furent nos devanciers et ce que nous devons être pour continuer leur œuvre. Le Père Chounavel — toujours *Constant*, comme le dit son nom — est resté tel qu'il fut lorsqu'il n'était que novice : humble, souple, gai et jovial, comme on l'est rarement. Il y a seulement deux ans environ qu'il a quitté la mission de Vennapuwa, où il n'avait jamais cessé de prêcher, tous les dimanches, et d'exercer toutes les autres fonctions du ministère ; et aujourd'hui encore il continue à donner une instruction, toutes les semaines, aux hôtes des Petites-Sœurs des Pauvres ; et il ne manque jamais de dire ses trois messes, le 2 novembre et le 25 décembre. Le bon Père est depuis environ 70 ans à Ceylan, et n'est jamais revenu en Europe.

Mais ma digression est un peu longue. Pour en revenir à notre vie religieuse, nous avons régulièrement, très régulièrement même, nos retraites annuelles — auxquelles tous les Pères prennent part. Les quelques rares exceptions, qui pour une raison grave quelconque ne peuvent y venir, font leur retraite à part, soit à la maison vicariale, soit à la maison du Sacré-Cœur (à Borella), soit à l'orphelinat de Maggona.

Dans le diocèse de Colombo, nous avons deux retraites annuelles, l'une en janvier et l'autre au commencement du mois d'août; et la seule qui ait été omise, depuis plus de 25 ans, a été celle qui aurait dû s'ouvrir le 3 août 1914. A Jaffna, les Pères Missionnaires n'ont qu'une retraite annuelle ; mais ceux des nôtres qui ne peuvent y prendre part peuvent suivre celle du Collège Saint-Patrick — laquelle a lieu en fin de juillet.

Un effort a été fait pour rendre plus fructueuses encore ces retraites annuelles. J'aurais voulu trouver en dehors de Ceylan, c'est-à-dire en France, des prédicateurs pour ces retraites. Nos prédicateurs, pris toujours dans nos

rangs, n'ont pas toujours la facilité de parler *tanquam auctoritatem habentes* : on se connaît un peu trop intimement pour oser se rendre pratique, sans craindre de sembler tomber dans des personnalités. De l'avis de tous, à Ceylan, il serait donc à désirer que nous puissions avoir des prédicateurs étrangers au Vicariat. Ce serait, du reste, un moyen de plus de faire connaître nos œuvres soit en France, soit même en Amérique. D'ailleurs, ces mêmes prédicateurs pourraient, de plus, donner une demi-douzaine d'autres retraites à nos diverses communautés religieuses.

Nos retraites du mois, sans être négligées, se font plutôt rares dans nos centres de districts, tout comme nos conférences théologiques. Après le Collège Saint-Joseph, à Colombo, — où, je tiens à le noter en passant, elles se font très régulièrement, — la maison la plus soigneuse à les faire est la maison de Saint-Charles, à Jaffna.

Je m'empresse de donner, sinon une excuse formelle de cette brèche à nos Règles dans nos centres de districts, du moins un certain palliatif. Nos centres de districts sont généralement des Missions très importantes, et le Supérieur, qui est à la fois Curé, n'a vraiment pas le temps voulu pour préparer ses instructions de la retraite du mois, — retraite qu'on ne goûte guère, si elle ne comprend une instruction.

Ma conviction est donc que, dans nos centres de districts, le Vicaire des Missions en personne devrait présider les retraites du mois. Les quelques essais que j'ai faits prouvent que c'est là le moyen le plus efficace de les rendre plus régulières et plus fructueuses. Ce serait, en même temps, une occasion pour lui de visiter plus fréquemment ses sujets — dont plusieurs ne le voient, par ailleurs, qu'à la retraite annuelle...

La pauvreté est-elle observée parmi nous ? Pour ce qui concerne le vœu, il me semble qu'il est à l'abri de tout danger sérieux. Il fut un temps où l'on croyait, du moins à Ceylan, qu'un religieux Missionnaire, en charge d'une mission, ne pouvait administrer le temporel de cette mission qu'autant que ses Supérieurs, ecclésiastico-

religieux, lui en donnaient le pouvoir par une clause spéciale insérée dans sa feuille de pouvoirs. Aujourd'hui, avec le nouveau Droit entre les mains, nous savons qu'un religieux, en charge d'une mission ou quasi-paroisse, a les mêmes devoirs et les mêmes pouvoirs, en vertu de sa nomination et entrée en fonctions, que tout curé du clergé séculier, en ce qui concerne l'administration temporelle, — avec cette différence seulement que le religieux curé reste sous la surveillance de son Supérieur. Comme nos Pères, tout entiers aux besoins de leurs églises, de leurs écoles, etc., n'acquièrent et ne dépensent que pour elles, en dehors du *victus* et du *vestitus* qu'ils sont autorisés à se fournir, il me semble clair que le vœu de pauvreté est en parfaite sûreté.

Cependant, comme même dans le *victus* et le *vestitus* il y a une certaine mesure à observer, on peut encore, même avec les permissions assez larges qu'ont nos Pères Missionnaires pour leurs dépenses personnelles, manquer plus ou moins à la vertu de pauvreté. De ce côté, il y a, je n'en doute pas, place à une plus grande perfection dans la pratique de la vertu de pauvreté. S'il est un point un peu délicat en fait de pauvreté chez nous, c'est le point des donations de présents strictement personnels que nos Pères reçoivent à l'occasion d'une fête, d'un jubilé ou d'un changement de mission. En effet, pour ne parler que de ce dernier point, il est rare, dans nos missions singhalaises, de voir un Missionnaire changer de poste, sans que la ou les chrétientés de la mission qu'il quitte lui offrent une bourse — assez abondamment remplie. Or, la tendance de nos Missionnaires est de verser ces sommes pour équilibrer leurs comptes personnels et ne point laisser de déficit après eux, ou pour aider les églises ou les écoles de leur nouvelle mission. Est-ce exactement ce qu'il faudrait en faire ?

Louis Coquil, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions, Ile de Ceylan.*

# V. — Rapport du Révérend Père Vicaire du Sud-Afrique.

## § I. — Quelques points d'Histoire.

En juillet 1907, le T. R. P. Lavillardière établit, par lettres officielles, le Vicariat des Missions de Kimberley et du Transvaal. Ce Vicariat devint, plus tard, le Vicariat des Missions du Sud-Afrique. Pour éviter toute confusion, nous l'appellerons la Province.

Au point de vue ecclésiastique, les deux Vicariats apostoliques restent séparés. Nominalement, du moins, — car : 1° Mgr William Miller ayant donné sa démission vers la fin de 1912, le R. P. Charles Cox, Vicaire des Missions d'Australie, fut nommé Administrateur et, bientôt après, Vicaire apostolique du Transvaal (où il arriva le 1er janvier 1913), et 2° Mgr Mathieu Gaughren étant mort au Cap, le 1er juin 1914, la S. C. de la Propagande chargea également le même Mgr Cox de l'Administration apostolique du Vicariat de Kimberley.

En somme, les deux Vicariats sont aujourd'hui régis, respectivement au double point ecclésiastique et religieux, par une seule autorité. Je ne dirai rien du Provincial. Mais je ne saurais passer sous silence la douceur et la fermeté du sage Prélat qui, par sa bonne gestion des affaires spirituelles et temporelles de son double diocèse, a ramené chez nous la paix, le contentement et le bonheur. *Quem Deus incolumem servet... ad multos annos !*

## § II. — Vicariat de Kimberley.

Il y a, dans ce Vicariat, 9 Pères *O. M. I.* et 2 Prêtres séculiers. Il s'y trouve 8 Missions, dont 7 desservies par les Oblats et une (à Beaconsfied, près de Kimberley)

desservie par un Prêtre séculier. Cette dernière Mission fut fondée par les Oblats et longtemps desservie par eux ; ensuite, elle passa successivement aux Prêtres séculiers et puis de nouveau aux Oblats ; aujourd'hui, elle est entre les mains d'un séculier.

1. Kimberley, — Résidence du Vicaire apostolique, quand il y en a un. C'est une maison incomplète, avec 2 Pères *O. M. I.* Les RR. PP. Joseph Morin et Patrick O'Reilly sont là, avec un prêtre séculier et le bon Frère Jean Kurten — l'intelligent et sage assistant des Pères, à la sacristie, à l'église et dans les affaires temporelles de la maison.

Les Pères de cette maison desservent : 2.000 catholiques, 30 Sœurs, 12 Frères enseignants, 400 enfants catholiques, 12 chapelles et postes dans un rayon de 50 milles, 3 *compounds* avec plus de 10.000 Noirs, 4 confréries, 1 hôpital et 4 écoles ; ils célèbrent 4 messes et président 3 services par dimanche et 2 services pendant la semaine, — plus 2 catéchismes, avec la visite des prisons.

2. Bloemfontein, — la capitale du Free State. Cette mission est desservie par le P. David O'Leary ; et le P. Arthur Delport, prêté par le Transvaal, est son assistant. Ils desservent : 1.300 catholiques, 28 Sœurs, 472 enfants catholiques, visitent 21 postes, 3 hôpitaux, 1 chapelle pour les Noirs ; s'occupent de 5 confréries et de 2 écoles, et donnent 4 messes et 3 services le dimanche, 2 services et 5 catéchismes par semaine.

A Bloemfontein, comme à Kimberley, il devrait y avoir un Père uniquement pour les Noirs et un autre continuellement occupé à visiter les différents postes.

3. Jagersfontein. — Le R. P. Hilaire Lenoir, malgré ses 84 ans, dessert 161 catholiques, 8 Sœurs, 1 école, 33 enfants catholiques, 2 postes et 1 hôpital.

Beaucoup, à son âge, ne desserviraient plus rien et se feraient servir. Le P. Lenoir est notre « grand old man ».

4. Harrismith. — Le P. Victor Hecht dessert 100 catholiques, 7 Sœurs, 34 enfants catholiques, 3 postes, 1 hôpital, et se morfond dans sa solitude et son éloignement terrible.

5. KROONSTAD. — Le P. Antoine KEMPF dessert 250 catholiques, 16 Sœurs, 60 enfants catholiques, 3 postes, 1 hôpital, 2 confréries, 2 écoles, et donne 2 messes et 2 services par dimanche, 3 services et 2 catéchismes par semaine.

Il y a, à Kroonstad, une grande location de Basutos — où un Père aurait assez de travail.

6. MAFEKING. — Le P. Daniel DURAND dessert 300 catholiques, 27 Sœurs, 148 enfants catholiques, 2 postes, 2 écoles, 1 hôpital, et donne 2 messes et 2 services par dimanche, 3 services et 3 catéchismes par semaine.

Il y a, à Mafeking, une école pour les Indiens et gens de couleur.

7. TAUNGS, — seule Mission pour les indigènes du Vicariat de Kimberley. Le Provincial l'a fondée et la dessert, depuis 1907 — époque de la création de la Province. Il a presque toujours eu le privilège de n'avoir aucun Père pour l'assister. Seul, le Frère Joseph CYRIS lui est resté fidèle, avec son intelligente habileté à tout faire ; et je puis dire qu'il a créé la Mission au temporel, — et tout ce qu'il a fait est solidement et très bien fait.

Le Provincial dessert : 750 catholiques, dont 600 Noirs et 150 Indiens et Européens, 5 Sœurs, 2 écoles, 150 enfants, 3 églises, 10 postes sur un rayon de plus de 100 milles ; il donne 1 messe et 1 service par dimanche, 2 services et 4 catéchismes par semaine. — Il demande un successeur comme Provincial et un socius pour l'évangélisation des Noirs.

## § III. — Vicariat du Transvaal.

Il y a, dans le Vicariat apostolique du Transvaal, outre Mgr Charles Cox, Vicaire apostolique, 20 Pères et 1 Frère *O. M. I.*, avec 16 missions, dont 15 confiées à nos Pères et une à un Père Dominicain ; de plus, à Pretoria, les Rédemptoristes ont fondé un monastère, où ils ont 5 Pères et 2 Frères.

1. KERK-STREET, — résidence du Vicaire apostolique du Transvaal. Maison complète, avec Supérieur canoni-

quement nommé tous les trois ans par l'Administration générale. Elle est composée des Pères John O'Brien, Supérieur, Eugène Noel, Edward Varrie, et un Prêtre séculier. Cette maison est l'hôtellerie du bon Dieu, pour tous nos Pères de passage ou des environs. C'est le rendez-vous pour la retraite du mois pour les Pères des environs et pour la retraite annuelle des Pères de la Province.

Les Pères desservent là 3.000 catholiques, 13 Frères Maristes, 30 Religieuses, 400 enfants catholiques, 5 hôpitaux, 4 chapelles dont une est pour les Noirs, 5 confréries. Ils donnent 7 messes et 7 services le dimanche, 6 services et 6 catéchismes par semaine. — Kerk-Street est, par excellence, la mission active et très occupée, par suite des nombreux couvents, écoles, hôpitaux, sanatoriums, etc., qui s'y trouvent.

2. Mayfair, — Quartier ouvrier. Le P. Joseph Dupays dessert : 1.200 catholiques, 8 Sœurs, 400 enfants catholiques, 2 confréries. Il donne 2 messes et 2 services le dimanche, et 2 services et 2 catéchismes par semaine.

Le P. Dupays est le grand ami des pauvres.

3. Braamfontein. — Le R. P. Patrick Ryan dessert : 500 catholiques, 7 Sœurs, 150 enfants catholiques, 3 hôpitaux, 2 prisons, 1 confrérie. Il donne 2 messes et 2 services le dimanche, 2 services et 2 catéchismes la semaine.

Cette mission est la mission des hôpitaux, des prisons et des cimetières. C'est le P. Ryan qui fait tous les enterrements catholiques de Johannesburg.

4. Yeoville. — Le P. Emile Roux dessert : 500 catholiques, 6 Sœurs, 250 enfants catholiques, 2 postes, 4 confréries, Nazareth House. Il donne 2 messes et 3 services le dimanche, 2 services et 5 catéchismes par semaine.

5. La Rochelle. — Le P. Louis Péron dessert : 1.200 catholiques, 13 Sœurs, 453 enfants catholiques, 6 confraternités. Il donne 2 messes et 2 services par dimanche, 3 services et 4 catéchismes par semaine.

6. Norwood. — Le P. Eugène Laurent dessert : 350 catholiques, 13 Sœurs, 100 enfants catholiques,

2 chapelles et 2 postes, 4 hôpitaux, une chapelle pour les Noirs dans leur location. Il donne 2 messes et 2 services par dimanche, 2 services et 2 catéchismes par semaine.

La Mission de Norwood est par excellence la Mission des Madeleines, des hôpitaux et des Cafres — outre les 350 catholiques européens.

7. Belgravia. — Le P. Yves Saccadas, revenu sain et sauf de la bataille de France, et le P. William Soye, malheureusement invalide, desservent : 2.000 catholiques, 16 Sœurs, 300 enfants catholiques, 1 hôpital, 1 école, 5 confréries. Ils donnent 2 messes et 2 services le dimanche, et 2 services et 6 catéchismes par semaine.

Le P. Soye, malgré sa précaire santé, a complété l'église et fait construire un magnifique presbytère.

8. Germiston. — Le P. Jacques Schang dessert : 700 catholiques, 13 Sœurs, 150 enfants catholiques, 4 hôpitaux et 2 *Nursing homes*, 5 confréries. Il donne 2 messes et 4 services le dimanche, 2 services et 5 catéchismes la semaine.

9. Benoni. — Le P. Constantin Kempf dessert : 800 catholiques, 22 Sœurs, 120 enfants catholiques, 2 chapelles, 2 hôpitaux, 2 confréries, 1 école. Il donne 2 messes et 4 services le dimanche, 2 services et 5 catéchismes la semaine.

Benoni et Germiston sont des centres entièrement miniers, d'une grande étendue et très pénibles à visiter. Benoni a cédé la Mission de Boeksburg aux Pères Dominicains.

10. Pretoria, — Capitale du Transvaal et siège du Gouvernement des Etats-Unis du Sud-Africain. C'est la ville aristocratique. Le P. Thomas Ryan et son intrépide lieutenant, le P. Camille de Hovre, desservent : 2.000 catholiques, 25 Sœurs, 300 enfants, 3 postes ou chapelles, 2 hôpitaux, 1 église pour les gens de couleur, 1 église pour les lépreux, 4 confréries et 3 écoles. Ils donnent 4 messes et 4 services le dimanche, et 4 services et 12 catéchismes par semaine.

On se demande comment le P. Th. Ryan et le P. de Hovre peuvent suffire à cette besogne. Le P. Ryan a

mis tout son cœur dans l'œuvre des lépreux — pour lesquels il a élevé une belle église. Il a aussi négocié et mené à bonne fin l'œuvre pour les gens de couleur, en établissant pour eux une école-chapelle. Et, dernièrement, il a procuré un vaste terrain pour un collège des Frères des Ecoles chrétiennes. Ce brave Père, depuis 5 ans, n'a pas encore eu le temps de prendre le congé que lui avait octroyé le Père Vicaire général. Il attend le secours d'un autre socius.

11. Lydenberg, — près du Mozambique. Le P. Alphonse Van Heck dessert : 300 catholiques, 6 Sœurs, 60 enfants catholiques, 32 postes (à de très grandes distances), 2 hôpitaux, 1 confrérie. Il donne 2 messes et 2 services le dimanche, 2 services et 2 catéchismes la semaine.

12. Krugersdorp. — Les PP. Reinhard Bœrnke et William Quinlivan desservent : 800 catholiques, 20 Sœurs, 210 enfants catholiques, 3 hôpitaux et 3 missions, 3 confréries et 3 écoles. Ils donnent 4 messes et 3 services le dimanche, 2 services et 3 catéchismes la semaine.

Les messes du dimanche sont très fatigantes, étant donné les distances à parcourir en chemin de fer ou en voiture. Il y faudrait un Père de plus.

13. Potchefstroom, — ancienne capitale du Transvaal. Le P. Pierre Mérour vient de relever le Père Patrick O'Reilly, que le Vicariat de Kimberley avait prêté pendant trois ans au Transvaal. Il dessert : 130 catholiques, 35 Sœurs, 51 enfants catholiques, 20 postes à visiter, 1 hôpital, 2 confréries. Il donne 2 messes et 2 services le dimanche, 2 services et 5 catéchismes la semaine.

Pendant toute la durée de la grande guerre, le Père O'Reilly a donné ses soins au camp de formation, où des milliers de recrues ont fait leur stage de préparation militaire.

14. Klerksdorp. — Le P. Louis Decorme, bien qu'invalide, dessert : 150 catholiques, 20 Sœurs, 53 enfants catholiques, 1 confrérie. Il donne 1 messe et 1 service le dimanche, 1 service et 2 catéchismes la semaine.

15. Vleeschfontein. — C'est la seule mission noire proprement dite du Vicariat du Transvaal. La propriété,

de 16.000 hectares, appartient exclusivement à la Congrégation. Le P. Xavier Gutfreund dessert 600 catholiques, 5 Sœurs, 150 enfants catholiques, 1 école, 1 confrérie. Il donne 1 messe et 1 service le dimanche, 2 services et 5 catéchismes la semaine. Actuellement le P. William Miller, du Vicariat de Kimberley, est là en disponibilité.

A cette mission est attaché, depuis 26 ans, le bon Frère Joseph Kribs. C'est lui qui a planté et plante tous les arbres, qu'il ne laisse jamais abattre, qui sème les légumes, élève les poules et les lapins, fait le beurre et le fromage, et surveille la cuisine et la table. Il faudrait là au moins un autre Frère pour le labourage, les machineries, les voitures de transport. Et il serait prudent et prévoyant d'avoir là aussi un autre Père qui apprendrait le Bechuana.

## § IV. — Diverses autres Œuvres.

Pendant la Grande Guerre, la Province a fourni aussi un aumônier militaire pour les troupes opérant dans le « German West » : c'était le P. Alphonse Van Hecke, le bon papa des soldats.

Au « German East », c'étaient le P. David O'Leary et le P. John O'Brien, pendant un an.

Le P. O'Brien fut blessé, et fut ensuite victime de la fièvre — pendant longtemps, après la campagne. La Province avait aussi deux Pères sur les champs de bataille de France. L'un est revenu, sanctifié par les souffrances, l'autre a disparu.

Ainsi, dans le Vicariat du Transvaal, nous avons 14 missions pour colons Européens, 1 pour les Noirs, 3 chapelles pour les Cafres ou gens de couleur, 1 pour les lépreux.

En plus du travail quotidien des missions, nos Pères sont continuellement occupés à ramasser des fonds pour bâtir des églises, des presbytères et des écoles, et surtout pour payer les dettes que d'autres ont faites.

Depuis l'arrivée de Mgr Cox, on a construit, dans le Vicariat apostolique de Kimberley, un beau presbytère, une église, trois écoles ; et une autre grande église est en voie de construction à Taungs.

Dans le Vicariat du Transvaal, on a construit 5 presbytères, 6 églises, 5 écoles, et surtout on a complètement cessé de larmoyer sur les dettes du Vicariat apostolique, — soit en public, soit en privé : c'est comme s'il n'y avait plus de dettes.

Dans la Province, toutes les églises, presbytères, écoles, meubles et immeubles appartiennent aux Vicaires apostoliques qui les détiennent au nom de la Propagande ; et c'est une erreur, qui a duré trop longtemps, de croire que, parce que les Missions ont été fondées par les Oblats et desservies pendant plus de 50 ans par nos Pères, elles appartiennent à la Congrégation.

Ces Vicariats ont été confiés à la Congrégation, ce qui veut dire que la Congrégation aura à les fournir de Missionnaires et que ceux-ci ne pourront être évincés que par la Propagande ; mais le Vicaire apostolique, représentant la Propagande, peut, aujourd'hui, mettre une Mission entre nos mains et, demain, la mettre entre les mains d'un prêtre séculier, selon les besoins de son Vicariat et l'impossibilité pour nous de fournir les sujets requis.

Ce qui veut dire aussi que, si les Oblats doivent fournir les sujets, les Vicariats apostoliques doivent les aider à trouver des sujets ; c'est ce qu'a réglé le « Statutum », et je puis dire que, dans la Province, nous venons d'acquérir un grand terrain, bien situé, à 15 milles en aval de Pretoria, — où nous nous proposons d'établir un Noviciat d'abord, un Juniorat ensuite et un Scolasticat enfin, au fur et à mesure que nous pourrons économiser assez sur les petits revenus que le *Statutum* nous accorde.

J'en appelle ici à tous les Vicaires apostoliques du Sud d'Afrique pour qu'ils nous donnent leur sympathie dans une entreprise si glorieuse pour l'avenir de nos Missions.

## § V. — Distances et Régularité.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Bloemfontein | est | à | 105 | milles de | Kimberley. |
| Kroonstad | est | à | 150 | milles de | Bloemfontein. |
| Jagersfontein | est | à | 90 | milles de | Bloemfontein. |
| Harrismith | est | à | 150 | milles de | Kroonstad. |
| Taungs | est | à | 85 | milles de | Kimberley. |
| Mafeking | est | à | 150 | milles de | Taungs. |
| Vleeschfontein | est | à | 150 | milles de | Mafeking. |
| Vleeschfontein | est | à | 300 | milles de | Johannesburg. |
| Lydenberg | est | à | 200 | milles de | Pretoria. |
| Pretoria | est | à | 40 | milles de | Johannesburg. |
| Krugersdorp | est | à | 30 | milles de | Johannesburg. |
| Potchefstroom | est | à | 90 | milles de | Krugersdorp. |
| Klerksdorp | est | à | 30 | milles de | Potchefstroom. |

Toutes les autres Missions sont dans un rayon de 20 à 35 milles de Johannesburg.

De ce tableau il résulte que, dans le Vicariat de Kimberley, toutes les Missions sont isolées et 2 seulement ont 2 Pères. En vue de ce pénible isolement, le Vicaire apostolique a pris à sa charge les frais de voyage, quand les Pères font faire leurs Pâques chez leur voisin.

Dans le Vicariat apostolique du Transvaal, il n'y a, à proprement parler, que 2 Missions isolées, — Vleeschfontein et Lydenberg.

La seule consolation, dans notre isolement, est que toutes les Missions de la Province sont accessibles par chemin de fer.

Vleeschfontein ne serait qu'à 36 milles de la grande ligne du Zambèse ; mais les lois de quarantaine perpétuelle la rendent impossible, — le seul accès est par Zeerust, à 62 milles de Vleeschfontein, sur la ligne Mafeking-Johannesburg.

Cet isolement rend la plupart de nos Missions très dures, très pénibles et pleines de dangers. Il est de mon devoir de rendre publiquement témoignage à la bonne volonté, la bonne tenue et la persévérance de ces Pères.

qui, étant entrés en religion pour avoir le bienfait de la vie commune, se voient, par zèle et par obéissance, condamnés à une vie de désolation et d'isolement et n'en restent pas moins de pieux et fervents religieux !

Mais, après ce récit de notre isolement, on peut voir comment il peut y avoir vie religieuse dans la Province. Nous n'avons qu'une seule maison canoniquement gouvernée par un Supérieur, et une maison très incomplète à Kimberley. Toutes les autres Missions ne sont que des résidences ; dans 4 de ces résidences, il y a 2 Pères ; toutes les autres n'ont qu'un seul Père. Et ceux-ci n'ont que leur conscience et leur bon esprit pour les maintenir au moins dans l'esprit de la Règle, et pour leur faire faire tous les exercices de communauté qui peuvent être faits dans des communautés de deux ou d'un seul Père.

A Kerk-Street, la vie religieuse est établie, avec tous les exercices religieux. Comme toujours, c'est Mgr Cox qui est invariablement le premier à tous les exercices, donnant par là l'impulsion et un magnifique bon exemple. Tous les mois, une douzaine de Pères des environs se réunissent là pour la Retraite mensuelle, et tous les ans une trentaine d'Oblats y viennent faire la Retraite annuelle, prêchée par un des nôtres.

Malgré ce manque de vie religieuse et d'exercices religieux en commun, les Pères et les Frères de la Province sont complètement en unisson avec le Provincial et aiment de tout leur cœur la sainte Eglise et leur Congrégation, pour lesquelles ils sont si heureux de se dévouer.

## § VI. — **Présent et Avenir.**

1. Mgr Cox — en décidant, trois jours après son arrivée, de mettre en pratique le *Statutum*, tant du côté ecclésiastique que du côté religieux — a démontré que les deux autorités pouvaient et devaient vivre en harmonie.

Le Vicaire apostolique est resté entièrement en pos-

session de tous ses droits canoniques, et en plein exercice de ses fonctions d'Evêque et de représentant de la Propagande. Le Provincial, de son côté, a eu pleine liberté d'exercer ses droits prévus par la Règle et d'exercer son influence sur ses Pères et ses finances.

Une expérience de sept ans a démontré que la *Statutum*, au lieu d'apporter le trouble, a établi, entre le Vicaire apostolique et les Oblats, l'harmonie complète et le contentement — qui ont décuplé la bonne volonté, l'énergie et l'attachement aux œuvres des Missions.

2. En 1904, notre Province était assez peu prospère. Aujourd'hui, tout le monde sait que nous sommes religieux — et que ces religieux ont un Provincial, auquel parfois ils ont recours, le cas se présentant. En somme, la Province est désormais établie sur des bases solides.

C'est à la Congrégation de faire tous les sacrifices possibles pour la maintenir et la développer, en nous fournissant beaucoup de Frères et de Pères surtout. Mgr Cox n'en demande que six à huit tout de suite.

Le Transvaal et l'Orange sont les pays de l'avenir et des ressources. Nous sommes loin d'y avoir les effectifs suffisants. Les populations augmentent à vue d'œil : de nouvelles Missions s'imposent.

3. Reste la question de l'évangélisation des pauvres Noirs, païens ou protestants, — qui ferait verser des larmes de sang à notre vénéré Fondateur, lui le grand apôtre des pauvres.

Certainement, il fallait aller d'abord aux brebis égarées de la maison d'Israël, et le manque de clergé a forcé les Vicaires apostoliques à se tourner d'abord vers les colons et les coloniaux de race européenne. Mais, enfin, faudra-t-il que l'Eglise catholique, que nous représentons devant ces millions de Noirs, leur reste fermée et que nous, catholiques, ne puissions pas faire pour eux, au moins autant que ces cent différentes sectes qui les pervertissent ? *Evangelizare pauperibus misit me !*

Il n'y aura jamais rien de plus glorieux et de plus conforme à l'esprit de notre Congrégation que de former un

corps solide de Pères qui s'occuperaient uniquement des Noirs dans notre Province : *Mille, Domine, operarios in vineam tuam !*

Frédéric Porte, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions.*

## VI. — Vicariat des Missions du Basutoland, S. A. [1]

### § I. — Érection du Vicariat.

Dans mon Rapport au Chapitre général de 1908, je laissais entrevoir que, pour le Basutoland, s'annonçait un tournant de l'histoire et que, de notre côté, nous faisions tous nos efforts pour nous y préparer.

Les Frères Maristes étaient venus pour nous préparer des auxiliaires, maîtres d'école et catéchistes ; une autre Congrégation religieuse venait prêter main forte à la Sainte-Famille de Bordeaux ; le Gouvernement, — après avoir, par un remède un peu amer peut-être, donné une nouvelle vie à nos écoles, — augmentait sensiblement les allocations, en rétribuant les écoles d'après le nombre des enfants.

Je terminais en disant que, pour bien faire ce tournant, il faudrait des hommes et des ressources. C'est encore plus vrai maintenant. Je le dis en commençant, tout ce Rapport le prouvera, et ce sera la conclusion qui s'en déduira naturellement.

(1) A cause des détails intéressants et plus circonstanciés qu'il contient, nous croyons devoir publier ici le Rapport de 1914, et non celui de 1920, sur le Basutoland. Nous tâcherons seulement de rectifier et de mettre à jour certaines dates ou statistiques plus importantes, au moyen des données fournies par le dernier Rapport ou puisées à d'autres sources. Voir, d'ailleurs, nos précédents articles sur le Vicariat du Basutoland et, particulièrement, celui que nous avons publié dans le n° 209 des *Missions*, page 32.

Parmi les événements qui marquent l'époque qui nous sépare du dernier Chapitre, le premier — sinon en importance, du moins par la date — fut l'érection du Basutoland en Vicariat apostolique (1909). Malgré les avantages qu'on pensait devoir résulter de cet honneur conféré à l'ancienne Préfecture, j'aurais désiré voir cette démarche retardée de quelques années ; mais d'autres, sans doute plus autorisés que moi, en jugèrent autrement.

Monseigneur le Révérendissime Père Supérieur général voulut bien venir à Metz, accompagné de Mgr Gabriel Breynat et de Mgr Charles Schrod, évêque auxiliaire de Trèves, pour donner la Consécration épiscopale au nouveau Vicaire apostolique, dans la cathédrale de cette ville. En choisissant cette ville, nous pensions témoigner notre reconnaissance à la Lorraine, pour sa générosité à donner ses enfants aux Missions et ses cotisations à la Propagation de la Foi et à la Sainte-Enfance, et en même temps susciter, si possible, de nouvelles vocations et de nouvelles ressources pour notre Congrégation.

Aussitôt après le sacre, le nouveau Vicaire apostolique fut invité à remplacer Mgr Willibrord Benzler, évêque de Metz, tombé malade, pour ses tournées de Confirmations. Pas n'est besoin de dire que la Lorraine ne se démentit pas ; c'est grâce aux aumônes, reçues durant ces quelques semaines, que le Vicariat put achever de payer ses dettes et entreprendre des travaux qui seraient restés longtemps encore dans les futurs contingents ! La Providence — qui a ses vues sur le Basutoland, comme on le verra plus loin, et qui nous a donné cet encouragement à pousser notre barque plus au large — saura remercier nos humbles et généreux bienfaiteurs : nous l'en prions tous les jours.

Peu après mon retour, le R. P. Simon Scharsch, Assistant général, vint faire la visite du Vicariat. Il passa dans les principaux centres de missions, puis vit tous les Pères, réunis à Roma pour la retraite annuelle — qu'il eut la bonté de leur prêcher et qu'ils n'ont pas oubliée. Il a pu constater le bon esprit qui règne entre tous et le dévouement avec lequel ils s'adonnent à la conversion

des âmes — et même au travail manuel, en cas de besoin' pour l'entretien de leurs missions et pour se procurer les quelques ressources qui leur manquent par ailleurs. Quoi qu'on en dise, je crois le R. P. Scharsch sur parole : il a dû emporter l'impression que le Basutoland est mûr pour l'évangélisation et que notre personnel n'est pas suffisant.

La mesure la plus importante que le R. P. Visiteur ait prise, pendant son séjour parmi nous, est la division du Vicariat en trois districts, avec chacun son Supérieur. C'est d'après cette division que se sont opérées, pour la première fois, les élections pour le présent Chapitre.

## § II. — **Conversion du Grand-Chef.**

L'événement le plus marquant, pour la Mission du Basutoland, dans ces dernières années, est certainement la conversion du chef Griffith. — Nous avions, à l'extrémité sud du Basutoland, de l'autre côté de l'Orange, la Mission de Saint-Gabriel, placée dans un endroit difficile, inaccessible aux wagons de transport et très éloignée des autres missions. Un Père ne pouvait rester longtemps si isolé ; et, dans l'espoir qu'une autre mission réussirait mieux, on accepta l'offre que faisait le chef Griffith, alors païen, d'un terrain dans son district — plus propre à la fondation d'une mission.

La Providence, qui voulait cette œuvre pour arriver à ses desseins, voulut bien nous envoyer, en même temps, un don de 10.000 francs pour commencer les travaux. La généreuse bienfaitrice, qui nous donnait cette somme, demandait que la mission fût dédiée au Sacré-Cœur.

La première fois que j'allai voir le chef pour choisir l'emplacement, je trouvai un homme, jeune encore, mais pas l'air très sympathique, — je dois l'avouer. Il nous reçut, cependant, aussi bien qu'il le put, et, quelque temps après, nous accorda le terrain que nous demandions. J'étais, certes, loin de penser que ce malheureux polygame, à la figure assez peu avenante, deviendrait si tôt

un catholique modèle, un chef exemplaire, et qu'il gouvernerait le Basutoland au contentement et à l'admiration de tous, blancs et noirs, païens et protestants ! Mais n'anticipons pas.

Dès l'ouverture de sa mission, le Sacré-Cœur commença à travailler l'âme du chef. Bientôt, il n'y tint plus et fit appeler le R. P. Joseph Foulonneau, pour lui demander de le recevoir au catéchuménat. Pareil cas ne s'était jamais présenté ; et rien, dans la conduite passée de Griffith, ne pouvait encourager le pauvre Père à accéder à son désir. Mais, le chef revenant tous les jours à la charge, le Père, après de longues et sages hésitations, lui posa enfin ses conditions, — sans grand espoir de les voir remplir. Il fallait renoncer à la boisson et se séparer de toutes ses femmes — à l'exception d'une. Aussitôt, Griffith se rend auprès de sa première femme, lui fait part de ses projets, et lui demande si elle veut se convertir avec lui. Elle s'y refuse, en alléguant qu'elle a déjà essayé de la religion anglicane et qu'elle l'a trouvée trop lourde ; que serait-ce de la Religion catholique, encore plus sévère !

— « Cependant, ajoutait-elle, je ne voudrais pas être un empêchement à ta conversion ; et, si j'étais un obstacle, je demande à Dieu de me tirer de ton chemin. »

Elle fut prise au mot ! Le lendemain, elle glisse, devant sa maison, sur la terre détrempée par un orage, et se brise un bras. Le médecin, appelé en toute hâte, se dispose à l'opérer en la mettant sous chloroforme : elle ne se réveille plus ! Le médecin s'enfuit, abandonnant ses instruments et ses remèdes. Les conseillers du chef veulent se mettre à sa poursuite et le traduire en jugement, pour le faire punir ; mais Griffith, se souvenant de la parole de sa femme, se contente de leur dire : — « Laissez ! Vous ne savez ce que vous faites ; mais je sais que c'est l'œuvre de Dieu ! »

Quelques jours après, il était reçu catéchumène, avec celle de ses femmes qu'il préférait après la reine. Depuis, tous deux ont été baptisés avec leurs enfants ; et Grif-

fith n'a cessé d'être un sujet de grande édification pour tous ceux qui le voient et le connaissent.

Mais Griffith n'était que chef de district ; son frère aîné, Letsie II, gouvernait le Basutoland, ou plutôt il tenait le pouvoir sans s'occuper des affaires, qui s'accumulaient et ne recevaient pas de solution. Toujours ivre et incapable de rien faire, il laissait son pays aller à la dérive.

Quand l'homme de la Providence fut prêt, Letsie mourut. Il mourut, comme il avait vécu, en païen ; quoique le R. P. Camille Valat se fût tenu près de lui à ses derniers moments, il ne put surprendre une parole ou un signe qui pût l'autoriser à lui donner le baptême.

Letsie mort, qui allait lui succéder ? Il n'y avait en vue que deux enfants : l'un, fils d'une femme de Letsie I, que Letsie II avait héritée de son grand-père ; d'après la coutume, celle-ci ne pouvait être considérée comme sa femme, et l'enfant ne pouvait monter sur le trône. L'autre était fils d'une femme du défunt ; mais, au su de tout le monde, Letsie II n'était pas son père ; il avait cependant plus de droits, d'après les coutumes du pays, et les chefs du Nord entendaient les faire prévaloir contre Griffith — qu'ils voulaient nommer régent, jusqu'à la majorité de cet enfant.

Tous les principaux chefs furent convoqués, à Maseru, pour discuter cette affaire d'importance capitale ; et les débats allaient être chauds. A peine les chefs sont-ils réunis qu'arrive un envoyé, annonçant que l'enfant en question est bien malade. Vite on expédie quelques cavaliers, pour veiller sur lui et donner de ses nouvelles. En chemin, ils apprennent qu'il a cessé de vivre.

La Providence avait donc tout arrangé pour que l'élu du Sacré-Cœur, préparé au moment psychologique, s'imposât à l'election de tous comme chef réel et non seulement comme régent.

Quelques jours plus tard, Lord Gladstone, gouverneur général du Sud de l'Afrique, installait, au milieu d'un immense concours de peuple, comme chef suprême du pays, celui que Dieu lui avait amené comme par la main et

d'une façon qu'on peut appeler miraculeuse. Vraiment, ne semble-t-il pas que le Sacré-Cœur a accepté la consécration que nous lui avons faite d'une façon solennelle, et qu'il entend prendre en main le gouvernement du pays par l'homme qu'il s'est choisi et préparé si merveilleusement ?

Je me suis un peu étendu sur cet événement, parce qu'il est de la plus grande importance pour notre Mission. Il prouve que le Sacré-Cœur est avec nous et qu'il veut, même s'il lui faut opérer des miracles, la conservation et la conversion du Basutoland. La conversion et la persévérance tout aussi merveilleuse de Griffith attirent les regards de tous sur notre sainte Religion ; et les bonnes dispositions des chefs et du peuple à notre égard ne font que s'accentuer. Le Gouvernement lui-même peut juger de l'effet que produit la Religion catholique. En répondant à mes vœux de nouvel an, le gouverneur me félicitait de la bonne influence que nous exercions sur Griffith, et nous souhaitait de la voir se continuer et croître de plus en plus.

Au moment de quitter le Basutoland, pour me rendre au Chapitre, je viens de recevoir de Griffith deux lettres, — l'une pour Notre Saint-Père le Pape, l'autre pour Monseigneur notre Révérendissime Père Général. Avec la simplicité et la confiance d'un enfant, après avoir déposé à leurs pieds ses respectueux hommages, il les assure de son dévouement à notre sainte Religion, qu'il voudrait voir s'emparer de tout son peuple. Il est prêt, dit-il, à nous donner toutes les places que nous trouverons propres à la fondation de nouvelles missions ; seulement, il lui faut des missionnaires ! Il me l'a dit et répété : il a toujours, devant les yeux, cette pensée que Dieu n'a pu faire tant de merveilles pour lui seul, ni même pour le bien temporel de sa nation, mais que ce doit être pour la propagation de la vraie Religion, qu'il est prêt à aider de toutes ses forces ; ce sont là ses propres paroles. Et, comme garant de sa sincérité, il vient de me donner le meilleur de ses champs, pour que j'y construise une église, près de sa capitale, afin, dit-il, d'avoir de temps

en temps la Messe en semaine, et de venir adorer le Très Saint Sacrement quelquefois, le soir, après ses affaires. Il m'a donné en même temps £. 100 de sa poche, et promet de payer la tour de cette même église.

## § III. — L'Œuvre des Oblats.

En voilà plus qu'il n'en faut, je pense, pour montrer, à qui connaît tant soit peu le Basutoland et surtout ses chefs, que le doigt de Dieu est là. Quelles sont les intentions du Sacré-Cœur sur cette nation ? C'est son secret. Mais il est évident qu'il a son plan pour ce petit pays de 500.000 habitants, et qu'il veut l'exécuter par ses Oblats.

Il est clair, comme on le verra bientôt, que nous ne pouvons, avec notre petit nombre actuel, faire le travail qui s'impose. Faut-il appeler une autre Congrégation pour nous aider ?

Il y a quelques années, sur le conseil de la S. C. de la Propagande et avec l'autorisation de l'Administration générale, je m'étais abouché avec les Missionnaires de Mariannhill au sujet de la fondation d'une Mission touchant au Vicariat de Natal où ils travaillent, — cet endroit étant d'un accès très difficile de notre côté. Nous ne nous sommes pas entendus.

Il y a deux ans, les Servites s'offrirent à prendre un district dans notre Vicariat ; un malentendu, qu'on appellera (si l'on veut) un accident, est venu interrompre les négociations, pourtant en bonne voie ; et ils sont allés à Natal, au lieu de venir au Basutoland.

Rendons-nous donc à l'évidence, et croyons que le Sacré-Cœur veut donner à notre chère Congrégation, qui a tant travaillé pour sa gloire, l'honneur de conduire à bonne fin l'œuvre déjà si belle qu'il a commencée dans cette mission et qu'il promet d'embellir encore.

Pour cela, il nous faut des hommes. Le travail augmente et notre nombre diminue (1). Depuis le dernier

(1) Trois nouveaux Missionnaires viennent d'être envoyés là-bas, pour parer aux besoins les plus pressants ; et nous avons

Chapitre, en six ans, nous avons reçu quatre nouveaux Pères ; mais la mort, l'âge et les infirmités en ont retiré quatre autres du saint ministère.

Le R. P. Henri HUGONENC, qui avait pris part aux deux derniers Chapitres, nous était revenu plein d'ardeur et de courage ; il se croyait remis de la maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps ; au moment même où il se disposait à s'offrir pour prendre de nouveau la direction d'une mission, la mort le prit en une seule nuit. Il est allé tout jeune, regretté de tous, recevoir, en la compagnie des saints Oblats qui sont au ciel, la récompense de sa bonne volonté, de sa vie si religieuse et aussi d'un bon travail accompli à Saint-Michel, Lorette, Saint-Gabriel, Sainte-Monique, et à Roma, auprès des enfants de l'école. S'il avait vécu, nous aurions eu en lui, avec son érudition et sa fine plume, un rude champion de la cause catholique contre les protestants.

Le R. P. Jean GÉRARD et le R. P. François LeBIHAN, tous deux âgés de plus de 80 ans, sont hors de combat. C'est bien malgré eux. On dirait que, plus ils avancent en âge, plus ils en voudraient faire pour la gloire de DIEU et le salut des âmes. S'ils semblent encore tenir à la vie, c'est par le saint désir de faire encore un peu de bien. Que le bon DIEU nous garde encore longtemps nos anciens pour notre édification ! Mais il y a temps pour tout, et pour eux, le temps de missionner est passé (1).

Le R. P. Ernest ROLLAND, encore relativement jeune (soixante et quelques années), a cependant dû être retiré de Gethsémani, à cause des rhumatismes qui, à certains moments, le font souffrir affreusement et le mettent dans l'impossibilité de voyager. A Roma, il est chargé

l'espoir fondé que d'autres les suivront, sans trop tarder, dans le but de correspondre aux vues du Sacré-Cœur sur notre chère Congrégation, en ce qui concerne l'œuvre de l'évangélisation du Basutoland.

(1) Le R. P. GÉRARD est décédé à Roma, le 29 mai 1914, à l'âge de 83 ans, dont 62 de vie religieuse, et le R. P. LeBIHAN est décédé à Korokoro, le 8 septembre 1916, à l'âge de 83 ans, dont 58 de vie religieuse. *R. I. P.*

de l'aumônerie du couvent ; de plus, il aide le Révérend Père PENNERATH à confesser et quelquefois à visiter les malades (1).

## § IV. — Missions du Vicariat.

Voyons maintenant le travail qui se fait dans chaque mission, et constatons que nos Pères ne pourront longtemps résister à ce surmenage.

1. A *Roma*, à part les Frères convers dont nous parlerons plus tard, — et ce sera bientôt fait, car ils ne sont pas nombreux, — nous avons le R. P. Jean PENNERATH, Supérieur, premier Consulteur, Curé de la paroisse, Supérieur du district du centre, économe, aumônier des Frères Maristes, et mon remplaçant pendant mes absences. Sa paroisse compte 1997 âmes, qui, pour la plupart, sont loin d'être à la porte de son église. Les écoles comptent plus de 300 enfants, auxquels il fait l'école, trois ou quatre fois la semaine. En outre, il y a le catéchisme aux catéchumènes un jour, aux chrétiens qui se préparent à la première communion un autre jour, le jour d'après à ceux qui attendent la confirmation, puis les instructions du dimanche, des retraites du mois pour les Pères du district ; entre temps, les confessions des enfants des écoles, qui viennent presque tous les huit jours, et des petits bergers, qui sont appelés, instruits et confessés une fois par mois. Il y en a — des confessions et des communions dans une semaine ! Il en faut — du temps passé à cheval pour courir aux malades et aux infirmes, qui demandent à se convertir, dans une paroisse de 2.000 chrétiens si dispersés ! Je n'ai pas encore parlé des retraites prêchées tous les ans : — 1° aux enfants des écoles, 2° aux jeunes filles du dehors, 3° aux bergers et aux petits enfants, 4° aux hommes, 5° aux femmes, 6° aux adultes

(1) Le R. P. ROLLAND est mort à Rome, le 1er août 1914, à l'âge de 63 ans, dont 31 de vie religieuse. *R. I. P.*

au moment de leur baptême, 7° aux confirmants, 8° quelquefois aux communautés religieuses. Et tout ce travail fait, et admirablement bien fait, je pourrais presque dire par un seul homme ! Comment ses forces n'y succombent pas est un mystère que je n'essayerai pas de comprendre ! Et c'est la même chose à peu près dans chaque mission. On ne s'étonnera pas que le diable n'ait pas le temps de nous tenter !

2. La Mission de *Sainte-Monique*, avec sa population catholique de 1.470 âmes, est desservie par le R. P. Henri Thommerel et le R. P. Martin Hentrich. Le ministère y est à peu près le même qu'à Roma, comme d'ailleurs dans toutes les autres missions. Il y a cette différence que, Sainte-Monique étant la dernière mission que nous ayons au nord, son district est encore plus étendu qu'à Roma. Elle est entourée de trois stations, et une quatrième s'impose.

*a*) La première fondée, *Sainte-Anne*, vient de passer par une épreuve, et on ne voit pas encore si elle s'en relèvera. On a parlé, dans les petites *Annales*, d'un empoisonnement qui aurait été tenté par les païens du village voisin sur la personne du missionnaire et d'une demoiselle européenne qui y tenait une petite école. De fait, il y a eu une sorte d'empoisonnement ; mais comment a-t-il été causé ? L'analyse n'a pu trouver aucune trace de poison dans la farine incriminée. Pour ma part, je n'ai jamais cru à la malveillance, mais plutôt à un accident — qui est resté inexpliqué. Il n'en est pas moins vrai que la maîtresse d'école, qui n'était pas bien vue des gens des environs, a quitté le Basutoland, que l'école est supprimée, faute de personnel, et que depuis la mission végète.

*b*) La station de *Carmel* ou de *Sainte-Thérèse* existait depuis un certain nombre d'années ; mais elle se trouvait sur un emplacement peu favorable. Profitant de ce que sa pauvre église en briques était tombée, nous l'avons transportée un peu plus loin, en dehors mais tout près de la limite du chef chez qui nous étions d'abord. Jaloux de voir la mission placée sur le terrain d'un autre chef,

le premier prétexta que nous étions trop près de ses champs, ,que nos poules endommageraient ses récoltes, et intenta à son voisin un procès que celui-ci gagna, grâces aux bonnes dispositions de Griffith. Aujourd'hui, on construit sur la place disputée une église pouvant contenir 700 à 800 personnes, mais qui sera trop étroite, même avant d'être terminée. — Nous taillons notre habit à la mesure de notre drap !

*c*) *Pontmain* est une station qui commence et qui donne de belles espérances. Eloignée de plus de 3 heures à cheval de Sainte-Monique, elle est une cause de grandes fatigues pour le pauvre P. Thommerel ; mais il ne les regrette pas, en voyant le succès qui couronne ses efforts. Il existe là une école tenue par un indigène, qui fait en même temps l'office de catéchiste. On va y bâtir une maison, qui provisoirement servira d'église et plus tard d'école. Mais ce ne sera que le commencement ! Qu'on en juge ! — L'année dernière, le R. P. Thommerel m'avait demandé £. 40, pour y construire ce qu'il pensait pouvoir suffire pour quelque temps. Pendant les quelques mois qu'il prit en négociations pour obtenir l'emplacement, les conversions se présentèrent en bon nombre, si bien qu'au dernier conseil le Père demandait de porter la somme promise de £. 40 à £. 100. Ce fut accordé. Mais voilà que, pendant qu'on cherche un maçon, on trouve que ce sera ridicule de construire une église de £. 100 pour le monde qui demande à entrer. Cela s'explique quand on apprend que, le jour de Pâques, le R. P. Thommerel recevait au catéchuménat 57 adultes, et d'autres encore les dimanches suivants. Qu'allons-nous devenir ? Nous nous le demandons souvent.

3. *Sion* compte 1.027 catholiques. Le R. P. Alphonse Dahon s'y dévoue avec un zèle au-dessus de ses forces. Sa pauvre santé lui fait demander tous les jours s'il pourra suffire longtemps encore à sa lourde tâche. Le bon Frère Philippe Mulligan, 77 ans, lui tient compagnie. Jusqu'à ce jour, il faisait l'école aux garçons des environs ; mais ce travail lui est devenu désormais impossible, et nous allons être obligés de fermer sa classe, faute d'un

maître pour le remplacer (1). C'est malheureux, car probablement bon nombre de ses enfants iront chez les protestants d'à côté.

4. *Gethsémani.* Ici, le R. P. Martin GUILCHER, aidé du R. P. LeBIHAN, eut beau faire, une ou même deux fois par an, des baptêmes de 60, 80 et 100 personnes, le nombre de leurs catéchumènes ne descend pas au-dessous de 300 ; les chrétiens sont déjà au nombre de 1.280. Cela veut dire que l'église, pourtant de belles dimensions, ne peut plus contenir que la moitié de son monde. Cela veut dire aussi que, le R. P. LeBIHAN ne pouvant lui donner que peu de secours, surtout pour les confessions, le Révérend Père GUILCHER se trouve écrasé sous le poids du travail. Il y aurait, dans les environs, de belles places pour des stations, qui amèneraient de nombreuses conversions ; mais — à quoi bon ! — le pauvre Père a déjà sur les bras plus qu'il ne peut porter.

5. *Nazareth* est une mission avec un Père résident depuis seulement quelques années ; il y a là maintenant 744 catholiques et un bon nombre de catéchumènes ; ces derniers à eux seuls suffisent à remplir l'église — qu'il faudra agrandir sans tarder. C'est le R. P. Joseph BOURDIN qui en est chargé (2).

6. *Korokoro*, avec comme missionnaires le R. P. Aloys BIARD (3) et le R. P. Louis CLOSSET, a une population de 2.120 catholiques. Le R. P. CLOSSET s'occupe exclusivement de la station de Saint-Jean, qui est à environ 2 heures ½ de la mission. Une école, tenue par des indigènes, vient d'y être établie ; mais la situation de cette station nous force à fonder plus loin un autre centre qui, probablement, deviendra résidence et dont dépendra la station de Saint-Jean. Nous sommes pour cela en pourparlers avec les chefs de l'endroit — qui, d'ailleurs, nous appellent depuis plusieurs années.

(1) Le F. C. MULLIGAN est mort à Sion, le 11 juin 1915, à l'âge de 78 ans, dont 44 de vie religieuse. *R. I. P.*

(2) Le R. P. BOURDIN se trouve actuellement à Jersey.

(3) Le R. P. BIARD est mort à Korokoro, le 26 décembre 1919, à l'âge de 65 ans, dont 43 de vie religieuse. *R. I. P.*

7. *Saint-Michel*, trop près de Roma pour faire une grande mission, compte cependant 1.250 catholiques, à cause de ses postes plus avancés Thaba-Bosin et Thupa-Kubu. Le R. P. Paul BERNARD y réside. Le R. P. Henri HOFFMEIER — qui avait été, jusqu'à ces derniers temps, chargé de tout ce district — vient d'être retiré de Saint-Michel pour s'occuper exclusivement des deux stations ; Thupa-Kubu sera sa résidence ; on vient d'y construire une église, qui a le même sort que toutes les autres et se trouve trop étroite à peine terminée ; on est en train de construire un petit presbytère et un couvent. En attendant, le R. P. HOFFMEIER est obligé de se préparer lui-même sa nourriture, — ce qui n'est ni gai ni confortable. L'école, tenue par deux ou trois indigènes en attendant les Sœurs, marche bien (1).

8. *Lorette*. Ici, le ministère du R. P. Léon PHILIPPE diffère un peu de celui des autres missions. C'est-à-dire que ses 771 catholiques demandent les mêmes instructions, visites, retraites, etc., que les autres ; mais, en plus, il a l'aumônerie des prisons de Maseru, la visite de l'hôpital du Gouvernement, et encore le ministère pénible, mais consolant, de la léproserie qui vient d'être établie en face de sa mission. Ajoutons que, de temps en temps, à cause de l'éloignement de Bloemfontein, il est appelé à donner les secours de son ministère à des malades blancs ou noirs dans l'Orange Free State ; il a même fait plusieurs voyages, pour donner la mission à des agglomérations de Basutos établis sur des fermes près de la frontière du Transvaal. Là encore, l'église demande à être plus que doublée... et le Père aussi.

9. *Massabielle* est la mission qu'édifie tous les dimanches la présence du « roi » du Basutoland et de toute sa famille, — en attendant qu'il ait, près de sa capitale, la mission que nous venons de commencer. C'est un beau spectacle, chaque dimanche, à l'heure de la Messe, de voir arriver, à la file, ces quatre ou cinq voitures accom-

(1) Le R. P. HOFFMEIER est mort à Saint-Gabriel, le 7 novembre 1918, à l'âge de 46 ans, dont 24 de vie religieuse. *R. I. P.*

pagnées d'un bon groupe de cavaliers. Mais c'est encore plus beau de voir si souvent le chef et toute sa famille s'approcher ensemble, humblement et pieusement, de la sainte Table. C'est touchant de voir arriver, de temps en temps, un messager, qui vient annoncer au R. P. Valat que, le lendemain, le chef doit juger des affaires difficiles et qu'il a l'intention de venir, de grand matin, s'approcher des Sacrements et assister à la Messe, pour demander au bon Dieu ses bénédictions et ses lumières ; il a cependant à faire une heure et demie à cheval pour venir à l'église. Le R. P. Valat donne, en même temps, ses soins à 960 chrétiens.

10. *Samarie* est la mission où Sephula nous fit présent d'une église construite à ses frais, il y a quelques années. Depuis, nous y avons bâti une bonne maison d'école et un couvent. Le R. P. Antoine Montel y a 600 catholiques, — nombre qui s'augmente tous les jours par de nouvelles recrues, prises assez souvent dans le troupeau du ministre voisin. L'opération qu'il a subie, les bons soins des Sœurs de la Croix et aussi les grâces d'état semblent avoir consolidé sa santé, autrefois si délicate. Nous voudrions pouvoir fonder une station dans le district du chef voisin, qui nous supplie depuis longtemps de ne pas l'oublier. Mais le manque de ressources et de personnel nous obligent d'attendre. Espérons que les protestants ne viendront pas pendant ce temps, comme il arrive souvent, nous couper l'herbe sous les pieds et s'installer dans l'endroit que nous avons choisi. Inutile de dire que les 600 catholiques et les 200 catéchumènes du Père Montel suffisent amplement à l'occuper toute la semaine et à remplir son église.

11. *Emmaüs :* 650 chrétiens, plus de 200 catéchumènes, — missionnaire, le R. P. François Laydevant, — chapelle-école de 20 pieds sur 50. On ne peut tout faire à la fois, sans quoi nous aurions là une grande église, l'endroit étant très central et promettant une magnifique moisson. Nous venons d'y construire un couvent et d'y installer les Sœurs de la Croix. Maintenant, on y commence l'église — qui sera presque la plus grande du Basutoland.

12. *Montolivet* a pour curé le R. P. Jean Roulin et pour vicaire le R. P. Norbert Rindermann ; mais ce dernier n'est pas encore lancé dans le ministère, faute de bien savoir la langue ; il dit la messe, garde la mission, en cas de nécessité va confesser un malade, pendant les nombreuses absences du R. P. Roulin, qui s'occupe d'une fondation au pied de la montagne, sur le chemin de Quthing ; de là on pourra désormais arriver en un jour par la traverse chez le R. P. Foulonneau (1). A Montolivet, on compte plus de 1.600 catholiques et plus de 300 catéchumènes. Même refrain que partout : l'église est trop petite, le Père est trop chargé.

13. *Saint-Gabriel* est à deux bonnes journées de Montolivet, de l'autre côté de l'Orange ; le R. P. Émile Derriennic en est le missionnaire (2). Cette mission, très difficile au point de vue matériel, ne semble pas devoir être jamais un grand succès par le nombre de ses chrétiens. Elle compte 290 catholiques, et les catéchumènes sont au-dessous de la centaine. Ce pays de montagne est moins peuplé que la plaine ; mais une mission s'imposait dans ces parages pour les chrétiens de Roma, qui étaient allés s'y fixer et qu'on visitait autrefois péniblement, deux ou trois fois l'an, sans grand profit. La difficulté du transport à cause de la sécheresse, les bœufs ne trouvant sur leur route ni eau ni pâturage, a mis, ces dernières années, la mission de Saint-Gabriel et celle de Bethel dans une situation bien précaire et les Pères qui en sont chargés dans des difficultés bien pénibles.

14. *Bethel*, dont nous avons déjà parlé, a 330 catholiques et un bon nombre de catéchumènes ; elle promet plus que Saint-Gabriel. De là, le R. P. Foulonneau doit, de temps en temps, visiter des chrétiens isolés ou répandus en petits groupes dans le sud de la montagne. Il faudrait là un autre Père, solide de santé, pour aider

(1) Le R. P. Rindermann est décédé à Gethsémani, le 22 octobre 1918, à l'âge de 32 ans, dont 11 de vie religieuse. *R. I. P.*

(2) Le R. P. Derriennic est mort à Saint-Gabriel de Quthing, le 26 mars 1915, à l'âge de 44 ans, dont 20 de vie religieuse. *R. I. P.*

le P. FOULONNEAU : il y aurait un bien immense à faire dans ces montagnes.

15. *Montagne.* J'aurais voulu, pour parler du travail à faire dans ces montagnes, qui couvrent les deux tiers du Basutoland, la plume du R. P. LEBRETON. Mais il est justement en train de faire une de ses tournées apostoliques (1). Il y a quelques années, ces montagnes n'étaient pas habitées ; mais le terrain labourable venant à manquer, et la population augmentant d'une façon très rapide, il est devenu nécessaire que le trop-plein se déverse de ce côté et cherche à vivre de troupeaux. Naturellement, les chrétiens se dispersent comme les autres, et naturellement aussi ils cherchent les endroits les plus propices, — ce qui fait qu'ils sont répandus sur toute cette étendue. Ils emportent avec eux leur foi, leurs prières, leurs cantiques, et tout cela fait du bien autour d'eux. D'abord une fois par an, puis deux, le R. P. LEBRETON et, en son absence, un autre Père se mirent à les visiter, à les encourager, à leur distribuer les Sacrements. Mais un Père chargé d'une mission ne pouvait l'abandonner, trois ou quatre mois de l'année, pour se livrer à cet autre ministère. Nous avons donc détaché le R. P. LEBRETON de sa mission, pour le charger uniquement de la montagne. Et voilà comment un Père tout seul doit desservir un district qui couvre les deux tiers du Vicariat. Non seulement je n'aurais personne pour le remplacer, s'il venait à succomber à la fatigue, mais je suis même obligé de l'enlever à son ministère pour le mettre à Lorette — où il remplacera le délégué du Basutoland au Chapitre. Pendant ce temps le loup aura beau jeu dans sa bergerie ! C'est d'ailleurs la même chose partout : qu'un Père tombe malade, cela fait irrémédiablement 1.200 à 1.500 chrétiens sans pasteur. Dans la montagne, il faudrait absolument deux Pères installés à demeure, qui puissent rayonner dans cet immense district, — même à supposer, ce qui

(1) Voir le récit de la première partie de cette tournée apostolique, — à quand la suite ? — dans nos *Missions*, nº 211, pp. 22-57 : *Un Voyage dans les Malouti* (1914).

n'est pas sûr, que Mariannhill en prenne une partie. Alors, on pourrait faire un travail sérieux. Dans l'espérance de voir nos vœux réalisés, nous choisissons des places, nous fondons des écoles et des stations ; puis nous disons à la Congrégation comme disait au Père Lebreton une brave femme, pleine de bonne volonté, en lui amenant ses enfants :

— « Voilà mes enfants : je les mets entre tes mains. A toi de les baptiser, de les élever, de les sauver : c'est ta responsabilité ! »

Je n'ai pas parlé d'une mission pour laquelle le terrain nous est déjà donné, sur la route de la poste, à moitié chemin entre Montolivet et Saint-Gabriel. On établirait là une maison centrale pour les Sœurs de la Croix, avec lesquelles je suis en pourparlers ; mais là encore il faut un Père de résidence, et nous ne l'avons pas.

## § V. — Besoin de Renfort.

Voilà pour les Pères : chaque missionnaire dans le ministère avec une moyenne de 1.200 catholiques et 200 à 300 catéchumènes ; pas un de disponible pour le cas de nécessité ; celui qui est fatigué doit quand même marcher, aller au confessionnal, et partir à cheval voir ses malades à de grandes distances, — pas un jour de répit. Et la population catholique augmente d'environ 1.500 par an ! Que répondre à des lettres comme celle que je viens de recevoir ce matin et qui n'est qu'un échantillon ?

— « Je suis navré, en voyant cet immense pays si peuplé et privé de la véritable Eglise. Et, pourtant, que les gens la désirent, cette Eglise ! Mopeli, le premier fils du chef Joël, m'a prié d'intercéder pour lui ; et, dans ces parages, j'ai un bon nombre de catéchumènes, et d'autres qui s'annoncent. Monseigneur, je vous en supplie, faites quelque chose pour nous ici ; donnez-nous des aides ! »

Ce que je viens de dire de l'insuffisance évidente des Pères peut être dit, avec autant de vérité, des Frères

convers. Un seul nous a été envoyé, dans ces derniers temps : le Fr. Joseph ALTMANN, qui nous était si nécessaire pour s'occuper de notre jardin à Roma. Or, quelques mois seulement après son arrivée, il tomba malheureusement du haut d'un mur, en voulant, dans un moment de loisir, aider les autres Frères à couvrir une maison, et se brisa la colonne vertébrale. Depuis, il est paralytique sur son lit ; il faudrait un miracle pour le remettre sur pied, et le bon DIEU n'a pas voulu jusqu'à présent l'accorder à nos prières (1).

C'est un vrai bonheur pour moi de pouvoir attester que, nulle part dans la Congrégation, on ne pourrait trouver des Frères plus dévoués, plus pieux, de meilleur esprit. Si la santé de quelques-uns laisse parfois à désirer, le travail dont ils sont surchargés y est pour beaucoup. Pour eux, non plus, il n'y a pas un jour de repos. Encore une fois, au nom de nos chers et si dévoués Frères du Basutoland qui n'en peuvent guère plus, je demande du secours (2).

Au sujet de la vie religieuse en Basutoland, je ne puis que répéter ce que j'ai dit dans les rapports précédents : la pauvreté et l'assujettissement à un travail qui ne laisse pas un moment de repos peut nuire à la régularité des exercices, mais ne fait que favoriser le bon esprit, la bonne entente. la générosité dans le service de DIEU et des âmes. L'observation des vœux ne laisse absolument rien à désirer.

A Roma, où nous formons une communauté régulière, tous les exercices se font en commun, excepté la récitation du bréviaire — pour la raison que nous ne sommes jamais en nombre suffisant. La retraite du mois et la

(1) Le F. C. ALTMANN est décédé à Roma, le 13 septembre 1914, à l'âge de 33 ans, dont 4 de vie religieuse. *R. I. P.*

(2) Tout en espérant, sans tarder, en faire encore beaucoup plus pour cette chère Mission, l'Administration générale — nous l'avons dit plus haut (note, page 51) — a déjà commencé à faire droit aux instantes requêtes du vénéré Vicaire apostolique du Basutoland : les réclamations. que nous reproduisons ici, n'ont donc plus, Dieu merci, leur raison d'être.

conférence théologique ont lieu régulièrement, aussi bien que dans les autres districts ; de même pour la retraite annuelle.

Dans les maisons autres que Roma, les Pères sont à peu près seuls partout ; les confessions, les voyages, les catéchismes leur rendent impossible l'assujettissement à un règlement journalier ; mais l'accomplissement fidèle de leurs devoirs et le succès que Dieu donne à leurs travaux prouvent que la grâce du ciel est demandée et obtenue par de ferventes prières.

## § VI. — **Situation en 1920**[1].

| | Nous avions en 1908 : | et en 1914 : | Nous avons, en 1920 : |
|---|---|---|---|
| Résidences | 10 | 15 | 14 |
| Stations | 10 | 10 | 41 |
| Ecoles | 13 | 23 | 72 |
| Elèves | 865 | 2.000 | 6.500 |
| Catholiques | 8.474 | 15.000 | 27.317 |
| Catéchumènes | 800 à 900 | 4.000 | 10.789 |

Les saints Oblats qui, après une vie plus ou moins longue consacrée à la conversion des infidèles, sont allés recevoir leur récompense dans le ciel, n'oublient pas la Mission qu'ils ont tant aimée, et continuent de faire pleuvoir sur elle la grâce — qui fait germer de nombreuses conversions.

D'un autre côté, il est impossible que la piété, la fidélité aux devoirs religieux, le zèle et le dévouement exemplaires de ceux qui restent ne fassent pas épanouir ces fleurs et ne leur fassent pas produire des fruits de salut.

L'appui du chef catholique, qui a promis de favoriser la fondation de nouvelles missions et de nouvelles écoles n'a pas été, non plus, sans influence sur le progrès que nous sommes heureux de constater.

(1) Ce dernier paragraphe est emprunté au Rapport présenté, par S. G. Mgr Cénez, au Chapitre de 1920.

En ajoutant, comme dernier détail, que nous avons, durant ces onze derniers mois, entendu là-bas 87.549 confessions et distribué 144.606 communions, nous disons donc : Gloire et merci au Sacré-Cœur, qui fait par nous de si grandes choses.

† Jules CÉNEZ, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions du Basutoland, S. A.*

## *Missions du Mackenzie.*

Le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS vient de donner, avec beaucoup de succès, une série de conférences avec projections, dans divers séminaires de France, sur les Missions du Mackenzie. Après avoir été accueilli avec beaucoup de bienveillance dans la région du Midi, le conférencier continue son œuvre d'apostolat actuellement dans l'Ouest de la France. Une conférence a été donnée notamment à Lyon, berceau de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, à la salle Saint-Jean. Me Jacquier, ancien bâtonnier, présenta le conférencier — qui, devant un auditoire nombreux et choisi, parla des *Indiens* des Forts Résolution, Good-Hope, Norman, etc., et des Esquimaux du Mackenzie évangélisés par les missionnaires Oblats. D'après un long compte rendu élogieux fait par l'*Express de Lyon* de la conférence, voici comment le P. DUCHAUSSOIS parle du pays des Esquimaux et des habitants eux-mêmes :

« Rennes et caribous y paissent de maigres lichens. Pourtant le pays possède des richesses ignorées en pétrole et en cuivre. Que sont les Esquimaux ? Des Orientaux : Tartars, Finnois et Mongols. Leur caractère ? Hospitaliers, volontaires, menteurs, voleurs, sanguinaires à l'occasion, ils sont cependant susceptibles d'une certaine civilisation, à cause de leur intelligence éveillée. Le joug immoral et religieux des sorciers les déprime. Cela complique d'autant le travail du missionnaire, en butte à des conditions de vie plus dures encore que chez les Indiens. Le morse, le bœuf musqué, l'ours sont des compagnons peu commodes. Le sont-ils moins que ces indigènes hypocrites qui, naguère, n'hésitèrent pas à assassiner deux de nos missionnaires ? Les circonstances horribles du drame, retracées avec émotion par le conférencier, permettent presque d'en douter.

« C'est néanmoins les yeux illuminés par l'espérance et une conviction profonde que M. l'abbé DUCHAUSSOIS termine son touchant exposé. Il invoque et remercie encore les bienfaiteurs de l'Œuvre apostolique pour les missionnaires qui, là-bas, travaillent avec succès au champ du Père de famille. »

# MAISONS DE BELGIQUE

## I. — Le Séminaire ou Juniorat de Waereghem [1].

### § I. — Pourquoi ce Rapport ?



On me dit qu'un Rapport sur la restauration du Juniorat de Waereghem pourrait trouver place dans nos *Annales*, et qu'un silence sur ce chapitre de l'après-guerre « chez nous » n'aurait pas sa raison d'être.

On me dit que je ne dois pas invoquer les excuses de ma plume de fer, et que je dois la soumettre aux exigences de la règle commune...

C'est fait, Monseigneur et très Révérend Père, et je vous envoie ce Rapport, — le troisième depuis ce que j'appellerai « ma sortie d'Egypte »...

En consultant des notes, je trouve que cette maison de Waereghem, la plus éprouvée de toutes pendant la guerre, ne fut réellement occupée par l'ennemi, d'une façon permanente, que vers la fin d'octobre 1914 ; mais de l'occupation elle eut tous les privilèges.

L'invasion se faisant rapide, cette maison de notre Province belge n'eut guère le temps de se faire à l'idée qu'elle allait rester en otage pendant quatre ans.

Lorsque de la solitude, où le bouleversement général m'avait jeté accidentellement, avec cinq de nos rhétoriciens, je vous disais les péripéties d'un voyage peu banal, je ne pensais pas alors qu'il me faudrait un jour refaire

(1) Extrait d'un Rapport adressé, le 17 mai 1920, par le Révérend Père Léopold Lionnet à Monseigneur le Supérieur général.

ici, pour la deuxième fois, une œuvre — que vous étiez venu bénir, le 17 juillet de cette même année 1914, et dont nous avions mis sous vos yeux le couronnement et l'heureuse conclusion.

Inutile ici de rappeler les imprévus qui m'ont entraîné, en deux jours de temps, loin de ma communauté, le 14 octobre 1914, — alors que l'invasion faisait sa pénible besogne dans la région des Flandres.

Inutile d'alourdir ce récit de tous les détails qu'on pourrait croire intéressants, — s'ils n'étaient marqués au coin de la misère.

Seulement, avant d'entamer le « Codex », depuis le 17 juin 1919 jusqu'à ce jour, il me semble utile d'emprunter à celui du 17 juillet 1914 quelques notes — particulièrement à leur place dans ce récit.

## § II. — Débuts et Espoirs.

Tout d'abord, il est bon de rappeler que cette œuvre du Juniorat de Waereghem, conçue en 1900, vit le jour en 1901, qu'elle se développa au milieu des privations de tout genre, grâce à la pauvreté de ses origines, mais que, comme « bon sang » veut toujours vivre, elle atteignit sa quatorzième année en plein épanouissement d'une robuste santé. On peut ajouter également que, mise au régime de la vache enragée pendant sept ans, cette œuvre eut vite pris toute sa force et sa vitalité. C'est donc à ce régime de spartiate que nous avons dû notre vigueur.

Donc, en août 1914, notre maison entrait dans sa quatorzième année : à cet âge, on ne songe guère à mourir, n'est-il pas vrai ? A cette date, tous nos parents et tous nos amis venaient, à tour de rôle et de la façon la plus cossue, nous féliciter de notre prospérité.

En juillet 1914, — le 17, pour être précis, — vous veniez, Monseigneur, pour la quatrième fois, bénir cette œuvre chère à votre cœur.

Vous avez pu la voir, avec la plus grande satisfaction, entrer dans sa majorité ; et, — sous la protection toute

puissante de notre vénéré Fondateur, dont la statue monumentale, érigée à la place d'honneur, couronnait douze années d'efforts inlassables, — vous nous avez dit le « merci » de la Famille entière.

En effet, sur le tronc vigoureux du grand arbre des Oblats, une pousse très jeune encore promettait un verdoyant rameau.

Nous en étions donc à la joie de futures et riches moissons, — quand un violent coup de tonnerre éclata dans le bleu de notre ciel !...

La guerre ! La guerre ! ! ! L'invasion, comme un lourd reptile déroulant ses anneaux, enserrait, à les étouffer, tous ceux qu'elle saisissait...

## § III. — **L'Horizon belge s'assombrit.**

Cette maison de Waereghem, durant les premiers jours d'août, sentit les premiers malaises de l'invasion ennemie... L'horizon se faisait noir, et chacun de nous partageait le deuil commun.

Toutefois, l'abattement n'atteignit personne ; et l'on songea, sérieusement et pratiquement, au moyen de soutenir un blocus quelconque. Une prévoyance élémentaire sut mettre, en nos greniers et dans nos caves, le stock indispensable à un personnel de vingt-cinq à trente personnes : farine, charbon, pommes de terre, denrées alimentaires de toutes sortes, tout le nécessaire enfin pour un siège de douze mois. Nous nous exposions bien à des réquisitions, mais nous comptions aussi sur des chances de sauvegarde...

L'étendard national claquait au vent. Il n'était point un pignon qui n'arborât les trois couleurs de la Liberté et de l'Indépendance. Notre maison donna largement l'exemple du patriotisme. Elle drapa fièrement sa tour des plis du drapeau belge, pendant que les couleurs françaises ombrageaient la porte principale ; et, il n'était point jusqu'à l'ambulance, organisée dans notre salle de théâtre, qui n'arborât, elle aussi, sa grande croix de Genève.

Ainsi donc, notre reconnaissance en règle avec la nation et notre charité en règle avec les lois de l'humanité, on attendait les événements... Ils ne se firent point attendre ! Nos journées d'incertitude devenaient angoissantes, et chacun de se dire : Que sera demain ?

Demain, c'était pour nous l'arrivée subite de l'un de nos Pères de Dinant — échappé, avec des pièces importantes, dont il avait la garde. Demain, c'était encore l'exode précipité de plusieurs de nos Pères et Frères de Namur et de Bruxelles. A tous ces Oblats, obéissant aux surprises des événements, on prodigua l'accueil fraternel du *Cor unum et anima una*. Ils restèrent trois jours parmi nous ; et, sur l'ordre du Révérend Père Provincial, revenu à temps de voyage pour imprimer un mouvement d'ensemble nécessité par les circonstances, tous ces Pères prirent les différents chemins respectivement indiqués à chacun d'eux...

Nous étions au 7 août, et les événements se déroulaient, sinistres, en Belgique !... C'était alors, chez nous, un va-et-vient d'amis, impatients d'avoir des nouvelles.

Les grands journaux français nous arrivaient encore. et leurs colonnes, bourrées de « communiqués », donnaient parfois de consolantes lueurs d'espoir : — « Les Français sont arrivés ! Les Anglais arrivent ! Les Belges résistent avec acharnement !... »

Bientôt, le cri retentissant : « Les patrouilles sont là ! » circule à travers les routes, les rues et les ruelles de la commune...

— Quelles patrouilles ?... Et les vélos de rouler..., et les renseignements de pleuvoir à tous les carrefours et dans toutes les échoppes... On finit par savoir que Liège avait succombé.

Les choses en étaient là, — quand, un beau matin, on put lire sur les murs de la commune : « Ordre aux habitants de Waereghem de déposer leurs armes à l'hôtel de ville !... » On se rendit à la prudence, depuis le châtelain jusqu'au dernier chasseur, dans l'intérêt commun et pour éviter des représailles inutiles !

Le départ des mobilisés, appelés déjà sous les dra-

peaux, et l'obligation pour d'autres de se mettre à l'abri furent, pour notre maison de Waereghem, le commencement de la débâcle du personnel...

## § IV. — **Alerte et Retraite.**

On arrivait au 7 septembre. Les événements se précipitaient. Notre commune eut bientôt l'honneur d'un bombardement en règle. Le 10 septembre, vers 5 heures du soir, Waereghem reçut le baptême du feu !... Je ne dirai rien de l'épouvante subite de la population, lorsqu'elle essuya ainsi cette tempête de grêle aussi terrible qu'inattendue.

A cette heure tragique, je me trouvais, sur la terrasse faisant face à notre bibliothèque, avec un confrère — qui était assis près de moi. Nous parlions des événements de la journée, des paniques tragi-comiques auxquelles nous avions assisté, des colères sourdes et impuissantes des habitants, des surprises probables du lendemain, — quand un éclatement formidable, au-dessus de nos têtes, nous ramena à la réalité.

— « Ils nous prennent pour cible ! » dis-je à mon compagnon. Et, peu soucieux de braver sans armes la mitraille et ses suites, nous battîmes en retraite !

Ce ne fut pas la retraite héroïque des « Dix Mille » ; car, du premier au rez-de-chaussée et du rez-de-chaussée à la cave, on ne fit qu'un bond ! Les novices, qui se trouvaient cantonnés chez nous depuis le 8 septembre, nous y avaient précédés.

Après vingt-cinq minutes d'un copieux arrosage de shrapnells, les troupes, qui venaient d'enlever un village, reprirent leur route, sous les ordres de son Excellence le Général von Bœhm.

Cette alerte passée, on se rendit à la chapelle. Dans un élan d'actions de grâces, on remercia Celui qui sait, quand il lui plaît, sauver la vie des corps. La bénédiction du Saint Sacrement terminait cette journée lugubre.

Au souper, s'échangèrent entre nous, plutôt gaiement, les impressions qu'un chacun avait devinées sur la figure de son voisin.

### § V. — Notre premier deuil.

On s'habituait de plus en plus à la folle voix du canon, aux apparitions subites des patrouilles, — quand, le 13 au matin, on sentit dans l'air un vent d'inquiétude...

Vers trois heures, eurent lieu des rencontres assez vives entre volontaires belges et des groupes ennemis. Bientôt, des colonnes compactes descendaient déjà la chaussée de Waereghem, que d'autres suivaient, derrière un rideau de cavaliers.

Dans l'une de ces rencontres, près de notre maison du Noviciat, l'un des nôtres, le R. P. Jean Ernens, subit un contre-coup fâcheux. Le saisissement, l'appréhension, l'incertitude firent, sur un organisme encore convalescent, l'effet d'une réaction déplorable. En peu de temps, le mal fit de rapides progrès, et le Père dut s'aliter.

En ce même temps, le Maître des Novices, le R. Père Victor Genet, agonisait entre les soins dévoués d'une religieuse et la parole réconfortante du Révérend Père Provincial — installé à son chevet. Le moribond, très affaibli, doublait ses étapes vers la fin.

La famille, avertie, n'arrivait pas à temps pour recueillir les dernières paroles d'un fils mourant, d'un Oblat qui donnait volontiers sa vie pour les siens... La dépouille mortelle s'acheminait lentement vers notre caveau de famille, quand se fit la rencontre dernière.

Le père, la mère, le frère et la sœur du défunt avaient pu franchir les lignes ennemies, pour venir se heurter, en pleine route, à ce convoi qui traînait les restes d'un fils et d'un frère... Scène douloureuse, s'il en fut, et calvaire déchirant pour tous !

Ce fut dans cette journée du 21 septembre que des Oblats déposèrent, dans leur modeste caveau, les restes de celui qui fut le religieux modèle et le Maître des Novi-

ces regretté... Voilà donc notre premier cercueil en pleine invasion ! Sera-t-il le dernier ?

Nous étions au 30 septembre.

## § VI. — **Départs pour La Panne.**

Du 30 septembre au 10 octobre, rien d'anormal. Mais la vie devenait plus pénible et aussi plus incertaine. Chacun de nous faisait sa besogne de religieux, — besogne utile et toujours prête à prévoir les aléas du lendemain.

Le dimanche, 11 octobre, les journaux nous montrent la ligne du combat — qui se dessine vers le nord... Plus de doute, nous sommes menacés à notre tour, et nous allons tomber dans la fournaise !

Faut-il prendre des mesures, que la prudence semble commander de plus en plus ? Les exemples de Dinant, de Namur, de Liège et de Bruxelles nous y poussent... Notre maison de Waereghem possède un lot de vieillards ou d'infirmes, que n'ont pas les autres maisons de la Province. Les nombreuses paniques de la région nous font clairement voir que nos vieux et nos malades auraient beaucoup à souffrir d'une fuite, même passagère. De plus, il faut laisser aux valides et aux jeunes la liberté de leurs mouvements.

Après mûres réflexions, après avoir pesé tous les aléas, on décide de diriger sur La Panne, notre maison la moins exposée pour le moment, tous ceux des nôtres qui pouvaient, le cas échéant, devenir des « impedimenta » dangereux.

Le R. P. Ernens, toujours gravement atteint et épuisé par cinq semaines de souffrances, fut inscrit le premier sur la liste des fugitifs.

Après lui, vinrent trois de nos Frères : — l'un, à peu près aveugle, le Fr. Jean Liber ; un autre, complètement inconscient des événements qui se déroulaient, le Fr. Henri Scheers ; et le troisième, le Fr. Laurent Van Blaere, encore mal remis d'un long traitement sur un lit d'hôpital.

Enfin, on leur adjoignit trois jeunes novices mobilisables — seules épaves des dix que nous donnions, cette année, au noviciat. Les autres avaient été mobilisés ou bloqués sans espoir de retour... Nous devions mettre ces trois jeunes gens à l'abri d'un coup de main — toujours possible de la part de l'ennemi.

Telle fut la caravane que j'allai conduire à La Panne, le lundi 12 octobre.

Ici, Monseigneur, je termine la première partie de ce Rapport, qui effleure suffisamment les faits principaux relatés au Codex de la maison, du 17 juillet au 12 octobre 1914...

J'ai dit que je n'alourdirai pas ce récit de toutes les péripéties qui ont accompagné un exode mouvementé, ni de ces détails qui furent le composé d'une vie de quatre ans dans l'attente...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## § VII. — **Préparatifs de Retour.**

Nous sommes au 11 novembre 1918 !... L'armistice est signé !... C'est, pour le monde entier, le chemin qui doit conduire à la paix.

Tous ceux que les circonstances avaient éparpillés sur la terre de France, toujours généreuse et hospitalière, tous ceux-là songent à reprendre la route du pays où sont leurs intérêts et peut-être encore leurs familles.

Il me fut impossible de revenir immédiatement là où je devais rentrer. Les communications encore difficiles et incertaines, les rhumatismes plus difficiles encore et, par-dessus le marché, une complication d'affaires peu aisées, tout cela ne permettait pas un retour rapide, comme l'aurait souhaité mon Provincial.

Il fallut se rendre aux exigences d'une situation embrouillée, et attendre des solutions indispensables pour le transit d'un matériel important — recueilli en prévision de la réorganisation de l'après-guerre.

Malgré des démarches répétées, malgré toutes les sympathies rencontrées et malgré les promesses les plus ras-

surantes, je dus me décider à laisser, aux soins d'une famille particulièrement dévouée, tout ce que j'aurais voulu emporter avec moi. Je pris donc, à la petite gare d'Aiguebelette, — avec un lot de bagages trop réduit, à mon gré, — le billet de retour pour la Belgique.

Je l'avais quittée, cette pauvre Belgique, dans des circonstances inattendues et dans un imprévu de séparation — qui coûtent toujours, même quand on croit que ce n'est pas pour longtemps. Dans quel état retrouverais-je cette communauté — qui fut, pendant douze ans, un champ pénible à défricher, un champ arrosé de beaucoup de sueurs et de soucis ?

Les quelques lettres reçues me faisaient comprendre qu'il y aurait beaucoup à refaire, des difficultés considérables à vaincre et une forte dose de courage patient à s'administrer.

Je ne me faisais pas grande illusion ; mais je comptais bien, si les forces ne me trahissaient pas, remettre en état une œuvre dont nous avions besoin plus que jamais.

## § VIII. — D'Aiguebelette à Waereghem.

Donc, le 1er juin, je quittais la Savoie — où, pendant quatre ans, j'avais installé un simulacre de communauté et une base d'opération, de dépôts ou, si l'on veut, d'entrepôts.

Pendant ces quatre années, qui figureront au cadre de ma vie comme un échantillon particulièrement intéressant de tout ce qu'on peut imaginer, — professeur, en lutte avec la crise du logement, — je me suis donné de tout cœur à ce que la Providence mettait sur mon chemin. J'ai pu faire, en un mot, ce que d'autres faisaient ailleurs, au mieux des circonstances.

A cette date du 1er juin, j'avais encore deux élèves près de moi ; et, pour ne pas laisser ces enfants dans la difficulté d'une année scolaire non finie, je décidai qu'ils seraient mes compagnons de route et qu'ils finiraient, au Juniorat de Waereghem, leurs cours respectifs.

Environ douze cents kilos de bagages, sur six mille, nous suivaient ou, plutôt, essayaient de nous suivre, avec escale à Lille.

C'est dans la capitale du Nord que les exigences des passeports nous retinrent huit longs jours.

Grâce à l'hospitalité d'amis dévoués, il me fut possible de préparer tranquillement le passage des frontières — encore hermétiquement fermées.

Pendant ces huit jours, j'eus toute latitude pour me familiariser avec tous les guichets de la préfecture, de la gare des voyageurs et des marchandises, du commissariat de police. Je dus faire queue, pendant des heures, à l'ouverture d'un guichet pas commode, le guichet du consulat ; puis, il fallut retourner à la préfecture, pour aboutir finalement au quartier général de la place.

L'idée fut heureuse !... Le colonel me reçut à la française et me demanda ce que je désirais.

En quelques mots on s'était deviné ! Et le soir, à 6 heures ½, une estafette m'apportait le pli libérateur de toutes les formules — dont la masse des arrivants de tous les coins de la France se plaignaient avec amertume.

Le lendemain matin, à 6 heures, un auto-camion militaire de la place de Lille m'emmenait à travers les routes poudreuses des Flandres, avec mes deux élèves et nos douze cents kilos de colis.

Un heureux coupe-file leva toutes les barrières des douanes ; et, à 11 heures du matin, après cinq heures de secousses sur les routes défoncées par l'artillerie, je sonnai sans émotion à la porte du Juniorat de Waereghem.

J'employai les quarante minutes qui me séparaient du dîner à visiter l'établissement de fond en comble. Dans ces quarante minutes, j'appris plus et mieux que n'auraient pu me renseigner les lettres les plus détaillées.

Je compris que l'Œuvre, sans être complètement perdue, était en très mauvais état.

La visite consciencieusement faite, je me suis dit que

vingt-quatre heures d'attente n'accumuleraient pas de plus grandes ruines et qu'ensuite commencerait le traitement de longue haleine qu'on devait préparer.

## § IX. — **Résurrection du Juniorat.**

C'est alors qu'il me fut donné de faire connaissance avec un personnel tout nouveau et quelques débris de l'ancien.

La bonne volonté se lisait dans les yeux, avec la joie du revoir.

On eut, pour les morts, le souvenir du cœur ; et l'on se mit au dîner du ravitaillement.

Les végétariens, chez nous, se trouvaient à la noce, et l'immense jardin donnait abondamment les choux, les haricots et les salades.

Le 9 juin, le chantier de reconstruction ou de réfection s'anima partout à la fois : maçons, menuisiers, zingueurs, vitriers, plafonneurs, serruriers, peintres et forgerons, — toute l'équipe du bâtiment, en un mot, vint s'installer dans nos murs pour huit mois.

Le travail était considérable... Qu'on en juge plutôt par les cartes-vues prises au milieu des décombres.

Les toitures des principaux bâtiments étaient en grande partie sous papier goudronné : il fallait les remettre sous tuiles ou sous ardoises. De tuiles, plus dans le pays ! On les fit venir de Hollande — avant la hausse des prix, le marchandage du change et la hausse des salaires ;

Les plafonds des chambres et des classes nous donnaient le traitement hydrothérapique à bon marché ;

Les murs déchiquetés donnaient l'illusion d'un piqué architectural assez bizarre ;

Les fenêtres, avec leurs carreaux en linoléum ou en toile d'emballage, donnaient à la physionomie générale du bâtiment un air de cambuse à vendre à prix réduit ;

Les portes grimaçaient dans leurs panneaux éraflés ou tenaient à leurs charnières d'une façon lamentable ;

Les trous d'obus rebouchés offrent, encore à présent,

un rapiècement désagréable sur l'immensité des façades extérieures ;

Le mobilier brisé ou volé dut trouver des pièces de rechange, empruntées aux maisons moins abîmées par l'invasion ;

Le jardin, pilonné par toute la série de l'artillerie allemande, dut engouffrer, comme semis d'un potager nouveau genre, des carcasses de chevaux et tous les déchets du bombardement ;

Les arbres gardent encore, sous leur écorce déchiquetée, la ferraille des usines de guerre ; et, pour les sauver, si possible, d'une gangrène mortelle, on a dû les amputer sans rémission ; et, aujourd'hui, le beau jardin du Juniorat de Waereghem n'a plus que des allées en mâts de navires ou en cierges pascals. L'espoir nous reste d'une frondaison nouvelle, dans quatre années au moins... D'ici là, adieu, les nids sous les branchages ; adieu, le rossignol du soir sous la feuillée !

La ferme, qui savait en 1914 s'enorgueillir de sa prospérité, avait été rasée. Il fallait reprendre le tout à la base, refaire les bâtiments et repeupler ce terrain, — grosse besogne !

Nos chers Frères convers n'épargnèrent point leurs peines ; et tous, à qui mieux mieux, refaisaient le bien familial... Aujourd'hui, cette ferme, qui fut une petite image de la ferme-modèle, a repris son ancienne allure, dans des améliorations nouvelles.

Les machines ont repris leur place, — mais sans bras pour les faire marcher, tellement notre personnel est réduit ! Car les morts et les obédiences ont considérablement aminci le personnel florissant d'avant-guerre. Sur dix-huit Frères convers, en 1914, il ne nous en reste plus que sept — dont un de 80 ans.

C'est peu pour un établissement comme le nôtre : aussi faut-il, de temps à autre, faire appel à la main-d'œuvre étrangère.

Le collège, ouvert pendant la guerre, fut licencié à la fin de l'année scolaire, — soit en juillet 1919. Il nous fallut songer au recrutement du Juniorat nouveau. Ce

recrutement se fit dans les meilleures conditions désirées de choix et d'élection.

On compte actuellement 28 élèves, répartis en trois classes — sans compter la préparatoire. L'année prochaine, la classe de troisième ouvrira ses portes à de bons élèves bien préparés.

Cinq professeurs, — tous admirablement dévoués, tous très Oblats, — consacrent des soins intelligents à cette petite jeunesse. Et l'on peut dire que de l'arbre du Juniorat, scié pendant la guerre, une pousse nouvelle reprend avec vigueur, — malgré les difficultés qu'engendre la vie nouvelle.

Il est à croire que les efforts de 1920, en tout semblables aux efforts de 1902, seront couronnés de ces succès qui suivent toujours les courages inaccessibles aux défaillances...

Daignez agréer, Monseigneur et Révérendissime Père, l'assurance de mon filial dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Léopold LIONNET, *O. M. I.*

## II. — Le Scolasticat du Sacré-Cœur à Liège [1].

### § I. — **Bonheur (1911-1914).**

Les *Missions*, en 1912, ont publié un Rapport, en deux parties, sur le Scolasticat de Liège.

De 1912 à 1914, sous le gouvernement du R. P. Ernest NEYROUD, on peut dire que la vie y fut celle d'une heureuse famille, — heureuse, parce que fervente aux études

(1) Extrait du Rapport (1912-1920) envoyé à Monseigneur le Supérieur général par le R. P. Pierre RICHARD, Supérieur et Modérateur du Scolasticat.

et à la vie religieuse. Le corps professoral renouvelé en 1911, à peine assez nombreux, et un peu jeune dans l'ensemble, était à sa tâche *tota anima*. La direction supériorale — douce et forte, imprégnée de surnaturelle intransigeance et de bonté toute paternelle, avec une pointe d'originelle timidité — faisait un bien évident à tous les scolastiques.

Des échos de cette excellente situation nous sont revenus ici, avant et après la guerre, de divers côtés et nous ont confirmé que les *rumeurs* défavorables, créées quelques années auparavant sur le vieux Scolasticat, étaient bien *disparues*.

1914 : la guerre !...

1914-1918 : la vie, parfois l'agonie, plusieurs fois la mort — dans Liège emprisonnée — et, pourtant, toujours le courage surnaturel !

1918-1920 : les rayons heureux de la renaissance !

Nous allons raconter tout cela rapidement. A vouloir tout dire, il faudrait être trop long. Cependant cette histoire de Liège est à raconter : trop d'Oblats s'y intéressent et elle rappelle tant de..... divines choses — au-dessus des humaines, parfois si horribles !

Il aurait fallu faire cela, comme on nous le demandait des quatre coins du monde, toute de suite après l'armistice ; mais il fallait d'abord revivre. Et puis nous aurons, maintenant, le bonheur d'ajouter la description de la résurrection au spectacle de l'épreuve....

Ce furent des années de vif labeur et d'heureuses semailles, sans plus d'événements extraordinaires que n'en comporte la vie d'un « bon » scolasticat — ou la vie d'un robuste paysan, labourant et semant sur un riche coteau peu exposé aux orages.

Notons quelques-uns de ces faits qui sont nos événements à nous : les anciens scolastiques « réaliseront » ce que cela signifie.

D'abord, les *examens* et les *ordinations*. C'est ce qui fait le mieux sentir à tous la vie, le mouvement vital du scolasticat, la marche en avant dans la science et dans la sainte hiérarchie sacerdotale.

Les examens ont donné des moyennes convenables, abaissées quelquefois par une note trop faible ; dans l'ensemble, incontestablement, il y a application au travail et fruits intellectuels très satisfaisants.

En 1914, on décida même de prendre, parmi nos élèves sortants, un professeur de philosophie : le P. François Messager — tué, depuis, en pleine bataille. D'ailleurs, ce n'était pas le premier ni le dernier professeur fourni par Liège à nos juniorats, à nos scolasticats et à nos collèges.

Les chères ordinations ont été faites, chaque année (jusqu'en 1914, inclusivement), par Monseigneur notre T. R. P. Général, — douce tradition que nous espérions bien voir longtemps continuer. Hélas ! depuis 1911, le nombre des Ordinands allait toujours en diminuant : 17 prêtres en 1911, puis 11, puis 7, puis 3.

Le nombre des scolastiques, évidemment, suivait la même marche descendante : 61, 54, 45, 40. Une crise s'accentuait, avec des signes de relèvement ; mais crise et relèvement ne seraient qu'une partie des grands événements providentiels sur les pays où nous nous recrutons.

Après les ordinations, les *obédiences*. En ces quatre fins d'année scolaire, notre Révérendissime Père put en donner à Liège 18 pour les Missions étrangères (6, 6, 4, 2), et 24 pour les Provinces du Nord français, de l'Angleterre et de la Belgique (3, 10, 6, 5).

Entre toutes, on pourrait en noter trois, arrivées avant la fin même des classes et toutes trois pour l'Extrême-Nord canadien, Mackenzie ou Keewatin : — PP. Alexis Robin et Armand Le Blanc en mars et mai 1912, P. Pierre Falaize en juin 1913. Ces départs donnèrent lieu à des cérémonies privées de baisement de pieds au salon, vers 10 h. du soir, on ne peut plus touchantes et inoubliables, — un indice, entre dix autres, de l'esprit apostolique régnant au Scolasticat de Liège. Ce n'est pas étonnant que ce soit à lui qu'on s'adresse le plus fréquemment pour les plus rudes missions.

Après les obédiences aux scolastiques sortants, celles

aux Pères de la maison. Voici les changements accomplis alors : — *a*) en septembre 1912, nouveau chapelain à Saint-Lambert, le R. P. Jules GÉRARD, et nouvel économe, le R. P. André BOUDON, l'ancien devenant grand... voyageur apostolique ; *b*) en octobre de la même année, les *Petites Annales*, avec leur personnel, nous quittent et vont s'installer à Thy-le-Château, près de Charleroi ; *c*) en mars 1913, le R. P. Corentin LEBORGNE vient prendre la direction de la chapelle Saint-Lambert, à la place du R. P. Henri ALAZARD, nommé Supérieur et Maître des Novices à Thy-le-Château ; *d*) enfin le commencement de l'année scolaire 1913-1914 nous amène un nouveau professeur, le R. P. Hilaire BALMÈS, qui remplace le R. P. Gabriel BARRAT.

Les allées et venues ne sont parfois que passagères, et ce sont des *visites :* visites de voisins plus fréquentes ou visites à ces voisins de la Province du Nord, de la Province belge et de la Province allemande : Liège est un trait d'union. Je note tout spécialement une série de douces et joyeuses visites mutuelles entre le Scolasticat et le Noviciat Saint-Gerlach ou le Juniorat Saint-Charles en Hollande : Pères, novices, rhétoriciens, scolastiques allemands et français fraternisent alors très cordialement, et on se promet bien de continuer ainsi toujours : *Cor unum et anima una.* Hélas ! nous devions nous revoir en plein état de guerre.

Visites spéciales aussi aux deux aumôniers de la Sainte-Famille, à *Saive*, près Liège, maison de retraite, et à *Bas-Oha*, près Huy, ancien noviciat ; ces aumôniers étaient, en effet, rattachés canoniquement à la maison de Liège. Combien ont connu l'aimable hospitalité des Pères YVES LEMASSON et Eugène AUCHERON ! — Ils devaient mourir, tous deux, pendant la guerre.

Pour le R. P. LEMASSON, un cinquantenaire sacerdotal en 1912, après un cinquantenaire religieux en 1911, fournirent matière à deux splendides fêtes — dont malheureusement les *Missions* n'ont pas dit un mot. Pour la Sainte-Famille, dont le vénéré et saint Jubilaire fut 45 ans aumônier, et pour les Oblats ce furent pourtant

deux événements considérables. Les solennités furent grandioses, surtout en 1911 : représentation officielle des deux Congrégations, — par le R. P. Frédéric Favier pour nous, — panégyrique élevé par le R. P. Jean-B. Lemius, qui mit en lumière et découvrit à beaucoup le modeste mais vrai héros de dévouement et de sainteté qu'avait été le bon Père Lemasson. Aux deux fêtes, le Scolasticat de Liège prit une très large part. C'était en mai ; on fit coïncider le pèlerinage traditionnel marial à Notre-Dame de la Sarte, près Huy, avec les fêtes de Bas-Oha, et tout Liège fut ainsi présent à celles-ci avec ses adresses, ses séances, ses chants, sa joie... et son édification (1).

On nous vient voir aussi de loin ; mais nous ne rendons pas alors la visite, sinon par les obédiences qui, peu à peu, vont sur place remercier nos chers visiteurs, spécialement ceux des Missions étrangères. Notons : en juillet 1912 Mgr Mathieu Gaughren, en janvier 1913 Mgr Ovide Charlebois, et en février suivant Mgr Henri Delalle. Inutile de redire ici la très heureuse influence de ces visites sur la ferveur apostolique du Scolasticat, sans oublier ni un complément de formation pratique, qui n'est pas à dédaigner, ni les prières et l'union surnaturelle plus intime — chaîne d'or du passé à l'avenir de l'apostolat dans la Famille.

C'est cette ferveur apostolique qui fit créer au Scolasticat de Liège, en janvier 1914, une Académie des Missions étrangères. Les *Académies !...* il y en a pour l'éloquence en diverses langues, pour le Sacré-Cœur, pour la Sainte Vierge, pour le dessin, pour la gymnastique, pour la métaphysique... Sous la surveillance du Supérieur, tout est organisé librement par les scolastiques : les règlements en sont bien construits, approuvés et fidèlement observés, parfois presque mieux que l'autre, le grand Règlement, — suave force de l'initiative ! Et on y travaille sérieusement, fructueusement. Les séances

(1) Un récit du Jubilé de 1911 a été publié dans les *Petites Annales*, 1911, pp. 303-307.

ont lieu pendant les récréations ou les promenades et ne nuisent pas aux études. Au contraire, c'est à la fois une expansion de la vie du Scolasticat et un facteur puissant de cette vie en ferveur, en ardeur et en formation pratique.

Dans le même ordre d'idées, signalons aussi que Liège, — par correspondants spéciaux, attitrés, — entretient toujours dix, douze, quinze relations avec des missionnaires de nos divers Vicariats.

Enfin, — après avoir rappelé que c'est au printemps de 1912 que nous nous mîmes à la prononciation romaine du latin, à la satisfaction de tous et sans grande difficulté, — notons que nous eûmes notre dernière visite canonique en novembre 1913. Pendant cet examen approfondi de l'état du Scolasticat, le R. P. Provincial nous assura n'avoir à faire que de minimes remarques, d'immenses compliments et d'immenses actions de grâces — à Dieu, au Sacré-Cœur et à notre bonne Mère Immaculée.

Comme je le disais en commençant, le Scolasticat, en effet, était incontestablement fervent ; on s'y préparait avec cœur à l'apostolat, avec une vie religieuse sérieuse, basée sur le sacrifice ; la direction établissait peu à peu un courant d'ardeur intellectuelle plus pleine ; les santés, en général, étaient bonnes. L'âme de tout ce travail était bien le R. P. Neyroud, Supérieur.

## § II. — Guerre (1914-1918).

Juillet 1914 : examens, thèses, ordinations, obédiences, vacances. Puis une autre main rouvre le *Codex historicus*, après cinq mois — et quels mois ! mois de guerre ! la Grande Guerre !

— « Comment retracer cette histoire, écrit en hésitant cette nouvelle main, au sein même de la prison, pour la continuer ensuite au jour le jour..., tant que le bon Dieu voudra ? Il faut pourtant le faire. Mais pour

beaucoup de raisons..., nous allons nous en tenir aux faits, aux principaux faits...

Le Scolasticat a revu les jours d'Autun 1870, mais avec un ciel bien plus sombre, des déchirements intimes bien plus poignants, des lueurs d'espérance aussi là-bas plus brillants malgré tout, enfin, — nous pouvons le dire, — avec un courage surnaturel égal. »

Ceci était écrit après les cinq premiers mois !... Et cela dura presque cinq années ! Avec le rédacteur du *Codex*, qui put continuer son travail tout le long de la guerre (après la rédaction, le cahier était caché dans un fond de bibliothèque), nous ne dirons ici, pour ce lustre interminable, que les principaux faits et ceux qui peuvent intéresser tous les Oblats. ..

Vers la fin de juillet 1914, après le Chapitre provincial tenu à Dinant, le R. P. Neyroud se trouve à la Pancherelle, notre maison de campagne, à 6 km. de la frontière allemande, avec les PP. Pierre Richard et Hilaire Balmès ; le P. Joseph Méheust est à Anvers ; le P. Philippe Romestaing à Bas-Oha ; le P. Joseph Hermès chez lui, à Kesternich, près d'Eupen-Montjoie ; le Père François Messager à Thy-le-Château, puis à Jersey ; enfin les PP. chapelains et le P. économe sont restés à Liège.

Il y a des bruits de guerre. Mais est-ce que cela peut être pour la Belgique neutre, surtout pour la région Nord de la Belgique, pour Liège et les confins de la Hollande ?

Evidemment, non ; et les PP. Richard et Balmès vont passer huit jours dans l'Eifel allemand, avec le P. Hermès, — courant à travers ces pittoresques vallées de Montjoie, Heimbach, Mariavald, Niddegen. Mais, le vendredi soir, 31 juillet, coup de tonnerre : état de guerre, en Allemagne, expulsion des étrangers. Ils s'en reviennent, partie en chemin de fer, partie à pied, par les routes d'Elsenborn et de Malmédy-Dolhain. Partout, trains de soldats ; ici, sur cette frontière, les routes sont déjà barrées et gardées militairement, — jusque dans les déserts des Hautes-Fagnes !...

En arrivant à la maison, le samedi soir, et en racontant

ces choses, ils émotionnent fortement. Cependant, ce n'est pas pour soi qu'on craint.

Le dimanche 2, nos informations se précisent : mobilisations générales. Alors, il faut qu'ils partent ? Oui, d'abord trois soldats de première ligne, qui vont en rejoindre quatre déjà à la caserne ; puis six autres, dont le P. Balmès. Quelles minutes, quelles heures ! Chez tous le calme ; quelques larmes çà et là ; mais le « devoir veut qu'on parte, dit l'un d'eux, et l'honneur veut qu'on chante », — on va racheter la patrie, ce sera plus que la défendre : tout le monde sent cela.

Le lundi 3, départ de trois Frères lorrains pour le côté allemand.

A Liège, pendant ce temps, le « Congrès des jeunes Missionnaires » s'est dispersé en toute hâte : le R. P. Provincial part le dernier. La maison loge des soldats belges.

Mardi 4 août : faute de nouvelles, — chemins de fer coupés dans la direction de l'Allemagne, pas de journaux ni de lettres, — nous ne croyions pas encore à la guerre. Mais, dans la matinée, deux groupes étant partis aux renseignements, vers Urimister et vers Dolhain, reviennent effarés, effarants : les Allemands, par pleines routes et pleines troupes, depuis ce matin, envahissent, envahissent... et défilent vers Liège !... Est-ce possible ?...

Et des aéroplanes survolent partout. Le temps est très beau.

Enfin, vers 4 h. ½, l'angoisse de l'attente est crevée... par un boulet de canon, un obus antiavion, tiré là-bas devant le fort de Fléron contre un oiseau belge — qui, prestement, fait demi-tour. Oui, c'est la guerre..., et avec la Belgique..., en passant par Liège !... Le siège de Liège : qui eût imaginé cela, du moins parmi les profanes !... Et nous y assistons, déjà enfermés dans le camp ennemi.

Nous sommes prisonniers. Trois cent mille Allemands — l'armée von Emmich, l'armée de la Meuse — doivent passer, ce soir, à travers Liège.

Mais le canon se met à tonner terriblement, barrant tout l'horizon. Et la sourde et horrible, parfois consolante musique commence, que nous entendrons pendant

cinquante-deux mois, toute la guerre, avec des alternatives de pause, de silence presque, puis de *forte* et de rage ; Liège restera, sans doute, un centre et un nœud acoustique où, de 150 à 200 kilomètres, le bruit formidable nous parviendra nettement, nous marquant toutes les grandes étapes de la guerre.

Pendant les premiers mois, cependant, ne pouvant imaginer de pareilles distances dans la propagation du son et entendant toujours ce même canon du sud à l'ouest, nous crûmes que la bataille restait là, près de nous, — à Liège, Waremme, Havelot ! Et c'était, en réalité, le canon de Namur, de Dinant, de Charleroi-Mons, de Verdun, de la Marne, de l'Yser !... Cette illusion ne contribua pas peu à nous faire « gober » les nombreux canards lancés au début de la guerre, dont plusieurs fantastiques ; mais tout était tellement renversant, alors ! Comment ne pas croire, avec tout cela et le reste, à une très courte guerre, surtout en Belgique ?

Hélas ! et nous restâmes enfermés. Aurions-nous pu partir ? Par quelque prompte décision précédant le 4 août, peut-être ; mais après, on l'a vu, nous étions prisonniers. Or, avant le 4 août, pouvions-nous savoir et prévoir ? C'était, à la Pancherelle, impossible !

Alors, les journées (jusqu'au 4 septembre) passent lentes, un peu fiévreuses, anxieuses, attentives jusqu'à l'excès aux moindres petits riens qui se passent autour de nous, sur nos routes, dans nos villages, sur la ligne de chemin de fer Aix-la-Chapelle-Verviers-Liège, peu à peu rétablie, — comme si cela était en connexion essentielle avec toute la marche de la guerre !

Du moins, on épiait ainsi ce qui était militaire. Car, tout autour de nous, il y avait autre chose que la guerre !...

Quelques jours après, nous allâmes, non sans crainte, nous informer sur place et surtout voir ce qu'étaient devenues nos Sœurs de l'Immaculée-Conception, avec leur école. Elles ont vécu des heures affreuses : le feu s'est arrêté non loin de chez elles...

Je n'en dirai pas davantage là-dessus, mais on devine l'état de notre âme, plongée tout à coup en pareille situa-

tion de violences extrêmes. Alors, tout devenant si affreusement précaire du côté des créatures, on s'attache plus intimement au Maître absolu et aimant, par le sommet de l'âme — qui raffermit ainsi le pauvre corps, parfois prêt à s'accabler.

Aussi quelle bonne retraite le 14, veille de l'Assomption, ponctuée encore par les gros coups des 380 ou des 420 tirant sur les forts de Liège, — coups terribles, ébranlant les portes de la maison à 25 kilomètres, comme de gros coups de poing qu'on leur aurait assénés.

Que signifiait tout cela ? ces heures de silence ? puis ces heures de bombardement ? puis ces défilés, sans fin, de troupes de toutes espèces et d'un matériel innombrable ? Comment faire concorder cela avec les « tubes » ou « tuyaux » tombés çà et là des aéroplanes ? Les aéroplanes, en effet, survolent nombreux la région.

Jusqu'au 17 août, tranquillité absolue dans notre coin perdu. Peu à peu, on n'ose plus sortir très loin sur les routes. Le 8 août, la dernière dans le pays, notre cloche extérieure s'était tue : ordres formels. — Mais, le 17, vers 3 heures du soir, des patrouilles vinrent chercher, dans les fermes, des logements. Le soir, envahissement général : c'est de la cavalerie. On n'a pas trouvé notre maison commode, et nous n'avons que quelques visiteurs — demandant du vin ou de la bière.

Le 18, on se décide à aller, jusqu'à Verviers, chercher des hosties ; le pain matériel manque déjà, — si l'autre manquait aussi !... Or, « l'autre » va manquer aussi : nous ne pouvons obtenir que des débris d'hosties — où nous découpons des parcelles plus ou moins petites et plus ou moins géométriques.

Le mercredi 19, nous déterrons ce que nous avions enterré de provisions diverses, en grand mystère, dans notre jardin !... Une terrine de riz ; celui-ci, ayant beaucoup gonflé dans le sol humide, a éclaté ; le reste est en bon état. Le lendemain, quelques nouvelles de Liège : elles sont rassurantes, — quel soulagement et quel *Deo gratias !...*

Samedi 22 : les journaux allemands annonceraient la

mort de Pie X ! Et c'est bien vrai : quel coup terrible ! Notre grand, sublime et saint Pie X ! On prie pour l'Eglise par-dessus tout !

Le mardi 25, service solennel pour le Pape défunt. Dans la journée, on réussit à découvrir 25 kilos de pommes de terre : le pain manque. A la place, on a des « nouvelles » en quantités, — toutes évidemment contradictoires. Cependant, le canon tonne, surtout au sud : Spa ? Stavelot ? C'étaient Sambre et Meuse et Nancy. Et les troupes et les trains défilent toujours : on se demande comment de telles masses peuvent venir faire le tour de Liège !

Le 28 août, saint Augustin : fête toute spirituelle, — adresse à Rome en télégraphie angélique...

Du 3 au 6 septembre, nous apprenons enfin la vraie marche de la guerre : batailles de Lorraine, de Charleroi, de Lille, de Maubeuge, de Sedan, — puis batailles de Saint-Quentin et de Reims ! Dans le ciel, qui continue à être merveilleusement beau, les Zeppelins évoluent magnifiques, avec quelques aéroplanes de temps en temps. Le 6 nous apporte le nom du nouveau Pape : Benoit XV, — comme il faut prier pour lui !...

Du 7 au 9, le P. Richard tente d'aller à Liège, — à pied, évidemment. Voyage bien réussi, malgré les sinistres appréhensions du départ. Les nouvelles de Liège sont pleinement rassurantes. Là-bas, après les angoisses du bombardement, diverses péripéties, — comme la chasse à un espion, un logement transitoire de soldats et de blessés. Tout est tranquille ; mais le ravitaillement ne semble pas facile. Sur ces indications, on se résout à rester à la Pancherelle.

Le 12, encore quelques nouvelles précises : Louvain incendié..., appel en France de la classe 1914 : 5 jeunes Frères scolastiques en font partie, — que faudra-t-il faire ?

Le 14 septembre, nous apprenons la prise de Maubeuge, avec 30.000 prisonniers : pauvres Frères Bros et Giron ! Et, le 18, la bataille de la Marne ! Destruction de Dinant : que sont devenus nos Pères ?... Et, maintenant, que va devenir la guerre ?

Le 19, on réussit à faire passer quelques nouvelles pour nos familles, par la Hollande.

Enfin, le 24 septembre, puisque la bataille se prolonge, nous disons adieu à nos 5 jeunes de la classe 1914 ! Quels adieux en pleine guerre ! Reviendront-ils ? Mais il le faut, et ils sont tout à leur devoir. A pied, ils partent donc, le 25, de grand matin, vers la frontière hollandaise. « *Angeli comitentur... et reducant ad propria !...* » Voici les scolastiques réduits à dix-huit !...

Cependant, le temps étant venu de se remettre à l'étude, on s'y remet. Gros travail que de s'aménager et de s'organiser pour faire des classes à la Pancherelle. Combien cela durerait-il ? Quelques mois peut-être, — personne ne pensait à une année scolaire entière. La perspective d'un hiver, dans ce trou glacial et humide, nous fit donc un peu trembler. Enfin, pour la rédemption universelle, avec tous les immolés, on s'abandonne à tout.

Fin septembre et commencement d'octobre, quelques numéros de journaux hollandais nous donnèrent un résumé des événements de juin à la mi-septembre ! Çà et là, des affiches allemandes, qu'on ne veut pas croire, sur le siège d'Anvers, les forts qui tombent, etc...

Le 6 octobre, notre ravitaillement en hosties est assuré par un couvent de Sœurs allemandes à Welkenraedt ; l'autre ravitaillement se fait de plus en plus difficile... Froid, pluie, vent.

Puis, tout à coup, un rayon de soleil. Dans la soirée de ce mardi 6, vers 4 heures ½, une apparition : le bon Père Mathias Isler, qui entre chez nous, venant de Saint-Charles (Hollande), « *Visitare carcere detentos.* » Quel acte de charité et de dévouement, surtout dans le cas présent, avec les idées qu'on se fait ailleurs sur la vie... et la mort et le brigandage, la cruauté des franc-tireurs, etc., etc., en Belgique. On avait dit au cher Père :

— « Vous allez à la mort !

— Tant pis ou tant mieux : c'est pour nos Frères ! »

Avec quelle avidité on écoute quelques nouvelles sur la Congrégation ; malheureusement, de Rome, rien. Nos cinq jeunes héros ont fait bon voyage par La Haye,

Anvers, Waereghem. De Waereghem, ils ont télégraphié : « Venez, on vous attend. » — Oui, mais le siège d'Anvers !

Entre autres nouvelles, le Père Isler nous apprend qu'à Dinant auraient été tués le Frère Pierre Ferré et le P. Eugène Colas. On chante, le jeudi matin, 8, la messe de *Requiem* pour celui-ci. Heureusement, ce n'était qu'un des nombreux enterrés, toujours vivants, de ces temps confus !

Vers 11 heures, repart notre cher et dévoué visiteur ; il pourra rassurer bien des cœurs sur notre sujet, — on lui a confié des paquets d'adresses, — et éclairer aussi bien des esprits, espérons-le, sur l'état réel des âmes en Belgique envahie.

Du 10 au 14, on discute sur Anvers — qu'on suppose imprenable. Le 14, on pose à l'Économe de Liège la question du retour au Scolasticat : la vie devient intenable à la Pancherelle,— plus d'argent, pas de vêtements d'hiver.

Le 17, par deux courageuses messagères, le Père économe répond qu'il ne croit pas prudent de rentrer à Liège ; il va nous ravitailler. — Et l'on se met donc à une organisation hivernale.

Depuis quinze jours, l'automne froid s'est glissé dans nos champs et dans nos bois, colorant ceux-ci de tous les jaunes et de tous les rouges, au milieu des verts sapins persistants, puis les dépouillant lentement ou brusquement sous une rafale. On reprend contact avec la nature, oubliée depuis si longtemps, depuis que les villes et les études emprisonnèrent régulièrement nos printemps et nos automnes. Et c'est toujours la belle nature..., au milieu des guerres de ces pauvres humains !

Fin octobre aussi, on arrive à se procurer à peu près régulièrement un petit journal belge de Maestricht : *Le Courrier de la Meuse*, enthousiaste mais donnant les « communiqués ». Nous sortons ainsi de la période des racontars universels, pour entrer dans celle, disons, de la lumière semi-historique.

Je m'arrête dans cette description de nos débuts de

guerre. On s'est demandé ce que nous pouvions bien être devenus alors et pourquoi nous avions fait ceci ou cela : voilà ! Si nous avions eu la prescience divine ou seulement la science de 1918, 1917, 1916, nous aurions sans doute agi autrement, mais *hominum... incertæ providentiæ*, — humble remarque qu'on voudra bien se rappeler plusieurs fois encore.

Dans la suite, beaucoup d'incidents, menus ou gros, sont venus remplir nos journées et nos semaines et puis nos mois et nos années. Le fond reste identique : la domination étrangère, avec patrouilles, ordres sans fin, défense de circuler, réquisitions, contrôles, refus des demandes les plus pressantes, même pour le ministère spirituel, démarches sur démarches, etc. !... Et puis la prison, sans relations avec tout ce qui nous était cher, ou si peu, et si triste parfois : là fut notre grande souffrance morale ! Et puis, ravitaillement précaire, parfois privations très sensibles, suppressions graduelles des commodités de vivre en tout ordre.

Des nouvelles régulières à peu près maintenant, mieux critiquées, suffisantes pour nous tenir au courant des principaux événements de la guerre, — par dessus tout, l'espoir patriotique et l'assurance toujours, — enfin, plus haut que tout, l'amour de DIEU et de son œuvre et de l'Eglise, vraiment transcendant à toutes les affections humaines, même les plus légitimes ; et, dans cet esprit. la douce acceptation de notre petite part dans le grand sacrifice rédempteur universel : voilà la vie du Scolasticat de Liège pendant toute la guerre.

J'ai dit que nous avions des nouvelles régulières suffisantes sur les événements du monde : c'est là un chapitre très intéressant. En quelques lignes, voici :

Après les semaines aux « tubes » ou « canards », nous eûmes donc *Le Courrier de la Meuse* de Maestricht, ainsi que quelques autres journaux hollandais. Mais, bientôt, tout cela fut rigoureusement interdit. Et c'est dans *Le Télégraphe*, de Liège, que nous allâmes chercher la squelettique vérité, résidu de la critique des colonnes censurées.

A côté de ces sources officielles, c'est-à-dire censurées, il y en eut toujours de non-officielles : les « tuyaux » oraux ou copiés à la main ou à la machine et circulant entre sûrs amis, et les «prohibés» imprimés. Les « tuyaux » continuèrent toute la guerre, copies de journaux étrangers non autorisés ou bruits sortis de sources « autorisées ». Les « prohibés » furent multiples. Il y en avait, dans le pays, petites feuilles, petites brochures plus ou moins régulières, — à la tête de tous l'admirable, héroïque, miraculeuse *Libre Belgique*, en 4 petites pages, et puis la bien documentée *Revue de la Presse*, en 12, 16, 24 pages...

Notre grand couvent tout naturellement, fut un confluent où bien des choses aboutirent, mais sans y rester ; quelques souvenirs seulement sont demeurés — dans les coins à cachettes d'abord, puis dans nos archives de guerre.

Voilà donc comment nous suivions l'histoire à travers nos barreaux. Et puis, il y avait l'esprit de divination qui lisait entre toutes ces lignes ; quelques-uns lisaient en noir, d'autres plus en rose ; mais comment s'empêcher d'essayer cette ultralecture ? Ultralecture aussi, celle qui tendait vers l'avenir ! La guerre reviendra-t-elle à Liège, sur la Meuse ? Finira-t-elle ailleurs ? Comment ? En fin de compte, on fermait les yeux, fatigués de scruter les papiers embrouillés et l'avenir embrumé, et on s'abandonnait à la douce et paternelle Providence, au Cœur divin à qui nous sommes consacrés, à notre divine Mère Immaculée...

## § III. — **Personnel (1914-1919).**

Nous allons procéder maintenant systématiquement, pour plus de clarté et de brièveté.

1° *Année scolaire* 1914-1915. — En septembre 1914, il y avait donc 2 Pères professeurs : le R. P. Ernest Neyroud, Supérieur, et le P. Pierre Richard, — et 18 scolastiques : 10 de la Province anglaise, qui nous

resteront jusqu'à la fin de la guerre, 4 de la Province belge, lesquels partiront peu à peu, mais seront remplacés par des compatriotes, et 4 de la Province du Nord, dont le Fr. Charles RENAULT, inscrit à la Faculté des Lettres de Lille.

En décembre, rentrent 2 scolastiques hollandais, arrêtés après leurs vacances ; un autre nous arrive aussi en janvier, mais il devra nous quitter au cours de l'année ; donc, à partir de janvier 1915, 21, puis 20 scolastiques.

A notre rentrée à Liège, en novembre, nous retrouverons le P. Philippe ROMESTAING. Avec le P. Jules GÉRARD, chapelain, qui n'aura pas de difficulté à enseigner la Liturgie et même le Droit canon, on fera un corps professoral de 4 Pères — dont le Supérieur, malade.

N'oublions pas un petit junioriste de Waereghem, resté en « panne » ici et à qui on fait suivre les cours du collège Saint-Louis (*S. J.*), en ville. En janvier 1915, on recueillera un second junioriste et, le Fr. RENAULT se chargeant d'eux, nous aurons ainsi un petit Juniorat de guerre, dans un coin du Scolasticat : 2 junioristes en 1915, puis 2 autres, avec cours à la maison, en 1917-1918.

Le R. P. Charles GUYNOT étant venu, fin novembre, de Dinant pour chercher un peu de linge (il n'y en a plus là-bas, mais le P. COLAS y est vivant !), on lui propose de revenir à Liège pour enseigner la philosophie, puisqu'il n'y a pas plus de travail pour lui au Kursaal que de linge. Il accepte et, le 5 décembre, il est installé. ... Mais, pendant ce temps, la maladie du R. P. NEYROUD s'étant aggravée, le R. P. Marcel BERNAD, Provincial, averti, accourut, passa la frontière et — après une tournée de visites à Dinant, Huy, Namur —, vint s'installer à Liège, en s'y chargeant des cours de morale. Et voilà le corps professoral du second semestre 1915.

1915 : année terrible pour nous. Le 22 mars, mort du R. P. NEYROUD, Supérieur, et, le 8 décembre, mort du P. André BOUDON, économe, — l'un et l'autre sans pouvoir donner de renseignements à leurs successeurs, évidemment pris sur place et improvisés. En mars, le R. P. Provincial était heureusement présent ; il resta

avec nous jusqu'au 13 septembre suivant. Après la mort du Supérieur, le P. Corentin LeBorgne, second assesseur, prit le gouvernement jusque fin décembre, et le P. Richard officiellement, à partir du 25 mars, était nommé Modérateur du Scolasticat. Le 31 décembre 1915, l'unité de l'autorité non seulement amicale mais juridique étant de plus en plus nécessaire avec l'état de guerre prolongé indéfiniment, le P. Richard fut nommé Supérieur. Depuis le 8 décembre, d'ailleurs, le P. LeBorgne, avec la direction de l'église Saint-Lambert, s'était encore chargé de l'économat — si dur en pareilles circonstances. Tout fut confié au divin Cœur et au Cœur maternel Immaculé : ce sont eux qui gardèrent tout admirablement.

2° *Année scolaire* 1915-1916. — Encore un nouveau professeur de circonstance : le P. R. Jean Tancray, que Thy-le-Château nous envoie en fraude, — amende de 20 marks !

A la fin de l'année précédente, les ordinations de juillet avaient créé 4 nouveaux prêtres, et il y avait eu 2 départs — obédiences pour la Province belge. Pour la nouvelle année, arrivèrent 3 nouveaux, tous trois philosophes sans noviciat ; puis, au commencement de décembre, un quatrième arrivait de Saint-Gerlach (Hollande), en sorte que, pendant quelque temps, nous eûmes encore 20 scolastiques. Après deux départs d'abandon, 18 fut le chiffre gardé jusqu'au bout.

En avril 1916, — de façon irrégulière, à cause de diverses situations militaires, — 4 ordinations sacerdotales ; il y en aura une autre en août suivant. Donc cinq nouveaux prêtres en 1916. De même 4 oblations perpétuelles, dont une *in articulo mortis* pour le F. C. Joseph Lefraiche, qui nous édifiera plus loin.

A la fin de l'année scolaire, 4 obédiences : 1 pour la Province belge, 2 pour le Sud-Afrique, 1 pour l'Angleterre. Malgré d'interminables démarches à Liège et Bruxelles, plus tard à Madrid et à Rome, nous ne réussirons jamais à faire sortir de Belgique ces 3 missionnaires, — les PP. Richard Ryan, Arthur Delport et Edward

Varrie, — pas plus que les 3 autres qui termineront leurs études en 1917 et les 2 qui devaient partir en juillet 1918. On les occupera à enseigner au Scolastical et à compléter ainsi le cadre de nos cours ; ou bien on leur trouvera divers ministères, au dehors, dans lesquels ils se dévoueront avec beaucoup de succès, malgré la langue étrangère de ce ministère : vicariat à Grivegnée, dimanches à Fléron, aumônerie à Saive (Sainte-Famille), secours au Thier-à-Liège, etc...

Dans le Scolasticat donc, voici une troisième espèce de communauté : les Pères ex-scolastiques en études prolongées. Ils prolongent, en effet, leurs études, préparent leur examen de juridiction, brillamment passé à l'Évêché de Liège, et ainsi tout leur ministère futur.

3° *Année scolaire* 1916-1917. — Un nouveau professeur de philosophie est donc pris parmi les scolastiques sortants : le P. Varrie, de Kimberley.

Le P. Henri Molinié étant tombé malade de surmenage et de faiblesse, le P. Guynot, puis le P. Renault le remplacent.

Douze scolastiques pour commencer et pour finir : *pusillus grex !*

Une oblation perpétuelle en novembre, puis deux en mars, avec des indults enfin obtenus pour des pauvres retardés, sans fin, à cause des questions militaires. Après les vœux, les ordinations se succèdent rapides, — S. G. Monseigneur Rutten, notre Evêque, étant sur ce point d'une amabilité extrême. Donc, deux ordinations sacerdotales à Pâques, deux autres en août 1917. A la fin de l'année, trois nouveaux missionnaires qui ne peuvent nous quitter : les PP. James Mac-Cann, Francis Foley, Richard Gleeson. Le premier va devenir professeur de philosophie, le second, vicaire à Grivegnée, le troisième, professeur de dogme, pour quelques mois. Ainsi sont remplacés et le P. Tancray, qui prend la direction de l'Hôpital Saint-Lambert. créé dans notre cercle pour Réfugiés français, et le P. Supérieur, emprisonné.

En juillet, en effet, gros événement, dont nous reparlerons pour expliquer ce qui a été mal compris et mal

exposé diverses fois : emprisonnement du Supérieur et du Frère portier, et fuite du P. économe. Le P. Romestaing prend alors la vice-direction et le P. Molinié l'économat : que de dévouements en ces peu de mots !

En décembre 1916, un autre grand changement s'était produit pour nous : on nous avait enfin accordé un vice-provincial pour la Belgique occupée, et c'était le R. Père Albert Deville, Supérieur de Dinant, avec les PP. Richard et LeBorgne comme consulteurs ; ce devait être une grande force aux jours difficiles. Pour tant d'affaires, parfois urgentes, en effet, à Liège, Thy-le-Château, la Sauvage, Dinant, recourir à Paris — à travers deux ou trois censures et deux ou trois frontières, souvent fermées, et avec de seules cartes postales d'ici en Hollande, souvent arrêtées — était vraiment trop difficile et insuffisant.

4° *Année scolaire* 1917-1918. — Au premier semestre, c'est le personnel de dévouement noté plus haut : tombés les officiers, ce sont les sous-officiers qui prennent la direction — et l'héroïsme de la troupe ne fait que s'en accroître de façon merveilleuse : jamais peut-être le Scolasticat n'a connu des mois plus fervents.

A la veille des examens de février, pour la repasse, le Père Supérieur, rentré à Noël de la cellule allemande, reprend les cours de dogme. Deux ordinations sacerdotales, en mai 1918, — et ce sera tout pour toute cette année-là !...

A la fin de l'année, trois obédiences à attendre : deux de la Province anglaise, une de la Province du Nord.

Pendant les vacances 1917, encore une fois, nous avions assisté à la cérémonie étrange, pour Liège, de prise d'habit ou plutôt de prise de soutane par deux rhétoriciens : les scolastiques étaient ainsi restés 11. La salle de théologie, immense pour ce petit troupeau, impossible à chauffer faute de coke (refusé par l'autorité allemande), est abandonnée et on fait une petite salle d'études et classes dans la chambre-économat, — celle où mourut, autrefois, le bon P. Achille Rey. (*R. I. P.*)

5° *Année scolaire* 1918-1919 (1re *partie*). — Plusieurs

fois, aux examens de fin d'année, aux vœux de nouvel an, on s'était souhaité « la dernière fois » en guerre. Hélas ! pour la cinquième fois, l'année et les études reprennent avec le canon — accourant, toujours plus furieux, de la moitié de l'horizon.

Alors, pendant les vacances 1918, on prend une grosse décision. Quand tout finira-t-il : on n'en sait vraiment rien, et on ne conjecture plus. Il serait pourtant urgent de faire faire leur noviciat à nos étudiants philosophes et théologiens qui ne l'ont pas fait, ainsi qu'aux nouveaux Belges qui s'annoncent.

Dans le Scolasticat de Liège on fonde donc, avec tous les indults nécessaires, un Noviciat. Il y aura 7 ou 8 novices. Mais, où trouver le Père-Maître ? Il y en a bien un tout trouvé à Anvers, le R. P. Louis ABHERVÉ ; mais la petite communauté de la Sainte-Famille, si réduite soit-elle, voudra-t-elle, pourra-t-elle se passer de lui et faire ce gros sacrifice dans les circonstances présentes ? Oui, elle le fera, — et qu'elle en soit remerciée !

Mais, encore, comment faire les séparations nettes qui s'imposent entre scolastiques et novices ? La maison de Liège n'est pas difficile à diviser : le nord, aux trois théologiens, le midi aux novices, rideaux au milieu du dortoir, distribution des lieux de récréations dehors et dedans : et c'est installé !

Le bras droit de tout ce travail, c'est le socius du Père ABHERVÉ, le dévoué et entreprenant P. ROMESTAING. Celui-ci inaugure seul le postulat, le 8 septembre, et le R. Père-Maître vient, le 20 septembre, prendre la direction du passager Noviciat liégeois.

Tour cela entraîne divers changements au Scolasticat même : le P. MAC-CANN prend le dogme, le P. GLEESON l'exégèse, le P. FOLEY devient vicaire à Fléron, le Père Bernard DROUAULT vicaire à Grivegnée.

Et on travaille ainsi quelques semaines.

Octobre-novembre 1918 : quels mois de fièvre dans l'âme, au milieu de la précipitation des événements, — de fièvre aussi dans les corps : la grippe espagnole nous envahit, juste un peu avant l'armistice ; 8 malades le

5 novembre, 15 le 12 novembre ; des infirmeries à tous les étages de nos 145 marches d'escalier ; peu d'infirmiers ; plus de noviciat ni de scolasticat ; rien que des lits avec, dedans, des fièvres de 39° ou 40° pendant 4, 5, 8 jours ! Avec les tracas de la débâcle allemande, les alertes de voleurs dans nos caves, les pavoisements et les fêtes de tout un peuple en allégresse, les logements de troupes françaises et belges, et puis les visites sans fin de nos chers soldats de toutes armes et de toutes nations en route pour le Rhin ou pour les permissions familiales : quel mouvement — et quel miracle qu'il n'y ait eu aucune complication, que tous aient été soignés à peu près parfaitement, et qu'après 8 à 10 jours tous ils fussent debout, en parfaite convalescence !

Notons, en passant, que cela prouve en faveur du régime de guerre, maintenu malgré tout, et de son hygiène — calculée pour nous garder des tempéraments sains, sinon très forts. Un seul novice se mit à traîner, — puis un Frère convers : phlébite et ostéite à la jambe ; il faudra en reparler, de cette pauvre jambe.

Enfin, le calme revint, et l'on put se remettre au travail du noviciat et du scolasticat, — celui-ci aussi régulier pour trois que pour trente.

Le 15 novembre 1918 avait fait assister à une résurrection spéciale : le P. LeBorgne était enfin sorti de sa cachette, à deux pas de la maison — et était réapparu comme un vrai revenant, à l'église Saint-Lambert : belle barbe, belle prestance ! Quelle surprise pour tous d'apprendre qu'il avait passé là, si près de nous, seize mois de cellule inviolée !

A la fin de novembre, malgré toutes sortes de difficultés et d'appréhensions, on fait enfin partir les Pères « Missionnaires », restés enfermés ici depuis 1, 2, 3 ans : ce sont les PP. Delport, Ryan, Varrie, Mac-Cann, Foley, Gleeson, Casey, O'Ryan. Le P. Cléry, scolastique, les accompagne ; il terminera ses études au nouveau scolasticat irlandais qui, paraît-il, marche très bien. — Le P. Drouault, qui attend aussi son obédience, part un peu plus tard, à la mi-décembre.

6° *Espoir et courage quand même !* — Ainsi finit l'épreuve, dans la joie et l'exultation, à Liège, — non, cependant, sans gravité attristée. Au milieu des retours, tant d'absences !... Et puis le grand espoir de la guerre, pour nos cœurs chrétiens, la conversion du monde catholique, il fallait fermer les yeux pour ne pas le voir trop vite s'évanouir devant les témoignages, — un peu contraires parfois, il est vrai, — de ceux qui, aux quatre coins de ce monde, avaient vu et voyaient. Ce fut la grande déception et la grande souffrance, accrues de jour en jour par l'action ténébreuse d'une politique aveugle et sectaire.

On avait attendu le pur triomphe, surtout religieux, et combien celui-ci avait été vidé peu à peu de sa substance !

Cependant, on était tellement fait aux déceptions, aux reprises de lutte, malgré le repos escompté et chèrement mérité, à la marche enfin à travers l'aveugle nuit, dans la pure foi, pour le pur amour, que, sans soubresaut, le travail continua dans ce pauvre monde d'après-guerre à reconstruire, d'abord, par les âmes victimes et par les apôtres.

Pierre RICHARD, *O. M. I.*

## III. — La Maison (anc. Kursaal) de Dinant [1].

### § I. — Matière du Rapport.

Vous m'avez, dernièrement, demandé un Rapport sur la maison de Dinant ; à parler franc, je n'aime guère ce genre de travail ; je ne suis pas habitué à faire gémir la presse, et je crains, non sans raison, de faire gémir mes lecteurs.

(1) Extrait du Rapport adressé, le 21 juillet 1920, par le Révérend Père Albert DEVILLE, Supérieur de la Maison.

Cependant, puisque c'est votre désir et que, d'autre part, certains renseignements peuvent vous être utiles pour le Chapitre général qui va s'ouvrir en octobre, je m'exécuterai simplement, brièvement, — un peu sèchement, n'ayant pas même, hélas ! l'éloquence des chiffres en fait de travaux, — mais filialement, persuadé que cet acte d'obéissance m'obtiendra de votre bienveillance l'indulgence dont j'ai grand besoin.

Le dernier compte-rendu sur Dinant date du mois de juillet 1914 et vous avait été remis pour le Chapitre général manqué. Le Chroniqueur constatait, avec une certaine satisfaction, que depuis deux ans la maison avait payé ses dettes, que non seulement elle pouvait vivre du travail des membres de la Communauté, mais qu'elle commençait, en partie du moins, à payer ses contributions à la Province. Les Missionnaires, même les jeunes, travaillaient avec dévouement et non sans succès ; la chapelle du Sacré-Cœur était bien connue et fréquentée; la charité et le bon esprit régnaient dans la Communauté, avec la gaieté française. Hélas ! tout cela ne devait pas durer ; la guerre allait bientôt désoler le monde.

Sur ce sujet : la guerre à Dinant, que de choses à dire, — si on voulait !

Je pourrais vous raconter les sanglantes journées du mois d'août 1914.

Je pourrais vous redire les blessures, l'agonie et la mort vraiment édifiantes du pauvre Frère Pierre FERRÉ, les 24 et 25 août ; je l'ai fait dans une courte notice que vous avez reçue, — inutile d'y revenir.

Je pourrais vous parler, même longuement, de bien d'autres choses. Mais, tout cela c'est le passé — lointain déjà...

Passons au personnel et à l'énumération des différents travaux pendant ces années douloureuses.

### § II. — **Travaux de Guerre.**

Au commencement du mois d'août 1914, la maison de Dinant comptait :

12 Pères : — Les RR. PP. Albert DEVILLE, Supérieur ;

Jules Remy, Procureur provincial et local, 1^er^ Assesseur : Alfred Sardet, 2^e^ Assesseur ; Jules Prétot, Paul Bouteloup, Louis Fleurant, Paul Gouranton, Louis Rozet, Georges Goyet, Paul Péron, Eugène Colas et Charles Guynot ; et 4 Frères convers : les FF. François Müller, Pierre Ferré, Victor Landry et Jean Kériven.

Pour être complet, il faut ajouter 3 Pères « dispersés » et rattachés à Dinant : — Le R. P. Adolphe Dru, à Epernay ; le R. P. Léger Caux, aumônier de la Visitation en Angleterre ; le R. P. François Hélary, aumônier des Sœurs du Sacré-Cœur de Saint-Jacut, à Marcimont, maintenant vicaire dans le diocèse de Versailles.

Quatre Pères, — les RR. PP. Sardet, Gouranton, Fleurant et Péron, — touchés par l'ordre de mobilisation, rentraient en France, le 2 août 1914, pour ne revenir à Dinant qu'après l'armistice, en 1919. Le Révérend Père Remy, Econome provincial, partait lui aussi, le 18 août, et, après avoir cherché un gîte en différents endroits, se fixait définitivement à Paris — où il rendit à nos chers mobilisés, par son dévouement et la publication des *Nouvelles du Nord*, les services nombreux et signalés dont ceux-ci garderont longtemps le souvenir.

Le Fr. Kériven, en Bretagne pour affaires de famille, au moment de la déclaration de guerre, passe quatre années à Jersey et nous en revient, heureux et content, au début de 1919.

Restaient donc à Dinant, au mois d'août 1914, sept Pères et trois Frères : les FF. Ferré, Müller et Landry.

Le Fr. Pierre, blessé le 24 août après-midi, rend sa belle âme à Dieu le lendemain, vers 10 h. du matin ;

Le Fr. Müller, après une absence de huit jours, reprend le service de la cuisine, qui lui demande de l'habileté et du dévouement, en ces temps de restriction et de vie chère ;

Le Fr. Landry a la bonne fortune de rester toujours à son poste de sacristain-factotum, qu'il remplit avec zèle et piété.

Quant aux Pères, voici la liste de leurs travaux respectifs, depuis 1914 jusqu'en 1919 :

1. Le R. P. Deville, Supérieur, passe un mois à Marche, avec 33 autres prisonniers (Religieux Prémontrés, Prêtres séculiers et Frères des Ecoles chrétiennes), chez les Pères Carmes français, dont la charité et le dévouement furent au-dessus de tout éloge, rentre à Dinant le 25 septembre, assure habituellement le service de la chapelle et donne, à l'extérieur, les quelques travaux suivants :

*a*) En 1915 : 14 sermons détachés ; 2 retraites religieuses ; 1 retraite de jeunes gens ; 1 retraite paroissiale de 8 jours.

*b*) En 1916 : 10 sermons détachés ; 1 retraite de jeunes filles ; 1 retraite paroissiale ; 2 retraites de première communion ; 1 retraite religieuse.

*c*) En 1917 : 12 sermons détachés ; 1 retraite de jeunes filles ; 3 retraites religieuses ; 1 triduum d'adoration.

*d*) En 1918 : 8 sermons détachés ; 1 retraite de jeunes filles ; 1 retraite religieuse.

2. Le R. P. Prétot, arrivé à Dinant pour se reposer, quinze jours avant la guerre, y reste jusqu'au 10 octobre, époque à laquelle il se rend à Thy-le-Château, pour y trouver un peu plus d'air et de liberté, en attendant son rapatriement en juillet 1918.

3. Le R. P. Rozet quitte Dinant le 22 août, reste à Thy-le-Château jusqu'en décembre, essaie en vain de franchir la frontière, et revient à Dinant :

*a*) En 1915 : aide six mois le R. P. Lemasson, à Bas-Oha, et prêche une neuvaine ; 1 retraite de jeune filles ; 1 triduum ; 1 adoration.

*b*) en 1916 : 1 première communion ; 9 sermons détachés,

et, grâce à l'intervention personnelle de S. G. Monseigneur Thomas Heylen, Évêque de Namur, se rend le 4 août dans l'importante paroisse de Fumay (Ardennes), où il exerce brillamment, malgré la difficulté des temps, les éminentes fonctions de curé-doyen jusqu'à Pâques 1919.

4. Le R. P. Goyet séjourne, lui aussi, quelques mois à Thy-le-Château, au début de l'invasion, et rentré à Dinant donne :

*a*) En 1915 : 4 sermons détachés ; 6 adorations ; une mission de 15 jours ; 1 retraite de première communion ; 1 retraite de jeunes filles.

*b*) En 1916 : 4 sermons détachés ; 1 triduum ; 1 petit Carême de 3 semaines ; 6 adorations ; 2 retraites de première communion ; 1 retour de mission de 8 jours ; 2 retraites religieuses ; 1 retraite paroissiale de 8 jours.

*c*) En 1917 : remplace trois mois M. le Doyen de Givet, prisonnier, et part pour Thy-le-Château, où il remplit, avec délicatesse et dévouement, les fonctions de Supérieur de guerre jusqu'en mai 1919.

5. Le R. P. Colas, compagnon de captivité du Révérend Père Supérieur, rentre avec lui à Dinant fin septembre 1914, assure avec lui le service de la chapelle et donne à l'extérieur les travaux suivants :

*a*) En 1915 : 1 semaine pascale ; 1 triduum ; 1 adoration ; 4 sermons détachés ; 1 mission de 15 jours.

Remplace un Curé pendant 15 jours.

*b*) En 1916 : 1 mission de 15 jours ; 1 semaine pascale ; 1 adoration ; 1 petit Carême de 3 semaines ; 1 première communion.

*c*) En 1917 : remplace 3 mois un curé prisonnier, et prêche 3 sermons ; 2 retraites de première communion ; 1 adoration ; 1 retraite religieuse ; 1 retraite paroissiale de 8 jours.

*d*) En 1918 : 1 neuvaine ; 2 adorations ; 1 retraite paroissiale de 8 jours ; 1 première communion ; 2 sermons détachés ; 1 octave ; 1 triduum.

6. Le R. P. Bouteloup, dès le 7 août, part en auto pour Givet Notre-Dame, où il exerce, jusqu'en mars 1919, les fonctions de curé avec un zèle et un dévouement hautement appréciés de la population givétoise.

7. Le R. P. Guynot, à peine arrivé du scolasticat, passe également trois mois à Thy-le-Château en 1914 ; en 1915 et 1916 se trouve à Liège pour y enseigner la philosophie et aider le chapelain à Saint-Lambert ; en

1917 revient à Dinant et aide trois mois le R. P. Supérieur à la chapelle, en l'absence du R. P. Colas ; en 1918 donne 10 sermons détachés ; 3 triduums ; 1 retraite de première communion et profite de ses temps libres pour se préparer sérieusement aux missions d'après-guerre.

A première vue, ces travaux paraissent peu de chose, — et c'est vrai, hélas ! — mais, quand on songe à la situation qui nous était faite par les temps calamiteux que nous traversions, on remercie le bon Dieu de nous avoir donné l'occasion de gagner péniblement notre pauvre vie !

## § III. — **Travaux depuis 1919.**

Dès les premiers mois de 1919, la maison de Dinant est heureuse de voir rentrer, l'un après l'autre, tous ses absents et ne tarde pas à augmenter son personnel. Malheureusement, les travaux ne reviennent pas aussi vite ; on ne s'en étonne pas, quand on en cherche les causes variées : — la cherté de la vie ; les curés à peine rentrés dans leurs paroisses ; la situation pénible du nord et de l'est de la France, où les Missionnaires de Dinant avaient commencé à travailler sérieusement, avant la guerre.

Voici, en même temps que le personnel, la liste des travaux accomplis par chacun des Pères, en 1919 et 1920 :

1. Le R. P. Supérieur prêche :

*a*) En 1919 : 5 sermons détachés ; 1 Carême de 4 semaines ; 2 retraites de jeunes filles ; 2 retraites religieuses ; 1 retour de mission de 15 jours :

*b*) En 1920 : 2 missions de 15 jours ; 2 missions de 3 semaines ; 1 retraite paroissiale de 8 jours.

2. Le R. P. Remy, Économe provincial et local, rentre de Paris en juillet, s'absente à nouveau plusieurs mois, pour raison de santé, et revient à Dinant en mars 1920, actif et dévoué toujours, malgré la fatigue qui ne veut point le quitter.

3. Le R. P. Sardet, démobilisé en janvier 1919, reprend, en mars, sa place de premier Chapelain à la chapelle du Sacré-Cœur, où ses nombreux et fidèles amis sont heureux de le revoir et le lui montrent par leur assiduité aux différents offices religieux.

4. Le R. P. Dru aide le R. P. Sardet à la chapelle, à partir du mois d'août 1919 ; il s'occupe, en outre, de nos bons Frères convers, avec un esprit religieux qui fait l'admiration de tous, jusqu'en juillet 1920 — époque à laquelle son âge et sa santé l'obligent à demander à sa chère Lorraine un travail moins pénible.

5. Il est remplacé à la chapelle par le R. P. Caux, tout heureux de quitter l'Angleterre, faute de travail, pour rentrer dans sa Communauté.

6. Le R. P. Bouteloup, quittant la cure de Givet en mars, prêche :

*a*) En 1919 : 1 petite retraite paroissiale ; 2 sermons détachés ; 1 mission de 3 semaines.

*b*) En 1920 : 2 missions de 15 jours ; 2 retraites paroissiales de 8 jours ; 3 retraites de première communion ; 1 retraite de jeunes filles.

7. Le R. P. Gouranton — ancien Aumônier de bataillon et divisionnaire, croix de guerre belge et française, médaille militaire — reprend avec joie ses travaux apostoliques ; voyez plutôt :

*a*) En 1919 : 1 retraite de première communion ; 3 premières communions ; 1 retraite paroissiale de huit jours ; 1 retraite religieuse ; 1 retraite de jeunes filles ; 1 mission de 3 semaines ;

*b*) En 1920 : 3 missions de 15 jours ; 2 missions de 3 semaines ; 1 retour de mission ; 5 retraites de première communion.

8. Le R. P. Fleurant — glorieux blessé de Verdun en 1916, croix de guerre — quitte enfin l'hôpital en octobre 1919, rentre à Dinant, avec une canne qui ne le quittera plus, et donne, sans ménager ses forces :

*a*) En 1919 : 1 retraite de jeunes gens ; 1 retraite de jeunes filles.

*b*) En 1920 : 1 retraite de première communion ;

2 missions de 15 jours ; 1 Carême de 4 semaines ; 2 sermons de circonstance.

9. Le R. P. Rozet, ex-doyen de Fumay, depuis Pâques, prêche :

*a*) En 1919 : 10 sermons détachés ; 1 retraite de jeunes filles ; et remplit pendant un mois les fonctions d'aumônier, dans sa chère capitale, au pied de Montmartre.

*b*) En 1920 : 1 mission de 15 jours ; 1 retraite pascale de 3 semaines ; 3 missions de 3 semaines ; 2 adorations ; 4 retraites de première communion.

10. Le R. P. Goyet laisse joyeusement, en mars, le Supériorat de Thy-le-Château pour le saint ministère. Voici ses travaux :

*a*) En 1919 : 4 sermons de circonstance ; 2 adorations ; 6 retraites de première communion.

*b*) En 1920 : 3 missions de 3 semaines, — à l'issue desquelles il s'installe, à Paris, au Bureau de rédaction des *Petites Annales*.

11. Le R. P. Péron — blessé de la Marne et de la Somme, croix de guerre, démobilisé en avril — ne réclame qu'une chose : du travail, beaucoup de travail, et prêche :

*a*) En 1919 : 3 sermons détachés ; 2 adorations ; deux retraites de première communion ; 1 retraite paroissiale ; 1 mission de 3 semaines.

*b*) En 1920 : 1 mission de 15 jours ; 2 missions de 3 semaines ; 1 mois de Marie ; 1 retraite de première communion ; 1 retraite paroissiale et un triduum.

12. Le R. P. Colas donne :

*a*) En 1919 : 1 retraite paroissiale de 15 jours ; 1 retraite paroissiale de 3 semaines ; 7 retraites de première communion ; 2 sermons détachés, et part le 2 novembre pour Bordeaux, heureux de respirer enfin le grand air de la liberté.

13. Le R. P. Guynot :

*a*) En 1919 : aide 6 mois les Pères Chapelains de notre maison de Liège et, rentré à Dinant, prêche 2 sermons détachés ; 1 adoration ; 1 mission de 3 semaines.

*b*) En 1920 : 1 mission de 3 semaines ; 4 missions de

15 jours ; 1 retraite de première communion ; 2 sermons détachés.

14. Le R. P. André BLARY, arrivé du Scolasticat de Liège au mois de juillet 1919, commence son ministère :

En 1920 ; par 2 missions de 3 semaines ; 1 retraite de première communion ; 1 adoration et 1 sermon à la cathédrale de Toul.

Ces beaux débuts promettent pour l'avenir ; DIEU soit béni !...

Et c'est là tout le bilan des travaux des Missionnaires, pendant ces dernières années. En le terminant, je tiens à remercier ceux de nos Pères de France qui ont bien voulu faire appel au dévouement de plusieurs de nos Pères ; et je prie le divin Maître de payer lui-même, par des grâces de choix, la dette de reconnaissance que nous avons contractée à leur égard.

La campagne prochaine semble mieux s'annoncer, quant au nombre des travaux sérieux. Nous le souhaitons vivement ; car notre désir le plus ardent, à tous, est de travailler le plus possible à la gloire du bon DIEU et au salut des âmes — qui en ont si grand besoin.

Quant à nos Frères convers, ils trouvent du renfort dans le Fr. Yves GALLIOU, qui nous arrive du Noviciat de Thy-le-Château, en septembre 1919.

## § IV. — Chapelle du Sacré-Cœur.

Deux Pères sont habituellement occupés au service de la chapelle du Sacré-Cœur. Les dimanches et jours de fête, il y a deux messes officielles avec instruction ; le soir, chapelet, sermon et Salut. Les samedis et veilles de fêtes, les Chapelains confessent le soir, à la Collégiale.

Le premier Vendredi est toujours célébré très pieusement dans la chapelle de Dinant. Ce jour-là, le Sacré-Cœur reçoit de plus nombreuses visites et des hommages plus empressés. L'exposition solennelle du Très Saint Sacrement a lieu, le matin, à la messe de 6 heures. A partir de ce moment, c'est la prière publique, ininter-

rompue, présidée par un Père ou une zélatrice. L'autel est paré, comme aux plus grands jours de fête, et les fidèles viennent, nombreux et fervents, adorer le divin Maître et recevoir ses paternelles bénédictions.

La Communauté avait rencontré, dès son arrivée, de précieuses sympathies parmi les familles les plus chrétiennes de la ville ; elle a su les conserver. Pendant la guerre, l'assistance aux messes et aux saluts de tous les jours a été vraiment très consolante. Que de prières sont montées vers l'image de Jésus et de Marie, aux intentions les plus diverses ! Que de communions offertes pour nos soldats, nos prisonniers et nos défunts ! Que de journées d'adoration au pied du Saint Sacrement, que de journées de prières devant la petite grotte de Notre-Dame de Lourdes, pour le triomphe de nos armées ! Que de réunions familiales, où les âmes angoissées et découragées venaient chercher la consolation, le réconfort et la confiance dont elles avaient un si pressant besoin ! Ceux qui ont vécu ces heures délicieuses ne les oublieront jamais ! Sans doute, ici — comme partout, hélas ! au moment de l'armistice — il y a eu un léger fléchissement ; une réaction trop naturelle s'est opérée ; la vague de plaisir a fait quelque peu son apparition, — faut-il s'en étonner outre mesure ? — mais le sérieux n'a pas tardé à reprendre le dessus et, à l'heure actuelle, la chapelle est souvent trop petite pour contenir ses fidèles habitués des dimanches et jours de fête.

Pendant la guerre, le chiffre de la population avait considérablement diminué ; maintenant encore il est loin d'être ce qu'il était en 1914, et cependant les communions n'ont pas diminué, au contraire, témoin le tableau suivant :

En 1912 : 18.000 communions ;
En 1913 : 18.000 communions ;
En 1914 : 22.000 communions (1) ;
En 1915 : 38.900 communions ;
En 1916 : 33.000 communions ;

(1) Malgré la fermeture de la chapelle, pendant plus d'un mois.

En 1917 : 30.000 communions ;
En 1918 : 30.000 communions ;
En 1919 : 26.000 communions.

Mieux qu'un long récit, ces chiffres montrent le bien que le Sacré-Cœur et la Vierge de Lourdes doivent faire sur les âmes dans la petite chapelle de Dinant.

Daigne le divin Maître rendre ce ministère plus fécond toujours en fruits de sainteté et de salut !

## § V. — **Jours de joie.**

Pendant ces dernières années, on le comprendra aisément, les joies furent peu nombreuses ; il y en eut, cependant.

Le premier Vendredi de novembre 1914 nous apportait une bien douce consolation : votre bonne et paternelle visite, mon Révérend Père. Elle fut courte, c'est vrai, mais combien réconfortante ! Vos enfants de Dinant, alors si éprouvés, en furent profondément touchés, et c'est d'un cœur tout reconnaissant qu'ils vous en disent, aujourd'hui encore, le plus filial merci.

Le 25 janvier 1916, Centenaire de la Fondation de notre chère Famille, fut aussi un beau jour pour Dinant. Peu de maisons d'Europe, je crois, eurent une fête aussi touchante et aussi bien réussie sous tous les rapports. La Communauté tout entière, car nos dispersés des environs avaient pu revenir à cette occasion, s'y prépara par une retraite de quatre jours, prêchée par le R. P. Lucien Pescheur, Supérieur de Namur. Le matin, à 5 h. ½, à l'oratoire, cérémonie de la rénovation des Vœux ; à 9 h., le R. P. Supérieur chante la Messe pour la Congrégation, à la chapelle publique ; le R. P. Pescheur prend la parole à l'Évangile et parle, en véritable Oblat, de la Congrégation, devant un auditoire nombreux et sympathique. Les chants sont exécutés par les Pères ; le R. P. Léon Brahy, le seul compagnon de guerre du R. P. Pescheur, nous est arrivé la veille et tient l'harmonium ; à l'issue de la Messe, Bénédiction papale. A midi,

dans la cuisine, — transformée en réfectoire depuis la guerre et gracieusement ornée de verdure et drapeaux aux couleurs pontificales, belges et françaises — au grand étonnement de « nos hôtes » (mais nous étions « chez nous »), réunion intime, toute fraternelle et pleine d'entrain. Le menu, composé avec soin et facilement, grâce à la générosité de nombreux amis, ne ressemble pas du tout à un menu de guerre ! La journée se termine par un Salut solennel et un chant d'espérance. Que la Vierge Immaculée bénisse de plus en plus notre chère Congrégation !

L'année 1918 commence par une fête touchante, que l'on voit rarement dans une maison comme la nôtre. Le R. P. Léon Wayens, Carme du Couvent de Bruxelles, dont la famille habite Dinant, nous fait l'honneur de célébrer sa premiére Messe solennelle dans notre chapelle. Nous en sommes très heureux : une première Messe est toujours la source de grâces nombreuses et choisies. La cérémonie fut très pieuse. A 10 heures du matin, s'organise le cortège qui doit conduire processionnellement le jeune prêtre de la maison au pied de l'autel.

La chapelle, gracieuse dans sa parure de bannières et de drapeaux, est remplie comme aux grands jours ; l'harmonium résonne sous la main d'un artiste, ami de la famille du Célébrant ; à l'Evangile, à défaut du prédicateur annoncé, le R. P. Supérieur donne le sermon de circonstance sur la grandeur du Sacerdoce catholique ; le soir, la cérémonie de l'Imposition des mains et la Bénédiction du Très Saint Sacrement clôturent cette belle et sainte journée.

### § VI. — Reconnaissance et Dévouement !

Avant de terminer, il me reste à remplir un devoir très doux : celui de remercier le bon Dieu des grâces particulières qu'il a bien voulu nous accorder pendant ces dernières années. Au mois d'août 1914, à la vue de l'incendie qui faisait rage autour de nous, agenouillé à la

porte de la chapelle, devant la petite Grotte de Notre-Dame de Lourdes, je suppliai humblement le Sacré-Cœur et notre Mère Immaculée de garder nos personnes et nos biens, leur promettant en retour, au nom de la Communauté, de ne point oublier cet insigne bienfait. Le Sacré-Cœur et la très sainte Vierge ont entendu cette prière ; et ce fut un vrai bonheur pour nous de leur en témoigner notre religieuse reconnaissance.

Les bâtiments, c'est vrai, ainsi que le mobilier et la lingerie, ont souffert de l'occupation étrangère ; les dégâts — qui seront couverts un jour, espérons-le — s'élèvent à plusieurs milliers de francs ; mais, contrairement à toutes les prévisions humaines, la maison est restée debout. Chose remarquable, alors que tous les établissements religieux belges étaient incendiés ou du moins fortement bombardés et endommagés, les couvents français sont restés à peu près intacts.

A part le pauvre Frère Pierre, victime innocente comme tant d'autres, nos vies ont été épargnées. Dans tous ces événements terribles, qui se sont déroulés à Dinant, nous devons reconnaître la protection visible de Jésus et de Marie à notre égard, et un de nos ennemis, simple soldat, le constatait lui-même quand il disait un jour en montrant la Vierge de Lourdes qui se trouve à l'entrée de la chapelle : « C'est Elle qui vous a gardés ! »

A l'heure actuelle, grâce au travail dévoué de nos Frères convers, la maison a repris son aspect à peu près normal ; la lingerie se remonte doucement ; la Communauté marche comme avant la guerre, vivant facilement de son travail et venant en aide, dans la mesure du possible, aux œuvres de la Province et de la Congrégation.

Tout n'est pas parfait, hélas ! nous ne craignons pas de le reconnaître ; rien, d'ailleurs, n'est parfait sur la terre, et cela nous console un peu. Cependant, à part quelques imperfections inhérentes à la faiblesse humaine et plus facilement compréhensibles à l'époque où nous vivons, je crois pouvoir affirmer que la maison de Dinant est une maison de bons Oblats, aimant véritablement la Famille, unis par les liens d'une réelle charité, n'ayant

qu'un désir : accomplir leur devoir, en travaillant sérieusement à leur sanctification, au salut des âmes et à la gloire du bon DIEU, avec la bénédiction du Sacré-Cœur et le secours de la Vierge Immaculée.

Pour que ces œuvres du bon DIEU deviennent de plus en plus florissantes, je vous demande de nous bénir tous, mon Révérend Père, et vous prie d'agréer la nouvelle assurance de mes sentiments les plus filialement dévoués en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Albert DEVILLE, *O. M. I.*

## *Association de Marie-Immaculée.*

L'Association de MARIE-Immaculée, — sortie du cœur de notre vénéré Fondateur, en 1840, se bornait, jusqu'ici, à viser immédiatement et uniquement les vocations de nos Junioristes. Les circonstances ont fait voir qu'il fallait élargir ce but, pour être plus sûr de ne pas le manquer. Les Associés s'attacheront davantage à la Congrégation, si nous les convions à partager tous nos efforts d'apostolat. C'est le sens de la modification introduite, le 20 juillet 1920, par la Sacrée Pénitencerie. Le Centre en est désormais fixé à la Maison générale ; mais toute Province ou Vicariat qui veut activer son recrutement et faire concourir à la marche de ses œuvres des personnes pieuses, charitables et dévouées, peut solliciter du Supérieur général la création d'un centre particulier.

Le Chapitre invite les Provinciaux à répandre vigoureusement l'Association et, si elle n'existe pas encore sur leur territoire, à demander une délégation pour y établir un ou deux centres subsidiaires. Tous sont exhortés à fournir un concours actif à la propagation d'une telle œuvre — qui est pour nous d'un intérêt vital.

Naturellement, en conférant le pouvoir de fonder un centre provincial ou vicarial, nous autoriserons par le fait la création d'un organe, — Bulletin, Revue, Écho, — destiné à servir de trait d'union entre les Associés et les Directeurs. Mais il n'est pas interdit pour cela d'utiliser les colonnes des Bulletins paroissiaux, pourvu qu'il y ait dans toutes les publications de la même Province une certaine unité morale sur ce sujet.

(*Circ.* n° 128.)

# NOUVELLES DE PARTOUT

## I. — Chapitre et Clavériennes : Expression de Reconnaissance [1].

Madame la Comtesse, — Le Chapitre général des Oblats de Marie Immaculée, réuni à Rome, vient, dans une séance plénière, de me confier une mission bien agréable.

Ceux des membres du Chapitre, qui se dévouent à l'évangélisation des Noirs dans les vicariats du Sud de l'Afrique, se sont fait un devoir et un bonheur de proclamer, devant tous leurs Frères, le généreux et dévoué concours qu'ils reçoivent de vous, Madame la Comtesse, et de vos admirables collaboratrices, associées et zélatrices.

Elle serait longue, la liste des besoins soulagés par vos libéralités dans un pays si déshérité : — enfants recueillis, baptisés et élevés chrétiennement ; orphelins nourris et habillés ; affamés par nos terribles sécheresses soulagés ; pauvres églises secourues et pourvues des objets du culte ; écoles soutenues et assistées ; livres imprimés et expédiés ; missionnaires, prêtres et religieuses encouragés et consolés dans la peine de voir tant de bien à faire et de n'avoir pas le moyen de l'exécuter.

Aussi, d'une voix unanime, le Chapitre a-t-il décidé que l'un de ses membres se ferait auprès de vous, Madame

(1) Lettre de S. G. Mgr Jules Cénez, Vicaire apostolique du Basutoland, adressée le 10 octobre 1920, au nom du XX^e^ Chapitre général des Oblats de Marie Immaculée, à M^me^ la Comtesse Thérèse Ledochowska, Directrice générale de la Société de Saint-Pierre Claver, 16, via dell' Olmata, à Rome (25) : Voir *L'Echo d'Afrique*, février 1921, pages 17-18.

la Comtesse, l'interprète des sentiments de la Congrégation tout entière, et vous dirait combien elle éprouve de profonde gratitude envers son insigne bienfaitrice, et combien elle fait monter vers le ciel d'ardentes prières — pour que Dieu continue de protéger, de bénir et de multiplier votre si méritante Société, qui est la providence des Missions d'Afrique.

Soyez assurée, Madame la Comtesse, que la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée saura traduire sa reconnaissance d'une façon pratique et s'employer à faire connaître, aimer et répandre votre chère Société partout où s'exerce son influence (1).

Choisi par mes Frères pour vous offrir cet hommage public et officiel de leur reconnaissance, je suis heureux, Madame la Comtesse, de saisir cette nouvelle occasion de vous redire ma profonde gratitude pour tout le bien que vous ne cessez de faire à mes pauvres Noirs.

Je puis vous donner l'assurance que, de leur côté, ceux-ci — en union avec leurs Missionnaires — n'oublient pas leur bienfaitrice, et demandent tous les jours, par de ferventes prières, au Sacré Cœur de Jésus et à Marie Immaculée, que vous leur avez appris à connaître, de répandre sur vous et sur vos œuvres ses plus abondantes bénédictions.

Daignez croire, Madame la Comtesse, que je demeure toujours votre bien reconnaissant et dévoué serviteur en Notre Seigneur et Marie Immaculée,

† Jules Cénez, *O. M. I.*,
*Evêque de Nicopolis.*

(1) Pour cela, on ne saurait mieux faire que de lire et faire lire *L'Echo d'Afrique*, — organe mensuel illustré de la Sodalité de Saint-Pierre Claver, — paraissant en français, en italien, en anglais, en polonais, en allemand, en tchèque, en slovène et en hongrois, et publié à Rome (25), 16 via dell' Olmata (3 fr. par an). Ajoutons qu'outre leur siège central de Rome, les Clavériennes ont aussi des maisons ou dépôts à Paris et Troyes (France), à Fribourg (Suisse), à Anvers (Belgique) et à Saint-Louis, Mo. (Etats-Unis), — où l'on peut également se procurer cet intéressant bulletin.

## II. — La T. R. M. Marie, Supérieure générale S. F. B.

La Congrégation de la Sainte-Famille (de Bordeaux) est en deuil ; et quel deuil, après une si douloureuse perte ! Supérieure générale depuis près de vingt-cinq ans, la très révérende Mère Marie de la Nativité est morte sur la brèche, en plein champ d'activité.

« Frappée vendredi soir (13 mai), en présidant avec sa maîtrise ordinaire un conseil, — lisons-nous dans la *Semaine religieuse* de Bordeaux, — elle rendait sa belle âme à DIEU le lendemain matin, à quatre heures, laissant à son entourage atterré et à ses nombreuses Filles, qui (répandues un peu partout) font vaillamment l'œuvre de DIEU, le souvenir d'une longue et bienfaisante vie et d'un très fécond apostolat.

Intelligence très ouverte et très claire, volonté à la fois ferme et souple, sachant se plier aux circonstances sans perdre de sa très sage ténacité, âme forte, cœur généreux, Mère Marie de la Nativité fut toujours à la hauteur de sa tâche, — et sa tâche fut lourde et délicate !

Pendant les vingt-cinq ans qu'elle a gouverné sa Congrégation, elle a connu les plus rudes épreuves ; et l'une des plus vivement senties, après la dispersion de ses Filles, a été l'affreuse guerre qui a meurtri son cœur en déchirant le cœur d'une patrie profondément aimée. Nulle peine ne lui a été épargnée, — sans doute, parce que son âme était merveilleusement trempée.

Elle a eu aussi de bien fortes joies. La dernière fut celle d'avoir pu célébrer, avec une magnificence dont Bordeaux gardera longtemps le souvenir, le centenaire de la fondation de la Sainte-Famille par un prêtre bordelais — M. l'abbé Pierre-Bienvenu Noailles, de pieuse et vénérée mémoire (1)... »

(1) Ces lignes, signées E. D. (Abbé E. Duprat), sont extraites de l'*Aquitaine, — Semaine religieuse de l'Archidiocèse de Bor-*

Les obsèques de la vénérée défunte ont été célébrées, le lundi 16 mai, en l'église Sainte-Eulalie, au milieu d'un grand concours de religieuses, de prêtres et de fidèles.

« La levée du corps, — écrit, à son tour, la *Liberté du Sud-Ouest,* — fut faite par M. l'abbé Ciron, Curé de Sainte-Eulalie, à la Maison-Mère de la Congrégation, dont la porte, comme d'ailleurs celle de l'église paroissiale, était tendue de draperies blanches.

Le cercueil de la vénérée défunte a été placé sur un char modeste, sans fleurs ni couronnes, et dont les cordons étaient tenus par des religieuses de différentes Congrégations. Les orphelines de Saint-Joseph précédaient le char. Le deuil était conduit par Mesdames les Supérieures de la Sainte-Famille.

En longues files suivaient les nombreuses Religieuses de la Congrégation. Derrière elles venaient des délégations de toutes les Congrégations religieuses de femmes de Bordeaux, — puis de nombreux ecclésiastiques, — et enfin un grand nombre de personnes, parmi lesquelles nous avons remarqué M. Vayssière, sénateur et maire de Martillac, M. Galtier, adjoint au maire de Bordeaux, etc., etc...

Quand le cercueil eut été placé dans un magnifique catafalque entouré de flambeaux et de candélabres, la Messe de *Requiem,* exécutée en plain-chant, commença dans le sanctuaire tout tendu de noir. Elle fut célébrée par le R. P. Joseph Lemius, Procureur général des Oblats de Marie à Rome, de passage à Bordeaux.

La cérémonie funèbre était présidée par S. G. Mgr Jean Adam, Evêque de Thmuis et Auxiliaire de S. E. le Cardinal Paulin Andrieu, Archevêque de Bordeaux. L'Administration diocésaine était représentée par MM. les chanoines Giraudin (Supérieur du grand Séminaire) et Lalanne, Vicaires généraux.

Dans le sanctuaire et au banc-d'œuvre avaient pris

*deaux,* — n° 20 (20 mai 1921), page 242. Pour le récit, que nous avons publié, des fêtes du Centenaire de la Fondation de la Sainte-Famille, voir *Missions,* n° 212, page 315.

place la plupart des membres du Chapitre primatial et de MM. les Curés de Bordeaux, — M. le Chanoine Biarsoux, Supérieur du petit Séminaire, — les Aumôniers des maisons de la Sainte-Famille et un grand nombre d'autres ecclésiastiques...

Après la Messe, l'absoute fut donnée par S. G. Monseigneur Adam. Aucun discours ne fut prononcé. Mais, immédiatement, le cortège se reforma, imposant, pour conduire, au cimetière de la Chartreuse, la dépouille mortelle de la sainte Religieuse, de la femme éminente que fut la révérende Mère de la Nativité (1). »

Dans l'épreuve qui les atteint si douloureusement, en les privant de leur *bonne Mère*, nous prions les vénérées Supérieures et Religieuses de la Sainte-Famille d'agréer l'expression de nos respectueuses sympathies et de nos condoléances émues, en les assurant de nos plus ferventes supplications pour le repos de l'âme de celle qui, à l'exemple du divin Maître, a passé ici-bas en faisant du bien — beaucoup de bien.

*R. I. P.*

## III. — La Mission de 1921 à Niort [2].

La ville de Niort (diocèse de Poitiers) a vécu, cette année, un splendide Lundi de Pâques. On sait que, pendant un mois, huit Missionnaires Oblats, aussi dévoués qu'éloquents, semèrent le bon grain, du haut de leur chaire, dans les quatre églises de la ville (3). Lundi

(1) Voir *La Liberté du Sud-Ouest* (12, rue de Grassi, à Bordeaux), nº 4.518 (17 mai 1921), page 3, 3e colonne.

(2) Cet article, signé V. Chapelle, a paru dans l'*Eclair de l'Ouest*, du 2 avril 1921.

(3) C'étaient les RR. PP. Aimé SCHAUFFLER et Eugène COLAS, à Notre-Dame ; Léon ROYER et Casimir PRIOUX, à Saint-André ; Ernest LEVAL et Paul PÉRON, à Saint-Hilaire ; François SACHOT et Guillaume LEBAS, à Saint-Etienne.

(28 mars 1921), ils ont moissonné les fruits de leurs efforts.

Renouvelant le traditionnel geste pieux qui clôturait les missions de jadis, les catholiques niortais ont « planté la Croix de Mission ». Nous espérons, dans notre prochain numéro, pouvoir rendre compte, dans tous ses détails, de cette imposante manifestation. Mais il nous sera bien permis de dire, dès aujourd'hui, avec quelle joie émue nous avons vu se dérouler cette cérémonie — qui a été, pour nous, la preuve évidente que, dans la masse comme chez les dirigeants, la pensée et les mœurs ont subi une heureuse évolution.

Imaginez en effet ceci : une foule de quelques milliers de personnes, entre deux haies compactes de quelques milliers d'autres, précédant ou suivant, la prière aux lèvres, un camion automobile — décoré de draperies, de verdure et de fleurs — sur lequel est étendue, le pied incliné vers le sol et les bras dressés vers le ciel, une monumentale croix de bois. Menant le cortège d'honneur, au milieu de son clergé, l'Évêque de Poitiers, Sa Grandeur Monseigneur de Durfort de Civrac de Lorges, — mitre en tête et crosse en main.

On traverse la Sèvre et, dans une vaste prairie, — où, d'ordinaire, blanchissent au soleil ces peaux chamoisées, comme l'industrie niortaise en fabrique depuis des siècles, — la lourde croix passe, de son char triomphal, sur les épaules robustes de trente porteurs. J'en sais, parmi ceux-là, dont les genoux fléchissaient de fière émotion : un vieillard — qui, il y a trente ans, portait une autre croix — les bénissait au passage.

Une habile et rapide manœuvre, — que dirige un moment, du haut de sa « chèvre », tandis que le chef d'équipe besogne au bas, un incroyable charpentier septuagénaire à bonne figure de Saint Joseph, — et la croix est debout !

On chante ; on prie ; puis on écoute. Un apôtre, au visage d'ascète, évoque le passé, glorifie le présent, éclaire l'avenir. Il acclame et fait acclamer DIEU. Et, vraiment, un missionnaire ne saurait mieux terminer sa tâche que

ne le fait ce prêtre : plus il atteint les derniers mots qu'il veut dire, plus sa personnalité s'efface pour laisser la place — toute la place — à la Croix.

L'évêque doit parler en chef et en père. Il le fait admirablement. Chacun a sa juste part de reconnaissance et d'éloges : les missionnaires, le clergé de la ville, les hommes qui voient dans cette croix plantée sur leur sol la plus haute décoration qui soit, les ouvriers qui la façonnèrent et la mirent debout, la foule respectueuse. Et, comme le missionnaire s'effaçait tout à l'heure derrière la Croix, ainsi l'évêque disparaît pour laisser la place au Pape — au nom de qui il lève la main pour bénir, avant que Dieu lui-même, dans l'ostensoir d'or, s'élève au-dessus des fronts courbés.

Mais j'abrège ; car je ferais un compte-rendu, dont je veux laisser l'honneur et le soin à plus qualifié. J'ai simplement noté, à la hâte, l'essentiel de la cérémonie, — pour en revenir, après l'avoir ainsi justifié, à ce que j'écrivais tout à l'heure : dans la masse comme chez les dirigeants, la pensée et les mœurs ont subi une heureuse évolution.

Car on n'eût pas osé, naguère, organiser pareille cérémonie. Obstacles créés par les pouvoirs publics, troubles possibles dans les rues, indifférence religieuse du grand nombre, — tout cela eût fait répondre à qui l'eût proposé : Impossible !

L'impossible d'hier est réalité d'aujourd'hui. Et, nous catholiques, nous devons un merci à ceux qui permirent que ce Lundi de Pâques, dans la vieille cité niortaise, fût une fête sans ombre. C'était trop naturel, pensez-vous ; et nous ne faisions qu'user de nos droits les plus légitimes. Soit ; mais les temps passés nous ont tellement habitués à les voir méconnus, que nous nous réjouissons de les voir enfin respectés. Merci donc à l'autorité, qui fit preuve d'un intelligent libéralisme ! C'est un premier grand pas fait par elle dans la voie de l'apaisement.

Merci au peuple de Niort ! Dans ses rangs se trouvaient, sans doute, bien des adversaires de nos idées. Leur attitude fut respectueuse et digne. Ont-ils compris, au grand

souffle de fraternité qui s'est élevé des champs de bataille, que les temps sont passés des douloureux déchirements ? Je le crois. Et de ce retour au respect de leur liberté de penser et d'agir au grand jour les catholiques disent à leurs adversaires : Merci !

Merci aux milliers d'acteurs de ce drame pacifique qu'est l'érection d'une croix ! La solennité qui convenait n'eût pas existé sans le nombre : elle eut la foule émue, grave et déférente. De leur imposant acte de foi, à tous ces amis connus et inconnus que sont les catholiques de Niort, nous disons : Merci !

A celui qui présida la grandiose cérémonie, à l'Évêque aimé et vénéré, nous n'oserions dire merci, parce que — comme il l'a proclamé lui-même — il était où l'appelait son devoir de chef. Qu'il nous permette, cependant, de lui dire avec quelle respectueuse reconnaissance les catholiques de Niort le voient se montrer souvent — et toujours avec une paternelle sollicitude — l'Evêque de Niort autant que de Poitiers...

Vous qui avez vu ces choses et vous qui ne pouvez que les lire, reportez-vous à dix ou vingt ans en arrière et dites, si vous l'osez, que les temps ne sont pas changés. Oui, ils le sont ; et nous en avons eu la preuve évidente. Sur notre petit coin de France, et bientôt partout, va régner la liberté dans la paix. Il fera meilleur vivre, dans les années qui viennent — et dont ce Lundi de Pâques 1921 fut superbement, dans notre pays niortais, la rayonnante aurore !

*L'Eclair de l'Ouest.*

## IV. — Petites Nouvelles du Scolasticat d'Ottawa, Ont.

1. *Retraites fermées* (1920). — Elle est consolante et de bon espoir, l'Œuvre des Retraites fermées au Canada ! Dans le diocèse d'Ottawa, en particulier, elle a pris, cette

année, les couleurs d'une belle maturité. Les désirs, sans doute, ne sont pas encore totalement comblés : est-il un terme aux saintes ardeurs du zèle apostolique ? Mais il y a progrès marquant.

Au cours des mois de juin, juillet et août, huit retraites fermées pour hommes et jeunes gens réunirent, en notre Scolasticat, plus de 180 retraitants. Signalons l'apostolique mission du R. P. Donat POULET, professeur de philosophie, qui a organisé les retraites pendant ses vacances, et la particulière influence des membres de l'A. C. J. C. (Association catholique de la Jeunesse canadienne) et des vaillants voyageurs de commerce.

Au couvent du Sacré-Cœur, quelques Pères professeurs du Scolasticat ont aussi dirigé 3 retraites pour les jeunes filles : 125 personnes suivirent ces exercices.

2. *Mission des Esquimaux.* — Les PP. Arsène TURQUETIL et Paul PIOGET, de la Mission des Esquimaux, Chesterfield Inlet, — dont le généreux dévouement est bien, comme on l'a dit, ce que la Congrégation peut montrer de plus héroïque au XXe siècle, — ont passé quelques jours à Ottawa, à la fin d'octobre. Le R. Père TURQUETIL fit aux junioristes et aux scolastiques de la Province une intéressante causerie sur ses missions. Elles sont riches d'espérances et DIEU, visiblement, bénit le zèle et les souffrances de ses Oblats.

Le P. TURQUETIL a passé l'hiver au Scolasticat Saint-Joseph. Le bon Père s'y est occupé de la rédaction d'une grammaire et d'un catéchisme esquimaux, et a fait diverses tournées de conférences pour assurer des ressources à son œuvre et dans le but de recruter de futurs missionnaires.

Les officiers du Gouvernement canadien ont désiré eux-mêmes profiter de ses expériences dans les régions de son apostolat. Il leur a fourni des renseignements géographiques et ethnologiques fort appréciés — et qui le classent au premier rang parmi les connaisseurs des mœurs et des particularités de l'extrême-Nord.

3. *Oblation au Scolasticat.* — Le 17 février dernier huit des nôtres se vouaient pour toujours au Seigneur

par leur profession définitive — toute de confiance, d'amour et d'immolation.

La traditionnelle présentation de la couronne à la Vierge MARIE, et les douces effusions de charité et de commune joie de la réunion du soir — à laquelle assistaient, discrets et émus, les parents des héros de la fête et nos chers junioristes — ont clôturé, dans une douce paix de famille, les joies d'un si beau jour.

Nous offrons à nos jeunes Frères, avec nos cordiales félicitations, nos vœux les plus sincères, en demandant au bon DIEU de les bénir et de leur accorder force et courage, pour travailler sans trêve et sans relâche à leur sanctification et procurer ainsi plus de gloire au divin Maître, plus de prestige à l'Eglise du Christ et plus d'honneur à notre chère Congrégation.

4. *Chant et Musique.* — Nos scolastiques d'Ottawa, animés de l'esprit liturgique et désireux de suivre les directions de l'Eglise, cultivent avec succès, depuis longtemps déjà, le chant grégorien et la musique sacrée.

Ils ont reçu, il y a quelques mois, des encouragements et un témoignage très flatteur, de la part d'un maître en l'espèce — Dom Alix, Bénédictin de l'Abbaye de Saint-Wandrille et disciple de Dom Pothier. Il a bien voulu venir les entendre, pour les faire bénéficier de ses avis autorisés.

L'aimable religieux a poussé la bienveillance jusqu'à leur laisser croire qu'il n'avait pas encore entendu, en Canada, du grégorien plus pur et mieux exécuté ; et à ce souvenir de Solesmes, nous a-t-il avoué, l'émotion la plus douce a saisi le bon moine — dont les Oblats gardent le plus affectueux souvenir.

5. *Visite du Provincial.* — Le 17 février, en la maison provinciale, avait lieu l'installation du nouveau Provincial, le R. P. Georges VILLENEUVE. Économe de la Province depuis de longues années. Il succède au R. P. Guillaume CHARLEBOIS (1). — Le R. P. Victor JODOIN,

(1) C'est à la date du 25 janvier 1921 que Mgr le Supérieur général a communiqué, aux Religieux Oblats de MARIE Imma-

Supérieur du Noviciat et Maître des novices, remplace le R. P. VILLENEUVE.

Le nouveau Provincial est venu, le 14 avril, recevoir les hommages des scolastiques et revoir les murs et les jardins du Scolasticat Saint-Joseph — qu'il avait quitté depuis près de vingt-cinq ans et auquel se rattachent, pour lui, les plus doux souvenirs. Les scolastiques Oblats ont donné, en son honneur, une séance académique et musicale dont le bon goût s'est allié à une exquise délicatesse de sentiments. Mais ils ont trouvé la réplique dans les improvisations du R. P. Provincial, où l'on ne sait ce qui a le plus charmé — de la bonté toute paternelle de son cœur ou du coloris de sa parole.

Cette visite n'a été que le prélude d'un séjour plus prolongé que le R. P. Provincial a promis de faire, l'été prochain, au milieu de ses benjamins, qui s'en promettent déjà une délicieuse joie.

6. *Nouveau Recteur d'Ottawa.* — C'est avec le plus vif plaisir que nous signalons l'heureuse nomination du R. P. François MARCOTTE comme Recteur de l'Université d'Ottawa, en remplacement du R. P. Louis RHÉAUME — dont le second terme de rectorat vient de s'achever.

Le Scolasticat Saint-Joseph, — lequel constitue, avec le Séminaire diocésain, la Faculté de théologie, — par une modeste séance familiale, a voulu offrir l'expression de sa gratitude et de ses congratulations au nouveau Recteur, qui fut l'un des collaborateurs les plus méritants de l'œuvre du Scolasticat.

Cette nomination, à l'un des postes les plus élevés et les plus importants de notre Congrégation, revêt les

culée de la Province du Canada, cette nomination — faite en vertu d'un Indult (daté du 19) levant l'obstacle qu'y opposait l'art. 552 de nos saintes Règles. Le Conseil provincial du R. Père VILLENEUVE se compose comme suit : — *a*) R. P. Guillaume CHARLEBOIS, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) Révérend Père Joseph DOZOIS, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. Père Ernest TOURANGEAU, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. Père Louis RHÉAUME, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Victor JODOIN, Econome provincial.

signes d'une parfaite et évidente sagesse de la part de nos vénérés Supérieurs et elle trahit aussi les touches d'une providentielle préparation. Les dons de nature et de grâce du R. P. MARCOTTE en font foi. Sa compréhensive éducation première, le juste tempérament de spéculation intellectuelle et d'esprit pratique que révèle son talent, son excellente formation bilingue avec un singulier degré d'équilibre et de justesse, sa culture philosophique et théologique puisée aux Universités romaines et dans les labeurs du haut enseignement ecclésiastique, son rare bon goût esthétique, son érudition jamais à court, son tact et son aménité dans les relations sociales, du cœur autant qu'il en faut pour être fidèle en affection et généreux dans le dévouement sans être faible dans le devoir, — voilà bien des titres qui justifient la joie et les espoirs que suggère cette récente nomination. Il prend donc sous les meilleurs auspices le gouvernement de cette magnifique institution, et continuera le généreux essor que lui ont imprimé ses prédécesseurs.

## V. — La nouvelle Province de l'Alberta-Saskatchewan.

*Monseigneur notre Révérendissime Père a adressé, le* 20 *janvier* 1921, *la circulaire suivante aux Religieux Oblats de Marie Immaculée du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan :*

MES RÉVÉRENDS PÈRES ET MES BIENS CHERS FRÈRES, — L'extension que prend de jour en jour votre Vicariat, la constitution dans son sein des œuvres qui caractérisent une Province très vivante, et particulièrement la fondation d'un scolasticat ont attiré, depuis plusieurs années, l'attention de l'Administration générale et lui ont fait envisager l'éventualité de l'érection de ce Vicariat en Province régulière.

Le Chapitre général d'octobre dernier, après avoir

pris connaissance du Rapport de votre R. P. Vicaire des Missions, a eu la même impression et nous a recommandé de faire cette fondation.

Par un Indult, daté du 19 novembre 1920, la S. C. des Religieux nous a autorisé à ériger en Province le Vicariat d'Alberta-Saskatchewan.

Après avoir obtenu l'assentiment de notre Conseil, Nous constituons, par les présents, vos maisons et résidences en une Province régulière et nommons, comme Provincial, le R. P. Henri GRANDIN, qui possède toute votre affection et votre confiance aussi bien que les nôtres.

Son Conseil est constitué comme suit : — *a*) R. P. André DARIDON, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Joseph LEBRIS, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) Révérend Père Henri DELMAS, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Théodore SCHWEERS, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Albert NAESSENS, Économe provincial (1).

Cet acte administratif n'apporte aucun changement à vos œuvres extérieures ; vous voudrez bien le regarder, cependant, comme une grâce nouvelle, un encouragement, le dernier pas vers l'existence régulière — vis-à-vis de laquelle l'organisation en Vicariat n'est qu'un acheminement.

Efforcez-vous donc, à votre tour, de progresser dans la vie religieuse, en vous acheminant, chaque jour un peu plus, vers l'idéal de l'Oblat — tracé de main de maître dans nos saintes Constitutions.

Recevez, Nos biens chers Pères et Frères, avec Notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de Nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, *O. M. I.*,
*Archevêque de Ptolémaïs,*
*Supérieur général O. M. I.*

(1) « Nous maintenons, jusqu'au retour du R. P. GRANDIN, dont l'absence se prolonge pour de sérieuses raisons, le R. Père NAESSENS en qualité de Vice-Provincial » (Note de Monseigneur).

## VI. — Mission Saint-Joseph, Fort Résolution, N. W. T.[1].

La Mission Saint-Joseph, du Vicariat apostolique du Mackenzie, se compose de quatre Pères et de six Frères convers.

Le R. P. Louis Dupire, ouvrier de la première heure, se trouve heureux au milieu de son troupeau, qu'il a en sa garde depuis près de quarante ans ; et nous devons dire que nous aussi sommes très heureux d'avoir ce bon Père au milieu de nous. Ses soixante-neuf ans ne lui font rien perdre de sa bonne humeur, et il se porte assez bien pour son âge ; cependant, cet hiver a été plus dur pour lui que de coutume. Il exerce les fonctions d'aumônier du couvent et, de plus, il est constamment prêt à rendre tous les services possibles. Rien ne lui paraît ni trop pénible ni trop bas : volontiers, il ferait la *cuisine* au moulin ou la pêche sur le lac.

Le R. P. Pierre Falaize est notre économe. Ce n'est généralement pas la charge la plus enviable dans une communauté, — par ici surtout, et pour de bonnes raisons. Les provisions que nous recevons, chaque été, sont loin d'être suffisantes : à peine pourrions-nous subsister cinq mois de l'année là-dessus. Le déficit doit être comblé ici même ; et c'est au bout du fusil ou du tranche-glace, et au prix d'efforts inouïs, qu'on trouve ce qu'il nous faut. Grâce au savoir-faire du R. P. Économe, à l'énergie et à la bonne volonté de nos bons Frères et, par-dessus tout, à la protection de notre puissant patron Saint Joseph, rien ne nous a encore manqué jusqu'ici. Outre ses travaux d'économat, le R. P. Falaize a dû prêcher, l'an dernier, les retraites annuelles à la mission et au couvent ; et c'est à la satisfaction générale qu'il

(1) Reproduction partielle d'une lettre, datée du 17 mai 1920 et adressée, par le R. P. Alphonse Duport, Supérieur de cette Mission, au R. P. Servule Dozois, Assistant général.

s'est acquitté de cet important travail. Le reste de son temps, il l'emploie à l'étude de la langue esquimaude ; car il est désigné pour aller porter l'Evangile à ces peuplades des mers glaciales, encore assises à l'ombre de la mort et attendant avec anxiété qu'on vienne leur apporter le salut.

D'après les plans de S. G. Mgr BREYNAT, notre vénéré Vicaire, c'est au mois de juillet prochain que le R. Père FALAIZE doit nous quitter pour aller rejoindre le R. Père Joseph FRAPSAUCE et le Fr. Benoît MEYER — qui se trouvent parmi les Esquimaux, depuis l'an dernier. Nous avons reçu de leurs nouvelles : ils sont en bonne santé, mais demandent à grands cris du secours. Le ministre de l'erreur menace de devancer l'apôtre de la vérité. Il est à craindre que les pauvres Esquimaux se laissent séduire, quoiqu'ils soient très favorables aux missionnaires catholiques. Les premiers apôtres qu'ils ont vus, et qu'ils ont massacrés, leur ont laissé leur dernière bénédiction : cette bénédiction a provoqué en la plupart un ardent désir de connaître cette Religion que les Pères leur annonçaient et pour laquelle ils ont donné leur sang. *Sanguis Martyrum, semen Christianorum :* c'est toujours vrai...

Sur douze postes (ou missions) que nous desservons dans le Vicariat du Mackenzie, il y en a huit où le Père se trouve seul ou avec un Frère convers, trois avec deux Pères, et un avec quatre Pères. Cette dernière est, précisément, la mission Saint-Joseph — qui, par le départ du P. FALAIZE pour la mission des Esquimaux et celui du P. Edmond PRATT pour Montréal, va se trouver avec deux Pères : l'un, le R. P. DUPIRE, déjà bien avancé en âge, et l'autre, votre pauvre serviteur. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam !...*

Que vous dirai-je de nos excellents Frères convers de la maison Saint-Joseph ? D'abord, je suis heureux de vous dire qu'ils sont tous égaux en dévouement, en bonne volonté et fidélité à leur vocation. Il y a, parmi eux, un Irlandais, deux Allemands, un Français, un Belge et un Canadien ; mais la bonne entente et la douce fraternité

règnent au milieu d'eux, — de sorte qu'il n'y a ici que de véritables Frères, heureux d'habiter ensemble.

Le Fr. James O'Connell, déjà aussi blanc qu'un lièvre en hiver, est encore assez solide ; mais, depuis nombre d'années, il a renoncé aux longs voyages en traîne à chiens et en steamboat. Ayant le titre de capitaine de bateau, il embarque pourtant quelquefois,— quand il est nécessaire d'avoir à bord un capitaine diplômé. Habile menuisier, il occupe la plus grande partie de son temps à la menuiserie, où il rend de précieux services.

Le Fr. Guillaume Beckschoeffer s'occupe des gros travaux, — chantier de billots, bois de chauffage, moulin à scie, foin, pêche, etc. Il a, pour le seconder, les FF. Léopold Berens, Derrien Kerautret et Gérard Kraut.

Le Fr. Bérens, s'étant blessé (hernie) en travaillant, a été conduit, cet hiver même, à l'hôpital du Fort-Smith (180 milles, au sud de Résolution). Les soins qu'il a reçus n'ont pu le remettre ; il sera donc obligé de sortir de bon printemps ; nous espérons qu'il sera de retour pour les pêches d'automne.

Les FF. Kérautret et Kraut, étant plus jeunes et plus lestes, sont employés surtout aux longs voyages en traînes à chiens. On se repose en grande partie sur eux pour l'approvisionnement en viande et en poissons. Ce serait trop long de vous énumérer les fatigues et les actes de dévouement qu'ils ont à présenter à Dieu chaque jour.

Le Fr. Albini Plante, excellent à tout point de vue, est le factotum de la maison. Il n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu faible de santé et trop ardent à l'ouvrage : il est vrai que son emploi, quoique moins pénible que les autres, est loin d'être une simple distraction. Sa fonction spéciale est de s'occuper de l'étable, de distribuer des vivres, de labourer les champs, de les entretenir et de les agrandir le plus possible, etc...

Mais pourquoi tant de monde, de travaux et de misères pour une poignée de sauvages ? C'est encore un mystère de l'amour de Dieu pour les déshérités de la terre. Mais croyez bien qu'il n'y a ici rien d'exagéré : le personnel

nombreux, les travaux et les misères que nous supportons sont pour nous de la plus stricte nécessité — tant pour avoir la vie sauve que pour faire un peu de bien.

La mission Saint-Joseph est une des plus importantes du Vicariat par sa population et par ses œuvres. La population catholique de la Mission atteint 800 âmes, disséminées à tous les vents du ciel, à 100 milles (et plus) à la ronde.

Ces braves sauvages sont, en général, bien fidèles à leurs devoirs. Aux grandes fêtes de Noël et de Pâques, ils viennent à la mission (les hommes seulement), et c'est édifiant de les voir prier avec tant de ferveur. Les femmes et les enfants ne viennent qu'au printemps ; et même plusieurs ne viennent pas tous les ans, à cause de la distance et de la misère, de sorte qu'ils restent quelquefois plusieurs années sans voir le prêtre. Malgré ce délaissement forcé, ils se conservent bons, font leur prière chaque jour, gardent le dimanche — qu'ils sanctifient, en se réunissant dans leurs loges afin de dire ensemble le chapelet et chanter des cantiques.

De temps en temps, et chaque fois que l'occasion favorable s'en présente, nous nous faisons un bonheur de les visiter. Mais qu'elles sont rares, nos tournées aposliques au milieu de ces braves chrétiens ! Cet hiver, nous avons, par deux fois, visité quatre camps sauvages, seulement. Nous espérons aller faire une nouvelle tournée plus loin (en mai), sur les dernières glaces ; mais, nos sauvages sont tellement dispersés et éloignés les uns des autres, qu'ils ont eux-mêmes renoncé à venir nous chercher, comme c'était convenu. C'est toujours un réel bonheur qu'on leur procure en allant les visiter, et c'est aussi le meilleur moyen entre tous que nous ayons pour leur faire du bien ; mais combien il est difficile de le mettre en pratique !

Outre les chrétiens du large, la mission Saint-Joseph a à sa charge une école florissante, où dix Sœurs de la Charité (de Montréal) se dépensent, avec un dévouement admirable, à l'éducation de 80 orphelins ou orphelines.

A nous de pourvoir à leur subsistance, et c'est ce à quoi nous tous, Pères et Frères, travaillons d'un bout de l'année à l'autre ; mais c'est tout juste si on arrive, après bien des efforts, à joindre les deux bouts.

De plus, la mission Saint-Joseph doit faire marcher *le moulin à scie* (le seul du Vicariat), — ce qui nous prend les meilleurs de nos Frères, durant une grosse partie de la belle saison...

Voilà, mon très Révérend Père, quelles sont nos occupations et nos charges, sans entrer dans aucun détail et sans vous mentionner nos souffrances et nos épreuves. Elles sont pénibles et nombreuses ; et vraiment il faut du courage, du dévouement et une grande force d'âme et de corps pour accomplir sa tâche ! Je suis heureux de vous dire que le bon Maître ne nous ménage pas ses grâces, et que nous sommes tous heureux et fiers de le servir dans notre sainte vocation.

Je ne parle ici que des membres de la communauté de la mission Saint-Joseph ; mais je pourrais vous en dire autant, sinon plus, des vaillants Pères et Frères qui, seuls à leur poste, sont séparés de leurs plus proches voisins par des centaines de milles. Nous avons, dans le cours de l'hiver, reçu des nouvelles de chacun d'eux. Ils vont tous assez bien ; mais plusieurs sentent leurs jambes faiblir en voyage et leur santé s'altérer. Que la bonne Mère les conserve et leur envoie du secours !...

En terminant ma longue lettre, je suis heureux de vous annoncer que le R. P. Bruno Roure, de la mission Providence, beau vieillard octogénaire, va, dans le cours de cette année, célébrer ses noces d'or sacerdotales. Le R. P. Roure a passé la plus grande partie de son existence parmi les sauvages Plat-Côté-de-Chiens. Durant quarante ans, il a tenu bon contre l'isolement et toutes les autres épreuves attachées à la fondation d'une mission au pays des glaces. Les souffrances et les privations des premiers temps sont des rèves pour nous. Le R. Père Roure a bien gardé son troupeau ; les Flancs-de-Chiens, qui occupent un pays aussi vaste que trois provinces, sont, comme les Montagnais du reste, des chrétiens pra-

tiquants, et parmi eux il n'y a pas un protestant, malgré les efforts inouïs des ministres de l'erreur (1).

Je finis, mon très Révérend Père, en vous priant de voir, dans le décousu de ces pages, un simple témoignage de ma bonne volonté. Me faisant l'interprète de tous mes Frères de la mission Saint-Joseph, je vous prie de vouloir bien agréer nos hommages de religieux attachement et de filiale affection en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

Alphonse Duport, *O. M. I.*

## VII. — Au Retour du Chapitre de Rome [2].

Monseigneur et bien-aimé Père, — ... En arrivant à New-York, Mgr Bunoz, mon compagnon de voyage, me proposa d'aller à Washington passer la fête de l'Immaculée Conception, avec nos Pères du Scolasticat. J'acceptai volontiers.

Et je constatai là, avec plaisir, que notre Congrégation occupe une place d'honneur parmi les nombreuses communautés religieuses qui entourent l'Université catholique. Cette dernière institution promet beaucoup pour l'avenir de notre sainte Religion dans les Etats-Unis...

Plus tard, à Montréal, je fis une autre halte, pour voir nos Pères et Frères — si nombreux et si pleins de régularité...

Je me séparai ensuite de Monseigneur, pour aller à Edmonton, saluer, pour la dernière fois, mon ancien ami du scolasticat — le R. P. Michel Mérer (*R. I. P.*).

(1) Le R. P. Roure est mort, depuis, à la Providence, le 30 octobre 1920, à l'âge de 78 ans — dont 49 de vie religieuse. *R. I. P.*

(2) Extrait d'une lettre adressée de Mission City, B. C., le 21 janvier 1921, à Mgr le Supérieur général, par le R. P. Eugène Chirouse, de la maison Sainte-Marie (Colombie anglaise).

Je fus enchanté du bon esprit qui régnait parmi les 45 scolastiques qui composent cette maison bénie. Ici, comme partout ailleurs, on me demanda des nouvelles de notre bien-aimé Père Supérieur général...

Enfin, le 20 décembre, je rentrai à ma chère Mission de Sainte-Marie. Le R. P. Joannès Duplanil, notre nouveau Supérieur, et nos enfants de l'école me reçurent à bras ouverts...

Je passai ensuite la Noël avec nos chrétiens de la rivière Fraser — accourus à Maria-Island pour entendre parler de Rome et de Notre-Dame de Lourdes. Le jour de Noël, nous eûmes un grand dîner, auquel toute la tribu assistait. Le missionnaire présidait... Après le repas, les chefs lui adressèrent des discours, pour le féliciter de son retour parmi eux. Votre personne ne fut pas oubliée... Après, grande distribution de médailles, bénites par notre Saint-Père le Pape...

Puis, je fus invité par le R. P. Victor Rohr à me rendre à Pemberton-Meadows, pour y célébrer la fête du Premier de l'An avec nos Indiens de Lillooet. Là, encore, même enthousiasme à entendre parler de S. S. Benoit XV. Pour faire plus d'impression, je distribuai les médailles à la table de communion : aux chefs d'abord, puis aux *watchmen*, en leur rappelant les devoirs attachés à leur dignité, et enfin à toute la tribu... Le soir de la fête fut couronné par une séance donnée par les anciens enfants de Sainte-Marie...

Il me tarde, Monseigneur, de voir publier les différents Rapports qui ont été lus au Chapitre : ce sera, j'en suis persuadé, pour l'édification et l'encouragement de tous les membres de notre chère Famille. Ils constateront avec joie, une fois de plus, que l'esprit de notre vénéré Fondateur est encore très profondément imprimé dans cette Famille, malgré la diversité des nationalités qui la composent...

Je prie Dieu, chaque jour, de vouloir bien vous conserver la santé et de continuer à répandre sur votre personne ses bénédictions les plus abondantes...

Veuillez, Monseigneur et vénéré Père, veuillez, à votre

tour, bénir celui qui sera toujours heureux de se dire votre tout dévoué Fils en JÉSUS-Christ et MARIE Immaculée,

Eugène CHIROUSE, *O. M. I.*

## VIII. — Vice-Province Saint-Jean-Baptiste (Lowell).

*Voici le texte de la Circulaire adressée, le* 1er *mars* 1921, *par notre Révérendissime Père Général aux Religieux Oblats de Marie Immaculée des maisons de Plattsburg, Saint-Joseph de Lowell et Notre-Dame de Lourdes de Lowell, et des résidences et postes d'Aurora, Egg-Harbor et Fond-du-Lac :*

Nos Révérends Pères et Nos bien chers Frères, — Le problème du développement des Œuvres, intéressant les fidèles de langue française aux Etats-Unis, Nous a préoccupé, depuis des années déjà, et quelques-uns d'entre vous savent que Nous avons tenté plus d'un effort en vue de le résoudre.

La Province à laquelle vous appartenez, jusqu'ici, devient de plus en plus active et prospère. L'Œuvre des Missions, but premier de notre chère Famille, y est en progrès ; et les résultats de l'apostolat de nos Pères Nous réjouissent toujours davantage (1).

Mais cet accroissement se fait par le moyen de maisons de recrutement où l'on a reconnu pratiquement impossible de maintenir l'égalité entre les deux langues du pays, — d'où, inévitablement, des conséquences qu'il s'agissait de prévenir.

Le Chapitre général de 1920 a été saisi de cette question. Après l'avoir mûrement étudiée, il en est arrivé à conclure qu'il fallait faire une exception à la règle tra-

(1) Voir, à la fin de cette livraison, la liste des Missions, Retraites, etc., prêchées par les Pères de la Ire Province des Etats-Unis, fin 1920 et début 1921 : *Documents et Statistiques*, page 245.

ditionnelle de la Congrégation, concernant la division des Provinces par limites territoriales, et créer, uniquement dans l'intérêt des âmes, — c'est, d'ailleurs, le seul qui soit ici en jeu, — sur le territoire même de la 1re Province des Etats-Unis, une Province nouvelle, comprenant les Œuvres susdites, recrutant et formant des missionnaires de langue française, afin de soutenir ces Œuvres et de les développer. Il laissa, du reste, ce soin à l'Administration générale, à qui appartenait de décider s'il y avait lieu de donner suite à ce vœu et de soumettre le cas au Saint-Siège.

Après Nous être assuré que les Evêques considéraient une telle mesure comme utile au bien des âmes, après avoir sérieusement pesé les motifs de cet acte et consulté Notre Conseil, Nous avons porté la question devant la Congrégation des Religieux — qui Nous a autorisé à ériger une Vice-Province pour trois ans (Indult du 23 février 1921).

En conséquence, usant de l'autorité qui Nous a été conférée et de l'avis de Notre conseil généralice, Nous décidons ce qui suit :

1° Est érigée pour trois ans, dans les limites de la 1re Province des Etats-Unis, une *Vice-Province*, dite de *Saint-Jean-Baptiste de Lowell ;*

2° Elle comprend les maisons de Plattsburg, de Saint-Joseph de Lowell, et de Notre-Dame de Lourdes de Lowell, et les résidences et postes d'Aurora, Egg-Harbor et Fond-du-Lac ;

3° Le Conseil de la Vice-Province est ainsi constitué : — *a*) R. P. Eugène TURCOTTE, Vice-Provincial ; *b*) Révérend Père Aquila GRATTON, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *c*) R. P. Léon LAMOTHE, 2e Consulteur ordinaire ; *d*) R. P. Armand BARON, 1er Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Julien RACETTE, 2e Consulteur extraordinaire ; *f*) R. P. Léon LAMOTHE, Économe vice-provincial (1)...

(1) Par ailleurs, pour remplacer le R. P. Terence SMITH, — qui a été, pendant plus de six ans, à la tête de la 1re Province des Etats-Unis — Monseigneur, de l'assentiment de son Conseil, a

Une ère nouvelle s'ouvre devant vous, Révérends Pères et bien chers Frères : les œuvres qui vous sont confiées vont, si vous vous montrez dignes de cette faveur, s'étendre et s'embellir, pour le plus grand bien surnaturel de tous les intéressés. Il s'agit, en effet, de conserver la foi de vos fidèles, de l'entretenir, de lui faire produire cent pour un.

Pour réaliser ce programme, l'action qui importe le plus, celle qui s'indique le plus clairement à votre zèle, c'est le recrutement des vocations. Allez avec confiance : Celui qui vous a faits « pêcheurs d'hommes » vous donnera des aides et des successeurs, pourvu que vous y mettiez du vôtre. Vous avez les encouragements du Père commun des fidèles ; vous avez les Nôtres. Nous y ajoutons l'expression instante de Notre vif désir, — vous direz comme saint Pierre : *In verbo tuo laxabo rete !* Et daigne le divin Maître faire réussir votre entreprise comme celle de son apôtre !

Recevez, Nos bien chers Pères et Frères, avec Notre paternelle bénédiction, l'assurance de Nos sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Augustin Dontenwill, *O. M. I.*,
*Archevêque de Ptolémaïs,*
*Supérieur général O. M. I.*

## IX. — Les Oblats dans la Louisiane, U. S. A.

C'est en janvier 1919 que les premiers Oblats s'établirent dans la Louisiane. S. G. Mgr John Shaw, Archevêque de la Nouvelle-Orléans, venait de leur confier la

nommé (31 janvier 1921), pour lui succéder, le R. P. Laurence Tighe, en lui donnant comme Conseil : — *a*) R. P. Terence Smith, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur : *b*) R. P. John Flynn, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. William Kirwin, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Denis Sullivan, 2e Consulteur extraordinaire : *e*) R. P. Owen Mac-Quaid, Économe provincial.

paroisse de la Cathédrale Saint-Louis. Le R. P. Albert ANTOINE, alors Provincial, arriva d'abord avec le Révérend Père Emile LECOURTOIS, nommé Curé de la Cathédrale, et le R. P. Carmelo GAGLIARDONI, chargé de l'église italienne de Sainte-Marie, située sur le territoire de la Cathédrale (1). Ils furent rejoints, quelques jours après, par trois autres missionnaires.

Leur entrée dans la ville n'eut rien de réjouissant : elle se fit sous la pluie ordinaire du matin. Après avoir été ballottés, souvent sur deux roues seulement, à travers des rues étroites, — où nous glissions, au péril de notre vie, dans l'obscurité et dans la boue, — nous aboutissions à *Jackson Square*.

Là, debout, sur son piédestal de granit, le général de bronze tient son chapeau éternellement levé pour saluer la majesté de la Cathédrale. C'est chose frappante à la Nouvelle-Orléans : fût-on à une distance de 50 mètres, chacun tire son chapeau, en passant devant la Cathédrale.

Sur le pavé, nous ramassons nos paquets et, pour la première fois, nous entrons dans l'avenue Saint-Antoine. Cette avenue est, à la fois, un tableau et toute une histoire. Nous y reviendrons peut-être plus tard.

Nous nous arrêtons au nº 615. Là, nous nous trouvons au milieu de meubles et de tableaux tels, qu'à ma connaissance un petit *boy* texien n'en vit jamais de pareils. Je pense que nous nous regardâmes d'abord. Puis, un coup d'œil sur la cour, — où les poissons d'or du bassin ne paraissaient pas prêter attention au mauvais temps qu'il faisait, — et vite à table, pour le déjeuner. On travaillera ensuite...

Nous nous mîmes à l'œuvre, le jour même, et nous n'avons pas encore fini ! Par conséquent, il n'est pas encore possible d'apprécier exactement ce que nous avons pu faire, — avec la grâce de DIEU.

Avant la venue des Oblats, la Cathédrale était desservie par des prêtres séculiers — remplis de l'esprit de

(1) Voir *Missions*, nº 211, page 73.

sacrifice : tout ce qu'il leur était possible de faire, ils le faisaient.

A notre arrivée, on venait de rouvrir la Cathédrale. Elle était restée fermée, plusieurs années, pour des réparations importantes et coûteuses. Une chapelle en bois l'avait remplacée, — et les fidèles qui la fréquentaient étaient peu nombreux. Mais, depuis la réouverture de la Cathédrale, l'assistance aux offices n'a cessé d'augmenter.

Cette Cathédrale a une histoire de deux cents ans — histoire glorieuse, remplie d'évènements qui proclament la foi de la population. Les gens conservent le souvenir de ce passé ; et ils en sont fiers. Aussi se réjouissent-ils de voir leur église parée de sa première beauté...

Le R. P. LECOURTOIS s'appliqua, d'abord, à fortifier la Ligue du Sacré-Cœur et à augmenter le nombre de ses membres. Quand il y eut réussi, il organisa dans l'église, le premier vendredi du mois, des processions de réparation. Des centaines d'hommes et de femmes y assistent, portant un cierge et unissant leurs voix pour se consacrer au Sacré-Cœur de JÉSUS. Peu à peu, la pratique de la Communion fréquente augmenta sensiblement.

Le Carême dernier (1920), nous avons eu la bonne fortune d'avoir pour prédicateur le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS — dont les sermons ont opéré des merveilles (1). Quelques moutons noirs ont été tondus ; et ils ne donnent plus, aujourd'hui, qu'une belle laine blanche...

Je tiens à signaler aussi le zèle et le courage d'un missionnaire. Chaque matin, il se rend aux extrêmes confins de la paroisse, pour faire sa visite au lazaret d'une ville de 300.000 habitants. Il y rencontre toutes les maladies du corps et toutes les maladies de l'âme. Maladies du corps : parfois le choléra, souvent la petite vérole, la diphtérie, et des maladies contagieuses de toutes sortes. Quant aux maladies de l'âme, qui les pourrait nommer ?

La pauvreté s'étale sur la paroisse de la Cathédrale. On la trouve au fond des impasses sans soleil, elle se

(1) Nous sommes persuadé qu'il en a été de même des sermons du R. P. Émile HOFFET, qui vient de prêcher là-bas le Carême de cette année (1921).

reconnaît aux haillons suspendus à la façade des maisons, on la voit sur le visage malpropre des enfants. Ces malheureux sont secourus par la Société de Saint-Vincent de Paul — qui leur distribue, chaque semaine, en bons de pain et de viande, 50 ou 60 dollars. Une société de dames a été fondée, dont le but est d'habiller les enfants indigents.

Pour la première fois de leur vie, les jeunes et les vieux se sont unis pour leur mutuel profit, leur édification réciproque et le bien général de la paroisse. Ce ne sont pas eux qui ont dit : « C'est impossible ! » La Société du Saint Nom de Jésus, avec une centaine de membres actifs, publie le *Saint-Louis Cathedral Monthly* — bulletin mensuel, qui peut rendre des points à beaucoup de *magazines* du même genre.

Cette société, en vue de procurer à la population des distractions honnêtes, a ouvert un théâtre paroissial : il y a cinéma trois fois la semaine, on y fait des conférences sur des sujets intéressant les Catholiques, et les hommes se réunissent tous les soirs au cercle, — où ils trouvent le phonographe et toutes sortes de divertissements convenables. Les frais mensuels s'élèvent à près de 500 dollars : le théâtre y suffit. Les ressources, nécessaires au début de cette œuvre, n'ont pas été fournies par quelque richard, mais par les efforts unis d'hommes de condition ordinaire...

Il y a deux Oblats à l'église italienne de Sainte-Marie ; et leur œuvre aussi progresse rapidement. La population italienne est très considérable ; mais il reste beaucoup à faire pour augmenter l'assistance aux offices.

En réalité, nous avons à peine remué la surface du sol dans la paroisse ; il faut encore le labourer profondément, avant d'avoir le droit de dire que nous l'avons bien ensemencé.

Pour cela, nous avons surtout deux écoles libres catholiques : une à Sainte-Marie, et l'autre pour les enfants de la Cathédrale. Le nombre des élèves est de onze cents...

Mais notre compte-rendu serait incomplet, si nous ne disions un mot de nos Frères — qui sont dans les marais

de la paroisse de Livingstone. Ils sont deux actuellement, à plusieurs milles de toute voie ferrée, — courant, en bateau ou en pirogue, après la brebis égarée. Ils ont leurs ennuis, immanquablement, — vivant, comme ils le font, dans l'habitat des moustiques. Si, en ville, nous allons en dix minutes à l'extrémité de la paroisse, il leur faut, à eux, dix jours pour se rendre d'un village à un autre...

Et que penser de nos populations ? Les meilleures du monde. Elles nous remplissent d'admiration et de respect. Même les plus mauvais gardent la foi : elle est un peu endormie, mais il suffit d'un mot pour la réveiller. Impossible de trouver des gens mieux disposés et plus bienveillants pour leur clergé.

Un bienfaiteur — non catholique — a fait à ses frais les réparations de la Cathédrale ; c'est lui qui a rendu possible ce progrès spirituel dont nous venons de parler. A lui notre reconnaissance ! Il se croit peut-être suffisamment récompensé par la bonne œuvre qu'il a faite. Comme prêtres, nous ne pouvons être de son avis : une telle générosité demande une autre récompense. Prêtres et peuple de la paroisse de la Cathédrale, nous unissons nos voix et faisons, chaque jour, la même prière au Père de la grâce ; car, nous le savons, il le récompensera...

Au début, je ne voulais écrire qu'un article très court. Pardonnez-moi d'avoir pris à cœur mon sujet et de m'y être étendu ; et ayez la bonté de me lire jusqu'au bout.

Que présage l'oracle de nos archives ? Les registres de la paroisse de la Cathédrale, qui remontent très loin en arrière, mettent en relief les travaux d'un Capucin — le P. Antoine. C'était aux jours glorieux où la Cathédrale était le sanctuaire de la Foi et le grand centre religieux de la vallée du Missisipi. Les registres des baptêmes, datant de l'an de grâce 1721, portent la signature du P. Antoine, le Capucin : ceux de 1921 portent à nouveau cette signature — le nom du P. ANTOINE, l'Oblat de MARIE Immaculée.

Gustave CARTIER, *O. M. I.*

## X. — Les Œuvres au Diocèse de Colombo[1].

L'Archidiocèse de Colombo — qui ne comptait qu'une trentaine de Missionnaires, en 1886 — en a maintenant 117, avec une population catholique d'environ 260.000 âmes. Le petit Séminaire compte 35 élèves et le grand Séminaire, 26. — Le Diocèse de Jaffna a, en ce moment, 51 missionnaires, — celui de Galle, 20, — celui de Trincomalie, 17, — et celui de Kandy, 25.

En 1845, il n'y av. it pas d'écoles catholiques à Ceylan ; au commencement de 1887, il s'y trouvait déjà 155 écoles, tant de garçons que de filles, avec 11.524 élèves ; et aujourd'hui, dans le seul Diocèse de Colombo, il y a 496 écoles catholiques, avec 44.007 élèves.

Parmi les principales écoles du Diocèse de Colombo, il faut mentionner, pour les garçons : — 1° le Collège Saint-Joseph, tenu par les Oblats de Marie Immaculée et des professeurs laïcs, où un millier d'élèves reçoivent une bonne instruction ; 2° le Collège Saint-Benoît, dirigé par les Frères de la Doctrine chrétienne, qui y enseignent à 1.100 élèves ; et 3° l'École Sainte-Marie, à Negombo, tenue par les Frères Maristes, avec 466 élèves.

Les Sœurs du Bon-Pasteur (d'Angers) ont plusieurs pensionnats et écoles, et enseignent l'anglais à près de 2.000 enfants. Les Sœurs de la Sainte-Famille (de Bordeaux) ont trois écoles anglaises, avec 5 à 600 élèves. Et les Sœurs Franciscaines de Marie enseignent l'anglais à 152 jeunes filles, dans leur école de Moratuwa.

(1) Voir, plus haut (pp. 26-36), le *Rapport* du R. P. Coquil sur le Vicariat des Missions de Ceylan (Colombo et Jaffna) et, plus loin (page 243), l'*État* du diocèse de Jaffna (1920). Ici, nous publions un aperçu des principales œuvres d'enseignement, de charité, etc., dans l'Archidiocèse de Colombo, à la fin de 1920.

Deux Congrégations diocésaines de Religieuses indigènes — dirigées par les Sœurs du Bon-Pasteur et de la Sainte-Famille, et comptant l'une 144 et l'autre 155 membres — enseignent le singhalais et le tamoul, dans différentes écoles de l'Archidiocèse.

L'Archidiocèse de Colombo compte trois écoles normales : — l'une fondée, pour les garçons, à Maggona, vers l'année 1889, et qui a déjà donné plus de 200 maîtres d'école ; les deux autres fondées, assez récemment, pour les filles, à Wennappuwa et à Negombo. Les élèves ne peuvent être admis à l'école normale qu'après avoir terminé leurs études primaires et avoir passé un examen assez difficile. Les cours y sont de deux ans.

Il y a sept orphelinats dans le Diocèse de Colombo — : un, pour les garçons, à Maggona, pouvant recevoir une centaine d'enfants ; et 6 pour les filles. Les orphelinats de filles sont tous confiés aux Sœurs et ont environ 5 à 600 orphelines.

Le grand Hôpital de Colombo est tenu par les Sœurs Franciscaines de Marie. Ces Sœurs, au nombre de 33, sont payées par le Gouvernement de la Colonie. Le Gouvernement, quoique protestant, les estime beaucoup, et vient encore tout récemment de leur confier l'Hôpital des Lépreux, à quelques kilomètres de Colombo. Pour le moment, elles sont 9 à cet hôpital. Ces Religieuses ont, de plus, fondé un ouvroir, dans la ville de Colombo, où elles sont 15 Religieuses et emploient plus de 100 jeunes filles pauvres — auxquelles elles enseignent la couture, la broderie, etc. Cette institution est appelée à faire un bien immense, à Colombo, pour la classe ouvrière.

L'Hôpital de Kornegal, qui est assez important, a été confié par le Gouvernement aux Sœurs de la Sainte-Famille. Ces Sœurs y sont au nombre de 9. Il y a tout lieu de croire que le Gouvernement ne tardera pas à confier d'autres hôpitaux aux Religieuses, si on peut trouver des sujets en nombre suffisant. Les Religieuses font beaucoup de bien dans les hôpitaux ; et c'est par milliers qu'on y compte les baptêmes donnés jusqu'à ce jour.

Les Petites-Sœurs des Pauvres sont établies à Colombo, depuis l'année 1887, et voient leur œuvre grandir de jour en jour. Elles sont de 15 à 20 Religieuses et ont, en ce moment, 200 vieillards. Les protestants eux-mêmes et les païens contribuent, pour une large part, au maintien des Religieuses et de leurs pauvres.

L'Institution Saint-Vincent de Maggona, à 52 kilomètres environ au sud de Colombo, comprend deux Pères, huit Frères convers européens et une quarantaine de Frères indigènes, avec une école normale, un pénitencier et un orphelinat de garçons.

L'orphelinat, pour le moment, ne peut contenir plus de 100 enfants. Il est insuffisant pour le nombre de demandes ; mais, jusqu'ici, les ressources n'ont pas permis de l'agrandir. La plupart des enfants de l'orphelinat sont nés de parents païens ou protestants ; mais tous, ou à peu près tous, demandent à se faire baptiser ; et, sauf quelques rares exceptions, ils persévèrent et demeurent bons chrétiens. Un certain nombre d'entre eux ont même eu la joie de voir leurs parents embrasser, eux aussi, la Religion catholique.

L'école normale compte de 27 à 30 jeunes gens de 18 à 20 ans. Ces jeunes gens, outre l'instruction qui leur est donnée, sont formés à la piété et se font un bonheur, pour la plupart, de communier tous les jours. Ils deviennent de bons maîtres d'école et sont d'un grand secours aux missionnaires.

Outre l'orphelinat et l'école normale, on trouve encore, à Saint-Vincent, un pénitencier — où sont hébergés plus de 300 petits prisonniers. Ce sont des enfants, au-dessous de 18 ans, qui ont été condamnés par une cour de justice et qui sont confiés au missionnaire, pour qu'il en fasse de bons citoyens : une quarantaine sont catholiques, les autres sont païens ou mahométans. Leur peine varie de 1 an à 5 ans. Le Gouvernement verse tant par mois et par enfant ; et il laisse au prêtre le soin d'élever ces enfants.

A cette institution est rattachée une école industrielle, — comprenant la forge, la menuiserie, la couture, la

reliure, l'imprimerie et l'agriculture — où des maîtres expérimentés enseignent aux enfants à travailler. Ces enfants travaillent aux ateliers de 8 h. du matin à 11 h. ½ et sont en classe de 2 h. à 5 h. ½ du soir. Le samedi et le dimanche sont des jours libres.

Chaque année, dans le Diocèse de Colombo, il y a un assez grand nombre de conversions de païens ; mais les missionnaires, en nombre trop restreint, sont obligés de s'occuper plus spécialement de leurs chrétiens. Des 117 missionnaires appartenant à ce diocèse, 25 sont employés dans des maisons d'éducation, les autres s'occupent du ministère dans 61 missions, — une mission comprend plusieurs églises, groupées sous la dépendance d'un ou deux missionnaires.

Voici la somme du travail fait au cours de l'année 1918, par les missionnaires en charge de missions (1) :

| | |
|---|---|
| Baptêmes d'enfants catholiques . . . . . | 8.271 |
| Baptêmes d'enfants païens. . . . . . . . | 1.684 |
| Mariages . . . . . . . . . . . . . . . . | 1.942 |
| Confessions. . . . . . . . . . . . . . . | 802.770 |
| Communions . . . . . . . . . . . . . . . | 2.545.341 |
| Viatiques. . . . . . . . . . . . . . . . | 2.634 |
| Extrêmes-Onctions. . . . . . . . . . . . | 3.376 |
| Confirmations. . . . . . . . . . . . . . | 3.566 |

Si, à l'administration des sacrements, on ajoute la visite des écoles, l'administration des biens temporels des églises, l'étude des langues, la préparation des sermons, l'enseignement du catéchisme aux enfants et même souvent aux grandes personnes, etc., on aura une idée du travail immense qui est la part des missionnaires à Ceylan.

Notre ministère à Ceylan est très consolant ; et bien rares sont les Missionnaires et les Religieuses qui n'estiment comme une grande faveur d'avoir été appelés à travailler dans cette partie de la Vigne du Seigneur.

(1) Voir *Missions*, n° 211, page 127 : *Échos de Ceylan*, Archidiocèse de Colombo.

Priez pour eux, afin que le bon Dieu continue de bénir leurs travaux et leur envoie des aides — et des successeurs — de plus en plus nombreux (1) !

*Petites Annales*, Paris.

## XI. — Un Service funèbre à Verulam (Natal).

Le 16 décembre 1919 n'était ni un dimanche ni un jour de fête d'obligation ; et, cependant, la jolie église de Verulam, ce jour-là, vit accourir de tous côtés ses nombreux fidèles. Ils arrivèrent à pied, à cheval, en voiture, en automobile, par trains spéciaux ; et, bientôt, une foule compacte remplissait les avenues. On aurait pu se croire en France. En effet, presque toute cette multitude parlait français, — Verulam est le centre d'une immense paroisse dont la majorité des fidèles sont « des Français de Maurice »...

A l'intérieur de l'église, grande profusion de drapeaux ; à la place d'honneur, à l'entrée du sanctuaire, l'Etendard du Sacré-Cœur. L'autel était tendu de noir, des draperies noires encadraient les fenêtres, et devant la table de communion se dressait un catafalque.

Le R. P. Quinquis, à peine rentré du front, a eu la touchante idée de faire célébrer un service solennel pour nos héros tombés pendant la Grande Guerre. Mgr Delalle, originaire de la frontière de l'Est, a accepté avec empressement de chanter la Messe. Voilà pourquoi ce concours extraordinaire de fidèles et de prêtres à Verulam, pour

(1) Le R. P. Coquil se trouvant au terme de son mandat, comme Vicaire des Missions de Ceylan, Mgr notre Révérendissime Père Général, par lettre circulaire datée du 31 janvier 1921, a nommé, pour lui succéder, le R. P. Narcisse Lefrère, son Conseil vicarial étant composé comme suit : — *a*) R. P. Louis Coquil, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Thomas Guglielmi, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Antonin Daurat, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Charles Beaud, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Charles Conrard, Économe vicarial.

célébrer cette fête patriotique et catholique par excellence.

A peine le train de 9 heures et demie avait-il débarqué son dernier contingent que le P. Quinquis, d'une voix de caporal fraîchement éclos, donne ses ordres :

— « Attention, vous autres ! C'est entendu : Sa Grandeur chantera la Messe, les PP. Rousseau et Ienn feront diacre et sous-diacre, le P. Belner prendra l'harmonium, le P. Hanon et votre serviteur formeront la chorale, les PP. Garrigou et Vialard... formeront une espèce de réserve et par conséquent se tiendront prêts dans le sanctuaire (1). »

Comme le P. Quinquis était le seul à avoir voix au Chapitre, la proposition passa à l'unanimité.

Pendant que Sa Grandeur, assistée du diacre et du sous-diacre, se revêtait des ornements sacerdotaux, l'église se remplissait. Au premier rang, quelques *boy-scouts*, dans leur costume pittoresque ; dans la foule, des mères et des sœurs en grand deuil ; çà et là, de jeunes soldats revenus du front ; bon nombre de protestants, attirés par la sympathie et sans doute aussi un peu par la curiosité.

Parmi le clergé, quatre anciens soldats — dont le surplis de plus d'un cachait l'insigne de la bravoure, un modeste bout de ruban...

Bientôt, les cérémonies du Saint Sacrifice se déroulent dans toute leur simple et touchante majesté. Le P. Belner à l'harmonium, les PP. Quinquis et Hanon, aidés de quelques bonnes volontés de la paroisse, rendent les

(1) Voici quelques renseignements intéressants concernant ces bons Pères : — *a*) Le R. P. François Rousseau, Angers (1852-1878-1877), est maintenant chargé de la mission de Verulam ; *b*) Le R. P. Augustin Ienn, Strasbourg (1870-1894-1898), dirige la mission de Bluff ; *c*) Le R. P. Victor Belner, Metz (1877-1899-1903), est de résidence à la maison de Durban ; *d*) Le Rév. P. Albert Hanon, Nancy (1878-1898-1902), est vicaire à Pietermaritzburg ; *e*) Le R. P. Gabriel Vialard, Saint-Flour (1883-1905-1907), fait également partie de la communauté de Durban ; et *f*) Le R. P. Jean Quinquis, Quimper (1876-1901-1901), continue toujours à se dévouer à Verulam (Natal).

chants liturgiques avec perfection. Un maître de cérémonies un peu strict aurait peut-être trouvé à redire aux évolutions des diacre et sous-diacre. Besoin n'est pas de les défendre ; on les avait pris en traître, et puis, dans leurs missions isolées, les Pères n'ont pas souvent l'occasion de participer activement aux grandes fonctions épiscopales. En tous cas, les réserves n'ont pas eu à intervenir.

Avant l'absoute, Monseigneur, revêtu de la chape noire et mitre en tête, adressa à l'assemblée une très touchante allocution :

« ... Beaucoup d'entre nos soldats ont fait le grand, le plus grand sacrifice que le dévouement humain puisse inspirer : le sacrifice de leur vie. Nous pouvons espérer que Notre-Seigneur, dans sa bonté, les a reçus dans sa gloire. Mais, d'un autre côté, la Foi nous enseigne que rien de souillé, rien d'impur ne peut entrer au ciel. Nos jeunes héros, ceux que la mitraille a fauchés, étaient-ils assez purs pour être admis de suite en la présence du Grand Chef ? Sans leur faire injure, nous pouvons supposer qu'ils ont à achever leur purification dans le lieu préparé pour cela par la justice et la miséricorde de Dieu. Il nous semble les entendre crier vers nous, implorer notre secours et notre reconnaissance. C'est ce que nous venons de faire en offrant pour eux l'auguste Sacrifice de la Messe... »

Puis Sa Grandeur s'étend à expliquer la grande, la consolante doctrine de la Communion des Saints, et finit en exhortant son auditoire à continuer à nos glorieuses victimes le secours de leurs prières, à suivre, comme eux en tout et partout, le chemin du devoir — devoir du chrétien et devoir du citoyen.

Au sortir de l'église, il n'y eut qu'une voix : « Oh ! la belle, la touchante cérémonie ! » Les protestants surtout n'en revenaient pas ; ils n'avaient jamais vu pareille fête, ni entendu doctrine aussi consolante. Ceux d'entre eux dont la secte a retenu le Symbole des Apôtres, pourront désormais répéter avec un peu plus de connaissance de cause : « Je crois à la Communion des Saints. »

Après avoir rendu hommage aux morts, il n'était que

juste de s'occuper un peu des vivants : « *Quidam enim ex eis de longe venerunt.* » Le R. P. QUINQUIS avait prévu le cas. Un déjeuner intime réunissait Sa Grandeur et ses Pères autour d'une table dressée à l'ombre des grands arbres du jardin et dont le menu avait été fourni par les paroissiens (1).

Mais le temps passe ; il faut songer à rentrer chez soi. Le P. QUINQUIS, après avoir remercié ses visiteurs, exprime l'espoir de les revoir bientôt. En effet, il doit construire un nouveau presbytère. Quand on demandait au grand Racine où il en était avec sa nouvelle tragédie, il répondait : « Mais elle est à peu près finie : le plan est fait, il ne reste plus que les vers à composer. » Le Père QUINQUIS est aussi optimiste : « Vous savez, mes amis, les plans du nouveau presbytère sont arrêtés ; il ne me reste plus qu'à ramasser 5 ou 600 livres sterling... Donc au revoir, à bientôt pour l'inauguration... »

KENAVO !

## XII. — Lettre d'Andara, près Okawango, S.-W. Africa [2].

Après un intervalle de plusieurs années, dû à la grande Guerre européenne, je viens, Monseigneur et bien-aimé Père, vous donner quelques nouvelles du coin le plus reculé de la Préfecture de la Cimbébasie, — de la mis-

(1) Puisque l'occasion s'en présente, annonçons ici que, Sa Grandeur Monseigneur Henri DELALLE demeurant Vicaire des Missions, l'Administration du Vicariat de Natal vient, par ailleurs, d'être reconstituée ainsi qu'il suit : — *a*) R. P. Louis MATHIEU, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ; *b*) R. P. Jacques SABY, 2e Consulteur ordinaire ; *c*) R. P. William MURRAY, 1er Consulteur extraordinaire ; *d*) R. P. Auguste CHAUVIN, 2e Consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Léon SORMANY, Économe provincial (*Circulaire* spéciale du 17 février 1921).

(2) Cette intéressante lettre a été adressée, en octobre 1920, à Mgr le Supérieur général par le R. P. Joseph GOTTHARDT, alors Directeur de la Résidence de la Sainte-Famille à Andara et, depuis février 1921, Préfet apostolique et Vicaire des Missions de la Cimbébasie.

sion de la Sainte-Famille à Andara, sur les bords de l'Okawango.

Dans ma dernière lettre, datée du mois de mars 1914, je vous parlais des entrefaites de la fondation de cette station ; aujourd'hui, je voudrais vous entretenir quelques moments de notre vie et de nos travaux depuis ce temps-là.

La résidence de la Sainte-Famille comprend actuellement un Père et deux Frères convers, — les Frères Jean Rau et Georges Russ.

Le Fr. Conrad Heckmann, qui devait nous quitter pour raison de santé, au début même de la fondation (août 1913), nous revint en 1915 ; mais il dut nous quitter de nouveau, à cause de son mauvais état de santé, en février 1917. Son aide nous serait cependant très précieuse ; mais, comme il est, avec le Fr. Alaric Uken, le seul maçon de profession de la Préfecture, ses services sont réclamés presque partout. Espérons qu'il nous sera renvoyé bientôt, pour bâtir notre petite église — et d'autres constructions qui restent encore à faire.

Nous autres, nous sommes en assez bon état de santé. La fièvre, qui nous incommodait beaucoup les premières années, a presque disparu et ne fait guère plus que de rares apparitions. La raison en est, certainement, que nous sommes mieux installés maintenant qu'autrefois. En outre, nous prenons continuellement une certaine quantité de quinquina (2 grammes par semaine) comme préventif contre cette fièvre. On peut s'imaginer que ce n'est guère une petite dose de poison que nous avalons, de cette manière, au cours d'une année. Jusqu'ici, Dieu merci, nous n'en avons pas ressenti de mauvais effet ; mais, qu'après un certain temps ne vienne un moment où une interruption et, par conséquent, un séjour plus ou moins prolongé dans un autre climat serait jugé indispensable et nécessaire pour le personnel de la mission de l'Okawango, c'est ce que l'avenir nous apprendra, sans doute.

Vous voudriez peut-être savoir, bien-aimé Père, comment nous avons passé les mauvais temps de la Grande Guerre. Eh bien, j'ose affirmer que notre mission a

moins souffert de cette guerre qu'aucune autre maison de notre chère Congrégation en Europe et, même, que beaucoup de maisons ou de résidences dans d'autres continents.

Et, d'abord, nous n'avons ici, dans la belle et silencieuse vallée de l'Okawango, rien vu des dévastations et des horreurs de la guerre ; des nouvelles même, nous n'en entendions qu'à de longs intervalles.

Ensuite, nous n'avons presque rien senti des privations que la guerre a imposées plus ou moins à tout le monde. Les cartes de viande, de pain, de lait, etc. : nous ne les avons connues que par les journaux.

Pour avoir le pain quotidien, nous avons, dès le commencement de la guerre, songé à cultiver un champ de froment. Nous en avons même pu vendre, de temps en temps, quelques sacs à Grootfontein ; et, si les chemins n'étaient pas si longs et si misérables (120 kilomètres sans eau), nous pourrions, à l'avenir, en épargner une plus large quantité, — puisque nous avons pris la peine de creuser un canal, d'environ 1.200 mètres de longueur, qui doit nous servir comme moyen d'irrigation et en même temps comme source d'énergie pour diverses machineries (scierie, moulin, etc.).

Nos bons Frères convers, qui surveillent l'exécution de ces travaux et qui portent littéralement le *pondus diei et æstus*, méritent tout éloge pour leur dévouement inlassable et leur savoir-faire.

Comme la résidence possède un certain nombre de vaches et de porcs, ni beurre ni lait ni graisse ne nous manquent. La chasse nous fournit de temps en temps du gibier et notre jardin presque toute l'année des légumes et des fruits, surtout des bananes et des raisins, — de sorte qu'au point de vue matériel, il nous reste peu à désirer.

Si l'œuvre des conversions marchait aussi bien, il faudrait, je crois, bien nous armer contre les tentations de l'orgueil. Mais, à cet égard, le bon Dieu se plaît à mettre notre patience à l'épreuve. J'ai inscrit, il est vrai, jusqu'à ce jour, 54 noms dans notre registre des baptêmes ; mais, à l'exception de 10 adultes et de 6 tout

petits enfants, ces personnes ont été toutes baptisées *in articulo mortis*. La plupart de ces derniers sont morts peu après, — quelques fruits recueillis çà et là pour les greniers du Père de Famille.

Nos premiers catéchumènes — après avoir, plus ou moins longtemps, fréquenté les cours d'instruction — ont tous regardé en arrière. Il nous étaient venus sous l'influence du chef de tribu, Libébé, qui montrait envers nous d'assez bonnes dispositions. Mais, comme son influence s'éteignit avec sa mort, survenue en septembre 1915, et que son frère et successeur, Lisho, prit, surtout dans les premiers temps de son règne, des allures hostiles contre la mission, les catéchumènes se retirèrent, soit par crainte, soit par désir de plaire à leur chef.

Celui-ci ne tarda pas à nous faire des difficultés de toute sorte. Tantôt il nous refusait des travailleurs, tantôt il empêchait ses gens de venir aux prières du dimanche; d'autres fois, il demandait des choses impossibles, ou il tracassait ceux qui se montraient affables envers les Missionnaires.

Ainsi l'horizon de notre avenir finit-il par devenir assez sombre ; et il nous fallut, plus d'une fois, tenir, pour ainsi dire, notre cœur entre nos deux mains, pour ne pas perdre patience et tout brouiller.

Cependant, la situation s'améliora peu à peu, surtout à partir du moment où un autre prétendant eut commencé à inquiéter Lisho, et que la rumeur des forfaits de ce dernier fut venue à la connaissance du Gouvernement.

Peu à peu, je réussis à rassembler un autre petit groupe de catéchumènes ; et, le 6 janvier 1918, nous eûmes la consolation d'arranger, pour la première fois, la cérémonie du baptême solennel — auquel dix adultes prirent part.

Ces nouveaux chrétiens ont eu à souffrir maintes tracasseries ; deux d'entre eux ont même failli succomber à ce qui ressemble fort à un attentat ; mais, jusqu'ici, tous sont restés fidèles. Ils fréquentent les saints sacrements de Pénitence et de Communion, les jours de fêtes et les premiers vendredis du mois. Je voudrais les voir

plus souvent à la sainte Table ; mais l'indolence innée de ce peuple y oppose un grand obstacle.

Environ une vingtaine d'autres païens sont sur le point de suivre l'exemple des premiers convertis et viennent à l'instruction, depuis plus d'un an. Espérons qu'ils persévéreront et qu'ils parviendront tous à la grâce du baptême.

Ce qui nous manque, ici, c'est une sorte d'école industrielle. Une telle école serait, à mon avis, sinon le seul, du moins le meilleur moyen, pour détruire l'influence du paganisme et pour assurer le succès de la mission. Une telle école deviendrait, avec le temps, un point d'attraction et un centre — d'où les idées et les coutumes chrétiennes se répandraient sur tout le pays. J'espère que le Révérend Père Préfet, qui nous a promis sa visite pour l'année prochaine, portera son attention sur cette question (1).

Permettez-moi maintenant, mon Révérendissime et bien-aimé Père, de vous adresser une petite demande. J'ai lu, dans le *Missionary Record*, des détails bien intéressants sur l'*Échelle* du bon P. Albert Lacombe. Je suppose que c'est une série d'images, pour faciliter à des hommes peu cultivés la connaissance des vérités de notre sainte Religion. Ne voudriez-vous pas, bien-aimé Père, s'il est possible, me procurer un exemplaire de cette *Échelle*, ou bien m'indiquer où je dois m'adresser pour en avoir un ?

Agréez, bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments les plus dévoués ; et veuillez bien donner votre paternelle bénédiction à toute la petite Communauté de la Sainte-Famille d'Andara, — y compris votre enfant tout dévoué en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

Joseph Gotthardt, *O. M. I.*

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, c'est le R. P. Gotthardt lui-même — né en 1880, dans le diocèse de Limburg, Oblat en 1901 et prêtre en 1905 — qui est actuellement Préfet apostolique de la Cimbébasie, en remplacement du R. P. Eugène Klaeylé, rentré dans la Province d'Alsace-Lorraine.

# GALERIE DE FAMILLE

## I. — R. P. Pierre NICOLAS, 1812-1903 (593).



E Père Pierre-Joseph NICOLAS naquit, le 12 décembre 1812, à Bédarrides, petite ville du diocèse d'Avignon.

Avignon, c'est le pays du beau soleil et du gai savoir, le pays où coule le Rhône, où tourbillonne le mistral. Un jour, grâce à son âme ardente, à son intelligence claire et lumineuse, à son éloquence rapide, impétueuse et mouvementée, le P. NICOLAS sera un peu tout cela. Aussi les bonnes gens de Provence diront-ils, en le voyant monter en chaire :

— « *Garo, vaqui lou mistraou,* — Gare, voici le mistral ! »

Et leur dire était souvent confirmé par le petit tabouret qui dégringolait le long des escaliers de la chaire.

Le jeune Pierre parcourut rapidement tout le cycle des études dans les divers établissements d'Avignon ; puis il fut nommé professeur au petit Séminaire de cette ville, en attendant le sacerdoce.

Or, il advint que, pendant les vacances d'une de ces années scolaires, le professeur fit un pèlerinage à Notre-Dame des Lumières. Là, un rayon de l'éternelle Lumière vint éclairer son esprit et décider sa vocation : peu après, le 7 décembre 1841, à l'âge de 29 ans, l'abbé NICOLAS entrait au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier.

La vie du noviciat est monotone. Cette année-là, la monotonie fut égayée par un petit peuple de musiciens novices, en tête desquels brillait le Fr. Charles BARET. Dans une aussi mélodieuse compagnie, le Fr. NICOLAS

développa grandement son goût et ses aptitudes remarquables pour la musique, — ce qui fut, plus tard, l'une des caractéristiques et l'un des moyens de son apostolat.

Le 8 décembre 1842, il fit son oblation perpétuelle et se consacra à la Vierge Immaculée — qu'il allait si bien honorer par la parole, la poésie et le chant.

Le Fr. NICOLAS se rendit ensuite à Marseille, et eut le bonheur de recevoir l'ordination sacerdotale des mains de notre vénéré Fondateur, le 27 août 1843, — après quoi, il fut envoyé à Limoges, pour y faire ses premières armes.

Il s'y trouva en bonne compagnie, car cette maison était alors, mieux que l'hôtel de Rambouillet, une réunion de beaux esprits, — les Pères Joseph BURFIN, Supérieur, François Gondrand et Charles BARET, pour ne nommer que ceux-là. Aussi les prédications faites par eux, dans les chaires les plus élevées du diocèse et des environs, eurent-elles le plus grand retentissement. Le P. NICOLAS, enthousiasmé, écrivit à Mgr de MAZENOD pour le féliciter d'avoir des sujets si brillants.

— « J'aimerais mieux avoir un *bon missionnaire* que tant de beaux orateurs », répondit le saint Fondateur.

— « C'est ça, riposta le P. NICOLAS : Si le bon Dieu vous donne des astres, dites-lui que vous n'en avez pas besoin, que vous vous contentez d'un *calcou* (1). »

Bientôt, du reste, il eut sa revanche. Mgr de MAZENOD, étant venu à Limoges, voulut assister avec Mgr Berteaud, évêque de Tulle, à une cérémonie de la cathédrale, où devait prêcher le P. Gondrand. Le sermon fut si émouvant, que notre vénéré Fondateur ne put retenir ses larmes et que Mgr Berteaud, dans un mouvement d'enthousiasme, embrassa le jeune orateur, au pied de la chaire.

Le P. NICOLAS avait trop de goût pour les accords, pour ne pas chercher à se mettre au diapason de ses aînés. Il put, sans tarder, monter dans les chaires que ses

(1) Ce mot provençal signifie une lampe fumeuse, suspendue à un crochet.

confrères avaient illustrées, et il se montra pleinement à la hauteur. Son éloquence était pleine de feu, de spontanéité, d'aperçus poétiques et tout neufs, en même temps qu'elle s'appuyait sur une doctrine solide et la plus saine théologie ; aussi lui gagna-t-elle, en peu de temps, une renommée bien légitime. Elle lui valut aussi de chaudes et persévérantes amitiés, — notamment celle de Mgr Gay, Auxiliaire de Poitiers, sur laquelle nous reviendrons plus loin, et celle de Mgr Berteaud, Évêque de Tulle, le brillant improvisateur, le poète céleste de la théologie. Cette dernière amitié fut le grand honneur de la vie du P. Nicolas : elle lui valut d'aller souvent à Tulle, soit comme prédicateur, soit comme ami, d'accompagner le digne évêque dans ses tournées diocésaines, et d'être choisi par lui comme son théologien au Concile du Vatican.

Les connaissances théologiques du P. Nicolas étaient, en effet, remarquables, — ce qui détermina notre vénéré Fondateur à l'employer dans l'enseignement des grands Séminaires. Il fut ainsi professeur, successivement, à Romans, à Ajaccio et à Marseille.

— « Il avait, dit Mgr Ricard (un de ses élèves), le don de *lancer* une classe. Il savait donner aux intelligences médiocres des explications qui leur faisaient comprendre, tandis qu'il ouvrait des horizons vastes et élevés aux intelligences plus fortunées. »

Cependant, notre vénéré Fondateur voulut instituer, pour les Frères scolastiques de Marseille, ce qu'il appela le *Grand Cours*, dans le but de former plus directement les jeunes Oblats à l'art si difficile de la prédication. La direction en fut confiée au P. Nicolas ; et celui-ci déploya, dans cette œuvre difficile, tant de zèle et de savoir-faire, qu'il s'attira ces beaux éloges que lui décernait Mgr de Mazenod, dans une lettre du 28 février 1857 :

— « Ce qui me charme, mon cher Père, dans votre lettre, ce sont les sentiments de zèle et de ferveur que vous y manifestez, c'est de vous voir pénétré des pensées les plus élevées, conformes à votre vocation, et qui vous placent en première ligne parmi les enfants reconnaissants à Jésus et à Marie de notre petite Famille.

Qu'on est heureux de se voir compris, de parler à des hommes qui ont l'intelligence de leur devoir, et qui entrent si bien dans l'esprit des vérités que DIEU inspire pour assurer notre voie ! »

Voici quelques-uns des préceptes du P. NICOLAS (on verra s'ils sont pratiques et bien fondés) :

— « En prêchant, il ne suffit pas de bien accentuer et de bien articuler ; il faut surtout *bien phraser*. Bien phraser, c'est parler par propositions liées, enchaînées, de manière à bien nuancer toutes ses pensées, à distinguer les choses principales des compléments, et faire, comme il faut, les repos marqués par les signes de ponctuation. Il y a des prédicateurs qui ont mauvaise voix, mauvais accent, mauvais débit, mais qui phrasent bien, parce qu'ils sont intelligents, — cela suffit souvent pour que l'auditoire oublie le reste.

« Il ne suffit pas de parler correctement, ce qui est une question de grammaire ; il faut encore *bien parler*, et ceci regarde le style. Le style est dans le *tour* que l'on donne aux phrases, — tour agréable, varié, mouvementé, aimable. Interrogez, admirez, faites appel à la raison, aux sens, à la foi des assistants ; surtout affirmez, car l'affirmation est la forme de la vérité. Le style est aussi dans l'image, dans les rapports suivis de l'image et de l'idée, dans les compléments plus ou moins bien choisis, dans les rapports, les allusions à d'autres pensées, dans les façons de dire, et, pour ainsi parler, d'exposer la divine marchandise.

« Il faut savoir, comme le divin Maître, tirer des comparaisons de tout ce qui vous environne ; car, en mission surtout, il ne suffit pas de dire les choses correctement, bellement, logiquement, — il faut encore les rendre sensibles, éclatantes, évidentes.

« Par-dessus tout, soyez naturels ; car ce qui frappe, ce n'est pas tant ce que l'on dit que la manière de le dire. Ne chantez pas, ne larmoyez pas, ne criez pas, ne soyez pas monotones ; variez vos inflexions, parlez naturellement.

« Pour être un vrai apôtre, l'étude seule ne suffit pas.

Il faut savoir pour dire, mais le plus profond savoir en philosophie, en théologie, en mystique n'est pas suffisant, s'il est purement *humain :* il faut encore avoir le *Sensum Christi,* le *Spiritum fidei.* Avec le sens du Christ et l'esprit de foi, vous sonderez les profondeurs divines et vous simplifierez tout, c'est-à-dire que tout sera saisi ou, au moins, senti par les âmes chrétiennes. Soyez pénétrés de Jésus-Christ, et vous pénétrerez dans tous les cœurs.

« Alors, vous aurez *l'onction divine,* qui est la vraie éloquence. L'onction, ce n'est pas le tapage, ni les cris, ni la pleurnicherie, mais une chaleur, une conviction, une persuasion, une piété douce, pénétrante, communicative, qui va à l'âme par le chemin de l'amour divin, qui arrive toujours au cœur et le convertit.

« Finalement, n'oublions pas les promesses, faites par Notre-Seigneur à la Bse Marguerite-Marie, en faveur des missionnaires dévoués au culte du Sacré-Cœur : Ils auront le don de toucher les cœurs les plus endurcis. »

Les fonctions de professeur donnaient au P. Nicolas d'assez longues vacances, — qu'il allait toujours passer à Notre-Dame des Lumières, jusqu'au jour où il y fut placé de résidence. Il fut alors chargé de la direction du chant, soit auprès des Junioristes, soit auprès des pèlerins qui accouraient fort nombreux au sanctuaire. Jusque-là, la musique était représentée par une espèce d'orgue de barbarie, don d'un curé de Vaucluse, qui accompagnait, plus mal que bien, ordinairement à quelques pas du ton. Le P. Nicolas, pris d'une sainte indignation, eut bientôt fait de le remplacer par un vrai harmonium. Quelques années après, il eut la joie d'installer dans cette église un orgue puissant — et si harmonieux qu'on l'appela le « Bijou de la Provence ».

Lumières fut le théâtre des plus beaux succès du Père Nicolas. Non seulement il savait faire servir son orgue à charmer les oreilles, à favoriser la piété, à rehausser les cérémonies du culte, à embellir les fêtes de la Sainte Vierge, mais encore à enlever littéralement les foules par un entrain irrésistible à chanter les cantiques. Il

l'employait aussi pour trancher publiquement les cas de conscience à l'égard des danseuses provençales.

On sait qu'à cette époque il y avait deux écoles par rapport à la danse. D'après l'école sévère, il fallait renvoyer impitoyablement du confessional les danseuses, afin de faire tomber les bals ; d'après l'autre, il ne paraissait pas possible, en pratique, d'éloigner les jeunes filles du bal, et il valait mieux les amener à bien s'y conduire, en les recevant au saint Tribunal, en leur procurant les secours des bons conseils et des sacrements, — de manière à faire de la danse un amusement innocent. Le bon Père Jean Françon, — si connu et si aimé en Provence et notamment par les pèlerins de Notre-Dame de Lumières, malgré son austérité, — appartenait à l'école sévère. C'était lui qui était chargé de donner les avis, durant les concours au sanctuaire, et il finissait toujours par cette terrible phrase, devenue légendaire :

— « Quant aux danseuses, nous n'en voulons pas. »

Le P. Nicolas était de l'école opposée. Convaincu que la miséricorde doit l'emporter sur la justice, il voulut, à son arrivée à Lumières, la faire triompher par les arguments les plus sonores. Pendant que le P. Françon donnait les avis, il montait à l'orgue et préparait sa manœuvre. Au moment où, les avis terminés, allait retentir la phrase sacramentelle contre la danse, il tirait les grands jeux, faisait éclater tous les tonnerres et étouffait ainsi la condamnation impitoyable des danseuses.

Cependant, en bon confrère, le P. Nicolas donnait de temps en temps au P. Françon l'occasion de se venger à sa manière. Une fois entre autres, il prêchait sur le Verbe, l'Eternelle Lumière, dont Notre-Dame est la Mère. L'auditoire, composé de bonnes gens du peuple et de Provençales à la fière aigrette, n'écoutait guère ce prédicateur de haut vol ; il fallait autre chose à ces natures, mobiles et tapageuses comme les flots de la Durance.

— « Eh bien, s'écrie l'orateur, puisque vous ne m'écoutez pas, je descends ; Père Françon, montez et prêchez à ma place. »

Celui-ci s'exécute de bonne grâce et, avec son bon sourire, commence ainsi :

— « Mes Frères, puisque vous n'êtes pas assez intelligents pour comprendre cet aigle qui plane si haut, vous allez bien m'écouter, moi qui ne suis qu'un pauvre âne. »

Ces paroles, dites en provençal, ont une bonhomie et une saveur que le français ne peut rendre...

En 1868, le P. Nicolas fut placé à la maison d'Aix ; et il y séjourna trente-cinq ans, — jusque vers la fin de sa vie. Ses occupations apostoliques y furent, pour ainsi dire, de trois sortes : étudier les auteurs sacrés, prêcher, et publier un recueil de cantiques rythmés.

Le P. Nicolas aimait beaucoup l'étude de l'éloquence sacrée et s'y adonnait assidûment. Il lisait et relisait les princes de la chaire, les comparait, les analysait, et s'en faisait comme une forte nourriture pour son apostolat. Il avait une grande admiration pour Lacordaire ; mais il conseillait surtout le P. Mac-Carthy, dont il disait que les sermons sont à la fois très élevés et très populaires, en même temps qu'ils ont beaucoup de souplesse dans l'exposition et de vigueur dans les preuves. Il avait aussi un goût très prononcé pour la poésie sacrée ; il mit en tableaux synoptiques les plus beaux psaumes de David, et se servit beaucoup de ce travail dans ces prédications, — sa préférence étant pour les strophes guerrières.

On conçoit ainsi que sa prédication devait être élevée, poétique, toute nourrie d'Ecriture sainte et pleine d'originalité. Elle dépassait peut-être le niveau moyen des auditoires de campagne, mais elle n'en plaisait pas moins aux pasteurs et aux fidèles : et la preuve en est que son apostolat fut très actif et se porta dans tous les milieux.

Mais le P. Nicolas était surtout on ne peut mieux qualifié pour faire contribuer le chant au mouvement des missions et à l'efficacité de la prédication ; et ce fut là, sans contredit, son grand triomphe. En musique, il était de l'école de Rossini, dont il connaissait parfaitement les œuvres, c'est-à-dire qu'il aimait la mélodie, les airs en relief, qui vont si bien au génie des habitants de

la Provence. Pendant le Concile du Puy, où il avait accompagné l'Évêque de Tulle comme théologien, il fut prié de tenir l'orgue, pendant une cérémonie présidée par l'Archevêque de Bourges, Mgr le Prince de la Tour d'Auvergne. Après l'office, celui-ci demanda :

— « Quel est donc ce musicien qui nous a si agréablement charmés ?

– « C'est *mon* NICOLAS, reprit vivement Mgr Berteaud : lui aussi est un *prince* — le prince de l'harmonie. »

Or, le Père avait joué des motifs de son *Recueil* de cantiques.

Dès le commencement de son apostolat, le P. NICOLAS avait conçu l'idée d'opérer une réforme dans les cantiques populaires, en les *rythmant*, c'est-à-dire en faisant concorder le rythme poétique avec le rythme musical, de manière à ce qu'ils fussent plus promptement appris, plus facilement retenus, plus attentivement écoutés, et qu'ainsi ils contribuassent mieux à l'œuvre de la grâce sur les âmes. Avec le concours financier de Dom Saisson, Général des Chartreux, avec qui il était lié d'une chaude amitié, et avec la coopération de Mgr Gay, dont il avait conquis l'estime pendant son séjour à Limoges, il publia, à Aix, un *Recueil de Cantiques rythmés* (1).

Nous ne pouvons mieux le faire connaître et apprécier qu'en donnant un extrait de la lettre d'approbation de Mgr Gay :

— « Le chant du cantique devient, pour ceux qui en savent user, un moyen d'agir divinement sur les âmes. Mais, pour cela, il faut qu'on chante bien. Or, pour bien chanter, il faut avant tout n'admettre que des paroles doctrinalement exactes, poétiquement correctes, et animées le plus possible de ce souffle qui ne pousse les âmes en haut que parce qu'il en vient. Ensuite, n'admettre que des airs ajustés aux paroles, comme aussi des paroles ajustées aux airs, soit quant au sentiment, soit quant au rhytme. Alors, mais seulement alors, la musique

(1) *Recueil de Cantiques rythmés*, à une, deux, trois ou quatre parties. 1 vol. in-12, de XXXI-110 pages. Lethielleux, Libraire-Editeur, 1, rue Cassette, Paris. 1885.

vient compléter l'action de la prédication. Dans votre *Recueil,* il me semble que tout y est tel qu'on pouvait le souhaiter. Je le loue donc sans réserves. »

Ce témoignage est concluant, parce que Mgr Gay était à la fois poète et musicien. Musicien, il remporta le prix de musique sur Gounod ; poète, il composa, pour le *Recueil* du P. Nicolas, une dizaine de cantiques, tous pleins de suavité, résumant les plus belles pages de ses merveilleux traités sur la *Vie chrétienne.*

Le talent musical du P. Nicolas lui servit encore beaucoup, à un autre point de vue, dans ses missions en Provence — où le goût pour la musique est très développé et les voix très exercées. Dans beaucoup de localités, on a plus de dévotion pour le saint Patron du lieu ou quelque autre saint en vogue que pour le bon Dieu.

— « Si notre saint François, disait une bonne femme, avait voulu être le bon Dieu, il l'aurait été, car il avait tout ce qu'il faut pour ça ; seulement, voilà, il ne l'a pas voulu ! »

Souvent, quand le P. Nicolas arrivait dans une paroisse, il se mettait vite à composer un cantique pour le saint Patron ou le saint en vogue, l'apprenait, en un tour de main, aux jeunes filles choristes ; et, quand l'auditoire l'entendait, il était aussitôt conquis...

Cependant, le P. Nicolas était parvenu à cet âge où l'Ecriture nous dit qu'il n'y a plus pour l'homme que *labor* et *dolor ;* mais, lui, il gardait toujours cette jeunesse d'esprit, d'imagination, de cœur et de parole qui faisait l'admiration de tous. Dans sa mémoire étaient épinglés les plus nombreux souvenirs se rattachant à la vie de notre vénéré Fondateur ; et c'était là le thème le plus aimé de ses conversations. A l'âge de 85 ans, il allait encore en mission, prêchait à ses heures, et s'occupait surtout du chant, — étonnant tout le monde par sa fougue et son entrain.

Le 18 août 1892, année jubilaire de sa profession religieuse, le P. Nicolas lut, aux pieds de l'autel de Notre-Dame de l'Osier, un acte de consécration qu'il terminait ainsi :

— « Pour moi, ô Mère, je n'ai plus qu'à mourir ; faites que je meure mieux que je n'ai vécu. Il me sera beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé. Je vous ai beaucoup aimée, vous, ô ma Mère, et j'ai beaucoup aimé votre Famille d'Oblats. »

C'est bien là le résumé de la vie du P. NICOLAS.

Il manifesta, toute sa vie, la dévotion la plus filiale envers la Sainte Vierge. Pendant sa longue résidence à Aix, il allait fréquemment s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame de la Seds, parce que c'était, pour ainsi dire, sous son aile maternelle qu'était née la Famille des Oblats. Et Notre-Dame de la Mission, la Vierge miraculeuse de Mgr de MAZENOD, comme il l'aimait, que de fois par jour il allait se prosterner à ses pieds ! Comme saint Bernard, il prenait plaisir à écrire partout le saint nom de MARIE. Il le plaçait en vedette au sommet de toutes les pages de ses écrits, — et DIEU sait si elles sont nombreuses ! Sa dernière action devait être, pour ainsi parler, un embrassement tout filial de cette Mère céleste.

En 1903, étant âgé de 91 ans, le P. NICOLAS dut faire un bien coûteux sacrifice, — quitter la maison d'Aix, où il avait si longtemps goûté les beaux souvenirs attachés au berceau de la Congrégation, pour fuir la persécution religieuse et aller se réfugier dans notre maison de Diano-Marina. Il n'y alla, d'ailleurs, que pour mourir — mais seulement après avoir donné un nouveau témoignage de son amour si tendre pour MARIE.

Le surlendemain de son arrivée, au commencement de l'oraison du soir, un Père lui fit remarquer que la statue miraculeuse de Notre-Dame des Lumières, la Vierge Noire si vénérée des pèlerins, était sur l'autel. Aussitôt le vénérable vieillard se lève, gravit les marches de l'autel et, prenant la petite statue entre ses mains, la couvrit de baisers, avec une tendresse inexprimable.

Ce fut là son beau geste d'adieu à la terre. Le lendemain, 29 avril 1903, le P. NICOLAS expirait, presque subitement et paisiblement, dans son fauteuil ; la douce Mère des Oblats l'appelait aux embrassements éternels !

*R. I. P.*

## II. — R. P. Donat MICHAUX, 1821-1894 (396).

Le P. Donat Michaux, né à Metz, le 19 avril 1821, appartenait à l'une de ces bonnes familles lorraines, où la foi se conserve dans sa robuste intégrité. Son père, soldat du grand Empereur, avait pris part, en qualité de chirurgien, à toutes les guerres d'Espagne ; et le jeune Donat hérita de lui un tempérament irascible, un caractère ardent et une énergie indomptable. Sa mère était douée d'une inaltérable douceur et d'une tendre piété ; et elle arriva, par sa douce influence, à adoucir les défauts de son enfant et à lui communiquer une exquise bonté — dont il donna tant de preuves plus tard.

De bonne heure, Donat manifesta des dispositions pour l'état ecclésiastique. Il avait le plus grand goût pour les cérémonies de l'Église, et se plaisait, dans ses amusements, à exercer les fonctions du prêtre à l'autel et même à se faire le prédicateur de ses petits camarades.

Ses parents le placèrent à l'Institution de M. l'abbé Bureaux, fréquentée alors par l'élite de la jeunesse catholique de Metz. Donat s'y distingua par sa bonne conduite et son application au travail, et en sortit, à 20 ans, avec son diplôme de bachelier.

Sa vocation était alors un peu indécise ; mais une circonstance providentielle vint l'orienter définitivement. Un Père Trappiste arriva à Metz, pour solliciter la charité catholique en faveur de son monastère, et se présenta chez le D[r] Michaux. Celui-ci mit à sa disposition son fils aîné, pour le guider dans la ville ; et le jeune Donat se fit un plaisir d'introduire le Religieux auprès des meilleures familles. Cet acte de charité lui valut une particulière bénédiction ; car il affirmait, dans la suite, que sa vocation s'était affermie dans la fréquentation de ce Père Trappiste, et peut-être y trouva-t-il aussi la révélation d'une autre vocation secondaire qui occupa une partie de sa vie — celle de *quêteur*. Si le P. Michaux fut,

en effet, plus tard, un vaillant missionnaire, il se montra aussi quêteur inlassable et toujours fortuné.

Quelques semaines après, il entra au grand Séminaire de Metz ; et, après quatre ans d'études, il fut élevé à la prêtrise, en août 1845. Son premier poste fut Sainte-Ségolène, l'une des meilleures paroisses de la ville de Metz. Pendant cinq ans, il y déploya le zèle le plus actif, et il y eut bientôt conquis une réputation d'apôtre.

Non content de donner une forte impulsion aux œuvres paroissiales, il en créa une nouvelle, de concert avec le Général Randon : ce fut l'*Œuvre des Militaires*, qui avait pour but d'attirer et de retenir les soldats dans un abri sûr, loin des excitations malsaines de la rue. Cette création, la première en France, date de 1848 ; elle a été le principe de beaucoup d'autres œuvres similaires. L'abbé MICHAUX eut bientôt réuni autour de lui un grand nombre de militaires, officiers et soldats ; et son œuvre devint si prospère que, bientôt, il fut dégagé de ses fonctions vicariales par l'autorité diocésaine, afin de lui consacrer toute son activité. Il s'y dévoua avec un tel succès, qu'elle prit le plus grand développement : si bien qu'on lui donna un jeune prêtre pour le seconder, en même temps que, pour récompenser son zèle, on le nommait Chanoine honoraire de la Cathédrale.

Mais le jeune chanoine de 32 ans ne voulut pas s'enliser dans son canonicat. Profitant du secours qu'on lui avait donné pour son œuvre, il donna à son zèle un champ plus vaste et se fit le Missionnaire des campagnes. Apôtre infatigable, il parcourut ainsi, pendant 6 ans (de 1853 à 1859), la plupart des paroisses du diocèse. Lorsqu'il apparaissait au milieu d'une population, — avec sa belle prestance, ses manières distinguées, son extérieur sympathique, son costume de chanoine, qui n'étaient que le revêtement d'une âme tout apostolique, — il produisait une profonde impression et disposait les plus indifférents en sa faveur ; aussi remporta-t-il des succès remarquables.

Ce fut au sein de cette popularité de si bon aloi que l'abbé MICHAUX eut le courage de quitter le monde, pour

entrer dans la vie parfaite. Depuis assez longtemps déjà, l'appel de DIEU se faisait entendre à son âme ; mais l'ardent amour qu'il avait pour sa mère le retenait. En 1859, celle-ci étant venue à mourir, tout lien était rompu ; et aussitôt le jeune chanoine de 38 ans, le missionnaire célèbre, — le front auréolé de l'éclat d'une réputation et d'une estime universelles, les mains chargées d'œuvres magnifiques, — se présenta à notre Noviciat de Nancy.

Le 25 mars 1860, il eut le bonheur de faire ses vœux perpétuels ; et, tout rajeuni et fortifié par cette année de silence, de solitude, de sanctification personnelle, l'Apôtre de la Lorraine reparut sur le champ apostolique, tout fier de combattre sous l'étendard de MARIE Immaculée — sous les plis duquel il allait passer encore 34 années d'une activité incessante.

Attaché à la maison de Nancy, il en fut, pendant 10 ans, au dire de son Supérieur, la cheville ouvrière, tenant constamment la brèche, avec une ardeur et un courage inimitables. Ses occupations incessantes de missionnaire ne l'empêchaient pas de remplir le rôle de quêteur, pour lequel il avait reçu d'en haut un don extraordinaire. Il tendit la main pour obtenir les ressources nécessaires à l'achèvement de notre chapelle de Nancy, et contribua ainsi, pour une large part, à produire ce bijou d'architecture si apprécié des Nancéiens. Il entreprit ensuite de recueillir les fonds pour la construction de la tour monumentale qui couronne le sanctuaire de Notre-Dame de Sion et, au prix des plus rudes fatigues, parvint au bout de son entreprise.

Dès qu'eut éclaté la Guerre de 1870, le P. MICHAUX demanda la faveur de suivre l'armée sur le champ de bataille, comme aumônier militaire. Ne l'ayant pas obtenue, il eut du moins la consolation de porter secours à nos soldats, prisonniers à Liège, et se dévoua sans compter à leur bien-être physique et moral.

Placé ensuite dans la maison de Notre-Dame de Sion, il continua, pendant une dizaine d'années, à sillonner la Lorraine dans tous les sens, pour y porter sa parole entraînante et tout apostolique. Il sollicitait en même

temps, avec le plus grand succès, la charité publique pour l'embellissement du sanctuaire et la construction des bâtisses du Juniorat.

En 1880, il fut appelé à préparer en Suisse, à Schonau, un asile pour nos Junioristes expulsés ; il n'y passa que deux ans, mais ce fut assez pour conquérir toute l'estime de Mgr Lachat, Évêque de Lucerne, — qui lui en donna par écrit le plus beau témoignage.

Le P. Michaux passa alors dans l'Ile de Jersey ; et c'est là que devaient s'écouler les dernières années de sa vie. Il s'y occupa de deux œuvres principales, les menant de front avec son zèle et son entrain habituels, malgré le poids déjà lourd de ses années. Il dirigea un juniorat, établi pour recruter et élever les vocations tardives, et déploya le plus grand dévouement pour procurer à cette œuvre les ressources nécessaires. Ensuite, il pourvut à la construction d'une église pour notre paroisse de Saint-Thomas, dans la ville de Saint-Hélier. L'œuvre était souverainement ardue, mais il y déploya une telle activité, il y fit preuve d'un tel dévouement, que bientôt Saint-Thomas se vit doté d'une vaste église monumentale, — la plus belle de toute l'Ile, — que l'on appelle communément la Cathédrale, et qui coûta plus de 700 mille francs. Cela peut donner idée de la popularité extraordinaire dont jouissait le P. Michaux, de la sympathie et de la confiance générales qui l'entouraient — partout où il portait la parole et tendait la main.

Le P. Jean Bruant, socius du P. Michaux, à Jersey, va ajouter le dernier trait à cette esquisse trop pâle et trop imparfaite :

— « J'ai toujours constaté que, à part ses vivacités de caractère, résultant de ses cruelles et continuelles souffrances, ce vénéré Père s'est toujours montré pieux et zélé. Je ne l'ai jamais entendu médire de personne. Il ne pouvait souffrir qu'en sa présence on médît du prochain, quel qu'il fût, — ou alors il se fâchait tout rouge contre les détracteurs. Je n'ai jamais remarqué qu'il ait conservé du ressentiment contre n'importe qui.

« Dieu seul a pu compter les aumônes secrètes qu'il a

faites à tous ceux qui ont eu recours à lui ; jamais il n'a laissé partir un pauvre, sans lui remettre une aumône plus ou moins forte. Il m'a dit qu'à sa souvenance il n'avait jamais refusé un secours. Et, malgré le va-et-vient incessant des sommes qui lui passaient par les mains, il avait tant d'ordre dans ses affaires, que tout était inscrit, jusqu'aux plus petits détails, dans ses registres.

« Quant à la pauvreté, il a poussé la pratique de cette vertu jusqu'à n'avoir pas pour lui le strict nécessaire. Au réfectoire, il ne buvait que de l'eau, mangeait très peu — et presque jamais de viande.

« Il était d'une extrême circonspection ; je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole malséante et il n'en aurait jamais toléré une seule en sa présence. Les jeux de mots lui étaient insipides et insupportables.

« Sa vive piété se montrait surtout envers la Sainte Eucharistie et le Sacré-Cœur de JÉSUS. Tous les jours il récitait le Rosaire entier et le petit chapelet de l'Immaculée Conception. A ma connaissance, même bien malade, il n'a jamais manqué d'offrir le Saint Sacrifice.

« Le 24 juillet 1894, quoique assez fatigué depuis quel-temps, il se leva à l'heure de la communauté, descendit à la chapelle et s'agenouilla sur son prie-Dieu devant le Tabernacle. Tout à coup, je le vis incliner la tête. Je lui donnai, très rapidement, l'absolution. puis l'extrême-onction, sous une seule formule. Il poussa deux soupirs, et il avait cessé de vivre. »

Ainsi mourut, pieusement et paisiblement, en face de JÉSUS-Eucharistie, celui qui s'était si longuement et si activement dépensé pour sa gloire, dans la 74e année de son âge, après 34 ans de vie religieuse (1).

*R. I. P.*

(1) Pour de plus amples détails sur certains chapitres de la vie du P. MICHAUX, voir *Missions :* — *a*) 1863, p. 253 ; *b*) 1864, p. 260 ; *c*) 1869, p. 471 ; *d*) 1870, p. 483 ; *e*) 1878, p. 255 ; *f*) 1881, p. 124 ; *g*) 1883, p. 450 ; *h*) 1884, p. 471 ; *i*) 1887, p. 305 ; *j*) 1888, p. 441 ; *k*) 1889, p. 497 ; *l*) 1919, p. 210 ; etc.

## III. — R. P. Timothée GUBBINS, 1843-1913 (833).

Le R. P. Timothy GUBBINS naquit à Cush, diocèse de Limerick, en Irlande, le 23 novembre 1843. Il appartenait à une famille profondément chrétienne qui, lui y compris, donna à DIEU trois de ses enfants, — deux des garçons entrant dans notre Congrégation, tandis que leur sœur prenait le voile dans un Institut irlandais (1).

Après avoir assisté à une mission, que nos Pères donnaient à Dublin, il les suivit en Angleterre, et fut admis, tout jeune encore, dans notre Juniorat de Sickling-Hall, appelé alors Lys-Marie, où il passa quatre ans.

Il y donna, tout de suite, la mesure de sa vertu. Son Supérieur faisait de lui ce bel éloge :

— « Le Frère GUBBINS a été, pendant tout son juniorat, un saint Louis de Gonzague en miniature. Sa piété, sa modestie, son obéissance, sa délicatesse de conscience, son zèle pour porter les autres à la dévotion, aussi bien que son caractère joyeux et ses manières aimables lui gagnaient le respect et l'amitié de tous. »

Ce fut, vraisemblablement, à cause de sa sagesse et de son amabilité qu'il eut l'honneur d'être désigné comme porte-queue à notre vénéré Fondateur, lors de l'ouverture solennelle de notre église de Leeds, en juillet 1857.

Il entra au Noviciat de Glen-Mary, en Irlande, le 14 août 1860, et ne démentit aucunement les belles espérances qu'il donnait déjà. A la fin de son noviciat, le Père Maître le présenta à l'oblation comme « un modèle de détachement, d'obéissance, de piété et de régularité ».

Malheureusement, une infirmité désagréable vint jeter comme un voile sur ces excellentes dispositions : il s'opéra peu à peu en lui une déviation aux épaules et sur le dos,

(1) Le P. James GUBBINS était déjà Oblat de MARIE, lorsque son cadet se décida à entrer, lui aussi, dans la vie religieuse.

et on pouvait avoir de justes craintes qu'il ne devînt inapte à la prêtrise. Mais lui n'y vit qu'une épreuve d'en haut ; il restait joyeux et gardait ses manières attrayantes, quand même. Au reste, il s'encourageait lui-même par la lecture qu'il avait faite de l'histoire d'un Père Jésuite qui, bien qu'atteint de la même infirmité, avait été ordonné prêtre et même envoyé aux Missions étrangères.

Le Fr. Gubbins fit ses vœux perpétuels, à Glen-Mary, le 15 août 1862. Il y commença son scolasticat, et alla le terminer en France, à Autun. Là encore, il mérita la chaude approbation de son Supérieur, qui le dépeignait ainsi, à la fin de ses études :

— « Le Fr. Gubbins est très bon et très dévoué, d'une piété angélique, remarquable par la régularité, la docilité, la charité, la douceur, l'abnégation. Il est au-dessus de l'ordinaire pour l'intelligence et le jugement ; il travaille consciencieusement et réussit parfaitement. Il possède des aptitudes pour l'enseignement. Il a gagné, à un point exceptionnel, l'affection de tous. »

N'ayant pas encore l'âge requis pour être promu au sacerdoce, il fut retenu au Scolasticat, comme professeur, et y enseigna la philosophie, pendant deux ans. Il fut alors ordonné prêtre, en 1867, et, peu après, retourna dans la Province britannique. Malgré son âge, — il n'avait que 25 ans, — on avait une si grande confiance dans le sérieux de sa vertu et la solidité de son jugement qu'on lui confia le poste important de Maître des novices à Belmont.

Ce fut à cette charge qu'il consacra la plus grande partie de sa vie, à trois reprises différentes. Il y montra des qualités éminentes, qui justifiaient pleinement la confiance des Supérieurs et le faisaient apprécier et aimer par ses novices, — à savoir, la sûreté du coup d'œil, l'amour de la régularité, une autorité aimable tout en étant pleine de fermeté et de rondeur.

En 1877, à l'âge de 34 ans, le P. Gubbins fut placé à la tête de la Province britannique ; et il la dirigea pendant six ans. Son administration fut marquée par une pureté de vues, un sens de la justice, un jugement pratique

et des qualités aimables qui lui valurent la sympathie universelle.

Il prit ensuite la direction du Scolasticat de Belcamp, en 1887 ; mais il dut résigner cette charge, au bout d'un an, lors du départ des Frères scolastiques pour Saint-François, à Bleyerheide, dans le Limbourg hollandais. Il devint alors missionnaire à Inchicore.

Puis, peu après, il fut placé au Pénitencier de Philipstown — dont il fut nommé Supérieur, en 1892. Il resta de longues années à la tête de cette institution, y déployant, comme partout, les mêmes qualités solides de bon gouvernement.

Ensuite, il revint encore au Noviciat de Belmont, où il résida jusqu'à la fin de ses jours ; mais, durant les dernières années, il fut déchargé de la direction des novices.

Le P. Gubbins ne prit jamais aucune part active aux missions, bien qu'il ait été, pendant quelques années, de résidence à Inchicore : son infirmité extérieure et l'état toujours assez précaire de sa santé ne le lui auraient guère permis. Mais il fut assidu au travail du confessionnal et y fit, avec un grand zèle, l'œuvre de Dieu. Il fut, du reste, très apprécié comme directeur, dans les diverses communautés religieuses où il prêcha assez souvent des retraites. Sa parole claire, persuasive, pleine à la fois de doctrine et de pratique, plaisait aux âmes avides de perfection ; celles-ci trouvaient, du reste, en lui l'accueil toujours aimable, le bon conseil, le mot juste, l'encouragement qui soutient et réconforte.

Le 13 janvier 1913, le P. Gubbins avait donné une instruction aux novices, et semblait être encore dans son état ordinaire de santé. Le lendemain, avant le lever, il fut pris soudainement d'une forte indisposition ; et le médecin, appelé en toute hâte, jugea que le cas était d'une extrême gravité. Le cher malade reçut alors, avec une grande piété, les derniers sacrements.

Cependant, la crise passa heureusement ; grâce aux soins intelligents qu'il reçut et aussi à sa grande énergie, il sembla revenir à la santé, et on se berça de quelques espoirs de guérison.

Mais le mal reprit bientôt, avec plus d'intensité, — à tel point que le vénérable malade comprit lui-même que c'était la fin. Il fit généreusement le sacrifice de sa vie ; et, le soir du jour des Cendres, 5 février 1913, dans la 70e année de son âge et après 51 ans de vie religieuse, il remit paisiblement son âme à Dieu.

*R. I. P.*

## IV. — F. C. Jean GUINET, 1832-1907 (712).

Le Frère Jean-Baptiste GUINET naquit, le 21 décembre 1832, à Chimilin, petite commune du canton de Pont-de-Beauvoisin, diocèse de Grenoble.

Dernier enfant d'une nombreuse famille, au sein de laquelle fleurissaient les plus belles pratiques de la foi et de la piété chrétiennes, Jean-Baptiste, encore petit écolier, manifesta le désir de suivre ses deux sœurs et ses deux frères, voués à DIEU dans la vie religieuse et le sacerdoce ; la mort de sa mère et la volonté de son père, qui désirait appuyer sa vieillesse sur son Benjamin, contrarièrent ce désir et parurent même l'étouffer, — sans fixer pourtant aux toit et domaine paternels les aspirations d'un cœur quelque peu aventureux.

L'expédition de Rome, en 1848, enthousiasma l'adolescent, qui rêva de la carrière militaire. Contrarié, là encore, par la volonté des siens, il dut attendre le tirage au sort (1853). Hélas ! pour lui, il n'y fut pas favorisé selon ses désirs belliqueux : il en sortit l'un des meilleurs numéros. Ainsi débouté, il guetta l'occasion — qui se présenta en 1854, avec la Guerre de Crimée. Il contracta alors, secrètement, un engagement pour la durée de la guerre ; et, porté orphelin sur son livret militaire, il rejoignit à Lyon son régiment. Son père l'y suivit, retrouva ses traces, fit casser l'enrôlement, et ramena le héros manqué au foyer familial.

Il fallut bien se résigner : et Jean-Baptiste parut accepter la monotonie d'une existence sans risques mais, croyait-il, sans grandeur ni idéal. Il ne s'opposa pas au projet d'établissement qu'avait conçu son père, et sembla même le désirer ; mais, au moment de conclure, il demanda du temps pour réfléchir. Ses idées de vie religieuse lui étaient revenues, et il voulait les examiner ; il pria, consulta et, reconnaissant la volonté de DIEU qui l'appelait à une vie plus parfaite, il rejeta, comme une lâcheté, ses aspirations d'un moment vers le bonheur du monde et de la famille.

Sa résolution prise, il l'exécuta aussitôt. Son frère, le R. P. François GUINET, était Maître des novices et Supérieur de notre maison de Nancy ; c'est à lui que Jean-Baptiste s'adressa, préférant aller en Lorraine plutôt qu'à Notre-Dame de l'Osier — où la proximité de sa famille aurait pu nuire à sa persévérance. Après avoir fait agréer ses désirs et reçu son admission, il partit de Lyon, où il se trouvait alors, et prit la route de la capitale lorraine. Il n'avait prévenu personne, mais de nombreuses lettres, jetées à la poste en cours de route, porteraient à tous les intéressés la nouvelle de son départ, et les préviendraient de l'inutilité des efforts que l'on pourrait tenter pour le faire revenir sur sa décision.

Reçu à Nancy par un cœur de frère, il ne voulut être que le dernier et le plus indigne des postulants :

— « Tenez, dit-il à son frère, prenez tout mon argent et ne me laissez rien, car je pourrais céder à la tentation d'aller retrouver les oignons d'Egypte. Et me voilà ; faites approuver par notre père ma vocation de Frère convers, et disposez de moi. »

Quelques jours après, toutes les difficultés étaient levées, l'autorisation paternelle accordée, et le Frère Jean-Baptiste GUINET prenait l'habit religieux et commençait son noviciat.

Nous avons peu de détails sur ce noviciat ; mais peut-on douter que le religieux — qui fut, toute sa vie, si humble, si dévoué, si complètement séparé du monde et si surnaturel — ne fût un fervent novice ? Une épreuve,

à laquelle il n'était pas préparé et qui lui fut fort sensible, faillit tout compromettre, dès le début. Son frère, connaissant sa belle intelligence et jugeant qu'il rendrait plus de services à notre Congrégation comme Père que comme Frère convers, voulut, avec l'assentiment de notre vénéré Fondateur, lui faire achever ses études. Cette décision le consterna ; mais, résolu à user de tous ses droits, il supplia qu'on le laissât à ses modestes fonctions, exposant ses craintes des responsabilités sacerdotales, arguant de son indignité pour de si hautes fonctions, et déclarant enfin qu'il se retirerait plutôt, pour aller se cacher dans une Trappe. Il obtint gain de cause, et garda sa bêche et son balai.

Ce lui fut une grande joie, qui le soutint dans la voie de la croix. Conduit par son frère, qui s'attribuait généreusement le droit d'être pour lui plus sévère que pour tout autre, il se déclara une guerre à outrance, pour tuer en lui le vieil homme. Il sut même comprimer son amour pour sa famille, et ne lui écrivait que par ordre et de courtes lettres, toutes surnaturelles, pour consoler de son départ ceux dont la tendresse avait été si enveloppante et si douce à son enfance et à sa jeunesse.

Il concentra toutes ses affections et tous ses dévouements sur les membres de sa communauté et de toute sa Famille religieuse. Quelle joie, surtout, étaient pour le bon Frère les visites, assez fréquentes à Nancy, de notre vénéré Fondateur ! Pendant les sessions du Sénat, le saint Évêque venait volontiers passer quelques jours au milieu de ses enfants. Il admettait alors toute la communauté dans sa chambre, pour les récréations du soir, qui débutaient, les jours de jeûne, par la légère collation, pain et eau, que lui servait l'heureux novice :

— « Cela suffit à mon robuste tempérament, expliquait l'austère prélat ; mais vous, mes enfants, vous ne pouvez pas m'imiter, et devez manger votre salade de pois. »

Admis par ce vénérable Père à prononcer ses premiers vœux, le Frère Guinet fit sa profession entre les mains de son frère, et fut envoyé à Notre-Dame de Sion, au

moment où nos Pères achevaient la déroute de l'hérésie des frères Baillard et entreprenaient, avec la restauration de l'église, la construction de la tour monumentale, trône de l'Immaculée.

Dès la fin de ces premiers vœux d'un an, Mgr de Mazenod lui permit de prononcer les vœux perpétuels, — ce qu'il fit avec bonheur. C'était dans les derniers mois de l'année 1859.

En juillet 1860, notre maison d'Angers s'ouvrait. Le Frère Guinet fut de la fondation et l'homme de confiance de son Supérieur — le R. P. Louis Soullier. Que de fois, seul Frère convers de la nouvelle communauté, il dut garder la maison, tous les Pères s'absentant à la fois pour faire face aux multiples travaux des missions !

Fin avril 1863, le Très Révérend Père Fabre l'envoyait passer quelques jours à Talence, et dire un dernier adieu à son frère, le R. P. François Guinet, Provincial du Midi, — qui, usé avant l'âge, s'en allait, le 11 mai, recevoir au ciel la récompense d'un fécond mais trop court apostolat.

Ce voyage décida pour le Frère Guinet d'une nouvelle obédience, obtenue à la demande du R. P. Léon Delpeuch, Supérieur de Talence, qui désirait lui confier la charge de sacristain dans le sanctuaire de la Vierge des Douleurs — embelli par les soins de nos Pères et redevenu le centre d'incessants pèlerinages.

Le Frère ne resta que quelques années à Notre-Dame de Talence ; l'obédience qui devait lui assigner le poste définitif vint l'y chercher en 1867. Nous laissons ici la parole au R. P. Charles Tatin (1) :

— « Le Père Toussaint Rambert, qui avait connu le Frère Guinet à Nancy, le demanda au Très R. P. Fabre, presque aussitôt après avoir été nommé Supérieur du Scolasticat d'Autun ; le Frère fut immédiatement chargé de traiter avec les fournisseurs et les personnes du dehors qui avaient à faire dans la maison, au point de vue du temporel. Le Supérieur s'était réservé la charge d'éco

(1) Le R. P. Tatin, nos lecteurs le savent, est mort, à Rome, le 4 octobre 1917, à l'âge de 80 ans, dont 42 de vie religieuse.

nome ; mais il se reposait sur le Frère GUINET pour la plupart des soucis de l'économat et pour la tenue des comptes.

Les personnes qui eurent à traiter avec le Frère GUINET, s'aperçurent bien vite qu'ils se trouvaient en présence d'un homme et qu'il fallait marcher droit avec lui ; et *Monsieur* GUINET devint un personnage estimé et respecté dans la ville d'Autun. Le crédit de la maison s'en ressentit et, avec le crédit, la confiance.

A l'intérieur, il était chargé de la cave, du fruitier, et des fournitures pour les Frères scolastiques. Ceux qui avaient besoin de quelque objet devaient s'adresser au Frère GUINET, aux heures fixées. Au dedans, comme au dehors, il sut se faire respecter, estimer et aimer. Les scolastiques allaient à lui simplement ; mais aucun d'eux n'eût osé lui faire une demande qui n'aurait pas été conforme à la règle, au règlement, au devoir d'un bon religieux.

A tous ces travaux, le Frère GUINET mettait son intelligence et son savoir-faire, mais surtout son esprit de foi. Ne considérant que la volonté du bon DIEU dans les emplois qui lui étaient confiés, il les remplissait avec le même soin, — quelle qu'en fût l'importance.

Quand la Guerre de 1870 éclata, plusieurs de nos Frères furent appelés sous les drapeaux. Le Frère GUINET et deux autres furent enrôlés parmi les Mobiles de Saône-et-Loire, et se trouvaient à Autun, quand l'ennemi se présenta devant la ville — défendue alors par plusieurs régiments de Garibaldiens et quelques bataillons de mobiles. Ces derniers durent soutenir seuls le choc des Allemands, tandis que les Garibaldiens, leur général en tête, fuyaient vers Mâcon. Le Frère GUINET se trouvait au premier rang des tirailleurs et fit crânement son devoir. Le soir même de la bataille, il fut porté à l'ordre du jour.

Les Allemands n'avaient voulu faire qu'une simple reconnaissance ; voyant que la ville était défendue, ils se replièrent sur Dijon. Nos Frères, avec les mobiles, continuèrent la campagne, bivouaquant la plupart du temps sur la neige, par un froid très rigoureux. L'un

d'entre eux, le Frère Auguste Nury, y contracta une maladie qui le conduisit au tombeau, peu après la guerre, et le frère Guinet y ramassa des rhumatismes, qui le firent beaucoup souffrir dans la suite.

Le Frère Guinet revint au Sacré-Cœur, dans le courant d'avril 1871, en même temps que la communauté — qui s'était réfugiée à Notre-Dame de l'Osier. De ce moment jusqu'au mois de novembre 1880, époque du départ pour l'Irlande, il continua à remplir ses diverses charges, à la pleine satisfaction de ses Supérieurs et à l'édification de ses Frères.

Violemment expulsée de sa chère résidence d'Autun, en vertu des décrets du 29 mars 1880, la communauté du Sacré-Cœur se réfugia dans notre maison d'Inchicore, près de Dublin, — où elle reçut une fraternelle hospitalité.

Ne connaissant pas la langue du pays, le Frère Guinet se trouva dans l'impossibilité d'avoir avec les gens du dehors les relations qu'il avait à Autun. A ses occupations dans la maison il joignit alors le soin du jardin et y trouva un nouveau champ à son activité. L'herbe y croissait en bonne compagnie avec les légumes — qui avaient peine à émerger au milieu de la verdure. Ne voulant pas se donner l'air de faire la leçon au vieux jardinier, il témoigna d'un certain respect pour l'état de choses existant et ne se pressa pas de le modifier. Cependant, à mesure qu'un carré de légumes était épuisé, il se crut autorisé à suivre une autre méthode. Le terrain était défoncé nettoyé, les herbes brûlées. Peu à peu, tout le jardin fut renouvelé ; et, tandis qu'auparavant il ne suffisait pas pour la communauté des missionnaires, il ne tarda pas à fournir des légumes en abondance aux deux communautés, l'ancienne et la nouvelle.

Mais ce fut à Belcamp que le Frère Guinet se révéla comme un jardinier de premier ordre. Il s'y rendit en décembre 1884, trois mois avant que le scolasticat allât s'y fixer. Il trouva là un vaste jardin entouré de murs ; une partie en était occupée par des arbres fruitiers de diverses espèces, — le reste était destiné au jardinage.

La maison de Belcamp était restée sans habitants, pendant plusieurs années, et le jardin se trouvait dans le plus complet abandon. Les mauvaises herbes, les broussailles et arbustes sauvages dévoraient littéralement le terrain, d'ailleurs excellent. En face de ce champ à défricher, le Frère Guinet n'hésita pas. A l'instant, il se mit à l'œuvre, et ne se donna aucun repos que ce vaste jardin ne fût entièrement net de toute plante inutile. Aidé d'un manœuvre, il défonça tout ce terrain, à la profondeur de deux pieds et souvent plus, extirpant impitoyablement jusqu'à la dernière racine nuisible. Pendant plus de six mois, le feu, entretenu par ces amas d'éléments parasites, ne s'éteignit pas au milieu du jardin. Ce que produisit de fruits et de légumes ce sol ainsi préparé fut merveilleux. Les légumes atteignaient des proportions presque gigantesques ; ils étaient d'une beauté et d'une fraîcheur qui tentaient les oiseaux du ciel et les lapins sauvages ; mais le Frère était là pour défendre les produits de son jardin. Dès le lever du soleil, — c'est-à-dire, en été, vers 3 heures du matin, — il arrivait à pas de loup, armé de son fusil. Les lapins et les pigeons recevaient bon accueil et s'en allaient, dans la marmite, voisiner avec les légumes qu'ils voulaient manger. A côté des légumes pour la communauté, il y avait ceux qui étaient destinés aux vaches à lait ; et, été comme hiver, le lait et le beurre abondaient à Belcamp.

L'utile ne faisait pas oublier l'agréable ; les fleurs s'épanouissaient dans les plates-bandes, le long des nombreuses allées qui sillonnaient le jardin ; celles-ci étaient sablées, ratissées, bordées de buis soigneusement taillé, — le tout d'une netteté, d'une rectitude de tout point impeccable. Le jardin de Belcamp ne tarda pas à être renommé ; et les Pères de toutes les maisons d'Irlande venaient le visiter et l'admirer...

Le Frère Guinet était vraiment un homme. Il avait reçu de Dieu une âme virile, une intelligence ouverte et pratique, un jugement droit, un bon sens exquis, une volonté forte, un cœur dévoué. A ces dons naturels, Dieu avait ajouté les dons surnaturels qui font le vrai religieux :

un grand esprit de foi, une humilité sincère, l'amour de DIEU, la charité envers le prochain, un dévouement prêt au sacrifice. Les vœux, les règles, les ordres de ses Supérieurs, les dispositions de la divine Providence, en un mot les manifestations de la volonté de DIEU, le trouvaient toujours disposé à obéir. Il aurait pu avoir de l'ambition, — on a dit de lui qu'il aurait pu administrer une Province, comme il administrait son jardin et son économat, — or, toute son ambition fut toujours de bien gérer la province qui lui était assignée : que lui importait la nature du travail ? Il savait être grand dans les emplois les plus humbles, comme il restait modeste dans les charges importantes entraînant des responsabilités.

Tout entier au travail dont il était chargé, il ne s'ingérait jamais dans les emplois de ses Frères ; il était toujours empressé, dès qu'un d'entre eux réclamait son concours ; il répondait à cet appel avec tant de bonne grâce et de dévouement, quand la demande était raisonnable, qu'on n'aurait pas osé se formaliser lorsque, la demande ne lui paraissant pas justifiée, il s'excusait sur ses propres occupations.

Il se plaisait au milieu de ses Frères et il contribuait, pour sa bonne part, à entretenir parmi eux cette union fraternelle qui fait le charme de la vie de communauté. Beaucoup de Frères ont été encouragés, éclairés, consolés par lui. L'amour de la Congrégation et le zèle des âmes lui inspiraient cet apostolat intérieur ; le même zèle le guidait dans ses relations avec les membres de sa famille et autres connaissances. Il était très éclairé dans les voies spirituelles et parfaitement capable de donner d'excellents conseils aux âmes qui aspirent à la perfection.

Il était vraiment pieux ; il aimait la prière et les exercices religieux. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, la Sainte Vierge, saint JOSEPH avaient les premières places dans sa dévotion ; son saint Patron et son Ange gardien y occupaient aussi une place de choix. Il les invoquait fréquemment et avec confiance. On a dit qu'il ne sortait jamais de la maison, et n'entreprenait rien de difficile ou

de dangereux, sans se recommander à son Ange gardien. Il a souvent éprouvé les effets très sensibles de sa protection. Pendant qu'il était à Autun, il reçut l'ordre de couper une branche d'un arbre très élevé ; il monte, coupe dextrement la branche indiquée, — qui, en tombant, est repoussée par les branches d'un arbre voisin, le frappe en pleine poitrine et le précipite sur le sol. Tombé d'une hauteur d'au moins huit mètres, il se relève sans le moindre mal :

— « Mon Ange gardien m'a protégé, dit-il ; je l'invoquais en montant l'échelle. »

N'est-ce pas aussi l'effet de cette protection toute spéciale d'en haut que ce bon religieux, presque constamment avec le monde, pendant de longues années, ne se soit jamais laissé imprégner par son esprit, que jamais un soupçon n'ait plané sur lui et que, partout et toujours, il ait su inspirer le respect ?

Le Frère aimait et pratiquait la pauvreté. Il en portait les livrées sur sa personne, dans ses vêtements, dans sa nourriture, dans sa cellule, dans tous les objets à son usage. Jamais il ne se prévalait de ses fonctions pour se procurer quoi que ce soit de contraire à l'esprit de pauvreté. Il n'était pas moins mortifié et ennemi de tout ce qui flatte la sensualité. S'il lui arrivait quelque faiblesse à cet égard, c'était avec une humilité touchante qu'il se le reprochait et en faisait l'aveu en coulpe.

Il souffrait d'un catarrhe, qui l'incommodait beaucoup. Il essaya de plusieurs remèdes, entre autres de la pipe. Ayant constaté que ce dernier moyen était le seul qui lui procurât un vrai soulagement, il demanda et obtint l'autorisation d'en faire usage : c'est ainsi que le Frère Guinet a fumé jusqu'à sa mort.

Il n'y a rien à ajouter à son amour de l'obéissance ; cette vertu fut l'aliment de toute sa vie. « *Toujours obéir* » était sa devise, — persuadé que, par ce moyen, sa volonté s'unissait à celle de Dieu et que, dans cette union, se trouve la vraie sainteté.

Cet esprit d'obéissance lui inspirait un profond respect pour nos saintes Règles et un véritable culte pour

la personne de ses Supérieurs, qu'il aimait et vénérait comme tenant près de lui la place de DIEU et lui manifestant ses volontés. »

Passons maintenant la plume à un autre des Supérieurs du Frère GUINET au scolasticat, — le R. P. Marcel BERNAD :

— « Le Frère GUINET trouva, en Hollande, un jardin qui ressemblait à celui de Belcamp, mais moins grand ; il était bien clôturé et bien entretenu. Le Frère s'y dépensa trois ans, au grand avantage de la communauté.

A Liège, où il nous suivit, on ne lui donna pas la charge du potager, — et pour cause : il n'y en avait point. Dans un parc de plusieurs hectares, pas un pied carré de terre où pût pousser une salade, et pas un arbre fruitier !... Si le Frère GUINET le regretta, on le devine.

Le travail n'allait, cependant, pas lui manquer ; l'entretien du parc, — avec ses arbres, ses haies, ses massifs de fleurs, ses pelouses et ses allées, — absorbait tout son temps. Ces allées surtout, que de soucis et de fatigues ne lui causèrent-elles pas ? Elles montent en zigzag sur les flancs de la colline, et la pente est, par endroits, assez raide. Aussi, quand les pluies arrivent, — et elles arrivent souvent, — quels dégâts ne font-elles pas, et comme la roche est vite mise à nu ! Notre vigilant jardinier creusa partout des rigoles, qu'il eut soin de paver avec des briques. On le voyait, dès l'annonce de l'orage et encore sous la pluie, une bêche à la main, une grosse toile jetée sur ses épaules, parcourir le parc en tous sens, pour s'assurer qu'aucun canal n'était obstrué et que les eaux s'écoulaient régulièrement. Malgré cette tournée d'inspection, que de désagréables surprises, parfois, après la pluie, et que d'endroits ravinés ! Il ne se décourageait pas et réparait, pour la centième fois peut-être, les ravages des eaux.

Aux heures de trop mauvais temps et pendant les longues soirées d'hiver, le Frère GUINET s'occupait à l'intérieur, à la cave surtout — qu'il pava presque en entier. Le fruitier réclamait ses soins experts et assidus, et il n'avait garde de le négliger. A Liège, on brûle moins de

bois qu'à Autun, il en faut pourtant : le Frère avait donc sa scie, et il sciait.

Les dernières années de son séjour ici, notre propriété s'agrandit. Le terrain acquis était inculte : il en défonça une partie. Sur un point, la terre était de bonne qualité : il se hâta d'en faire un petit jardin. Hélas !... Là même où le Frère se plaisait à cultiver le persil, s'éleva bientôt une fabrique de noir industriel...

Cependant, le Frère GUINET avait passé 70 ans ; l'estomac restait encore bon, et les bras maniaient toujours avec vigueur la bêche et la scie, mais les jambes fléchissaient de jour en jour. Lorsqu'elles l'avaient porté au sommet du parc, elles n'en pouvaient plus et demandaient grâce ; l'ascension de la colline lui devenait de plus en plus difficile ; s'il s'était écouté, que de fois il serait resté en bas, alors que l'ouvrage l'attendait en haut ! Il fallait bien que la fatigue, qui ne pouvait que croître avec les ans, contrariât beaucoup son amour pour le travail, pour qu'à son âge, et malgré son attachement à notre maison, l'idée lui vînt d'un changement. N'y aurait-il pas, se disait-il, dans un de nos établissements un jardin en terrain plat, où il pourrait, tout en ménageant un peu ses pauvres jambes, utiliser encore ses bras ? Il parla du Bestin : on lui proposa Waereghem.

Là, venait d'éclore une œuvre apostolique, espoir de la Province belge et de nos diverses missions ; s'y dévouer, ne serait-ce pas se dévouer encore pour le scolasticat ? Le R. P. Antonin GUINET, son neveu, y était professeur et devait prendre bientôt la direction de ce juniorat. Si la pensée de pouvoir utiliser là les derniers restes de ses forces, au service de la Congrégation, souriait à son zèle, celle de finir ses jours auprès de celui en qui il se sentait revivre et en qui surtout il était heureux de voir revivre son frère, le R. P. François GUINET, cette pensée, dis-je, ne pouvait manquer de sourire à son cœur. Le Supérieur de la maison comprit et devina les raisons du bon Frère GUINET ; et, quoiqu'il lui en coûtât de voir s'éloigner un auxiliaire aussi méritant, qui avait bien le droit de

se reposer et de mourir là où il avait tant travaillé, il n'osa pas s'opposer au départ. »

Ce départ ne se fit pas sans difficultés. Le Frère hésitait ; il lui était fort pénible de quitter la communauté du scolasticat, dont il avait fait partie pendant 36 ans et dont il aimait l'allure ; puis il se défiait de son cœur, et la présence même de son neveu, dans sa future résidence, alarmait sa conscience, — n'allait-il pas céder à un entraînement trop naturel, au détriment de l'esprit religieux ? Il se doutait bien que cet enfant de son cœur, dont il avait cultivé la vocation et dirigé les pas vers la Congrégation, lui témoignerait, par de multiples attentions et égards, la reconnaissance qu'il lui devait ; et voilà ce dont il ne voulait pas ! Il soumit tous ses doutes à qui de droit ; et la réponse fut — qu'il fallait, pour les calmer, une obédience ne s'inspirant que de l'utilité générale. Le 9 mai 1913, il arrivait donc à Waereghem ; chacun l'y reçut avec joie et vénération.

Cette toute jeune communauté de Waereghem avait, en effet, besoin de lui, non seulement comme jardinier, mais surtout comme témoin, par ses exemples plus que par ses paroles, de nos traditions d'Oblats — précieux héritage que nous devons religieusement conserver et implanter dans nos nouvelles fondations. Evidemment, le vénérable Frère Guinet avait trop d'humilité, pour se douter même de ce rôle qu'il allait jouer parmi nous, et trop de délicatesse, pour se prévaloir en rien de son ancienneté, de son contact avec notre Fondateur et nos premiers Pères, et de son expérience. Mais il était là, et sa présence était une prédication continuelle, un souvenir, un témoignage et un exemple vivant : Pères, Frères surtout, junioristes même, ressentirent l'heureuse influence — il faudrait dire, le prestige — du saint vieillard.

Pour respecter ses scrupules, son neveu dut se faire rare et lointain et ne pas paraître s'occuper de lui, puis, devenu Supérieur de la maison, se résigner à ne voir en son oncle vénéré que le plus humble et le moins encombrant de ses sujets. Il n'avait jamais la joie de le recevoir dans sa chambre, sauf aux temps de retraite, où le parfait

Oblat venait incliner ses cheveux blancs devant son Supérieur de 28 ans, et solliciter de lui, avec une simplicité d'enfant, des observations ou des avis.

Il fut heureux à Waereghem. Sans oublier ses chers souvenirs du scolasticat, il subit bien vite le charme particulier de nos maisons de juniorat. Il aimait les enfants, sa piété s'alimentait à leur contact, surtout à leurs chants. Aucune familiarité jamais, aucune conversation inutile ; mais il se plaisait à les entendre ou à les voir jouer, et ne se fâchait pas quand une balle, maladroitement lancée, obligeait quelque espiègle à saccager une plate-bande pour la retrouver bien vite. Par amour pour la Congrégation, dont ils sont l'avenir, il priait beaucoup pour eux et se montrait heureux d'apprendre qu'ils étaient sages et laborieux ; il aimait surtout les jours de prise d'habit des rhétoriciens, et se réjouissait de les voir, chaque année plus nombreux, prendre le chemin du noviciat.

Il chérissait ses Frères et aimait leur société ; il prenait régulièrement ses récréations avec eux et savait les rendre douces et intéressantes. Jamais une parole de médisance ou de critique n'y était tolérée ; par contre, on plaisantait gaiement, — lui, le premier, mêlant le mot aimable, piquant, malicieux même et toujours délicat, aux bouffées de sa pipe, — ou bien, et alors on devenait soudain silencieux et attentif, il racontait, comme il savait si bien raconter, les histoires de jadis et les souvenirs du Fondateur.

Il présidait les exercices particuliers des Frères convers et le faisait avec une parfaite dignité ; sa voix grave, bien timbrée, à l'articulation nette, dirigeait la prière ; les Pères professeurs eux-mêmes aimaient à prendre part à ces exercices et à s'édifier de la ferveur du saint religieux. Jamais on ne vit prière mieux faite, plus respectueuse, plus recueillie, plus humble et plus confiante : il voyait Dieu, il le sentait, il lui parlait !...

Puis il allait à sa besogne, silencieux et expéditif. Dans ce vaste jardin, bien clos de murs, bien plat et à la terre légère, il sentit ses jambes se raffermir et il se retrouva plus jeune. Il aima ce jardin, comme celui de Belcamp,

et oublia les pentes et les rigoles du parc de Liège ; il en fit une artistique corbeille de verdure, de fruits et de fleurs. Les légumes affluèrent, les provisions d'hiver se firent ; le sable était devenu fécond.

Cela dura ainsi quatre ans. En mars 1907, sa jambe droite s'alourdit d'une façon anormale ; il dut subir la visite du docteur. Celui-ci découvrit un sarcome, tumeur cancéreuse, encore sans douleur localisée. Bientôt cette tumeur prit de l'activité : une longue opération eût été nécessaire pour l'extirper, et une consultation médicale eut lieu. A raison de son grand âge, le cher malade fut jugé inopérable. Il ne restait plus qu'à combattre l'affaiblissement fatal par des soins assidus et par un régime reconstituant : le R. P. Léopold LIONNET, économe, s'y employa avec amour, et ne négligea rien de ce qui pouvait prolonger cette chère existence.

Malgré la fatigue, le Frère GUINET voulut continuer son travail ; on lui donna un aide, et, pendant six mois, il eut l'illusion de vaincre le mal. Mais le 2 juin, son Supérieur dut lui interdire toute besogne. Il comprit ce qu'une pareille défense signifiait :

— « Voilà ce que j'ai craint, dit-il : vous être inutile et à charge ! Que la volonté de DIEU soit faite !... Merci, mon Révérend Père ! »

Le médecin avait prescrit la position horizontale ; étendu sur une chaise longue, le cher malade passa les longues heures de la journée à égrener d'interminables rosaires. Quand le temps était beau, on le portait à l'ombre des grands arbres ; et, de là encore, il contemplait son jardin et accueillait, avec une grâce souriante et émue, ceux qui venaient prendre de ses nouvelles.

Il ne demanda et n'admit aucune exception pour ses exercices de piété. Levé à 5 heures et couché à 9 h. $\frac{1}{2}$, il arrivait le premier de tous à la chapelle : il avait soin de partir longtemps à l'avance, déposait ses béquilles à la porte, et se trouvait à sa place quand la cloche sonnait. Il s'attardait ensuite de longues heures, seul devant le Tabernacle, s'abîmant dans une profonde et muette adoration. Il se préparait !...

Au commencement du mois d'août, il dut garder le lit. Le 5, le R. P. Supérieur crut pouvoir s'absenter deux jours, pour conduire, au Bestin, les novices de l'année ; une dépêche reçue à Bas-Oha, où la caravane s'était arrêtée pour saluer le R. P. Yves Lemasson, le rappela d'urgence. Une crise s'était déclarée ; et le R. P. Lionnet, son confesseur, avait administré le cher malade. Avant de recevoir le saint Viatique, l'humble religieux avait demandé pardon, à toute la communauté réunie, des peines qu'il avait pu causer à chacun, avait recommandé à tous d'être des hommes de dévouement et de devoir tout court et de vivre comme, au lit de mort, on désire avoir vécu ; puis il avait demandé les prières de ses Frères, pendant son agonie et après sa mort ; et il s'était tu, s'enveloppant de silence, de recueillement et de paix, pour paraître devant son Dieu...

Il aurait voulu mourir le 15 août, pour fêter au ciel sa bonne Mère. Il éprouva, au contraire, un mieux sensible, prit une large part à la joie de ce jour et félicita, en termes touchants, le Frère Gustave Bomeke, qui avait, le matin, prononcé ses vœux perpétuels.

— « Le 21 et le 23, écrit le R. P. Guinet, il me fit appeler, dans l'après-midi, pour l'aider dans ce qu'il appelait sa préparation ; les crises étaient violentes, et il se sentait faiblir. Le premier, il commençait les prières, et les continuait quand je me taisais ; avec une ferveur et une sérénité impressionnantes, il disait et redisait :

— « Jésus, mon Sauveur, recevez-moi dans votre miséricorde !... Sainte Marie, Mère de Dieu... Sainte Marie, ma Mère, priez pour nous, pauvres pécheurs..., priez pour moi, pécheur..., pauvre pécheur..., maintenant..., maintenant, qui est l'heure de ma mort !... »

Mais la crise passait, et, au lieu de l'agonie, c'était un sommeil agité.

Il faisait tous les matins la sainte Communion ; nous la lui portions à deux heures, et je l'aidais dans son action de grâces.

Le 29, au matin, je partis pour Lille. En pleine séance de clôture du Congrès de l'Alliance des Maisons d'édu-

cation chrétienne, on me remit une dépêche : c'était l'annonce de l'agonie. Je me hâtai, mais n'arrivai qu'à 6 h. ½. Le cher agonisant était entouré de la communauté, qui depuis trois heures priait et souffrait avec lui. Rien ne me fit comprendre d'abord que mon oncle eût remarqué ma présence : ses yeux, vitreux déjà, étaient grands ouverts, et sa respiration sifflante ; il avait son chapelet à la main, et sa croix d'Oblat reposait sur sa poitrine. Je me penchai vers lui, pour bien me faire entendre, et je lui fis mes adieux, ceux de toute la famille ; je lui demandai de nous assister du haut du ciel, le remerciant, en mon nom et au nom de ma sœur, religieuse de l'Espérance, d'avoir guidé notre vocation ; enfin je l'encourageai... Ma main était dans la sienne, et de légères pressions me faisaient comprendre qu'il entendait. Bientôt, l'*Angelus* du soir sonna ; je le récitai très haut, on répondit de même, il ne parut pas s'en apercevoir ; durant toute sa maladie, il se réveillait pour le dire avec son garde-malade ; ce soir-là, il ne s'éveilla pas ou, plutôt, il allait passer du sommeil de la vie au réveil de l'éternité.

Manifestement, la fin approchait ; une dernière absolution lui fut donnée, puis il reçut la bénédiction apostolique — que le Souverain Pontife avait envoyée par l'intermédiaire du Cardinal Vannutelli. Ce fut le moment le plus touchant, avec celui qui suivit. Une bougie fut approchée de ses yeux, et nous les vîmes se concentrer lentement sur la flamme, reprendre une vie intense, se tourner vers moi, se poser une minute, chargés de cette tendresse du dernier adieu :

— « Merci, disaient ces yeux, souviens-toi !... et au revoir !... »

Trois longs soupirs, pendant que s'achevaient les prières des agonisants, puis, — à cette phrase : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui t'appelle, te reçoive dans la céleste félicité, » — un soupir plus long et plus doux, le dernier : il était 8 heures 10.

Le Frère Jean-Baptiste Guinet avait 75 ans ; il y avait 50 ans qu'il s'était présenté au noviciat et 48

qu'il avait prononcé ses vœux perpétuels, — les joies du ciel furent donc ses noces d'or de vie religieuse.

Le 31 août, cinquante Oblats de nos diverses communautés de Belgique escortaient la dépouille funèbre. Le bon Frère GUINET repose près du mur de clôture qui sépare notre jardin du cimetière paroissial ; il inaugure la place réservée, où d'autres Oblats viendront, auprès de lui, attendre la résurrection glorieuse, promise aux bons et fidèles serviteurs. »

Nous avons déjà dépassé la mesure d'une notice ordinaire ; nous l'avons fait à l'intention de nos chers Frères convers, qui aimeront à méditer cette belle vie et voudront l'imiter. Nous avons omis bien des détails édifiants, dus à l'obligeance du très cher Frère Jean BOURGARIT, ami et émule du vénéré défunt. Nous finirons par la belle page, dont le R. P. BERNAD termine les notes qu'il a bien voulu nous transmettre :

— « Pendant 25 ans, j'ai vu à l'œuvre ce bon serviteur de DIEU et de la Congrégation que fut le Frère GUINET. Il restera dans mon souvenir comme un modèle de Frère convers. Intelligent et adroit, il était en outre judicieux. On pouvait en tout se fier à son bon sens. Il avait une qualité plus rare encore : du caractère. La grâce l'avait non moins favorisé que la nature : sa piété solide reposait sur une foi vive et profonde. Cet esprit surnaturel se manifestait dans tous ses rapports avec ses Supérieurs et avec ses Frères ; il marquait de son empreinte sa personne et toute sa vie. C'est à cette source qu'il puisait son dévouement inlassable à la Congrégation et à ses œuvres ; c'était, dans toute la force des termes, un homme de conscience et de devoir. Frère véritable des Joseph NICOLAS, des Mansuet MAUROIS, des Théophile VEYRENC, — avec lesquels il vécut si longtemps, — comme eux et avec eux, il fut un trésor inestimable pour la communauté qui les posséda. Ensemble ils la servirent par leur travail, l'édifièrent par leurs exemples, et leur vie de prière, d'humilité, de dévouement, attirant sur elle les bénédictions du ciel. Les hommes de cette marque ont

toujours été rares : ils semblent le devenir de plus en plus. Dieu nous fasse la grâce que leur race ne s'éteigne jamais parmi nous ! »

*R. I. P.*

## V. — F. Sc. François BIERSCHENK, 1869-1890 (320).

Le Fr. François Bierschenk, fils de la Saxe catholique, naquit à Badenrode, au diocèse de Paderborn, le 6 avril 1869.

Il était le sixième d'une excellente famille, dont le père eut pour lui une prédilection marquée, — à cause, sans doute, de l'intelligence et de la piété très précoces de cet enfant de bénédictions. Dès l'âge de trois ans, François prenait plaisir à entendre, de la bouche de son père, des traits d'Histoire sainte et écoutait avec une attention surprenante tout ce qu'il lui disait de la vie du saint Enfant Jésus.

C'est aussi sur les genoux de son père, vraisemblablement, qu'il apprit de bonne heure à compatir à la souffrance, et qu'il acquit cette belle délicatesse de sentiments — dont il donna tant de preuves dans la suite. Jamais il n'aurait pu causer la moindre peine à ses compagnons de jeu; sa nature sensible le portait, au contraire, à faire plaisir à tous.

Sa pieuse mère le consacra à la Sainte Vierge, dans son sanctuaire de Kluss, situé non loin de son village ; et l'enfant eut, dès lors, un attrait irrésistible pour ce pèlerinage — qu'il aimait à faire fréquemment. Ce fut là, sans doute, qu'il ressentit les premiers germes de sa vocation et qu'il conçut le désir de se sonsacrer au culte spécial de Marie.

Un matin, le journal de la famille apporta une annonce qui émut vivement son cœur. Un modeste Juniorat venait d'être fondé à Heer, dans le Limbourg hollan-

dais, par les Pères Oblats de Marie, et ouvrait ses portes aux enfants de l'Allemagne qui voulaient travailler à la conversion des infidèles, sous l'égide maternelle de la Reine du Ciel. C'étaient bien là les aspirations généreuses de notre jeune François, — aussi fut-ce là pour lui le trait de la Providence qui orienta définitivement son avenir, — et, bientôt (au printemps de 1883), il entrait au Juniorat de Heer, à l'âge de 14 ans.

Ce qu'il fut, comme junioriste, un de ses professeurs nous le dit dans ses notes, que nous résumons :

— « Dès son arrivée au Juniorat, le Fr. Bierschenk se fit remarquer par sa piété solide, son application soutenue à l'étude et à l'observation de la règle, et son affectueux attachement à ses maîtres. La Communion fréquente bien préparée et l'assiduité à la visite au Saint Sacrement furent les traits caractéristiques de sa piété et, sans aucun doute, les meilleurs aides de sa vertu. Dès le début, il prit rang parmi les élèves les plus appliqués et, comme il était doué d'une belle intelligence, les progrès ne se firent pas attendre. Il put ainsi faire ses études assez rapidement, et fut toujours compté parmi nos meilleurs élèves. Il ne fut pas seulement un bon élève ; il devint encore un fervent junioriste, par les sentiments de son cœur envers la Congrégation et son affection très vive pour ses professeurs et ses condisciples. »

Voici le portrait que fait de lui un de ses confrères, au moment de son entrée au noviciat, le 14 août 1887 :

— « D'une taille élevée, il avait des traits réguliers, un maintien réservé, une tenue irréprochable, des manières délicates, simples et polies ; son extérieur, en un mot, reflétait, avec les charmes que le monde admire, la sérénité constante d'une belle âme. »

Il comprit, dès le début, l'importance de cette année d'épreuve et de préparation ; il se rangea parmi les plus fervents novices et devint bientôt un vrai modèle. Cependant, au témoignage de son Père Maître, il ne se distinguait au dehors que par son exactitude à accomplir tous les points de la règle, et toute la beauté de son âme était à l'intérieur.

Il fit ses premiers vœux, le 15 août 1888, et se rendit aussitôt au Scolasticat de Saint-François, à Bleyerheide. Sa conduite au scolasticat fut loin de démentir les belles espérances qu'il avait données au juniorat et au noviciat. Sa vertu y fut si édifiante et sa piété si sérieuse que le Père Supérieur, au jour de ses funérailles, crut pouvoir proposer le Fr. BIERSCHENK comme un vrai modèle à tous ses Frères en religion.

Hélas ! son séjour ne devait y être que de vingt mois ; mais ce fut assez pour lui permettre de se préparer au sacrifice suprême. Il s'était consacré sans réserve au Seigneur et s'était offert généreusement sur l'autel du sacrifice :

— « Maintenant que je suis Oblat, disait-il, mes souhaits sont exaucés : je puis mourir sans crainte. »

A partir de cette époque, on put voir qu'il se préparait sérieusement à la mort ; il en parlait volontiers et se plaisait à espérer pour bientôt la fin de son exil :

— « Oh ! soyez sans inquiétude, disait-il un jour à ses confrères : je suis prêt, et ce m'est un grand bonheur de penser que DIEU m'appellera bientôt à lui. »

Sa santé avait commencé à s'altérer, à la fin de son juniorat, et il avait été reconnu atteint d'une grave maladie de poitrine. Il y avait eu, cependant, un temps d'arrêt et presque d'amélioration ; mais, au début de son scolasticat, des crachements de sang et une faiblesse générale donnèrent au cher malade comme des pressentiments de sa fin prochaine.

Cependant, en vrai religieux appliqué à sa tâche, il travaillait comme s'il ne devait pas encore mourir. Il se livra avec courage à l'étude de la philosophie ; et les succès qu'il obtint, malgré la fatigue de son état, durent être pour lui l'occasion des plus grands mérites.

Il eut le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels en la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1889. Il s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à sa famille :

— « Le grand pas est fait ! Je suis pour toujours Oblat de MARIE Immaculée. Maintenant, je suis prêt à tout,

car ma confiance en la divine Providence est inébranlable. Je puis mourir, si c'est la volonté de DIEU, puisque je suis l'Oblat de sa Mère. »

Son sacrifice, fait si généreusement, fut accepté par le ciel. Peu après, dans la nuit du 21 avril, il eut une hémorragie, suivie d'une violente crise, et appela au secours. Il reçut la sainte absolution, l'extrême-onction et, un peu plus tard, le saint Viatique dans de grands sentiments de foi et de piété. La crise s'apaisa cependant, peu à peu, et bientôt le calme, la sérénité et même le sourire se manifestèrent sur son visage.

Durant les cinq jours qui suivirent, il éprouva de vives souffrances ; les deux dernières nuits surtout furent très douloureuses. Mais il conserva la même patience inaltérable, la même soumission parfaite à la sainte volonté de DIEU, en même temps que la plus grande charité pour les Frères qui le veillaient.

Enfin, le 26 avril, au soir, une nouvelle hémorragie s'étant déclarée, le cher Frère BIERSCHENK rendit sa belle âme à DIEU, à l'âge de 26 ans ; et l'on put lui appliquer, en toute vérité, la parole de l'un des Supérieurs du Scolasticat :

— « La mort, pendant le temps du scolasticat, est regardée comme une couronne que DIEU tient en réserve au plus digne. »

*R. I. P.*

## VI. — F. C. André DREYER, 1844-1920 (1110).

Le 15 octobre 1920, au jour de la fête de sainte Thérèse, pendant que se tenait à Rome le Chapitre général, mourait, à Diano-Marina, un vénéré et saint Frère convers, dont la vie, religieuse dans toute l'ampleur et la beauté du mot, peut être proposée comme un modèle aux Frères Oblats, — vie toute faite de simplicité, de travail, de piété et d'obéissance aux saintes Règles.

André Dreyer naquit, le 14 juillet 1844, à Rukrange, diocèse de Metz, petite localité du département de la Moselle.

Lorrain d'origine, il en avait les qualités et les vertus : une foi profonde, un grand bon sens, l'amour du travail.

Sa pieuse mère prit de lui un soin particulier ; et, tout en l'élevant dans la crainte de Dieu, elle le forma aux travaux de la maison et aux soins du ménage, comme elle l'eût fait pour une de ses filles. C'est ainsi que le futur Frère convers acquit des aptitudes particulières pour la cuisine et la propreté de l'intérieur ; il travaillait le linge, raccommodait, tricotait, repassait mieux que maintes ménagères ; et quand, plus tard, il donnait ses soins aux malades, ses mains étaient aussi douces et aussi habiles que celles d'une Sœur de charité.

De bonne heure, il entendit l'appel de Dieu ; et il vint frapper à la porte de notre Noviciat de Nancy (7 septembre 1869). Il y demeura, après son oblation (1870-1876), en qualité de Frère portier, — s'occupant, en même temps, de la lingerie et de la sacristie.

C'était une belle et grande figure, toujours calme, recueilli, de manières charitables et prévenantes. Ce fut dans cette maison du Montet, et dans ces occupations, que se passèrent les premières années de sa vie religieuse.

La Providence allait lui confier bientôt une mission plus importante : celle de coopérer, comme compagnon du R. P. Jacques Bach, de sainte mémoire, à la fondation de la maison de Saint-Ulrich, en Alsace-Lorraine.

En l'an 1880, Mgr Dupont des Loges, Évêque de Metz, avait obtenu des autorités allemandes que quelques religieux Oblats, expulsés de Nancy, pussent s'établir dans le couvent de Saint-Ulrich, abandonné depuis la Guerre de 1870, pour s'y consacrer à l'apostolat et desservir le pèlerinage.

Nos deux fondateurs y arrivèrent le 15 octobre. Ils trouvèrent une chapelle délaissée, une maison délabrée, sans linge et sans mobilier, des jardins et des champs incultes et couverts de broussailles. Tout était à refaire.

Les débuts furent rudes et pénibles ; la première nuit, on dut coucher sur le plancher.

C'est dans cette maison de Saint-Ulrich, et à l'ombre de cet antique pèlerinage, que notre bien-aimé Frère passa seize années de sa vie religieuse. Il était tout : portier, cuisinier, linger, s'occupant de la chapelle, des autels — qu'il savait orner avec un goût qui n'avait d'égal que l'exquise propreté qu'il savait faire régner dans ce sanctuaire qui reprenait vie avec l'arrivée des Pères. En même temps, on le voyait — ce qu'il sera ailleurs — scrupuleusement fidèle à tous les exercices de la vie religieuse, fervent, intérieur, travailleur assidu.

Aussi était-il aimé de tous ceux qui venaient au pèlerinage ; et que de regrets causa son départ ! Mais Dieu avait parlé par la voix de ses Supérieurs ; et, malgré tout l'amour qu'il avait pour une maison à la fondation matérielle et morale de laquelle il avait tant travaillé, il fit généreusement son sacrifice.

L'obédience qu'il recevait, le 25 mars 1896, le changeait de Province et l'envoyait bien loin de la Lorraine, à Notre-Dame de l'Osier. Il souffrit du changement, et souffrit beaucoup :

— « Je suis comme un arbre déraciné, écrivait-il à son ancien Supérieur, mais j'obéis à la volonté de Dieu. »

Comme il arrive toujours, quand on sait accepter généreusement un sacrifice, le calme, la paix et même la joie entrèrent dans son âme. Il ne tarda pas à se trouver chez lui dans cette maison chère à tant d'Oblats, berceau de tant de vocations, maison de noviciat et partant de régularité : il est heureux de respirer cette atmosphère de recueillement et de vie intérieure, heureux de l'édification que lui donnent les novices, heureux de se trouver en contact avec de nombreux Frères convers, qui tous rivalisaient de zèle pour le travail et la régularité.

Il rencontra dans cette maison un de ses compatriotes, le Fr. Jean Delange. Nommer ce Frère, c'est nommer un saint. Que de fois, plus tard, on entendra dire à notre Fr. Dreyer :

— « Quel bonheur pour moi d'avoir vécu avec le Frère Delange ! »

Le Frère Dreyer n'eut donc aucune peine à être, à Notre-Dame de l'Osier, ce qu'il avait été à Nancy, à Saint-Ulrich, — un Frère modèle par ses vertus religieuses. Et, comme alors il était devenu un ancien dans la Congrégation, il exerçait sur les jeunes Frères qui l'entouraient un apostolat fécond, leur enseignant, par ses paroles et plus encore par ses exemples, les vrais devoirs du Frère convers : amour du travail, économie du temps, régularité en tout, respect de l'autorité, attachement à la Congrégation.

Cette dernière vertu fut toujours chère à son cœur : sa Famille religieuse fut toujours l'objet de ses prières. Et quand, quelques jours avant de mourir, il recevait la visite de son Provincial qui se rendait au Chapitre général, il lui disait :

— « Je souffre beaucoup ; mais combien je suis heureux d'offrir mes douleurs au bon Dieu pour la Congrégation ! »

Expulsé une première fois de Nancy, par les décrets de 1880, il le fut de nouveau du cher sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier ; et il fit partie de la caravane qui alla s'établir à Saint-Pierre d'Aoste (mai 1903). Cette résidence, autrefois maison de campagne des Religieux du Mont Saint-Bernard, fut pour lui la continuation facile de la vie de Notre-Dame de l'Osier. Tout y portait, — solitude, éloignement du monde, horizons faits de hautes montagnes aux sommets couverts de neige. Comme il était facile de s'entretenir avec Dieu dans cette petite chartreuse !

Le Fr. Dreyer se dévoua de toutes ses forces dans cette nouvelle maison, se livra au travail de l'intérieur et des champs, s'efforçant de devenir parfait religieux et offrant à Dieu les peines de l'exil. C'est à Saint-Pierre d'Aoste qu'il eut à se séparer de son compagnon si exemplaire, le Frère Delange — lequel succombait, blessé mortellement par l'éloignement de Notre-Dame de l'Osier.

L'âge était venu et, en même temps, la diminution des forces, les infirmités : la charge devint trop pénible,

l'ouvrier dut s'arrêter. On envoya notre cher Frère à Diano-Marina. C'était en l'année 1910.

Après avoir servi DIEU et sa Congrégation par le travail le plus dévoué, le Fr. DREYER allait glorifier DIEU et attirer ses grâces sur notre Famille religieuse par ses souffrances et, par là, achever de se sanctifier.

A Diano-Marina, il vécut uniquement dans la retraite, l'union à DIEU, la souffrance. Sa maladie de cœur empira de plus en plus, sa vue baissa, — il devint presque aveugle, — ses mains ne surent bientôt plus tenir que le chapelet. Il comprit sa situation et la nouvelle vie qui devait être la sienne.

— « Me préparer à la mort, expier mes péchés, gagner beaucoup d'indulgences, prier pour ma Congrégation, me tenir uni à DIEU : voilà, répétait-il souvent, ce que doivent être mes dernières années. »

Après le Frère cuisinier qui donne ses forces et son savoir, c'est le Frère convers en retraite. Mais que cette retraite fut édifiante et féconde ! Durant ces dernières années, il fut religieux jusqu'à la moelle : austère, intransigeant pour tout ce qui était devoir, intransigeant quand il s'agissait de manquements à l'autorité. Il avait lu et relu Rodriguez : les principes ne lui faisaient pas peur et ne le faisaient pas sourire. Il était rude pour lui-même, et il l'eût été facilement pour les autres ; doué d'un caractère très sérieux, n'aimant pas les caractères enfants, il était sérieux pour la piété, sérieux pour le travail, sérieux pour l'obéissance, sérieux pour tout. Peut-être eût-il dû parfois supporter, excuser. C'était le défaut de ses qualités ; il se sentait de son pays lorrain, — un peu d'enjouement méridional eût rendu le tout parfait.

Bon par nature, il aimait à rendre service à ses Frères, et était heureux, par exemple, de servir plusieurs messes, pour leur permettre de vaquer à leurs occupations. Comme il aimait le saint Sacrifice ! Tant qu'il le put, il se traînait à la chapelle, pour ne pas manquer une seule Messe.

Venu à Diano-Marina pour se préparer à la mort, le Fr. DREYER le fit. Que de chapelets, que de chemins de

croix, que d'oraisons jaculatoires, que de journées passées entièrement en union avec Notre-Seigneur ! Vers la fin, il ne voulait plus que penser à DIEU, parler de DIEU : il se sentait déjà dans l'éternité.

C'est ainsi que s'acheva cette belle vie constamment religieuse ; les derniers jours en furent le digne couronnement. Il communiait chaque matin ; il reçut le saint Viatique dans la matinée du 15 octobre, et attendit en paix le passage du bon DIEU. Calme, tranquille, comme le serviteur qui a bien servi son Maître et a accompli sa tâche, il rendit son dernier soupir.

Puisse ce vénéré défunt avoir parmi nos Frères des imitateurs, qui reproduiront ses vertus de travail inlassable et consciencieux, de régularité parfaite, d'obéissance intransigeante au devoir, et en même temps de piété, de dévouement à la Congrégation, d'amour pour DIEU et la Vierge Immaculée !

*R. I. P.*

## VII. — R. P. Joseph LEFEBVRE, 1835-1914 (850).

Les parents du P. Joseph LEFEBVRE étaient originaires de Normandie, mais il naquit lui-même au Canada, à Saint-Constant, diocèse de Montréal, le 13 avril 1835.

Ses premières études furent faites à l'école du village ; puis il passa au petit Séminaire de Montréal, dont il fut un élève brillant, y conquérant les honneurs des grades classiques. Il entra, en 1854, au Noviciat de Lachine, prononça ses vœux perpétuels en 1855, et suivit les cours du Scolasticat à l'Université d'Ottawa — où il reçut le sacerdoce en 1858.

Il y resta attaché, pendant quelques années, comme professeur de théologie, et fut ensuite placé à Saint-Sauveur de Québec. Là, les débuts de son ministère furent des plus heureux, et l'on put, dès lors, présager

la grande fécondité de ses œuvres futures : par son zèle et sa grande activité, il contribua puissamment à la fondation de la paroisse.

En 1871, il fut adjoint au Curé de la paroisse de Saint-Joseph, à Lowell, — où il se dévoua pendant deux ans avec un grand succès. Il avait, dès lors, montré des qualités si solides et une telle maîtrise des âmes qu'on le nomma, en 1873, malgré son jeune âge, Curé de l'importante paroisse de Saint-Pierre de Montréal, en même temps qu'on lui confiait les fonctions d'assesseur provincial.

Ce fut là pour lui, pendant vingt-cinq ans, le théâtre de l'apostolat le plus fécond, qui a laissé dans la paroisse des souvenirs impérissables. Il n'y eut pas une œuvre, établie durant ce temps, où il n'ait eu une part très large et très appréciée. C'est lui qui, le premier, organisa les pèlerinages annuels de Montréal au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Sous sa vive impulsion, les pèlerins se firent chaque année plus nombreux — attirés, remués par son âme d'apôtre. Il entreprit l'œuvre si diffcile de la restauration de l'église paroissiale, pour laquelle il fallait de grands subsides. Il la mena avec un tel succès qu'en moins de deux ans il put recueillir la somme nécessaire (125.000 francs) ; et bientôt il eut la joie d'avoir fait de l'église de Saint-Pierre un des plus beaux édifices religieux, non seulement de Montréal, mais du Canada tout entier.

Il voulut l'orner d'un superbe carillon qui appellerait les fidèles, par ses notes joyeuses, aux offices religieux : les Pères de la communauté se chargèrent de payer le bourdon, les diverses Congrégations eurent à cœur d'avoir chacune sa cloche, les paroissiens rivalisèrent de zèle, — sous l'entraînement irrésistible de leur Curé, — et, en 1890, une magnifique sonnerie de treize cloches faisait résonner tous les échos de Montréal. Cependant, la rage du démon avait failli renverser l'œuvre du zélé pasteur : le vaisseau qui portait les cloches avait fait naufrage, entraînant au fond de l'Océan son précieux fardeau. Mais ce ne fut qu'un retard ; les cloches sortirent bientôt des profondeurs de la mer et n'en chantèrent que mieux

leur joyeux *Alleluia*, — une fois dans leur maison aérienne.

Mais le P. LEFEBVRE voulut achever complètement son œuvre en dotant son église d'une grande horloge, avec un cadran à quatre faces. Il y réussit à merveille — et si bien que la ville voulut y prendre part et se chargea de l'éclairage électrique des cadrans, en reconnaissance des services de toutes sortes rendus à la cité entière par les Pères Oblats et, notamment, par le P. LEFEBVRE.

Après la maison de DIEU, il fallut songer à l'éducation des enfants et leur bâtir des écoles, — celles qui existaient déjà étant insuffisantes. Le P. LEFEBVRE conçut le projet de construire une grande école, sur le terrain même de la communauté. C'était là une grosse charge pour la maison ; car, les fidèles ayant fait de grands sacrifices pour la restauration de l'église, on n'osait plus leur tendre la main. Mais la sagacité, la ténacité, la confiance en DIEU du vaillant pasteur eurent raison de toutes les difficultés ; l'école s'éleva et fut confiée aux Frères Maristes, qui l'ont dirigée depuis avec beaucoup de succès. Les enfants pauvres y furent admis sans rétribution ; la main charitable de leur Père fournit même, plus d'une fois, aux plus déshérités les livres et les autres articles nécessaires.

Durant son séjour à Saint-Pierre, le P. LEFEBVRE exerça, par deux fois, les fonctions importantes et parfois lourdes de Procureur de la Province. Mais, avec les charges, les honneurs vinrent aussi le trouver, à trois reprises différentes, — dignes sanctions d'un dévouement pastoral si apprécié. En 1883, il fut nommé Supérieur de la maison : ce qui ne fit qu'augmenter encore son influence sur la paroisse. Quatre ans plus tard, la Province du Canada le délégua pour la représenter au Chapitre général de la Congrégation, — mission de confiance qu'elle lui donna encore, lors du Chapitre suivant (1893).

Cependant, le P. LEFEBVRE était préparé, par le succès qui avait couronné toutes ses œuvres, à occuper des fonctions plus élevées. En 1890, il fut nommé Provincial du Canada ; et ce fut, à cette occasion, une explosion de joie dans toute la Province. Le nouveau Provincial sut

répondre pleinement à la confiance de ses Supérieurs. Grâce à son habile administration, le Juniorat d'Ottawa fut installé dans une maison commode et spacieuse ; les églises de Notre-Dame de Hull et du Sacré-Cœur à Lowell furent achevées ; celle de Saint-Joseph, à Lowell, fut démolie et remplacée par une autre plus grande ; les diverses œuvres des Pères Oblats, dans les provinces d'Ontario et de Québec, reçurent un plus grand développement ; nos Pères furent installés définitivement au fort Albany, sur la baie James, pour le plus grand bien des sauvages, et une résidence établie à la tête du lac Témiskamingue.

Aussi ses Supérieurs majeurs, pleinement satisfaits, n'hésitèrent-ils pas à lui proroger sa charge, pour un second triennat — pendant lequel il se dévoua, avec non moins de zèle et d'efficacité, à la prospérité des œuvres de sa Province. Puis, parvenu au terme de son mandat, il fut laissé encore, pendant deux ans, à la tête de la maison de Montréal.

Le P. Lefebvre reçut alors (1898) de l'Administration générale, un nouveau témoignage de confiance — qui fut pour lui l'occasion d'un grand sacrifice On lui commettait la direction de la Province des Etats-Unis. Il fallait, pour cela, quitter cette chère maison de Saint-Pierre, où les belles œuvres qu'il avait accomplies, pendant vingt-cinq ans, et l'affection si méritée des paroissiens l'attachaient par les liens les plus doux. Mais, en vrai religieux qu'il était, il n'hésita pas un instant. Il dit adieu à sa chère église, sortie si belle de son cœur, à ses Frères dont il avait été pendant si longtemps le guide et le modèle, à ses fidèles qui tenaient une si large place dans son âme d'apôtre ; et il partit pour son nouveau champ d'apostolat.

Aux Etats-Unis, il fut ce qu'il avait été à Montréal : parfait religieux, apôtre zélé, administrateur habile et prudent. Durant son provincialat, dont le terme fut renouvelé, il sut donner aux œuvres une telle impulsion qu'il fallut, en 1904, diviser la Province — devenue trop vaste pour l'activité d'un seul homme — et en créer

une seconde qui, dans l'espace de neuf ans, a vu tripler le nombre de ses maisons et résidences.

Arrivé au terme de son sexennat, il pouvait sembler que l'heure du repos avait sonné pour le P. Lefebvre, qui était déjà en pleine vieillesse, ayant atteint sa 70e année. Mais son activité et son dévouement ne se ressentaient pas du poids des ans. Déchargé du fardeau du provincialat, il en accepta un autre, qui n'était pas léger, — celui de la direction de l'importante maison de Saint-Joseph de Lowell. Pendant trois ans, il donna son cœur et sa belle intelligence aux œuvres multiples de cette grande paroisse.

Enfin, en 1907, il quitta la double charge de Curé et de Supérieur ; mais il voulut continuer, quand même, à travailler au service des âmes, — autant que le permettraient son grand âge et les infirmités qui commençaient à se faire sentir, — et il fut heureux de se prêter au désir du Cardinal O'Connell, qui lui confiait l'aumônerie de l'orphelinat franco-américain de Lowell.

Ce fut dans ces fonctions, bien chères à son cœur, qu'il passa les sept dernières années de sa vie, couronnant par un apostolat, bien fructueux encore, sa belle et longue carrière de missionnaire. Ce fut là aussi qu'il acheva de mériter sa couronne éternelle par l'humilité, le recueillement, la régularité, la patience dans la souffrance, — montrant à ses confrères ce que c'est qu'un vrai Oblat.

Le P. Lefebvre professa toujours le plus sincère attachement à la Congrégation et la soumission la plus affectueuse à son Chef. Ce double sentiment anime sa correspondance avec l'Administration générale, et se manifeste avec une spontanéité, une sincérité et, en même temps, une grâce aimable qui sont un vrai charme. Il en donna un témoignage public en 1889, à la suite d'événements douloureux survenus dans la Province du Canada. Il avait été chargé de prêcher les deux retraites générales de la Province, qui réunirent soixante-quatre Oblats à Ottawa et vingt-deux à Montréal. Il en rendait ainsi compte :

— « Dès le début, j'ai dit à ceux que je venais évangé-

liser : Il y a trois choses que nous devons surtout nous efforcer de développer en nous pendant cette retraite, — c'est l'esprit religieux, l'esprit de piété et l'esprit de famille. Et puis, m'inspirant de la Règle et de mon amour pour la Congrégation, j'ai frappé charitablement, mais très fortement, sur ce qu'il pouvait y avoir parmi nous de contraire à ce triple esprit. Je suis heureux de pouvoir dire que, loin de se formaliser de la hardiesse et de la franchise de mes remarques, on m'en a félicité et remercié. A la fin de la retraite, j'ai cru pouvoir demander à ceux qui m'avaient si bien écouté de signer l'adresse collective que j'ai l'honneur de transmettre à votre Paternité. On y proteste de sa soumission pleine et entière et de son filial attachement, non seulement au Chef de la Famille, mais encore au R. P. Provincial et à tous les représentants de votre autorité dans notre Province. Il m'est doux de vous dire que, non seulement il n'y a pas eu une seule abstention, mais que *tous* se sont empressés de signer. »

Le T. R. P. Fabre fut très sensible à cette démarche de piété filiale et y répondit par une lettre pleine de cœur. Le P. Lefebvre voulut que cette réponse fût communiquée par des copies à toutes les maisons de la Province, — « afin, écrit-il, que tous les enfants de la Famille, au Canada, sachent quels trésors de tendresse sont renfermés dans le cœur de celui en qui le Père de Mazenod continue à chérir tous ses Oblats. »

Cependant, le terme de la longue et si fructueuse carrière du P. Lefebvre était arrivé. Le 25 février 1914, il célébra la sainte Messe et passa la journée, comme de coutume, — souffrant de ses infirmités, mais sans manifester des signes d'une fin prochaine. Le soir, il fut frappé d'une attaque de paralysie ; et, le lendemain matin, après avoir reçu les derniers Sacrements en pleine connaissance et avec un grand esprit de foi, il rendit pieusement le dernier soupir, à l'âge de 79 ans (1).

*R. I. P.*

(1) Voir, dans les *Missions* de 1905, p. 362, et de 1908, p. 371, les comptes-rendus des fêtes des noces d'or, religieuses et sacerdotales, du R. P. Lefebvre.

## VIII. — R. P. Georges Mac-DONALD, 1870-1918 (996).

« Une de nos personnalités les plus aimables vient de disparaître, laissant dans un grand deuil un vaste cercle d'amis, qui avaient été précédemment ses élèves. Le P. Mac-Donald fut l'un des professeurs les plus distingués qui soient jamais venus dans notre île de Ceylan : il était doué d'un bon goût exquis et de hautes connaissances littéraires, qu'il avait le don de communiquer à ses élèves par la seule influence de sa personnalité. Il a donné l'enseignement au Collège catholique, pendant 22 ans, et il y a produit des résultats remarquables, qui se feront sentir pendant bien longtemps encore. » Tel est le tribut que rendait à la mémoire du P. Mac-Donald, au lendemain de sa mort, un journal protestant de Colombo.

Georges Mac-Donald vint au monde en Angleterre, à Hunslow, diocèse de Westminster. Il était fils d'une mère irlandaise et d'un père écossais — officier dans l'armée britannique. Il suivit, tout jeune encore, ses parents dans le nord des Indes, où son père prit part à la campagne historique de Lord Roberts, dans l'Afghanistan.

Revenu avec eux en Angleterre, il fit cinq années d'études au Collège des Jésuites français à Littlehampton. Il entra au Noviciat de Belmont, en Irlande, le 28 octobre 1889, puis suivit les cours du Scolasticat, en partie à Saint-François, dans le Limbourg, où il fit son oblation, le 1er novembre 1891, et en partie à Liège, où il fut promu au sacerdoce, le 14 juillet 1895.

Destiné aux missions de Ceylan, il débarqua à Colombo, à la fin de la même année, et fut placé comme professeur au Collège Saint-Joseph — que Mgr André Mélizan établissait à ce moment dans la ville. Il devait passer toute sa carrière, malheureusement trop courte, dans ce poste d'enseignement, qu'il occupa pendant 22 ans. Si le Collège Saint-Joseph a reçu un si considérable développement et a obtenu de si beaux succès dans l'éducation, il

en est redevable pour une part très large à l'action, au dévouement, à l'influence du P. Mac-Donald.

Le P. Mac-Donald était, avant tout, prêtre et religieux : il le montrait avec évidence dans le détail de sa vie et en toutes circonstances. Dans les moments de récréation, il n'y avait pas de rire plus franc et plus cordial que le sien ; aux heures d'amusement et de jeux, il n'y avait pas de meilleur joueur que lui ; mais, dans tous ces temps de délassement et de gaieté, il savait faire ressortir la dignité de son caractère sacerdotal. Quoiqu'il alliât en lui le mélange de deux ou trois nationalités, par la naissance et par l'éducation, son caractère portait plutôt la marque anglaise et sa piété très sincère en avait la réserve et la discrétion. Il avait notamment une grande dévotion envers la Sainte Vierge, dont il donna les preuves par ses fréquents pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes de Tewate, pendant sa dernière maladie. La ferveur intérieure de son âme se montrait surtout dans la régularité religieuse de sa vie, l'harmonie et l'égalité de son caractère, l'aimable simplicité, la bonté avenante qui lui gagnèrent tant d'amis. Sous l'extérieur sévère d'un Père sorti des Highlands, il avait la chaleur de cœur de sa mère irlandaise ; et les vifs traits d'esprit, les promptes réparties de ses professeurs français sortaient souvent de la bouche de celui qui semblait avoir l'indifférence et la froideur typiques de l'Anglais.

Parce qu'il était prêtre et religieux, il était un éducateur dans toute la force du terme. Sa fréquentation journalière était déjà en elle-même une éducation. *Gentleman* accompli, fils de soldat, la fermeté du caractère et le poli des bonnes manières étaient encore relevés en lui par sa vie sacerdotale et sa formation religieuse. Ses façons engageantes lui attiraient les élèves, en dehors des heures de classe ; aussi a-t-il laissé comme son empreinte sur eux et sur l'esprit du Collège. Il détestait l'ostentation sous toutes ses formes ; il mettait à contribution toute la riche puissance de son vocabulaire, pour ridiculiser la recherche dans les habits et le pédantisme dans les paroles ou les écrits. Simplicité et sincérité, franchise courageuse

et ouverture d'âme sans réticence, — vraies marques d'un heureux caractère, — c'était ce qu'il enseignait, non pas tant par ses paroles que par l'atmosphère qu'il créait autour de lui.

Pour parler de son enseignement en classe, il est permis de dire qu'il fut l'un des professeurs les plus habiles que le Collège ait jamais possédés. Il connaissait ses matières à fond et, sans effort apparent de sa part ni tension pénible sur l'esprit de ses élèves, non seulement il les préparait avec succès pour les examens, mais encore il leur rendait familiers les sujets les plus ardus ; pour ce qui regarde la langue anglaise, qui était son enseignement favori, il les formait au style à la fois simple, sobre et élégant. Il avait, dans la littérature anglaise, des connaissances très vastes, — ce qui lui permit de doter le Collège de quelques manuels appréciés. Il cultivait aussi les muses, comme en témoignent les vers nombreux dont il a enrichi la Revue du Collège. Les pièces dramatiques, qui se jouèrent au Collège sous sa direction, eurent toujours le plus beau succès et démontrèrent sa capacité sous ce rapport. Il évitait la publicité : aussi croyons-nous qu'il ne consentit qu'une seule fois à entrer dans l'arène de la controverse publique; pourtant ses opinions, en matière d'éducation, étaient hautement appréciées du public enseignant. Sa parole en public — que ce fût en chaire, sur la plate-forme ou pendant un banquet — exerçait un vrai pouvoir de fascination par sa richesse d'expression, qui étonnait et charmait les esprits les plus critiques, et sa puissance d'imagination, qui jetait sur les auditeurs un charme prolongé.

N'oublions pas de dire non plus que, en qualité de directeur des jeux au Collège, de 1900 à 1917, il obtint les plus heureux résultats ; son caractère très ferme et des allures aimables et pleines de politesse exercèrent la plus grande influence sur les élèves, dont il était l'idole, en même temps qu'elles lui gagnèrent le respect des vrais *sportsmen* de toute classe et de toute religion.

Le P. Mac-Donald ne s'adonna pas au travail de missionnaire ; il n'attira pas l'attention publique, sauf une

seule fois peut-être, par des discours de plate-forme sur les sujets populaires. Il a été, cependant, un vrai missionnaire, dans l'acceptation la plus élevée du terme, et il a fait au pays un bien éminent. Avoir élevé et formé des jeunes gens, pendant près d'un quart de siècle, avoir déposé dans leurs cœurs les semences de ces précieuses qualités qui en font de bons, loyaux et utiles citoyens de l'Etat et enfants de l'Eglise, en apportant la bénédiction à leur famille et à la société, c'est bien là une œuvre de missionnaire, une œuvre éminemment sociale, qui mérite le tribut d'une reconnaissance persévérante.

Hélas ! cette noble existence fut fauchée trop tôt par la mort ! Le P. Mac-Donald quitta ce monde à 48 ans, alors qu'il aurait pu fournir encore de longs services au Collège et à la cause catholique ; mais Dieu voulait déjà lui procurer sa récompense éternelle. Depuis quelque temps, il était en proie à une maladie qui s'annonçait comme incurable ; elle prit bientôt une tournure très grave, et le cher malade fut transporté à l'hôpital général de Colombo. C'est là qu'il expira, au bout de quelques jours, entouré de ses Frères en religion et de quelques amis fervents, après avoir reçu avec une grande piété les consolations suprêmes de la religion, le 7 février 1918.

*R. I. P.*

## IX. — R. P. Jean LeTEXIER, 1872-1917 (991).

« Le P. LeTexier s'est tué de fatigue. » Quel beau et long panégyrique dans une très courte phrase ! C'est celui que ce généreux missionnaire, tombé à la fleur de l'âge, a mérité de la part de son vénéré Vicaire apostolique, Mgr Henri Delalle, annonçant sa mort inopinée. Les journaux de Natal firent écho à cet éloge si mérité, et retracèrent en termes émus la carrière trop courte de ce zélé missionnaire. Nous leur empruntons les détails de cette brève notice.

Le P. Jean LeTexier était un digne fils de la Bretagne, ayant vu le jour à Moréac, diocèse de Vannes, le 25 août 1872. Il fit ses études au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray ; et ce fut sous le regard de la grande Patronne des Bretons que germa dans son cœur le désir de la vie apostolique.

Le 1er novembre 1890, il prenait l'habit au Noviciat de Saint-Gerlach ; et, deux ans après, à la même date, il prononçait ses vœux perpétuels au Scolasticat de Liège. Il apporta au labeur spirituel du noviciat et aux études sérieuses du scolasticat toute son énergie de Breton ; malheureusement, ses forces le trahirent, et on dut l'envoyer prendre du repos dans un climat plus ensoleillé. Il passa ainsi quelques années au Juniorat de Notre-Dame des Lumières, — rendant quelques services aux professeurs et donnant à tous le bon exemple de la patience et de la bonne humeur dans la souffrance.

En 1896, sa santé parut suffisamment raffermie pour qu'on lui conférât le sacerdoce et qu'on lui permît enfin de réaliser ses vives aspirations vers les Missions étrangères, en le désignant pour l'apostolat dans le Sud de l'Afrique.

Il aborda à Natal, à la fin de l'année, en compagnie de son évêque et de trois autres missionnaires ; et, dès qu'il se mit à l'œuvre, on put voir qu'il n'était pas un apôtre de la taille ordinaire, — il se fit remarquer aussitôt par son zèle pour le salut des âmes, sa ferveur dans l'exercice du saint ministère, son abnégation au service de Dieu et de la sainte Eglise.

Il fut attaché, dès l'abord, à la mission de Durban. Pendant douze ans d'un labeur incessant, il s'y dévoua avec un zèle infatigable, pour le plus grand bien des âmes, édifiant tous ceux qui entraient en contact avec lui. La sincérité du dévouement, l'esprit de sacrifice, l'oubli de soi, le profond désir d'être et de se montrer prêtre toujours, partout, dans toutes les circonstances, furent les caractéristiques que tout le monde, prêtres et fidèles, admirèrent dans son apostolat. Ses confrères purent, en outre, s'édifier de son esprit de mortification, de son sens

religieux, de sa tendre piété qui lui faisait aimer le saint autel et toutes les fonctions sacrées de son sacerdoce.

Le P. LeTexier fut ensuite employé, successivement, dans les missions du Bluff, de Greyville, de Ladysmith, de Dundee, de Newcastle ; et il sut, dans ces divers postes, — que ce fût dans les couvents, dans les écoles, ou dans les œuvres paroissiales, — conquérir en tous lieux l'estime et l'affection universelles. Partout où il apparaissait comme missionnaire, il laissait la plus forte impression ; et, quand il s'éloignait des âmes qu'il avait évangélisées, il provoquait toujours les regrets les plus affectueux et les plus émus.

Pendant les dix dernières années, le P. LeTexier eut la charge des missions indigènes. Il se donna à cette œuvre avec une si grande énergie et une telle sincérité, qu'en très peu de temps il acquit une influence puissante sur ces peuplades, et devint un agent très actif et très considéré pour le progrès de ces missions et l'amélioration des indigènes. Il est permis de dire, en toute vérité, qu'il travailla et se dépensa pour cette œuvre jusqu'au delà de ses forces ; aussi mourut-il à la tâche, et, si sa fin a été inopinée, l'ardeur de son zèle, qui ne savait pas compter avec la faiblesse de sa santé, ne pouvait que trop la faire prévoir.

— « Le jour de Noël 1917, écrit Mgr Delalle, le Père LeTexier a voulu trop faire : il s'est tué de fatigue. Il était un de mes plus zélés missionnaires, toujours prêt à courir au devoir, et ne ménageant pas assez son tempérament tout nerveux. C'est une grande perte pour le Vicariat et la Congrégation. »

Le lendemain de Noël, il s'alita ; il fut ensuite transporté au sanatorium, où il arriva dans un état de prostration complète. Et, malgré les soins les plus énergiques et les plus affectueux, il mourut deux jours après, le 28 décembre, dans les bras de son Évêque. Il avait 45 ans et en avait passé 21 dans les missions de Natal.

*R. I. P.*

# NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I.

## I. — Les Revues et Journaux des Oblats [1].

1. Revue apostolique de Marie Immaculée, — *Organe de l'Association de Marie Immaculée* (Centre de Lyon). Revue mensuelle illustrée, 32 pages in-12 (5 fr. par an : union postale, 6 fr.). Rédaction et Administration : R. P. Charles Brun, 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône).

« L'Association de Marie Immaculée » possède, depuis l'an dernier, deux Centres en France, — celui de Paris et celui de Lyon. Les *Petites Annales* restent l'écho du Centre de Paris (2) ; et le Centre de Lyon adopte pour organe la *Revue apostolique*. Chacune de nos Provinces aura ainsi, bientôt, son bulletin spécial : sans compter ceux dont nous avons parlé dans nos deux dernières livraisons (1 & 2), nous pouvons souhaiter aujourd'hui bienvenue et longue vie à 3 nouveaux-nés. Que Marie Immaculée daigne bénir leurs premiers pas dans la carrière apostolique, où ils sont entrés, d'emblée, à seule fin de travailler au salut des âmes, en la faisant mieux connaître et mieux aimer — Elle et son divin Fils Jésus : *Ad Jesum per Mariam ! La Revue apostolique*, pour commencer, a certainement tout ce qu'il faut pour réussir et fournir, s'il plaît à Dieu, une longue et fructueuse carrière : elle est parfaitement rédigée, fort bien imprimée, — et ce sera avec impatience que ses lecteurs, toujours plus nombreux, attendront chaque mois le petit régal littéraire, et si édifiant, que le R. P. Brun et ses imprimeurs sauront si gentîment leur présenter. Jugez-en un peu par le *Sommaire* suivant du premier numéro (janvier 1921) : — *a*) Vœux de nouvel an ; *b*) Aux Membres de l'Association de Marie Immaculée (Rustany) ; *c*) L'Immaculée et l'apostolat (Munier) ; *d*) Missions de France (Bernard) ; *e*) Deux Victimes de l'apostolat au Mackenzie (Brun) ; *f*) Echos de nos Œuvres de formation ; *g*) Nouvelles diverses ; etc.

(1) Voir *Missions*, n° 212, page 378.
(2) Voir *Missions*, n° 211, page 200.

2. Immaculata, — *Marien- und Missionszeitschrift der Missionare Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria, Organ des Marianischen Missionsvereins.* Revue mensuelle illustrée, 24 pages in-12 (4 fr. par an). Rédaction et Administration : R. P. Joseph Thiel, *O. M. I.*, Juniorat Saint-Joseph, 1, rue Wantzenau, Strasbourg-Robertsau (Bas-Rhin).

La jeune Province d'Alsace-Lorraine croit, non sans raison, à la puissance de la presse : elle vient de fonder son bulletin — qui va faire mieux connaître et mieux aimer notre chère Congrégation dans ces régions si profondément catholiques. Gracieusement éditée, sur beau papier glacé, la Revue *Immaculata* peut se promettre une longue, honorable et fructueuse carrière, pour la plus grande gloire de Celle sous le vocable de laquelle elle paraît chaque mois, depuis janvier dernier, et pour le plus grand bien de la Famille religieuse dont elle se propose de promouvoir les intérêts. Voici les articles que nous avons surtout remarqués dans le premier numéro : — *a*) Immaculata (poésie) ; *b*) Un mot d'Introduction (Alphonse Loos) ; *c*) Marie et les saints Rois Mages (Joseph Theil) ; *d*) La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (Joseph Thiel) ; *e*) Le Juniorat Saint-Joseph à Strasbourg-Robertsau (Ferdinand Adam) ; *f*) L'Apôtre du Pôle Nord (Ferdinand Adam) ; *g*) Nouvelles de partout ; etc.

3. La Voce di Maria, — *Pubblicazione mensile dei Padri Missionari Oblati di Maria Immacolata.* Bulletin mensuel, 16 pages in-12 (L. 5 par an). Rédaction et Administration : R. P. Antonio Basile, *O. M. I.*, 10, Via S. Teresa a Chiaia, Naples.

Et voilà la nouvelle Vice-Province d'Italie — si sagement dirigée par le R. P. Euloge Blanc, Assistant général — qui publie aussi sa *Rivistina !* Encore une fois, *l'Italia farà da se !* Que notre Immaculée Mère protège et bénisse le Directeur et les rédacteurs de cette aimable publication, qui va faire entendre sa douce *Voix* partout où se parle et se lit l'harmonieuse langue de Dante Alighieri et *tutti quanti !*... Sommaire du premier numéro (mai 1921) : — *a*) Notre premier mot ; *b*) Modeste présentation (Antoine Basile) ; *c*) La Voix de Marie dans le *Magnificat* — Paraphrase en vers (Antoine Basile) ; *d*) La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (Léon Hermant) ; *e*) Association de Marie Immaculée ; *f*) La sainte Maison de Lorette ; *g*) L'Ecole apostolique de Santa-Maria a Vico (Caserta) ; *h*) Sur la Brèche ; etc.

4. Regnabit, — *Revue universelle du Sacré-Cœur.* Publication mensuelle, paraissant le 1er de chaque mois, par livraisons d'au moins 64 pages in-12, avec un Supplément pour le Clergé (20 fr. par an ; Union postale, 24 fr.). Secrétaire général de Rédaction : R. P. Félix Anizan, *O. M. I.*, 30, rue Demours, Paris (xviie). Administration : — *a*) Rome (xv), 8, Lungo Tevere Cenci ;

*b*) Paray-le-Monial, 16, rue du Général-Petit ; *c*) Paris (VI[e]), 10, rue Cassette ; *d*) Bruxelles, 31, rue Charles VI.

Nous saluons avec joie l'apparition de cette nouvelle Revue, — dont l'ambitieux objet est : *toute* la question du Sacré-Cœur, *tout* le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur, — et nous félicitons bien chaleureusement le R. P. ANIZAN d'en avoir conçu et réalisé le projet, en lui souhaitant tout le succès qu'il mérite, pour la plus grande gloire du divin Cœur de JÉSUS. Bien des Revues s'occupent déjà du Sacré-Cœur. Ce qui spécifie celle-ci, c'est son universalité. La Revue *Regnabit* ne sera l'organe particulier d'aucune œuvre, d'aucun pèlerinage, d'aucune Confrérie, d'aucune Congrégation, d'aucun groupe, etc. : elle est la *Revue universelle du Sacré-Cœur*. Questions de dogme, de morale, d'ascétisme, de mystique, de liturgie, d'art ou d'histoire concernant le Sacré-Cœur ; renseignements sur les Congrégations, les Confréries, les pratiques et toutes les œuvres qui tendent à la gloire du Sacré-Cœur ; bref, toute la question du Sacré-Cœur, tout le mouvement de la dévotion du Sacré-Cœur, voilà — ainsi que nous le disions tout à l'heure — l'objet de cette importante Revue. Elle s'adresse donc à tous ceux qui — membres ou non de quelque œuvre spéciale, abonnés ou non à quelque bulletin particulier — désirent avoir, sur toute cette question du Sacré-Cœur, et sur tout le mouvement des âmes et des Sociétés vers Lui, des informations aussi impartiales que complètes. Voici, pour vous en convaincre, le *sommaire* du premier numéro (juin 1921) : — I. Les Idées : Le Culte du Sacré-Cœur et la Personne de JÉSUS (R. P. Pègues, *O. P.*), La Patristique du Sacré-Cœur (R. P. ANIZAN, *O. M. I.*), La Société des Missionnaires du Sacré-Cœur (R. Père Meyer, *M. S. C.*), etc ; II. Les Faits : France (Montmartre, Paray-le-Monial), Italie (Rome, Milan), Espagne, Belgique, Missions étrangères, etc. ; III. Bibliographie : Bibliographie du Sacré-Cœur, Bibliographie générale, Revue des Revues, etc. Le *Supplément* sacerdotal de ce même numéro traite des questions suivantes : Causerie sur le Sacré-Cœur (Chan. Gonon, M. A.). Plans de Sermons (Abbé Tocquet, curé), Les Œuvres du Sacré-Cœur (Chan. Dion, Vic. gén.), etc.

5. FAMILIENFREUND. Bulletin paroissial, publié, les 5 et 20 de chaque mois, par les Pères Oblats de Frischau (Moravie), en livraisons de 8 pages in-4°, à trois colonnes. Rédaction et Administration : R. P. Karl HAIM, *O. M. I.*, Oblatenkloster, Frischau a. d. Staatsbahn (Moravie), Czecho-Slovakei.

Nous n'avons pas encore pu nous procurer — pour notre Bibliothèque de Famille — la collection complète de cet intéressant et édifiant Bulletin paroissial. Les livraisons que nous en avons déjà par devers nous suffisent pour nous persuader qu'il constitue un moyen d'apostolat très efficace — dont nos Pères de Tchéco-Slovaquie se servent admirablement, pour la plus grande gloire

de Dieu et le plus grand bien des âmes dont ils ont la charge. Nous leur souhaitons donc beaucoup d'imitateurs... Voici le *sommaire* du nº 1 (5 janvier 1921) de la cinquième année : — *a*) Epoque nouvelle, Lutte entre la vérité et le mensonge ; *b*) La Séparation de l'Eglise et de l'Etat ; *c*) Missions, L'Association de Saint-François-Xavier en Autriche ; *d*) La Voûte en Mosaïque (Roman) ; *e*) L'Année chrétienne et ecclésiastique ; *f*) Faits contemporains ; *g*) La justice en Allemagne au moyen âge ; *h*) Tour du monde ; *i*) Hygiène, Agriculture, etc. ; *j*) Vie et Evénements paroissiaux, etc.

6. Revue Jeanne d'Arc, — *Organe d'union fraternelle entre le Scolasticat de Liège et les Oblats soldats.* Bulletin mensuel polycopié, 16 pages illustrées (Abonnement : fr. par an). Rédaction et Administration : Revue Jeanne d'Arc, 41, rue Soubre, Liège (Belgique).

Nous n'hésitons pas à consacrer quelques lignes de nos *Missions* à l'humble mais bien méritante petite Revue que nous venons d'annoncer. Elle dénote, de la part de nos chers Scolastiques de Liège, un esprit d'initiative, de savoir-faire et surtout d'apostolat qu'on ne peut pas ne pas admirer. On préférerait qu'elle pût être imprimée ou, du moins, polycopiée d'après une méthode plus perfectionnée. Mais, telle qu'elle est, — elle n'est, d'ailleurs, pas déjà si mal : certaines pages sont bien calligraphiées et très faciles à lire, et surtout certaines gravures ou croquis sont vraiment artistiques, — telle qu'elle est, la *Revue Jeanne d'Arc* est fort intéressante ; et nous sommes sûrs qu'elle fait un bien fort considérable aux âmes des jeunes Oblats — si dignes de sympathie — auxquels elle est destinée. En félicitant le rédacteur en chef et ses dévoués collaborateurs de l'apostolat qu'ils exercent ainsi en faveur de leurs Frères en détresse, nous souhaitons donc à leur Bulletin longue vie — aussi longue que la malheureuse loi des Curés sac-au-dos — et les ressources qui lui permettront de croître sans cesse en force et en grâce, pour le plus grand avantage de nos Oblats militarisés... *Sommaire* du numéro de janvier 1921 : *a*) Adresses des Oblats soldats ; *b*) Hymne à Jeanne d'Arc (Charel, *S. J.*) ; *c*) Bonne Année (La Rédaction) ; *d*) A notre Mère Immaculée (Frère Aîné) ; *e*) Chronique (Cæsariensis) ; *f*) Souvenirs d'un « Vieux Chacal » (L'Africain) ; *g*) Glanures (Le vieux Crabe).

7. Le Patriote de l'Ouest, — *Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest canadien.* Journal hebdomadaire, paraissant le mercredi (8 pages à 7 colonnes), avec un supplément chaque vendredi (4 pages) : Abonnement, Canada $ 2.00 et Etranger $ 2.50. Directeur : R. P. Achille Auclair, *O. M. I.* Rédaction et Administration : 1.303, 4e Avenue Ouest, Prince-Albert, Sask., Canada.

« Le seul journal français de la Saskatchewan — dont la devise est : « Notre Foi, notre Langue » — pénètre dans plus de 5.000

familles et atteint au-delà de 20.000 lecteurs. » Nous en sommes heureux, mais pas étonnés, car le *Patriote* est aussi foncièrement catholique qu'il est intéressant et bien rédigé. C'est donc une « mission perpétuelle » que, depuis plus de dix ans, il prêche dans ces immenses régions — où les Oblats ont déjà tant fait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes abandonnées, et où leur ministère est ainsi facilité et aidé par cette publication, instructive et édifiante, que n'arrêtent ni le temps ni l'espace. C'est donc de tout cœur que nous souhaitons, au R. P. Auclair et à son Œuvre, longue vie et progrès continuels. Et, pour donner une idée du journal, donnons les titres de quelques-uns des articles du n° 9 de la 11e année (4 mai 1921) et de son supplément (29 avril 1921) : — *a*) Maux et Remèdes du temps présent (A.-F. Auclair) ; *b*) Le Collège Mathieu (Donatien Frémont) ; *c*) Causerie médicale (A.-M. Savoie) ; *d*) Mouvement de l'A. C. F. C. (Donatien Frémont) ; *e*) Les Centres Franco-Canadiens) ; *f*) Aux Origines de la Saskatchewan (Un Sauvage) ; *g*) L'Intrus (Roger Dombre) ; *h*) L'Hirondelle de Ponteix(Adrien Liboiron) ; *i*) L'Écho de Dumas (Napoléon Filteau) ; etc., etc., etc.

8. The Ceylon Catholic Messenger. Journal bi-hebdomadaire, paraissant le mardi et le vendredi : 4 pages à 6 colonnes (9 roupies par an). Rédacteur en chef : R. P. John Lanigan, *O. M. I.* Rédaction et Administration : *Messenger* Press, Borella, Colombo (Ceylan).

Cet important journal — dont il a été souvent question dans les *Missions* (1) — se publie en anglais et en singhalais. Il fut fondé le 1er février 1869, devint bi-hebdomadaire le 3 octobre 1872, et fut doté de son format actuel le 7 janvier 1896. Qui dira tout le bien que — grâce à ses deux éditions, qui lui permettent de pénétrer dans tous les milieux — cette vaillante publication a opéré, pour l'honneur de la Religion et de l'Eglise catholique, durant la longue carrière qu'elle a déjà fournie (elle en est à son 52e volume). Si elle ne peut prétendre à donner à ses lecteurs la primeur des grandes nouvelles politiques du monde, elle n'a que trop souvent l'occasion de mettre au point les télégrammes — presque toujours erronés, quand il s'agit de nouvelles religieuses — que communiquent à ses confrères les agences d'informations. Ainsi, tout en instruisant les catholiques, le *C. C. M.* « tient en respect les ennemis de notre sainte Religion » : et cela suffit amplement pour justifier son existence et tous les efforts, pécuniaires et autres, que cette existence ou, plutôt, cette vie très intense suppose de la part de tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre capitale... Table des principales matières traitées dans le n° 1 du LIIe volume (7 janvier 1921) : — *a*) La lutte pour les écoles catholiques ; *b*) Le Congrès marial à Madras ; *c*) Que faire pour nos

(1) Voir *Missions*, n° 211, page 132, — n° 213, page 34, — etc., etc., etc.

écoles singhalaises (R. P. Verstraeten, *S. J.*) ; *d*) Bénédiction du couvent du Sacré-Cœur à Wattala ; *e*) Télégrammes de partout ; *f*) Au sujet du « libre » catholicisme ; etc.

9. The Jaffna Catholic Guardian. Journal hebdomadaire, paraissant le samedi : 4 pages à 6 colonnes (6 roupies par an, — Edition anglaise et tamoule, 8 roupies par an). Rédacteur en chef : R. P. Norbert Perera, *O. M. I.* Bureaux : Saint-Joseph's Catholic Press, Jaffna (Ceylan).

Comme le *Messenger* à Colombo, le *Guardian* est, depuis de longues années, à Jaffna, la grande arme des Oblats dans leurs luttes (défensives et offensives) pour la noble cause de la Foi, — les numéros de 1921 vont en former le 46e volume. Le *J. C. C.* fut fondé, comme journal bi-mensuel, en 1876, — devint hebdomadaire en 1878 — et prit son format actuel en 1914. Puisse-t-il, ainsi que son confrère, voir poindre le jour où, devenu quotidien, il jouira d'une influence et d'une force décuplées, qui lui permettront de travailler d'autant plus efficacement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes !... Nous terminerons, comme toujours, cette courte notice en publiant ici la liste des principaux articles parus dans l'un des numéros de l'année courante (en fait, le numéro 1, 15 janvier 1921, du xlvie volume) : — *a*) Nouvelles politico-religieuses ; *b*) Le Congrès marial (de Madras) ; *c*) Nouvelles locales et générales ; *d*) Nouvelles du Monde ; etc., etc., etc.

## II. — Le R. P. Humpert et son « Théâtre ».

### § I. — Petit Aperçu général.

Le théâtre professionnel moderne n'est pas, la plupart du temps, une école de véritable culture humaine, mais trop souvent, malheureusement, un instrument de corruption. Et, aujourd'hui, nous pouvons — avec beaucoup plus de raison que Jean-Jacques Rousseau, au xviiie siècle — accuser le théâtre d'être « une école d'immoralité ». D'autre part, le théâtre dans les cercles et collèges catholiques — ce qu'on pourrait appeler, d'un nom commun, « le bon théâtre populaire », par opposition aux théâtres professionnels des grandes villes — n'a pu exercer une influence notable, parce que, presque partout, il ne pouvait et ne devait satisfaire le goût artistique et littéraire courant, auquel s'adaptait servilement la grande majorité des auteurs dramatiques modernes.

Vu la misère presque universelle dans la classe moyenne et

les gens instruits, il y a peu d'espoir de pouvoir relever le niveau moral du théâtre professionnel. En temps ordinaire, ces théâtres se sont maintenus, grâce aux subsides considérables accordés par l'État ou les communes. Mais, dans les temps difficiles que nous traversons, un grand nombre parmi eux ont dû fermer leurs portes ou se transformer, conformément aux goûts de notre époque, en salles de cinématographe.

Il semble donc opportun, aujourd'hui, de profiter de cette existence pénible que mène le théâtre professionnel, — qui a abandonné, depuis longtemps, son beau rôle d'éducateur des masses, — pour donner aux peuples de nos villes et de nos campagnes, sur un théâtre chrétien, des spectacles nouveaux et meilleurs, des drames qui, au lieu d'allumer le feu des passions viles et grossières, excitent au bien, à la charité chrétienne, à l'estime de ce qui est beau et juste, à l'amour de DIEU, de la Religion, de la famille et de la patrie. Il s'agit de panser et de guérir les blessures faites par la guerre, d'exhorter les peuples, accroupis souvent dans la matière et l'égoïsme, à l'abnégation de soi-même, à la culture du cœur et de l'âme.

Or, DIEU merci, ce moment est déjà venu : le théâtre populaire catholique est sorti de son inertie et devenu une force pédagogique puissante. Car déjà de sérieux et bons poètes, prenant pitié de l'humanité aveuglée et malheureuse, dépensent leurs talents et leurs forces pour le bien de leurs concitoyens.

Parmi ces poètes, le premier rang est incontestablement occupé — du moins pour ce qui concerne les pays de langue allemande — par le R. P. Paul HUMPERT, *O. M. I.* Cette première place lui a été assignée unanimement par les juges les plus compétents. Certes, le succès extérieur d'un ouvrage n'est pas, nécessairement, la juste mesure de sa valeur intrinsèque. Mais l'enthousiasme qu'excite une représentation prouve au moins qu'elle a plu. Qu'en est-il des drames du P. HUMPERT ? Voici quelques faits :

N'est-il pas étonnant, extraordinaire même, que les pièces du P. HUMPERT, lesquelles sont toutes très sérieuses et, pour la plupart, même foncièrement religieuses, aient été représentées près de 6.000 fois dans une même année ? — « *Spartacus* » fut acheté par un théâtre de Cologne, avant même que l'auteur l'eût terminé. — Un jour, je sortais d'une représentation du « *Feu sacré* », à laquelle avaient assisté 2.000 personnes environ, lorsqu'un prêtre, un personnage très pieux et très distingué, s'approcha de moi : « Cette pièce, me dit-il, a mieux valu qu'un long sermon sur la belle vertu ; jugez ce que je vous affirme là d'après l'effet merveilleux empreint sur les visages de tous les spectateurs. »

Des déclarations de ce genre réitérées bien des fois, en peu d'années, témoignent trop ouvertement de la valeur — non seulement dramatique et littéraire, mais surtout morale — des ouvrages de notre confrère, pour que nous restions indifférents

en face de moyens aussi puissants et efficaces de faire du bien aux âmes.

Car c'est un véritable apostolat qu'exerce le P. HUMPERT, en écrivant pour la scène populaire. Et c'est un apostolat fructueux et consolant ; car beaucoup de chrétiens, — que la parole divine, prononcée le dimanche matin, du haut de la chaire, ne peut atteindre, parce qu'ils n'assistent pas aux offices, — la sentent tomber dans leurs cœurs, d'une autre manière, le soir au théâtre. Semons la semence des vertus chrétiennes dans la mesure du possible, à l'endroit et au moment où l'ennemi se plaît à jeter dans les âmes l'ivraie de la corruption et de l'erreur.

Mais si, par les quelques aperçus ci-après, j'obtenais seulement que le P. HUMPERT, ou plutôt sa manière de faire concourir à l'évangélisation des pauvres un facteur qui, aujourd'hui, joue un rôle si éminent, — savoir, l'art dramatique, — soit connue et appréciée justement, au delà d'une Province, dans toute notre Famille religieuse, je m'estimerais amplement rétribué.

Voyons donc, d'un peu plus près, l'œuvre de notre confrère ; et, d'abord, quelques détails sur sa vie, lesquels nous expliqueront mieux l'origine et le développement de son talent dramatique.

## § II. — Vie et Œuvres.

Le P. Paul HUMPERT est né à Letmathe, en Westphalie, le 9 mars 1881. En 1891, il entra au Juniorat des Pères Oblats à Fauquemont (Hollande). Après six ans d'études secondaires, il fut reçu au Noviciat. Suivirent, une année plus tard, les études philosophiques et théologiques au Scolasticat de Saint-Boniface, à Hünfeld.

Après son ordination sacerdotale, en 1906, l'obéissance lui assigna une place à la rédaction de la *Maria Immaculata*. Le temps qu'il y resta a dû être une époque féconde en essais littéraires. C'est alors qu'il écrivit le récit : « *Schawissant, le grand Sorcier* ». Deux ans après, on l'envoya à Bruxelles où il se dévoua à « la Mission allemande catholique ». Là, comme directeur du « Gesellenverein » et de son théâtre, il s'enrichit de connaissances pratiques, qui devinrent plus tard, pour notre auteur de drames populaires, d'une grande importance. De Bruxelles, ses supérieurs l'appelèrent à Saint-Nicolas, près Neuss, dans une communauté de missionnaires. De là, il alla, pendant plusieurs années, en compagnie de ses Frères, prêcher l'Evangile aux pauvres. Actuellement, il est directeur de la résidence des Pères Oblats à Cologne. Les loisirs qui lui restent, dans la solitude de son couvent, sont consacrés à la composition de drames populaires. Ainsi la scène est devenue, pour le zélé missionnaire, comme une seconde chaire.

Les premières impulsions aux travaux poétiques lui furent données à Saint-Charles et au Scolasticat. Les drames qui, alors, étaient en vogue sur le théâtre populaire ne purent lui plaire.

Pour apaiser sa soif de la bonne poésie, il se mit à étudier les grands classiques français. Les tragiques de l'antiquité grecque — Eschyle, Sophocle et Euripide — devinrent ses amis intimes et les compagnons fidèles de ses heures de loisir. Plus tard, il adapta, pour les scènes qui existent dans les maisons d'études de sa Congrégation, les drames et tragédies de Schiller et Shakespeare Ce travail l'amena, tout naturellement, dans l'atelier des grands maîtres — dont l'étude approfondie éveilla son talent dramatique et fut le point de départ de ses œuvres personnelles. Encore étudiant, il composa « *Lucius* », son premier drame.

Encouragé par le succès qu'obtint « *Lucius* », le P Humpert se mit résolûment à l'ouvrage. Son but était de *renouveler et perfectionner le théâtre populaire catholique*, tout en se pliant aux exigences de l'art dramatique, telles qu'il les avait apprises lui-même dans les grandes tragédies allemandes et autres qui lui avaient servi de modèles. Certes, les grands auteurs dramatiques, de qui, plus tard, on a dérivé les lois directrices pour toute œuvre dramatique, n'ont pas eux-mêmes eu de modèle. Le génie produit spontanément, tandis que le talent ne réussit qu'au prix de patience et d'efforts. Cependant, le talent peut hausser la valeur de ses produits, par une manière de travailler plus claire, intelligente et réfléchie. Mais la bonne volonté, l'application et un certain ensemble de règles ne font pas de drames. Chez le P. Humpert, une véritable puissance poétique entoure de chair et de sang le squelette de la pièce. Il ne fait pas comparaître des marionnettes, qui exposent simplement une pensée de l'auteur, constituent le nœud du drame et en amènent la catastrophe ; mais il crée des hommes vivants, il les choisit pour ainsi dire parmi la foule, et nous les montre luttant, souffrant et triomphant. Notre auteur se demande principalement comment les passions ont à manœuvrer dans l'âme du héros, pour la faire aboutir à une catastrophe dramatique.

A travers toutes ses œuvres souffle un esprit noble et pur ; les caractères sont vigoureusement et nettement tracés, les sentiments sont chauds et profonds. Le poète se montre psychologue très fin, se distingue par l'élévation de ses pensées ; il enthousiasme les spectateurs, sa volonté les entraîne, et sa noble puissance les élève.

Mais il n'est pas exclusivement dramaturge, il est aussi apôtre de la sainte Religion de Jésus-Christ. Il touche les âmes chrétiennes, les purifie et les ennoblit. En sa qualité de prêtre catholique et de missionnaire, il possède une connaissance profonde de l'âme humaine, de ses passions, de ses erreurs, de ses faiblesses et de ses aspirations. Et c'est afin de la guérir, et de la rendre forte et heureuse, qu'il travaille pour le théâtre populaire. Semer la semence divine, du haut de la chaire, ne lui suffit pas ; il le fait aussi sur la scène, par la bouche de ses personnages. *Pauperes evangelizantur !*

Les drames du P. Humpert sont écrits en vers et en prose. Le

style, très imagé, est vigoureux, mais légèrement coulant, et rappelle, par sa noble simplicité, l'élégance de celui des grands classiques de son pays.

Les sujets sont puisés dans l'histoire biblique et profane ou dans les légendes religieuses et patriotiques.

Le P. HUMPERT a eu l'heureuse idée de mêler à plusieurs de ses drames, destinés à la scène populaire, des phrases musicales : soit de la musique d'accompagnement, soit des chansons, des cantiques ou des chœurs. Ces morceaux musicaux versent dans l'action plus de variété, de fraîcheur et de vie et, par là-même, augmentent la joie des acteurs et des spectateurs.

Tenant compte du caractère et des besoins particuliers des associations catholiques qui exécutent ses pièces, le P. HUMPERT a composé généralement des drames à rôles ou exclusivement d'hommes ou exclusivement de femmes, — circonstance qui ne doit pas être oubliée par ceux qui critiquent notre poète lequel, dès lors, n'avait plus à sa disposition les nombreux procédés dramatiques qui résultent des rapports mutuels entre les deux sexes.

A peu près tous les ans, le P. HUMPERT a enrichi le théâtre populaire d'une nouvelle pièce, — ce qui prouve, chez lui, une domination entière de son talent artistique qu'il ne laisse nullement aller à s'occuper légèrement des enfants de sa Muse, et ce qui prouve aussi qu'il ne veut pas devenir importun.

## § III. — Analyse des Pièces [1].

1° « *Lucius ou Die Heilige Krone — Lucius ou la sainte Couronne.* » Il débute par « *Lucius ou la sainte Couronne* », drame en 5 actes, des derniers temps du paganisme romain. Le glorieux martyre de la légion thébaine, sous la persécution de l'empereur Maximien, constitue la matière de la pièce, dont le héros est le tribun Lucius. Celui-ci s'oppose au commandement de

(1) Voici, dans l'ordre où nous les analysons dans cette étude, la liste des *Drames* du R. P. HUMPERT, tous édités par la Librairie Franz Wulf, à Warendorf (Westphalie) : — 1. *Lucius*, Drama in fünf Akten, 92 pages ; 2. *Im Banne der Freiheit*, Drama in vier Akten, 91 pages ; 3. *Der Feind des Messias*, Drama in vier Aufzügen, 72 pages ; 4. *Der Volkstribun von Gent* (*Jakob van Artevelde*), Drama in vier Akten, 112 pages ; 5. *Der Lœwe der Bunft*, Drama in vier Akten, 56 pages ; 6. *Die Donareiche*, Schauspiel in vier Aufzügen, 83 pages ; 7. *Blütige Saat*, Schauspiel in 3 Aufzügen, 72 pages ; 8. *Die letzte Drude*, Schauspiel in 3 Aufzügen, 69 pages ; 9. *Frauensegen*, Festspiel in vier Bildern, 56 pages ; 10. *Frauenweihnacht*, Festspiel mit Musik und Gefang, 30 pages ; 11. *Heiliges Feuer*, Schauspiel in 4 Aufzügen, 80 pages ; 12. *Mein Lied dem Kœnig*, ein Weihnachtspiel mit Gefang und Reigen, 64 pages ; 13. *Spartakus*, Schauspiel in für Aufzügen, 66 pages ; 14. *Genovefa*, ein Legendenspiel mit Gefang und Reigen, 80 pages.

l'empereur ordonnant de sacrifier aux idoles, et aspire même poussé par les conseils perfides de son faux ami Vafer, à l'empire romain, pour régner comme premier empereur chrétien sur un peuple chrétien. Contrairement à l'ordre du prince, il engage le combat, un jour fixé pour les sacrifices païens, et est fait prisonnier par les ennemis. Mais l'intervention de la légion thébaine change, pour les Romains, la défaite imminente en une brillante victoire. L'empereur consent à partager le règne avec lui, s'il sacrifie aux dieux. Lucius, refusant obstinément, meurt par le poignard de son rival irrité. Toute la légion thébaine suit l'exemple de son héroïque chef. — L'auteur abandonne ici le genre traditionnel des drames de martyre, qui ne font qu'exciter momentanément de pieux sentiments de piété, pour nous mettre en face de conflits profondément dramatiques. Le poète ne fait pas le portrait d'un saint accompli. Ce héros, Lucius, est un homme qui cherche la vérité, qui lutte pour l'acquérir et qui ne remporte la victoire qu'au prix de nombreuses blessures.

2° « *Im Banne per Freiheit — Le Captif de la Liberté* » est un drame historique, dont le sujet nous reporte aux temps de la grande Révolution française. Un drame d'histoire politique et surtout humaine, qui est remplie de fidélité et d'amour de la vérité ; un drame où les conflits intérieurs, qui peuvent bouleverser une âme, sont montrés dans leur plein jour. Le héros, trompé par les apparences brillantes de la nouvelle liberté, passe à l'armée révolutionnaire. Mais il garde un cœur noble et, ne souhaitant que le bonheur de sa patrie, il continue à combattre son propre père et ses anciens amis. Finalement, il est sauvé par les siens et meurt désillusionné, au champ d'honneur, sur ses lèvres le cri de guerre et de victoire : « Pour Dieu, le Roi et la Vendée ! »

3° « *Der Feind des Messias — L'Ennemi du Messie* ». La pauvreté intérieure des pièces si nombreuses qui se groupent, de par leur sujet, autour de la Crèche de Noël, détermina le P. HUMPERT à composer « *L'Ennemi du Messie* ». Le petit Sauveur de Bethléem, le « Prince de la Paix » ne pouvait fournir au poète matière suffisante pour une action dramatique. Mais celui-ci a très heureusement transféré le point central du drame sur Hérode, dans sa lutte avec le divin Enfant et dans sa défaite finale, pour ainsi mieux montrer la puissance mondiale cachée dans cet Enfant. — Hérode se prépare à combattre le futur Messie. Entre temps, l'enthousiasme pour le Libérateur d'Israël monte de jour en jour dans le peuple de Jérusalem, attiré qu'il est déjà par le parti ennemi d'Hérode, par l'attitude astucieuse du roi envers les Mages et par le massacre des Innocents de Bethléem. Hérode trouve l'Enfant JÉSUS dans le désert, et c'est là qu'il obtient la juste rétribution de tous ses forfaits, sans qu'il ait pu exécuter ses desseins de vengeance. — Ce drame contient, dans une construction parfaite, des scènes d'un effet dramatique puissant et d'une valeur poétique supérieure.

Mais c'est surtout dans les deux drames qui traitent des riva-

lités et des combats sanglants entre les différents corps de métier, — si célèbres, dans les Flandres, à la fin du XIVe siècle — que notre poète se montre vraiment grand.

4° « *Jakob van Artefelde (Der Volkstribun von Gent)* — *Jacques d'Artefelde ou le Tribun populaire de Gand.* » Le premier, « *Jacques van Artefelde* », est peut-être la meilleure pièce qui soit sortie de la plume du P. HUMPERT. C'est un tableau aux couleurs vives et variées que l'auteur déroule devant nos yeux : le temps des ghildes. Dans les assemblées des corporations, à l'Hôtel de Ville et aux portes de la cité gantoise, nous voyons les artisans, les maîtres d'atelier, les échevins et les chevaliers, mais entre tous se distingue le héros de l'action, Jacques van Artefelde, le capitaine de la ville de Gand. Orateur puissant, il dirige la masse populaire à sa guise. Son regard perspicace embrasse et pénètre tout ; c'est un homme d'énergie et d'un vrai talent organisateur. Animé de l'amour le plus pur pour le peuple, et surtout pour les petites gens, il ne cherche que le bien commun. Il écarte une trop grande pression de la part des chevaliers, délivre sa patrie du joug français, et place les ghildes dans une situation très avantageuse. Mais l'envie et la discorde minent son œuvre, et le grand bienfaiteur du peuple gantois périt sous les ruines.

5° « *Der Lœwe der Zunft — Le Lion de la Ghilde* ». Ici, l'auteur nous fait une représentation fidèle de ces temps orageux où un peuple libre défend ce qu'il a de plus cher. Nous y reconnaissons, une fois de plus, que l'union seule fait la force, et qu'une volonté individuelle, quand elle est obstinée et indomptée, même dans un prince, peut apporter au peuple les plus grands malheurs. — Dans cette pièce, tout est vie et vérité : ce sont bien les maîtres des Flandres, conscients de leur valeur et de leur force, c'est bien le temps florissant des villes libres, des artisans et des gens de métier.

6° « *Die Donareiche — Le Chêne de Donar* ». Cette pièce s'élève sur les fondements historiques de la conversion de l'Allemagne par saint Winfried ou Boniface. Elle se recommande par l'effet hautement dramatique, produit par la destruction du chêne de Donar, dans le pays de Chattes, par saint Boniface, — fait qui occupe le point culminant du drame. Le roi-lancier Hunred nous touche par l'ardent amour de sa patrie ; mais plus encore la personne de saint Boniface, le grand apôtre de la Germanie, acquiert notre sympathie, et se détache agréablement du groupe fanatique des prêtres idolâtres.

7° « *Blütige Saat — Semence ensanglantée* », drame en 3 actes d'une mission des Pères Oblats dans l'Orégon. L'action repose sur deux pierres fondamentales : la résistance d'une partie des païens contre la doctrine chrétienne, et les vertus des apôtres de la foi qui, nonobstant toutes sortes d'entraves de la part des païens, l'emportent et sur l'idolâtrie et sur l'avarice des blancs — qui voudraient continuer à faire servir, à leurs propres desseins égoïstes, la faiblesse du sauvage. — Ce qui donne à ce drame une

valeur spéciale, c'est son caractère d'originalité ; car l'auteur, connaissant lui-même l'œuvre des missions, était en état d'amener sur la scène des actions et des caractères véritablement humains et des personnages vivants.

8° « *Die letzte Drude — La dernière Druidesse.* » Cette œuvre, modèle dans la construction et classique dans son style, nous transporte au temps des anciens Germains et nous décrit la guerre entre le paganisme et la Foi chrétienne qui, lentement, se fraie un chemin à travers les forêts sauvages des régions du Nord. Une druidesse, la dernière prêtresse d'un dieu païen, s'oppose ouvertement aux Sœurs missionnaires qui travaillent paisiblement à la propagation de la Foi — que saint Willibrord est venu prêcher aux peuplades idolâtres. D'un côté luttent l'idolâtrie, la superstition, l'avarice, la haine aveugle et la servitude ; de l'autre, la Foi de JÉSUS-Christ, la sagesse surnaturelle, l'esprit de sacrifice, la charité et la liberté. Finalement, la prêtresse succombe. La doctrine et la force morale du Christianisme ont apporté à la femme allemande le vrai et seul bonheur et l'ont revêtue de sa véritable dignité ; l'esprit de la charité chrétienne a vaincu le monde de la haine. — Les chœurs d'enfants donnent à cette pièce un charme particulier.

9° *Frauensegen — Bénédictions par la Femme.* » C'est un spectacle, en quatre tableaux, de la vie de sainte Lioba. Lioba a été appelée en Allemagne pour soutenir et fortifier les missions. commencées par saint Boniface. Avec zèle et prudence, elle s'occupe des femmes et des enfants, et leur apprend à penser et à vivre selon les lois plus pures de la doctrine chrétienne. Dans le tableau final, très sensationnel, Lioba, entourée de tous ses protégés, rend un hommage public et solennel, au plus bel idéal de la femme, à la Vierge MARIE.

10° « *Frauenweihnacht — Noël de la Femme* », un spectacle avec musique et chant. Par cette petite pièce, l'auteur veut faire entrer dans nos cœurs et nos esprits les sentiments de cette beauté, de cette délivrance et de ce bonheur, que l'idée de Noël fait naître précisément dans le cœur de la femme. La souffrance de la femme, fruit du premier péché, les angoisses de son âme, encore augmentées par la chute plus lamentable des siècles suivants, les ardents soupirs du cœur de la femme vers la délivrance, tout cela apparaît et revit devant nos yeux dans des personnages symboliques. Ces chants lugubres et ces gémissements sombres sont illuminés par l'idée rédemptrice, dont les premières lueurs apparaissent déjà au-dessus de la porte du paradis, — idée qui va s'accentuant et se précisant de plus en plus par la bouche des prophètes, jusqu'à ce qu'enfin elle se réalise pleinement dans la naissance joyeuse et glorieuse du Sauveur de l'humanité.

11° *Das heilige Feuer — Le Feu sacré* », drame en quatre actes, du temps des Vestales. Lucie, prêtresse très chaste et très fidèle de la déesse du feu et du foyer, donne son cœur au général victorieux Claude, au moment où elle est élue prêtresse suprême.

Par là, elle se crée deux rivales, — Rufine, dans sa dignité, et Portia, dans son amour. Pour la perdre, celles-ci la déterminent à élargir l'ordre si strict des vestales, et éteignent le feu sacré. Les ennemis envahissent le pays, et Claude périt dans le combat. Lucie est sur le point d'être punie par la foule surexcitée ; en ce moment, ses anciennes rivales confessent publiquement leur crime commun, et Lucie retourne dans la douce et sainte paix du temple de Vesta.

12° « *Meine Lied dem Kœnig — Mon cantique au Roi.* » Une pièce de Noël, avec chants et chœurs, pour les théâtres de jeunes filles. — L'enthousiasme pour le futur Messie est arrivé à son apogée. Une dispute se lève, parmi les vierges du temple de Jérusalem, au sujet de l'accueil à faire au « Désiré des Nations ». Sortent victorieuses celles qui, remplies d'aspirations terrestres, préparent une réception bruyante et pompeuse ; la misère et l'exil sont le partage des autres, qui veulent saluer l'Emmanuel en toute simplicité, avec le seul ornement de leurs cœurs humbles et purs. Mais c'est précisément à ces dernières qu'il est donné de chanter leur cantique au Roi. — Le tout est un hymne d'humble confiance en DIEU, d'un désir ardent de le voir, d'un amour souffrant patiemment, qui se termine dans les jubilations de la possession du DIEU Sauveur.

13° « *Spartacus — Spartacus* » : drame historique en 5 actes. Un tragique émouvant, aux ailes sombres, plane sur le sort de l'affranchisseur d'esclaves, Spartacus, et de ses troupes. Il voulait délivrer ses hommes de la misère où ils vivaient, pour leur donner le bonheur. Sa puissante personnalité et sa volonté pure et désintéressée semblaient justifier la prévision d'une réussite. Hélas, il n'avait pas compté avec l'esprit des foules, pour lesquelles la liberté ne signifie pas un grand et noble bien, mais la jouissance brutale, les débordements des passions les plus basses et de l'égoïsme le plus grossier. Ainsi se décomposent le plus généreux enthousiasme et l'unité nécessaire et, arrivé presque au but de tant de sueurs et de combats, tout s'écroule lamentablement : et, au lieu de la liberté, le nouvel arbre de la délivrance ne porte que des fruits de misère et de mort. — Dans ce drame, le poète nous montre, que, ni même le plus pur idéalisme, ni l'amour le plus héroïque de l'humanité, ne sont capables de conduire à un bonheur imaginé, des hommes indisciplinés, dépourvus de toute responsabilité morale, des masses qui sont mues et dominées par les instincts les plus corrompus. De nos jours surtout, cette pièce est appelée à jouer son rôle éclaircissant et purificateur.

14° « *Genovefa — Geneviève* » : spectacle en tableaux, entremêlé de chœurs et de chansonnettes. La légende, déjà si aimable, de la comtesse palatine n'a fait que gagner, par la retouche du P. HUMPERT, en fraîcheur, lumière et vie. Nous contemplons Geneviève, priant et souffrant dans la solitude silencieuse de la forêt. Les scènes entre la mère et l'enfant sont très touchantes et pleines de sentiments délicats et profonds. Très charmant à

voir est également le commerce naïf du petit *Cause-douleur* avec les elfes et les sylphes. Nous tremblons de frayeur, en entendant les projets impies qui menacent la vie de Geneviève ; nous jubilons du triomphe de son entrée dans le château. Tout le spectacle nous pénètre jusqu'au plus vif de notre âme, y fait vibrer les cordes joyeuses et oublier toute douleur. Par cette petite pièce, le P. HUMPERT a porté dans beaucoup de cœurs blessés le baume de la consolation, relevé maints courages terrassés par les tempêtes de la vie et jeté à de nombreuses âmes naufragées une planche de salut. C'est ce qui explique la très grande popularité dont jouit cette pièce...

Il me semble que nous ne pouvons qu'être fiers de notre confrère qui a su, dans un laps de douze ans, s'acquérir, non seulement l'estime de tous les amis du bon théâtre, mais bien la renommée glorieuse, et générale dans toute sa patrie, de poète dramatique distingué, et d'avoir revêtu la scène populaire catholique d'une splendeur nouvelle, en l'enrichissant de dix drames d'une qualité supérieure aux produits semblables modernes. Nous lui souhaitons tous, de tout notre cœur, encore beaucoup d'années de glorieux succès dans son double ministère, — si je peux appeler ainsi ses travaux de missionnaire et de poète du peuple. Il nous a montré que ces deux vocations peuvent très bien être réunies dans un seul homme, sans se nuire l'une à l'autre ; au contraire, qu'elles s'entr'aident plutôt en concentrant leurs forces mutuelles sur une même tâche — l'évangélisation des pauvres. Si le P. HUMPERT a réussi, pourquoi d'autres ne réussiraient-ils pas après lui ?

## III. — Livres et Brochures parus depuis 1918.

1. R. P. BALMÈS, *O. M. I.* — LES RELIGIEUX A VŒUX SIMPLES *d'après le Code*, par le R. P. Hilaire BALMÈS, *O. M. I.* Volume in-12, de xv-239 pages (5 fr., en France ; union postale, 6 fr.). Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, 16, rue du Général Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) ; et chez l'Auteur, Collegio degli Oblati, San-Giorgio Canavese, Prov. de Turin (Italie). 1921.

L'auteur s'est appliqué à condenser, dans ce volume de 300 pages, toute la science canonique et morale concernant les Religieux à Vœux simples. Sujet pratique. Livre très opportun. Sans doute, de nombreux ouvrages, même en français, existent déjà sur la vie religieuse ; mais il manquait un traité méthodique, heureusement ordonné et mis à jour, réunissant en un seul corps organisé les données de la théologie et du Code ecclésiastique sur

les droits et les devoirs des religieux et des religieuses. Onze chapitres : — I. L'état religieux : But, nature, origine, indéfectibilité, honneur qui lui est dû ; II. Notions préliminaires : Termes canoniques, rapport des Règles avec le Code ; III. Érection et suppression des sociétés religieuses, provinces, maisons ; IV. Gouvernement extérieur : Relations avec le Souverain Pontife, le Cardinal protecteur, les Congrégations romaines, l'Évêque diocésain ; V. Gouvernement intérieur : Supérieurs, chapitres, élections ; VI. Biens temporels : Possession, acquisition, administration, aliénation, reddition de comptes, dot, fondations pieuses ; VII. Entrée en religion : Vocation, postulat, noviciat, profession ; VIII. Obligations, communes aux clercs, relatives aux vœux, aux Règles et Constitutions ; IX. Privilèges : Acquisition, usage, perte, religieux promus à l'épiscopat ; X. Choses et autres : Les religieux et les sacrements (Eucharistie, Pénitence, Extrême-Onction et Ordre) ; églises et oratoires, culte, sépulture et funérailles ; les religieux et l'instruction chrétienne, les études cléricales ; XI. Départ de l'Institut : Passage à une autre société, sortie, renvoi. Impossible de résumer des chapitres si pleins : il faut les lire pour en apprécier toute la valeur. Nombreux sont les aperçus très suggestifs : — Par exemple, la préséance en regard du clergé ; le droit de retour aux endroits occupés jadis ; les relations avec l'Évêque du diocèse, en particulier avec les Préfets ou Vicaires apostoliques ; les Supérieurs, leur puissance dominative, durée de leur charge ; droits et obligations des vœux d'obéissance et de pauvreté ; vocation religieuse et devoirs des parents ; religieux et service militaire... A cette richesse de fond, en parfaite harmonie avec le Code et les récents décrets du Saint-Siège, s'unit une forme lumineuse, un exposé sobre, clair, en relief, muni de références et de notes pratiques. Titres et divisions ressortent, l'important est mis en vedette par la typographie aux caractères variés ; enfin, la table analytique détaillée facilitera soit la recherche des questions, soit le coup d'œil d'ensemble. Cet ouvrage en français sera lu, étudié, consulté avec grand profit par tous les religieux, — Frères, Sœurs, Missionnaires, — qui y trouveront, en même temps que la somme de leurs devoirs et de leurs droits, des considérations théologiques capables d'alimenter la véritable piété. Ce livre sera plus utile encore peut-être aux Supérieurs, Maîtres et Maîtresses des Novices, Aumôniers, Confesseurs et Prédicateurs de communautés : tous y puiseront la connaissance et l'amour des lois si sages de notre Mère la sainte Eglise. Bien que ce traité regarde directement les religieux à vœux simples, il est évident que les Membres de Sociétés à vie commune et les religieux des vœux solennels peuvent également s'y instruire et s'y édifier.

2. Mgr Cox, *O. M. I.* — Short Readings for Religious, by the Right Rev. Bishop Charles Cox, *O. M. I.*, Vicar Apostolic of the Transvaal. Volume in-12 relié, de VIII-264 pages, 2e édi-

tion (2s. 6d.). R. & T. Washbourne, Ltd., 10, Paternoster Row, London (E. C.). 1918.

En annonçant, dans l'un de nos derniers fascicules (1), l'opuscule *Sweet Sacrament Divine* de Mgr Cox, nous avons donné la liste complète des ouvrages publiés par Sa Grandeur. Nous y reviendrons quelque jour, s'il plaît à DIEU, ainsi que nous en avons déjà exprimé le désir et l'intention. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de recommander à nos vénérés lecteurs des pays anglais — et, par eux, aux Communautés religieuses dont ils peuvent avoir la charge — les *Courtes Lectures pour Religieux* qui sont l'objet de ce petit paragraphe. Publié pour la première fois en 1911, cet ouvrage vient de passer par une seconde édition (1918). C'est preuve qu'il est goûté des âmes d'élite auxquelles il est destiné. Et, de fait, toutes les meilleures revues catholiques de langue anglaise, — v. g. : *The Month (S. J.)*, *The Irish Monthly*, *Catholic Book Notes*, *The Oscotian* (Sém.), *The Ave Maria*, *Saint Andrew's Magazine*, etc., — ne lui ont pas ménagé leurs éloges. Nous ne pouvons tout citer, mais on nous saura gré de trouver ici la traduction d'un passage du dernier périodique que nous venons de nommer (*Saint Andrew's Magazine*), dans son numéro de novembre 1911 : — « Le travail a été bien fait, l'auteur est clair et catégorique dans ses déclarations et scrupuleusement exempt de toute exagération ; et, bien que les sujets soient traités brièvement, ils vous apprennent de nombreuses choses et vous suggèrent beaucoup de réflexions. Ce livre est admirablement adapté au but pour lequel il a été écrit, — c'est-à-dire pour être un manuel à l'usage des aspirants à la vie religieuse, une aide aux religieux et aux religieuses qui veulent faire leur retraite, et comme un magasin de points à l'usage des prêtres qui prêchent des retraites dans les Communautés religieuses. » Il est divisé en 52 sections : — La Vocation religieuse, Attachement du Religieux à son Institut, Manière d'observer la Règle, La Présence de DIEU, L'Esprit de sacrifice, Dévotion au Sacré-Cœur, etc., etc., etc.

3. R. P. BAFFIE, *O. M. I.* — APERÇU HISTORIQUE SUR LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE LA CHARITÉ DE NOTRE-DAME D'EVRON, par le R. P. Eugène BAFFIE, *O. M. I.* Volume in-8°, de XI-426 pages, avec 4 gravures hors texte (8 fr.). Imprimerie J. Le Chevrel, Mayenne (Sarthe) ; et Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe). 1920.

Magnifique volume, d'une lecture très instructive et très intéressante, chaudement recommandé par Sa Grandeur Mgr Eug. Grellier, évêque de Laval : — « Il a pour auteur un religieux très distingué, qui est mort au moment où il achevait son travail. Ses confrères et les nombreux ecclésiastiques qu'il a évangélisés

(1) Voir *Missions*, n° 211, pages 206-207 (alinéa 3 et note 2).

dans les Retraites pastorales, appréciaient vivement sa science et la vigueur de sa parole : ils la reconnaîtront dans ce livre. Aussi fera-t-il partager à un public très étendu les sentiments d'admiration que professait l'historien pour une Communauté si dévouée à l'instruction du peuple et si secourable envers les pauvres de nos campagnes et les malades hospitalisés dans nos villes..... L'auteur a joint, à l'histoire de la Congrégation d'Evron en France, des notices sur les établissements des Sœurs en Belgique, en Angleterre et au Canada ; et il a donné aussi un rang à part à la biographie des supérieures générales qui se sont succédé depuis l'origine de l'Institut (1682) jusqu'à nos jours. » L'ouvrage se divise en trois parties : — I. Depuis l'origine de la Congrégation jusqu'à la Révolution (VII chapitres) ; II. Depuis la reconstitution de la Congrégation jusqu'à nos jours (X chapitres) ; III. Les Supérieures générales d'Evron (avant et après la Révolution, — les dernières, au nombre de treize). C'est le dernier livre sorti de la plume — fine et féconde — du vénéré et regretté Père BAFFIE (1). Nous le recommandons bien chaudement ; car, avec Mgr l'Evêque de Laval, « nous sommes persuadé qu'un si beau travail servira dans nos contrées les causes intimement unies de la Religion, de l'enseignement chrétien et de la charité ».

4. R. P. THIRIET, *O. M. I* — LA CONGRÉGATION DE SAINT-RÉGIS D'AUBENAS : *Un siècle d'Apostolat* (1821-1921), par le R. Père Edmond THIRIET, *O. M. I.* 1 beau vol. in-8°, de 393 pages, avec 6 gravures et portraits (15 fr.). Imprimerie J. Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins, Paris ; et Couvent de Saint-Régis, à Aubenas (Ardèche). 1921.

L'éminent Directeur de la *Bonne Nouvelle* vient d'ajouter un nouveau titre à la liste déjà longue de ses intéressants ouvrages (2). Celui que nous avons le plaisir d'annoncer, aujourd'hui, est appelé, comme ses prédécesseurs, à faire beaucoup de bien : ainsi que l'auteur lui-même le dit dans sa *Préface*, « on ne lira pas sans grand profit l'histoire des origines et des œuvres d'une Famille d'élite, qui a conquis un rang honorable parmi les Congrégations religieuses du dix-neuvième siècle. » Nous nous permettons de féliciter l'apôtre actif et zélé — qu'est M. le chanoine Thiriet — de n'avoir pas craint d'ajouter à ses déjà nombreuses occupations,

(1) Voir *Missions*, n° 209, p. 163 : *Ouvrages du R. Père Eugène* BAFFIE, *O. M. I.*

(2) Nous avons déjà publié cette liste : Voir *Missions*, n° 210, page 394. Il y manque les six titres suivants : — a) *Retraites d'hommes à Benoîte-Vaux ;* b) *Un Apôtre des Campagnes ;* c) *Au large ;* d) *Le Séminariste selon le Cœur de Jésus ;* e) *Le Prêtre-Apôtre du Sacré-Cœur ;* f) « *Ut vitam habeant* ». De ces six ouvrages, du reste, les trois premiers sont épuisés, tandis que les trois derniers ne sont encore qu'en préparation.

en cédant aux instances de la Révérende Mère Marie-Ludovic, Supérieure générale de la Congrégation de Saint-Régis, qui lui demandait de publier le récit des origines de sa Société, des éminentes vertus du Fondateur (l'abbé Jean Terme) et des merveilleux accroissements de l'Institut. Et nous le félicitons d'autant plus volontiers que, — pour emprunter les termes employés, dans sa Lettre d'approbation, par Sa Grandeur Mgr Joseph Bonnet, évêque de Viviers, — de cet ouvrage on ne peut pas ne pas « louer la belle ordonnance, la riche documentation et le loyal souci de la vérité historique ». Donnons-en, selon notre habitude, un court résumé, en en reproduisant ici les principales divisions : — I. Humbles débuts ; II. Premières tribulations ; III. Vers l'idéal ; IV. Les préparatifs ; V. Le départ ; VI. La rupture ; VII. La montée douloureuse ; VIII. Le renouveau ; IX. En marche ; X. L'aube radieuse ; XI. La maison-mère à Aubenas ; XII. Sur les cimes ; XIII. En plein essor ; XIV. Les Sœurs à Paris ; XV. Asnières ; XVI. Progrès dans les épreuves ; XVII. Au large ; XVIII. Sous l'orage ; XIX. L'apostolat de l'exemple ; XX. Une âme de lumière ; XXI. Direction spirituelle ; XXII. Larmes et sourires ; XXIII. L'aube du xx[e] siècle ; XXIV. Dans la tourmente ; XXV. Le sacrifice du soir ; XXVI. Nouvelle jeunesse.

5. R. P. FITZPATRICK, *O. M. I.* — THE SONG OF LOURDES, by the Rev. John FITZPATRICK, *O. M. I.* Volume in-16, relié, de XI-202 pages (5s.). Burns, Oates & Washbourne, Ltd., 28, Orchard Street, W. 1, et 8-10, Paternoster Row, E. C. 4, Londres, 1921.

Avons-nous jamais parlé des ouvrages — pourtant assez nombreux — du R. P. FITZPATRICK (1) ? Du moins voulons-nous consacrer à son dernier-né quelques lignes de félicitation et de bienvenue. Nous n'aurons d'ailleurs, pour cela, qu'à emprunter en partie l'appréciation qu'en a publiée dernièrement l'important journal catholique, l'*Universe* de Londres (2) : — « Elle est bien agréable à l'oreille, la spontanéité de ces vers qui nous racontent l'histoire des apparitions de Lourdes. Le *Chant de Lourdes* est composé sur le même mètre que les poésies de Sir Walter Scott ;

(1) Voici, en attendant autre chose, la liste toute sèche de ces ouvrages, tous également en vente chez Messrs. Burns, Oates & Washbourne : — a) *Characteristics from the Writings of Father Faber* (5s.) ; b) *Selected Poetry of Father Faber* (2s. 6d.) ; c) *May Readings from Father Faber* (1s. 6d.) ; d) *Our Lady and the Eucharist* (1s.) ; e) *Virgo prædicanda — Verses in Our Lady's Praise* (1s.) ; f) *Eucharistic Elevations* (1s.) ; g) *The Wheat of the Elect — Eucharistic Verses* (1s.) ; h) *God's Birds* (2s. 6 d.) ; i) *What is the Sacred Heart ?* (2s. net).

(2) *The Universe*, n° 3.140 (164) 11 mars 1921, page 11, col. 2 (*New Books*).

et il s'y trouve des intermèdes adressés à Bernadette, quelques-uns en forme de triolets, qui sont vraiment gentils et charmants. Toute l'histoire est véritablement un chant et justifie bien le titre du livre. Elle renferme des traits d'imagination d'une grande beauté, que nous eussions été heureux de reproduire ici — si l'espace ne nous était mesuré. » D'autre part, le *Catholic Times* de Liverpool nous dit que les « vers du *Song of Lourdes*, vraiment beaux et impressionnants, possèdent un charme extraordinaire », tandis que le *Month* des Pères Jésuites vous avertit que, « si vous êtes un idéaliste, vous vous délecterez dans chacun des vers de ce poème », et qu'enfin le *Tablet* de l'aristocratie catholique anglaise affirme que « l'histoire des apparitions de Lourdes et de leurs conséquences (par le P. FITZPATRICK) est écrite en vers octosyllabiques très coulants et fort gracieux ». Inutile de rien ajouter, n'est-ce pas ? Procurez-vous plutôt l'ouvrage, et jugez par vous-mêmes.

6. R. P. HERMANT, *O. M. I.* — AME RELIGIEUSE : *Le Père Victor* GENET, *Oblat de Marie Immaculée* (1885-1914), par le R. Père Léon HERMANT, *O. M. I.* Brochure in-8°, de 72 pages (1 fr.). En vente chez l'Auteur, Juniorat des Oblats, Waereghem (Flandre occidentale) ; et Résidence provinciale, 71, rue Saint-Guidon, Anderlecht (Bruxelles). 1920.

Biographie vraiment édifiante que celle du R. P. GENET, — et combien délicieusement écrite ! C'est le récit de la pieuse vie et de la sainte mort d'un jeune Oblat — qui, « là-bas, sur les bords de la Lys, à la limite des deux Flandres, dans une maison de campagne de sa Famille religieuse, loin de ses parents, assisté de son Provincial et d'une Sœur garde-malade, conscient de son état, admirable de résignation, immola une dernière fois son cœur à DIEU en un pur holocauste ». Brochure à faire lire dans nos Juniorats et nos Scolasticats, pour apprendre aux jeunes membres de notre Congrégation comment on doit vivre et mourir chez nous et à répandre dans les Collèges et les Séminaires, pour attirer dans nos rangs des âmes ardentes et généreuses qui, à l'exemple de l'aimable P. GENET, sauront travailler, sans relâche et sans répit, à leur sanctification personnelle et au salut de leur prochain et procurer ainsi, de leur mieux, la gloire de DIEU, le bien de l'Eglise et l'honneur de notre chère Société. La Vie du Père GENET se divise en sept chapitres, dont voici les titres : — I. Enfance, Etudes, Vocation ; II. En vacances, les Oblats de MARIE, le Noviciat ; III. Au Noviciat, Histoire autographe d'une belle âme ; IV. Vœux perpétuels, Au Scolasticat de Liège, le Sacerdoce ; V. Le Professorat, maladie et guérison, rechute ; VI. Le Maître des Novices, Nouvelle rechute ; VII. La Consommation. Le Père GENET « avait demandé à l'Immaculée la faveur d'être sa victime ou son apôtre : il a été les deux, — *Apôtre*, dans sa conduite et son ministère, et *Victime*, dans l'immolation de ses espérances,

de sa santé et de sa vie ». Nous lui souhaitons beaucoup d'imitateurs.

7. R. P. Joyal, *O. M. I.* — La Vénérable Marguerite Bourgeoys, *apôtre de la dévotion envers la sainte Vierge au Canada*, par le R. P. Arthur Joyal, *O. M. I.* Plaquette de 16 pages in-12 (5 sous l'exemplaire ; $ 1.00 le cent). En vente à l'« Œuvre des Tracts », 1.300, rue Bordeaux, Montréal. 1921.

Le R. P. Arthur Joyal, rédacteur des *Annales de Notre-Dame du Cap*, vient de consacrer à la Vénérable Marguerite Bourgeois quelques excellentes pages. L'admirable Fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, au Canada, appartient à cette phalange d'hommes et de femmes qui illustrèrent la race canadienne et dont le nom évoque tout un passé de foi et d'héroïsme. C'est un apostolat efficace que de chercher à faire pénétrer partout le rayonnement de son auréole de sainte et de femme forte. Ce tract est, du reste, fort bien écrit. En voici les divisions : — a) La Fondatrice du Sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours ; *b*) L'Institutrice ; *c*) La Fondatrice de la Congrégation Notre-Dame.

8. R. P. Perbal, *O. M. I.* — Cœur Sacré de Jésus, *que voulez-vous que je fasse ?* par le R. P. Albert Perbal, *O. M. I.* Plaquette in-16, de 83 pages (1 franc). Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, 16, rue du Général Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). 1921.

« Pages lumineuses et ardentes d'un théologien et d'un apôtre », — avons-nous lu dans une notice consacrée à cette délicieuse plaquette. Et, vraiment, l'éloge nous semble bien mérité. M. l'abbé Perbal, en quelques pages bien vivantes, nous donne ici la synthèse de la vraie et solide dévotion au divin Cœur de Jésus. Son opuscule se divise en deux parties : — I. Les Instructions du Sacré-Cœur (la sanctification intime et les moyens de sanctification) ; II. Les titres du Sacré-Cœur à notre amour (ses titres dans l'Evangile, et titres nouveaux). Et en voici la conclusion : « Tout se résume dans l'amour, — que faire ? hommages personnels, familiaux et collectifs, — courage et espoir. » Nous souhaitons donc à cette brochure, fort bien éditée, la plus large diffusion : elle ne contribuera pas peu à développer, parmi nos fidèles, le véritable culte du Sacré-Cœur — dont les Oblats doivent, de plus en plus, devenir les apôtres. Elle nous apprendra que nous devons « contribuer, par l'exemple, la parole et le zèle à la prospérité des œuvres établies en l'honneur de ce divin Cœur ». — que nous devons « défendre énergiquement la notion si importante de la royauté du bon Maître sur la société », — et que nous devons « revendiquer ses droits aux hommages qui reconnaissent sa souveraineté ».

9. R. P. ANIZAN, *O. M. I.* — LES ENFANTS AU SACRÉ-CŒUR : — I. *Mon Chemin de Croix* (12 pages) ; II. *Mes Visites à Jésus* (24 pages) ; III. *Mes Communions* (46 pages), par l'Auteur du *Bréviaire de l'Apôtre.* Petites plaquettes in-24 : l'unité 0 fr. 30, les trois ensemble, 1 fr. (55 pour 50). Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, 16, rue du Général Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). 1920.

Quand il s'agit de piété, il n'est pas facile de parler aux enfants la langue qui leur convient ; ces trois opuscules y réussissent pourtant à la perfection. De toutes les phrases que l'auteur met sur les lèvres des enfants, il n'en est pas une que les plus petits n'auraient pu trouver tout seuls. Et, toutefois, ce n'est pas banal : c'est pieux, sérieux, très suave. Le plus grand plaisir qu'on puisse faire au Sacré-Cœur, c'est de lui amener les enfants ; le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux enfants, c'est de leur procurer ces *Chemins de Croix*, ces *Visites*, ces *Communions* — qui feront leurs délices, en les habituant à prier le Sacré-Cœur. En voici le sommaire : — 1° *Mon Chemin de Croix :* Pilate condamne le bon JÉSUS à être crucifié, Les méchants mettent une grosse croix sur les épaules de JÉSUS, JÉSUS tombe parce que sa croix était trop lourde, La sainte Vierge vient au-devant de JÉSUS, Les soldats obligent un homme de Cyrène à porter la croix de JÉSUS, Une femme pieuse essuie la face de JÉSUS, JÉSUS tombe une deuxième fois, JÉSUS dit aux femmes de ne pas pleurer sur Lui mais sur leurs péchés, Jésus tombe une troisième fois, Les méchants enlèvent à JÉSUS ses vêtements, Les méchants crucifient Jésus, JÉSUS meurt sur la Croix, La sainte Vierge reçoit le Corps de JÉSUS dans ses bras, Les amis de JÉSUS mettent son corps dans le tombeau, Prière au pied de l'autel ; 2° *Mes visites à* JÉSUS : Le lundi (Ames du purgatoire), Le mardi (Saints Anges), Le mercredi (Adoration), Le jeudi (Remerciement), Le vendredi (Pardon), Le samedi (Grâces), Une Visite en commun (Foi, Espérance, Charité, Religion, Reconnaissance, Réparation, Demandes, Consécration, etc.) ; 3° *Mes Communions :* Actes ordinaires avant et après la sainte Communion, Pour faire plaisir au Sacré-Cœur, Pour ne plus faire le mal, Pour mes parents, Pour le prochain, Pour les pécheurs, Pour les âmes du purgatoire, Pour les Prêtres, Pour que se réalisent les désirs du Sacré-Cœur.

## « *Personnel* » *des O. M. I.*

Vient de paraître : *État général du Personnel de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* (n° 9, avril 1921), — élégante brochure in-16, de 158 pages, imprimée par l'Industria Tipografica Romana (22, Via Ennio Quirino Visconti), à Rome. Ceux des nôtres qui ne l'auraient pas déjà reçu, peuvent la réclamer, — ainsi que la *Circulaire sur les Actes du Chapitre de* 1920 ( n° 128), — à leur Économe provincial.

# DOCUMENTS ET STATISTIQUES

## I. — Nos Pères et Frères défunts (1920).

### § I. — Adam-Avrillon (45).

1. R. P. ADAM, Edmond, Sion (Nord), 21 avril 1883.
2. F. C. ADLER, Conrad, Hünfeld (Allemagne), 9 août 1906.
3. R. P. ALBERT, François, Québec (Canada), 19 janvier 1879.
4. R. P. ALBINI, Dominique, Vico (Midi), 20 mai 1839.
5. R. P. ALLAERT, Charles, Eastcourt (Natal), 8 juin 1898.
6. R. P. ALLAIRE, Hormisdas, (Canada), 13 oct. 1889.
7. Mgr. ALLARD, François, Rome (Italie), 26 septembre 1889.
8. R. P. ALLARD, Joachim, St-Boniface (Manit.), 11 janv. 1917.
9. F. C. ALLEN, Patrice, New-Westm. (Colombie), 13 fév. 1911.
10. R. P. ALOYSIUS, Jean, Jaffna (Ceylan), 16 octobre 1908.
11. F. Sc. ALOYSIUS, Joseph, Jaffna (Ceylan), 23 février 1914.
12. F. C. ALTMANN, Joseph, Roma (Basutoland), 13 sept. 1914.
13. R. P. AMISSE, Pierre, L'Osier (Midi), 7 juillet 1858.
14. R. P. AMORES, Joseph, Paris (Nord), 5 janvier 1891.
15. F. C. ANCEL, Julien, (Mackenzie), 29 octobre 1899.
16. R. P ANDRÉ, Alexis, Calgary (Alta-Sask.), 10 janvier 1893.
17. R. P. ANDRÉ, Daniel, Aix (Midi), 27 août 1848.
18. R. P. ANDRIEUX, Joseph, Marseille (Midi), 2 sept. 1857.
19. R. P. ANGER, François, Bordeaux (Admin.), 1er févr. 1906.
20. F. C. ANGLÈS, Joseph, Lumières (Midi), 29 novembre 1872.
21. F. C. ANGLIM, Edmond, Sickling-Hall (Anglet.), 1er juin 1916.
22. F. Sc. ANTOINE, Eusèbe, Talence (Nord), 2 septembre 1877.
23. F. S. ANTOINE, Félicien, Nancy (Nord), 6 octobre 1859.
24. R. P. ANTOINE, Joseph, Paris (Admin.), 11 janvier 1900.
25. R. P. APEL, Ferdinand, St-Charles (Allem.), 19 fév. 1897.
26. F. Sc. ARCAIX, Julien, Mende (Midi), 28 avril 1917.
27. R. P. ARGELLIER, Henri, Lumières (Midi), 27 juillet 1882.
28. R. P. ARMAND, Marius, Bon-Secours (Midi), 16 déc. 1895.
29. R. P. ARNAUD, Antoine, Vico (Midi), 13 mai 1872.
30. R. P. ARNAUD, Charles, Lac St-Jean (Canada), 3 juin 1914.
31. R. P. ARNOUX, Joseph, Philipstown (Angl.), 15 sept. 1905.
32. R. P. ARNOUX, Victor, Aix (Midi), 13 juillet 1828.
33. F. Sc. ARVEL, Antoine, Marseille (Midi), 29 janvier 1848.

34. F. C. Assénat, Alphonse, (Nord), 31 octobre 1918.
35. F. C. Atkinson, Jacques, Glencree (Anglet.), 28 nov. 1872.
36. R. P. Aubert, Casimir, Marseille (Midi), 17 janvier 1860.
37. R. P. Aubert, Pierre, Paris (Admin.), 25 mars 1890.
38. F. C. Aubertin, Pierre, Le Bestin (Nord), 23 octobre 1904.
39. R. P. Aucheron, Eugène, Liège (Nord), 28 avril 1917.
40. R. P. Audibert, Armand, Bon-Secours (Midi), 14 oct. 1894.
41. R. P. Audibert, Charles, Lowell (Etats-U.), 27 sept. 1913.
42. R. P. Audruger, Alexandre, Angers (Nord), 26 oct. 1884.
43. R. P. Augier, Célestin, Naples (Italie), 18 août 1919.
44. R. P. Avignon, Pierre, Marseille (Midi), 7 mai 1919.
45. F. C. Avrillon, Benjamin, Edmonton (A.-S.), 21 sept. 1914.

## § II. — Baatz-Byrne (178).

46. R. P. Baatz, Charles, Liège (Nord), 22 février 1892.
47. R. P. Babel, Louis, Lac St-Jean (Canada), 1er mars 1912.
48. R. P. Bach, Jacques, St-Ulrich (Als.-Lorr.), 23 juin 1908.
49. R. P. Baffie, Eugène, Rome (Admin.), 31 mars 1920.
50. Mgr. Balain, Mathieu, Auch (Midi), 13 mai 1905.
51. F. Sc. Baland, Jean, Nancy (Nord) 27 juin 1858.
52. R. P. Balland, Jean, (Nord), 3 janvier 1907.
53. F. C. Banwarth, Louis, La Panne (Belgique), 19 avril 1918.
54. R. P. Barber, Daniel, Inchicore (Angleterre), 13 nov. 1888.
55. R. P. Baret, Charles, Marseille (Midi), 2 novembre 1875.
56. R. P. Baret, Victor, Liège (Nord), 5 janvier 1907.
57. R. P. Bargy, Joseph, Limoges (Nord), 13 février 1858.
58. R. P. Barillot, Eugène, Bar-le-Duc (Nord), 10 mai 1904.
59. R. P. Barou, Joseph, Pointe-Bleue (Canada), 8 octobre 1918.
60. R. P. Barré, Julien, St-Albert (Alta-Sask.), 24 mars 1909.
61. R. P. Barret, Justin, Durban (Natal), 11 janv. 1911.
62. R. P. Bartet, Jean, Marseille (Midi), 16 avril 1915.
63. F. C. Barthélemy, Jean, Marseille (Midi), 11 août 1920.
64. R. P. Barthélemy, Jules, Durban (Natal), 24 mai 1902.
65. F. C. Basset, Vincent, St-Hélier (Nord), 19 nov. 1911.
66. R. P. Batayron, Jacques, Jaffna (Ceylan), 4 oct. 1917.
67. R. P. Batesti, Antoine, Aix (Midi), 29 novembre 1883.
68. R. P. Baudin, Jean, Kenora (Manitoba), 27 février 1909.
69. R. P. Baudot, Emile, Colombo (Ceylan), 3 août 1911.
70. R. P. Baudrand, Jean, Galveston (Texas), 1er octobre 1853.
71. R. P. Baudre, Julien, New-Westm. (Colombie), 29 oct. 1890.
72. R. P. Baudry, Alex., Johannesburg (S.-Afr.), 15 oct. 1910.
73. R. P. Bauer, Jean, St-Nicolas (Allemagne), 1er déc. 1915.
74. R. P. Baugé, Paul, (Nord), 1er mai 1907.
75. R. P. Baveux, Léonard, Montréal (Canada), 21 nov. 1865.
76. F. C. Bazan, Georges, Hünfeld (Allemagne), 12 juin 1913.
77. R. P. Beaume, Auguste, Ajaccio (Midi), 25 mars 1912.
78. R. P. Bécam, Jérôme, Colombo (Ceylan), 1er mai 1868.

79. F. Sc. Bédard, Armand, Lachine (Canada), 13 nov. 1918.
80. F. C. Bélanger, Samuel, Durban (Natal), 17 fév. 1920.
81. R. P. Belletoise, Alphonse, Talence (Nord), 23 juin 1870.
82. R. P. Bellon, Charles, Bordeaux (Admin.), 28 juin 1861.
83. R. P. Bellon, François, Marseille (Midi), 25 déc. 1890.
84. R. P. Belner, Félix, Le Bestin (Nord), 4 mars 1913.
85. R. P. Belner, Louis, Montréal (Canada), 2 janvier 1879.
86. R. P. Bénédic, Ferdinand, Aix (Midi), 5 mars 1907.
87. R. P. Bennett, Guillaume, Ottawa (Canada), 2 févr. 1887.
88. R. P. Bermès, Auguste, Lumières (Midi), 26 oct. 1893.
89. R. P. Bermond, François, Lumières (Midi), 27 août 1889.
90. R. P. Bernard, Jean, Marseille (Midi), 7 sept. 1870.
91. R. P. Bernard, Jean, Autun (Nord), 13 mars 1895.
92. R. P. Bernard, Pierre, Montréal (Canada), 25 mars 1885.
93. F. C. Bernard, Pierre, Roma, (Basutoland), 15 janv. 1889.
94. R. P. Berne, Jean, L'Osier (Midi), 13 mars 1879.
95. F. C. Bernier, François, L'Osier (Midi), 14 mai 1870.
96. R. P. Berthelon, Louis, Limoges (Nord), 23 avril 1896.
97. F. Sc. Besnard, Joseph, Talence (Nord), 16 mai 1891.
98. R. P. Bessac, Louis, Marseille (Midi), 28 nov. 1900.
99. R. P. Bessières, Xavier, Marseille (Midi), 27 juin 1912.
100. R. P. Besson, Charles, Urnieta (Texas), 30 juin 1914.
101. R. P. Beuf, Marcellin, L'Osier (Midi), 1er octobre 1898.
102. F. C. Beyck, Joseph, (Basutoland), 20 mars 1905.
103. R. P. Biard, Aloys, Korokoro (Basutoland), 26 déc. 1919.
104. R. P. Biegner, Herman, Okawango (Cimb.), 16 avril 1903.
105. F. Sc. Bierschenk, François, St-François (Nord), 26 av. 1890.
106. F. C. Biggan, Laurent, Inchicore (Anglet.), 12 nov. 1869.
107. R. P. Bighetti, Jean, Vico (Midi), 1er novembre 1871.
108. R. P. Biller, Jean, Tewksbury (Etats-U.), 19 sept. 1911.
109. R. P. Billiaut, Jean, Marseille (Midi), 24 mars 1883.
110. F. C. Blain, François, Bon-Secours (Midi), 25 déc. 1847.
111. F. C. Blais, Damase, Maniwaki (Canada), 30 déc. 1917.
112. F. C. Blanc, Gaspard, Ajaccio (Midi), 24 octobre 1891.
113. R. P. Blanchard, Tancrède, Montréal (Can.), 10 déc. 1916.
114. R. P. Blanchet, Georges, (Colombie), 17 nov. 1906.
115. R. P. Blum, Jacques, San-Antonio (Texas), 29 déc. 1911.
116. F. C. Bocognano, Jean, Marseille (Midi), 20 nov. 1890.
117. R. P. Boëffard, Louis, Marseille (Midi), 12 janv. 1896.
118. F. C. Boisramé, Louis, Winnipeg (Manitoba), 23 mars 1904.
119. R. P. Boisramé, Prosper, Ottawa (Canada), 29 mai 1903.
120. R. P. Boisseau, Joseph, Colombo (Ceylan), 7 août 1886.
121. F. C. Boissonnault, François, Ottawa (Canada), 7 fév. 1917.
122. F. C Bomëke, Gustave, Arnhem (Allemagne), 7 juil. 1919.
123. R. P. Bompart, Victor, Blœmfontein (S. Afr.), 24 sept. 1901
124. F. Sc. Bonifaci, Jean, Montolivet (Mid.). 17 nov. 1858.
125. Mgr. Bonjean, Christophe, Colombo (Ceylan), 3 août 1892.
126. R. P. Bonnard, Joseph, Aix (Midi), 22 juillet 1891.
127. R. P. Bonnefoy, François, Marseille (Midi), 21 févr. 1916.

128. R. P. Bonnet, Jacques, Diano-Marina (Midi), 3 févr. 1909.
129. R. P. Bonnet, Paul, Marseille (Midi), 1er janv. 1919.
130. R. P. Bonnifay, Michel, Bon-Secours (Midi), 18 déc. 1888.
131. R. P. Bordelais, Jean, Talence (Nord), 12 oct. 1879.
132. R. P. Borries, François, Paris (Nord), 15 février 1917.
133. R. P. Bosse, Gabriel, Verdun (Nord), 23 juin 1910.
134. F. Sc. Botrelle, Charles, Ottawa (Canada), 18 oct. 1896.
135. R. P. Bottet, Constantin, St-Andelain (Nord), 18 déc. 1895.
136. R. P. Boudon, André, Liège (Nord), 8 déc. 1915.
137. R. P. Boulenc, Cyprien, Lac-la-Selle (A.-S.), 10 déc. 1918.
138. R. P. Bouniol, Basile, Limoges (Nord), 22 mai 1902.
139. F. C. Bouquet, Pierre, Marseille (Midi), 25 août 1880.
140. R. P. Bouquillon, Jules, Sicklinghall (Angl.), 30 août 1857.
141. R. P. Bour, Nicolas, Engelport (Allem.), 13 janvier 1915.
142. R. P. Bourde, Victor, Diano-Marina (Midi), 18 janv. 1907.
143. R. P. Bourgine, Victor, St-Albert (A.-S.), 10 janv. 1893.
144. R. P. Boutin, Pierre, (Ceylan), 11 mai 1876.
145. F. C. Boutreau, Arthur, Thy-le-Château (Nord), 4 août 17.
146. R. P. Bovis, Joseph, Marseille (Midi), 6 juin 1901.
147. F. C. Bowes, Patrice, St-Albert (Alta-Sask.), 9 mars 1908.
148. F. C. Boylan, Jean, Philipstown (Anglet.), 19 juillet 1915.
149. F. C. Boyoud, Joseph, L'Osier (Midi), 8 avril 1852.
150. R. P. Bozzetti, François, Hünfeld (Allem.), 13 mai 1918.
151. R. P. Bradshaw, Edouard, Glencree (Angl.), 20 juin 1892.
152. R. P. Brady, Patrice, Chicago (Etats-Unis), 1er mai 1900.
153. F. C. Branche, Célestin, Diano-Marina (Midi), 10 juin 1909.
154. R. P. Brandenburg, Th., St-Charles (Allem.), 20 déc. 1904.
155. F. C. Bréhier, Yves, Plougonvelin (Nord), 20 juill. 1917.
156. F. C. Breit, Joseph, Fauquemont (Allem.), 4 juillet 1903.
157. R. P. Brémond, Benoît, Smith-Landing, 14 juin 1908.
158. R. P. Brody, Michel, Belcamp (Angleterre), 13 février 1915.
159. R. P. Brohan, Joseph, Smith-Landing(Mack.), 14 juin 1908.
160. F. C. Brown, Jean, Jaffna (Ceylan), 29 mars 1885.
161. R. P. Browne, Wilfrid, Colwyn Bay (Anglet.), 23 avril 1917.
162. R. P. Bruant, Jean, Jersey (Nord), 29 janvier 1913.
163. R. P. Bruissan, César, Marseille (Midi), 18 oct. 1899.
164. R. P. Brulé, Charles, Le Bestin (Nord), 8 mars 1907.
165. R. P. Brullard, Pierre, Lowell (Etats-Unis), 25 janv. 1912.
166. R. P. Brun, Jacques, Talence (Nord), 9 janvier 1883.
167. R. P. Brunet, Alexis, Mattawa (Canada), 4 août 1892.
168. R. P. Brunet, Augustin, Montréal (Canada), 27 juin 1866.
169. R. P. Brunet, Herménégilde, St-Charles (Mack.), 2 nov. 1890.
170. E. P. Bunoz, Pierre, Ajaccio (Midi), 30 mars 1917.
171. R. P. Burfin, Joseph, L'Osier (Midi), 23 février 1900.
172. R. P. Burns, Daniel, Lowell (Etats-Unis), 27 avril 1896.
173. F. C. Burns, Jean, Kootenay (Colombie), 29 février 1908.
174. F. Sc. Buron, Benoît, Liège (Nord), 11 mai 1907.
175. R. P. Buron, Daniel, San-Antonio (Texas), 6 juin 1913.
176. R. P. Burtin, Nicolas, Québec (Canada), 28 déc. 1902.

177. R. P. Busson, François, St-Andelain (Nord), 18 nov. 1889.
178. F. C. Byrne, Robert, (Ceylan), 22 mai 1860.

## § III. — Cadieux-Curran (102).

179. F. C. Cadieux, Charles, Albany (Canada), 20 oct. 1909.
180. R. P. Cahill, Charles, Winnipeg (Manitoba), 10 sept. 1917.
181. R. P. Caille, Jean, Autun (Nord), 18 mars 1861.
182. F. Sc. Caix, Joseph. Sicklinghall (Angleterre), 13 juin 1855.
183. F. C. Campagnac, Jean, Vico (Midi), 7 mai 1902.
184. R. P. Campeau, Joseph, Lowell (Lowell), 25 octobre 1909.
185. F. Sc. Camper, Albert, Autun (Nord), 12 janvier 1874.
186. F. Sc. Camper, François, Montolivet (Midi), 19 janv. 1856.
187. R. P. Camper, Joseph, Fort-Alex. (Manitoba), 8 mai 1916.
188. R. P. Capmas, Joseph, Marseille (Midi). 10 janv. 1831.
189. F. C. Carey, Guillaume, Philipstown (Angl.), 15 déc. 1894.
190. R. P. Carion, Alphonse, Kamloops (Colombie), 20 mai 1917.
191. R. P. Caron, Adélard, Montréal (Canada), 20 juin 1888.
192. R. P. Caron, Charles, Calgary (Alta-Sask.), 31 mars 1911.
193. R. P. Carrier, Gabriel, Colombo (Ceylan), 9 sept. 1916.
194. F. C. Carrour, Olivier, (Mackenzie), 7 oct. 1920.
195. R. P. Casenave, Pierre, Jaffna (Ceylan), 23 janv. 1874.
196. R. P. Castel, Joseph, Bordeaux (Nord), 1er févr. 1878.
197. F. Sc. Castrillo, Ildef., Diano-Marina (Midi), 6 janv. 1918.
198. R. P. Caumont, Arsène, Jaffna (Ceylan), 11 févr. 1892.
199. R. P. Cauvin, Eugène, Hull (Canada), 25 janvier 1890.
200. R. P. Chaborel, Prosper, Maniwaki (Canada), 17 juin 1905.
201. R. P. Chaine, Alexandre, L'Osier (Midi), 14 avril 1893.
202. F. Sc. Chalifoux, Joseph, Maniwaki (Can.), 25 sept. 1881.
203. F. C. Chalifoux, Moïse, Hull (Canada), 3 mai 1890.
204. R. P. Chalmet, François, Paris (Nord), 6 mai 1918.
205. F. C. Chalvesche, Aug., Bon-Secours (Midi), 20 mars 1899.
206. R. P Chamard, Pierre, Lydenburg (Sud-Afr.). 26 nov. 1898.
207. F. C. Chambard, Joseph, Montolivet (Midi), 8 mai 1855.
208. F. C. Chamberland, Charles, Cap-Mad. (Can.), 3 mars 1906.
209. R. P. Chanal, André, Autun (Nord), 4 janvier 1873.
210. R. P. Chapelière, Gér., St-Albert (A.-S.), 11 juill. 1882.
211. R. P. Chardin, Joseph, Marseille (Midi), 16 févr. 1866.
212. R. P. Charpeney, Hyac., Montréal, (Canada), 23 mai 1882.
213. R. P. Charaux, Vict., Le Bestin (Nord), 29 janvier 1910.
214. F. C. Charrest, Pierre, Roma (Texas), 20 août 1907.
215. F. C. Charvin, Joseph, Limoges (Nord), 10 décembre 1855.
216. R. P. Chateau, Jean, Rome (Italie), 24 avril 1902.
217. R. P. Chatel, Antoine, L'Osier (Midi), 19 août 1898.
218. R. P. Chauliac, Scipion, Limoges (Nord), 8 août 1888.
219. R. P. Chaumont, Adélard, Pine Creek (Man.), 10 mars 1913.
220. R. P. Chauvet, Casimir, Romans (Midi), 9 janvier 1855.

221. R. P. Chauvet, Cyr, Angers (Nord), 5 juin 1886.
222. R. P. Chavanas, Tobie, Marseille (Midi), 7 août 1899.
223. R. P. Chevalier, Edouard, Marseille (Midi), 23 juin 1894.
224. F. Sc. Chevalier, Maxime, Liège (Nord), 16 avril 1893.
225. R. P Chevassu, François, Sion (Nord), 20 janvier 1894.
226. R. P. Chiappini, Dom., Vancouver (Colombie), 18 juil. 1912.
227 R. P. Chirouse, Casimir, New-Westm. (Col.), 28 mai 1892.
228. F. Sc. Choquet, Louis, Montréal (Canada), 20 févr. 1882.
229. F. C. Chounavel, Nicolas, Dinant (Nord), 4 mars 1908.
230. R P Chrysostome, Jean, Jaffna (Ceylan), 24 mars 1896.
231. R. P. Ciamin, Joseph, (Ceylan), 10 novembre 1853.
232. R. P. Classen, Joseph Bruxelles (Belgique), 6 déc. 1916.
233. R. P. Clauset, Pierre, L'Osier (Midi), 17 décembre 1852.
234. F. C. Clavel, Etienne, Lumières (Midi), 3 juin 1874.
235. R. P. Cléac'h, Joseph, Angers (Nord), 2 juin 1896.
236. R. P. Clos, Pierre, Roma (Texas), 26 juin 1907.
237. Mgr. Clut, Isidore, St-Bernard (Athabaska), 31 juillet 1903.
238. F. C. Cohard, Claude, Bon-Secours (Midi), 4 sept. 1895.
239. F. C. Coleman, Patrick, Glencree (Angleterre), 3 févr. 1898.
240. R. P. Colin, Jean, Autun (Nord), 24 mars 1900.
241. F. Sc. Collier, André, Stillorgan (Anglet.), 8 mai 1876.
242. R. P. Collignon, Dom., St-Bernard (Mack.), 13 déc. 1891.
243. R. P. Collin, Charles, Colombo (Ceylan), 1er mai 1910.
244. F. C. Collin, François, Paris (Nord), 30 juillet 1909.
245. R. P. Collins, Guillaume, Ottawa (Canada), 8 mars 1915.
246. R. P. Colombot, Jean, Pontmain (Nord), 14 nov. 1891.
247. R. P. Combes, Albert, Ajaccio (Midi). 15 février 1872.
248. R. P. Comerford, J., Colwyn-Bay (Angl.), 18 nov. 1890.
249. R. P. Conrad, Jean, Sion (Nord), 20 juillet 1903.
250. R. P. Conroy, Richard, Johannesbg (Sud-Af.), 29 août 1919.
251. F. C. Conway, Patrick, (Ceylan), 22 février 1870.
252. R. P. Cooke, Robert, Londres (Angl.), 18 juin 1882.
253. F. C. Cooney, James, Ottawa (Canada), 4 décembre 1881.
254. F. C. Coopeland, Georges, Brownsville (Tex.), 11 août 1862.
255. R. P. Corbett, Guill., Rivière-au-D. (Can.), 4 juillet 1864.
256. R. P. Corne, Jean, Fréjus (Midi), 30 décembre 1893.
257. R. P. Cornellier, Olivier, Edmonton (A.-S.). 21 janv. 1915.
258. F. C. Cornu, Vital, Dinant (Nord), 29 juillet 1911.
269. R. P. Corr, Hughes, Rockferry (Angl.), 4 octobre 1915.
260. R. P. Coste, Adolphe, Diano-Marina (Midi), 16 oct. 1904.
261. R. P. Coste, Joseph, Talence (Nord), 14 février 1880.
262. F. C. Costigan, William, Glencree (Angl.), 27 juillet 1902.
263. R. P. Cotarmanach, Alfred, Angers (Nord), 6 août 1920.
264. F. C. Couanet, Etienne, (Nord), 10 juin 1918.
265. R. P. Couasnon, Stanislas, Autun (Nord), 10 déc. 1870.
266. R. P. Couderc, Joseph, Paris (Admin.), 20 août 1915.
267. R. P. Coubrun, Pierre, Paris (Nord), 19 juillet 1910.
668. R. P. Courtès, Hippolyte, Aix (Midi), 3 juin 1863.
269. F. C. Couterie, Benoît, Paris (Nord), 24 février 1904.

270. R. P. Crane, Nicolas, (Angleterre), 3 janvier 1903.
271. F. C. Craven, Jean, Inchicore (Anglet.), 30 septemb. 1893.
272. R. P. Crawley, Georges, Leeds (Angleterre), 8 nov. 1874.
273. R. P. Croisier, Ernest, Westvleteren (Belg.), 26 oct. 1915.
274. R. P. Crousel, Pierre (Ceylan), 14 décembre 1861.
275. R. P. Cumin, Antoine, L'Osier (Midi), 3 septembre 1879.
276. R. P. Cunningham, Ed., Onion Lake (A.-S.), 18 juil. 1920.
277. F. C. Cunningham, Michel, (Colombie), 23 avril 1917.
278. R. P. Cuny, Jean, Rome (Italie), 2 mai 1896.
279. F. C. Curran, James, Kimberley (Sud-Af.), 29 août 1893.
280. F. C. Curran, James, Inchicore (Angl.), 27 nov. 1893.

## § IV. — Dagenais-Duvic (90).

281. R. P. Dagenais, Fern., Strathcona (A.-S.), 4 déc. 1918.
282. R. P. D'Alton, Patrick, Dublin (Angleterre), 24 sept. 1853.
283. R. P. D'Alton, Richard, Edmonton (A.-S.), 7 déc. 1915.
284. R. P. Dalverny, Aimé, (Midi). 13 juin 1918.
285. R. P. Daly, William, Belcamp (Anglet.). 27 juillet 1914.
286. F. C. Daoust, Jean, (Canada), 23 mai 1906.
287. R. P. Darracq, Victor, Turin (Italie), 21 décembre 1912.
288. R. P. Daveluy, Charles, Montréal (Canada), 30 avril 1901.
289. R. P. David, Charles, Ottawa (Canada), 16 juin 1914.
290. R. P. Dauber, Joseph, Prince-Albert (A.-S.). 12 juil. 1905.
291. R. P. Decorby, Jules, St-Boniface (Man.), 17 octobre 1916.
292. R. P. Dédébant, Basile, Montréal (Canada), 8 sept. 1884.
293. R. P. Deggiovanni, P., Diano-Marina (Midi), 8 août 1911.
294. R. P. De Grandpré, Rom., Ottawa (Canada), 6 mai 1910.
295. F. Sc. Deguise, Jos., Archeville (Canada). 12 juil. 1890.
296. R. P. De Kerangué, Victor, Calgary (A.-S.).,8 octob. 1893.
297. R. P. De la Couture, Franç.,Toulouse (Midi), 19 mars 1911.
298. R. P. De Lacy, Jean, Johannesburg (S.-Af.), 26 fév.1918.
299. F. C. Delahaye, Jean, Dinant (Nord), 12 juillet 1904.
300. F. C. Delaney Richard, Liverpool (Angl.), 6 octobre 1887.
301. F. C. Delange, Jean, Aoste (Midi), 13 mars 1904.
302. R. P. Déléage, Jean, Ottawa (Canada), 1 août 1884.
303. R. P. Deléglise, Jean, (Canada), 14 juin 1915.
304. R. P. De l'Hermite, Marc, Paris (Adm.), 3 janvier 1890.
305. R. P. Delpech, Alphonse, Jaffna (Ceylan), 15 févr. 1915.
306. R. P. Delpeuch, Léon, Montmartre (Nord), 5 mai 1897.
307. R. P. De Lustrac, Paul, Brownsville (Texas), 8 oct. 1858.
308. R. P. Deltour, Louis, Bon-Secours (Midi), 31 déc. 1888.
309. R. P. Deltour, Marcel, (Basutoland), 12 sept. 1905.
310. Mgr. de Mazenod, Eugène, Marseille (Admin.), 21 mai 1861.
311. R. P. Derriennic, Emile, Quthing (Bas.), 26 mars 1915.
312. R. P. de Saboulin, Léon, Aix (Midi), 2 juin 1871.
313. R. P. Desbrousses, Louis, Sion (Nord), 25 janvier 1871.

314. F. C. Deschênes, Louis, Hull (Canada), 8 nov. 1898.
315. R. P. Desforets, Gustave, Jaffna (Ceylan), 16 févr. 1876.
316. R. P. Desrochers, Benjamin, Lowell (Lowell), 19 fév. 1918.
317. R. P. Dessaules, Alexis, San-Antonio (Texas), 28 oct. 1902.
318. F. C. De Stéphanis, Joseph, Jaffna (Ceylan), 18 nov. 1878.
319. R. P. Destro, Gaétan, S. Maria a Vico (Italie), 12 avril 1905.
320. F. C. Detilleux, Joseph, Paris (Nord), 25 mai 1917.
321. R. P. Deveronico, J., Diano-Marina (Midi), 29 sept. 1892.
322. F. C. Devey, James, Philipstown (Angl.), 10 février 1900.
323. F. C. De Vries, Henri, (Colombie), 30 décembre 1881.
324. R. P. D'Hallum, Henri, (Midi), 11 septembre 1908.
325. Mgr. D'herbomez, Louis, New-Westm. (Col.), 3 juin 1890.
326. F. C. Dieffenbach, Louis, Engelport (All.), octobre 1918.
327. R. P. Dies, Jean, Arnhem (Allemagne), 12 décembre 1916.
328. R. P. Dietrich, Ant., San-Giorgio (Midi), 18 sept. 1918.
339. R. P. Di Giovine, Guil., Diano-Marina (Midi), 22 juil. 1920.
330. R. P. Dinaux, Arthur, Jaffna (Ceylan), 11 octobre 1896.
331. F. C. Diot, Alfred, Liège (Nord), 25 décembre 1891.
332. R. P. Dirk, Raymond, St-Charles (Allem.), 15 nov. 1906.
333. R. P Dœtzer, Jean, Arnhem (Allemagne, 4 avril 1909.
334. F. C. Doheny, Walter, Philipstown (Angl.), 1er oct. 1871.
335. F. C. Dohren, François, (Australie), 9 août 1915.
336. R. P. Donnio, Alexandre, Sion (Nord), 12 juillet 1890.
337. R. P. Dorais, Jean, Montréal (Canada), 12 février 1920.
338. R. P. Dorey, Eugène, Nancy (Nord), 15 mars 1855.
339. F. Sc. Doumeizel, Joseph, Rome (Italie), 22 nov. 1896.
340. R. P. Dours, Théophile, Bon-Secours (Midi), 15 déc. 1870.
341. R. P. Dowling, Robert, (Ceylan), 21 août 1865.
342. F. C. Doyle, Bonaventure, Qu'Appelle (Man.), 8 fév. 1916.
343. F. C. Dreyer, André, Diano-Marina (Midi), 15 oct. 1920.
344. R. P. Drouet, Pierre, Hull (Canada), 17 février 1909.
345. F. C. Dubé, Louis, Ile-à-la-Crosse (Keewatin), 29 avr. 1872.
346. F. C. Dubois, Joseph, Ottawa (Canada), 23 juillet 1897.
347. R. P. Dubois, Romain, Lumières (Midi), 9 août 1901.
348. R. P. Dubreuil, Michel, Lowell (Lowell), 25 novembre1912.
349. R. P. Duclos, Paul, Angers (Nord), 24 décembre 1881.
350. F. Sc. Duchesneau, Jos., Ottawa (Canada), 22 janv. 1891.
351. R. P. Ducot, Xav., Fort-Norman (Mack.), 15 août 1916.
352. R. P. Duffo, Adrien, Paris (Nord), 18 avril 1887.
353. R. P. Dufour, Pierre, Angers (Nord), 1er mars 1878.
354. R. P. Dugas, Alph., Qu'Appelle (Manitoba), 23 déc. 1918.
355. R. P. Dugas, Emile, Ottawa (Canada), 19 janvier 1874.
356. R. P. Duhaime, Pierre, Montréal (Can.), 11 septembre 1880.
357. R. P. Duhaut, Aug., Cap-Madeleine (Can.), 30 juin 1920.
358. F. C. Duignam, Thomas, Sicklingstall (Ang.), 30 janv. 1909.
359. F. Sc. Dumas, Léon, Montolivet (Midi), 20 nov. 1861.
360. F. Sc. Dumet, Auguste, Archeville (Canada), 1er août 1886.
361. F. C. Dumigan, Patrick, Kilburn (Angl.), 6 février 1882.
362. F. Sc. Dumolard, Philippe, Marseille (Midi), 9 juillet 1828.

363. R. P. Dupin, Joseph, Grouard (Athabaska), 12 mars 1920.
364. R. P. Duperray, Barth., Brownsville (Texas), 9 janv. 1855.
365. F. Sc. Duquet, Paul, Ottawa (Canada), 4 déc. 1918.
366. Mgr. Durieu, Paul, New-Westminster (Col.), 1er juin 1899.
367. R. P. Durocher, Flavien, Québec (Canada), 6 nov. 1876.
368. R. P. Dutertre, Pierre, Liverpool (Angl.), 5 février 1862.
369. F. Sc. Duval, François, Autun (Nord), 1er août 1877.
370. R. P. Duvic, Jean, Ottawa (Canada), 25 octobre 1917.

## § V. — Ebert Eynard (6).

371. R. P. Ebert, Werner, Engelport (Allem.), 22 nov. 1918.
372. R. P. Egan, James, Stillorgan (Anglet.), 26 mars 1869.
373. R. P. Enck, Adolphe, Winnipeg (Manitoba), 15 mars 1901.
374. R. P. Esposito, Vincent, (Italie), octobre 1918.
375. R. P. Eymère, Jean, Limoges (Nord), 17, mars 1895.
376. R. P. Eynard, Emile (Mackenzie), 6 août 1873.

## § VI. — Fabre-Furlon (52).

377. R. P. Fabre, Alph., San-Giorgio (Midi), 19 mars 1920.
378. T. R. P. Fabre, Jos., Royaumont (Admin.), 26 oct. 1892.
379. R. P. Fafard, Désiré, Lachine (Canada), 14 mai 1883.
380. R. P. Fafard, Léon, St-Albert (Alta-Sask.), 2 avril 1884.
381. F. C. Falque, Michel, Autun (Nord), 28 mars 1880.
382. Mgr. Faraud, Henri, St-Boniface (Man.), 26 sept. 1890.
383. R. P. Farbos, Léopold, Colombo (Ceylan), 30 août 1916.
384. R. P. Farelly, Mathieu, Jaffna (Ceylan), 6 juin 1876.
385. F. C. Fastray, Basile, Montréal (Canada), 5 juil. 1871.
386. R. P. Faugle, Jules, Paris (Nord), 2 janvier 1904.
387. F. Sc. Faure, Achille, Marseille (Midi), 13 février 1871.
388. R. P. Favier, Frédéric, Vitré (Admin.), 10 sept. 1917.
389. F. C. Favier, Joseph, L'Osier (Midi), 28 février 1852.
390. R. P. Fayard, Jean, Paris (Admin.), 28 décembre 1901.
391. R. P. Fayette, Jean, Diano-Marina (Midi), 16 janvier 1905.
392. R. P. Fayolle, Jean, Kimberley (S.-Af.), 20 décembre 1878.
393. R. P. Féat, Pierre, Paris (Nord), 22 février 1917.
394. F. C. Featherstone, G., Everingham (Ang.), 5 juil. 1852.
395. F. Sc. Fernandez, Jacques, Madrid (Midi), 2 juin 1911.
396. R. P. Fernando, David, Colombo (Ceylan), 7 août 1911.
397. F. C. Ferrand, Jean, Aix (Midi), 21 novembre 1870.
398. F. C. Ferré, Pierre, Dinant (Nord), 25 août 1914.
399. R. P. Fick, Victor, Jersey (Nord), 26 septembre 1895.
400. R. P. Filliatre, Joseph, Aix (Midi), 4 avril 1917.
401. R. P. Fisse, Jean, Limoges (Nord), 31 mai 1903.

402. R. P. FLURIN, Jean, (Ceylan), 12 juillet 1861.
403. F. C. FLYNN, James, New-Westminster (Col.), 20 déc. 1908.
404. R. P. FOLEY, Maurice, Durban (Natal), 10 mars 1915.
405. R. P. FOLLIS, Guillaume, Eastcourt (Natal), 6 oct. 1908.
406. R. P. FONTAINE, Jean, Thy-le-Château (Nord), 5 mars 1913.
407. R. P. FORGET-DESPATYS, J., Montréal (Can.), 10 avr. 1905.
408. R. P. FORGET, Dioscoride, Ottawa (Canada), 23 déc. 1916.
409. F. C. FORTIN, Narcisse, Tewksbury (E.-U.), 18 mai 1915.
410. F. C. FORTIN, Onésime, Québec (Canada), 22 avril 1911.
411. R. P. FOUQUET, Léon, Ste-Marie (Colombie), 9 mars 1912.
412. R. P. FOURMOND, Vital, St-Boniface (Manitoba), 21 fév. 92.
413. R. P. FOURNIER, Joseph, Lowell (Et.-Un.), 16 fév. 1904.
414. F. C. FOURNIER, Philippe, Aix (Midi), 23 juillet 1883.
415. F. C. FOURREAU, Joseph, Paris (Nord), 12 décembre 1917.
416. R. P. FOX, Laurent, Tewksbury (E.-U.), 1er avril 1905.
417. F. C. FOX, Patrick, Philipstown (Angleterre), 16 mars 1919.
418. F. C. FRACHON, Louis, Bon-Secours (Midi), 21 mai 1904.
419. R. P. FRAÏLE, Fabien, Madrid (Midi), 6 octobre 1916.
420. F. C. FRANCKEN, Jean, Waereghem (Belg.), 21 février 1920.
421. F. Sc. FRANCO, Gaétan, San-Antonio (Texas), 10 fév. 1920.
422. R. P. FRANÇON, Jean, Bon-Secours (Midi), 9 sept. 1888.
423. R. P. FRAPSAUCE, Joseph, Bear Lake (Mack.), 24 oct. 1920.
424. F. C. FRENDGEN, Cornélius, Engelport (Allem.), 27 fév. 1919.
425. R. P. FRIGÈRE, Louis, Aix (Midi), 31 janvier 1866.
426. R. P. FROC, Michel, Ottawa (Canada), 17 mars 1905.
427. F. Sc. FROGER, Victor, Rome (Italie), 14 juillet 1889.
428. R. P. FULHAM, Charles, Ottawa (Canada), 8 déc. 1903.
429. R. P. FURLONG, Thomas, Leeds (Angleterre), 11 février 1913

## § VII. — **Gagneux-Gutfreund (73).**

430. R. P. GAGNEUX, René, Colombo (Ceylan), 10 mars 1910.
431. F. C. GAGNON, Jean, (Canada), 5 novembre 1906.
432. R. P. GAGNON, Pierre, Lowell (Lowell), 12 août 1901.
433. R. P. GALLO, Jean, Marseille (Midi), 6 janvier 1918.
434. F. C. GANDOLFI, François, Rome (Italie), 15 octobre 1868.
435. F. C. GARBUTT, Thomas, Glencree (Anglet.), 14 juin 1900.
436. F. C. GARCIAS, Joseph, Brownsville (Texas), 26 sept. 1858.
437. R. P. GARNIER, Jean, Aix (Midi), 15 janvier 1900.
438. R. P. GASCON, Zéphyrin, Winnipeg (Man.), 3 janvier 1914.
439. R. P. GASTÉ, Alphonse, Laval (Nord), 27 nov. 1919.
440. R. P. GASTÉ, René, St-Albert (Alta-Sask.), 6 mars 1884.
441. R. P. GAUDET, Augustin, Brownsville (Texas), 10 juin 1895.
442. F. C. GAUDEZ, Camille, Sion (Nord), 12 avril 1897.
443. Mgr. GAUGHREN, Antoine, Kimberley (S.-A.), 15 janvier 1901.
444. Mgr. GAUGHREN, Mathieu, Kimberley (S.-Af.), 1er juin 1914.
445. R. P. GAYE, Jean, Roma (Texas), 16 octobre 1888.

446. R. P. GENDRE, Florimond, (Colombie), 29 janvier 1873.
447. R. P. GENDREAU, Ed., Cap-Madeleine (Can.), 11 sept. 1918.
448. R. P. GENET, Victor, Waereghem (Belgique). 22 sept. 1914.
449. R. P. GÉNIN, Victor, Talence (Nord), 19 décembre 1860.
450. R. P. GENTHON, Jean, Marseille (Midi), 15 sept. 1882.
451. R. P. GEORGIN, Alphonse, Arcachon (Nord), 26 déc. 1883.
452. R. P. GÉRARD, Jean, Roma (Basutoland), 29 mai 1914.
453. R. P. GHILINI, Etienne, Jaffna (Ceylan), 2 juillet 1891.
454. F. C. GIBBONS, Dominique, Philipstown (Ang.), 24 juil. 1892.
455. R. P. GIBELIN, Joseph, Marseille (Midi), 6 juillet 1888.
456. R. P. GIBELLI, Antoine, Marseille (Midi), 17 nov. 1846.
457. R. P. GIBNEY, James, Glencree (Angl.), 14 janvier 1901.
458. R. P. GIGAUD, Léopold, Diano-Marina (Midi), 19 déc. 1903.
459. R. P. GIGAULT, Frédéric, Lowell (Lowell), 26 mars 1900.
460. R. P GIGOUX, Claude, Ottawa (Canada), 6 octobre 1865.
461. F. C. GIGUÈRE, Dieudonné, Montréal (Canada, 25 mars 1919.
462. F. C. GILLON, Hugues, Stillorgan (Anglet.), 9 mars 1865.
463. F. C. GILLARD, Eugène, Marseille (Midi), 29 sept. 1886.
464. R. P. GILLET, Joseph, Pontmain (Nord), 8 sept. 1886.
465. F. Sc. GILLIE, Robert, Rivière-au-Dés. (Can.), 30 nov. 1878.
466. R. P. GILLIGAN, Jean, Leeds (Angleterre), 23 août 1866.
467. R. P. GIRARD, Jean, Dinant (Nord), 27 mars 1914.
468. F. C. GIRARDIN, Paul, Ottawa (Canada), 14 juillet 1868.
469. R. P. GIROUD, Gustave, Montmartre (Nord), 18 nov. 1895.
470. F. C. GIROUD, Victor, Marseille (Midi), 13 octobre 1846.
471 F. Sc. GIROUX, Etienne, Rome (Italie). 26 mai 1884.
472. R. P. GIUDICELLI, Paul, Dinant (Nord), 16 avril 1917.
473. F. Sc. GLANDIÈRES, Pascal, Lyon (Midi), 19 juin 1904.
474. F. C. GLÉNAT, Jean, St-Boniface (Manitoba), 20 oct. 1892.
475. R. P. GOBERT, Jean, Leeds (Angleterre). 7 février 1900.
476. R. P. GOHIET, Charles, Marseille (Midi), 4 janvier 1917.
477. R. P. GOMEZ, Gaspard, Colombo (Ceylan), 2 mars 1906.
478. R. P. GOURDON, Boniface, Jaffna (Ceylan), 28 déc. 1897.
479. R. P. GOURET, François, Jaffna (Ceylan), 28 nov. 1901.
480. R. P. GRANDFILS, Jean, Québec (Canada), 14 juin 1917.
481. Mgr. GRANDIN, Vital, St-Albert (Alta-Sask.), 3 juin 1902.
482. F. Sc. GRÉGOIRE, Aurélien, Lachine (Canada), 17 fév. 1919.
483. R. P. GRELAUD, Eugène San-Remo (Midi), 14 mars 1914.
484. R. P. GRENIER, Ferdinand, Québec (Canada), 27 mars 1903.
485. R. P. GROLLIER, Pierre, Good-Hope (Athâbaska), 4 juin 1864.
486. R. P. GUBBINS, Guillaume, Glencree (Angl.), 9 sept. 1905.
487. R. P. GUBBINS, Jacques, Rome (Italie). 30 déc. 1869.
488. R. P. GUBBINS, Timothée, Stillorgan (Angl.), 5 fév. 1913.
489. R. P. GUÉGUEN, Jean, Maniwaki (Canada), 23 octobre 1909.
490. F. Sc. GUERTIN, Arthur, Ottawa (Canada), 21 avril 1902.
491. Mgr. GUIBERT, Hippolyte, Paris (Nord), 8 juillet 1886.
492. Mgr. GUIGUES, Eugène, Ottawa (Canada), 8 février 1874.
493. R. P. GUILLARD, Joseph, Lowell (Lowell), 31 mai 1904.
494. R. P. GUILLER, Félix, Johannesburg (S.-Af.), 5 oct. 1915.

495. R. P. Guillet, Augustin, Colombo (Ceylan), 28 avril 1913.
496. F. C. Guillet, Célest., Edmonton (Alta-Sask.), 30 sept. 1911.
497. F. C. Guillet, Félix, New-Westminster (Col.), 21 fév. 1903.
498. R. P. Guinet, François, Talence (Nord), 11 mai 1863.
599. F. C. Guinet, Jean, Waereghem (Belgique), 29 août 1907.
500. R. P. Gusman, Jean, Paris (Nord), 23 septembre 1904.
501. R. P. Guth, Joseph, St-Michel (Alta-Sask.), 26 sept. 1920.
502. R. P. Guyonvernier, Louis, Nice (Midi), 3 mai 1916.
503. R. P. Gutfreund, Joseph, Kimberley (S.-Af.), 23 janv. 1914.

## § VIII. — Hack-Hugonard (40).

504. F. C. Hack, Léonard, Diano-Marina (Midi), 25 juil. 1920.
505. R. P. Hamm, François, (Belgique), 12 mai 1918.
506. R. P. Hammer, Etienne, (Sud-Afrique), 9 février 1902.
507. R. P. Hamonic, Aristide, Rome (Italie), 10 février 1906.
508. F. C. Hand, Patrick, (Mackenzie), 30 août 1869.
509. R. P. Harkins, Patrice, New-Westm. (Col.), 14 oct. 1907.
510. R. P. Harnois, Max., Cap-Madeleine (Can.), 19 sept. 1919.
511. R. P. Hartmann, Alph., Kenora (Manitoba), 8 mars 1908..
512. F. Sc. Hayes, Edouard, Stillorgan (Angl.), 10 sept. 1875.
513. R. P. Healy, Edouard, Londres (Angl.), 14 sept. 1870.
514. R. P. Hennessy, Thom., Inchicore (Angl.), 27 mars 1872.
515. R. P. Hennessy, Roger, Philipstown (Angl.), 16 mars 1911.
516. R. P. Henry, Alph., Colombo (Ceylan), 20 octobre 1898.
517. R. P. Henry, Emile, Elgoïbar (Midi), 28 juin 1916.
518. S. Fc. Hentrich, Barth., St-François (Nord), 15 sept. 1890.
519. F. C. Herda, Aloys, Warnsdorf (Allem.), 8 mai 1918.
520. R. P. Hermitte, Jean, Bon-Secours (Midi), 11 mars 1884.
521. R. P. Hermitte, Marcellin, Ottawa (Canada), 22 avril 1897.
522. F. C. Herrero, Thomas, Urnieta (Texas), 17 juillet 1911.
523. R. P. Hert, Florent, St-Albert (Alta-Sask.), 15 oct. 1880.
524. R. P. Hétu, Gaspard, (Colombie), 23 avril 1876.
525. R. P. Hevin, Charles, Bordeaux (Midi), 4 août 1866.
526. R. P. Hickey, Patrick, Inchicore (Angleterre), 17 nov. 1874.
527. R. P. Hidien, Anat., Kimberley (Sud-Afr.), 19 nov. 1871.
528. R. P. Hippolyte, Joseph, Jaffna (Ceylan), 4 juillet 1919.
529. F. C. Hœch, Charles, St-Charles (Allemagne), 21 mai 1912.
530. R. P. Hœlscher, Bernard, Bruxelles (Belg.), 14 juin 1917.
531. F. C. Hœpfner, Aug., St-Charles (Allem.), 10 avril 1896.
532. R. P. Hoffmeier, Henri, St-Gabriel (Basutol.), 7 nov. 1918.
533. R. P. Honorat, Jean, L'Osier (Midi), 23 déc. 1862.
534. R. P. Horris, Edouard, Waterford (Angl.), 2 juillet 1893.
535. F. C. Hourdier, Victor, Paris (Nord), 23 juillet 1898.
536. F. C. Howard, Daniel, Glendalough (Australie), 7 juil. 1916.
537. R. P. Howe, Guill., Ottawa (Canada), 13 février 1900.
538. R. P. Howlett, François, Kokstad (Natal), 29 août 1919.

539. R. P. Huard, Alexandre, Uzurbil (Midi), 5 octobre 1918.
540. F. C. Huard, Vital, Pontmain (Nord), 9 février 1896.
541. R. P. Huchet, Paul, Autun (Nord), 30 nov. 1901.
542. F. C. Huck, Ernest, Bruxelles (Belgique), 24 avril 1916.
543. R. P. Hugonenc, Henri, Roma (Basutoland), 2 déc. 1910.
544. R. P. Hugonnard, Joseph, Qu'Appelle (Man.), 11 fév. 1917.

### § IX. — **Iserbyt-Izrael (6).**

545. R. P. Iserbyt, Jules, Borella (Ceylan), 30 juin 1903.
546. R. P. Isnard, Henri, Marseille (Midi), 3 janvier 1901.
547. R. P. Iung, Joseph, Liège (Nord), 26 mai 1899.
548. R. P. Iungbluth, Alph., Dinant (Nord), 23 janv. 1905.
549. F. C. Iungen, François, Engelport (Allem.), 22 déc. 1916.
550. F. Sc. Izrael, Joseph, Hünfeld (Allem.), 3 oct. 1918.

## II. — Etat du Diocèse de Jaffna (1920) [1].

### I. — **Personnel du Diocèse.**

1. Le clergé du diocèse de Jaffna (Ceylan) comprend : 1 Evêque, et 54 Prêtres — dont 30 Pères Oblats de Marie Immaculée européens, 19 Prêtres Oblats de Marie Immaculée indigènes, et 5 Prêtres séculiers indigènes. — Il y a, de plus, 4 Séminaristes, et 7 Scolastiques *O. M. I.* indigènes.

2. Les Religieux non prêtres sont au nombre de 39, à savoir : 3 Frères convers Oblats de Marie Immaculée, et 36 Frères (indigènes) de Saint-Joseph.

3. Enfin, nous y trouvons 80 Religieuses : 14 Religieuses (européennes) de la Sainte-Famille de Bordeaux et 66 Religieuses (indigènes) de l'Immaculée-Conception (branche de la Sainte-Famille). — Ajoutons que le diocèse compte, de plus, 243 maîtres et maîtresses d'écoles catholiques.

(1) Le diocèse de Jaffna — gouverné par Sa Grandeur Monseigneur Jules Brault — comprend les Provinces du Nord et du Centre septentrional de l'Ile de Ceylan. Il a une superficie de 7.436 milles carrés (11.962 kilomètres carrés), — presque un tiers de l'île. La population en est de 449.651 habitants, dont 56.126 catholiques, 5.941 protestants et 387.584 païens. Voir nos divers articles sur Ceylan : v. g., dans ce fascicule, pp. 26 et 142.

## § II. — **Distribution du Personnel.**

| Personnel | Emploi | Détail | Nombre | Élèves |
|---|---|---|---|---|
| Prêtres : 54 | Dans l'Administration diocésaine | Vicaire général. Econome général. Econome local. | 3 | |
| | Dans l'Enseignement | Collège Saint-Patrick (1) | 9- | 611 Elèves. |
| | | Quatre Ecoles anglaises | 4- | 340 Elèves. |
| | Dans la Presse catholique | Deux journaux hebdomadaires anglais et tamoul | 1 | |
| | Dans le Ministère actif des Missions | | 34 | |
| | Vieillard | | 1 | |
| | Infirmes | | 2 | |
| | | | 54 | |
| Frères coadjuteurs *O. M. I.* : 3 | Conférence de Saint-Vincent de Paul (27 membres). Quatre Confréries (650 membres). Economat et surveillance (au Collège Saint-Patrick) | | 3 | |
| Frères indigènes de Saint-Joseph : 36 | Trois écoles anglaises (425 élèves). Une école normale. Une école normale industrielle (imprimerie et menuiserie). Deux orphelinats (107 orphelins). Cinq écoles de langue indigène | | 36- | 983 Elèves. |
| Religieuses Européennes et Indigènes : 80 | Deux écoles anglaises (280 élèves). Deux orphelinats (109 orphelines). Deux écoles industrielles (dentelle, broderie, etc. : 90 élèves). Une école normale. Treize écoles de langue indigène | | 80- | 1763 Elèves. |
| Maîtres et Maîtresses d'école : 243 | Enseignent dans 90 écoles | | 234- | 5513 Elèves. |
| | | | | 9210 Elèves. |

### § III. — Ecoles du Diocèse

1. Nombre des enfants : — *a*) dans les écoles anglaises, il y a 1.656 élèves et, dans les écoles de langue indigène, 7.554 élèves ; soit, en tout, 9.210 ; *b*) dans ces diverses écoles, le nombre des garçons est de 5.443, et le nombre de filles de 3.767 ; soit, en tout' 9.210 enfants.

2. Religion : — *a*) Le nombre des enfants catholiques fréquentant ces écoles est de 6.110 et *b*) celui des enfants non catholiques de 3.100, — soit, en tout , 9.210.

3. Division des écoles : — *a*) Ecoles normales (2) et industrielles (3), 5 ; Ecoles anglaises, 10 ; écoles de langue indigène, 108 ; soit, en tout, 123 écoles ; — *b*) Ecoles pour garçons, 9 ; écoles pour filles 8 ; écoles mixtes, 106 ; soit, en tout, 123 écoles.

## III. — Etats-Unis, Première Province : Quelques Travaux.

### § I. — Septembre-Octobre 1920.

1. Scolasticat *O. M. I.*, Washington, D. C., septembre 1-8 : R. P. Denis SULLIVAN.
2. Noviciat *O. M. I.*, Tewksbury, Mass., septembre 1-8 : R. P. Edouard EMERY.
3. Saint-Columbkille, Brighton, Mass., août 29-septembre 19 : RR. PP. E. DORGAN, H. BURNS & C. FALLON.
4. Saint-Bonaventure, Chicago, Ill., septembre 5-12 : R. P. William STANTON.
5. Très Saint-Sacrement, Walpole, Mass., septembre 5-12 : R. P. Thomas WOOD.
6. Saint-Bernard, Keene, N. H., septembre 5-19 : RR. PP. James McDERMOTT & John DOHERTY.
7. Saint-Matthieu, Plymouth, N. H., septembre 5-19 : RR. PP. Patrick PHELAN & William HALEY.
8. Saint-Patrice, Wadsworth, Ill., septembre 12-19 : R. P. William STANTON.
9. L'Etoile de la Mer, Beverly, Mass., septembre 12-26 : RR. PP. Denis SULLIVAN & James GALLAGHER.
10. Saint-Sylvestre, Chicago, Ill., septembre 19-26 : RR. PP. William STANTON & Charles WEBB.

(1) En plus des 9 Pères *O. M. I.*, il y a, au Collège de Saint-Patrick, 25 maîtres laïques, tandis que, parmi ses 611 élèves, il se trouve 185 pensionnaires.

11. Sainte-Agnès, Arlington, Mass., septembre 19-octobre 3 : RR. PP. James Fallon & William Mahan.
12. Sacré-Cœur, Port-Chester, N.-Y., septembre 19-octobre 3 : R. P. Thomas Wood.
13. Saint-Patrick, West-Lynn, Mass., septembre 19-octobre 3 : RR. PP. George Fox & Henry Burns.
14. Saint-Sébastien, Providence, R. I., septembre 26-octobre 3 : R. P. John O'Brian.
15. Saint-Charles, Bridgeport, Conn., septembre 26-octobre 3 : R. P. Patrick Phelan.
16. Saint-Vincent, South-Boston Mass., sept. 26-octobre 10 : RR. PP. Joseph McCartin & Clement Flynn.
17. Saint-Patrice, Providence, R. I., septembre 26-octobre 10 : RR. PP. J. McDermott, W. Haley & C. Fallon.
18. Sainte-Marie, Ticonderoga, N.-Y., octobre 3-10 : R. P. William Stanton.
19. Saint-Augustin, New-York, City, octobre 3-17 : RR. PP. E. Dorgan, T. Wood & R. McCoy.
20. Très Saint-Sacrement, Roxbury, Mass., octobre 3-17 : RR. PP. D. Sullivan, H. Burns & B. McCartin.
21. Sainte-Marie, East-Harford, Conn., octobre 3-17 : RR. PP. George Fox & James Gallagher.
22. Saint-Edouard, Brockton, Mass., octobre 3-17 : RR. PP. J. Fallon, W. Mahan & J. Doherty.
23. Cathédrale Sainte-Marie, Minneapolis, octobre 10-24 : RR. PP. P. Phelan, C. Webb & J. McCartin.
24. Immaculée-Conception, Everett, Mass., octobre 17-31 : RR. PP. Stanton, O'Brian, Haley & Flynn.

## § II. — Novembre-Décembre 1920.

1. Saint-Marc, Dorchester, Mass., octobre 17-novembre 7 : RR. PP. James McDermott & Charles Fallon.
2. Eglise cathédrale, Baltimore, Md., octobre 31-novembre 5 : R. P. Denis Sullivan.
3. Saint-Carthage, Philadelphie, octobre 31-novembre 14 : RR. PP. Patrick Phelan & George Fox.
4. Saint-Paul, Dorchester, Mass., octobre 31-novembre 21 : RR. PP. Eugene Dorgan & James Fallon.
5. Tous-les-Saints, Roxbury, Mass., novembre 7-21 « RR. PP. Denis Sullivan & Henry Burns.
6. Saint-Joseph, Boston, Mass., novembre 7-21 : RR. PP. J. McCartin, J. O'Brian & W. Mahan.
7. Immaculée-Conception, Revere, Mass., novembre 7-21 : RR. PP. James McDermott & William Haley.
8. Sainte-Marie, Charlestown, Mass., novembre 7-21 : RR. PP. Flynn, Webb, Gallagher & McCartin.
9. Saint-Matthieu, New-York, City, novembre 7-28 : RR. PP. William Stanton & Thomas Wood.

10. Tous-les-Saints, New-York, City, novembre 14-décembre 5
RR. PP. J. Duffy, G. Fox & C. Flynn.
11. Saint-Jean, Westminster, Md., novembre 28-décembre 8 :
RR. PP. James Fallon & John O'Brian.
12. Sainte-Marie, Niagara-Falls, N. Y., novembre 28-déc. 12 :
RR. PP. Patrick Phelan & Charles Fallon.
13. Corpus-Christi, New-York, City, novembre 28-décembre 19 :
RR. PP. Thomas Wood & Henry Burns.
14. Saint-Bernard, West-Newton, Mass., novembre 28-déc. 5 :
R. P. Denis Sullivan (Retraite).
15. Saint-Paul, Cambridge, Mass., novembre 30-décembre 8 :
RR. PP. James McDermott & John Doherty.
16. Saint-Augustin, South-Boston, Mass., novembre 30-déc. 8 :
R. P. Joseph McCartin (Retraite).
17. Très-Sainte-Trinité, Somersworth, N. H., décembre 5-8 :
R. P. William Stanton (Triduum).
18. Sainte-Croix, Holyoke, Mass., décembre 5-8 :
R. P. Eugene Dorgan (Triduum).
19. Immaculée-Conception, Lowell, Mass., décembre 5-12 :
RR. PP. J. Gallagher & F. Curry (Retraite).
20. Sacré-Cœur, Lowell. Mass., décembre 8-12 :
R. P. Charles Webb (Retraite).

## § III. — **Avril-Mai 1921.**

1. Assomption, Philadelphie, Pa., avril 3-17 :
RR. PP. John Flynn & Albert McDermott.
2. Saint-Luc, Glenside, Pa., avril 3-10 :
R. P. Henry Burns.
3. Sainte-Marie, Westbrook, Me., avril 3-17 :
R. P. William Haley.
4. Tous-les-Saints, Buffalo, N.-Y., avril 3-17 :
RR. PP. James Fallon, & Charles Fallon.
5. Cathédrale, Philadelphie, Pa., avril 3-17 :
RR. PP. Stanton, Phelan, Fox & Wood.
6. Saint-Patrice, Roxbury, Mass., avril 3-24 :
RR. PP. Duffy, McCartin, Gallagher & Mahan.
7. Saint-Léon, Dorchester, Mass., avril 3-24 :
RR. PP. Eugene Dorgan & John O'Brian.
8. Saint-Joseph, Meriden, Conn., avril 10-24 :
RR. PP. James McDermott & John Doherty.
9. Saint-Antoine de Padoue, Brooklyn, N.-Y., avril 3-mai :
RR. PP. W. Kirwin, C. Webb & C. Flynn.
10. Annonciation, Philadelphie, Pa., avril-17 mai :
RR. PP. Patrick Phelan & Thomas Wood.
11. Saint-Joseph, Medford, Mass., avril 17-mai :
RR. PP. Denis Sullivan & Henry Burns.
12. Saint-Paul, 115, E. 117th St., New-York, City, avril 24-mai 8 :
RR. PP. Fox O'Brian, Haley & McDermott.

13. Saint-Jacques, Cadyville, N.-Y., mai 1-8 :
    R. P. John Duffy.
14. Sainte-Catherine, Riverside, Conn., mai 1-8 :
    R. P. William Stanton.
15. Saint Bernard, Hazardville, Conn., mai 1-8 :
    R. P. Louis Bachand.
16. Très-Saint-Rosaire, Clinton, Mass., mai 1-15 :
    RR. PP. Eugene Dorgan & Charles Webb.
17. Saint-Thomas d'Aquin, Bridgewater, Mass., mai 1-15 :
    RR. PP. Denis Sullivan & John Doherty.
18. Sainte-Brigide, Brooklyn, N. Y., mai 1-22 :
    RR. PP. J. Flynn, B. Fletcher & F. Curry.
19. Saint-Michel, Brooklyn, N.-Y., mai 1-22 :
    RR. PP. P. Phelan, J. McDermott & C. Flynn.
20. Notre-Dame de la Victoire, Jersey City, N. J., mai 1-22 :
    RR. PP. James Gallagher & Bartholomew McCartin.
21. Immaculée-Conception, Buffalo, N.-Y., mai 8-22 :
    RR. PP. James Fallon & Charles Fallon.
22. Saint-Jean-Baptiste, Highwood, Conn., mai 8-22 :
    RR. PP. Thomas Wood & John O'Brian.
23. Très-Sainte-Trinité, Wallingford, Conn., mai 8-22 :
    RR. PP. William Stanton & Henry Burns.
24. Corpus Christi, Philadelphie, Pa., mai 15-18 :
    R. P. Edward Fox (Adoration).
25. Sainte-Marie, Collinsville, Mass., mai 15-22 :
    R. P. Joseph McCartin.
26. Saint-Etienne, Winooski, Vt., mai 15-29 :
    R. P. Albert McDermott.
27. Saints Anges, Chicago, Ill., mai 22-juin 5 :
    RR. PP. William Stanton & Edward Fox.
28. Sainte-Monique, Philadelphie, Pa., mai 27-juin 3 :
    R. P. Eugene Dorgan (Neuvaine).
29. Saint-Joseph, Lincoln, N. H., juin 5-12 :
    R. P. Patrick Phelan.
30. Sainte-Famille, Gorham, N. H., juin 12-19 :
    RR. PP. William Stanton & James McDermott.
31. Saint-François, Groveton, N. H., juin 19-26 :
    R. P. William Stanton.

Térence Smith, *O. M. I.*

---

*Nihil Obstat.*

Romæ, die 17a Junii A.D. 1921.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

---

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3277,8,21.

L. J. C. & M. I.

# MISSIONS

DES

## OBLATS

DE

## MARIE IMMACULÉE

55e Année. — N° 214. — Décembre 1921.

# RAPPORTS DU CHAPITRE [1]

## VII. — Rapport du Révérend Père Vicaire d'Alsace-Lorraine.

### § I. — Petit Aperçu général.

L'ÉRECTION du Vicariat d'Alsace et de Lorraine date du 31 mars 1919.

Monseigneur le Très Révérend Père Supérieur Général nous l'avait fait entrevoir dans sa Circulaire du 8 décembre 1918 — adressée aux maisons de l'Alsace et de la Lorraine. Par ce document, Sa Grandeur, de l'avis de ses Assistants, détachait ces maisons de la Province d'Allemagne et les rangeait, provisoirement, sous l'autorité du R. P. Marcel BERNAD, Provincial du Nord.

(1) Voir *Missions*, N° 213, pages 1-67.

Dans le courant du mois de janvier suivant, ce bon Père les a toutes visitées, en a réglé différents détails et a prodigué à nos Pères et Frères de précieux encouragements. Que le bon DIEU le lui rende !

Enfin, le 31 mars 1919, parut le Rescrit de Rome qui nous érigeait en Vicariat. Monseigneur nous le communiqua en ces termes :

— « Les événements politiques et militaires des derniers mois de l'année 1918 ayant profondément modifié les conditions d'existence de nos Maisons sises dans le diocèse de Metz et de Strasbourg, nous avons jugé nécessaire de demander à la Congrégation des Religieux un Statut particulier et provisoire qui leur permette de vivre et de se développer normalement, jusqu'à la tenue du Chapitre général... »

En même temps, Monseigneur désigna la direction et l'administration du nouveau Vicariat.

Comme il ressort de ce document, cette institution n'est que provisoire, et c'est le Chapitre général qui aura à statuer sur notre futur sort (1).

Quelle que soit sa décision, jusqu'ici le Vicariat n'a pas seulement « vécu », et en de bonnes conditions, mais il s'est encore « développé normalement », — je dirai même, d'une façon marquante. Au début, nous n'avions que deux maisons érigées canoniquement : Saint-Ulrich et Strasbourg. Bientôt, nous en comptions trois de plus : Neunkirch, Metz et Rouffach. A cette dernière a été, en outre, concédée par la Sacrée Congrégation des Religieux l'ouverture d'un noviciat.

Sans doute, notre personnel est encore bien restreint : il ne se compose que de 24 Pères et de 11 Frères convers — dont 8 à vœux perpétuels et 3 à vœux temporaires. Mais un avenir prochain nous donne bon espoir. Au scolasticat, nous avons 12 scolastiques, plus ou moins avancés dans leurs études ; l'un d'eux a reçu la prêtrise en juillet dernier, à la fin de sa troisième année de théo-

(1) Comme nos lecteurs le savent, le Vicariat d'Alsace-Lorraine est devenu Province régulière en décembre 1920. (Voir *Missions*, N° 212, page 309.)

logie. Au noviciat, nous comptons 8 novices scolastiques et un novice convers. Au juniorat, se trouvent une trentaine d'élèves — dont deux en seconde et les autres dans les basses classes de sixième et de septième. A un moment donné, il y aura donc une assez longue lacune dans l'envoi de frères scolastiques au noviciat, à moins qu'il ne se présente des vocations du dehors.

D'ailleurs, ayant dans une Province autonome, pour ainsi dire, une mission spéciale à remplir pour l'honneur de la Congrégation, nos Pères n'en seraient que plus stimulés à travailler à son extension et au recrutement de ses sujets, dans cette terre d'Alsace et de Lorraine — de tout temps si féconde en vocations apostoliques.

## § II. — **Maisons et Résidences.**

1. *Maison de Saint-Ulrich.* — Notre maison la plus ancienne est celle de Saint-Ulrich, fondée en 1880 et située dans le diocèse de Metz.

C'est essentiellement une maison de missionnaires. Nos Pères marchent vaillamment sur les traces de leurs devanciers et sillonnent ledit diocèse en tous sens : à l'occasion, ils étendent leur activité aussi en Alsace. Jamais ils ne manquent de travail, et la cause en est, principalement, l'adoration perpétuelle qui revient tous les cinq ans et qui dure trois jours consécutifs. Monseigneur a réglé que ces solennités seraient précédées, au moins, d'un triduum préparatoire. Le plus souvent, ce temps de préparation se prolonge, en sorte que le tout constitue une vraie mission. Néanmoins, des missions, et des missions proprement dites, se donnent aussi, en dehors de l'époque de l'adoration perpétuelle.

Il est vrai, nos missions ne se rapprochent pas complètement de l'idéal qu'en a tracé notre vénéré Fondateur — qui prescrit pour ce genre de ministère une durée d'au moins trois semaines. Nos missions ne durent, pour l'ordinaire, que dix ou quinze jours. Mais c'est reçu dans le pays, et tous les autres religieux s'y conforment.

Ce système trouve, peut-être, sa justification en ce que nous avons affaire à une population instruite de sa religion, croyante et pratiquante. De ce fait, nous pouvons, dès le début, entrer dans le vif des vérités éternelles, toute la paroisse étant réunie et présente.

La statistique des travaux des Pères de Saint-Ulrich, depuis le dernier Chapitre général (1908), s'établit ainsi :

| | |
|---|---|
| Missions . . . . . . . . . . . . . . . | 141 |
| Missions avec adoration . . . . . . . . | 414 |
| Octaves ou neuvaines . . . . . . . . . | 36 |
| Retraites . . . . . . . . . . . . . . . | 263 |
| Retours de mission . . . . . . . . . . | 29 |
| Triduums . . . . . . . . . . . . . . . | 98 |
| Carêmes . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| Petits travaux . . . . . . . . . . . . | 817 |
| Total : | 1801 |

A cette maison est rattaché le pèlerinage de Saint-Ulrich, Évêque d'Augsbourg. Le petit sanctuaire est fort ancien et a été, il y a quelques années, restauré avec goût. Les fidèles y accourent de loin et ont une grande confiance dans le saint évêque, comme l'indique le dicton : — « Saint Oury de tout mal guérit. » Chaque jour amène des pèlerins ; et, aux deux fêtes principales, il y a foule. Le clergé est alors, lui aussi, fortement représenté ; et, moyennant son concours, les offices se font avec pompe et solennité.

Par l'érection d'une belle grotte de Lourdes et d'un calvaire avec une touchante *Mater dolorosa*, nos Pères ont uni au culte de saint Ulrich celui de MARIE — toujours si attrayant pour les cœurs chrétiens et catholiques.

Au cimetière, attenant à la chapelle, reposent plusieurs de nos vétérans de l'apostolat et, à côté d'eux, de tout jeunes Oblats — dont le Seigneur s'est contenté d'agréer la bonne volonté.

2. *Maison de Strasbourg.* — Depuis 1880, la maison de Saint-Ulrich représentait seule la Congrégation en

Alsace-Lorraine, lorsque, en 1908, il nous fut permis de nous établir à Strasbourg, dans le faubourg dit la Robertsau, aux portes de la ville.

La destination première de cette fondation est indiquée dans le rapport du Rév. Père Provincial Ignace WATTEROTT, au Chapitre de 1908. De nos jours, elle se trouve sensiblement modifiée. Cette maison est, avant tout et presque exclusivement, un juniorat — et cela, depuis 1912.

Dès le début, nous comptions un nombre respectable d'élèves, et nous étions tout heureux de voir prospérer cette œuvre. Mais, dès l'année 1914, nous dûmes, par suite de l'ouverture des hostilités, fermer l'établissement. Sur notre conseil, presque tous les junioristes se rendirent au Juniorat de Saint-Charles, en Hollande.

Peu à peu, plusieurs d'entre eux atteignaient l'âge du service militaire, et ils furent soumis à l'épreuve de la vie des camps. Grâces à DIEU, ils sont restés fidèles à leur vocation, et, après l'armistice, quand notre juniorat ouvrit de nouveau ses portes, six d'entre eux, originaires de notre pays, vinrent finir leur rhétorique à Strasbourg. Bientôt, il s'y adjoignit un certain nombre de nouveaux venus.

C'est bien l'esprit de nos anciens juniorats qui règne parmi nos enfants : esprit de famille, de régularité, de piété, de travail, de sainte joie. Aussi une mention honorable est due à leur habile Père Directeur et à leurs zélés Pères professeurs.

Parmi ceux-ci, l'un ou l'autre suivront désormais les cours de philologie à l'Université de Strasbourg, dans le but de se préparer à la licence ou au doctorat.

Actuellement, cette maison ne possède que deux missionnaires. Mais les professeurs eux-mêmes aiment à exercer leur zèle, soit en remplaçant Messieurs les Curés, pendant les vacances, soit en leur prêtant secours, à différentes époques de l'année et même, à certains d'entre eux, tous les dimanches.

C'est ainsi que la maison de Strasbourg a, à son actif, depuis le dernier Chapitre général :

167 missions ou triduums,
105 retraites,
224 sermons de circonstance et
876 aides prêtées aux curés.

Notre propriété de Strasbourg-Robertsau offre tous les avantages de la ville et de la campagne. Jusqu'ici, nous n'en occupons que la moitié. La sœur du regretté Monseigneur Jacoutot a, sa vie durant, la jouissance de l'autre partie. Dès que le tout sera mis à notre disposition, nous y aurons place pour une centaine de junioristes.

3. *Maison de Neunkirch.* — La maison de Neunkirch est, provisoirement, la résidence du R. P. Vicaire, et elle est essentiellement une œuvre de pèlerinage.

Le sanctuaire, dédié à la Très Sainte Vierge sous le vocable de sa Nativité, est de date fort ancienne. Son origine remonte à la fin du treizième siècle.

Il a passé par bien des épreuves, — comme la Guerre de Sept Ans, pendant laquelle la statue de la Madone a disparu, et la grande Révolution, où l'image de la Vierge a eu le même sort. Mais, chaque fois, elle a été providentiellement réintégrée dans son sanctuaire béni.

Durant de longues années, les Pères Jésuites ont eu la desserte de ce centre de piété mariale. Ils y restèrent jusqu'à la suppression de leur ordre. Vers la fin du siècle dernier, un prêtre zélé, M. le chanoine Kelhetter, missionnaire diocésain, y exerça une action des plus salutaires. D'année en année, l'affluence des fidèles augmentait. Aussi se vit-il amené à songer à des agrandissements. Une chapelle pour les confessions fut ajoutée au sanctuaire primitif. Peu après, il fit construire une nouvelle chapelle, en l'honneur des quatorze auxiliaires, servant de chœur pour l'office divin célébré en plein air. Enfin, pour qu'on fût à l'abri des intempéries de la saison, il éleva une église en l'honneur de sainte Anne, assez vaste pour contenir un millier de pèlerins et très propre au déploiement des cérémonies du culte.

En 1913, l'Évêque de Strasbourg, Mgr Fritzen, appela les révérends Pères Oblats à recueillir cette belle

succession ; et tout semble indiquer qu'ils ont pleinement justifié la confiance du premier Pasteur du diocèse. Maintes fois, nous avons entendu répéter que Neunkirch a pris un élan nouveau et revoit les plus beaux jours de son glorieux passé.

Aussi, nos Pères ont lieu de constater que leur mission de gardiens du sanctuaire de Marie est loin d'être une sinécure. De longues heures passées au confessionnal, des messes tardives, des prédications multipliées et mille petits détails absorbent, chaque semaine, leur temps

Aux jours de fête de la Très Sainte Vierge et à certains autres, nous sommes obligés de recourir au concours des curés voisins. Ces jours-là, une dizaine de prêtres ont largement à faire. Inutile de dire que nous donnons à nos fêtes tout l'éclat qu'elles comportent ; et, Dieu merci, notre ministère ne laisse pas de porter de précieux fruits de salut.

Outre le pèlerinage, nous avons à desservir l'annexe de Zelsheim — qui compte 150 âmes. Un Père en est spécialement chargé, avec le titre de vicaire résidant. Le service du dimanche se fait à Neunkirch. L'esprit paroissial est bon, et l'assistance aux offices est en honneur. De temps à autre, nous nous livrons au travail extérieur dans les paroisses. Depuis 1913, nous comptons :

8 missions,
9 retraites,
10 triduums et
54 sermons de circonstance.

4. *Maison de Metz.* — La maison de Metz est notre seconde maison de missionnaires en Lorraine et le centre de nos missions en langue française.

La permission de la fonder nous fut accordée par Mgr Benzler et confirmée, dans la suite, par Mgr Pelt.

Pour notre installation, en 1919, nous jetâmes les yeux sur l'immeuble des Sœurs de l'Espérance, lequel était en vente. Mais, comme leur nouvelle résidence n'était pas prête, — et elle ne l'est pas encore aujourd'hui — force nous fut de louer un étage dans une maison privée. C'est une installation assez précaire, qui prive

nos Pères de bien des avantages d'une communauté complètement chez elle. Mais, il y a lieu d'espérer que, dans un avenir prochain, ils seront amplement dédommagés (1). Monseigneur Pelt nous a donné une marque spéciale de sa confiance, en nous chargeant de desservir l'église de Sainte-Glossinde — attenante à l'évêché. Comme elle donne, en même temps, sur la propriété que nous comptons prochainement occuper, ce sera, pour nous, une occasion d'exercer notre zèle, non seulement au dehors, mais encore à domicile.

Durant leur première année, les trois Pères de Metz, dont l'un fut longtemps souffrant, ont prêché :

7 missions,
10 missions avec adoration,
15 triduums d'adoration,
17 retraites et
54 sermons de circonstance.

5. *Maison de Rouffach.* — La maison de Rouffach est notre fondation la plus récente. Elle ne date que de six mois et est située dans la Haute-Alsace.

L'idée de nous établir dans le Haut-Rhin fut émise dès le jour de notre séparation de l'ancienne Province. Nos Pères y étaient presque inconnus. Ce n'est qu'à de rares intervalles que l'un des nôtres y avait exercé le saint ministère. Et, pourtant, c'est une région qui se recommande autant par son esprit profondément chrétien que par sa fécondité en vocations apostoliques.

Après bien des démarches infructueuses, la bonne Providence nous a ménagé l'acquisition d'un bel immeuble, à Rouffach, petite ville bien centrale, — donc, position excellente pour nos missionnaires, qui pourront facilement rayonner dans tout ce pays.

Comme le recrutement n'a qu'à y gagner, quand les maisons de formation sont à portée, nous avons, après des instances réitérées, obtenu l'indult de rattacher à

(1) Nos Pères ont pris possession de leur nouvelle maison (1, rue Châtillon), le 1er août dernier.

cette maison un noviciat, même abstraction faite de notre érection possible en province autonome.

Espérons que cette fondation sera, avec le temps, une riche pépinière d'apôtres pour notre bien-aimée Congrégation.

## § III. — Conclusion : Vie religieuse.

Tous nos Pères sont animés du vif désir d'assurer à notre Famille religieuse une place des plus honorables dans l'Alsace et la Lorraine.

Par un travail sérieux, nos missionnaires se préparent à annoncer dignement la parole de DIEU. Leurs missions sont généralement bien réussies, et leur méthode est très goûtée. Quelques-uns d'entre eux ont un zèle et un talent à part pour attirer des recrues — dont la formation se trouve, d'ailleurs, entre les mains habiles et dévouées de nos professeurs de juniorat (1).

Il est à désirer que nos recrues en Frères convers se multiplient de même. Les Frères que nous avons savent combien, vu leur petit nombre, nos débuts ont exigé de sacrifices de leur part ; et je me plais à rendre hommage à leur esprit de renoncement et d'abnégation.

Au point de vue religieux, tous semblent avoir d'excellentes dispositions et se plient volontiers à la vie régulière...

Daigne le bon DIEU bénir cet intéressant Benjamin de notre Famille et lui accorder la grâce de croître, de se fortifier, de se développer de plus en plus et d'être, durant de nombreuses générations, l'ornement et la gloire de notre chère Congrégation !

Alphonse LOOS, *O. M. I.*,
*Vicaire d'Alsace-Lorraine.*

(1) Nous avons déjà dit (Voir *Missions*, N° 213, page 210) que nos Pères d'Alsace-Lorraine publient un bulletin mensuel — intitulé *Immaculata*. S'adresser au Juniorat Saint-Joseph, 1, Rue de la Wantzenau, Strasbourg-Robertsau (Bas-Rhin).

# VIII. — Rapport du Révérend Père Provincial d'Angleterre-Irlande [1].

## § I. — Nos Défunts (1908).

Depuis le Chapitre de 1908, le personnel de la Province britannique a subi bien des changements.

Des 54 Pères et des 40 Frères convers, dont se composait alors notre Province, 19 Pères et 13 Frères — en somme, le tiers du nombre total — sont allés là-haut recevoir leur récompense. La plupart d'entre eux étaient déjà avancés en âge ; quelques-uns, cependant, ont été emportés en pleine jeunesse.

Parmi ces défunts, plusieurs portaient comme Oblats des noms bien distingués : en leur temps, ils ont, en effet, travaillé sans relâche et sans répit pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et le bien de la Congrégation.

Le R. P. Joseph McSherry — qui, comme Provincial, représentait la Province au dernier Chapitre général — était un homme d'une énergie indomptable, dont la mort prématurée a été une grande et sérieuse perte pour notre Famille religieuse. C'est en la fête de Notre-Dame de Lourdes (11 février) 1919 qu'il célébra sa dernière Messe : et c'est ce jour-là qu'en assistant, avec sa charité habituelle, à l'enterrement d'une pauvresse, il aggrava la maladie qu'il avait déjà contractée et qui, moins d'une semaine plus tard, le conduisit lui-même au tombeau.

Son successeur à la tête de la Province, le R. P. Jacques O'Reilly, — bien connu d'un bout à l'autre de l'Angleterre comme Directeur, pendant plus d'un quart de siècle, du Pèlerinage annuel de l'Association Catholique à Lourdes — obtint, lui, la faveur insigne

(1) Traduction du Rapport présenté au Chapitre de 1920 par le R. P. Leahy.

de pouvoir mourir en la fête de Notre-Dame de Lourdes (1916). Homme d'une profonde piété et d'une ardente charité, le P. O'Reilly a été vivement regretté par la foule de ses sincères et généreux amis.

Quant au patriarche de la Province, le R. P. Guillaume Ring, — dont le nom était aussi fort bien connu, non seulement dans les Iles Britanniques, mais même aux États-Unis et au Canada — il est mort à Belcamp-Hall, Raheny, le 29 avril 1919, à l'âge de 86 ans. Le P. Ring a, dès son ordination sacerdotale, fait figure dans la Congrégation ; et il est rapidement devenu le plus fameux des Oblats irlandais. Sa haute stature, ses traits finement ciselés et sa prestigieuse prestance ne pouvaient manquer d'arrêter l'attention et de faire fixer sur lui les regards de tous ceux qui le rencontraient. Travailleur infatigable, prédicateur aussi zélé qu'éloquent, bâtisseur d'églises aux goûts remarquablement artistiques (comme en témoignent la chapelle de Belmont et l'église d'Inchicore), constructeur d'écoles, organisateur émérite, « défenseur de la Foi », — le fameux P. Palliola, *C. SS. R.*, l'appelait le « saint Paul de notre époque », — et, par-dessus tout, apôtre de Marie, le P. Ring, une des gloires de notre Congrégation, avait le don d'embellir tout ce qu'il touchait. Provincial d'Angleterre vers 1880, il a été, durant sa longue vie, supérieur de différentes maisons de la Province, pendant plusieurs années. Son dernier travail, fort peu de temps avant sa mort, fut une neuvaine de sermons en l'honneur de Notre-Dame de Grâce.

C'était aussi un grand Oblat et un prêtre aux talents remarquables que le P. Timothée Gubbins — lequel inaugura sa carrière ecclésiastique comme professeur au Scolasticat d'Autun. A son retour dans la Province britannique, il fut nommé Maître des Novices et Supérieur de la maison de Belmont, à Stillorgan. Ceux qui ont eu la bonne fortune d'être dirigés et formés par lui disent, sans exception, qu'il était un Maître de Novices idéal ; et, en vérité, il a marqué son empreinte, empreinte religieuse aussi durable que profonde, sur ceux qui ont

passé sous son autorité. Il a été, également, Supérieur du Scolasticat de Belcamp, puis du Pénitencier de Philipstown et, plus tard, Provincial pendant six ans. Pour le plus grand avantage de la communauté et tout spécialement des novices, le P. GUBBINS a passé les dernières années de sa vie à Belmont, où, longtemps, il a rendu de grands services comme prédicateur et comme confesseur, — car le P. GUBBINS, comme bien des couvents peuvent en témoigner, excellait surtout à diriger les âmes dans les étroits sentiers de la vie spirituelle (1).

En la même année que le P. GUBBINS, c'est-à-dire en 1913, est mort son cousin, le R. P. Laurent ROCHE. Le P. ROCHE était un prêtre fort zélé, qui passa toute sa vie dans les paroisses extrêmement difficiles de Liverpool et de Leeds. C'était aussi un grand cœur et un religieux fidèle, — aussi bien qu'un *business-man* de premier ordre, comme il l'a prouvé par son heureuse administration des finances de la Province.

Le P. Mathieu SHINNORS, lui aussi apparenté au P. ROCHE, est mort quelques années seulement avant ce dernier, — exactement, en 1910. Le P. SHINNORS fut Supérieur d'Inchicore de 1877 à 1883 et, après quatre années de ministère dans la mission écossaise de Leith, fut placé à la tête de l'importante paroisse de Kilburn, à Londres, où il a laissé de nouvelles écoles comme souvenir de son énergie et de son zèle. Doué de grands talents intellectuels, écrivain habile, excellent missionnaire et Oblat jusqu'à la moelle, il mourut à Glencree, le 13 avril 1910, à l'âge de 70 ans (2).

Le R. P. Jacques COMERFORD — comme son successeur, le R. P. Wilfrid BROWNE — est mort sur la brèche, tandis qu'il était en charge de la paroisse de Colwyn-Bay. Très différents de caractère, — le premier avait un tempérament calme et plutôt silencieux, au lieu que le second travaillait sans relâche et causait sans cesse

(1) Voir, au N° 213 des *Missions*, page 169, la Biographie du R. P. Timothée GUBBINS.

(2) Voir, aux *Missions*, N° 209, page 150, la notice biographique que nous avons consacrée au R. P. SHINNORS.

(et non sans intérêt), — ils étaient tous deux de bons, charitables et saints prêtres, qui avaient gagné le respect et l'estime de tous ceux qui les connaissaient.

Les PP. Thomas Furlong et Jacques Stanley appartinrent, de longues années, au groupe de missionnaires attachés à la maison d'Inchicore (Dublin). On n'est, nulle part en Irlande, près d'oublier leur puissante éloquence ; ce sont, d'ailleurs, leurs nombreuses prédications, en grande partie, qui les ont fatigués et ont ainsi hâté leur fin.

Les PP. Michel Brody et Patrice O'Donnell, eux, ont atteint un âge avancé et ont tous deux vécu assez longtemps pour pouvoir célébrer leur jubilé sacerdotal. L'un et l'autre ont passé la plus grande partie de leur vie dans nos paroisses les plus difficiles, dans lesquelles ils eurent pour leur quote-part beaucoup de travail — et du travail bien fatigant. C'étaient des prêtres très consciencieux et des religieux très réguliers. Aussi leur ministère a-t-il été béni de Dieu et a-t-il produit des fruits abondants. Parmi les convertis du P. O'Donnell, à Londres, se trouvait un riche Juif qui — en signe de gratitude pour les soins que le Père avait pris pour l'instruire dans la Foi, lui donna des preuves très généreuses de sa reconnaissance et devint l'un des principaux bienfaiteurs de la mission de Kilburn.

Le P. Patrice McArdle — dont le frère Francis, encore tout jeune prêtre, mourut à Philipstown, en 1897, emporté par la consomption — était doué de talents musicaux remarquables. C'est sous son habile direction que la Chorale de Holy-Cross acquit la réputation, qu'elle garde toujours, d'être la meilleure maîtrise du diocèse de Liverpool. Il avait à peine franchi le seuil de l'âge mûr, lorsque la mort vint le réclamer, le 8 avril 1915.

Et ce fut également le cas d'un autre musicien, le R. P. Hughes Corr qui — après une longue et très pénible maladie, supportée avec une résignation parfaite et les sentiments de la plus vive piété — mourut saintement, à Rock-Ferry, le 1 octobre de la même année.

Quant au P. Roger HENNESSY, qui ne jouit jamais d'une santé bien robuste, il lutta, pendant quelques années, contre la cruelle maladie qui lui rongeait la poitrine ; mais la consomption finit par l'emporter, le 16 mars 1911, — il n'avait que 45 ans.

Deux de nos jeunes Pères sont morts en mer. L'un, le P. Jacques MOUGHTY, était allé en Amérique du Sud pour recueillir, parmi ses amis, de quoi achever l'église de Leith. Au point de vue pécuniaire, son expédition eut un succès remarquable ; mais elle lui coûta la vie. Il revenait vers l'Europe, lorsque — déjà bien fatigué par sa campagne de courses sans fin et d'efforts presque surhumains — il fut abattu par la pneumonie et mourut à bord du paquebot qui le ramenait vers sa verte Erin (23 juin 1911). Ses restes, cependant, furent rapportés en Irlande et reposent, depuis, dans notre cimetière de famille à Inchicore.

Le P. Stewart PHELAN, lui aussi, avait bravé tous les dangers de la mer, durant les terribles années de la récente guerre, afin de procurer les consolations de son ministère aux pauvres marins, exposés à tant de dangers. Il a péri avec son navire, le *Black Prince*, qui fut coulé durant la mémorable bataille du Jutland (7 juin 1916).

Deux jeunes Pères, qui nous promettaient un brillant avenir, les PP. Thomas O'BRIEN et Michel MERRICK — hommes d'une forte piété, pleins de zèle et doués d'une vive intelligence — nous ont été enlevés au matin même de leur vie sacerdotale, pour le plus grand malheur de notre Province. Le P. O'BRIEN, après avoir été professeur de philosophie à Belmont, avait été nommé Directeur de la résidence et de la mission de Holyhead ; mais il n'y avait passé que quelques mois, lorsqu'il dut subir une grave opération — durant laquelle il succomba (23 février 1916). Parmi ses dernières paroles, tandis que, parfaitement heureux et résigné, il attendait la mort, nous voulons citer celles-ci : — « Oh ! qu'il fait bon mourir Oblat ! » Le P. MERRICK, lui, mourut victime de son zèle, durant la terrible épidémie qui alors (1918) faisait rage à Leeds : c'est près de la couche des victimes du fléau,

qu'il visitait avec un dévouement sans pareil, qu'il contracta lui-même la maladie infectieuse qui nous le ravit en quelques jours. Sa mémoire demeurera en bénédiction parmi ses Frères en religion et parmi les fidèles et les religieuses de Sainte-Marie de Leeds.

Encore une autre perte. Pendant que j'écris ces lignes, on m'annonce la mort de quelqu'un qui, durant sa longue vie, a bien travaillé pour la Province et qui a, en son temps, rempli avec honneur le poste de Supérieur dans plusieurs de nos maisons, — un parfait *gentleman* et un Oblat accompli : je veux dire, le R. P. Jean O'Carroll (23 juin 1920). Sur ses derniers jours, il disait, en toute vérité : — « Jamais je n'ai eu le moindre sentiment désobligeant à l'égard d'aucun Oblat ! » Le P. O'Carroll a, pendant 47 ans, fidèlement servi la Congrégation dans les différentes maisons de la Province. — Sa mort porte à vingt le nombre de nos Pères décédés depuis le dernier Chapitre général.

A ce nombre on doit ajouter trois Frères scolastiques, — les FF. Eugène Ryan, Laurent Doyle et Patrice O'Connor, trois jeunes gens pieux et promettant beaucoup, — qui sont morts dans la Province, deux de consomption et le troisième de pneumonie. Et nous devons remercier le bon Dieu de ce que ce chiffre n'ait pas été dépassé ; car, en 1918, tous les membres de la communauté de Belmont furent frappés par cette terrible épidémie, communément appelée influenza, qui a fait tant de victimes sur toute la surface du globe.

Quant à nos Frères convers, décédés depuis le dernier Chapitre, tous — à l'exception du Fr. Maurice O'Brien, qui était très jeune et à peine sorti du noviciat — avaient atteint un âge très avancé.

Les Frères Thomas Duignam et Edmond Anglim avaient été ensemble, depuis un temps immémorial, dans la profonde retraite de Sickling-Hall, y menant une vie de solitude et de prière — dont la paisible monotonie n'était rompue que par un travail intense et par le périodique changement de Supérieurs. Séparés du monde et de ses vanités, ils n'avaient d'autre pensée

ni d'autre ambition que de se sanctifier eux-mêmes, en travaillant pour la Congrégation. Jusqu'à la fin même de leur longue vie, ils s'acquittèrent très religieusement des humbles travaux de ménage qui leur étaient assignés; puis ils moururent tous deux, riches en mérites, dans leur chère maison de Lys-Marie, à Sickling-Hall.

Glencree a aussi perdu deux excellents religieux dans la personne du Fr. Patrice KENNY, secrétaire et maître d'école de l'Institution, et du Fr. Jacques QUIGLEY, un homme du caractère résolu, qui avait été, de longues années, préfet de discipline au même Réformatoire.

Le Pénitencier de Philipstown a aussi été privé de l'aide et des bons exemples des FF. Jean WALSH, Jean BOYLAN, Thomas MANELIS, Patrice MAHONY et Patrice FOX, — tous des hommes de profonde piété, dont chaque pensée était fixée en DIEU, et des hommes d'une éducation remarquable et d'une habileté reconnue, qui consacrèrent toute leur énergie à promouvoir la prospérité de l'important établissement auquel ils étaient attachés.

A chacun de ces Frères la Province est profondément reconnaissante de tous les nombreux sacrifices qu'ils ont faits pour son bien et celui, par là même, de la Congrégation tout entière.

Bien que le Fr. Patrice MALONE soit mort à Philipstown, c'est à Tower-Hill (Londres) que, presque exclusivement, il passa sa vie : il y était allé fonder la mission, avec le R. P. Robert COOKE, et il y a rempli, pendant près de 50 ans, les fonctions de sacristain. Ceux de nos Pères qui ont passé par Londres, pour aller aux Missions étrangères ou pour en revenir, n'ont pas oublié l'air vénérable et les affables manières de ce Frère au cœur si bon et si généreux.

Le dernier en date des Frères convers que nous avons perdus, ç'a été le Fr. Michel SODEN, qui est mort au Juniorat de Belcamp-Hall, Raheny, après une longue et pénible maladie (24 mai 1919). Doué d'une forte volonté et d'une grande intelligence pratique, le cher Frère avait consacré toute son énergie à promouvoir les intérêts de la Congrégation. Il a travaillé dans plusieurs de nos

maisons — et partout avec le même succès. On s'en souviendra surtout, pourtant, comme membre de la communauté du Juniorat, où sa vie exemplaire était une constante source d'édification pour tous. Quand il n'était pas employé aux travaux de la maison ou du jardin, on était sûr de le trouver lisant méditativement un livre d'ascétisme ou, plus souvent encore, priant à genoux au pied du saint Tabernacle. Homme de foi, entièrement pénétré de l'esprit surnaturel, Oblat jusqu'à la moelle dont toutes les pensées étaient pour sa chère Congrégation, le Fr. Soden était le vrai type du Frère convers irlandais — dont, Dieu merci, la Province britannique a toujours été si heureusement pourvue...

Pour remplacer ceux des nôtres qui ont été rappelés à Dieu, la Providence nous en a envoyé d'autres, de sorte que — les Scolastiques non compris — nous avons, aujourd'hui, pratiquement le même nombre d'Oblats dans la Province que nous en avions il y a douze ans. D'après le *Personnel* de 1911, il y avait alors, chez nous, 54 Pères et 40 Frères convers ; nous avons maintenant 55 Pères et 38 Frères convers. Comme on le voit, le chiffre n'a, pour ainsi dire, pas changé. Mais, en ce qui concerne l'âge moyen des membres de notre Province, notre personnel d'aujourd'hui a un grand avantage sur celui de l'époque du dernier Chapitre : c'est qu'il est composé de sujets jeunes et vigoureux qui ont, par conséquent, — selon le cours ordinaire des choses — devant eux de longues années d'utiles et nobles labeurs.

## § II. — **Notre Vie religieuse.**

1° *Nos maisons en Irlande.* — Dans un pays toujours fameux pour sa foi, et en un temps où sa piété a atteint un degré qui n'a probablement jamais été atteint, il serait vraiment étrange que la vie des religieux ne correspondît pas en sainteté à la ferveur des fidèles. Vivant dans une atmosphère de piété, avec de tous côtés des signes évidents d'extraordinaire sainteté, ceux qui se sont consacrés à Dieu dans la vie religieuse doivent

nécessairement — on ne peut s'attendre à moins de leur part — être aussi fidèles à leur sublime vocation que le sont à leurs obligations de chrétiens ceux de leurs parents qui vivent dans le monde.

Eh bien ! dans une visite même fortuite à nos maisons de formation, on ne peut manquer d'être frappé par la mâle piété et la régularité des membres de ces communautés. L'observance religieuse y est, pour ainsi dire, toute naturelle, ne semblant en apparence requérir que fort peu d'effort, — tant il est vrai qu'« avec les fervents il est aisé d'être fervent ». Ce qui n'empêche sans doute pas que ceux-là seuls persévèrent à mener une vie si régulière qui sont imbus d'un profond esprit religieux.

Un court séjour dans l'un ou l'autre de nos Pénitenciers, par exemple, avec sous les yeux l'exemple journalier de Pères et de Frères qui se dévouent totalement à leur œuvre, est loin d'être un moyen inefficace pour ramener même un prêtre à sa première ferveur. En vérité, ce fut un acte de sagesse, de la part des premiers Pères de la Province, que d'accepter la charge de ces Réformatoires. Une sorte de continuation du ministère du Père de Mazenod à la prison d'Aix, ces institutions — avec leurs grandes communautés de Frères, entièrement dévoués à leur tâche si difficile et menant en même temps une vie si exactement conforme à notre Règle — ces institutions, dis-je, n'ont jamais cessé d'attirer sur la Province entière les bénédictions du bon Dieu. En effet, cette charité infatigable de nos Pères et de nos Frères à l'égard de jeunes gens confiés à leurs soins par les magistrats du pays doit assurément rendre chères au Sacré-Cœur de Jésus, non seulement ces communautés elles-mêmes, mais la Province entière et même toute la Congrégation.

Bien que, dans le principe, nous ayons été établis dans nos pays comme missionnaires, nous n'y avons cependant, à proprement parler, qu'une maison de missions — la Maison de Retraite d'Inchicore, à Dublin.

Dans cette maison, réside une communauté relativement nombreuse, qui a toutes facilités pour observer toutes les prescriptions de nos saintes Règles, d'une façon

à peu près impossible pour nos communautés d'Angleterre. Excepté à certaines époques de l'année, où tous les Pères disponibles sont quelque part *en mission*, il se trouve toujours à Inchicore un nombre suffisant de Pères pour qu'on y puisse faire en commun les exercices réguliers — tels que la récitation du saint Office, etc. Et, si nos missionnaires étaient plus nombreux, il en serait absolument toujours ainsi. En tout cas, ce n'est pas la bonne volonté qui nous manque ; et, quand la chose est possible, nous ne négligeons aucun exercice de règle.

2° *Nos maisons en Grande-Bretagne.* — Tous nos Pères en Angleterre sont employés au même ministère que le clergé paroissial ; et, par suite, leurs maisons sont, en fait, des presbytères — où ils vivent en communautés de deux, trois ou quatre membres, selon l'importance et les besoins de leurs paroisses respectives. Nécessairement, leurs devoirs comme prêtres du ministère ne peuvent manquer d'être parfois en conflit avec leurs observances religieuses. Mais, malgré tout, ils font tous preuve de la plus entière bonne volonté pour faire harmoniser leurs doubles obligations. Dans chaque maison, un règlement prescrit certains exercices de communauté bien définis, qui sauvegarde au moins suffisamment l'esprit de la Règle. Outre la méditation du matin, l'examen particulier, l'oraison et la prière du soir, on lit tous les jours au dîner quelques versets du saint Évangile et de l'Imitation, et les Petites Heures sont récitées en commun à l'oratoire. La retraite du mois se fait habituellement le premier vendredi, tandis que la retraite annuelle a lieu, à Inchicore, dans le courant de l'été. Pour cette dernière retraite, tous nos Pères se rendent ici, de toutes les maisons si dispersées de la Province, pour s'édifier mutuellement aussi bien que pour travailler à leur propre sanctification. C'est à cette retraite annuelle, ordinairement prêchée par un Père d'une autre Province, que doit être attribué, en grande partie du moins, l'esprit religieux qui s'est, incontestablement, très bien conservé parmi les membres de la Province britannique.

La vie paroissiale étant pratiquement incompatible avec l'accomplissement intégral de tous les exercices de communauté, les Ordres ou Congrégations religieuses n'acceptent guère d'entreprendre le ministère paroissial, à moins que la nécessité ne l'exige. On ne peut, non plus, pas s'attendre à trouver dans de petites communautés de deux ou trois membres, adonnés au ministère pastoral, le même degré de régularité que dans des communautés plus nombreuses, dont les membres n'ont rien ou presque rien qui les empêche d'assister à tous ces exercices de règle. Raison de plus pour rendre justice à ceux qui ne cessent de faire des efforts sérieux pour mettre en harmonie des emplois par eux-mêmes si dissonants : leur mérite n'en est, indubitablement, que plus grand. Ceux-là seuls qui en ont fait l'expérience, peuvent tenir un compte équitable des défauts inhérents à un tel système ; et, bien qu'ils ne prétendent nullement être parfaits, il n'est que juste de dire que les Oblats, appartenant à ces communautés, ne sont pas moins fervents que ceux qui les y ont précédés.

La célébration de notre Centenaire — qui, par la pensée, l'admiration et l'amour, nous a ramenés en arrière jusqu'au berceau de notre Congrégation — fut l'occasion d'un renouveau de ferveur dans nos communautés. C'est, du reste, le but principal qu'on s'était proposé dans cette commémoraison, dont le résultat fut de retracer avec force devant nos esprits la vie de ces grands et saints personnages, — et, en particulier, de notre vénéré Fondateur, dont nous nous glorifions d'être les enfants — de ces personnages qui, par leur noble caractère, leur science profonde, leurs sublimes idées et leur action sanctifiante, nous ont indiqué le chemin qu'ils désiraient nous voir suivre. Je suis heureux de pouvoir proclamer qu'on put alors remarquer dans nos communautés un très consolant progrès, dû sans doute aux prières de nos célestes protecteurs (1).

(1) Voir *Missions*, N° 209, page 138 : *Les Fêtes du Centenaire en Angleterre*.

### § III. — Notre Ministère apostolique.

Au premier rang de nos œuvres apostoliques se trouve, comme il en a toujours été, celle des Missions et Retraites. Ainsi que le prouve toute l'histoire de notre Province, nos Pères ont toujours été fort appréciés et fort demandés comme missionnaires : ils le sont encore aujourd'hui, — à tel point que, même avec l'aide de ceux des nôtres qui sont habituellement adonnés au ministère paroissial, c'est à peine si nos missionnaires ont pu faire droit à toutes les demandes à eux adressées par le clergé séculier.

La plupart de nos missions sont données en Irlande, où les pasteurs tiennent beaucoup à procurer à leurs ouailles ce grand moyen de sanctification. Mais, si nous avions des Pères en nombre suffisant pour pouvoir établir des centres de mission en Angleterre et en Écosse, il n'y a pas de doute que leur temps serait sans cesse occupé par ce ministère — si nettement *oblatique*.

Outre les missions paroissiales et les retraites religieuses, nos Pères ont prêché des retraites pastorales, à l'usage du clergé tant régulier que séculier, en Angleterre et en Irlande. Ce qui montre en quelle estime sont tenus nos Pères, dans des pays où les Ordres religieux sont légion.

Quant à l'œuvre des Oblats dans diverses paroisses de grandes villes, en Angleterre et en Écosse, elle est bien connue dans la Congrégation. Dans ces centres, nous nous dévouons, avec un zèle jamais lassé, à l'évangélisation des plus pauvres parmi les pauvres du Christ. Cet aspect de notre ministère a été mis en évidence, à l'occasion de nos précédents Chapitres. Les missions de Tower-Hill (Londres), de Holy-Cross (Liverpool), de Mount St-Mary's (Leeds) et de Constitution-Hill (Leith), — pour n'en mentionner que quelques-unes — nous rappellent les labeurs héroïques de maints Oblats dont la Congrégation a plus que le droit d'être fière. C'est là que — dans les impasses et les rues sales, dans les taudis

et les bouges — nos Pères sont heureux de passer leur vie, pour se dévouer aux âmes confiées à leurs soins, ne cherchant aucune consolation humaine, mais souvent récompensés, cependant, par la reconnaissante gratitude des pauvres et des affligés.

### § IV. — Maisons de Formation.

1° *Noviciat et Scolasticat, à Belmont-House, Stillorgan...* — C'est, peut-être, dans le département de l'éducation de nos sujets, pour la Province et la Congrégation, que chez nous s'est opéré le plus grand changement depuis le dernier Chapitre général.

On ne peut nier que l'ancien système — qui consistait à avoir un Scolasticat central où étaient envoyés tous nos étudiants, à quelque Province qu'ils appartinssent — n'eût de frappants avantages. Mais la Congrégation, par sa rapide et merveilleuse extension, a elle-même rendu ce système impraticable. Afin que chaque Province pût, le mieux possible mais d'après sa mentalité particulière, fonctionner dans ce grand organisme qui s'appelle la Congrégation, on pensa qu'il était préférable, pour ne pas dire nécessaire, que chacune d'elles eût son propre Scolasticat. La santé des sujets, les exigences de chaque pays en matière d'éducation et d'instruction, la nécessité d'une connaissance parfaite de la langue maternelle, — tout indiquait que c'était bien là le seul chemin à prendre. L'un de nos Chapitres généraux décida donc que chacune de nos Provinces pourrait avoir son Scolasticat. Un prêtre, qui veut être à la hauteur de son temps, a besoin d'autre chose que d'un cours de philosophie et de théologie.

Les Pères de notre Province reconnurent cette nécessité ; et, dès l'année 1900, nous décidâmes que nos scolastiques, leur noviciat fini, devraient faire, à Belmont même, leur cours complet de philosophie. A cette époque, il n'était pas nécessaire d'assister aux conférences de l'Université pour obtenir le grade de *B. A.* (Bachelier ès Arts). C'était donc un grade universitaire qu'on obtenait, sans

passer par l'Université, rien qu'en subissant les examens prescrits. Les avantages n'en étaient donc que fort peu nombreux ; et le système fut abandonné en 1903, — mais pour être repris en 1907.

Ce pendant, l'Irlande s'était fait octroyer une Université nationale. Et, à partir de 1913, ceux-là seulement, qui assistaient aux conférences de l'Université, furent autorisés à se présenter aux examens devant le jury universitaire. Conséquence : on ne put plus suivre, au Juniorat, le cours de première année (*First Arts*), — il fallait le suivre à l'Université même.

Les junioristes de cette année-là (1912-1913), comme ceux des années suivantes, quittèrent Belcamp, pour entrer au Noviciat, un an plus tôt que c'en était jusque-là l'habitude, — c'est-à-dire immédiatement après avoir passé l'*Immatriculation*. Il en résultait que leur éducation classique était incomplète. A la fin de leur noviciat, ils durent donc rester à Belmont, pour suivre le premier cours d'Université qu'ils n'avaient pas fait à Belcamp.

En 1913-1914, la question d'un Scolasticat pour la Province britannique fut soulevée de nouveau ; et, la chose mûrement considérée, on demanda et obtint de Rome l'autorisation nécessaire pour établir formellement ce Scolasticat. Et cela nous paraît maintenant bien providentiel ; car, à peine l'affaire était-elle définitivement réglée, qu'éclata la guerre, qui nous aurait bien forcés de prendre cette décision, — si nous ne l'avions déjà prise.

Les étudiants de Belmont suivent, pendant trois ans, les cours de philosophie à l'Université de Dublin. A la fin de chaque année, ils passent un examen : à tour de rôle les *First Arts*, les *Second Arts* et, enfin, le *B. A.* Détail intéressant : nous avons toujours présenté tous nos scolastiques à ces examens, et pas un n'y a échoué une seule fois.

Et nous pouvons ajouter que, devant le bureau des examinateurs diocésains, nos théologiens se sont également si bien distingués, qu'ils en ont reçu les plus grands éloges, — fait qui, comme le précédent, fait le plus grand

honneur à nos Pères professeurs aussi bien qu'à nos scolastiques.

Pendant quelques années encore, le nombre de nos étudiants en théologie sera assez petit. Mais, si nous voulons bien attendre un peu, nous verrons arriver du Juniorat de nombreux jeunes gens, qui rempliront facilement tout ce qu'il y a de place à Belcamp. Nous avons, actuellement, dix novices qui finissent leur temps d'épreuve ; et, en septembre prochain, nous attendons de Belcamp un grand nombre de postulants.

Malheureusement, la maison du Noviciat, à Belmont, était trop petite pour servir, en plus, de Scolasticat. On s'est donc demandé si l'on allait chercher un autre local pour les scolastiques ou bien ajouter une aile à la maison de Belmont. C'est ce dernier plan qui a été adopté. Une aile — mesurant 40 pieds sur 40, et contenant un sous-sol et trois étages avec, chacun, une annexe en saillie renfermant salles de bains et cabinets — a donc été ajoutée au bâtiment primitif. Et la main-d'œuvre en a été presque exclusivement fournie par nos Frères, — novices, scolastiques et convers — ce qui nous a épargné toute autre dépense que celle des matériaux. Pas étonnant, après cela, que nos jeunes gens soient fiers de leur beau réfectoire — presque aussi grand que celui de Liège, de leur magnifique salle d'étude — artistement décorée, et surtout de leurs dortoirs salubres et bien aérés — où il y a facilement de la place pour 40 lits.

2º *Le Juniorat de Belcamp-Hall, à Raheny.* — Malgré les agrandissements effectués à Belmont, nous devrons, sous peu d'années, trouver pour le Noviciat une maison séparée (1). Ceci est dû à l'état florissant du Juniorat,

(1) C'est déjà fait, car nous avons, dernièrement, eu le plaisir d'apprendre que, faute de place, le Scolasticat avait dû... chasser le Noviciat de Stillorgan, — se réservant, pour lui seul, toute la maison de Belmont. Les novices n'ont, d'ailleurs, rien perdu au change, puisque, le 8 septembre dernier, ils ont pris possession d'un magnifique *hall*, dans le sud-ouest de leur chère Irlande, — exactement à *Cahermoyle, Ardagh, Co. Limerick.* Le R. P. Leahy, Supérieur, voudra peut-être bien un jour nous en parler plus longuement.

qui compte, cette année (1920), 70 élèves — un *record !* Primitivement disposées de façon à pouvoir accommoder tout juste 40 junioristes, la chapelle et les salles ont dû être réarrangées de façon à en faire de la place pour 70, puis l'on convertit en dortoirs une grande salle de récréation, — le tout très économiquement et, pour ainsi dire, presque sans frais.

L'avenir de notre Province dépend, en grande partie, de l'état plus ou moins prospère de son Juniorat, car c'est du Juniorat que viennent la plupart de nos novices.

Belcamp, florissant comme il l'est actuellement, ne doit pas fournir au Noviciat moins de dix jeunes gens par an.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que ce progrès notable dans le nombre de nos élèves soit l'effet d'une tactique qui consisterait à accepter des enfants, chez nous, à des conditions plus faciles qu'auparavant. C'est tout le contraire qui a lieu : le Juniorat est maintenant si bien dirigé et possède un personnel de professeurs si complet, que nous pouvons exiger des conditions plus rigoureuses, au point de vue général comme au point de vue financier, avant d'accepter ou de garder les élèves qu'on nous présente. Le Collège de MARIE Immaculée — c'est son titre officiel — s'est maintenant acquis une réputation très enviable. Conséquence : nous recevons beaucoup de demandes d'admission.

Daigne sa sainte Patronne continuer à garder et à protéger tous ceux qui vivent dans les murs de ce cher Juniorat et puisse-t-Elle le rendre de plus en plus fécond en Oblats — de la vraie trempe !

### § V. — Quelques Questions matérielles.

C'est une mince affaire que de trouver des ressources pour payer des constructions qu'on a soi-même eu l'honneur d'élever ; mais c'est une tout autre histoire que de quêter pour solder des dettes contractées par d'autres

en des temps déjà bien lointains. Voilà bien, pourtant, le travail pénible et ardu auquel se sont appliqués, de bon cœur, tous les Pères de certaines de nos missions, — à tel point même qu'ils se font une obligation de s'en aller, tous les dimanches de l'année, ramasser quelques gros sous, de porte en porte, sur tout le territoire de leurs paroisses respectives.

Quels que soient, par ailleurs, nos défauts, on ne peut nous accuser de n'être pas des prêtres zélés et dévoués. Les évêques, dont dépendent nos paroisses, rendent volontiers témoignage de ce fait, en déclarant, toutes les fois que l'occasion s'en présente, qu'ils n'ont pas, dans leurs diocèses, de prêtres plus énergiques que les Oblats. L'esprit de travail peut être, aujourd'hui, considéré comme le trait distinctif des Pères de notre Province.

Dans toutes nos paroisses, l'entretien des bâtiments paroissiaux demande nécessairement des frais considérables. Ainsi, par exemple, pour nous conformer aux exigences toujours plus impérieuses du Bureau de l'Instruction publique (*Government Board of Education*), il a fallu faire à la plupart de nos écoles des altérations dispendieuses, et, en certains endroits, nous avons même, dans ce but, été forcés de reconstruire entièrement à neuf.

En un certain cas, pour pouvoir nous procurer un emplacement convenable pour une nouvelle école, nous avons dû acheter toute une rue de maisons, au centre d'une grande ville, et en démolir, des deux côtés, les habitations. Et ce n'étaient là que les préliminaires de notre entreprise : il nous restait à bâtir, sur ce terrain, une vaste école. Vous me croirez donc sans peine, lorsque je vous dirai qu'il fallait un courage plus qu'ordinaire pour s'atteler à la tâche de recueillir, en grande partie sous par sous, parmi les plus pauvres des pauvres de Liverpool, la somme requise pour cette immense entreprise, — entre £ 30.000 et £ 40.000 sterlings. Et, pourtant, pendant que j'écris ces lignes, on m'annonce que ce gigantesque et merveilleux projet est sur le point d'être réa-

lisé (1). Honneur à tous et à chacun des héroïques Oblats qui ont leur part dans cette œuvre presque surhumaine !

## § VI. — **Projets de Développement.**

Jusqu'au jour où nous aurons des Pères plus qu'en nombre absolument nécessaire pour remplir nos obligations actuelles, il serait futile de penser à étendre notre sphère d'action.

Or, à présent, le nombre de nos Pères dans nos diverses maisons est à peine suffisant, — et, en réalité, nous sommes souvent tellement à court que les Pères ont plus à faire qu'on ne devrait raisonnablement leur demander. Sans compter que l'esprit religieux tend à s'affaiblir dans les communautés trop petites.

Nous concentrons donc nos efforts sur l'œuvre du recrutement, dans le but d'avoir — dès que nous le pourrons et dans le plus grand nombre possible de nos maisons — un personnel suffisant pour nous permettre de mieux observer la discipline religieuse.

Malheureusement, durant encore cinq ou six années,

(1) Nous sommes heureux de pouvoir corroborer cette assertion. Car voici ce que nous avons lu, dans l'*Universe* de Londres (N° 3151, du 27 mai 1921, page 19), à l'occasion de la nomination du R. P Joseph SCANNELL, Recteur et Supérieur de la maison de Sainte-Croix à Liverpool, comme Provincial de la Province anglo-hibernique des *O. M. I.* : — « Les dix années du P. SCANNELL à *Holy-Cross* ont été éminemment fécondes. Il laissera après lui là-bas un souvenir durable, sous la forme d'une école — la plus grande école élémentaire catholique pour garçons, en Angleterre — que l'on bâtit en ce moment sur le territoire de cette paroisse. Grâce à ses talents d'organisateur, le P. SCANNELL a réussi à recueillir £ 8.000 sterlings à cette intention, dans une tombola (*bazaar*). » Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que le Conseil du nouveau Provincial, qui remplace (mai 1921) le R. P. LEAHY, arrivé au terme de son mandat, est composé ainsi qu'il suit : — *a*) R. P. Thomas LEAHY, 1er consulteur ordinaire ; *b*) R. P. Matthew O'REILLY, 2e consulteur ordinaire ; *c*) R. P. Daniel WILKINSON, 1er consulteur extraordinaire ; *d*) R P. Patrick WHEELER, 2e consulteur extraordinaire ; *e*) R. P. Daniel O'RYAN économe provincial.

les jeunes prêtres, qui vont recevoir leur obédience pour notre Province, ne pourront faire autre chose que de remplir les vides causés dans nos maisons par la maladie et la mort.

Mais, au bout de ce temps, les fruits de nos florissants Juniorat et Scolasticat seront, nous l'espérons, prêts pour la moisson. C'est alors qu'un nouveau Chapitre général pourra être appelé à statuer sur nos projets de développement.

Thomas Leahy, *O. M. I.*,
*Provincial d'Angleterre-Irlande.*

## IX. — Rapport du Révérend Père Provincial du Canada [1].

### § I. — Personnel, Recrutement, Esprit.

1. Personnel. — Nombre : Pères, 138 ; Frères convers, 45 — dont 29 à vœux perpétuels et 15 à vœux temporaires ; Scolastiques, 59 ; Novices scolastiques, 20 ; Novices convers, 10 ; Junioristes, moyenne de 90.

Mouvement de notre personnel : — En 1907, notre Province comptait 130 Pères et 47 Frères convers ; en 1911, elle avait 134 Pères et 49 Frères convers ; en 1920, 138 Pères et 45 Frères convers. On le voit, le nombre de nos ouvriers est resté à peu près le même depuis 13 ans : augmentation de huit chez les Pères, pas d'augmentation chez les Frères convers. Cependant, nous n'avons pas cessé de faire du recrutement ; et nous pourrions employer très utilement un beaucoup plus grand nombre de Pères et de Frères. Nous aurions pu porter de 14 à 25 le nombre de nos missionnaires ; nous aurions pu faire de nouvelles fondations et développer norma-

(1) Voir *Missions*, N° 210, page 221 : *Les Oblats de Marie au Canada.*

lement nos œuvres déjà existantes. Nous avons préféré venir en aide aux autres Provinces et Vicariats. Depuis le dernier Chapitre (1908), nous avons cédé 45 Pères, 13 Frères convers et 12 Scolastiques, — en tout, 70 sujets. Nous espérons que Dieu tiendra compte de notre désintéressement ; les hommes, eux, ne le reconnaissent pas toujours suffisamment.

2. Recrutement. — Notre recrutement de Scolastiques a augmenté considérablement depuis cinq ou six ans ; en 1907 et en 1911, nous avions 47 Scolastiques, dont quelques-uns appartenaient à d'autres Provinces. Aujourd'hui, nous avons 59 Scolastiques à Ottawa, 5 à Rome, et nous en avons cédé 11 au Scolasticat d'Edmonton et au Scolasticat de San-Antonio. Nous aurions donc en tout 76 Scolastiques à nous, si nous avions gardé toutes nos recrues chez nous.

Le recrutement des Frères convers a été presque nul, pendant la guerre. Il semble, heureusement, devoir reprendre son cours : nous avons, actuellement, 10 novices.

Maisons et résidences : — Nous avons 10 maisons et 4 résidences : *a*) Maison de Saint-Pierre, à Montréal (Résidence du Provincial) ; *b*) Noviciat de Notre-Dame des Anges, à Ville-La-Salle, près Montréal ; *c*) Scolasticat de Saint-Joseph, à Ottawa ; *d*) Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa ; *e*) Université de Saint-Joseph, à Ottawa ; *f*) Maison de Notre-Dame des Grâces, à Hull, près d'Ottawa ; *g*) Maison du Saint-Sauveur, à Québec ; *h*) Maison de Notre-Dame du Rosaire, au Cap-de-la-Madeleine ; *i*) Maison de Maniwaki ; *j*) Maison de Ville-Marie, et *k-n*) Résidences de la Pointe-Bleue, de Nord-Témiscamingue, du Fort-Albany et d'Attawapiscat (sur la Baie James).

3. Esprit. — Sous le rapport de l'esprit et de la vie religieuse, comme sous le rapport de l'esprit et de l'amour de la Congrégation, nous croyons devoir rendre un fort bon témoignage aux membres de notre Province. L'obéissance est vraiment effective et prompte ; plusieurs pratiquent l'obéissance affective. La pauvreté est en honneur, malgré les assauts sans cesse répétés que lui livrent le sensualisme moderne et l'éducation familiale — de moins

en moins conforme aux conseils évangéliques. La Règle est en vigueur et observée, *in quantum fert humana fragilitas.* La plupart de nos maisons peuvent psalmodier l'office. Nous avons annuellement deux retraites pour les Pères et deux pour les Frères convers. Nos chers Frères convers nous donnent beaucoup de consolations par leur dévouement, leur bon esprit et leur régularité. Ce sont des religieux et des Oblats modèles.

## § II. — **Principales Œuvres provinciales.**

Énumération : — 1) Œuvres de recrutement et de formation : juniorat, noviciat, scolasticat ; 2) Missions et retraites ; 3) Œuvre des retraites fermées ; 4) Missions sauvages ; 5) Missions des chantiers ; 6) Grand Séminaire d'Ottawa ; 7) Université d'Ottawa ; 8) Pèlerinage national à la Sainte Vierge, au Cap-de-la-Madeleine ; 9) Œuvres sociales ; 10) Publications et œuvres de bonne presse ; 11) Desserte de douze paroisses et des œuvres connexes ; 12) Aumônerie de plusieurs communautés religieuses ; 13) Œuvre de colonisation ; 15) Un Aumônier militaire.

*a*) Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa. — Personnel dirigeant : 6 Pères et 3 Frères convers.

Nombre des Junioristes : au commencement de cette année, de 100 à 110, et, à la fin de l'année, de 75 à 80. Le recrutement des élèves junioristes est facile ; un grand nombre de bons sujets se présentent. Rendement du juniorat : une moyenne de cinq prêtres par année.

Le Juniorat a son organe : *La Bannière de Marie Immaculée*, publiée annuellement. Cette publication fait connaître l'œuvre, attire des vocations et rapporte des bénéfices appréciables. Un Père du Juniorat, le R. P. Stanislas Brault, a organisé un autre mode de contribution : « Le denier du Sacré-Cœur. » C'est une imitation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

*b*) Noviciat de Notre-Dame des Anges, Ville-La-Salle. — Personnel dirigeant : 3 Pères, dont l'un est économe et l'autre dessert la petite paroisse de Saint-Nazaire. Nous donnons encore l'hospitalité aux Novices des Provinces

et Vicariats de l'ouest du Canada. Nous n'avons qu'à nous louer du bon esprit qui règne dans cette maison.

*c*) Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa. — Personnel dirigeant : 8 Pères et 6 Frères convers. Nous sommes très satisfaits de l'esprit et de la conduite de nos Scolastiques, ainsi que de la formation qu'ils reçoivent.

*d*) Missions et retraites. — 14 Pères se livrent exclusivement à ce ministère ; quelques autres s'y livrent de temps à autre. Ce nombre est assurément trop peu considérable. Nos missionnaires sont très appréciés et nous font honneur. Leurs succès sont dus, sans doute, à leurs talents et à leur conduite exemplaire, mais aussi et surtout à leur fidélité à la méthode et au genre propres aux Oblats. Leur préférence est pour les missions de quatre semaines. Ils en donnent de trois et de deux, ainsi que des retraites de huit jours et, le moins souvent possible, des travaux de trois jours. Voici leur bilan pour l'année qui vient de s'écouler : — 196 semaines de missions ou retraites ; 21 retraites paroissiales de 3 jours ; 3 retraites pastorales ; 6 retraites de pensionnats ; 1 retraite de séminaire ; 1 retraite des universitaires ; 18 sermons de circonstance ; quelques retraites fermées ; et plusieurs sermons aux pèlerins du Cap-de-la-Madeleine.

*e*) Retraites fermées. — Cette œuvre, bienfaisante entre toutes, a été établie par nos Pères à Ottawa et au Cap-de-la-Madeleine. Elle va de succès en succès.

*f*) Missions sauvages. — On ignore trop, je crois, que notre Province a de nombreuses missions sauvages, dans le nord des provinces de Québec et d'Ontario et même jusque sur les bords de la Baie James. Six de nos Pères s'adonnent exclusivement à ce ministère ; cinq autres s'y livrent pendant une partie de l'année seulement. Cinq missions ont un ou deux missionnaires résidants ; 19 postes sont visités une ou deux fois l'an. Quelques-unes de ces missions sont des plus pénibles et même des plus périlleuses. Le nombre des sauvages catholiques, évangélisés par nos Pères, est de 3.400. Un plus grand nombre encore reste à convertir.

*g*) Missions des chantiers. — Deux de nos Pères consa-

crent, à ce dur mais fructueux ministère, deux mois de l'hiver.

*h*) Grand Séminaire d'Ottawa. — Trois Pères s'y dévouent. Nombre actuel des élèves : 30.

*i*) Université d'Ottawa. — Personnel enseignant et dirigeant : 30 Pères. Cours classique français-anglais et cours classique anglais ; cours commercial complet et bilingue. Cette institution a eu des épreuves dans le passé. Elle jouit, actuellement, d'une paix et d'une prospérité qu'elle n'a peut-être jamais connues auparavant. Le nombre des élèves est plus grand que jamais, — 750 pour 1919-1920, — et on a dû refuser plus de 40 élèves, faute de local. Les finances sont satisfaisantes, malgré la hausse du coût de la vie.

*j*) Pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine. — Il a été proclamé *Pèlerinage national* par les Pères du Concile plénier de Québec (1909). Les Oblats font là, avec succès, ce qu'ils ont fait à Notre-Dame de Sion, à Notre-Dame de l'Osier, etc. Cette œuvre mariale est prospère et est appelée à faire beaucoup de bien.

*k*) Œuvres sociales. — Fondation et direction de 15 syndicats catholiques d'ouvriers. Direction de trois cercles catholiques de voyageurs de commerce. Direction de six cercles de l'A. C. J. C. (Association catholique de la Jeunesse canadienne). Direction de deux œuvres de jeunesse. Aumônerie de plusieurs Caisses populaires, de Sociétés de secours mutuels, de Sociétés de Saint-Vincent de Paul, d'orphelinats, d'hospices, etc., etc.

*l*) Publications. — *Les Annales de Notre-Dame du Cap*, avec trente mille abonnés ; *La Bannière de Marie Immaculée* (vingt mille exemplaires) ; quatre Bulletins paroissiaux ; collaboration à plusieurs journaux et revues.

*m*) Paroisses. — Nos Pères desservent douze paroisses, dont six surtout sont considérables. La population totale de nos paroisses est de 53.000 âmes. Dans toutes ces paroisses, les fidèles sont des catholiques pratiquants. Le ministère est très intense. Pendant l'année dernière, nos Pères ont donné, dans nos seules paroisses, un million cent mille communions.

*n*) Communautés religieuses. — Nos Pères desservent quatre communautés de Frères enseignants et trente-six communautés ou groupes distincts de Religieuses. Au nombre de ces communautés se trouvent quatre maisons-mères importantes.

### § III. — **Projets pour l'Avenir.**

1) Il nous faudra augmenter au plus tôt le nombre de nos missionnaires, si nous ne voulons pas être devancés et éclipsés par les nombreuses Congrégations de missionnaires établies au Canada : Dominicains, Franciscains, Capucins, Rédemptoristes, Jésuites, etc., etc.

2) Il est pratiquement décidé que nous fonderons deux résidences : — une à l'est de la Baie James, où quelques milliers de sauvages semblent disposés à se convertir ; une autre à Kapuskasing, dans le nord de l'Ontario. Nos Pères s'y occuperont de colonisation et d'œuvres sociales.

Guillaume Charlebois, *O. M. I.*
*Provincial du Canada.*

## X. — Rapport du Révérend Père Vicaire d'Alberta-Saskatchewan [1].

Depuis le Chapitre de 1908, les principaux événements survenus dans notre Vicariat sont la fondation du Juniorat, l'érection de l'Archidiocèse d'Edmonton, la création du Diocèse de Calgary et, enfin, la fondation du Scolasticat de Marie Immaculée à Edmonton.

Le Juniorat — qui commençait bien modestement,

(1) Extrait du Rapport du R. P. Henri Grandin — qui, comme l'on sait, est devenu, depuis lors, premier Provincial de la nouvelle Province d'Alta-Sask. (Voir *Missions*, N° 213, page 126.)

en 1908, à Pincher Creek, dans le presbytère où le Père Pierre HÊTU avait eu la bonté de recevoir les deux professeurs et leurs quatre premiers élèves — s'est développé rapidement ; et la maison, que l'on avait construite en 1910, est devenue trop petite, et on devra l'agrandir, le plus vite possible, si nous voulons conserver les vocations qui s'offrent à nous et que nous sommes obligés de refuser. Dans les douze années de son existence, le Juniorat de Saint-Jean l'Évangéliste nous a donné trois prêtres, deux Oblats à vœux perpétuels, neuf Oblats à vœux temporaires et six novices. Le Supérieur et les professeurs souhaitent vivement qu'on leur fournisse le logement pour 60 ou 70 élèves — nombre qui ne demandera pas un plus grand nombre de professeurs et qui mettra plus d'émulation dans les différents cours et facilitera un choix plus éclairé dès le début. Supérieur et professeurs ont montré qu'ils avaient à cœur de donner à leurs élèves l'esprit de la Famille, malgré quelques tendances contraires.

Le Diocèse de Saint-Albert, dont le nom et les souvenirs étaient si chers à tous les Oblats, a disparu pour faire place à l'Archidiocèse d'Edmonton ; et, malheureusement, le vénéré Mgr LEGAL vient de disparaître, laissant vacant ce siège — dont il a été le premier titulaire. Cette mort est pour nous une perte immense ; car, malgré des sévérités parfois outrées et très pénibles, ce saint évêque aimait sa Famille religieuse et voulait son accroissement et son développement. Il a demandé et insisté pour que la formation des grands séminaristes du diocèse nous fût confiée ; et ce n'est que sur nos instances réitérées qu'il finit par consentir à chercher d'autres directeurs pour son petit séminaire, dont nous ne pouvions plus garder la direction. Que le bon DIEU lui donne un successeur qui sache continuer ses œuvres et les faire prospérer !

La création de l'Archidiocèse d'Edmonton amenait la fondation du nouveau Diocèse de Calgary, confié à la direction de Mgr J.-T. McNally. Quand je relis mon rapport, préparé pour le Chapitre qui devait se tenir

en 1914, je me demande si les mauvais jours que nous avons vécus ne sont point un rêve ; car alors tout était ou, du moins, paraissait être au beau fixe. Malheureusement, la réalité réapparaît bien vite, quand je me souviens que nous n'avons même plus un pied-à-terre dans la ville de Calgary — où nous avions tout fait et où le diocèse jouit des travaux et des dons des *O. M. I.* Aujourd'hui, les relations entre l'Évêque de Calgary et le Vicaire sont aussi bonnes qu'on peut le souhaiter ; et je veux espérer que toute crainte de nouveaux désagréments peut être écartée.

J'arrive à l'événement le plus important dans l'histoire du Vicariat : l'établissement du Scolasticat de Marie Immaculée à Edmonton. Jusqu'en 1917, la Province du Canada avait bien voulu se charger de nos novices et de nos scolastiques ; et nous ne saurions être trop reconnaissants envers cette Province pour la charité avec laquelle elle se prêtait à nos besoins. Le moment vint, cependant, où, ne pouvant plus loger nos sujets, le R. P. Guillaume Charlebois, Provincial, nous avertit officiellement qu'il était temps de penser à prendre nous-mêmes les mesures nécessaires pour donner, chez nous, à nos sujets l'instruction et la formation requises. L'Administration générale, consultée, approuvait la fondation d'un scolasticat pour l'Ouest, mais laissait aux administrations locales le soin de choisir l'emplacement de la future maison et son organisation. Après un assez long échange de lettres, le regretté P. Charles Cahill, alors Provincial du Manitoba, et le Vicaire de l'Alberta-Saskatchewan se rendirent à Ottawa pour y discuter la fondation d'un scolasticat unique pour l'Ouest ; et, d'un commun accord, on rédigea une liste de noms comprenant le Supérieur et les professeurs qui devaient commencer le nouvel établissement à Edmonton, l'automne suivant. Rome ayant approuvé la liste du personnel fourni par les diverses Provinces intéressées, on se mit immédiatement à l'œuvre. Le R. P. François Blanchin, que la Province du Canada avait eu la générosité de nous céder, prit les devants ; et, sous son impul-

sion vigoureuse, la maison de Saint-Joachim était prête, au temps voulu, pour recevoir ses nouveaux hôtes. Notre Vicariat dut supporter seul les frais considérables qu'entraînait cette fondation, sauf l'aide substantielle que nous donna Mgr Breynat. Aujourd'hui, le Scolasticat de Marie Immaculée compte 45 scolastiques et 8 séminaristes — qui nous ont été offerts par Mgr Legal, Mgr Pascal et Mgr Mathieu, auxquels est venu se joindre cette année Mgr McNally. J'ai cru entrer dans les vues de l'Administration générale en acceptant ces jeunes gens ; et nous ferons, certes, tout notre possible pour mériter et conserver la confiance de ces Prélats.

En dehors de ces événements, je puis ajouter que les œuvres, qui nous sont confiées dans les trois diocèses qui forment le Vicariat, sont prospères et que nos Pères s'y dévouent avec un zèle vraiment admirable. Le manque de sujets est, comme toujours, la grande plaie de nos missions. La mort nous a enlevé un grand nombre de Pères qui n'ont pu être remplacés, — ce qui rend le travail des survivants plus accablant et plus pénible. Il nous faudrait, au moins, trois Pères de langue allemande pour notre belle colonie de Saint-Joseph — qui rivaliserait bientôt avec celle des Bénédictins, si nous pouvions y consacrer plus de sujets. Ce serait un crève-cœur pour nous tous, si nous devions, faute de sujets, être amenés à abandonner ne fût-ce qu'une partie de cette belle œuvre — où nos Pères ont semé dans les larmes et la misère noire et où la récolte s'annonce si consolante. Nos deux Pères polonais se tuent, en essayant de donner aux catholiques de leur langue l'instruction et les secours religieux — dont ils ont besoin et dont ils se montrent si avides. Nos missions sauvages souffrent également du manque de sujets ; et la mort récente du P. Edouard Cunningham cause un vide qu'il m'est impossible de combler. D'ici plusieurs années, le Scolasticat ne pourra nous fournir les prêtres dont nous aurions besoin aujourd'hui même. Pouvons-nous espérer que les vieilles Provinces pourront nous aider ?

L'esprit religieux se maintient bon chez le plus grand

nombre. La multiplicité des postes, dépendant de nos missions ou résidences, nécessite des absences nombreuses et prolongées et contribue, pour une large part, à l'affaiblissement des pratiques et même de l'esprit religieux.

Le Personnel du Vicariat se compose de 108 Pères et de 24 Frères convers ; 5 autres Pères se trouvent, depuis quatre ans, dans l'État du Wisconsin.

Huit Pères sont employés au Juniorat, qui compte 42 élèves. Je ne connais pas, en ce moment, le nombre des petits séminaristes qui ont pu nous être confiés, cette année, à la rentrée des classes.

Sept Pères sont employés au Scolasticat, qui compte 44 ou 45 scolastiques — dont 3 sont en quatrième année de théologie, 7 en troisième année, 8 en seconde année, 4 en première année, et 12 en seconde année de philosophie et 9 en première année.

Les autres Pères desservent 17 missions sauvages. 29 paroisses ou missions parmi les blancs — dont 9 forment la colonie allemande de Saint-Joseph.

Henri GRANDIN, *O. M. I.*
*Vicaire des Missions.*

## XI. — Rapport du Révérendissime Vicaire du Natal [1].

### § I. — **État du Vicariat.**

Nous sortons d'une période très pénible. La guerre nous a pris 8 Pères et la maladie en a invalidé un autre en Europe. Les règlements de guerre ont, en partie, paralysé l'action des Pères de Mariannhill, bien que le travail ait été tout aussi considérable et aussi pressant.

(1) Voir *Missions*, N° 211, page 76 : *Vicariat des Missions du Natal, S. A.*

Nous avons dû faire face à tout, avec un personnel diminué.

De plus, la mort a fauché dans nos rangs, ainsi que je le dirai plus loin. Puis, dès la guerre terminée, plusieurs Pères ont demandé à Monseigneur le Supérieur Général et obtenu de lui la permission de faire un voyage en Europe, — de sorte que nous nous sommes trouvés à peu près dans la même situation que pendant la guerre.

En ce moment, il y a une fatigue générale et, peut-être aussi, une détente pénible. Une sorte de malaise en résulte qui ne laisse pas de m'inquiéter.

Les choses eussent pu être pires ; et, malgré tout, nous devons remercier la bonne Providence, qui nous a protégés visiblement. Par mes démarches auprès des autorités de l'Union, j'ai pu obtenir que les Pères de Mariannhill et nos Pères allemands ne fussent pas internés dans les camps, mais seulement dans leurs Missions respectives, — avec une liberté suffisante pour faire leur travail. Si quelques-uns se sont vus envoyés au camp d'internement, ils ne le doivent qu'à eux-mêmes et à leur imprudence.

La Providence s'est montrée bonne encore, en ne permettant pas que nos chers soldats fussent appelés au suprême sacrifice. Grâce à Dieu, ils sont tous revenus, et dans les meilleures dispositions. Quatre d'entre eux sont porteurs de décorations qui attestent leur dévouement — soit comme infirmiers, soit comme interprètes.

Je dois à tous ceux qui sont restés au travail le témoignage d'une admiration sincère pour leur dévouement — aussi méritoire que celui des mobilisés. Ils se sont donnés avec un zèle et un oubli d'eux-mêmes qui souvent m'ont profondément ému. Grâce à eux, les Œuvres n'ont pas souffert, ainsi qu'on pourra le constater par les statistiques du Vicariat. La Congrégation a le droit d'être fière de ses enfants du Natal — tant de ceux qui ont été entraînés dans le tourbillon de la guerre que de ceux qui sont restés ici.

Le changement des Pères d'une Mission à une autre est chose très compliquée au Natal, en raison des diver-

gences entre les Œuvres. Par exemple, dans telle Mission il faut absolument un Père qui sache à la fois l'anglais et le zoulou ; dans telle autre, la majeure partie des catholiques parlent le français ; dans telle autre encore, il faut l'anglais et le tamoul, etc. Dans les principales Missions, Durban et Maritzburg, il nous faudrait au moins un Père de nationalité et de langue anglaises et qui, avec cela, ait fait de fortes études : nous avons à tenir une place importante dans ces villes — qui ont un grand avenir.

### § II. — **Notre Centenaire (1916).**

L'événement le plus important de la période qui nous occupe, au point de vue de la Famille, a été la célébration de notre Centenaire. Grâce aux efforts du R. Père James O'Donnell, Administrateur de la Cathédrale, ces fêtes ont eu un éclat merveilleux. Nous avions eu déjà une réunion de famille pour les Oblats du Vicariat ; et l'on avait été heureux de se retrouver, pour remercier Dieu, dans l'intimité, des grâces accordées à la Congrégation pendant ces années merveilleuses de notre histoire.

Pour la célébration publique, à Durban, nous eûmes un programme qui dura huit jours. Nos catholiques se montrèrent pleins d'enthousiasme et nous aidèrent puissamment à faire honneur à nos nombreux invités. Ceux-ci nous arrivèrent de toutes les parties du Sud africain : Mgr Mac-Sherry, Vicaire apostolique du Vicariat oriental, voulut donner le premier sermon — dans lequel il exprima toute son admiration pour notre Famille. Mgr Jules Cénez vint du Basutoland, pour m'aider à porter l'honneur fait aux Oblats. Les Préfets apostoliques du Transvaal septentrional et de la Rhodésie durent voyager pendant des jours entiers pour nous prouver leur sympathie. Outre les Oblats, les Jésuites, les Bénédictins, les Prêtres séculiers, tous ceux qui évangélisent le Sud africain étaient réunis, et tous célébraient à l'envi l'esprit apostololique, le zèle, le dévouement, les œuvres magnifiques de la Congrégation des Oblats dans

tous les continents. Les cérémonies religieuses furent splendides, les sermons des plus éloquents, les catholiques instruits et édifiés, les protestants étonnés. Les autorités civiles ne furent pas en reste ; et le Maire de la ville donna, en l'honneur des Oblats et de leurs invités, une réception des plus réussies. Le Théâtre fut même réquisitionné, et le beau drame chrétien *Fabiola* contribua puissamment à l'édification générale.

Il n'y avait jamais eu démonstration catholique de pareille envergure dans le Sud africain. La clôture des fêtes prit la forme d'une procession publique, — 10.000 catholiques, avec le clergé et les évêques en habits sacerdotaux, parcoururent les rues les plus importantes et se réunirent au Parc public, où l'on avait préparé un reposoir. Après un sermon prêché par la voix puissante du R. P. Thomas RYAN, les Évêques donnèrent la bénédiction apostolique octroyée par le Saint-Père, et la Bénédiction du Saint Sacrement finit dignement la série des fêtes.

Les Oblats furent heureux, durant ces jours, et leur pensée se reportait vers les anciens d'il y a 50 ans, dont le dévouement avait rendu possibles ces joies, mais qui jamais n'auraient cru de telles manifestations possibles — si peu de temps après eux.

Nous sommes tout particulièrement reconnaissants à Mgr Mac-Sherry, à Mgr CÉNEZ, à Mgr Sykes, *S. J.*, à Mgr Lanslots, *O. S. B.*, à Mgr Kelly, aux délégués de Mgr Rooney et à ceux de Mgr Cox.

Notre merci va encore au R. P. O'DONNELL, qui s'est dépensé sans compter, pour tout organiser et qui a mis au service de nos fêtes tout son amour pour la Congrégation. Je n'ajouterai qu'un mot — le mot de Mgr Mac-Sherry : « Une telle manifestation n'était pas possible, dans tout le Sud africain, ailleurs qu'à Durban. »

J'ai envoyé à Mgr le Supérieur Général le récit de nos fêtes donné par les journaux de Durban (1).

(1) Nous en avons publié une traduction abrégée : Voir *Missions*, N° 210, page 354.

### § III. — Statistiques bien consolantes.

Les statistiques du Vicariat de Natal, de 1914 à 1920, montrent clairement que le travail n'a pas chômé, durant la guerre, et que la bénédiction divine a fécondé les efforts des ouvriers — pourtant peu nombreux.

a) Baptêmes d'enfants, de 1914 à 1920 : 16.146, soit moyenne annuelle de 3.229 ;

b) Baptêmes d'adultes, de 1914 à 1920 : 13.934, soit moyenne annuelle de 2.783. ;

c) Enfants dans nos écoles en 1919 : 10.889 ;

d) Communions en 1919 : 764.500.

L'*Annuaire Pontifical catholique* et autres ouvrages documentaires donnent comme chiffre de la population catholique au Natal 18.800, alors que le nombre s'élève à 50.000. C'est de tous les Vicariats du Sud africain celui qui en possède le plus grand nombre.

### § IV. — Personnel du Vicariat.

Les Prêtres du Vicariat sont au nombre de 100, qui se divisent comme suit :

32 Oblats ;
55 Missionnaires de Mariannhill ;
2 Servites ;
2 Dominicains ;
5 Séculiers ;
4 Indigènes.

Les Oblats s'occupent de la population européenne ; ils ont, en outre, 12 Missions indigènes, 2 Missions pour Indiens, plusieurs Missions pour métis ou personnes de couleur.

Les Missionnaires de Mariannhill s'occupent des Indigènes, exclusivement. Riches en ressources et en hommes. leurs Missions sont établies sur une plus vaste échelle que les nôtres. Ils possèdent de larges fermes, qu'ils font valoir par les Frères convers — au nombre de 167.

Les Servites ont commencé à défricher le terrain,

matériellement et spirituellement, dans le vaste pays du Swaziland, que je leur ai confié et dont nous n'avions pu jusqu'ici nous occuper. Ils ont commencé en 1914, et ont 2 Missions. La guerre a empêché leur développement.

Les Dominicains viennent seulement de prendre charge du district de Newcastle. Ils seront 3 Pères et prendront soin de 3 couvents considérables de religieuses Dominicaines. Ils s'occuperont, en outre, des noirs — très nombreux dans ce district.

Je dois ajouter à ces chiffres que nous sommes aidés dans le travail par 10 Frères Maristes, qui dirigent le Collège de Maritzburg pour jeunes gens. De plus, nous avons 840 religieuses, chargées des Écoles, Orphelinats et Hôpitaux, et qui appartiennent aux Congrégations suivantes : Sainte-Famille, Nazareth, Dominicaines, Franciscaines Missionnaires de Marie, Précieux-Sang, Sainte-Croix, Augustines hospitalières.

A tous ces aides, extrêmement dévoués, les Oblats doivent un tribut de reconnaissance.

### § V. — Décès et Besoins.

Sur les 32 Oblats (plus 2 Frères convers) il est nécessaire de faire quelques remarques, pour mettre les choses au point.

Le R. P. Léopold Trabaud a été invalidé en Europe, depuis 1913 ; cinq Pères ont passé 60 ans, cinq ont passé 55 ans, sept ont passé 50 ans.

Dans mon rapport de 1914, j'avais mentionné la mort de 3 Pères et d'un Frère. Je dois ajouter six noms à cette liste funèbre : cinq Pères et un Frère. Donc, depuis le dernier Chapitre général, nous avons perdu 8 Pères et 2 Frères, et nous n'avons reçu aucune nouvelle recrue.

Depuis 1914, le bon Dieu nous a pris :

1° Le R. P. Maurice Foley, un jeune, qui succomba à la suite d'une légère opération, le 10 mars 1915 ;

2° Le R. P. Odilon Monginoux, usé avant l'âge par son travail et son zèle, mourut en 1917, le 28 novembre ;

3° Un mois plus tard, le 28 décembre, le R. P. Jean LeTexier, un brillant missionnaire des Indigènes, était emporté, en quelques jours, par la surcharge de travail occasionnée par le petit nombre des Pères pendant la guerre ;

4° Six semaines après, c'était le R. P. Jean Meyer qui nous quittait : quoique plein d'infirmités, il rendait de grands services à la Cathédrale. Il ne fut réellement malade que 8 jours ;

5° Enfin, le R. P. Francis Howlett, aimé et vénéré de tous, mourait le 29 août 1919.

Que de vides ont laissés ces vaillants ouvriers ! Sans doute, nous gardons précieusement leur souvenir, et nous sommes fiers du renom de sainteté et de dévouement qu'ils ont laissé après eux ; mais nos cadres sont entamés profondément, et l'avenir nous inquiète.

J'ai essayé de créer une ferme, qui devrait pourvoir aux besoins de plusieurs Missions indigènes ; mais, pour la mettre en œuvre, il me faudrait 2 Frères convers, se connaissant à la culture. Et cela m'amène à remarquer que, depuis 25 ans, nous n'avons reçu aucun Frère convers. Et, pourtant, combien ils seraient utiles, et quel réconfort ils seraient pour les Pères isolés dans les Missions ! Pourquoi nous a-t-on ignorés, depuis si longtemps, dans la distribution des obédiences — soit des Pères, soit des Frères ? C'est un problème dont je ne puis trouver la solution.

Si je n'étais pas arrivé à obtenir les Frères Maristes pour notre Collège de Maritzburg, et par là même à libérer quelques Pères, la situation eût été intenable. Attend-on pour nous envoyer quelques nouveaux sujets que nous soyons à bout ? Qu'on se rappelle qu'un Père étranger à la nationalité britannique, avant de pouvoir travailler dans les Missions noires, doit apprendre deux langues, — ce qui implique un ou deux ans de préparation ici.

## § VI. — **Vie religieuse, etc.**

La situation du Vicariat de Natal, au point de vue de la vie religieuse, est plutôt anormale. Le Vicaire apostolique est en même temps Vicaire de Missions. Cela a ses avantages, et de grands avantages, mais ce n'est pas normal ; et le Vicaire apostolique, ayant considérablement à faire par ailleurs, ne peut donner suffisamment de temps aux détails de la vie religieuse. Il serait peut-être temps d'arriver à la division des pouvoirs ; je le demanderai même, pour ma propre responsabilité et le bien des Oblats. Dans ce cas, le *Modus vivendi* sera à étudier pour son application pratique.

Une des grandes difficultés pour la vie régulière vient du fait qu'on ne peut facilement changer les sujets de Missions. Les œuvres du Vicariat sont tellement diversifiées que, pour chacune, il faut tel sujet et non tel autre. Alors, les Pères, restant longtemps en charge de la même œuvre, s'identifient trop avec elle et perdent, dans une certaine mesure, le sentiment de la dépendance religieuse. De plus, les mêmes Pères sont laissés très longtemps seuls, — ne voyant leurs Supérieurs et leurs confrères que trop rarement.

Ces difficultés militeront puissamment contre l'harmonie nécessaire entre le Vicaire apostolique et le Vicaire de Missions, surtout si celui-ci n'est pas bien au courant de la situation. N'y a-t-il pas danger que les Pères profitent de ces difficultés pour évader, à la fois, les deux autorités ?

Je crois qu'en ce qui regarde l'attachement à la Famille et à leur vocation d'Oblats, nos Pères ne le cèdent en rien au reste de la Congrégation. Quant à la fidélité aux exercices, je ne puis guère juger de ce que font les Pères isolés. A Durban, elle laisse beaucoup à désirer ; et, malgré mes efforts, je n'ai pu y amener certains Pères, et c'est la seule maison où il puisse y avoir la vie de communauté. A Maritzburg, il y a trois Pères ; mais, depuis qu'on a cédé le Collège aux Frères, les conditions

de vie des Pères sont plutôt difficiles et ne se prêtent guère à une régularité impeccable. De divers côtés, il y a trop de laisser-aller.

Pendant la guerre, il nous a été impossible d'avoir les retraites annuelles ; mais nous nous y sommes remis. Les Pères du Transkei sont trop éloignés pour y assister. Je dois dire que, tous les ans, un bon nombre de Pères ont à prêcher des retraites aux religieuses ; or, on ne peut guère prêcher une retraite convenablement sans la faire soi-même.

Henri DELALLE, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions.*

## XII. — Rapport du Révérend Père Vicaire de Cimbébasie.

### § I. — Personnel du Vicariat.

Depuis le dernier Chapitre général, des changements importants ont eu lieu dans le personnel de notre Vicariat de Missions.

En 1908, le R. P. Augustin Nachtwey donna sa démission comme Vicaire de missions : nous lui garderons toujours un souvenir bien reconnaissant pour tout ce qu'il a fait, pendant les huit années qu'il a passées parmi nous comme Supérieur des Oblats.

Il fut remplacé par le R. P. Joseph SCHEMMER, dont (hélas !) la santé, minée par la phtisie, n'égalait pas les qualités supérieures d'esprit et de cœur. A son tour, il dut se démettre, en 1909.

Et le R. P. Eugène KLAEYLÉ fut nommé Vicaire des Missions par l'Administration générale. Au mois de mars 1914, il s'embarqua pour l'Allemagne ; et ce ne fut qu'au mois de mai 1920 qu'il put retourner à son poste de Windhuk. Pendant tout ce temps, temps plein de

difficultés de toute sorte, le R. P. Damien Arnold a dirigé le Vicariat, avec prudence et énergie.

Je dois mentionner ici le grand bienfait que nous ménagea, en 1909, la visite de notre vénéré Assistant général, le R. P. Simon Scharsch. Depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre, le R. P. Visiteur résida parmi nous ; et nous avons pu admirer la facilité avec laquelle il a su se faire à nos conditions si différentes de celles d'Europe. Nous avons reçu, avec grande reconnaissance, ses sages conseils ; et nous nous sommes efforcés de les mettre en pratique.

Depuis 1908, la mort nous a ravi 4 Pères et 1 Frère convers ; 3 Pères et 1 Frère ont reçu leur obédience pour d'autres vicariats. En 1919, enfin, un autre Père a dû rentrer en Allemagne pour des raisons politiques, et la question de son retour n'a pas encore été réglée ; nous le compterons parmi les Pères de notre Vicariat. Nous avons donc perdu, de 1908 à 1920, sept Pères et huit Frères convers. En revanche, le Vicariat a reçu 17 nouveaux Oblats : six Pères et huit Frères — dont trois nous sont venus de notre Noviciat pour Frères convers, établi à Usakos. Nous comptons donc actuellement, dans le Vicariat, 23 Pères et 20 Frères. La guerre a empêché l'envoi, chez nous, de nouveaux Pères et Frères. A l'heure qu'il est, cette question, vitale pour nous, n'est pas encore résolue. Les Pères et Frères, qui sont actuellement dans le pays, — gouverné, depuis le 9 juillet 1915, par l'*Union of South Africa* — peuvent y rester.

## § II. — Caractère des Œuvres.

Pour comprendre la nature de nos œuvres, il faut, avant tout, se faire une idée exacte du pays dans lequel nous travaillons. Le Sud-Ouest africain n'est pas capable de nourrir une population dense. L'agriculture n'est possible qu'au nord et, là même, dans une mesure restreinte seulement. Reste donc l'élevage du bétail sur nos grandes steppes. Un fermier doit posséder de 5 à 20 hectares de terres pour pouvoir vivre, dans l'aisance, du pro-

duit de ses troupeaux — qui compteront, ordinairement, 500 pièces de gros bétail et quelques centaines de moutons et de chèvres. La dernière raison de ce fait incontestable se trouve dans l'extraordinaire sécheresse du climat du Sud-Ouest africain. C'est cette sécheresse qui rend l'agriculture presque impossible : c'est elle qui force les habitants du pays à se livrer à l'élevage du bétail ; c'est elle qui force le fermier à occuper, dans l'intérêt de ses troupeaux, des terres d'une étendue extraordinaire, — d'où il suit, immédiatement, que les colons doivent vivre à de très grandes distances les uns des autres. Même à supposer que tout le pays fût couvert de fermes, dans la mesure du possible, ces fermes seront éloignées l'une de l'autre de 5, 10, voire même de 15 kilomètres. Sur ces fermes, les indigènes sont employés comme servants, en groupes de 2 à 5 familles ; en quelques endroits plus importants, on trouve, cependant, des indigènes en un plus grand nombre.

Dans l'Oramboland, situé à l'estrême nord de la colonie, le climat n'est pas aussi sec ; par conséquent, 60 à 70.000 indigènes peuvent y vivre sur une superficie de 40.000 kilomètres. Mais, dans tout le reste du pays, qui égale en superficie l'Allemagne et la France, vous ne trouverez que 90.000 indigènes, à côté de 15.000 blancs, — c'est-à-dire un homme par 5 kilomètres. Sur ce nombre, à peu près 60.000 indigènes et 9.000 blancs appartiennent à la Préfecture de la Cimbébasie inférieure, confiée aux Oblats de Marie Immaculée depuis 1896 (1). Le reste de la population de la colonie forme la Préfecture du Grand-Namaqualand, occupée par les Oblats de Saint-François de Sales depuis 1910 environ.

Des 9.000 blancs, qui se trouvaient dans notre Préfecture jusqu'à 1919, 1.500 seulement étaient catholiques ; c'est un fait que les catholiques allemands n'émigrent pas dans la même proportion que les protestants ;

(1) La Préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure — érigée le 1er août 1892 et modifiée le 2 juin 1913 — est devenue, le 10 janvier 1921, la Préfecture de Cimbébasie (tout court).

sans cela, étant donné la proportion des catholiques en Allemagne, nous devrions en avoir chez nous 3.500.

La guerre a changé encore, mais pas en notre faveur, les chiffres ci-dessus. Des 13.000 Allemands, qui se trouvaient dans le pays, avant la guerre, la moitié a été rapatriée. Et, comme les fonctionnaires allemands ont été renvoyés sans exception et que, parmi eux, il y avait bon nombre de catholiques, le chiffre de ceux-ci a diminué considérablement. Il n'a, d'ailleurs, pu être relevé par les nouveaux arrivés — venus de l'Union du Sud-africain, pour prendre la place des colons allemands. De la sorte, le chiffre de nos catholiques blancs est tombé, par exemple, dans notre paroisse de Windhuk, de 511, qu'il était en 1913, à 270 en 1919 ; dans toute la Préfecture, le nombre des catholiques blancs était de 714, à la fin de 1919, et, sur ce nombre, 50 seulement parlaient l'anglais. Le nombre de nos chrétiens indigènes étant de 2.672, au 31 décembre 1919, la somme totale de nos chrétiens était de 3.386, au 1er janvier 1920. Aux difficultés du petit nombre des catholiques ajoutez les difficultés de nos moyens de transport. Nos voyages se font ordinairement dans des chars à bœufs, sur des chemins extrêmement difficiles ; parfois, il faut traverser 50, 60, voire même 120 kilomètres, sans trouver une goutte d'eau potable.

Si, enfin, vous tenez compte, que ce n'est qu'en 1910 que le Gouvernement d'alors est revenu sur sa décision, — qui nous défendait d'ouvrir des missions pour les indigènes là où il y avait des stations protestantes. — vous avez une vue d'ensemble sur le caractère général de nos œuvres.

## § III. — **Détail des Œuvres.**

a) *Direction de la population blanche.* — Des 15 stations de notre Vicariat de Missions, 8 s'occupent des catholiques de race blanche. Pour pouvoir mieux le faire, l'Administration vicariale les a divisés en 8 districts paroissiaux, dont l'étendue varie de 13.000 à 90.000 kilomètres. Depuis le dernier Chapitre général,

une seule station nouvelle a été fondée, en 1913, à *Tsumeb*, pour les blancs qui venaient travailler dans les mines de cuivre de cet endroit. Comme il sera encore question de cette station, qui est destinée aussi aux indigènes, je me borne aux remarques générales suivantes.

La différence et l'antipathie des races, si marquées dans tout le sud de l'Afrique, exigent que les services divins pour blancs et noirs soient faits séparément. C'est un lourd surmenage pour le Père chargé de la station ; mais, à cause de la différence des races et des langues, cette séparation est nécessaire. Depuis 1912, elle a été faite sur chacune des 8 stations. Dans les deux villes de Windhuk et de Swakopmund, les deux services sont séparés, non seulement quant à l'heure, mais aussi quant à l'endroit.

Trois Pères de la communauté de Windhuk — les Pères Florien Borsutzky, Herman Meysing et Henri Stoppelkamp — font la classe, depuis plusieurs années, à l'école secondaire de jeunes filles tenue par les Sœurs Franciscaines. Nous espérons que maintenant, après la guerre, l'arrivée de nouvelles Religieuses sera bientôt possible, afin que ces Pères puissent de nouveau s'adonner tout entiers à la mission des indigènes — à laquelle ils ne peuvent à présent consacrer qu'une partie de leurs forces.

b) *Missions pour indigènes.* — Sept stations de notre Vicariat de Missions sont exclusivement fondées et maintenues pour les indigènes. En me bornant à ce qui a été fait depuis le Chapitre général, je dois d'abord mentionner la fondation de deux stations à l'Okawango : Nyangana, en 1900, et Andara, en 1913. De 1898 à 1909, pas moins de 7 expéditions apostoliques n'ont été entreprises pour ouvrir la vallée de l'Okawango, avec ses 100.000 païens, à la Croix du Christ. L'histoire tragique de ces expéditions — dans lesquelles succombèrent trois Pères, un Frère et un pieux laïque, sans atteindre le but tant désiré — est une des pages les plus glorieuses de l'histoire des Missions de notre époque ; elle a été racontée tout au long dans les Annales de notre Famille. Ce n'est qu'en 1910 que

nous réussîmes enfin à fonder une mission sur l'Okawango. Après les succès du commencement, le mouvement des conversions se trouve enrayé par les obstacles que suscite le paganisme matérialiste des habitants. Nous espérons, cependant, qu'après ce temps d'épreuves il viendra des jours bénis pour ces deux stations.

1. *Kokasib.* — Cette ferme de missions, située au nord près de Grootfontein, a été fondée en 1913. Elle sert à l'approvisionnement du nord et, autant que possible, du Vicariat tout entier. Plus de 60 hectares de terres ont déjà été rendues cultivables, qui, dans les bonnes années, nous fournissent une récolte de 2.000 quintaux de maïs, de fèves et de « blé cafre ». La mission des indigènes, rattachée à cette ferme, compte 78 catholiques et 70 catéchumènes.

2. *Aminuis.* — C'est une mission de la tribu des Betchuanas, située à l'est du pays, dans le désert de la Kalahari. Elle a été fondée en 1902 et compte aujourd'hui 314 catholiques indigènes. Les Oblats d'Aminuis ont vécu, pendant longtemps, dans des conditions d'une grande pauvreté. Comme la station avait été bâtie sur le terrain de la Préfecture du sud, et que cette affaire n'a été réglée que le 2 juin 1913, on a toujours renvoyé l'érection de bâtiments plus hygiéniques à un temps ultérieur. Maintenant, le Frère Alaric UKEN est occupé à y bâtir une maison en pierres et une église. Le R. P. Joseph FILLIUNG, qui est dans le pays depuis 1896 et réside depuis 15 ans à Aminuis, a renoncé à son voyage d'Europe, — repos pourtant bien mérité par un travail de 24 ans.

3. WINDHUK. — Notre école de catéchistes de Windhuk, fondée en 1910, qui était sous la direction du R. P. Damien ARNOLD, a dû être fermée en 1915, à cause de la guerre. Le même cas s'est produit pour notre florissante école industrielle, existant depuis 1910. Les indigènes, recueillis avec tant de soins et de peines, profitèrent, au commencement de la guerre, des nouvelles conditions, pour se disperser sur tout le pays et s'adonner de nouveau à une vie tout à fait nomade. Quelques-uns

d'entre eux se sont égarés jusqu'à Johannesburg et les autres grandes villes africaines. Quelques-unes de nos stations avaient presque complètement perdu leurs chrétiens. Aussitôt après l'armistice, en juillet 1915, les Pères se mirent à réunir de nouveau leurs fidèles égarés. En général, on peut dire que nos chrétiens, même après avoir été pendant longtemps loin de la mission, sont restés fidèles à la Foi et ont montré les meilleurs sentiments à leur retour.

4. *Tsumeb.* — Cette région est une véritable Babel par la multiplicité des langues qui s'y parlent. Les indigènes viennent un peu de partout pour travailler dans les mines de cuivre. Parmi ces ouvriers, on trouve beaucoup d'Orambos — habitants de l'Oramboland, situé tout au nord de la colonie, où jusqu'à nos jours aucun blanc n'avait la permission de se fixer. La mission luthérienne de Helsingfors en Finlande y a travaillé depuis 1870. Nous aussi, nous devons nous résoudre à suivre les Orambos déjà catholiques et à fonder une mission dans leur pays, pour la conversion des Orambos païens. Cette fondation devra prendre son origine à Tsumeb, où le R. P. Joseph Schulte a ce but à cœur, depuis bon nombre d'années. Il s'est, d'ailleurs, acquis beaucoup de mérites dans la mission des indigènes — laquelle compte 230 catholiques et 59 catéchumènes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est facile de comprendre que, dans une vie de missionnaires comme je l'ai décrite, il n'est pas toujours facile d'unir avec les exigences de la sainte Règle les obligations du saint ministère. Mais ici vaut la parole : *Spiritus est qui vivificat*, et l'on doit dire que l'esprit de nos Pères est bon.

Les deux soutiens principaux de notre vie religieuse et sacerdotale — l'amour de la Congrégation et le zèle pour le salut des âmes — ont conservé parmi nous toute leur force. La prière du matin, la méditation, l'examen particulier, l'oraison et la prière du soir se font régulièrement. Une retraite générale a lieu tous les ans,

à Windhuk, dans la première moitié du mois d'août. Tous les Pères, à l'exception de ceux de l'Okawango, y prennent part. A cette retraite nous unissons les conférences théologiques ; chaque après-midi, pendant la retraite, une conférence a lieu.

Chaque année aussi, au mois de septembre et d'octobre, nos Frères convers s'assemblent à Klein-Windhuk, pour vaquer en commun aux exercices de la retraite.

Là où il y a de la lumière, il y a de l'ombre. Il y a aussi de l'ombre chez nous : la pauvre nature humaine reste toujours la même. Mais ce serait aller à l'encontre de la vérité que de prétendre que ces manquements sont plutôt causés par la malice que par la faiblesse.

Nous devrons, à l'avenir, travailler pour donner plus de force surnaturelle à notre zèle ; nous devrons renforcer notre sentiment de responsabilité et entrer toujours davantage dans la connaissance des besoins spirituels de nos ouailles. De la sorte, en travaillant plus énergiquement à notre propre sanctification, nous serons plus forts pour procurer les bienfaits de la Rédemption aux âmes les plus délaissées.

Eugène KLAEYLÉ, *O. M. I.*,
*Vicaire des Missions.*

## *Nécrologe des Missions.*

Les *Missions catholiques de* Lyon viennent de publier le nécrologe des Missions pour l'année 1920 (1).

Sur les 162 noms de la liste, on compte huit évêques, dont sept français et un italien. Parmi ces évêques se trouvent deux Oblats de MARIE : — Mgr Émile LEGAL (Nantes), Archevêque d'Edmonton, et Mgr Albert PASCAL (Viviers), Évêque de Prince-Albert.

Des 154 prêtres, dont 6 Oblats, le doyen d'âge en même temps que d'apostolat était le R. P. Julien MOULIN, *O. M. I.*, du Diocèse de Rennes, né en 1830, missionnaire au Saskatchewan (Canada) depuis 1857 — soit pendant 63 ans.

(1) Voir *Missions Catholiques*, N° 2740, du 16 décembre 1921, page 599 ; et, pour nos Défunts *O. M. I.*, voir *Missions*, N° 212, page 403.

# PROVINCE DU MANITOBA

## I. — École-Pensionnat du Fort-Frances, Ont.[1]

### § I. — **Débuts (1904-1909).**



N 1904, le R. P. Charles CAHILL voyait son rêve réalisé dans l'établissement de trois Écoles-Pensionnats pour les sauvages. Après maintes démarches auprès du Département des Affaires Indiennes, à Ottawa, la Province se chargeait de construire trois écoles en échange de la propriété de l'École Industrielle de Saint-Boniface — qui était devenue inutile pour les Sauvages et les Métis des alentours.

L'une de ces trois Écoles — désignée sous le nom de Sainte-Marguerite, en l'honneur de Marguerite d'Youville, Fondatrice des Sœurs Grises — fut construite sur la Réserve de Cotchiching, au nord du lac La Pluie, à trois milles environ à l'est du petit village de Fort-Frances.

Vers le mois de juin de la même année, le R. P. Prisque MAGNAN, Provincial d'alors, et le P. Urgel POITRAS se rendirent sur les lieux, en compagnie de l'Agent des Sauvages (J.-P. Wright), pour choisir l'endroit le plus favorable à la nouvelle construction.

On nomma le R. P. Joachim ALLARD, missionnaire-curé du Fort-Frances, directeur des Travaux. Les fondations de la nouvelle École furent commencées en septembre. En décembre, le froid et des circonstances imprévues interrompirent les travaux.

(1) Rapport adressé, le 18 août 1920, par le R .P. Hector BRASSARD, Principal de l'École et Directeur de la résidence du Fort-Frances, au R. P. J.-B. BEYS, Provincial du Manitoba.

A cause du renvoi de l'entrepreneur, les travaux durent être poursuivis, ou plutôt repris en entier, par nos chers Frères convers Théodore de Byl, Eugène Gauthier, Charles Sylvestre et Jean Schumacher. Mais, alors, ils furent poussés avec activité, sous la surveillance du P. Hector Brassard, premier Principal. Cette construction mesurait 70 pieds sur 40 et comprenait deux étages, comble et mansarde, avec soubassement en pierre solide. On y fit l'installation de toutes les commodités modernes — tel que l'eau, l'éclairage au gaz, etc.

Le Père Principal s'installa dans la nouvelle École, au commencement de mars 1906. Le Frère Jean Rioux lui fut donné comme assistant. Puis, le 22 du même mois, deux révérendes Sœurs Grises de Saint-Boniface, Sœurs Lajoie et Marguerite-Marie, arrivèrent pour faire les principaux préparatifs à la réception des enfants.

Vers la mi-avril, le Père Principal, à la Messe du dimanche, annonça aux parents sauvages que l'École était prête à recevoir leurs enfants. Trente-deux répondirent à l'appel ; et, malgré leur habitude d'une liberté sans frein, tous se soumirent au règlement d'une manière admirable.

En dépit de toute la bonne volonté possible et de tout le dévouement dont des êtres humains peuvent être capables, les deux Sœurs ne purent longtemps suffire à la tâche. La bonne Sœur Lajoie demanda de l'aide à Saint-Boniface ; et, cemme ce secours se faisait un peu attendre, elle écrivit à sa Mère Provinciale pour lui exposer la situation difficile dans laquelle elle se trouvait, alléguant son grand âge, — car elle avait plus de soixante ans — l'état délabré de sa santé, etc. Dès le 6 mai, la Mère Provinciale nous arriva, avec Sœur Girard comme Supérieure et la Sœur du Précieux-Sang comme institutrice.

Vers la fin du même mois, nous recevions la visite du R. P. Magnan, Provincial, et du P. Poitras, Économe provincial. Dans la pauvreté où nous nous trouvions, nous n'eûmes qu'un petit banc de bois à offrir pour siège à notre illustre visiteur, le R. P. Provincial,

tandis que les autres durent se contenter d'une boîte d'emballage. Cette vue fit épanouir un sourire sur les lèvres du R. P. Provincial et nous valut de la générosité du P. Poitras le cadeau de deux douzaines de chaises.

Sa Grandeur Mgr Adélard LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface, vint recueillir les premiers fruits de l'œuvre, le 26 novembre 1906. Il baptisa toute une famille sauvage — c'est-à-dire, le père, la mère et quatre enfants — et, en plus, deux autres adultes Métis : en tout huit personnes.

Au jour de Noël de la même année, nous avons recueilli à l'École une vieille sauvagesse, âgée de plus de 80 ans et dont la conduite peu édifiante l'avait fait surnommer *God-dam* par les Anglais. On était venu m'avertir que la vieille se mourait de misère dans sa hutte de bois. Non seulement nous avons pu lui rendre la santé du corps, mais, quelques mois plus tard, elle et sa petite fille recevaient la vie surnaturelle dans le saint baptême, par le ministère du Père Principal. Plus tard, Mgr LANGEVIN, dans sa visite pastorale, eut le bonheur de revoir à ses pieds ses néophytes de la première heure — venus recevoir le sacrement de Confirmation. Quand la vieille se présenta, à son tour, pour être confirmée, l'on ne s'entendit pas sur son vrai nom ; alors Monseigneur, connaissant l'histoire de la vieille en question, coupa court à toute recherche en la nommant *Pain-bénit*.

Les visiteurs d'aujourd'hui sont loin de soupçonner qu'en 1904 le site de l'École était encore à l'état sauvage. Il n'y avait qu'un petit lopin de terre, d'environ deux acres, de défriché — dont la majeure partie servait de cimetière. Pour l'emplacement de l'École, il nous fallut couper les arbres, arracher les souches et défricher les alentours. Nous nous mîmes à l'œuvre ; et, en 1906, une trentaine d'acres de bois furent abattus et quatre acres furent préparés pour la culture. Nous tirâmes de ces quatre acres tous les légumes nécessaires au besoin de l'établissement. Des amis prêtèrent leurs chevaux pour

exécuter ce travail, — et ceci nous aida beaucoup du côté financier.

Le terrain concédé à l'École ne comprenait d'abord que 45 acres, — ce qui était loin d'être suffisant. Par l'entremise de Sir Wilfrid Laurier, premier Ministre du Canada, il nous fut concédé un autre lopin de terre de 20 acres ; et l'ordre fut donné à l'Agent des Sauvages d'en faire l'arpentage immédiatement.

A la réouverture des classes en 1907, le nombre d'enfants autorisé par le Département des Affaires indiennes était dépassé : nous avions 42 enfants inscrits, garçons et filles. Cela provenait de ce que le P. Principal, au printemps, était allé visiter les Réserves païennes de Northwest-Bay, Standy-Gaming, Red-Gutt et Seine-River ; alors douze enfants païens de ces Réserves vinrent à l'École. Aujourd'hui, la plupart sont baptisés et mariés à des catholiques.

Comme on le voit, l'œuvre se développait peu à peu, — tant du côté moral que du côté matériel.

En janvier 1909, se trouvaient inscrits sur les listes de l'École 52 enfants, douze de plus que le nombre exigé par le Département des Affaires indiennes. Puis, il y avait 22 acres de terrain prêts à être ensemencés, au printemps. De plus, le P. Principal, P. Brassard, avait obtenu du Gouvernement l'autorisation de bâtir une étable-remise, — autorisation qui arriva trois semaines après son départ de l'École (mars 1909).

## § II. — **Progrès (1909-1918).**

Le nouveau Principal, le P. Mathias Kalmes, se mit à l'œuvre immédiatement. Quelques mois après, on voyait s'élever une bâtisse considérable, qui avait coûté environ $ 3.000,00, payées par le Gouvernement. Sous les efforts du P. Kalmes, l'œuvre, loin de péricliter, grandit davantage. L'horizon de la forêt s'éloigna encore de quelques acres ; et, bientôt, les premiers 45 acres concédés furent changés en un beau champ de culture. Il ne négligea pas, non plus, le côté religieux : en mis-

sionnaire infatigable, il visita toutes les Réserves environnantes, en compagnie de l'Agent des Sauvages, et il réussit à attirer dans ses filets plusieurs Indiens, jusque-là réfractaires à toute influence religieuse.

Au mois de septembre 1911, le P. Kalmes fut appelé au poste redoutable de Vice-Principal de l'École Industrielle de Lebret, — où il eut la direction de 125 garçons sauvages.

Son successeur à l'École Sainte-Marguerite fut le P. Philippe Valès du Fort-Alexandre. Il entra en charge le 14 septembre 1911. La première occupation et la grande idée de ce dévoué missionnaire fut de construire une église convenable pour les Sauvages de la Réserve. Il y avait bien la première petite chapelle, — construction en pièces de bois équarries, que le P. Allard avait fait élever par les Sauvages, en 1898 — perchée sur un rocher et exposée à tous les vents ; mais, à cause de cela même, il était devenu presque impossible d'y célébrer le saint Sacrifice de la Messe, dans les froids rigoureux de l'hiver. Avec son âme d'apôtre, le P. Valès se dépensa de toute façon : il amassa tout partout l'argent nécessaire, fit travailler les Sauvages, tira le bois de la forêt et fit sortir du rocher les pierres qui devaient servir à la fondation de la nouvelle église — qu'il plaça auprès de l'École. On fit l'évaluation de cette construction, et on déclara qu'elle valait environ $15.000,00.

Le P. Valès fut Principal de l'École Sainte-Marguerite pendant sept ans. Outre le bien spirituel qu'il opéra et les traces profondes qu'il laissa dans les âmes par son ministère apostolique, il fit aussi grandir l'œuvre au point de vue matériel. L'École étant devenue trop petite pour le nombre d'enfants qui demandaient leur admission, il décida le Gouvernement à y ajouter une aile de 20 pieds sur 40 ; ainsi, le nombre des enfants, qui était primitivement de 40, fut porté à 60.

Hélas ! en 1912, le feu détruisit la magnifique étable-remise bâtie sous le P. Kalmes ; il lui fallut donc reprendre toutes les négociations avec le Gouvernement pour la reconstruction. Le succès couronna ses démar-

ches. En 1914, il avait le bonheur d'inviter Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface à venir bénir sa belle église — prix de tant de sacrifices ! En 1917, le Gouvernement mit à la disposition de l'École 90 acres de plus de terrain, pour subvenir aux besoins toujours croissants de l'œuvre.

Voilà, en peu de mots, ce qu'a accompli ce zélé missionnaire dans le court espace de temps qu'il fut en charge de l'École Sainte-Marguerite : il se dépensa tout entier pour les âmes et pour les œuvres.

Le P. Valès eut pour compagnon dans ses travaux le Fr. Alexis Sylvestre — qui, lui aussi, se dévoua tout entier, s'intéressant à tout, ayant à cœur le bien des enfants confiés à sa garde. Aussi sa récompense sera-t-elle grande au jour de la rétribution !

Le nouveau Provincial, le R. P. J.-B. Beys, de passage au Fort-Frances en mai 1918, se rendit à l'École Sainte-Marguerite pour en visiter le personnel. Au cours de la conversation qu'il eut avec le P. Valès, il laissa percer l'idée qui l'occupait depuis assez longtemps, — c'est-à-dire, de trouver quelqu'un qui voulût bien se dévouer comme missionnaire chez les Sauvages de Berens-River, sur le lac Winnipeg : mission éloignée, pauvre, remplie de difficultés. Alors, le P. Valès, dans son cœur d'apôtre, sentit vibrer la corde du dévouement pour le salut des âmes et s'offrit pour cette pénible mission. Il se mit à la disposition du P. Provincial, qui accepta l'offre généreuse de son missionnaire.

### § III. — **Épreuves (1918-1920).**

Le R. P. Provincial rappela de Duluth le P. Brassard pour reprendre la charge de l'École Sainte-Marguerite. Le nouveau Principal se trouvait en pays de connaissance ; et il put constater, après neuf ans d'absence, combien ses prédécesseurs avaient dû travailler pour développer l'œuvre jusqu'au point où elle se trouvait. Le chemin était tout tracé : il n'y avait plus que quelques améliorations à y ajouter, pour en faire un établissement de premier ordre.

On ne cueille pas les roses sans s'ensanglanter les mains. Le bon Dieu voulut nous éprouver ; et 1919 nous apporta le terrible fléau de l'influenza. En 36 heures, 52 membres de notre institution étaient atteints ; et nous n'étions plus que quatre pour répondre à tous les besoins. Le secours nous vint de Saint-Boniface, — dans la personne de la Mère Pagé, Provinciale, et deux de ses compagnes.

La première victime fut une de nos plus dévouées religieuses — Sœur Saint-Octave. Elle fut emportée en quatre jours ; elle s'endormit comme une enfant, le 14 janvier 1919, demandant à sa Supérieure la permission de mourir.

Le 18 du même mois, mourait aussi un de nos petits garçons — qui, entré païen à l'école, se sentant très malade, demanda le baptême, que nous eûmes le bonheur de lui administrer ; nous pûmes même le faire communier et lui donner l'extrême-onction.

La semaine suivante, c'était le cher Fr. Rioux qui nous quittait pour le ciel, après un mois de maladie. Quand nous vîmes ce bon Frère, qui avait rendu tant et de si grands services à l'École ainsi terrassé par la terrible épidémie, nous appelâmes le R. P. Provincial. Celui-ci se hâta de venir à Fort-Frances et assista, jusqu'au dernier moment, notre cher malade.

Nous croyons que le sacrifice de ces belles âmes fut accepté de Dieu et que, par leur intercession, nous avons été délivrés du fléau ; car, à partir de ce jour, nos malades semblèrent revenir, peu à peu, à la santé et il n'y eut plus aucun nouveau cas. Trois semaines après, la vie ordinaire reprenait son cours.

Dieu voulut encore nous demander quelque chose : une nouvelle épreuve nous était ménagée pour janvier 1920. Le 24 au soir, à sept heures et vingt minutes, un enfant arrive à la porte du P. Principal, en criant : « Père, l'église est en feu ! » Nouvelle incroyable, car il n'y avait pas eu le moindre feu depuis vingt jours. Il faut absolument conclure que cet incendie fut l'œuvre d'une main criminelle. Deux jours auparavant, en effet, on avait vu un homme, venant de l'autre côté de la

frontière des États-Unis, un blanc à figure de sicaire qui fit peur aux enfants sur son passage, s'arrêter devant l'église, en examiner le portique, — sans toutefois pouvoir y entrer, car les portes étaient fermées à clef, — puis, sans rien dire à personne, traverser la cour et se diriger vers la ville.

Le feu commença par une explosion, qui fut entendue par plusieurs personnes, à trois quarts de mille de distance. Aussitôt, ces personnes aperçurent les flammes qui sortaient par la porte principale, enfoncée ou brisée. Au commencement de l'incendie, un homme a été vu par les enfants autour de l'église ; puis on a vu un homme passer à la course sur la voie ferrée, se dirigeant vers l'est. Est-ce le même individu qui avait été vu deux jours auparavant, ou bien en est-ce un autre ? On ne saurait le dire. Mais nous sommes portés à croire à un acte de vengeance de la part d'une certaine union socialiste, parce que le P. Principal avait empêché les Sauvages des Réserves de s'y affilier.

Voici comment le Chef Sauvage, ne comprenant pas l'anglais, avait remis au Père une lettre de l'Union en question. Cette lettre les invitait à devenir membres de cette Union. Le Père, après avoir lu la lettre, en référa à l'Agent des Sauvages, qui trouva lui-même que cette démarche était contraire aux intérêts de ceux-ci. Alors, le P. Principal la traduisit en leur langue et la commenta devant le peuple, à la Messe paroissiale. Probablement pouvons-nous conclure : *Indè irae.*

Maintenant, en tout cas, il ne reste que les cendres de cette belle œuvre du P. Valès. Mentionnons que les travaux de construction de cette église avaient été exécutés sous les yeux du Fr. de Byl — qui, lui aussi, y posa son cachet, en y construisant un confessionnal, un vestiaire digne d'une cathédrale et un autel qui faisait l'admiration de tous.

Pourrons-nous jamais rebâtir ? Nos Sauvages sont si pauvres et les matériaux si chers !... Que la volonté de Dieu soit faite !

Si la divine Providence nous enlève des biens matériels,

elle semble nous donner une compensation au point de vue spirituel. Les Sauvages sont plus dociles, les enfants sont plus fidèles à l'école et tous semblent mieux apprécier les bienfaits de la Religion.

Deux grandes améliorations, désirées par le P. Principal et ses compagnons, nous ont été accordées par le Gouvernement : c'est l'électricité pour engendrer la lumière et pour mettre en action les différentes machines en usage à l'École, et ensuite des bassins pneumatiques, d'une capacité de 3.000 gallons, pour distribuer l'eau dans tout l'établissement. Le 24 juillet dernier, notre nouvelle installation pour l'eau commença à fonctionner et fournit pour tout et pour tous une eau fraîche, pure et claire comme du cristal; cette eau est puisée à environ 1.800 pieds des rives du lac, à une profondeur d'au moins 20 pieds...

Donc, aujourd'hui, du côté matériel, nous avons, autant qu'il est possible de le désirer, les améliorations modernes qui rendent le séjour d'une école, si ennuyeux par lui-même, aussi agréable que les enfants peuvent le désirer. Et, en même temps qu'ils jouissent d'un confort matériel qu'ils ne peuvent trouver dans leur famille, ils y trouvent le moyen de s'instruire des droits de DIEU sur leur âme et des devoirs qu'ils ont à Lui rendre.

Actuellement, se trouve à l'École Sainte-Marguerite, comme Vice-Principal et missionnaire, le P. Camille PERREAULT — chargé des garçons. C'est un compagnon charmant et un homme de devoir — un exemple vivant pour son Supérieur.

Statistiques, depuis l'ouverture de l'École (1906 à 1920) : — *a*) Païens baptisés : 16 garçons, 17 filles : total, 33. *b*) Enfants inscrits sur les registres : 65 garçons sauvages, 86 filles sauvagesses, 39 orphelins blancs secourus : total, 190.

Veuillez, mon Révérend et vénéré Père Provincial, me croire votre tout dévoué missionnaire et frère en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Hector BRASSARD, *O. M. I.*

## II. — Le Juniorat de Saint-Boniface, Man.

### § I. — **La Fondation (1905).**

Le Juniorat de la Sainte-Famille a été fondé, au mois d'août 1905, par le R. P. Prisque MAGNAN, alors Provincial du Manitoba, avec les encouragements et la bénédiction du grand Archevêque Oblat de l'Ouest canadien — Mgr Adélard LANGEVIN.

Le R. P. MAGNAN reçut du Très Rév. Père Général, lors de sa visite au Juniorat, le 27 mars 1910, ce précieux témoignage :

— « Si vous avez dans cette Province une maison, disait-il aux junioristes, où vous pouvez vous préparer efficacement à devenir de vrais missionnaires Oblats, vous le devez au zèle éclairé du Rév. Père Provincial : le Juniorat est bien son œuvre. »

Le Rév. Père Provincial ne pouvait songer à un Juniorat enseignant, vu le personnel déjà trop restreint de la Province et le caractère nécessairement cosmopolite du futur Juniorat — qui demanderait ainsi un personnel double des autres institutions similaires, où il n'y a que des élèves d'une seule nationalité. Par ailleurs, la ville de Saint-Boniface était dotée d'un bon collège classique, dirigé par les Révérends Pères Jésuites. Le Rév. Père Recteur du Collège de Saint-Boniface accueillit avec grande bienveillance la demande du Rév. Père Provincial et lui promit, de vive voix et par écrit, que les junioristes seraient toujours les bienvenus chez lui, aux conditions stipulées. Il pensait que la présence des junioristes serait très avantageuse aux collégiens, et que la piété et l'application à l'étude de ceux-ci seraient fortifiées par les bons exemples d'élèves choisis se préparant à la vie religieuse et apostolique. Cet espoir n'a pas été vain : les autorités du Collège nous ont exprimé, à plusieurs reprises, leur grande satisfaction de la conduite de nos junioristes.

La question de l'enseignement des junioristes se trouvait réglée pour plusieurs années ; tous reçoivent encore leur instruction au Collège — moins les élèves de première année. Il ne restait plus qu'à trouver un local convenable, à proximité du Collège.

Les Oblats dirigeaient, depuis plusieurs années, — avec l'assistance des bonnes et dévouées Sœurs Grises — une École-Pensionnat pour les enfants sauvages. Cette école avait été construite aux frais du Gouvernement, en 1890, et solennellement bénite par Mgr Taché, le 28 décembre de la même année. C'était une maison à deux étages, lambrissée en briques et mesurant 93 pieds sur 39, avec une aile de 29 pieds sur 21. D'autres additions subséquentes, rien moins qu'artistiques, avaient fini par lui donner un aspect assez étrange.

Les Sauvages, confinés sur des réserves éloignées, ne pouvaient plus commodément y envoyer leurs enfants. Le seul moyen d'atteindre ces enfants était de construire des écoles sur les réserves. Le R. P. Edmond Gendreau fut envoyé à Ottawa, pour négocier l'arrangement suivant avec le Gouvernement fédéral : les Oblats bâtiraient à leurs frais trois écoles sur les réserves de Fort-Alexandre, de Sandy-Bay et de Fort-Frances, en échange de la propriété de l'école de Saint-Boniface. Cette proposition fut acceptée sans difficulté. Les Oblats devenaient ainsi propriétaires de l'école de Saint-Boniface et d'un terrain de trente-trois acres. Les trois écoles furent bâties au prix de soixante mille piastres, — ce qui représentait la pleine valeur de la propriété de l'ancienne école. Puis, en prévision de l'avenir, on acheta un autre terrain de quatre acres, à quelques pas du Collège.

Il n'y avait qu'à transformer la vieille école industrielle et à l'adapter aux besoins nouveaux. Le R. P. Urgel Poitras, alors Économe provincial, poussa activement les travaux ; et tout fut prêt pour l'ouverture des classes, en septembre 1905.

En même temps que le Juniorat, furent fondées deux publications mensuelles, l'*Ami du Foyer* et l'*Ange du Foyer,* destinées à répandre les bonnes lectures dans les

familles chrétiennes, à faire connaître l'Œuvre du Juniorat, à susciter des vocations religieuses et apostoliques, et à apporter quelques secours pécuniaires. Le R. P. Aloys Gladu fondait ces nouvelles revues, — avec un avoir de cinquante piastres, qu'il put payer le mois suivant. Un succès complet couronna ses efforts et surpassa même toutes ses espérances. En peu de temps, l'*Ami* et l'*Ange* eurent plus de sept mille abonnés. Après quelques années, les deux publications furent fondues en une seule ; et, aujourd'hui, l'*Ami du Foyer* compte plus de dix mille abonnés.

Quand on parle de l'*Ami du Foyer*, on ne peut oublier le R. P. Zacharie Lacasse. Pendant les trois premières années, il y apporta une collaboration fidèle. Combien furent goûtées ses suaves *Légendes du Peuple canadien à l'Ombre de la Croix !* C'était bien toujours le populaire auteur des *Mines* d'autrefois et... d'aujourd'hui.

Il n'y a pas d'exagération à dire que l'*Ami du Foyer* n'est surpassé par aucune publication du genre au Canada. De nombreux témoignages, venus de toutes les parties du pays et de toutes les classes de la société, l'attestent hautement. Le R. P. Gladu est un vétéran de la presse canadienne. Il y a plus de cinquante ans, il était rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe ;* et, depuis qu'il est dans la Congrégation, il a fondé la *Bannière de Marie Immaculée*, d'Ottawa, et il a complètement réorganisé les *Annales du Saint-Rosaire*, du Cap-de-la-Madeleine.

L'*Ami du Foyer* a parfaitement rempli son rôle : il a été constamment un auxiliaire vigilant et dévoué de l'Œuvre du Juniorat. Depuis quinze ans sur la brèche et devenu octogénaire, le bon P. Gladu jetterait volontiers son fardeau sur des épaules plus jeunes ; mais tout va si bien à l'*Ami*, que ses supérieurs ne se pressent pas de lui donner un successeur (1).

(1) Le R. P. Gladu a pris sa retraite, après avoir célébré ses noces d'or sacerdotales, le 26 mai 1920. Il a été remplacé, dans la direction de l'*Ami du Foyer*, par le R. P. Louis Péalapra — qui est également, aujourd'hui, Supérieur du Juniorat de Saint-

## § II. — Les Événements principaux.

### 1. — 1905-1906.

Le 1er septembre 1905, le Juniorat de la Sainte-Famille ouvrait ses portes à quinze élèves — dont douze de la langue française, deux de la langue anglaise et un de langue allemande. Dès l'origine, on voit bien ce que se propose le Juniorat : préparer des missionnaires pour les différentes nationalités de l'Ouest. Ces chers junioristes pourront se mouvoir à l'aise dans cette maison, qui a pu abriter autrefois près d'une centaine d'enfants sauvages.

Le R. P. Adélard CHAUMONT, depuis plusieurs années missionnaire des Sauteux, avait été nommé Directeur du Juniorat. Comme il était seul à l'œuvre, il devait s'occuper, en même temps, de l'économat et de la surveillance des junioristes. Le R. P. CHAUMONT, accoutumé au grand air des missions sauvages et préoccupé d'une santé déjà chancelante, ne put supporter la vie sédentaire d'une maison d'éducation. D'ailleurs, il était missionnaire avant tout, et son cœur était avec ses chers enfants des bois. Sa santé s'altéra au point que ses supérieurs durent le renvoyer dans ses missions, dès la fin du premier trimestre. Le R. P. Provincial demanda au P. R. LACASSE de prendre la direction du Juniorat, en attendant la nomination d'un supérieur régulier. Le Frère Arthur LABONTÉ, qui devait être ordonné par Mgr LANGEVIN, dans la chapelle du Juniorat, le 29 avril suivant, fut nommé préfet de discipline.

Le R. P. LACASSE ne pouvait rester longtemps à la direction du Juniorat : la prédication des retraites l'appelait sans cesse au dehors. Au mois de juin 1906, le R. P. Provincial lui donna un successeur dans la personne du R. P. Jean van GISTERN, qui occupa le poste de

Boniface, à la tête duquel il succède au R. P. Josaphat MAGNAN, l'auteur du présent Rapport. — Dernière heure (Janvier 1922) : Le R. P. Jean BEAUPRÉ vient d'être nommé Directeur de l'*Ami*.

Supérieur jusqu'au mois d'avril 1910, — date à laquelle il fut nommé curé de la paroisse allemande de Winnipeg. Au Juniorat, — comme à Lebret, à Saint-Charles et partout où il a passé, — il a laissé le souvenir d'une grande bonté et d'un dévouement inlassable. Ce bon Père était originaire d'Allemagne ; mais, en arrivant au Canada, il s'était *canadianisé*, afin de faire plus de bien à son pays d'adoption. Comme il aimait ses junioristes ! Souvent il allait passer ses récréations avec eux, s'intéressant à leurs conversations et à leurs jeux. C'était bien un père au milieu de ses enfants. Les anciens junioristes gardent un souvenir ineffaçable du premier Supérieur du Juniorat.

### 2. — 1906-1907.

Au mois d'août 1906, le Frère Joseph POULET, Frère scolastique récemment arrivé du Scolasticat d'Ottawa, fut nommé préfet de discipline. Vingt-cinq élèves seulement firent leur entrée, au commencement de cette deuxième année. Plusieurs autres, il est vrai, avaient demandé leur admission ; mais ils ne comprenaient pas encore ce qu'était le Juniorat ou ne pensaient qu'à y recevoir leur instruction, à des conditions moins onéreuses qu'ailleurs.

Pour être dignes de leur Famille religieuse, les junioristes Oblats de MARIE Immaculée doivent avoir une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge et la considérer toujours comme leur Mère. Afin d'aviver cette dévotion dans leur cœur, le R. P. van GISTERN organisa, le 1er avril 1907, une Congrégation de la Très Sainte Vierge et lui donna, comme Patronne principale, MARIE Immaculée et, comme Patron secondaire, Saint Louis de Gonzague. Le R. P. Josaphat MAGNAN la fit approuver explicitement, le 15 août 1910, et, le 16 septembre suivant, elle était agrégée à la *Prima Primaria* de Rome.

Tous les junioristes ne faisaient pas partie de cette Congrégation, mais seulement ceux qui s'en rendaient dignes par leur application à l'étude et par une conduite exemplaire.

Au mois de mai 1907, les junioristes donnent une première séance récréative, en présence de leurs parents et des amis de l'Institution. Ils sont encore jeunes et peu nombreux ; mais le directeur de la séance et les élèves ont si bien travaillé que cet essai, encore un peu timide, fait prévoir les succès futurs.

### 3. — 1907-1908.

L'année scolaire commençait sous d'heureux auspices : le nombre des junioristes avait sensiblement augmenté, — plus de quarante avaient été admis, — et tous semblaient bien disposés. Mais, bientôt, il fut nécessaire de réduire ce nombre. Plusieurs, ne donnant aucun signe de vocation ou même se conduisant d'une manière indigne d'un junioriste, furent congédiés. On avait, peut-être, trop cédé au désir légitime de faire progresser rapidement l'œuvre du Juniorat, — sans tenir assez compte du vieil axiome : *Non multa sed multum.*

Le 27 décembre, c'était grande fête pour la communauté du Juniorat : le Frère POULET, préfet des junioristes, était ordonné prêtre par Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface. Le lendemain, il disait sa première Messe dans notre pieuse chapelle.

Au commencement de 1908, le R. P. Zéphyrin GASCON, vétéran des missions du Mackenzie, venait définitivement prendre sa retraite au sein de notre communauté — qu'il devait édifier, pendant six ans, par sa piété, sa régularité et sa grande résignation dans ses souffrances, cruelles et prolongées. Il ne pouvait plus travailler au ministère actif, mais il ne voulut jamais demeurer oisif. Il se fit zélateur dévoué de l'*Ami du Foyer* et réussit à lui obtenir de nombreux abonnés. Le 3 janvier 1914, il nous quittait pour un monde meilleur, à l'âge de 87 ans. Le 5, il était inhumé dans notre cimetière de Famille, à Saint-Charles, après un service solennel à la Cathédrale, chanté par Mgr l'Archevêque.

### 4. — 1908-1909.

Cette année scolaire ne fut pas très bonne. L'esprit écolier, qui s'était manifesté l'année précédente, prit de telles proportions qu'un choix plus judicieux s'imposait. Ce fut fait, dans le cours de l'année et l'année suivante. Depuis ce temps, nous n'avons qu'à nous louer du bon esprit de nos junioristes.

Au mois d'octobre 1908, le R. P. Alfred BEAUDIN, ancien junioriste d'Ottawa, remplaça le R. P. POULET comme préfet de discipline — et occupa ce poste jusqu'au mois de juin 1909. La préfecture n'a jamais été une sinécure au Juniorat ; elle l'était encore moins en ce temps-là. Le R. P. Préfet n'avait de moments libres que les heures de classe ; le dimanche et les jours de congé, il n'avait pas de répit, — il devait suivre les élèves partout : en récréation, à l'étude et au dortoir. Depuis lors, l'admoniteur l'a remplacé en grande partie, du moins à l'étude.

Une fête, qui ne pouvait passer inaperçue au Juniorat, fut celle des noces d'argent sacerdotales du R. P. Provincial. Au mois de mai 1909, il y avait 25 ans qu'il avait reçu le sacerdoce des mains de Mgr Duhamel, Archevêque d'Ottawa. Les junioristes présentèrent leurs hommages au bien-aimé fondateur de leur *Alma Mater*, dans une intéressante séance, qui avait été préparée par le R. P. BEAUDIN.

### 5. — 1909-1910.

Au mois de mai 1909, le R. P. Josaphat MAGNAN était rappelé de Camperville ; et, au mois d'août suivant, après un court séjour de deux mois à Duluth, il devenait assistant du R. P. van GISTERN au Juniorat. A son départ de Camperville, le R. P. CHAUMONT, directeur de la Mission, lui avait dit : « Prenez patience, vous en avez pour une mèche ! » Après onze ans, on peut bien dire qu'il avait vu juste.

Pour la raison mentionnée plus haut, le nombre des junioristes avait sensiblement diminué : il n'y en eut que trente-cinq, cette année-là.

L'événement joyeux de cette nouvelle année scolaire fut assurément la visite de notre vénéré Père Général, Mgr DONTENWILL, le 27 mars 1910. Comme cette visite coïncidait avec le 15e anniversaire du sacre de S. G. Monseigneur LANGEVIN, il y eut double fête au Juniorat. La veille, les junioristes avaient décoré le réfectoire et la salle de récréation. Les pauvres murs disparaissaient litréralement sous les tentures et les guirlandes. Dans l'après-midi, Mgr DONTENWILL bénit un joli groupe de la Sainte Famille, don d'une bienfaitrice de la Province de Québec, et, dans une touchante allocution, présenta à nos junioristes JÉSUS de Nazareth comme le modèle qu'ils devaient s'efforcer de copier, le plus parfaitement possible, par la pratique de l'obéissance et de toutes les vertus chrétiennes. Le soir, les junioristes rendirent avec naturel le beau drame de Vildac. Le *Vive Monseigneur* de Gounod, spécialement arrangé pour voix d'enfants par le R. P. Pierre HABETS, fut vivement goûté de l'assistance et eut l'honneur d'un rappel. Puis trois élèves s'avancèrent pour présenter les hommages de la communauté à nos hôtes distingués, chacun dans sa langue maternelle, — en français, en anglais et en allemand. Dans sa réponse, le T. R. Père Général eut un mot aimable pour tous et, en particulier, pour Mgr LANGEVIN — le *fighting Archbishop*, comme il l'appelle — et pour le Rév. Père Provincial, qu'il loue d'avoir fondé un Juniorat qui donne de si belles espérances. La journée s'était écoulée trop vite à notre gré, d'autant plus que nous ne pouvions espérer de longtemps revoir pareille fête.

Dans les premiers jours d'avril, le R. P. van GISTERN était nommé curé de la paroisse allemande de Winnipeg et le R. P. Joseph CAMPER devenait Supérieur *pro tempore* du Juniorat. Comme ses chers Sauteux l'appelaient sans cesse au dehors, le bon Père CAMPER fut plutôt un Supérieur honoraire. Le 17 avril, le R. P. Josaphat MAGNAN était nommé Directeur des junioristes, économe

et premier assesseur. Le R. Fr. Eugène Guérin, venu à Saint-Boniface en décembre 1909 pour refaire sa santé, fut chargé de la surveillance de nos élèves.

### 6. — 1910-1911.

Pendant les vacances de 1910, arriva à Saint-Boniface un Père qui devait fournir au Juniorat une longue et fructueuse carrière : c'était le R. P. Joseph Caron. Enfant du Manitoba, il avait d'abord commencé ses études au Collège de Saint-Boniface : mais, déjà Oblat de cœur, il alla, dès sa seconde année, poursuivre ses études au Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa. Il fut, la première année, préfet de discipline ; puis, quand le Juniorat devint partiellement enseignant, il enseigna tour à tour le latin, le français, le grec, les mathématiques et, en général, presque toutes les matières du premier cours latin. Avec cela, il est, depuis dix ans, professeur de musique vocale et instrumentale et organisateur émérite de nos séances françaises.

Avec septembre, vingt-quatre junioristes seulement de l'année précédente nous reviennent ; par contre, il y en a 26 nouveaux. Tous ont été choisis, avec soin, dans les familles les plus recommandables. Jusqu'à cette année, un Père avait fait la surveillance à l'étude. Le R. Père Directeur crut que le moment était venu de faire présider l'étude par un admoniteur, comme dans les autres Juniorats de la Congrégation. Le R. Père Préfet garde toujours, évidemment, la haute surveillance ; sa chambre est contiguë à la salle d'étude, et il suit de près le travail des élèves. Cette méthode peut avoir des inconvénients, surtout pour les plus jeunes, mais elle a l'avantage d'accoutumer les junioristes à travailler par esprit de devoir, sous le regard de Dieu.

Avec Son Eminence le cardinal Vincent Vannutelli, Légat du Saint-Siège au Congrès Eucharistique de Montréal, arriva le R. P. J.-B. Lemius, Provincial du Nord, ancien Chapelain de Montmartre et apôtre infatigable du Sacré-Cœur. Le P. Lemius prêcha à la Cathédrale de

Saint-Boniface et au Sacré-Cœur de Winnipeg — et sur le Sacré-Cœur, bien entendu ; toutes ses prédications convergent vers Lui. Il vint nous visiter, le 25 septembre 1910. Heureuse visite, qui a contribué à faire célébrer, avec plus d'éclat, les fêtes du Sacré-Cœur, en particulier les premiers vendredis du mois, et surtout à Le faire aimer davantage! Le bon P. Lemius nous dit ce qu'il devait au Sacré-Cœur et nous fit l'historique de Montmartre. Il fit ensuite comprendre à nos junioristes qu'ils devaient être, dès maintenant, de petits religieux, de petits Oblats, en pratiquant les vertus qui font le véritable Oblat. Puis, comme bouquet, il leur donna un « grand congé ».

Une visite toujours agréable était celle de Mgr Langevin. Le 2 octobre, il venait, avec le Rév. Père Provincial, prendre le souper avec nous. Après le repas, il se rendit à la salle académique et fit une de ces vibrantes allocutions dont il avait le secret :

— « Vous devez être deux fois meilleurs que les autres, dit-il aux junioristes, puisque vous avez une double vocation, vocation sacerdotale et vocation religieuse. »

Il daigna les appeler ses « chers petits Frères ». Il est, en effet, bien Oblat ; sous prétexte qu'il est devenu archevêque, il n'a pas cessé, pour cela, d'être Oblat ; au contraire, à l'exemple du vénéré Fondateur de la Congrégation, il n'en est que plus Oblat, car son affection envers sa Famille religieuse a grandi avec sa dignité d'évêque.

Le 23 octobre. on annonce aux junioristes l'organisation d'une fanfare ; les jeunes sont remplis d'enthousiasme. Le R. P. Habets profite de cette première ardeur pour leur faire faire des progrès rapides. Au mois de décembre, le R. P. Caron en prenait la direction. Cette fanfare a contribué, pendant plusieurs années, à mettre la note gaie dans nos fêtes de famille ; mais, depuis que le R. P. Caron a réussi à mettre sur pied un bon orchestre, la fanfare a perdu peu à peu ses droits d'aînesse.

Le mois de décembre nous amenait une visite impa-

tiemment attendue : le T. R. P. Servule Dozois, Assistant général, venait nous voir, en qualité de Visiteur de la Province, et les Pères du Juniorat en espéraient beaucoup de bien pour l'orientation de l'œuvre. Le Juniorat le reçut avec honneur, le 16 décembre 1910. Vers la fin de la séance, le R. P. Directeur présenta au Très Rév. Père Visiteur les hommages de la communauté et lui exposa les desiderata du Juniorat.

— « ... L'immeuble et le terrain occupés par le Juniorat ne sont pas la propriété de la Congrégation ; ils seront peut-être bientôt mis en vente ; il faudra bien se placer ailleurs. Deviendrons-nous alors autonomes ?... »

Dans sa réponse, le Très Rév. Père Visiteur admet que la question de la construction d'un nouveau Juniorat est posée ; il demande aux junioristes de bien prier, afin qu'elle soit réglée pour la plus grande gloire de Dieu.

Du 20 au 23 décembre, le Rév. Père Visiteur fait la visite régulière de la maison du Juniorat. Il recommande aux directeurs de l'œuvre de choisir les sujets avec grand soin, visant uniquement à la qualité. Puis on reprend le train ordinaire, n'espérant guère une solution prochaine de la question du Juniorat. Le Très Rév. Père Visiteur, frappant sur le vieux mur du corridor, avait dit : « C'est bon encore pour quinze ans ! » Le bon Dieu se chargea de nous donner une réponse inattendue, quelque temps après.

Le 10 mars, à trois heures de l'après-midi, retentit le cri : « Au feu ! » Sans crier « gare », le feu, qui avait pris naissance sous le poêle de la cuisine, s'était étendu par toute la cave et, suivant les colombages, s'élevait déjà aux étages supérieurs. On comprit vite que tout était fini. Le Rév. Père Directeur se hâta de transporter le Très Saint Sacrement, pendant que les Pères et les Frères transportaient, à la boutique, les ornements sacrés, les statues et les principaux meubles. Tout ce qui était moins précieux ou moins fragile était jeté par les fenêtres. On réussit à sauver ainsi la plus grande partie du mobilier. Les pompiers arrivèrent quelques minutes plus tard. Mais la pression d'eau était beaucoup trop faible ; et, malgré

des efforts héroïques, ils ne purent empêcher le feu de compléter son œuvre de destruction. Quand les junioristes rentrèrent du Collège, après la classe, leur cher Juniorat n'était plus qu'un amas de ruines. Ces pauvres enfants perdaient tout leur linge. Les junioristes de la ville et des alentours rentrèrent dans leurs familles ; tous les autres reçurent une généreuse hospitalité au Collège de Saint-Boniface, jusqu'à la fin de l'année scolaire. Monseigneur l'Archevêque accueillit avec bonté le Rév. Père Directeur ; les autres Pères et Frères furent dispersés dans nos maisons de Winnipeg et de Saint-Charles. Le Rév. Père Recteur du Collège voulut bien mettre une salle à la disposition du Rév. Père Directeur du Juniorat ; chaque soir, celui-ci y réunissait les junioristes, pour la lecture spirituelle, et tâchait de les maintenir dans l'esprit de leur vocation. Tel fut le *modus vivendi*, jusqu'aux vacances de juin.

Malgré le dérangement considérable occasionné par l'incendie, les Pères du Juniorat ne furent pas désolés outre mesure. Depuis longtemps, ils désiraient avoir une maison bien à eux, qui répondrait pleinement aux besoins de l'œuvre. Après le feu, ils crurent qu'on allait commencer incontinent la construction du nouveau Juniorat, sur notre propriété de la rue de la Cathédrale. Mais, pas du tout ; les jours et les semaines passaient, et rien ne se faisait. Le Rév. Père Provincial ne voulait pas bâtir, parce qu'il ne croyait pas le moment venu de s'établir définitivement. Il trouva une autre solution. Les Révérendes Sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie se trouvaient à l'étroit dans leur couvent de la rue Provencher ; elles parlaient de l'agrandir. C'était juste ce qu'il nous fallait. Le 17 mai 1911, les Oblats achetaient ce couvent au prix de quatre-vingt mille piastres. Il y avait simplement échange pour le terrain ; cependant, nous gagnions à l'échange un demi-acre. Les Sœurs commencèrent bientôt la construction de leur nouveau couvent ; mais cette construction ne serait, probablement, pas terminée avant deux ans. Où irions-nous, en attendant ?

Le 28 mai, le R. P. Charles CAHILL devenait Provincial du Manitoba. Le 18 juillet, après des recherches infructueuses pour nous loger à Saint-Boniface, il décidait d'ouvrir un Juniorat temporaire dans l'ancienne maison-chapelle de Sainte Marie de Winnipeg ; et il demandait au Rév. Père Directeur d'aménager la maison pour l'ouverture des classes. Cette maison-chapelle avait été construite en 1874. Mais comme celle-ci, beaucoup trop petite, ne pouvait suffire à tout, on résolut d'aménager aussi la vieille école de la rue Hargrave. C'est là qu'on avait entassé les meubles du Juniorat qui avaient été sauvés du feu. Ce serait bien pauvre, peu commode ; mais, du moins, nous serions chez nous. Les travaux, commencés le 3 août, furent menés si rondement que les Pères du Juniorat prenaient possession de leur nouveau Bethléem, le 11 du même mois. Tout n'était pourtant pas fini ; mais on logeait chez soi. Comme nous étions heureux de nous revoir, de reformer notre communauté, après une dispersion de six longs mois ! A la fin du mois, les travaux étaient à peu près terminés. Dans la maison-chapelle se trouvaient les chambres des Pères, le réfectoire, la salle d'étude et un dortoir ou, plutôt, un grenier sous le comble — si bas qu'on ne pouvait se tenir debout qu'au centre : les junioristes devaient être bien prudents pour se mettre au lit et ne pas trop tarder à prendre la ligne horizontale. Dans la vieille école paroissiale étaient les salles de classe et la salle de récréation. Les junioristes auraient ainsi à faire la navette d'une maison à l'autre, plusieurs fois par jour et par tous les temps. Mais là n'était pas le principal inconvénient. Ce pauvre Juniorat, déjà trop petit pour accommoder tous les élèves, — plusieurs durent, en effet, loger à Saint-Joseph et au Saint-Esprit — se trouvait situé à plus d'une demi-heure de marche du Collège. Nos junioristes perdraient ainsi, chaque jour, un temps précieux, puisqu'il leur faudrait faire ce trajet plusieurs fois. Cette triste perspective ne sembla pas décourager nos élèves : presque tous les anciens nous revenaient, au mois de septembre, et quarante-quatre, en comptant

les externes, se trouvèrent réunis au Juniorat, pour la retraite annuelle — qui fut prêchée par le R. P. Joseph Émard.

### 7. — 1911-1912.

Pour la première fois depuis sa fondation, le Juniorat aura ses professeurs et va devenir en partie enseignant. Pour éviter aux plus jeunes des marches fatigantes et une perte de temps considérable, on décida, avec l'approbation du Rév. Père Provincial, de faire le cours préparatoire et les éléments latins au Juniorat. On constata vite le grand avantage qu'il y avait de garder ainsi les plus jeunes : et, à notre retour à Saint-Boniface, le cours latin fut conservé.

Le personnel du Juniorat, pour l'année scolaire 1911-1912, se composait comme suit : — R. P. Magnan, directeur et préfet de discipline ; R. P. Caron, professeur d'éléments latins au cours français ; R. P. Beaudin, professeur d'éléments latins au cours anglais ; R. P. Gauthier, professeur au cours préparatoire et assistant-préfet ; R. P. Habets, alors rédacteur de la *North-West Review*, professeur d'allemand et de musique. De plus, le R. P. François Kowalski, Curé du Saint-Esprit, venait régulièrement donner des classes de polonais. Le R. P. Gascon, à Saint-Charles depuis l'incendie du Juniorat, n'avait pas tardé à rentrer dans sa douce retraite du Juniorat.

La grande privation des junioristes était de ne pouvoir, pendant la belle saison, se livrer à l'un de leurs jeux favoris — le jeu de balle au camp. Leur cour de récréation ne permettait pas un sport de telle envergure. Les jours de grand congé, ils se rendaient quelquefois sur le vaste terrain de l'ancien Juniorat, resté vacant ; et là ils s'en donnaient à cœur joie.

L'hiver venu, ils n'avaient pas à se déplacer ainsi pour se livrer au sport le plus populaire d'Amérique — le jeu de gouret. L'espace était suffisant pour un « rond à patiner » convenable. Loin de se plaindre, nos junioristes étaient très heureux dans leur pauvre Juniorat

temporaire. Il est vrai que la perspective de jours meilleurs les encourageait à en supporter les inconvénients. Quand, chaque jour, ils traversaient Saint-Boniface, pour se rendre au Collège, ils devaient jeter des regards d'envie sur ce beau couvent qui, bientôt, deviendrait leur Juniorat. Là ils seraient à l'aise, ils auraient une bonne cour pour prendre leurs ébats et, avec cela, c'en serait fait des marches forcées ! Et on attendait patiemment.

Le 5 décembre, les Frères Eugène Baillargeon et Albert Larivière furent ordonnés, à Sainte-Marie, par S. G. Mgr Langevin. Pour la troisième fois, les junioristes étaient témoins de cette belle et touchante cérémonie. Le lendemain, le R. P. Larivière, assisté du Rév. Père Directeur, disait sa première Messe au Juniorat.

Les junioristes avaient coutume de faire une fête à Monseigneur l'Archevêque, à l'occasion de l'anniversaire de son sacre. Cette année, ils n'ont pas de salle académique ; mais ils veulent, quand même, faire quelque chose pour pouvoir dire à Sa Grandeur combien ils lui sont reconnaissants, — Monseigneur a été si bon pour leurs Pères et pour eux-mêmes, depuis que leur Juniorat de Saint-Boniface a été détruit : il a bien voulu faire lui-même des démarches pour leur trouver un nouveau gîte dans sa ville épiscopale. Aussi sont-ils particulièrement heureux de le recevoir, le 5 mai, pour lui exprimer leur gratitude. Après la lecture de l'adresse, les junioristes donnent leur obole à Monseigneur pour l'érection d'un monument à Lavérendrye, le découvreur de l'Ouest. Monseigneur répondit dans les deux langues, — « parce que, dit-il, ce pays est bilingue et bilingue il restera ». Puis il parle des derniers amendements scolaires votés par la législature manitobaine :

— « C'est peu de chose, mais c'est tout de même quelque chose. C'est peut-être la clef qui nous permettra d'entrer dans la place,... si ceux qui la gardent veulent bien laisser faire. »

Le lendemain, 6 mai, nous avions le plaisir de faire connaissance avec l'apôtre des Esquimaux, le R. P. Arsène Turquetil, en route pour Chesterfield-Inlet. Pour s'y

rendre, le vaillant missionnaire Oblat devra faire une course de cinq mille milles. Là-bas, il trouvera un pays désolé, sans aucune végétation, où règne un hiver quasi perpétuel. C'est bien le cas de dire que « le froid brûle ». Sa conférence a été vivement goûtée des Pères et des élèves. Quel exemple pour nos junioristes !

Les Révérendes Sœurs de Jésus-Marie poussaient activement la construction de leur couvent ; toute la charpente en bois était élevée ; et les junioristes espéraient prendre possession de leur Juniorat de Saint-Boniface à l'automne. Mais voilà que, le 22 juin, un maniaque met le feu au couvent en construction ; en deux heures, tout était rasé jusqu'aux fondations. Ce désastre allait retarder notre prise de possession — peut-être d'un an. Il fallait bien se résigner à passer une autre année à Winnipeg. Quelques junioristes vont-ils se décourager ?

### 8. — 1912-1913.

C'est dans la pauvreté que les Instituts religieux se fortifient et prospèrent. Malgré la certitude de passer une autre année à Winnipeg, nos junioristes nous revenaient plus nombreux que jamais, au mois de septembre. Cinquante-six suivirent les exercices de la retraite annuelle. Elle fut prêchée par le R. P. Kowalski, l'ami toujours si dévoué de notre œuvre. Cette retraite eut un cachet particulier : il parla en français et en anglais, comme c'est l'habitude chaque année. mais il ajouta quelques instructions en allemand et en polonais pour les élèves de ces nationalités. Le P. Kowalski parle avec une égale facilité ces quatre langues.

Cette année, il est impossible de loger tous les junioristes dans le dortoir ; il faut alors aménager un second dortoir dans l'école. Et, la chapelle étant devenue aussi beaucoup trop petite, le R. P. Richard d'Alton nous offre l'église Sainte-Marie, — ce que nous acceptons avec empressement. Les junioristes s'y rendaient chaque matin, à six heures, pour la Messe de communauté.

Nous pensions bien, alors, passer toute l'année scolaire à Winnipeg ; mais, au mois de mars, les Sœurs prirent possession de leur couvent neuf. Nous étions forcés de faire comme elles et de déménager, avant les vacances ; on ne pouvait laisser la maison inoccupée pendant près de trois mois. Le problème n'était pas facile : il fallait transporter, en une journée, la literie, les ustensiles de cuisine, etc. Les junioristes étaient si heureux de partir et ils mirent tant d'entrain au travail que, dans la journée du 29 mars, les principaux meubles furent transportés et mis en place. Le 1er avril, nous étions complètement installés dans notre nouveau Juniorat. Les Pères, qui avaient fait partie du personnel de l'ancien Juniorat de Saint-Boniface, ne tardèrent pas à revenir. Dès le 5 avril, le R. P. Gladu, qui s'était retiré au Sacré-Cœur après le feu, arrivait avec son assistant et installait les bureaux de l'*Ami du Foyer* dans une grande salle (de 21 pieds sur 20). Le R. P. Camper, qui, à son retour d'Europe, s'était retiré à Saint-Laurent, nous venait également, le 26 du même mois, — suivi bientôt du R. P. Moïse Blais.

Cette fois, nous étions installés convenablement et bien chez nous. Nous étions vraiment heureux : nous avions passé par tant de vicissitudes ! Notre nouveau Juniorat est bâti au milieu d'un terrain de 4 acres ½, à peu près ce qu'il faut pour une cour de récréation — trop étroite, cependant — et un jardin. La maison, de belle apparence, mesure 104 pieds sur 48. Elle est lambrissée en briques grises du Manitoba. Au rez-de-chaussée, se trouvent la cuisine, le réfectoire, les chambres des Frères et des domestiques ; au premier étage, la chapelle, le parloir, la salle de récréation et les chambres des Pères ; au deuxième, la salle d'études, l'infirmerie, la bibliothèque et quelques chambres ; au troisième, le dortoir des élèves.

La maison, comme on le voit, est assez spacieuse. Pourtant, elle ne l'était pas encore assez en 1913, appelée qu'elle était à devenir bientôt Maison provinciale. De plus, elle ne répondait pas bien à nos besoins. On décida,

sans tarder, de faire les changements nécessaires et de l'agrandir, en construisant en arrière, du côté ouest, une aile de 70 pieds sur 35. Cette aile donnerait, au rez-de-chaussée, une bonne salle de récréation et, au premier, des salles de classe et de musique. Toutes les salles des élèves seraient ainsi du côté ouest et les chambres des Pères du côté est ; chacun serait parfaitement chez soi.

Les travaux ne pouvaient être faits commodément que pendant les vacances. En attendant, le Rév. Père Directeur partit, le 4 mai, pour Sherbrooke, avec l'espoir d'obtenir des Sœurs de la Sainte-Famille pour les soins domestiques du Juniorat. Cette nouvelle démarche — après celle qu'avait faite le R. P. Lacasse, quelques années auparavant — n'eut pas plus de succès. Toujours la même réponse : impossible d'accepter, faute de sujets.

Le 27 juin, on commença les travaux ; le Juniorat fut aménagé et agrandi, au prix de dix-sept mille piastres. Nous étions définitivement installés, et nous pouvions maintenant recevoir soixante-dix junioristes.

## 9. — 1913-1914.

Le 2 août 1913, nous recevions du Scolasticat d'Ottawa un nouvel auxiliaire — qui devait, pendant six ans, rendre d'immenses services à notre Juniorat et contribuer grandement à y fortifier les traditions de piété, d'ordre et de régularité : c'était le R. P. Georges Jeannotte, ancien junioriste du Sacré-Cœur d'Ottawa. Depuis septembre 1913 jusqu'à juin 1919, il remplit son office de préfet avec un dévouement au-dessus de tout éloge, malgré ses aspirations pour la vie de missionnaire sauvage. Aujourd'hui, ses vœux sont réalisés.

Depuis septembre 1913, la moyenne de nos élèves a été de soixante-cinq. Nous ne pouvons guère en recevoir un plus grand nombre, mais nous avons l'immense avantage de pouvoir les bien choisir.

Le 17 septembre, le Juniorat devenait Maison provinciale — par l'arrivée du R. P. Cahill, Provincial, et

du R. P. MAGNAN, Économe provincial. Le 3 novembre, les junioristes présentèrent leurs hommages au Rév. Père Provincial, à l'occasion de sa fête patronale. Le lendemain, le dîner de famille réunissait, autour du Rév. Père Provincial, S. G. Mgr Arthur BÉLIVEAU, auxiliaire de Saint-Boniface, et les Oblats de Winnipeg et de Saint-Charles.

Le 21 novembre, le Rév. Père Provincial faisait part à la communauté d'une lettre de notre Très Rév. Père Général érigeant canoniquement, *ad cautelam*, en maison régulière le nouveau Juniorat de Saint-Boniface et nommant le Rév. Père Josaphat MAGNAN Supérieur. Le soir même, les junioristes offrirent leurs vœux à leur nouveau Supérieur. Le Rév. Père Provincial voulut bien y joindre ses félicitations.

Le 4 décembre, le Conseil provincial organisa comme suit la Maison du Juniorat : — Supérieur et économe, le R. P. J. MAGNAN ; 1er assesseur, le R. P. P. MAGNAN ; 2e assesseur, le R. P. GLADU. Le Conseil disciplinaire devait se composer du Supérieur et des Pères professeurs.

Le 20 décembre, S. G. Mgr l'Archevêque nous envoyait un précieux trésor de famille, — la croix d'Oblation de Mgr Alexandre TACHÉ, premier Archevêque de Saint-Boniface. La lettre suivante, qui accompagnait le don, était adressée au R. P. Supérieur :

MON CHER FILS,

Je t'envoie un trésor, d'un prix inestimable pour la Congrégation : la croix d'Oblation du célèbre Père TACHÉ, devenu Mgr TACHÉ. Ce sont les Sœurs Grises de Montréal qui l'ont fixée sous un globe, avec un cordon de crin de cheval — fabriqué par les Pieds-Noirs, sur la demande du bon Père Albert LACOMBE.

Que la croix du grand Oblat, de l'Archevêque illustre et du généreux patriote que fut Mgr TACHÉ, d'immortelle mémoire, soit une prédication éloquente pour les nôtres au Juniorat et partout où il y a des Oblats !

Je te bénis cordialement ainsi que ta grande œuvre.

La retraite annuelle de nos chers Frères convers a été prêchée au Juniorat par le R. P. J.-B. BEYS, Directeur de l'École industrielle de Marieval. Le soir de la

clôture, 17 février, les junioristes ont égayé les bons Frères par la représentation d'une jolie opérette — *Quand on conspire.*

Les professeurs du Juniorat, trop peu nombreux, étaient surchargés de travail ; il fallait au moins un autre Père. Le 8 mars, le R. Père Supérieur partit pour Montréal, afin de demander du secours au Rév. Père Provincial du Canada. Le R. P. Guillaume CHARLEBOIS voulut bien lui promettre un auxiliaire pour la prochaine année scolaire.

Le 31 mars, les junioristes du cours anglais offraient leurs hommages au Rév. Père Provincial, dans une grande soirée dramatique et musicale. Ils rendirent avec un succès complet la belle tragédie *Edward the Confessor.* Plusieurs archevêques et évêques étaient de passage à Saint-Boniface ; Mgr l'Archevêque les conduisit au Juniorat. Étaient présents : — Mgr l'Archevêque ; Mgr LEGAL, Archevêque d'Edmonton ; Mgr Mathieu, Archevêque de Regina ; Mgr Latulipe, Évêque d'Haileybury ; Mgr Ovide CHARLEBOIS, Vicaire apostolique du Keewatin ; Mgr Dugas, P. A., Vicaire général ; le Rév. Père Recteur du Collège ; et une trentaine de prêtres. Après la séance, Mgr l'Archevêque félicita les acteurs :

— « Je suis fier de mes petits Frères, dit-il, non seulement comme archevêque, mais aussi comme Oblat : ces chers enfants ont joué à merveille. Je suis sûr que le Rév. Père Recteur du Collège est aussi satisfait que moi, puisque ces enfants lui appartiennent aussi... pas pour en faire des Jésuites, pourtant ! »

Au sortir de la salle académique, Monseigneur ajoutait : — « Vraiment, je n'ai jamais rien vu de mieux. » Le R. P. BEAUDIN, qui avait préparé cette séance, était bien récompensé de son labeur.

Deux semaines plus tard, c'était le tour des junioristes de langue française. Ils recevaient S. G. Mgr l'Archevêque, à l'occasion du dix-neuvième anniversaire de sa consécration épiscopale. Sa Grandeur était accompagnée de son Auxiliaire, Mgr Béliveau, et du vénérable doyen du clergé, le R. P. Damase DANDURAND, alors dans sa

96e année (1). Le principal drame de la soirée fut *La Tour du Nord*. Les élèves des cours français étaient alors, pour la plupart, plus jeunes et moins avancés que ceux du cours anglais. Mais, par son travail, le R. P. Caron réussit à rendre sa soirée digne de la précédente. Monseigneur répondit aimablement aux hommages qui lui étaient rendus :

— Il est toujours fier de se proclamer membre de sa Famille religieuse. Il remercie les Oblats du zèle qu'ils ont montré au milieu des nouvelles populations qui sont venues habiter ce pays. Le temps des missions à l'ancienne est à peu près passé, mais non le temps de l'apostolat ; et l'enthousiasme apostolique est toujours bien vivant chez les Oblats.

Le 7 mai 1914, se tenait au Juniorat le Chapitre provincial pour l'élection d'un délégué au Chapitre général. Le R. P. Prisque Magnan fut élu délégué et le R. P. Augustin Suffa délégué suppléant.

Les Pères professeurs auraient aimé avoir une maison de campagne sur l'incomparable Lac des Bois. Le Rév. Père Provincial et le Rév. Père Supérieur se rendirent à Kenora, le 13 mai, pour choisir un site convenable. Pour une raison ou pour une autre, ce projet de maison de campagne n'a encore pas été réalisé ; ce qui n'a, d'ailleurs, pas empêché les Pères de prendre de bonnes vacances sur le Lac des Bois, quand ils le désiraient.

Au mois de juillet, le Rév. Père Provincial du Canada nous envoyait le Père qu'il nous avait promis : le R. P. Gustave Fafard arriva au Juniorat, le 25 juillet. Il enseigna le français et l'arithmétique, pendant l'année scolaire 1914-1915, — après quoi il fut nommé missionnaire à Berens-River.

### 10. — 1914-1915.

Septembre ne nous ramène que quarante-quatre junioristes. La guerre européenne se fait déjà sentir dans

(1) Le R. P. Dandurand est mort depuis, le 13 avril 1921, à l'âge de 102 ans, dont 80 de vie religieuse. *R. I. P.*

le monde entier. Pourtant, — DIEU soit loué ! — nous n'avons pas trop souffert de cette guerre interminable : nos junioristes, étant tous trop jeunes, ne furent pas atteints par la loi de conscription.

Dans une maison d'éducation, les jours passent et se ressemblent tous : ce sont les mêmes exercices de piété, les mêmes études et les mêmes amusements. La nouvelle année scolaire ressemble donc beaucoup à la précédente. Le 9 mars, les élèves du cours anglais renouvellent le succès de l'année dernière, en représentant, en l'honneur du Rév. Père Provincial, la belle tragédie du *Martyre de saint Herménégilde*.

Le 22 avril, nouvelle séance en l'honneur de Mgr l'Archevêque, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa consécration épiscopale. Hélas ! c'était la dernière fois que nous avions le bonheur de recevoir notre bien aimé Archevêque. Les junioristes de langue française jouèrent le beau drame *La Malédiction* et ceux de langue anglaise le IVe acte du *Merchant of Venice* de Shakespeare. Monseigneur, parlant du patriotisme de Gomez, le héros de la pièce, dit que le patriotisme seul est capable de nous sauver, en réunissant toutes les forces vives de la nation.

Le 15 juin, jour de deuil : Mgr LANGEVIN est mort ! Nous nous sentions orphelins : Monseigneur avait été si bon pour nous, il avait toujours montré un intérêt si bienveillant et si paternel pour notre œuvre !

Le lendemain, le Rév. Père Provincial écrivait aux Pères et Frères de la Province une lettre qui exprimait bien les sentiments de tous. Nous croyons qu'elle doit avoir sa place dans ce rapport :

Dans la mort de Mgr Adélard LANGEVIN, O. M. I., Archevêque de Saint-Boniface, la Congrégation des Oblats perd un de ses plus illustres membres et notre Province un Frère que nous estimions et chérissions. Sa Grandeur s'est éteinte doucement dans le Seigneur hier matin, le 15 courant, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, munie des sacrements de la Sainte Église. Les obsèques auront lieu, mardi prochain, en la Cathédrale de Saint-Boniface. Les Supérieurs et Directeurs de nos différentes missions se feront un devoir de venir rendre un dernier hommage à ce grand Prélat

et à ce véritable Oblat, à l'occasion de ses obsèques. On prendra des mesures pour avoir un service solennel dans toutes nos églises, — au courant de la semaine prochaine, si possible, — et les fidèles seront invités à y assister.

Nous avons peine à réaliser cette mort quasi tragique, nous qui avons vu Sa Grandeur partir pour l'Est, il n'y a que quelques jours, apparemment pleine de santé.

C'est réconfortant pour nous, au milieu de notre deuil, de constater la sympathie générale que cette mort inopinée a évoquée. Les journaux, même séculiers (notamment ceux de Winnipeg), rendent un sincère hommage à la mémoire du vénéré Prélat : on constate son grand zèle pour le développement des œuvres de son diocèse, son dévouement inlassable à la grande cause de l'éducation catholique et son amour inflexible de la justice.

Pour nous, Oblats de la Province du Manitoba, qui nous honorions de compter l'illustre défunt comme un des nôtres, nous sentons que nous avons perdu un père et un ami dévoué. La pourpre n'a jamais fait oublier à Mgr LANGEVIN qu'il était Oblat. Que de fois nous l'avons entendu dire que, s'il avait acquis quelque distinction dans l'Église, il devait tout à la Congrégation, sa Mère. Vous savez tous combien ses rapports particuliers avec chacun de nous étaient empreints d'une fraternité toute cordiale et comme il était à l'aise au milieu de ses Frères en religion. N'oublions pas le devoir de la reconnaissance, et que nos prières et nos supplications montent ferventes vers le trône de DIEU pour le repos de l'âme de cet apôtre, de ce martyre de la justice, de cet Oblat sincère et dévoué.

Mgr LANGEVIN n'avait pas oublié le Juniorat dans son testament : il lui laissait sa croix d'oblation et un superbe calice. Le Juniorat de la Sainte-Famille possède donc maintenant les croix d'oblation des deux premiers Archevêques de Saint-Boniface...

Au mois de juin 1915, nous avions le plaisir d'accueillir en notre maison un bon vieux missionnaire, dont la vie dans l'Ouest n'avait été qu'une longue course apostolique, — tellement qu'il pouvait dire, en toute vérité, que « sa demeure était sa charrette ». Ce bon missionnaire était le Père Jules DECORBY. Il ne devait passer qu'un peu plus d'une année au Juniorat. Il mourut, le 16 octobre 1916, et fut inhumé dans notre cimetière de Famille, à Saint-Charles.

### 11. — 1915-1916.

Le 26 juin 1915, le Juniorat ouvre toutes grandes ses portes pour recevoir le R. P. Louis PÉALAPRA. Il est facile de le comprendre : ce sont ses prémices, — fruit rare, il est vrai, mais, par contre, quelle bonne saveur il a ! Puissent tous les Oblats-junioristes de la Sainte-Famille marcher sur les traces de leur aîné ! Depuis qu'il est au Juniorat, le R. P. PÉALAPRA a exercé diverses fonctions : il a été professeur de français et d'arithmétique, de théologie morale et dogmatique, maître des novices et, aujourd'hui, il est chapelain des Sœurs Oblates et économe provincial suppléant.

L'année 1916 marquait le centenaire de notre Congrégation. Le malheur des temps ne permettait guère de réjouissances bruyantes. Pour être tout intime, notre fête n'a pas manqué de charmes.

Le 8 mai, le bon Père CAMPER, l'apôtre des Sauteux, mourait à Fort-Alexandre, au milieu de ses chers enfants des bois. Il avait quitté le Juniorat, le 27 mars, déjà souffrant ; c'était pour ne plus revenir. Pendant plus de quarante ans, le Père CAMPER a été le missionnaire infatigable des Sauteux. Il était presque continuellement en mission, voyageant l'été et l'hiver, faisant de longues courses en traîneau à chiens, par les froids les plus rigoureux. Au retour de ses missions, pendant les quelques jours qu'il passait à la maison, il travaillait encore pour ses Sauvages, en composant des livres pour leur usage. Ils lui doivent un catéchisme, un livre de cantiques et de prières, et divers autres ouvrages. Il avait même copié à la main le gros dictionnaire in-folio manuscrit de M. Belcourt, avec l'intention d'en publier un résumé à l'usage des missionnaires. Il repose au milieu des chers Sauvages qu'il a tant aimés.

### 12. — 1916-1917.

Les vacances nous ramènent, du Scolasticat d'Ottawa, un deuxième Père junioriste de la Sainte-Famille : le

R. P. Thomas SCHNERCH. Il fera les éléments latins, au cours anglais, à la place du R. P. BEAUDIN — qui a quitté le Juniorat, après cinq années de professorat, le 17 juin 1916.

Le R. P. SCHNERCH ne devait faire qu'un stage d'une année au Juniorat ; l'année suivante, il devenait professeur de théologie au nouveau Scolasticat d'Edmonton.

Avec le R. P. SCHNERCH était venu le R. Fr. Roch ALLAIRE, diacre ; il fut secrétaire de l'*Ami du Foyer*, pendant trois ans. Mais, comme il ne nous était que prêté, il retourna à Montréal, au mois de mars 1919.

Le 28 août, le Juniorat recevait avec honneur le vénérable patriarche de l'Ouest, le doyen du clergé du monde entier, le R. P. DANDURAND. Il avait été, pendant seize ans, le compagnon aimé de Mgr LANGEVIN. Depuis que Mgr LANGEVIN est mort, sa présence à l'Archevêché n'était plus nécessaire ; et il devait retourner au milieu de ses Frères. Cependant, il s'était attardé jusque-là : il lui en coûtait de prendre une retraite définitive, — il aimait tant le ministère actif, même à quatre-vingt-dix-sept ans !

Mgr Béliveau était devenu Archevêque à Saint-Boniface. Le Juniorat de la Sainte-Famille ne pouvait manquer d'offrir ses hommages au premier Pasteur du diocèse. Le 15 mars, il y avait grande soirée en son honneur. On joua de nouveau, cette fois en français, la tragédie d'*Edouard le Confesseur*. Pour la première fois, notre orchestre entrait publiquement en scène. Vers la fin de la séance, un junioriste lut à Sa Grandeur l'adresse suivante :

MONSEIGNEUR,

Permettez aux junioristes de la Sainte-Famille de vous offrir leurs hommages de profond respect et de vous dire toute la joie qu'ils éprouvent en possédant au milieu d'eux, ce soir, en votre personne, le vénérable Métropolitain de l'Église-mère de l'Ouest canadien, le digne et aimé successeur de Mgr LANGEVIN.

Ce vénéré et regretté Pontife nous avait aimés et traités un peu en enfants gâtés : il avait voulu avoir notre Juniorat dans sa ville épiscopale et, en quelque sorte, à l'ombre de sa cathédrale, à côté de ces nombreuses institutions qui font de Saint-

Boniface un centre et un foyer de science, de charité et d'apostolat. Il était si paternellement bon pour nous — les *Benjamins* de la Famille des Oblats ! Dans son humilité et sa condescendance, il daignait nous appeler ses « petits Frères » !... A sa mort, nous nous sentions orphelins. Mais nos dévoués Supérieurs portèrent bientôt la consolation et l'espérance dans nos âmes, en nous assurant que nous allions trouver en son successeur, non seulement un Pasteur revêtu de la même et sublime dignité, mais aussi un Père aimant, — nous pouvons presque dire un autre lui-même. « C'est le cœur, ce sont les vertus de Mgr Langevin, nous disaient-ils : c'est son disciple de prédilection qui, pendant vingt ans, a été initié à ses labeurs, à ses combats et à ses souffrances, et trempé au contact de ses vertus. de son énergie et de ses affections les plus intimes. »

C'est donc avec joie et confiance, Monseigneur, que les junioristes de la Sainte-Famille vous offrent, aujourd'hui, une respectueuse et filiale bienvenue et qu'ils saluent en votre Grandeur celui qu'ils savent être l'élu de Mgr Langevin, comme il est celui du Vicaire de Jésus-Christ.

A l'occasion du Centenaire de la Congrégation des Oblats, nos bien-aimés Supérieurs ont daigné porter à notre connaissance les paroles élogieuses que vous leur adressiez :

— « Daigne Dieu donner à votre belle Communauté, en ce Centenaire, les grâces que vous voulait votre illustre et apostolique Fondateur ; qu'il suscite des hommes comme ceux qui ont illustré l'Ouest, après l'avoir évangélisé au prix de sacrifices que seuls connaissent ceux qui vous ont vus à l'œuvre depuis le commencement. »

Monseigneur, cet héritage de zèle et d'abnégation apostoliques, que nous ont légué ces conquérants pacifiques, est bien grand. Mais, confiants dans la grâce de Celui qui nous a appelés à marcher sur leurs traces, nous osons aspirer à imiter ces beaux modèles et à réaliser, le moins imparfaitement possible, la belle devise de cette Congrégation, qui est celle du divin Maître lui-même : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Nous ne sommes pas étrangers, Monseigneur, aux luttes énergiques que vous livrez à l'ennemi et que vous voulez continuer « jusqu'au bout », pour conserver intact le « Dépôt sacré » que vous a légué votre immortel prédécesseur, pour faire reconnaître et respecter les droits imprescriptibles de la vérité et de la justice, *in veritate et charitate.*

Quand sonnera pour nous l'heure de prendre part à ces luttes pour Dieu et les âmes, il nous sera doux de nous rallier autour de vous et de mettre à votre disposition tout ce que nous avons : notre cœur, notre intelligence, notre énergie et, en un mot, tout notre être. En attendant, nous ne cesserons de prier le divin Maître de vous aider puissamment.

L'histoire canadienne, en rappelant les luttes héroïques du « Grand Blessé », lui décernera, croyons-nous, la palme du « mar-

tyre » enduré pour la justice et la vérité. Puisse-t-elle aussi représenter son digne successeur avec la palme de la « victoire » — remportée dans la lutte vaillamment soutenue « jusqu'au bout » pour cette noble et sainte cause, *in veritate et charitate.*

Monseigneur se dit très heureux de recevoir les hommages des junioristes, pour lesquels il veut être un père. Il ajoute que les Oblats sont les mieux outillés pour les missions de l'Ouest ; ils sont donc toujours nécessaires.

## 13. — 1917-1918.

Le Juniorat devient Scolasticat, *pro tempore.* Les RR. PP. Cyrille Pilon et Francis Plischke — deux nouveaux Pères junioristes de la Sainte-Famille, qui avaient été ordonnés, les 15 et 17 juin, dans leur paroisse respective — furent envoyés au Juniorat pour terminer leurs études théologiques. En même temps, ils devaient enseigner le latin et l'anglais, à la place du R. P. Schnerch. Le R. P. Joseph Brachet, qui avait pris des leçons de théologie, l'année précédente, devait aussi terminer ses études théologiques, cette même année. Le R. P. Péalapra eut ainsi trois élèves.

L'année commençait par un deuil bien pénible. Le 6 septembre, mourait à l'Hôpital de Saint-Boniface, après une longue maladie, notre si bon et si aimé Père Provincial, le R. P. Cahill. Dès le printemps, il avait senti ses forces diminuer graduellement. Le 4 juillet, il dut s'aliter ; et l'anémie pernicieuse fit son œuvre, malgré tous les efforts des médecins pour le sauver. Ses funérailles, le 10 septembre, à l'église Sainte-Marie, furent vraiment imposantes. Au chœur on remarquait Mgr Sinnott, Mgr Béliveau, Mgr Breynat, Mgr Budka, Mgr Cherrier et un grand nombre de prêtres. Mgr Cherrier fit l'éloge du défunt. Un cortège considérable conduisit la dépouille mortelle au cimetière de Sainte-Marie.

Tous ceux qui ont connu le P. Cahill proclament la grande bonté de son cœur ; la bonté fut certainement la note dominante de son caractère. Nous ne pouvons oublier tout l'intérêt qu'il portait à notre œuvre. Il

fit tout en son pouvoir pour donner au Juniorat tout le personnel nécessaire. Certains Pères trouvaient, en effet, que le Juniorat était trop bien partagé, eu égard à la pénurie de missionnaires. Le P. Cahill donna gain de cause au Juniorat. Aussi comptera-t-il toujours parmi ceux qui ont bien mérité de la « Sainte-Famille ».

Le 28 novembre, nous avions le plaisir d'accueillir, de nouveau, au milieu de nous, l'apôtre des Esquimaux. Il revenait, après cinq ans, dans l'intérêt de ses chers Sauvages, pour faire imprimer des livres en esquimau. Inutile de dire combien sa causerie a été goûtée. Avant de revenir, il a été assez heureux pour faire quelques chrétiens. Il montre, avec une légitime fierté, la différence entre le païen et le nouveau chrétien, en exhibant une ceinture de sorcier et une croix en ivoire — artistiquement travaillée sur le modèle de la croix du missionnaire Oblat.

Le 19 janvier 1918 fut un jour de grandes réjouissances au Juniorat. C'est notre fête patronale, la Sainte-Famille ; et, en même temps, nous fêtons le R. P. Gladu, à l'occasion de ses noces d'or religieuses. Cette fête-ci aurait dû être célébrée le 18 décembre ; mais, alors, c'était le temps des examens, et il ne fallait pas distraire les élèves de ce travail sérieux.

A neuf heures, le digne Jubilaire célébrait la sainte Messe, à laquelle assista toute la communauté ; après quoi, il renouvelait ses vœux — qu'il avait prononcés, pour la première fois, à Lachine, il y avait cinquante ans, et il entonnait le *Te Deum* d'actions de grâces.

Le R. P. Gladu n'est pas un fervent des séances publiques ; voilà pourquoi le reste de la fête se passa au réfectoire, pendant le dîner de famille. Le réfectoire avait été décoré avec goût ; pendant le dîner, nos musiciens exécutèrent les meilleurs morceaux de leur répertoire. Après le dîner, le R. P. Magnan, Provincial suppléant, se fait l'écho de tous les Pères et Frères de la Province, pour souhaiter bonne fête au vénéré Jubilaire. Il lui souhaite de vivre encore longtemps, de marcher sur les traces du R. P. Dandurand, qui s'achemine d'un

pas allègre vers ses cent ans, afin de continuer à édifier la communauté par sa grande piété, sa vie de régularité et de charité. Il lui demande de continuer son excellent travail à l'*Ami du Foyer*. C'est ensuite le tour des junioristes d'offrir leurs vœux : deux petits apparaissent en costume de page, ils montent sur la tribune du lecteur et chantent une poésie, due à la plume du R. P. Caron, où la vie du héros du jour est résumée avec autant de bon goût que de délicatesse.

Vraiment, belle fête de famille : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Le 14 février, nous avons l'honneur de recevoir la visite de M. François Veuillot. Il est reçu dans la salle académique, aux sons joyeux de l'orchestre. Le Rév. Père Provincial suppléant fait les honneurs de la maison au distingué visiteur :

— « Louis Veuillot, dit-il, avait demandé dans ses « dernières volontés » de placer sa plume à son côté ; mais il s'est toujours trouvé dans la famille des Veuillot quelqu'un qui pût recueillir cette plume. »

M. Veuillot se dit heureux de faire sa première visite à Saint-Boniface aux Oblats. Il se considère comme un ami, comme un membre laïque de la Congrégation. C'est un héritage de famille, puisque Louis Veuillot avait les Oblats en haute estime. Il fit ensuite une intéressante conférence sur Louis Veuillot, montrant son amour du travail et son amour fraternel pour son frère Eugène — deux choses qui ont contribué à le préserver.

Le 10 mars, le Rév. Père Provincial suppléant fait part à la communauté de l'heureuse nouvelle de la nomination du R. P. Beys comme Provincial du Manitoba. Notre nouveau Père Provincial nous arrivait de Marieval, le 14, mais c'était pour repartir, le même jour, pour la Trappe de Saint-Norbert. Il voulait se retremper dans la retraite, avant de prendre le lourd fardeau du provincialat. Enfin, le 21 mars, il est reçu avec honneur ; tous les Pères et Frères de Saint-Boniface et de Winnipeg sont réunis, dans des agapes fraternelles, pour fêter leur premier Père et Supérieur. Pendant le dîner, nos jeunes

musiciens font entendre les joyeux *Échos des Laurentides.*

Le 2 avril, les junioristes le fêtent à leur tour par une soirée dramatique et musicale. Répondant à l'adresse, le R. Père Provincial félicita les acteurs et demanda aux junioristes de se bien préparer à remplir leur rôle plus tard par la prière, par l'étude et par la pratique des vertus qui font le véritable Oblat.

Le R. P. Brachet fut ordonné, le 28 juillet, dans la chapelle du Juniorat, par S. G. Mgr l'Archevêque. Le R. P. Caron donna le sermon de circonstance. Nos élèves ne purent assister à cette pieuse cérémonie ; depuis plus d'un mois, ils jouissaient des douceurs des vacances.

## 14. — 1918-1919.

L'épidémie d'influenza, qui sévissait dans l'Est du Canada, depuis le mois de septembre, devint menaçante dans l'Ouest, vers le milieu du mois d'octobre. Le 1er novembre, la plupart des maisons d'éducation de Saint-Boniface durent fermer leurs portes. Presque tous nos junioristes partirent le lendemain, pour ne revenir que le 7 janvier. Ce fut un véritable désastre, au point de vue des études : plusieurs furent obligés de répéter leur classe. Au mois de mars, quelques-uns furent atteints ; un seul succomba, — c'était le premier junioriste que nous perdions, depuis la fondation.

Le centenaire du R. P. Dandurand approchait : on commença les préparatifs de la fête, malgré l'épidémie qui sévissait toujours, — avec moins d'intensité, cependant, qu'au mois de novembre.

Les fêtes du centenaire, les 23 et 25 mars, furent splendides, dignes de cet événement unique dans les annales du Canada. Pour en conserver le souvenir, on a publié une jolie plaquette illustrée de cent pages — où ont été consignées les choses les plus remarquables de ce glorieux centenaire.

### 15. — 1919-1920.

Depuis la retraite du mois d'août 1919, le R. P. LACASSE est de nouveau des nôtres. Le bon Père LACASSE sait, mieux que personne, « qu'un saint triste est un triste saint » ; aussi faut-il voir comme il n'est pas triste, et personne n'est tenté de l'être avec lui. Il vient de publier une sixième mine, — intitulée *Une Mine de Souvenirs* — en attendant une septième ; et encore nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière.

Le 19 août, nous voyons partir avec regret le R. P. JEANNOTTE, que nous étions habitués à voir au milieu des junioristes, depuis six ans : il venait d'être nommé vice-principal de l'École industrielle de Lebret, à la place du R. P. PILON — qui revint au Juniorat reprendre son ancien poste de professeur d'anglais. Le R. P. Jean BEAUPRÉ, professeur au Juniorat depuis septembre 1917, devint préfet de discipline.

Notre cimetière de Famille se trouvait, jusqu'ici, à Saint-Charles ; mais, depuis que les Oblats avaient quitté cette paroisse, il était devenu nécessaire de le changer de place. Dans le cours de l'hiver dernier, on obtint du Conseil municipal l'autorisation d'avoir un cimetière sur notre propriété du Juniorat. Le premier inhumé dans notre nouveau cimetière fut le P. Jean DORAIS, de Marieval. Il venait de mourir en route, comme il se rendait à l'Hôpital de Saint-Boniface.

Le 2 mars marquait le cinquantenaire de naissance de Mgr l'Archevêque. Comme c'était le saint temps du carême, la réception au Juniorat n'eut lieu que le 8 avril, jeudi de Pâques. Mgr l'Archevêque était accompagné d'un nombreux clergé. Les élèves jouèrent le drame *Contre Mazarin.*

L'année scolaire se terminera par une autre fête : ce sera, le 26 mai, les noces d'or sacerdotales du R. P. GLADU.

## § III. — L'Œuvre du Juniorat.

L'Œuvre des Juniorats est une partie importante de l'héritage que le vénéré Fondateur des Oblats a légué à sa Famille religieuse. Si c'est une œuvre éminemment *oblate*, c'est en même temps un moyen éminemment pratique de recruter de nombreuses et solides vocations. Les supérieurs de divers Ordres religieux l'ont vite compris et n'ont pas tardé à imiter le Fondateur des Oblats, en fondant leurs juvénats et leurs écoles apostoliques.

La fondation du Juniorat de la Sainte-Famille s'imposait, si nous voulions vivre de notre vie propre. Les Oblats étaient arrivés dans l'Ouest en 1845 ; et, depuis ce temps jusqu'à l'année 1905, date de la fondation de notre Juniorat, nos recrues n'avaient pas été aussi nombreuses que nous aurions pu l'espérer.

Le personnel de la Province de Manitoba avait été alimenté, jusque-là, par les provinces d'Europe et par la Province du Canada. Combien de temps pouvions-nous compter ainsi sur les autres ? Depuis assez longtemps, nous frappons à la porte de la Province du Canada pour avoir des prédicateurs de retraite. et nous ne pouvons en obtenir.

De plus, un Juniorat dans l'Ouest était nécessaire pour les besoins particuliers de l'Ouest. Le Gouvernement du Canada avait adopté une politique de colonisation intense, et les colons y arrivaient chaque année par centaines de mille — dont un bon nombre de catholiques. Les Oblats ne pouvaient se désintéresser de ces nouveaux venus — qui venaient surtout de la Galicie, de la Pologne et de l'Allemagne. Il fallait leur donner des missionnaires de leur langue ; et seul un Juniorat, où seraient reçus des enfants de ces différents peuples, pourrait leur en donner.

Une œuvre de recrutement était donc indispensable ; et, malgré les lourdes charges de la Province, le R. P. Provincial, de l'avis unanime de son Conseil, n'hésita

pas à fonder un Juniorat, — comptant, à bon droit, sur le secours de la divine Providence pour le succès d'une entreprise si apostolique.

Il est temps, maintenant, de pénétrer dans ce sanctuaire béni du Juniorat de la Sainte-Famille, où, sous les regards de la sainte Famille de Nazareth, les Benjamins de la Congrégation se forment par la prière, l'étude et la pratique de la vertu, et se préparent à marcher sur les traces de ces vaillants missionnaires du Nord-Ouest canadien — qui, par un labeur si fécond, ont jeté un lustre incomparable sur la Congrégation et ont gagné tant d'âmes à Jésus-Christ.

Le Juniorat de la Sainte-Famille a été fondé pour fournir des missionnaires aux différentes nationalités de l'Ouest. Aussi, dès le commencement, y trouve-t-on des junioristes *ex omni tribu et lingua* de l'Ouest : des Canadiens-Français, des Irlandais, des Allemands, des Polonais, des Slaves, etc. Les Canadiens-Français, cependant, ont toujours formé le groupe le plus nombreux. Ils viennent surtout du Manitoba, de l'Ontario, de la Saskatchewan et des États-Unis. Ces élèves sont choisis, avec soin, dans les meilleures familles et, bien souvent, sont préparés d'avance par nos Pères.

Pour être admis au Juniorat, il faut remplir les conditions suivantes :

— 1°) Vouloir sincèrement devenir missionnaire Oblat et être parfaitement libre de suivre cette vocation ; 2°) Avoir les talents nécessaires pour faire de bonnes études et les connaissances requises pour commencer le cours latin ou, au moins, le cours préparatoire au latin ; 3°) Jouir d'une bonne santé ; 4°) Etre en état de payer, au moins partiellement, le prix de la pension.

S'ils remplissent toutes ces conditions, les aspirants sont reçus à titre d'approbanistes. Ils ne deviennent junioristes proprement dits que le jour où ils reçoivent la croix, après une épreuve plus ou moins prolongée — laquelle dure au moins un an et demi. Alors ils deviennent vraiment les « Benjamins » de la Congrégation.

Comment ces chers enfants occupent-ils leur temps

au Juniorat ? Comment se préparent-ils à la vie religieuse et sacerdotale que DIEU leur destine ? En un mot, quelle formation religieuse et intellectuelle reçoivent-ils ?

1. *Formation religieuse.* — La formation religieuse, qui doit être la base de toute éducation véritable, occupe une place d'honneur au Juniorat de la Sainte-Famille. Nous enseignons à nos junioristes que la science de DIEU prime toute autre science, que la vertu l'emporte sur tout le reste. Tous les exercices tendent à ce but : leur faire connaître et aimer davantage Notre-Seigneur JÉSUS-Christ.

La journée commence par la prière du matin, suivie d'une courte méditation adaptée à leur âge. Puis ils entendent la sainte Messe. On n'a pas tardé à mettre en pratique l'admirable décret de Pie X, *Sacra Tridentina Synodus*, sur la Communion fréquente et quotidienne. Depuis que le nombre de nos élèves est monté à 65, nous avons une moyenne de quinze mille communions par année ; c'est dire que presque tous font la Communion fréquente et quotidienne. Il y a grand'Messe à peu près chaque jour ; les dimanches et fêtes chômées, ils assistent d'abord à une Messe basse, pendant laquelle ils chantent de pieux cantiques. Chaque jour aussi, ils font l'examen particulier, quelques minutes avant le dîner, et, immédiatement après ce repas, une courte visite au Très Saint Sacrement. La visite quotidienne à la Très Sainte Vierge se fait le soir, après souper : on allume des cierges à l'autel de MARIE, et les junioristes chantent debout le *Maria, Mater gratiae*. Les jours de grand congé, ces visites sont plus longues ; on se sert des *Visites au T. S. Sacrement et à la T. S. Vierge* de saint Alphonse de Liguori, puis on chante un cantique. On fait de même pour les congés ordinaires du mardi et du jeudi. Chaque jour, à 4 heures 15, ils se réunissent de nouveau, devant l'autel de MARIE, pour la récitation du chapelet.

Le soir, à 9 heures, il y a lecture ou, plutôt, conférence spirituelle d'un quart d'heure. Dans ces conférences spirituelles, le R. Père Supérieur leur explique le règlement,

qu'ils doivent toujours considérer comme l'expression de la volonté divine à leur égard, — réprime les abus qui se glissent dans l'observation de la règle, — leur parle des défauts qu'ils doivent corriger, des vertus qu'ils doivent s'efforcer d'acquérir, de la manière de recevoir dignement les sacrements, d'assister avec fruit à la sainte Messe, etc.

Les dimanches et fêtes d'obligation, outre la Messe basse de communauté, il y a grand'Messe solennelle à 10 heures, puis, à 3 heures, Vêpres suivies de la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

La dévotion de nos junioristes se porte surtout vers la Sainte Eucharistie, — on l'a déjà compris par ce que nous avons dit plus haut — vers le Sacré-Cœur de JÉSUS et la Très Sainte Vierge.

*a*) La sainte Eucharistie. — La piété de nos junioristes se nourrit et se fortifie par la Communion fréquente, la visite quotidienne à JÉSUS-Hostie, l'exposition ou Salut du Très Saint Sacrement aux fêtes de 1re et de 2e classe, l'exposition plus solennelle des Quarante Heures et la procession de la Fête-Dieu. Il y a deux ans, le reposoir principal de Saint-Boniface se trouvait au Juniorat : les junioristes avaient préparé un trône vraiment royal au Divin Maître.

*b*) Le Sacré-Cœur. — La dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS s'est solidement implantée au Juniorat. Le premier Vendredi du mois se célèbre avec le plus de pompe possible, particulièrement depuis 1910. La veille, le Rév. Père Supérieur fait aux junioristes une conférence sur le Sacré-Cœur. Les sacristains décorent la chapelle comme aux grandes fêtes ; ils sont prodigues de fleurs et de lumière, — plus il y en a, plus c'est beau. Chaque fois que les rubriques le permettent, on célèbre la Messe votive du Sacré-Cœur, pendant laquelle les junioristes chantent leurs plus beaux cantiques. Le soir, il y a exposition solennelle du Très Saint Sacrement, amende honorable et consécration au Sacré-Cœur. Le beau cantique *O Jésus, doux et humble de cœur* clôture la fête.

Il y a quelques années, le R. P. JEANNOTTE a institué « l'Association des Volontaires du Sacré-Cœur ». Tous

les junioristes en font partie. Ils ne se contentent pas d'honorer le Sacré-Cœur à la chapelle, ils veulent encore que le Sacré-Cœur préside à leurs jeux : voilà pourquoi ils ont installé dans leur salle de récréation une belle statue du Sacré-Cœur. C'est bien leur Sacré-Cœur à eux ; aux fêtes du Sacré-Cœur et chaque fois qu'ils veulent obtenir quelque faveur, ils font brûler des cierges devant cette statue.

Nos junioristes se préparent à la fête du Sacré-Cœur par un triduum de prières et de pénitence, et, à la conférence spirituelle, le Rév. Père Supérieur ne leur parle que du Sacré-Cœur.

Nous ne pouvons célébrer ensemble tout le mois du Sacré-Cœur, les vacances de nos junioristes commençant vers le 18 juin ; mais nous leur recommandons de continuer en particulier les exercices du Juniorat.

*c*) La Sainte Vierge. — Les Oblats professent une dévotion toute particulière pour la Très Sainte Vierge :

— « Ils feront une visite quotidienne devant une image ou un autel de la Sainte Vierge, disent les Règles des Oblats ; ils auront une dévotion tendre et toute particulière pour la douce Marie, et ils la regarderont toujours comme leur Mère. »

Nos junioristes apprennent bien vite à mettre en pratique cette aimable et facile prescription. Nombreux sont, au Juniorat, les exercices de piété en l'honneur de la Très Sainte Vierge : — célébration des mois d'octobre et de mai ; récitation du chapelet, tous les jours, et du petit office, les dimanches et fêtes chômées ; célébration des fêtes de la Sainte Vierge, surtout de la fête patronale de la Congrégation, l'Immaculée Conception. Avant de partir pour les grandes vacances d'été, les junioristes se rassemblent, une dernière fois, devant l'autel de Marie, pour lui faire leurs adieux et se mettre sous sa protection maternelle. Avec quel cœur ils chantent :

— « En vous quittant, Mère chérie, — Nous implorons votre secours : — Sur vos enfants, douce Marie, — Veillez partout, veillez toujours ! »

Nos junioristes ont encore bien d'autres moyens de

nourrir leur piété : par exemple, la retraite annuelle, les Quarante Heures, les offices de la Semaine Sainte, etc. Mais la fête la plus chère à leur cœur est celle du 17 février. C'est en ce jour que plusieurs sont appelés, chaque année, à recevoir la croix et à devenir ainsi vraiment junioristes Oblats. Au commencement de février, les aspirants qui désirent recevoir la croix en font la demande par écrit au Rév. Père Supérieur. Ces lettres sont examinées avec soin au Conseil des directeurs. On n'accorde la croix qu'à ceux dont la conduite est exemplaire et qui donnent un espoir sérieux de persévérance. Avec quelle impatience les élus attendent l'heureux moment de faire leur première oblation !

Le 17 février 1910, un de ces heureux appelés est malade à l'infirmerie. A l'heure de la cérémonie, il ne peut plus y tenir ; il regarde autour de lui ; il est bien seul. Il se lève, s'habille à la hâte et, chancelant, se rend à la chapelle pour être reçu avec les autres. Mais là il est à bout de force et près de défaillir. Le Rév. Père Supérieur le renvoie à l'infirmerie et le rassure, en lui disant qu'il ira lui porter la croix et qu'il sera junioriste comme ses compagnons.

2. *Les etudes.* — Les études des junioristes durent de cinq à sept ans, selon le degré de préparation à leur arrivée au Juniorat. A partir de la deuxième année de latin, ils suivent tous les cours du Collège de Saint-Boniface. Nos élèves reçoivent une solide éducation chez les RR. PP. Jésuites — dont la *Ratio Studiorum* est bien connue, mais quelque peu gênée par le programme de l'Université du Manitoba, dont le Collège de Saint-Boniface est partie intégrante. L'Université donne une place prépondérante aux sciences mathématiques, au détriment de l'étude des langues. Pour faire face à ce programme, le Collège doit consacrer plusieurs heures par semaine aux mathématiques.

Au point de vue de la discipline, il y a de sérieux inconvénients. Il va de soi que l'esprit d'un collège n'est pas le même que celui d'un juniorat. Nos élèves sont en contact journalier avec les collégiens, non seulement en

classe, mais encore pendant certaines récréations. Ils apprennent ainsi par les externes tout ce qui se passe au dehors et peuvent même faire circuler des lettres, — contrairement aux prescriptions de la règle.

Il n'y a pas de doute que l'idéal serait d'avoir un juniorat, bien à nous, où nos junioristes seraient formés exclusivement par nos Pères (1). Depuis quelques années, les vocations se font plus nombreuses ; il y a donc lieu d'espérer que bientôt le Juniorat de la Sainte-Famille aura son personnel enseignant.

Notre Juniorat a-t-il donné les résultats qu'on en attendait ? Le tableau suivant suggérera une réponse :

| Années | Junioristes | Entrés au Noviciat | Profès | Prêtres |
|---|---|---|---|---|
| 1905–06 | 15 | 4 | 3 | 2 |
| 1906–07 | 20 | 2 | 2 | 2 |
| 1907–08 | 18 | 0 | 0 | |
| 1908–09 | 16 | 1 | 1 | |
| 1909–10 | 15 | 2 | 2 | |
| 1910–11 | 33 | 3 | 3 | |
| 1911–12 | 16 | 5 | 4 | |
| 1912–13 | 24 | 3 | 3 | |
| 1913–14 | 18 | 5 | 3 | |
| 1914–15 | 17 | 4 | 4 | |
| 1915–16 | 24 | 5 | | |
| 1916–17 | 24 | | | |
| 1917–18 | 21 | | | |
| 1918–19 | 18 | | | |
| 1919–20 | 18 | | | |

Josaphat Magnan, *O. M. I.*

(1) Nos Juniorats sont, actuellement, au nombre de quatorze et se trouvent à : — Santa-Maria a Vico, Lyon, Jersey, Strasbourg, Waereghem, Saint-Charles (Fauquemont), Krotoszyn, Raheny, Ottawa, Saint-Boniface, Strathcona, Tewksbury, San-Antonio et Urnieta.

## III. — Maison du Sacré-Cœur à Winnipeg.

### § I. — La Paroisse (1905).

Le 22 janvier 1905, Sa Grandeur Mgr Louis-Philippe-Adélard Langevin, Archevêque de Saint-Boniface — toujours animé du plus pur zèle apostolique pour le salut des ouailles confiées à ses soins, et comprenant que rien n'aide autant au progrès de la Foi chez une population que l'enseignement religieux dans la langue qu'elle parle — fondait la paroisse du Sacré-Cœur pour tous les catholiques de langue française de la majeure partie de la ville de Winnipeg.

Par le même décret, il confiait cette paroisse aux Révérends Missionnaires Oblats de Marie Immaculée et en nommait le R. P. Xyste Portelance, *O. M. I.*, premier Curé.

Ce choix fut vraiment providentiel. Le P. Portelance, doué d'un zèle ardent et de grandes qualités d'orateur et d'organisateur, se mit aussitôt à l'œuvre avec une ardeur inlassable ; et, en un tour de main, — au milieu de toutes sortes de difficultés et en dépit même d'oppositions de la part d'un certain nombre de personnes qui auraient dû l'aider, au lieu d'essayer de faire échouer l'œuvre à ses débuts, — il réussit à grouper les cent cinquante familles de langue française existant alors dans la ville, et toutes plus ou moins éloignées les unes des autres.

En une année, une église-école était construite ; et la paroisse voyait, tous les dimanches, une population, croissant sans cesse en nombre, receuillie et heureuse d'entendre l'enseignement de la Religion dans la langue de leur cœur — cette belle langue française qui leur rappelait les gloires de leur pays d'origine, la France, Fille aînée de l'Église, ainsi que les vertus, les luttes et les triomphes de leurs ancêtres contre l'ennemi invétéré

de leur Foi et de leur nationalité dans la vieille Province de Québec.

Pendant les six dernières années de sa vie, le Révérend Père, miné sourdement par une maladie qui ne pardonne pas, sut surmonter à tel point la souffrance qu'il n'en continua pas moins ses travaux, avec le même zèle toujours et la même ardeur qu'au début. Et, lorsqu'il abandonna son poste, pour aller essayer un dernier recours à la science médicale, il laissait une paroisse parfaitement organisée, dont l'avenir était assuré. Une école bilingue — que fréquentaient cent soixante enfants, sous la direction de six religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie — aidait puissamment à nous gagner, chaque jour, de nouvelles sympathies et de nouvelles recrues.

Le souvenir du P. Portelance restera attaché à la paroisse toute française du Sacré-Cœur. Sa mort, en décembre 1919, a causé un regret bien sincère, qui se manifesta par de nombreuses Messes demandées pour le repos de son âme. Il est disparu en laissant, parmi ceux pour qui il s'est dépensé, la réputation d'un prêtre selon le cœur du bon Dieu, d'un organisateur émérite et d'un infatigable travailleur.

Il est disparu, mais son œuvre vivra. De fait, elle n'a vécu, depuis sa mort, que de l'élan qu'il lui a donné ; et il sera relativement facile à tous ses successeurs de la faire progresser, — s'ils savent toujours la diriger selon le premier plan et l'inspiration du début.

### § II. — La Situation actuelle.

Les revenus de la paroisse et des contributions volontaires pour l'école couvrent les dépenses ordinaires. Et le renom de la paroisse est des meilleurs dans la ville, quant à la beauté de ses cérémonies et de ses chants d'église, et pour la bonne tenue et les succès des élèves.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'elle soit une paroisse d'un ministère facile. Il est vrai que les paroissiens sont, en général, animés d'un esprit chrétien admirable et d'une générosité souvent au delà de leurs moyens ;

et c'est là une de nos grandes consolations. Malheureusement, le nombre de nos familles n'est pas encore tout à fait assez grand pour répondre à tous nos besoins. Ensuite, le grand inconvénient, c'est qu'elles sont toutes éloignées les unes des autres, et plusieurs même demeurent à des distances de trois ou quatre milles de l'église. De là, la tentation d'aller parfois assister à la Messe dans une église plus rapprochée, de sorte que nous n'avons pas nos gens au complet aussi souvent que nous pourrions le désirer ; de là, la difficulté, à cause de l'éloignement, pour les enfants de venir à l'école; de là, enfin, la presque impossibilité où l'on se trouve de localiser tous les paroissiens, sans compter que, lors même que nous sommes parvenus à les localiser, les déménagements nous les font perdre de vue, et qu'il faut alors les retrouver de nouveau et veiller à les intéresser toujours à leur paroisse. C'est aussi de cet éparpillement des familles que provient, nous regrettons d'avoir à le constater, le fait que l'assistance aux offices du soir est au-dessous de la moyenne.

Ne soyons, cependant, pas trop tentés d'exagérer ces inconvénients, puisque l'on est parvenu, quand même, à voir le nombre des assistants s'accroître de dimanche en dimanche, — à tel point qu'il a fallu ajouter une Messe à neuf heures ; quant aux réunions du soir, il y a eu un progrès qui donne à espérer. Chaque année, le nombre augmente des enfants à l'école ; et, actuellement, l'on étudie la question d'agrandir et l'on avise aux moyens de le faire — sans augmenter la dette.

Les conditions pénibles dans lesquelles la paroisse et l'école se sont trouvées, durant la guerre, ont nécessité un travail accablant d'organisations de toutes sortes, — organisations qu'il faudra continuer encore, durant plusieurs années, afin de pouvoir payer les taxes et les intérêts de la dette. Heureusement, jusqu'ici, avec l'esprit d'initiative et le dévouement de nos paroissiens, — aidés du travail des Dames de Sainte-Anne, des Enfants de Marie, de la Ligue du Sacré-Cœur, de la Société Saint-Jean-Baptiste — nous avons réussi à boucler notre

budget et, par deux fois, avec un surplus qui nous a permis de réduire la dette de $40,00 à $38,00. C'est marcher à pas lents, il est vrai ; mais, au moins, cela nous encourage à marcher de l'avant.

La paroisse avec l'école a maintenu chez les nôtres, malgré l'éparpillement des familles, un grand esprit de cohésion — doublé de l'amour de leur langue et de leurs traditions. Et voilà le prodige !

Nous avons une paroisse uniquement française et une école qui, tout en étant bilingue, conserve à la génération future sa mentalité française. L'enseignement religieux donné dans leur langue à l'église et à l'école, ainsi que les sociétés et les organisations qui les réunissent ensemble, ont empêché nos catholiques, qui pourtant vivent et travaillent journellement au milieu des protestants, de voir même diminuer leur foi. Et on peut même les considérer, d'une façon générale, comme des catholiques modèles — chez qui, par exemple, les mariages mixtes sont assez rares.

Aussi comprennent-ils bien l'importance de cet enseignement religieux donné dans leur langue ; et, pour le moment, ils n'admettraient pas que les Pères desservants leur parlent en anglais, même pour faire les annonces à l'église. Pourtant, tous savent l'anglais et plusieurs même le parlent mieux que le français ; mais, ils ont pu constater — par leur expérience personnelle, depuis quinze ans — que le français les a sauvegardés contre les fausses maximes et l'esprit protestant. A cause de cela, ils ne se récrient jamais, lorsqu'on leur demande des subsides pour le soutien de l'école, parce qu'ils veulent aussi sauvegarder la foi de leurs enfants. Ils subissent, dans ce but, l'injuste loi de la double taxe scolaire ; et l'on a vu des familles éloignées supporter les dépenses de tramways et envoyer régulièrement leurs enfants à l'unique école bilingue de Winnipeg.

Il est assez rare de voir des enfants de nos familles, qui sont restées tant soit peu françaises de cœur et d'esprit, fréquenter les écoles neutres publiques ; et, pourtant, ces écoles sont faciles d'accès et gratuites.

Dans ce pays surtout, les familles françaises catholiques comprennent que leurs enfants resteront catholiques pour autant qu'ils resteront français ; aussi ne craignent-elles pas les sacrifices de dépenses onéreuses, pour leur procurer cette éducation française qui sauvegarde leur foi chrétienne.

Et c'est en cela que les Oblats ont fait et feront toujours, dans la paroisse du Sacré-Cœur, l'une des plus belles œuvres que puissent accomplir des missionnaires : *Evangelizare pauperibus misit me,* — Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. Car voici le but de leurs efforts : ramener les pauvres, les indifférents à l'amour de leur langue et, par là, à la pratique de leur foi, — préserver ces familles, qui, poussées par la nécessité du travail à coudoyer les protestants, sombreraient sans l'appui de leur nationalité, — et, enfin, les encourager dans les sacrifices à faire pour sauver la foi de leurs enfants, en leur répétant constamment : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Aussi, quelque dur et accablant que soit notre ministère, il est rempli de consolations spirituelles. Les retours des nôtres aux pratiques religieuses, depuis la fondation de la paroisse, sont nombreux ; et rarement avons-nous vu une population aussi recueillie aux offices religieux. Tous les dimanches soirs, il y a réunion pour l'une ou l'autre de leurs pieuses sociétés : les Cadets du Sacré-Cœur et les Saints-Anges, les Enfants de Marie, les Dames de Sainte-Anne, les membres de la Ligue du Sacré-Cœur.

Il règne aussi un grand esprit de charité pour les pauvres dans les conférences de Saint-Vincent de Paul, dont les membres courent avec joie au secours des nécessiteux. L'année dernière, une vingtaine de familles ont été secourues de diverses manières ; et la Société de Saint-Vincent de Paul a payé les frais de l'éducation de 22 enfants pauvres à notre école.

La Société Saint-Jean-Baptiste, de son côté, s'applique à maintenir chez eux l'esprit de solidarité et s'efforce d'aider l'œuvre de la diffusion du français par l'école.

Et l'œuvre vivra : Winnipeg est entouré de paroisses complètement françaises, à tel point qu'il est difficile, et pour le diocèse de Saint-Boniface et pour le diocèse de Winnipeg, de trouver place pour un curé de langue anglaise en dehors de la ville. Aussi le « Sacré-Cœur » sera-t-il toujours assuré de recevoir un élément sain d'origine française, venant des campagnes environnantes. Vienne le jour où les industries et les manufactures reprendront leurs travaux d'autrefois, et la population française se verra renforcer d'un puissant contingent. Et ce seront alors des jours de prospérité pour l'église et l'école du Sacré-Cœur et pour la race française, dans la cité de Winnipeg.

## § III. — **La Maison (1920).**

Les Oblats possèdent la moitié du carré sur lequel sont bâties l'église et l'école du Sacré-Cœur. Sur le terrain des Oblats se trouvent le « West Canada Publishing Office », une maison louée, et une autre maison qui sert de presbytère. Pour le loyer, les taxes et l'entretien du presbytère, la paroisse paie la somme $100 par mois ; et l'on n'a, au sujet des dépenses de la maison, aucun compte à rendre à la paroisse.

Le Père Alcide Normandin est Curé de la paroisse, ayant comme assistant et économe le Père Wilbrod Vézina. Le Père Joseph Chaumont, résidant ici, s'occupe de certaines missions sauvages, couvrant un rayon d'une centaine de milles autour de Winnipeg. Quant au Père Omer Plourde, résidant également au « Sacré-Cœur », il agit comme gérant de la *West Canada Publishung Co.* — œuvre à laquelle le Frère Charles Sylvestre donne aussi ses services.

La *West Canada Publishing Co.* poursuit une œuvre importante, au point de vue catholique, dans la publication de journaux hebdomadaires en diverses langues qui atteignent toute la population catholique, — à savoir la *North-West Review, La Liberté,*

un journal ruthène, un journal allemand et un journal polonais.

La maison du « Sacré-Cœur » agrandie pourrait abriter des missionnaires de paroisse. Elle serait un magnifique centre. Et, pour l'avenir de la Congrégation dans le Manitoba, il serait à désirer que nous eussions de ces missionnaires le plus tôt possible. Un vaste champ attend le zèle et les bienfaits de leur apostolat.

Alcide NORMANDIN, *O. M. I.*

## *Festum Mariae Mediatricis.*

« Hodiernus Moderator Generalis Congregationis Oblatorum B. Mariae Virg. Immaculatae, votis etiam suorum alumnorum satisfacturus, humillimis datis precibus, Sanctissimum Dominum nostrum Benedictum PP. XV. rogavit, ut Kalendario ac Proprio suae Congregationis Festum B. Mariae Virginis, sub titulo « Mediatricis omnium Gratiarum », inscribi valeat, cum Officio ac Missa propria nuper approbatis. Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino nostro tributis, attentis expositis, his precibus annuens, benigne indulsit ut Festum Beatae Mariae Virginis, sub enunciato titulo Mediatricis, in Kalendario ac Proprio praefatae Congregationis ad diem 31 Maii, sub ritu duplici majori, affigi possit, Officium cum Missa adhibendo nuper approbatum : servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romae, die 4 Januarii 1922.

L † S.

† A. Card. VICO, Ep. Portuen., Praefectus.
Alexander VERDE, S. R. C. Secretarius. »

N. B. — *Nous pourrons, dès cette année* 1922, *célébrer cette nouvelle fête. Mais, pour des raisons de concurrence avec la Fête du Très Saint Sacrement, elle devra être complètement omise en* 1923. *Nos vénérés lecteurs ne s'étonneront donc pas d'apprendre que notre* ORDO *ne pourra la mentionner qu'en* 1924.

# NOUVELLES DE PARTOUT

## XIII. — Un double Jubilé à St-Jean d'Autun [1].

Le 24 juin dernier, la paroisse Saint-Jean-le-Grand d'Autun célébrait, à la fois, les noces d'or sacerdotales et les noces d'argent pastorales du R. P. Joseph Magnin, son curé.

L'époque en était passée — depuis un an déjà. La modestie du vénéré jubilaire l'avait renfermée dans son secret : il eût préféré que tout se passât dans le silence, dans un cœur à cœur intime avec son Dieu. Mais certaines conversations ayant donné l'éveil à son vicaire, M. Martin Clavier, celui-ci réussit, grâce à une petite ruse innocente, à percer, à dérober le secret, — la date de l'ordination : Fête-Dieu, 16 juin 1870 — secret qui ne fut plus gardé. Aussitôt, la célébration de la fête du 24 juin fut décidée unanimement.

Ainsi donc, tous les amis étaient à la joie et se promettaient de fêter, à qui mieux mieux, celui qui en était si digne. La Providence sembla y faire sérieusement opposition. C'était le 12 mars, période des grands travaux apostoliques, des missions en pleine activité. A Saint-Jean, on ne chômait pas non plus, quand, le 13 mars (dimanche de la Passion), pour la première fois depuis longtemps, le Curé de Saint-Jean, à l'heure de la première Messe, « restait au lit ». La paroisse l'apprenait non sans émotion. Le docteur, appelé, trouva le cas sérieux. L'état empirait de jour en jour, la chambre était consignée, le silence rigoureusement imposé —

(1) Récit d'un témoin — le R. P. Martin Clavier.

ainsi qu'un traitement énergique. Les deux docteurs et les infirmières furent d'un dévouement admirable.

Dimanche des Rameaux, aggravation redoutable. On priait avec ferveur — à Saint-Jean, aussi bien qu'en ville. Le Lundi Saint, sur les conseils de Monseigneur Désiré Berthoin, Évêque d'Autun, le vicaire lui propose et lui administre les derniers sacrements, acceptés et reçus en pleine connaissance, — « pour l'édification de ma pa roisse », disait le malade, qui renouvela avec ferveur son oblation perpétuelle.

C'était l'heure de Dieu ! O merveilleux effet de l'Extrême-Onction, pour le soulagement même corporel, — quand elle est reçue à temps, comme doit l'être un remède ! Durant trois jours, état stationnaire. A partir du Jeudi Saint, amélioration qui va croissant. Dimanche de Pâques : « C'est la résurrection », s'écrient les docteurs. Le lundi, arrivent tout émus les amis, qui avaient été tenus au courant. Quelle joie pour tous ! Les noces d'or étaient redevenues probables, — deux semaines plus tard, très probables, — fin avril, certaines. Dans ces conditions, la volonté de Dieu était manifeste. Ne convenait-il pas de faire monter vers le ciel des actions de grâces, publiques et solennelles, pour un si beau passé sacerdotal, religieux et pastoral, ainsi que pour une guérison presque inattendue, avec des prières ferventes pour le présent et l'avenir ?

Aussi, le jour de la Première Communion, 5 juin, le vicaire, devant un auditoire nombreux et sympathique, ajoutait aux annonces de la semaine la nouvelle officielle de la double célébration des noces d'or sacerdotales et des noces d'argent pastorales — fixée au 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, Patron de la paroisse. Avec quelle joie la nouvelle fut accueillie, puis colportée, dans la paroisse et en ville !...

Un changement d'air était ordonné sans retard. Sur ce, les préparatifs commencèrent par des transformations au presbytère — lesquelles n'étaient pas de luxe — gracieusement accordées, pour la plus grande partie, par une administration bienveillante et, pour le reste,

couvertes par des offrandes spéciales. Tout le rez-de-chaussée, à l'intérieur et à l'extérieur, prenait un air de fête. Dans l'intervalle, une souscription était poussée activement ; il y eut même des plaintes de la part des familles qu'on avait omis de visiter, — satisfaction leur fut donnée, comme bien on pense. Le prédicateur était choisi. Chanteuses et petits chantres s'exerçaient avec entrain. A l'église, l'autel était orné, par des mains délicates, de fleurs à profusion qui allaient resplendir de tout leur éclat parmi des lumières sans nombre. La stalle, le confessionnal, la chaire étaient décorés avec goût, — partout des oriflammes aux inscriptions diverses, — cependant que, dans la cour du presbytère attenante à l'église, côté de l'évangile, d'autres mains habiles tressaient des guirlandes, disposaient des branches d'arbres, mousse, buis, arceaux rustiques, déroulaient une banderole le long du mur de la grande salle (*Tu es sacerdos in aeternum*), découpaient un écusson portant les deux dates mémorables sur fond rose (16 juin 1870-24 juin 1921) avec, au milieu, les initiales J. M., et que d'autres enfin, autour de la statue de la petite grotte de Lourdes, sur fond bleu inscrivaient *Je suis l'Immaculée Conception*, — MARIE Immaculée n'avait-elle pas droit à un souvenir spécial ?

23 *juin*, 19 *h*. ½. La fête est annoncée, à tous les échos de la ville et des alentours, par l'unique cloche — qui eut pour la circonstance une magnifique envolée. Déjà, le triduum de la Saint-Jean était commencé et avait pour prédicateur le P. Edmond LOUIS, — triduum bien suivi : tout y conviait les fidèles.

24 *juin, à* 6 *h*. ½, arrivée presque inattendue de M. Gabriel Magnin, de Grenoble, neveu du jubilaire. La famille de la terre aussi allait avoir un digne représentant auprès de l'oncle vénéré et aimé. A 9 h., Messe du jubilaire, — l'état de sa santé ne lui ayant pas permis de chanter celle de 10 h. Les heureux assistants de cette Messe jubilaire y furent bien édifiés, — édifiés par la tenue, la prière, les chants de la Schola et aussi des communiants et renouvelants, qui s'approchèrent de

nouveau de la sainte Table. Que dire de l'allocution qui leur fut adressée, d'une voix fatiguée et émue mais pleine de conseils tout paternels, avec une invitation pressante à la persévérance, à la prière, à la fréquentation des sacrements, où perçait la crainte (hélas ! trop fondée) de ne pas voir la réalisation par tous de ce beau et nécessaire programme de vie chrétienne.

Il était 8 *h*. On mettait la dernière main à tout — à l'ornementation de l'église, à la disposition des places dans le sanctuaire, à la grande salle du patronage, où se dressait une longue table pour les agapes fraternelles et où l'on pouvait admirer le tableau du Cardinal-Évêque d'Autun, de son prédécesseur et de ses successeurs, et celui d'un grand Évêque de Marseille.

9 *h*. ½. Le peuple « du temple saint en foule inonde les portiques », nef unique et tribunes.

A 10 *h*., une vingtaine d'enfants de chœur, précédés de la croix, et un nombreux clergé s'organisent en procession et vont chercher au presbytère Sa Grandeur Mgr Berthoin et le vénéré Jubilaire. On entonne gravement le *Veni Creator*. Réception de Monseigneur, à la porte de l'église. Entrée solennelle. Le célébrant est le P. Albert Deville, avec pour diacre le P. Constant LeVacon et sous-diacre le P. Adolphe Fouillit, assistés de l'impeccable maître des cérémonies — le P. Émile Faure. Monseigneur est entouré de ses Vicaires généraux ; une trentaine de prêtres sont là en prières. A sa stalle, le Jubilaire avec, à ses côtés, son cher neveu. Spectacle pareil ne s'était vu, depuis longtemps, à Saint-Jean. Les chanteuses exécutent parfaitement une belle messe en musique — fort goûtée. Le P. Louis monte en chaire et, mettant à profit un détail qui venait de lui être communiqué, débute à peu près en ces termes :

— « Il y a 51 ans, dans cette même église, à pareil jour de fête de la Saint-Jean, un jeune prêtre, tout récemment ordonné, célébrait sa première Messe solennelle. Ce jeune prêtre, c'était vous-même, Révérend et bien cher Père Magnin. La Providence, qui lit dans l'avenir, vous destinait déjà, sans autre signalement, à devenir

le Curé de Saint-Jean que nous sommes heureux de fêter aujourd'hui. »

Là-dessus, discours magnifique sur le sacerdoce : heureux rapprochements sur le rôle du précurseur et allusions très délicates au zèle du Jubilaire durant ces cinquante ans. Quand une âme de missionnaire est ainsi pénétrée, imprégnée d'Évangile, quand en outre la bouche parle de l'abondance du cœur, d'un cœur ému et reconnaissant envers un frère aîné qui fut un vrai mentor, oh ! que le cœur rend la bouche éloquente !...

La Messe se termine par la bénédiction de Monseigneur, bien douce en ce jour ! La procession, dans le même ordre, ramène dans la cour du presbytère Monseigneur, le cher Père, le clergé, l'assistance tout entière. Les enfants vont offrir au vénéré Jubilaire leurs meilleurs vœux, sous la forme d'une cantate toute de circonstance. Ils sont là, dépassant la centaine, avec leurs brassards et leur chapelet, robes blanches et voiles blancs, des anciens et des jeunes, autour de l'harmonium. Le ton est donné et, s'il nous en souvient, le refrain est enlevé — entraînant le vicaire qui ne peut plus, la mesure restant sauve, que se résigner à suivre le mouvement. Les couplets se succèdent, par strophes de huit vers — dont les quatre premiers sont chantés par une trentaine de garçons, les quatre autres par les chanteuses, la musique se prêtant fort bien à ce changement de voix ! Ils célèbrent le *curriculum vitae* du Jubilaire : son arrivée à Autun en 1868, au Scolasticat du Sacré-Cœur de la Rue-aux-Rats, ses fortes études, son ordination à la cathédrale (durant le Concile, par un évêque missionnaire, délégué dans différents diocèses) et, chose extrêmement rare, — combien en trouverait-on d'exemples ? — ces 51 ans passés à Autun, sans autre obédience : « Autun fut témoin de ton zèle, toujours durant ces cinquante ans. » Professeur 15 ans, missionnaire 10 ans, curé 25 ans, avec un court intervalle forcé... Aussi quelle vénération entoure son nom : « Ton nom est en vénération. » Enfin, le refrain final, modifiant légèrement le refrain initial, demande sa bénédiction et crie *ad multos annos*. « Après ce beau

cinquantenaire, reste, reste avec nous longtemps... » Des applaudissements soulignent le plaisir et la part que chacun prend à ces gracieux souhaits enfantins.

Ensuite, viennent les présentations. Tout d'abord, un petit « Saint-Jean » bien remuant, entouré d'une dizaine de camarades, offre le produit de la souscription, dans un beau carnet aux initiales du Père, avec les deux dates inoubliables. Puis, chacun passe à son tour ; et le Jubilaire est tout ému de cette manifestation.

*Midi.* Monseigneur préside les agapes, ayant en face de lui le Jubilaire. MM. les Vicaires généraux, les Supérieurs des Séminaires, les curés de la ville, quelques autres prêtres, les amis : on est 24. Le menu est fourni par des âmes généreuses. Les conversations vont leur train.

Viennent les toasts. Monsieur l'Archiprêtre de la cathédrale se lève. C'est un vétéran, lui aussi, presque de la même promotion, — diacre du 16 juin. Voilà plus de 50 ans qu'ils se connaissent tous deux. Combien de fois ils se sont revus, ils ont causé ensemble ! Combien longtemps ils ont travaillé côte à côte ! Tout cela fut dit avec cet art exquis et cette délicatesse de sentiments que tout le monde reconnaît à bon droit à M. le chanoine Dory. Puis le R. P. Adolphe Munier offre des vœux fraternels, et se réjouit d'être présent à cette belle fête. Monseigneur voulut bien dire au Père toute sa joie, comme Grenoblois, de l'avoir retrouvé curé dans sa ville épiscopale, sa reconnaissance pour le bien qu'il y a fait et ses souhaits les plus paternels. Enfin, le Jubilaire se lève ému, plusieurs feuilles en mains, et demande la permission de lire. Il lit et dit que ce qu'il a pu faire de bien, il ne l'a fait que par la grâce de Dieu, — il évoque des souvenirs nombreux, très intéressants, — célèbre la cordialité du clergé autunois en tout temps, en toute circonstance, — il bénit la divine Providence pour toutes les grâces dont elle l'a comblé, — et exprime le désir de travailler, jusqu'au bout de ses forces, à la portion du champ du Père de famille à lui confié, à savoir : la chère paroisse de Saint-Jean, terrain qui

est bien un peu ingrat mais où il pousse, quand même, de belles fleurs de vertu et de sainteté, paroisse de faubourg, *extra muros Augustoduni*, mais il y a les boulevards extérieurs, la porte dite Saint-André — illustrée par le passage de saint Symphorien, volant au martyre, et l'allocution vibrante de sa mère — et, de l'autre côté, une autre porte romaine qui conduit au fameux pont d'Arroux, etc...

Le repas terminé, Monseigneur, n'écoutant pas ses fatigues, court en automobile à une autre réunion. Chacun de nos hôtes de marque va à ses affaires... On entend les cris joyeux des enfants, prenant en toute liberté leurs ébats dans la cour, en attendant leurs petites Vêpres. Ils les chantent avec entrain, récitent le chapelet pour le bon Père — et voudraient que ça dure toujours. Sans cesse, on vient demander quelque prêtre pour lire l'Évangile de saint Jean. Pieuse coutume !

8 *h. du soir*. L'église est bien trop petite pour contenir la foule. La belle chorale Saint-Lazare (40 à 50 hommes), fidèle à la tradition, vient clôturer le triduum. Elle s'est vraiment surpassée, sous la direction de son chef — M. l'Aumônier de l'Hôpital. Le prédicateur nous parle de saint Jean-Baptiste et trouve, pour le faire, des accents apostoliques, comme à la Messe. Le vénéré Jubilaire donne la Bénédiction du Saint Sacrement, — avec quelle reconnaissance et quelle émotion, qui pourrait nous le dire ? Celui-là seul qui, voyant le fond des cœurs, a dû contempler et bénir avec amour son ministre — lequel, durant 50 ans, s'est consacré corps et âme à Le faire connaître, aimer et servir.

Une image-souvenir, distribuée largement dans la paroisse et la ville, conservera la mémoire de cette fête — dont personne ne se rappelle avoir vu la pareille à Saint-Jean. Nos lecteurs voudront bien donner une place dans leurs prières à celui que ses frères et amis ont été si heureux de fêter, le 24 juin dernier.

Martin Clavier, *O. M. I.*

## XIV. — Le Sanctuaire de Sion, en Lorraine.

Il y a bien longtemps que je n'avais revu Sion et surtout que je n'y avais assisté à une cérémonie de pèlerinage. C'était bien avant 1903... Mes impressions ? Très complexes : c'est toujours la même chose, et j'ai constaté bien des changements.

Ce qui est toujours la même chose, c'est le site magnifique, avec l'horizon si vaste et la plaine immense. On est en pleine terre sur cette colline, comme on est en pleine mer au mont Saint-Michel ! J'ai retrouvé, toujours la même, la si belle statue de Marie Immaculée, au haut de la tour. Qu'elle est gracieuse, accueillante, maternelle ! J'ai retrouvé son sourire — que j'aimais tant, jadis !... L'église, toujours la même aussi, assombrie par ses vitraux opaques, mais combien recueillie ! Comme il fait bon y prier ! Les bannières sont là, toujours, muettes prières : elles donnent un cachet spécial à cette antique chapelle.

Au fond, toujours dans sa niche de l'abside, la statue miraculeuse trop petite, mais si vénérable par son antiquité — puisqu'elle vient de la collégiale de Vaudémont... Elle paraît toujours écrasée sous sa riche couronne de 1873... Toujours, elle tient dans sa main l'oiseau symbolique, que les Lorrains prétendent (pourquoi pas ?) être un des alérions de leurs armes... Bonne Vierge de Sion, — comme j'ai été heureux de la retrouver, de la saluer, de lui dire que j'étais toujours son enfant et son fidèle serviteur... comme autrefois !

Mais que de changements aussi ! D'abord, depuis l'an dernier, toute la niche de l'abside a été revêtue d'une riche mosaïque, azur et or, qui fait un excellent effet : cette décoration, réalisée grâce à une souscription lancée par le nouvel Évêque de Nancy, sera durable et n'aura plus rien à craindre de l'humidité. La statue, sur ce fond clair, rayonne admirablement et attire les regards, dès que le visiteur pénètre dans l'église. Les ex-voto, cœurs en métal, décorations, etc., sont toujours là, mais

suspendus aux piliers de l'arcade, et ils n'encombrent plus le fond de la niche.

L'autel d'autrefois, si étroit et si incommode, a été remplacé par le monument de la reconnaissance lorraine à Notre-Dame de Sion. Les Lorrains ont bien fait les choses : un autel de marbre blanc — où le prêtre est très à l'aise pour célébrer. Le rétable est formé par une sorte d'arc de triomphe en miniature, qui entoure, de branches de chêne et de laurier, la plaque symbolique des Messins — que nous avons vue, depuis 1873, près des fonts baptismaux. Sur cette plaque, maintenant, les deux tronçons brisés de la croix de Lorraine sont réunis par une très fine palme d'or, nouée à la croix par un ruban tricolore en émail. Et sur le cintre de l'arc se lisent ces mots de triomphe et de reconnaissance : « CE N'ATO ME PO TOJO !... *Ce n'était pas pour toujours !* » Ce monument, plein de sens, est magnifique et forme un superbe trône à Notre-Dame de Sion.

Autrefois, le maître-autel se trouvait tout au fond du sanctuaire, tout contre l'autel de Notre-Dame de Sion — devant lequel il n'y avait place que pour deux personnes et où il fallait passer un à un. Il y a du changement. Puisqu'il n'y avait plus besoin de places, dans le chœur, pour les élèves, le maître-autel a été avancé et remis où il était jadis. C'est beaucoup mieux : les fidèles, de la nef, voient mieux les cérémonies et, derrière le maître-autel, il y a maintenant, formée par le second chœur, une véritable chapelle de la Sainte Vierge, avec bancs et agenouilloirs, où une vingtaine de personnes sont à l'aise. Les pèlerins viennent nombreux prier là devant la Madone. Les gros reliquaires, qui autrefois étaient enfermés au Trésor, demeurent exposés toujours à la vénération des fidèles, sur des consoles, dans cette chapelle. Des quantités de plaques de marbre, qui se trouvaient un peu partout dans l'église, font maintenant à cette chapelle un riche revêtement ; et les visiteurs en lisent avec édification les textes reconnaissants.

Metz et Strasbourg ont envoyé à Notre-Dame de Sion de nouvelles et magnifiques bannières pour remplacer

celles qui, pendant quarante-sept ans, avaient porté des crêpes de deuil. Une seule bannière porte encore un crêpe : celle du Juniorat... E N'ATO ME PO TOJO !...

Dans les jardinets formés par l'avancée de la tour, j'ai remarqué deux nouvel es statues intéressantes et bien à leur place : sainte Jeanne d'Arc, en son costume de paysanne lorraine, et Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, née à Vaudémont, dont le culte comme bienheureuse vient d'être reconnu par Rome.

Près de la statue de Jeanne d'Arc, et adossé au mur du cimetière, se voit un très simple monument en rocailles, encadrant la plaque de marbre où sont gravés les noms des enfants de Saxon-Sion morts pour la France. J'y lis que 21 avaient été mobilisés et 7 ont été tués : un tiers ! Et ce sont des noms connus : Charbonnier, Godot, Marchis, etc...

Jadis, les jours de pèlerinage, la Messe se célébrait à la *loggia* de la tour. Les fidèles, de l'esplanade, avaient bien quelques difficultés à suivre les cérémonies et étaient distraits par l'incessante arrivée des pèlerins. Les arbres aussi ont plus largement étalé leurs branches et ont réduit l'espace d'où se voit la *loggia*. Un autel de rocailles, dans le style du Calvaire et du monument de saint JOSEPH, a été élevé sur une plate-forme, en face de l'église, mais au bord du plateau. Des bancs fixes ont été disposés pour recevoir les fidèles et les placer en ordre ; et les arbres forment les piliers de cette église de verdure dont le ciel est la voûte. Les pèlerins, très à l'aise, suivent aisément la Messe et, d'une chaire rustique, les prédicateurs se font parfaitement entendre. Le recueillement est parfait et ces Messes en plein air sont d'un charme très prenant.

Jadis, dans l'octave, il n'y avait foule et grand concours qu'au jour de la « *grande fête* » et les dimanches. Les autres jours, les pèlerins étaient relativement peu nombreux et les offices se célébraient dans l'église.

Depuis une dizaine d'années, il y a foule et concours tous les jours de la neuvaine qui — cette année, d'ailleurs — a été de onze jours. Chacune des journées est

attribuée à un doyenné en particulier, et il y a une pieuse émulation entre les divers secteurs pour le nombre des pèlerins. On voit venir successivement : — Vézelise et Nancy ; Toul et Thiaucourt, avec Colombey ; Mirecourt et les Vosges ; Bayon et Haroué ; Lunéville et Saint-Nicolas ; la Haute-Moselle ; les Tertiaires de Saint-François ; les Cheminots catholiques, etc. Il y a une moyenne de 11 à 1.200 pèlerins par jour, — souvent 15 et 1.600, — et, les dimanches, leur nombre atteint 4 et 5.000.

Les archiprêtres et doyens se font un honneur de présider et de chanter la grand'Messe. Il n'y a plus, avec cette organisation, un même prédicateur pour toute la neuvaine, mais chaque pèlerinage désigne un des curés de sa région : la variété dans l'unité de la dévotion à Notre-Dame.

Autrefois, les chants étaient assurés par les junioristes et la foule n'avait qu'à écouter. Aujourd'hui, grâce à des feuillets qui donnent les paroles des cantiques populaires, tout le monde chante et, ainsi, les offices sont très vivants. Le programme « *ne varietur* » s'impose à tous, et il n'y a plus à craindre de ces initiatives — qui sont souvent une cause de flottement et de désordre.

Il faut remarquer aussi que ces cantiques, dont l'air est connu de tous, ont leurs paroles adaptées au pèlerinage de Sion et à la Lorraine. Mais ce qui m'a particulièrement frappé, c'est la procession de l'après-midi, — après que toute la foule, réunie au chant de l'*Ave maris Stella*, a pieusement récité le chapelet en un parfait recueillement.

Autrefois, la procession se déroulait au chant des Vêpres, et on y portait statue et reliquaires : aussi beaucoup demeuraient, curieux de voir passer cette procession. Maintenant, c'est toute la foule qui forme la procession et fait monter ses milliers d'*Ave* vers la statue de l'Immaculée — qui domine la tour. Les divers psaumes des Vêpres, avec la variété des tons, n'engendraient pas un chant unanime : maintenant, tous chantent le cantique historique. Sur l'air de Lourdes, 64 couplets rappellent

toute l'histoire du sanctuaire et du pèlerinage, depuis les Celtes jusqu'aux faits de la récente guerre. Chaque couplet est précédé de la date de l'événement qu'il rappelle. La piété est ainsi nourrie par l'histoire, et on ne trouve pas dans ce cantique de banalités fades sur la Sainte Vierge : c'est instructif, intéressant, et les Lorrains apprennent ainsi l'histoire de leur petite patrie — qui est unie à celle de Sion. L'esprit régionaliste s'y entretient et s'y développe d'excellente façon ; et la procession, sur le chemin de ronde de plus de 1.300 mètres, ne paraît point longue. Les Assomptionnistes ont publié ce cantique *in extenso*, dans leur Revue *Notre-Dame*, et lui ont fait l'honneur de le donner comme un modèle du genre : je le comprends.

Avec les bannières, qui sont portées dans les rangs de la procession, on voit un drapeau lorrain ; et c'est la Lorraine encore qui vit dans les cinquante armoiries qui décorent l'ornement complet — chasuble, chape, dalmatiques — que l'on nomme l'ornement de la Victoire.

Je ne veux pas oublier de signaler deux Suisses... de Saxon, habillés simplement mais élégamment de drap *bleu*, qui veillent au bon ordre, dirigent les quêteurs et guident les processions : ils ont tout à fait grand air et sont fiers de leurs fonctions...

J'ai retrouvé sur l'esplanade les vieux tilleuls d'autrefois, mais vieillis, — ainsi que l'ancien couvent, avec le magasin d'objets de piété. Le préposé à la vente est toujours le même aussi ; il « vaque » à ses fonctions avec une expérience qui se développe...

Il faut finir, sinon il y aurait encore beaucoup à dire et bien des souvenirs à rappeler...

Les traditions, comme on le voit, sont conservées, mais elles se sont adaptées aux temps nouveaux, aux circonstances diverses de ces dix-huit dernières années. *La Vierge Immaculée*, NOTRE-DAME DE SION, est toujours aimée, servie et honorée par... les siens. Elle reste la *Mère très Bonne*, la *Reine de la Paix*, le *Trésor du Pays*, la *Protectrice de la Lorraine !*

*Petites Annales*, Paris.

## XV. — Une triple Fête à La Panne, Belgique.

De la plage pannoise, par les jours clairs, on découvre Bray-Dunes, — la France.

Le soir, — de la villa qu'ont occupée, durant la grande guerre, Leurs Majestés le Roi et la Reine de Belgique, — on distingue nettement les feux puissants du phare de Dunkerque... C'est la France...

On sent, très proche, le voisinage de la grande nation chevaleresque.

Aussi, La Panne est-elle, par excellence, la plage belgo-française. Le Nord de la France s'y donne rendez-vous, tout comme la Belgique, et l'on y fraternise dans un véritable esprit de famille. Drapeaux belges et drapeaux français claquent au vent du large, — unis, comme quand ils se déployaient au vent des batailles pour assurer le commun triomphe.

Mais ce qui frappe surtout, sur cette plage enchanteresse, c'est la vivacité des sentiments de foi chez la majorité des villégiateurs. Qu'elles viennent de Belgique ou qu'elles accourent de la Flandre française, les familles ont le souci de vivre à la mer la vie de religion qui les anime à l'ombre de leur clocher. Nombreuses, en semaine, sont les assistances à la sainte Messe et nombreuses les communions quotidiennes, dans cette élégante chapelle de Notre-Dame de la Mer — qui fut, de 1914 à 1918, l'église royale de Belgique....

Or, le samedi 20 août 1921, arrivait, pour quelques jours, au Couvent des Pères Oblats, un illustre visiteur — Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie, résidant à Rome. La visite de l'éminent Prélat — qui, à elle seule, constituait une grande fête, non seulement pour ses religieux mais encore pour les villégiateurs catholiques — devait jeter un lustre éclatant sur les diverses solennités inscrites au programme.

1° *Triple Jubilé religieux.* — Tout d'abord, on célébrait, en communauté, le 25e anniversaire de vie religieuse des RR. PP. Henri MAZURE, Supérieur, Henri OKHUYSEN, économe, et Godefroid PESKENS, rédacteur principal du *Maria-Bode.* Présidée par Monseigneur, la fête fut tout intime et se termina par un chaleureux *ad multos annos* — auquel les Jubilaires répondirent par leur protestation de dévouement, jusqu'à la mort, aux œuvres de la Congrégation et d'obéissance à son Chef bien-aimé.

Les nombreux amis du R. P. MAZURE s'uniront à nous pour acclamer en lui un intrépide apôtre. Esprit pénétrant, d'une grande précision et sûreté de doctrine, le Supérieur actuel de La Panne fut l'un des plus opiniâtres ouvriers du mouvement, désormais irrésistible, qui devait amener à JÉSUS-Hostie les petits enfants. Par sa célèbre brochure *La Communion des Enfants*, publiée en décembre 1908, il devenait le précurseur du Décret *Quam singulari* — dans lequel, un an et demi plus tard, Pie X, mettant fin à toute polémique, expose l'enseignement traditionnel de l'Eglise et rappelle aux petits enfants l'invitation de JÉSUS à Le recevoir à la Table Sainte. D'autres brochures suivirent : *La Confirmation des Enfants* (1912), *Petit Manuel préparatoire à la Communion privée des Enfants* (1917), *La Royauté du Sacré-Cœur* (1918).

Durant la guerre, le R. P. MAZURE, Aumônier des Sœurs de la Sainte-Famille, trouva moyen de se distinguer au service de la Patrie, et se vit honorer, dès l'armistice, de la Bristish War Medal, de la Médaille civique belge de 1re classe (1914-1918) et de la Médaille d'honneur (en argent) de la République française. A La Panne, il dépense aujourd'hui son zèle en ajoutant, à ses fonctions de Supérieur local, de prédicateur et de confesseur, celles de directeur de bibliothèque et souvent celles de professeur.

Le R. P. MAZURE fit lui-même, devant Monseigneur, l'éloge de ses co-jubilaires : le R. P. OKHUYSEN, l'apôtre de la jeunesse, si apprécié dans toutes les paroisses de

France et de Belgique où il a exercé le saint ministère, auteur d'une brochure, *Directoire des Patronages*, qui, de l'avis de tous les connaisseurs, est marquée au coin de l'expérience la plus avertie, et le R. P. PESKENS, l'homme d'œuvre du *Maria-Bode* (Revue flamande, parallèle au *Messager de Marie Immaculée*) et auteur d'un précieux *Recueil de Cantiques*, en langue néerlandaise, dont l'édition ne tardera plus guère.

*O quam bonum !...* Elles sont vraiment réconfortantes pour le cœur, ces pieuses fêtes où s'épanouit, au soleil de la joie, l'exquise fleur de la charité fraternelle. Mais leur saveur est double, quand elles peuvent se célébrer sous le regard du Père.

2° *Fête des Missions.* — Sa Grandeur Mgr DONTENWILL — avant d'être élu, en 1908, Supérieur Général des Oblats — était Évêque-Missionnaire, ayant sous sa juridiction plusieurs peuplades de Peaux-Rouges, en Colombie Britannique. Sa présence à La Panne était donc une occasion tout indiquée pour organiser une Fête des Missions. Elle eut lieu le dimanche 21 août.

Dès le matin, une affluence extraordinaire se pressait à la Messe célébrée par Monseigneur ; et Sa Grandeur avait la consolation d'y distribuer la sainte Communion à une foule profondément édifiante.

Le soir, à 5 h. ½, un Salut pontifical réunissait de nouveau une brillante assemblée au pied des autels.

Au R. P. Eugène PIERLOT, de la maison d'Anderlecht, était dévolu l'honneur d'y exalter les mérites et les beautés du zèle apostolique, de développer devant l'assistance émerveillée le grandiose panorama de nos Missions lointaines, de caractériser le ministère des Oblats chez les Peaux-Rouges et les Esquimaux, chez les Cafres et les Herreros, chez les Singhalais et les Tamouls, d'évoquer la phalange des héros disparus, — victimes tragiques ou martyrs du devoir quotidien — d'électriser l'âme des fidèles et de faire, de tous ses auditeurs, des apôtres par collaboration. L'orateur accomplit sa tâche avec la fougue que sait inspirer au prêtre l'amour des âmes, avec la logique qui s'empare

d'une idée pour la placer dans un saisissant relief, avec l'émotion subjuguante qui jaillit spontanément des grandes causes comme celles de la Religion et de l'humanité, avec l'art exercé d'un prédicateur que les circonstances ont mis, avec succès, devant les auditoires les plus variés.

Certes, ce discours de La Panne, en présence d'un ancien Évêque-Missionnaire, fut un nouveau succès.

« Bien des fois », s'est écrié l'orateur vers la fin de son allocution, « bien des fois j'ai été appelé à prendre la parole en faveur d'œuvres de charité ; mais jamais, autant qu'aujourd'hui, je n'ai senti vibrer mon cœur. C'est que j'ai plaidé, non seulement la cause des âmes et celle de l'Église, mais encore celle des Missionnaires, et que ces Missionnaires sont mes Frères en religion, et que le Père de notre grande Famille religieuse, jadis Missionnaire lui-même, est le Pontife vénéré qui préside cette cérémonie. »

Puisse l'auditoire se souvenir toujours des moyens que lui a suggérés le P. Pierlot pour coopérer à l'évangélisation des peuples : la prière, le sac ifice personnel et la générosité, — générosité envers les Missionnaires, comme envers les Écoles apostoliques où se forment, pour les travaux futurs, de nouvelles milices.

3° *Consécration du Maître-Autel.* — C'est une cérémonie imposante que celle de la consécration d'un autel. Elle est longue, ses rites sont variés, et leur symbolisme est impressionnant. Nombreux sont les ministres qui doivent entourer l'évêque en cette circonstance.

Le Maître-Autel de Notre-Dame de la Mer n'était pas encore consacré. La guerre était survenue, alors qu'on en préparait la solennité.

A la demande du R. P. Supérieur, S. G. Mgr Dontenwill voulut bien, avec l'agrément de Mgr de Bruges, procéder à cette consécration ; et on la fixa au mardi 23 août.

Un grand nombre de fidèles tinrent à y assister, attentifs et recueillis. Beaucoup d'entre eux, villégiateurs habitués de La Panne, ne sont-ils pas un peu des

paroissiens de Notre-Dame de la Mer ?... Tout ce qui touche à « leur » chapelle les intéresse donc spécialement.

La sainte Messe fut célébrée ensuite par Monseigneur — qui, malgré l'heure tardive, distribua encore de nombreuses communions.

Fête touchante, qui fut, elle aussi, de tous points réussie.

La direction des cérémonies avait été confiée au R. P. Jules Gérard, professeur de Liturgie au Scolasticat de Liège...

Les beaux jours passent vite...

Monseigneur le Révérendissime Père, accompagné du R. P. Albert Perbal, son secrétaire particulier, quittait La Panne pour Paris et l'île de Jersey, le mercredi 24 août, nous laissant sous le charme de sa paternelle bonté.

A quand son retour parmi nous ?...

Léon Hermant, *O. M. I.*

## XVI. — L'Œuvre des Oblats aux États-Unis.

Arrivés à Montréal le 2 décembre 1841, les premiers Oblats de Marie Immaculée étaient tout brûlants de zèle pour la gloire de Dieu et l'expansion de son règne dans les âmes. Autre grain de sénevé répandu en terre d'Amérique, ces nouveaux Missionnaires ont jeté profondément les racines de leur apostolat. Un arbre géant, aux florissantes ramifications, s'est élevé sur notre continent : six Provinces et cinq Vicariats de Missions — soit un personnel d'environ 900 religieux — étalent les pousses fécondes de sa vitalité.

Les États-Unis comptent, pour leur part, deux Provinces, — l'une au sud, ayant son centre à San-Antonio, et l'autre au nord, avec maison provinciale à Washington,

D. C., — et une Vice-Province, celle de Saint-Jean-Baptiste de Lowell (1).

De ces deux dernières (Washington et Lowell) — unies jusqu'à cette année pour former la Province appelée Première Province des États-Unis — nous aimerions à retracer les origines et les développements. La fondation en remonte à 1883. Semblable à un fruit mûr, cette Province s'est détachée insensiblement de la Province du Canada. Son champ d'action comprend tous les États du Nord et, surtout, la Nouvelle-Angleterre.

Dès le printemps de 1842, quelques mois seulement après leur venue en notre pays, les Oblats s'empressent de porter secours aux populations des États-Unis. Différentes agglomérations de Canadiens-Français, attirés par le bruit d'industries naissantes et l'espoir d'un gain facile, semblaient perdues au milieu d'éléments étrangers à leur langue et à leur foi. Les plus graves périls les menaçaient, tant au point de vue national que religieux. L'infatigable Père Lucien Lagier demanda et obtint de ses supérieurs l'autorisation de voler à leur aide et de leur prodiguer les bienfaits de son ministère. Trente années durant, il s'y est dépensé sans relâche.

*Buffalo, New-York.* — En 1851, les Oblats constituaient la première maison régulière de la Province-Nord des États-Unis. A la demande réitérée de Mgr Timon, Évêque de Buffalo, ils se chargèrent de la paroisse des Saints-Anges, dans la ville épiscopale. Relativement grande en étendue, la paroisse projetée comptait peu de fidèles — tous d'une pauvreté extrême. Mais, grâce à leur zèle persévérant, les missionnaires construisirent successivement une église (1859) et une école. Cette école, sous la direction des Sœurs Grises d'Ottawa, est une des plus renommées pour l'éducation des jeunes filles.

A leur ministère paroissial déjà onéreux, les Pères de la maison de Buffalo en ajoutèrent un autre, répondant au but principal de leur Congrégation : la prédication

(1) Voir *Missions*, N° 213, page 135.

des retraites dans les paroisses. Partout ils obtinrent le même succès. Au cours des six premières années, ils donnèrent 180 missions — dans plus de 11 diocèses différents.

De Tewksbury, où il avait été établi, le Juniorat de la Province fut transféré, en 1892, à la paroisse des Saints-Anges de Buffalo.

*Plattsburg, New-York.* — Mis en contact avec les Oblats, l'Évêque d'Albany avait appris à les connaître et à apprécier leurs travaux. Aussi leur ouvrit-il, en 1853, les portes de son diocèse, dans le dessein de promouvoir les intérêts spirituels de ses ouailles de langue française.

Nombre de paroisses furent organisées par nos Pères et léguées subséquemment au clergé séculier, à l'exception de la paroisse canadienne de Saint-Pierre. Les Sœurs Grises d'Ottawa dirigent l'école paroissiale pour jeunes filles, tandis que les Frères de l'Instruction Chrétienne sont préposés à celle des garçons.

*Lowell, Massachusetts.* — Les fondations précédentes avaient coûté beaucoup de sacrifices et ne laissaient, cependant, rien augurer de très consolant pour l'avenir, quand Dieu vint bénir les efforts de ses missionnaires et réconforter leur courage.

A cette époque (1868), le flot toujours croissant de l'émigration canadienne aux États-Unis avait réuni, à Lowell, près de 1.200 Canadiens-Français, tous catholiques, mais entièrement dépourvus de prêtres sachant parler leur langue et en mesure de protéger leur intérêt. Justement angoissé par la solution de ce problème, l'Archevêque de Boston en fit part à un vieil ami d'études au Séminaire de Montréal, M. Leclerc, qui lui désigna les Oblats de Marie Immaculée.

Quelques démarches auprès du R. P. Florent Vandenberghe, alors Provincial du Canada, suffirent pour amener les Oblats — les Pères Lucien Lagier et André Garin — à prêcher une retraite aux Canadiens de Lowell.

« Ce serait un bon moyen », écrivait le Père Provincial à Mgr Williams, « de mieux étudier la situation et de préparer la meilleure résolution à prendre. »

Tout en s'occupant du salut des âmes, les deux missionnaires ne négligeaient pas la question d'une fondation. La Providence, de son côté, veillait amoureusement sur l'œuvre à accomplir par les Oblats aux États-Unis. Émerveillés des fruits de la retraite, Mgr Williams résolut de tout entreprendre pour s'assurer, définitivement, le concours des nouveaux apôtres et secourir, effectivement, les braves Canadiens de son diocèse. A cette fin, il détacha de la paroisse de Saint-Patrice le territoire de deux autres paroisses — celle de l'Immaculée-Conception pour les Irlandais, dont le Père LAGIER serait le desservant, et celle de Saint-Joseph, confiée au Père GARIN, pour les Canadiens-Français. Chaque nationalité possédait donc, dès le début, son église respective.

Une chapelle, alors propriété des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, devint l'église paroissiale des fidèles de langue anglaise. Aux missionnaires s'offrit opportunément l'occasion de pourvoir, d'autre part, aux besoins spirituels des Canadiens-Français. Un temple protestant — admirablement situé et meublé de tout le nécessaire, voire même d'un orgue — se trouvait en vente. Il fut vite convoité et, en moins de trois jours, les Oblats recueillaient la jolie somme de $3.500. C'était suffisant pour commencer. Le Père GARIN entama les négociations et le contrat fut bientôt signé. Une première église canadienne-française prenait naissance dans le diocèse de Boston. D'autres, en grand nombre, ont été fondées depuis ce temps.

Dans le cours de l'été, Mgr l'Archevêque confia temporairement à nos Pères la petite mission de North Bellerica. Le Père Louis LEBRET fut mandé du Canada, pour s'occuper de cette œuvre. Dès la fin de 1868, une maison était fondée et les trois Pères y résidant desservaient chacun une église.

La fondation n'est cependant pas le principal travail dans l'érection des paroisses : l'organisation exige beaucoup plus de soucis et d'esprit d'initiative. Le plus gros de la tâche ne faisait que commencer. Doter ces paroisses de nouvelles églises ou rendre les anciennes plus confor-

tables et plus spacieuses, — bâtir couvents et collèges pour l'éducation de la jeunesse, — fonder des sociétés de secours spirituels et temporels : telle fut la constante préoccupation des Oblats, à Lowell, pendant plus de cinquante ans. Les deux paroisses de l'Immaculée-Conception et de Saint-Joseph font aujourd'hui l'honneur des fidèles et des Oblats de MARIE Immaculée.

Qu'il nous soit permis d'insister un peu sur l'œuvre accomplie chez « nos compatriotes » de cette Province des États-Unis — et de Lowell, en particulier.

En 1881, le R. P. GARIN réalisait l'un des espoirs les plus chers à son cœur d'apôtre. La jeunesse de la paroisse ne jouissait pas encore du bienfait d'une instruction vraiment chrétienne. Malgré des difficultés considérables, il ne crut pas pouvoir différer davantage l'accomplissement d'un tel devoir — plus pressant, en un sens, que l'érection même des églises. La construction d'un vaste couvent, confié aux Sœurs Grises d'Ottawa, fut immédiatement décidée. En 1893, réservant cette première école à l'usage exclusif des jeunes filles, il fit ériger un magnifique collège — dont les Frères Maristes prirent la direction. Ces deux Congrégations religieuses se dévouent, avec un succès digne de leur zèle, à l'éducation des enfants de la paroisse.

De telles garanties pour leur foi et leur nationalité invitaient les Canadiens à se diriger de préférence vers Lowell et activaient l'accroissement rapide de la population. On y comptait alors plus de 20.000 Canadiens. A plusieurs reprises, l'église de Saint-Joseph avait dû subir modifications et agrandissements. Il devenait même urgent d'aviser à la construction d'un édifice religieux complémentaire, aux dimensions moins restreintes.

Le 13 décembre 1896, la ville de Lowell tout entière, sans distinction de croyances ni de nationalités, s'unissait pour participer aux fêtes de la dédicace du nouveau temple sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste. Deux évêques et un grand concours de prêtres rehaussaient de leur présence ces cérémonies imposantes et témoignaient leur admiration pour l'œuvre accomplie, dans

un si court espace de temps, au sein d'une population ouvrière. Les Canadiens-Français de Lowell se trouvaient donc en possession de deux églises.

Depuis 1904, les Oblats de la paroisse Saint-Joseph desservent l'église de Sainte-Marie, dans South-Lowell. Au mois de juin 1908, ils jetaient les fondations d'un orphelinat franco-américain — qu'ils confièrent aux Sœurs Grises de Québec. En 1911, une nouvelle école fut construite pour les jeunes enfants du quartier de Pawtucketville. Le 4 septembre de la même année, ils avaient la joie d'ériger, sur le terrain de l'orphelinat, une remarquable *Grotte de Lourdes*. Remarquons, en passant, que les Canadiens de Saint-Joseph, fidèles au souvenir de leurs morts, se sont rendus acquéreurs d'un cimetière réservé spécialement pour eux. Que de pages il faudrait pour décrire leurs démonstrations de fidélité à leur foi et à leur langue : processions d'un caractère uniquement religieux, célébration de la Saint-Jean-Baptiste, érection d'un monument au Sacré-Cœur et d'une statue du fondateur de la paroisse — le R. P. GARIN !

Comme toutes les œuvres de DIEU, la paroisse de Lowell devait passer par le creuset de l'épreuve. Mentionnons seulement l'incendie de l'église Saint-Jean-Baptiste, en novembre 1912. La consternation ne fut pas, heureusement, de longue durée. Tous se remirent à l'œuvre sans retard et, le 28 avril 1915, Pères et fidèles se réjouissaient de rendre au culte l'ancien temple — amélioré, enrichi et devenu l'un des plus imposants de la Nouvelle-Angleterre.

Cette admirable floraison d'œuvres prouve surabondamment la générosité et l'esprit chrétien des fidèles. Elle démontre, de plus, l'énergie et la largeur de vue des pasteurs qui ont présidé au développement de cette paroisse.

Pour continuer l'énumération des œuvres canadiennes aux États-Unis, disons que la paroisse Saint-Joseph a donné naissance à deux autres paroisses franco-américaines : l'une, sous la juridiction de prêtres séculiers, se forma en 1904 par le détachement du quartier de Cen-

tralville, et l'autre, fondée en 1908, resta aux soins des Oblats, — c'est la paroisse de Notre-Dame de Lourdes. Celle-ci possède ses propres écoles, dirigées par les Sœurs Grises d'Ottawa.

En 1916, les Oblats acceptaient la desserte d'une nouvelle paroisse canadienne dans le Wisconsin, celle de Saint-Jean-Baptiste de « Egg Harbor ». Deux ans plus tard, surgissait, dans le même État du Wisconsin, une autre paroisse canadienne, celle du « Fond du Lac ».

Signalons maintenant, par ordre chronologique, les autres fondations. En 1884, Mgr Williams s'adressait de nouveau aux Oblats pour fonder la paroisse du Sacré-Cœur de Lowell. Sa Grandeur voulait, par là, leur assigner la tâche délicate de pourvoir aux intérêts spirituels des pensionnaires de l'hospice de l'État. Cette institution, indifférente quant au culte, abrite toutes les formes de la misère : hôpital, refuge pour vieillards, école de réforme, asile, maternité, ouvroirs pour condamnés, etc. Le R. P. Joseph Guillard inaugurait dans cette paroisse, en 1892, l'une des plus belles écoles du Massachusetts — qu'il confia aux Religieuses de Sainte-Marie. La maison du Sacré-Cœur cessa d'être la résidence du R. P. Provincial, en 1919.

Après la séparation d'avec la Province du Canada (1883), les Oblats établissaient, vers 1905, leur Scolasticat à Tewksbury. Le Juniorat en avait été retiré pour être transféré à Buffalo, — comme il a déjà été dit — en 1892. Quelques années plus tard (1912), Tewksbury devenait paroisse pour les Irlandais et la résidence principale des missionnaires ou prédicateurs de retraites. De plus, en 1916, on transférait le Scolasticat à Washington, par suite du nombre toujours croissant des sujets. Actuellement, le Noviciat renferme une dizaine de novices et le Scolasticat trente-cinq Frères — qui se préparent immédiatement au sacerdoce, sous la direction de six Pères professeurs.

Au cours des dernières années, la Province du Nord des États-Unis a fait de nouvelles fondations : à Duck-Creek, Wisconsin (1907), — à MacCook, Nebraska

(1908), — à Bailey's Harbour, Wisconsin (1908), — à Campbell, Nebraska (1908), — à Seattle, Washington (1910), — à Aurora, Kansas (1917), — à Sumas, — et, finalement, à Aberdeen, Washington.

Toutefois, l'œuvre par excellence de cette Province est, sans contredit, celle des missions ou retraites paroissiales. Une vingtaine de missionnaires réguliers ne peuvent satisfaire à toutes les exigences de leur ministère. Depuis 1910 surtout, ils en retinrent les fruits les plus consolants. Ils sont instamment sollicités par les évêques de prêcher dans leurs cathédrales, séminaires ou diverses paroisses. Pour accéder aux nombreuses demandes de retraites provenant des paroisses franco-américaines, principalement de l'État du Maine et de tout l'Est, ils doivent recourir à la coopération des Oblats de la Province du Canada.

Voilà, en traits succints, l'historique des fondations et des Œuvres de la Première Province des Oblats de Marie Immaculée aux États-Unis, — au sein de laquelle vient d'être formée la Vice-Province franco-américaine de Saint-Jean-Baptiste de Lowell. Daigne la divine Providence veiller, comme par le passé, et sur nos compatriotes franco-américains et sur leurs dévoués missionnaires ! Puisse-t-elle susciter, dans un avenir prochain, chez les nôtres de là-bas, une phalange de vaillants apôtres, croisés des labeurs apostoliques et dignes émules de leurs devanciers !

*Bannière de Marie-Immaculée.*

## XVII. — Le nouveau Scolasticat de Castroville (Texas).

Depuis 1903 déjà, la deuxième Province de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, en Amérique, — laquelle compte 31 établissements, tant au Texas qu'au Nouveau-Mexique et en Louisiane — possède son propre

*Scolasticat* ou Séminaire ecclésiastique — où toute une série de prêtres ont reçu leur formation.

Il a fonctionné d'abord, comme *Séminaire Théologique*, à San-Antonio ; les séminaristes du Diocèse de San-Antonio s'y sont formés jusqu'en 1911. Lorsque, par la suite, on adjoignit à ce *Scolasticat* un *Juniorat* pour la Province, le bâtiment se révéla trop petit ; et la construction d'une aile nouvelle ne fut qu'un expédient provisoire.

Aussi, depuis 1915, songea-t-on à séparer les deux établissements. On délibéra longuement, en tous sens, jusqu'à ce que, en l'été 1920, on résolut d'acheter en bloc l'ancienne Maison-Mère des Sœurs de la Divine Providence de Castroville.

Cette maison, existant depuis 1886, servait, depuis 1897 (époque où les Sœurs établirent leur Maison-Mère à San-Antonio), de pensionnat pour jeunes filles. Les Séminaristes mexicains — qui, à la suite des troubles révolutionnaires, durent quitter leur pays — jouirent ici, de 1915 à 1918, de l'hospitalité des catholiques Américains, qui subvinrent à leur entretien par la *Church Extension Society* (Société pour l'extension de l'Église)... Par là fut connu, au delà des frontières des États-Unis, le Séminaire Saint-Philippe, ainsi qu'on nomme aujourd'hui cette maison.

Lorsque les Mexicains purent ensuite retourner dans leur patrie, le bâtiment resta vide pendant deux ans ; car il était habité seulement par les Sœurs qui tenaient école à Castroville. Un moment, l'Évêque de San-Antonio pensa y établir son Petit Séminaire ; mais, ayant bientôt commencé à faire construire un nouveau bâtiment à San-Antonio, il laissait ainsi les Oblats libres d'acheter, — ce qu'ils firent, à d'excellentes conditions. Depuis le 12 septembre 1920, le Scolasticat du Sacré-Cœur de la Province du Sud des États-Unis y est abrité.

La petite ville de Castroville put fêter, il y a deux ans, le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Elle tire son nom de *Henry de Castro*, qui amena les premiers colons d'Alsace.

Les habitants n'ont nullement oublié leur dialecte alsacien. A la maison ils parlent alsacien, à l'église on prêche en haut-allemand, et la langue des affaires est l'anglais, — tandis que les Mexicains parlent espagnol.

En 1847, le 5 octobre, Claude Dubois, premier Curé de Castroville, depuis Évêque de Galveston, écrivait : — « *Bientôt, je conclus que presque chaque nation avait apporté son contingent à ma paroisse : elle se compose principalement de Belges, Hollandais, Prussiens, Westphaliens, Hongrois, Autrichiens,* — *environ* 1.300 *immigrés. Parmi eux, il y avait beaucoup d'Allemands, qui parlaient entre eux une langue dont je dois penser qu'elle n'appartient à aucun pays.* » Il voulait dire l'alsacien.

Castroville est, pour la plus grande part, catholique et possède une des plus belles églises du Diocèse de San-Antonio. A l'ouest de la ville, sur la montagne dite « de la Croix », — d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée de Medina et sur Castroville même — s'élève une grande croix, spectacle public rare au Texas.

Autrefois, Castroville était un lieu remarquable. Mais ses habitants, la plupart fermiers, n'ont pas compris les nécessités des temps et, en 1883, ont négligé d'obtenir la construction du grand chemin de fer Sud-Pacifique sur leur territoire. A environ 5 kilomètres. au sud de Castroville, passent maintenant les grands trains de la *Nouvelle-Orléans* à San-Antonio. De nouveaux villages et de nouvelles villes s'élevèrent le long de la voie ferrée. Par là fut consacrée la déchéance de Castroville. La construction même de la fameuse digue de Medina, à environ 30 kilomètres au nord-ouest de Castroville, en 1912, ne donna à la ville aucune impulsion nouvelle. Comme en ce pays les distances sont si considérables, les seuls établissements ayant chance de développements rapides se trouvent le long du chemin de fer.

D'ailleurs, au Scolasticat, nous sommes assez indépendants de la localité. Nous avons notre installation électrique particulière et notre machine à glace ; et notre automobile nous amène rapidement à San-An-

tonio, distant d'environ 40 kilomètres, la plus grande ville du Texas et le siège de la résidence provinciale.

Le 30 janvier de cette année, nous avons eu notre première ordination, qui nous a donné deux nouveaux Pères ; malheureusement, ils durent nous quitter, peu de temps après, pour raison de santé.

Actuellement, fin mars 1921, notre Scolasticat compte 21 élèves, 9 théologiens et 12 philosophes, avec 5 Pères, deux Frères convers — et 4 Sœurs, qui tiennent la maison. Par leur nationalité, les occupants se répartissent ainsi qu'il suit : 7 Français, 6 Espagnols, 4 Allemands, 5 Irlandais et 2 Canadiens, — les autres sont Américains.

Comme, présentement, le *Juniorat* d'Espagne est agrégé à notre Province, il est à prévoir que, dans les années prochaines, le nombre de nos Scolastiques montera à 40 ou 50.

Jean MICHEL, *O. M. I.*

## XVIII. — Maison St-Sauveur de Québec, Can. [1].

Monseigneur et bien aimé Père. — Je vous prie de me pardonner, si j'ai différé un peu à vous écrire, après ma nomination comme Supérieur de notre maison de Québec. Il fallait immédiatement pourvoir à toutes les charges et donner à chacun ses attributions.

Depuis mon arrivée à Saint-Sauveur de Québec, en septembre dernier, les réceptions et les cérémonies religieuses se sont succédé sans interruption.

Dimanche, 17 octobre, nous inaugurions le magnifique « Autel-Souvenir » du Sacré-Cœur de JÉSUS. Les

(1) Extrait d'une lettre adressée, le 21 octobre 1920, à Monseigneur le Supérieur Général, par le R. P. Joseph FRANCŒUR, Supérieur de cette maison.

grandioses et solennelles manifestations religieuses, qui ont eu lieu en l'église de la paroisse de Saint-Sauveur, à l'occasion de la fête de sainte Marguerite-Marie et de l'inauguration de l'autel-souvenir, resteront à jamais mémorables. Elles marqueront une époque qui comptera dans les annales de la paroisse des Oblats et, au point de vue religieux, ç'a été un triomphe éclatant pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus...

Monseigneur, mes prédécesseurs ont ouvert un champ vaste, immense au zèle et à l'activité de ceux que l'obéissance enverrait ici après eux, pour être les continuateurs de leurs travaux et de leurs œuvres (1). Pour prouver cette assertion, il suffit de jeter un regard sur les œuvres de la maison de Saint-Sauveur et de les mettre en regard du nombre des ouvriers, tant Pères que Frères, dont elle peut disposer.

D'un côté, les 17 Pères et 3 Frères convers ; de l'autre, les œuvres suivantes :

1. Œuvres de retraites. — Le nombre des Missionnaires est de 4 seulement. En 1919, nos Missionnaires ont prêché : 49 retraites de paroisses, 5 retraites de collèges, 9 retraites de Communautés religieuses et 4 retraites ecclésiastiques.

A cela il faut ajouter quelques sermons de circonstance. En plus, un de nos Pères a accompagné Mgr l'Évêque dans sa visite pastorale. Les Oblats, comme les autres religieux, ne prêchent que des retraites de huit jours : nous refusons les triduums.

2. Œuvres paroissiales. — Les Pères chargés des œuvres paroissiales sont loin d'être inoccupés : leur travail est plutôt écrasant. Qu'il me suffise de dire que, à partir du 1er novembre 1919 jusqu'au 15 octobre 1920, nous avons distribué 374.000 communions à Saint-Sauveur.

Associations ou Congrégations existant dans la paroisse : — Hommes, Jeunes gens, Adolescents, Dames

(1) Pour plus amples renseignements sur la *Paroisse St-Sauveur de Québec*, voir *Missions*, N° 211, page 90.

de la Sainte-Famille, Demoiselles, Enfants de Marie, Tiers-ordre, Tempérance, Conférences de Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre de la Jeunesse (2 Pères), et Retraites fermées.

3. Notre Œuvre par excellence, c'est la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus — qui va toujours en grandissant... L'adoration des ouvriers, chaque premier vendredi du mois, fait l'admiration de tout le monde. Depuis 8 jours, on ne compte plus les conversions ; on parle même de guérisons ! ! ! Chose certaine, ces jours-ci, nous vivons dans le « surnaturel ». Il y a une affluence extraordinaire d'hommes et de femmes, qui viennent prier dans notre église.

11 Pères s'occupent du ministère paroissial, 2 Pères âgés sont au repos, et les trois Frères prennent soin du parloir et de la sacristie.

Je termine cette lettre un peu longue, en vous demandant, Monseigneur, une bénédiction pour vos Oblats de Saint-Sauveur et en vous priant d'agréer l'hommage du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur et vénéré Père, votre très humble et très dévoué fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

Joseph Francœur, *O. M. I.*

## XIX. — Une Grotte de Lourdes à St-Albert.

Déjà, en 1919, un des RR. PP. Professeurs du Scolasticat d'Edmonton, le R. P. Georges Boileau, avait émis l'idée d'élever une grotte à la Sainte Vierge, au bas de l'historique colline de Saint-Albert.

Sur son sommet Mgr Alexandre Taché et le Père Albert Lacombe étaient montés, un jour. Frappés du magnifique panorama qui s'étalait à leurs pieds, ils en firent le siège d'une mission et l'appelèrent Saint-Albert.

Ce projet d'une grotte fut bien accueilli, sans toutefois qu'on le mît aussitôt à exécution.

M. l'abbé Tessier, le premier prêtre présenté à l'autel par le Grand Séminaire d'Edmonton, proposa de la modifier un peu. Notre bonne Mère du ciel voulait, sans doute, par là, unir les deux communautés d'Edmonton, séminaristes et scolastiques, dans la même pensée.

— « Pourquoi, dit-il, ne pas bâtir la grotte tout au sommet de la colline, sur votre propriété ? Elle sera ainsi bien vôtre, tout en restant ouverte au public. »

La clause fut bien reçue. Au lieu d'entr'ouvrir simplement les flancs de la colline pour y adosser notre grotte, nous allions l'asseoir tout au haut, comme la couronne sur la tête, comme le phare illuminateur sur le rocher élevé.

Ainsi mûri, le projet reçut l'approbation des Supérieurs — du R. P. Henri Grandin, notre bien-aimé Provincial, et du R. P. Michel Mérer, notre premier et regretté Supérieur. On décida que la grotte serait élevée par les Frères. Les bienfaiteurs se chargeraient des dépenses occasionnées à cette fin.

Un monceau de pierres amassées là, il y a des années, pour la construction de la cathédrale de Mgr Vital Grandin, nous fut cédé par le R. P. Alphonse Lemarchand, Supérieur de la mission. Des bienfaiteurs aimables payèrent le ciment et défrayèrent les autres dépenses.

On choisit le site exact sur la propriété même de la Villa Maria — devenue notre maison de campagne, aprés avoir abrité le Petit Séminaire fondé par Mgr Grandin...

Dans un nid de verdure, dans le coin le plus avancé de la cour, commencèrent les premiers travaux. L'enthousiasme allumé depuis longtemps, attisé jusqu'alors, se manifesta au grand jour ; et il ne se refroidit plus. Le 28 juin 1920, au matin d'un beau jour tout ensoleillé de l'Alberta, les premières pierres furent transportées et mises en place, pour servir de base à tout le monument.

L'élan donné ne se ralentit pas. Les pierres s'ajou-

tèrent aux pierres, — malgré le soleil, la chaleur, les doigts écrasés, les membres froissés. La belle humeur régnait. Le travail avançait.

Oui, il avançait — et avec rapidité. Ce n'était pas sans raison. Car quelques-uns des Frères, mieux doués que les autres de muscles d'athlètes, pleins de bonne volonté et excités par le désir de plaire à Marie, fournirent quelquefois jusqu'à sept, huit, et dix heures de travail, en une journée, — et cela sans négliger leurs exercices.

Parfois la lecture spirituelle se faisait en travaillant. Un Frère, à la voix puissante, grimpait au plus haut de la grotte en construction et, de là, lisait pour ses Frères, occupés en bas à charroyer, monter, placer et cimenter les pierres. Certainement, le Sacré-Cœur et sa divine Mère, en voyant la bonne volonté, ne tinrent aucun compte des petites distractions que comportait infailliblement cet état de choses.

Ils bénirent évidemment les travaux. Car, le 25 août, la grotte était terminée. Celui-là seul qui a vu l'immense amas de pierres gisant là auparavant, et qui maintenant les contemple transformées en une magnifique grotte, appréciera au juste le travail accompli.

La masse entière a 18 pieds de hauteur et environ 85 pieds de circonférence. Elle représente assez exactement, au dire des heureux pèlerins du rocher de Massabielle, la grotte de Notre-Dame de Lourdes, en France. Les pierres de la façade se superposent, en évitant, avec art, une trop rigide symétrie. L'échancrure de la niche est assez élevée et domine le plein-cintre ménagé en bas pour l'autel — où bientôt, nous l'espérons, le saint Sacrifice sera offert en actions de grâces.

Le R. P. Grandin, avant son départ pour le Chapitre, vers la mi-août, vint visiter ce qu'il appelle notre chef-d'œuvre et nous promit d'obtenir quelque relique, lors de son futur passage à Lourdes. Il a magnifiquement tenu sa promesse et a obtenu, de Sa Grandeur Mgr de Tarbes, deux morceaux de la pierre sur laquelle l'Immaculée posait les pieds durant ses apparitions.

Sa Grandeur Mgr Ovide Charlebois, Vicaire apos-

tolique du Keewatin, nous fit aussi une heureuse acquisition pour notre grotte — une autre relique précieuse provenant également de la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Nous l'en remercions sincèrement. En retour, nous demanderons à la Sainte Vierge de bénir les Missions de ce zélé Pontife.

Cependant, nous dûmes revenir à Edmonton, le 3 septembre, pour la retraite et les classes, — la bénédiction de la grotte ne devant avoir lieu qu'à la Saint-Michel, patron de notre R. P. Supérieur...

C'est ce qui arriva, — moins ce détail pourtant : le grand congé fut accordé non le 29, mais le lendemain. Ce 30 septembre, il y eut donc pique-nique à Saint-Albert.

Tout le monde du Juniorat — Supérieur, professeurs et élèves — s'était joint à nous, en ce beau jour, pour honorer la Vierge Immaculée et inaugurer ainsi le premier pèlerinage, qui sera suivi, nous l'espérons, de beaucoup d'autres.

Dans l'après-midi, eut lieu la cérémonie de la bénédiction de la grotte et de l'installation de notre belle statue de la Vierge — don magnifique de bienfaiteurs généreux.

Les fleurs et les lumières étaient disposées, avec goût, sur les pierres, pour ce jour de fête. Le beau soleil de septembre semblait quitter avec plus d'éclat l'azur du ciel, pour venir, adouci et tamisé par le feuillage d'automne, célébrer à sa manière la Reine des Cieux.

Le R. P. François Blanchin, revêtu du surplis et accompagné d'un servant, bénit la grotte et la blanche statue — dont le manteau immaculé et la ceinture bleue se détachaient avec effet sur le fond gris-pierre du rocher.

On célébra la Vierge de Lourdes par des cantiques en français et en anglais. Puis la cérémonie fut close par le chant du *Magnificat*, pour demander à la Sainte Vierge de bénir cette œuvre, de bénir ses Oblats et d'en faire de vrais apôtres.

En terminant, nous tenons à offrir nos remerciements

sincères à tous ceux qui ont, de quelque manière, contribué avec nous à honorer, par cette œuvre, notre bonne Mère du ciel.

*Scolastique O. M. I., Edmonton.*

## XX. — Mission du Lac Pélican, au Keewatin.

La Mission du lac Pélican se trouve sur la grande route des canots suivie par nos premiers Missionnaires allant évangéliser les Indiens de l'Extrême-Nord, du Nord-Ouest et du Nord-Est du Canada.

Partis de Saint-Boniface, ils naviguaient sur le lac Winnipeg jusqu'au grand Rapide, remontaient la Saskatchewan et traversaient le lac Bourbon. Alors, arrivés au fort Cumberland, — les forts sont des postes de traite de fourrures — ils remontaient la rivière Maligne et, traversant le lac Pélican, arrivaient jusqu'au grand carrefour appelé le fort de Traite. De là le fleuve Churchill les conduisait à l'est jusqu'au grand fort de Pierre et à la mer, — à l'ouest jusqu'au portage la Loche, qui marque la hauteur des terres, — et, au nord, la rivière et le lac Caribou leur offraient un long chemin, qui leur permettait d'atteindre les tribus les plus éloignées, sauf les Esquimaux.

C'est par cette voie des canots et des berges qu'étaient passés nos grands Missionnaires — les Laflèche, les Taché, les Grandin.

En 1872, un Canadien-Français, Horace Bélanger, vint établir un poste de traite pour la Compagnie de la baie d'Hudson sur un beau plateau dominant le détroit du lac Pélican. Les Indiens, dès lors, se mirent à fréquenter cet endroit et, peu à peu, s'y groupèrent. Les métis au service de la Compagnie y vinrent aussi.

Ces métis sont les descendants des Canadiens-Français mariés à des Indiennes. Ils furent les grands auxi-

liaires des Missions dans l'œuvre de la conversion des Indiens, aussi bien que pour les nécessités de la vie matérielle en général.

En 1874, le Père Alphonse Gasté planta une croix sur le plateau, non loin du nouveau poste de la Compagnie. Cette croix fut bénite par Mgr Vital Grandin, lors de son passage en cet endroit, quelques semaines plus tard.

L'année suivante, faisant la visite de nos Chrétiens du grand Rapide et du Pas, je passai également au poste du lac Pélican. Ce poste était alors fréquenté par près de 500 Indiens — tous infidèles, sauf une dizaine qui avaient été baptisés dans nos autres missions. Je me trouvais, alors, de résidence à la Mission des Dénés, à l'extrémité nord du lac Caribou, avec le Rév. Père Gasté. Je venais d'arriver de France, et je fis part à mon compagnon de la peine que je ressentais en voyant de si nombreux Indiens, au lac Pélican, assis dans les ténèbres du paganisme, sans que personne leur apporte la vraie lumière.

— « Vous êtes bien neuf aux souffrances des Missions », me dit ce bon Père, « et vous ne connaissez pas les langues ; mais, si vous n'avez pas peur de la tâche... »

— « *Ecce ego : mitte me* », répondis-je.

Et, quelques jours après, je chaussai, pour la première fois, la raquette, pour me rendre au lac Pélican, — un voyage de 350 milles, soit environ 650 kilomètres. Inutile de dire que le chemin me parut bien long et la raquette bien pesante !

Deux païens se trouvaient au port, à notre arrivée : ils voyaient le prêtre pour la première fois. Ce fut, d'abord, chez eux un sentiment de frayeur comique. La curiosité les retint, cependant ; et ils ne se lassaient pas de regarder ma croix d'Oblat et ma soutane — dont ils comptèrent, plusieurs fois, tous les boutons.

Mon hôte, M. Antoine Morin, les amena, le lendemain, à la sainte Messe. Je leur dis, alors, — mon hôte me servant d'interprète — que je venais au milieu d'eux, envoyé par le grand Esprit, pour leur enseigner la voie

du salut et leur faire connaître Notre-Seigneur — qui les aimait tant qu'Il est mort pour eux sur une croix.

A l'issue de la Messe, ces pauvres gens ne trouvaient, pour exprimer leur admiration que leur exclamation « Wah, wah ! » — qu'ils prononcent en se mettant la main sur la bouche. Puis, au moment de leur départ pour leur terrain de chasse, je leur fis quelques petits présents, pour cimenter notre amitié.

Arrivés chez eux, ils parlèrent du grand événement. Aussi, à la débâcle des glaces, nos chers Indiens s'empressèrent-ils tous de venir nous voir. Timidement, d'abord, ils s'approchèrent du Missionnaire, pour lui toucher la main ; puis ils lui offrirent leur présent en viande ou en souliers de caribou (mocassin).

Je profitai de ces bonnes dispositions et de la saison, fort courte, où ils se trouvent ainsi réunis, pour commencer de suite les catéchismes. Et la vérité entra, sans obstacle, dans ces âmes neuves et bonnes. Il y avait même, parmi eux, une touchante émulation pour apprendre les prières, les cantiques, le signe de la Croix.

Dès la première semaine, je baptisai quelques enfants. Et, bientôt, j'apprends qu'un polygame avait congédié deux de ses femmes, qui étaient allées chez leurs enfants déjà grands et mariés, ne gardant avec lui que la dernière : il se préparait au baptême...

Mais le diable ne pouvait laisser les choses aller ainsi. Le grand Jongleur se leva. Tepikapo est malade : le grand Jongleur va construire la loge des Magies, et il le guérira.

Émoi et frayeur parmi nos néophytes : la crainte du grand Jongleur semble, chez eux, plus forte que leur foi naissante.

On élève les grosses perches de la loge ; on les couvre de peaux d'animaux. La nuit venue, le tam-tam (tambour de bois) se fait entendre.

Je me rends près de la loge, autour de laquelle mes pauvres sauvages sont déjà réunis. Le malade est couché là, à l'extérieur de cette construction d'un genre tout spécial.

Bientôt les incantations au mauvais Esprit commencent ; et je vois cette loge, solidement dressée pourtant, s'agiter comme un roseau sous un vent de tempête. A cette vue, je crie à mes Indiens :

— « Retirez-vous dans vos tentes ; ne restez pas ici. » Puis, interpellant Siwap, le grand Jongleur :

— « Siwap, écoute-moi. Cesse de t'adresser au mauvais Esprit : il ne fait rien pour notre bien, lui. C'est au Grand Esprit qu'il faut parler : c'est Lui qui nous a donné la vie, et pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. »

Prenant alors ma croix, je traçai dans l'air le signe de notre Rédemption. Le grand Jongleur se précipite hors de sa loge et vomit contre moi mille injures et imprécations, l'écume à la bouche Et, comme je me retirais, il s'écria :

— « Ce prêtre français ne verra pas les feuilles jaunes. » Il voulait dire que je mourrais avant l'automne.

Le lendemain, loge et Jongleur avaient complètement disparu. Et je devins l'objet de la pitié générale ; tous croyaient que ma fin était proche.

Or, un dimanche de septembre, après le départ des quelques fidèles qui étaient venus au catéchisme, je remarquai qu'un Indien était accroupi sur le seuil de la maison. Je m'approche et reconnais mon Siwap :

— « Je suis malade », dit-il : « donne-moi de la médecine. »

— « Mais n'es-tu pas médecin », lui dis-je, « et n'as-tu pas de médecines ? »

— « Je les ai jetées. »

— « La médecine que le Grand Esprit nous donne », répondis-je alors, « est bonne, et tes médecines aussi sont bonnes : mais il faut les prendre de la main du Grand Esprit. »

Le pauvre homme s'en alla, tout triste. Quelques jours après, une forte gelée vint jaunir les feuilles ; et j'appris que mon Siwap venait de mourir...

En 1875, il n'y eut plus, au lac Pélican, qu'un seul infidèle — le vieux Oyabatchikew. Il m'appelait son

ami et souvent m'envoyait des présents ; mais il ne voulait pas abandonner ses superstitions. Devenu vieux et gravement malade, j'allai le voir et me mis à lui parler de son âme. Le vieux, par respect, retira sa pipe de ses lèvres et m'écouta gravement. Longtemps je lui parlai... Quand j'eus fini, il ralluma sa pipe et en prit une bonne bouffée :

— « Ah ! mon petit-fils », dit-il, « les lynx et les martres étaient bien nombreux, l'hiver dernier ». Le pauvre homme était insensible à tout sentiment religieux.

L'évêque anglican, étant venu à passer par là, fit demander Oyabatchikew. Celui-ci obéit, pensant recevoir un présent d'importance.

— « Je vais te baptiser », lui dit le *clergyman*.

— « Baptise (lave)-moi, si tu veux », répondit le vieillard ; « mais, si tu me laves, je te laverai aussi ».

Ce fut un éclat de rire homérique dans toute l'assistance...

Quelles belles années passées avec ces chers Indiens ! Ils étaient heureux, eux aussi, dans la pratique fidèle de notre sainte Religion. Partis pour huit mois de chasse, dans les bois, ils en revenaient sans avoir perdu leur état de grâce. Hélas ! la civilisation (?), qui arrive chez eux, ne leur apportera pas grand bien.

Étienne Bonald, *O. M. I.*

## XXI. — La Dévotion du Sacré-Cœur au Mackenzie [1].

Le Vicariat du Mackenzie est bien aux extrémités du monde, puisqu'il comprend la majeure partie des îles

(1) Article extrait de *Regnabit — Revue universelle du Sacré-Cœur*, août 1921, page 147.

que possède le Canada dans l'océan Glacial et n'a d'autres limites, au nord, que le pôle.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée — dont les Missionnaires s'y dévouent, depuis plus de trois quarts de siècle — fut choisie de Dieu pour aller, la première, visiter les immenses régions qui s'étendent de la baie d'Hudson aux extrémités de l'Alaska. Par ses enfants, pour la première fois, sur divers points de ces vastes solitudes, fut offert le « Sacrifice Saint » que, suivant la prophétie de Malachie, Dieu voulait se voir offrir en tous lieux, jusqu'aux extrémités du monde.

Me sera-t-il permis d'ajouter que deux de nos Missionnaires, en arrosant de leur sang ce champ de neige, ont eu l'insigne honneur de suppléer à ce qui manquait au sang du Rédempteur pour faire bénéficier du salut les pauvres habitants de ces déserts de glace ?

Mais je ne veux traiter ici que de la « dévotion au Sacré-Cœur dans les Missions du Mackenzie ». Je dirai donc : — 1) Comment nos chrétiens comprennent le Sacré-Cœur ; 2) Comment ils Le servent.

### 1. Comment nos chrétiens comprennent le Sacré-Cœur.

Je me rappelle la parole d'un vétéran de nos missions à un bon prêtre qui, il y a trente ans, cherchait à le convaincre des effets que produirait, chez nos Indiens, la diffusion d'une image, du reste très belle, du Sacré-Cœur — représenté tout seul avec les emblèmes habituels.

— « Mon cher Monsieur », lui dit en toute franchise le missionnaire, « nos sauvages n'y comprendront rien du tout. Il ne faut pas oublier que, dans nos missions, nous en sommes encore aux premiers temps de l'Église. »

Quelques mois plus tard, — arrivant à la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où je devais faire mes premières armes — je fus frappé par un beau Sacré-Cœur, lui aussi tout seul, qu'un de nos bons Frères convers avait peint sur le devant de l'autel.

— « Ce cœur-là est, en effet, un petit chef-d'œuvre

de peinture pour nos contrées », me fit remarquer mon mentor à barbe grisonnante. « Mais ça ne dit pas plus à nos sauvages que ferait un cœur de caribou. Ils en manipulent tant, durant leurs chasses. »

Il est certain que, par attrait, nos chrétiens vont plutôt et directement à la Personne même de Notre-Seigneur, qu'ils appellent « Sacré-Cœur » — quand ils Le voient le cœur sur la poitrine.

Je suis heureux de pouvoir en extraire la preuve d'une lettre sortie de la plume d'une de nos anciennes élèves de la Providence. Elle avait quinze ou seize ans. A la suite de la perte vivement sentie d'une personne aimée, elle m'écrivait, en français :

— « Mon unique consolation est de la retrouver tous les jours dans le *Cœur du Sacré-Cœur.* »

Pour cette enfant des bois, le Sacré-Cœur est bien la personne même de Notre-Seigneur montrant son Cœur.

Autre exemple. C'est à la veille de quitter notre mission Saint-Joseph pour me rendre en Europe. Louyson Dos-Noir, un des gros personnages Montagnais, venant me donner la poignée de main d'adieu, en profite pour me confier toute sa joie d'avoir le Sacré-Cœur — intronisé, depuis quelque temps, dans sa petite cabane.

— « C'est très bon ! » me dit-il. « Il vit avec nous ! Il est le Maître de la maison. Devant Lui nous prions réunis. Quand je suis à la chasse, Il veille sur ma femme, qui ne se sent plus seule. Et cette pensée me rend le cœur fort et plus alerte pour chercher la vie de la famille. D'autant plus que, en même temps, Il me protège partout où je vais dans les bois. Ainsi, par Lui, malgré la distance, ma femme et moi restons toujours unis, et nous avons le cœur plus fort. Oui ! c'est très bon ! Je te remercie de nous l'avoir donné ! »

Inutile de multiplier les faits. Il n'y a aucun doute. C'est bien Notre-Seigneur que nos Indiens veulent honorer directement. Et je crois que le génie même de leurs différents dialectes les y pousse.

Chez nous, pas de mots abstraits. Pour exprimer les réalités, que les mots abstraits représentent dans les

autres langues, nous devons avoir recours à des verbes, employés à l'impersonnel, ou à des périphases.

Ainsi, deux mots sont en usage pour dire : aimer. Le premier, *beganyenigest' an*, plus général, signifie étymologiquement : « Je mets ou, mieux, j'ai mis mon esprit (ma pensée) auprès de lui. » — Le second, plus affectueux, plus tendre, *begandareschie*, veut dire : « Je me pousse (je me grandis) vers lui par désir ou par souffrance. » Quel que soit celui que l'on applique à Notre-Seigneur pour traduire son amour, il faudra toujours construire la phrase comme suit : « Jésus son amour (son-il-aime). » Comme on le voit, nous sommes contraints de mettre tout de suite en avant la Personne même — *et agissante* — du Verbe. De même, si nous parlons du Sacré-Cœur, nous devrons dire : « Jésus, son Cœur saint, — Jésus, son Cœur bienveillant... » Et l'amour du Sacré-Cœur de Jésus s'exprimera ainsi : « Jésus son Cœur, son-Il-nous-aime. » Grammaticalement, impossible de s'expliquer autrement...

Pour nos *Dénés*, le Sacré-Cœur n'a donc jamais été que le Verbe Incarné. Mais c'est le Verbe Incarné se manifestant à eux sous une forme nouvelle plus attrayante. C'est Jésus les aimant de tout son Cœur, et leur montrant son Cœur pour mieux leur faire comprendre son amour et leur en rappeler le souvenir.

Et c'est bien sous cette forme qu'ils préfèrent Jésus : avec le Cœur embrasé sur la poitrine.

Il leur parle plus au cœur : la Croix, la Couronne, la Plaie leur redisent sans cesse les excès auquel l'amour L'a porté pour les sauver.

Chez nos Indiens, comme chez tous les peuples, le cœur est considéré comme le siège de l'amour. Ils disent couramment : « Je t'aime de tout mon cœur. » Pour eux aussi, le cœur donne à l'homme sa vraie valeur morale ; suivant les qualités de son cœur, un Montagnais est bon ou mauvais.

Ils ne trouvèrent donc point étrange que, pour mieux leur faire comprendre, estimer et aimer le Rédempteur, on s'appliquât plus spécialement à leur montrer toutes

les richesses de son Cœur adorable et à faire remonter vers Lui, comme à sa source, le fleuve de miséricorde dont les ondes purifiantes et vivifiantes parvenaient jusqu'à eux.

Chez eux, le cœur est-il considéré comme symbole de l'amour ? Il n'y a pas à en douter, bien que les mots *symbole* et le verbe *symboliser* ne se trouvent pas dans leur vocabulaire. Ils ont, en effet, l'expression qu'emploient les amis pour affirmer plus énergiquement leurs sentiments : « Si tu voyais mon cœur, — je voudrais pouvoir te montrer mon cœur... »

Eh bien ! nos sauvages n'ont vu, dans le récit des manifestations que Notre-Seigneur a daigné faire de son Cœur, que la réalisation d'une chose impossible à l'amitié humaine. Et ils ont trouvé cette manifestation toute naturelle à un Dieu tout-puissant.

On leur a dit que le Verbe, le Fils de Dieu, est l'image parfaite, substantielle, vivante du Père. De même que, de toute éternité, Il dit au Père ses amabilités infinies, le Père trouvant ses complaisances dans la contemplation de cette parole vivante, ainsi le Verbe a pour mission de parler à l'homme, dont l'intelligence est à l'image de celle du Père, et de lui dire que Dieu est parfait, surtout qu'il est *tout amour*, infiniment aimable. Son discours à l'humanité a commencé à la création : chaque être, sorti du néant au souffle de cette parole toute-puissante, porte le reflet de quelque amabilité divine.

Il a continué par ses révélations aux prophètes. Il s'est fait plus vivant par l'Incarnation dans les exemples, les enseignements, les miracles de Notre-Seigneur, plus pressant, plus explicite encore à mesure qu'approche la démonstration si éloquente du Calvaire... *Quid potui facere et non feci ?...* Il semblerait toucher à la fin, quand on l'entend prier pour ses bourreaux, les excuser même !... Encore un gémissement : *Sitio !* Appel suprême d'un amour insatiable !... Le « Tout est consommé » n'est qu'une pose impressionnante... *Defunctus adhuc loquitur !...*

Les Apôtres, continuateurs du Verbe, qui vit en eux

et qui confirme leur parole par des miracles, s'en vont à travers le monde prêcher l'amour de Dieu... *Sic Deus dilexit mundum !...* Amour dont ils ont été les témoins, amour qu'ils ont, en quelque sorte, touché du doigt, avec saint Thomas, dans les plaies sacrées... Avec saint Jean ils répètent : « *Nos autem credidimus caritati,* » — et leur témoignage, ils le scellent de leur sang !...

Après eux, des milliers, des millions de martyrs marchent sur leurs pas. Comme eux, ils attestent — sous les coups de fouet, au milieu des tortures, sous la dent des bêtes fauves — que biens, plaisirs et honneurs de la terre ne sont que boue repoussante en face des amabilités divines... Peu à peu, l'Évangile se répand, mais avec quelle lenteur pour l'amour du Sauveur — impatient du salut des hommes ses frères !...

Alors, comme dans une péroraison sublime, pour jeter la conviction dans nos âmes. Il ne se contente pas de porter sa main à la poitrine, pour nous crier avec une émotion profonde :

— « Ah ! si vous pouviez voir mon Cœur, vous verriez combien je vous aime ! »

Mais, Lui à qui rien n'est impossible, dans un geste de suprême éloquence, — geste vraiment divin — Il arrache, pour ainsi dire, son Cœur de sa poitrine, Il le met en relief, avec ses flammes débordantes, la croix plongée dans son intime, la couronne d'épines, la plaie encore béante, le sang qui en coule toujours, et Il lance à l'Univers cet appel suprême d'un amour méconnu :

— « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »... N'y aura-t-il donc personne pour l'aimer en retour ?...

## 2. Comment nos chrétiens aiment le Sacré-Cœur.

Alors qu'il était encore rattaché à celui d'Athabaska, le Vicariat du Mackenzie fut officiellement consacré, avec ce dernier, au Sacré-Cœur de Jésus, vers 1893, par Mgr Émile Grouard, récemment nommé Vicaire apostolique des deux districts. Depuis lors, en union

avec Montmartre, le jour de Noël, qui voit toujours accourir dans nos missions le plus grand nombre de nos Indiens, le Saint Sacrement est exposé à leur piété simple et naïve. Dans certains centres, l'adoration est organisée par familles : ce sont les plus fervents.

Si cette consécration solennelle a donné un nouvel essor à la dévotion au Sacré-Cœur, elle était cependant connue et aimée longtemps auparavant. En font foi nos livres de piété dans différents dialectes. Sans parler des cantiques qu'ils contiennent, mentionnons l'acte de Consécration en montagnais. Il a pour titre : JÉSUS, *son Cœur Saint, on Le console, on Le loue, on se donne à Lui, pour cela on Le prie.*

Il serait difficile de préciser à quelle date fut introduite telle forme plus spéciale de la piété. Tous les Missionnaires rivalisèrent, sans doute, de zèle pour maintenir toujours leurs petites chrétientés à l'unisson dans l'hommage que le monde catholique, sous de multiples formes, comme pour attester son impuissance à Le louer assez, se plaît à rendre au Roi divin — qui ne craint pas de s'humilier jusqu'à se faire mendiant d'amour auprès de ses plus humbles créatures.

Les premiers Vendredis de chaque mois sont en honneur dans nos Missions. Souvent, nos gens retarderont ou abrégeront leur chasse pour pouvoir répondre au désir du Sacré-Cœur et communier ce jour-là.

Dès la veille, plusieurs de nos petites chapelles réunissent les fidèles de l'Heure Sainte. Avec quelle piété ils en suivent l'exercice, ces pauvres sauvages !

Dans l'adoration, la louange, la réparation et la prière, ils se préparent à recevoir le lendemain, dans l'Eucharistie, l'Agonisant de Gethsémani.

Un certains nombre, parmi les plus fervents, ont envoyé leur nom à Paray-le-Monial, avec leur jour choisi de communion, hebdomadaire ou mensuel, pour l'avènement du Règne social du Sacré-Cœur.

La pratique de l'Intronisation a pénétré elle aussi dans le Vicariat.

« — Dieu soit béni ! » nous écrit le P. Alphonse DUPORT.

« Nos fidèles de la Mission Saint-Joseph ont entendu les appels du Cœur de Jésus : peu à peu, la porte de leur tente s'ouvre pour laisser passage au divin Roi, qu'ils intronisent avec une grande piété, à la place d'honneur dans leur foyer, et cette intronisation est une vraie consécration de toute la famille. Il y a, du reste, peu de huttes, qu'elles soient de bois ou de peau, qui n'aient une image du Sacré-Cœur. Devant elle, les mamans apprennent aux enfants à balbutier leurs premières prières ; elle préside la réunion du dimanche, en l'absence du Missionnaire ; elle console les derniers instants des mourants ; et c'est vers elle que monte, comme un encens parfumé, l'acceptation généreusement résignée de la séparation suprême. »

La fête du Sacré-Cœur se célèbre avec une solennité de plus en plus grande, et le mois qui Lui est consacré est fidèlement observé là où les circonstances le permettent.

Enfin, chez nous comme partout, l'amour du Sacré-Cœur amène les âmes à la Sainte Eucharistie. Tel est bien le désir du Sacré-Cœur. N'est-ce pas, en effet, pour rapprocher les âmes de Lui, les convoquer à l'union la plus intime toute d'amour, que Notre-Seigneur a manifesté son Cœur Sacré à sainte Marguerite-Marie, lui faisant les plus attrayantes promesses pour les fidèles du premier Vendredi de chaque mois, lui redisant si souvent sa soif d'être visité, consolé, reçu au Saint Sacrement ?... Et pourrait-on trouver une âme vraiment passionnée d'amour pour le Sacré-Cœur qui ne le soit pour la Sainte Eucharistie ?

Eh bien ! dans toutes nos Missions, le chiffre des communions augmente graduellement. Qu'il me suffise de citer la plus septentrionale de toutes — celle du Saint-Nom de Marie. C'est un tout petit poste, fréquenté seulement, pendant quelques mois de l'année, par 190 *Loucheux*. Nous y avons eu, l'année dernière, près de 3.000 communions.

Il est vrai que cette Mission compte parmi les plus ferventes. Peu nombreux sont les sauvages qui n'y sont pas fidèles à la visite quotidienne au Très Saint Sacrement.

* * *

Voilà comment nos chrétiens comprennent et servent le Sacré-Cœur.

Pour eux, le Sacré-Cœur, c'est bien le Verbe divin fait homme pour leur apporter la Rédemption. C'est le Fils de Dieu leur disant l'amour de son Père, leur Père, pour eux !... Ils ont trouvé tout naturel que, pour leur faire comprendre que Dieu *est tout amour*, le Verbe se soit fait tout *Cœur*, prenant un cœur de chair, et l'ait montré tout endolori, avec les insignes de la Passion !...

Ils sont heureux de se joindre aux bergers, aux mages, aux chrétiens de tous les siècles... Devant Lui se prosternant, ils L'adorent, et ils L'aiment !...

† Gabriel Breynat, *O. M. I.*

## XXII. — Un beau Pèlerinage à Sainte-Anne.

Sainte-Anne (de Ceylan) est situé sur le bord de la mer ; c'est un lieu complètement retiré et désolé. A peine quelques rares cocotiers y poussent-ils, fouettés par le vent du large qui souffle violemment en cet endroit, — cependant qu'un soleil de feu darde ses brûlants rayons, toute la journée, sur cette contrée recouverte d'un sable fin et peu consistant.

Le pèlerinage de Sainte-Anne est un des pèlerinages les plus réputés de Ceylan — et même de l'Inde, considérée dans sa partie méridionale. On vient de partout à Sainte-Anne, et tous y viennent, — catholiques, protestants, païens, bouddhistes, etc., sans distinction de religion, et Tamouls et Singhalais, sans distinction de races ni de castes, — pour prier la chère Maman de la Très Sainte Vierge, Mère de tous les hommes. Nous sommes les petits enfants de sainte Anne, et nous n'exagérons rien en lui donnant le titre de Grand'Mère.

On ne saurait s'imaginer le nombre de vœux qui sont faits et d'offrandes qui sont apportées dans cette église par la piété des fidèles ou la douce espérance de ceux qui n'ont point notre foi. Les gens ont une confiance absolue en sainte Anne ; et, de fait, bien des choses merveilleuses se produisent dans ce sanctuaire ou à la suite des pèlerinages. On implore sainte Anne pour toutes sortes de besoins corporels ou spirituels ; et les actions de grâces recueillies démontrent que les chrétiens, comme les païens, ne l'ont pas invoquée en vain. En un mot, tout le monde, à Ceylan, croit à la puissance merveilleuse de sainte Anne et espère obtenir d'Elle le secours nécessaire...

La tradition rapporte qu'un jour un bateau portugais, chassé par la tempête, — les Portugais, à cette époque, occupaient Ceylan et habitaient surtout cette partie de l'île, qui était très riche — aborda à *Talavilla*. En action de grâces, le capitaine du bateau débarqua à terre une statue de sainte Anne (la statue actuelle) et la fit placer sur un autel, au milieu de la grande forêt...

Plus tard, les Portugais furent chassés de l'île par les Hollandais, protestants fanatiques, qui commencèrent à persécuter les catholiques. Après la persécution, de longues années s'écoulèrent avant qu'on retrouvât la statue de sainte Anne.

Un jour, un charpentier singhalais vint en ces parages, pour couper du bois dans la jungle. Par hasard, il retrouva la miraculeuse statue — qui lui demanda de bâtir, en cet endroit désolé de l'île, un sanctuaire, en son nom, et d'y inviter le peuple à venir la vénérer.

Le charpentier coupa du bois et construisit une chapelle — qui, depuis, devint une grande église et un lieu en vénération dans tout Ceylan.

Il est maintenant de tradition, d'organiser tous les ans une quinzaine plus solennelle — durant laquelle les Ceylanais viennent en foule à leur sanctuaire de prédilection.

J'ai eu le bonheur de prendre part, cette année, à ces pieux rendez-vous, qui ont l'allure de grandes et

belles manifestations religieuses. Les quinze jours consacrés à ce pèlerinage sont comme une vraie mission, durant laquelle il est pourvu aux besoins spirituels des pèlerins, au moyen de sermons, confessions et communions, pour les fidèles, et au moyen d'instructions et de conférences dialoguées, en tamoul, pour les infidèles. Les fruits, pour cette année 1921, ont dépassé de beaucoup tout ce qu'on pouvait attendre de ces saints exercices : plus de 7.500 confessions et plus de 15.000 communions !

Au cours de ces pèlerinages, les soins matériels sont loin d'être négligés : organisation, surveillance, maintien du bon ordre et aide à ceux qui le sollicitent, — il est, autant que possible, pourvu à tout. Le Gouvernement, il est vrai, y met du sien. C'est ainsi qu'il y a un *Post-Office*, un tribunal pour punir les abus des délinquants, — lesquels abus sont très rares — un hôpital pour les malades, etc. Il ne faut pas oublier que *Talavilla* devient alors une vraie cité de plus de 25.000 âmes.

Le séjour, à Sainte-Anne, pour les missionnaires, surtout quand la quinzaine tire à sa fin, devient une fatigue — mais fatigue bien consolante ! Aussi, le moment venu de quitter Sainte-Anne, l'apôtre en part le cœur gai et ému. Il est content d'avoir pu assister et dépenser ses forces à une si belle manifestation de foi catholique, à Ceylan. Et, tandis qu'il regagne le poste plus modeste de sa mission ordinaire, une pensée l'accompagne qu'il n'essaie même pas de combattre, — celle-ci : serai-je encore, l'an prochain, du nombre des heureux privilégiés de Sainte-Anne ?

Emile PEYRON, *O. M. I.*

## XXIII. — La Reine de l'Ile de Ceylan.

On lira, sans doute, avec un très vif intérêt la supplique suivante qu'adressaient au Saint-Siège, le 20 septembre de l'année dernière, le clergé et les fidèles du Diocèse de Jaffna, ainsi que de nombreux fidèles de l'Archidiocèse de Colombo (Ceylan) :

*Jaffna, le 20 septembre 1920.*

**A Son Éminence le Cardinal Raphaël Merry del Val, Archiprêtre du Chapitre de la Basilique Vaticane.**

Éminence,

Nous, soussignés, — membres du clergé du Diocèse de Jaffna et fidèles du même Diocèse et de l'Archidiocèse de Colombo — joignant nos supplications à celles que vous fait Monseigneur l'Évêque de Jaffna, prions humblement Votre Éminence de daigner prendre en votre gracieuse considération les faits contenus dans l'exposé qui suit et de vouloir bien décréter le couronnement solennel de la statue de la Très Sainte Vierge de Madhu.

Il existe — sur les confins des anciens royaumes de Jaffna et de Maha Nuwara, au milieu des plus denses forêts de l'île de Ceylan, dans un site pittoresque, appelé Madhu — un illustre sanctuaire dédié à la Très Sainte Vierge Marie, sous le vocable du Saint Rosaire. Ce lieu de pèlerinage, connu dans la langue du pays sous le nom de *Marutha Madhu Chebamalai Madha Kovil*, est visité annuellement par des milliers de pèlerins.

Nous avons à remonter jusqu'aux jours de la persécution hollandaise (1658-1796), pour trouver les origines de ce pèlerinage. Les Hollandais, dont le but n'était autre que d'extirper la Religion catholique de leur nouvelle colonie, exerçaient leur fureur destructive, non seulement sur les âmes des chrétiens et sur les temples du Seigneur, mais aussi sur les statues et tout particulièrement les statues de la Très Sainte Vierge Marie.

Il y avait, près de la ville de Mannar, un village appelé Mantai — que ces protestants iconoclastes envahirent, en 1670. Les catholiques de ce lieu, au nombre de vingt familles, désirant échapper à la persécution, émigrèrent près de l'étang de Marutha Madhu, sur les confins du royaume de Kandy, emportant avec eux la belle statue de la Sainte Vierge qui ornait leur église. Cette statue, sculptée en bois franc, représente la Vierge portant l'Enfant Jésus — qui tient le globe de la main gauche. La tradition rapporte que sept cents catholiques de

Jaffna, poussés par le même désir de pratiquer en paix notre sainte Religion, vinrent chercher hospitalité chez les émigrés de Marutha Madhu. La fille d'un capitaine portugais, du nom d'Hélène, était parmi les émigrés ; et c'est à elle que l'on attribue l'érection d'une petite église — qu'elle dédia à Notre-Dame de Madhu.

La colonie de chrétiens de Madhu et le sanctuaire de Marie virent bien des vicissitudes, pendant les deux cent cinquante dernières années. Le village fut abandonné, les chrétiens se retirèrent plus profondément dans les forêts, et la statue, apparemment, suivit les chrétiens dans leurs pérégrinations ; mais une croix de bois et un concours relatif de fidèles marqua sans interruption le lieu où avait été érigée la première église. En 1830, ce concours allant toujours en augmentant, la statue, qui se trouvait alors à Kallai Katu Kadu, fut ramenée à Madhu, grâce aux soins d'un pieux chrétien de Mannar — qui érigea une petite hutte, en terre pilée, pour la recevoir de nouveau. Le retour de la statue à Madhu et les efforts des Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée, qui prirent charge du pèlerinage en 1848, augmentèrent le nombre des pèlerins si considérablement qu'en 1876 Monseigneur Christophe Bonjean, *O. M. I.*, commença la construction d'une vaste église, pour abriter la statue de la Vierge et ses dévots serviteurs.

Le Gouvernement est obligé d'organiser des trains spéciaux pour la fête annuelle — qui a lieu le 2 juillet. Cette année 1920, la foule des fidèles fut évaluée à soixante mille. Ces pèlerins viennent, non seulement du diocèse de Jaffna, mais encore de la ville de Colombo et de toutes les paroisses les plus éloignées de l'île de Ceylan ; certains même viennent du continent Indien.

En plus de la fête patronale, il y a deux autres fêtes, qui amènent aussi de nombreux pèlerins. En dehors de la saison des pluies, octobre-janvier, pendant laquelle les voyages sont impossibles, on peut dire que la Sainte Vierge n'est jamais seule à Madhu : il y a toujours des pèlerins, en plus ou moins grand nombre, qui vont implorer les faveurs de leur Mère céleste.

Cette affluence extraordinaire et constante de pèlerins à Madhu est le témoignage le plus éclatant des grâces et faveurs innombrables que la Très Sainte Vierge se plaît à accorder à ses dévots serviteurs, dans ce glorieux sanctuaire. Les milliers d'*ex-voto*, déposés aux pieds de la statue de Marie, attestent qu'elle exerce en cet endroit une puissance miraculeuse, sur les corps aussi bien que sur les âmes. Les Pères Oblats de Marie Immaculée — qui vont, au nombre de 20 à 25 chaque année, à Madhu, pour faciliter aux pèlerins de la fête patronale la fréquentation des sacrements — pourraient écrire des volumes sur les faits extraordinaires dont ils ont été les témoins émerveillés. Ces prodiges sont de différentes catégories. Nous devons tout d'abord citer les faits merveilleux opérés par l'usage de la terre prise dans le sanctuaire de Madhu. Les pèlerins se servent de cette terre comme remède extérieur et intérieur, dans les cas de maladies les plus sérieuses et particulièrement dans les cas de morsures de serpents venimeux. Les cas de guérisons extraordinaires opérées par l'usage de cette terre ne se comptent plus. Nous nous bornons à citer le suivant — dont l'authenticité ne peut être mise en doute.

En juillet 1885, Sa Grandeur Mgr Henri Joulain, *O. M. I.*, alors simple prêtre, et Mr. Parker, inspecteur d'écoles du Gouvernement, se trouvaient à Navatkadu et discutaient le cas d'un jeune homme qui, la veille, — ayant été mordu par un serpent — avait refusé de prendre de la terre de Madhu et était mort en quelques minutes. Pendant cette conversation, ils entendent un cri perçant du côté de l'église. Ils se précipitent. Soosaiappu, le serviteur du missionnaire, vient d'être mordu à la cuisse par un gros cobra. Quelques minutes se sont à peine passées que Soosaiappu gît par terre, raide comme un mort, la bouche remplie d'écume. Le Père Joulain lui donne les derniers sacrements, pendant que Monsieur Parker essaye, sans succès, de tirer le sang de la plaie. Cependant, un chrétien, qui porte sur lui de la terre de Madhu, la délaye dans une tasse d'eau et introduit cette potion dans la bouche du mourant. Les fidèles

présents récitent les litanies de Notre-Dame du Saint Rosaire. Tout à coup, le mourant ouvre les yeux et demande de l'eau ; on lui donne de nouveau de l'eau et de la terre de Madhu, et on récite quelques *Pater* et *Ave*. Au bout de quelques minutes, Soosaiappu vomit un mélange infect, se lève, parle, marche et demande à manger. Il est guéri.

Le Révérend Père Swaminader GNANAPRAGASAR, *O. M. I.*, atteste qu'une personne de Karavetty, attaquée d'une double pneumonie, but de l'eau dans laquelle on avait délayé de la terre de Madhu et fut guérie en quelques heures.

Les Pères Oblats reçoivent constamment de leurs ouailles l'assurance qu'elles ont obtenu, par l'intercession de la Vierge de Madhu, des grâces extraordinaires et des guérisons inexplicables par la science médicale. Le même Père GNANAPRAGASAR assure l'authenticité du fait suivant. En 1897, une religieuse du couvent de Jaffna souffrait d'une pernicieuse excroissance de chair dans l'œil. Le médecin qui la traitait était d'opinion qu'une opération était nécessaire et annonça, un certain jour, son intention de venir, le lendemain, muni des instruments nécessaires à l'opération. La religieuse fit un vœu à Notre-Dame de Madhu et passa une partie de la nuit en prière, puis alla se coucher. Le lendemain, le docteur trouva que l'excroissance avait entièrement disparu de l'œil de la malade. C'était un protestant. Il attribua cette guérison soudaine et radicale à l'excitation nerveuse de la malade.

Les pèlerins de Madhu ont coutume d'apporter au sanctuaire, et de déposer aux pieds de la statue de la Vierge des petits morceaux d'or ou d'argent — représentant la personne, la partie du corps ou l'objet sur lesquels la Sainte Vierge a exercé sa puissance miraculeuse. C'est par milliers que l'on trouve à Madhu des mains, des pieds, des poitrines, des paires d'yeux ou d'oreilles, des bébés, des arbres, des anneaux, en or ou en argent, attestant la puissance de MARIE et la gratitude des pèlerins.

Seuls les ministres du sacrement de Pénitence savent les nombreuses conversions de pécheurs opérées à Madhu. A l'époque de la fête, vingt Pères Oblats s'adonnent, avec une consolation ineffable, au ministère de la réconciliation. De plus, plusieurs prêtres travaillent spécialement à la conversion des païens, — car ces derniers viennent à Madhu, chaque année, en nombre considérable. Quelques-uns reçoivent le saint Baptême, après leur deuxième ou troisième visite ; d'autres, insuffisamment préparés, sont confiés aux soins des missionnaires des villages où ils résident, et ces derniers achèvent le travail de conversion commencé à l'ombre du sanctuaire de Madhu.

Ce que nous venons d'exposer démontre quelle large place cette dévotion et ce pèlerinage occupent dans la vie religieuse des catholiques de Ceylan. Madhu, c'est le centre de la dévotion à Marie à Ceylan, — c'est le Lourdes de Ceylan.

Désireux de montrer à notre Reine et Patronne notre gratitude pour les bienfaits dont elle ne cesse de nous combler, et voulant, par une cérémonie retentissante, porter jusqu'aux cœurs les plus endurcis et aux oreilles les plus fermées aux paroles de la vérité le nom et la gloire d'une Mère si bonne et si puissante, nous, les soussignés, prions humblement Votre Éminence de daigner faire gré à la requête que vous présente notre Père dans le Seigneur, Sa Grandeur Monseigneur Jules-André Brault, *O. M. I.*, Évêque de Jaffna, et d'accorder à la statue de la Très Sainte Vierge de Madhu le privilège du couronnement solennel.

Dans l'espoir que vous daignerez nous accorder cette faveur, et baisant respectueusement la pourpre sacrée, nous assurons Votre Éminence de notre humble soumission à sa personne vénérée — que nous ne cesserons de recommander à la protection de la puissante Vierge du Très Saint Rosaire de Madhu.

De votre Éminence
Les très humbles serviteurs.

(Suivent plus de 500 signatures.)

## XXIV. — Mission de Notre-Dame de Pontmain, Basutoland.

Le 17 janvier 1921, l'humble bourgade de Pontmain a été témoin de fêtes grandioses, qui s'y sont déroulées pour commémorer l'apparition de la Vierge bénie, aux jours sombres de l'autre guerre. Les pèlerins, par milliers, y sont venus prier Notre-Dame, et d'autres, les privilégiés de Marie, ont déposé à son autel les *ex-voto* de leur reconnaissance.

Pieux pèlerins, vous n'avez pas été les seuls à chanter notre Mère ; tandis que vous célébriez ses louanges, au lieu et au jour même anniversaire de son Apparition, par une froide journée d'hiver, ici, sur la terre brûlante d'Afrique, sous un soleil de feu, une jeune chrétienté florissante à vos cantiques a mêlé sa voix pour chanter les gloires de Marie.

Et moi, au nom de ses enfants noirs, je viens déposer mon *ex-voto* aux pieds de Notre-Dame. Il ne sera pas de marbre, car ici le marbre est un luxe inconnu, — nos autels même ne sont construits, hélas ! qu'en vulgaires planches de sapin ou en simples mottes de gazon ! Je me contenterai donc de redire, en quelques mots, les merveilles opérées par Marie dans les âmes de mes Basutos !

Tout jeune missionnaire, en quittant le sol natal, s'en va épris d'une noble ambition et rêvant de conquérir à Notre-Seigneur Jésus-Christ des mondes nouveaux. Bientôt, pourtant, les rêves s'évanouissent — pour faire place à la réalité plus humble, certes, mais bien belle encore !

Enfant de Notre-Dame de Pontmain, la pensée me vint d'offrir à cette bonne Mère, en témoignage de gratitude, la première mission qu'avec la grâce de Dieu il me serait peut-être donné, un jour, de commencer.

Et le beau rêve, cette fois, se réalisa !

Le district du nord du Basutoland, qui me fut donné en partage, comprenait la Mission de Sainte-Monique — d'où l'on desservait deux stations, Sainte-Thérèse et Sainte-Anne, chacune à environ 15 kilomètres de la mission principale. Mais le pays à évangéliser restait encore immense. En effet, sur une superficie de 100 kilomètres de long et autant de profondeur, en comptant les montagnes, le paganisme régnait en maître, et les protestants, arrivés longtemps avant nous, l'avaient à peine entamé.

Un jour, je fus appelé au chevet d'une malade, — là-bas, au pied des grandes montagnes bleues bordant l'horizon. Avec leurs pittoresques sommets, elles s'élancent majestueusement à 3.600 mètres de hauteur et nous laissent voir leurs flancs déchiquetés par les pluies torrentielles. Sur ma route, comme de juste, je voulus saluer le roi du pays, — à tout seigneur, tout honneur — mais, ce jour-là, j'étais bien mal tombé : les contrebandiers porteurs de *brandy* étaient passés avant moi, et il y avait eu force libations, et la raison était restée au fond de la bouteille. Cependant, mon ministère accompli auprès de la malade, je fis connaissance avec quelques chrétiens, disséminés dans ces parages. Victoria, la fille de notre fameux Moshesh, se chargea de me donner l'hospitalité : elle me prêta sa hutte pour dormir et même une peau de vache pour matelas. C'est cette même hutte qui, quelques mois plus tard, deviendra le berceau de la nouvelle mission — consacrée à *Notre-Dame de Pontmain*. En effet, ma première visite fut suivie de plusieurs autres ; et bientôt les catéchumènes commencèrent à affluer. Vu l'éloignement de toute mission, ils ne cessaient tous de me supplier de leur donner une église.

Après en avoir obtenu l'autorisation de notre vénéré Vicaire apostolique, Mgr Jules Cénez, je commençai les pourparlers avec le chef de l'endroit. Mais, ici, il ne faut pas oublier de nous prémunir d'une bonne dose de patience : en effet, la lenteur est de règle et les tergiversations souvent à la mode. Aussi, que de voyages

longs et pénibles — toujours inutiles et sans résultat aucun !

J'étais à peine de retour de l'un de ces voyages, fatigué et presque découragé, que je reçus du chef un billet à peu près ainsi conçu :

— « Père, viens me voir, le plus tôt possible ; et tu choisiras toi-même la place que tu voudras, pour y bâtir une église ».

Je sautai en selle ; et, cette fois, la réception fut très cordiale. Le thé me fut offert. Le chef et moi nous partîmes à cheval, accompagnés de quelques hommes ; et, de concert, nous choisîmes l'emplacement de la mission actuelle que je dédiai, dès ce premier jour, à Notre-Dame de Pontmain.

Nous étions alors en juin 1913.

Dès cette date commença le vrai travail du missionnaire. Il fallut, d'abord, grouper les quelques chrétiens dispersés au pied des montagnes et, puis, entamer le grand ouvrage de la conversion des païens.

Victoria m'offrit sa hutte — qui devint immédiatement la première salle d'école et le premier sanctuaire que j'offris à Notre-Dame. L'école commença, sous la direction de Laurenti, instituteur indigène. Le premier jour, douze enfants se présentèrent ; mais, bientôt, le grain de sénevé allait germer et grandir. A chaque nouvelle visite, j'avais le bonheur d'inscrire au catéchuménat de nouvelles et nombreuses recrues. L'école aussi se développait — grâce au zèle, à la bonté et à l'irréprochable conduite de mon catéchiste-instituteur.

La hutte d'emprunt mise à ma disposition — qui servait tour à tour d'église, d'école et même de chambre à coucher pour le missionnaire — ne pouvait plus suffire. Il me fallut penser à bâtir. Mais ma bourse, alors comme aujourd'hui, était mal garnie. Je ne pus donc offrir à Notre-Dame qu'une misérable cabane, de 8 mètres de long sur 5 de large, bâtie en pierres noires des montagnes et couverte en chaume ; et moi, l'heureux chapelain, je me donnai le luxe d'une hutte de 2 m. 50 de rayon.

Cependant, Notre-Dame de Pontmain faisait prospérer l'œuvre qui lui avait été confiée, et le petit troupeau du début allait toujours grandissant. Ce fut alors que notre divine Mère inspira à de généreuses âmes la pensée de nous venir en aide. Une chapelle-école, de 20 m. de long sur 8 m. de large, fut érigée ; et même une magnifique statue de Notre-Dame de Pontmain vint consacrer définitivement la prise de possession, par la Sainte Vierge, du pays qui lui avait été consacré.

L'humble sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain a été déjà le témoin de grandioses manifestations. Ce furent, d'abord, plusieurs fêtes de baptêmes d'adultes, — la dernière, à elle seule, a augmenté notre petit troupeau de 120 nouveaux et fervents chrétiens. Spectacle émouvant et renouvelé de la primitive Église, où des centaines de néophytes, aux robes blanches, s'en vont, au sortir des fonts baptismaux, recevoir dans la sainte Eucharistie leur bien-aimé — qui se plaît parmi les lis. C'est, souvent, durant ces solennités inoubliables que nombre de païens, touchés par la grâce, se décident enfin à faire le pas décisif, en entrant au catéchuménat.

Belle, aussi, la journée où Sa Grandeur Mgr Cénez voulut lui-même venir nous encourager par sa présence et donner à ses enfants le sacrement de Confirmation.

La veille de ce grand jour, un bon groupe de cavaliers s'en allait à la rencontre de Sa Grandeur. Ne se doutant de rien, Monseigneur, en les voyant, crut qu'il s'agissait de quelque chef qui partait escorté de ses hommes, — comme c'est l'usage ici. Mais bientôt, la troupe fait demi-tour et, poussant un formidable *hourrah*, se met à la suite de la voiture épiscopale. Quand le nuage de poussière soulevé par les cavaliers nous apprend l'approche de Sa Grandeur, futurs confirmands et enfants de l'école se mettent en procession pour recevoir leur Père. Au chant des cantiques, nous arrivions à la chapelle, — en passant sous un arc de triomphe laborieusement improvisé, avec l'inscription : « *Ho bokoe a tlang ka lebisto la Morena*, Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Le lendemain, eut lieu la cérémonie de Confirmation. Tandis qu'une centaine de néophytes recevaient le sacrement qui les rendait parfaits chrétiens, les assistants — suant à grosses gouttes, entassés debout pour ménager la place — ne se lassaient pas de regarder Sa Grandeur, sa soutane violette, sa crosse, sa mitre surtout. Enfin, quand la cérémonie eut pris fin et que Monseigneur retournait à ma hutte, devenue pour la circonstance palais épiscopal, il lui fut fait une ovation spontanée ; et, presque porté en triomphe, il dut — pour satisfaire, une fois de plus, la curiosité de ses enfants, petits et grands — leur montrer la mitre, qui avait tant fait l'objet de leur admiration.

Quel merveilleux changement s'est opéré dans tout ce pays ! Il y a sept ans, la Religion catholique était ici à peu près inconnue ; quelques fidèles, dispersés dans les montagnes, voyaient le prêtre, à peine, une ou deux fois par an. Aujourd'hui, nous y avons une belle chrétienté, comprenant 700 baptisés, 450 catéchumènes et 250 enfants répartis dans 4 écoles tenues par des maîtres indigènes, — l'école de Notre-Dame de Pontmain venant en tête, avec mon fidèle *Laurenti* et ses 120 élèves. Il y a quelques années, le démon régnait en maître dans ce pays, alors mal famé ; aujourd'hui, dans chaque village, se trouve un groupe de chrétiens qui — chaque jour, au lever et au coucher du soleil — récitent ensemble, psalmodient plutôt, leurs prières du matin et du soir. Le dimanche, la chapelle-école est trop petite pour contenir l'assistance. Toutes les fois que le prêtre peut aller les visiter, c'est une vraie fête : les plus éloignés de la mission arrivent dès la veille au soir, tous s'approchent de la Table sainte, et ils m'amènent les bébés à baptiser et les nouveaux catéchumènes à recevoir. Le soir, ils s'en retournent meilleurs, — et le cœur plus fort pour vaincre le démon, qui ne veut pas laisser échapper sans combat la proie qu'il croyait déjà tenir dans ses griffes.

En présence de tant de bienfaits, des âmes déjà sauvées, de nombreux chrétiens fidèles à leur Dieu, je m'unis de cœur à vos pèlerins, ô Notre-Dame, et, à vos pieds,

je dépose l'humble tribut de ma reconnaissance : « MERCI, Ô NOTRE MÈRE !... »

Mais, pourtant, mon cœur ne peut complètement refouler un sentiment de tristesse. La parole du prophète me revient à la pensée : « *Parvuli petierunt panem, et nemo erat qui frangeret illis.* » Vos petits enfants noirs, ô Notre-Dame, demandent le pain de vie, et votre missionnaire ne peut suffire à apaiser leur faim.

Combien de fois n'ai-je pas entendu cette parole s'échapper de leurs lèvres :

— « Père, tu ne viens plus nous voir : tu nous as abandonnés. »

Non, certes, vous n'êtes pas délaissés, mais vous oubliez que votre pasteur a encore beaucoup d'autres brebis dans son bercail : vous ne pensez pas à ses autres nombreux enfants de *Sainte-Monique*, *Sainte-Anne*, *Saint-Paul*, — en tout, trois mille chrétiens, deux mille catéchumènes et mille enfants répartis dans 14 écoles, — et tous veulent avoir leur missionnaire, tous réclament leur Père.

Hélas ! je n'ai pas le don de bilocation : l'aéroplane, qui raccourcit les distances, n'a pas encore fait ici son apparition, et la motocyclette rapide et même la vulgaire voiture sont pratiquement des inconnues pour le missionnaire du Basutoland. Le petit coursier est un moyen de locomotion bien poétique, certes ; mais, avec les mois et les années, les reins du cavalier ne s'en portent pas mieux.

Aussi, avec ma reconnaissance, je dépose à vos pieds, ô Mère, ma très humble prière :

— « NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE, vous qui aimez les enfants, inspirez à plusieurs parmi eux de venir rompre, à leurs petits frères noirs, le Pain des Anges, qui les rendra forts et purs. »

Sans vous, enfants aimés de Notre-Dame, les petits Basutos vont mourir sans baptême et les baptisés eux-mêmes mourront d'inanition ; car personne ne sera là pour leur rompre le Pain des Anges, qui fait les vaillants. Sans vous, les ténèbres épaisses du paganisme, qui sem-

blaient disparaître, vont se reformer pour cacher à ce peuple la vue du divin Soleil de justice.

NOTRE-DAME DE PONTMAIN, — vous qui, en des jours sombres, êtes venue réconforter les cœurs — montrez à votre missionnaire qu'il ne travaille pas en vain puisque, après avoir ensemencé dans la peine, d'autres plus jeunes viendront récolter les épis mûrissants et sauver des milliers d'âmes rachetées par le Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-Christ.

Et, de la sorte, vous serez encore pour votre missionnaire et vos enfants Basutos la MÈRE DE L'ESPÉRANCE.

Henri THOMMEREL, *O. M. I.*

## *Ste-Famille de Bordeaux.*

Nous avons pris notre grande part au deuil qui frappait la Congrégation de la Sainte-Famille de Bordeaux par la mort si soudaine, survenue le 14 mai 1921, de la T. R. M. *Marie de la Nativité Lionnet* — ravie à l'affection de ses chères Filles, six mois après sa réélection au Généralat (1).

Aujourd'hui, nous avons la joie de pouvoir annoncer que les suffrages du Chapitre général de l'Institut — lequel s'est réuni, à Bordeaux, le 21 novembre dernier — se sont portés sur la T. R. M. *Gonzague de Marie*. Ce choix, fait à l'unanimité de l'Assemblée capitulaire, a, en effet, provoqué au loin d'enthousiastes actions de grâces, — ce qui s'explique facilement, car la nouvelle Supérieure générale, depuis près d'un quart de siècle, a formé, comme Maîtresse des novices, presque toute la jeune génération des Religieuses.

Nous nous permettons d'offrir à la bonne Mère nos respectueuses félicitations ; et nous y joignons nos vœux les meilleurs et nos prières instantes, demandant à DIEU de bénir son Généralat, de lui envoyer de nombreuses ouvrières qui lui permettent de maintenir et de développer encore, si possible, les belles œuvres d'apostolat confiées à ses soins, non seulement en Europe, mais dans toutes les missions lointaines où ses Filles se dépensent si généreusement à la cause des âmes, à côté des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée. *Ad multos annos !*

(1) Voir *Missions*, N° 213, page 117.

# VICARIAT DU MACKENZIE

## La nouvelle Mission du Cercle polaire.

### § I. — Reprise de l'Œuvre.

*Il y a huit ans, Mgr Gabriel* Breynat, *Vicaire apostolique du Mackenzie, entreprenait d'aller porter la bonne Nouvelle jusque chez les Esquimaux des limites extrêmes de son immense Vicariat. L'Évêque apôtre désignait, pour ce ministère difficile, plein de périls, deux jeunes Missionnaires, les PP. Jean* Rouvière, *du diocèse de Mende, et Guillaume* LeRoux, *du diocèse de Quimper.*

*Les deux Oblats tombaient, dès l'automne* 1913, *victimes du devoir, sous les coups des Esquimaux qu'ils étaient venus évangéliser, et mouraient ainsi, on peut le dire, de la mort des martyrs.*

*Quelques linges et objets, ayant servi à leur usage, furent retrouvés par la suite. La nappe d'autel de leur chapelle portative, notamment, est marquée d'une large trace de sang. Le Scolasticat des Oblats, à Edmonton* (*Canada*), *garde ces objets comme de précieuses reliques, en souvenir des deux Missionnaires morts au service de la plus sainte des causes* (1).

*Un événement aussi tragique fit subir un arrêt à l'œuvre d'évangélisation commencée. Cette œuvre — Mgr* Breynat *a voulu la reprendre. Sa Grandeur avait désigné pour la mener à bien deux nouveaux Missionnaires, les PP. Joseph*

(1) Voir *Missions*, N° 209, p. 94-105 : *Meurtre des Pères* Rouvière *et* LeRoux.

Frapsauce, *du diocèse de Vannes,* 22 *ans de missions, et Pierre* Falaize, *du diocèse de Bayeux, qui en compte sept.*

*Ce dernier va, d'abord, nous faire part du nouveau mandat que l'obéissance lui a confié. Il nous a adressé la lettre suivante, qui est du plus haut intérêt :*

L. J. C. & M. I. *Mission Sainte-Thérèse du Fort-Norman, 2 août 1920.*

En route pour la nouvelle Mission des Esquimaux du grand Lac des Ours, je profite d'une halte pour saluer la résurrection des « Missions » et recommander notre entreprise aux prières des Oblats de Marie Immaculée.

Après le meurtre, par les Esquimaux, de nos regrettés PP. Rouvière et LeRoux, Mgr Breynat vit dans cette épreuve, non un échec, mais une certitude de succès : car *Sanguis martyrum, semen christianorum* (Sang des martyrs, semence des chrétiens) est une formule et une merveille qui se répètent à tous les siècles de l'Histoire de l'Église. Aussi, Sa Grandeur se décida, immédiatement, à reprendre l'œuvre et daigna me désigner pour y collaborer avec le R. P. Frapsauce.

Le R. P. Frapsauce — qui avait déjà fait un voyage au pays des Esquimaux, pour retrouver les restes de nos martyrs — put, dès l'an dernier, aller se fixer parmi eux, avec le bon Frère Pierre Meyer.

Quant à moi, je dus rester en arrière, parce que Monseigneur était à court de missionnaires. En effet, nous avons la douleur de voir nos vénérés vétérans vieillir et quelques-uns disparaître. Je suis le dernier Père rentré dans le Vicariat, et il y a déjà sept ans de cela. Depuis lors, quatre Pères et deux Frères sont morts ; et un de nos anciens, le R. P. Constant Giroux, s'est retiré dans le Bas-Canada. Presque tous les Missionnaires se trouvent maintenant seuls — à des centaines de kilomètres les uns des autres. Oh ! quand viendra-t-il donc du renfort ?

Cette année, Monseigneur, rentrant dans sa Mission

du Fort Résolution, eut la douleur de nous dire qu'il avait fait buisson creux : ni Père, ni Frère, ni Sœur pour le Mackenzie, cette année...

Il nous réunit en conseil pour décider de la continuation ou de l'interruption de la Mission des Esquimaux. D'un côté, on se heurtait à la pénurie de Missionnaires, mais, de l'autre, interrompre cette Mission, c'était y renoncer, car les Esquimaux, qui sont actuellement bien disposés, sont fortement travaillés par les ministres protestants. Le Supérieur de Résolution eut alors l'héroïsme de dire que, dût-il en mourir, il allait essayer — avec un vieillard septuagénaire, le R. P. Louis Dupire — de remplir, pendant une année, une tâche qui absorberait l'activité de trois vigoureux Missionnaires ; car la Mission Saint-Joseph est, en effet, la plus considérable du Mackenzie par sa population, son étendue et ses œuvres (1).

La générosité de ces deux braves a permis à Monseigneur de me détacher de Résolution ; et je suis parti, immédiatement, en compagnie d'un petit Esquimau d'une quinzaine d'années, que nous avions depuis deux ans à l'école. A la Pentecôte dernière, nous avons changé son nom barbare de Katouktok en celui plein d'espérance de Gabriel. Puisse-t-il être pour ses compatriotes l'ange de l'annonciation ! Il est intelligent et semble rempli de zèle.

Ici même, nous avons rencontré cinq Esquimaux, avec lesquels nous ferons route ; le plus doux parmi les meurtriers de nos Pères est du nombre. Il est venu me donner la main — que j'ai serrée avec des sentiments quelque peu mélangés. Celui-là regrette sa faute et voulait se livrer lui-même à la police, avant même qu'on vînt pour l'arrêter. Après deux ans d'internement, il a été relâché. Pour nous venger, nous essayerons de sauver son âme.

Mon jeune néophyte a déjà placé les objets de piété qu'on lui a donnés ; et je vois, à tout instant, un Esqui-

(1) Voir *Missions*, N° 213, p. 128-133 : *Mission Saint-Joseph, Fort-Résolution, N. W. T.*

mau entrer et sortir, portant fièrement un médaillon du Sacré-Cœur à son bonnet, — cela promet ! Que ne suis-je déjà assez avancé en littérature esquimaude ? Je leur ferais des sermons en trois points. Je dois me contenter pour le moment d'écorcher quelques mots et d'y suppléer par la mimique. Avec mon Gabriel, j'espère arriver assez vite.

La nouvelle Mission, qui n'est pas encore définitivement fixée, sera située au delà du Cercle polaire — place de premier choix pour voir le soleil de minuit, les aurores boréales, les parhélies et autres curiosités atmosphériques particulières au Nord. Avis aux amateurs et aux futurs apôtres — au recrutement desquels vous contribuez !

Veuillez me ménager une place au memento de votre Messe et me croire toujours votre bien religieusement dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Pierre Falaize, *O. M. I.*

## § II. — Une seconde Épreuve.

*Hélas ! on va lire que l'aîné des deux braves Missionnaires est déjà mort au champ d'honneur de l'apostolat, le* 24 *octobre* 1920.

*Nous appréhendions déjà la terrible nouvelle, lorsque nous avons lu dans les journaux ces lignes troublantes :— « D'un aéroplane revenu des puits de pétrole du Fort-Norman (Mackenzie), nous avons appris qu'un Père s'est noyé cet hiver, avec ses chiens, en allant voir un malade, à* 300 *milles-nord du grand Lac des Esclaves. Ne serait-ce pas encore un des deux Missionnaires destinés aux Esquimaux ? »*

*Le R. P.* Falaize *va nous fournir la douloureuse réponse à cette angoissante question dans cette lettre qu'il écrivait, quelques semaines plus tard, à son Évêque — Mgr* Breynat :

L. J. C. & M. I. *Mission du Très Saint Rosaire, 13 novembre 1920.*

Je me décide à commencer aujourd'hui le rapport que vous m'avez demandé sur notre voyage et sur les chances que nous aurions de pouvoir établir, définitivement, la Mission du lac d'Ours. Je voudrais n'avoir que de bonnes nouvelles à vous donner ; mais, avant de lire plus loin le contenu de ma lettre, je pense qu'il vaut mieux que vous alliez passer quelques instants devant le Sacré-Cœur — qui éprouve ceux qu'il aime... Pour plus de commodité, je suivrai l'ordre chronologique.

*Voyage sur la rivière d'Ours.* — La rivière d'Ours a un bien mauvais renom. Il n'y a rien d'exagéré dans les rapports qu'on a pu vous en faire ; mais je crois que nous avons obtenu, cette année, le record de la misère. Pour vous en donner une idée, il suffirait de dire que de Norman à la Mission du Rosaire, nous avons voyagé pendant cinquante-huit jours, dont cinquante-quatre sur la rivière. On dit que la distance totale de Norman à la Mission est de 380 milles, — ce que je crois être un peu exagéré. Il y aurait 90 milles de Norman au lac par la rivière.

*Départ de Norman.* — Comme vous le savez, nous avons dû attendre fort longtemps à la Mission Sainte-Thérèse pour l'arrivée de nos provisions. J'ai attendu plus d'un mois moi-même ; et le Fr. Meyer, que le R. P. Frapsauce avait envoyé du lac d'Ours, était arrivé à Norman sur les dernières glaces.

Lorsque les compagnies de transport nous eurent enfin délivré tout notre fret, ou à peu près, entre le 15 et le 20 août, nous eûmes à nous préoccuper de trouver un fréteur pour le lac d'Ours. La *Northern Trading Co.* — qui vous avait donné quelque espérance de monter notre fret avec le sien — renonça, au dernier moment, à maintenir un poste de traite au lac d'Ours. De plus, le grand canot, que vous aviez commandé et qu'elle devait nous délivrer à Norman, n'est pas venu. La

seule chance de pouvoir nous rendre était de nous entendre avec d'Arcy Arden — avec lequel, d'ailleurs, le R. P. Frapsauce s'était plus ou moins engagé, au lac d'Ours. Le pauvre homme accepta avec empressement ; mais son bon cœur lui fit accepter également le fret de tous les trappeurs blancs du lac d'Ours.

Nous partîmes, le 25 août, avec un grand *scow*, chargé de 12 tonnes de fret environ. M. Arden avait obtenu également de la Cie Bryan un bateau à gasoline — d'une force de 30 chevaux, je crois. Au début, ce bateau remorquait notre *scow* : mais, dès le troisième mille, il fallut laisser le gasoline remonter, seul et péniblement, le courant et nous résigner à haler nous-mêmes notre fret jusqu'au lac d'Ours. La rivière d'Ours n'est pas profonde mais est excessivement rapide, d'un bout à l'autre. Nous déchargeâmes presque la moitié du fret, une première fois, et nous nous attelâmes à la ligne.

Nous étions ordinairement une douzaine d'hommes à travailler, — souvent quinze, lorsque le gasoline pouvait prendre un peu d'avance. Nonobstant notre nombre, nous n'avancions que bien lentement, car les berges de la rivière sont ordinairement très mauvaises, souvent presque à pic, quelquefois couvertes de galets roulants et, par là, fort dangereux ; ailleurs, nous enfoncions dans une boue sans fond.

Pour être franc, si le R. P. Frapsauce ne nous avait pas attendu, voyant les difficultés du voyage, je me serais arrêté dès le premier soir ; j'ai fait, cependant, volontiers contre mauvaise fortune bon cœur. Tout le monde, d'ailleurs, a fait sa part.

*Dans le rapide.* — On pourrait dire, avec vérité, que la rivière d'Ours est un rapide continu : cependant, une partie de son cours (5 ou 6 milles environ) porte ce titre spécial de rapide. C'est là que nous avons passé la plus grande partie de nos cinquante-quatre jours. Là, nous avons réduit plusieurs fois notre charge, — halant de toute notre force, des journées entières, pour avancer parfois de quelques centaines de mètres.

Après dix jours d'efforts, nous avons réussi à passer

environ le tiers de notre charge. Nous sommes redescendus, en neuf heures, au fil de l'eau jusqu'à l'endroit de notre première cache. Puis nous avons recommencé les mêmes exercices, jusqu'à ce que nous eûmes transporté tout le fret au delà du rapide.

Restait encore le plus difficile : passer le bateau à gasoline. Cela nous a pris seulement douze jours, et nous avons dû le haler à coups de poulie, pendant au moins trois milles. Jugez du travail !

Du rapide au lac, c'est-à-dire sur un parcours de 35 à 40 milles, nous avons trouvé une eau très rapide, mais plus profonde ; mais, en général, les berges étaient beaucoup meilleures. Nous avons réussi à mener un peu plus de la moitié du fret, en une semaine, jusqu'au lieu dit « La Pêche ».

*Dernière phase.* — Pendant que nous étions à « La Pêche », nous avons été assaillis par une tempête de neige, qui a duré trois jours et a couvert la terre d'une couche épaisse de 18 pouces, et — contrairement au dire des gens expérimentés : « Première neige fond toujours » — celle-là est bel et bien restée.

Le 4 octobre, M. Arden se mit en devoir de traverser le lac avec son gasoline, — emportant une bonne partie de son fret et du nôtre. J'aurais voulu qu'il emmenât avec lui le Fr. Meyer, dont le R. P. Frapsauce avait certainement besoin ; mais il déclara ne pouvoir le faire, parce que nous devions aider à amener l'autre demi-charge. Nous partîmes donc de notre bord et lui du sien. Inutile de vous répéter les difficultés que nous avons rencontrées : ce sont toujours les mêmes, — compliquées d'une très épaisse couche de neige.

Une dizaine de jours après, nous étions de retour à « La Pêche », — Arden également. Ce dernier s'était rendu chez lui, dans d'assez bonnes conditions, et avait débarqué là son fret et le nôtre, à huit milles environ de la Mission. Il avait entrevu le R. P. Frapsauce, faisant la pêche, seul, à 15 milles de la Mission. Le R. P. Frapsauce était alors en excellente santé ; il avait pris un millier de poissons sous la glace, au fond d'une baie,

mais recherchait alors ses rets — que la glace avait emportés. Arden oublia de lui remettre son courrier. Le pauvre Père, hélas ! ne devait jamais le lire.

Le 18 octobre, nous quittâmes « La Pêche », emportant le reste du fret et emmenant M. Boland et sa famille — maintenant nos plus proches voisins. Le lendemain, nous avions traversé le lac, — sans être encore rendus, cependant.

Le soir, nous jetâmes l'ancre en face de la baie où le R. P. Frapsauce pêchait. On tira les coups de fusil convenus ; pas de réponse. On en conclut qu'il était retourné à la Mission.

A cause de la glace, nous ne pûmes rendre nos pièces qu'à trois mille seulement de la Mission, — où nous arrivâmes, à pied, le 21 octobre au soir. Le pauvre Père Frapsauce n'était pas là, et nous ne devions plus le revoir. *Fiat voluntas Domini !* Oh ! Monseigneur, quelle épreuve !

Le lundi 25, ne voyant pas revenir le Père, après avoir mis en sûreté les provisions les plus exposées, j'empruntai les chiens de M. Boland ; et je partis avec mon petit Esquimau à sa recherche, — pendant que le Fr. Meyer mettait tout en ordre à la Mission.

Nous faisions le tour des baies, — car la glace n'était pas solide, et souvent même nous devions couper à travers bois. A 5 ou 6 milles de la Mission, nous venions de contourner une grande baie, lorsque nous rencontrâmes un chemin de traîne, qui pouvait remonter à un jour ou deux, allant droit vers la glace brisée. Je soupçonnai un malheur.

Gabriel me dit que c'était un Indien qui avait passé là. Par ailleurs, le Fr. Meyer m'avait assuré que le pauvre Père n'avait pas de traîne à chiens avec lui.

Nous continuâmes, pour arriver avant la nuit. Nous pûmes suivre le chemin de traîne partout où la glace n'était pas brisée. Il menait directement à la tente du cher Père ; pas d'illusion possible. Il avait tout mis en ordre et avait dû quitter la veille, — comme nous en

eûmes la preuve, plus tard, en considérant les marques de son bréviaire. Quelle affreuse nuit j'ai passée !

Le lendemain, dès le jour, nous repartîmes. Au lieu de l'accident, nous ne vîmes rien, ce jour-là, — sinon que la glace était cassée, partout, en morceaux assez petits mais non déplacés encore.

J'y retournai, le lendemain, avec M. Boland et le Fr. Meyer. Cette fois, nous apercevons un point noir qui émerge légèrement de la glace. M. Boland, qui a vu le premier, se risque sur la glace branlante et craquante, approche d'une vingtaine de pieds de ce point noir et reconnaît clairement un chien. Il aperçoit une autre chose, sous la glace, qui peut être le dos d'un autre chien ou un capot de caribou. Il ne peut pas aller plus loin, parce que la glace n'est plus assez forte et l'eau paraît beaucoup plus profonde... On espérait que la glace allait se solidifier ; au contraire, le jour même, elle se cassa davantage et fut emportée au large.

Le 30, je retournai à la baie sinistre, avec MM. Arden et Boland et un Esquimau. La glace était plus solide, mais dangereuse encore. Toutes nos recherches furent inutiles. A travers la glace transparente, la baie nous apparut telle qu'elle était. Cette baie n'a pas une profondeur moyenne supérieure à trois ou quatre pieds, — excepté un trou d'une soixantaine de pieds carrés en surface et environ neuf pieds en profondeur : ce trou n'est pas éloigné de la grève.

Apparemment, le R. P. Frapsauce marchait en avant de sa traîne, et il a dû s'arrêter pour sonder la glace ; mais les chiens, lancés sur la glace vive, l'ont rejoint et ont fait casser la glace — en l'entraînant lui-même. S'il n'a pu se retirer de ce trou, c'est qu'il a été embarrassé dans les harnais à chiens ou saisi d'une congestion. Il ne semble pas qu'on puisse l'accuser d'imprudence ; car il savait cette baie peu profonde et il venait de traverser plusieurs autres baies gelées solidement. Dans celle-ci, la première glace avait été rompue et emportée ; et il ne trouva qu'une glace formée de la nuit précédente — qui avait été très froide. D'après les indications de son

Bréviaire, laissé à « La Pêche », le pauvre Père a dû périr dans l'après-midi du 24 octobre. Nous sommes retournés, plusieurs fois, dans la baie sinistre, — mais toutes nos recherches ont été inutiles, jusqu'ici. Peut-être le retrouvera-t-on au printemps ; j'en conserve le ferme espoir.

Naddith et sa famille étaient absents, lors de notre arrivée. Des gens nous rapportaient que leur amitié s'était bien refroidie avec le R. P. Frapsauce et qu'ils s'étaient séparés, — l'un allant chasser et l'autre pêcher, loin l'un de l'autre. On disait que Naddith voulait retourner à la mer, — ce qui ne m'aurait pas surpris, puisqu'il en parlait déjà à Résolution.

Ils nous sont revenus avant-hier, 20 novembre, et semblent aussi gentils que jamais. Ils ont fait bonne chasse, mais sont allés un peu loin. Ils nous ont rapporté une dizaine de caribous et de la graisse. Cela nous oblige beaucoup, car nous étions plutôt à court. J'essaierai d'instruire la famille — assez pour les baptiser tous, à Noël.

*Œuvres du R. P. Frapsauce.* — Vous connaissez assez notre cher disparu pour que je m'abstienne de vous faire son éloge. Sa mort cause ici le plus grand vide et nous renvoie presque au début de la Mission, — car, pratiquement, c'est tout comme si je devais recommencer.

Il avait beaucoup travaillé, l'été dernier, malgré la longue absence du Fr. Meyer. Il a construit, avec Naddith, une rallonge à la maison pour servir de chapelle, a élevé un échafaudage pour scier de long et a coupé un certain nombre de billots. Il a voyagé beaucoup, également, — sans doute, à la recherche de terrains propices pour les constructions futures. Arden m'a montré, de loin, l'emplacement marqué par lui à l'embouchure de la rivière Dease, — ce que, d'ailleurs, Naddith confirme par ses dires. J'irai voir, un jour, avec le Fr. Meyer. Plus tard, le pauvre Père a dû se faire des rêts lui-même et pêcher seul. Cela était peut-être une imprudence ; mais, probablement, il n'avait pas à choisir et, du reste, il devait nous attendre d'un jour à l'autre.

J'ai retrouvé très peu de ses carnets sur la langue esquimaude... Perdu également le carnet de son ministère auprès des Indiens. Il devait les avoir auprès de lui, ainsi que beaucoup d'instruments utiles — qu'on ne retrouve plus.

*Notre situation actuelle.* — Jusqu'ici, notre situation a été assez précaire. Nous avions beaucoup de travail, surtout pour nous procurer du bois et du poisson. Au commencement, nous n'avions pas de chiens. M. Arden nous en a cédé quatre pour la somme de $ 100.00. Nous avons actuellement sept rets à l'eau qui donnent, plutôt médiocrement, la nourriture de nos chiens et une partie de la nôtre. Quant aux caribous, ils vont peut-être se rapprocher, mais ils sont encore loin ; nous n'en avions encore reçu qu'un seul, avant l'arrivée de Naddith. Notre situation va s'améliorer, maintenant ; car, bientôt, nous pourrons charroyer le poisson du P. FRAPSAUCE.

Notre état de santé est bon. Quant à moi, je suis aussi bien que j'ai jamais été dans le Nord. Je ne suis pas encore en mesure d'apprécier la place et ses chances de subsistance ou de développements ultérieurs. Je verrai peu d'Esquimaux ; ils sont tous retournés à la mer — excepté cinq familles, qui rôdent dans le désert.

Veuillez, Monseigneur, prier pour vos Missionnaires chez les Esquimaux. Le Bon Maître éprouve cruellement cette Mission : c'est bon signe. Puisse le sang de nos martyrs être une semence de chrétiens !

Pierre FALAIZE, *O. M. I.*

## § III. — **Mais l'Œuvre continue...**

*Quel coup ! Le cher P.* FRAPSAUCE *a donc disparu, avant que son jeune confrère ait pu le revoir, — et il n'avait pas vu de Père depuis le mois de mars, son plus proche voisin se trouvant à trois ou quatre cents milles ! Le Bon* DIEU *l'a pris, trois jours seulement avant l'arrivée du P.* FALAIZE, *et à cinq ou six milles seulement de la Mission. Il n'avait que* 46 *ans.*

*En cette douloureuse circonstance, « notre pensée se reporte, sympathique et émue, vers la famille de l'intrépide apôtre (originaire du diocèse de Vannes), — vers Mgr* Breynat, *pour qui la mort du P.* Frapsauce *est une peine bien grande, — et vers Mgr* Dontenwill, *dont le cœur si paternel ressent toujours si vivement un malheur, quel qu'il soit, arrivant à l'un ou l'autre de ses enfants.*

*Comme son jeune compagnon, le regretté défunt avait certainement fait, depuis longtemps, le sacrifice de sa vie, et* Dieu *n'a pas dû le prendre au dépourvu, car, — comme nous le dit notre correspondant, dans une lettre à Mgr le Supérieur Général, datée du 6 janvier 1920, — « la soumission à la volonté divine est la pensée qui revient le plus souvent dans les écrits » du P.* Frapsauce (1)...

*Aussi n'avons-nous pas besoin d'ajouter que l'épreuve, si grande soit-elle, n'a pas arrêté le jeune Missionnaire, bien que, « par la force même des choses, il se soit trouvé à la tête d'une Mission pratiquement à recommencer ». Le Bon* Dieu, *d'ailleurs, semble, au point de vue spirituel, lui réserver quelques consolations ; et nous espérons qu'il va pouvoir recueillir le prix des sueurs et du sang de ses prédécesseurs. Mais redonnons-lui, plutôt, la parole :*

L. J. C. & M. I. *Mission du Rosaire,*
*1er janvier 1921.*

Du pays sans soleil, Monseigneur et bien-aimé Père, je vous envoie nos vœux de bonne, heureuse et sainte année. Veuillez croire que nos souhaits n'ont point subi l'influence du milieu où tout est de glace ; au contraire, nos cœurs — qui doivent produire un si grand surcroît de chaleur animale, pour résister à nos températures extrêmes, et de chaleur spirituelle, pour embraser de charité tous les Esquimaux que nous devons rencontrer

(1) La lettre, ci-dessus mentionnée, du R. P. Falaize à Monseigneur notre Révérendissime Père Général, a été publiée *in extenso* dans la plupart de nos Revues provinciales : voir, *v. g.*, les *Petites Annales de Marie Immaculée*, juillet 1921, page 207.

— ne peuvent que former des vœux chauds et ardents pour notre bon Seigneur et Père.

Je voudrais pouvoir vous offrir un bouquet, à l'occasion du Jour de l'An ; mais les fleurs ne poussent point par 66 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (1). Notre sol, d'ailleurs, est de roche sans mélange.

Cependant, dans cette partie si aride et si froide du champ du Père de famille, arrosée des sueurs et du sang de nos martyrs, la bonne semence a germé, levé et fleuri. Je suis arrivé, juste à temps, pour cueillir et vous offrir ces premières fleurs arctiques. Je suis certain que vous recevrez ce bouquet avec joie et que vous en rendrez grâces au Sacré-Cœur — qui envoie ses consolations après les épreuves...

Ma paroisse esquimaude compte actuellement six fidèles ; j'en ai baptisé cinq à Noël. J'espère doubler ce nombre, avant le printemps ; mais alors le combat cessera momentanément, faute de... combattants ; car tous les Esquimaux sont retournés à la mer, cette année, — à l'exception de douze, et ceux-là même vont s'y rendre, également, au mois de mars. Puissent-ils être les douze apôtres de leur nation !

Il y a trois ou quatre semaines, une famille vint nous visiter. La mère me demanda de la médecine pour sa petite fille — âgée de 18 mois. La pauvre petite ne me parut pas viable. Je donnai quelque médecine, cependant ; et, tout en administrant le remède, je priai Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de faire en sorte que la pauvrette ne partît point sans baptême.

Huit jours après, le père revint. Il avait épuisé sur l'enfant toute sa sorcellerie et celle de ses congénères présents ; et il venait avertir son frère que la mort était imminente. Je lui dis alors directement :

— « Ta fille va mourir, veux-tu que j'aille la baptiser, pour qu'elle aille au ciel ?

— Oui », répondit-il, sans hésiter.

(1) 66 degrés Fahrenheit équivalent à 54 ½ centigrades au-dessous de zéro.

Je vous assure que, ce jour-là, j'avalai mon dîner sans souci de l'étiquette et que je fis une course de huit milles d'un cœur et d'un pied légers. Je baptisai la petite mourante sous le nom de Thérèse. Ce fut ma première conquête esquimaude.

J'ai revu cette famille, hier. Il semble que le Bon Dieu a voulu montrer que sa médecine valait mieux que les grimaces des sorciers ; car la petite se porte très bien, maintenant. J'ai commencé immédiatement l'instruction de la famille entière. Ils connaissaient déjà quelque chose et semblent décidés à aller jusqu'au bout.

Plusieurs semaines avant Noël, les Indiens ont commencé à se rapprocher de la Mission. Ces pauvres hères — ayant joué, chanté et dansé tout l'été — se trouvèrent fort dépourvus, quand la mauvaise saison fut venue. Pas de caribous et pas de poissons. Que faire avec des familles de six, sept, huit enfants ? Vous eussiez pu les voir visiter, par tous les temps et par toutes les températures, des rets qui ne leur procuraient pas le quart de nourriture nécessaire pour les faire vivre. Ils essayaient d'obtenir le reste de la charité de la Mission ou des blancs avoisinants.

Mais, nous-mêmes, nous ne prenions presque rien dans nos rets. Avec nos sept rets, perpétuellement tendus depuis notre arrivée, c'est à peine si nous avons 50 poissons frais d'avance.

Ces pauvres Indiens ont jeûné terriblement ; mais ils n'ont pas voulu tenter la chance ailleurs, avant que les fêtes de Noël fussent passées. Nos Esquimaux, qui ont naturellement les Indiens en grande horreur, ont cependant été bien charitables à leur égard — leur donnant parfois de la viande ou des vêtements.

Plusieurs familles indiennes, qui s'étaient annoncées, ne sont pas venues — à cause de la famine, probablement. Cependant, après les fêtes, deux hommes sont venus, qu'on savait avoir jeûné presque jusqu'à la mort. Ceux-là apportaient de bonnes nouvelles : ils avaient trouvé enfin des caribous en assez grande quantité et pas très loin. Tous nos Indiens ont pris cette direc-

tion, ainsi que les blancs. Ceux-là sont sauvés pour un temps ; mais il y en a encore dont nous n'avons aucune nouvelle.

Pour les fêtes de Noël, la maison et la chapelle étaient pleines. D'ailleurs, elles sont fort petites, l'une et l'autre, et se prêtent mal aux solennités. Si on peut parler du dénuement de Bethléem, c'est bien le cas.

Jugez plutôt vous-même. La chapelle, récemment ouverte, est exactement de 8 pieds sur 10. Elle a une ouverture sur la maison, mais n'a pas encore reçu de portes. Elle n'a pas de plancher, — des peaux de caribous brutes en tenant lieu. Les murs, en troncs d'arbres, équarris sur 2 faces et cimentés par une sorte d'argile, ne portent d'autre ornement qu'une image (encadrée) du Sacré-Cœur et une image-catéchisme du R. P. Lacombe, qui reproduit en raccourci l'Ancien et le Nouveau Testament. Une petite table, fixée au mur, sert à supporter mon autel portatif et une caisse, à côté, tient lieu de sacristie.

Tel est le petit coin des régions arctiques que le Sauveur a daigné accepter, dans la nuit de Noël, pour commémorer le mystère de sa venue en ce monde. Il n'y a eu ni grand'Messe ni belle musique ; seulement, quelques cantiques chantés dans une langue barbare, mais avec cœur et, surtout, la Communion de tous les adultes présents — à une exception près (un blanc). Ailleurs, le Petit Jésus a eu des réceptions plus brillantes et plus bruyantes. En a-t-il été plus consolé ? Après la Messe du jour, trois adultes et deux petits enfants ont reçu le saint Baptême. Cette seule consolation a fait oublier bien des peines.

Maintenant, de ce qu'apparemment j'ai été assez vite en besogne, n'allez pas croire que j'aie reçu le don des langues et que je pourrais me débrouiller, en toute occurrence, avec les Esquimaux. Je commence bien à balbutier quelques mots, et je connais quelques règles de la langue esquimaude ; mais, de là à parler d'une façon relativement correcte, il y a loin. Plus je vais, plus la langue me paraît difficile et compliquée. Chaque mot,

pris en particulier, ne paraît pas très difficile à prononcer ; mais les déclinaisons, les conjugaisons et la phraséologie tout entière sont d'une complication déroutante. J'ai constaté, en particulier, un mot ; c'était un verbe qui — au même temps, à la même personne avec le même sens — prenait quatre formes différentes. Le montagnais est réputé langue difficile, et il l'est en vérité. Eh bien ! le peu de connaissance que j'ai acquise de cette langue en sept ans me paraît avoir été un jeu d'enfant, en comparaison avec la langue esquimaude. Actuellement, je ne cherche plus à acquérir de nouveaux mots ; toute mon attention se porte à faire des phrases, et je les fais corriger.

J'ai entre les mains un livre de prières fait par les ministres de la côte. Ou bien ils n'emploient pas le même dialecte ou bien leurs traductions sont fautives, car mes gens ne comprennent pas ou peu. Je m'en suis servi, cependant, pour traduire le Symbole des Apôtres et l'Oraison dominicale. J'ai traduit, sans leur concours, la Salutation angélique. C'est là — avec le signe de la Croix — tout ce que mes nouveaux chrétiens peuvent dire au Bon Dieu. Il est fort probable que, plus tard, il faudra corriger ces prières ; cependant, pour le moment, je suis à peu près certain qu'ils ne disent pas d'insultes au Bon Dieu en les récitant.

J'ai écrit au R. P. Arsène Turquetil, pour lui demander ses prières et ses notes ; je pense que le R. P. Frapsauce l'avait fait précédemment. Mais quand viendra la réponse ? Les communications ne sont faciles ni d'un côté ni de l'autre. S'il paraissait quelque étude en français ou en anglais sur cette langue, je serais heureux de les lire...

Me recommandant, ainsi que le cher Frère Meyer, à vos prières et implorant pour vos deux Missionnaires esquimaux et leurs ouailles une bénédiction de choix, je demeure

Votre bien dévoué et respectueux en N.-S. et M. I.,

Pierre Falaize, *O. M. I.*

# VICARIAT DU BASUTOLAND

## Un Voyage dans les Malouti (1920) [1].

De 1914 à 1921, il a coulé de l'eau sous les ponts du fleuve Orange ; et, grâce à Dieu, elle n'a point coulé, sans que de grands changements pour le bien se soient produits dans mes Malouti, comme dans le reste du Basutoland. Baptêmes, conversions, fondations d'écoles et de stations s'y sont multipliés de façon consolante ; et la suite de la relation de voyage, que j'envoyai aux *Missions* il y a quelques années, ne donnerait plus une idée exacte de la situation religieuse dans cet immense district. Mieux vaut vous inviter à une nouvelle tournée apostolique, en l'an de grâce 1920.

Ce sera un peu plus long : il nous faudra trois mois pour visiter stations, écoles et embryons de chrétientés. Mais ce sera un peu plus confortable, puisque j'ai déjà une douzaine de presbytères — où nous pourrons nous reposer chez nous, à l'abri des importunités de nos bons Basutos, et jouir de tous les raffinements de la civilisation moderne. Pensez donc : une belle hutte ronde, de 8 ou 9 pieds de haut et de 12 ou 15 de diamètre, — avec un lit de camp, une table plus ou moins primitive, deux chaises et un bassin de fer battu pour les ablutions. Il ne manque rien... Vive le progrès ! Les Esquimaux n'ont pas toujours si bien.

Toki, Rascal et Kariki ont pris leur retraite. Je les

(1) Voir *Missions*, N° 211, pages 22-57 : *Un Voyage dans les Malouti* (1914) — signé, comme celui-ci : Henri Lebreton, *O. M. I.*

regrette, les braves petits chevaux qui, alertes et vigoureux, m'ont tant de fois transporté d'un bout à l'autre du Basutoland ; mais ils ont des successeurs, de la même race de poneys Basutos. qui, pas plus qu'eux, ne craignent l'escalade des côtes abruptes ou la descente à pic. Il y en a bien un, du nom de Litsoete, ancien élève du P. Jean Pennerath, qui ne m'a pas l'air d'avoir le caractère trop bien fait ; on lui mettra les bagages sur le dos, et la route le calmera. Aussi quand, un beau vendredi d'octobre 1920, je les vis piaffer dans la cour de Roma, les oreilles piquées droit, et remuant gaillardement la queue, je ne doutai guère de leur habileté à me ramener sain et sauf au point de départ.

Une rapide visite à la tombe du Saint du Basutoland, le bon et vénéré Père Jean Gérard, pour lui recommander le voyage. Il a tant prié jadis, au temps de mes premières expéditions dans la montagne, pour le succès de l'évangélisation de ce district délaissé, que je lui attribue tout le progrès déjà accompli ; et je sais bien qu'il ne nous oublie pas, du haut du ciel. On ne le prie jamais en vain pour le Basutoland : avis aux jeunes de bonne volonté — qui voudraient venir par ici et trouvent des difficultés sur leur chemin.

Et, maintenant, tout est paré : à cheval, et en route !...

Première étape, Makhaleng. Nous sommes encore chez le P. Pennerath — qui y a fondé, il y a quelques années, une station des plus florissantes et de grand avenir, à environ trois heures de Roma.

Son « presbytère » nous hospitalise pour la nuit, son catéchiste Philippi Ramashamole nous apporte une douzaine d'œufs pour souper, et il soigne bien les chevaux. Demain, nous pourrons partir de bonne heure.

* * *

16 *octobre* 1920. — Messe matinale, après laquelle Mme Philippi nous apporte une poule pour déjeuner. Je me sers et passe le reste à Siméoni, mon *boy*, qui se sert et passe le reste à Philippi qui se sert et passe le

reste — oh ! pas un gros reste — à sa digne épouse, qui le grignote, accroupie à la porte de la hutte. On selle rapidement ; et nous démarrons à six heures. Le temps est splendide, le soleil paraît rayonnant au-dessus des cimes, une petite brise de l'ouest nous caresse agréablement le visage : tout va bien et, si cela continue, nous serons à Lekalaneng pour midi...

Mais cela ne continue pas. Nous n'avons pas fait un kilomètre, que Litsoete — il est décidément mal éduqué — commence à ruer furieusement, échappe à son conducteur et s'emballe à travers champs, ravins et précipices. Au bout de dix minutes, nous finissons par le rattraper au beau milieu de la rivière — lui, mais pas les bagages, qu'il a semés de côté et d'autre, dans sa course folle. Ma simple batterie de cuisine est toute cabossée, les sacs déchirés, les courroies brisées et le *pack-saddle* est devenu inutilisable (1). Inutile d'aller plus loin : le voyage est fini pour aujourd'hui.

— « Siméoni, mon ami, file à Roma ; fais réparer ce qui est réparable et remplacer ce qui ne l'est pas ; et reviens demain, le plus tôt possible. Je t'attendrai ici et ferai le dimanche à la mission. »

— « Quelle chance, Père ; nous aurons la Messe et un vrai dimanche, demain », me dit Philippi, qui, ayant vu l'accident de chez lui, accourt à la rescousse.

Et il part, en riant, pour aller faire le tour des villages et annoncer la bonne aubaine aux chrétiens. Nous reficelons le *pack-saddle*, du mieux que nous pouvons ; et, sans mot dire, Siméoni retourne à Roma.

Moi je ne dis pas : « Quelle chance ! » et je ne ris pas, car je suis attendu à Lekalaneng — où mes chrétiens ont tous rendez-vous pour demain. Cela commence mal ; mais rien à faire qu'à s'administrer une bonne dose de poudre de patience, unique et souverain remède à tous les ennuis, au Basutoland. Je rentre dans la hutte du Père PENNERATH, m'assieds sur sa paillasse et allume ma pipe... Quand même, la journée a été longue !

(1) Un *pack-saddle* n'est pas autre chose qu'un bât.

***

18 *octobre*. — Siméoni est revenu, hier, avec le *pack-saddle* remis à neuf. Il paraît que les bons Frères de Roma ont passé une partie de la nuit à le réparer. Nous partons au point du jour, traversons le Thaba-Putsoa et arrivons vers dix heures, ou dix heures et demie, à Lekaianeng.

C'est une station fondée depuis deux ans, seulement, et que j'ai mise sous le patronage de saint Méen. Une grande hutte rectangulaire, de 25 pieds sur 18, y sert d'église-école. Elle est trop petite, et il me faudrait quelque chose de plus convenable : 40 enfants à l'école, plus de 100 chrétiens, 60 catéchumènes...

Les enfants de l'école et tous les catéchumènes sont là. Quelques-uns viennent de très loin et m'attendent depuis samedi ; les autres, quoique déçus hier, sont revenus ce matin voir si j'arriverais. Personne ne veut manquer, car je dois faire l'examen de catéchisme, et j'ai laissé espérer que je choisirai les élus pour le prochain baptême.

— « Maria *nthapelle*, Père : que Marie prie pour toi ! Comme il y a longtemps que nous t'attendons. »

Et je vois bien qu'ils m'attendaient, les braves gens ; car ma hutte est pleine de pain, de pots de bière et même de morceaux de viande fraîche.

— « Père, c'est moi qui ai cuit ce pain. »

— « Père, j'ai apporté ce *leting*. »

— « Père, c'est mon mari qui t'envoie cette épaule de mouton. »

Chacune est pressée de dire en quoi elle a contribué. Il faut bien mettre le Père de bonne humeur, en prévision du terrible examen. Je remercie tous et toutes, les prie d'allumer du feu, — car le déjeuner est déjà loin — leur conseille de repasser leur catéchisme, et écoute les dernières nouvelles, que me raconte Moïse le catéchiste. Il y a un bien long rapport aujourd'hui : beaucoup de bonnes nouvelles, quelques misères aussi — il y a

des brebis galeuses. Puis, lorsqu'il a fini, je vais inspecter l'école, pendant que Siméoni, aidé de nombreuses cuisinières de bonne volonté, prépare le dîner.

L'après-midi est consacrée aux catéchumènes. Le choix pour le baptême est toujours chose bien difficile et délicate ; et, quand tout est fini, la vingtaine d'élus partent rapidement, pleins de joie, et vont annoncer la bonne nouvelle aux parents et amis. Les autres sont moins pressés : ils essaient d'apitoyer le missionnaire, et beaucoup essuient leurs larmes du revers de leur couverture.

— « Père, il y a trois ans que je suis catéchumène : je veux être baptisée. »

— « Oui, ma bonne, mais tu ne sais pas ton catéchisme. »

— « Moi aussi, Père, il y a longtemps que je suis reçu ; ma femme et mes enfants sont tous baptisés. Pourquoi me laisses-tu ? »

— « Tu n'es pas fidèle à venir au dimanche ni au catéchisme ; et, puis, tu bois un peu trop. Corrige-toi d'abord. »

— « Moi, je sais bien mon catéchisme, mieux qu'une telle. »

— « C'est vrai, mais tu as commis une faute, depuis ta conversion : il faut l'expier. »

Voyant que je ne me laisse pas fléchir et même que je gronde un peu fort ceux qui insistent trop, ils finissent par partir, le cœur gros. Le Père n'a pas dû être loué dans toutes les huttes de la vallée, aujourd'hui ; mais, comme de grands enfants qu'ils sont, si leur chagrin est momentanément très violent, ils se consoleront assez vite. Dans huit jours, la bonne humeur sera revenue ; et la leçon sera profitable pour beaucoup.

* * *

19 *octobre.* — Presque tous les chrétiens sont là. Confessions, Messe, instruction : je retranche de l'église deux femmes qui ont donné du scandale, et je donne

la médaille des catéchumènes à un groupe de païens convertis. Déjeuner ; puis à cheval de nouveau, car il faut rattraper le temps perdu.

Comme je passe dans un village voisin, je remarque le *lelapa* d'une vieille païenne de mes amies orné de deux roseaux, plantés de chaque côté de la porte : c'est le signe destiné à faire savoir à tous les passants qu'un enfant est né et qu'on ne doit pas venir troubler la maman. C'est même un garçon, car je vois un autre roseau piqué dans le toit, à l'arrière de la hutte. Ma vieille 'M'apoto paraît toute joyeuse dans l'encadrement des roseaux.

— « Bonjour, grand'mère ! Tu as l'air de bonne humeur aujourd'hui. »

— « Bonjour, Père ! Ma bru vient de nous donner un garçon, et un beau ! »

— « Je vois. Et comment s'appelle-t-il, ton bébé ? »

— « Leboroteng (lisez Lebreton). Je te le donne : il est à toi. »

— « Très flatté du cadeau et de l'honneur, grand' mère ; je lui paierai sa première culotte et le mettrai à l'école. En attendant, mieux vaut qu'il reste avec sa maman : elle lui sera plus utile. »

— « Et quand lui donneras-tu la culotte ? »

— « Quand il sera d'âge à la porter. »

On a le temps d'y penser ; car il se passera 12 ou 15 ans, avant que le moment soit venu...

Après une chevauchée de quatre heures, nous arrivons au Sinkunyane, chez mon ami Marakabei. Il m'a fallu trois ans de négociations pour arriver à y fonder la station de Saint-Jean-Baptiste. Elle va assez bien — avec ses 80 enfants à l'école, 140 chrétiens et une quarantaine de catéchumènes. De plus, environ deux heures plus loin, à Kepisi, j'en ai établi une autre, qui compte 40 enfants à l'école, 80 chrétiens et 35 catéchumènes.

C'est un des endroits de la montagne où la population est le plus dense, — ce qui prouve en faveur du chef. Les Basutos sont taillables et corvéables à merci ; ils

n'ont, pour ainsi dire, pas de recours contre les abus de pouvoir de leurs chefs. Ils ont, cependant, une ressource dont ils usent facilement : c'est de changer de maître. Quand un homme se voit trop ennuyé par son chef, il charge son mobilier sur un cheval, sa garde-robe sur la tête de sa femme, pousse devant lui ses troupeaux et va chercher fortune chez un chef plus hospitalier. Les bons chefs ont le plus de monde.

Marakabei est fort bien disposé pour les catholiques et ne cache pas son intention de se convertir, plus tard, chez nous, — quand il sera vieux et sa demi-douzaine d'épouses aussi. La reine s'est récemment convertie, après de longues hésitations.

Dîner tardif, salutations, palabres à n'en plus finir pour des riens — qu'il faut écouter sérieusement. Il est six heures, quand je puis commencer mon bréviaire. Je n'ai pas dit deux psaumes, qu'on vient m'appeler pour une femme dangereusement malade, à environ deux heures d'ici. Cela n'est pas dans le programme, et pas amusant non plus. Le soleil se couche, les nuages sont nombreux, les chemins sont des plus abominables que je connaisse et ne me promettent pas beaucoup d'agrément, la nuit Mais, demain, je n'aurai certainement pas le temps : le cas semble pressé, et la pauvre doit avoir grand besoin du prêtre, car il y a 12 ans qu'elle vit en concubinage. Quand même, j'aimerais autant que ce fût un autre jour.

Un indigène m'accompagne, car je ne retrouverais pas mon chemin dans l'obscurité... Nous arrivons ; il fait nuit noire. En entrant dans la hutte, qu'éclaire faiblement une toute petite lampe fumeuse, je suis suffoqué : relent de graisse, bière qui bout, cafre renfermé, ordures, mèche fumante, — tout cela, joint à la fumée qui remplit la hutte, vous prend au nez et à la gorge. Dans un coin, la malade — étendue sur quelques peaux de chèvre, le corps recouvert de mauvaises couvertures sales — gémit douloureusement, ce pendant qu'auprès d'elle six ou sept femmes, soi-disant venues pour l'assister, caquettent à l'envi : elles voudraient bien soulager

les souffrances de leur amie, mais, ne sachant que faire, elles se bornent à lui donner de temps en temps un peu d'eau ou de bière, essuient ses lèvres et recommencent leurs bavardages. L'odeur, l'air abominablement vicié et le bruit suffiraient à rendre malade un homme bien portant ; je me demande comment ces gens peuvent rester ainsi, des heures et des heures, portes fermées, sans en être incommodés.

La pauvre femme, qui a entendu le bruit des chevaux à l'extérieur, se tourne vers moi :

— « Oh ! Père, que je suis heureuse que tu sois venu ! Laisse-moi me confesser : j'ai si peur de mourir dans le péché ! »

— « Il y a bien longtemps que tu fermes l'oreille à mes exhortations. Je vois que le Bon Dieu t'a envoyé un prédicateur plus éloquent que moi. »

— « C'est vrai, je suis coupable, mais aie pitié de moi, Père, et ne me gronde pas trop : tu sais que la faute n'est pas toute à moi. »

Et c'est vrai aussi. Elle est une de ces pauvres victimes des coutumes indigènes et de la faiblesse humaine, si dépravées au Basutoland. D'après la loi Basuto, la femme n'est pas mariée par un homme seulement, mais par la famille de celui-ci, et, s'il vient à mourir, elle ne devient pas libre. Après quelques mois de veuvage, son beau-fils ou son beau-frère devient son gardien légal, ayant tous les droits du mari, et suscite des enfants au défunt. Il n'est pas rare de trouver des individus vous disant très simplement : « Je suis fils de Moshesh, de Letsie, etc. », quoiqu'ils soient nés dix ou vingt ans après la mort de leur père. D'après toutes les coutumes païennes, il n'y a nul déshonneur, nulle honte à vivre ainsi.

Évidemment, les chrétiens sont instruits sur ce point ; mais on ne change pas facilement la mentalité d'un peuple, — il y faudra plusieurs générations. Si la jeune veuve chrétienne refuse asbolument de se soumettre à cette coutume, aucun tribunal, même païen, ne l'y obligera ; mais elle sera en butte à toutes les difficultés de la vie et sera sans cesse persécutée. Aussi leur est-il

bien difficile de résister longtemps — d'autant plus difficile qu'elles ne connaissent que trop leur faiblesse et qu'elles se résignent péniblement à ne pas avoir d'enfants aussi longtemps que la nature le leur permet. Il faut bien avouer qu'être *kénéiée* (donnée légalement à leur beau-frère) est bien souvent pour elles un moindre mal. Il faut un courage héroïque à une jeune veuve Mosotho pour se conserver : il y en a, mais combien rares !

C'est l'histoire d'Elisa ; elle avait essayé de lutter, en commençant, puis avait fini par succomber. Elle avait, néanmoins, continué de venir à l'église, de faire ses prières et de pratiquer sa religion, autant que le lui permettait sa situation ; plusieurs fois même, elle avait manifesté des velléités de rompre avec son soi-disant mari, mais, celui-ci s'y opposant, elle n'avait pas eu le courage de briser.

Aujourd'hui, il faut régler la situation. J'appelle le mari, qui consent facilement à la séparation, car lui-même veut se convertir ; la femme demande humblement pardon aux assistants d'avoir, si longtemps, vécu publiquement dans l'état de péché et promet de venir s'humilier et se soumettre à la pénitence publique à l'église, si le Bon Dieu lui rend la santé. Elle est trop malade pour pouvoir supporter un long sermon : je la confesse, lui donne les derniers sacrements et l'indulgence de la bonne mort, — car je ne crois pas qu'elle vive longtemps — et la laisse, après quelques mots d'encouragement. Elle est heureuse et en paix, et me remercie avec effusion :

— « Maintenant, le Bon Dieu peut m'appeler : j'irai de bon cœur, je ne crains plus. »

Je ne doute pas qu'elle ne fasse une mort paisible et édifiante, comme presque toutes nos indigènes ; s'ils ont la faiblesse de la chair, ils n'ont pas l'orgueil de l'esprit, et Dieu leur manifeste d'infinis trésors de grâce et de miséricorde.

Nous arrivons à Saint-Jean-Baptiste, juste à temps pour pouvoir faire un frugal souper avant minuit. Je vous

avoue que j'ai joliment bien dormi, cette nuit, et que la cloche aurait pu sonner à cinq heures, le lendemain, sans me réveiller.

* * *

20 *octobre.* — Rude journée, hier : école, chrétiens, catéchumènes, — il a fallu tout faire en un jour. C'est trop, mais impossible de m'attarder plus longtemps ; du reste, je compte repasser par ici, à mon retour.

Aujourd'hui, nous traversons le Sinqunyane et arrivons au Mantsunyane, à Sainte-Anne-d'Auray — où je dois baptiser, dimanche, 35 catéchumènes. Le petit groupe d'il y a quelques années s'est accru : 130 chrétiens, 100 catéchumènes, 35 enfants à l'école.

Je viens d'y bâtir une église-école, de 50 pieds sur 20. Malheureusement, le toit n'y est pas encore mis. Il faut que les hommes aillent chercher les arbres pour la charpente à Roma, c'est-à-dire à deux journées de cheval, — et ce n'est pas petit travail. Pour église, je n'ai qu'une hutte semi-ronde, qui ne serait pas même suffisante pour mes seuls catéchumènes.

* * *

24 *octobre.* — Ces trois jours de retraite préparatoire au baptême ont été bien consolants, comme toujours : de toutes les retraites je préfère celles de baptême, car l'œuvre de la grâce y est plus visible. De bonne heure, de nombreux groupes de païens et de chrétiens, en habits de fête, commencent à arriver de tous côtés.

La plupart des femmes portent sur la tête un plat de viande ou un pot de bière, qu'elles déposent chez le catéchiste : la nourriture est abondante, donc il y aura foule, car les Basutos aiment les fêtes — surtout celles où on est certain de ne pas revenir à jeun. Malheureusement, le ciel se couvre et devient de plus en plus menaçant ; et, quand, vers midi ou une heure, j'eus fini de placer, près du mur de l'église, le groupe des nou-

veaux baptisés, — qu'entoure une immense foule de parents et d'amis — je ne fus pas sans inquiétude.

De fait, à peine ai-je commencé mon sermon que la pluie se met à tomber ; et, bientôt, tout le monde est trempé. Inutile de songer à pouvoir faire les cérémonies sous cette pluie battante ; et j'emmène les néophytes et leurs parrains et marraines dans la hutte-église, — les autres restent dehors. Je n'ai pas besoin de dire que la cérémonie ne fut pas très solennelle, car la maison était pleine comme un œuf, et j'avais toutes les peines du monde à circuler parmi les candidats au baptême.

Quand nous sortons, la pluie tombe toujours à torrents, — elle ne cessera que demain — mais la foule n'a pas diminué, au contraire. Je sais les Basutos patients, quand ils attendent la nourriture ; mais, tout de même, je me demande comment ils vont faire pour leur festin. Ils ont déjà eu une déception, en ne pouvant assister à la fête religieuse ; vont-ils être obligés aussi de partir, le ventre vide ?

J'ai grand tort de m'inquiéter : la pluie ne les tracasse pas du tout. Elle est, au contraire, la bienvenue, car elle va faire pousser la moisson dans les champs ; c'est une bénédiction de Dieu sur la fête :

— « Belle fête, Père : la pluie tombe, et il y aura abondance, cette année. »

Soyez sûrs qu'ils ne partiront pas avant d'avoir mangé. Mais il n'y a qu'une hutte pour abriter cette foule, et elle est déjà encombrée de paquets de toutes sortes. On la laisse aux nouveaux baptisés qui, eux, gardent leur recueillement, au milieu du brouhaha ; le reste grouille dehors, rit et s'amuse — comme si la pluie ne les atteignait pas :

— « *Ha e na maqeba* », disent-ils : « Elle ne fait point de blessure. »

On apporte viande et bière, je dis le *Benedicite* et me ramasse au galop dans ma hutte — d'où je domine toute la scène et peux regarder à mon aise le spectacle, qui est des plus comiques.

Partout, des groupes entourant un pot de bière ou

un plat de viande — nageant dans la sauce si abondamment fournie par la bonne Providence : l'eau dégouline de leurs turbans et de leurs couvertures et ruisselle sur leur visage, qu'ils essuient de temps en temps d'un revers de main. Les Hommes, debout, mordent à pleines dents dans leur morceau ou se passent la calebasse pleine ; les femmes, accroupies ou assises dans l'herbe mouillée, attendent que l'une d'elles ait achevé de couper en petites parcelles la part qui leur est attribuée, puis chacune met la main au plat. Les bébés, blottis dans une peau de mouton sur le dos de leur mère, sentant l'odeur de la viande, sortent la tête de leur abri, tendent la main par-dessus l'épaule de la maman et piaillent, tant qu'ils n'ont pas reçu un petit morceau, puis rentrent au fourreau. Un peu à l'écart, les jeunes filles, d'abord un peu ennuyées de voir leur beau châle neuf fripé et leur robe blanche tachée de boue, finissent par se mettre à l'unisson de la joie générale et ne sont pas les moins bruyantes. Tout le monde jase et rit.

Peu à peu, les groupes se disloquent, car ceux qui ont les premiers fini vont aider les autres ; puis, quand tous sont repus et qu'il ne reste plus que des os jetés de tous côtés et que se disputent les chiens, chacun et chacune se secoue, puis rentre tranquillement chez soi.

Arrivés au village, sans même prendre le soin de changer de vêtement, ils vont allumer, au milieu de la hutte, un feu de bouse de vache, autour duquel ils vont se presser pêle-mêle et essayer de se sécher un peu, sans aucun souci de l'épaisse fumée, en discutant les impressions de la journée ; puis, ils iront dormir dans leur couverture encore à demi mouillée! Il y en aura plus d'un qui se réveillera, demain, avec un bon rhume.



25 *octobre*. — La pluie tombe toujours ; les chrétiens viennent, quand même, à la Messe et communient, en compagnie des baptisés d'hier. Après le déjeuner, je baptise une dizaine d'enfants.

* * *

26 *octobre*. — Le ciel s'est éclairci, et le soleil nous inonde de ses feux. Je dois, aujourd'hui, remonter la Mantsunyane et aller fonder une station, à environ deux heures plus haut.

La marche est pénible, car le sol est détrempé et les chevaux glissent à chaque instant. Quand nous dessellons chez Celina-Maria, la bru du chef, les chrétiens des environs sont déjà réunis pour nous recevoir. Ils sont une quinzaine, avec autant de catéchumènes ; et, comme jusqu'ici ils étaient obligés de se rendre à l'église à Auray, ils sont très heureux de la nouvelle fondation et tiennent à être témoins des arrangements faits. C'est jour de triomphe pour eux ; car ils étaient menacés de voir s'établir là une école protestante, qui nous aurait empêchés de fonder la nôtre. Nous les avons devancés ; donc la place est à nous.

Le chef, qui est lui-même chrétien, désire depuis longtemps avoir une église, et me laisse libre de choisir le site qui me convient. Après avoir parcouru les environs, je me décide pour une place bien en vue, au confluent de trois vallées ; les hommes, qui m'ont suivi partout, approuvent mon choix, et on me cède les deux champs les plus rapprochés du terrain de la nouvelle station. Tout s'arrange, sans aucune difficulté, et ce n'est pas souvent qu'on peut régler les affaires si facilement. Les hommes me promettent de bâtir eux-mêmes l'église : chrétiens et païens rivalisent d'enthousiasme et me font les plus belles promesses, — mais, je connais mes Basutos, et, tout en les remerciant de leurs offres si généreuses, je ne me fie pas beaucoup à leurs paroles ; demain, ils trouveront un tas d'excuses pour remettre le travail à après-demain, et ils n'auront pas encore commencé dans un an. Aussi, je me mets en quête d'un maçon, qui me promet de se mettre à l'œuvre la semaine prochaine, — ce dont je ne suis pas trop certain, non plus.

En attendant que l'école soit bâtie, on me prête une

grande hutte — qui servira, provisoirement, d'école et d'église. J'ai amené l'instituteur avec moi, et il doit commencer sa classe dès demain : on m'a déjà promis 25 enfants, mais je suis convaincu que, dans un an, il y en aura près de 40, — car le pays est assez peuplé, et de nouveaux immigrants y arrivent continuellement.

Cette station me donne beaucoup d'espoir : les protestants n'ont aucune école dans les environs, — ce qui est rare — le chef est catholique, les habitants bien disposés, et je sens que le paganisme n'y est pas si fortement ancré qu'ailleurs. Je la consacre à saint Laurent.

Le soir, baptême de quelques enfants.

* * *

27 *octobre*. — Je m'étais endormi de bonne heure, hier soir, sur un tas de peaux de chèvres très confortable ; mais le sommeil n'a pas été long, — la vermine ayant tôt fait de me réveiller — et je n'ai guère été tenté de faire le paresseux, ce matin.

En sortant de la hutte, au point du jour, je ne suis pas peu étonné de trouver mon catéchiste d'Auray, qui m'attend déjà : il a dû voyager une partie de la nuit, et je me demande quelle pressante raison peut l'amener ici, à pareille heure.

Mauvaise nouvelle. Hier, avant de partir, j'avais expédié à Lesobeng deux caisses — contenant un joli chemin de croix, différents objets de culte pour l'église et des livres pour l'école ; un bœuf solide les emportait sur son dos. La pauvre bête a fait un faux pas, dans un de ces dangereux passages si nombreux dans la montagne, et a roulé dans un précipice. Bœuf et caisses, tout est en pièces. C'est une grosse perte : le bœuf, d'abord, qui valait une bonne somme, et mon beau chemin de croix, si impatiemment attendu à Lesobeng, — sans compter le reste. Il faut être au Basutoland, savoir notre pauvreté et connaître la difficulté des communications dans la montagne, pour se représenter ce que signifie cet accident pour moi. Rien à faire qu'à dire *fiat* et prier Dieu de

susciter quelque âme généreuse qui voudra bien contribuer à réparer cette perte.

Nous voyageons toute la journée et arrivons, le soir, chez Ntaote. J'y ai maintenant une station, qui promet pour l'avenir : 150 chrétiens, 140 catéchumènes, 35 enfants à l'école. Le chef Ntaote m'a donné un beau et vaste terrain, où on pourrait faire plus tard une résidence ; malheureusement, la place est un peu éloignée des villages, — ce qui nuit à l'école. Ntaote m'a bâti une grande maison, de 40 pieds sur 18, qui sert d'église-école. Je comptais la trouver achevée, et elle l'a été ; mais, le vent ayant abîmé la toiture, le chef a ordonné de la refaire, et ce n'est pas encore fini. C'est une déception, car je voulais y conserver le Saint Sacrement, pour la première fois, et y donner la Bénédiction, dimanche et lundi — fête de la Toussaint. Pourtant, je ne désespère pas d'y arriver : le travail est déjà avancé et, avec un peu de bonne volonté, on pourrait finir. J'envoie au chef lui demander de faire hâter le travail ; et il me promet de faire appeler tous ses hommes, vendredi.

* * *

29 *octobre*. — Hier et aujourd'hui, j'ai dit la Messe dans la maison à moitié couverte : une vingtaine de catéchumènes ont commencé leur retraite de baptême.

Ntaote a été fidèle à sa promesse ; et les hommes arrivent, nombreux ; ils ont l'air décidés à bien travailler et promettent de finir. Je fais les instructions de la retraite dehors ; les enfants, qui ne craignent pas le bruit, entrent à l'école, et ne semblent pas le moins du monde troublés par les cris et les chants des hommes, qui font autant de bruit que de besogne, — ils sont habitués à cela. Entre deux sermons, je vais à l'école faire une petite inspection, et je me demande comment instituteur et enfants peuvent travailler au milieu d'un pareil charivari. Les hommes deviennent de plus en plus nombreux, au dehors : l'enthousiasme croît en conséquence et le bruit aussi. C'est à qui montera sur le

toit ; et ils y montent en tel nombre, dans leur ardeur de finir vite, qu'un arbre de charpente, moins solide que les autres, casse et le reste cède. Le toit nous tombe dessus, tandis qu'un pan de mur dégringole avec fracas ; je vois un grand diable piquer une tête, en hurlant, à travers le toit, au milieu de la maison, et se relever tout étourdi. Ce fut un beau tapage, à l'intérieur comme à l'extérieur ; et je me demande, encore aujourd'hui, comment il n'y a pas eu d'accident, — à peine quelques nez qui saignent et quelques écorchures insignifiantes, avec beaucoup de peur. Décidément, ce voyage n'est pas très heureux, au point de vue matériel ; et je suis presque tenté de me plaindre au Père Gérard de ne pas me protéger un peu mieux ; mais je sais bien qu'il me paiera en spirituel les ennuis matériels.

Le chef, aussitôt prévenu du malheur, accourt, au galop, se rendre compte de ce qui est arrivé. Après quelques moments passés à déplorer l'accident, nous faisons des plans pour une nouvelle bâtisse. Nous décidons de bâtir une grande maison, de 60 pieds sur 20. Ntaote fournira la pierre, les arbres de charpente, qu'il ira chercher dans la plaine, et l'herbe pour la toiture ; de plus, il nourrira les ouvriers. Je n'aurai donc qu'à payer la main-d'œuvre, les portes et les fenêtres, — ce qui sera encore une dépense de £ 50 ou £ 60. C'est une grosse dépense pour mon budget ; mais le diable m'a joué tant de vilains tours, suscité tant de difficultés dans cette station, depuis qu'elle est fondée, et celle-ci, malgré tout, donne de si belles espérances, que je suis bien décidé à ne pas céder. D'ailleurs, j'affectionne cette station plus que beaucoup d'autres, probablement parce qu'aucune autre ne m'a donné tant de tracas ; et je compte bien que sainte Marguerite-Marie, sa patronne, ne me laissera pas sans secours.

* * *

31 *octobre*. — Dimanche. Assistance très nombreuse ; cependant, il me manque un gros groupe de chrétiens

du district de Molapo, demeurant à environ trois ou quatre heures de cheval : on me dit qu'il n'ont pu venir, à cause d'une épidémie qui sévit chez eux, et qu'ils sont presque tous malades.

Je n'ai plus d'église. Il fait trop de vent pour pouvoir célébrer la Messe dehors. Ma hutte n'a qu'une douzaine de pieds de diamètre : j'y fais un autel, avec la porte de l'église tombée, l'orne de tous les chiffons que je peux trouver et le surmonte d'une belle statue du Sacré-Cœur — que les chrétiens ont été chercher à Roma, dernièrement. C'est la première statue qu'on ait jamais vue dans ces parages ; aussi tout le monde se presse dans la hutte pour l'admirer. Elle est, d'ailleurs, très jolie : la plupart de ceux qui sont là n'ont jamais vu rien de si beau et témoignent de leur admiration par les plus naïves remarques. Je suis sûr que la bonne Mère Marie-Joseph, de forte et sainte mémoire, — qui me l'avait donné avant de mourir — doit se réjouir, du haut du ciel, en voyant la joie de ces âmes simples. Hélas ! la joie ne dure pas longtemps : un brave païen, profitant de mon absence momentanée, veut la voir de trop près et la fait dégringoler, — je n'ai plus qu'à en ramasser les morceaux. Tout le monde est désolé, et moi plus que les autres : c'est une vraie « guigne », depuis mon départ, et je me demande ce qui va m'arriver demain.

Mon vieux païen n'est plus visible : il est allé se cacher quelque part et ne reparaît que quand tout le monde est parti. Le pauvre est tout démonté et ne sait comment s'excuser :

— « Oh ! Père, j'ai commis un gros péché aujourd'hui : que faire ? »

— « Tu en as commis bien d'autres et plus graves encore. Que venais-tu faire si près de l'autel, toi vieux païen à tête dure ? »

— « Ton Bon Dieu était si beau que je voulais le bien voir. »

— « D'abord, ce n'est pas le Bon Dieu, — Lui, les païens endurcis, comme toi, ne le verront jamais — ce n'était que l'image de son Fils. Tu l'as fait mourir,

autrefois, par tes péchés et, maintenant, tu viens de briser son image ! »

— « Oh ! Père, ne me gronde pas : je suis peiné, mets-moi à l'amende. »

— « Tu paieras l'amende ? »

— « Oui, tout ce que tu voudras — même un bœuf, si tu veux. »

— « Pas besoin de tes bœufs ; mais l'amende que je t'impose, c'est ta conversion. Acceptes-tu ? »

Le bonhomme réfléchit, assez longtemps, et finit par répondre :

— « L'amende est lourde, mais je suis coupable : je viendrai me faire recevoir demain, si tu veux me pardonner. »

— « Entendu : je ne t'en veux plus, mais ne manque pas, demain. »

Et nous nous séparâmes, très contents l'un de l'autre. Ma statue n'aura pas été inutile, puisqu'elle me procure la conversion de ce brave homme. Il est parti raconter à sa femme l'accident qui lui est arrivé et lui faire part de l'amende qui lui a été imposée.

* * *

2 *novembre*. — Hier, fête très pieuse. Peut-être y avait-il un peu moins de monde que d'habitude au baptême, car c'était lundi ; mais la fête y gagnait en recueillement, ce qui vaut mieux. Une dizaine de conversions — y compris mon briseur de statue, fidèle à sa parole. Les chrétiens, qui le regardaient comme un vieux dur à cuire, sont très heureux de sa conversion et lui pardonnent maintenant ; et l'un d'entre eux, après le service, vient m'apporter le mot de la fin :

— « Père, et les protestants qui disent que les statues ne servent de rien. Vois donc : sans la statue, cet homme serait encore païen ! »

Et ils me demandent de leur en procurer une autre. Volontiers, mais comment ?

Aujourd'hui, Fête des Morts, tout le monde assiste

aux trois Messes. Comme les autres jours, l'autel est à l'intérieur de ma hutte : l'assistance, groupée devant la porte, reste dehors. Les nouveaux baptisés font leur première Communion.

Après la Messe, un brave homme m'apporte quelques pièces de monnaie et me dit bien simplement :

— « Père, tu viens de nous exhorter à prier pour nos morts et, surtout, pour ceux qui nous ont fait du bien : je te demande une Messe pour ton père et ta mère, qui sont morts dernièrement. »

Je le remercie d'un mot ; mais combien cet acte, si simplement fait, me touche profondément ! Il n'est pas un missionnaire au Basutoland qui, ayant eu à pleurer la mort de ceux qu'il aime, n'ait vu ses chrétiens se cotiser et lui apporter leur humble collecte, — fruit de beaucoup de sacrifices — en lui demandant de prier pour ses défunts. Je me souviens encore d'une petite fillette de 5 ou 6 ans qui, — la première fois que je suis venu chez elle, après la mort de ma mère — voyant les chrétiens m'apporter ce que chacun avait pu économiser, m'aborda aussi tout timidement et m'offrit un *threepence* :

— « Prends, Père : c'est pour notre grand'mère et aussi pour te consoler. »

Et combien de blancs, dans cette Afrique du Sud qui méprise tant les noirs, combien, même parmi les personnes consacrées à DIEU, ne peuvent comprendre que nous nous attachions à ces pauvres indigènes et ne peuvent croire que nous les aimions réellement ! Ils ne voient que les dehors, — un peu repoussants, de fait — que les défauts que leur antipathie exagère encore, et ne peuvent admettre que l'âme des noirs soit ouverte aux plus nobles sentiments. Et, pourtant, que de traits touchants, que d'actes d'une vertu héroïque chaque prêtre du Basutoland pourrait raconter !...

Après dîner, nous partons pour aller voir les chrétiens de Malopo, qu'on dit malades. Quatre heures de cheval, en remontant la vallée du Semina. Pays splendide, paysages aussi admirables que variés, sol fertile, popu-

lation très dense : comme je voudrais bien pouvoir fonder une école par là ! J'espère que cela viendra bien, un jour ; mais, pour le moment, la chose m'est impossible, — j'ai déjà trop à faire.

Nous arrivons, au coucher du soleil, et dessellons chez un vieux païen, dont la bru est catéchumène. Tous les enfants se sauvent, à mon arrivée : ils n'ont encore jamais vu de blancs et me prennent pour un croquemitaine, et il faut que je leur montre des bonbons pour les amadouer. Les grandes personnes viennent me saluer très aimablement et se montrent heureuses de ma visite : il n'y a, cependant, que deux catéchumènes dans le village, — tous les autres sont païens. Après les salutations, le maître du village envoie prévenir les chrétiens et catéchumènes des environs de venir demain, dès l'aurore. Puis il m'offre le traditionnel mouton, tandis que les femmes m'apportent de la bière — que je bois de bon cœur, car le soleil a été terriblement chaud, toute la journée. Puis, je fais un peu de catéchisme aux deux catéchumènes présentes, et tout le monde en profite.

Évidemment, on me demande à grands cris une église et une école, ici comme partout. Je réponds par de bonnes paroles et des promesses plus ou moins vagues. — Dieu sait quand je pourrai les réaliser. C'est désolant : partout un peuple assoiffé de Dieu, à qui il faut absolument une religion, qui va aller à l'hérésie, si nous le faisons attendre, — et nous ne pouvons rien faire pour lui, faute de missionnaires. On se fait à la vie dure ; on rit des misères et des souffrances, quand elles sont passées ; on supporte facilement la fatigue, le soleil brûlant, la faim parfois, la soif souvent ; mais il est une souffrance à laquelle jamais cœur d'Oblat ne pourra s'habituer, — c'est de voir ces milliers d'âmes se perdre, en suppliant qu'on leur apporte le salut. Je suis seul pour cet immense district, où tout est à faire, alors qu'il y faudrait au moins cinq ou six prêtres ; dans toutes les missions de la plaine, mes confrères sont, de même, accablés de travail. Mon Dieu, quand donc aurons-nous du secours ?

— « Ce Basutoland, s'il nous appartenait, on ne parlerait que de lui, on ne désirerait que lui », disait un jour un religieux, venu en visite ici, et qui pourtant n'en avait vu qu'un tout petit coin et n'avait pas pu se rendre compte de ses immenses besoins et de son avenir.

Ce Basutoland se perd et va au protestantisme : nous le voyons, nous en pleurons, nous luttons de toutes nos forces, — mais les forces humaines ont des bornes, et nous sommes obligés de reconnaître que nous serons battus, faute de prêtres, alors que, si nous étions plus nombreux, le peuple viendrait en masse au Catholicisme. Et n'allez pas croire que c'est là rêverie de missionnaire enthousiaste ou de cœur découragé : non, c'est la vérité toute simple et toute nue. Oh ! que c'est triste, mon Dieu ! O frères novices et scolastiques, si vous saviez la grande misère des âmes au Basutoland ; ô Fils du Missionnaire et de l'Apôtre des pauvres, si vous saviez l'immense bien que vous feriez ici et la belle moisson d'âmes que vous ne trouveriez nulle part aussi abondante, comme vous demanderiez avec instance de venir nous aider !...

* * *

3 *novembre*. — Après la Messe et le déjeuner, j'emprunte un cheval pour aller voir une malade, un peu plus loin ; et, quand je reviens, je trouve mes chevaux sellés et prêts à partir. Pas de temps à perdre, car il faudra faire pas mal de détours, pour voir tous les malades qui n'ont pu venir à la Messe et au catéchisme. Heureusement qu'ils ne sont pas très gravement atteints, à part une jeune femme, à qui je donne les derniers sacrements, et une vieille, dont la principale maladie est son grand âge — elle a au moins 90 ans — et que je veux baptiser.

Je la trouve accroupie au coin de sa hutte. C'est une petite vieille, ratatinée, aux membres perclus, qui ne peut plus guère sortir de la maison mais a la langue toujours bien pendue. Sa première parole fut pour me gronder de n'être pas venu plus tôt :

— « Mon fils t'avait envoyé des chevaux, la semaine dernière : pourquoi n'es-tu pas venu ? »

— « Parce que je n'avais pas le temps, grand'mère ; et, puis, tu n'es pas mourante. »

— « Pas mourante ! Qu'en sais-tu ? Je suis vieille et pourrais être ta grand'mère. Tu vas me baptiser ? »

— « Pourquoi veux-tu être baptisée ? »

— « Pour aller chez le Bon Dieu. »

— « Le connais-tu, le Bon Dieu ? »

— « Est-ce que ce n'est pas Lui qui m'a faite ? »

— « Oui ; mais, depuis, tu n'y as guère pensé, — tu ne l'as jamais servi en rien. »

— « Que si : quand le soleil est trop chaud, je lui demande de la pluie et, quand je passe une rivière, je dis : *Milono nthuse* (Dieu, aide-moi). »

— « Et, quand la rivière est passée, tu recommences à l'offenser par tes gros péchés. »

— « Des péchés ! Mon seul péché est de gronder mes brus ; mais, Père, si tu les connaissais ! Elles ne m'écoutent pas ; elles... »

— « Laissons tes brus ; veux-tu dire que tu n'as jamais péché ? »

— « Oh ! quand j'étais jeune, oui : j'ai fait tous les péchés que peuvent faire les Basutos. »

— « Compris. Maintenant, il faut te repentir. »

— « Oh ! Père : il y a longtemps que je n'en fais plus, je suis trop vieille, — à part de gronder mes brus, qui... »

— « Ce n'est pas assez de ne plus pécher, parce que tu ne le peux plus, mais il faut regretter tes péchés passés et demander pardon à Dieu, à qui tu as fait beaucoup de chagrin. »

— « Est-ce qu'il les a vus ? »

— « Tous, sans exception, même les plus vilains ; et, si tu ne les regrettes pas, il ne te pardonnera pas et t'enverra chez Satan. »

— « Celui-là, je n'en veux pas : il brûle son monde. »

Comme il est difficile de faire entrer l'idée de contrition dans la tête de ces vieux, qui n'ont jamais pensé aux choses spirituelles ! Pour eux, du moment qu'ils ne font

plus de gros péchés, parce qu'ils sont trop vieux, le Bon Dieu doit être content. Pas facile, non plus, de leur faire comprendre quelque chose aux mystères de la Religion ; on fait donc de son mieux, laissant le reste à la grâce de Dieu. D'ailleurs, on est toujours sûr qu'ils aiment Dieu, craignent l'enfer et veulent aller au ciel.

Pendant que je tâche d'instruire ma vieille, la hutte s'est remplie d'enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, la plupart païens, à qui j'explique, aussi rapidement que possible, la cérémonie que je vais accomplir. Le fils aîné fait, lui aussi, un long discours pour me remercier d'être venu et exhorter sa mère à se préparer à bien mourir : il y a longtemps qu'elle est sur cette terre et n'a plus rien à y faire, — mieux vaut pour elle retourner chez le Bon Dieu, qui l'a faite. La vieille écoute et approuve de la tête.

Je commence alors les cérémonies du baptême — que tout le monde suit attentivement. Tout va bien, excepté pour les réponses aux questions liturgiques, auxquelles la vieille grand'mère répond à sa façon, malgré les objurgations de la bru — qui lui sert en même temps de marraine.

— « Maria, crois-tu au Bon Dieu créateur. . ? »

— « Je t'ai déjà dit que oui, puisque c'est mon Père. »

— « Crois-tu en Jésus-Christ..., à l'Esprit-Saint... ? »

— « Je crois tout ce que tu voudras, Père. »

— « Renonces-tu à Satan ? »

— « Ah ! pour celui-là, *ha ke matle* (je n'en veux point) ! »

— « A ses pompes et à ses œuvres ? »

— « Qu'est-ce que c'est que cela ? »

— « Le péché et ce qui mène au péché. »

— « Oueh, Père, pourquoi me demander cela, à mon âge ? »

— « Veux-tu être baptisée ? »

— « Ne t'ai-je pas appelé pour cela ? »

Et, comme sa bru la tire par sa couverture et lui crie à l'oreille de répondre simplement : Oui,

— « Oui ; mais pourquoi le Père me pose-t-il tant de questions, alors qu'il sait bien ?... »

Nous avons fini le baptême, quand même ; mais je vous avoue qu'il n'était pas toujours facile de s'empêcher de rire...

Le soleil est déjà bas, quand nous sortons de chez la vieille. Nous repartons immédiatement, car la route est encore longue... Nous ne rentrons à la station de Paray qu'à la nuit noire. Tous, nous étions passablement fatigués, car, n'ayant pas eu le temps de dîner en chemin, nous n'avions pu rien prendre depuis le matin. La soupe n'en fut que meilleure !

* * *

4 *novembre.* — Journée de demi-repos : seulement deux heures de cheval, et nous arrivons à la jonction du Semina et de l'Orange, chez Mohapang.

C'est un ancien sorcier converti, vrai type du vieux Mosotho, jovial et au cœur ouvert, dont la conversation est des plus intéressantes : il connaît admirablement sa nation, son histoire et ses coutumes, et j'aime à passer une soirée avec lui et lui entendre raconter ses prouesses, à l'époque des guerres, et ses hauts faits de sorcier. Il était réellement convaincu de son pouvoir surnaturel et de son don de divination, et il n'y a renoncé que pour obéir à la Loi chrétienne. Il connaît, de plus, un grand nombre de remèdes par les simples qui sont certainement efficaces.

Il y a là tout un petit groupe de chrétiens, qui se réunissent chez lui pour la prière du dimanche. Je célébrerai la Messe, demain, pour eux et leur ferai le catéchisme. Puis nous partirons, pour essayer de faire quelque chose dans la tribu des Batlokoa.

* * *

7 *novembre.* — C'est le premier dimanche que je passe chez les Batlokoa, et j'en suis très satisfait.

Cette tribu a, au Basutoland, une réputation univer-

selle de paganisme et d'arriérisme, — réputation très certainement méritée. Nulle part, on ne trouve plus d'attachement aux coutumes et aux superstitions païennes, et plus de défiance à l'égard de ce qui vient des blancs : la polygamie y règne, l'immoralité et l'ivrognerie y sont excessivement communes. Alors que les Basutos renoncent, de plus en plus, aux vêtements primitifs de la sauvagerie et s'habillent décemment, les Batlokoa se montrent réfractaires à la civilisation. Les femmes sont à demi vêtues et n'ont pas la moindre notion de la modestie et du respect d'elles-mêmes ; la plupart ont gardé les vêtements de peaux tannées, en usage au temps de leur arrière-grand'mère — court jupon sans couture, descendant jusqu'au genou et qu'elles nouent sur la hanche, laissant ainsi presque toute la cuisse gauche nue, tablier de peau de mouton ou de chèvre, couvertures du même matériel jetées sur les épaules et ne les habillant que très peu. Ces couvertures font, cependant, place peu à peu aux couvertures de laine plus larges et, par conséquent, plus convenables. Le cou, les bras et les jambes sont garnis de colliers et de bracelets ; les vêtements de fête sont également ornés de perles et autres ornements très variés. En général, les hommes ont une paire de culottes... suspendue dans leur hutte, mais fort peu la portent ordinairement : ils la gardent pour quand ils ont besoin de voyager et de descendre dans la plaine.

Habitant depuis longtemps la montagne, ils sont riches en troupeaux de moutons — dont la toison leur procure chaque année une bonne somme d'argent, quand le commerce est florissant. Malheureusement, rien ne se vend, cette année : les prix sont dérisoires, et tous se plaignent amèrement des blancs — qui, disent-ils, gardent leur argent dans leur poche, sans vouloir rien donner aux noirs. Inutile d'essayer de leur expliquer la crise universelle, qui atteint le commerce dans toutes les nations : ils n'y comprennent rien et ne vous écoutent pas, — pour eux, c'est le blanc, le boutiquier, qui est responsable et veut obtenir leur laine pour rien.

Ils ne veulent rien savoir de tout ce qui vient de chez les blancs : une seule chose trouve grâce à leurs yeux — l'école. Tous voudraient en avoir une, dans leur village. N'allez pas croire que c'est par amour du progrès ou de la science, par désir d'apprendre et de se rapprocher du blanc, comme les Basutos ; non, leur but est plus pratique et plus simple, et toute la science utile à leurs enfants se résume en un point — « apprendre la balance ». Ils sont persuadés que le commerçant blanc les triche au poids, quand ils vont vendre la laine, et abuse de leur ignorance ; et voilà pourquoi ils veulent des écoles. Ce sera, probablement, le moyen qui amènera leur conversion, plus tard, et qui permettra d'atteindre leur intelligence et leur cœur. De la religion ils n'ont cure, car cela les gêne dans la vie pratique ; et il faut avouer que les essais faits par les protestants, parmi eux, ont plutôt concouru à augmenter leur antipathie, — parce que ceux-ci ont, comme toujours, voulu heurter trop de front leurs préjugés et leurs coutumes nationales.

Il semble, cependant, que leur antipathie soit moins grande pour la Religion catholique — qu'ils ne connaissent pas mais dont ils ont entendu parler en termes favorables par les Basutos. Quelques-uns même se sont convertis chez nous, à la suite de l'épidémie de 1918. J'en ai trois ou quatre, dans ce village, que je suis venu visiter ; et j'en profite pour essayer d'avoir un pied-à-terre chez eux.

Mon impression des Batlokoa a été beaucoup meilleure que je m'y attendais ; et je suis, maintenant, persuadé qu'ils ne sont pas aussi réfractaires qu'on le disait. Ils sont venus très nombreux voir la prière des Romains, dont ils ont tant entendu parler : la hutte, dans laquelle je célébrais la Messe, était remplie, quoique grande, et j'ai même été obligé de faire la seconde réunion dehors. Tous ouvraient de grands yeux, pendant la célébration de la sainte Messe, et ils ont écouté mes deux instructions avec attention. Puisse la semence germer, un jour !

J'essaie de nouer conversation avec eux, après le service. Très réservés, défiants même au début, quand la

glace est brisée ils se montrent très communicatifs et de caractère jovial. Le blanc disparaît un peu devant le prêtre : les femmes me montrent avec empressement leurs ornements, dont quelques-uns sont très curieux, et les hommes me demandent une école avec instance... Je suis bien ennuyé, car je n'ai point d'instituteur à leur donner et pas davantage l'argent nécessaire à une nouvelle fondation ; mais, si je refuse, c'est peut-être laisser échapper l'occasion, que j'ai si longtemps souhaitée, de pouvoir entrer en relations avec cette tribu — si délaissée au point de vue religieux. Le chef du village, dont la femme est catéchumène, insiste et me promet de bâtir une école provisoire. Je finis par promettre ; et nous allons incontinent voir la place qu'on veut me concéder. Comment ferai-je ? Au Bon Dieu, maintenant, de me donner les moyens de tenir ma promesse.

Nous nous séparons bons amis ; et je promets de les visiter régulièrement. L'un d'entre eux, en me saluant, veut absolument que j'aille le visiter chez lui : sa vieille mère ne peut plus marcher, me dit-il, et désire me voir. Nous y passerons demain, en allant à Rafolatsane.

La journée n'est pas encore finie : un groupe de catéchumènes, demeurant à quelques heures de là, de l'autre côté du fleuve Orange, ayant appris ma présence, viennent me supplier de ne pas passer si près, sans aller les visiter, et m'apportent un message, assez surprenant, de leur chef. Celui-ci, qui est protestant, s'était toujours montré un adversaire acharné de l'Église catholique ; il avait même voulu empêcher ces catéchumènes de faire la prière, le dimanche, chez l'un d'entre eux ; et j'avais été obligé de le menacer de me plaindre au Grand-Chef, s'il ne cessait de persécuter mes gens. Il paraît qu'aujourd'hui ses sentiments ont changé, du tout au tout, et il m'envoie demander de lui donner une église et une école.

Encore ! Refuser maintenant, alors que je l'ai tant menacé autrefois, ce serait me mettre en mauvaise posture ; ce serait, de plus, décourager ma chrétienté naissante, qui s'est toujours montrée très vaillante, au cours

des difficultés passées. Accepter, sans savoir si je pourrai tenir mes engagements, c'est également risqué. A la grâce de DIEU ! Il ne m'a jamais fait défaut, au milieu de mes ennuis : je promets de passer chez ce chef, à mon retour de chez Rafolatsane, — et nous causerons.

* * *

8 *novembre*. — Nous partons pour le district de Rafolatsane ; et, en route, je m'en vais voir ma vieille. Village très propre et très gai.

Toute la famille est réunie, des arrière-petits-fils à l'arrière-grand'mère, et me souhaite la bienvenue. La maison est grande, bien tenue et dit la propreté de la femme en même temps que la richesse du mari : à un bout de la hutte, de nombreux pots d'argile de toutes formes et de toutes dimensions, dont quelques-uns pourraient contenir un hectolitre, et qui servent à la fabrication de la bière ; à l'autre extrémité, une rangée de sacs de sorgho, sur lesquels sont étendus les vêtements de fête et les ornements de la maîtresse de maison. Ils semblent très jolis, et je demande qu'une des femmes présentes se mette en grande tenue Batlokoa, — comme lorsqu'elles vont aux grandes fêtes de mariage et de circoncision. Une des épouses de mon hôte ne se le fait pas dire deux fois et se met à sa toilette, pendant que je cause avec les assistants — et surtout avec ma vieille, à qui je demande ce qui la fait tant désirer me voir.

— « Seulement pour te connaître, Père : il y a si longtemps que j'entends parler des Romains, que je voulais voir le premier qui vient ici. »

— « Que pensez-vous des Romains, par ici ? »

— « Il paraît que leur prière est belle : ma fille m'a dit que tu avais une belle robe blanche hier et une belle couverture par-dessus. Je veux que tu fasses la prière et que je te voie. »

— « Pour la prière, je t'en ferai autant que tu voudras, grand'mère , mais, pour la robe et la couverture, impossible aujourd'hui, car je ne les revêts que pour la grande

prière, qui ne se fait qu'une fois par jour, et je l'ai déjà faite ce matin. »

Je vois que ces braves gens ont été frappés des ornements sacerdotaux. Une jeune femme voulait absolument que je lui donne mon aube, hier, pour aller aux fêtes et promettait de se convertir, à cette condition. Ma vieille insiste et veut voir à toute force, et les autres l'appuient instamment. J'eus toutes les peines du monde à leur faire comprendre que c'était impossible, mais ajoutai qu'ils pourraient revenir voir de nouveau la Messe, quand je repasserai.

J'aiguille la conversation sur la religion, et rappelle à mon interlocutrice qu'elle est arrivée au soir de sa vie et qu'il est temps de chercher où elle pourra s'endormir dans la paix ; et je tâche de lui expliquer qu'il n'y a qu'un chemin qui conduise au ciel. La vieille écoute mais ne se laisse pas convaincre. Cependant, je suis heureux de voir que ses enfants, tous païens, lui expriment le désir de la voir se convertir, avant de mourir. Elle finit par me dire qu'elle va y penser et que je revienne la voir à mon prochain voyage.

Pendant ce temps, sa bru nous a apporté des vivres en abondance — du pain excellent, du café qu'elle sucre elle-même de deux énormes cuillerées à soupe pour chaque tasse ; et elle a bien soin de goûter, avant de me l'offrir, pour s'assurer qu'il y a assez de sucre. Hélas ! il y en a tellement que la première gorgée m'a contenté ; et je passe la tasse à ma vieille amie. Je préfère boire de la bière, qu'apportent deux autres femmes, — ce qui ne laisse pas d'étonner mes hôtes, qui ne connaissent rien de meilleur que le café archi-sucré.

Puis, un solide gaillard, aux membres bien découplés, paraît dans l'encadrement de la porte, tenant dans ses bras un magnifique mouton.

— « Père, dit-il, il n'y a rien à manger ici. Mon père t'offre cet agneau ; fais-le cuire, et mange. »

Refuser serait une insulte ; mais, comme j'ai une longue route à faire, il m'est impossible de rester longtemps ; je remercie et prie le donateur de me garder

mon mouton — que je reviendrai manger, un jour ou l'autre. Mon hôte s'empresse de le marquer, afin de le reconnaître : soyez sûrs que je le retrouverai, à ma prochaine visite, — pareils dons sont sacrés.

Entre temps, la jeune femme, que j'avais priée de se mettre en costume national, a fini sa toilette et vient me faire admirer ses beaux atours. Elle est entièrement vêtue de peaux — mais si bien tannées qu'elles ont la souplesse d'une étoffe. Autour des reins, une bande de cuir, d'environ quinze à vingt centimètres de large, couverte de perles aux différentes couleurs formant des dessins variés. Ces perles sont cousues à l'aide d'un fil très fort — que font elles-mêmes les femmes indigènes avec la fibre d'une plante très commune, assez semblable au pissenlit. La robe, ou plutôt ce qui en sert, est ornée de nombreuses rangées de boutons de cuivre brillant. Le corps est revêtu du *thari*, large peau de chèvre, suffisante pour couvrir à peu près le dos et la poitrine, bordée d'une fourrure de putois, et elle aussi décorée de perles blanches et rouges et de boutons ; elle est nouée sur l'épaule droite par les pattes de devant. Par devant, le *kibana*, tablier spécial aux dames Batlokoa : c'est la pièce la plus belle et la plus soignée du costume, — elle est entièrement semée de dessins variés et même de petits miroirs encastrés dans un monceau de perles. Robe, *thari* et *kibana* — comme, d'ailleurs, toutes les parties visibles du corps — sont soigneusement enduits d'un mélange de graisse et d'ocre, qui dégage une odeur *sui generis*. Sur la tête, une belle aigrette de plumes d'autruches, fixée dans la chevelure crépue, s'agite au moindre mouvement ; un ornement spécial de perles encadre le visage, ne laissant paraître que les tatouages noirs du nez et des joues, qu'aiment beaucoup toutes les païennes, — c'est la « barbe » de ces dames. Le torse est serré de plusieurs ceintures également semées de perles ; de nombreuses lanières de cuir, dans le même style, s'en échappent, tombant sur les hanches et laissant pendre nombre de petites clochettes. Le cou, la poitrine, les bras, les mollets disparaissent sous les colliers aux

formes diverses et les bracelets de cuivre ; à chaque cheville est attachée un petit sac de peau dure, rempli de petits cailloux, à la fois ornement et instrument de musique.

Madame se pavane, naïvement fière de sa toilette, va et vient, se promène, se tourne, pour se faire admirer sous toutes les faces. C'est drôle, mais pas laid du tout ; elle a l'air si heureuse qu'elle en devient presque jolie. Comme nous ne lui ménageons pas les compliments, auxquels elle se montre très sensible, elle rit de bon cœur, découvrant deux rangées de dents du plus bel ivoire, s'excite peu à peu, plie les jarrets, se dandine d'une jambe sur l'autre en cadence, se trémousse au son des clochettes et des castagnettes, et se met à danser — tout en s'accompagnant d'un chant monotone mais dont la mesure s'accorde au rythme des mouvements. Ce n'est, précisément, pas très élégant ni même modeste ; mais elle y met tant de cœur que l'assistance l'applaudit. Enfants et jeunes filles la soutiennent de claquements de mains cadencés : tous les yeux sont fixés sur elle, — on sent que la danse les intéresse et les passionne.

J'étais moi-même très intéressé, mais le temps passe : j'interromps la séance, dis quelques mots d'encouragement à la vieille grand'mère, exhorte de nouveau brièvement tout le monde à ne pas rechercher uniquement les plaisirs d'ici-bas, puis nous faisons la prière, demandant à Dieu de bénir ces braves gens à l'âme simple mais si éloignée de Lui. Et nous repartons.

Le soir, nous arrivons à Saint-Alphonse, chez mon vieil ami Pathe. Là aussi, il y a eu quelques progrès : cette population, si païenne, commence à se convertir, depuis trois ou quatre ans, — j'y compte maintenant 147 baptisés, 68 catéchumènes, 36 enfants à l'école. Je vais y rester trois jours.

* * *

14 *novembre*. — Me voilà chez Seotsa. Ma vieille Mariette est morte, sans avoir eu la consolation de voir fonder l'école qu'elle m'avait si souvent demandée ; mais

elle a dû gronder le Bon Dieu, aussi fort qu'elle me grondait moi-même, en arrivant là-haut, car, l'année suivant sa mort, j'ai pu enfin y amener un instituteur. L'œuvre de Dieu progresse lentement, mais d'une façon consolante — étant données les difficultés qui se sont produites : 40 chrétiens, 30 catéchumènes, 33 enfants à l'école. Malheureusement, il n'y a rien, au point de vue matériel : une seule hutte ronde, de 12 pieds de diamètre, sert de maison d'habitation à l'instituteur, d'école et d'église, — c'est dire que l'école et les offices du dimanche se font en plein air. Ce qui me manque, ce sont les arbres — qu'il faut aller chercher, à cheval, à quatre journées de distance ; et, comme j'ai très peu d'hommes convertis, que les païens se soucient fort peu de ces bâtisses et que ma bourse est plate, je ne puis m'en tirer.

Le soir, deux catéchumènes Batlokoa arrivent, venant de la vallée du Khubelu. Ils ont amené des chevaux — pour que les miens puissent se reposer, ce dont ils ont grand besoin — et veulent absolument que j'aille chez eux y fonder une station. Ils me font les promesses les plus mirobolantes : le chef me désire, la population se convertira en masse, ils bâtiront eux-mêmes une église, — et que d'autres belles choses ils me disent !

J'en ai trop entendu, de ces belles promesses, pour ne pas savoir à quoi m'en tenir sur leur réalisation : mais, comme ce n'est guère qu'à cinq heures de cheval, qu'ils me fournissent des montures pour moi et mes bagages, qu'il ne faut jamais négliger la moindre occasion de progrès qui se présente et que les Batlokoa m'ont réellement fait une bonne impression, dans le district que j'ai visité la semaine dernière, allons-y : cela ne peut faire que du bien. Quant à l'école, je me promets bien de ne pas la leur accorder pour le présent, — j'ai déjà assez de besogne sur les bras.

* * *

15 *novembre*. — Nous repassons donc le fleuve Orange et rentrons chez les Batlokoa. Le village du chef de cette vallée, Molatoli, est sur la route ; et nous allons lui pré-

senter nos respects. On m'en a dit beaucoup de bien, et on ne m'a pas trompé. Il m'attendait, me dit-il, et sera très heureux de recevoir l'Église catholique chez lui ; il ordonne même à un des catéchumènes qui m'accompagnent de me faire parcourir son district, demain ou mercredi, et, si quelque place me plaît, il s'engage d'avance à me l'accorder. Son visage empreint de bonté, ses manières simples et affables, ses paroles aimables mais dépourvues des magnifiques promesses ordinaires aux noirs — tout chez lui respire la sincérité, et j'ai rarement été aussi favorablement impressionné par une première entrevue avec un chef. Je le remercie, sans m'engager mais bien décidé à profiter de ces bonnes dispositions, aussitôt que possible ; et ses hommes le remercient de nouveau pour moi, — ces braves gens ont l'air de croire la fondation déjà décidée et semblent se figurer qu'il ne dépend que de moi de fonder autant d'écoles que je veux.

Le chef me présente ensuite sa famille : la reine, d'abord, brave femme encore païenne, qui rit de bon cœur, lorsque je l'invite à se convertir :

— « Peut-être un jour », me répond-elle, « si tu viens me revoir souvent ; mais, pour le moment, ma tête est encore noire. Je sais qu'il y a un Dieu ; mais je ne me soucie guère d'être obligée d'obéir à un tas de lois, et je ne connais guère les églises, encore moins la tienne. »

Ses co-épouses s'approchent ensuite pour me serrer la main, — chacune entourée d'une bande de mioches, garçons et filles, qui s'écarquillent les yeux pour mieux voir le blanc. Ils n'ont pas l'air du tout rassurés et se tiennent à une distance respectueuse, — quelques-uns même s'enfuient ou se cachent dans les couvertures de leur mère, en braillant. Les gens m'ont l'air mieux vêtus et plus civilisés que ceux de la semaine dernière : il est probable qu'ils subissent l'influence de Molatoli, qui aime la civilisation.

On me fait entrer dans la maison du chef, où un repas m'a été préparé : sur une table très propre, la « cheffesse » dépose quelques assiettes de faïence, un

poulet délicieusement cuit, des tasses, du café, du lait, du pain très appétissant. Je mange de bon appétit, mais je ne bois guère : le café est abominable et il m'est impossible d'en avaler plus d'une demi-tasse, — et encore le goût va m'en rester, toute la journée, dans la bouche. Quand je suis rassasié, mes suivants et leurs amis s'empressent de faire disparaître ce qui reste sur la table — même le café, dont ils ne doivent, d'ailleurs, guère sentir le goût amer et enfumé, étant donné la quantité énorme de sucre qu'ils y versent.

Le soir, nous sommes chez Monna-Maria, un des catéchumènes venus me chercher. Lui aussi se pique de civilisation et est complètement vêtu à l'européenne ; sa maison est grande, meublée d'une grande table et d'un plus grand lit, — je me demande comment il a pu apporter ces choses si loin, à cheval.

Tout un groupe de femmes sont là à m'attendre. Plusieurs sont déjà converties, me dit-on ; quelques-unes viennent des missions des Trappistes au Griqualand-Est, d'autres de diverses stations du Basutoland, quatre sont baptisées, quelques autres catéchumènes, plusieurs veulent se faire recevoir, et on m'en annonce d'autres pour demain. Il y a déjà de quoi faire une petite « congrégation ».

Monna-Maria lui-même, quoique polygame, s'est converti avec sa première femme, lors d'un récent voyage à la mission de Sainte-Monique, et a promis d'abandonner les deux autres qui demandent, elles aussi, à entrer au catéchuménat. Elles sont bien jeunes, hélas ! et je n'oserais me porter garant de leur persévérance ; mais j'aurai le temps de les éprouver, pendant les années de catéchuménat.

Monna-Maria — qui a été à l'école et veut montrer qu'il connaît les manières des blancs — a envoyé une estafette pour annoncer notre arrivée, de sorte que nous trouvons le repas déjà prêt : pain, café, côtelettes de mouton grillées, pommes de terre nageant dans une assiette de graisse, lait caillé, bière, — il ne manque rien. Décidément, les Batlokoa ne sont pas si arriérés

qu'on veut bien le dire ; en tous cas, ils ne le cèdent en rien aux Basutos, en ce qui regarde l'hospitalité. Ils ne sont pas moins causeurs, non plus ; et, malgré la fatigue de la journée, il fallut répondre longtemps à leurs questions, et puis leur apprendre un cantique, — ils tiennent à montrer aux nombreux païens, demain à la Messe, qu'ils savent chanter. Je doute, pourtant, du succès...

* * *

16 *novembre*. — Autant de monde qu'à un dimanche ! Il est vrai que Monna-Maria a fait savoir qu'il avait tué trois moutons, en l'honneur du Père, et fait faire un nombre respectable de pots de bière, ce qui n'a pas peu contribué à augmenter l'assistance : bon nombre d'hommes, — le chef du village est le premier arrivé — cependant, l'élément féminin domine. Les hommes ont presque tous mis leur culotte, pour la circonstance, et la grande majorité des dames est décemment vêtue. Après la Messe, le catéchisme, la réception des nouveaux catéchumènes et le baptême de deux enfants, on aborde la grosse question :

— « Père, donne-nous une école. »

— « Plus tard, vous êtes tous païens : l'école ne va pas sans église, et vous ne m'avez pas l'air de vous occuper beaucoup de Dieu. »

— « Alors, que sommes-nous venus faire ici ? »

— « La curiosité vous a amenés ; mais, demain, vous retournerez à vos fêtes païennes et vous vous moquerez de la religion. »

— « Mais peux-tu espérer voir les gens se convertir, sans qu'ils aient une église et un pasteur ? Nos cœurs sont noirs : il faut nous instruire avec patience. »

— « Vous avez déjà des églises protestantes, depuis longtemps, et toutes se plaignent de votre endurcissement ; les Batlokoa sont connus pour leur attachement au paganisme. »

— « C'est vrai ; mais ce que nous avons entendu de l'Église romaine nous la fait désirer. Tu verras... »

— « J'ai déjà trop à faire ; il me faut bâtir des églises et des écoles là où j'ai déjà beaucoup de chrétiens. »

— « Nous aussi nous nous convertirons. »

— « Convertissez-vous d'abord, que je voie votre bonne volonté. »

— « Si tu veux des brebis, bâtis une bergerie. D'ailleurs, tu as déjà ici une douzaine de fidèles. »

— « Plus tard, — l'année prochaine ! »

— « Alors, tu ne veux pas de nous, tu nous abandonnes ! Que diras-tu à Dieu, quand il te demandera nos âmes — que tu dis être venu sauver ? Nous qui avions tant espéré de ta venue !... »

Et la conversation se poursuit longtemps sur ce ton, — pas toujours à mon avantage, je l'avoue — et mes belles résolutions de fermeté commencent à faiblir. Le chef du village se montre particulièrement insistant. De guerre lasse, je me jette sur la promesse que j'ai faite à Molatoli de visiter son district ; et j'ajourne ma réponse au lendemain.

* * *

17 *novembre*. — Monna-Maria et un autre homme du chef m'accompagnent dans ma visite du district. Nous remontons le Khubelu, franchissons les hauteurs qui le séparent de l'Orange, que nous remontons également jusqu'à la limite du terrain habité, puis nous le redescendons.

Magnifique pays, mais très froid à cause de l'altitude : les champs de blé y sont très nombreux, mais le maïs ne peut y mûrir ni, à plus forte raison, le sorgho. Au loin, nous pouvons admirer les hauts pics qui bordent la frontière du Natal. Les sites sont très pittoresques et très sauvages. On m'indique la place des sources de l'Orange — qui ne sont pas à plus de quatre ou cinq heures de cheval. Je regrette de ne pouvoir pousser jusque-là : on dit le paysage particulièrement beau, dans ces parages, et je me promets d'y aller, quelque jour. Plus on remonte le fleuve et plus les habitations deviennent rares ; il est vrai qu'il ne doit pas y faire

chaud, en hiver. Plus haut, le terrain est réservé aux pâturages des nombreux troupeaux de moutons qui font la richesse du pays.

Nous nous arrêtons, dans quelques villages, pour saluer les personnages les plus importants : Monna-Maria, qui a la langue bien pendue, me présente partout avec force compliments à mon adresse et annonce que je suis venu établir la Religion catholique chez eux, que je cherche une place où m'établir et que la chose est déjà décidée avec le chef. Je voudrais bien lui fermer le bec, mais impossible : je n'ai jamais vu pareil bagout.

Et les demandes d'écoles pleuvent dru. Ils m'ont si bien parlé et flatté, toute la journée, que, le soir, je dois m'avouer vaincu : j'ai choisi une place, au fond d'une petite vallée, à environ un mille et demi de chez Monna-Maria, et j'ai promis une école. Comment arriverai-je à me tirer de tant de promesses, que je sème sur la route, ou comment les tiendrai-je ? Je ne puis pas ne pas me dire que je suis fou, que c'est absurde, ridicule de m'engager, alors que je ne vois encore aucune possibilité d'accomplir mes promesses ; mais comment refuser ? Comment pouvoir dire à ces pauvres gens : « Oui, je suis envoyé pour vous apprendre le chemin du ciel, mais je ne le puis pas pour le moment : tirez-vous d'affaire, comme vous le pourrez, et allez au diable — si vous ne le pouvez pas. » Après tout le Bon Dieu a pitié des fous : il les aime, il les protège, — et il m'aidera bien à me débrouiller.

* * *

20 *novembre*. — Me voilà au camp de police de Mekhotlong, où je me paie un jour de vacances. On y a fondé une boutique, récemment, et c'est là que je me repose ; le propriétaire, Mr. W. A. Warring, aussi affable que généreux, m'y donne la plus aimable hospitalité et se montre toujours prêt à m'aider dans mes difficultés matérielles. Quoique protestant, il se fait un plaisir d'aider le missionnaire catholique, par tous les moyens

en son pouvoir, et je lui dois déjà une grande dette de reconnaissance.

Depuis la fin de la guerre, un officier blanc est de nouveau en charge du camp ; et, comme il est un fervent catholique, je ferai les services demain chez lui et y réunirai les 40 chrétiens des environs. Encore un groupe qui a grand besoin d'une église et d'une école.

* * *

22 *novembre*. — Aujourd'hui, il nous faut remonter le Mekhotlong, un des principaux affluents de l'Orange. La pluie est tombée abondamment, ces jours derniers, l'eau est haute, le cours de la rivière très sinueux, — ce qui nous oblige à le traverser plusieurs fois, et nous ne nous en tirons pas sans bains de pieds. Nous traversons plusieurs villages, saluant au passage chrétiens et catéchumènes. Il est un de ces villages, où je ne passe jamais sans me rappeler une scène de mon premier voyage dans les Malouti. Il y a de cela 15 ans : je cherchais deux vieillards catholiques, qu'on m'avait signalés de ce côté, et, comme nous passions au-dessus de ce village, un indigène, en train de traire ses vaches dans son *kraal*, se leva brusquement, nous regarda assez longtemps et finit par interpeller mon *boy* :

— « Quel est ce chef blanc que tu accompagnes ? »

— « C'est le Prêtre romain, qui cherche ses brebis. »

— « Un Romain ! Mais c'est la première fois qu'on en voit par ici. »

— « Eh bien, viens le voir demain chez le vieux Ratlali. »

— « J'irai... O Père, pourquoi n'êtes-vous encore jamais venu ici ? Pourquoi rester toujours parmi les gens de la plaine ? N'avons-nous pas d'âmes à sauver, aussi bien qu'eux ?... »

Je n'oublierai jamais l'accent avec lequel il prononçait ces simples paroles...

Je trouvai mes deux vieux qui, après avoir vécu de longues années dans un abandon complet, étaient sur le point d'abandonner leur Foi ; et je fus assez heureux

pour les arrêter sur le chemin d'une apostasie imminente. Plusieurs fois, je refis la route — uniquement pour leur permettre de recevoir les sacrements. Peu à peu, quelques conversions se sont produites : le grain de sénevé a germé et s'est développé, quoique bien lentement, et j'ai là maintenant 35 chrétiens, 28 catéchumènes et 302 enfants à l'école. Et, surtout, le mouvement est maintenant donné, et je compte sur de nombreuses conversions, dans un avenir prochain.

Mais, aujourd'hui, une grosse épreuve s'est abattue sur mon petit troupeau : leur catéchiste-instituteur y a commis un scandale odieux, et je les trouve désemparés. Je chasse, solennellement, le coupable de l'église, — je suis, d'ailleurs, heureux de voir qu'il reconnaît la grandeur de sa faute et s'en humilie simplement, devant toute la congrégation — et je tâche de remonter leur moral. L'école sera tenue, jusqu'à ce que je trouve un autre catéchiste, par une femme assez instruite, qui accepte volontiers cette charge. De plus, je choisis un bon nombre de catéchumènes pour le prochain baptême, — ce qui les remplit de joie.

* * *

25 *novembre*. — Nous quittons le Mekhotlong, pour nous rendre chez Rafolatsane — où je dois donner la confirmation, dimanche.

Il y a là une boutique — qu'on devait transporter ailleurs et dont j'avais acheté les bâtiments, il y a quelques années. Après de longues hésitations, les propriétaires se sont résolus à rester à la même place et à garder leurs bâtisses, de sorte qu'il m'a fallu chercher ailleurs, — ce qui a retardé beaucoup la fondation. Le chef m'a concédé un emplacement, tout près de la boutique ; mais il faudra du temps pour bâtir. Pour le moment, il n'y a qu'une petite *rondavol* pour l'instituteur et une hutte carrée, plus grande, pour l'école et l'église ; celle-ci est bien insuffisante, et il me faut bâtir quelque chose de plus substantiel. En attendant, je

loge chez le boutiquier — qui, comme son confrère de Mekhotlong, me rends volontiers tous les services qu'il peut. La chrétienté est déjà assez importante : 107 chrétiens, dont une cinquantaine seront confirmés dimanche, 90 catéchumènes, 60 enfants à l'école.

* * *

28 *novembre*. — Grand dimanche : foule comme j'en ai vu rarement. Les chrétiens de chez Pathe, Seotsa et Mekhotlong sont venus en grande partie à la fête ; et les païens sont encore plus nombreux que les chrétiens. Ce district est, certainement, un des mieux disposés pour la Foi catholique ; et, si on pouvait y mettre deux prêtres résidants, nul doute qu'ils n'eussent très rapidement une population catholique égale à celles des missions de la plaine.

Je ne pouvais, évidemment, trouver nulle part un local pouvant contenir pareille assistance ; et j'ai dit la Messe sous la vérandah de la boutique... Le soleil tape dur, mais, grâce à DIEU, je suis à l'ombre ; quant aux indigènes, accroupis en masse serrée devant et autour de l'autel, ils ont le crâne solidement cuirassé contre les ardeurs des brûlants rayons de « l'astre du jour ».

L'après-midi, pour la confirmation, la foule est encore plus dense, et les blancs de la boutique en sont tout émerveillés ; ils avouent n'avoir jamais vu pareille foule à l'église. J'en suis moi-même étonné, — étonné surtout du nombre incroyable d'enfants que je vois de tous côtés. Joël, l'instituteur, me donne l'explication de cette énorme affluence : il paraît qu'outre la fête de confirmation il a annoncé la bénédiction solennelle des enfants.

C'est une cérémonie que nous faisons, une fois l'an, vers le mois d'octobre, dans nos missions du Lessouto, et qui est très chère aux chrétiens — surtout aux mamans. Elles s'y préparent longtemps à l'avance, achètent une chemise neuve que bébé portera pour l'occasion, et ont bien soin de mettre de côté un *tickey* (3d.) pour la quête.

Nombre même de païennes apportent leurs enfants, car la bénédiction du prêtre porte bonheur ; et puis, à la sortie de l'église, il y a distribution de bonbons — article très important du programme. L'église regorge de tout petits, de garçons et de fillettes — celles-ci vêtues de blanc et portant sur la tête une couronne tressée par les bonnes religieuses et qu'elles offriront à la sainte Vierge. On porte la statue de l'Enfant Jésus et de la Sainte Vierge en procession. Puis, sermon pour les enfants, consécration à Jésus et à Marie. Et tous de chanter, de toute la force de leurs jeunes poumons :

— « Prends ma couronne : je te la donne », etc., ce pendant que les fillettes présentent leurs couronnes et que tous les enfants présents lèvent, vers Jésus et Marie, la fleur dont ils ont eu soin de se munir avant d'entrer à l'église. C'est très joli et très touchant...

Je n'avais pas prévu cette complication, mais j'acquiesce bien volontiers ; et, immédiatement après la confirmation, je fais la bénédiction des enfants. Oh ! ce ne sera pas si joli qu'à Roma. Je n'ai point, dans la montagne, de bonnes religieuses pour préparer couronnes et fleurs. Quand en aurai-je ? Elles pourraient y faire tant de bien, pourtant ! Mais, hélas ! elles deviennent, au Basutoland, presque aussi rares que les prêtres ! Que de fondations sont en souffrance, par suite du petit nombre de ces pieuses et si dévouées filles de Dieu ! Il faut de grands couvents, des communautés nombreuses pour les enfants blancs des colonies voisines, — et les pauvres enfants catholiques noirs ne trouvent plus que difficilement les Mères dont ils ont, cependant, si grand besoin !...

Donc, mes petiots n'ont eu ni fleurs ni couronnes ; ils n'avaient même ni Enfant Jésus ni statue de la Vierge à qui les offrir ; mais comme ils ont chanté leurs cantiques de bon cœur ! Et combien gentiment ils secouaient leurs menottes noires, les élevant vers le ciel au Jésus qui, un jour, en descendit pour eux, — comme pour prendre ciel et terre à témoin de leur naïf amour pour Lui et Lui demander de leur donner ces

Pères et ces Mères dont ils ont si besoin pour leur apprendre à le bien servir ! O Jésus, Ami des tout petits, combien de fois nos enfants Basutos vous ont prié, dans la simplicité et la naïveté de leur foi, de leur donner prêtres et religieuses ! Écoutez-les, aidez-les, aidez-nous à vous faire régner dans ces cœurs — créés pour vous.

Heureusement que j'avais trouvé des bonbons à la boutique — et en assez grand nombre pour que tous eussent leur part, pour que même les mamans des absents pussent emporter, à ceux qui n'avaient pu venir, le cadeau de Jésus. Et tous sont partis, heureux...

* * *

29 *novembre*. — Deux mariages, de bon matin ; puis nous repartons pour Libibing. Ce n'est qu'à deux heures d'ici ; et j'ai là deux vieilles, à qui leurs jambes ne permettent plus de venir à l'église ; je vais aller coucher chez elles, pour leur donner la Communion demain matin. Et, en passant, je vais saluer le chef Rafolatsane — que je n'ai pas eu le temps de visiter, pendant ces trois jours.

Je serais, pourtant, bien resté un jour à me reposer, — car je suis terriblement fatigué aujourd'hui : la gorge, surtout, me fait souffrir, après le surmenage des dernières semaines. Et, tout en chevauchant, je philosophe sur les qualités requises au missionnaire du Basutoland et, tout spécialement, de la montagne. Entre maintes autres qualités, — dont il me manque un nombre respectable — il faut trois choses, au missionnaire de ce pays, et celles-là lui sont indispensables : un bon gosier toujours prêt à crier aux quatre vents du ciel l'appel du bon Maître, un siège garanti indéchirable aux frottements quotidiens de la selle, et un solide estomac, au propre et au figuré, afin de pouvoir impunément avaler les mets les plus hétérodoxes (c'est pour le propre) et aussi les innombrables couleuvres que lui servent à l'envi païens endurcis et chrétiens ramollis (c'est pour le figuré) !

Grâce à Dieu, l'estomac est encore capable de supporter ce que la bonne Providence lui procure — un peu parcimonieusement parfois, mais surabondamment

à d'autres jours. Le siège est solide, tanné par un procédé garanti infaillible et tout spécial au Basutoland. Mais le gosier : c'est le point faible et, pourtant, combien indispensable ici — où on ne finit une instruction que pour en commencer une autre. Prêcher, c'est la vie du missionnaire : dedans et dehors, à l'église et au village, à la maison et en voyage, à pied et à cheval, — *opportunè et importunè*, chaque fois que l'occasion s'en présente, ce qui est souvent. Un missionnaire sans voix est un artilleur sans munitions, plus bon à rien sinon à se faire tuer sur sa pièce, — et c'est presque mon cas. Il faut bien m'avouer que je suis plus qu'à moitié « fichu » et qu'il me faudrait un aide — pour ne pas dire un remplaçant. Il y a déjà quelque temps que je dis la chose à Monseigneur et que j'entends toujours la même réponse :

— « Un remplaçant, mon pauvre ! Et où voulez-vous que je le prenne ? Adressez-vous à Rome, écrivez au Père Général ! »

Pauvre Père Général ! Il doit en recevoir des demandes de ce genre — et de gens autrement importants que le Père LEBRETON ! Vous qui êtes à Rome, cher Père TRÉBAOL, est-ce que vous ne pourriez pas lui faire ma commission... au Père Général ? J'ai 15 ans de montagne et plus de 30 voyages, que j'ai bien le droit d'appeler des campagnes, — et les campagnes, ça compte double dans la vie militaire. Je suis plus qu'à moitié flambé, et très certainement un seul prêtre, même bien portant, ne peut faire proprement le ministère dont je suis chargé. Donc, de l'aide pour l'amour de DIEU : se faire tuer sur sa pièce n'est ni difficile ni pénible, — mais tomber, sans apercevoir qui pourra relever le drapeau, voilà ce qui n'est pas amusant !...

Le ciel est gris, la pluie tombe, froide et pénétrante ; c'est peut-être ce qui me donne des idées noires. Nous arrivons, enfin, à Lebibing ; et je m'empresse d'entrer dans la hutte qu'on me destine. Grand DIEU, qu'elle est froide, elle aussi ! On a voulu la remettre à neuf, pour mon arrivée, et elle est encore tout humide de la bouse de vache, mêlée de boue, avec laquelle on a renou-

velé les murs et le parquet. Je n'y puis tenir et demande un autre local, par pitié pour ma gorge — de plus en plus malade. On m'indique, alors, une autre petite hutte ronde — juste assez grande pour qu'un homme puisse s'y étendre à son aise, et dans laquelle on entre par une petite porte pouvant avoir 60 centimètres de haut. Curieuse, ma hutte, toute en roseaux, sans même un arbre pour en soutenir la toiture ; moi, ma selle et mes bagages nous la remplissons entièrement, mais au moins elle est sèche et chaude, — cela me suffit, pour aujourd'hui.

Quand je suis un peu délassé, je vais trouver mes vieilles, qui me semblent souffrir de l'humidité, elles aussi, car je les trouve, accroupies, dans une hutte pleine de fumée, autour d'un feu de bouse de vache. Leur parler trop longtemps serait inutile : elles en sont arrivées à un âge où on sait encore qu'il y a un Dieu et un ciel, mais où il leur est difficile de comprendre grand'chose à la plus simple instruction. Je fais de mon mieux et me sauve, préférant encore l'air humide et froid du dehors à cette atmosphère enfumée — dans laquelle il est presque impossible de respirer.

Et voilà les hommes qui m'arrivent :

— « Père, une école, une église ! »

Toujours le même refrain ; et je sais que, si je leur refuse, les protestants ne seront que trop heureux de venir occuper la place (1).

— « Je vous promets tout ce que vous voudrez, mes braves gens ; mais je n'ai ni homme ni argent. Cherchez-moi un instituteur catholique, bâtissez-lui une maison provisoire, payez-le, la première année ; à ces conditions, je vous la donne, votre école, et, au bout d'un an, elle sera à ma charge. »

Les conditions sont onéreuses ; mais je ne puis faire autrement, avec la meilleure volonté du monde. Ils acceptent... Tiendront-ils leurs promesses ? J'en doute fort.

(1) On sait qu'au Basutoland les protestants n'ont pas droit de s'installer dans les endroits déjà occupés par les missionnaires catholiques, et *vice versa*.

* * *

30 *novembre.* — Sitôt la Messe finie, nous nous dirigeons vers la vallée du Linakeng, pour aller voir ces chrétiens qui étaient venus me trouver, il y a près de trois semaines, lors de mon séjour chez les Batlokoa. Six heures de cheval environ.

Nous n'avons pas fait un mille, que nous rencontrons un groupe de païennes, — pot de bière sur la tête, bébé sur le dos — marchant vers nous, à la file indienne, dans le sentier tortueux que nous suivons nous-mêmes. A ma vue, elles s'arrêtent, se consultent, et l'une d'elles m'adresse la parole :

— « *Lumela, Ntate* (Bonjour, Père) ! »

— « Bonjour ! Où allez-vous, comme cela, avec votre bière et vos couvertures neuves ? Y a-t-il quelque fête, dans les environs ? »

— « Nous allions à la prière, Père ; et nous te portions de la bière, à toi et à tes compagnons. »

— « Bien gentil à vous ; mais qui êtes-vous, et d'où venez-vous ? Vous êtes en retard, mes bonnes : la prière est finie, depuis longtemps. »

— « Oh ! Père, alors nous aurons marché, si loin, inutilement, — sans même entendre une petite prière ni un cantique ? »

— « Qu'à cela ne tienne ! »

Et je descends de cheval. Elles posent leurs pots de bière par terre, font prestement passer leurs enfants, par dessous l'aisselle, sur leur sein. Et nous voilà tous à genoux, sur l'herbe encore humide de la pluie d'hier, priant ensemble — prêtre, chrétiens et païens — notre commun Père du ciel. Puis une petite instruction, autant que le permet ma gorge endolorie, et enfin un cantique à la Vierge. Quelques passants s'arrêtent, regardent un instant, d'un air quelque peu étonné, puis s'assoient sans plus de façon et s'unissent à nous. Quand la prière est finie, que les gens qui m'accompagnent et les passants

ont fini la bière, nous continuons notre route ; et mes païennes retournent chez elles.

Pauvres gens à l'âme naïve, les reverrai-je jamais ? J'espère que oui. Je ne les avais jamais vues, elles ne me connaissaient pas, non plus ; la seule annonce de la prière, devant être faite dans les environs de leur demeure, a suffi à les attirer, — Dieu saura bien les amener à son service. Ce simple incident, qui peut vous paraître extraordinaire, mais que tout missionnaire du Basutoland trouvera tout naturel et très commun, ne vous montre-t-il pas, mieux que de longues tirades, combien la moisson est mûre ici, — mais où sont les moissonneurs ?...

Bientôt, nous descendons le Linakaneng, puis le Linakeng : le chemin suit le cours de la rivière, au fond d'une gorge étroite, bordée de hautes collines. A la pluie d'hier a succédé un soleil brûlant, — image de la vie apostolique : la joie après la souffrance, la consolation après un travail ingrat et pénible... Pas un nuage à l'horizon, pas le moindre arbre pouvant nous donner quelque ombre, pendant l'arrêt du midi. Desseller, sous cet ardent soleil, serait assez pénible : je préfère aller, d'un trait, jusqu'au bout de l'étape. Et, vers trois heures, nous arrivons au village de Makoko.

* * *

2 *décembre*. — Hier, j'ai pu voir tous mes catéchumènes, — car il n'y a pas encore de baptisés ici. Il y en avait un ; mais, comme il n'a pas d'enfant, il n'a pu résister à la tentation de marier une concubine et a apostasié. Mes catéchumènes, au contraire, sont fervents ; s'ils n'étaient pas si abandonnés, ils feraient vite de bons chrétiens. Comme je l'ai dit plus haut, le chef de cette vallée, Mposi, est protestant et avait même voulu les empêcher de se réunir, le dimanche : il ne voulait, à aucun prix, donner l'occasion au prêtre catholique de paraître dans son district. Ses ministres l'avaient bien catéchisé, sous ce rapport, mais ils s'étaient trompés ; c'est précisément leur

intolérance et celle de leur chef qui m'a amené ici, ces dernières années, — et chacun de mes passages m'a donné quelques conversions. J'avais, en même temps, menacé Mposi de le conduire au tribunal de ses chefs supérieurs — qui, d'ailleurs, en apprenant son intolérance, n'avaient pas attendu mon intervention pour le remettre à sa place. Tout s'est arrangé, maintenant : lors de mon dernier voyage, le chef s'était montré très aimable, me demandant d'oublier le passé, et, hier, il est venu me demander de fonder une station dans son district.

Makoko, lui, est un brave homme ; et, quoiqu'il soit païen, lui et toute sa famille, il avait généreusement recueilli mes catéchumènes et leur avait prêté une maison pour se réunir, le dimanche et les jours de catéchisme. Le Bon Dieu commence à le récompenser de son bon cœur : car, hier, j'ai reçu sa femme catéchumène, et je ne doute pas que toute sa famille ne devienne bientôt catholique. Quant à lui, hélas ! il a trois épouses : c'est un lien bien difficile à briser, — cependant, je ne désespère pas de le voir se convertir.

En attendant, il me demande de placer, près de son village, la station que Mposi me concède, et me propose de me donner le terrain nécessaire. Malgré tous mes embarras, je ne puis décemment lui refuser cela ; et mes pauvres catéchumènes, si courageux dans l'épreuve et si abandonnés, unissent leurs prières aux siennes, pour me demander un catéchiste-instituteur. La place qu'il m'indique n'est certainement pas l'idéal ; mais je ne vois pas mieux dans les environs, — où il est difficile de trouver un site à peu près plat — et cette place a une bonne source. Je l'accepte donc et promets de lui procurer son instituteur, le plus tôt possible. La bâtisse de l'école provisoire sera à nos frais communs.

Aujourd'hui, après avoir traversé le Linakeng, nous en remontons le cours, par des chemins réellement abominables, — c'est à se demander comment nos petits chevaux ne nous précipitent pas, dix fois pour une, dans l'abîme. Puis, après avoir franchi la chaîne dentelée

du Makheka, nous débouchons sur la vallée du Mashai. Magnifique promenade, pour les touristes qui ne craignent pas le vertige : pendant au moins une grande demi-heure, il nous faut longer la crête de la montagne, sur une petite corniche, large à peine de 20 pouces, surplombant d'énormes précipices, — un faux pas vous ferait rouler à un millier de pieds, d'une traite. Je vous avoue que, tout en ayant confiance dans la sûreté de pied de nos poneys Basutos, je n'ai pas le courage de passer cette corniche à cheval, et je préfère marcher, — c'est plus sûr.

Il nous faut remonter la rivière Mashai jusqu'à ses sources, — pas très loin, nous pouvons apercevoir les pics bordant la frontière du Natal, — descendre certaine côte dont je garderai longtemps le souvenir (et mon bidet aussi), traverser la rivière encaissée entre deux précipices, remonter encore un peu sur la rive opposée, et nous arrivons enfin à un village dont le chef (Mohapi) est catéchumène et dont la plupart des habitants sont chrétiens. La population de ce pays y est très clairsemée, — les champs sont rares et ne peuvent nourrir beaucoup d'habitants — par contre, les pâturages y sont splendides, de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons s'y ébattent, en toute liberté.

Le village de Mohapi — environ sept ou huit feux — est bâti sur un dos d'âne, rocailleux et très étroit, où s'échelonnent les huttes, deux ou trois pour chaque ménage, sans compter le *khotla*. On m'a aperçu de loin, et je vois les femmes terminer en hâte de balayer leur maison : c'est que le Père se moque toujours, et un peu vivement, des femmes dont la hutte n'est pas propre, — surtout quand il y doit coucher. Que de mains à serrer, en descendant de cheval, et comme la joie rayonne sur le visage de ces braves gens ! On est toujours bien reçu chez les Basutos — même païens ; mais, tout de même, on ne se sent pas chez soi comme chez les chrétiens, surtout ceux-là qui voient si rarement le prêtre et sont si heureux de pouvoir assister à la Messe et recevoir

les sacrements. Les enfants, habitués à entendre parler du Père, ne se sauvent pas, — au contraire, ils sont tout fiers de lui donner une poignée de mains, eux aussi. Et les plus petits de dire câlinement :

— « Père, des bonbons ! »

— « Des bonbons ? Sais-tu tes prières ? Fais voir un peu ton signe de croix. »

Et les voilà à genoux, les chers petits, dans la poussière, ébauchant de leur mieux le signe de la croix et tâchant de dire à la fois toutes les prières qu'ils savent. Ils les embrouillent bien un peu, — non pas qu'ils soient effrayés, mais le Père a mis la main à sa poche, et ils ont hâte d'avoir fini.

C'est la seconde fois que je viens ici ; et, depuis mon premier passage, un ancien élève de l'école de Roma, attiré par les promesses du chef de la vallée, beau parleur, y est venu de lui-même essayer d'y commencer une école. Il semble un peu désanchanté : Mohapi fait tout ce qu'il peut pour lui, mais il n'est pas le maître et pas très ami avec son chef, — c'est peut-être de là que vient le trouble — et celui-ci s'est nettement déclaré contre John. Le pauvre en a gros sur le cœur et commence un long récit...

— « John, mon ami, j'arrangerai tout cela ; mais nous aurons le temps de causer, plus tard. Je suis en route, depuis ce matin, et ai l'estomac vide, la tête faible et les reins quelque peu endoloris : donne-moi à manger, pour m'éclaircir les idées et me mettre de bonne humeur. Est-ce que ta femme n'a rien cuit aujourd'hui ?

— « Oh ! c'est vrai, Père : j'oubliais. Alfonsina ! »...

Heureusement qu'Alfonsina n'a pas oublié, elle ; car il est trois heures et demie, et le déjeuner est loin. Tandis que son mari cause, elle a mis la *kettle* sur le feu et mon *boy* lui présente la boîte de thé (1). Pendant ce temps, Mohapi et John courent au troupeau et en ramènent le plus beau mouton.

(1) *Kettle* signifie chaudière ou bouilloire.

* * *

3 *décembre.* — Saint François Xavier, le patron des missionnaires ! Je le prie, de mon mieux, de me donner son esprit apostolique et de m'aider à convertir ce peuple infidèle.

J'ai appelé le chef Seilane, pour voir ce qu'il en est de ses difficultés avec John. Je le connais depuis longtemps, avant même qu'on l'eût établi chef de ce district : sa femme est morte chrétienne, lui-même a eu des velléités de se convertir, lors de l'épidémie, — velléités qui ont passé avec la maladie. Beau parleur, mais faux, toujours en dispute avec ses voisins, pratiquant la sorcellerie et ne craignant pas beaucoup le vol. Il avait lui-même appelé John, lui promettant monts et merveilles, puis il l'a pris en grippe, l'accuse de prendre parti pour ses adversaires et l'empêche de commencer l'école. Je m'aperçois vite qu'il est, de plus, excité en dessous par le ministre protestant de ce district — un des plus beaux spécimens de fourberie et de sectarisme que j'aie jamais connu. Il proteste, évidemment, de son plus grand respect et d'une toute filiale affection à mon égard :

— « Tu sais que je suis ton enfant, que je veux être catholique, que je veux une église. »

Très belles paroles ; mais, des enfants de son espèce, je n'en demande pas trop. Il me serait très facile de faire intervenir son chef supérieur ; mais je vois bien que John et lui ne s'arrangeront jamais, — ce sera la dispute perpétuelle. De plus, je ne crois réellement pas cette place favorable à une fondation ; et, au fin fond de moi-même, je ne suis pas fâché d'avoir un prétexte pour la remettre à plus tard.

Juste, pendant que nous causons et que je lui dis très franchement ce que je pense de lui, comme homme et comme chef, des envoyés d'un chef voisin arrivent pour me demander une école chez eux. Je le connais et son district aussi. Il demeure à environ quatre heures de cheval plus bas, pas très loin du confluent de l'Orange

et du Mashai. La situation y est beaucoup plus avantageuse, la population très dense, et un bon groupe de fidèles s'y trouvent déjà. Voilà une demande qui tombe à pic. Je pose mes conditions, qui sont immédiatement acceptées : un des messagers s'offre à nourrir l'instituteur et sa famille, jusqu'à ce qu'il ait ses champs, et, de plus, prête une maison — qu'il vient juste de finir.

— « Qu'en penses-tu, John ? Veux-tu aller, ou bien en chercherai-je un autre ? »

John pense qu'il serait très heureux d'aller, et il en a l'air. Je le soupçonne même fort d'avoir préparé cette demande ; car ce chef n'a pu connaître mon arrivée que par lui. Je ne serais pas du tout étonné qu'il ne lui ait envoyé un exprès, pendant la nuit. Donc la chose est décidée, et il doit partir la semaine prochaine.

Seilane — déjà un peu humilié des vérités que je viens de lui servir et, surtout, des commentaires très libres avec lesquels j'ai apprécié sa conduite, en présence des envoyés du chef voisin — n'est qu'à moitié satisfait de ma décision. Il ne regrette pas le départ de John, mais il voudrait que je lui envoie un autre instituteur, — ce que je lui promets de faire, aussitôt qu'il m'aura prouvé qu'il est un honnête homme ; je crois que la preuve ne sera pas facile à faire.

Cependant, d'un autre côté, je ne puis m'empêcher de le regretter un peu, moi aussi, car j'ai déjà au moins une vingtaine de chrétiens ou catéchumènes dans les environs ; plusieurs conversions se sont produites récemment, et j'avais l'espoir de les voir se multiplier. Ma décision leur cause un vrai chagrin, quoiqu'ils la comprennent; je leur promets de ne pas les abandonner et de les visiter régulièrement, quand même. D'ailleurs, j'espère bien qu'un jour ou l'autre, quand je serai un peu moins surchargé de besogne, je pourrai leur donner une école.

Le soir, je reçois une autre visite imprévue. C'est un petit chef du Leqhoa, sur la frontière du Vicariat de Natal, à une journée d'ici. Theko Ramaqalika ne vient pas me demander une école, — non : il vient me chercher. Lui est païen, mais sa femme et ses enfants

sont chrétiens — à part le tout petit dernier, qu'il veut, du reste, faire baptiser. De plus, il y a, non loin de chez lui, une dizaine de chrétiens et de catéchumènes venant, pour la plupart, de Matatielle, un vieux qui demande instamment le baptême et plusieurs païens qui veulent se convertir. J'avoue, avec un peu de honte, que mon premier mouvement fut plutôt un mouvement de mauvaise humeur. Je n'en ai pas encore assez ! A chaque voyage, il me faut augmenter mon itinéraire, — j'ai un tiers du Basutoland à moi seul, je n'en puis plus — d'ailleurs, si j'y vais une fois, il faudra y aller toujours, et comment y suffirai-je tout seul ?

Puis la voix de la conscience proteste : Homme de peu de foi, Dieu t'a-t-il jamais manqué ? Voilà un pauvre païen, qui a fait toute une journée de voyage pour me chercher ; il sait qu'un prêtre catholique ne refuse jamais un appel — d'où qu'il vienne. Vais-je lui dire que je suis trop paresseux pour aller jusque chez lui, que je ne puis rien pour cette dizaine de chrétiens abandonnés, — qui, peut-être, ne se sont pas confessés depuis des années — et laisser ce vieux mourir sans baptême ? Allons-y. Mais, tout de même, si nous étions deux pour faire la besogne !

* * *

4 *décembre.* — Nous voilà donc en route pour le Leqhoa. Plusieurs heures durant, nous chevauchons sur les hauts plateaux qui bordent la frontière de Natal. Quel triste pays ! Pas un village, pas une maison d'habitation ; seules, de-ci de-là, quelques pauvres huttes, faites de mauvaise herbe, où s'abritent les bergers, pendant la nuit. Le sol est rocailleux, la végétation plutôt pauvre, une grande quantité de bruyère — dont la fine fleur met une note de gaieté dans cette désolation. Il faut descendre, quelque temps, le cours des innombrables ruisseaux découlant de ces hauteurs, pour retrouver l'herbe abondante des pâturages ordinaires de la montagne.

Et, cependant, ces paysages grandioses et tristes ont un réel charme de majesté sévère — où l'on reconnaît la signature du Créateur ! *Benedicite, montes et colles, Domino.*

Nous contournons ensuite les pics du Tamatu, longeons la frontière de Natal, — au delà de laquelle nous pouvons voir les nombreuses fermes des colons éparpillées dans les vallées, au-dessous de nous — puis nous commençons à descendre.

Splendide, cette vallée du Leqhoa ! On trouve là les plus beaux pâturages que j'aie jamais vus ; le sol est riche et produit de magnifiques moissons de blé, — par contre, le maïs n'y mûrit pas. L'altitude moyenne y est de 7.500 pieds. En d'autres parties de la montagne, aussi et même plus élevées, j'ai vu de beaux champs de maïs. Ici, il fait beaucoup plus froid, — probablement à cause de la grande humidité qui y règne — les brouillards y sont fréquents, et le moindre petit nuage se résout en pluie. C'est, très probablement, un des points du Sud-Africain qui jouit de la plus grande chute d'eau pluviale. Les troupeaux de bœufs et de chevaux y sont très florissants, les moutons plus rares, — on me dit que seuls les moutons nés dans le pays peuvent y vivre, tandis que ceux qu'on y importe dépérissent et meurent rapidement. Nombre de Basutos, attirés par la beauté des pâturages, y sont venus, avec de grands troupeaux de moutons, et s'en sont retournés, au bout de quelques années, absolument ruinés. Presque tous les animaux, que j'ai vu tuer pendant mon séjour ici, avaient au foie d'innombrables petites excroissances semblables à des petits champignons. C'est, probablement, ce qui explique pourquoi les habitants sont ici moins nombreux que dans le reste de la montagne.

A mesure que nous descendons, les champs deviennent plus nombreux, — preuve que le pays n'est pas désert. Pourtant, je ne vois presque pas de huttes et ne puis m'empêcher de demander à Theko où donc habitent les propriétaires de tous ces champs et où il demeure lui-même, — car il y a beau temps qu'il m'annonce que

nous arrivons. Il se met à rire et se contente de me répondre :

— « Tu verras, Père : dans cinq minutes nous serons chez moi. »

Et, de fait, il change de route, prend un petit sentier, qui descend les hautes falaises bordant le cours de la rivière, — qu'il nous fait traverser trois fois, successivement — et nous voilà arrivés dans une immense grotte, où sont blotties trois huttes adossées au roc.

— « Nous y sommes, Père : voilà ma demeure. »

Telle est donc l'explication du si petit nombre de maisons que j'ai vues en route. Presque tous les habitants du Leqhoa résident dans des cavernes, semblables à celle où je me trouve maintenant. Quelques-uns, comme Theko, y bâtissent de vraies huttes, plus ou moins confortables, mais beaucoup se contentent de fermer l'entrée de la grotte par un mur atteignant la voûte. Certains d'entre eux vivent ainsi, depuis 15 ou 20 ans : ce n'est pas qu'ils ne pourraient se bâtir des habitations plus convenables, comme le reste des Basutos, — ils sont tout aussi riches, ou plutôt pas plus pauvres que les autres, et ils ont, de plus, l'avantage de pouvoir se procurer les arbres pour la charpente assez facilement, puisqu'il y a une route de wagon, venant de Natal, jusqu'au camp de police, situé à environ 2 milles, — mais ils préfèrent leurs cavernes dont le toit ne s'use pas, disent-ils, comme les toits en paille, et ils se trouvent bien à l'abri du vent dans cette gorge profonde, où roule le torrent. Les orages de vent sont, en effet, terribles ici, et bien solides sont les huttes qui y résistent de longues années. De plus, ils trouvent, dans ces immenses cavernes, des étables toutes faites pour leurs bestiaux, quand la neige recouvre montagnes et plaines, — ce qui n'est pas rare.

La grotte de Theko est immense, — on y abriterait un village entier, — et ses trois huttes y paraissent perdues, comme des ruches d'abeilles dans un vaste hangar ; il y est tout seul avec sa femme, ses cinq enfants et son troupeau de chèvres et de moutons. Il me dit être

venu au Leqhoa depuis seulement deux ou trois ans et semble s'y plaire beaucoup, d'autant plus que le chef vient de lui donner un terrain de dimensions très respectables — dont il sera le chef. Déluré, intelligent, travailleur, habitué aux manières des blancs qu'il a longtemps servis, parlant couramment l'anglais et le boër, il mène rondement son monde, enfants et domestiques, et m'a tout l'air d'être bâti pour commander. Sa femme, joli type de Zouloue aux membres solides et à la forte poitrine, semble, au contraire, très douce et plutôt timide ; il est vrai qu'elle parle à peine le sesotho, qu'elle a commencé seulement à apprendre depuis son arrivée au Basutoland. Ses enfants sont propres et bien habillés — surtout les deux fillettes aînées, qui me parlent aussi gentiment que si elles avaient été élevées dans une de nos missions. Elles n'ont pas encore fait leur première Communion ; je m'occuperai à les préparer un peu, demain.

Après avoir fait connaissance avec mes hôtes et aussi avec les nombreux voisins venus me saluer, je pars visiter les environs et explorer les grottes voisines — qui sont des plus intéressantes, à cause des curieuses peintures de *Bushmen* qu'on y trouve.

* * *

5 *décembre.* — La matinée a été occupée par une visite au camp de police, où réside un officier blanc, et l'après-midi par une enquête assez longue sur la situation matrimoniale d'un brave païen qui veut se convertir. Lui prétend n'avoir qu'une femme ; mais deux femmes prétendent qu'il est leur légitime mari, et chacune des deux assure qu'elle est non seulement sa femme légale, — ce qui serait très possible, étant donné la polygamie prévalente parmi les Basutos — mais que, de plus, elle est la première femme, donc qu'elle réclame les droits y adhérents. Et elles se disputent copieusement, je vous assure.

N° 1, la plus vieille, dit que Solojane, le mari, a deux

femmes, qu'elle a été mariée la première, — donc qu'elle est la véritable épouse.

N° 2 lui rétorque que, quoique mariée la première, elle fut mariée pour le père de Solojane, — donc qu'elle est la belle-mère et non l'épouse de son soi-disant mari, tandis qu'elle, 'M'asepokocho, est la seule femme légitime, ayant droit de vivre et de se convertir avec Solojane.

Cela vous paraît drôle ; c'est pourtant un cas assez commun au Basutoland — où il n'est pas rare de voir un défunt se marier, tout comme s'il était vivant. Le père de Solojane étant mort, laissant un fils unique âgé d'environ 18 ans, ses frères trouvèrent que la descendance du défunt n'était pas assez assurée et lui marièrent une autre femme — qu'ils confièrent au jeune homme. Celui-ci obéit au désir de ses oncles, vécut assez longtemps avec sa jeune belle-mère et en eut plusieurs enfants, qui sont non pas ses fils mais ses frères ; puis, le jour où il en fut fatigué et où il posséda la quinzaine de vaches nécessaires au mariage, il maria sa femme à lui — qui lui donnera des héritiers.

Voilà ce qu'affirme N° 2, mais que nie énergiquement N° 1. Elle prétend être la femme et non la belle-mère. Le point à élucider est donc : en quelles circonstances et pour qui N° 1 a-t-elle été mariée ?

Le mari soutient la thèse de la plus jeune, mais son témoignage est plus que suspect, étant donné que la vieille est fanée et ne possède plus grands attraits ; de plus, 'M'asepokocho lui déclare carrément que, si elle n'est pas reconnue comme seule femme légitime, elle le laissera et s'en retournera chez son père, car elle a été trompée. Il est facile à un Basuto d'abandonner une vieille femme ; mais une jeune femme, c'est une autre affaire, — un mensonge ne lui coûtera guère pour la garder.

Nombreux sont les témoins, amenés par les deux parties, mais leur témoignage n'est que de seconde main, et ils se contredisent de tous points ; et, au bout de deux heures de discussion, pas toujours très amicale, je n'y vois pas plus clair qu'en commençant.

Comme les deux disputantes nomment d'autres témoins, — qui sont tous absents et qui, prétendent-elles, déposeront en leur faveur — j'ajourne le cas à mon retour ici, leur recommandant bien de ne revenir qu'avec la preuve de ce qu'elles avancent.

* * *

6 *décembre.* — Tous les chrétiens et les catéchumènes des environs sont là, — une douzaine en tout — et bon nombre de païens et même de protestants sont également venus, par curiosité. Les huttes sont trop petites, pour y célébrer la Messe : je dresse un autel rustique, au fond de la grotte. La femme et les enfants de Theko l'ornent, de leur mieux, avec quelques guirlandes de fleurs et des plantes sauvages, cueillies le long du torrent, et étendent par terre un tapis de paille fraîche. Vision de Bethléem : comme au jour de sa première descente sur terre, Notre-Seigneur, à sa première visite au Leqhoa, va trouver une grotte pour palais ; d'humbles pasteurs et leur famille lui offrent l'hommage de leur foi ; chèvres et moutons, fuyant l'ardeur d'un soleil particulièrement brûlant aujourd'hui, viennent s'étendre à l'ombre des rochers et mêler leurs bêlements au chant hésitant des cantiques et au murmure des prières.

J'essaie de prêcher ; mais, au bout de dix minutes, il faut m'avouer vaincu, — ma gorge ne veut plus servir. Jusqu'à la fin de mon voyage, il me faudra faire lire par quelqu'un mes instructions du dimanche ; je tâcherai cependant, quoique avec peine, de faire les catéchismes et les instructions des retraites, — c'est moins fatigant dans les huttes étroites.

Je reçois six catéchumènes et baptise quatre enfants. Quand tout est fini, les chrétiens me remercient de leur avoir, enfin, procuré le bonheur de voir un prêtre chez eux ; ils sentent qu'ils ne sont plus abandonnés, et ils me supplient de revenir.

— « Et puis, Père, quand donc aurons-nous une

église, nous aussi, comme les Anglicans et comme les Calvinistes ? »

Je les encourage de mon mieux, promets de revenir, leur fixe un lieu de réunion pour le dimanche et désigne celui qui sera chargé de faire la prière :

— « Quant à l'église, oui... je verrai, mais patience : c'est la première fois que je viens ici, je ne connais pas encore le pays... »

Et, après une poignée de main hâtive, je m'éloigne et vais commencer la récitation de mon bréviaire, au bord du torrent : — Deus, *in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina...* Avez-vous, parfois, senti le douloureux serrement de cœur qui vous opprime, à la vue d'un enfant chétif et étiolé qui vous tend timidement la main, alors que vous n'avez rien à lui donner ?...

Le soir, je vais administrer un pauvre poitrinaire, qui semble n'attendre que la venue du prêtre pour s'endormir pieusement dans le Seigneur ; et je passe le reste de la journée à préparer un vieux au baptême.

* * *

7 *décembre.* — Nous allons au Mathebeng. Justement, un jeune chrétien de cette localité est passé ici, hier soir : je l'ai arrêté pour qu'il puisse nous montrer le chemin. En partant, j'apprends la mort du malade que j'ai administré hier ; je voudrais bien rester à l'enterrer, mais c'est impossible, — je ne puis demeurer plus longtemps ici.

A Mathebeng, j'ai cinq ou six chrétiens et autant de catéchumènes. Ceux-ci savent parfaitement leur catéchisme ; je promets de les baptiser, à mon prochain passage. Je vous épargne la demande d'une église et d'une école ; vous devez en être fatigués, — et moi aussi, je vous l'assure.

* * *

8 *décembre.* — Fête de notre Mère ! Il ferait bon être dans une maison d'Oblats, aujourd'hui ! Voilà bien des

années que je n'ai eu cette consolation, car je suis toujours en voyage à cette époque. J'offre à MARIE mes misères comme bouquet de fête, — c'est tout ce que j'ai, hélas !...

Après la Messe, nous repartons ; et je vais coucher à la boutique de Sehong-Hong, où je passe une excellente soirée. Tous ces commerçants de la montagne, seuls presque toute l'année, sont très heureux de recevoir parfois une visite ; ils n'en ont guère d'autre que celle des missionnaires, et ils sont toujours prêts à me rendre les petits services qu'ils peuvent.

* * *

9 *décembre.* — Il nous faut repasser l'Orange, encore une fois, et le remonter assez longtemps, avant d'arriver à la station de Litsoetse.

Cette station a été fondée, il y a cinq ou six ans, et compte 72 chrétiens, 38 catéchumènes et 20 enfants à l'école. Les chrétiens viennent tous de très loin ; tout autour de l'église, dans un rayon de trois ou quatre milles, c'est le paganisme le plus encroûté, — aussi, depuis quelques années, il y a fort peu de conversions, et pas moyen de persuader ces païens à tête dure d'envoyer leurs enfants à l'école. La polygamie y est la règle générale, la circoncision très en honneur, les fêtes païennes continuelles ; c'est un des rares endroits où l'on ait encore conservé, généralement, l'habitude d'enterrer les morts à la manière païenne.

Sitôt le malade décédé, et avant qu'il ait eu le temps de refroidir, on lui plie le corps de façon que le menton soit entre les deux genoux et les talons serrés contre les cuisses ; on le lie solidement avec une multitude de bandelettes faites en herbe ; on l'enveloppe dans une vieille peau de vache ; on l'assoit dans la hutte, en attendant qu'on ait creusé sa tombe ; et on lui met sur la tête une couronne, tressée avec une herbe appelée *mohloa.* Si le défunt est polygame, on doit l'apporter dans la maison de la première femme, — fût-elle abandonnée depuis longtemps — car elle est la vraie épouse.

Défense, pendant toute la journée, d'aller travailler aux champs : les habitants du village et des villages environnants, les parents et amis se réunissent à la maison mortuaire. Les femmes s'accroupissent autour du *lelapa*, et les hommes vont creuser la fosse sous le mur du *kraal* aux bœufs, — le bœuf est le suprême amour des Basutos, et ils doivent reposer près de son étable. La fosse n'a pas besoin d'être profonde, — juste la place pour y fourrer le cadavre — le mur du *kraal* suffira pour empêcher les chiens de venir creuser. Quand tout est fini, on retourne à la maison mortuaire, et on perce une ouverture entre le mur de la maison et le *lelapa*, — enclos de roseau, qui entoure la porte d'entrée de toute hutte indigène — afin d'y faire passer le corps : à aucun prix le cadavre ne doit sortir par la porte, car cela lui en apprendrait le chemin et il serait capable de revenir, la nuit, ennuyer les habitants. On l'emporte, au milieu des lamentations bruyantes de ses femmes et de ses filles, et on le dépose dans la fosse, — assis, le visage tourné vers le soleil levant, afin qu'il soit prêt à se lever rapidement, au jour de la résurrection. Les parents déposent, près de lui, des semences de sorgho et de haricots indigènes et de courge, et ses assagaies, afin qu'il puisse semer et chasser dans la terre de ses pères. Puis on ferme le trou avec une pierre plate ; et on retourne à la maison.

Le fils aîné a tué un bœuf ou plusieurs moutons ; la viande doit être mangée sans sel et sans qu'il en reste rien. Chacun fait des ablutions purificatoires ; tous les instruments, qui ont aidé à creuser la fosse, doivent être également purifiés ; et même les jeunes mères ne peuvent pas donner le sein à leurs enfants, avant de s'être débarrassées de la souillure de la mort par certaines pratiques — difficiles à expliquer ici.

Il y a encore bien d'autres cérémonies à accomplir, mais je craindrais d'abuser de votre patience en les décrivant toutes ; cela suffit, du reste, à vous donner une idée du paganisme qui règne ici. Corneille, mon catéchiste, est presque découragé :

— « Je n'ai jamais rien vu de pareil nulle part, me dit-il, et jamais ces gens-là ne se convertiront. »

Je le remonte de mon mieux : l'heure viendra, comme elle est venue pour d'autres endroits, tout aussi arriérés dans le passé, — à nous de prier Notre-Dame des Victoires, Patronne de Litsoetse, de bien vouloir hâter l'heure fixée par Dieu.

* * *

12 *décembre.* — Dimanche quelconque : les chrétiens sont tous là, mais très peu de païens, — la prière ne les intéresse pas. Ne pouvant parler, j'avais chargé Corneille de faire le catéchisme, en ma présence, sur la leçon du premier Commandement. Que de choses il leur a dites, mon Dieu ! Tout y a passé, excepté ce que je lui avais bien recommandé de ne pas oublier.

L'après-midi, je vais voir un enfant malade, — pour essayer de le baptiser, s'il est en danger. En entrant dans la *lelapa*, je suis pris d'un fou rire — qu'il m'est impossible de maîtriser. On est en train d'administrer un clystère au malade... Inutile d'ajouter que bébé crie de toutes ses forces, — mais sans arriver à interrompre l'opération.

Heureusement que l'enfant est moins malade qu'on ne me l'avait dit : je remets le baptême à un autre jour.

Elles ont parfois de curieuses manières d'agir avec leurs enfants, ces femmes Basutos. Rien d'amusant comme de les voir donner la nourriture aux tout petits. Maman et bébé, évidemment, ne se séparent jamais : ils vont partout ensemble, — aux champs, en voyage, en visite, — et la mère a toujours soin de se munir d'un petit pot de *leshili-shili*, bouillie épaisse faite de maïs. Quand l'enfant crie, la mère va chercher de l'eau à la fontaine voisine, délaie la bouillie de façon à la rendre très liquide s'assied par terre et étend bébé sur ses genoux. De la main gauche elle lui saisit le menton et lui presse fortement la tête contre sa poitrine, mais de façon à ce que la main forme avec le visage de l'enfant une petite

cuvette où elle verse la bouillie liquide, qui lui couvre entièrement la bouche. Que le petit le veuille ou ne le veuille pas, il lui faut bien avaler la pitance, et, comme il ne peut ouvrir la bouche sans que celle-ci soit remplie immédiatement, rien ne lui sert de crier ; et il ne lui reste qu'à gigoter sérieusement des jambes, pour se dédommager et protester contre la violence. Avis aux mamans dont les enfants refusent de manger leur soupe !

* * *

13 *décembre.* — J'aurais voulu choisir quelques catéchumènes pour le baptême ; mais, comme ils ne savent pas suffisamment leur catéchisme, je les ajourne à l'année prochaine.

En route pour Lebobeng ! Pas très loin, — environ quatre heures de chevauchée — mais une grosse chaîne de montagnes à traverser. J'y ai eu une école, autrefois, que j'ai été obligé de fermer, plus tard, par suite de difficultés locales et aussi, un peu, à cause de la paresse des chrétiens. Je désire la rouvrir, car tout semble s'arranger ; le chef m'a donné le meilleur site de toute la vallée, les chrétiens m'ont prévenu, il y a six mois, qu'ils commençaient à bâtir une maison provisoire, et je passe à la place concédée pour voir où en sont les travaux... En six mois, ils ont bâti environ deux pieds de mur, — et quel mur ! S'ils vont de ce train, ils n'auront pas leur catéchiste dans six ans. Que de belles promesses ils m'ont faites, pourtant !

Je continue ma route, et rencontre bientôt un païen, de mes amis, — chez qui j'avais juste l'intention d'aller coucher. Sa femme et tous ses enfants sont convertis, et lui-même me promet, depuis longtemps, de le faire. Il a même essayé de le faire en fraude, l'année dernière, une fois que je m'étais arrêté, un dimanche, chez un de ses amis. Quand j'invitai ceux qui voulaient se convertir à venir recevoir la croix et la médaille des catéchumènes, je ne fus pas peu surpris de voir mon Koqo

venir s'agenouiller subrepticement parmi les autres postulants.

— « Toi aussi, tu veux te convertir ? »

— « Oui, Père, si tu y consens. »

— « J'y consens volontiers, mais il faudrait un peu causer avant. Tu as trois femmes, — c'est deux de trop, tu sais bien : il faudrait, d'abord, t'en séparer. »

— « Nous en causerons plus tard, Père, quand je serai reçu. »

— « C'est avant qu'il faut en causer, mon bonhomme : retourne à ta place. »

Et il se leva, tout penaud.

Cependant, il ne m'a pas gardé rancune ; et il accourt vers moi, sitôt qu'il me reconnaît.

— « Bonjour, Père ! Nous ne savions pas que tu étais par ici. Où vas-tu ? »

— « Chez toi, si tu veux me donner à coucher ; et je voudrais y réunir tous mes gens des environs et dire la Messe, demain. »

— « Si tu veux ! Et comment refuser pareil honneur ? Est-il donc vrai que, comme Zachée, j'aurai le bonheur de recevoir DIEU sous mon toit ? »

Vous voyez que mon ami Koqo n'est pas un si mauvais païen et qu'il connaît son Évangile.

— « Parfaitement vrai, mon bon Koqo, et j'espère que tu le recevras avec autant de respect que Zachée. Sais-tu ce qu'il fit, ce Zachée, quand JÉSUS lui fit une visite ? »

— « Il descendit de l'arbre où il était perché. »

— « Bien répondu ! Mais il fit encore autre chose. »

— « Il donna à manger au Seigneur. Moi aussi je te donnerai un mouton, et Maria-Anna (c'est Madame Koqo) te cuira du pain. »

— « Merci à l'avance ! Mais Zachée fit encore autre chose : il restitua tout ce qu'il avait volé, — et toi ? »

— « Mais je n'ai jamais rien volé, Père. »

— « Es-tu bien sûr ? »

— « Oui. J'ai bien volé une chèvre à mon père, autrefois, quand j'étais berger, — je l'ai mangée avec mes

camarades, et nous avons dit qu'elle était morte, — mais comment pourrai-je la rendre maintenant ? Et puis, mon père est mort, et c'est moi l'héritier ; donc elle est à moi. »

— « Juste ! Mais est-ce que tu n'as pas d'autres richesses que tes chèvres et tes moutons ? »

— « Si, des chevaux et des vaches ; mais je les ai achetées, pas volées. »

— « Tu n'as pas autre chose ? »

— « Mes femmes. »

— « Et celles-là ? »

— « Je ne les ai pas volées, non plus : j'ai donné seize bœufs, dix chèvres et un cheval pour 'M'aphehello, et 18 bœufs, 10 chèvres et encore un cheval pour 'M'atieho. »

— « Est-ce que la Loi de Dieu permet d'avoir plusieurs femmes ? Est-ce que prendre quelque chose, malgré la loi, ce n'est pas un vol ? »

— « Oui, je vois où tu veux en venir : j'y pense depuis longtemps, — je veux me convertir. »

— « Et, alors, 'M'aphehello et 'M'atieho ? Vas-tu être moins généreux que Zachée ? »

— « Pour 'M'aphehello, c'est facile, Père : elle n'est plus jeune, elle a presque l'âge de Maria-Anna, — et tu sais que celle-ci n'est plus ma femme, c'est ma mère maintenant. »

— « Faudrait voir. Et 'M'atieho ? »

— « Elle est belle, Père : je l'aime encore, — et elle fait de si bonne bière ; je vais t'en faire goûter. Voyons, est-ce que je ne pourrai pas la garder et laisser les deux autres ? »

— « Impossible ! Maria-Anna est ta femme : il n'y a pas à sortir de là. Vas-tu renoncer au ciel pour une femme ? »

— « C'est dur ! Vous autres, prêtres, vous êtes sévères. »

— « Ce n'est pas moi qui commande. Si j'étais le maître, peut-être que je pourrais te la concéder, ta 'M'atieho ; mais la loi a été faite par Dieu lui-même — Celui qui vient te visiter, aujourd'hui. »

— « Nous en recauserons avec les femmes : je ne puis tout de même pas les lâcher, si elles n'y consentent pas. »

Tout en causant, nous étions arrivés au village... Koqo a l'air soucieux, et je le vois en longs conciliabules avec ses femmes. Il faut même lui rappeler qu'il est temps d'envoyer prévenir les chrétiens des environs, — ce qu'il s'empresse de faire.

Le soir, un bon nombre sont déjà arrivés — dont quelques hommes, parmi lesquels celui qui est chargé de la prière parmi eux. Il m'amène quelques catéchumènes à recevoir. Koqo le prend à part, — évidemment pour le consulter sur la grosse question de sa conversion et tâcher de faire un dernier effort pour être autorisé à garder sa jeune femme.

La prière du soir finie, personne ne sort de la hutte, — les femmes s'accroupissent sur leurs talons, les hommes s'assoient. Silence complet. J'attends ce qui va arriver... Au bout d'un moment, Killia prend la parole :

— « Père, Koqo veut te parler. »

— « Qu'il parle ! Il n'est pas si timide, ordinairement. »

— « Je veux me convertir. Il y a longtemps que l'appel de DIEU me poursuit ; mais, avant de me décider, j'ai voulu que tu entendes ce que disent mes femmes, — car je ne puis les abandonner, malgré elles. Je les ai reçues vierges des mains de leur père... Un autre aurait pu les marier... Maintenant, ce n'est plus possible... Parlez, vous mes femmes, car je ne puis pas croire que DIEU veuille que je vous abandonne, malgré vous... Je remercie tous les chrétiens de rester à entendre vos paroles et les miennes, afin que tous sachent ce que vous dites et ce que je dis. »

Il y eut encore un moment de silence. Les trois femmes sont là, impassibles, — rien ne trahit leurs impressions... Maria-Anna parle la première :

— « Père, je suis vieille ; je connais Koqo, je connais la loi qui lui défend d'avoir plusieurs femmes. Permets que je sois sa mère, et je renonce à tous mes droits d'épouse en faveur de ses plus jeunes femmes. »

— « Tu es généreuse : tu veux faciliter la conversion de ton mari. C'est très bien, mais tu sais aussi que c'est impossible. La loi de DIEU ne change pas : tu seras la seule épouse de Koqo, ou bien je ne puis recevoir celui-ci, malgré le vif désir qu'il en témoigne. »

— « Père », dit alors la seconde femme, « si je consens à être abandonnée par Koqo, qui labourera mes champs, qui m'habillera, — tu sais que, nous femmes, nous ne possédons rien, — comment vivrai-je, et qui m'aidera à élever mes enfants ? »

— « Si tu restes dans ce v'llage, je ne m'oppose pas à ce que ton mari t'aide à vivre et à élever tes enfants : il doit labourer tes champs, il doit te fournir des habits. tes enfants sont les siens. Qu'en dis-tu, Koqo ? »

— « A cela je m'engage volontiers, et je regarderai cette femme comme ma fille. »

— « Tu promets de ne jamais la tenter ? »

— « Mes enfants et les chrétiens sont témoins de ma promesse. »

— « En ce cas, moi aussi, je ne demande pas mieux », dit alors la femme : « il y a longtemps que je désire le baptême ; aujourd'hui tu m'en ouvres le chemin. Merci ! Je te servirai comme ta fille. »

— « Et toi, 'M'atieho ? »

Une crise de larmes me répondit. Serrant convulsivement contre son sein le petit enfant qu'elle allaitait, elle fut quelque temps sans répondre.

— « Parle », lui dit son mari, « tu as entendu ce que je disais tout à l'heure : je ne t'abandonnerai pas, si tu refuses. »

— « Je ne veux pas empêcher ta conversion, je ne veux pas que DIEU me demande ton âme. mais que deviendrai-je ? Oh ! si j'avais su, quand tu es venu me demander à mon père ! »

— « Si Koqo veut réellement se convertir, tu as le droit de retourner chez ton père, et je l'obligerai à te laisser libre. »

— « Mon père est mort, et mes frères sont mariés, — je ne serais plus qu'une étrangère chez eux — et il est

trop tard maintenant pour me remarier. Me voilà veuve, alors que mon mari vit encore. »

— « Ma pauvre enfant, je comprends la douleur de ta situation ; mais pourquoi ne ferais-tu pas comme ta co-épouse, — te convertir, toi aussi, et vivre en chrétienne ? »

— « Père, je voudrais bien, mais je suis jeune. Tu nous connais, nous femmes Basutos : te promettre de vivre en chrétienne serait te tromper... Ah, que je suis malheureuse ! »

— « Alors, tu ne consens pas à ce que ton mari te quitte. »

— « Je n'ai pas dit cela : je ne veux pas que Dieu me demande compte de son âme ; j'aurai assez à répondre de la mienne. Qu'il fasse comme il voudra, je le délie. »

— « Femme, je te remercie », lui dit alors son mari : « Je t'aime, j'aurais voulu te garder comme ma seule épouse ; mais le Père ne veut pas, — tu l'as entendu. Mais je te promets que je t'aiderai, autant que je le pourrai. Tu seras veuve, dis-tu : oui, c'est vrai, en un sens, mais pas en ce qui regarde les biens de la terre. »

Donc Koqo va être reçu catéchumène. Chacun l'en félicite, en un discours plus ou moins long, et remercie les deux femmes inférieures de leur abnégation.

Quand tout le monde fut parti, je fis rester la plus jeune, pour tâcher de la consoler et de l'exhorter à la confiance en Dieu. Elle vient de faire un grand sacrifice, qui ne peut qu'attirer sur elle les bénédictions divines : pourquoi ne pas se donner au Dieu à qui elle vient de sacrifier son mari, — ce qui est impossible à la païenne l'est à la chrétienne, avec la grâce de Dieu, et les joies du ciel valent bien le renoncement aux joies de la terre. Elle m'écouta longtemps, sans rien répondre ; puis elle me quitta, sur cette simple parole :

— « Prie pour moi, Père », dit-elle en essuyant ses larmes, « et que Dieu ait pitié de moi ! »

Dieu a eu pitié d'elle, la pauvre païenne — si généreuse dans son sacrifice. Je ne l'ai plus revue : quelque temps après mon départ, elle tomba malade et mourut, — après avoir reçu le baptême.

* * *

15 *décembre.* — Leseling, sur le bord de l'Orange. C'est une de mes dernières fondations : il n'y a guère qu'un an que l'école y a commencé. Il ne s'y trouve que quatre ou cinq chrétiens, 25 catéchumènes, — dont six seront baptisés, dimanche — et 40 enfants à l'école.

Cette station promet pour l'avenir : le paganisme y est encore très fort, mais les gens m'ont l'air bien disposés, — chaque dimanche, les païens sont fort nombreux à la prière et les enfants aiment beaucoup l'école. Nul doute qu'une fois le courant établi, les conversions n'y soient en nombre très consolant. Il est vrai que le catéchiste-instituteur est très zélé, très dévoué et intelligent ; c'est à lui que j'attribue les bonnes dispositons de la population.

Le chef Motloang m'a donné un bon terrain plat, contenant trois champs fertiles et une source très abondante. Il s'agit, maintenant, de bâtir sur ce terrain ; car, jusqu'ici, Gaspard le catéchiste vit encore dans une maison voisine — qu'on lui a prêtée, provisoirement. Pour tout logement, il n'a qu'une petite hutte très étroite ; l'école se fait dans une maison en pierre, de 16 pieds sur 12. C'est là que je vais loger, pendant quelques jours. J'y ait un lit et deux chaises ; l'autel me servira de table...

J'y suis resté beaucoup moins longtemps que je ne pensais. A peine la nuit est-elle venue que les punaises font leur apparition, — le mur en est couvert. Je ne sais si vous avez jamais eu le plaisir de coucher avec ces aimables bêtes ; mais, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en faire l'expérience, je n'ai pas du tout envie de recommencer ; et je m'empresse de déménager dans une grotte voisine — d'où j'expulse les chèvres et les moutons. Je me réjouis d'avoir trouvé cet abri, car la pluie tombe toute la nuit et une grande partie de la journée du lendemain.

* * *

19 *décembre.* — Belle fête de baptême. S'il y a peu de chrétiens, les païens sont nombreux. Comme toujours, ils sont curieux de voir une fête catholique ; et bien peu sont restés chez eux, aujourd'hui. Je remarque avec plaisir bon nombre de Bathepu — ou Cafres rouges, comme on les appelle dans la colonie.

Un très grand nombre d'entre eux sont venus, ces dernières années, des diverses provinces de l'Union, s'établir tout le long de l'Orange, pour profiter de la grande liberté politique et sociale dont jouissent les Basutos. Quoique vivant parmi ceux-ci, ils ne se laissent pas absorber par eux, comme les Zoulous, mais vivent à part et conservent fidèlement leurs coutumes, leur langue (le Xosa) et leur manière de s'habiller. Si on en juge par ce que nous voyons de cette tribu au Basutoland, ils sont très en dessous des Basutos dans l'échelle de la civilisation : leurs huttes sont pauvres et excessivement sales, comme leurs personnes d'ailleurs, et leur manière de s'habiller des plus primitives. Les hommes sont complètement nus, — à part une couverture de coton, qu'ils jettent sur leurs épaules, quand il fait froid. Le costume des femmes est simple aussi, mais décent : une légère couverture de coton, retenue à la ceinture par une bande de cuir et tombant jusqu'au talon, forme la robe, une autre leur enveloppe le corps et, la plupart du temps, un chiffon de même matériel leur couvre la poitrine, — au cou de très jolis ornements de perles, aux bras et aux chevilles de nombreux bracelets de cuivre. Dans leur *lelapa*, elles simplifient beaucoup leur costume ; mais elles ne sortent jamais, sans être convenablement habillées. Le corps et tous les habits des Bathepu sont peints d'ocre mélangée de graisse, — ce qui ne contribue pas peu à entretenir la saleté, car, de peur d'enlever cette teinture à laquelle ils tiennent beaucoup, ils préfèrent ne pas se laver ; aussi toutes les épidémies

qui surviennent font-elles un très grand nombre de victimes parmi eux.

Une marque distinctive de la tribu — outre l'habit, uniforme pour tous — est l'ablation d'une phalange du petit doigt, qu'on a soin de couper aux enfants, dès leur bas âge.

De plus, tous — hommes, femmes, jeunes filles et enfants — fument la pipe. Cette pipe en bois est également de même forme pour tous ; mais les femmes et les jeunes filles l'ornent de perles. Orné de perles aussi — le sac en peau d'agneau qui ne les quitte jamais et dans lequel elles conservent pipe et tabac.

Conscients de leur infériorité sociale, les Bathepu se mêlent peu aux Basutos ; et, quand on leur reproche de ne jamais venir à l'église, ils donnent, comme excuse, le mépris que ceux-ci ont pour eux. On sent qu'ils commencent à avoir honte de leur sauvagerie et de leur couleur rouge ; bien souvent, les femmes jettent un regard d'envie sur les châles et les robes multicolores des femmes Basutos. Mais personne n'ose renoncer aux coutumes ancestrales, par peur des moqueries et par peur d'être regardé comme un *outcast* dans la tribu. Et c'est aussi la grande raison pour laquelle il est si difficile de les amener à la Religion : dans toute la montagne, je n'en ai reçu que deux — dont un à l'article de la mort.

Il est vrai que leur basse moralité ne les porte guère à pouvoir goûter les enseignements du Catholicisme. Les Basutos ne sont, certes, pas des prodiges de véracité, d'honnêteté, de tempérance et de pureté ; mais ils l'emportent de cent coudées sur les Bathepu. Le vol, surtout, est très répandu chez ces derniers, — c'est leur péché mignon, et ils ont soin d'y former les enfants, dès le bas âge.

Le divorce est également très fréquent et, la plupart du temps, causé par les mauvais traitements dont sont accablées les femmes. Combien de ces malheureuses ont à la tête des cicatrices de blessures, causées par la brutalité du mari ! Les femmes Basutos ont bien des choses

à supporter aussi, mais ce sont des dames en comparaison des Bathepu ; elles, au moins, sont plus épouses qu'esclaves, tandis que la situation de leurs sœurs Bathepu est un pur esclavage. Tous les gros travaux sont à leur charge, — cuisine, champs et même construction des maisons — ce qu'une femme Basuto ne consentirait jamais à faire ; et, pour récompense, des coups de bâton. Jeunes, elles sont d'un assez joli type, — leurs traits sont même plus réguliers que ceux des Basutos, et leur visage doux et relativement agréable — mais leur beauté ne résiste pas longtemps aux misères dont elles sont accablées ; elles se fanent et vieillissent vite et deviennent réellement laides. Rien d'étonnant à ce que leur patience finisse par s'épuiser, si grande soit-elle : un beau jour, elles plantent là mari et enfants et se sauvent. L'homme est vite consolé, s'il a des bestiaux et en peut marier une autre...

Le baptême a été suivi, comme toujours, par les païens avec beaucoup d'attention ; et nombreuses sont les explications qu'on vient me demander, après la cérémonie. Malgré ma gorge toujours malade, j'ai, quand même, pu faire un petit sermon ; c'est plaisir de parler à ces bons païens, qui vous écoutent si attentivement ! J'espère avoir un bon noyau de chrétiens ici, dans quelques années.

* * *

20 *décembre.* — Nous traversons encore l'Orange, aujourd'hui, et passons chez le chef Makhaola. C'est le frère de Griffith et le chef le plus important après lui ; depuis Linakeng, nous voyageons sur son terrain. Bon homme, païen évidemment et plus enclin à marier de nombreuses femmes qu'à se convertir, — il en a déjà une dizaine, au moins, et il n'a pas dit son dernier mot — mais il se montre toujours très aimable. Il est regrettable qu'il ait, presque toujours, vécu parmi les protestants et qu'il ait eu si peu de relations avec les catholiques ; cependant, depuis quelques années, il semble les apprécier, la conversion du Grand-Chef, son frère, l'a im-

pressionné, et il vient de choisir pour son fils et héritier une épouse catholique — la fille de son frère. J'espère que celle-ci apportera dans ce district une bonne influence catholique.

Je l'avais prévenu de mon arrivée, — le priant de bien vouloir régler une question, pendante depuis plusieurs années et qui ne m'a pas donné peu de tracas. Il s'agit d'une école que j'ai fondée avec sa permission, il y a déjà quelque temps, à environ trois ou quatre milles de chez lui, mais pour laquelle je n'ai pu encore obtenir un terrain convenable, — ce qui m'empêche de bâtir. L'école et les services du dimanche se font dans un village, où l'on m'a prêté une grande hutte ; et il y a bien des difficultés.

Je le trouve assis à son *khotla*, en train de juger quelques affaires, Il les termine rapidement et m'emmène chez lui, me fait servir à dîner, puis à brûle-pourpoint :

— « Père », s'écrie-t il, « tu vas encore dire que, nous autres chefs, nous ne savons pas tenir nos promesses, — car je t'avais promis de régler l'affaire de Tsoelike, avant ton arrivée, et il n'y a, en effet, rien de fait. Je le regrette. Hier, j'avais envoyé mes messagers ordonner aux chefs locaux de te donnerla place que tu demandais ; et, au lieu d'obéir, ils se sont disputés, pour savoir à qui appartenait ce terrain, et se sont séparés, sans avoir rien fait. Mais j'ai promis, et je tiendrai ma promesse : je vais, immédiatement, envoyer des ordres, pour qu'ils retournent demain et en finissent avec cette affaire. Je ne veux pas que ma bru manque d'église. »

Je le remercie, quoique au fond je ne sois qu'à moitié satisfait du retard, — car j'avais espéré en finir avec cette histoire, et je sais, par expérience, combien il est difficile d'obtenir un terrain disputé entre deux chefs locaux. La justice des Basutos n'est guère expéditive ; et l'ajustement de cette dispute peut prendre des années. Makhaola a beau me dire qu'il donne des ordres formels, pour qu'on réserve la question disputée et qu'on me donne la place, quel qu'en soit le réel propriétaire : je n'ai pas confiance. Mais inutile de se tracasser à

l'avance : à chaque jour suffit sa peine, — nous verrons, demain...

Le soir, nous arrivons à la station en question, que j'ai consacrée à saint François Xavier. Nous nous rendons chez une famille Zouloue, qui me donne ordinairement l'hospitalité. Ce village ne se compose que d'une seule famille : chef du village avec ses quatre femmes, ses fils et ses brus, plus deux ou trois veuves dont il a la garde. Cet homme, dont presque tous les enfants sont catholiques, quitterait volontiers son village pour aller demeurer plus haut dans la montagne, là où les bestiaux trouveraient de meilleurs pâturages ; mais les chefs lui en refusent l'autorisation, — à mon grand regret, car alors je n'aurais aucune difficulté à obtenir cette place, qui ferait très bien pour une station.

Je compte ici 69 chrétiens, 28 catéchumènes et 30 enfants à l'école.

* * *

21 *décembre*. — Confessions, Messe, catéchisme... J'avais à peine fini de déjeuner que les envoyés du chef Makhaola arrivent, suivis de près par les deux petits chefs qui se disputent le terrain que je désire. Nous nous rendons tous, immédiatement, au lieu en question ; car j'ai hâte d'en finir... Après deux ou trois heures de palabres interminables, la question n'a pas avancé d'un pas. Je commence à perdre patience, et les envoyés de Makhaola aussi, — ils menacent de s'en retourner. A la fin des fins, ils consentent à montrer le terrain donné, mais avec tant de restrictions et tant de circonlocutions que je me demande comment faire. Il est évident que chacun des deux adversaires voudrait avoir l'école sur son terrain et a peur de favoriser l'autre. Si j'accepte, j'aurai des difficultés à n'en plus finir.

De guerre lasse, je me rabats sur le village où je loge et propose de m'installer à côté, faute de mieux : cela aura l'avantage de me faire placer officiellement et, après tout, je puis attendre un peu, pour voir comment les choses tourneront. Ma proposition est acceptée, sans

hésitation, — trop facilement, à mon avis — mais, avant que l'assemblée se disperse, j'adresse la parole aux envoyés du chef, les priant de lui transmettre mes paroles. Je remercie tout le monde de s'être dérangé, je remercie le chef de ce qu'il a fait par ses envoyés ; mais je dois dire que je ne suis pas satisfait du tout, que je pleure et que je prie Makhaola d'essuyer mes larmes. On n'a pas montré toute la bonne volonté qu'on aurait pu ; je ne pourrai jamais bâtir une belle mission ici, comme les catholiques ont l'habitude de faire, et j'irai moi-même, le lendemain, retrouver Makhaola et lui exposer la situation. Je remercie ; mais mon cœur n'est pas en paix.

Tout le monde vient me saluer ; et chacun se sépare. Mon idée, en me mettant si près du village, est de décider les chefs à permettre aux habitants d'aller ailleurs et de me laisser la place ; s'ils n'y consentent pas, tout est à recommencer. Réussirai-je ? L'avenir nous le dira ; mais je ne me fais pas d'illusion, — ce ne sera pas facile.

* * *

22 *décembre*. — Je repasse donc par chez Makhaola, — c'est, d'ailleurs, mon chemin en allant à Qacha's Neck. Son accueil est très aimable, comme toujours. Il appelle les hommes qu'il avait envoyés hier, leur ordonne de lui rendre compte, en ma présence, de ce qui s'est passé, — ce qu'ils font très fidèlement — écoute mes raisons, et me promet de parler aux chefs ses subordonnés et de faire tout son possible. Je ne doute pas qu'il soit bien disposé et que, s'il était seul maître, l'affaire serait facilement arrangée, — il m'a déjà rendu bien des services, en d'autres circonstances — mais je sais aussi que la politique du chef Basuto est toujours de contrarier les chefs inférieurs de son district le moins possible, et ce sera long. Si j'ai la réponse dans un an, j'aurai de la chance.

Nous nous séparons bons amis ; et je mets le cap sur Qacha's Neck. Là encore, je m'attends à quelques

difficultés. J'y ai un bon groupe de chrétiens — plus d'une centaine — et 50 catéchumènes, mais pas d'école. Et, pourtant, combien celle-ci y serait nécessaire ! Mes chrétiens sont obligés de se réunir dans une maison, qu'a bâtie à cette intention Jonas le catéchiste, et les enfants catholiques sont nombreux. Quoique je ne vienne ici que depuis quelques années, la Religion catholique y est assez connue, car les Trappistes de Mataliel ont desservi cette station, pendant plusieurs années, puis, s'en trouvant fatigués, un beau jour, m'en ont passé la succession. J'ai là un bon terrain en vue, tout près du village de Jonas et sur le bord de la route ; et je l'ai demandé, depuis longtemps. Malheureusement, il est au milieu des champs ; il faudrait en exproprier trois ou quatre fermiers. Aucune difficulté pour quelques-uns. — les propriétaires les abandonnent volontiers — mais il y en a un autre appartenant à un protestant, dont le maître est trop heureux de mettre des bâtons dans mes roues. N'était ce champ, le chef m'aurait concédé la place, depuis plus d'un an ; mais, comme ce terrain ferait très bien pour une mission dont le besoin se fait grandement sentir ici, je ne veux pas démordre, et j'ai déclaré au chef que, s'il tient autant à la mission qu'il veut bien le dire, il me faut le terrain demandé, — sans quoi, je ne fonderai pas. Il m'a fait de belles promesses, comme toujours ; mais quand les réalisera-t-il ?

En arrivant, je suis très étonné de voir que tous les champs, avoisinant la place que je convoite, ne sont pas labourés — y compris celui que l'on refuse. C'est bon signe ; est-ce que son maître aurait fini par céder ? Ce serait un joli cadeau de Noël que le Bon DIEU m'enverrait.

A peine ai-je dessellé que Jonas s'empresse de me mettre au courant de la situation :

— « Père, le chef Pitso te salue. »

— « Très gentil à lui ! Renvoie le saluer de ma part, demain. »

— « Et il a dit qu'on te prévienne, sitôt que tu serais arrivé. »

— « Où en est la question du terrain que je lui demande ? »

— « C'est réglé, Père : tu auras tout ce que tu voudras. »

— « Le maître du champ consent à le céder de bon cœur ? »

— « De bon cœur, non ; mais, enfin, il le donne au chef, qui te le donnera à son tour. »

— « Et comment en êtes-vous arrivés là ? »

— « C'est bien simple : le chef le lui a demandé. »

— « Et il l'a donné, comme cela, sans plus de façon ? »

— « Oh! non : il a refusé, sachant que c'était pour toi. Mais le chef s'est fâché et lui a déclaré que, puisqu'il refusait de lui faire plaisir, il n'en profiterait pas, non plus ; et il a défendu de labourer tous les champs avoisinants — le sien y compris. »

— « Bonne nouvelle : Pitso a été plus énergique que je ne l'aurais pensé. »

— « Et puis, Père... »

— « Eh bien ! quoi ? »

— « Il y a longtemps que nous te demandons une école. »

— « Cette fois-ci, vous l'aurez : je te le promets. »

— « Nous en avons une. »

— « Vous avez une école ? Où ? »

— « Ici même, dans ma maison. »

— « Qui l'a commencée ? »

— « Moi ! »

— « Toi, mon pauvre Jonas ; mais tu sais à peine lire et encore moins écrire. »

— « J'ai trouvé un jeune homme catholique de Matatiel qui a ses grades, et il a consenti à venir ; tu vas le voir, ce soir. »

— « Et combien avez-vous d'enfants ? »

— « Vingt-neuf. »

— « Pas trop mal, pour commencer. Combien le payez-vous, votre instituteur ? »

— « Nous ne l'avons pas encore payé. »

— « Il travaille pour l'amour de DIEU ? Ce serait

trop joli, surtout pour un Basuto venant de chez les blancs ! »

— « Oh ! non ; il veut être payé. »

— « Et, alors, qui paiera ? »

— « Toi, Père : nous avons pensé que tu ne refuserais pas cela. »

Voilà au moins un homme qui sait se débrouiller. C'est lui qui, à force d'importunités, a su faire marcher le chef ; et il me fait marcher à mon tour. Ne pas se presser de fonder une école, quand on a trop à faire, passe encore ; mais arrêter une œuvre déjà en marche, ce serait mal. Il n'y a donc qu'à m'arranger avec cet instituteur, pour le traitement à lui donner, — ce que je fais, dès le soir même.

* * *

24 *décembre*. — C'est le jour fixé pour ma rencontre avec le chef. Il n'est pas venu lui-même, étant parti hier pour les courses de Matatiel ; mais il a envoyé deux de ses frères, avec pleins pouvoirs. Ils arrivent, de bonne heure, avec une troupe d'hommes, car une affaire aussi importante doit se traiter publiquement ; de plus, presque tous les hommes chrétiens sont là et m'accompagnent au lieu du rendez-vous. Mokhachane, le principal envoyé, commence un long discours dont je vous donne le résumé :

— « Père, enfants de Mpiti et vous tous Basutos, je suis le représentant de mon frère aîné, le chef Pitso ; et voici les paroles qu'il me charge de vous répéter. Depuis longtemps, nous désirons une mission catholique. Mon père Mpiti l'avait déjà demandée aux prêtres de Matatiel et leur avait assigné un terrain, à quelque distance d'ici ; puis, ceux-ci ayant cessé de venir, les prêtres du Lessouto sont venus à leur place et eux aussi veulent fonder. Pitso leur a proposé la même place qu'on avait déjà donnée autrefois : le Père l'a refusée, sous prétexte qu'elle était trop près de l'église protestante, et a demandé celle-ci. Notre père Mpiti

voulait les Ba-Roma chez lui, et il est mort en nous léguant sa volonté ; or, les enfants n'ont pas le droit de refuser l'héritage de leur père. Voilà pourquoi Pitso vous a demandé de lui céder ces champs, que vous voyez non labourés, et qu'il a obligés ceux qui refusaient. Aujourd'hui, il est heureux de recevoir chez lui la Religion des Romains ; il les place ici, et il ordonne à tous de les respecter et de les aider. Ce sont là les paroles du chef, mon frère aîné. Père, tu peux bâtir où tu voudras ; nous donnerons nos femmes à ton église et nos enfants à ton école. De plus, le chef nous a ordonné de fixer les limites du terrain dont tu as besoin. »

Les autres parlent à leur tour, plus ou moins longuement, répétant à peu près la même chose et remerciant Pitso d'avoir enfin accompli la volonté de son père défunt. Pendant ce temps, j'écoute d'une oreille, mais je suis occupé à me demander quelle étendue de terrain il faut demander. Je ne voudrais pas les blesser, en demandant trop d'un coup, mais cette place est certainement destinée à devenir une mission centrale, — il ne faudrait pas qu'elle fût trop petite. Après quelques hésitations, je me décide à solliciter plutôt plus que moins, — il sera toujours temps de rabattre de mes prétentions, si je vois qu'on fait des difficultés — et je montre les limites du terrain que je regarde comme nécessaires.

Mokhachane se lève à nouveau :

— « Vous avez entendu le Père. J'ai reçu l'ordre de lui donner ce qu'il désirait ; s'il avait demandé davantage, je lui aurais donné davantage. Ce terrain est désormais à lui, ces maisons à moitié détruites sont à lui (il y avait là un village, maintenant abandonné), l'herbe est à lui, et vous n'avez plus le droit de la couper pour couvrir vos maisons. Et, quand le Père sera venu demeurer ici, s'il a besoin de champs, nous les lui donnerons encore. »

Si j'avais su qu'ils étaient si bien disposés, je crois que j'aurais demandé davantage. Mais Mokhachane continue toujours son *speech :*

— « Et maintenant, les dernières paroles du chef sont celles-ci : Quand vous serez ivres, Basutos, prenez bien

garde de ne pas venir ennuyer le Père et le scandaliser, — sans quoi, vous serez puni sévèrement, et le chef vous mangera vos bestiaux. Et toi, Père, si tu as à te plaindre d'eux, viens me le dire. Pitso, enfin, te demande instamment d'établir ici, non pas seulement une école avec instituteur indigène, mais une vraie mission avec prêtres et religieuses, où tu pourras planter beaucoup d'arbres et instruire nos enfants — non pas seulement à lire et à écrire, mais encore à travailler. J'ai fini. »

Il fallait bien y aller de mon petit discours, moi aussi ; et je m'empresse de féliciter les fils de Mpiti de leur fidélité à la mémoire de leur père, et de leur témoigner la joie que me causent leurs bonnes dispositions. Je les charge de porter mes remerciements et mes compliments au chef.

— « Quant à la prière que vous me faites d'avoir ici une vraie mission », leur dis-je en terminant, « je dois la faire parvenir au Seigneur Évêque, le grand Chef de la Religion parmi les Basutos. Il est parti voir notre Grand-Chef, de l'autre côté de l'Océan, et lui demander des prêtres pour vous ; et, avant de partir, il m'a chargé de vous dire qu'il pense beaucoup à vous et que, si vous me donniez une bonne place, il vous donnera un prêtre, le plus tôt possible. Donc, je puis m'engager en son nom. Et maintenant, que le Bon Dieu vous bénisse tous, vous et vos enfants, et vous donne la paix et la pluie. »

— « *Khotso, Pula* (la paix, la pluie) ! » crie, d'une seule voix, toute l'assemblée. C'est la manière Basuto de terminer toutes les réunions importantes. Tout le monde part, content.

J'ose dire que le plus heureux c'est encore moi. Le Seigneur Évêque ne m'a chargé de rien leur dire du tout ; et je l'ai engagé, sans même qu'il s'en doute, — très probablement ne se doute-t-il même pas de ce que nous avons fait aujourd'hui — mais cette fondation s'impose tellement qu'il lui sera impossible de la retarder longtemps, dès qu'il aura trouvé quelques missionnaires de plus ; et je suis bien certain qu'il ne manquera pas à l'obligation que j'ai contractée en son nom.

Mais en trouvera-t-il — des prêtres ? Voilà la grosse question. J'y réponds sans hésiter par l'affirmative ; je vois tout en rose, aujourd'hui. Et, tout le temps que me laisse libre l'audition des confessions, je rumine les avantages que me procurerait cette fondation ; cela me soulagerait d'un bon coin de mon district.

Allons, jeunes gens du noviciat et du scolasticat, voilà une place toute prête à prendre. Qui la veut ? Je m'en vais commencer, immédiatement, à vous préparer votre nid. Les chrétiens, dans leur enthousiasme, promettent de bâtir eux-mêmes l'église, — « une grande église, Père. » L'un promet de charrier les pierres, d'autres de bâtir, un autre propose de fournir les arbres ; les femmes s'engagent à me donner de l'herbe, autant qu'il en faudra. Je les attends à l'œuvre ; mais, en attendant, je fais un contrat pour vous bâtir un presbytère en pierre, 16 pieds sur 12 et 8 de haut, — un palais, Messeigneurs — et j'écris à la boutique voisine de m'acheter, immédiatement, un lit avec matelas dedans, car je ne voudrais, pour rien au monde, que vous vous endommagiez l'épine dorsale, et une table, pour que vous puissiez prendre vos repas selon toutes les règles de l'étiquette. Et je vous donnerai un coursier fringant — tel que l'aiment les jeunes, dont le plaisir suprême est de piquer une tête dans la poussière — avec lequel vous volerez à la conquête des âmes. Dépêchez-vous de retenir votre place, car elle sera pour le premier venu !

Je rêve si bien et si joyeusement, dans l'espérance de trouver un aide dans un avenir prochain, que le temps passe ; et j'arrive à dix heures du soir, sans être parvenu à lier mes idées pour le sermon de la Messe de minuit, car nous aurons la Messe de minuit, et je suis bien décidé à prêcher, — dût ma gorge saigner, toute la journée, demain. On ne passe pas une fête de Noël sans prêcher, — surtout quand on est de bonne humeur, comme je le suis aujourd'hui.

Je sors, pour me rafraîchir les idées, au grand calme de la nuit. Il fait un magnifique clair de lune, comme on n'en voit qu'au Sud de l'Afrique, — je pourrais lire

mon bréviaire. Partout, des dormeurs qui n'ont pu trouver place dans les maisons du village : ici, un groupe d'hommes, qui ronflent à qui mieux mieux ; un peu plus loin, à l'abri d'un pan de mur à moitié démoli, des femmes et des jeunes filles, entassées l'une contre l'autre, la tête reposant sur le paquet de hardes dont elles vont bientôt se revêtir ; de temps en temps, un bébé crie et réveille sa maman — qui le prend dans ses bras et le calme par ses caresses. Tout ce monde-là se repose, aussi bien que vous dans votre lit chaud, enveloppés qu'ils sont dans leur couverture. Nous sommes en plein été, donc il n'y a pas à craindre le froid ; je vois, cependant, avec une certaine inquiétude, les nuages monter du côté du Griqualand-East, et je me demande si la pluie, que mes gens demandaient avec tant d'ardeur, ce matin, ne va pas se mettre à tomber.

A onze heures et demie, armé d'une tige de fer, je me mets à frapper à tour de bras sur un vieux soc de charrue ; et tout le monde se lève, en secouant la poussière des couvertures. Comme tous se sont couchés tout habillés, la toilette n'est pas longue. Il ne reste aux dames et demoiselles qu'à passer, sur celles qu'elles portent déjà, la demi-douzaine de robes qu'elles revêtent, les jours de fête ; cela les fait paraître énormes et rappelle les crinolines de nos vieilles grand'mères, mais, pour un jour de grande fête comme celui-ci, il est de bon ton d'arborer sa garde-robe au grand complet.

La maison, qui sert d'église, est archi-pleine, — un bon nombre restent dehors. Vous pensez bien que la solennité, avec laquelle nous célébrons la Noël, est tout à fait relative : l'autel est formé d'une caisse renversée, que recouvre la meilleure de mes couvertures, — la nappe, quelque peu défraîchie par près de trois mois de voyage, aurait bien besoin d'être repassée, — mon ornement, le seul que je possède, ne pourrait faire pour un office pontifical, c'est sûr, — comme luminaire, deux pauvres chandelles, fixées sur deux boîtes par un peu de bougie fondue, — et, sur l'autel, quelques fleurs des champs, aussi humbles que Celui dont nous célé-

brons la naissance. Tout cela n'est pas riche, — pas très beau, non plus, — mais, quand même, « Le Fils du Roi de gloire est descendu des cieux »... pour nous comme pour vous ; et nous le chantons de bon cœur. Tous les vieux airs de Noël, si simples et si touchants, résonnent dans notre pauvre hutte de Cafres, avec autant d'enthousiasme que dans les plus belles cathédrales. Je célèbre deux Messes, — réservant la troisième pour le matin, pour les chrétiens qui n'ont pas pu venir la nuit — puis je vais m'étendre, dans une hutte voisine, sur le vieux sac qui me sert de lit. Mes gens restent devant l'autel et répètent, jusqu'à l'aurore, tous les cantiques qu'ils savent. Que n'ai-je un petit Enfant Jésus à leur montrer ? Cela rendrait la fête complète.

* * *

25 *décembre*. — Noël. Bonne année à tous et, tout spécialement, aux futurs missionnaires du Basutoland ! Puisse le divin Enfant nous en envoyer une demi-douzaine, la prochaine année, — il nous faudrait au moins ce nombre, pour faire le travail proprement.

Les nuages couvrent maintenant le ciel, le vent a changé, et il fait un froid de loup. Hier, « on cuisait dans son jus », aujourd'hui on gèle ; ces brusques changements de température ne sont pas rares dans la montagne. Les chrétiens s'empressent de déguerpir, sitôt après la dernière Messe ; et ils font bien, car, après midi, la neige se met à tomber.

La neige, à pareille époque ! C'est inédit, chez nous, en plein été. Figurez-vous voir la neige, en Europe, au jour de l'Assomption Au moins, cela procure le plaisir de rappeler les Noëls de Bretagne. Hier soir, je ne pensais guère à la bûche de Noël, et, ce soir nous sommes tous accroupis autour du feu allumé au milieu de la hutte ; ce serait très poétique, — n'était la fumée qui nous suffoque !

* * *

26 *décembre.* — Ce matin, la terre est toute blanche de neige ; mais le soleil a reparu et a tôt fait de la faire fondre. Néanmoins, le froid est encore très vif, pendant toute la matinée ; et il y a assez peu de monde à la Messe.

Nous partons, vers midi, pour Masiepo — où je dois faire un baptême d'adultes, mercredi. Il nous faut encore passer l'Orange ; c'est la dernière fois, — et je n'en suis pas fâché, car je n'aime pas trop ces grosses rivières, surtout quand l'eau est assez haute, comme maintenant. Cet Orange a parfois mauvais caractère et m'a déjà joué plus d'un vilain tour. J'ai bien failli le voir pour la dernière fois, aujourd'hui.

Je ne sais trop à quoi je pensais, — probablement me demandais-je, comme toujours, quand j'aurais un coadjuteur. En tous cas, je ne m'occupais guère de guider mon cheval, qui a manqué le gué — ce dont je me suis aperçu, quand je l'ai vu entraîné par une espèce de rapide en miniature, comme il n'y en a pas mal dans l'Orange.

— « Attention, Père Lebreton, et prépare-toi à faire un acte de contrition, si tu piques une tête dans le courant ! »

Heureusement que, si mon cheval est aussi nigaud que son maître, il ne manque pas de courage ; il se met à nager vigoureusement, et il finit par sortir de l'eau, 150 mètres plus bas que le gué. J'en suis quitte pour un bain de siège complet ; mais, comme le soleil a retrouvé sa chaleur d'hier, je serai sec avant d'arriver. Par contre, le pain que je portais dans mes sacs est devenu immangeable, — comptons sur la bonne Providence, pour ce soir.

Nous arrivons, vers quatre heures, chez Ananias Leuta — un bon jeune homme venant de la mission de Massabielle. C'est lui qui est chargé de faire la prière et de veiller sur mon petit troupeau. Il s'en acquitte fort bien : ses catéchumènes savent parfaitement leur

catéchisme, et il a déjà obtenu pas mal de conversions. Il y a, dans les environs, 29 baptisés et 18 catéchumènes — dont 14 vont recevoir le baptême.

Ces derniers sont déjà là, m'attendant avec impatience, et aussi bon nombre de chrétiens. Une bonne vieille, en me saluant, tire de son paquet d'habits une douzaine de petits pains, cuits sous la cendre ; plusieurs autres exhibent, qui un plat de haricots, qui une poule ou des œufs J'avais raison de compter sur la bonne Providence ! D'ailleurs, je sais bien qu'Adolphina, mon hôtesse, ne nous laissera manquer de rien... Je la vois déjà, une poignée de maïs à la main, appeler ses poules et les enfants prêts à attraper celle qu'elle leur désignera, — pendant que son mari se dirige vers le troupeau de moutons.

De plus, il y a là une maison neuve — pas très grande mais convenable — qui fera très bien pour la Messe.

— « Père », me dit Adolphina, « nous l'avons bâtie exprès pour toi ; et j'avais si peur de n'avoir pas fini, avant ton arrivée. »

Il ne manque que l'autel, — pas de table, pas de caisse — et je ne ne vois rien pour faire un autel convenable ; mais les pierres sont abondantes. Un mot d'appel, et tout le village est en mouvement : hommes et enfants apportent les pierres, les femmes agenouillées pétrissent le mortier avec les mains, et je bâtis. Avant le coucher du soleil, nous avons fini la maçonnerie ; et les femmes vont plâtrer, demain, et décorer l'autel de lignes multicolores — bleues, blanches, noires et rouges. Vous verrez que ce sera joli...

* * *

29 *décembre*. — Bonne fête : foule de païens et même de protestants. Inutile de vous décrire la journée ; elle ressemble à toutes les fêtes de baptême dont je vous ai déjà donné la description. Le chef est là ; Ananias me l'amène et lui demande d'autoriser la fondation d'une école. Je l'appuie, car je ne puis pas faire autrement ;

mais. au fond, je préférerais qu'il ne se presse pas trop de donner la place, — cela me permettrait d'attendre à une autre année. J'ai déjà fait tant de promesses, tout le long du chemin, et ce n'est pas fini !... Le chef promet de faire son possible, et je n'insiste pas.

* * *

30 *décembre.* — Les nouveaux chrétiens ont fait, ce matin, leur première Communion avec une grande piété... Sitôt la Messe finie et le déjeuner avalé, nous sellons les chevaux, pour nous rendre au Qabane.

Je n'avais pas, d'abord, l'intention de m'y arrêter ; mais, hier, un jeune chrétien de là-bas — Timoti, ancien élève de notre école de Roma — est venu m'inviter, de la part de son chef, à passer chez lui.

— « Pas le temps, mon brave, Je vais à Qabanyane, — ce n'est pas à beaucoup plus de trois heures de chez vous, — vous pouvez venir m'y trouver, dimanche. »

— « Oh, Père, viens, quand même. Tu iras au Qabanyane, samedi. Nous voulons que tu voies notre école. »

— « Votre école ? Quelle école ? »

— « La nôtre ; celle que nous venons de commencer, — le chef d'accord avec les chrétiens. Setheba-Thebe (c'est le nom du chef) te donnera tout le terrain que tu voudras. Sa femme veut se convertir, et lui aussi. »

— « Connues, ces histoires de conversions, quand on veut une école ! Qui est l'instituteur ? Est-il catholique, au moins ? »

— « C'est moi. »

— « Et combien le chef te paie-t-il pour cela ? »

— « ?... »

— « Qui te paie, alors ? »,

— « Père, ne te fâche pas. Nous sommes tes enfants ; les chrétiens ont pensé qu'une fois l'école commencée tu ne refuserais pas de la prendre à ta charge. Je ne demande rien pour la période déjà écoulée. »

— « Et pour l'année prochaine ? »

— « Tu ne nous abandonneras pas. » .

— « Mais où veux-tu que je prenne l'argent, pour payer tant d'écoles ? J'en ai promis quatre ou cinq, en chemin ; la tienne est la sixième, — je n'y puis suffire. »

— « Les autres ne sont pas commencées, Père ; la nôtre l'est. »

— « Oui, mais chose promise est due. Je te le répète : je n'ai pas d'argent. »

— « Le Seigneur Évêque t'en donnera. »

Le Seigneur Évêque ! C'est beau — l'innocence du jeune âge ! Ces braves gens se figurent que la bourse des évêques s'ouvre si facilement ! Oui, quand c'est pour y mettre quelque chose ; mais, quand c'est pour en sortir quelques *bank-notes*, c'est une autre histoire. Plusieurs de mes lecteurs ont dû en faire l'expérience.

Allons voir, quand même. Je viens de dire qu'il faut tenir ses promesses. Il y en a une que j'ai déjà prise, bien des fois, et que je viole infailliblement à chaque tentation. A chaque demande d'école, je jure que c'est la dernière, que c'est fini et que je ne puis plus ; et, à la prochaine demande, je reprends des engagements tout aussi solennels — qui ne tiendront pas plus que les autres !

Nous voilà donc partis pour Qabane. Deux heures de montée, deux heures de descente, — la moitié du temps à pied, car les chemins sont trop mauvais et trop dangereux. Timoti est tout fier d'avoir à moitié gagné son procès... La réception des chrétiens est encore plus cordiale que d'ordinaire. Allez donc refuser de payer l'école de gens qui se montrent si aimables et vous parlent si gentîment ! Nous descendons chez Timoti ; et, demain, nous irons voir le chef.

* * *

31 *décembre*. — La matinée a été consacrée aux chrétiens : quelques baptêmes d'enfants, puis quelques réceptions de catéchumènes. L'après-midi, nous allons au village du chef, — deux ou trois milles, en remontant la rivière. Celui-ci a prêté une hutte pour l'école et la prière du dimanche ; et les chrétiens y ont bâti un petit autel et des bancs de mottes. Setheba-Thebe me fait

parcourir les environs, me montrant toutes les places qu'il juge propices à l'établissement d'une station, et me laisse libre de choisir où je voudrai. Le pays — très accidenté, pierreux et sablonneux — ne me plaît guère ; je finis, quand même, par choisir un site relativement plat, où je vois une bonne source et des pierres assez abondantes. Le chef promet de bâtir une maison lui-même et renouvelle aussi sa promesse de se convertir, — sitôt que la station sera fondée. Sa femme aurait déjà été reçue aujourd'hui, me dit-il, mais elle est absente.

Nous retournons chez Timoti, sous une pluie battante, et y arrivons trempés comme des canards.

Voilà l'année finie ! Joies et douleurs, consolations et déceptions, conversions héroïques, trop souvent suivies de chutes pénibles, s'y sont mêlées. Elle se termine sur de magnifiques espérances... Celles-ci se réaliseront-elles ? Que sera demain ? Ne bâtis-je pas sur le sable, ou bien aurai-je le bonheur d'établir, sur des bases solides, cette œuvre de l'évangélisation de nos montagnards — à laquelle je travaille depuis quinze ans ? Ai-je trop présumé de mes forces et verrai-je, faute de prêtres péricliter cette œuvre — qui m'a coûté tant de fatigues et tant de souffrances ? A la grâce de Dieu ! Merci pour ce qu'Il m'a donné si abondamment jusqu'ici, et pardon pour ce que je Lui ai refusé !

Demain, je continuerai ma route, confiant dans la miséricorde divine, qui a béni mon travail au delà de tout ce que j'aurais pu espérer en commençant, et dans la sollicitude de ceux qui m'ont confié, dans ce district montagneux, le salut de tant de milliers d'âmes, le bon renom de l'apostolat catholique et l'honneur de notre Congrégation. Au moins, j'aurai fait mon possible, — quel que soit le résultat final.

* * *

1er *janvier* 1921. — Nous avons à grimper près de 2.000 pieds, pour arriver sur le plateau où la Qabanyane prend sa source. Terrain fertile, mais excessivement froid

à cause de l'altitude : en été, c'est très agréable mais, en hiver, il y fait terriblement froid. Le pays est assez peu peuplé, les païens y sont durs à convertir et les chrétiens n'y seraient guère plus d'une douzaine et demie, si différents groupes, éparpillés dans un rayon de quatre à cinq heures et manquant encore d'église, ne venaient s'unir à eux. L'école compte une trentaine d'enfants. La station domine toute la vallée de la Qabanyane et de l'Orange ; de la porte de ma hutte, je puis admirer le magnifique panorama des montagnes séparant le Basutoland du Griqualand-East, — nulle part, je n'ai vu de plus beaux couchers de soleil.

Le soir, les chrétiens les plus éloignés arrivent, les hommes à cheval et les femmes à pied, — celles-ci portant leurs habits de fête sur la tête et leur petit enfant sur le dos. Quelques-unes ont marché depuis le lever du soleil, afin de ne pas manquer l'occasion de recevoir la Communion, demain. Elles me demandent avec instance de « leur raccourcir les jambes », c'est-à-dire de leur donner une église plus près de chez elles. J'en parlerai au Père Joseph FOULONNEAU, de Bethel ; comme elles demeurent sur la limite de nos deux districts, il pourrait peut-être s'en charger. Mais lui aussi a tant à faire !

* * *

3 *janvier*. — Hier, dimanche ordinaire, pas trop fatigant... Aujourd'hui, nous descendons au Motsekuoa. Depuis deux ans, le chef de l'endroit, Liau, me demande une école ; et je le fais aujourd'hui espérer. Il commence à se fatiguer d'attendre, d'autant plus que les protestants le tracassent pour s'établir chez lui : il m'a fait dire que, si je ne pouvais lui accorder son école, il serait obligé de consentir à les laisser venir. Il faut me décider : toute la population est encore païenne, mais bien disposée, — la mère de Liau, surtout, désire sérieusement se convertir — et, si je ne leur donne pas ce qu'ils demandent, la place sera irrémédiablement perdue pour nous.

La Motsekuoa est une petite rivière, qui se jette dans le Sinkunyane. L'étroite vallée, où elle coule, est encaissée entre deux chaînes de hautes montagnes, qui arrêtent les vents et concentrent la chaleur ; le soleil y brûle, comme nulle part ailleurs. Le sol, sablonneux, produit avec une rapidité étonnante de belles moissons, quand l'année est pluvieuse, mais présente l'aspect d'une absolue désolation, en temps de sécheresse. Partout, des buissons rabougris, que broutent les chèvres. Un peu plus haut, sur le flanc des montagnes, une herbe assez abondante pour les moutons. Quantité de villages s'échelonnent tout le long de la rivière, sur les deux rives.

Liau se montre heureux de me voir m'arrêter chez lui, et se met à ma disposition pour me conduire où je voudrai.

Village quelconque de Basutos : les huttes sont jetées un peu partout sans aucun ordre, la porte tournée vers le soleil levant ; de tous côtés, des pans de murs écroulés, vestiges d'habitation dont les maîtres ont émigré ailleurs ; un grand *kraal*, en pierres mises les unes sur les autres sans aucun mortier, pour les bestiaux, et un autre plus petit, formé de branches d'arbres, pour les moutons ; un *khotla*, où il ne doit pas faire bon, quand la pluie tombe. Tout y respire l'indolence et la négligence, pour ne pas dire la saleté, communes aux indigènes qui ne se sont encore jamais frottés à la civilisation. L'intérieur des maisons est dans le même style ; il n'y a aucun chrétien, ni hommes ni femmes, dans le village, et les femmes païennes n'ont aucun souci de la propreté et de l'hygiène, — l'école seule peut les former un peu à ces vertus domestiques.

A peine vêtues d'une mauvaise robe d'indienne, le corps enveloppé d'une couverture, qu'elles ne se gênent pas pour déposer par terre en travaillant, elles n'ont guère plus souci de la modestie que de la propreté. Quant aux enfants, ils sont en costume adamique, et leurs mamans ne doivent pas souvent les débarbouiller ; par contre, elles ont bien soin de les enduire assez fréquemment de graisse, ce qui fait coller à leur peau la

poussière rougeâtre dans laquelle ils se roulent toute la journée. Si leur âme n'est pas plus propre que leur corps, — ce qui est plus que probable, au moins pour les adultes — il y aura du travail à faire pour les décrotter. C'est pourtant faisable ; une des consolations du missionnaire est de comparer la situation et l'apparence même physique de telle ou telle famille, de tel ou tel village, à l'époque du paganisme et quelques années après la conversion.

Quand même, tout ce monde païen vous reçoit aimablement ; ce n'est, certes, pas la même manière respectueuse ni le sentiment de révérence que vous trouvez chez les chrétiens, —ils vous parleront un peu drôlement, parfois, ou vous feront souffrir de leurs importunités — mais ils n'y voient aucune malice, vous savent l'homme de la Religion, l'homme de Dieu, et, sur maint visage, on peut déjà découvrir quelques vestiges d'aspirations à s'élever au-dessus de la chair. Parlez-leur de leur âme, de la vie de péché qu'ils mènent, du compte à rendre à leur Créateur : ils commenceront par répondre en riant, — quoique jamais d'un rire de moquerie — et finiront par vous dire bien simplement :

— « C'est vrai, ce sont des tentations de Satan... Je suis bien jeune, je n'ai pas encore la force ; mais je ne veux pas mourir dans le péché, je veux aller à Dieu mon Père... Père, prie pour moi. »

Une âme immolée, qui consacrerait sa vie à prier et à souffrir pour ces pauvres gens, — bien plus à plaindre qu'à blâmer, puisqu'ils ne peuvent comprendre l'horreur ni la malice de leurs fautes, qu'ils avouent, d'ailleurs, bien humblement — attirerait sur ces milliers de païens la grâce de la conversion.

Le soir, quand nous revenons, Liau et moi, de choisir la place de la future école, le village entier est réuni pour la prière. Évidemment, il y a bien là un peu de curiosité, un peu de politesse aussi à l'égard de leur hôte, et ils ne seraient certes pas si nombreux, si la prière se faisait tous les soirs ; cependant, on peut l'affirmer, ils y viennent aussi par un sentiment du respect de la prière, commun

à tous les Basutos, et par conscience de devoir quelque chose à Dieu. Et, après la prière, il faut leur chanter des cantiques, que les jeunes s'efforcent de répéter et que les vieux écoutent avec plaisir. Non, je vous le dis : il n'y aurait pas à jeter longtemps le filet, pour faire ici une pêche fructueuse.

Encore une promesse, encore une fondation décidée. Que le bon Dieu me fasse trouver les moyens et les hommes nécessaires !

* * *

4 *janvier*. — Le soleil chauffe dur, aujourd'hui : pas la moindre brise, pas l'ombre d'une ombre, — les chevaux suent à grosses gouttes. Nous descendons la Motsekuoa, jusqu'à son confluent avec le Sinkunyane (petit Orange), et remontons celui-ci jusqu'à sa jonction avec la Lesobeng — où nous nous arrêtons, à Motsiba.

Je n'y ai qu'une demi-douzaine de chrétiens, — quoique j'y aie commencé une petite école, depuis un an, à la demande du grand-chef Griffith (1). Son frère, Nkotjane, à qui il avait donné ce district, est mort, depuis deux ans ; et il a voulu que j'y établisse une école pour ses neveux. Edouard, l'instituteur, y enseigne la lecture, le calcul et le catéchisme à une vingtaine de bambins, tous païens, qui ne semblent pas prendre grand goût à l'école. Les parents, non plus, n'ont pas montré beaucoup d'empressement à venir à l'église, jusqu'ici. Une seule conversion s'est produite, celle de la veuve du chef, mais les enfants ne manquent jamais la prière ni le dimanche ; et j'espère que leurs prières finiront par attirer la grâce divine sur ce peuple païen.

Le *locum tenens* du chef s'était engagé à bâtir une maison d'école ; mais il n'a pas encore remué une pierre. Je le secoue un peu, et il promet de s'y mettre, dès après-demain, — quand je serai parti. Ce qu'il en faut, de la patience, avec ces gens !

(1) Voir — dans nos *Missions*, N° 213, page 50 — le récit de la *Conversion du Grand-Chef*.

* * *

6 *janvier.* — Fête des païens. Que Dieu daigne faire un miracle, en faveur de ceux chez qui je me trouve aujourd'hui, et faire luire à leurs yeux la lumière de la Foi !

Nous remontons le cours de la rivière, la traversant une dizaine de fois, et contemplons, en passant, le *lesoba* — belle arche naturelle, dont l'ouverture peut avoir une trentaine de mètres de large, et que Dieu a taillée au flanc de la montagne. C'est elle qui donne son nom à la rivière Lesobeng. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à la station du même nom et que j'ai baptisée Montmartre. Nom un peu prétentieux, me direz-vous. Peut-être ; mais le Sacré-Cœur en est le Maître, et il faut qu'il y ait un Montmartre dans la Congrégation, — si petit et si humble soit-il.

C'est la première de mes stations, une des plus florissantes, la plus fervente et aussi la préférée. J'y passe toujours une semaine, — ce qui n'est pas sans exciter un peu la jalousie des autres, et ils ne sont pas sans me le reprocher parfois. Matheus, l'instituteur, est le meilleur garçon que je connaisse, dévoué et plein d'esprit de foi ; et Eugenia, sa femme, une des enfants préférées des Sœurs de Roma, fait de bonne cuisine, — ce qui n'est jamais à dédaigner, surtout en voyage.

De plus, j'ai ici une petite église, — trop petite, hélas ! mais où je puis conserver le Saint Sacrement, pendant mon séjour, grâce bien appréciable et qu'on goûte, je vous l'assure, quand on a été deux mois et demi sans pouvoir faire une visite au Saint Sacrement. Je puis même donner la Bénédiction du Très Saint Sacrement, le dimanche, grâce à un petit ostensoir — venu de Llanrwst. Rien ne manque à mon installation, pas même une grande et belle hutte ronde, avec deux fenêtres.

Cette chrétienté comprend 150 baptisés, 72 catéchumènes et 40 enfants à l'école.

Les relations sont fréquentes entre Lesobeng et Roma ; et mon premier soin est de demander les nouvelles. Il

paraît qu'on m'a, justement, apporté un tas de choses hier par une occasion.

— « Un tas de choses ! Apporte voir, Matheus. »

Un paquet de journaux (on lira cela, ce soir et les soirs suivants, en fumant une pipe), — une boîte d'hosties (heureusement, car je n'en avais plus), — une bouteille de vin (le Père Supérieur doit être de bonne humeur), — un paquet de lettres, que je lis immédiatement, en commençant par celle du Père PENNERATH :

— « *Monseigneur est arrivé* (bonne nouvelle) : *il n'amène personne* (alors, qu'est-ce qu'il allait faire là-bas ? Nous sommes flambés !), *mais on lui a promis trois jeunes Pères et on lui fait espérer un quatrième ; et je vous envoie une bouteille de vin, pour boire à leur santé.* »

Ça, c'est mieux. Voilà un Supérieur selon le Cœur de DIEU et qui comprend ce que c'est qu'un missionnaire Breton : une bonne nouvelle pour le cœur du missionnaire et une bonne bouteille pour l'estomac du Breton... Sûr qu'il y aura un Père pour moi, sinon deux ! Quatre nouvelles Religieuses de la Sainte-Famille sont également arrivées.

Voilà de quoi délasser un homme fatigué, et je me mets à rire tout seul. Matheus me regarde, tout étonné :

— « Père, tu dois recevoir de bonnes nouvelles : tu as l'air trop joyeux. »

— « De bonnes nouvelles, je te crois ; il y a longtemps que lettre ne m'avait fait pareil plaisir. Écoute... »

— « DIEU nous a exaucés ; nous avions prié, tous les jours, dans cette intention, avec les enfants de l'école. »

— « Continue, car il n'y en a pas encore assez. »

— « Est-ce qu'il y en aura un pour Lesobeng ? »

— « Ce sera moi, mon cher, — quand je prendrai ma retraite et que je serai trop vieux pour courir. »

Quand j'ai fini de lire mes lettres, — je n'avais encore rien reçu, depuis mon départ de Roma — nous allons arranger un peu l'église, pour pouvoir y conserver le Saint Sacrement, demain.

Elle n'est pas très riche, ma petite église, — beau-

coup d'entre vous la trouveraient tout juste assez bonne pour une écurie — mais elle possède des trésors, quand même : une statue du Sacré-Cœur, dont j'ai recolé les morceaux, comme j'ai pu, car elle avait été brisée en chemin, puis un petit Enfant JÉSUS, à qui il manque un bras, que nous remplaçons par une rose. Matheus lui a bâti une crèche, avec des peaux de chèvre dont il a arraché la laine, et qu'on vient voir de loin, me dit-il. Nous tâcherons de faire quelque chose de mieux, demain ; mais il est trop tard, pour ce soir, — il nous reste juste le temps d'orner l'autel, avec quelques fleurs artificielles, précieusement conservées pour les jours où le Bon DIEU est présent.

* * *

7 *janvier*. — Pas le temps de s'ennuyer, aujourd'hui. Les chrétiens, qui ne sont pas trop éloignés de l'église, viennent se confesser ; car ils veulent profiter de la présence du prêtre pour recevoir, chaque jour, la Communion — dont ils sont privés, pendant de si longs mois. Tous les catéchumènes sont là aussi : c'est jour d'examen, et j'en choisis une quarantaine pour le baptême — qui aura lieu lors de mon prochain voyage. Et que de choses à entendre ! Chacun me met au courant de ses petites misères et des événements heureux survenus depuis mon passage : bébé a trois dents et commence à marcher (« Je te l'apporterai dimanche, Père »), — deux voisines se sont disputées et il faut faire la paix, avant de se confesser, — une jeune fille est demandée en mariage (« Qu'en pense le Père ? »), — la vieille grand'-mère ne peut plus venir à l'église et demande que je lui porte la Communion, — 'M'anyeo est malade, il faudrait aller la voir, etc. Il faut écouter tout le monde et promettre d'aller voir les malades, demain, et de porter la Communion aux vieux.

Mais je veux faire une crèche, car celle dans laquelle repose l'Enfant JÉSUS est en style un peu trop sesotho. Je trouve quelques morceaux de papier d'emballage ; j'envoie les enfants fouiller les rochers, pour y prendre les

plus jolies plantes, si abondantes dans la montagne ; et, pendant que les femmes broient et délaient de la terre de différentes couleurs, je vais démolir la crèche de Matheus. Sous les fleurs déjà fanées, que les chrétiens avaient apportées dimanche, je trouve plusieurs tickeys offerts à l'Enfant Dieu ; cela me permettra de lui acheter une petite robe, car la sienne commence à ressembler à celle des petits Basutos. Dans un coin, quelques bonbons — présent de quelque enfant dont le père a dû lui faire cadeau, en revenant de la boutique, et qu'il a voulu partager avec Jésus.

Quand je commence à badigeonner mes bouts de papier et les peaux de chèvre de Matheus avec la terre délayée, on me regarde avec étonnement :

— « Que fais-tu là, Père ? »

— « Des pierres pour la grotte de l'Enfant. »

— « Des pierres ! Avec du papier ? »

Ils n'ont pas l'air convaincus, — mais c'est si drôle, les blancs ! — et ils s'assoient par terre, pour voir la suite.

Ils ont fini par se convaincre que les blancs pouvaient faire des rochers avec du papier et des peaux de chèvre ; et ils n'en reviennent pas. C'est qu'elle est très jolie, notre petite crèche, avec le bel Enfant couché sur l'herbe sèche, — sa main amputée est cachée sous les fleurs, et il sourit aimablement. Toutes les femmes sont joyeuses, et elles partent raconter aux voisines que le Père a fait une grotte dans l'église et que l'Enfant y repose — beaucoup plus beau qu'auparavant.

J'ai remis les bonbons à ses pieds. Un petit bébé, porté dans les bras de sa maman, les regarde avec de grands yeux d'envie. Il tourne les yeux vers sa mère, qui, absorbée dans sa prière, ne le voit même pas ; il regarde de nouveau l'Enfant, puis les bonbons, puis de nouveau l'Enfant, puis il tend vers Lui sa menotte :

— « *Ngoana, mphe* (Enfant, donne-moi) ! »

Sa mère essaie de lui prendre la main et de le faire taire, mais lui répète de plus belle :

— « *Ngoana mphe, ngoana mphe !* »

La scène est charmante au possible. Je prends les bonbons et les donne au petit, non sans protestation de la mère, qui ne veut pas accepter et ne consent que sur mon assurance que l'Enfant les donne de bon cœur. Et encore elle n'est pas satisfaite, — ils sont à Jésus, pas à un autre — et elle court chez elle chercher un *sixpence*, qu'elle dépose à la crèche, pour payer les bonbons du petit Jésus (1). Il est probable qu'elle gardait précieusement ce *sixpence* pour acheter un peu de savon, — l'argent est rare, cette année — mais elle le donne de bon cœur, car elle ne veut pas que son enfant mange les bonbons de Jésus.

* * *

8 *janvier*. — Journée des malades. Quand je reviens, le soir, c'est pour apprendre que mon cheval — celui qui nageait si bien — a été tué. Est-ce que la guigne va recommencer ?

La bonne bête broutait paisiblement, sur le flanc de la montagne, quand un païen, le prenant pour le cheval d'un de ses ennemis, a fait rouler dans sa direction un gros rocher — qui l'a précipité dans l'abîme. Le misérable croyait n'avoir pas été vu ; mais une rapide enquête des chrétiens, pendant mon absence, l'a vite découvert ; et ils ont déjà été prévenir le chef dont dépend la mission. Le coupable n'est pas fier, car le cheval du Père est un personnage d'importance ; et il a beau s'excuser, en disant qu'il ne savait pas à qui appartenait sa victime, l'affaire est grosse de conséquences pour lui : les Basutos ne plaisantent pas sur de pareilles questions, et il est sûr de ne pas s'en tirer à bon compte.

En attendant, il faut que je trouve un cheval, pour retourner à Roma. Sans doute m'en rendra-t-on un, mais quand ? Si encore l'accident était arrivé à un autre de mes chevaux, mais juste celui que je préfère !

(1) *Sixpence* = 60 centimes

* * *

9 *janvier.* — Dimanche : nous célébrons l'Épiphanie. Plus de 400 personnes sont là, dont plus de la moitié ne pourront entrer à l'église, trop petite, et vont se presser à la porte et aux fenêtres, pour tâcher de voir la Messe et surtout la Bénédiction du Saint Sacrement. C'est si beau pour eux ! Que ne puis-je avoir, dans chacune de mes stations, tout ce qu'il faut pour faire convenablement le dimanche et donner à ces gens, si simples et si facilement impressionnables, une idée du culte catholique : une statue, un petit ostensoir dont on ne se sert plus, une petite crèche plus assez belle pour votre église, une dentelle à moitié usée, un *antependium* que vous jugez défraîchi, quelques candélabres dépareillés, — comme tout cela me rendrait service et prêcherait éloquemment à nos indigènes ! Déjà un bon missionnaire de Natal m'a envoyé un ostensoir. Combien je suis heureux de pouvoir l'en remercier ici, et puisse-t-il avoir des imitateurs !

Sitôt la Messe finie, un flot de païens, surtout des femmes, se précipitèrent à l'église, pour admirer l'autel et surtout la crèche. Vous souririez de la pauvreté de l'ornementation et surtout des ornements ; les fleurs, déjà fripées, que m'ont données les Sœurs de Roma ou des autres missions, piquées dans la verdure, ne vous diraient pas grand'chose ; vous trouveriez grossières les guirlandes de fleurs champêtres, que mes jeunes filles se sont tant appliquées à tresser de leur mieux ; et, en regardant les pauvres oriflammes effilochées, qui pendent au mur et à la toiture, le mot de guenille vous viendrait à la pensée, sinon sur les lèvres. Mais mes Basutos restent bouche bée, en regardant ces merveilles ; car ils n'ont jamais rien imaginé de si beau, et ils sortent en secouant la tête :

— « *Ba-roma, ka 'nete ba etsa mehlolo* (Les Romains font des miracles en vérité) ! »

Et cela leur inspire le goût de revenir ; et ils ne reviennent pas souvent, sans se convertir.

La crèche, surtout, les attire. Je leur recommande bien de ne pas brailler trop fort, car le Bon Dieu est là et n'aime pas le bruit. Ils causent tout bas ; mais quelles réflexions drôles :

— « Comme le Père doit être fort, pour avoir mis de si grosses pierres ! »

— « C'est celui-là l'Enfant de Dieu ? » me demande une païenne.

— « C'est son image, quand Il était petit. »

— « Comme Il est beau ! »

— « Et Le vois-tu encore, là sur l'autel, quand Il meurt sur la croix ! »

— « C'est Lui encore ? Oh ! là Il fait pleurer !...

— « Et pourquoi L'a-t-on tué si cruellement ? »

— « Il y a consenti, à cause de tes péchés ! »

Elle ne répond pas, et elle regarde sans mot dire de la crèche à la croix et de la croix à la crèche. Quels sentiments s'éveillent sous ce front d'ébène ?

— « Que je voudrais avoir un enfant aussi beau ! » dit un autre. « Mais où est sa Mère ? Il va avoir faim ! »

Je n'avais pas pensé à la Mère, et je me demande comment lui répondre. Je pourrais lui dire que la Mère est allée cuire du *leshili-shili* pour son enfant ; mais je n'ose pas, — elle serait capable de le croire. Je me contente de lui dire qu'Il a faim de son amour et de son repentir.

De fait, il lui faudrait une Mère, à l'Enfant, et aussi un saint Joseph. Ne pourriez-vous me les envoyer, car les Basutos ne comprennent pas qu'une mère quitte son enfant si jeune ? Quant aux moutons et autres quadrupèdes de toute espèce, j'en ai une collection perchée à toutes les anfractuosités du rocher, car les gamins m'en ont apporté une quantité — qu'ils ont faits avec de l'argile.

Longtemps avant que je sonne la cloche de la Bénédiction, l'église est déjà bondée, — personne ne voudrait rester dehors. Ils sont littéralement entassés les uns sur les autres, — une souris n'y trouverait plus de place. Je reçois une dizaine de catéchumènes. Oh ! s'il y avait un prêtre ici, une église trois fois plus grande ne suffirait pas.

* * *

10 *janvier.* — Grand *khotla.* Le chef de la mission est là, et aussi celui du païen qui a tué mon cheval et qui doit être jugé. Ce qu'on l'a arrangé, le pauvre, — j'en ai pitié. Il est là, tout piteux, essayant de s'excuser ; mais plus il parle et plus on l'accable, si bien qu'il finit par se taire et par accepter d'avance l'amende qu'on lui imposera. Il ne s'en tirera pas facilement : on veut l'obliger à me rendre un cheval, à m'en fournir un second pour me dédommager de la perte et de l'ennui, et, de plus, à payer plusieurs têtes de bétail comme amende proprement dite. On veut aussi rendre son chef responsable et l'obliger à payer, car il n'a pas fait tout son devoir.

Le malheureux n'est pas riche, — tout son avoir va y passer — et il supplie qu'on lui pardonne. Quant au cheval, il le remplacera. Ses prières ne touchent guère ses juges. et je crois devoir intervenir. Un prêtre ne se venge pas, leur dis-je, et, puisque le coupable propose de me rendre mon cheval, pourquoi ne pas lui pardonner ? Je le leur demande, et je me tiendrai satisfait, si on me fournit le moyen de continuer mon voyage.

Mon intervention les calme, et ils finissent par consentir à renoncer à l'amende, — à condition qu'il me donne un cheval et que son chef m'en procure un autre pour terminer mon voyage. Ce cheval devra rester à mon service, aussi longtemps que le mien ne sera pas rendu.

— « Mais tu as de la chance d'avoir eu affaire au Père, aujourd'hui ; et tu peux le remercier, car, si ç'avait été nous, tu aurais payé cher. »

Il remercie, en effet, très sincèrement ; et son chef, qui probablement ne se sent pas la conscience très tranquille et a peur qu'une affaire aussi grave arrive jusqu'à Matsieng, remercie également — et promet de m'envoyer son propre cheval, le soir même.

Je pourrai donc partir demain.

* * *

11 *janvier.* — Nous repassons par Auray, où nous devons coucher. Les hommes ont travaillé, depuis le mois d'octobre, et ont apporté les arbres nécessaires à la charpente de l'église ; nous la mettrons demain. J'envoie prévenir le chef, Benedict Thabo, qui est lui-même chrétien, de venir et d'amener ses hommes pour m'aider.

* * *

12 *janvier.* — De bonne heure, nous nous mettons à l'ouvrage : les hommes sont pleins d'ardeur, et leur chef, un marteau en main, leur donne le bon exemple.

Le soir, la charpente est finie ; il ne reste plus qu'à chercher les roseaux et la paille pour la toiture. C'est l'affaire des femmes, et, comme elles ne sont jamais aussi paresseuses que les hommes, j'espère qu'à mon prochain voyage je trouverai le travail fini. Nous aurons enfin où nous ramasser, quand la pluie tombera. Cependant, les hommes doivent encore aller chercher portes et fenêtres à Roma.

* * *

13 *janvier.* — Nous retrouvons le Sinkunyane, qui nous procure un bain de pieds. L'eau est assez haute, les chevaux en ont jusqu'aux épaules ; mais, comme il faudrait faire un grand détour pour trouver une barque, mieux vaut encore se mouiller un peu. Trois quarts d'heure à grimper, et nous sommes sur le plateau — où est située la station de Kepisi.

La grêle a dû tomber, hier ou avant-hier, dans ces parages : toutes les récoltes sont hachées dans les champs, — il n'y a plus rien à récolter. Un groupe de femmes, venues voir le désastre, se lamentent, en regardant leur blé ; plus loin, d'autres essaient de ramasser le grain, battu par l'orage, et ramassent plus de terre que de blé.

— « Pauvres femmes, que ferez-vous de ces quelques grains souillés de boue ? Vous n'arriverez pas à recueillir un demi-sac, dans tout cet immense champ. »

— « Il n'y a plus rien à la maison ; chaque jour, nous venions quérir ici la nourriture quotidienne ; il faut bien que les enfants mangent, ce soir. »

— « Et comment ferez-vous pour vivre, toute l'année ? »

— « Nous ne savons pas. Dieu verra ! »

Dieu verra ! C'est leur consolation, dans les épreuves qui leur surviennent. Vivant au jour le jour, comme les oiseaux des champs, ils n'aiment pas à se tracasser du lendemain : insouciance, fatalité, confiance en Dieu, — il y a de tout cela chez eux. En quittant leurs champs, ce groupe, que j'entendais se lamenter si haut tout à l'heure, va répéter comme les autres : Dieu verra ! Et, pourtant, que de privations ils vont avoir à supporter ! N'empêche que, si vous couchez chez eux, ce soir, ils partageront avec vous leur dernier morceau de pain. Dieu verra, demain !

Jusqu'ici, je demeurais chez le chef Litele, un catéchumène ; mais, aujourd'hui, je compte aller à la station, où il y a une église provisoire, qui m'abritera. Cependant, je passe au village, pour prévenir de mon arrivée.

— « Où vas-tu, Père ? »

— « A l'église. Levez-vous de bonne heure, demain, car je dois partir après dîner. »

— « A l'église ? Il n'y en a plus. »

— « Qu'est-elle devenue ! »

— « Le vent en a emporté la toiture, hier ! »

Encore une : je joue de malchance. Dessellons ici.

* * *

14 *janvier*. — Mes gens, prévenus hier, arrivent de bonne heure, sous une pluie battante : ils ne veulent pas manquer la confession et la communion. La hutte, où je loge, est trop petite pour que plusieurs personnes s'y puissent tenir, pendant que j'entends les confessions. Agenouillés dehors, sous la pluie qui fait rage, ils se préparent, sans y faire beaucoup attention ; et, après la confession, ils retournent s'agenouiller dans la boue, pour

faire leur pénitence. Je me dépêche tant que je peux, car j'ai pitié d'eux; mais ils trouvent, eux, la chose toute naturelle. Si leur légèreté et leur inconstance affligent souvent, combien édifiants parfois aussi leur piété et leur esprit de foi !

Après la Messe, j'impose la pénitence publique à quelques pécheurs repentants — qui, à genoux devant toute la congrégation, demandent pardon du scandale qu'ils ont causé. Puis, catéchisme pour les catéchumènes, dîner, et nous repartons pour Saint-Jean-Baptiste — où je dois faire le dimanche, après-demain. C'est le dernier, et cela me console.

En passant, je vais voir la pauvre église démolie et donne les ordres nécessaires pour qu'on la répare.

* * *

16 *janvier*. — La hutte, qui nous sert d'église, est bien trop petite pour contenir le quart des assistants. Nous érigeons une soi-disant tente, pour célébrer la Messe en plein air. Quelques arbres, plantés auprès de la maison, fournissent la charpente, et les couvertures des femmes, ficelées de toutes façons, forment la voûte et les côtés. Ce n'est pas très solide, ni très esthétique non plus ; mais, du moins, je suis à l'abri des rayons du soleil, — c'est le principal.

Les catéchumènes ont une grosse déception : ils avaient espéré être baptisés, à mon retour, — plus d'une avait déjà acheté une robe blanche et un châle neuf — mais, réellement, je suis trop fatigué pour leur faire la retraite préparatoire, et je renvoie la fête à plus tard. D'ailleurs, je serai de retour avant deux mois, — ce n'est pas très loin — et, comme ils voient eux-mêmes l'impossibilité où je suis de parler, ils ne m'en veulent pas.

* * *

17 *janvier*. — Makhaleng, Philippi et Madame Philippi nous reçoivent — avec tout autant de générosité que la première fois.

* * *

18 *janvier.* — Roma. Ouf !... Six semaines de repos, — je ne les ai pas volées.

Vous devez être fatigués de me lire, et je le suis d'écrire. Jamais de ma vie je n'ai noirci tant de papier, d'un coup ; mais, si j'ai pu susciter, dans l'âme de quelque jeune au cœur ardent, le désir de venir nous aider à convertir ce Basutoland, je serai largement payé de ma peine, car nous avons joliment besoin de secours. Les âmes se perdent, — ces âmes qui nous sont confiées, à nous Oblats — et elles se perdent pour une seule raison : le manque de missionnaires. Donnez-nous des hommes ; et nous vous donnerons la plus belle mission de la Congrégation — la plus féconde en conversions.

Tous, nous travaillons d'arrache-pied ; mais nous n'arrivons pas et nous n'arriverons jamais, si notre nombre n'augmente pas, à faire de cette nation une nation chrétienne et catholique.

Peut-être vous êtes-vous dit parfois, en lisant cette relation : « Quelle vie fatigante et pénible ! » Fatigante, oui ; pénible, non, — elle est agréable, elle est consolante, car, plus heureux que bien d'autres, nous voyons le bien se faire par nos mains ; et le missionnaire trouve là une ineffable jouissance, qui le console de bien des peines.

N'allez pas croire, surtout, que les autres missionnaires du Basutoland ont une vie plus douce que la mienne. Tels d'entre eux travaillent, peinent et souffrent plus que moi ; et ils n'ont pas l'avantage, comme moi, de se reposer six semaines, l'été, et près de quatre mois, l'hiver : je ne voudrais pas changer avec plusieurs d'entre eux. Et, pourtant, jamais ils ne se plaignent, jamais ils ne sollicitent de repos ; il faut que Monseigneur le leur impose, quand ils n'en peuvent plus. Ils tiendront jusqu'au bout de leurs forces, — puissent-ils ne pas succomber, avant d'avoir vu paraître la relève !

Et, maintenant, permettez-moi de demander quelque

chose. Un missionnaire, qui écrirait sans rien demander, serait presque un hérétique ; en tout cas, il manquerait gravement à toutes les traditions de la corporation. Oh ! ne craignez pas, je ne fais pas appel à votre bourse : ce serait probablement inutile, car je pense que celle de la plupart d'entre vous est aussi plate que la mienne, — ce qui n'est pas peu dire. Mais, si quelque confrère d'Europe ou d'Afrique ou même d'Amérique pouvait me procurer quelque chose pour mes églises, je lui serais bien reconnaissant. J'ai, en ce moment, 21 stations de fondées et je voudrais encore en établir une dizaine d'autres, si Dieu m'en donne la force. La plupart d'entre elles n'ont encore absolument rien, — la mieux montée est Montmartre, à Lesobeng, et vous avez vu ce qu'il y a là. Je voudrais mettre, en chacune de ces stations, un ornement décent et, si possible, avoir ce qu'il faut pour y donner la Bénédiction du Saint Sacrement. Si vous saviez comme c'est pénible, en un jour de fête, — comme Pâques, Noël ou la Pentecôte — de n'avoir, pour célébrer le Saint Sacrifice, qu'un ornement pitoyable et une aube qui a traîné dans toutes les huttes de Cafres, pendant plusieurs mois, et comme c'est triste de n'avoir qu'une pauvre église, nue comme un temple protestant ! Comme l'enfant, dont je vous ai raconté l'histoire et qui désirait tant les bonbons du Petit Jésus, je sens mon cœur tout plein de convoitise, à la pensée des belles choses qui ornent vos églises, et, comme lui, je tends la main en redisant : « *Mphe, mphe,* — donne, donne ! » Donnez, Frères, à plus pauvre que vous ! Un ornement, une statue, une image de la Vierge ou du Sacré-Cœur, une aube, un petit ostensoir, une crèche, un vieux chemin de croix, un missel inutile, tout ce que vous voudrez, — tout sera utile : *Mphe, mphe !* Je ne vous rendrai point de *sixpence ;* mais nous prierons pour vous Jésus — qui vous le rendra...

Et, vous aussi, priez pour ma montagne et pour son missionnaire,

Henri Lebreton, *O. M. I.*

# GALERIE DE FAMILLE[1]

## X. — R. P. Jean GALLO, 1835-1918 (994).

Voici comment la *Semaine Religieuse* de Marseille annonçait la mort du Révérend Père Gallo :

— « Ce sera un véritable chagrin pour nous, pour beaucoup de prêtres, de religieux et de religieuses, pour un grand nombre de braves gens des quartiers populaires de la vieille ville, et pour bien d'autres encore, de ne plus entendre cette voix métallique, pleine, sonore, qui prononçait distinctement tous les mots, sans précipitation comme sans lenteur, comme il convient à un ecclésiastique maître de lui-même, de sa pensée et de son expression. Ce sera un véritable chagrin de ne plus voir cette physionomie de vieillard — reposée, grave, austère, à peine souriante, il est vrai, bonne et bienveillante, cependant, et inspirant, tout de suite et à la fois, respect, confiance et sympathie. »

Jean Gallo était né, le 17 décembre 1835, à San-Remo, en Italie, près de la frontière française, d'une famille très chrétienne, qui le confia de bonne heure au collège dirigé par les Pères Jésuites dans cette ville. Après des études solides et brillantes, il prit le saint habit, à Montolivet, le 7 décembre 1854, — il avait alors 19 ans — et y prononça ses vœux perpétuels, le 8 décembre de l'année suivante. Il suivit alors les cours du Scolasticat dans la même maison de Montolivet, laquelle devint ensuite le grand Séminaire de Marseille — où il devait plus tard revenir, pendant bien des années, comme con-

(1) Voir *Missions*, N° 213, page 154.

fesseur au cours des retraites ecclésiastiques ou comme prédicateur de la retraite des prêtres italiens. C'est là aussi qu'il fut ordonné prêtre, le 27 juin 1858, par notre vénéré Fondateur.

Au Noviciat, il avait mérité d'excellentes notes : — « Depuis son entrée chez nous, il s'est toujours très bien conduit », disait son Père Maître : « c'est à peine si j'ai eu à lui faire des observations. Il n'a pas manqué d'épreuves, mais sa vocation n'a jamais été ébranlée. Il a de la piété, de la vertu, du talent pour l'étude. »

Au Scolasticat, sa bonne conduite ne fit que s'accentuer : il y fut noté comme « toujours bien bon religieux, très régulier, bien appliqué à ses devoirs, d'ailleurs excellent pour tout ».

Aussitôt après son ordination, il fut attaché, comme missionnaire, à la maison d'Aix ; et, de là, il rayonna dans le Dauphiné et la Provence, et même en Corse, annonçant la parole de Dieu, tantôt en français, tantôt en italien, — car il parlait les deux langues avec une égale facilité. Ses instructions étaient solides, nourries de doctrine ; sa parole, vivante, imagée, incisive ; sa figure et son geste étaient expressifs ; et sa voix, énergique et forte. Il avait les meilleures qualités du missionnaire ; et son apostolat produisit les fruits les plus heureux.

Ses beaux succès et, plus encore, sa gravité, la pondération de son caractère, la sagesse de ses démarches lui firent confier bientôt, malgré sa jeunesse, la direction d'une communauté ; et il fut même nommé Supérieur de la maison de Vico, en Corse, en 1878. Devenu Supérieur, il écrivait au Très Révérend Père Supérieur Général :

— « Je tiens à vous déclarer que je suis décidé à sacrifier mes forces et ma vie, si cela était nécessaire, pour le bien de la Congrégation et de notre maison. Le Révérend Père Provincial sait, de son côté, qu'il me fera plaisir, quand il voudra me décharger du supériorat — chose à laquelle je n'ai jamais pensé et pour laquelle je n'ai pas la moindre aptitude. »

Il prit au sérieux sa charge, selon ses paroles, et donna

plus que jamais l'exemple de l'activité et du dévouement. Il imprima aux missions une impulsion nouvelle, et Dieu seul peut savoir avec quelle abnégation il alla prêcher dans les plus humbles paroisses de la Corse et les plus éloignées des villes, où tout confortable était inconnu et où le ravitaillement était presque aussi difficile et aussi lent que durant la cruelle guerre qui vient de finir. Le jeune Supérieur, ainsi que ses confrères, — après s'être dépensés sans réserve dans la prédication, la confession, la visite des malades — étaient souvent réduits à la portion congrue et avaient un régime encore plus sévère, nous assurait dernièrement le bon vieillard, que celui des restrictions de la guerre. Ses prédications produisirent un si grand bien, que Monseigneur l'Évêque d'Ajaccio considérait comme un devoir de dire que « les traces du ministère du R. P. Gallo, en Corse, resteront ineffaçables. »

Et ce n'est pas seulement la Corse qu'il parcourut en missionnaire infatigable, mais encore la Ligurie, la Lombardie, le Piémont et le Midi de la France — où il prêcha également en provençal, comme un bon félibre qu'il était et en digne fils de Mgr de Mazenod.

Après tant de travaux, de courses et de fatigues apostoliques, il fut, en 1881, à l'expiration de son triennat, envoyé à Turin, pour y fonder une résidence. Malgré le zèle et la bonne volonté du Père Directeur, cette fondation se heurtait à trop de difficultés, et elle dut être abandonnée au bout d'une dizaine de mois.

Le P. Gallo reçut alors son obédience pour Marseille (1882) ; et c'est dans cette ville qu'il passa les trente-cinq dernières années de sa carrière si féconde, comme membre de la maison du Calvaire et directeur de la chapelle Italienne. Mais il n'y était pas venu pour y jouir d'un repos pourtant bien mérité : il se mit aussitôt au service de la colonie italienne, si nombreuse dans la ville, et, jusqu'à la fin, il ne cessa de lui prodiguer son plus entier dévouement.

Ce ne fut pourtant là qu'une partie de son champ

apostolique ; des Français de tous les rangs de la société et de tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique n'ont pas cessé de se presser autour de son confessionnal et de l'appeler auprès de leur couche de souffrances ou d'agonie. Que de malades n'a-t-il pas visités, surtout en temps d'épidémie — où son zèle croissait avec les progrès du mal ! Il est donc naturel que le dévouement inlassable du P. Gallo et les services nombreux qu'il rendait à tous, avec non moins de persévérance et de succès que de bonhomie et de simplicité, n'aient pas tardé à le rendre populaire, surtout dans les vieux quartiers.

Cette popularité se manifesta avec évidence, au jour de ses noces d'or sacerdotales, le 25 octobre 1908, où il fut l'objet de la plus touchante manifestation d'estime et de gratitude. Dans la vieille chapelle des Italiens, ornée comme aux plus grands jours de fête, se réunit une foule sympathique, où l'on distinguait les plus hautes personnalités ecclésiastiques et civiles et, au premier rang de ces dernières, M. le Consul général d'Italie, qui avait obtenu du Roi pour le vénérable jubilaire la Croix de Chevalier. Du reste, les divers Consuls d'Italie — qui se succédèrent à Marseille, pendant les 35 ans d'apostolat du P. Gallo — avaient toujours tenu en haute estime celui qui avait fait tant de bien à ses compatriotes, et avaient su apprécier les services sans nombre qu'il leur avait rendus. Au cours de la cérémonie, l'un des Pères italiens de la Chapelle retraça la longue carrière si fructueuse du bon vieillard et dit, entre autres choses :

— « Un député italien racontait, à la Chambre, que le prêtre au milieu de son troupeau est, non seulement prêtre avant tout, mais encore, en général, médecin, pharmacien, secrétaire. Si ce député avait connu le P. Gallo, il aurait pu ajouter : agent de placement, juge de paix, écrivain public, traducteur juré, notaire, enfin *tout* et quelque autre chose encore. »

Le P. Gallo rendait, en effet, tous les services et se faisait pour cela accessible à tous, mais avec une prédi-

lection pour les humbles, les pauvres, les abandonnés, les déclassés, les meurtris et les coupables, — s'adonnant avec bonheur à cette œuvre, si délicate mais si utile, de la réhabilitation des âmes et des foyers.

Cependant, ce prêtre, engagé dans un ministère si intense et si varié, avait encore le temps de se donner à la direction des âmes sacerdotales et de répondre à la confiance du clergé. Il confessait un grand nombre de prêtres — qui venaient même des extrémités du diocèse pour le voir et qui lui gardaient fidélité pendant de longues années.

Et ce n'est pas le seul service qu'il rendit au diocèse de Marseille : il découvrit et encouragea beaucoup de vocations, envoya des recrues au petit Séminaire et trouva le moyen de concourir aux frais de leur éducation.

Il convient de noter que le dévouement apostolique du P. Gallo, si entier et si incessant pendant toute sa vie, fut d'autant plus admirable qu'il eut toujours une santé précaire et chancelante. Mais ce corps, trop souvent défaillant, était habité par une âme de fer qui lui en faisait surmonter les faiblesses ; et il est permis de dire que l'une des caractéristiques de cette belle et longue existence fut une énergie constante et peu commune, qui se trahissait même dans sa parole et l'expression de sa physionomie.

Cependant, le terme de cette belle carrière approchait. Depuis quelques années, la santé de l'actif vieillard était ébranlée ; toutefois, il se maintenait, grâce à l'énergie de son âme — maîtresse du corps qu'elle animait. Deux fois déjà, il avait reçu le sacrement des malades ; puis il s'était relevé et avait repris, presque en entier, ses occupations ordinaires. Mais, au commencement de janvier 1918, ses forces déclinèrent visiblement ; le 17, il reçut pieusement le Viatique, et fit de tout son cœur le sacrifice de toute sa vie ; et, le lendemain, il expirait doucement, comme une lampe qui s'éteint — mais une lampe qui avait éclairé bien des esprits et surtout réchauffé bien des cœurs. Il était âgé de 83 ans.

*R. I. P.*

## XI. — R. P. Louis BOËFFARD, 1839-1896 (431).

Le R. P. Boeffard (Louis) fut un vrai Breton, — de cette vieille race qui donna à la France ses meilleurs enfants et à l'Église ceux de ses prêtres qui sont parmi les plus dignes ; et il portait haut ce sentiment de fierté. Quand il disait en chaire : « Je suis Breton ! » on voyait passer dans son regard un rayonnement et une allégresse, — c'était comme s'il avait, par ce mot, affirmé sa foi et son patriotisme.

Il vit le jour, le 24 avril 1839, dans une pittoresque localité du Morbihan, à Limerzel, diocèse de Vannes, habitée par une population robuste de foi et de mœurs, au sein d'une famille patriarcale. Aux sources du foyer, du milieu et de la nature, il puisa, de bonne heure, ces délicieuses et brillantes qualités qui le distinguèrent plus tard. Il y fut formé aussi à l'austère école du sacrifice ; car il eut le chagrin de perdre, successivement, toute une famille de frères et de sœurs en bas âge — et même celle qu'il aimait à appeler dans la suite, avec des larmes dans la voix, « ma bonne et douce mère ». Resté seul avec son père, accablé de douleur, et une jeune sœur, Joséphine, sur lesquels il avait reporté toutes ses affections, il eut encore l'immense douleur de se voir ravir cette dernière, peu après, par une mort prématurée.

Louis fit ses études classiques au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray et au Collège des Jésuites de Vannes. C'est ici qu'il eut l'avantage d'être l'élève du P. Olivaint, auquel il se plaisait plus tard à rendre souvent hommage. Dès les premières classes, sa belle intelligence et le sérieux de ses goûts lui assurèrent les meilleurs succès. D'une nature à la fois aimante et sérieuse, il se créa des amis dévoués, mais peu nombreux. Revenu au village paternel, après avoir brillamment terminé ses études, il y vivait seul et mélancolique, — promenant,

à travers les landes bretonnes et les châtaigneraies de Limerzel, ses rêves et ses espoirs de jeune homme. Que serait-il dans la vie ? Quel horizon allait s'ouvrir à ses élans enthousiastes ? « Prêtre ou soldat », finit-il par se répondre : ces deux carrières lui semblaient réaliser l'idéal de l'homme du devoir et du dévouement.

Il se décida à devenir prêtre et entra au grand Séminaire de Vannes, où il resta deux ans et demi et reçut les ordres mineurs. Cependant, sa vocation spéciale était encore indéterminée. Mais elle fut orientée définitivement, par le contact et les paroles ardentes d'un de nos missionnaires de l'Amérique du Nord. En l'entendant parler aux grands Séminaristes de ses missions si dures, il se prit d'un saint enthousiasme pour l'apostolat lointain et alla frapper à la porte du Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 30 décembre 1859.

Son terme de probation expiré, il alla terminer sa théologie au Scolasticat de Montolivet, où il fit ses vœux perpétuels, le 17 février 1861. Ses bons desseins ne se démentirent pas ; car, au Scolasticat, il fut noté comme « bon religieux, régulier, appliqué, zélé pour ses devoirs, imagination vive, semblant parfois rêveur ». Ce dernier mot a trait à ses désirs ardents des Missions étrangères — qui furent, comme il le dit dans une lettre, « toutes les aspirations de son âme » pendant plus de 20 ans ; et elles étaient si bien ancrées au fond de son âme qu'il disait encore : « Elles ne s'évanouiront jamais, parce qu'elles ne dépendent pas de moi. » Il vint cependant à bout d'y renoncer, à force d'esprit religieux, pour se conformer à la volonté de ses Supérieurs. Au reste, ce n'était pas un pur rêve d'imagination ; car il raconte plaisamment, dans une lettre, que, pendant son séjour à Autun, un peu après, « il coucha, pendant quarante nuits, sur le plancher de sa cellule, enroulé dans une couverture, afin de se préparer à la dure vie des Missions étrangères » ; et il ne cessa que parce qu'il constata qu'il finissait par dormir aussi bien par terre que dans son lit.

Il fut ordonné prêtre, à Notre-Dame des Lumières,

le 27 juillet 1862, et reçut aussitôt son obédience comme missionnaire à Autun.

Nous avons l'avantage de posséder à peu près toute la correspondance du P. Boeffard avec l'Administration générale ; nous y puiserons les principaux traits de cette notice, qui sera d'ailleurs beaucoup trop courte pour une vie si bien remplie.

Le P. Boeffard fut longtemps à trouver sa vraie voie ; mais, une fois qu'elle se fut révélée à lui par la réussite de son ministère, il s'y lança à pleines voiles, la parcourut jusqu'au bout, avec la plus grande énergie, et y remporta les succès les plus consolants et les plus continus.

Il fut employé, pendant trois ans, dans les missions rurales, — deux ans à Autun et un an à Angers — et il avoue sincèrement dans ses lettres qu'il y a échoué.

Il fut ensuite placé dans l'enseignement, — trois ans à Fréjus, comme professeur de philosophie, et un an à Notre-Dame des Lumières, d'abord comme directeur du Juniorat puis comme professeur — et, bien qu'il s'applique à son devoir avec sa ténacité de Breton, il déclare que cette situation est tellement opposée à ses goûts, qu'il lui est difficile d'y avoir du succès. Enfin, on lui confia le ministère délicat de confesseur des Sœurs de la Sainte-Famille à Bordeaux, pendant trois ans ; là il sent que son ministère fait du bien aux âmes, mais le climat humide de cette ville est très nuisible à son larynx, — dont une affection chronique fut, du reste, l'écueil de sa prédication, durant sa vie entière — et on doit l'éloigner pour le placer dans un climat sec, sous un soleil bienfaisant.

En 1874, après douze ans de sacerdoce, à l'âge de 35 ans, il arrive à Marseille, dans la maison du Calvaire. A peine a-t-il paru dans les chaires de la ville, qu'il y obtient les succès les plus retentissants : sa voie était trouvée, il entrait dans la carrière féconde où le voulait la Providence. Les heureux présages du début ne se démentirent pas ; les succès non seulement se maintinrent mais ne firent qu'augmenter, et, pendant 22 ans

qu'il vécut encore, on peut dire que le P. BOEFFARD fut un des orateurs les plus goûtés et les plus réputés de la ville et de la région de Marseille ; et c'est à bon droit que le Supérieur du grand Séminaire l'appelait l'*Apôtre* de Marseille.

Son genre de prédication fut si bien goûté que, bientôt, on le demanda de partout. Les journaux se mirent à lui faire une réputation enthousiaste ; les salons s'occupèrent de ses succès oratoires, comme de l'une des grandes nouvelles du jour ; à l'évêché, on parlait fréquemment, avec une émotion bienveillante, du bien produit sur les âmes par le jeune orateur. Si bien que le P. BOEFFARD avouait, au bout d'un an, qu'il était fatigué, encore plus moralement que physiquement, de ces prédications incessantes et qu'il craignait d'être bientôt usé à Marseille.

— « Ayant déjà, dit-il, traité toutes les vérités religieuses deux ou trois fois et ne sachant plus de quel côté me tourner, ne serait-il pas expédient de m'enlever, du moins momentanément, à Marseille ? »

Mais il ne s'usa pas, loin de là ; la vogue qu'il s'était acquise, si rapidement, ne fut pas un engouement passager ; sa prédication et sa personne conquirent, de plus en plus, l'estime universelle ; les membres les mieux posés du clergé marseillais devinrent, peu à peu, ses amis et l'honorèrent d'une considération marquante, et plus d'un quittait sa paroisse pour aller l'entendre dans une église voisine.

L'*Écho de Notre-Dame de la Garde* en rendit témoignage, après sa mort, dans un éloge funèbre, où il disait :

— « Prédicateur distingué, à la voix puissante et pathétique, nourri d'études sérieuses, plein de vie et d'une grande action oratoire, le P. BOEFFARD avait prêché avec succès dans *presque toutes* les églises du diocèse et de la région. »

Et l'*Univers* écrivait, à son tour :

— « Orateur de premier ordre, le P. BOEFFARD donna presque toute sa vie à la prédication, et nos grandes chaires marseillaises ont tressailli, maintes et maintes

fois, aux accents vibrants de sa parole éloquente. On se souviendra, longtemps, des foules enthousiastes qui se pressaient pour entendre la vérité, toujours si noblement rendue, si largement interprétée par sa parole de feu. Il ne s'écartait jamais de la grande scène du Calvaire et savait, avec un merveilleux talent et une foi ardente, faire converger tous les sujets vers ce drame sublime. Qui, de ceux qui l'ont entendu, n'a gardé le souvenir d'une admirable interprétation des sept paroles en croix, et surtout du *Consummatum est*, qui fut pour beaucoup le signal d'une réelle conversion ! Du reste, d'un abord simple et facile, il inspirait la sympathie et méritait les affections les plus généreuses. »

Ces dernières paroles nous disent le genre d'éloquence du P. Boeffard et nous donnent la raison de son action puissante sur ses auditeurs : il prêchait Jésus-Christ et l'Évangile, il était vraiment apôtre. Écoutons-le lui-même :

— « L'esprit vraiment apostolique que, tous, nous nous essayons de faire pénétrer dans nos prédications ne peut-être méconnu. Les Curés de Marseille nous rendent justice sur ce point ; et, lorsque les journaux se sont occupés de nous, ils l'ont fait très spécialement ressortir. »

Plus tard, il écrit encore :

— « J'ai remarqué que, dans nos prédications, ce qui produit le plus d'effet c'est l'application de l'Évangile et de la vie des premiers chrétiens aux doctrines et à la vie des hommes d'aujourd'hui. »

Et il avait tellement pris goût à la prédication de l'Évangile, qu'il l'avait étudié très sérieusement, en vue d'un travail de composition qu'il expose ainsi :

— « J'ai été frappé de trouver dans l'Évangile le portrait exact de toutes les variétés des hommes du jour... Il s'en faut que toutes les applications en aient été faites par les auteurs jusqu'ici, et mon plan serait de produire une courte série de petits livres de 300 pages environ, dont l'un serait intitulé *La Résurrection de Lazare*, un autre *La Samaritaine*, etc., avec le sous-

titre *Commentaires et Méditations.* Je fondrais le tout, de manière que dogme, morale et mysticisme fussent entremêlés. — J'ai aussi en vue, depuis peut-être dix ans, une étude sur la *Vie de sainte Agnès,* et j'ai lu tous les documents publiés sur ce sujet. »

Et il ajoutait, modestement et comme un vrai religieux :

— « Tout cela n'a pas grande valeur ; mais, au moins, je n'aurais pas perdu mon temps et mes sermons n'en seront que meilleurs. Je vous assure que je suis dégagé de toute prétention ; ce genre de travail n'est pas appelé à ce qu'on appelle un succès, mais il peut faire du bien à un petit nombre d'âmes, et cela suffit ; il en fera d'abord à la mienne, et je trouve que c'est beaucoup... Je vous ai dit, en toute simplicité, mes plans ; si vous les approuvez, je serai content et, si vous ne les approuvez pas ou les modifiez, je serai content quand même. »

Ces plans furent approuvés et même vivement encouragés par l'Autorité supérieure ; mais le P. Boeffard fut tellement absorbé par les prédications incessantes qu'on lui demandait de tous côtés, qu'il n'eut pas le loisir d'y donner suite ; et nous en exprimons le plus grand regret.

Les succès du P. Boeffard n'étaient pas des effets de parade et ne lui venaient pas sans qu'ils les achetât fort cher. Ils lui coûtaient un travail si assidu, qu'il n'avait pas, pour ainsi dire, le temps de goûter les joies du triomphe. Dans ses lettres, il revient fréquemment sur le labeur opiniâtre qu'il doit s'imposer pour composer ses sermons, sur les fatigues que donne la prédication d'un Carême.

— « Ce genre de prédications exige un travail énorme et un repos équivalent. Vivre de fièvre pendant un Carême, c'est dur ; et il ne faut pas comparer cela à la fatigue matérielle de deux ou trois missions consécutives ; j'ai fait l'un et l'autre, et je crois pouvoir en juger. »

Avec sa longue habitude de la chaire, il lui eût été bien facile de parler d'abondance ; mais il donnait à

sa parole une telle correction, à ses discours un tel fini, une telle finesse d'observations, une telle délicatesse de sentiments, une telle mesure de piété, une telle nuance d'expression, qu'il ne pouvait livrer tout cela aux hasards de l'improvisation. Et c'était, précisément, ce qui faisait la valeur de l'orateur et lui donnait tant de charmes.

Ses succès étaient dus aussi à son action en chaire. Sa belle prestance, sa voix agréable et sympathique, qui savait prendre tous les tons, sa tenue digne et ferme, parfois en apparence agressive comme celle du marin breton qui défie la rage des flots, son débit naturel et aisé, son geste plein d'ampleur, son style nerveux et coloré, ses aperçus les plus neufs et les plus délicats, — tout concourait à frapper l'auditoire d'admiration et à gagner sa sympathie. On a dit, parfois, qu'il y avait d'aventure comme une certaine *fierté* d'apparence dans son allure et son parlé en chaire ou ailleurs. Voici comment il s'en explique :

— « Quand on prêche 300 *fois par an* et, la plupart du temps, devant des auditoires où le laisser-aller ne serait pas accepté, on est exposé à prendre au dehors une tournure particulière et parfois trop solennelle. Ayant d'ailleurs beaucoup souffert, mon caractère, très gai autrefois, est devenu sombre... Quand une fois l'âme a été tordue par la souffrance, il est bien difficile qu'elle ne garde pas, pour longtemps, des plis douloureux. »

Loin d'être fier de sa réputation, si justement conquise, il la portait, au contraire, avec la modestie la plus franche et la plus naturelle, comme en font foi ses lettres :

— « Je ne puis pourtant pas me regarder comme incapable et, s'il faut cela pour être *humble*, je ne le serai jamais ; cependant, je ne m'illusionne pas ; je sais que je suis un sujet très commun, et je n'accepte pas plus une appréciation au-dessus qu'au-dessous de cette note. — Je dois avouer que je connais, à peu près, le moyen de faire vibrer une foule, mais cela tient à des dispositions physiques et morales assez communes, et tout le secret est de savoir en user ; je ne suis pas près de m'enorgueillir

pour cela. Je connais bien des Pères qui feraient beaucoup mieux, s'ils en essayaient. — Je suis toujours bien peiné, quand les journaux parlent de moi..., car ils finissent par donner, dans leur région, un retentissement à des œuvres qui n'ont ni plus d'importance ni plus de résultats que mille autres dont on ne parle pas. J'avais pris des mesures pour éviter cela ; je vais encore en prendre d'autres. Je comprends parfaitement que, si quelqu'un peut et doit paraître, ce n'est pas moi. — Je sais seulement que, n'étant pas très intelligent ni très cultivé, je ne suis pas capable de travaux qui demandent du talent. Pourtant, je n'hésiterai jamais devant rien, lorsqu'une œuvre me sera *commandée*. J'ai cru, pendant quelques années, que j'aurais pu faire *quelque chose*, mais c'était probablement de l'orgueil de ma part. — Je voudrais que vous fussiez bien convaincu d'une chose, mon Très Révérend Père, c'est que je n'aspire absolument à rien, et je suis très content au poste où la Providence m'a placé... Je me contenterai toujours du travail qu'on m'imposera, et je n'en proposerai moi-même aucun. Veuillez bien ne pas écouter ceux qui vous parleraient de prétentions de ma part : j'affirme et je jure que je ne désire rien. — Rien n'est plus éloigné de mon esprit, et rien ne répugne plus à ma fierté que je crois légitime, que l'envie de me prévaloir de pauvres petits succès pour devenir exigeant. »

Ce n'est pas seulement comme orateur de marque, montant fréquemment dans les chaires les plus en évidence de Marseille, que le P. Boeffard conquit l'estime universelle. Il fut encore grandement apprécié comme un homme de Dieu qui sait dire la vérité à tous, qui peut éclairer et remuer les âmes ; et maints confesseurs renommés de la ville envoyaient leurs pénitentes à ses sermons. On estimait aussi ses connaissances théologiques et scripturaires ; on sentait que l'orateur était doublé d'un bon théologien, et il en reçut un témoignage public, en étant désigné pour faire partie du jury examinateur de tous les Séminaires de la Province ecclésiastique d'Aix.

Ses Supérieurs majeurs, à leur tour, surent apprécier ses hautes qualités et lui confièrent, en 1885, la direction de la maison d'Aix. Il manifesta d'abord de la répugnance, presque un refus, pour cette fonction élevée ; mais il finit par accepter, parce qu'on menaçait de taxer ses hésitations de manque de dévouement à la Congrégation. Qu'il était profondément dévoué à la Congrégation, il le montra avec évidence, en s'employant aussitôt à faire des réparations et des embellissements dans la maison d'Aix, qui feront grand honneur à sa mémoire et lui vaudront la reconnaissance persévérante de sa Famille religieuse. D'abord, il fit clôturer la communauté par un mur de 2 m. 25, laquelle fut ainsi fermée aux indiscrétions du public.

— « Nous sommes chez nous, écrit-il plaisamment, et je contemple ce beau mur avec amour. Ce mur, c'est ma gloire ! Nos Pères en sont enchantés et ils voulaient, l'autre jour, me voter une plaque commémorative. Ah ! il m'a coûté, ce mur, mais il est fait et il est indestructible.»

Ensuite, il fit organiser ce qu'il appelle « une bonne salle pour chauffer nos vieux Pères, pendant les récréations de la saison froide. On ne sera plus obligé de s'enrhumer, au retour des missions, ou de passer ses récréations seul ou avec un Père ou deux dans sa chambre, ce qui n'est pas permis par la Règle. »

Puis, il s'employa, avec la plus pratique intelligence, à restaurer ce qu'il appelle « notre pauvre chœur de chapelle si délabré, et c'est pourtant le *Locus nativitatis Oblatorum*. J'y fais transporter de l'enclos l'autel devant lequel Mgr de Mazenod et le P. Tempier ont fait leurs premiers vœux et qui s'appellera l'Autel des Vœux. J'y ferai placer une plaque commémorative. De plus, j'ai trouvé divers objets à l'usage de nos premiers Pères et, en particulier, le banc qui leur servait pour les prières et la méditation. J'arrangerai tout cela de mon mieux ; et j'espère procurer à notre T. R. Père Général un moment de pieuse émotion. »

Cet autel fut décoré superbement ; la bonne Mère de la Sainte-Famille de Bordeaux fournit la croix et les

six chandeliers, vrais petits bijoux, pour l'orner. En même temps, une grande statue de sainte Thérèse, qui fit l'admiration de tous, fut placée dans le chœur, pour rappeler qu'il avait été auparavant sanctifié par les prières des pieuses filles de la sainte Réformatrice du Carmel.

Le P. Boeffard donna une attention filiale aux souvenirs de Mgr de Mazenod. « En ce moment, écrit-il, je fais restaurer et encadrer les deux portraits de notre Fondateur, l'un le représentant en bas âge, l'autre à l'époque de la fondation. Celui-ci sera placé au fond du chœur, au dessus de la stalle du Supérieur, et l'autre dans la chambre qu'il occupait. Hier, on m'a fait cadeau d'une belle plaque en porcelaine décorée portant cette inscription : *Hoc conclave primo incoluit Pater Fundator.* Elle est estimée 300 fr. Elle sera placée dans sa chambre, au-dessous de son portrait. Cette chambre est dans le même état qu'en 1816 ; notre Fondateur l'a occupée de 1816 à 1823. »

Les restaurations continuèrent ensuite à la bibliothèque. « Elle a été transférée à l'étage supérieur ; elle présente bien. Les quatre meubles qui renfermaient la bibliothèque de notre Fondateur font place à la bibliothèque principale. » Enfin, elles eurent leur digne couronnement dans une belle salle d'exercices, dont la dédicace met en relief l'esprit tout filial du P. Boeffard. Il écrivait au T. R. P. Fabre, Supérieur Général :

— « Je suis bien aise de vous offrir, comme cadeau de fête, notre salle des exercices, qui est dédiée à saint Joseph, votre saint Patron. La chapelle intérieure fait revivre le souvenir de notre Vénéré Fondateur ; et j'ai voulu que la salle des exercices rappelât particulièrement le successeur du Fondateur. Après nous, la première ère de la Congrégation sera close : la maison d'Aix en dira l'histoire. Je fais faire un baldaquin, qui portera cette inscription : *Filius accrescens Joseph.* Une plaque de marbre dira que cette salle a été faite par votre ordre. »

Le P. Boeffard mit tant de prévoyance et de sagesse dans ces multiples réparations, qu'il eut la bonne for-

tune, refusée souvent aux meilleures bonnes volontés, de faire honneur, au fur et à mesure, à toutes ses dépenses.

— « Celui qui, l'année dernière, m'aurait dit que je me lançais dans une dépense de 30 mille francs, m'aurait arrêté net et je n'aurais rien fait ; car je suis naturellement craintif, au point de vue financier. Voici que j'ai dépensé 30 mille francs, et je n'ai pas un sou de dettes, et notre caisse nous présente aujourd'hui 4 mille francs d'excédents. J'en suis étonné. J'attribue cela à une bénédiction de notre Fondateur. »

Il désirait inaugurer tous ces embellissements par une belle fête, à laquelle il conviait le T. R. P. Général. Celui-ci ne put pas la présider, mais il y délégua un de ses Assistants généraux — qui eut charge de lui apporter ses plus chaudes félicitations, avec ses bénédictions les plus paternelles.

L'humble restaurateur, au lieu d'en tirer vanité, trouva excessifs les éloges décernés, parce que son œuvre n'était pas aussi parfaite qu'il l'aurait voulue.

— « Il faut attribuer toutes les imperfections de mon travail, d'abord, à la précipitation avec laquelle j'ai agi et, puis, au manque de ressources. Si j'ai fait vite, c'est que j'ai toujours vu toutes mes échéances au bout de mon triennat de Supérieur, et j'ai toujours voulu dégager mon successeur de toute charge. »

Il trouvait sa récompense dans un sentiment plus élevé. « Je crois, vraiment, que le Bon Dieu nous a inspirés en restaurant ce lieu de la naissance des Oblats ; tous nos Pères étrangers à la maison (c'était l'année du Chapitre général de 1887) reçoivent une secousse morale en priant ici. — J'ai pu constater déjà, plus d'une fois, le vrai bien moral, les émotions joyeuses et un renouvellement d'attachement à la Congrégation chez ceux qui viennent visiter la maison d'Aix. On ne se met pas en contact avec les souvenirs que cette vénérable maison rappelle, sans devenir un peu meilleur. C'est l'idée qui m'a soutenu à travers les soucis et même les ennuis qu'entraînait cette restauration. »

En acceptant la charge de Supérieur, le P. Boeffard

avait écrit qu'à sa manière de voir « il fallait que le Supérieur fût le premier au travail ». Il tint vaillamment parole et, de septembre à mai, il était constamment sur la brèche, se livrant à des prédications pour ainsi dire ininterrompues. Parfois, il avouait bien que c'était *dur* d'être si longtemps à tirer du collier, mais il le fallait pour venir en aide aux Pères anciens dont on lui avait confié les derniers jours. La série des succès qu'il avait eus à Marseille se renouvela à Aix et dans la région. Il prêcha notamment un Carême, dans la cathédrale d'Aix, qui attira les plus beaux auditoires qu'on eût jamais vus, au dire des journaux et du vénérable Curé.

Au cours de son triennat, le P. Boeffard écrivait : — « Je prends ma charge au sérieux, autant que je le puis. » Il le faisait, non seulement en donnant l'exemple du travail le plus actif et le plus généreux, mais encore en remplissant le rôle principal du Supérieur.

— « Il vous sera agréable, écrit-il au Supérieur général, de savoir que la maison d'Aix est bien régulière. Tout le monde est généralement fidèle à tous les exercices. Nous ne récitons pas Matines et Laudes en commun, pour des raisons dont a été juge le R. P. Provincial, mais aucun autre exercice n'est omis. La lecture au réfectoire est rétablie. Après bien des tâtonnements, j'ai pu trouver le moyen de faire nos conférences théologiques ; et tout le monde s'y intéresse vivement. Les récréations se passent bien : le jeu des boules et le jeu des billards en font les frais. Notre défaut est de ne pas sortir assez de la maison. Il est vrai qu'il fait bon dans nos grands corridors. Notre chapelle est maintenant dans tout son lustre ; l'Autel des Vœux surtout est resplendissant. »

Comme à Marseille, le P. Boeffard fut tenu en grande estime par le clergé d'Aix, qui le demanda pour des prédications de tous côtés, et notamment par l'archevêque, Mgr Gouthe-Soulard. Qu'il nous suffise d'assister à l'une de ses visites auprès du vénérable Prélat :

— « L'accueil de Monseigneur a été parfait et même au delà. Il avait grande réunion chez lui à dîner, et il

m'a forcé d'être à la première place. J'en étais confus, mais pas trop mécontent. Après le repas, il m'a gardé cinq heures avec lui, seul à seul, pour m'entretenir de lui et de sa nouvelle position. J'ai été plus d'une fois sur des charbons ardents, car il me posait des questions difficiles. Je ne crois pas m'être compromis : j'alléguais le plus souvent, comme raison d'ignorance, que j'étais trop nouveau dans le diocèse. Je lui ai offert notre maison comme domicile pendant les premiers jours. Il m'a dit qu'il était heureux de recevoir cette proposition de la part des Oblats. « Vous êtes, d'ailleurs, ajouta-t-il, le premier à avoir pour moi cette attention. » Mgr Gouthe-Soulard me fait, après cette visite, l'effet d'un vrai saint. Il a pleuré, devant moi, de vraies larmes. Vous auriez bien ri de m'entendre le consoler et de trouver que je pouvais donner des conseils à un archevêque. Notre entretien s'est terminé par des embrassements répétés et, d'ailleurs, très sincères de part et d'autre. Au beau milieu du dîner, ne s'était-il pas avisé de faire mon éloge et de donner des détails sur certaines de mes prédications de Toulouse, de Marseille et d'Aix ! Jamais de la vie, ma chétive personne n'a été honorée comme par Monseigneur Gouthe-Soulard ! »

Deux ans plus tard, dans une autre visite avec le P. Provincial, il reçut les meilleurs gages de la protection bienveillante de l'Archevêque pour la communauté d'Aix.

— « Comme je lui disais : je puis vous promettre que, pour vous aider dans le bien, vous trouverez toujours les Oblats prêts à vous servir... Oh ! mon P. Boeffard, me répondit-il, mais j'aime mes Oblats, je tiens à mes Oblats : je les connais ! »

Cependant les soucis de l'administration, le poids d'un travail incessant et aussi la fatigue du larynx avaient affaibli le P. Boeffard, et il avait hâte de se décharger du fardeau du Supériorat, à l'expiration de son triennat.

— « J'en attends la fin, écrivait-il, avec plus d'impatience qu'un écolier attend la fin de sa classe. »

On fit droit à sa demande, et, en 1888, il fut transféré comme sujet à la maison de Lyon. Cette maison venait

à peine d'être fondée ; et le Supérieur avait fondé sur lui, comme il le dit dans son rapport, « les plus belles espérances pour enraciner les Oblats dans la terre lyonnaise ». Après un peu de repos, il reprit le cours de ses prédications, couronnées toujours du même succès. Ce fut à cette époque qu'il prêcha la retraite pastorale de Nice, pour laquelle Mgr Mathieu BALAÏN exprima son entière satisfaction.

Mais le climat humide du Lyonnais était défavorable à son larynx ; et on le replaça sous le soleil du Midi. Il revint à Marseille, à Notre-Dame de la Garde, en 1889 ; et c'est là qu'il resta jusqu'à la fin de sa vie (1896).

Il aimait ce séjour, — qu'il avait déjà habité, avant son départ pour Aix — soit parce qu'il était sous le regard plus immédiat de la Bonne Mère, soit parce qu'il pouvait faire du bien par son ministère dans le sanctuaire, durant les intervalles de ses prédications. Bien que le goût et le travail pour la chaire absorbassent une bonne partie de son cœur et de son temps, il n'aimait pas moins à se donner plus directement au soin des âmes. Il le montra bien, pendant les diverses épidémies de choléra qui désolèrent Marseille, en se rendant avec empressement au chevet des malades, et notamment, en 1884, en s'offrant pour s'enfermer avec les cholériques au lazaret du Prado ; deux médailles d'argent et une médaille d'or, que lui décerna l'autorité civile, furent l'hommage rendu à son dévouement.

Pendant les six dernières années que le P. BOEFFARD passa à Notre-Dame de la Garde, il remporta les mêmes triomphes oratoires, car son talent ne savait pas vieillir. Cependant, ses forces diminuaient visiblement : le poids d'un apostolat incessant de plus de vingt années se faisait sentir sur ses épaules, s'ajoutant à celui des années. Mais, en vrai soldat de DIEU qu'il était, il voulut mener le bon combat jusqu'à la fin et mourir sur la brèche. DIEU lui accorda cette récompense : sa fin fut très rapide et arriva, pour ainsi dire, pendant une halte entre deux campagnes. Une blessure accidentelle, qu'il se fit au pied, s'aggrava aussitôt, à cause de son état

diabétique, et le conduisit, en très peu de jours, aux portes du tombeau. Après avoir fait généreusement le sacrifice de sa vie, il entra, le 12 janvier 1896, dans la gloire éternelle, à l'âge de 56 ans.

Terminons cette notice par quelques citations des lettres du P. BOEFFARD qui nous montreront son esprit religieux et son attachement à la Congrégation :

— « Malgré tout et quoi qu'il puisse arriver, je suis heureux de pouvoir vous dire que je m'attache de plus en plus à la Famille. Je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer davantage notre chère Congrégation ; et je n'entrevois pas même la possibilité de me séparer d'elle. Si, dans la position la plus contraire à mes goûts, je ne laisse pas de me sentir aussi fortement attaché que possible à la Famille qui m'y a placé, j'ai le droit de conclure que, partout ailleurs, je le serai encore davantage. — Je sens dans mon cœur assez de dévouement pour la Congrégation, pour que j'accepte avec courage toute décision qui ne cadre pas avec mes volontés propres et mes inclinations. — S'il s'agit de dévouement, d'affection, de reconnaissance pour vous, mon T. R. Père, je n'ai rien à changer à mes dispositions intimes : je les crois aussi bonnes que possible. J'en dis autant pour la Congrégation en général. S'il s'agit du travail extérieur, je crois que je puis apporter mon passé comme garantie pour l'avenir. S'il s'agit d'être bon religieux, et c'est là sans doute le point le plus important, je prie DIEU de conserver et de fortifier ma bonne volonté. »

Ces bons sentiments ne se démentirent jamais en lui. Ils avaient la même fermeté, lorsque, après son triennat de Supérieur à Aix, il fut placé à Lyon, dont le climat humide lui donnait de fortes appréhensions pour sa santé :

— « Aussitôt que notre R. P. Provincial m'a communiqué mon obédience, je suis parti pour Lyon. Je suis triste, mais parfaitement résolu à obéir à mes Supérieurs majeurs et, en particulier, à mon Supérieur local. Il est plus que douteux que ma santé résiste longtemps

au climat de Lyon,... mais je travaillerai, quand même, tant que je tiendrai debout. »

Nous avons vu qu'avec son esprit de foi de Religieux, son amour d'Oblat pour la Congrégation et sa ténacité de Breton, il fit honneur à sa parole.

*R. I. P.*

## XII. — R. P. René PETIT, 1867-1901 (558).

Parler de l'Oblat qui a fini sa course, c'est rappeler, à ceux qui continuent ou achèvent la leur, souvent des vertus héroïques à admirer, mais sûrement et toujours des exemples de dévouement et de charité à suivre.

Le R. P. René PETIT fut de ceux qui sont fiers de la devise de leur race et qui se font un devoir d'y rester toujours fidèles. En effet, en entrant chez les Oblats, il sut, au temps de la probation religieuse, buriner sur son cœur la devise si chère et si connue : *Charité, Charité, Charité !*

Nous ne le ferons donc connaître que sous le seul aspect de la charité, puisque, durant les dix années vécues chez nous, il n'a pas été jeté dans ce qu'on appelle « la vie active et mouvementée des missions ».

Le R. P. Charles-René PETIT, fils de Charles et de Victoire Hénard, naquit, le 5 avril 1867, à Houdreville, canton de Vézelise, — non loin, par conséquent, du sanctuaire de Notre-Dame de Sion.

Il était d'une famille honorable et chrétienne ; et il ne fut pas le seul prêtre donné par elle à l'Église. Sa jeunesse n'eut rien de bien saillant. Comme tous les enfants de son âge et de sa condition, il sut se rendre utile à ses parents dans les soins à donner à la ferme que tenait M. Petit. C'est dans un de ces services journaliers, rendus à son père, qu'il fut victime d'un accident de voiture, qui a pu laisser (invisibles, nous assure son curé)

quelques traces — causes possibles des affections maladives, qui lui sont survenues plus tard.

C'est ainsi qu'il atteignit l'âge de sa Première Communion. René se prépara, le plus sérieusement possible, à cet acte solennel ; et c'est dans d'excellentes dispositions qu'il reçut, pour la première fois, Celui à qui il devait consacrer plus tard son cœur et sa vie.

A partir de ce moment, il fut encore plus pieux, plus docile, plus travailleur.

— « Je ne me souviens pas — nous dit encore M. Clément, son curé — avoir jamais eu l'occasion de lui faire un reproche grave. Réservé et modeste dans ses paroles et dans ses actes, il se montrait déjà l'enfant dévoué de la Très Sainte Vierge. »

Peu éloigné du sanctuaire de Marie, il en connut vite le chemin. Souvent, il venait à Sion faire son pèlerinage, — soit avec sa famille, soit seul — pendant ses vacances de séminariste.

Il aimait encore à y conduire quelques-uns de ses condisciples, avec lesquels il passait la journée sur la montagne ; et, pour qui connaît la colline de Sion, le lieu n'était pas trop mal choisi pour la poésie et le repos de l'esprit.

Nous sommes portés à croire que ces fréquentes ascensions du plateau furent pour quelque chose dans la vocation du jeune séminariste. Il aimait les religieux qui habitent la montagne ; il se plaisait à prendre part aux manifestations en l'honneur de la Sainte Vierge ; en un mot, il venait là-haut puiser, un peu plus chaque année, du sang d'Oblat.

Mais n'anticipons pas et revenons à l'époque de sa Première Communion. Quand René vit son excellent curé s'occuper de lui spécialement, il voulut correspondre à tant de soins. Les leçons de latin, prises au presbytère, étaient une préparation éloignée à une vie d'études plus sérieuses. En effet, M. le Curé d'Houdreville, pour continuer le bon mouvement qui se faisait dans sa paroisse, voulait aider puissamment à cette sorte d'émigration vers l'état ecclésiastique ou la vie du cloître.

Après avoir rempli les fonctions de son ministère, le bon curé devenait professeur. Il avait pris à son compte, cette année-là, plusieurs enfants de la paroisse ; et René se trouvait au nombre des choisis.

Malheureusement, cet excellent prêtre succomba à la tâche ; et les jeunes plants, préparés pour le jardin de l'Église, n'eurent plus, pour les soigner, les mains intelligentes de l'habile jardinier.

Mais, bientôt, un nouveau curé, zélé et dévoué, fut chargé de la paroisse. Celui-ci, voulant continuer le bien commencé par son prédécesseur dans l'âme et l'esprit des enfants, continua les leçons de latin. René, par ses soins, fut bientôt à même de quitter la maison paternelle pour le petit Séminaire de Pont-à-Mousson. Il y entra en quatrième.

Nous prenons encore, dans les notes mises à notre disposition, la caractéristique de ses premières études. Il n'y eut pas de succès brillants ; mais notre séminariste resta dans une bonne moyenne, aimé et estimé de ses maîtres.

Ce ne fut pas, non plus, ce qu'on appelle « un turbulent, un boute-en-train » ; son caractère assez timide le mettait facilement dans la catégorie des philosophes de cour. Peut-être aussi que ses aptitudes physiques ne se prêtaient à rien de ce qu'on aime à voir dans un bon espiègle de 15 à 16 ans. Quoi qu'il en soit, il fut, comme on nous l'a dit, un doux et pieux séminariste.

Ses humanités terminées, il fallait songer sérieusement à l'avenir et à se fixer sur le choix d'une carrière. René se sentait, de plus en plus, un goût marqué pour la vocation sacerdotale : il voulait entrer au grand Séminaire. Mais, c'est alors qu'il eut à lutter contre l'autorité paternelle. Monsieur Petit — qui, sur six enfants, n'avait que lui de garçon — comptait bien s'en faire un aide utile ; il refusa net d'accéder aux désirs de son fils. Devant la décision paternelle, la peine du jeune séminariste fut vive et profonde ; mais il ne se tint pas pour battu. Il remit sa cause entre les mains de la Sainte

Vierge et attendit, jusqu'à la rentrée des classes, que son père revînt à de meilleures inspirations.

Si sa vocation fut ainsi mise à l'épreuve, sa piété filiale n'en diminua pas pour cela. Il resta toujours l'enfant aimant et soumis.

Enfin, son père, devant tant de persévérante ténacité, rendit les armes et le laissa partir pour le grand Séminaire de Nancy. Il y entra en octobre 1886. Cette première année de philosophie lui ménagea une autre épreuve. Sa santé, déjà délicate, se prêta difficilement aux exigences d'un règlement sérieux : il tomba malade et fut obligé de rentrer au foyer familial. Les bons soins d'une mère, l'air natal, les affections sensibles à son cœur, — tout cela le remit vite sur pied. A la rentrée, il reprit alors avec joie le chemin du grand Séminaire, et y resta jusqu'à son sous-diaconat, — époque où la Vierge de Sion frappa plus fort à la porte de son cœur.

Il vint, plus souvent, voir les Oblats, pendant les vacances de cette année-là ; et, à ce sujet, je me souviens d'un petit détail, qu'on me permettra de rapporter ici.

Un jour que le séminariste d'Houdreville était venu faire à la Vierge sa visite hebdomadaire, il lui prit fantaisie de monter au haut de la tour monumentale de l'église, pour donner un cordial salut à son clocher natal — qu'un joli coup de soleil laissait apercevoir. Tout à coup, son rabat, violemment arraché par le vent, vint s'accrocher aux branches élevées de nos vieux tilleuls. Tout ennuyé, notre séminariste vint me trouver. J'allais organiser une partie de barres avec nos élèves, quand il me pria de vouloir bien lui faire décrocher par l'un l'un deux ce morceau de son uniforme.

— « Très volontiers, lui répondis-je : mais, Monsieur l'abbé, ajoutai-je, sans être superstitieux, je crois que c'est un signe et que la Sainte Vierge vous dépouille Elle-même de ce que vous avez de trop. »

Un mois après, l'abbé au rabat perdu frappait à la porte de notre Noviciat de Saint-Gerlach. C'était alors en Hollande que la Province du Nord envoyait ses

recrues pour le temps de la probation annuelle. Nous étions en septembre 1889.

Le R. P. Frédéric Favier, alors Maître des novices, reçut le postulant avec joie et avec la rude bonté que ceux qu'il a formés lui connaissaient. Son postulat terminé, le futur novice prit le saint habit, le 28 septembre.

— « Pendant son noviciat, écrit son Père-Maître, le Fr. Petit a révélé de bonnes qualités : bonne santé, intelligence moyenne, bon jugement, goût pour l'étude ; beaucoup de piété, un bon esprit, un bon caractère, une volonté docile, une politesse et une charité convenables, une application sérieuse et constante à tous ses devoirs. Il s'est toujours montré très attaché à sa vocation et y a paru heureux. »

L'année suivante (29 septembre 1890), le novice fit ses premiers vœux, avec l'enthousiasme qui commençait à envahir son âme. Aussitôt après, il fut envoyé par l'obéissance dans notre Scolasticat de Saint-François, près d'Aix-la-Chapelle, pour s'y préparer aux grands ordres. Nous avons également fort peu de détails sur cette dernière partie de sa vie d'élève. Nous savons pourtant que son cœur, déjà sensible par nature, trouva là, dans les douces amitiés de la vie commune, un complet et réel bonheur. Il aimait ses supérieurs, il aimait ses frères. Il ne disait jamais « non », quand il s'agissait de fêter l'autorité; alors, aux accents d'un cœur toujours chaud, sa muse poétique s'enflammait vite, et souvent l'on put apprécier en lui toutes les délicatesses d'un bon rimeur. Sa sensibilité était extrême. Elle s'épanchait au dehors de toute façon, — par les larmes, par les rimes, par une expression touchante de physiononomie — et cette sensibilité, qui le poussait à de beaux actes de charité, ira grandissant encore jusqu'au jour où, pour ainsi dire, il en mourra.

Comme il s'était préparé à ses premiers vœux, il se prépara à son oblation perpétuelle (1er novembre 1891). Nous avons sous la main quelques notes de la retraite préparatoire à ce grand holocauste de lui-même, et, dans ses résolutions, nous lisons toujours : « *Charité,*

*Charité !* » Nous donnerions bien volontiers les impressions intimes du nouvel Oblat, quand il reçut la croix sur sa poitrine ; mais il nous semble qu'une notice se prête peu à des citations de ce genre. Disons seulement que la poésie, trouvée dans ses papiers, sur « son Crucifix d'Oblat », montre assez le cœur dévoué qui venait de se donner à Dieu.

Il finit son scolasticat par la réception du sacerdoce des mains de Mgr Doutreloux, Évêque de Liège, le 11 juin 1892. C'est alors que commença en lui ce que je lui ai toujours connu — la passion des grandes cérémonies religieuses. Il aimait — disons le mot — à pontifier, si bien que ses condisciples l'avaient gaîment surnommé : *l'Archevêque de Myre*. Il en riait volontiers ; et, le lendemain, il repontifiait.

Vint bientôt l'heure de la première obédience (7 juillet 1893). Il soupirait depuis longtemps vers le poste de ses rêves ; et son indifférence en cela ne fut pas le *Perindè ac cadaver*. Le Juniorat de Notre-Dame de Sion, disait-il, avait des droits à ses prédilections, et il ne souhaita rien tant que d'y venir épuiser son dévouement.

Cœur jeune et tout pétri de tendresses, il fallait au cher Père Petit de la jeunesse à aimer. Aussi se donna-t-il, sans réserve, à la classe de sixième, qu'il eut la bonne fortune d'obtenir dans cette maison de Sion — où avait quasi pris naissance sa vocation religieuse.

Dans cette charge, que lui avait confiée l'obéissance, il se montra pour les élèves ce que je l'ai toujours connu jusqu'à son dernier soupir : bon à l'excès. Il n'est certainement pas vingt junioristes de ce temps-là, qui n'aient reçu de lui une bonne caresse ou un bonbon. C'était un besoin pour lui que de donner. Les enfants l'aimaient, sans le craindre ; aussi, la discipline en recevait parfois des accrocs. Quand les junioristes, toujours friands de nouvelles, voulaient piquer à fond leur curiosité, ils savaient bien à qui s'adresser ; et le bon Père Petit contentait petits et grands, et cela sans mesure. Il ne pouvait faire autrement que de se donner tout

entier ; et cette donation-là était la meilleure partie de son existence.

Jamais il n'aurait voulu faire de la peine à un enfant, même pour le corriger ; et c'est en cela, à mon avis, qu'il mettait un vice à l'éducation qu'il donnait. Il lui arrivait bien d'avoir, à ce sujet, des discussions fréquentes avec ses confrères, agacés de cette popularité trop familière, mais son cœur aveuglé restait rebelle à toute conviction. Quand, par exception, la faute étant trop forte, il lui fallait sévir contre un élève, il en était malade. Il faisait alors la réprimande par devoir ; mais, bientôt, un petit morceau de sucre venait adoucir l'amertume laissée par sa maternelle admonition. Bref, il n'avait pas la fermeté du père qui aime et qui corrige, mais la faiblesse du grand-papa qui gâte.

C'est, sans doute, parce qu'il pouvait faire plus de bien dans un autre poste, que ses Supérieurs jugèrent bon de le retirer de l'enseignement, pour lui confier l'administration de la paroisse de Saxon. Cette fonction, peu enviable, était alors sans titulaire. Aucune des difficultés connues n'effraya l'ex-professeur, et son dévouement sans bornes n'eut point de calculs personnels : il accepta, purement et simplement, le titre de vicaire de paroisse.

Nous ne saurions dire s'il fut « prophète en son pays » ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il apporta, dans cette charge plus ennuyeuse qu'absorbante, le même zèle et la même charité qu'il avait apportés au Juniorat. Certes, il lui en coûta de quitter ses chers élèves, — et on le sent bien dans ce cri du cœur, tombé dans les pages du *Codex historicus*, qu'il rédigeait à cette époque : « Nos premières amours sont toujours les plus fraîches. » Mais, enfin, il sut prononcer son *Fiat* en religieux qui craint de donner à une administration des complications inutiles.

Il entra donc en charge, le dimanche, 15 janvier 1894. Nous ne dirons pas que son discours de prise de possession fut un morceau d'éloquence ; non, mais nous pouvions l'apprécier comme un chef-d'œuvre de bonne volonté

émue. D'ailleurs, le Père Petit n'était point né orateur : une sorte de timidité nerveuse l'empêchait toujours de faire ressortir habilement de bonnes et pieuses idées. Il avait une grande facilité de composition, et les sujets les plus divers n'arrêtaient jamais son zèle exubérant. On lui aurait dit de donner, dans les 24 heures, un sermon de charité, à la cathédrale et devant Monseigneur entouré de son Chapitre, qu'il se fût prêté à ce travail de la meilleure grâce du monde.

Durant les sept années qu'il dépensa autour de lui comme administrateur, il n'eut qu'un tort, — si tort il y a — c'est d'avoir voulu trop faire et trop bien faire. Le zèle a toujours besoin d'une certaine mesure, et le sien n'en eut pas assez. En attaquant des difficultés de paroisse, il eût fallu compter avec les susceptibilités de paroissiens qui ont encore sous les os des restes d'un schisme pas trop vieux ; malheureusement pour lui, notre cher Père Petit, trop crédule parce qu'il était trop bon, ne saisit pas toujours à temps le joint des difficultés. Les épreuves commencèrent bientôt pour lui. Elles lui vinrent de partout. Rien ne lui fut épargné : vilenies, rancunes, calomnies — cette arme des lâches. Le pauvre Père se raidit contre ce qu'il appelait « la persécution d'un parti ». Mais sa santé, peu faite à de pareilles luttes, reçut, dès ce moment-là, un bien mauvais coup. Au moment où je trace ces notes rapides, je relis, encore une fois, ses résolutions de retraites. C'est toujours : *Sacrifice, résignation, charité.*

Il eut, dans cette partie du champ à défricher, tout ce qu'il avait désiré au temps de sa formation religieuse ; les sacrifices à faire lui tirèrent plus d'une larme, et la résignation qu'il sut toujours garder devenait la conséquence de sa grande charité.

Malmené, constamment, par ceux-là même qui ne lui devaient que du bien, sa santé ne tint pas longtemps. Des indispositions fréquentes, dues à un amas de bile excessif, le contraignirent à des ménagements nécessaires. Le médecin, souvent consulté, le mit au régime

lacté. C'eût été son salut, — s'il avait eu le courage de s'y mettre.

Le mal, sans empirer, ne diminuait pas. Les Supérieurs jugèrent alors utile de le changer d'air ; c'était un essai. Nous étions à l'époque des vacances scolaires. Le Père PETIT, qui avait laissé un bon morceau de son cœur au Scolasticat de Liège, prit le chemin de la Belgique.

Il passa, au milieu de Frères connus, les quinze meilleurs jours de ses trois années de vicaire. Ce régime de satisfaction toute naturelle lui redonna un sang meilleur et, par suite, une recrudescence de bonne volonté. Il nous revint à Sion, après cette saison d'affections de famille, tout prêt à reprendre son rôle de bon pasteur et de pacificateur de gens divisés. On ne le comprit pas davantage.

Pour se consoler de ses déboires sans fin, il se donna largement aux pèlerins et aux touristes — qui gravissent, pendant la belle saison, les rudes sentiers de la montagne. Toujours affable, toujours accessible, les habitués du sanctuaire savaient trouver en lui, à toute heure, un *cicerone* intarissable.

Les longues séances au confessionnal ne l'effrayaient jamais ; et, quand son ministère lui laissait des moments libres, il les donnait sans réserve à la bonne femme au chapelet, venue en pèlerinage, comme à l'officier galonné, monté sur le plateau pour étudier la frontière. En somme, le R. Père PETIT laissa dans le pays le souvenir d'un homme aimable et prévenant.

Il était tout entier à son œuvre de dévouement, quand une circonstance imprévue le remit, forcément et à sa grande satisfaction, dans le professorat. La classe de troisième venait de perdre son professeur, tombé malade. De plus, les difficultés d'avoir, au milieu de l'année, un sujet des Scolasticats, avaient mis le R. P. Provincial dans la nécessité de demander au moins accablé du personnel de la maison de vouloir bien faire l'intérim.

Le bon Père PETIT, tout heureux de redevenir grand-

père, accepta avec joie cette nouvelle fonction — qui était loin d'être une sinécure.

Ces six mois, vécus de la vie du Juniorat, firent passer un peu les chagrins du vicaire. Virgile et Cicéron, Homère et Plutarque le consolèrent de ses homélies et de ses prônes mal compris ou critiqués. On peut donc dire qu'il fut relativement heureux, durant ces six mois.

Bientôt, des raisons qu'il est inutile de donner ici, apportèrent un nouveau changement dans la vie du Père. Les Supérieurs crurent bon de faire cesser le plus vite possible les épreuves dont on a déjà parlé, en mettant à la place du Père Petit, comme administrateur de la paroisse, un ancien missionnaire de notre Province du Midi. Le Père Petit reprit alors un poste assuré et définitif dans le Juniorat. Il continua de professer la troisième, avec le goût qu'il mettait à tout ce qu'il faisait.

Il se donnait comme toujours, quand une maladie, qui ne pardonne pas, l'arrêta net à 34 ans.

Un séjour de six semaines à Paris ne lui fit pas de bien. Comme toujours et pour faire plaisir à ceux qu'il était venu aider, il surmena son zèle et ses forces. Il nous revint, mortellement atteint.

Il reprit cependant, après la retraite annuelle, le cours de troisième ; mais, au bout d'un mois, il fallut capituler. La maladie, dont il était affligé depuis plusieurs années, avait fait, dans les derniers temps, des progrès effrayants ; et l'affaiblissement de ses forces l'obligea bientôt à garder la chambre. Et les insomnies, les saignements de nez, les chagrins non oubliés, — tout cela le mit vite à l'extrémité.

Dans la communauté, nous nous rendions bien compte que notre Frère s'en allait ; lui seul se faisait illusion, — et cette illusion, il l'a gardée jusqu'au dernier moment.

Le médecin, demandé sans retard, vint constater que le mal était sans remède. Le pauvre Père, condamné sans rémission, traîna encore quinze jours, trouvant toujours assez d'énergie pour venir, aux récréations de midi, voir jouer les junioristes — qu'il aimait tant.

Nous touchions au 2 novembre, et, le 13, c'était la

saint René. Notre cher malade voulut la célébrer, encore une fois, cette fête bourrée de douces et fines surprises. Il descendit, à midi, au réfectoire et, le soir, au goûter de 4 heures. Il finit, pour ainsi dire, sa vie toute de bonté, de tendresse et de charité par une distribution de brioches et de chocolat à ses anciens élèves — qui lui avaient offert, la veille, leurs meilleurs vœux de fête.

Le surlendemain de cette fête du cœur, les crises commencèrent. Il fallut alors garder le lit, et le coma ne tarda pas à prendre notre pauvre malade. C'était le signe avant-coureur d'une fin prochaine. Le Supérieur de la communauté l'avertit amicalement que le grand moment approchait. Le moribond ne voulait entendre parler ni de confession ni de derniers sacrements, — répétant sans cesse qu'il ne souffrait pas, qu'il n'était pas malade.

Il fallait, pourtant, donner à ce Frère mourant les saintes et dernières onctions. Le R. P. Supérieur eut l'heureuse inspiration de prévenir M. Clément, à cette époque encore Curé d'Houdreville. Le bon pasteur vint nous aider dans cette délicate mission. Le Père Petit, plein de confiance en l'ami de sa famille, en ce père aimé et vénéré, comprit, aux pressantes exhortations du vieillard, que l'heure était grave et solennelle.

Il reçut son arrêt de mort, non sans verser de grosses larmes ; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il se confessa, le surlendemain, et reçut l'extrême-onction ; puis, il attendit, sans trouble, celle qui devait abréger ses souffrances physiques et morales. Il eut encore la consolation, avant de mourir, de parler à sa mère, à ses sœurs, à tous ceux enfin qu'il laissait dans la peine. Il y eut encore des moments d'accalmie ; mais les crises se succédèrent plus nombreuses et plus violentes. Enfin, le 19 novembre, à 8 heures du matin, notre cher malade rendait, sans secousse, sa belle âme à Dieu.

Quant à nous, au bord de cette tombe, ouverte avant l'heure, nous ne pouvons qu'adorer les desseins de Dieu ; ce sont, sans doute, des desseins de miséricorde,

et nous aimons à méditer ces paroles du livre de la Sagesse :

— « Quand le juste meurt d'une mort précipitée, il se trouve dans le repos : la vie sans tache est une heureuse vieillesse. »

*R. I. P.*

## XIII. — F. Sc. Adolphe LEBERT, 1872-1896 (446).

Le Frère Adolphe Lebert était originaire de la catholique Bavière, étant venu au monde à Hausen, petit village du diocèse de Wurtzbourg, — en 1872. La piété et le bon naturel, dont il fut doué dès ses plus jeunes années, l'inclinèrent vers la vie religieuse ; et il entra au Juniorat de Saint-Charles, en 1882, à l'âge de 10 ans. Grâce à sa vive intelligence et à son application sérieuse et constante à l'étude, il arriva bientôt à être un excellent élève, et il tint toujours un des premiers rangs dans sa classe. Il fut aussi un fervent junioriste, manifestant pour la piété un goût non moins appliqué que pour l'étude.

Il fit son noviciat à Saint-Gerlach, en 1892, et commença ensuite ses études théologiques au Scolasticat de Liège — où il prononça ses vœux perpétuels, en 1894, et reçut les ordres jusqu'au sous-diaconat inclusivement. Il montrait des qualités solides et donnait les plus belles promesses pour son avenir sacerdotal, et apostolique, quand la mort vint anéantir toutes ces espérances et mettre fin à sa carrière — à peine commencée. Après deux ans de scolasticat, il fut obligé d'interrompre son cours de théologie et alla prendre du repos dans sa famille ; et c'est là qu'il mourut, au bout d'une quinzaine de mois, à l'âge de 24 ans.

Le Frère Lebert, non seulement s'appliqua à faire fructifier les talents qu'il avait reçus du Ciel, mais encore

il montra des goûts sérieux et élevés par le caractère d'universalité qu'il imprima à ses études. Son esprit actif et souple embrassait un peu toutes les branches de la science. Il ne cherchait pas tant à devenir savant qu'à être érudit, et il fouillait au large les divers auteurs qui traitaient le sujet dont il faisait l'étude, — sans négliger pour cela les matières prescrites par le règlement. Il ne faisait, du reste, que des lectures sérieuses, toujours la plume à la main, — et tout cela en vue de son ministère futur. Il se préparait, notamment, à entrer en contact avec les Protestants ; et il voulait, dans ce but, être muni d'une science solide aussi bien que de la connaissance de diverses langues.

Il avait, d'ailleurs, une juste idée de l'état religieux qu'il avait embrassé, et il se préparait d'une manière sérieuse au sacerdoce. La douce pensée qu'il serait prêtre, un jour, le dirigeait non seulement dans ses études mais encore dans toutes ses actions, inspirant sa piété et sanctifiant sa conduite. Dès les premières années du juniorat, il se plaisait à construire de petits autels, à les orner — avec des images qu'il fabriquait lui-même. Les jours de promenade, il aimait à recueillir des fleurs et à les déposer aux pieds de la Sainte Vierge. Il offrait volontiers ses services aux Frères sacristains — qui mettaient souvent à contribution son aptitude pour faire des ornementations, à l'occasion des fêtes. Il s'occupait volontiers à faire des chapelets pour ceux qui lui en demandaient, et, d'une manière générale, il était très dévoué pour ses Frères, consacrant des heures et même parfois des journées entières pour leur être utile, leur rendre service.

Quoique bon et aimable confrère, il n'aimait pas les caractères trop bruyants ; il évitait avec soin toute expression grossière ou peu décente qui lui paraissait en désaccord avec la sainteté de son état. Malgré sa complexion maladive, il manifestait une inclination vers l'austérité de vie des Capucins, qu'il avait connus dans son enfance ; il se plaisait, néanmoins, à dire qu'il avait été conduit par la main de DIEU dans la Congré-

gation des Oblats — au sein de laquelle il se reconnaissait très heureux.

Hélas ! la Congrégation ne jouit pas longtemps d'un sujet qui lui faisait présager de si beaux services ! Atteint d'un mal incurable, il fut envoyé dans sa famille, avec l'espoir que l'air natal et le repos lui seraient d'un grand profit. Mais il avait un tel zèle pour l'étude, qu'il ne sut pas se reposer et s'occupa à faire un résumé écrit de théologie morale. Il sut, au reste, se montrer parfait religieux dans le cercle de sa famille ; et, comme son père tenait une auberge, il tint absolument à passer les nuits chez sa tante.

Cependant, la mort arrivait à grands pas. Le dernier jour, le cher malade, se voyant à l'extrémité, demanda qu'on télégraphiât à Hünfeld, — afin que, s'il n'avait pas le bonheur de mourir en communauté, comme c'était son ardent désir, il pût, au moins, avoir l'assistance d'un de ses Frères en religion à ses derniers moments. Mais le P. Émile KIEFFER, qui se rendit en toute hâte à son appel, arriva trop tard. Le cher malade eut pourtant la consolation de recevoir, des prêtres de la paroisse et de ses bons parents, toute l'assistance qu'ils pouvaient lui donner ; et, calme et confiant en face de la mort, il rendit pieusement le dernier soupir, le 5 octobre 1896.

*R. I. P.*

## XIV. — F. C. Arthur BOUTREAU, 1848-1917 (981).

Le Frère convers Arthur BOUTREAU est décédé, le 4 septembre 1917, à Thy-le-Château (Belgique), en pleine période d'occupation allemande.

Il naquit à Château-Porcien (Ardennes), diocèse de Reims, le 10 juillet 1848, de Jean-Baptiste Boutreau, tisserand, et de Marie Tortuot.

L'enfance d'Arthur et sa jeunesse nous échappent

entièrement. Nous savons seulement que les pratiques chrétiennes étaient en honneur au foyer Boutreau. — Après son tirage au sort, en 1869, Arthur fut réformé.

Il exerçait l'emploi de cantonnier, lorsque, par l'intermédiaire d'un missionnaire Oblat, le R. P. Vigneron, Dieu lui fit comprendre qu'il l'appelait à la vie religieuse.

Jadis, Simon, André, Jacques et Jean quittèrent leurs filets, et Mathieu son comptoir, au premier appel du Maître. Arthur, allait, à son tour, abandonner ses outils de casseur de pierres et s'efforcer de suivre le Sauveur dans la voie de la perfection.

Muni, au préalable, d'un excellent certificat de son Doyen, il quitte l'entretien de ses routes et s'en va frapper à la porte du Noviciat de Notre-Dame de Sion, au diocèse de Nancy, le 6 janvier 1882. Il avait près de 34 ans. On était en la belle fête de l'Epiphanie. Nouveau pèlerin du divin Enfant, il marchait guidé par l'étoile de sa vocation. Il l'avait vue briller, il la verrait momentanément disparaître, puis briller encore sur son existence, jusqu'à la mort. Très attaché à son pays et à sa famille, son cœur sentit puissamment alors les touches de la grâce, puisqu'il n'hésita pas à tout sacrifier pour obéir à Dieu. Pour échapper aux réprimandes de son père, très opposé à sa vocation, il partit de nuit et fit à pied la route de Château-Porcien à Réthel.

Au couvent de Sion, Arthur Boutreau sera humble postulant durant quarante jours. Puis, le 16 février 1882, il était admis à la cérémonie de la prise d'habit : il commençait son noviciat en qualité de Frère convers.

Le nouveau novice apportait de son ancien métier un assez lourd bagage d'imperfections. Personne ne sera scandalisé, si nous mentionnons que ce qui frappait au premier coup d'œil, dans tout son extérieur, c'était le négligé de sa tenue, le laisser-aller de son maintien, une certaine excentricité dans les manières, — un en mot, un grand désordre sur toute sa personne. Une observation plus attentive révélait au moral un manque d'équilibre, de jugement pratique, d'esprit de suite, une grande susceptibilité et même de l'humeur dans le caractère.

Mais il arrive, souvent, qu'en pénétrant à travers le feuillage d'un buisson inculte le soleil y produit des effets de lumières, qui le font voir sous son vrai jour. Il en était de même de la nature rude et fruste du Fr. Boutreau.

Aux yeux du Maître des novices, que des grâces d'état et une sage expérience éclairaient, il apparut que l'âme de son disciple n'était pas si dépourvue. Sous des apparences désavantageuses se cachaient les marques d'une vraie vocation : bonne volonté, franchise, amour prononcé du travail et, indice encore plus précieux, le goût de la piété. Il subissait la loi commune : il y avait chez lui un bon et un mauvais côté. Faute d'être maintenus sous la discipline d'un esprit pondéré, qualités et défauts contribuaient à donner à sa personne un trait d'origilité bien particulier : on pouvait dire de lui qu'il était un *cantonnier* doublé d'un trappiste.

Armé de la sorte pour l'œuvre de sa sanctification, il trouva bien des occasions de gagner des mérites et dut, plus d'une fois, passer par des alternatives de confiance et de découragement. Mais à quels résultats n'arrive pas, dans une âme, le concours combiné de la grâce et de la volonté ?

Ceux qu'obtint le Fr. Boutreau furent assez heureux pour le faire accepter aux vœux d'un an. Il les prononça le 17 février 1883.

Cette seconde année ne porta pas tous les fruits qu'on en attendait. A l'expiration de ses vœux d'un an, le Fr. Boutreau aurait dû faire les vœux de cinq ans. Mais, en février 1884, quand se posa la question de son admission, elle fut résolue par la négative. Dans les emplois de cuisinier et de jardinier, où ses Supérieurs le voyaient à l'œuvre depuis deux ans, il avait montré un caractère ombrageux, variable à l'excès et peu susceptible de se plier aux règles de vie commune et de charité fraternelle en vigueur chez les Oblats. On le lui signifia. La nouvelle était grave, elle sonnait l'heure de l'épreuve ; mais, venant après les avertissements d'usage, elle ne pouvait prendre au dépourvu qu'un esprit irréfléchi.

Le Fr. Boutreau l'accepta d'abord avec indifférence, puis en fut peiné et se découragea. Son esprit n'y vit bientôt plus clair et commença à se débattre dans l'indécision la plus complète. Un jour, il demande à partir : on le lui accorde. Un autre jour, nouveau Benoît Labre, il rêve d'aller à pied à Jérusalem. Le lendemain, disant avoir réfléchi, il sollicite la faveur de changer de noviciat, d'aller à celui de Saint-Gerlach : refus. Poussé à bout, l'envie lui vient d'aller faire un essai à la Trappe d'Igny (Marne) — où il prie son Supérieur de le présenter. La présentation est faite, l'essai tenté : il dure deux jours. L'âme inquiète d'Arthur avait cédé à la tentation de rentrer dans sa famille. Au témoignage de son Supérieur, « il avait montré une fermeté admirable pour résister, deux ans, aux obsessions de ses parents qui le rappelaient au milieu d'eux » : allait-il perdre, tout d'un coup, le mérite de ses résistances ? Non. Elles allaient, au contraire, être récompensées. La paix est aux âmes de bonne volonté. En réalité, Arthur Boutreau était toujours travaillé par la grâce — qui lui inspira de redemander à entrer au Noviciat Saint-Gerlach. *On ouvre à celui qui frappe*, dit le saint Évangile : il allait en faire la douce expérience. Au mois de mai 1884, il entrait à Saint-Gerlach et y prononçait, peu après, ses vœux d'un an.

Dès lors, son étoile étant réapparue étincelante, il suivra régulièrement sa voie. En mai 1885, il fait ses vœux de cinq ans, à Saint-Charles, et son oblation perpétuelle, à Notre-Dame de Pontmain, le 15 août 1891. Il est à Saint-Andelain, en 1892, et à Notre-Dame de Sion, en 1898. C'est invariablement comme jardinier qu'on utilise ses services dans ces diverses maisons, — cet emploi lui permettant d'exercer au mieux son savoir-faire d'ancien cantonnier.

S'il reçoit son obédience pour le Bestin, le 5 avril 1900, c'est encore comme jardinier. Mais, au mois de juin suivant, Sion ayant eu besoin d'un homme de basse-cour, le Fr. Boutreau y revient pour en faire l'office. Jusqu'en 1903, il s'en acquitta non sans succès. Un mal de genou, qui le prit à cette époque, le laissa boiteux.

Au lendemain des expulsions, en 1903, on le trouva à Saint-Martin de Jersey — où, dit un témoin, il émerveilla les fidèles par ses chants à l'église.

Il est envoyé au Bestin en 1905, fait un court séjour à Attert, et revient au Bestin. Il y aurait fini ses jours, si la communauté ne s'était elle-même transférée à Thy-le-Château — où le Fr. Boutreau la suivit, en mai 1912.

Soit au Bestin, soit à Thy, durant les douze dernières années de sa vie, il avait senti le poids des infirmités, qui s'attaquaient à sa constitution, d'apparence si robuste. La souffrance lui fit, d'abord, des visites espacées. Elles devinrent insensiblement plus fréquentes, jusqu'au jour où la redoutable visiteuse se présenta, avec son cortège de misères humiliantes — qui ne devaient plus lui laisser de répit, jusqu'à sa mort. Il accepta la croix avec beaucoup d'abnégation, souffrit longtemps sans le laisser paraître et continua son travail — à peu près comme si de rien n'était.

Car, c'était un travailleur. Les anciens novices du Bestin se souviennent l'avoir vu partir, par tous les temps, dans un accoutrement bizarre, l'outil sur l'épaule ou poussant sa brouette. Il allait souvent à une bonne distance réparer les allées, creuser des ruisseaux dans les prairies et relever les haies. Par la suite, à Thy-le-Château, il a défriché et tracé dans le parc des allées qui l'embellissent et qui agrémentent nos récréations.

En récréation, il n'était pas le dernier à dire son mot pour rire ; il acceptait la plaisanterie, mais pas trop longtemps. Il affectait parfois l'emploi de locutions moins usuelles, enregistrées gauchement par sa mémoire, en sorte que ses Frères ne se retenaient pas toujours de rire, — quand il parlait, par exemple, d'usages tombés « en mansuétude » (sic). Les jours de fête, il était le boute-en-train de la communauté. On le savait amateur de chants, muni d'un répertoire à lui. A chaque occasion, il était mis à contribution pour fêter soit un Supérieur majeur, soit le Supérieur local au jour de sa fête. Alors, il chantait avec âme : « *La Bérésina* » (Oh ! triste neige, tomberas-tu toujours ?), ou bien « *Le*

*vieux parapa, le vieux parapluie de famille* », ou cette autre chanson encore, « *Oh! la jolie haie* », dans laquelle le vieux cantonnier donnait toute sa voix et toute sa taille. Tels morceaux de son cru — comme la « *Marche du Bestin* », qui lui obtint un succès sans pareil près de nos petits junioristes, en 1910, ou « *Le Cantonnier* » — pouvaient bien être en désaccord avec les règles de la musique et de la poésie, mais du moins observaient toujours celles des convenances.

La note pieuse, non plus, n'était pas absente de ses compositions. Il rendait, avec nuances et conviction, les cantiques adaptés à sa voix : *Je veux chanter l'Immaculée... — Chrétiens, debout ! Saluons notre Mère... — Dans un élan d'espérance et de foi...*

Avouons que ce n'était pas une nature banale. Doué d'imagination et de sensibilité, il eût été d'un commerce beaucoup plus agréable, si une bonne éducation première avait jadis donné à ses facultés leur essor et plus d'égalité à son caractère. Que n'a-t-il mieux pratiqué aussi cette demi-vertu qu'est la propreté ? Elle lui eût, sans nul doute, gagné davantage l'estime des hommes.

Heureusement, Dieu est moins sévère ; et ce qu'il nous reste à dire de l'esprit religieux du Fr. Boutreau, avant de terminer cette notice déjà longue, fera comprendre combien il a dû être bon et miséricordieux envers son humble serviteur.

Les belles vérité de la foi et les beautés de sa vocation exerçaient un charme particulier sur son esprit. « Je suis curieux de surnaturel », a-t-il pu dire un jour. Le fait est qu'il s'attacha parfois avec excès à tel point de doctrine — lu ou médité dans un livre. Son esprit chercheur s'en occupait jusqu'à le distraire, à le faire rêver, durant son travail. Il voulait savoir. Il questionnait et, au besoin, se faisait son opinion. Ainsi la doctrine de sainte Catherine de Gênes sur le Purgatoire plaisait beaucoup à ce théologien improvisé, qui s'y ralliait de tout cœur.

Conscience délicate, il était incapable de garder sur le cœur ce qui, à ses yeux, paraissait l'ombre d'une faute.

D'être consacré à la Très Sainte Vierge était tout son bonheur (1).

Très attaché à sa Famille religieuse, il faisait siennes ses peines et ses joies. Il se souvenait avec reconnaissance de ses anciens Supérieurs, aimait à les revoir ou en demander des nouvelles. L'observance de la Règle, la Communion, le Chemin de Croix étaient les aliments préférés de son âme. Le Chemin de Croix fut son exercice de prédilection. Comme il s'éveillait de très bonne heure, il avait demandé et obtenu de son Supérieur la permission de le faire, chaque matin, avant la méditation. Il y fut fidèle, plusieurs années avant de mourir, et avouait y trouver de grandes consolations.

Sa croix la plus lourde fut celle des souffrances physiques qu'il dut endurer les deux ou trois dernières années de sa vie. La guerre survint, et ce fut l'invasion avec des privations de toute sorte — auxquelles son patriotisme fut douloureusement sensible. « Oui, patriote ardent, il aurait mérité », dit un de nos Pères, « connaître et goûter les joies de la paix. »

Mais Dieu en a jugé autrement. Le 4 septembre 1917, il rappelait à Lui son serviteur, purifié par la souffrance et enrichi de mérites par l'épreuve. Comme gages de sa suprême bonté à son égard, il lui accorda de recevoir en pleine connaissance les derniers sacrements, en présence de la communauté réunie, et de mourir de la mort des prédestinés.

Le Fr. Arthur Boutreau est enterré dans le cimetière paroissial de Thy-le-Château, parmi les fidèles, — les Oblats n'ayant pu obtenir de concession particulière. Son corps y attend les tressaillements d'une glorieuse résurrection. Son âme, nous en avons la ferme confiance, aura déjà reçu au ciel la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

*R. I. P.*

(1) « Je suis l'Enfant de Marie ! Et ma Mère chérie me bénit, chaque jour. Je suis l'Enfant de Marie : C'est le cri de mon cœur, c'est mon refrain d'amour !... »

## XV. — F. Sc. Patrice SHEVLAND, 1862-1890 (328).

Le Frère Patrick SHEVLAND vint au monde, le 26 janvier 1862, à Killany, diocèse de Clogher, en Irlande. Une partie de son enfance se passa au Pays de Galles, où il commença ses études classiques — qu'il acheva au Collège des Trappistes, à Mount Melleray, en Irlande. On assure qu'il avait eu l'intention d'entrer à la Trappe et que, vraisemblablement, des raisons de santé, jointes à certaines dispositions de tempérament, l'en empêchèrent.

Il prit le saint habit, à Belmont-House, Stillorgan, le 25 octobre 1885, à l'âge de 23 ans. Dès son entrée au Noviciat, le Frère Shevland se mit résolument à l'œuvre de sa sanctification. Les résolutions prises dans une de ses premières retraites du mois, nous le montrent bien décidé à remplir toutes ses nouvelles obligations. Il travailla, dès lors, sérieusement à sa perfection ; et ses progrès durent être sensibles, car ses notes, à la veille de sa première oblation, dénotent une conception plus complète de la vie religieuse et une résolution plus énergique de mieux faire. Son attention se porte spécialement sur la pauvreté, la charité, le silence et la mortification corporelle. Sur ce dernier point, il se propose de ne jamais perdre de temps, de ne pas sortir du réfectoire sans s'y être imposé une petite privation, et de mortifier sa vue six fois par jour.

Ce fut dans ces bonnes dispositions que le Fr. SHEVLAND arriva au Scolasticat de Belcamp-Hall, Raheny, à la mi-décembre 1886 ; et il ne sera pas étonnant d'entendre dire qu'il produisit sur tous une impression très bonne. On remarqua tout de suite ses bonnes qualités ; on fut charmé de sa délicatesse. Il aimait à rendre service et, entre autres choses, il donnait volontiers des leçons d'anglais à qui lui en faisait la demande. Durant les premières vacances passées à Saint-François, au Limbourg

hollandais, où le Scolasticat avait été transféré, il fut chargé d'enseigner cette langue aux Frères scolastiques français. Il prit sa tâche à cœur et s'y dévoua très fraternellement. En récréation, sa condescendance était parfaite, comme du reste dans ses rapports constants avec ses Frères ; et, si parfois il craignait d'avoir fait de la peine à quelqu'un, il se hâtait de lui en demander pardon, même publiquement. On le voit, sa société était aimable et il avait l'affection universelle.

Parmi les autres vertus qui le distinguaient, il faut citer sa dévotion spéciale envers le Très Saint Sacrement. Il s'appliquait avec grand soin, comme en témoignent ses notes, à bien faire ses communions, ses actions de grâces, ses visites au Saint Sacrement, ses oraisons ; et il avouait un jour que, pour lui, le moment le plus heureux de la journée était celui de l'oraison du soir.

Il fit son oblation perpétuelle à Saint-François, le 10 mai 1888, en la fête de l'Ascension, et reçut le sous-diaconat, le 30 juin de l'année suivante. A la veille de se consacrer ainsi définitivement à Dieu, il prit de nouvelles résolutions, — insistant spécialement sur l'obéissance et la charité, et se promettant une plus grande fidélité à tous ses devoirs de Frère scolastique.

Pourquoi le Fr. Shevland ne s'est-il pas toujours maintenu, du moins extérieurement, à la hauteur de ces saintes dispositions ? Il faut répondre avec le saint homme Job : *L'homme est une ombre qui fuit, et sa vie s'écoule dans une constante instabilité.* Du reste, s'il y eut à l'apparence quelques défaillances, elles furent amplement rachetées par l'édification que donnèrent son assez longue maladie et sa précieuse mort.

Vers la fin de l'année 1889, le Fr. Shevland fut atteint de l'influenza, comme bien d'autres. La maladie suivit son cours accoutumé et lui laissa une grande faiblesse. Bientôt, il eut des crachements de sang ; et il devint évident que la phtisie allait encore faire une nouvelle victime. Le Frère fut dès lors confiné à l'infirmerie.

Fin avril 1890, le danger étant devenu imminent, le Fr. Shevland en fut averti ; et il en reçut la douloureuse

annonce avec une étonnante résignation. L'œuvre de la grâce devint visible aussitôt, et il s'opéra en lui la transformation la plus édifiante, — si bien qu'un des Frères infirmiers, qui l'assistaient, aimait à dire :

— « C'est admirable ! Jamais je n'ai vu personne si bien disposé sur son lit de mort. »

Pendant les trois mois qu'il vécut encore, il ne cessa d'édifier ses Frères par sa patience, son calme, la sérénité de son âme en face de la mort, son abandon le plus aimant et le plus confiant à la sainte volonté de DIEU.

Il aimait à les voir venir autour de son lit de souffrance ; et, non content de leur prêcher d'exemple, il faisait de son mieux pour leur donner les plus sages conseils, les exhorter surtout à l'amour de la sainte Règle.

Sa piété envers la Sainte Eucharistie se réveilla, plus vive que jamais, et il avouait que la Communion fréquente était sa plus douce consolation ; il obtint même qu'elle lui fût accordée tous les jours.

On était ainsi arrivé au samedi 26 juillet. Comme on lui disait que c'était un samedi et que, le lendemain, ce serait la fête de Notre-Dame de Bon-Secours, il eut un doux sourire, comme pour dire que c'était un beau jour pour mourir.

Le soir, en effet, tandis que les Pères et les Frères priaient autour de lui et qu'il tenait à la main un cierge bénit allumé, il poussa un soupir et s'affaissa, puis un autre et ce fut comme un écho de l'éternité où il venait d'entrer saintement.

Le Fr. SHEVLAND était diacre ; et il n'avait encore que 28 ans — dont deux seulement d'oblation perpétuelle (1).

*R. I. P.*

(1) Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas que le Scolasticat de Bleyerheide (Hollande), où est mort le Fr. SHEVLAND, était notre premier Scolasticat — fondé à Montolivet (Marseille) en 1854, établi ensuite à Autun (1862), émigré à Inchicore (Dublin), en 1881, puis à Belcamp (Raheny) en 1885, et enfin, après avoir passé par Bleyerheide (1888), définitivement (?) fixé à Liège (Belgique) en 1891.

## XVI. — R. P. Antoine PAILLIER, 1827-1916 (913).

1° *Ses trente premières années.* — Dans la nuit du 25 au 26 janvier 1916, mourait à Ottawa un des vétérans de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, le Rév. P. Antoine-Alexandre Paillier, âgé de 88 ans, un mois et dix-neuf jours. On peut dire de lui ce qui a été dit du patriarche Abraham :

— *Deficiens mortuus est in senectute bona, provectæque ætatis, et plenus dierum* (Genèse, xxv, 8).

Antoine-Alexandre Paillier était né au village de Pompey, à 12 kilomètres de Nancy, dans le département de la Meurthe, le 6 décembre 1827, de Claude Paillier et d'Anne Cardin.

Comme beaucoup d'enfants de ce temps-là, le jeune Antoine, quoique remarquable par la vivacité de son intelligence, ne fut admis à la première Communion qu'en 1841, — alors qu'il avait près de 14 ans.

La même année, au mois de septembre, il entrait au petit Séminaire de Pont-à-Mousson, pour commencer ses études classiques. L'imagination brillante du jeune étudiant, aidée par une mémoire prodigieuse et un extérieur agréable, fit bientôt de lui l'idole de ses compagnons et l'admiration de ses maîtres. Les élèves de sa classe n'entreprenaient rien qu'Antoine-Alexandre ne fût de la partie. Le Père Paillier nous disait, plus tard, que l'admiration des élèves pour ses témérités et son esprit d'initiative lui avait valu bien des pensums.

Arrivé en seconde, le jeune collégien remporta le premier prix pour les discours latins. Son père, flatté du succès, en libre penseur qu'il était, acheta, pour les mettre à la disposition de son fils, les œuvres complètes de Voltaire. Antoine, avec un de ses compagnons de séminaire, se lança à corps perdu dans la lecture des écrits de ce mauvais génie. Ne les trouvant pas toujours de son goût, il fit un jour un autodafé d'une

partie considérable de sa nouvelle bibliothèque, et il y ajouta même plusieurs ouvrages de même acabit qu'il avait soustraits du cabinet de son père. Ce dernier fut très vexé de l'exécution sommaire faite par le jeune homme, mais il se contenta de quelques réprimandes — pour la forme.

L'année suivante, en 1815, Antoine-Alexandre entra au grand Séminaire de Nancy.

Le siège épiscopal de Nancy avait été occupé par Mgr Forbin-Janson, qui fit beaucoup pour propager en France l'œuvre des Missions. Le jeune PAILLIER, tout en faisant ses études théologiques, trouvait du temps pour lire les rapports des missionnaires de France et de l'étranger. De là lui vint le désir de se consacrer lui-même à l'œuvre des Missions ; et, comme préliminaire à cet apostolat, il se décida à entrer dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée — qui venait d'ouvrir une maison, sur la Rue du Montet, non loin du grand Séminaire.

Son directeur l'encouragea dans cette voie ; mais on prévoyait des difficultés sérieuses de la part du père. De fait, ce dernier ne donna jamais son consentement ; et le futur Oblat de MARIE Immaculée dut disparaître de la maison paternelle à l'insu du père — mais aidé par les subterfuges d'une sœur aimée et dévouée.

Il se rendit à Marseille, et entra au Noviciat des Oblats, au mois de septembre 1848. L'année suivante, il fit ses vœux (8 septembre 1849). Un an après, le 21 septembre 1850, il fut ordonné prêtre — par Mgr Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, Évêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

Au mois de mars 1851, le Père PAILLIER débarque au Canada, avec une caravane de missionnaires ; et il reçoit immédiatement l'ordre de se rendre au Labrador, en compagnie du R. P. Nicolas LAVERLOCHÈRE.

Ici commence une des carrières les plus variées, les plus mouvementées et les plus fécondes que l'on puisse rencontrer dans la vie d'un missionnaire de l'Évangile.

Il faudrait écrire des volumes, si l'on voulait suivre le P. Paillier dans ses courses apostoliques à travers l'immense continent de l'Amérique du Nord.

Il est missionnaire à la Baie-d'Hudson en 1852 ; il devient curé d'une paroisse, à South-Gloucester (près d'Ottawa), en 1853 ; et, au mois de septembre 1854, il est professeur de dogme au grand Séminaire de Buffalo. Les Oblats quittent le Séminaire de Buffalc, et le Père Paillier redevient missionnaire. Il parcourt la Province de Québec, le long du fleuve Saint-Laurent, et visite de nouveau le Labrador, en 1857.

Assoiffé d'abnégation, de renoncement et de zèle pour sa sanctification personnelle, il entre à la Trappe de Gethsémani dans le Kentucky, en 1857. Mais il ne reste pas longtemps dans cette solitude — que, cependant, il aimait. Nous dirons, dans la suite, quels motifs le pressèrent de retourner au poste qu'il avait laissé vacant chez les Oblats. Maniwaki, Buffalo et Québec virent,tour à tour, l'ardent chasseur d'âmes : et l'on eût dit que les années étaient trop courtes pour recueillir les moissons abondantes que son zèle infatigable et sa parole toujours fleurie faisaient germer de tous les côtés.

En 1860, le missionnaire est devenu aumônier des Sœurs Grises de la Croix, appelées à Ottawa pour prendre la direction des écoles et ouvrir un hôpital.

En 1863, le P. Paillier reprend sa carrière de missionnaire. Il est successivement de maison à Plattsburg et à Buffalo, et prêche dans différents États de l'Est. Il retourne au Canada et exerce, pendant quelque temps, le ministère à la cathédrale d'Ottawa : puis, en 1868, il est nommé curé de l'église de Saint-Joseph, dans la même ville. Il occupera ce dernier poste jusqu'au mois de décembre 1894. Entre temps, il cumule les fonctions de supérieur du Collège Saint-Joseph d'Ottawa, fondé par les Oblats, et celles de curé de l'église. Si l'espace le permettait, nous pourrions ici raconter l'extraordinaire fécondité de ce ministère paroissial — qui a duré vingt-six ans et qui a frayé le chemin de l'éternité bienheureuse à des milliers d'âmes. Mais, pour tout dire, il

faudrait pouvoir rappeler à la vie les multitudes qui se sont adressées au P. Paillier et qui ont toujours trouvé auprès de lui l'accueil le plus paternel. Le zélé pasteur n'avait ni deux poids ni deux mesures : il se donnait également à tout le monde.

Pour éviter des répétitions, qui deviendraient nécessaires si nous voulions suivre notre cher défunt dans le détail de sa vie, durant les trente dernières années de son ministère pastoral, nous grouperons sous quelques titres, plus ou moins élastiques, ce qu'il y avait de plus saillant chez lui.

2° *Son esprit religieux.* — Le P. Paillier était religieux avant tout. Ceux qui ont vécu avec lui, à l'Université d'Ottawa, ont pu étudier en sa personne le type du vrai religieux ; car il était, au dire de tous ses confrères, le *forma gregis.* J'ai quelquefois entendu faire la réflexion « que le moule qui avait servi à la formation religieuse du P. Paillier, n'existait plus de nos jours ». Est-ce à dire que le cher Père s'est distingué par son austérité ou par des mortifications extraordinaires ? Non : loin de là. L'esprit religieux de notre héros consistait à observer sa Règle jusque dans ses moindres détails. Pasteur d'une paroisse considérable et bilingue, il eût pu s'accorder des exemptions ou tricher quelque peu la Règle, sous prétexte que ses occupations multiples l'appelaient ailleurs. Son âme franchement et profondément religieuse ignorait ces retors — qui deviennent, en notre siècle de lumière, des expédients à la mode.

Le P. Paillier était toujours le premier à la chapelle, le matin : qu'il fût dérangé la nuit pour administrer un malade ou qu'il eût reposé tranquillement du soir au matin, il était tous les jours à la chapelle cinq ou dix minutes avant l'heure de l'oraison. Tous les membres de la communauté étaient au courant de cette habitude du cher Père ; et tantôt les uns, tantôt les autres, profitaient de ces instants pour recourir à son ministère de miséricorde. L'examen particulier, qui précède ordinairement le dîner de la communauté, et l'oraison du soir trouvaient le saint religieux toujours à sa place à la cha-

pelle. Mais la vie religieuse ne consiste pas seulement à faire, à certaines heures, des exercices communs prescrits par la Règle. *Hæc oportet facere et illa non omittere* (Math., XXIII, 23) : c'est surtout dans la pratique des vertus religieuses qu'on reconnaît le vrai religieux. Nous pouvons dire que le P. PAILLIER était vraiment vertueux.

a) *Sa pauvreté.* — Commençons par la pauvreté, puisque notre divin Sauveur a inauguré son ministère apostolique en faisant l'éloge de la pauvreté :

— *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum* (Matth., V, 3).

Le P. PAILLIER pratiquait la pauvreté ; il la pratiquait scrupuleusement. La mode, le confort et le luxe — toutes gens qui logent presque partout et s'établissent même à poste fixe dans des communautés religieuses — sont restés des inconnus pour lui. Ses vêtements étaient ceux d'un pauvre volontaire ; l'ameublement de sa chambre était pauvre. D'ordinaire, le bon Père était assis sur une simple chaise ; il ne faisait usage des berceuses et des fauteuils que quand il était chez des étrangers et que la politesse demandait qu'il se pliât aux prévenances de ses hôtes du moment. Lui faisait-on un présent, il l'acceptait avec reconnaissance et le remettait immédiatement à la libre disposition de son Supérieur. Durant les vingt-six années de son ministère à l'église Saint-Joseph, il a eu des cadeaux en argent et en nature. Les riches et les pauvres considéraient comme un grand honneur de lui envoyer quelque présent, à l'occasion d'une fête ou des grandes vacances. En 1887, les Enfants de MARIE de la paroisse, aidées par d'autres personnes généreuses, avaient recueilli une somme d'argent considérable, pour lui permettre de faire un voyage en France ; et l'on avait même poussé la délicatesse jusqu'à demander au T. R. P. FABRE, alors Supérieur général, qu'il permît ce voyage. La permission fut libéralement accordée ; mais le P. PAILLIER se refusa la satisfaction de revoir la France et son village natal ; il n'accepta même de la bourse qu'on lui présentait qu'une soixantaine de dollars, pour aller faire un petit voyage de quinze

jours à Kamouraska et Trois-Pistoles, avec deux autres membres de sa communauté. Bref, on ne trouvera pas dans toute sa vie une seule circonstance où il se soit jamais affranchi des règles de la plus stricte pauvreté.

b) *Son obéissance.*—Le P. Paillier, pendant sa longue carrière dans la vie religieuse, a toujours goûté un plaisir extrême à obéir. S'il a été, à différentes reprises, un des représentants de l'autorité dans sa communauté, c'est parce qu'il obéissait ; et c'est dans de telles circonstances que l'obéissance lui coûtait. Simple religieux, il n'a jamais cherché à soustraire ni ses actions, ni sa conduite à la direction de ses supérieurs. Quoiqu'il fût, pendant de longues années, le doyen d'âge de la communauté de l'Université, il obéissait comme un jeune novice à son Supérieur local — ou à quiconque pouvait, momentanément, représenter l'autorité. Comme pasteur de l'Église Saint-Joseph, il était obligé de faire des visites, quelquefois le soir, pour rencontrer des gens qui ne se trouvaient chez eux qu'après leur journée de travail. J'ose assurer que le Père n'est jamais sorti, même dans ces circonstances, sans l'autorisation de son Supérieur, et qu'il n'est jamais rentré après l'heure réglementaire. Celui qui parle ainsi a vu de ses yeux ce qu'il avance, parce qu'il a souvent accompagné son pieux confrère dans ses courtes sorties. Un étranger, qui l'eût vu se munir de la permission de son Supérieur en tout et partout, se rendre au moindre désir de l'autorité, eût pu croire que l'horizon intellectuel du Père était restreint et que cette soumission, d'ailleurs très édifiante en elle-même, était le résultat plutôt automatique d'un manque d'idées personnelles que la conséquence voulue d'une vertu religieuse.

Il est vrai que le P. Paillier était quelque peu timide, quand il s'agissait d'aller de l'avant ; il excellait à donner des conseils, mais, lorsqu'il s'agissait d'affaires où sa responsabilité personnelle était engagée, il aimait à s'entourer des lumières de ses Supérieurs hiérarchiques et ne craignait pas de consulter même ceux qu'on appelle,

de génération en génération, les jeunes Pères de l'Université.

Le P. Paillier a obéi, il a été un modèle d'obéissance dans sa communauté, et l'on peut attribuer à sa parfaite obéissance le succès dont sa carrière religieuse entière a été jalonnée : *Vir obediens loquetur victorias* (Proverbes, xxi, 28).

c) *Son humilité.* — Notre saint ami était admirablement doué du côté de la nature ; il avait toutes les qualités qu'il fallait pour plaire et réussir dans le monde. Il avait des connaissances assez étendues sur toutes sortes de choses ; il était quelque peu peintre, poète à ses moments et musicien dans l'âme.

Dès le temps où il fréquentait le petit Séminaire de Pont-à-Mousson, vers 1844, il eut comme une révélation des dangers auxquels l'exposaient les brillantes qualités qu'il avaient reçues en partage. Un riche bourgeois de Pompey, son village natal, — enthousiasmé par la vivacité, l'entrain et la gaîté du jeune étudiant — l'invitait quelquefois à des soirées de famille, pendant les vacances. Il lui fit même présent d'une montre en or, sans donner l'explication qui eût pu justifier cette générosité. Le jeune séminariste, franc comme l'or, ne soupçonnait pas quelles ficelles étaient cachées derrière le rideau. Il fit naïvement part de son étonnement à son père. Celui-ci sourit et lui dit :

— « Tu ne comprends pas ! M. N. a deux demoiselles, et il désire que tu deviennes son gendre. »

Le jeune homme rendit immédiatement la montre à son donateur et déclara qu'il était décidé à se faire prêtre.

Plus tard, alors qu'il était religieux, prêtre et missionnaire, son humilité s'alarma de nouveau des succès que son zèle apostolique rapportait au Canada et aux États-Unis ; et c'est alors, comme nous l'avons déjà raconté, qu'il est allé à la Trappe de Gethsémani, pour tirer définitivement un voile entre le monde et lui.

Le P. Paillier nous a souvent dit lui-même qu'il serait probablement mort Trappiste, si le R. P. Abbé ne lui avait dit, un jour, en direction :

— « Vous savez très bien l'anglais et le français : nous vous nommerons Maître des novices, le jour où vous ferez votre profession. »

L'humble novice, qui redoutait les honneurs et craignait les responsabilités, perdit du coup sa vocation de moine de Cîteaux et retourna prendre sa place dans la Congrégation des Oblats.

Un trait, qui me fut raconté par le P. Joseph JODOIN, deux jours avant sa mort, met en lumière la grande humilité du P. PAILLIER. Ce dernier venait de laisser l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il était interné depuis trois ou quatre semaines pour subir l'opération de la cataracte ; et il attendait, chez les Oblats de la rue Visitation, que le médecin lui permît de retourner à Ottawa. Or, un jour, comme on causait, pendant la récréation, de choses et d'autres, le cher Père cita le nom d'un personnage, haut placé dans la capitale et très influent dans son milieu, mais qui, paraît-il, ne faisait que de très rares apparitions aux offices de l'église. Le lendemain, sans doute pris de remords, le P. PAILLIER s'en vint trouver le R. P. Supérieur, qui était le P. JODOIN, et lui demanda de vouloir bien réunir la communauté, parce qu'il avait quelque communication à faire. Le P. Supérieur, étonné d'une pareille demande mais ne voulant pas contrister le cher vieillard, pria la communauté de se rassembler, après la prière du soir. Tous les Pères sont présents. Puis, voici le bon Père qui arrive. Modeste, tranquille, humble, il s'avance au milieu de la salle, et, d'un ton où le repentir et la douleur sont visibles, il dit :

— « Mes Révérends Pères, je vous ai scandalisés hier, en vous disant que M. un Tel n'allait pas à l'église ; j'ai eu tort, je vous prie de considérer comme non avenu ce que je vous ai dit et de bien vouloir me pardonner.

— « Je fus très édifié de cette humilité », ajoute le P. JODOIN.

Des traits de ce genre abondent dans la vie de notre cher défunt ; et je dois ajouter que ceux à qui l'humble religieux allait ainsi demander pardon, étaient eux-

mêmes bien mortifiés de voir ce beau vieillard s'humilier devant eux ; et leur estime pour sa vertu s'en est accrue d'autant, — selon la parole de l'Evangile : *Qui se humiliat, exaltabitur.* (Luc, XIV, 11.)

d) *Sa gaîté.* — Le Père PAILLIER était d'une gaîté charmante, franche et cordiale. Il excellait à raconter les traits, qui en grand nombre s'étaient rencontrés dans sa vie de missionnaire ou qu'il avait recueillis dans ses lectures de chaque instant. Dans les dernières années de sa vie, il était affligé d'une certaine surdité, — ce qui ne lui permettait pas de prendre une part aussi active à la conversation que l'eussent désiré ses amis. Mais il restait toujours lui-même : jeune dans sa tenue, jeune par la voix et surtout jeune par son imagination d'artiste. Il ne racontait pas seulement avec un art consommé, mais il chantait, comme un acteur de profession, des chansons qu'il avait apprises dans sa jeunesse — chansons guerrières, chansons badines et chansons comiques.

Dans les années heureuses où le Collège Saint-Joseph possédait la ferme qui est devenue, dans la suite, le siège du Scolasticat de la Province, les Pères du Collège allaient, pendant les vacances, faire des pique-niques sous les grands arbres de cette belle propriété. Le P. PAILLIER était généralement délégué, par le suffrage unanime, pour faire cuire l'omelette. Après les agapes, le cuisinier de tout à l'heure devenait orateur, et il nous donnait un toast où le sel gaulois, des allusions piquantes et des réflexions à point se succédaient sans interruption. Venaient ensuite les chansons, les histoires, les traits — réédités, mais embellis et fraîchement enchâssés. Bref, le bon Père pratiquait, avec bien d'autres vertus, cette vertu aimable et charmante que saint Thomas appelle Eutrapélie et qui consiste à mettre de la gaîté dans ses rapports extérieurs et dans les amusements.

3° *Le P. Paillier, directeur de consciences.* — C'est au tribunal de la pénitence, surtout, que notre héros a fait des merveilles, — si l'on peut s'exprimer ainsi — pendant les soixante-six ans de son ministère sacerdotal.

On eût dit qu'une force irrésistible le poussait, en tout temps, vers le confessionnal et que sa résistance à la fatigue augmentait en proportion de la longueur des séances.

Pendant les quarant-sept ans de son ministère à l'église Saint-Joseph, — soit comme curé, soit comme aide-confesseur — il a rarement omis de se rendre à son confessionnal vers les deux ou trois heures de l'après-midi et d'y rester jusque six heures. Cette habitude, qu'il avait contractée dès le temps où il fut nommé curé, en 1868, il la conserva jusqu'à sa mort.

C'est même au confessionnal que le cher Père a contracté la pneumonie qui devait l'emporter, après cinq jours de maladie. Il est mort, on peut dire, les armes à la main ; et, pendant qu'il délirait, on l'entendait proférer les paroles de l'absolution.

Dieu seul sait combien d'hommes et de femmes de tout rang et de tout âge, découragés et dévoyés, ont été remis sur le chemin du devoir par le bon P. Paillier. Son confessionnal était vraiment la piscine miraculeuse, d'où les âmes sortaient purifiées, ravigotées, rajeunies. Allait-on à l'église Saint-Joseph, un jour de confession : on voyait autour de son confessionnal une foule serrée qui attendait, attendait patiemment. Je n'oserais pas dire ce que saint Jean a dit des abords de la piscine de Jérusalem : — *In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum* (Jean, v, 3). Mais cette foule, composée de ce qu'li y a de plus hétéroclite au point de vue moral, désirait s'adresser au « bon Père », et les longues heures d'attente ne pesaient pas dans la balance.

Au temps de Pâques ou la veille d'une grande fête, il n'était pas rare de trouver le P. Paillier au confessionnal après minuit, alors que les autres prêtres avaient quitté l'église vers dix heures. Dans ces circonstances, il débutait au monastère du Bon-Pasteur, vers sept heures du matin, et continuait d'y confesser jusqu'à onze heures. Vers deux heures de l'après-midi, il se rendait à son confessionnal, à l'église, et restait là tant qu'il y avait

des âmes à consoler ; il ne se permettait qu'une courte interruption, de six heures à six heures et demie.

Je lui ai souvent exprimé mon étonnement de voir qu'il pouvait tenir, sans fatigue apparente, quinze et seize heures de la journée au confessionnal. Il répondait tranquillement en passant la main sur le front : « Je ne sens pas la moindre lassitude. »

Ce n'est pas seulement la ville d'Ottawa qui fournissait des pénitents au P. Paillier. Les campagnes les plus reculées, des villes situées bien loin de la Capitale se sentaient comme attirées vers le bon Samaritain. Si je ne craignais de passer pour exagéré, je dirais que les pénitents habituels du Rév. Père étaient comme divisés en sections locales, — et cela par habitude, sans entente préalable. Aussi le bon pasteur savait que, tel jour de la semaine, il trouverait autour de son confessionnal des pénitents et, surtout, des pénitentes de tel endroit.

On savait — et on le disait à qui voulait l'entendre — qu'en s'adressant au P. Paillier on trouvait un père, un consolateur et un guide. Il écoutait, avec une patience angélique, le récit des misères morales qu'on avait à lui conter ; il ne savait pas gronder. S'il faisait parfois une ébauche de reproche, c'était avec un tel accent de sincérité, de bonté, de tendresse même, qu'on se croyait réhabilité devant sa propre conscience par un reproche si paternel.

Mais le P. Paillier n'a pas limité son ministère à entretenir et développer la foi et la piété parmi les fidéles, car il savait que le Maître a dit :

— *Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet adducere* (Jean x, 16).

Et il s'occupait beaucoup à catéchiser des personnes dont il recevait ensuite l'abjuration.

Un fait, qu'il aimait à raconter et qui, à distance, peut nous paraître étrange, lui est arrivé pendant qu'il était curé de Saint-Joseph. Il avait, dans les commencements de son pastorat, reçu l'abjuration d'un ministre protestant et de toute sa famille. Plus tard, des

missionnaires protestants, les « Cowley Fathers », vinrent d'Angleterre prêcher une mission de dix jours dans l'église de ce même ministre. Ils exhortèrent les gens à visiter le Saint Sacrement et à pratiquer la confession de leurs fautes. Les missionnaires partirent, mais leur prédication produisit de bons résultats. Six personnes, qui avaient régulièrement suivi les exercices de la mission, vinrent solliciter du P. Paillier la faveur d'être admises dans le sein de l'Église catholique et gardèrent pour leur père spirituel une reconnaissance mêlée de vénération.

Tous ceux qui se sont mis sous la direction de ce saint Oblat furent à même d'apprécier la richesse de son cœur, la fraîcheur de sa piété et la simplicité de son amour pour Jésus-Eucharistie. J'aime à croire que, quand il est arrivé à la porte du ciel, le cortège immense des malades spirituels qu'il avait guéris, des aveugles auxquels il avait ouvert les yeux à la lumière de la vérité, des boiteux qu'il avait remis sur pieds et ramenés dans la bonne voie, sont allés à sa rencontre pour l'escorter jusqu'auprès de son trône en chantant : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

*R. I. P.*

## XVII. — R. P. Théophile MILLOT, 1862-1921 (1131).

Le B*on* Père Millot, le *cher* Père Millot : c'est par l'une ou l'autre de ces appellations que l'on désignait celui dont nous pleurons la perte. L'une des appellations entraîne l'autre : le P. Millot était *cher*, *chéri*, parce qu'il était bon.

Le Bon Dieu lui avait donné une bonté faite de bonhomie, de franche gaieté, du désir d'être agréable, et jaillissant d'un cœur droit et bon. Ce don, il l'a conservé jusqu'à la mort. Telle fut la principale cause du succès

extraordinaire qu'il a eu comme missionnaire et que d'autres mieux doués lui ont envié.

On pourrait dire que le P. Millot avait été fait exprès pour Ceylan. Nul doute qu'il n'aurait pas aussi bien réussi comme curé en France. Sa vocation n'était pas davantage la prédication ou l'enseignement. Son tempérament ne se serait peut-être pas adapté aussi bien à un autre climat que celui de Ceylan. Dieu l'avait préparé, doué pour Ceylan, en vue du ministère spécial d'un missionnaire Singhalais. Le climat de Ceylan, qui affecte profondément l'Européen et altère les traits jusqu'à rendre un Père méconnaissable à ses amis, après quinze ou vingt ans de vie de mission, a respecté la physionomie du P. Millot. Après 14 ans de séparation, quand, venu à Ceylan, je le revis, c'était, à part la barbe, le même visage ensoleillé, le même franc sourire, la même voix sonore, la même démarche un peu dandinante et les mêmes bras ballants. 35 ans de vie à Ceylan, 33 ans d'un ministère apostolique intense avaient seulement un peu voûté sa robuste stature et commencé d'argenter sa barbe. On peut dire qu'il ne fut réellement malade qu'une fois et que, jusqu'à sa première maladie, qui fut la dernière, il jouit d'une santé florissante — que ni l'âge, ni le climat, ni les labeurs ne semblaient pouvoir entamer.

La grâce ne détruit pas la nature, mais la suppose et la perfectionne. La vie du P. Millot est un exemple frappant de cet axiome théologique. La grâce agit en lui, fit de lui un bon religieux Oblat, un zélé missionnaire. Mais son tempérament, son caractère, sa personnalité restèrent immuables. Tel le jeune Millot de Pont-à-Mousson (petit Séminaire du diocèse de Nancy), tel l'abbé Millot du grand Séminaire, tel le P. Millot après 20, 30 ans de vie apostolique : sa gaieté toujours aussi communicative, son verbe aussi bruyant, son enthousiasme aussi chaud, son dévouement aussi spontané, sa vogue aussi grande. Au séminaire, en communauté, il lui fut toujours difficile de taire ses impressions, de retenir un mot pour rire, de laisser échapper une occasion de tuer l'ennui. N'eût

été sa bonhomie sans malice, il n'aurait pu vivre dans une paix relative avec aucun surveillant ou préfet de discipline. Dieu, qui tire le bien du mal et avait ses vues sur le jeune Millot, se servit de ce penchant pour l'attirer aux missions. Après sa troisième année au grand Séminaire de Nancy, ses supérieurs ne l'appelèrent pas aux ordres mineurs, jugeant qu'il n'avait pas encore conquis l'habitude du silence. Sans rancune, l'abbé Millot s'en alla frapper à la porte des Oblats. Il avait eu le bonheur de naître au pied de la colline de Notre-Dame de Sion ; Marie l'avait pris sous sa protection, depuis que sa mère le lui avait consacré. De plus, le Bon Dieu avait placé, à cette même époque, à Sion, un Oblat grand par l'intelligence et par le cœur — le R. P. Charles Brulé. Celui-ci comprit ce qu'offrait de ressources pour les missions sauvages la nature vigoureuse, franche, entreprenante de ce jeune abbé. Les portes du noviciat de Belgique s'ouvrirent pour le recevoir. Mais, là aussi, il eût fallu soumettre sa langue à la discipline d'un silence rigoureux. C'était trop lui demander. Notre-Dame de Sion et le R. P. Brulé le tirèrent, une fois de plus, d'une situation précaire. Ce fut à Ceylan, où la règle était moins sévère et la direction plus patriarcale, qu'il fit son noviciat, ses vœux perpétuels, et devint pour la vie un Oblat de Marie Immaculée (1).

Théophile-Prosper Millot naquit, le 13 juillet 1862, à Thorey, petit village lorrain, sis au pied de la colline de Notre-Dame de Sion, de parents chrétiens, pauvres, ayant le cœur sur la main. Son père était à la fois sonneur, chantre, sacristain de la jolie église, bâtie durant la jeunesse de Théophile. Celui-ci fut, naturellement, initié de bonne heure aux choses d'église ; son curé, trouvant en lui des signes de vocation, le prépara pour le petit Séminaire de Pont-à-Mousson, où il entra à 15 ans (en

(1) Ces détails un peu personnels feront mieux comprendre et apprécier l'œuvre du P. Millot, comme missionnaire, et pourront servir à d'autres séminaristes ou junioristes qui auraient à vaincre les mêmes difficultés.

1877). Il y demeura 5 ans. Il laissa toujours volontiers à d'autres les honneurs, les premières places et les prix. Cependant, il manifestait déjà son aptitude pour les langues vivantes. De Pont-à-Mousson il passa au grand Séminaire de Nancy, en 1882, demeurant ce qu'il avait été au petit Séminaire, — à savoir : pieux, sans aucune prétention au mysticisme, affable envers tous, timide en présence de ses supérieurs, souffrant toujours un peu du besoin de détente en temps défendu. On a vu comment ce fut là le moyen providentiel dont DIEU se servit pour l'amener et l'attacher à Ceylan.

Il y arriva, le 13 mai 1886, et commença son noviciat, à Colombo, quelques jours après (20 mai). Sa nature expansive, son affable simplicité et sa bonne humeur toujours alerte firent de lui l'idole des novices. Voici, d'ailleurs, ce qu'écrivait à son sujet le P. Maître des novices :

— « Le Frère MILLOT est doué d'un excellent cœur. Sa soumission est exemplaire, et il a la simplicité d'un enfant. Dans ses relations avec ses Frères, il est gai, jovial et très ouvert. On pourrait seulement, peut-être, désirer en lui un peu plus de fermeté de caractère... »

A peine sorti du noviciat, il franchit rapidement les degrés que le séparaient de la prêtrise, — ordres mineurs (18 juin 1887), sous-diaconat (9 juin 1888), diaconat (21 septembre 1888), — et il reçut, le 22 décembre 1888, l'onction sacerdotale des mains de Mgr BONJEAN, Archevêque de Colombo, lequel, écrivant à l'occasion de l'oblation perpétuelle du futur prêtre (21 mai 1888), disait au T. R. P. Général :

— « Ce que j'aime le plus dans ce Frère, c'est sa simplicité d'enfant, sa droiture de cœur, l'absence de toute dissimulation et sa charité pour ses Frères... Je me féliciterai toujours d'avoir été l'instrument dont le bon DIEU s'est servi pour conserver ce sujet à la Congrégation... Il parle déjà le singhalais, et il nous fera un bon missionnaire ; il fera un grand bien aux âmes et fera honneur à l'Église et à la Congrégation. »

Par une singulière coïncidence, il alla célébrer sa

première Messe à Duwa, chef-lieu de la mission où il devait finir sa carrière de missionnaire et reposer en paix.

Passons rapidement en revue son ministère si fécond de 33 années. Il fut d'abord envoyé (janvier 1889), comme assistant du R. P. Henri Boyer, à Moratuwa — mission avec 14 églises, et la plus importante après la mission de Kotahena. D'assistant ou vicaire il devint bientôt curé ; dès lors, eurent libre cours ses aptitudes remarquables de missionnaire et de bâtisseur d'église.

D'où lui vinrent son succès et sa vogue ? Il aimait et savait se faire aimer. Ses chrétiens, qui se savaient aimés, l'aimaient en retour. Son bon cœur, la simplicité de ses manières, son empressement à tirer ses chrétiens d'embarras, son ardeur à prendre leur défense, son parler si franc et si bien à la portée des gens, — tout cela contribua à lui concilier les sympathies de ses chrétiens.

Les riches l'aimaient, à cause de son accueil chaud, de sa bonne humeur et de sa reconnaissance expansive et franche. A Moratuwa, ce fut l'âge d'*or* et des conquêtes. A cette époque, il y avait là plusieurs familles catholiques faisant de bonnes affaires avec le Gouvernement ; il gagna leurs sympathies, si bien que leur bourse s'ouvrit toujours, lorsqu'il fit appel à leur générosité. Les gens d'aisance moyenne l'aimaient, à cause de l'intérêt qu'il portait à leur église et à eux ; parce que c'était le P. Millot qui demandait, ils donnaient autant et quelquefois plus qu'il n'avait *fixé*, tant ils jouissaient de ses gestes d'approbation, de ses chaleureux et retentissants mercis. Les pauvres l'aimaient, parce que, dans leurs difficultés ou leurs procès, ils pouvaient toujours compter sur son appui ; eux aussi regardaient comme un devoir de l'aider de leurs menus deniers.

Dans la mission de Moratuwa, il bâtit une petite église à Notre-Dame du Rosaire dans un pays bouddhiste ; il remplaça trois vieilles églises trop petites — en l'honneur de Saint-Charles, Saint-Joseph et Sainte-Anne — par trois *belles* et *vastes* églises, qui feraient bonne figure

à côté des belles églises de France. Quatre églises en 10 ans ! Bâtir une église signifie, ici, quêter en grande partie l'argent nécessaire, amasser les matériaux, surveiller et diriger les travaux.

De Moratuwa il fut envoyé (1er janvier 1898) à Pamunugama, autre grosse mission avec 5 églises et 7.000 chrétiens ; il n'y resta que deux ans. L'église de Saint-Nicolas lui doit toute sa maçonnerie.

En 1899 (13 août), nous le trouvons dans la mission de Hanvella (10 églises), — seul dans une mission étendue et pénible. Il bâtit à Tarala une belle et grande église, dédiée à la Sainte-Croix. Les habitants de ce village, isolé et séparé du reste de la mission par le grand fleuve Kelaniga, ne cessèrent de lui être reconnaissants, et il ne tint pas qu'à eux de posséder ses restes mortels. Je ne mentionnerai pas les réparations et améliorations faites à d'autres églises et aux écoles.

Après six années de ministère fatigant à Hanvella, il prit charge de la mission de Maggona, avec 6 églises et plus de 6.000 chrétiens (4 juin 1905). Il fallait une nouvelle église à Beruwala. Le P. Millot se mit à l'œuvre, quêta, organisa des *Fancy Bazaars*, — personne ne réussit comme lui dans cette sorte d'affaire — revint, maintes et maintes fois, frapper aux mêmes portes : il fit tant et si bien, qu'il éleva à Sainte-Anne une église grandiose pour la contrée. L'église principale de la mission lui doit aussi un beau carrelage dont les chrétiens sont fiers ; c'était le premier carrelage à Ceylan !

En disant qu'il fut particulièrement heureux dans ses entreprises, je n'ai point entendu par là qu'il n'a rencontré aucune opposition, essuyé aucun refus, souffert aucun chagrin, enregistré aucun déboire. La croix n'est-elle pas l'apanage de toute vie apostolique ?

C'est dans la maison de Duwa, où il fut envoyé le 20 janvier 1914, que le P. Millot couronna sa belle carrière. A Duwa, il bâtit presbytère, école et couvent. Il restait à parfaire l'ornementation de l'église de Pitipana. Il s'y consacra avec enthousiasme. Pour vitraux, plafond, boiserie, statues et autel, il quêta et dépensa

environ 50.000 roupies. L'autel monumental, en marbre, vient d'arriver d'Italie. Il y posa aussi, avant sa maladie, les fondations d'un vaste couvent.

Comment put-il mener à bonne fin la construction de tant d'églises, lorsqu'il devait, en même temps, pourvoir à la surveillance de ses écoles, au soin des malades, aux besoins spirituels de plusieurs milliers de chrétiens, aux confessions, etc., — et cela presque toujours seul dans des missions étendues et populeuses ?

Notre-Dame de Sion lui obtint, Dieu lui donna un cœur bon, un sens droit, un enthousiasme toujours jeune, une santé superbe. La grâce aidant, la moisson fut splendide.

A Pitipana, le P. Millot introduisit la dévotion à sainte Jeanne d'Arc. Là, la sainte Pucelle. la Vierge de Lorraine, trouva un compatriote, excellent Français et excellent Lorrain. Là, elle a son autel, sa statue ; là, elle reçoit les hommages pieux d'une foule que le P. Millot a su électriser. Là, la canonisation de Jeanne d'Arc fut, il y a un an, fêtée avec une pompe et une allégresse indescriptibles. 45 Pères, dont plusieurs Lorrains, s'y étaient donné rendez-vous ; le Consul français était représenté ; toute la mission de Duwa avait chômé pour la circonstance. Des communions en grand nombre. Un cantique français à sainte Jeanne d'Arc pour clore la cérémonie — la plus belle qu'ait jamais organisée le Père Millot. Ce fut son triomphe, sa grande joie, comme Français et comme Lorrain.

Le P. Millot fut un bon religieux, aimant la Congrégation, très dévot à Notre-Dame de Sion, estimant toujours sa Règle — même quand il ne pouvait l'observer. Que dire de ses rapports avec ses confrères ? Le P. Millot était le bienvenu dans toutes les réunions ; on le *fêtait* partout où il allait. A sa vue, ou plutôt dès que sa voix sonore avait trahi sa présence, les visages se déridaient, les cœurs se dilataient, les réunions s'animaient. Les Pères anglais, indigènes, français, — tous subissaient le charme de sa présence. Avec ses supérieurs, il était timide et plus réservé. Il accepta, un jour, de prêcher devant son

Supérieur de district : il se troubla, perdit le fil de ses idées, se démonta tout à fait. Il ne consentit jamais plus à prêcher devant ses supérieurs, et rarement devant des confrères.

Quand le P. Lucien THOMAS, *O. M. I.*, se rendit en France, en 1920, le P. MILLOT le supplia de lui rapporter un peu de terre lorraine pour sa sépulture. Avait-il pressenti sa fin prochaine ? Le précieux colis arriva, fut baisé et gardé religieusement.

En décembre, il eut quelques crachements de sang — suivis d'un malaise général persistant, puis de maux de gorge (larynx) et d'une extinction de voix bientôt totale. Peut-être qu'un traitement à l'européenne eût prévenu la catastrophe. Le P. MILLOT était devenu Singhalais pour de bon : il suivit un régime singhalais, c'est-à-dire s'adressa à des Vederalas — qui ne procèdent que par empirisme. Il prit toutes sortes de médecines amères, rebutantes et (hélas !) inefficaces.

Son Supérieur le força à aller, à Colombo, consulter les docteurs les plus célèbres. Aucun ne put trouver la cause du mal ni le combattre. Était-ce bronchite, cancer, phtisie ? On lui prescrit un *silence absolu :* quelle pénitence ! Ne plus causer, ne plus rire, ne plus crier : quelle mortification ! Ne faut-il pas admirer ici encore la divine Providence, qui voulait ainsi fournir au P. MILLOT l'occasion propice, et combien méritoire, d'expier ici-bas la trop grande liberté qu'il n'avait pas su refuser à sa gorge et à sa langue ! Il supporta courageusement cette épreuve de plusieurs mois.

De Colombo il fut envoyé à Bandarawala, pour respirer l'air vivifiant des montagnes. Après un mieux relatif, il se sentit plus mal. Il ne pouvait plus rien avaler. Il devint un vrai squelette. On le ramena à Colombo, le mercredi matin 1er juin. Son état inspira les plus graves inquiétudes. Dès qu'il apprit que le sacrifice de sa vie lui était demandé par le Bon DIEU, il appela son confesseur, fit avec onction sa dernière confession, renouvela ses vœux, demanda et reçut le saint Viatique, quoiqu'il ne pût prendre aucune nourriture,

et enfin l'extrême-onction ; le même jour à midi, il perdit connaissance et entra en agonie. Il s'éteignit, sans bruit, pendant les prières des agonisants, à 3 h. du soir, le jeudi 2 juin (1921).

Le jour de sa mort était mal choisi pour ses Frères en religion, — occupés au confessionnal pour le premier vendredi, fête solennelle du Sacré-Cœur — mais bien choisi pour lui, car, le lendemain, dans les missions où il avait été, il y eut d'innombrables prières et communions offertes pour le repos de son âme. Les gens de Pitipana — accourus pour monter la garde près du lit du moribond, de peur qu'on ne leur dérobât leur Père — obtinrent du Gouverneur l'autorisation de l'inhumer dans leur église, où le corps fut transporté le vendredi matin et exposé jusqu'au samedi. Tous les Pères (25), que la distance ou un ministère urgent ne retinrent pas, assistèrent aux funérailles solennelles, le samedi matin, — funérailles qui dépassèrent, en pompe et en regrets, tout ce qu'on pouvait attendre d'une population passionnément attachée à leur missionnaire. Il fut pleuré comme il avait été aimé. La terre de Lorraine, prise sur la bénie colline de Sion, fut jetée sur sa tombe par le R. P. Thomas. Et le *bon* et *cher* P. Millot repose en paix en terre lorraine, en terre de Sion, au pied de l'autel de sainte Jeanne d'Arc.

*R. I. P.*

## XVIII. — R. P. Jean SMYTH, 1872-1919 (1049).

« L'annonce de la mort prématurée du P. Smyth, après une courte maladie, a fait entrer une vague de chagrin dans beaucoup de foyers de l'Australie occidentale, où il était aimé de tous, sans distinction de croyances. » C'est ainsi que le *West Australian Record*, journal catholique de Perth, donnait la triste nouvelle du décès de notre regretté défunt.

John SMYTH vint au monde, le 8 novembre 1872, à Dalkey, charmante localité, assise dans un site enchanteur, sur le bord de la mer, au comté de Dublin. De bonne heure, il se sentit appelé à se consacrer à DIEU dans la vie religieuse. Plus tard, étant revêtu du sacerdoce, il se plut à manifester, du haut de la chaire, un jour qu'il célébrait les gloires de MARIE, la part que cette divine Mère avait prise dans l'épanouissement de sa vocation, en le conduisant, comme par la main, au sein de la Congrégation des Oblats.

Il entra, encore bien jeune, au Juniorat irlandais de Kilburn, à Londres, puis revêtit le saint habit au Noviciat de Belmont, à Stillorgan, le 7 septembre 1892, à l'âge de 20 ans. Son année de probation terminée, il fit son cours de philosophie au même lieu, et il y prononça ses vœux perpétuels, le 8 septembre 1894.

Il se rendit ensuite au Scolasticat de Liège, pour y faire ses études théologiques. Pendant les cinq ans de séjour qu'il y fit, il s'y montra fidèle à ses obligations de religieux et d'étudiant et mérita les bonnes notes suivantes :

— « Talents très ordinaires, mais il est très pieux, dévoué, très bon Frère ; s'est appliqué, comme les années précédentes, à bien remplir ses devoirs ; a très bonne santé, un bel organe, des aptitudes pour la prédication, excellent sous tous les rapports. »

Le Fr. SMYTH fut promu au sacerdoce, à Liège, le 9 juillet 1899, et reçut, peu après, son obédience pour l'Australie — où il devait fournir une carrière bien fructueuse de vingt années. Attaché au poste de Fremantle, il eut bientôt fait de gagner les cœurs des catholiques avec son tempérament vif et enjoué : sa personnalité, pleine de gentillesse et de modestie, rappelait si bien, aux Irlandais de ces pays lointains, le sourire bienveillant de la Mère-Patrie ! D'ailleurs, la dignité de sa tenue sacerdotale, la douceur de sa chaude et souriante amitié et la sympathie de son cœur pour tous les affligés attiraient naturellement les âmes vers lui.

Il donna les prémices de son apostolat à la paroisse

Sainte-Anne, où il resta six ans. Il y contracta une maladie fort grave, à la suite de laquelle il partit pour l'Europe, afin de mieux refaire sa santé. A son retour, il n'était pas encore suffisamment rétabli pour continuer la direction de la paroisse Sainte-Anne ; et il dut la quitter, pour prendre les fonctions d'économe dans la communauté de Saint-Patrick, tout en prêtant son concours au ministère paroissial. C'est dans ce poste qu'il passa le reste du temps qu'il vécut encore.

Le P. Smyth peut être, à bon droit, appelé l'Apôtre du Sacré-Cœur, car c'est à son zèle pour cette dévotion qu'il faut attribuer la formation de la Confrérie du Sacré-Cœur de l'église Saint-Patrice — qui est peut-être la plus nombreuse et la plus florissante de toute l'Australie Occidentale. Ses pieux discours, aux réunions mensuelles, étaient très goûtés ; bon nombre d'associés aimaient à aller s'agenouiller à ses pieds et à recevoir ses sages conseils — empreints des sentiments les plus paternels. Ce furent eux aussi qui manifestèrent les plus vifs regrets à l'annonce de sa mort prématurée.

Le P. Smyth se faisait aussi volontiers l'avocat des âmes souffrantes du Purgatoire. Il n'adressait pas une fois la parole aux associés de la Confrérie du Sacré-Cœur, sans leur faire un appel émouvant en faveur de ces pauvres délaissées ; aussi l'on doit espérer que ces âmes reconnaissantes ont dû lui payer leur dette de reconnaissance, à sa sortie de ce monde.

Ce pendant, la main de la Providence vint inopinément mettre un terme à une existence si apostolique. L'épidémie d'influenza, qui faisait dans le monde entier de si grands ravages, à l'automne de l'année 1918, s'abattit sur l'Australie Occidentale ; et le P. Smyth fut choisi comme une de ses victimes. Il ne pouvait y en avoir de plus belle ni de plus agréable à Dieu.

Il fut transporté à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, à Subiaco, dans les environs de Perth. Sa maladie fut assez courte ; mais il sut faire le sacrifice de sa vie avec une grande générosité ; et il rendit le dernier soupir, le 7 janvier 1919, à l'âge de 46 ans.

Le deuil fut général et les regrets immenses dans la paroisse de Saint-Patrice ; et ils firent voir combien le cher défunt était aimé et estimé de tous. Ses funérailles attirèrent un très grand concours de prêtres et de fidèles. Elles furent présidées par Mgr Verley, Vicaire général de Perth, au nom de Mgr l'Archevêque absent. Il voulut s'associer au deuil universel, en prenant la parole pour dire combien étaient vifs les sentiments que professait pour le regretté P. Smyth le vénérable Prélat et combien grand avait été son chagrin en apprenant sa mort inopinée. *R. I. P.*

## *Reconnaissance des Missionnaires.*

Avant de se séparer, à la fin de leur dernier Chapitre général, les Missionnaires Oblats ont tenu à remercier l'*Œuvre apostolique* de tous les bienfaits dont ils lui sont redevables pour leurs différentes missions des cinq parties du monde. Écrivant à Mgr Albert Dien, le zélé Directeur général de l'*Œuvre* et aux Dames ses dévouées collaboratrices, S. G. Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska, s'exprimait ainsi, au nom de tous ses Frères en religion :

« Monseigneur, et vous, Mesdames de l'*Œuvre apostolique*, vous remplissez exactement envers les missionnaires le rôle des Dames françaises envers nos soldats. Nous sommes un peu dans la tranchée, au milieu des neiges et des glaces de l'*Athabaska*, du *Mackenzie* et du *Keewatin*, ou bien parmi les noirs du *Basutoland* et de l'*Afrique du Sud*, ou parmi les pauvres pêcheurs de *Jaffna*. Nous sommes aux avant-postes de l'armée conquérante du Christ, et nous luttons afin d'étendre le règne de Dieu sur la terre et de Lui donner des âmes dans son royaume du ciel. Notre devise est celle de Notre-Seigneur lui-même : nous sommes envoyés pour prêcher l'Evangile aux pauvres, — et nous sommes aussi pauvres et aussi dénués de tout que nos néophytes.

« Vous, Mesdames de l'*Œuvre apostolique*, vous avez compassion de notre misère et vous nous aidez admirablement à propager la Foi, à entretenir la dévotion, à faire aimer et adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ et à triompher de l'ennemi des âmes. Aussi avec quelle joie et quelle reconnaissance vos envois sont-ils accueillis dans nos missions ! Et nos prières montent vers le ciel, demandant pour vous les plus abondantes bénédictions (1). »

(1) Nous avons le regret d'annoncer que Mgr Dien a dernièrement donné sa démission de Directeur général de l'Œuvre apostolique — dont le siège central reste à Paris, 61, rue des Saints-Pères (VIe).

# DOCUMENTS ET STATISTIQUES

## IV. — Nos Pères et Frères défunts (1920) [1].

### § X. — Jacot-Juge (23).

553. R. P. Jacot, Joseph, Autun (Nord), 8 novembre 1870.
554. F. Sc. Jacquet, Jean, Lumières (Midi), 16 juin 1872.
555. F. Sc. Jaeger, Cyriaque, Ottawa (Canada), 11 mai 1895.
556. R. P. Jaeger, Franç., Aminuis (Cimbébasie), 2 mars 1905.
557. R. P. Jaffrès, Jean, Roma (Texas). 18 août 1891.
558. R. P. Jayol, Franç., New-Westm. (Col.), 31 janv. 1907.
559. F. C. Jeanin, Gaspard, New-Westm. (Col.), 9 janv. 1880.
560. R. P. Jeanmaire, Jean, Lyon (Midi), 5 mai 1890.
561. R. P. Jeannotte, Joseph, Ottawa (Canada), 20 mai 1917.
562. R. P. Jodoin, Joseph, Québec (Canada), 16 juin 1919.
563. Mgr Jolivet, Charles, Durban (Natal), 15 septembre 1903.
564. R. P. Jonquet, Émile, Marseille (Midi), 29 novembre 1914.
565. R. P. Jouan, Henri, Ile-à-la-Crosse (Keew.), 14 sept. 1897.
566. F. C. Joubert, Pierre, L'Osier (Midi), 21 décembre 1870.
567. Mgr Joulain, Henri, Jaffna (Ceylan), 7 février 1919.
568. F. C. Jourdan, Eugène, Lumières (Midi), 19 juillet 1885.
569. R. P. Jourdan, Jacques, Aix (Midi), 20 avril 1823.
570. R. P. Jourd'heuil, Gustave, Jaffna (Ceylan), 8 fév. 1906.
571. F. C. Jouvent, Antoine, (Canada), 8 février 1885.
572. R. P. Joyce, Guillaume, Lowell (États-Unis), 9 fév. 1901.
573. F. C. Judge, Joseph, Stillorgan (Irlande), 22 octobre 1896.
574. F. Sc. Juge, Félix, Puisieux (Midi), 7 septembre 1914.
575. F. C. Juge, Ferdinand, Aix (Midi), 26 mai 1907.

### § XI. — Kavanagh-Kuffler (25).

576. R. P. Kavanagh, Edouard, Stillorgan (Irl.), 6 janv. 1907.
577. F. C. Kearney, Joseph, Good-Hope (Mack.), 1er oct. 1918.
578. F. C. Kearns, Jean, Buffalo (États-Unis), 31 août 1868.
579. R. P. Kelly, Ed., Pietermaritzburg (Natal), 6 oct. 1894.
580. R. P. Kempf, Ant., Bloëmfontein (Af. Aust.), 18 juil. 1920.

(1) Voir *Missions*, N° 213, page 231. — Ont été, par mégarde, omis dans cette première liste.
438 (551). R. P. Garin, André, Lowell (Lowell), 16 fév. 1895.
514 (552). R. P. Healy, Jacques, Ottawa (Can.), 24 juin 1916.

581. F. C. Kenny, Patrice, Glencree (Irlande), 25 octobre 1912.
582. F. C. Keogh, Jacques, Leeds (Angleterre), 24 avril 1874.
583. F. C. Keppler Kobert, Limoges (Nord). 16 janvier 1891.
584. F. C. Kessler, Robert, Limoges (Nord), 16 janvier 1891.
585. R. P Keralum, Yves, Mercedes (Texas), 12 nov. 1872.
386. R. P. Keryvel, Louis, Nice (Midi), 31 janvier 1898.
587. R. P. Kieffer, Émile, Engelport (Allem.), 16 avril 1916.
588. F. Sc. Kievan, Térence, Rivière-au-Dés. (Can.),2 nov. 1881.
589. F. C. Kilkenny,Thomas, Belcamp (Irlande), 17 mars 1902.
590. R. P. King, Jean, Inchicore (Irlande), 24 mai 1895.
591. R. P. Kirby, Patrice, Inchicore (Irlande), 27 avril 1907.
592. R. P. Kistner, Joseph, Strasbourg (Alsace), 8 avril 1916.
593. R. P. Koch. Guillaume, Engelport (Allem.), 21 août 1905.
594. R. P. Kohler, Eugène, St-Ulrich (Lorraine), 13 oct. 1917.
595. R. P. Kohlmann, Guil., Hünfeld (Allem.), 30 avril 1910.
596. F. C. Kohnen, Joseph, St-Nicolas (Allem.), 8 juil. 1916.
597. R. P. Kremer, Michel, (Natal), 13 janvier 1908.
598. F. C. Kress, François, (Allemagne), ........ 1915.
599. R. P. Krist, François, Okawango (Cimbéb.), 9 fév. 1909.
600. F. Sc. Kueffler, Joseph, Hünfeld (Allem.), 15 fév. 1911.

## § XII. — Labelle Luigi (79).

601. F. Sc. Labelle, Émeric, Ottawa (Canada), 27 nov. 1877.
602. R. P. Laclau-Pussacq, Jos., Colombo (Ceyl.), 4 mai 1907.
603. R. P. Lacombe, Alb., Midnapore (Alta-Sask), 12 déc. 1916.
604. R. P. Lacombe, Victor, (Ceylan), 22 janvier 1855.
605. R. P Ladet, Louis. Autun (Nord), 8 octobre 1870.
606. F. Sc. Lafarge, Joseph, Liège (Nord), 23 avril 1894.
607. R. P. Lafarge, Mathieu, Borella (Ceylan), 21 juin 1909.
608. R. P. Laffan, Guil., Sicklinghall (Angl.), 20 nov. 1887.
609. F. C. Lafoy, François, Paris (Nord), 5 octobre 1911.
610. R. P. Lagier. Candide, (Midi,) 21 janvier 1903.
611. R. P. Lagier, Jean, Bon-Secours (Midi), 29 mars 1876.
612. R. P. Lagier, Lucien, Québec (Canada), 28 février 1874.
613. R. P. Lagrue, Léon, Nancy (Nord), 18 mai 1859.
614. F. C. Lahaxe, Martin, Sion (Nord) 27 avril 1897.
615. F. Sc. Lahondès, Jean, Rome (Italie), 31 juillet 1895.
616. R. P. Laity, Arthur, St-Joseph (Mackenzie), 25 déc. 1915.
617. F. C. Lalican, Vict., St-Albert (Alta-Sask.), 22 déc. 1902.
618. F. Sc. Lamarche, Auguste, Nancy (Nord), 22 janvier 1857.
619. F. C. Lambert, Alex., St-Albert (Alta-Sask.), 23 oct. 1905.
620. R. P. Lamblin, Émile, Bosserville (Midi), 27 février 1919.
621. R. P. Lamure, Denys, New-West. (Colomb.), 17 déc. 1870.
622. F. C. Landais, Aug., St-Albert (Alta-Sask.), 7 nov. 1918.
623. F. C. Landry, André, St-Albert (Alta-Sask.), 21 mai 1914.
624. Mgr Langevin, Adél., St-Boniface (Manitoba), 15 juin 1915.
625. F. C. Langlois, Jean, Montréal (Canada), 1er avril 1854.
626. R. P. Laporte, Camille, Montréal (Canada), 21 fév. 1900.

627. R. P. Larivière, Albert, Marieval (Manit.), 5 mai 1918.
628. R. P. Larose, Pierre, Arcachon (Nord), 23 août 1896.
629. R. P. Lauer, Louis, Okawango (Cimbéb.), 29 mars 1909.
630. R. P. Laverlochère, N., Témiskaming (Can.), 4 oct. 1884.
631. T. R. P. Lavillardière, A., Lyon (M. G.), 28 janv. 1908.
632. F. C. Lavoie, Jérémie, Fort-Vermill. (Athab.), 8 nov. 1906.
633. R. P. Lavoie, Joseph, Lachine (Canada), 26 octobre 1908.
634. F. C. Lawlor, Michel, Glendalough (Irlande), 16 déc. 1920.
635. F. C. Le Barbier, Jean, St-Isidore (Mack.), 26 fév. 1917.
636. F. Sc. Lebert, Adolphe, Liège (Nord), 5 octobre 1896.
637. R. P. Lebescou, Jean, Jaffna (Ceylan), 17 juin 1867.
638. R. P. Le Bihan, Franç., Korokoro (Basut.), 8 sept. 1916.
639. R. P. Le Blanc, Arm., Chesterfield (Keew.), 21 sept. 1916.
640. R. P. Lebret, Louis, Mac-Leod (Alta-Sask.), 5 janv. 1903.
641. F. C. Léca, Jean, Lumières (Midi) 4 juin 1899.
642. R. P. Le Cam, Yves, Colombo (Ceylan), 12 déc. 1916.
643. R. P Lecomte, H., St-Albert (Alta-Sask.), 16 sept. 1892.
644. R. P. Lecomte, Moïse, Mattawa (Canada), 28 juin 1899.
645. F. C. Lecoq, Franç., Madrid (Midi), 6 septembre 1912.
646. F. C. Lecreff, Jean, St-Albert (Alta-Sask.), 13 juil. 1919.
647. R. P. Leduc, Hipp., St-Albert (Alta-Sask.), 29 juin 1918.
648. R. P. Lefèbvre, Charles, Hull (Canada), 9 mai 1900.
649. R. P. Lefebvre, Joseph, Lowell (États-Unis), 4 mars 1914.
650. F. C. Lefebvre, Magloire, Lachine (Canada), 2 oct. 1883.
651. R. P. Le Floc'h, Jean, Québec (Canada), 28 janvier 1888.
652. F. C. Le Fur, Mathurin, St-François (Nord), 15 sept. 1889.
653. F. Sc. Le Gac, Gabriel, Liège (Nord), 23 août 1898.
654. F. C. Le Gac, Jean, Winnipeg (Manitoba), 7 déc. 1901.
655. Mgr Legal, Émile, Edmonton (Alta-Sask.), 10 mars 1920.
656. R. P. Légeard, Pr., Ile-à-la-Crosse (Keew.), 1er juin 1879.
657. F. C. Lehault, Nic., Diano-Mar. (Midi), 15 mars 1905.
658. R. P. Le Jacq, Jean, New-West. (Colombie), 23 janv. 1899.
659. R. P. Lelons, Jean, Colombo (Ceylan), 13 avril 1904.
660. R. P. Lemasson, Yves, Bas-Oha (Nord), 22 juillet 1916.
661. R. P. Lemoine, Joseph, Lachine (Canada), 28 juillet 1878.
662. R. P. Lemoine, Georges, Mattawa (Canada), 18 janv. 1912.
663. R. P. Lepers, François, Montréal (Canada), 28 nov. 1878.
664. F. C. Leriche, Franç., St-Albert (Alta-Sask.), 12 juin 1899.
665. F. C. Lericolais, Jean, Autun (Nord), 9 janvier 1864.
666. R. P. Le Roux, Aug., Bon-Secours (Midi), 25 janv. 1897.
667. R. P. Le Roux, Guil., Esquimaux (Mack.), 30 oct. 1913.
668. R. P. Leroy, Jean, Talence (Nord), 4 octobre 1898.
669. R. P. Le Stanc Joseph, Calgary (Alta-Sask.), 4 mai 1912.
670. F. C. Lestreit, Louis, Marseille (Midi), 11 mars 1897.
671. R. P. Le Texier, Félix, Colombo (Ceylan), 19 déc. 1906.
672. R. P. Le Texier, Jean, Dundee (Natal), 28 déc. 1917.
673. R. P. Le Vacon, Constant, Jersey (Nord), 5 mars 1919.
674. R. P. Leydier, Félix, (Ceylan), 16 juin 1851.
675. F. C. Liber, Jean, Waereghem (Belgique), 1er août 1915.

676. R. P. Limon, Louis, (Texas), 2 mai 1916.
677. R. P. Loos, Victor, St-Ulrich (Lorraine), 9 octobre 1898.
678. F. C. Louis Pierre, Dinant (Nord), 6 mars 1908.
679. R. P. Luigi, Dominique, Vico (Midi), 28 décembre 1858.

## § XIII. — MacAlinden-Muths (112).

680. R. P. Mac-Alinden, Patrice, Glencree (Irl.), 28 août 1867.
681. R. P. Mac-Ardle, Fr., Philipstown (Irlande), 26 fév. 1897.
682. R. P. Mac-Ardle, P., Colwyn-Bay (Anglet.), 8 avril 1915.
683. R. P. Mac-Carthy, Jos., Duluth (Manitoba), 4 mars 1914.
684. F. C. Mac-Donald, Donald, Glencree (Irl.), 2 juillet 1899.
685. R. P. Mac-Donald, Georg., Colombo (Ceylan), 7 fév. 1918.
686. R. P. Mac-Grath, Jacques, Buffalo (E.-U.), 13 janv. 1898.
687. R. P. Mac-Guckin, Jacq., Vancouver (Col.), 7 avril 1903.
688. R. P. Mac-Gurty, Ch., Ottawa (Canada), 15 déc. 1903.
689. R. P. Mac-Intyre, Daniel, Dublin (Irlande), 16 déc. 1903.
690. R. P. Mac-Mullen, Aug., Philipstown (Irl.), 4 nov. 1873.
691. F. Sc. Mac-Sherry, Patrice, Dublin (Irlande), 7 juin 1883.
692. R. P. Mac-Sherry, Joseph, Dublin (Irlande), 20 fév. 1919.
693. F. C. Mac-Stay, Edouard, New-Westm. (Col.), 22 janv. 1907.
694. R. P. Madden, Daniel, Liverpool (Angl.), 13 avril 1883.
695. R. P. Madore, Alex., St-Boniface (Manit.), 13 sept. 1886.
696. R. P. Mage, Jean, Talence (Nord), 2 mars 1877.
697. R. P. Magnan, Ch., Eagle-Pass (Texas), 29 décembre 1918.
698. R. P. Magnan, Joseph, Lowell (Lowell), 22 juin 1916.
699. F. C. Mahony, Patrice, Philipstown (Irl.), 21 mai 1916.
700. R. P. Maillet, Jean, Liège (Nord), 25 août 1905.
701. R. P. Maisonneuve, A., St-Boniface (Manit.), 28 juil. 1893.
702. F. C. Malaghan, Franç., Philipstown (Irl.), 28 juin 1874.
703. F. C. Malaghan, Jean, Glencree (Irlande), 21 juin 1899.
704. R. P. Malmartel, Joseph, Ottawa (Canada), 20 fév. 1896.
705. F. C. Malone, Patrice, Philipstown (Irl.), 25 nov. 1912.
706. F. C. Manelis, Thomas, Philipstown (Irl.), 8 sept. 1915.
707. R. P. Mangin, Joseph, Lowell (Lowell), 22 août 1909.
708. F. C. Mansfield, Maurice, (Colombie), 21 août 99.
709. F. C. Manthe, Henri, Le Bestin (Nord), 18 avril 1903.
710. F. C. Manuel, Ferdinand, Durban (Natal), 8 nov. 1888.
711. F. C. Manuel, Jacques, Jaffna (Ceylan), 11 octobre 1918.
712. R. P. Manuel, Léon, Maritzburg (Natal), 13 nov. 1906.
713. R. P. Marais, François, Bordeaux (Nord), 13 sept. 1891.
714. R. P. Marchal, Jean, Autun (Nord), 17 février 1890.
715. R. P. Marchal, Charles, (Colombie), 3 oct. 1906.
716. R. P. Marchal, Léon, La Panne (Belgique), 18 mars 1908.
717. R. P. Marchand, Félix, St-Albert (Alta-Sask.), 2 avril 85.
718. R. P. Marcou, Jacques, Saint-Just (Midi), 20 août 1826.
719. R. P. Marian, Joseph, Jaffna (Ceylan), 24 septembre 1909.
720. F. C. Marion, Alphonse, Hull (Canada), 27 mai 1910.
721. F. C. Martel, Claude, Talence (Nord), 4 juillet 1861.

722. F. Sc. MARTEL, François, Ottawa (Canada), 3 nov. 1892.
723. R. P. MARTHON, Emmanuel, Marseille (Midi), 16 avril 1903.
724. R. P. MARTIGNAT, Julien, Bon-Secours (Midi), 23 juin 1891.
725. R. P. MARTIN, Adolphe, Québec (Canada), 28 juill. 1914.
726. R. P. MARTIN, Joseph, Bon-Secours (Midi), 10 sept. 1900.
727. R. P. MARTINET, Aimé, Bordeaux (M. G.), 11 déc. 1894.
728. R. P. MASMÉJEAN, L., Maritzburg, (Natal), 15 sept. 1905.
729. R. P. MASSIET, Charles, Colombo (Ceylan), 3 mai 1918.
730. F. C. MASSIMI, Antoine, Lumières (Midi), 3 février 1901.
731. R. P. MASSOT, Joseph, Rome (Italie), 1er juillet 1902.
732. F. C. MAUGARD, Oscar, Sion (Nord), 28 août 1915.
733. R. P. MAURAN, César, Diano-Marina (Midi), 19 mai 1905.
734. R. P. MAUREL, Jean, San-Antonio (Texas), 18 janvier 1900.
735. R. P. MAUROIT, Hector, Montréal (Canada), 10 mars 1895.
736. R. P. MAUROIT, Léon, Jaffna (Ceylan), 6 octobre 1896.
737. F. C. MAUROIT, Mansuet, Rome (Italie), 3 février 1900.
738. R. P. MAUSS. Aug., St-Ulrich (Lorraine), 23 janvier 1900.
739. R. P. MAUSS, Felix, Liège (Nord), 1er juin 1903.
740. F. Sc. MAXÉ, Adolphe, L'Osier (Midi), 22 avril 1856.
741. R. P. MÉDEVIELLE, Alexis, Montréal (Can.), 4 déc. 1884.
742. Mgr MÉLIZAN, André, Toulouse (Ceylan), 27 juin 1905.
743. R. P. MÉLIZAN, Vincent, Diano-Marina (Midi), 23 mars 11.
744. R. P. MÉRER, Michel, St-Albert (Alta-Sask.), 26 déc. 1920.
745. R. P. MERLE, Clément, Marseille (Midi), 19 février 1899.
746. R. P. MERLIN, Hector, Talence (Nord), 23 février 1863.
747. R. P. MERRICK, Michel, Leeds (Angleterre), 9 déc. 1918.
748. F. C. MERTZ, Joseph, St-Ulrich (Lorraine), 16 déc. 1914.
749. R. P. MESSAGER, François, Serre (Nord), 9 juin 1915.
750. R. P. MESTRE, Charles, Paris (Nord), 26 avril 1870.
751. F. C. MÉTIFIOT, Pierre, Vico (Midi), 12 février 1878.
752. R. P. MEYER, Jean, Durban (Natal), 17 février 1918.
753. R. P. MEYER, Nicolas, St-Charles (Allem.), 27 oct. 1905.
754. R. P. MICHAUX, Donat, Jersey (Nord), 24 juillet 1894.
755. R. P. MICHEL, Frédéric, L'Osier (Midi), 6 mars 1849.
756. R. P. MICHEL, Germain, San-Antonio (Texas), 19 août 01.
757. F. Sc. MICHELIS, Ernest, Rome (Italie), 8 septembre 1894.
758. R. P. MICHELOT, Léon, Diano-Marina (Midi), 7 mars 1904.
759. R. P. MIE, Pierre, Marseille (Midi), 10 mars 1841.
760. F. C. MINWEGEN, Pierre, Hünfeld (Allem.),28 mars 1916.
761. F. C. MOIROUD, Joseph, Autun (Nord), 3 février 1871.
762. F. C. MOLLER, Joseph, Roma (Basutoland), 15 mars 1907.
763. F. Sc. MOLLOY, Jean, Fremantle (Australie), 21 déc. 1900.
764. R. P. MOLONY, Richard, San-Antonio (Texas), 13 fév. 1893.
765. R. P. MONGINOUX, Odilon, Durban (Natal), 28 nov. 1917.
766. R. P. MONTFORT, Joseph, Pontmain (Nord), 9 juin 1895.
767. R. P. MORANDINI. Louis, Aix (Midi), 27 décembre 1838.
768. R. P. MOREAU, François, Ajaccio (Midi), 2 février 1846.
969. R. P. MORICET, Louis, Diano-Marina (Midi), 17 sept. 1904.
770. R. P. MORIN, Horm., Témiskaming (Canada), 9 mai 1902.

771. R. P. MOUCHEL, Frédéric, Jaffna (Ceylan), 19 sept. 1880.
772. R. P. MOUCHETTE, Antoine, Paris (Nord), 10 octobre 1894.
773. R. P. MOUGHTY, Jacques, Leith (Angleterre), 23 juin 1911.
774. R. P. MOULIN, Jul., Edmonton (Alta-Sask.), 25 fév. 1920.
775. R. P. MOUNIER, Jean, Marseille (Midi), 5 octobre 1849.
776. R. P. MOURIER, Callixte, Lachine (Canada), 5 août 1912.
777. R. P. MOURIER, Camille, Colombo (Ceylan), 17 mai 1905.
778. R. P. MOYET, Henri, L'Osier (Midi), 13 août 1907.
779. R. P. MULHAUSS, Ign., Swakopmund (Cimb.), 21 nov. 1907.
780. F. Sc. MUELLER, Léon, Hünfeld (Allem.), 7 mars 1908.
781. R. P. MULLER, Louis, Diano-Marina (Midi), 24 août 1913.
782. F. C. MULLIGAN, Philippe, Sion (Basutol.), 11 juin 1915.
783. R. P. MULLOY, Michel, Québec (Canada), 17 avril 1891.
784. F. C. MULVIHILL, Jérome, St-Laurent (Manit.), 21 août 13.
785. R. P. MUENSTER, Aug., Engelport (Allem.), 5 oct. 1904.
786. F. C. MURPHY, François, Lowell (États-U.), 24 fév. 1919.
787. R. P. MURPHY, Guill., Ottawa (Canada), 4 février 1915.
788. R. P. MURPHY, Michel, Jaffna (Ceylan), 19 janvier 1887.
789. R. P. MURPHY, Michel, Colombo (Ceylan), 19 mars 1886.
790. F. C. MURPHY, Nicolas, Belmont (Irlande), 8 janv. 1891
791. F. C. MUTHS, Joseph, Jersey (Nord), 27 avril 1917.

## § XIV. — Nati-Nuzzo (18).

792. F. C. NATI, Noël, Lyon (Midi), 24 décembre 1917.
793. R. P. NÉDÉLEC, Hyacinthe, Bordeaux (Nord), 23 nov. 1902.
794. R. P. NÉDÉLEC, Léon, Mattawa (Canada), 23 février 1896.
795. F. C. NÉMOZ, Aug., Lac-La-Selle (Alta-Sask.), 1er juil. 1906.
796. R. P. NÉMOZ, Élie, Aoste (Midi), 17 juin 1919.
797. R. P. NEYROUD, Ernest, Liège (Nord), 22 mars 1915.
798. F. C. NICOLAS, Jean, Rome (Italie), 1er avril 1899.
799. F. C. NICOLAS, Joseph, Lac Esturgeon (    ), 20 juil. 1910.
800. F. C. NICOLAS, Jos., Diano-Marina (Midi), 26 juin 1918.
801. R. P. NICOLAS, Pierre, Diano-Marina (Midi), 29 avril 1903.
802. R. P. NICOLL, Étienne, Inchicore (Irlande), 4 août 1911.
803. R. P. NIEL, Urbain, San-Antonio (Texas), 16 août 1916.
804. F. C. NIGROS, Henri, Aix (Midi), 2 avril 1898.
805. R. P. NOBLE, Jean, Leith (Angleterre), 2 avril 1867.
806. R. P. NORDMANN, G., Edmonton (Alta-Sask.), 2 janv. 1919.
807. R. P. NOUEL DE KÉRANGUÉ, V., Calgary (A.-S.), 8 oct. 93.
808. F. C. NURY, Augustin, Autun (Nord), 10 avril 1877.
809. R. P. NUZZO, Pierre, Santa-Maria (Italie), 20 oct. 1918.

## § XV. — O'Brien-Ozil (28).

810. F. C. O'BRIEN, Jean, Glencree (Irlande), 28 juillet 1878.
811. R. P. O'BRIEN, Jean, Inchicore (Irlande), 11 juillet 1905.
812. F. C. O'BRIEN, Maurice, Belmont (Irlande), 16 mars 1919.
813. F. Sc. O'BRIEN, Patrice, Ottawa (Canada), 7 déc. 1903.

814. R. P. O'Brien, Thomas, Belmont (Irlande), 23 fév. 1916.
815. R. P. O'Carroll, Jean, Inchicore (Irlande), 23 juin 1920.
816. F. C. O'Connell, Edmond, Glencree (Irlande), 27 oct. 1880.
817. F. Sc. O'Connor, Patrice. Belmont (Irlande), 3 nov. 1918.
818. F. C. O Donnell, Ant., Philipstown (Irlande), 2 août 1901.
819. R. P. O'Donnell, Pat., Sicklinghall (Ang.), 19 oct. 1918.
820. R. P. O'Donohoe, Hughes, (Transvaal), 22 juin 1912.
821. R. P. O'Dwyer, Morgan, Belmont (Irlande), 27 janv. 1894.
822. R. P. O'Dwyer, Pat., Tower-Hill (Anglet.), 15 sept. 1895.
823. R. P. O'Flanagan, Patrice, Jaffna (Ceylan), 28 janv. 1889.
824. R. P. Ogle, Georges, Johannesburg (Trans.), 20 oct. 1910.
825. F. Sc. O'Halloran, Jacques, Rome (Italie), 22 août 1919.
826. R. P. Olivier, Rig., Eagle-Pass (Texas), 14 janv. 1899.
827. R. P. Oillic, Ambroise, Colombo (Ceylan), 19 mai 1913.
828 F. Sc. Opfermann, G., San-Antonio (Texas), 3 mai 1907.
829. F. Sc. O'Reilly, André, Dublin (Irlande), 5 avril 1868.
830. R. P. O'Reilly, Jacques, Kilburn (Anglet.), 11 fév. 1915.
831. F. C. Orès, Antoine. Jersey (Nord), 11 mars 1915.
832. R. P. O'Riordan, Dan., Lowell (États-U.), 20 fév. 1897.
833. F. Sc. Orsoni, Jean, Saint-François (Nord), 11 mai 1890.
834. R. P. Ossola, Joseph, Diano-Marina (Italie), 3 avr. 1915.
835. R. P. Ouellette, N., Kootenay (Colombie), 25 mars 1907.
836. R. P. Owen, Guill., (Ceylan), 16 novembre 1920.
837. R. P. Ozil, Firmin, Arcachon (Nord), 16 juin 1912.

## § XVI. — **Pahamunay-Pulicani (70).**

838 R. P. Pahamunay, Jean, Colombo (Ceylan), 12 août 1918.
839. R. P. Paillier, Ant., Ottawa (Canada), 26 janvier 1916.
840. R. P. Pandosy, Charles, (Colombie), 6 février 1891.
841. F. C. Pappert, Joseph, Hünfeld (Allem.), 12 octobre 1918.
842. R. P. Paquet, André, Ottawa (Canada). 30 nov. 1920.
843. R. P. Paquet, Félix, Montmartre (Nord), 20 déc. 1895.
844. R. P. Paquette, Mél., (Alta-Sask.). 8 mai 1905.
845. F. Sc. Paradis, Charles, Ottawa (Canada), 7 juin 1885.
846. R. P. Paré, Camille, Québec (Canada), 14 octobre 1879.
847. R. P. Paris, Balthazar, Marseille (Midi), 11 avril 1841.
848. R. P. Parisot, Pierre. San-Antonio (Texas), 12 juil. 1903.
849. Mgr Pascal, Albert, Luynes (Alta-Sask.), 12 juillet 1920.
850. R. P. Pascal, Antoine, Marseille (Midi), 16 janvier 1892.
851. R. P. Pascal, Félix, Ottawa (Canada), 2 septembre 1892.
852. R. P. Pasqualini, Jean. Ajaccio (Midi), 10 février 1855.
853. R. P. Payne, Georges, Leeds (Angleterre), 20 avril 1902.
854. R. P. Pays, Jules, Le Bestin (Nord), 25 décembre 1904
855. R. P. Pélissier, Léon, Jaffna (Ceylan), 10 novembre 1882.
856. R. P. Pélissier, Pierre, Anvers (Belgique), 9 août 1901.
857. F. Sc. Pellarin, Jules, Lumières (Midi), 17 octobre 1850.
858. R. P. Péloquin, Ovide, Winnipeg (Manit.), 10 janv. 1910.
859. R. P. Périnet, Gustave, Le Bestin (Nord), 30 déc. 1909.

860. R. P. PERRÉARD, Jean, (Ceylan), 8 mai 1879.
861. F. C. PERRÉARD, Jean, St-Albert (Alta-Sask.), 11 juil. 1895.
862. R. P. PERREAULT, H., Ville-Marie (Canada), 3 mars 1920.
863. R. P. PERREAULT, Oscar, Calgary (Alt.-Sask,) 8 déc. 1900.
864. R. P. PERREAULT, W., Cap-de-La-Mad. (Can.), 8 nov. 1918.
865. F. Sc. PERRENOT, Auguste, Lumières (Midi), 16 août 1862.
866. R. P. PERRIN, Jean, Talence (Nord), 27 octobre 1867.
867. F. C. PERRIN, Joseph, L'Osier (Midi), 13 novembre 1887.
868. R. P. PERRON, Fréd., Everingham (Angl.), 22 février 1848.
869. R. P. PERRON, Willibrod, Québec (Canada), 13 mai 1907.
870. R. P. PETIT, Louis, Plattsburg (États-Unis), 23 avr. 1898.
871. R. P. PETIT, René, Sion (Nord), 19 novembre 1901.
872. F. C. PEYRE, Lazare, Angers (Nord), 16 avril 1892.
873. R. P. PEYTAVIN, Anselme, Rome (Italie), 4 juin 1920.
874. R. P. PEYTAVIN, Ed., New-Westm. (Colomb.), 3 fév. 1918.
875. R. P. PHANEUF, Christophe, Lowell (Lowell), 16 avr. 1872.
876. R. P. PHELAN, Joseph, Jutland (Irlande), 7 juin 1916.
877. R. P. PIAN, Jean, Maniwaki (Canada), 20 février 1915.
878. R. P. PIAT, Jules, San-Antonio (Texas), 1er octobre 1914.
879. F. C. PICARD, François, Royaumont (Nord), 14 mai 1889.
880. R. P. PICHON, Georges, Diano-Marina (Midi), 8 fév. 1909.
881. F. C. PINEAU, Augustin, Talence (Nord), 20 mai 1892.
882. R. P. PINEAU, Louis, Aix (Midi), 19 juin 1871.
883. R. P. PINET, Horace, Leeds (Angleterre), 11 nov. 1892.
884. F. C. PIOLOT, Jean, Meaux (Belgique), 30 septembre 1914.
885. F. C. PIQUET, Ant., Thy-le-Château (Nord), 18 juil. 1912.
886. F. C. PIQUET, Jean, Montréal (Canada), 11 mars 1899.
887. R. P. PITOYE, Louis, Brownsville (Texas), 4 juin 1907.
888. R. P. PLAISANCE, Walter, Lowell (Lowell), 27 oct. 1918.
889. R. P. PLOTTIER, Jean, L'Osier (Midi), 9 février 1852.
890. R. P. POMPÉI, Paul, Ajaccio (Midi), 29 septembre 1886.
891. F. C. POIRIER, Julien, (Basutoland), 28 juin 1908.
892. R. P. PONS, Alexandre, Marseille (Midi), 16 sept. 1836.
893. F. C. PONS, Auguste, L'Osier (Midi), 16 mai 1864.
894. R. P. PONS, Joseph, Marseille (Midi), 15 mai 1894.
895. R. P. PONT, Jérôme, L'Osier (Midi), 13 mai 1869.
896. F. C. POOREY, Paul, (Ceylan), 8 mai 1861.
897. F. C. PORTELANCE, Émile, Albany (Canada), 21 oct. 1909.
898. R. P. PORTELANCE, Xyste, Lachine (Canada), 24 déc. 1919.
899. F. C. POULAIN, Gust., Edmonton (Alt.-Sask.), 26 janv. 10.
900. R. P. POULET, Julien, Paris (Nord), 26 juin 1904.
901. R. P. POULIQUEN, Jean, Talence (Nord), 24 février 1877.
902. R. P. POUZIN, Jean, Jaffna (Ceylan), 9 mars 1885.
903. R. P. POWER, Robert, Liverpool (Anglet.), 6 août 1863.
904. R. P. PRÉVOST, Médéric, Hull (Canada), 28 octobre 1916.
905. R. P. PROVOST, Philémon, Montréal (Canada), 28 nov. 1886.
906. F. C. PROULX, Nicolas, Mattawa (Canada), 2 avril 1902.
907. R. P. PULICANI, Dom., Colombo (Ceylan), 1er mai 1893.

### § XVII. — Quigley-Quinn (2).

908. F. C. Quigley, Jacques, Glencree (Irlande), 2 juill. 1916.
909. F. C. Quinn, Franç., Philipstown (Irlande), 4 nov. 1906.

### § XVIII. — Racette-Ryan (70).

910. F. C Racette, Cléo., Fort-Vermil. (Athab.), 14 oct. 1909.
911. R. P. Ramadier, Jean, Montmartre (Nord). 21 déc. 1896.
912. R. P. Rambert, Toussaint, Fréjus (Midi), 12 juillet 1889.
913. R. P. Rapet Joseph., Ile-à-la-Crosse (Keew.), 25 avr. 1917.
914. F. C. Raub, Joseph, Swakopmund (Cimbéb.), 29 mars 1915.
915. F. C. Ravel, François, Aoste (Midi), 17 décembre 1920.
916. F. C. Ravier, François, L'Osier (Midi), 13 septembre 1898.
917. F. C. Ravier, Joseph, Autun (Nord), 18 février 1871.
918. F. C. Raynard, Alexis, (Mackenzie), 17 juil. 1875.
919. F. C. Reboul, Bruno, Autun (Nord), 6 décembre 1899.
920. R. P. Reboul, Louis, Matawan ( ), 2 mars 1877.
921. R. P. Redmond, Patrice, Leeds (Angleterre), 22 mai 1874.
922. R. P. Rémas, René, Saint-Albert (Alta-Sask.), 10 juil. 1901.
923. F. C. Renault, Louis, Prince-Alb. (Alt.-S.), 8 août 1892.
924. R. P. Repiso, Évariste, Mexico (Texas), 20 janvier 1915.
925. R. P. Réthoré, Jules, Colombo (Ceylan), 23 mars 1906.
926. R. P. Rey, Achille, Liège (Nord), 27 avril 1911.
927. R. P. Rey, Jean, Marseille (Midi), 16 janvier 1869.
928. R. P. Reynaud, Lucien, Aix (Midi), 30 juin 1901.
929. F. C. Reynaud, Raphaël, Autun (Nord), 20 déc. 1870.
930. F. C. Reynier, Joseph, Fort-Verm. (Athab.), 23 déc. 1911.
931. R. P. Reynolds, J., Edmonton (Alta-Sask.), 1er mai 1918.
932. R. P. Rhode, Joseph, Wiscousin (Ceylan), 31 janv. 1920.
933. F. Sc. Ricard, Auguste, Montolivet (Midi) 14 mars 1856.
934. R. P. Ricard, Pascal, Lumières (Midi), 9 janvier 1862.
935. R. P. Richard, Auguste, Dublin (Irlande), 20 avril 1857.
936. F. C. Richard, Auguste, Sion (Nord), 19 avril 1895.
937. R. P. Richard, Émile, Humelghem ( ), 9 déc. 1907.
938. R. P. Richard, Pierre, Vancouver (Col.), 25 mars 1907.
939. R. P. Richaud, Joseph, Ajaccio (Midi), 7 janvier 1837.
940. F. C. Rieger, Georges, Jersey (Nord), 7 février 1916.
941. R. P. Rieland, Fr., Pietermaritzburg (Natal), 15 fév. 1904.
942. R. P. Rieux, Joseph, Eagle-Pass (Texas), 16 avril 1907.
943. R. P. Rillot, Georges, La Canourgue (Midi), 10 avril 1920.
944. R. P. Rindermann, N., Gethsémani (Basut.), 22 oct. 1918.
945. R. P. Ring, Guillaume, Belcamp (Irlande), 29 avril 1919.
946. F. C. Rio, Joseph, (Mackenzie), 8 septembre 1907.
947. F. C. Rioux, Jean, Fort-Frances (Manitoba), 31 janv. 1919.
948. R. P. Robinet, Eugène, Anvers (Belgique), 2 oct. 1903.
949. R. P. Rocancourt, Gustave, Angers (Nord), 10 mai 1900.
950. R. P. Roche, Laurent, Leeds (Angleterre), 29 déc. 1913.

951. R. P. Rocher, Jos., New-Westm. (Colomb.), 18 déc. 1912.
952. F. C. Rodet, François, Autun (Nord), 20 mars 1887.
953. R. P. Rolland, Ern., Gethsémani (Basut.), 1er août 1914.
954. R. P. Rolleri, Antoine, Vico (Midi), 8 octobre 1890.
955. R. P. Roque, Théodore. Madrid (Midi), 23 mars 1891.
956. R. P. Rossi, Jean, La Colla ( ), 24 mars 1855.
957. F. C. Roudet. Pierre, Brownsville (Texas), 22 sept. 1907.
958. R. P. Rouffiac, Auguste, Jaffna (Ceylan), 14 avril 1895.
959. F. C. Rouillard, Jean, (Texas), 29 octobre 1906.
960. R. P. Roullet, Joseph, Bordeaux (Nord), 19 mars 1881.
961. F. C. Rourke, Michel, Philipstown (Irlande), 14 janv. 1890
962. R. P. Roure, Bruno, Providence (Mackenzie), 3 oct. 1920.
963. F. C. Roussenq, Joseph, Autun (Nord), 10 sept. 1895.
964. R. P. Rouvière, J., Esquimaux (Keew.), 30 oct. 1913.
965. R. P. Rouvière, Pierre, Marseille (Midi), 26 déc. 1875.
966. R. P. Roux, Auguste, Jaffna (Ceylan), 22 janvier 1915.
967. F. C. Roux. Auguste, Diano-Marina (Midi), 14 juil. 1917.
968. R. P. Roux, Jean, Jaffna (Ceylan). 18 février 1893.
969. F. C. Roux, Joseph, Marseille (Midi), 16 mars 1865.
970. F. C. Roux, Louis, Hull (Canada), 27 avril 1899.
971. R. P. Roux, Marius, Angers (Nord), 2 mai 1895.
972. R. P. Roux, Victor, Paris (Nord). 7 décembre 1915.
973. R. P. Royer, Jean, Ottawa (Canada), 2 mai 1905.
974. F. C. Rozand, Jean, Aoste (Midi), 14 août 1906.
975. F. C. Rual, Joseph, Bon-Secours (Midi), 24 sept. 1894.
976. F. Sc. Ryan, Audoen, Belmont (Irlande), 24 février 1914.
977. R. P. Ryan, Guil., Rock-Ferry (Anglet.), 29 juil. 1873.
978. F. C. Ryan, Patrice, St-Albert (Alta-Sask), 21 mars 1919.
979. R. P. Ryan, Timothée, Dublin (Irlande), 11 sept. 1877.

## § XIX. — Sabon-Sylvestre (64).

980. R. P. Sabon, Jean, Durban (Natal), 13 janvier 1885.
981. R. P. de Saboulin, Jules. Aix (Midi), 2 juin 1871.
982. F. Sc. Sachse, Bernard, St-Charles (Allem.), 29 août 1896.
983. R. P. Saint-Geneys, Adr., Jaffna (Ceylan), 24 avril 1901.
984. R. P. Saint-Geneys, Arist., Jaffna (Ceylan), 18 sept. 1889.
985. R. P. Saint-Germain, P., Qu'Appelle (Man.), 4 juin 1917.
986. F. C. Saintonge, Fr., Cap-La-Madel. (Can.), 23 août 1919.
987. F. C. Salasse, Joseph, (Mackenzie), 1er mai 1890.
988. R. P. Salaun, Gabriel, Jaffna (Ceylan), 10 mai 1874.
989. R. P. Sallaz, Claude, Buffalo (États-Unis), 9 fév. 1873.
990. F. Sc. Sanchez, Félix, San-Giorgio (Midi), 27 sept. 1918.
991. R. P. Sandrasagra, Nicolas, Jaffna (Ceylan), 8 fév. 1912.
992. R. P. Santoni, Jacques, Ajaccio (Midi), 9 janvier 1890.
993. R. P. Sardou, Marc, Paris (M. G.), 29 juillet 1898.
994. R. P. Saunier, Marius, Diano-Marina (Midi), 31 août 1905.
995. R. P. Sautin, Claude, Jaffna (Ceylan), 10 août 1895.

996. F. C. SCHEERS, Henri, Waereghem (Belgique), 10 fév. 1917.
997. R. P. SCHEMMER, Joseph, Hünfeld (Allem.), 5 mars 1912.
998. F. C. SCHEUERN, Jacq., St-Charles (Allem.), 3 mars 1898.
999. F. C. SCHMITT, Jean, St-Gerlach (Allem.), 3 mars 1908.
1000. F. C. SCHMITZ, Guillaume, Liège (Nord), 26 octobre 1898.
1001. R. P. SCHMITZ, Henri, Essen-Borbeck (Allem.), 27 fév. 1920
1002. R. P. SCHUMACHER, J., Brownsville (Texas), 6 oct. 1862.
1003. R. P. SCHOCH, Aloys, (Transvaal), 12 avril 1898.
1004. R. P. SCHWANE, Guil., Arnhem (Allem.), 20 nov. 1914.
1005. R. P. SCHWEBIUS, Othon, Hünfeld (Allem.), 1er nov. 1918.
1006. R. P. SCIPION, Victor, Bordeaux (Nord), 12 nov. 1902.
1007. R. P. SÉGUIN, Jean, (Mackenzie), 11 déc. 1902.
1008. Mgr SEMERIA, Étienne, Marseille (Ceylan), 23 janvier 1868.
1009. R. P. SEMERIA, François, Vico (Midi), 8 juin 1893.
1010. F. Sc. SERRES, Jean, Talence (Nord), 5 janvier 1869.
1011. F. Sc. SHEVLAND, Patrice, St-François (Nord), 26 juil. 1890.
1012. R. P. SHINNORS, M., Rock-Ferry (Anglet.), 13 avril 1910.
1013. F. Sc. SILVA, Marcel, Jaffna (Ceylan), 28 juillet 1919.
1014. F. Sc. SILVY, Alexandre, Aix (Midi), 8 mars 1852.
1015. R. P. SIMONET, Laurent, (Canada), 7 juillet 1906.
1016. R. P. SIMONIN, Gustave, Liège (Nord), 20 juin 1905.
1017. R. P. SIMONIN, Paul, Autun (Nord), 6 janvier 1913.
1018. R. P. SIVY, Franç., Brownsville (Texas), 6 octobre 1862.
1019. R. P. SMITH, Christ., Eagle-Pass (Texas), 14 juillet 1907.
1020. R. P. SMYTH, Jean, Fremantle (Australie), 11 janv. 1919.
1021. R. P. SMYTHE, Jean, Colombogan (Ceylan), 4 mai 1888.
1022. F. C. SODEN, Michel, Belcamp (Irlande), 24 mai 1919.
1023. R. P. SOLERI, Jean, N.-D. de-la-Rovère (Midi), 27 mars1906.
1024. F. C. SORBELLA, Jos., Diano-Marina (Midi), 21 janv. 1907.
1025. R. P. SOUILLARD, Paul, Nantes (Nord), 18 mars 1901.
1026. R. P. SOULERIN, Alexandre, Dinant (Nord), 11 mars 1909.
1027. T. R. P. SOULLIER, Louis, Paris (M. G.), 3 octobre 1897.
1028. R. P. STANLEY, Jacques, Leith (Angleterre), 21 sept. 1916.
1029. R. P. STEIN, Joseph, St-Charles (Allem.), 15 février 1919.
1030. F. C. DE STÉPHANIS, Joseph, (Ceylan), 18 nov. 1878.
1031. R. P. STEPHANOPOLI, D., Diano-Mar. (Midi), 26 janv. 1884.
1032. F. C. STODDART, Jacq., Sicklinghall (Angl.), 17 janv. 1859.
1033. R. P. STOUTER, Marc., Kurunegala (Ceylan), 24 sept. 1920.
1034. R. P. STRAUSS, Ed., Washington (Ét.-Un.), 22 juin 1918.
1035. R. P. STRUEBER, Bern., St-Gerlach (Allem.), 5 déc. 1903.
1036. F. C. SUC, Jean, Jersey (Nord), 11 avril 1896.
1037. R. P. SUFFA, Augustin, Regina (Manit.), 13 oct. 1918.
1038. F. C. SULLIVAN, Jean, Belmont (Irlande), 2 juin 1872.
1039. R. P. SUMIEN, André, Marseille (Midi), 28 octobre 1883.
1040. F. C. SUREL, Ph., Kamloops (Colombie), 6 sept. 1908.
1041. R. P. SUZANNE Jacques, Marseille (Midi), 31 janv. 1829.
1042. F. C. SYLVESTRE, Hippolyte, Paris (Nord), 7 février 1899.
1043. R. P. SYLVESTRE, Jean, S.-Antonio (Texas), 14 janv. 1901.

## § XX. — Tabaret-Tuite (27).

1044. R. P. Tabaret, Joseph, Ottawa (Canada), 28 févr. 1886.
1045. Mgr Taché, Alex., St-Boniface (Manitoba), 22 juin 1894.
1046. F. Sc. Taillefer, Frédéric, St-François (Nord), 13 oct. 1889.
1047. F. C. Talbot, Joseph, Montréal (Canada), 18 déc. 1900.
1048. R. P. Tamburini, A., Diano-Marina (Midi), 7 nov. 1905.
1049. F. C. Tancé, Jean, Rome (Italie), 30 juillet 1894.
1050. R. P. Tatin, Charles, Rome (M. G.), 4 octobre 1917.
1051. R. P. Telmon, Pierre, Aix (Midi), 7 avril 1878.
1052. R. P. Tempier, Henri, Paris (M. G.), 8 avril 1870.
1053. R. P. Thérien, François, Hull (Canada), 24 mai 1902.
1054. F. Sc. Therme, Marcellin, Nîmes (Midi), 6 juin 1918.
1055. R. P. Thévenon, Jos., St-Andelain (Nord), 25 août 1898.
1056. R. P. Thinon, Réginald, Paris (Nord), 22 octobre 1907.
1057. R. P. Thirion, Émile, Jaffna (Ceylan), 15 avril 1881.
1058. R. P. Tissot, Jean, St-Boniface (Manitoba), 3 août 1885.
1059. F. C. Tivenan, Laurent, Durban (Natal), 31 juillet 1912.
1060. R. P. Tizon, Ambroise, (Ceylan), 29 septembre 1918.
1061. F. C. Tondu, Alexis, Jersey (Nord), 19 décembre 1908.
1062. R. P. Tortel, Adolphe, Lowell (Lowell), 22 février 1901.
1063. F. Sc. Tourel, Jules, Autun (Nord), 31 décembre 1876.
1064. F. C. Tramoni, Ours, La Rovère (Midi), 23 oct. 1906.
1065. R. P. Trébuchet, V., Diano-Marina (Midi), 21 déc. 1911.
1066. R. P. Tresch, A., Jagersfontein (Sud-Afr.), 9 déc. 1908.
1067. R. P. Trotobas, Joseph, Marseille (Midi), 1er août 1891.
1068. R. P. Trouchet, Auguste, Colombo (Ceylan), 12 oct. 1899.
1069. R. P. Trudeau, Alex., Lowell (Lowell), 16 nov. 1885.
1070. F. C. Tuite, Christ., Glendalough (Australie), 18 sept. 1901.

## § XXI. — Uhlrich-Ure (2).

1071. F. Sc. Uhlrich, Florent, Liège (Nord), 13 mars 1900.
1072. R. P. Ure, Martin, Diano-Marina (Midi), 29 juillet 1920.

## § XXII. — Vacher-Vries (31).

1073. F. Sc. Vacher, Urbain, Aix (Midi), 1er janvier 1853.
1074. R. P. Vachon, L., Battleford (Alta-Sask.), 1 nov. 1918.
1075. R. P. Vaillancourt, Zot., Ottawa (Can.), 18 janv. 1896.
1076. F. Sc. Valayer, Auguste, Lumières (Midi), 28 mars 1898.
1077. R. P. Valiquette, W., Cap-La-Madel.(Can.), 28 oct. 1918.
1078. F. C. Van Blaere, Léon, Waereghem (Belg.), 4 nov. 1918.
1079. R. P. Vanderberghe, Fl., Brownsville (Tex.), 28 août 82.
1080. R. P. Van Gistern, Jean, St-Bonif. (Manit.), 30 juil. 1910.
1081. R. P. Van Keirsbilck, F., Waereghem (Belg.), 23 av. 1920.
1082. R. P. Van Laar, Ég., Klerksdorp (Transv.), 9 janv. 1909.
1083. R. P. Van Tighem, L., Strathmore (Alt.-S.), 10 mars 1917.

1084. R. P. Vassal, Augustin, Ajaccio (Midi), 3 avril 1895.
1085. R. P. Vassereau, A., Diano-Marina (Midi), 12 nov. 1914.
1086. R. P. Vedrenne, Jean, Jaffna (Ceylan), 7 mai 1889.
1087. R. P. Végreville, V., St-Albert (Alta-S.), 15 juil. 1903.
1088. R. P. Vellès, Joseph, Maddaloni (Italie), 27 mars 1914.
1089. R. P. Verdet, Jean, Brownsville (Texas), 10 août 1856.
1090. F. C. Vermette, Ol., Edmonton (Alta-S.), 6 janv. 1917.
1091. F. C. Vernet, Ferdinand, Lumières (Midi), 29 août 1895.
1092. F. C. Verney, C., N.-Westminster (Colomb.), 3 oct. 1889.
1093. F. C. Veyrenc, Théophile, Liège (Nord), 17 février 1903.
1094. R. P. Viala, Jean, Marseille (Midi), 23 mars 1869.
1095. F. C. Vienney, Jean, Talence (Nord), 15 janvier 1888.
1096. F. C. Vignal, Jean, Jersey (Nord), 2 novembre 1918.
1097. R. P. Vignolle, Ét., Brownsville (Texas), 18 juil. 1902.
1098. F. C. Villemure, Olivier, Hull (Canada), 11 mars 1900.
1199. R. P. Vincens, Joseph, Riv.-au-Dés. (Can.), 9 août 1863.
1100. F. C. Viret, Pierre, L'Osier (Midi), 25 décembre 1898.
1101. R. P. Vivier, Joseph, Sion (Nord), 5 janvier 1891.
1102. R. P. Voirin, Alfred, Paris (M. G.), 7 mai 1898.
1103. R. P. Voltz, Philippe, St-Nicolas (Allemagne), 9 fév. 1910.

## § XXIII. — Walsh-Wouters (14).

1104. R. P. Walsh, André, Kimberley (Afr. Aust.), 12 sept. 1885.
1105. R. P. Walsh, Jacques, (Colombie), 2 janvier 1897.
1106. F. C. Walsh, Jean, Philipstown (Irlande), 24 avril 1917.
1107. F. Sc. Ward, Joseph, Ottawa (Canada), 25 juillet 1877.
1108. R. P. Wéber, Michel, Le Bestin (Nord), 1er janv. 1912.
1109. R. P. Weiler, Gérard, Aminuis (Cimbéb.), 1er nov. 1914.
1110. R. P. Weinrich, François, Umtata (Natal), 15 juin 1912.
1111. R. P. Whelan, Guillaume, Ottawa (Canada), 8 oct. 1901.
1112. F. C. Weisch, Aug., Lac Esturgeon (Keew.), 20 juil. 1910.
1113. F. C. Wernert, Hippolyte, Autun (Nord), 10 févr. 1896.
1114. F. Sc. Wilkinson, Jérôme, Rome (Scolasticat), 29 nov. 87.
1115. F. Sc. Winkelman, Théod., Rome (Scolasticat), 3 juin 1908.
1116. F. Sc. Winter, Guillaume, Marseille (Midi), 15 janv. 1853.
1117. F. C. Wouters, Henri, Bruxelles (Belgique), 12 mai 1916.

## § XXIV. — Yenveux-Ziriot (5).

1118. R. P. Yenveux, Alfred, Paris (Nord), 1er octobre 1903.
1119. R. P. Zabel, Joseph, Saint-Andelain (Nord), 6 mai 1899.
1120. F. Sc. Zegers, Jacques, Liège (Nord), 5 février 1895.
1121. F. Sc. Zimmermann, Ern., Hünfeld (Allem.), 28 août 1918.
1122. R. P. Zirio, Joseph, Vico (Midi), 13 mars 1901.

# V. — La Descendance Pontificale des Évêques Oblats[1].

## § 1. — Monseigneur de Mazenod.

1. Sa Sainteté le pape Benoît XIII (1724-1730) sacra, en 1725, Mgr Prosper Lambertini, archevêque de Théodosie (et, plus tard, Benoît XIV), dans l'église des Dominicains du Monte-Mario à Rome.

2. Sa Sainteté Benoît XIV (1740-1758) sacra, le 19 mars 1743, Mgr Charles Rezzonico, évêque de Padoue (et, plus tard, Clément XIII), dans l'église des XII Apôtres, à Rome.

3. Sa Sainteté Clément XIII (1758-1769) sacra, le 25 avril 1762, Mgr (plus tard, cardinal) Marc-Antoine Colonna, archevêque de Corinthe, dans la chapelle Pauline du Quirinal, à Rome.

4. Son Ém. le cardinal Colonna sacra, le 2 mars 1777, le Père (plus tard, cardinal) Hyacinthe Gerdil, Barnabite, évêque de Dibon, dans l'église Saint-Charles ai Catinari, à Rome.

5. Son Ém. le cardinal Gerdil sacra, le 21 décembre 1788, Mgr (plus tard, cardinal) della Somaglia, patriarche latin d'Antioche, dans la même église de San-Carlo ai Catinari, à Rome.

6. Son Ém. le cardinal Somaglia sacra, le 25 mai 1823, Mgr (plus tard cardinal) Charles Odescalchi, archevêque de Ferrare, dans l'église des XII Apôtres, à Rome.

7. Son Ém. le cardinal Odescalchi sacra, le 14 octobre 1832, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque d'Icosie (et, plus tard, évêque de Marseille), dans l'église Saint-Sylvestre du Quirinal, à Rome.

8. Sa Grandeur Mgr de Mazenod sacra :

*a*) Le 11 mars 1842, Sa Grandeur Mgr Hippolyte Guibert, évêque de Viviers et, plus tard, archevêque de Tours puis cardinal-archevêque de Paris ;

(1) Voir *Missions*, N° 211, page 144. Nous nous permettons de reproduire ici, sous une forme plus monotone mais plus claire, l'intéressante étude de M. l'abbé J.-B. Bigaouette, — étude que nous complétons, en nous aidant surtout des renseignements qu'a bien voulu nous fournir sur ce sujet un aimable collaborateur, qui ne nous permet pas de le désigner autrement.

*b*) Le 12 juillet 1851, Sa Grandeur Mgr François ALLARD, évêque de Samarie et vicaire apostolique de Natal (puis archevêque de Taron), dans la cathédrale de Marseille ;

*c*) Le 23 novembre 1851, Sa Grandeur Mgr Alexandre TACHÉ, évêque d'Arath (et, plus tard, archevêque de Saint-Boniface), dans la cathédrale de Viviers ;

*d*) Le 28 octobre 1853, Sa Grandeur Mgr Jacques Jeancard, évêque de Cérame et auxiliaire de Marseille, à St-Cannat, Marseille ;

*e*) Le 17 août 1856, Sa Grandeur Mgr Étienne SÉMÉRIA, évêque d'Olympe et vicaire apostolique de Jaffna, dans la chapelle de Montolivet ;

*f*) Le 30 novembre 1859, Sa Grandeur Mgr Vital GRANDIN, évêque de Satala (puis évêque de Saint-Albert), à la Trinité, Marseille.

9. Sa Grandeur Mgr GUIBERT, à son tour, sacra :

*a*) Le 30 novembre 1863, Sa Grandeur Mgr Henri FARAUD, évêque d'Anemour et vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, à Saint-Martin de Tours ;

*b*) Le 24 août 1863, Sa Grandeur Mgr Christophe BONJEAN, évêque de Médée (puis archevêque de Colombo), à Saint-Martin de Tours ;

*c*) Le 19 mars 1871, Sa Grandeur Mgr d'Outremont, évêque d'Agen, dans l'église cathédrale de Tours ;

*d*) Le 11 février 1872, Sa Grandeur Mgr François Richard, évêque de Belley (et, plus tard, cardinal-archevêque de Paris), dans la basilique de Notre-Dame, à Paris (1) ;

*e*) Le 30 novembre 1873, Sa Grandeur Mgr Benoît Langénieux, évêque de Tarbes (et, plus tard, cardinal-archevêque de Reims), à Paris (2) ;

*f*) Le 30 novembre 1874, Sa Grandeur Mgr Charles JOLIVET, évêque de Belline et vicaire apostolique de Natal, à Paris ;

*g*) Le 25 février 1878, Sa Grandeur Mgr Mathieu BALAÏN, évêque de Nice (puis archevêque d'Auch).

(1) Le cardinal Richard, à son tour, a sacré : *a*) Mgr Bonnefoy, évêque de la Rochelle (1893), qui sacra Mgr Penon, évêque de Moulins (1911), lequel a lui-même sacré Mgr Caillot, évêque de Grenoble (1917), et Mgr de la Celle, évêque de Nancy (1920) ; *b*) le cardinal Gasparri, archevêque de Césarée de Palestine, qui a sacré Mgr Gasparri, archevêque de Sébaste (1915), Mgr Marchetti, archevêque de Séleucie (1918), Mgr Aloisi-Masella, archevêque de Césarée (1919), Mgr Marmaggi, archevêque d'Andrinople (1920), et Mgr Maglione, archevêque de Césarée de Palestine (1920).

(2) Le cardinal Langénieux, à son tour, sacra Mgr Péronne, évêque de Beauvais (1884), et celui-ci sacra le futur cardinal Lecot, évêque de Dijon (1886), lequel sacra Mgr Eyssautier, évêque de la Rochelle (1906).

10. Sa Grandeur Mgr TACHÉ a lui-même sacré, le 1er août 1891, Sa Grandeur Mgr Émile GROUARD, évêque d'Ibora et vicaire apostolique d'Athabaska, dans l'église cathédrale de Saint-Boniface.

11. Sa Grandeur Mgr GROUARD sacra, le 6 avril 1902, Sa Grandeur Mgr Gabriel BREYNAT, évêque d'Adramyte et vicaire apostolique du Mackenzie, dans la cathédrale de Saint-Albert.

12. Sa Grandeur Mgr GRANDIN sacra, le 17 juin 1897, Sa Grandeur Mgr Émile LEGAL, évêque de Pogla (et, plus tard, archevêque d'Edmonton), également à Saint-Albert.

13. Puis, Sa Grandeur Mgr FARAUD sacra, le 15 août 1867, Sa Grandeur Mgr Isidore CLUT, évêque d'Arindèle et coadjuteur d'Athabaska, à la Mission de la Nativité.

14. Sa Grandeur Mgr BONJEAN a sacré, le 24 janvier 1880, Sa Grandeur Mgr André MÉLIZAN, évêque d'Adrana (et, plus tard, archevêque de Colombo), dans l'église Notre-Dame du Mont, à Marseille.

15 Sa Grandeur Mgr MÉLIZAN a sacré :

a) Le 14 août 1893, Sa Grandeur Mgr Henri JOULAIN, évêque de Jaffna, à Niort ;

b) Le 30 novembre 1898, Sa Grandeur Mgr Antoine COUDERT, évêque de Balanée (et, aujourd'hui, archevêque de Colombo), dans la cathédrale Sainte-Lucie, à Colombo.

16. Sa Grandeur Mgr JOULAIN a sacré, le 8 juillet 1897, Sa Grandeur Mgr Gaston Robichez, *S. J.*, évêque de Trincomalie (Ceylan), à Batticaloa.

17. Sa Grandeur Mgr COUDERT sacra, le 11 février 1920, Sa Grandeur Mgr Jules BRAULT, évêque de Jaffna, dans l'église cathédrale de Colombo.

## § II. — Monseigneur Augustin Dontenwill.

1. Sa Sainteté le Pape Pie VIII (1829-1830) sacra, en 1825, dans la basilique San-Pietro in Vincoli, Sa Grandeur Mgr Jean Mastaï-Ferretti, évêque de Sinigaglia (et, plus tard, Pie IX).

2. Sa Sainteté le Pape Pie IX a daigné, le 26 mai 1850, dans la chapelle Sixtine, au Vatican, sacrer Mgr Armand de Charbonnel, évêque de Toronto.

3. Sa Grandeur Mgr de Charbonnel a sacré, le 20 novembre 1859, Sa Grandeur Mgr Jean Lynch, évêque d'Echynas (et, plus tard, évêque de Toronto).

4. Sa Grandeur Mgr Lynch sacra, le 19 mars 1871, Sa Grandeur Mgr (plus tard cardinal) E.-A. Taschereau, évêque de Toronto.

5. Son Ém. le cardinal Taschereau a sacré, le 1er mai 1873, dans l'église du Gesù, à Rome, Sa Grandeur Mgr E.-C. Fabre, évêque de Gratianopolis (et, plus tard, archevêque de Montréal) (1).

6. Sa Grandeur Mgr Fabre a sacré le 19 mai 1895, dans la cathédrale de Saint-Boniface, Sa Grandeur Mgr Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface (2).

7. Sa Grandeur Mgr Langevin a sacré à son tour :

*a*) Le 22 août 1897, à New-Westminster, Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenwill, évêque de Germanicopolis (plus tard évêque de New-Westminster et, aujourd'hui, archevêque de Ptolémaïs) ;

*b*) Le 30 novembre 1910, dans l'église de l'Assomption (P. Q.), Sa Grandeur Mgr Ovide Charlebois, évêque de Bérénice et vicaire apostolique du Keewatin :

*c*) Le 25 juillet 1913, dans la cathédrale de Saint-Boniface, Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau, évêque de Domitiopolis (et, aujourd'hui, archevêque de Saint-Boniface).

8. Sa Grandeur Mgr Dontenwill a lui-même sacré :

*a*) Le 1er mai 1909, dans l'église cathédrale de Metz, Sa Grandeur Mgr Jules Cénez, évêque de Nicopolis et vicaire apostolique du Basutoland ;

*b*) Le 5 septembre 1909, dans l'église du Rosaire à Vancouver, Sa Grandeur Mgr Célestin Joussard, évêque d'Arcadiopolis et coadjuteur d'Athabaska.

## § III. — Monseigneur Henri Delalle.

1. Sa Sainteté le Pape Clément XIII (1758-1769), dans la chapelle Pauline du Quirinal, le 25 avril 1762, sacra Mgr (plus tard cardinal) Marc-Antoine Colonna, archevêque de Corinthe.

2. Son Ém. le cardinal Colonna, dans l'église San-Carlo ai Catinari, le 2 mars, sacra Mgr (plus tard, cardinal) Hyacinthe Gerdil, Barnabite, évêque de Dibon.

(1) Son Ém. le cardinal Taschereau a encore sacré les évêques suivants : — *a*) Mgr Antoine Racine, le 18 octobre 1874 ; *b*) Mgr Thomas Duhamel, le 28 octobre 1874 ; *c*) Mgr Z. Moreau, le 16 janvier 1876 ; *d*) Mgr Dominique Racine, le 4 août 1878 ; *e*) Mgr Louis Bégin, archevêque de Cyrène, le 28 octobre 1888 ; *f*) Mgr A.-A. Blais, évêque de Germanicopolis, le 18 mai 1890 ; *g*) Mgr Michel Labrecque, le 22 mai 1892.

(2) Mgr Fabre a, de plus, sacré les évêques suivants : — *a*) Mgr Z. Lorrain, évêque de Cythère, le 21 septembre 1882 ; *b*) Mgr C. O'Brien, archevêque d'Halifax, le 21 janvier 1883 ; *c*) Mgr M. Émard, le 9 juin 1892 ; *d*) Mgr Louage, *C. S. C.*, évêque de Dacca, le 11 janvier 1891 ; *e*) Mgr M. Decelles, évêque de Druzipara, le 9 mars 1893 ; *f*) Mgr Paul Larocque, le 30 novembre 1893.

3. Son Ém. le cardinal Gerdil, à Rome, le 16 octobre 1784, sacra Mgr (plus tard, cardinal) Solarde Villeneuve des Solers, évêque d'Aoste.

4. Son Ém. le cardinal Solar de Villeneuve, dans l'église Saint-Philippe, à Turin, le 23 novembre 1817, sacra Sa Grandeur Mgr Bigex, évêque de Pignerol.

5. Sa Grandeur Mgr Bigex, dans la cathédrale de Chambéry, le 19 mars 1826, sacra Sa Grandeur Mgr (plus tard cardinal) Billiet, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.

6. Son Ém. le cardinal Billiet, dans l'église cathédrale de Chambéry, le 1er mai 1867, sacra Sa Grandeur Mgr Gros, évêque de Tarentaise.

7. Sa Grandeur Mgr Gros, dans la cathédrale de Chambéry, le 11 juin 1873, sacra Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise (et plus tard, archevêque-évêque de Nancy).

8. Sa Grandeur Mgr Turinaz, dans l'église cathédrale de Nancy le 2 juin 1904, sacra Sa Grandeur Mgr Henri DELALLE, évêque de Thugga et vicaire apostolique de Natal.

9. Sa Grandeur Mgr DELALLE, dans l'église de l'Immaculée Conception, à Johannesburg, le 28 octobre 1914, a sacré Sa Grandeur Mgr Charles Cox, évêque de Dioclée et vicaire apostolique du Transvaal (1).

(1) Pour la liste complète des évêques Oblats (défunts et vivants), voir *Missions*, N° 209, pages 15 et 16. En parcourant cette liste, on remarquera que le triple tableau, que nous venons de publier, ne dit rien de : — *a*) Sa Grandeur Mgr Eugène GUIGUES, qui fut sacré évêque de Bytown (Ottawa), le 30 juillet 1848 ; *b*) Sa Grandeur Mgr Louis d'HERBOMEZ, qui fut sacré évêque de Milétopolis, le 9 octobre 1864, à Victoria (C. B.) : *c*) Sa Grandeur Mgr Paul DURIEU, qui fut sacré évêque de Marcopolis, le 24 octobre 1875, à New-Westminster ; *d*) Sa Grandeur Mgr Antoine GAUGHREN, qui fut sacré évêque de Priène, le 10 août 1886, à Tower-Hill (Londres) ; *e*) Sa Grandeur Mgr Albert PASCAL, qui fut sacré évêque de Mosinopolis, le 29 juin 1891, à Viviers ; *f*) Sa Grandeur Mgr Mathieu GAUGHREN, qui fut sacré évêque de Tentyre, le 16 mars 1902, à Leith (Écosse) ; *g*) Sa Grandeur Mgr Guillaume MILLER, qui fut sacré évêque de Tumène, le 20 novembre 1904, à Tower-Hill (Londres) ; *h*) Mgr Michel FALLON, qui fut sacré évêque de London (Canada), le 25 avril 1910, à London même ; *i*) Sa Grandeur Mgr Émile BUNOZ, qui fut sacré évêque de Tentyre, le 18 octobre 1917, à Vancouver. Nous aurons donc à revenir encore sur ce sujet, lorsque nous aurons dressé ou qu'on aura bien voulu dresser pour nous les tableaux respectifs de la généalogie papale de ces neuf prélats *O. M. I.*

## VI. — Ouvrages O. M. I. récemment adressés aux « Missions » [1].

*a*) R. P. ANIZAN, *O. M. I.* — 1. *Jésus m'a aimé,* — *Catéchisme du Sacré-Cœur,* — par un *O. M. I.* Plaquette in-16, de 56 pages (290 questions) : 0 fr. 50. Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, 16, rue du Général-Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). 1921.

*b*) R. P. BAFFIE, *O. M. I.* — 2. *Vie du Bon Père P.-B. Noailles, Fondateur de l'Institut de la Sainte-Famille,* par le R. P. Eugène BAFFIE, *O. M. I.,* — complétée et en grande partie refondue par le R. P Théophile ORTOLAN, *O. M. I.* — Vol. in-12, de 512 pages (XXI chapitres et 5 gravures). Imprimerie des Orphelins d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris (XVI[e]). 1920.

*c*) R. P. BALGO, *O. M. I.* — 3. *Judith,* — *oder heldenkraft und heldentrost,* — *Kriegs- und Fastenpredigten,* von P. Heinrich BALGO, *O. M. I.* Vol. in-12, de 80 pages (8 sermons). Verlag A. Laumann, Verleger des heiligen Apostolischen Stuhles, Dulmen im Westfalien. 1915.

— 4. *Religion und Leben,* — *Die Religion Christi in ihren vielfachen Segenswirkungen auf das Menschenleben dargestellt in sieben Fastenpredigten,* — von P. Heinrich BALGO, *O. M. I.* Vol. in-12, de 64 pages (7 sermons). Verlag der A. Laumann'schen Buchhandlung, Dulmen im Westfalien. 1920.

*d*) R. P. CROSNIER, *O. M. I.* — 5. *Le Cœur de Jésus doit régner,* par l'abbé Jules CROSNIER, prêtre-missionnaire. Brochure in-18, de VII-96 pages (IV chapitres) : 0 fr. 25. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (VIII[e]). 1914.

— 6. *Messe Réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus,* — *spécialement pour le premier vendredi du mois,* — par le R. P. Jules CROSNIER, *O. M. I.* Brochure

(1) Nous nous réservons, à l'occasion, de parler plus longuement de ces ouvrages — dont la liste n'est, d'ailleurs, pas absolument complète. Nous désirons, dès maintenant, en remercier les auteurs — ou tous autres — qui ont bien voulu nous en faire hommage. Et nous nous permettons de rappeler à nos vénérés lecteurs que nous tenons vivement à recevoir au moins un exemplaire de tout ce qui a été, est ou sera publié par ou sur les Oblats, — livres, brochures, articles, etc. — d'abord, pour pouvoir en faire bénéficier les *Missions* et, ensuite, pour pouvoir en enrichir « Notre Bibliothèque *O. M. I.* »

in-12, de 38 pages (2 parties) : 0 fr. 30. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (VIIIe). 1915.

R. P. CROSNIER, *O. M. I.* — 7. *Nouvelle Messe Réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus*, par le R. P. Jules CROSNIER, *O. M. I.* Plaquette in-18, de 16 pages (9 points et 2 cantiques) : 0 fr. 20. Librairie Jeanne d'Arc, 8, rue du Cygne, Bar-le-Duc (Meuse). 1920.

*e*) R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I.* — 8. *Aux Glaces Polaires, — Indiens et Esquimaux,* — par le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I.* Vol. in-8°, de XI-476 pages (18 chapitres et nombreuses gravures) : 7 fr. 50 ($ 1.25). Bureaux de la *Revue Apostolique de Marie-Immaculée*, 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône). 1921.

*f*) R. P. DUVIC, *O. M. I.* — 9. *Table alphabétique des Matières contenues dans le livre des « Constitutions » des Oblats de Marie Immaculée.* — par le R. P. Jean DUVIC, *O. M. I.* Plaquette in-16, de 33 pages (Table et appendice). Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa (Canada). 1914.

*g*) R. P. ÉVAIN, *O. M. I.* — 10. *Cantiques populaires, — pour Retraites et Heures de garde,* — par le R. P. Isidore ÉVAIN, *O. M. I.* Plaquette in-18, de 70 pages (5 divisions), 41e édition (70e mille). Église Saint-Sauveur, Québec (Canada). 1918.

*h*) R. P. FAURE, *O. M. I.* — 11. *Sermon à l'occasion du dévoilement de l' « Autel-Souvenir » en l'église Saint-Sauveur (de Québec)*, prononcé par le R. P. Alexandre FAURE, *O. M. I.* Plaquette in-18, de 18 pages (3 points). Imprimerie de l'Action sociale, limitée, Québec (Canada). 1920.

*i*) R. P. LE GOC, *O. M. I.* — 12. *Introduction to Tropical Botany, — or Chapters of Nature Study,* — by the Rev. Father Maurice LEGOC, *O. M. I.* Vol. in-12, de VIII-153 pages (IX chapitres, 2 appendices et 3 index). Macmillan & Co., limited, Madras and London. 1920.

— 13. *The Doctrine of Rebirth and Dr. Evans-Wentz,* — A public Lecture delivered under the auspices of the Catholic Union of Ceylon, — by the Very Rev. Father Maurice LEGOC, *O. M. I.* Plaquette in-16, de 38 pages. The « Messenger » Press, Borella, Colombo (Ceylan). 1921.

*j*) R. P. HECTOR, *O. M. I.* — 14. *Maria, Schmerzhafte Mutter und Mutter vom guten Rat, — Gebet- und Andachtsbuchlein für Marienverehrer,* — von P. Joseph HECTOR, *O. M. I.* Vol. in-18, oblong, de 160 pages (2 parties). Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1916.

— 15. *Der Jungfrau Tugendkrone, — Standes- und Gebetbuch für katholische Jungfrauen, besonders Mitglieder und marianischer Vereine,* — herausgegeben von P. Joseph HECTOR, *O. M. I.* Vol. in-18, de 384 pages (2 parties), 2e édition. Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1919.

R. P. HECTOR, *O. M. I.* — 16. *Des Jünglings Lebensführer*, — *Standes- und Gebetbuch für katholische Jünglinge*, — von P. Joseph HECTOR, *O. M. I.* Vol. in-18, de 256 pages (2 parties). Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1920.

— 17. *Jesus, Licht und Leben*, — *Eucharistische Belehrungen und 64 ausführliche Kommunion-andachten im Auschlutz an die Sonn- und Festtags- Evangelien des Kirchenjahres nebst den gewœhnlichen Andachtsübungen*, — von P. Joseph HECTOR, *O. M. I.* Vol. in-18, de 803 pages (2 parties), 4e édition. Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1921.

*k*) R. P. HOFFET, *O. M. I.* — 18. *Haut les Cœurs : L'Autel et le Catafalque*, — Allocution religieuse et patriotique, prononcée le 16 août 1916, en l'église métropolitaine de Paris, par le R. Père Émile HOFFET, missionnaire. Plaquette in-12, de 14 pages (2 points) : 0 fr. 50. Association des Anciens Combattants, 86, boulevard Voltaire, Paris (XIe). 1916.

*l*) R. P. DE HOVRE, *O. M. I.* — 18. *Sursum Corda*, by the Rev. Father Camille de HOVRE, *O. M. I.* Brochure in-12, de 32 pages (6 sermons). Catholic Church, 399, Koch Street, Pretoria (Transvaal). 1920.

— 19. *Sursum Corda*, by Rev. Camille de HOVRE, *O. M. I.* Brochure in-12, de 32 pages (8 sermons). Printed at Mariannhill Mission, Mariannhill (Natal). 1920.

*m*) R. P. HUMPERT, *O. M. I.* — 20. *Rosa von Tannenburg*, — *ein Volkstück in vier Aufzugen*, — von P. Paul HUMPERT, *O. M. I.* Vol. in-12, de 78 pages (4 actes). Verlag Franz Wulf, Warendorf (Westphalie). 1921.

*n*) R. P. HURIET, *O. M. I.* — 21. *Guide descriptif et historique du Pèlerin à Notre-Dame de Sion*, par l'abbé Paul HURIET, chapelain. Plaquette in-18, de 87 pages (VI chapitres). Magasin des Chapelains, Sion, par Praye-sous-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle). 1919.

— 22. *Avec Maurice Barrès, de l'Académie française, sur la « Colline Inspirée », Sion-Vaudémont*, — Pages choisies, extraites de ses Œuvres, avec notes, — par l'abbé Paul HURIET, chapelain. Plaquette in-8°, de 68 pages (2 parties), nouvelle édition. Magasin des Chapelains, Sion, par Praye-sous-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle). 1921.

*o*) R. P. KALTENBACH, *O. M. I.* — 23. *Dein Herz dem Herrn*, — *Gebetbüchlein für Schulkinder, enthaltend Erwägungen, Mekzandachten für jeden Tag der Woche, sowie Beicht- und Kommuniongebete*, — von P. Anton KALTENBACH, *O. M. I.* Vol. in-24, de 212 pages (4 parties). Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1919.

— 24. *Da Stehst du Nun*, — *zur Schulentlassung den knaben als Wanderstab in die hand gegeben*

— von P. Anton KALTENBACH, *O. M. I.* Plaquette in-18, de 80 pages (12 paragraphes). Hausen Verlagsgesellschaft m. b. H., Saarlouis (Rhénanie). 1920.

*p*) R. P. LOOS, *O. M. I.* — 25. *Das Marienglœcklein, — Vollstændiges Gebet- und Andachtsbuch vorzüglich zum Gebrauch des frommen Pilgers zu Unferer lieben Frau von Neunkirch — herausgegeben*, von P. Alphons Loos, *O. M. I.* Vol. in-18, de 296 pages (4 parties) ; . A Laumann'sche Buchhandlung, Verleger des heiligen Apostol. Stuhles, Dulmen (Westphalie). 1916.

— 26. *Die Wallfart Neunkirch* (*Unter-Elsass*), von P. Alphons Loos, *O. M. I.* Brochure in-16, de 16 pages (6 paragraphes). Druckerei der Waisenanstalt Oberginingen (Lothringen). 1921.

*q*) R. P. MASSON, *O. M. I.* — 27. *Le Missionnaire, — Discours prononcé dans la basilique de Fourvière*, le 3 mai 1916, par le R. P. François MASSON, *O. M. I.* Plaquette grand in-8° de 13 pages, (2 parties). Imprimerie J. Poncet, 12-14, rue de la Charité, Lyon (Rhône). 1915.

*r*) R. P. MAZURE, *O. M. I.* — 28. *Manuel des Missions*, par le R. P. Henri MAZURE, *O. M. I.* Vol. in-16 oblong, de 140 pages (3 parties). Imprimerie Henri Lerouge, Mouscron (Belgique). 1914.

*s*) R. P. ORTOLAN, *O. M. I.* — 29. ***Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères : Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence,*** par le R. Père Théophile ORTOLAN, *O. M. I.* Tome II : *En dehors de l'Europe* (1841-1861). Beau vol grand in-8°, de 478 pages (7 livres, 47 chapitres et 109 illustrations) : 15 francs. Librairie des *Annales*, 4, rue Antoinette, Paris (XVIIIe). 1921 (1).

*t*) R. P. PARISOT, *O. M. I.* — 30. *Reminiscences of a Texas Missionary*, by Rev. Father Peter PARISOT, *O. M. I.* Vol. in-12. de 232 pages (XVI chapitres). Johnson Bros. Printing Co., San-Antonio (Texas). 1899.

*u*) R. P. PERBAL, *O. M. I.* — 31. *La Vocation obligatoire* (?). — *Lettres à un jeune Vicaire* (*troisième Série de Lettres sur la Vocation religieuse*), — par le R. P. Albert PERBAL, *O. M. I.* Plaquette in-16 oblong, de 61 pages (10 lettres) : 0 fr. 40. « Action catholique », 79-81, Chaussée de Haecht, Bruxelles. 1921.

*v*) R. P. STREIT, *O. M. I.* — 32. *Bibliotheca Missionum, — I. Grundlegender und Allgemeiner Teil*, — von P. Robert STREIT, *O. M. I.* Beau vol. in-4°, de XII-24*-877 pages (2078 ouvrages). Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Munster im Westfalia (Allemagne). 1916.

(1) Le tome I de cet important ouvrage a été annoncé dans les *Missions* (N° 210, page 388), — ainsi, d'ailleurs, que tous les autres ouvrages du R. P. Ortolan (*Ibid.*, page 379).

*w*) R. P. Villeneuve, *O. M. I.* — 33. *La Grève et l'Enseignement catholique*, — *Étude donnée à la « Semaine sociale de Montréal »*, — par le R. P. Rodrigue Villeneuve, *O. M. I.* Brochure in-12, de 44 pages (5 divisions) : 15 sous. Action sociale populaire, 1300, rue Bordeaux, Montréal (Canada). 1921.

*x*) R. P Watterott, *O. M. I.* — 34. *Ordensleitung*, — *Gedanken und Erwægungen über die Pflichten der Ordensobern*, — von P. Ignaz Watterott, *O. M. I.* Vol. in-8°, de x-416 pages (40 chapitres) : 20 marks, Herdersche Verlagshandlung, Freiburg im Breisgau (Bade). 1916.

— 35. *Mutter Klara Fen*, — *Stifterin der Genossenschaft der Schwestern vom armen Kinde Jesus*, — von P. Ignaz Watterott, *O. M. I.* Vol.in-8° de xi-216 pages (xi chapitres et 6 gravures), 3e et 4e éditions. Herdersche Verlagshandlung, Freiburg im Breisgau (Bade). 1916.

— 36. *Ordensleben und Ordensgeist*, — *Vierzig Vortræge zunæcht für Ordenschwestern*, — von P. Ignaz Watterott, *O. M. I.* Vol.in-8° de viii-413 pages (40 chapitres), 6e et 7e éditions (12-15e mille). Herder & Co., G. m. b. H., Verlagsbuchhandlung, Freiburg im Breisgau (Bade). 1921.

*y*) R. P. Weber, *O. M. I.* — 37. *Zur heiligen Hœhe*, — *Worte der Belehrung und Ermunterung an die dem priester-, Ordens- und Missionsberufe sich weihende Jugend*, — von P. Aloys Weber, *O. M. I.* Vol. in-12, de 248 pages (3 parties et 50 chapitres). A. Laumann'sche Buchhandlung, Dülmen im Westfalien (Allemagne). 1921.

*z*) R. M. (Anonyme), *S. F. B.* — 38. *Congrégation de la Sainte-Famille*, — *Ses Origines et sa Fondatrice* (*Mère Trinité Noailles*). Plaquette in-8°, de vii-102 pages (viii chapitres). Imprimerie catholique « Jeanne d'Arc », 247, rue Lecocq, Bordeaux (Gironde). 1917.

— 39. *La Très Révérende Mère Marie de la Nativité* (*Ernestine Lionnet*), *Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Famille* (1849-1921), — *Notice et Correspondance*. Vol. in-12, de 286 pages (2 parties et xviii chapitres). Imprimerie G. Delmas, 6, place Saint-Christoly, Bordeaux (Gironde). 1921 (1).

(1) Nous venons de faire imprimer la « Table des Matières » (avec page-titre) du IIIe volume des *Circulaires administratives des Supérieurs Généraux aux Membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M. I.* (en tout 8 pages). La réclamer, au besoin, aux Bureaux des *Missions*, 5, Via Vittorino da Feltre, Rome (2).

# JOIES ET DEUILS

## I. — Tableau des Oblations (1919 à 1921) [1].

### § I. — Année 1919 (39) [2].

3297 Cooray Anthony, Colombo, 6 janvier.
3298 Kerouanton François, Saint-Boniface, 11 février (F. C.).
3299 Rheinlaender François, Hünfeld, 19 mars (F. C.).
3300 Brockway Thomas, New-Westminster, 2 avril (F. C.).
3301 Schnerch Jacques, Winnipeg, 2 août.
3302 Provoost Henri, La Panne, 16 août (F. C.).
3303 Aguirre François, San-Giorgio, 28 août.
3304 Perez Anastase, San-Giorgio, 28 août.
3305 Bolduc, Émile, Washington, 8 septembre.
3306 Richard Elphège, Ottawa, 8 septembre.
3307 Verville Émery, Ottawa, 8 septembre.
3308 Leclerc Isidore, Ottawa, 8 septembre.
3309 Hébert Joseph, Ottawa, 8 septembre.
3310 Barry Charles, Washington, 8 septembre.
3311 Lopez Ladislas, San-Antonio, 8 septembre
3312 Kennedy Philip, San-Antonio, 8 septembre.
3313 Robbins Amos, Washington, 8 septembre.
3314 Ménard Hervé, Ottawa, 8 septembre.
3315 Michaud Adolphe, Ottawa, 8 septembre.
3316 Gagnon Louis, Ottawa, 8 septembre.
3317 Chartrand Joseph, Ottawa, 8 septembre.
3318 Coudert Jean, San-Antonio, 8 septembre.
3319 Lavigne Majorique, Ottawa, 8 septembre.
3320 Bétournay Alfred, Ottawa, 8 septembre.
3321 Salamon Georges, Saint-Albert, 12 septembre.
3322 Forbes George, Saint-Albert, 12 septembre.
3323 Desormeaux Émile, Saint-Albert, 12 septembre.
3324 Goetz Valentin, Saint-Albert, 12 septembre.
3325 O'Toole Edmund, Belmont, 29 septembre.
3326 Long Timothy, Belmont, 29 septembre.

(1) Voir *Missions*, N° 212, p. 389-396 : *Tableau des Oblations* (1914 à 1920).

(2) Les intéressés voudront bien remarquer que, dans cette liste (1919), tous avancent d'un cran, à partir du numéro 3310.

3327 HAUGH Thomas, Belmont, 29 septembre.
3328 RYAN Patrick, Belmont, 29 septembre.
3329 MICHEL Jean-Louis, Liège, 8 décembre.
3330 SCHMITT Guillaume, Hünfeld, 8 décembre.
3331 JUERGENS Guillaume, Hünfeld, 8 décembre.
3332 LE BLANC Pierre, Saint-Charles, 25 décembre (F. C.).
3333 HOFFMANN Auguste, Saint-Charles, 25 décembre (F. C.).
3334 MONJE Delfin. San-Giorgio, 25 décembre.
3335 GUMÈDE Léon, Entabeni, 25 décembre (F. C.).

## § II. — Année 1920 (86).

3336 BRUGEL Adrien, Madrid 19 janvier.
3337 DUFFY Philip, Belmont, 2 février (F. C.).
3338 STAUFENBIEL François, Hünfeld, 17 février (F. C.).
3339 NIEHENTIEDT Théodore, Saint-Charles, 17 février (F. C.).
3340 FUHRMANN Otto, Saint-Gerlach, 17 février (F. C.).
3341 RUSS Jean, Hünfeld, 17 février.
3342 BUECKING Hermann, Hünfeld, 17 février.
3343 SEIDLER Joseph, Hünfeld, 17 février.
3344 SCHWIETE Guillaume, Hünfeld, 17 février.
3345 LOEWENICH Joseph Hünfeld, 17 février.
3346 LEACH Frederick, Berens-River, 9 mars (F. C.).
3347 LENZEN Charles, Hünfeld, 19 mars.
3348 BRARD Joseph, Thy-le-Château, 3 mai (F. C.).
3349 VERMESSE Louis, Thy-le-Château, 3 mai (F. C.).
3350 HILARY Gnanapragasam, Anuradhapura, 3 mai.
3351 KLEIN Louis, Liège, 15 mai.
3352 RESLE Joseph, Liège, 15 mai.
3353 PAUL Jean, Liège, 15 mai.
3354 DROESSLER François, Hünfeld, 2 juillet.
3355 MAYS Bertram, Hünfeld, 2 juillet.
3356 SCHIEVENHOEVEL Pierre, Hünfeld, 2 juillet.
3357 DASBACH Jean, Hünfeld, 2 juillet.
3358 SPELLERBERG Laurent, Hünfeld, 2 juillet.
3359 MOUSSET Tugdual, Nativité, 14 juillet (F. C.).
3360 DUGAS Valentin, Fort-Vermillon, 14 juillet (F. C.).
3361 PENNAMEN Michel, Waereghem, 16 juillet (F. C.).
3362 VON DER KALL Hubert, Essen-Borbeck, 25 juillet (F. C.).
3363 BRETON Noël, Ville-La-Salle, 2 août (F. C.).
3364 SCHIMNOWSKI Alfred, Winnipeg, 2 août,
3365 MAJOOR Henri, Nieuwenhove, 15 août (F. C.).
3366 BOEHLEFELD Joseph, Essen-Borbeck, 15 août (F. C.).
3367 TAUBENTHALER Lambert, Hünfeld, 8 septembre (F. C.).
3368 DARI Francesco, Santa-Maria-a-Vico, 8 septembre (F. C.).
3369 SERRU Alexis, Liège, 8 septembre.
3370 KERAUTRET Joseph, Liège, 8 septembre.
3371 DE COENE Camille, Rome, 8 septembre.
3372 POIRIER Philippe, Ottawa, 8 septembre.

3373 Ducharme Lionel, Ottawa, 8 septembre.
3374 Allie Émile, Ottawa, 8 septembre.
3375 Normand Arthur, Ottawa, 8 septembre.
3376 Chevrier Odilon, Ottawa, 8 septembre.
3377 Sammon John, Washington, 8 septembre.
3378 Mozos Siméon, San-Antonio, 8 septembre.
3379 Doran Vincent, Washington, 8 septembre.
3380 Arnold Walter, San-Antonio, 8 septembre.
3381 Saint-Cyr Arthur, Washington, 8 septembre.
3382 Chambers Leo, Washington, 8 septembre.
3383 Kennedy John, Washington, 8 septembre.
3384 Saindon Émile, Ottawa, 8 septembre.
3385 Adam Médéric, Ottawa, 8 septembre.
3386 Kenealy Gerald, Washington, 8 septembre.
3387 Pelletier Louis, Ottawa, 8 septembre.
3388 Leclerc Rosario, Ottawa, 8 septembre.
3389 Czujak Jean, Edmonton, 12 septembre.
3390 Twardochleb Émile, Edmonton, 12 septembre.
3391 Simon Alphonse, Edmonton, 12 septembre.
3392 Bartley Léon, Edmonton, 12 septembre.
3393 Sullivan James, Edmonton, 12 septembre.
3394 Tedrow Floyd, Edmonton, 12 septembre.
3395 Seng Amand, Hünfeld, 14 septembre.
3396 Bros Maurice, Liège, 29 septembre.
3397 Brabelet Marcel, Liège, 29 septembre.
3398 Gaben Victor, San-Giorgio, 29 septembre.
3399 Schoenen François, Hünfeld, 29 septembre.
3400 Koethe Paul, Hünfeld, 29 septembre.
3401 Kraus Adam, Hünfeld, 29 septembre.
3402 Ackermann Charles, Hünfeld, 29 septembre.
3403 Dahl Jean-Baptiste, Hünfeld, 29 septembre.
3404 Wisskirchen Antoine, Hünfeld, 29 septembre.
3405 Kaemmerer Joseph, Hünfeld, 29 septembre.
3406 Fuhrmann Otto, Hünfeld, 29 septembre.
3407 Paquet Eugène, Saint-Boniface, 29 septembre (F. C.).
3408 Wiegand Léon, Hünfeld, 29 septembre.
3409 Roehr Charles, Hünfeld, 29 septembre.
3410 Schulte Paul, Hünfeld, 29 septembre.
3411 Grimberg Guillaume, Hünfeld, 29 septembre.
3412 Theisen Philippe, Hünfeld, 29 septembre.
3413 Rheidt Jean, Hünfeld, 29 septembre.
3414 Rommerskirchen Jean, Hünfeld, 29 septembre.
3415 Greene James, Belmont, 29 septembre.
3416 Greene Patrick, Belmont, 29 septembre.
3417 Imme Vincenzo, San-Giorgio, 3 octobre.
3418 Blanchet Mathutin, San-Giorgio, 28 octobre.
3419 Bott Adalbert, Bingen, 8 décembre (F. C.).
3420 Otrzonsek Joseph, Saint-Nicolas, 8 décembre (F. C.).
3421 Doyon Napoléon, Beauval, 8 décembre.

## § III. — Année 1921 (62) [1].

1 GOULETTE Aimé, Albany, 6 janvier 1921 (F. C.).
2 COURTEMANCHE Georges, Ville-La-Salle, 6 janvier (F. C.).
3 CHEMIN Francis, Liège, 17 février.
4 MAYNARD Léo, Ville-La-Salle, 17 février (F. C)..
5 LACHANCE Albert, Ottawa, 17 février.
6 BOUCHER Armand, Ottawa, 17 février.
7 LAFERTÉ Napoléon, Edmonton, 17 février.
8 LAMONTAGNE Edouard, Ottawa, 17 février.
9 DUTILLY Arthème, Ottawa, 17 février.
10 GARNEAU Philéas, Ottawa, 17 février.
11 MAILLETTE Antoni, Ottawa, 17 février.
12 MATTE Henri, Ottawa, 17 février.
13 BOUCHARD Alfred, Ottawa, 17 février.
14 JEORT Pierre, Liège, 17 février.
15 GERHARDY Charles, Frischau, 3 mars (F. C.).
16 RYBA Louis, Hünfeld, 19 mars (F. C.).
17 SANSTERRE Joseph, Ville-La-Salle, 24 avril (F. C.).
18 SEILER Guillaume, Engelport, 1er mai (F. C.). ?
19 MEINECKE Auguste, Hünfeld, 5 mai.
20 GALLAGHER Gilbert, Belmont, 5 mai (F. C.).
21 KERRIN Bernard, Inchicore, 6 mai (F. C.).
22 LETT Antoine, Liège, 15 mai.
23 FLEMING Francis, Washington, 12 juin.
24 LARKIN Peter, Washington, 12 juin.
25 FAHLMANN Théophile, Edmonton, 24 juin.
26 PARADIS Alphonse, Edmonton, 24 juin.
27 ROYAL Eugène, Rome, 15 août.
28 SMITH James, Castroville, 8 septembre.

(1) Les Oblats dont la mention, dans cette liste, est suivie d'un signe d'interrogation, sont ceux dont la formule de vœux ne nous est pas encore parvenue. Ayant des raisons de penser que leur oblation a eu lieu, nous les inscrivons quand même, en demandant à leurs Supérieurs ou Directeurs de résidence de faire diligence pour nous envoyer ladite formule.

Nous profitons de l'occasion pour prier les Supérieurs et Directeurs de relire attentivement l'article 783 des Constitutions, qui oblige aussi bien dans le cas des Oblations temporaires que pour les Oblations perpétuelles.

Nous avisons enfin nos lecteurs que, malgré la décision du Chapitre concernant le *Personnel* annuel, il ne pourra être publié cette année, faute de renseignements, — le peu qui nous est arrivé nous a été envoyé trop tard. Ce *Personnel* n'eût été, pour bon nombre de Vicariats et de Provinces, qu'une reproduction exacte du grand *Personnel* d'avril 1921.

29 Mysliwiec Francis, Castroville, 8 septembre.
30 Denious Thomas, Castroville, 8 septembre.
31 Germain Paul, Ottawa. 8 septembre.
32 Laberge Charles, Ottawa, 8 septembre.
33 Castonguay Ernest, Ottawa, 8 septembre.
34 Martin Gérard, Ottawa, 8 septembre.
35 Pigeon Honoré, Ottawa, 8 septembre.
36 Cary Laurent, Ottawa, 8 septembre.
37 Poupart Henri, Rome, 8 septembre.
38 Turcotte Rodolphe, Ottawa, 8 septembre.
39 Connelly John, Washington, 8 septembre.
40 Chicoine Edgar, Lestock, 8 septembre.
41 Gratton Léopold, Ottawa, 8 septembre.
42 Brunet Antoine, Ottawa, 8 septembre.
43 Trudeau Georges, Edmonton, 12 septembre.
44 Turcotte Joseph, Edmonton, 12 septembre.
45 Vallières Adolphe, Edmonton, 12 septembre.
46 Chartiez Marcel, Edmonton, 12 septembre.
47 D'anjou Joseph, Providence, 19 septembre (F. C.). ?
48 Lambertz Henri, Hünfeld, 29 septembre.
49 Chevalier Arthur, Cap-de-la-Madeleine, 29 septembre (F. C.).
50 Fitzsimons Michael, Belmont, 29 septembre.
51 Danaher Philip, Belmont, 29 septembre.
52 O'Reilly Patrick, Belmont, 29 septembre.
53 Mac-Carthy Patrick, Belmont, 29 septembre.
54 O'Neill Peter, Belmont, 29 septembre.
55 Sansregret Oscar, Ville-La-Salle, 7 octobre (F. C.).
56 Stoeber Philip, Castroville, 1er novembre.
57 Beuglet Luc, Edmonton, 1er novembre.
58 Lemieux Edmond, Ottawa, 1er novembre.
59 Finnegan Hugh, Castroville, 1er novembre.
60 Plante Albini, Résolution, 8 décembre (F. C.). ?
61 Latreille Henri, Fort-Simpson, 8 décembre (F. C.). ?
62 Latreille Médard, Providence, 8 décembre (F. C.). ?

## II. — Liste des Obédiences données en 1921[1]

### § I. — Maison Générale, Rome.

21 juin. R. P. Rousseau Jos. (Sc.), du Scolasticat de Rome.
16 août. R. P. Caux Léger (Martillac), 2e Prov. de Fr. (N.).
1er sept. R. P. Kulawy Paul (Pologne), Prov. d'Alta-Sask.
4 nov. R. P. Baderski Stan. (Pol.), du Scol. d'Edmonton.

(1) Voir *Missions*, N° 212, p. 396-403.

### § II. — Vice-Province d'Italie.

21 juin. R. P. Deanaz Bernard, 1re Prov. de France (Midi).
22 juin. R. P. Cianciulli François, 1re Pr. de France (Midi).
» R. P. Immè Vincent, Scolasticat de San-Giorgio.
30 octob. R. P. Maiello Alphonse, 1re Prov. de France (Midi).
» F. C. Miele Raphaël, 1re Province de France (Midi).

### § III. — Province du Midi.

17 mai. R. P. Gaben Victor, Scolasticat de San-Giorgio.
21 juin. R. P. Bros Maurice, Scolasticat de Liège.
22 août. R. P. Lahondès Jean, Scolasticat de Rome.
30 octob. R. P. Trabaud Léopold, Vicariat de Natal.

### § IV. — Province du Nord.

7 mars. R. P. Lion Paul, Province de Belgique.
29 avril. R. P. Deboudt Maurice, Province de Belgique.
21 juin. R. P. Jeort Pierre, Scolasticat de Liège.

### § V. — Province d'Alsace-Lorraine.

29 avril. R. P. Lecleire Clément, 2e Prov. de France (Nord).
21 juin, R. P. Kessler Jean, Scolasticat de Liège.
13 août. R. P. Grosse Georges, Province d'Allemagne.

### § VI. — Province d'Allemagne.

16 juillet. R. P. Vortmann Joseph, Scolasticat de Hünfeld.
» R. P. Gruehl Charles, Scolasticat de Hünfeld.
» R. P. Weilhoefer Grégoire, Scolasticat de Hünfeld.
» R. P. Russ Jean, Scolasticat de Hünfeld.

### § VII. — Province d'Angleterre-Irlande.

22 août. R. P. Collins Michel, Scolasticat de Belmont.
» R. P. Fitzpatrick Michel, Scolasticat de Belmont.
22 sept. R. P. Flynn Jean, Vicariat d'Australie.

### § VIII. — Province du Canada.

21 juin. R. P. Toupin Albert, Scolasticat d'Ottawa.
» R. P. Belleau Henri, Scolasticat d'Ottawa.
» R. P. Ménard Hervé, Scolasticat d'Ottawa.
» R. P. Michaud Adolphe, Scolasticat d'Ottawa.
» R. P. Chartrand Joseph, Scolasticat d'Ottawa.

## § IX. — Province des États-Unis.

22 juin. R. P. Norton Martin, Scolasticat de Washington.
» R. P. Connors Arthur, Scolasticat de Washington.
» R. P. McFadden Guillaume, Scolast. de Washington.
1er octob. R. P. Nolan Georges, Province du Manitoba.

## § X. — Province de Texas.

7 mai. R. P. Sexton Georges, Scolasticat de Castroville.
» R. P. Collins Jean, Scolasticat de Castroville.
» R. P. Cozad Joseph, Scolasticat de Castroville.
18 juin. R. P. Chaput Edouard, Vice-Province de Lowell.

## § XI. — Vice-Province de Lowell.

25 mai. R. P. Fortier Adolphe, Province du Canada.
18 juin. R. P. Carrier Ed., 2e Prov. des États-Unis (Texas).
22 juin. R. P. Brassard Lucien, Scolasticat de Washington.
4 nov. R. P. Pelletier Joseph, 2e Prov. des États-Unis.

## § XII. — Province du Manitoba.

24 nov. R. P. Kael Charles, Scolasticat d'Edmonton.

## § XIII. — Vicariat du Keewatin.

7 mars. R. P. Doyon Napoléon, Scolasticat d'Edmonton.
12 juin. R. P. Duplain Emmanuel, Scolasticat d'Ottawa.

## § XIV. — Vicariat du Mackenzie.

8 février. R. P. Trocellier Joseph, Scolasticat de San-Giorgio.
26 avril. R. P. Michel Louis, Scolasticat de Liège.

## § XV. — Vicariat de Ceylan.

21 juin. R. P. Serru Alexis (Colombo), Scolast. de Liège.

## § XVI. — Vicariat de Natal.

21 juin. R. P. Kérautret Joseph, Scolasticat de Liège.

## § XVII. — Vicariat du Sud-Africain.

28 janvier. R. P. Van Hommerich Hub. (Transv.), Pr. de Belgique.
16 juillet. F. C. Otrzonsek Jos. (Kimberley), Pr. d'Allemagne.

### § XVIII. — Vicariat du Basutoland.

28 janvier. R. P. KIEGER Aloys, 1re Province des États-Unis.
» R. P. PERRIENS Guillaume, Province de Belgique.
24 février. R. P. DUBACH Jules, Province d'Alsace-Lorraine.
20 août. R. P. PICARD Joseph, Province de Belgique.

### § XIX. — Vicariat de Cimbébasie.

25 janvier. R. P. JAEGER Joseph, Province d'Allemagne.
2 juillet. R. P. BUECKING Hermann, Scolasticat de Hünfeld.

## III. — Nécrologe de l'Année 1921 (24 Décès).

1116 R. P. FRAPSAUCE Joseph, du Vicariat du Mackenzie, décédé au Lac d'Ours, le 24 octobre 1920, à l'âge de 46 ans, dont 25 de vie religieuse (1).
1122 F. C. SIRARD Léon, de la Province du Canada, décédé à Ville-Marie, le 26 février 1921, à l'âge de 25 ans, dont 5 de vie religieuse.
1123 R. P. TARMENUDE Toussaint, du Vicariat de Ceylan, décédé au Guilmarais, le 28 février 1921, à l'âge de 76 ans, dont 45 de vie religieuse.
1124 R. P. LACASSE Zacharie, de la Province du Manitoba, décédé à Gravelbourg, le 28 février 1921, à l'âge de 75 ans, dont 50 de vie religieuse.
1125 R. P. DAOUST Isaïe, de la Province du Canada, décédé à Québec, le 13 mars 1921, à l'âge de 35 ans, dont 14 de vie religieuse.
1126 R. P. DANDURAND Damase, de la Province du Manitoba, décédé à Winnipeg, le 13 avril 1921, à l'âge de 102 ans, dont 80 de vie religieuse.
1127 R. P. BLACHOT Michel, du Vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 21 avril 1921, à l'âge de 69 ans, dont 48 de vie religieuse.
1128 F. C. MÉNARD Joseph, de la Province du Nord, décédé à Jersey, le 24 avril 1921, à l'âge de 77 ans, dont 45 de vie religieuse.

(1) L'annonce de la mort du P. FRAPSAUCE, nous étant parvenue trop tard, n'a pu paraître dans notre précédente liste (voir *Missions*, N° 212, p. 403-405). Son nom doit être inscrit dans notre Nécrologe sous le n° 1116, comme ci-dessus, et ceux du P. OWEN, du P. PAQUET, du F. LAWLOR, du F. RAVEL et du P. MÉRER sous les Nos 1117 à 1121 respectivement.

1129 R. P. Guillon Joseph, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 29 mai 1921, à l'âge de 67 ans, dont 45 de vie religieuse.
1130 R. P. Millot Théophile, du Vicariat de Ceylan, décédé à Borella, le 9 juin 1921, à l'âge de 59 ans, dont 35 de vie religieuse.
1131 R. P. Jullien Auguste, de la Province du Midi, décédé à Marseille, le 9 juin 1921, à l'âge de 50 ans, dont 30 de vie religieuse.
1132 F. Sc. Schaan Joseph, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 11 juin 1921, à l'âge de 25 ans et la première année de sa vie religieuse.
1133 R. P. Chevigny Albert, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Saskatoon, le 26 juin 1921, à l'âge de 39 ans, dont 15 de vie religieuse.
1134 R. P. Lemarchand Alphonse, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, décédé à Saint-Albert, le 26 juillet 1921, à l'âge de 62 ans, dont 28 de vie religieuse.
1135 F. Sc. Racine Laurent, de la Province du Manitoba, décédé à Edmonton, le 6 juillet 1921, à l'âge de 27 ans et la première année de sa vie religieuse.
1136 F. C. Isler Laurent, de la Province du Nord, décédé à Jersey, le 9 août 1921, à l'âge de 66 ans, dont 45 de vie religieuse.
1137 R. P. Thomas Jean-Marie, du Vicariat de Basutoland, décédé à Saint-Gabriel, le 25 août 1921, à l'âge de 44 ans, dont 20 de vie religieuse.
1138 F. C. O'Neill Jean, de la première Province des États-Unis, décédé à Lowell, le 15 septembre 1921, à l'âge de 75 ans, dont 46 de vie religieuse.
1139 F. Sc. Paulus Lucien, de la Province d'Alsace-Lorraine, décédé à Strasbourg, le 18 septembre 1921, à l'âge de 17 ans, dont 2 de vie religieuse.
1140 F. Sc. Heuchert Jean, de la Province du Manitoba, décédé à Marieval, le 29 septembre 1921, à l'âge de 27 ans, dont 8 de vie religieuse.
1141 R. P. Pons Joseph, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 4 octobre 1921, à l'âge de 74 ans, dont 49 de vie religieuse.
1142 R. P. Le Roux Alexandre, de la Province du Midi, décédé à Madrid, le 29 octobre 1921, à l'âge de 77 ans, dont 52 de vie religieuse.
1143 F. C. Verret Ferdinand, de la Province du Canada, décédé à Lévis (Québec), le 8 décembre 1921, à l'âge de 69 ans, dont 42 de vie religieuse.

*R. I. P.*

# TABLE DES MATIÈRES

## Sommaire des Numéros 213 et 214.

### a) N° 213.

**b) No 214.**

7. RAPPORTS DU CHAPITRE :



(1) Nécrologe des Missions . . . . . . . . . . . . . 300



*Nihil Obstat.*

Romæ, die 25ª Januarii A.D. 1922.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
*Arch. Ptol., Sup. Gen.*

*Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 5577,4,22.





